

AMÉDÉE THIERRY

# HISTOIRE DES GAULOIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS  
JUSQU'À L'ENTÈRE SOUMISSION DE LA  
GAULE À LA DOMINATION ROMAINE



PARIS — 1828

# **Histoire des Gaulois** **Amédée THIERRY**

**Depuis les temps les plus reculés  
jusqu'à l'entière soumission de la  
Gaule à la domination romaine.**

**À mon frère Augustin THIERRY.**

**PARIS – 1828**

# **PREMIÈRE PARTIE**

# Introduction

IL ne faut s'attendre à trouver ici ni l'intérêt philosophique qu'inspire le développement progressif d'un seul fait grand et fécond, ni l'intérêt pittoresque qui s'attache aux destinées successives d'un seul et même territoire, immobile théâtre de mille scènes mobiles et variées les faits de cette histoire sont nombreux et divers, leur théâtre est l'ancien monde tout entier; mais pourtant une forte unité y domine; c'est une biographie qui a pour héros un de ces personnages collectifs appelés *peuples*, dont se compose la grande famille humaine. L'auteur a choisi le peuple gaulois comme le plus important et le plus curieux de tous ceux que les Grecs et les Romains désignaient sous le nom de *barbares*, et parce que son histoire mal connue, pour ne pas dire inconnue, laissait un vide immense dans les premiers temps de notre occident. Un autre sentiment encore, un sentiment de justice et presque de pitié l'a déterminé et soutenu dans cette longue tâche ; Français, il a voulu connaître et faire connaître une race de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous, Français ; c'est avec un soin religieux qu'il a recueilli ces vieilles reliques dispersées, qu'il a été puiser, dans les annales de vingt peuples, les titres d'une famille qui est la nôtre.

L'ouvrage que je présente au public a donc été composé dans un but spécial ; dans celui de mettre l'histoire narrative des Gaulois en harmonie avec les progrès récents de la critique historique, et de

restituer, autant que possible, dans la peinture des événements, à la race prise en masse sa couleur générale, aux subdivisions de la race leurs nuances propres et leur caractère distinctif : vaste tableau dont le plan n’embrasse pas moins de dix-sept cents ans. Mais à mesure que ma tâche s’avançait, j’éprouvais une préoccupation philosophique de plus en plus forte ; il me semblait voir quelque chose d’individuel, de constant, d’immuable sortir du milieu de tant d’aventures si diversifiées, passées en tant de lieux, se rattachant à tant de situations sociales si différentes ; ainsi que dans l’histoire d’un seul homme, à travers tous les incidents de la vie la plus romanesque, on voit se dessiner en traits invariables, le caractère du héros.

Les masses ont-elles donc aussi un caractère, type moral, que l’éducation peut bien modifier, mais qu’elle n’efface point ? En d’autres termes, existe-t-il dans l’espèce humaine des familles et des races, comme il existe des individus dans ces races ? Ce problème, dont la position ne répugne en rien aux théories philosophiques de notre temps, comme j’achevais ce long ouvrage, me parut résolu par le fait. Jamais encore les événements humains n’avaient été examinés sur une aussi vaste échelle, avec autant de motifs de certitude, puisqu’ils sont pris dans l’histoire d’un seul peuple, antérieurement à tout mélange de sang étranger, du moins à tout mélange connu, et que ce peuple est conduit par sa fortune vagabonde au milieu de dix autres familles humaines, comme pour contraster avec elles. En occident, il touche aux Ibères, aux Germains, aux Italiens ; en orient, ses relations sont multipliées avec les Grecs, les Carthaginois, les Asiatiques, etc. De plus, les faits compris dans ces dix-sept siècles n’appartiennent pas à une série unique de faits, mais à deux âges de la vie sociale

bien différents, à l'âge nomade, à l'âge sédentaire. Or, la race gauloise s'y montre constamment identique à elle-même.

Lorsqu'on veut faire avec fruit un tel travail d'observation sur les peuples, c'est à l'état nomade principalement qu'il faut les étudier ; dans cette période de leur existence, où l'ordre social se réduit presque à la subordination militaire, où la civilisation est, si je puis ainsi parler, à son *minimum*. Une horde est sans patrie comme sans lendemain ; chaque jour, à chaque combat, elle joue sa propriété, son existence même ; cette préoccupation du présent, cette instabilité de fortune, ce besoin de confiance de chaque individu en sa force personnelle neutralisent presque totalement entre autres influences celle des idées religieuses, la plus puissante de toutes sur le caractère humain. Alors les penchants innés se déploient librement avec une vigueur toute sauvage. Qu'on ouvre l'histoire ancienne, qu'on suive dans leurs brigandages deux hordes, l'une de Gaulois, l'autre de Germains : la situation est la même, des deux côtés ignorance, brutalité, barbarie égales ; mais comme on sent néanmoins que la nature n'a pas jeté ces hommes-là dans le même moule ! A l'étude d'un peuple pendant sa vie nomade il en succède une autre non moins importante pour le but dont nous nous occupons, l'étude de ce même peuple durant le premier travail de la vie sédentaire, dans cette époque de transition où la liberté humaine se débat encore violemment contre les lois nécessaires des sociétés et le développement progressif des idées et des besoins sociaux.

Les traits saillants de la famille gauloise, ceux qui la différencient le plus, à mon avis, des autres

familles humaines, peuvent se résumer ainsi : une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent ; mais à côté de cela une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre si puissantes chez les races germaniques, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive vanité. Si l'on voulait comparer sommairement la famille gauloise à cette famille germanique, que nous venons de nommer, on pourrait dire que le sentiment personnel, le moi individuel est trop développé chez la première, et que, chez l'autre, il ne l'est pas assez ; aussi trouvons-nous à chaque page de l'histoire des Gaulois des personnages originaux, qui excitent vivement et concentrent sur eux notre sympathie, en nous faisant oublier les masses ; tandis que, dans l'histoire des Germains, c'est ordinairement des masses que ressort tout l'effet.

Tel est le caractère général des peuples de sang gaulois ; mais, dans ce caractère même, l'observation des faits conduit à reconnaître deux nuances distinctes, correspondant à deux branches distinctes de la famille, à deux races, pour me servir de l'expression consacrée en histoire. L'une de ces races, celle que je désigne sous le nom de *Galls*, présente, de la manière la plus prononcée, toutes les dispositions naturelles, tous les défauts et toutes les vertus de la famille ; les types gaulois individuels les plus purs lui appartiennent : l'autre, celle des *Kimris*, moins active, moins spirituelle peut-être, possède en retour plus d'aplomb et de stabilité : c'est dans son sein principalement qu'on remarque les institutions de classement et d'ordre ; c'est là que persévérèrent le plus longtemps les

idées de théocratie et de monarchie.

L'histoire des Gaulois, telle que je l'ai conçue, se divise naturellement en quatre grandes périodes ; bien que les nécessités de la chronologie ne m'aient pas toujours permis de m'astreindre, dans le récit, à une classification aussi rigoureuse.

La première période renferme les aventures des nations gauloises à l'état nomade. Aucune des races de notre occident n'a accompli une carrière plus agitée et plus brillante. Les courses de celle-ci embrassent l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; son nom est inscrit avec terreur dans les annales de presque tous les peuples. Elle brûle Rome ; elle enlève la Macédoine aux vieilles phalanges d'Alexandre, force les Thermopyles et pille Delphes ; puis elle va planter ses tentes sur les ruines de l'ancienne Troie, dans les places publiques de Milet, aux bords du Sangarius et à ceux du Nil ; elle assiège Carthage, menace Memphis, compte parmi ses tributaires les plus puissants monarques de l'Orient ; à deux reprises elle fonde dans la haute Italie un grand empire, et elle élève au fond de la Phrygie cet autre empire des Galates qui domina longtemps toute l'Asie mineure.

Dans la seconde, période, celle de l'état sédentaire, on voit se développer, partout où cette race s'est fixée à demeure, les institutions sociales, religieuses et politiques conformes à son caractère particulier ; institutions originales, civilisation pleine de mouvement et de vie, dont la Gaule transalpine offre le modèle le plus pur et le plus complet. On dirait, à suivre les scènes animées de ce tableau, que la théocratie de l'Inde, la féodalité de notre Moyen-Âge et la démocratie athénienne se sont donné rendez-vous sur le même sol pour s'y



combattre et y régner tour à tour. Bientôt cette civilisation se mélange et s'altère ; des éléments étrangers s'y introduisent, importés par le commerce, par les relations de voisinage, par la réaction des populations subjuguées. De là des combinaisons multiples et souvent bizarres ; en Italie, c'est l'influence romaine qui se fait sentir dans les mœurs des Cisalpins ; dans le midi de la Transalpine, c'est l'influence des Grecs de Massalie (l'ancienne Marseille), et il se forme en Galatie le composé le plus singulier de civilisation gauloise, grecque et phrygienne.

Vient ensuite la période des luttes nationales et de la conquête. Par un hasard digne de remarque, c'est toujours sous l'épée des Romains que tombe la puissance des nations gauloises ; à mesure que la domination romaine s'étend, la domination gauloise, jusque-là assurée, recule et décline ; on dirait que les vainqueurs et les vaincus d'Allia se suivent sur tous les points de la terre pour y vider la vieille querelle du Capitole. En Italie, les Cisalpins sont subjugués, mais seulement au bout de deux siècles d'une résistance acharnée ; quand le reste de l'Asie a accepté le joug, les Galates défendent encore contre Rome l'indépendance de l'Orient ; la Gaule succombe, mais d'épuisement ; après un siècle de guerres partielles, et neuf ans de guerre générale sous César ; enfin les noms de Caractacus et de Galgacus illustrent les derniers et infructueux efforts de la liberté bretonne. C'est partout le combat inégal de l'esprit militaire, ardent, héroïque, mais simple et grossier, contre le même esprit discipliné et persévérant.

Peu de nations montreraient dans leurs annales une aussi belle page que cette dernière guerre des Gaules, écrite pourtant par un ennemi. Tout ce que

l'amour de la patrie et de la liberté enfanta jamais d'héroïsme et de prodiges, s'y déploie malgré mille passions contraires et funestes : discordes entre les cités, discordes dans les cités, entreprises des nobles contre le peuple, excès de la démocratie, inimitiés héréditaires des races. Quels hommes que ces Bituriges qui incendient en un seul jour vingt de leurs villes ! que cette population Carnute, fugitive, poursuivie par l'épée, par la famine, par l'hiver et que rien ne peut abattre ! Quelle variété de caractères dans les chefs, depuis le druide Divitiac, enthousiaste bon et honnête de la civilisation romaine, jusqu'au sauvage Ambiorix, rusé, vindicatif, implacable, qui ne conçoit et n'imite que la rudesse des Germains ; depuis Dumnorix, brouillon ambitieux mais fier, qui veut se faire du conquérant des Gaules un instrument, non pas un maître, jusqu'à ce Vercingétorix, si pur, si éloquent, si brave, si magnanime dans le malheur, et à qui il n'a manqué pour prendre place parmi les plus grands hommes, que d'avoir eu un autre ennemi, surtout un autre historien que César !

La quatrième période comprend l'organisation de la Gaule en province romaine et l'assimilation lente et successive des mœurs transalpines aux mœurs et aux institutions de l'Italie ; travail commencé par Auguste, continué et achevé par Claude. Ce passage d'une civilisation à l'autre ne se fait point sans violence et sans secousses : de nombreuses révoltes sont comprimées par Auguste, une grande insurrection échoue, sous Tibère. Les déchirements et la ruine imminente de Rome pendant les guerres civiles de Galba, d'Othon, de Vitellius, de Vespasien donnent lieu à une subite explosion de l'esprit d'indépendance au nord des Alpes ; les peuples gaulois reprennent les armes, les sénats se reforment, les Druides proscrits reparaissent, les

légions romaines cantonnées sur le Rhin sont vaincues ou gagnées, un *Empire gaulois* est construit à la hâte ; mais bientôt la Gaule s'aperçoit qu'elle est déjà au fond toute romaine, et qu'un retour à l'ancien ordre de choses n'est plus ni désirable pour son bonheur, ni même possible ; elle se résigne donc à sa destinée irrévocable, et rentre sans murmure clans la communauté de l'empire romain.

Avec cette dernière période finit l'histoire de la race gauloise en tant que nation, c'est-à-dire en tant que corps de peuples libres, soumis à des institutions propres, à la loi de leur développement spontané : là commence un autre série de faits, l'histoire de cette même race devenue membre d'un corps politique étranger, et modifiée par des institutions civiles, politiques, religieuses qui ne sont point les siennes. Quelque intérêt que mérite, sous le point de vue de la philosophie comme sous celui de l'histoire, cette Gaule romaine qui joue dans le monde romain un rôle si grand et si original, je n'ai point dû m'en occuper dans cet ouvrage : les destinées du territoire gaulois, depuis les temps de Vespasien jusqu'à la conquête des Francs, forment un épisode complet, il est vrai, de l'histoire de Rome, mais un épisode qui ne saurait être isolé tout à fait de l'ensemble sous peine de n'être plus compris.

J'ai raisonné jusqu'à présent dans l'hypothèse de l'existence d'une famille gauloise qui différerait des autres familles humaines de l'occident, et se diviserait en deux branches ou races bien distinctes : je dois avant tout à mes lecteurs la démonstration de ces deux faits fondamentaux, sur lesquels repose tout mon récit. Persuadé que l'histoire n'est point un champ clos où les systèmes puissent venir se

défier et se prendre corps à corps, j'ai éliminé avec soin du cours de ma narration toute digression scientifique, toute discussion de mes conjectures et de celles d'autrui. Pourtant comme la nouveauté de plusieurs opinions émises en ce livre me font un devoir d'exposer au public les preuves sur lesquelles je les appuie, et, en quelque sorte, ce que vaut ma conviction personnelle ; j'ai résumé dans les pages qui suivent mes principales autorités et mes principaux arguments de critique historique. Ce travail que j'avais fait pour mon propre compte, pour me guider moi-même dans la recherche de la vérité, et, d'après lequel j'ai cru pouvoir adopter mon parti, je le sou mets ici avec confiance à l'examen ; je prie toutefois mes lecteurs qu'avant d'en condamner ou d'en admettre les bases absolument, ils veuillent bien parcourir le détail du récit, car je n'attache pas moins d'importance aux inductions générales qui ressortent des grandes masses de faits, qu'aux témoignages historiques individuels, si nombreux et si unanimes qu'ils soient.

La question à examiner est celle-ci : a-t-il existé une famille gauloise distincte des autres familles humaines de l'occident, et était-elle partagée en deux races ? Les preuves que je donne comme affirmatives sont de trois sortes : 1° philologiques, tirées de l'examen des langues primitives de l'occident de l'Europe ; 2° historiques, puisées dans les écrivains grecs et romains ; 3° historiques, puisées dans les traditions nationales des Gaulois.

## **SECTION 1 — PREUVES TIRÉES DE L'EXAMEN DES LANGUES.**

Dans les contrées de l'Europe appelées par les

anciens *Gaule transalpine* et *île de Bretagne*, embrassant la France actuelle, la Suisse, les Pays-Bas, et les îles Britanniques, il se parle de nos jours une multitude de langues qui se rattachent généralement à deux grands systèmes : l'un, celui des langues du midi, tire sa source de la langue latine, et comprend tous les dialectes romans et français ; l'autre, celui des langues du nord, dérive de l'ancien teuton ou germain, et règne dans une partie de la Suisse et des Pays-Bas, en Angleterre et dans la Basse-Écosse. Or, nous savons historiquement que la langue latine a été introduite en Gaule par les conquêtes des Romains ; nous savons aussi que les langues teutoniques parlées dans la Gaule et l'île de Bretagne sont dues pareillement à des conquêtes de peuples tentons ou germains : ces deux systèmes de langues, importés du dehors, sont donc étrangers à la population primitive, c'est-à-dire, à la population qui occupait le pays antérieurement à ces conquêtes.

Mais, au milieu de tant de dialectes néo-latins et néo-teutoniques, on trouve dans quelques cantons de la France et de l'Angleterre les restes de langues originales, isolées complètement des deux grands systèmes que nous venons de signaler comme étrangers. La France en renferme deux, le *basque*, parlé dans les Pyrénées occidentales, et le *bas-breton*, plus étendu naguère, resserré maintenant à l'extrémité de l'ancienne Armorique ; l'Angleterre deux également, le *gallois*, parlé dans la principauté de Galles, appelé *welsh* par les Anglo-Saxons, par les Gallois eux-mêmes, *kymraig* ; et le *gaëlic*, usité dans la haute Écosse et l'Irlande. Ces langues, originales parmi toutes les autres, l'histoire ne nous apprend point qu'elles aient été importées dans le pays où on les parle, postérieurement aux conquêtes romaine et

germaine ; elle ne montre point non plus par qui et comment elles auraient pu y être introduites : nous sommes donc fondés à les regarder comme antérieures à ces conquêtes, et par conséquent comme appartenant à la population primitive.

La question d'antiquité ainsi établie, deux autres questions se présentent : 1° Ces langues ont-elles appartenu au même peuple ou à des peuples différents ? 2° Existe-t-il des preuves historiques qu'elles aient été parlées antérieurement à l'établissement des Romains, par conséquent des Germains ; et dans quelles portions de territoire ? Nous essaierons de résoudre ces deux questions, en examinant successivement chacune des langues ; et d'abord nous remarquerons que, le bas-breton se rattachant d'une manière très étroite au gallois ou *kymraig*, les idiomes originaux, dont nous parlons, se réduisent réellement à trois, 1° le *basque*, 2° le *kymraig* ou *kymric*, 3° le *gaëlic* ou *gallic*.

## I — De la langue basque.

Cette langue, appelée *euscara*<sup>1</sup> par le peuple qui la parle, est en usage dans quelques cantons du sud-ouest de la France et du nord-ouest de l'Espagne, des deux côtés des Pyrénées : la singularité de ses radicaux et celle de sa grammaire ne la distinguent pas moins des langues kymrique et gallique que des dérivées du latin et du teuton. Son antiquité ne saurait faire doute quand on voit qu'elle a fourni les plus vieilles dénominations des fleuves, des montagnes, des villes, des tribus de l'ancienne Espagne. Sa grande extension n'est pas moins certaine : de savants travaux<sup>2</sup> ont constaté son empreinte dans la nomenclature géographique de

presque toute l'Espagne, surtout des provinces orientale et méridionale. En Gaule, la province appelée par les Romains *Aquitaine*, et comprise entre les Pyrénées et le cours de la Garonne, présente aussi dans sa plus vieille géographie des traces nombreuses de cette langue qui s'y parle encore aujourd'hui. De pareilles traces se retrouvent, plus altérées et plus rares, il est vrai, le long de la Méditerranée, entre les Pyrénées orientales, et l'Arno, dans cette lisière étroite qui portait chez les anciens les noms de *Ligurie*, *Celto-Ligurie* et *Ibéro-Ligurie*<sup>3</sup>. Un grand nombre de noms d'hommes, de dignités, d'institutions relatés dans l'histoire comme appartenant soit aux Ibères, soit aux Aquitains, s'expliquent et sans effort à l'aide de la langue basque. De plus, le mot *Ligure* (*Li-gor*, peuple d'en haut) est basque.

Il résulte la présomption légitime : 1° que le basque est un reste de l'ancienne langue espagnole ou ibérienne, et la population parlant basque aujourd'hui, un débris de la race des Ibères ; 2° que cette race, par le langage du moins, n'avait rien de commun avec les nations parlant les langues gallique et kymrique ; 3° qu'elle occupait dans la Gaule deux grands cantons, l'Aquitaine et la Ligurie gauloise.

## II — De la langue gallique.

Le *gaëlic* ou *gallic*, conformément à la prononciation, est parlé dans la haute Écosse, l'Irlande, les Hébrides et l'île de Man. Il n'existe pas de trace qu'un autre idiome ait été en usage plus anciennement dans ces contrées, puisque les dénominations les plus antiques de lieux, de peuples, d'individus, appartiennent exclusivement à cette langue. Si l'on veut suivre ses vestiges par

le moyen des nomenclatures géographique et historique, on trouve qu'elle a régné dans toute la basse Écosse, et dans l'Angleterre, d'où elle paraît avoir été expulsée par la langue kymrique ; on la reconnaît encore dans une portion du midi et dans tout l'est de la Gaule, dans la haute Italie, dans l'Illyrie, dans le centre et l'ouest de l'Espagne.

Mais, sur le continent, ce sont surtout les provinces orientales et méridionales de la Gaule qui portent l'empreinte manifeste du passage de cette langue ; ce n'est

**1** *Eusk*, *Ausk* ou *Ask* paraît avoir été le véritable nom générique de la race parlant le basque : *Bask*, *Vask* et *Gask*, d'où dérivent *Vascons* et *Gascons*, ne sont évidemment que des formes aspirées de ce radical. **2** Particulièrement l'ouvrage de M. Guillaume de Humboldt intitulé : *Pruefung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens, remittelt der Vaskischen Sprache*. Berlin, 1821. **3** Entre autres noms liguriens qui appartiennent à la langue basque on peut citer : *Illiberis* (*Illi -berri*), *Ville-Neuve* ; *Iria* chez les Ligures Taurins (Pline, l. I, c. 150) ; *Vasio* chez les Ligures Voconces (*Basoa*, *bois*) ; *Asta* sur les bords du Tanaro (Roches), etc. Humboldt, page 94. - Cf. pour la Ligurie et l'Aquitaine ci-après partie II. c. I.

qu'à l'aide du glossaire gallique qu'on peut découvrir la signification des noms géographiques, ou de dignités, d'institutions, d'individus, appartenant à la population primitive de ce pays. De plus, nos patois actuels de l'est et du midi fourmillent de mots étrangers au latin et qu'on reconnaît être des mots de la langue gallique.

On peut induire de ces faits :

1° Que la race parlant le gallic a occupé, dans des temps reculés, les îles Britanniques et la Gaule, et



de ce foyer s'est répandue dans plusieurs cantons de l'Italie, de l'Espagne et de l'Illyrie.

2° Qu'elle a précédé dans l'île de Bretagne la race parlant le kymric.

Mais ce nom de *Gall* n'était rien moins qu'inconnu à l'antiquité ; sous la forme latine de *Gallas*, sous la forme grecque de *Galatès*<sup>1</sup> il est inscrit dans les annales de tous les peuples anciens ; il y désigne génériquement les habitants de la Gaule d'où partirent à différentes fois des émigrations nombreuses en Italie, en Illyrie, en Espagne. D'après ces rapprochements, il serait difficile de ne pas reconnaître l'identité des deux noms, et par conséquent des deux peuples ; et de ne pas regarder la race des *Galls*, parlant aujourd'hui la langue gallique, comme un reste de l'une des races dont se composait l'ancienne population gauloise.

### III — De la langue kymrique.

La province de l'île de Bretagne, appelée *pays* ou *principauté de Galles*, est habitée, comme on sait, par un peuple qui porte dans sa langue maternelle le nom de *Cymmri*<sup>2</sup> ou *Kymri*, et depuis les temps les plus reculés, n'en a jamais reconnu d'autre. Des monuments littéraires authentiques attestent que cette langue, le *cymmraig* ou kymric, était cultivée avec un grand éclat dès le sixième siècle de notre ère, non seulement dans les limites actuelles de la principauté de Galles, mais tout le long de la côte occidentale de l'Angleterre, tandis que les Anglo-Saxons, population germanique, occupaient par conquête le centre et l'est. L'examen des nomenclatures géographique et historique de la Bretagne antérieures à l'arrivée des Germains prouve aussi qu'avant cette époque le kymric

régnait dans tout le midi de l'île, où il avait succédé au gallic relégué dans le nord.

J'ai dit tout à l'heure que le *bas-breton* ou *armoricain*, parlé dans une partie de la Bretagne française, était un dialecte kymrique. Le mélange d'un grand nombre de mots latins et français a altéré, il est vrai, ce dialecte ; mais les témoignages historiques font foi qu'au cinquième siècle, il était presque identiquement le même que celui de l'île de Bretagne, puisque les insulaires, réfugiés dans l'Armorike, pour échapper à l'invasion des Angles, y trouvèrent, disent les contemporains, *des peuples de leur langage*<sup>3</sup>. Les noms tirés de la géographie et de l'histoire démontrent en outre que le même idiome avait été bien parlé antérieurement au cinquième siècle dans tout l'ouest et le nord de la Gaule. Ce pays ainsi que le midi de l'île de Bretagne auraient donc été peuplés

<sup>1</sup> *Gaidheal*, *Gael*, (*Gall*), *Gallus* et le nom du pays *Gallia*, Gaule. Les Grecs ont procédé autrement que les Latins. Du nom du pays, *Gaidhealtachd* ou *Gaeltachd* (*Galttachd*), terre des Galls, ils ont fait *Galatia*, Galatæa, et de ce mot ils ont formé le nom générique *Galatés*, Galāthw.

<sup>2</sup> La voyelle *y* dans le mot *kymri* se prononce d'une manière sourde à peu près comme l'*u* anglais dans *but*.

<sup>3</sup> Consulter le *Mithridate* d'Adelung et de Vater, t. II, p. 157.

anciennement par la race parlant le kymric. Mais quel est le nom générique de cette race ? est-ce *Armorike* ? est-ce *Breton* ? *Armorike*, qui signifie *maritime*, est une dénomination locale et non générique ; *Breton*, paraît n'être qu'un nom particulier de tribu<sup>1</sup> ; nous adopterons donc

provisoirement comme le vrai nom de cette race celui de *Kymri*, qui, dès le sixième siècle, la désignait déjà dans l'île de Bretagne.

Je dois consacrer quelques lignes aux rapports mutuels des deux idiomes kymrique et gallique, considérés toujours sous le point de vue de l'histoire. Ne pouvant présenter ici que des résultats généraux et très sommaires, je dirai, sans m'engager dans aucun examen de détail, que le fond de tous deux est le même, qu'ils dérivent sans nul doute d'une langue mère commune ; mais qu'à côté de cette similitude frappante dans les racines et dans le système général de la composition des mots on remarque de grandes différences dans le système grammatical, différences essentielles qui constituent deux langues bien séparées, bien distinctes quoique sœurs, et non pas seulement deux dialectes de la même langue.

Il me reste à ajouter que le gallic et le kymric appartiennent à cette grande famille de langues dont les philologues placent la source dans le sanscrit, idiome sacré de l'Inde.

Les inductions historiques qui découlent de cet examen des langues peuvent se résumer ainsi :

1° Une population ibérienne distincte de la population gauloise habitait plusieurs cantons du midi de la Gaule, sous les noms d'*Aquitains* et de *Ligures*.

2° La population gauloise proprement dite se subdivisait en *Galls* et en *Kymri*.

3° Les Galls avaient précédé les Kymri sur le sol de l'île de Bretagne et probablement aussi sur celui

de la Gaule.

4' Les Galls et les Kymri formaient deux races appartenant à une seule et même famille humaine.

## SECTION II — PREUVES TIRÉES DES HISTORIENS GRECS ET ROMAINS.

### I — Peuples gaulois transalpins.

César reconnaît dans toute l'étendue de la Gaule, non compris la province narbonnaise, trois peuples divers de langue, d'institutions et de lois<sup>2</sup>, savoir : les *Aquitains* (*Aquitani*) qui habitent entre les Pyrénées et la Garonne ; les *Belges* (*Belgæ*) qui occupent le nord depuis le Rhin jusqu'à la Marne et à la Seine ; et les *Galls* (*Galli*) appelés aussi *Celtes* (*Celtæ*) établis dans le pays intermédiaire. Il donne à ces trois peuples pris en masse la dénomination collective de *Galli*, qui, dans ce cas, n'est plus qu'un nom géographique et de territoire, correspondant au mot français Gaulois.

<sup>1</sup> Les Triades galloises font dériver ce nom de *Prydain* fils d'*Aodd*. *Ynis Prydain*, l'île de *Prydain*. Cf. ci-après t. I.

<sup>2</sup> *Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt* — César, *de Bello Gall.*, l. I, c. I.

Strabon adopte la division de César, mais avec un changement important. Au lieu de limiter comme lui la Belgique au cours de la Seine, il y ajoute sous le nom de *Belges parocéanites*<sup>1</sup>, ou *maritimes*, toutes les tribus établies entre l'embouchure de ce fleuve et celle de la Loire et désignées dans la géographie gauloise par le nom d'*armorikes*, qui

signifie pareillement *maritimes* et dont *parocéanites* paraît n'être que la traduction grecque. Le sentiment de Strabon sur ces matières mérite une attention sérieuse ; car ce grand géographe ne connaissait pas seulement les auteurs romains qui avaient écrit sur la Gaule, mais il puisait encore dans les voyages de Posidonius, et dans les travaux des savants de Massalie (l'ancienne Marseille). Au reste ces deux opinions sur les peuples appelés *Belges*, peuvent très bien se concilier, comme nous nous réservons de le démontrer plus tard.

Les géographes des temps postérieurs, Méla, Pline, Ptolémée, etc., se conforment aux divisions soit ethnographique donnée par César, soit administrative tracée par Auguste après la réduction de la Gaule en province romaine.

Dans tout ceci la Narbonnaise n'est point comprise or nous trouvons dans les écrivains anciens qu'elle contenait, outre des *Celtes* ou *Galls*, des *Ligures*, *étrangers aux Gaulois*<sup>2</sup>, et des *Greco phocéens* composant la population de Massalie, et de ses établissements.

Il existait donc dans la population indigène de la Gaule (car les Massaliotes ne doivent point trouver place ici) quatre branches différentes, 1° les *Aquitains*, 2° les *Ligures*, 3° les *Galls* ou *Celtes*, 4° les *Belges*. Nous allons passer en revue chacun d'eux successivement.

### **1° Aquitains.**

Les Aquitains, dit Strabon, diffèrent essentiellement de la race gauloise, non seulement par le langage, mais par la constitution physique ;

ils ressemblent plus aux Ibères qu'aux Gaulois<sup>3</sup>. Il ajoute que le contraste de deux peuplades gauloises enclavées dans l'Aquitaine faisait ressortir d'autant plus vivement la différence tranchée des races. Suivant César, les Aquitains avaient, outre un idiome particulier, des institutions particulières, or, les faits historiques nous montrent que ces institutions avaient, pour la plupart, le caractère ibérien ; que le vêtement national était ibérien ; qu'il y avait des liens plus étroits d'amitié et d'alliance entre les tribus aquitaniques et les Ibères qu'entre ces tribus et les Gaulois, dont la Garonne seule les séparait ; enfin que leurs vertus et leurs vices rentrent tout à fait dans cette mesure de bonnes et de mauvaises dispositions naturelles qui paraît constituer le type moral ibérien<sup>4</sup>.

Nous trouvons donc une première concordance entre les preuves historiques et les preuves tirées de l'examen des langues : les Aquitains étaient, sans aucun doute, une population ibérienne.

## 2° Ligures.

Les Ligures, que les Grecs nommaient *Ligydes*, sont signalés par Strabon comme *étrangers* à la Gaule. Sextus Aviénus, qui travaillait sur les documents

<sup>1</sup> Strabon, IV.

<sup>2</sup> Strabon, II.

<sup>3</sup> Strabon, IV.

<sup>4</sup> Voir pour les détails la première partie de cet ouvrage, c. I.

scientifiques laissés par les Carthaginois et devait avoir par conséquent de grandes lumières touchant l'ancienne histoire de l'Ibérie, place le séjour primitif des Ligures dans le sud-ouest de l'Espagne, d'où les avait chassés, après de longs

combats, l'invasion de Celtes conquérants<sup>1</sup>. Étienne de Byzance place aussi dans le sud-ouest de l'Espagne, près de Tartesse, une ville des Ligures qu'il appelle *Ligystiné*. Thucydide nous montre ensuite les Ligures, expulsés du sud-ouest de la Péninsule, arrivant au bord de la Sègre, sur la côte orientale, et chassant à leur tour les Sicanes<sup>2</sup> : il ne donne pas ceci comme une simple tradition, mais comme un fait incontestable ; Éphore et Philiste de Syracuse tenaient le même langage dans leurs écrits, et Strabon croit à l'origine ibérienne des Sicanes. Les Sicanes, chassés de leur pays, franchissent les passages orientaux des Pyrénées, traversent le littoral gaulois de la Méditerranée, et entrent en Italie. Il faut bien que les Ligures les aient suivis, puisqu'ils se trouvent presque aussitôt répandus à demeure sur toute la côte gauloise et italienne depuis les Pyrénées jusqu'à l'Arno, et probablement plus bas encore.

Nous savions par le témoignage unanime des écrivains anciens, que l'ouest et le centre de l'Espagne avaient été conquis par les Celtes ou Galls ; mais nous ignorions l'époque et la marche de cette conquête. Les mouvements des Sicanes et des Ligures nous révèlent que l'invasion se fit par les passages occidentaux des Pyrénées, et que les peuples ibériens refoulés sur la côte orientale débordèrent de leur côté en Gaule et jusqu'en Italie. Ils nous fournissent aussi la date approximative de l'événement : les Sicanes, expulsés de l'Italie comme ils l'avaient été de l'Espagne, s'emparèrent de la Sicile vers l'an 1400<sup>3</sup>, ce qui place l'irruption des Celtes en Ibérie vers le seizième siècle avant notre ère.

Bien que l'origine ibérienne des Ligures, d'après ce qui précède, soit, ce me semble, mise hors de

doute, il faut avouer qu'ils ne portent pas dans leurs mœurs le caractère ibérien aussi fortement empreint que les Aquitains : c'est qu'ils ne sont point restés aussi purs. L'histoire nous parle de puissantes tribus celtiques mêlées parmi eux dans la *Celto-Ligurie*, entre les Alpes et le Rhône ; plus tard même *Ibéro-Ligurie*, entre le Rhône et l'Espagne, fut subjuguée presque tout entière par un peuple étranger aux Ligures, et portant le nom de *Volkes*.

La date de cette invasion des Volkes dans l'Ibéro-Ligurie (aujourd'hui le Languedoc), ne saurait être fixée avec précision. Les plus anciens récits soit mythologiques, soit historiques, et les périples jusqu'à celui de Scyllax, qui paraît avoir été écrit vers l'an 350 avant notre ère, ne font mention que de Ligures Élésykes, Bébrykes et Sordes dans tout ce canton ; les Élésykes sont même représentés comme une nation puissante, dont la capitale Narbo ou Narbonne florissait par le commerce et les armes. Vers l'année 281, les Volkes Tectosages, habitant le haut Languedoc, sont signalés tout à coup et pour la première fois, à propos d'une expédition qu'ils envoient en Grèce<sup>4</sup> ; vers l'année 218, lors du passage d'Annibal, les Volkes *Arécomikes*, habitant le bas Languedoc, sont cités<sup>5</sup> aussi comme un peuple nombreux qui faisait la loi dans tout le pays : c'est donc entre 340 et 281 qu'il convient de placer l'arrivée des Volkes et la conquête de l'Ibéro-Ligurie.

<sup>1</sup> Fest. Avien. v. 132 et seq.

<sup>2</sup> Thucydide, VI, c. 2. — Serv. *Æn.*, VII. - Eph. ap. Strab., VI. — Philist. ap. Diodore, V.

<sup>3</sup> J'ai suivi le calcul de Fréret. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 200.

<sup>4</sup> Justin, XXIV, c. 4. — Strabon, IV.



Les manuscrits de César portent indifféremment *Volcæ* ou *Volgæ* en parlant de ces Volkes ; Ausone énonce que le nom primitif des Tectosages était *Bolgæ*<sup>1</sup>, et Cicéron les appelle *Belgæ*<sup>2</sup>. Dans leur expédition en Grèce, ils avaient un chef nommé par les historiens tantôt *Belgius*, tantôt *Bolgius*. Saint Jérôme rapporte que l'idiome de leurs colons établis dans l'Asie-Mineure, en Galatie<sup>3</sup>, était encore de son temps le même que celui de Trèves, capitale des Belges, et saint Jérôme avait voyagé dans les Gaules et dans l'Orient. D'après cela, il n'est guère permis de douter que les Volkes ne fussent Belges ou plutôt que les deux noms n'en fissent qu'un ; et le détail de leur histoire, car ils jouèrent un grand rôle dans les affaires de la Gaule, fournit nombre de preuves à l'appui de leur origine belge. Il faut donc retrancher ce peuple de la population ligurienne avec laquelle il n'a rien de commun.

En résumé, les Ligures sont des Ibères; seconde concordance de l'histoire avec les inductions philologiques.

Ainsi il ne reste donc, comme contenant les éléments de la population gauloise proprement dite, que les *Galls* ou *Celtes*, et les *Belges*.

### 3° Celtes.

Je n'ai pas besoin de démontrer l'identité des Celtes et des Galls, elle est donnée comme telle par tous les écrivains anciens ; mais j'ai à rechercher quelle est la signification du mot Celte, sa véritable acception, ainsi que l'origine de sa synonymie prétendue avec le nom générique des peuples

galloques.

D'abord, César nous apprend qu'il est tiré de la langue des Galls<sup>4</sup> : et en effet, il appartient à l'idiome galloque actuel, dans lequel *ceilt* et *ceiltach* veulent dire un habitant des forêts<sup>5</sup>. Cette signification fait présumer que ce nom était local, et s'appliquait soit à une tribu, soit à une confédération de tribus occupant certains cantons ; qu'il avait par conséquent un sens spécial et restreint : en effet les noms des grandes confédérations galloques étaient pour la plupart locaux, et appartenaient à un système général de nomenclature que nous développerons tout à l'heure.

Le témoignage formel de Strabon vient confirmer cette hypothèse. Il dit que les Gaulois de la province narbonnaise étaient appelés autrefois Celtes ; et que les Grecs, principalement les Massaliotes, étant entrés en relation avec eux avant de connaître les autres peuples de la Gaule, prirent par erreur leur nom pour le nom commun de tous les Gaulois<sup>6</sup>. Quelques-uns même, Éphore entre autres, l'étendant hors des limites de la Gaule, en firent une dénomination géographique qui comprenait toutes les races de l'occident<sup>7</sup>. Malgré ces fausses idées qui jettent beaucoup d'obscurité dans les récits des Grecs, plusieurs écrivains de cette nation parlent des Celtes dans le sens restreint et spécial qui concorde avec l'opinion de Strabon. Polybe les place [autour de Narbonne](#)<sup>8</sup> ; Diodore de Sicile [au-dessus de Massalie, dans l'intérieur du pays, entre les Alpes et les](#)

<sup>1</sup> *Tectosagos primævo nomine Bolgas. Ausone, Clar. urb. Narb.*

<sup>2</sup> *Pro Man. Fonteio. Dom. Bouq. Rec. des Hist. etc. p. 656.*

3 Hieronym., II, *comment. epist, ad Galat.*, c. 3.

4 *Ipsorum lingua Celtae appellantur* — César, *de Bello Gall.*, I, c. I.

5 *Ceil*, cacher ; *Coille*, forêt ; *Ceiltach*, qui vit dans les bois. *Armstrong's gaëlic, diction.*

6 Strabon, IV.

7 Strabon, I.

8 Polybe, III.

**Pyrénées**<sup>1</sup> ; Aristote **au-dessus de l'Ibérie**<sup>2</sup> ; Denys le Périégète **par-delà les sources du Pô**<sup>3</sup>. Enfin, un savant commentateur grec de Denys, Eustathe relève l'erreur vulgaire qui attribuait à toute la Gaule le nom d'un seul canton. Toutes vagues qu'elles sont, ces désignations paraissent bien spécifier le pays situé entre la frontière ligurienne à l'est, la Garonne au midi, le plateau des monts Arvernes à l'ouest et au nord l'Océan ; tout ce pays et la côte même de la Méditerranée, si aride aujourd'hui, firent longtemps encombrés d'épaisses forêts<sup>4</sup>. Plutarque place en outre entre les Alpes et les Pyrénées, dans les siècles les plus reculés, un peuple appelé *Celtorii*<sup>5</sup>, dont il n'est plus parlé par la suite. Ce peuple aurait donc fait partie de la ligue des Celtes ; or, *tor* signifie élevé et montagne, et *Celt-tor*, *habitant des montagnes boisées*. Il paraîtrait de là que la confédération celtique, au temps de sa puissance, se subdivisait en Celtes de la plaine et Celtes de la montagne. Cette faculté de modifier en composition la valeur du mot *Celte* serait une nouvelle preuve que c'était une dénomination locale et nullement générique.

Les historiens nous disent unanimement que ce furent les Celtes qui conquièrent l'ouest et le centre de l'Espagne ; et en effet leur nom se trouve attaché à de grandes masses de population gallo-ibérienne, telles que les Celt-Ibères<sup>6</sup>, mélange de

Celtes et d'Ibères qui occupaient le centre de la Péninsule, et les *Celtici*<sup>7</sup> qui s'étaient emparés de l'extrémité sud-ouest. Il était tout simple que l'invasion commençât par les peuples gaulois les plus voisins des Pyrénées ; mais la confédération celtique n'accomplit pas seule cette conquête, et d'autres tribus galliques l'accompagnèrent ou la suivirent, témoin le peuple appelé Gallæc ou Gallic établi dans l'angle nord-ouest de la presqu'île, et qui, comme on sait, appartenait aux races gauloises<sup>8</sup>. Voilà ce qu'on remarque en Espagne. Pour la haute Italie, quoique inondée deux fois par les peuples transalpins, elle ne présente aucune trace du nom de Celte ; aucune tribu, aucun territoire, aucun fleuve, ne le rappelle : c'est toujours et partout le nom de *Galls*. Le mot *Celtæ* ne fut connu des Romains que très tard, et encore rejetèrent-ils l'acception exagérée que lui donnaient généralement les écrivains grecs.

Quant à l'assertion de César que les Galls s'appelaient Celtes dans leur propre langue, il est possible que le conquérant qui s'occupait beaucoup plus de battre les Gaulois que de les étudier, trouvant qu'en effet le mot Celte était gallique, et reconnu des Galls pour une de leurs dénominations nationales, sans plus chercher, ait conclu à la synonymie complète des deux noms. Il se peut encore que les Galls de l'est et du centre eussent adopté dans leurs rapports de commerce et de politique avec les Grecs un nom sous lequel ceux-ci avaient l'habitude de les désigner ; ainsi que nous voyons de nos jours les tribus indigènes de l'Amérique et de l'Afrique accepter, en de semblables circonstances, des noms inexacts, ou qui leur sont même tout à fait étrangers.

Il me semble résulter de ce qui précède: 1° que le

mot *Celte* avait chez les Galls une acception bornée et locale ; 2° que la confédération des tribus dites *celtique*

Diodore, V.

Aristote, *gener. anim.*, II, c. 8.

Dionys. Perieg. v. 280.

Tite-Live, V, c. 34.

Plutarque, *in Camill.*

Diodore de Sicile, V. — Appian, *bell. Hisp.* — Lucan, *Phars.*, IV, v. 9.

Hérodote, II, IV. — Polyb, ap. Strab. III. — Varro, ap. Plin. III, c. 3.

Le pays était nommé *Gallæcia*, *Gallaicia*, aujourd'hui *Galice*. Pline, IV. — Méla, III, c. 1. — Strabon, *loc. cit.* — V. ci-après, part. 1, c. 1.

habitait en partie parmi les Ligures, en partie entre les Cévennes et la Garonne, le plateau Arverne et l'Océan ; 3° que c'est à tort, mais par une erreur facile à comprendre, que ce mot est devenu chez les Grecs synonyme de gaulois et d'*occidental* ; chez les Romains synonyme de Gall ; 4° que la confédération celtique paraît s'être épuisée dans la conquête de l'Espagne, ne jouant plus aucun rôle dans deux invasions successives de l'Italie.

J'ai avancé plus haut que le mot *Celtes*, signifiant *hommes* ou *tribus des forêts*, et appliqué à une confédération de tribus galliques, n'avait rien d'étrange, si on le compare aux dénominations des autres ligues de la même race ; et j'ai parlé d'un système général de nomenclature suivi à cet égard

par les Galls ; je dois à mes lecteurs quelques explications.

Les Germains, comme tout le monde sait, prenaient pour base de leurs divisions de territoire les grandes divisions célestes : partout où ils se fixaient à demeure, ils établissaient soit des ligues soit des royaumes de l'*est*, de l'*ouest*, du *nord*, du *sud-est*, etc. Les Galls au contraire se réglaient sur les divisions physiques du sol, la mer, les montagnes, les plaines, les forêts déterminaient leurs provinces et entraient dans les dénominations de leurs ligues. Partout où cette race voyageuse a porté ses pas, les mots d'*Alpes*, hautes montagnes, d'*Albanie*, région des montagnes, de *penn* et *apenn*, pics, *cenn*, sommets, *tor*, élevé, etc., et les noms d'habitation en *dunn* qui indique une hauteur, *mag* qui indique une plaine, *dur* et *av* qui indiquent de l'eau, y révèlent son passage. En voici des exemples.

L'Écosse était divisée dès la plus haute antiquité en *Albanie*, région des montagnes, *Maiatie* (*Mag-aite*), région des plaines, et *Calédonie* ou plutôt Celtique<sup>1</sup>, région des forêts, et trois ligues de tribus portaient des noms correspondants. La même division subsiste encore aujourd'hui, mais les immenses forêts Grampiennes ayant disparu en grande partie, il ne reste plus que l'*Albainn* et le *Mag-thir*.

La haute Italie fut conquise une première fois par les Galls sous le nom militaire d'Ombres ; et nous trouvons dans l'ancienne géographie de la presqu'île ces trois divisions de l'Ombrie : *Oll-Ombrie*, haute Ombrie, *Is-Ombrie*, basse Ombrie, et *Vil-Ombrie*, Ombrie littorale.

La Gaule offre une multitude d'exemples de ces divisions et de leurs noms donnés à des ligues de peuples : devant y revenir souvent dans le cours de mon ouvrage, je ne citerai ici que quelques-uns des principaux.

Les nations du littoral de l'Océan forment une ligue sous le nom d'*Armorikes*, *maritimes* : *ar*, sur ; *muir*, *moir*, la mer.

Le grand plateau de l'*Auvergne*, l'*Arvern*ie ou la *haute habitation* (*Ar*, *all*, haut ; *fearann*, *verann*, pays habité), renferme la ligue célèbre des tribus *Arvernes*.

La ligue nombreuse des peuples des Alpes, comprend, sous la dénomination collective de *nations Alpines*, les subdivisions suivantes : 1° tribus *Pennines* ou des *pics*, habitant le grand Saint-Bernard et les vallées environnantes ; 2° tribus *Craighes* ou des *rocs* (*Craig*, roc) ; on sait que le petit Saint-Bernard et les monts

**1** Le mot *Caledonia*, sous lequel les Romains désignaient la région des forêts Grampiennes, est emprunté au kymric *Calyddon*, forêt, qui correspond au gallic *Ceilte* et *Geltean*. Les Bretons insulaires, au milieu desquels vivaient les Romains, étant de race kymrique, traduisaient de cette manière le nom géographique *Ceilte* et les Romains le prirent d'eux ainsi altéré.

voisins portaient autrefois le nom d'*Alpes Graïæ*, ou *Græcæ* ; 3° *Allobroges* ou tribus des *hauts villages* (*all*, haut ; *bruig*, village ; *bru* et *bro*, lieu), etc.

Il ne serait donc point étonnant que les Cévennes et les fertiles campagnes du haut Languedoc et de la Guyenne eussent été le séjour d'une confédération

de *tribus des forêts*, se subdivisant suivant la localité en *Celtes* de la plaine et en *Celtors* ou *Celtes* de la montagne.

## 4° Belges.

César affirme que les Belges différaient des Galls par leur langue, leurs mœurs et leurs institutions<sup>1</sup> ; Strabon le répète après lui<sup>2</sup>. César ajoute que plusieurs des tribus belges étaient issues des Germains, et en effet, de son temps, les invasions germaniques en Gaule avaient déjà commencé : ces tribus, il les nomme ; elles sont peu nombreuses, restreintes à quelques cantons riverains du Rhin, et comprises sous la dénomination collective de Germains cis-rhénans<sup>3</sup> ; mais cette exception, même prouve que la masse des peuples belges était étrangère à la race teutonique.

Les Belges sont reconnus unanimement par les écrivains anciens, comme Gaulois, formant avec les Galls, improprement appelés Celtes, la population de sang gaulois.

Le mot de *Belges* appartient à l'idiome Kymrique, où sous la forme *Belgiaidd*, dont le radical est *Belg*, il signifie *belliqueux* : il paraît donc n'être point un nom générique, mais un titre d'expédition militaire, de confédération armée. Il est étranger<sup>4</sup> à l'idiome des Galls, mais non à leurs traditions nationales encore subsistantes où les *Bolg* ou *Fir-Bolg* jouent un rôle important, comme conquérants venus des embouchures du Rhin dans l'ancienne Irlande. Nous ferons remarquer en passant que la forme *Bolg* et son aspirée *Bholg*, rappellent cette colonie belge fixée parmi les Galls du Rhône et des Cévennes, sous les noms de *Bolgæ*, et *Volcæ*.



Le nom de *Belges* était inconnu aux anciens auteurs grecs ; il paraît récent en Gaule ; du moins si on le compare aux noms de Galls, de Celtes, de Ligures, etc.

Des Belges s'établirent, comme on sait, sur la côte méridionale de l'île de Bretagne, au milieu de peuples bretons qui n'étaient point Galls, car la race gallique était alors refoulée à l'extrémité septentrionale, par-delà le golfe du Forth. Ni César ni Tacite n'ont remarqué aucune différence d'origine ou de langage entre ces Bretons et les Belges ; les noms personnels et locaux dans les cantons habités par les uns et par les autres appartiennent d'ailleurs à la même langue, qui est le kymric.

En Gaule, César a donné pour limite méridionale aux Belges la Seine et la Marne. Strabon ajoute à cette première Belgique une seconde qu'il nomme *Parocéanite* ou *Maritime*, et qui comprend les peuples situés à l'ouest, entre l'embouchure de la Seine et celle de la Loire, c'est-à-dire les peuples que César et les autres écrivains romains appellent *Armorikes*, d'un nom gaulois qui signifie pareillement

**1** César, *de Bello Gall.*, I, c. I

**2** Strabon, IV.

**3** César, *de Bello Gall.*, II, c. 4. — VI, c. 38.

**4** Étranger est peut-être inexact : *bolg* en gallic signifie sac ; mais quel singulier nom c'eût été pour un peuple !

Maritimes<sup>1</sup>. Sans doute, le témoignage de César n'est pas aisément contestable dans ce qui regarde la Gaule. D'un autre côté Strabon connaissait les ouvrages des Massaliotes, il avait médité les récits

de Posidonius, ce Grec célèbre qui avait parcouru la Gaule, du temps de Marius, en érudit et en philosophe<sup>2</sup>. Il fallait qu'il y eût entre les Armoriques et les Belges un grand nombre de ressemblances pour que Posidonius et Strabon déclarassent y voir une même race ; il fallait aussi qu'il y eût des différences bien marquées pour que César en fit deux peuples. L'examen des faits de l'histoire nous montre les Armoriques établis en confédération politique indépendante, mais, dans le cas de guerres et d'alliances générales, se rattachant bien plus volontiers à la confédération des Belges qu'à celle des Galls. L'examen des faits philologiques nous montre que la même langue était parlée dans la Belgique de César et dans celle de Strabon. On peut donc conclure hardiment que les Armoriques et les Belges étaient deux peuples ou confédérations de la même race, arrivés en Gaule à deux époques différentes ; et en thèse plus générale :

1° Que le nord et l'ouest de la Gaule et le midi de l'île de Bretagne jusqu'au Forth étaient peuplés par une seule et même race formant la seconde branche de la population gauloise proprement dite.

2° Que la langue de cette race était celle dont les débris se conservent dans deux cantons de l'ancienne Armorique et de l'île de Bretagne.

3° Que le nom générique de la race nous est encore inconnu historiquement, à ce point de nos recherches ; mais que la philologie nous révèle que ce nom doit être celui de *Kymri*.

## **II — Peuples gaulois d'Italie.**

Les plus accrédités des érudits romains qui

travaillèrent sur les origines italiques, reconnurent deux conquêtes bien distinctes de la haute Italie par des peuples sortis de la Gaule. Ils faisaient remonter la plus ancienne aux époques les plus reculées de l'Occident, et désignèrent ces premiers conquérants transalpins sous le nom de *vieux Gaulois*, *veteres Galli*, afin de les distinguer des transalpins de la seconde conquête. Celle-ci, plus récente, est mieux connue ; on en a les dates bien précises : on sait qu'elle commença l'an 587 avant notre ère, sous la conduite du Biturige Bellovèse, et qu'elle continua par l'invasion successive de quatre autres bandes, dans un espace de soixante-six ans.

**Première conquête.** — Ces *vieux Gaulois*, suivant les auteurs dont nous parlons, étaient les ancêtres du peuple des Ombres qui habitait, comme on sait, au temps de la puissance des Romains, les deux revers de l'Apennin, entre le Picenum et l'Étrurie ; et le fait était donné comme positif. Cornélius Bocchus, affranchi lettré de Sylla, est cité par Solin comme l'ayant soutenu et prouvé<sup>3</sup>. C'était aussi l'opinion du fameux M. Antonius Gniphos<sup>4</sup>, précepteur de Jules César,

<sup>1</sup> *Armoricae, Aremoricae* gentes, civitates. Ce mot appartient à la fois aux deux langues kymrique et gallique : *ar* et *air* (gaél.), *ar* (cymr. corn.), *oar* (armor.) sur ; *muir*, *moir* (gaél.), *mor* (cymr. armor.), mer.

<sup>2</sup> On voit en lisant Strabon qu'il s'appuyait beaucoup des idées et des travaux de Posidonius, malgré l'affectation avec laquelle il le critique en plusieurs endroits. Les fragments de Posidonius, recueillis par Athénée et dont nous retrouvons des passages entiers soit dans Strabon lui-même, soit dans Diodore de Sicile, sont certainement ce que nous possédons de plus curieux sur la Gaule, exception faite des Commentaires de César.

3 Bocchus absolvit Gallorum veterum propaginem Umbros esse. Solin, *Poly. hist.*, c. 8.

4 Sanè Umbros Gallorum veterum propaginem esse M. Antonius refert. Serv. in l. XII, *Æo. ad fin.*

et qui, né dans la Gaule Cisalpine, avait probablement apporté un soin particulier à ce qui concernait sa nation ; Isidore l'adopta dans son ouvrage sur les Origines<sup>1</sup> ; ainsi firent Solin et Servius. L'érudition hellénique s'en empara aussi, malgré une étymologie fort populaire en Grèce bien qu'absurde, laquelle faisait dériver le mot *Ombre* du grec *ombros*, plaie, parce que, disait-on, la nation ombrienne avait échappé à un déluge.

Les Ombres étaient regardés comme un des plus anciens peuples de l'Italie<sup>2</sup> : ils chassèrent, après de longs et sanglants combats, les Sicules des plaines circumpadanes ; or les Sicules étant passés en Sicile vers l'an 1364, l'invasion ombrienne a dû avoir lieu dans le cours du quinzième siècle. Ils devinrent très puissants, car leur empire s'étendit d'une mer à l'autre, jusqu'aux embouchures du Tibre et du Trento. L'arrivée des Étrusques mit fin à leur vaste domination.

Les mots *Umbri*, *Ombri*, *Ombriki*, par lesquels les Romains et les Grecs désignaient ce peuple, paraissent bien n'avoir été autres que le mot gallique *Ambra* ou *Amhra*, qui signifie *vaillant*, *noble*, et aurait été tout à fait approprié comme titre militaire à une expédition envahissante. On trouve encore le nom d'*Ambres* ou *Ambrons* (*Ambro*, *onis* ; *Ambrvn*, *Ambrvnow*) appliqué à des tribus

qui se rattachent à la souche ombrienne.

La division géographique établie par les Ombres

dans leur empire n'est pas seulement conforme aux coutumes des nations galliques, elle appartient à leur langue. L'Ombrie était partagée en trois provinces : l'*Oll-Ombrie*, ou haute Ombrie, qui comprenait le pays montagneux situé entre l'Apennin et la mer Ionienne ; l'*Is-Ombrie*, ou basse Ombrie, que formaient les plaines circumpadanes ; enfin la *Vil-Ombrie*, ou Ombrie littorale : ce fut plus tard l'Étrurie.

Quoique l'influence étrusque changeât rapidement la langue, la religion, l'ordre social des Ombres, il se conserva pourtant parmi les montagnards de l'Oll-Ombrie des restes marquants du caractère et des coutumes des Galls ; par exemple le *gais*, arme d'invention et de nom galliques, fut toujours l'arme nationale du paysan ombrien.

Les Ombres, dispersés par les conquérants étrusques furent accueillis comme des frères devaient l'être sur les bords de la Saône, et parmi les tribus helvétiques, où ils perpétuèrent leur nom d'Isombres<sup>3</sup>. D'autres trouvèrent l'hospitalité parmi les Ligures des Alpes maritimes<sup>4</sup>, et y portèrent aussi leur nom d'*Ambres* ou *Ambrons*. Ce fait peut seul expliquer un autre fait important qui a beaucoup tourmenté les historiens, et donné lieu à vingt systèmes contradictoires, savoir : qu'une tribu des Alpes Liguriennes et une tribu de l'Helvétie, se faisant la guerre sous les drapeaux opposés de Rome et des Cimbres, se trouvèrent avoir le même nom et le même cri de guerre, et en furent très étonnées<sup>5</sup>.

De ce qui précède me paraît résulter le fait que l'Italie supérieure fut conquise dans le quinzième siècle avant notre ère par une confédération de tribus galliques portant le nom d'*Ambra*.

Umbri, Italiae genus est, sed Gallorum veterum propago.

Isidore, *Orig.*, IX, c. 2.

Umbrorum gens antiquissima... Pline, II, c. 14. — Flor., I, c. 17.

Insubres, pagus Æduorum. Tite-Live, V, c. 23.

Insubrium exules. Pline, III, c. 17-20.

Plutarque, *Vie de Marius*, XX.

**Deuxième conquête.** — Tandis que la première invasion s'était opérée en masse, avec ordre, par une seule confédération, la seconde fut successive et tumultueuse : durant soixante-six années, la Gaule versa sa population sur l'Italie, par les Alpes maritimes, par les Alpes Graïes, par les Alpes Pennines. Si l'on fait attention, en outre, qu'à la même époque (587) une émigration non moins considérable avait lieu de Gaule en Illyrie, sous la conduite de Sigovèse, on n'hésitera pas à croire que de si grands mouvements tenaient à des causes plus sérieuses que cette fantaisie du roi Ambigat dont nous parle Tite-Live. La Gaule en effet présente dans toute cette période de temps les symptômes d'un pays qu'une violente invasion bouleverse.

Mais de quels éléments se composaient ces bandes descendues des Alpes pour envahir la haute Italie ?

Tite-Live fait partir de la Celtique, c'est-à-dire des domaines des Galls, les troupes conduites par Bellovèse et par Elitovius ; et l'énumération des tribus, telle que la donnent lui et Polybe, prouve en effet que le premier flot dut appartenir à la population gallique. Voilà ce que nous savons pour la Transpadane.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ce combat fameux livré par T. Manlius Torquatus à un géant gaulois sur le pont de l'Anio. Vrai ou faux, le

fait était très populaire à Rome ; la peinture ne manqua pas de s'en emparer, et la tête du Gaulois tirant la langue et faisant d'horribles grimaces, figura sur l'enseigne d'une boutique de banque située au forum ; l'enseigne, arrondie en forme de bouclier, portait le nom de *Scutum cimbricum*. Elle existait au-dessus de cette boutique dans l'année 586 de Rome, 167<sup>ème</sup> avant notre ère, ainsi qu'en fait foi une inscription des Fastes Capitolins, où il est dit : que le banquier de la maison à l'enseigne de l'*Écu-cimbrique*, Q. Aufidius, a fait banqueroute le 3 des calendes d'avril, et s'est enfui ; que, rattrapé dans sa fuite, il a plaidé devant le préteur P. Fontéius Balbus, qui l'a acquitté<sup>1</sup>.

Ici le mot *Cimbricum* est employé comme synonyme de *Gallicum* ; il est appliqué aux *Boïes*, aux *Sénons*, aux *Lingons*, qui faisaient la guerre aux Romains à l'époque où dut se passer le duel vrai ou prétendu ; ces nations, établies en deçà du Pô, étaient donc connues populairement en Italie sous le nom de *Cimbri* ou *Kimbri* (en se conformant à la prononciation latine), quoique les historiens ne les désignent que par la dénomination géographique et classique de *Galli*, *Gaulois*, attendu qu'ils sortaient de la Gaule.

Lorsque, soixante-six ans après la date de l'inscription citée plus haut, et deux cent soixante après le combat de l'Anio auquel elle fait allusion, l'invasion de *Cimbri* venus du nord renouvela en Italie la terreur de ce nom et fournit à Marius

<sup>1</sup> Voici dans son entier cette curieuse inscription. (Reinesius, p. 342.)

LAPIDIBUS. PLUIT. IN. VEIENTI.  
 POSTUMIUS. TRIB. PL. VIATOREM. MISIT. AD. COS.  
 QUOD. IS. EO. DIR. SENATUM. NOLUISSET. COGERE.  
 INTERCESSIONE. P. DECIMI. TRIB. PLEB. RES. EST.  
 SUBLATA.  
 Q. AUPIDIUS. MENSARIUS. TABEBNÆ.  
 ARGENTARIÆ. AD SCUTUM.  
 CIMBRICUM. CUM. MAGNA. VI. ÆRIS. ALIENI.  
 CESSIT. FORO. RETRACTUS.  
 EX. ITINERE. CAUSSAM. DIXIT. APUD. P.  
 FONTRIUM. BALBUM. PRÆT.  
 ET. CUM. LIQUIDUM. FACTUM. ESSET. EUM.  
 NULLA. FECISSE.  
 DETRIMENTA. JUS. EST. IN. SOLIDUM. ÆS. TOTUM.

deux triomphes célèbres ; le général vainqueur s'empara de l'*écu cimbrique* comme d'un emblème de circonstance, et se fit peindre un bouclier sur ce modèle populaire. Le bouclier *cimbrique* de Marius représentait, au rapport de Cicéron, un *Gaulois*<sup>1</sup> les joues pendantes, et la langue tirée. Le mot *Cimbri* désignait donc une des branches de la population gauloise, et cette branche avait des colonies dans la Cispadane ; mais nous avons déjà reconnu antérieurement l'existence de colonies galloises dans la Transpadane ; la population gauloise d'Italie était donc partagée en deux branches distinctes, les *Galls* et, les *Cimbri* ou *Kimbri*.

### III — Gaulois transrhénans.

#### Première branche.

Nous avons parlé plus haut d'une double série d'émigrations commencées l'an 587 avant notre ère, sous la conduite de Bellovèse et de Sigovèse. Tite-Live nous apprend que l'expédition de Sigovèse partit de la Celtique, et que son chef était neveu du Biturige Ambigat, qui régnait sur tout ce



pays, ce qui signifie que Sigovèse et ses compagnons étaient des Galls. Le même historien ajoute qu'ils se dirigèrent vers la forêt Hercynienne<sup>2</sup> : cette désignation est très vague, mais nous savons par Trogue-Pompée qui, né en Gaule, puisait à des traditions plus exactes et plus précises, que ces Galls s'établirent dans l'Illyrie et la Pannonie<sup>3</sup>. Les historiens et les géographes nous montrent en effet une multitude de peuplades ou galliques ou gallo-illyriennes répandues entre le Danube, la mer Adriatique et les frontières de l'Épire, de la Macédoine et de la Thrace. De ce nombre sont les *Carnes*<sup>4</sup>, habitants des Alpes *Carnikes*, à l'orient de la grande chaîne alpine (*Carn* rocher) ; les *Tauriskés* (*Taur* ou *Tor*, élevé, montagne), nation gallique pure<sup>5</sup>, et les *Iapodes*<sup>6</sup>, nation gallo-illyrienne qui occupait les vallées de la Carinthie et de la Styrie ; les *Scordiskés*, qui tenaient les alentours du mont Scordus, et dont la puissance fut redoutable même aux Romains. Des terminaisons fréquentes en *dunn*, *mag*, *dur*, etc., des montagnes nommées *Alpius* et *Albius*, la contrée appelée *Albanie*, enfin un grand nombre de mots galliques dans l'albanais actuel, sont autant de preuves de plus du séjour des Galls dans ce pays.

On trouvait en outre en deçà du Danube les *Boïes* du Norique, ancêtres des Bavares ; ils n'avaient rien de commun avec les colonies galliques ; on sait qu'ils venaient de l'Italie cispadane, et étaient un malheureux reste des *Boïes-Kimbri* accablés et chassés par les armes des Romains.

## Seconde branche.

Des témoignages historiques qui remontent aux temps d'Alexandre le Grand attestent l'existence

d'un peuple appelé *Kimmerii* ou *Kimbri* sur les bords de l'océan septentrional dans la presqu'île qui porta plus tard la dénomination de Jutland. Et d'abord les critiques reconnaissent l'identité des noms *Kimmerii* et *Kimbri*, conformes l'un et l'autre au génie différent des langues grecque et latine. Les Grecs, dit Strabon d'après Posidonias, appelaient *Kimrnerii* ceux que

*Pictum Gallum in Mariano scuto Cimbrico*, ejectà linguà, etc. Cicéron, de Orator, II, c. 66.

*Sortibus dati Hercynii saltus*. Tite-Live, V, c. 34.

*Illyricos sinus penetravit... in Pannonià consedit*. Domitis Pannoniis. Justin... XXIV, c. 4.

*De Galleis Carneis*. Inscript. è Fast. ap. Cluvier. Ital. antiq., I, p. 169.

Strabon, VII. — Polybe, II.

Strabon, VII ; IV. — Étienne de Byzance.

maintenant on nomme *Kimbri*<sup>1</sup>. Plutarque ajoute que ce changement n'a rien qui surprenne<sup>2</sup> ; Diodore de Sicile l'attribue au temps<sup>3</sup>, et adopte sur ce point l'opinion générale des érudits grecs.

Le plus ancien écrivain qui fasse mention de ces *Kimbri* est Philémon, contemporain d'Aristote : suivant lui, ils appelaient leur océan *Mori-Marusa*, c'est-à-dire *Mer-Morte*, jusqu'au promontoire Rubéas ; au-delà ils le nommaient *Cronium*<sup>4</sup>. Ces deux mots s'expliquent sans difficulté par la langue kymrique : *mór* y signifie *mer*, *marw*, mourir, *marwsis*, mort ; et *crwnn*, coagulé, gelé ; en gallic, *cronn* a la même valeur ; *Murchroinn* la mer glaciale<sup>5</sup>.

Ephore, qui vivait à la même époque, connaissait les *Kimbri* et leur donne le nom de *Celtes* ; mais dans son système géographique, cette dénomination très vague désigne tout à la fois un

Gaulois et un habitant de l'Europe occidentale<sup>6</sup>.

Lorsque, entre les années 113 et 101 avant notre ère, un déluge de *Kimbri* ou *Cimbres* vint désoler la Gaule, l'Espagne et l'Italie, la croyance générale fut qu'ils sortaient des extrémités de l'occident, des plages glacées de l'océan du Nord, de la *Chersonèse kimbrique*, des bords de la *Thétis kimbrique*<sup>7</sup>.

Du temps d'Auguste, des *Kimbri* occupaient au-dessus de l'Elbe une portion du Jutland ; et ils se reconnaissaient pour les descendants de ceux qui, un siècle auparavant, avaient commis tant de ravages. Effrayés des conquêtes des Romains au-delà du Rhin, et leur supposant des projets de vengeance contre eux, ils adressèrent à l'empereur une ambassade pour obtenir leur pardon<sup>8</sup>.

Strabon, qui nous rapporte ce fait, et Méla après lui, placent les *Kimbri* au nord de l'Elbe<sup>9</sup> ; Tacite les y retrouve de son temps : Aujourd'hui, dit-il, ils sont petits par le nombre, quoique grands par la renommée ; mais des camps et de vastes enceintes sur les deux rives font foi de leur ancienne puissance et de la masse énorme de leurs armées<sup>10</sup>.

Pline donne une bien plus grande extension à ce mot de *Kimbri* ; il semble en faire un nom générique : non seulement il reconnaît des *Kimbri* dans la presque île jutlandaise, mais il place encore des *Kimbri méditerranées*<sup>11</sup> dans le voisinage du Rhin, comprenant sous cette appellation commune des tribus qui portent dans les autres géographes des noms particuliers très divers.

Ces *Kimbri* habitants du Jutland et des pays voisins étaient regardés généralement comme *Gaulois*,

c'est-à-dire comme appartenant à l'une des deux races qui occupaient alors la Gaule ; Cicéron, parlant de la grande invasion des *Kimbri* que nous nommons Cimbres, dit à plusieurs reprises, que Marius a vaincu

1 Strabon, VII.

2 Plutarque, *Vie de Marius*.

3 Diodore de Sicile, V.

4 Philemon *morirarusam* à *Cimbris vocari*, hoc est, *mortuum mare*, usque ad promontorium

Rubeas, ultrà deindè *Cronium*. Pline, IV, c. 13.

5 Adelung's *Ælteste Geschichte der Deutschen*, p. 48. — Toland's *Several pieces*, p. 1, p. 150.

6 Strabon, VII.

7 Flor., III, c. 3. — Polyæn. VIII, c. 10. — Quintil. *Declam. in pro milite Marii*. — Ammian, 31, c. 5.

— *Cimbrica Thetis*, Claudian. bell. Get. v. 638. —

Plutarque, *Vie de Marius*.

8 Strabon, VII.

9 Strabon, *loc. cit.* — Méla, III, c. 3.

10 Manent, *utraque ripa castra ac spatia, quorum ambitu nunc quoque metiaris molem manusque gentis et tam magni exitus fidem* — Tacite, *Mœurs de Germains*, c. 37.

11 Alterum genus Ingævones quorum pars *Cimbri*, Teutoni ac Cauchorum gentes. Proximè autem

Rheno Istævones quorum pars *Cimbri mediterranei*, IV, c. 3.

des Gaulois<sup>1</sup> ; Salluste énonce que le consul Q. Cæpion, défait par les Cimbres, le fût par des Gaulois<sup>2</sup> ; la plupart des écrivains postérieurs tiennent le même langage<sup>3</sup> ; enfin le bouclier *cimbrique* de Marius portait la figure d'un Gaulois. Il faut ajouter que *Céso-rix*, *Boïo-rix*, *Clôd*<sup>4</sup>, etc., noms des chefs de l'armée cimbrique, ont toute l'apparence de noms *gaulois*.

Quand on lit les détails de cette terrible invasion, on est frappé de la promptitude et de la facilité avec laquelle les Cimbres et les Belges s'entendent et se ménagent, tandis que toutes les calamités se concentrent sur la Gaule centrale et méridionale. César rapporte que les Belges soutinrent vigoureusement le premier choc, et arrêtaient ce torrent sur leur frontière ; cela se peut, mais on les voit tout aussitôt pactiser ; ils cèdent aux envahisseurs une de leurs forteresses, *Aduat*, pour y déposer leurs bagages ; les Cimbres ne laissent à la garde de ces bagages, qui composaient toute leur richesse, qu'une garnison de six mille hommes, et continuent leurs courses ; ils étaient donc bien sûrs de la fidélité des Belges. Après leur extermination en Italie, la garnison cimbre d'*Aduat* n'en reste pas moins en possession de la forteresse et de son territoire et devient une tribu belge. Lorsque les Cimbres vont attaquer la province Narbonnaise, ils font alliance tout aussitôt avec les Volkes-Tectosages, colonie des Belges, tandis que leurs propositions sont encore repoussées avec horreur par les autres peuples gaulois. Ces faits et beaucoup d'autres prouvent que s'il y avait communauté d'origine et de langage entre les Kimbri et l'une des races de la Gaule, c'était plutôt la race dont les Belges faisaient partie, que celle des Galls. Un mot de Tacite jette sur la question une nouvelle lumière. Il affirme que les *Æstii*, peuplade limitrophe des *Kimbri*, sur les bords de la Baltique, et suivant toute probabilité appartenant elle-même à la race kimbrique, parlaient un idiome très-rapproché du breton insulaire<sup>5</sup> : or nous avons vu que la langue des Bretons était aussi celle des Belges et des Armoriques.

Mais les cantons voisins de l'Elbe et du Rhin ne renfermaient pas tous les peuples transrhénans

portant la dénomination générique de *Kimbri*. Les fertiles terres de la Bohême étaient habitées par la nation *gauloise*<sup>6</sup> des *Boïes*, dont le nom, d'après l'orthographe grecque et latine, prend les formes de *Boïi*, *Boghi*, *Boghii* et *Boci* ; or *Bwg* et *Bug*, en langue kymrique, signifient *terrible*, et leur radical est *Bw*, la *peur*. De plus, nous avons signalé tout à l'heure en Italie un peuple des *Boïes*, prenant le nom générique de *Kimbri* et paraissant être une colonie de ces *Boïes* transrhénans. On peut donc hardiment voir, dans les *Boïes* de la Bohême une des confédérations de la race kimbrique.

Tous les historiens attribuent à une armée gauloise l'invasion de la Grèce, dans les années 273 et 280 : Appien nomme ces Gaulois *Kimbri*<sup>7</sup> ; or, nous savons que leur armée se composait d'abord de *Volkes Tectosages*, puis en grande partie de Gaulois du nord du Danube.

Les nations gauloises, pures ou mélangées de Sarmates et de Germains, étaient nombreuses sur la rive septentrionale du bas Danube et dans le voisinage ; la

Cicéron, *de Provinc. consular.* — *Pro. Man. Font.*

Salluste, *Guerre de Jugurtha*, c. 114.

Diodore, XLIV. — Sext. Ruf. hist. C. 6, etc.

*Clôd* (kymr.), louange, renommée.

*Linguae britannicae propior.* Tacite, *Mœurs des Germains*, c. 45. — Cf. Strabon, I.

*Boïi, gallica gens... manet adhuc Boiemi nomen, significatque loci veterem memoriam, quamvis mutatis cultoribus.* Tacite, *Mœurs des Germains*, c. 28. — Strabon,

plus fameuse de toutes, celle des Bastarnes<sup>1</sup>, mêlée probablement de Sarmates, habitait entre la mer Noire et les monts Carpathes. Mithridate, voulant former une ligue puissante contre Rome, s'adressa à ces peuples redoutés, *il envoya*, dit Justin, *des ambassadeurs aux Bastarnes, aux Kimbri<sup>2</sup> et aux Sarmates*. Il est évident qu'il ne faut pas entendre ici les Kimbri du Jutland, éloignés du roi de Pont de toute la largeur du continent de l'Europe, mais bien des *Kimbri* voisins des Bastarnes et des Sarmates, et sur lesquels avait rejailli la gloire acquise par leurs frères en Gaule et en Norique. L'existence de nations kimbriques échelonnées de distance en distance, depuis le bas Danube jusqu'à l'Elbe, établi, ce me semble, que tout le pays entre l'Océan et le Pont-Euxin, en suivant le cours des fleuves, dut être possédé par la race des *Kimbri*, antérieurement au grand accroissement de la race germanique.

Mais sur ces mêmes rives du Pont-Euxin, entre le Danube et le Tanaïs, avait habité autrefois un grand peuple connu des Grecs, sous le nom de *Kimmerii*, dont nous avons fait *Cimmériens*. Outre les rivages occidentaux de la mer Noire et du Palus-Méotide, il occupait la presqu'île appelée à cause de lui *Kimmérienne*, et aujourd'hui encore *Krimin* ou *Crimée* : son nom est empreint dans toute l'ancienne géographie de ces contrées, ainsi que dans l'histoire et les plus vieilles fables de l'Asie mineure, où il promena longtemps ses ravages. Plusieurs coutumes de ces *Kimmerii* présentent une singulière conformité avec celles des *Kimbri* de la Baltique et des Gaulois. Les *Kimmerii* cherchaient à lire les secrets de l'avenir dans les entrailles de victimes humaines ; leurs horribles sacrifices dans

la Tauride ont reçu des poètes grecs assez de célébrité ; ils plantaient sur des poteaux, à la porte de leurs maisons, les têtes de leurs ennemis tués en guerre. Ceux d'entre eux qui habitaient les montagnes de la Chersonèse, portaient le nom de *Taures*, qui appartient à la fois aux deux idiomes kymrique et gallique, et signifie, comme on sait, *montagnards*. Les tribus du bas pays, au rapport d'Éphore, se creusaient des demeures souterraines, qu'elles appelaient *argil*<sup>3</sup> ou *argel*, mot de pur kymric, et dont la signification est *lieu couvert* ou *profond*<sup>4</sup>.

Jusqu'au septième siècle avant notre ère, l'histoire des *Kimmerii* du Pont-Euxin reste enveloppée dans la fabuleuse obscurité des traditions ioniennes ; elle ne commence, avec quelque certitude, qu'en l'année 631. Cette époque fut féconde en bouleversements dans l'occident de l'Asie et l'orient de l'Europe. Les *Scythes*, chassés par les *Massagètes* des steppes de la haute Asie, vinrent fondre comme une tempête sur les bords du Palus-Méotide et de l'Euxin : ils avaient déjà passé l'Araxe (le Volga), lorsque les *Kimmerii* furent avertis du péril ; ils convoquèrent toutes leurs tribus près du fleuve Tyras (le Dniester), où se trouvait, à ce qu'il paraît, le siège principal de la nation, et y tinrent conseil. Les avis furent partagés : la no-blesse et les rois demandaient qu'on fît face aux Scythes, et qu'on leur disputât le sol ; le peuple voulait la retraite ; la querelle s'échauffa ; on prit les armes ; les nobles et leurs partisans furent battus ; libre alors d'exécuter son projet, tout le peuple sortit du pays<sup>5</sup>. Mais où alla-t-il ? Ici

<sup>1</sup> Tacite, *Mœurs des Germains*, c. 46. — Pline, IV, — 12. — Tite-Live, XXXIV, c. 26 ; XXX, c. 50-57 ; XXXI, c. 19-23. — Polybe, excerpt. leg. LXII.



- 2 Mithridates, intelligens quantum bellum suscitarer, legatos ad Cimbros, alios ad Sarmatas, Bastarnasque auxilium petitum misit. Justin, XXXVIII, c. 3.
- 3 Strabon, V.
- 4 Taliesin. W. Archœl. t. I, p. 80. — Myrddhin Afallenau. Ib. p. 152.
- 5 Hérodote, IV, c. 21.

commence la difficulté. Les anciens nous ont laissé deux conjectures pour la résoudre, nous allons les examiner l'une après l'autre.

La première appartient à Hérodote. Trouvant, vers la même époque (631), quelques bandes kimmériennes qui erraient dans l'Asie mineure sous la conduite de *Lygdamis*, il rapprocha les deux faits : et il lui parut que les *Kimmerii*, revenant sur leurs pas, avaient traversé la Chersonèse, puis le Bosphore, et s'étaient jetés sur l'Asie. Mais c'était aller à la rencontre même de l'ennemi qu'il s'agissait de fuir ; d'ailleurs, la route était longue et pleine d'obstacles : il fallait franchir le Borysthène et l'Hypanis qui ne sont point guéables, ensuite le Bosphore kimmérien, et courir après tout cela la chance de rencontrer les Scythes sur l'autre bord<sup>1</sup> ; tandis qu'un pays vaste et ouvert offrait, au nord et au nord-ouest du Tyras, la retraite la plus facile et la plus sûre.

Les érudits grecs qui examinèrent plus tard la question, furent frappés des invraisemblances de la supposition d'Hérodote. Cette bande de *Lygdamis* qui après quelques pillages disparut entièrement de l'Asie, ne pouvait être l'immense nation dont les hordes occupaient depuis le Tanaïs jusqu'au Danube, c'étaient tout au plus quelques tribus<sup>2</sup> de la Chersonèse qui probablement n'avaient point assisté à la diète tumultueuse du Tyras. Le corps de

la nation avait dû se retirer en remontant le Dniester ou le Danube dans l'intérieur d'un pays qu'elle connaissait de longue main par ses courses ; et comme elle marchait avec une suite embarrassante, elle dut mettre plusieurs années à traverser le continent de l'Europe, campant l'hiver dans ses chariots, reprenant sa route l'été, déposant çà et là des colonies qui se multiplièrent<sup>3</sup>. A l'avantage de mieux s'accorder au fait particulier, cette hypothèse en joignait un autre : elle rendait raison de l'existence de *Kimmerii* dans le nord et le centre de toute cette zone de l'Europe, et expliquait les rapports de mœurs et de langage que tous ces peuples homonymes présentaient entre eux.

Posidonius s'en empara, et lui donna l'autorité de son nom justement célèbre. Le philosophe stoïcien avait voyagé dans la Gaule, et conversé avec les Gaulois ; il avait vu à Rome des prisonniers Cimbres ; Plutarque nous apprend qu'il avait eu quelques conférences avec Marius, et il pouvait en avoir appris beaucoup de choses touchant la question qui l'agitait, le rapport des Cimbres et des Cimmériens. Nul autre ne s'était trouvé plus à même que lui d'étudier à fond cette question, nul n'était plus capable de la résoudre ; les précieux fragments qui nous restent de son voyage en Gaule font foi de sa sagacité comme observateur ; sa science profonde est du reste assez connue.

L'opinion de Posidonius prit cours dans la science ; des écrivains que Plutarque cite sans les nommer la développèrent<sup>4</sup> ; elle parut à Strabon juste et bonne<sup>5</sup> ; Diodore de Sicile la rattacha à ses idées générales sur les Gaulois : ses paroles sont remarquables et méritent d'être méditées attentivement. [Les peuples gaulois les plus reculés vers le nord et voisins de la Scythie sont si féroces,](#)

dit-il, qu'ils dévorent les hommes ; ce qu'on raconte aussi des Bretons qui habitent l'île d'Irin (l'Irlande). Leur renommée de bravoure et de barbarie s'établit de bonne heure ; car, sous le nom de *Kimmerii*, ils dévastèrent autrefois l'Asie. De toute

- 1 Consulter là-dessus une excellente dissertation de Fréret, dans laquelle ce savant judicieux n'hésite pas à adopter l'identité des Cimmériens et des Cimbres. *Œuvres complètes*, t. V.
- 2 Plutarque, *Vie de Marius*.
- 3 Plutarque, *loc. cit.* — Strabon, VII.
- 4 Plutarque, *Vie de Marius*.
- 5 Strabon, VII.

antiquité, ils exercent le brigandage sur les terres d'autrui ; ils méprisent tous les autres peuples. Ce sont eux qui ont pris Rome, qui ont pillé le temple de Delphes, qui ont rendu tributaire une grande partie de l'Europe et de l'Asie, et, en Asie, s'emparant des terres des vaincus ont formé la nation mixte des Gallo-Grecs ; ce sont eux enfin qui ont anéanti de grandes et nombreuses armées romaines<sup>1</sup>. Ce passage nous montre réunis dans une seule et même famille les Cimmériens, les Cimbres, et les Gaulois d'en deçà et d'au-delà des Alpes.

La concordance des dates donnera, j'espère, à ce système un dernier degré d'évidence. C'est en 631 que les hordes *Kimmériennes* sont chassées par les Scythes et refoulées dans l'intérieur de la Germanie, vers le Danube et le Rhin ; en 587 nous voyons la Gaule en proie au bouleversement le plus violent, et une partie de la population gallique obligée de chercher un refuge soit en Italie soit dans les Alpes illyriennes ; entre 587 et 521, des

peuples du nom de *Kimbri*, qui est le même que *Kimmerii*, franchissent les Alpes pennines, et un de ces peuples porte le non fédératif de *Boïe*, que nous retrouvons parmi les *Kimbri* transrhénans.

De tout ce qui précède résulte, ce me semble, l'identité des peuples appelés *Kimmerii*, *Kimbri*, *Kymri* ; et la division de la famille gauloise en deux branches, ou races, dont l'une porte le nom de *Kymri* et l'autre celui de *Galls*.

### SECTION III — PREUVES TIRÉES DES TRADITIONS NATIONALES.

I. Il n'est presque personne aujourd'hui qui n'ait entendu parler de ces curieux monuments tant en prose qu'en vers dont se compose la littérature des Gallois ou Kymri, et qui remontent, presque sans interruption, du seizième au sixième siècle de notre ère : littérature non moins digne de remarque à cause de l'originalité de ses formes, que par les révélations qu'elle renferme sur l'ancienne histoire des Kymri. Contestée d'abord avec acharnement par une critique dédaigneuse et superficielle, ou même sottement passionnée, l'authenticité de ces vieux monuments n'est plus maintenant l'objet d'aucun doute ; convaincu pour ma part, je renverrai mes lecteurs aux nombreuses discussions qui ont eu lieu sur la matière, en Angleterre principalement<sup>2</sup>. J'ai donc fait usage des traditions gauloises avec confiance, mais avec une extrême réserve, réserve qui

<sup>1</sup> Diodore de Sicile, V. <sup>2</sup> La collection la plus complète des documents littéraires des Gallois a été publiée à Londres sous le titre anglo-gallois de *Myvyrian Archaeology of*

Wales, que l'on pourrait rendre en français par celui d'*Archéologie intellectuelle des gallois* : le premier volume est consacré aux bardes ou poètes, en tête desquels figurent *Aneurin, Taliesin, Lywarch Hen* et *Myrddin*, appelé vulgairement *Merlin*, personnages célèbres de l'île de Bretagne au sixième siècle ; le second contient des souvenirs historiques nationaux, classés trois par trois, en raison, non pas de leur liaison ou de leur dépendance chronologique, mais de quelque analogie naturelle ou de quelque ressemblance frappante entre eux, et appelés à cause de cette forme, *Triades historiques*. M. Sharon Turner, dans un excellent ouvrage, intitulé *Défense de l'authenticité des anciens poèmes bretons* (London, 1803), a résolu la question relative à *Taliesin, Aneurin, Myrddin* et *Lywarch Hen* de la manière la plus décisive pour tout esprit juste et impartial. Nombre d'érudits Gallois, entre autres M. William Owen, se sont occupés aussi avec succès de la question plus épineuse des Triades. Mais je dois recommander surtout à mes lecteurs français un morceau publié dans le troisième volume des *Archives philosophiques, politiques et littéraires* (Paris, 1818), modèle d'une critique fine et élégante, et où l'on reconnaît aisément la main du savant éditeur des Chants populaires de la Grèce moderne. Je saisis vivement cette occasion de témoigner à M. Fauriel toute ma reconnaissance pour les secours qu'il m'a permis de puiser dans son érudition si variée et pourtant si profonde.

m'était commandée par le plan de mon ouvrage construit d'après les données grecques et romaines ; d'ailleurs l'époque que j'ai traitée est antérieure à celle où se rapportent les plus développées et les plus nombreuses de ces traditions. Les faits qui peuvent en être tirés, relativement à la question que j'examine, se réduisent à trois.

1° La dualité des races est reconnue par les Triades : les *Gwyddelad* (*Galls*) qui habitent l'*Alben* y sont traités de peuple étranger et ennemi<sup>1</sup>.

2° L'identité des Belges-Armoriques avec les Kymri-Bretons y est pareillement reconnue ; les tribus armoricaines y sont désignées comme tirant leur origine de la race primitive des Kymri, et communiquant avec elle à l'aide de la même langue<sup>2</sup>.

3° Les Triades font sortir la race des Kymri de cette partie du pays de *Haf* (le pays de l'été ou du midi), qui se nomme *Deffrobani*, et où est à présent Constantinople<sup>3</sup> ; ils arrivèrent, y est-il dit, à *la mer brumeuse* (la mer d'Allemagne), et de là dans l'île de Bretagne et dans le pays de *Lydau* (l'Armorike) où ils se fixèrent<sup>4</sup>. Le barde Taliesin dit simplement que les Kymri sortaient de l'Asie<sup>5</sup>.

Les Triades et les Bardes s'accordent sur plusieurs détails de l'établissement des Kymri lors de leur arrivée dans l'occident de l'Europe. C'était *Hu-le-puissant* qui les conduisait : prêtre, guerrier, législateur et dieu après sa mort, il réunit tous les caractères d'un chef de théocratie : or, on sait qu'une partie des nations gauloises fut soumise longtemps à un gouvernement théocratique, celui des Druides. Ce nom même de *Hu* n'était point inconnu des Grecs et des Romains, qui appellent *Heus* et *Hesus* un des dieux du druidisme. Un des fameux bas-reliefs trouvés sous le chœur de Notre-Dame de Paris représente le dieu *Esus*, le corps ceint d'un tablier de bûcheron, une serpe à la main, coupant un chêne. Or, les traditions galloises attribuent à *Hu-le-Puissant* de grands travaux de défrichement et l'enseignement de l'agriculture à la race des Kymri<sup>6</sup>.

**II.** Les Irlandais ont aussi leurs traditions nationales, mais si confuses et si évidemment fabuleuses, que je n'ai point osé m'en servir. Il s'y

trouve un seul fait applicable à l'objet de ces recherches, le fait de l'existence d'un peuple appelé *Bolg* (Fir-Bolg), venu du voisinage du Rhin pour conquérir le midi de l'Irlande ; on reconnaît aisément dans ces étrangers une colonie de *Belges-Kymri* ; mais rien de probable n'est raconté ni sur leur origine ni sur l'histoire de leur établissement : ce ne sont que contes puérils et jeux d'esprit sur ce mot de *Bolg* qui signifie en langue gallique un *sac*.

**III.** Ammien Marcellin, ou plutôt Timagène qu'il paraît citer, avait recueilli une antique tradition des Druides de la Gaule sur l'origine des nations gauloises. Cette tradition portait que la population de la Gaule était en partie indigène (ce qu'il faut expliquer par antérieure), en partie venue d'îles lointaines et des

**1** Trioeddynys Prydain. N. 41. *Archaiol. of Wales*. t. II.

**2** Trioed. 5.

**3** *Où est à présent Constantinople* paraît être une addition de quelque copiste postérieur, une espèce de glose pour interpréter le mot inconnu de *Deffrobani*. Cependant cette intercalation n'est pas sans importance, parce qu'elle se fonde sur les traditions du pays.

**4** Trioedd. n. 4.

**5** Taliesin. *Welsh Archaiol*. t. X, p. 76.

**6** Trioedd. n. 4, 5, 56, 92. — Bardes gallois, *passim*.

régions trans-rhénaues, d'où elle avait été chassée, soit par des guerres fréquentes, soit par les débordements de l'océan<sup>1</sup>.

Nous trouvons donc dans l'histoire traditionnelle des Gaulois, comme dans les témoignages historiques étrangers, comme dans le caractère des langues, le fait bien établi d'une division de la famille gauloise en deux branches ou races.

## CONCLUSION.

De la concordance de ces différents ordres de preuves résultent incontestablement les faits suivants :

1° Les Aquitains et les Ligures, quoique habitants de la Gaule, ne sont point de sang gaulois ; ils appartiennent aux nations de sang ibérien.

2° Les nations de sang gaulois se partagent en deux branches, les *Galls* et les *Kymri*, que j'appellerai désormais *Kimris*, pour me conformer et à la prononciation ancienne et aux formes grammaticales de notre langue. La parenté des Galls et des Kimris, donnée par l'histoire, est confirmée par le rapport de leurs idiomes, et de leurs caractères moraux ; elle paraît surtout évidente quand on les compare aux autres familles humaines près desquelles ils vivent : aux Ibères, aux Italiens, aux Germains. Mais il existe assez de diversité dans leurs habitudes, leurs idiomes, et les nuances de leur caractère moral, pour tracer entre eux une ligne de démarcation, que leurs propres traditions reconnaissent, et dont l'histoire fait foi.

3° Leur origine n'appartient point à l'Occident : leurs langues, leurs traditions, l'histoire enfin, la reportent en Asie. Si la cause qui sépara jadis les deux grandes branches de la famille gallo-kimrique se perd dans l'obscurité des premiers temps du monde, la catastrophe qui les rapprocha au fond de l'Occident, lorsque déjà elles étaient devenues étrangères l'une à l'autre, nous est du moins connue dans ses détails, et la date en peut être fixée historiquement.

Aux arguments sur lesquels j'ai appuyé dans cette



Introduction le fait important, fondamental de la division de la famille gauloise en deux races se joint un troisième ordre de preuves non moins concluantes, dont mon livre est l'exposition. C'est dans le récit circonstancié des événements, dans les inductions qui ressortent des faits généraux qu'éclate surtout cette dualité des nations gauloises ; ce fait seul peut porter la lumière dans l'histoire intérieure de la Gaule transalpine, si obscure sans cela et jusqu'à présent si peu comprise ; lui seul rend raison de la variété des mœurs, des grands mouvements d'émigration, de l'équilibre des ligues politiques, des groupements divers des tribus, de leurs affections, de leurs inimitiés, de leur désunion vis-à-vis de l'étranger.

Mon opinion sur la permanence d'un type moral dans les familles de peuples a été exposée plus haut ; je crois non moins fermement à la durée des nuances qui différencient les grandes divisions de ces familles. Pour la Gaule, ces nuances ressortent clairement de la masse des faits, lesquels portent un caractère différent suivant qu'ils appartiennent aux tribus de l'ouest et du nord ou aux tribus de l'est et du midi, c'est-à-dire aux Kimris en aux Galls. Les annales des temps modernes témoigneraient au besoin qu'elle a existé naguère, qu'elle

**1** Drysidæ memorant reverà fuisse populi partem indigenam : sed alios quoque ab insulis extimis confluisse et tractibus transrhenanis, crebritate bellorum et alluvione fervidi maris sedibus suis expulsos. Ammien Marcellin, XV, c. 9.

existe encore de nos jours entre nos provinces occidentales, non mélangées de Germains, et nos provinces du sud-est ; on l'observerait surtout dans toute sa pureté aux Iles Britanniques, entre les Galls de l'Irlande et les Kimris du pays de Galles.

Des travaux d'une toute autre nature que les miens sont venus inopinément appuyer ma conviction et ajouter une nouvelle évidence au résultat de mes recherches. Un homme dont le nom est connu de toute l'Europe savante, M. le docteur Edwards, à qui la science physiologique doit tant de découvertes ingénieuses, tant d'idées neuves et fécondes, avait conçu, il y a déjà longtemps, le plan d'une histoire naturelle des races humaines ; et commençant par l'occident de l'Europe, il étudiait depuis plusieurs années la population de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Après de longs voyages et de nombreuses observations faites avec toute la rigueur de méthode qu'exigent les sciences physiques, avec toute la sagacité qui distingue particulièrement l'esprit de M. Edwards, le savant naturaliste est arrivé à des conséquences identiques à celles de cette histoire. Il a constaté dans les populations issues de sang gaulois deux types physiques différents l'un de l'autre, et l'un et l'autre bien distincts des caractères empreints aux familles étrangères ; types qui se rapportent historiquement aux Galls et aux Kimris. Bien qu'il ait trouvé sur le territoire de l'ancienne Gaule les deux races généralement mélangées entre elles (abstraction faite des autres familles qui s'y sont combinées çà et là), il a néanmoins observé que chacune d'elles existait plus pure et plus nombreuse dans certaines provinces où l'histoire nous les montre en effet agglomérées et séparées l'une de l'autre.

Tel est d'une manière nécessairement sommaire et vague le résultat des investigations de M. Edwards ; je dois à son ancienne amitié et à notre nouvelle et singulière confraternité scientifique d'en pouvoir faire ici pressentir la haute importance. Lui-même s'occupe en ce moment d'exposer avec détail, dans

une Lettre qu'il me fait l'honneur de m'adresser, la nature, l'enchaînement, les conséquences de ses observations en ce qui regarde la famille gauloise particulièrement, et les races humaines en général : ce travail, qui nous intéresse à tant de titres, doit être, publié sous peu de jours<sup>1</sup>.

Si véritablement, malgré toutes les diversités de temps, de lieux, de mélanges, les caractères physiques des races persévèrent et se conservent plus ou moins purs, suivant des lois que les sciences naturelles peuvent déterminer ; si pareillement les caractères moraux de ces races, résistant aux plus violentes révolutions sociales, se laissent bien modifier, mais jamais effacer ni par la puissance des institutions, ni par le développement progressif de l'intelligence ; si en un mot il existe une individualité permanente dans les grandes masses de l'espèce humaine, on conçoit quel rôle elle doit jouer dans les événements de ce monde, quelle base nouvelle et solide son étude vient fournir aux travaux de l'archéologie, quelle immense carrière elle ouvre à la philosophie de l'histoire.

<sup>1</sup> Chez Sautelet et C<sup>ie</sup>, libraires, rue de Richelieu, n. 14.

# CHAPITRE I

*DE LA RACE GALLIQUE. Son territoire ; ses principales branches. — Ses conquêtes en Espagne ; elles refoulent les nations ibériennes vers la Gaule, où les Ligures s'établissent. — Ses conquêtes en Italie ; empire ombrien, sa grandeur, sa décadence. — Commerce des peuples de l'Orient avec la Gaule ; colonies phéniciennes. — Hercule tyrien. — Colonies rhodiennes. — Colonie phocéenne de Massalie, sa fondation, ses progrès rapides.- DE LA RACE KIMRIQUE. Situation de cette race en Orient et en Occident au septième siècle avant notre ère ; elle est chassée des bords du Pont-Euxin par les nations scythiques. — Elle entre dans la Gaule ; ses conquêtes. — Grandes émigrations des Galls et des Kimris en Illyrie et en Italie. — Situation respective des deux races.*

Aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire de l'Occident, on trouve la race des Galls occupant le territoire continental compris entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan, ainsi que les deux grandes îles situées au nord-ouest, à l'opposite des bouches du Rhin et de la Seine. De ces deux îles, la plus voisine du continent s'appelait *Alb-in*, c'est-à-dire l'*Ile blanche*<sup>1</sup> ; l'autre portait le nom d'*Er-in*, l'*Ile de l'ouest*<sup>2</sup>. Enfin le territoire continental recevait spécialement la dénomination de *Galltachel*<sup>3</sup>, qui signifiait *Terre des Galls*.

Mais la Terre des Galls, ou la *Gaule*, n'était pas possédée en totalité par la race qui lui avait donné son nom. Un petit peuple, d'origine, de langue, de mœurs toutes différentes<sup>4</sup>, le peuple aquitain, en habitait l'angle sud-ouest, formé par les Pyrénées occidentales et l'Océan, et circonscrit par le cours demi-circulaire de la Garonne. Ce peuple était un composé de bandes ibériennes ou espagnoles qui avaient passé les Pyrénées à des époques inconnues. Maîtresses d'un sol facile à défendre, elles s'y maintenaient entièrement indépendantes de la domination gallique.

Les Galls, dans ces temps reculés, menaient la vie des peuples chasseurs et pasteurs; plusieurs de leurs tribus se teignaient le corps avec une substance bleuâtre, tirée des feuilles du pastel<sup>5</sup>; quelques-unes se tatouaient. Leurs armes offensives étaient des haches et des couteaux en pierre; des flèches garnies d'une pointe en silex ou en coquillage<sup>6</sup>; des massues, des épieux durcis au feu, qu'ils nommaient *gais*<sup>7</sup>; et d'autres appelés *catéies* qu'ils lançaient tout enflammés sur l'ennemi<sup>8</sup>. Leur armure défensive se bornait à un bouclier de planches, grossièrement jointes, de forme étroite et allongée. Ce fut le commerce étranger qui leur apporta les armes en métal, et l'art de les fabriquer eux-mêmes avec le cuivre et le fer de leurs mines. De petites barques d'osier,

**1** *Alb* signifie à la fois *élevé* et *blanc*; *inn*, contracté de *innis*, *île*. *Albion*, *insula*, *sic dicta ab albis rupibus quas mare alluit*. Pline LXIV, c. 16.

**2** *Eir*, ou *Jar*, l'*Occident*.

**3** *Gaeltachd*, et plus correctement *Gaidhealtachd*, est encore aujourd'hui le nom du haut pays d'Écosse. De ce mot les Grecs firent *Galatia*, et de *Galatia* le nom générique *Galatæ*. Les Romains

procédèrent à l'inverse ; c'est du nom générique **Gaili** qu'ils tirèrent la dénomination géographique *Gallia*.

4 Strabon, IV. **Aquitani**, clans les écrivains latins ; **Ἀχιϋόϋάιι**, chez les Grecs.

5 César, *Bell. gall.*, l. V, cap. 24. — Mel., l. III, c. 6 — Pline, l. XXII, c. 2. — Herodian, l. III, p. 83.

— Claudian, *Bell. get.*

6 On trouve fréquemment de ces armes en pierre, soit dans les tombeaux, soit dans les cavernes qui paraissent avoir servi d'habitation à la race gallique. Les armes en métal ne les remplacèrent que petit à petit ; et, après leur introduction, les Gaulois continuèrent encore longtemps à se servir des premières : aussi rencontre-t-on assez souvent les deux espèces réunies sous les mêmes tombelles.

7 En latin **gæsum** ; en grec **ἄάέούι** et **ἄάέόδδ**. Le mot *Gais* n'est plus usité aujourd'hui dans la langue gallique, mais un grand nombre de dérivés lui ont survécu : tels sont *gaisde*, armé ; *gaisg*, bravoure ; *gas*, force, etc.

8 Cateïa, *jaculum rervefactum, clava ambusta*. Virgil. *Æn.* — César, *Bell. gall.*, l. V, c. 43. — Ammien Marcellin., l. XXXI. — Isidore, *Origin.*, l. XVIII, c. 7. En langue gallique *gath-teth* (prononcer *ga-tè*) signifie *dard brûlant*. Armstr. Gael. dict.

recouvertes d'un cuir de bœuf, composaient leur marine; et, sur ces frêles esquifs, ils affrontaient les parages les plus dangereux de l'Océan<sup>1</sup>.

La population gallique se divisait en familles ou tribus, formant entre elles plusieurs nations distinctes. Ces nations adoptaient généralement des noms tirés de la nature du pays qu'elles occupaient, ou empruntés à quelque particularité de leur état social ; souvent elles se réunissaient à leur tour pour composer de grandes confédérations ou

ligues.

Telles étaient la confédération des *Celtes*<sup>2</sup> ou tribus des bois ; qui habitait les vastes forêts situées alors entre les Cévennes et l'Océan, la Garonne et le pied des monts Arvernes ; celle des *Armorikes*<sup>3</sup> ou tribus maritimes, qui comprenait toutes les nations riveraines de l'Océan ; la nation des *Arvernes*<sup>4</sup> ou hommes des hautes terres, qui possédait le plateau élevé que nous appelons encore aujourd'hui l'Auvergne ; celle des *Allobroges*<sup>5</sup> ou hommes du haut pays, répandue sur le versant occidental des Alpes, entre l'Arve au nord, l'Isère au midi, et le Rhône au couchant ; des *Helvètes*<sup>6</sup>, qui tiraient leur nom des pâturages des Alpes où ils s'étaient établis ; des *Séquanes*, qui devaient le leur à la rivière de Seine (*Sequana*<sup>7</sup>) dont ils avoisinaient la source, au couchant, tandis qu'au levant ils s'étendaient jusqu'au Jura ; des *Édues*<sup>8</sup> dont les troupeaux de moutons et de chèvres parcouraient les vallées de la Saône et de la Haute-Loire ; enfin des Bituriges, voisins occidentaux de la nation éduenne, ayant pour demeure l'espèce de presqu'île que ferment, en se réunissant, la Loire, l'Allier et la Vienne.

Les Celtes et les Aquitains, qui n'étaient séparés que par la Garonne, se livrèrent sans doute plus d'une guerre [1600 à 1500 av. J.-C.] ; sans doute aussi une de ces guerres donna occasion à quelque bande celtique de franchir les passages occidentaux des Pyrénées et de pénétrer dans l'intérieur de l'Espagne, où d'autres bandes la suivirent. Le flot de cette première invasion se dirigea vers le nord et le centre de la péninsule, entre l'Èbre et la chaîne des monts Idubèdes ; mais la population ibérienne ne se laissa pas aisément subjuguée. Une lutte longue et terrible eut lieu sur le territoire envahi, entre la race indigène et la race conquérante.

Toutes deux, à la fin, affaiblies et fatiguées, se rapprochèrent, et de leur mélange, disent les historiens, sortit la nation Celt-ibérienne, mixte de nom, comme d'origine<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Solin, XXIII. — Fest Avien. Ora maritima.

<sup>2</sup> **Coille, coillte** ; bois, forêt. V. l'introduction. Les tribus celtiques qui habitaient la montagne ajoutaient au nom collectif Celte le mot **tor**, qui signifie élevé : *Celtorii*, *Êâëðóñéíé*, *Celtes d'en haut*. Les historiens n'indiquent que très vaguement la position de ces Celtes de la montagne ; ils habitaient, disent-ils, entre les Pyrénées et les Alpes. Plutarque, in *Camil.*, p. 135.

<sup>3</sup> **Armhuirich** et **Armhoirik**, *voisin de la mer* ; (Lhuyd, archæol. britann.) *Armorici*, *Aremorici*.

<sup>4</sup> **Ar, all**, *haut* ; **veran (Fearann)**, *terre, contrée*. *Arvernia*, *Alvernia*, *Auvergne*.

<sup>5</sup> **All**, *haut* ; **brog**, *lieu habité, village*.

<sup>6</sup> **Elva (Ealbha)** ou **Selva**, *bétail* ; **ait, èt**, *lieu, contrée*. Elvétie ou Helvétie, contrée des troupeaux.

<sup>7</sup> **Seach**, *qui tourne, qui dévie, sinueux* ; **an**, *eau, rivière*, contracté de **avainn**. — Óçxóáíñð ðïóáμðò, Üö´ íý òð Ýéíéxοί Óçxóáíñé. Artemidor. ap. Stephan. Bysant. V. Óçxóáíñð. Les Séquanes furent repoussés plus tard au-delà des Vosges et de la Saône.

<sup>8</sup> En latin *hedui*, et plus communément *Aedui*. **Ædh**, *mouton* ; **Ed**, *troupeau de petit bétail*.

<sup>9</sup> Diodore de Sicile, l. V. - App., *Bell. hisp.*

Profugique à gente velustà

Gallorum, Celtæ miscentes nomen Iberis.

Lucien, *Pharsal.*, l. XV, v. 9.

La route de l'Espagne une fois tracée, de nombreuses émigrations galliques s'y portèrent



successivement, et, se poussant l'une l'autre, finirent par occuper toute la côte occidentale depuis le golfe d'Aquitaine, jusqu'au détroit qui sépare la presqu'île du continent africain. Tantôt la population indigène se retirait devant ce torrent; tantôt, après une résistance plus ou moins prolongée, elle suivait l'exemple des Celtibères, faisait la paix, et se mélangeait. Des Celtes allèrent s'établir dans l'angle sud-ouest de cette côte qu'ils trouvèrent abandonné, et sous leur nom national (Celtici) ils formèrent un petit peuple qui eut pour frontières, au sud et à l'ouest l'océan, à l'orient le fleuve Anas, aujourd'hui la Guadiana<sup>1</sup>. D'autres Galls, dont la nation n'est pas connue, s'emparèrent de l'angle nord-ouest ; et le nom actuel du pays (la Galice) rappelle encore leur conquête<sup>2</sup>. La contrée intermédiaire conserva une partie de sa population qui, mélangée avec les vainqueurs, produisit la nation des Lusitains<sup>3</sup>, non moins célèbres que les Celtibères dans l'ancienne histoire de l'Ibérie.

Par suite de ces conquêtes, la race gallique se trouva répandue sur plus de la moitié de la péninsule espagnole. La limite du territoire qu'elle occupait, mixte ou pure, pourrait être représentée par une ligne qui partirait des frontières de la Galice, longerait l'Èbre jusqu'au milieu de son cours, suivrait ensuite la chaîne des monts Idubèdes pour se terminer à la Guadiana, comprenant ainsi tout l'ouest et une grande partie de la contrée centrale.

Mais les victoires des Galls au midi des Pyrénées eurent, pour leur patrie, un contrecoup funeste. Tandis qu'ils se pressaient dans l'occident et le centre de l'Espagne, les nations ibériennes, déplacées et refoulées sur la côte de l'est, forcèrent les passages orientaux de ces montagnes. La nation

des Sicanes, la première, pénétra dans la Gaule, qu'elle ne fit que traverser, et entra en Italie par le littoral de la Méditerranée<sup>4</sup>. Sur ses traces arrivèrent ensuite les *Ligors*<sup>5</sup> ou Ligures, peuple originaire de la chaîne de montagnes au pied de laquelle coule la Guadiana<sup>6</sup> ; et chassé de son pays par les Celtes conquérants<sup>7</sup>. Trouvant la côte déblayée par les Sicanes, les Ligures s'en emparèrent, et étendirent leurs établissements tout le long de la mer, depuis les Pyrénées jusqu'à l'embouchure de l'Arno, bordant ainsi, par une zone demi-circulaire, le golfe qui dès lors porta leur nom. Dans les temps postérieurs, lorsqu'ils se furent multipliés, leurs possessions en Gaule comprirent toute la côte à l'occident du Rhône, jusqu'à la

<sup>1</sup> Hérodote, II, p. 118 ; IV, p. 303, édit. Amst. 1763. — Polyb. ap. Strab., III. — Varro ap. Pline, III, c. 3.

<sup>2</sup> **Gallæcia, Callaicia**. Ils étaient divisés en quatre tribus : **Artabri, Nerii, Præsamarcae, Tamarici**, Pline, IV, c. 34-35. — Pompon. Mel., III, c. 1. — Strabon, *l. c.*

<sup>3</sup> Pline, *l. c.* — Strabon, *ibid.* — Pompon. Mel., III, c. 1 et sqq. Consultez l'excellent ouvrage de M. Guillaume de Humboldt, *Pruefung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens...* Berlin, 1821.

<sup>4</sup> Thucydide, VI, c. 9. — Servius, *ad Æneid.*, VII. — Ephor. ap. Strab., VI. — Philist. ap. Diodor. Sic., V.

<sup>5</sup> **Ligor, Iligor**, *haute cité*. (Humboldt, p. 5-6. ). De ce mot les romains tirent *Ligures* et les Grecs *Lygies*.

<sup>6</sup> Étienne de Byzance.

<sup>7</sup> ..... *Celtarum manu*  
*Crebrisque dudum praeliis. ....*  
*Ligures ... pulsi, ut sæpè fors aliquos agit,*

Venêre in ista quæ per horreuteis tenent  
Plerùmque dumos. ....

Fest. Avien. v. 132 et sqq.

ligne des Cévennes<sup>1</sup> ; et à l'orient de ce fleuve, tout le pays situé entre l'Isère, les Alpes, le Var et la mer<sup>2</sup>. Mais il resta parmi eux, à l'est du Rhône, principalement, quelques tribus galliques, dont nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler dans la suite de cet ouvrage.

L'irruption des peuples ibériens avait révélé aux Galls l'existence de l'Italie ; ce fut de ce côté qu'ils se dirigèrent, lorsque la surabondance de population, ou toute autre cause les détermina à entreprendre de nouvelles migrations. Une horde nombreuse, composée d'hommes, de femmes, et d'enfants de toute tribu, s'organisa sous le nom collectif d'Ambra<sup>3</sup> (les vaillants ou les nobles), franchit les Alpes, et se précipita sur l'Italie.

L'Italie subalpine<sup>4</sup> présente à l'œil un vaste bassin que les Alpes bornent au nord, la mer supérieure<sup>5</sup> au levant, et du nord-ouest au sud-est, la chaîne des Apennins. D'occident en orient, cette plaine immense est traversée par le Pô, appelé aussi Éridan, qui, prenant sa source au mont Viso (Vesulus), se jette dans la mer supérieure, dont il couvre la plage d'eaux stagnantes. Ce roi des fleuves italiens<sup>6</sup>, dans son cours de cent vingt-cinq lieues, reçoit presque toutes les rivières que versent d'un côté les Alpes occidentales, pennines et rhétiennes, de l'autre, les Alpes maritimes et l'Apennin ; sur sa rive gauche, la Doria (Duria), le Tésin (Ticinus), l'Adda (Addna), l'Oglio (Ollias), le Mincio (Mincius) ; sur sa rive droite, le Tanaro (Tanarus) sorti des Alpes maritimes, la Trébia et le

Réno (Rhenus) sortis tous deux des Apennins<sup>7</sup>. Au nord du Pô, l'Adige (Athesis), fleuve moins considérable que celui-ci, mais pourtant rapide et profond, descend des Alpes rhétiennes pour aller se perdre aussi dans les lagunes de la côte<sup>8</sup>.

La contrée circumpadane était célèbre chez les anciens, non moins par sa fertilité que par sa beauté ; et plusieurs écrivains n'hésitent pas à la placer au-dessus du reste de l'Italie<sup>9</sup>. Dès les temps les plus reculés, on vantait ses pâturages<sup>10</sup>, ses vignes, ses champs d'orge et de millet<sup>11</sup>, ses bois de peupliers et d'érables<sup>12</sup>, ses forêts de chênes où s'engraissaient de nombreux troupeaux de porcs, nourriture principale des peuplades italiques<sup>13</sup>. Elle était alors en presque totalité au pouvoir des Sicules, nation qui se prétendait *Autochtone*, c'est-à-dire née de la terre même qu'elle habitait<sup>14</sup>. Les Vénètes, petit peuple illyrien ou slave<sup>15</sup>, s'y étaient conquis une place, à l'orient, entre l'Adige, le Pô et la mer. Au couchant, l'Apennin séparait les Sicules des Ligures, établis, comme nous venons de le dire,

<sup>1</sup> C'est ce que les géographes anciens appelaient l'*Ibéro-Liburie*, à cause du voisinage de l'Espagne.

<sup>2</sup> C'était la *Celto-Ligurie*.

<sup>3</sup> Plus correctement **Amitra**. De ce mot les Latins ont fait *Ambro*, *Ambronis*, plur. *Ambrones* ; et *Umbër*.

<sup>4</sup> *Italia subalpina, circumpadana*.

<sup>5</sup> **Mare Superum**. Elle reçut le nom d'Adriatique après la fondation d'Adria, ou Hatria, par les Étrusques. Celle qui baigne la côte occidentale de l'Italie s'appelait mer Inférieure, **mare Inferum**.

<sup>6</sup> *Fluviorum rex Eridanus*..... Virgile, *Georg.*, I.

<sup>7</sup> Du temps de Pline, les affluents du Pô étaient au nombre de trente (III, c. 16. — Solin., c. 8. — Martian. Capell., VI) ; on en compte aujourd'hui plus de

quarante.

**8** Polybe, II, p. 103 et sqq. — Strabon, II et V.

**9** Polybe, II, p. 103. — Plutarque, *in Marius*, p. 411. — Tacite, *Hist.*, II, c. 171.

**10** Plutarque, *in Camille*.

**11** Polybe, II, p. 103 et sqq.

**12** Pline, XVI, c. 15 ; XVII, c. 23. — Dionys., *perieget.*, v. 292. — Marcian. *Heracl. peripl.* — Ovide, *Metam.*, II.

**13** Polybe, II, l. c.

**14** Dionys. Halic., I, c. 9 ; II, c. 1. — Pline, III, c. 4.

**15** Hérodote, I-V.

le long du golfe auquel ils avaient donné leur nom, jusqu'à l'embouchure de l'Arno.

Ce ne fut pas sans avoir longtemps résisté que les Sicules abandonnèrent à la horde gallique leur terre natale ; les combats qu'ils soutinrent contre elle sont mentionnés par les anciens historiens, comme les plus sanglants dont l'Italie eût été jusqu'alors le théâtre<sup>1</sup>. Vaincus enfin, ils se retirèrent au midi de la péninsule<sup>2</sup>, d'où ils passèrent dans la grande île qui prit d'eux le nom de Sicile. Cet événement, qui livrait à la race gallique toute la vallée du Pô, eut lieu vers l'an 1364 avant notre ère<sup>3</sup>. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas là ; ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'à l'embouchure du Tibre ; ce fleuve, la Néra (Nar), et le Trento (Truentus), devinrent la frontière méridionale de leur empire qui, s'étendant de là aux Alpes, embrassa plus de la moitié de l'Italie<sup>4</sup>.

Possesseurs paisibles de ce grand territoire, les Ambra ou Ombres ( note sous lequel ils sont plus connus dans l'histoire) s'y organisèrent suivant les usages des nations galliques. Ils le partagèrent en trois régions ou provinces, déterminées par la

nature du pays. La première, sous le nom d'Is-Ombrie<sup>5</sup> ou de Basse-Ombrie, comprit les plaines circumpadanes; la seconde, appelée Oll-Ombrie<sup>6</sup> ou Haute-Ombrie renferma les deux versants de l'Apennin et le littoral montueux de la mer supérieure ; la côte de la mer inférieure, entre l'Arno et le Tibre, forma la troisième, et reçut la dénomination de Vil-Ombrie<sup>7</sup>, ou d'Ombrie maritime. Dans ces circonstances, les Ombres prirent un accroissement considérable de population<sup>8</sup> ; ils comptèrent, dans les haute et basse provinces seulement trois cent cinquante-huit grands bourgs que les historiens décorent du titre de villes<sup>9</sup> ; leur influence s'étendit en outre sur toutes les nations italiques jusqu'à l'extrémité de la presqu'île.

Mais, dans le cours du onzième siècle, un peuple nouvellement émigré du nord de la Grèce entra en Italie par les Alpes illyriennes, traversa l'Isombrie comme un torrent, franchit l'Apennin, et envahit l'Ombrie maritime<sup>10</sup> ; c'était le peuple des *Rasènes*<sup>11</sup> si célèbres dans l'histoire sous le nom d'Étrusques. Bien supérieurs en civilisation aux races de la Gaule et de l'Italie, les Étrusques connaissaient l'art de construire des forteresses et de ceindre leurs places d'habitation, de murailles élevées et solides, art nouveau pour l'Italie où toute l'industrie se bornait alors à rassembler au hasard de grossières cabanes sans plan et sans moyens de défense<sup>12</sup>. Une chose distinguait encore ce peuple des sauvages tribus ombriennes, c'est qu'il ne détruisait ou ne chassait point la population subjuguée ; organisé, dans son sein, en caste de propriétaires armés, il la laissait vivre attachée à la glèbe du champ dont il l'avait dépouillée. Tel fut le

<sup>1</sup> Dionys. Halic., I, c. 16.

- 2 Dionys. Halic., *ibid.* — Pline III, c. 4.
- 3 Philist. ap. Dionys. Halic., *l. c.* — Fréret, t. IV, p. 200, *Œuvres complètes*, Paris, 1796.
- 4 Dionys., I, 20-28. — Pline, III, 14-15. — Cf. Cluver, *Ital. ant.*, II, c. 4.
- 5 **Is, ios**, bas, inférieur ; en latin, *Insubria*, *Insubres*.
- 6 *Olombria*, *Olombri*. — **Oll, all**, haut, élevé : Armstrong's gaelic diction.
- 7 *Vilombria*. — **Bil, vil**, bord, rivage. Arinstrong's gaelic diction.
- 8 Denis d'Halicarnasse, X, c. 16.
- 9 **Trecenta eorum oppida Tusci debellasse reperiuntur.**  
Pline, III, c. 14. — Il restait encore dans la Haute-Ombrie du temps de Pline quarante-six villes ; douze avaient péri.
- 10 **Priüs, cis Apenninum ad inferum mare...** Tite-Live V, c. 99.
- 11 Ce peuple ne reconnaissait pour son nom national que celui de *Rhasena*, en ajoutant l'article, *Ta-Rhasena*, d'où les Grecs, probablement, ont fait *Tyrzeni* et *Tyrrkeni*. On ignore d'où dérivait celui d'Étrusques que les Latins lui donnaient.
- 12 *Tzetzes ad Lycophron*. Alexandr. 717. — *Rutil. itinerar.* I.

sort des Ombres dans la partie de leur territoire située entre le cours du Tibre, l'Arno et la mer inférieure. Là disparurent rapidement les traces de la domination gallique. Aux villages ouverts et aux cabanes de chaume, succédèrent douze grandes villes fortifiées, habitation des conquérants et chefs-lieux d'autant de divisions politiques qu'unissait un lien fédéral<sup>1</sup>. Le pays prit le nom des vainqueurs et fut appelé dès lors Étrurie.

Une fois constitués, les Étrusques poursuivirent avec ordre et persévérance l'expropriation de la race ombrienne ; ils attaquèrent l'Ombrie circumpadane qui, successivement, et pièce à

pièce, passa sous leur domination. Les douze cités étrusques se partagèrent par portions égales cette seconde conquête ; chacune d'elles eut son lot dans les trois cents villages que les Galls y avaient habités<sup>2</sup> ; chacune d'elles y construisit une place de commerce et de guerre qu'elle peupla de ses citoyens<sup>3</sup> ; ce fut là la nouvelle Étrurie<sup>4</sup>. Mais les Isombres ne se résignèrent pas tous à la servitude. Un grand nombre repassèrent dans la Gaule où ils trouvèrent place, soit parmi les Helvètes<sup>5</sup>, soit parmi les tribus éduennes, sur les bords de la Saône<sup>6</sup>. Plusieurs se réfugièrent dans les vallées des Alpes parmi les nations liguriennes qui commençaient à s'étendre sur le versant occidental de ces montagnes, et vécurent au milieu d'elles sans se confondre, sans jamais perdre ni le souvenir de leur nation ni le nom de leurs pères. Bien des siècles après, le voyageur pouvait distinguer encore des autres populations alpines la race de ces exilés de l'Isombrie<sup>7</sup>. Même dans la contrée circumpadane, l'indépendance et le nom isombrien ne périrent pas totalement. Quelques tribus concentrées entre le Tésin et l'Adda, autour des lacs qui baignent le pied des Alpes pennines<sup>8</sup>, résistèrent à tous les efforts des Étrusques, qu'ils troublèrent longtemps dans la jouissance de leur conquête. Désespérant de les dompter, ceux-ci, pour les contenir du moins, construisirent près de leur frontière la ville de Melpum, une des plus fortes places de toute la nouvelle Étrurie<sup>9</sup>.

La nation ombrienne était réduite au canton montagneux qui s'étendait entre la rive gauche du Tibre et la mer supérieure, et comprenait l'Ollombrie avec une faible partie de la Vilombrie ; les Étrusques vinrent encore l'y forcer, tandis que les peuples italiques, profitant de sa détresse, envahissaient sa frontière méridionale jusqu'au



fleuve *Æsis*. Épuisée, elle demanda la paix et l'obtint. Avec le temps même, elle finit par s'allier intimement à ses anciens ennemis ; elle adopta la civilisation, la religion, la langue, la fortune politique de l'Étrurie, volontairement toutefois et sans renoncer à son indépendance<sup>10</sup> : mais dès lors elle ne fut plus qu'une nation italienne, et pour nous son histoire finit là.

<sup>1</sup> Strabon, V. — Servius ad Virgile, *Æneid*, II, VII et X. - Cf. Cluver, *Ital. antiq.*, t. I, p. 344 et sqq.

<sup>2</sup> **Trecenta oppida Tusci debellasse reperiuntur**. Pline, III, c. 14. — Strabon, V.

<sup>3</sup> **Trans Apenninum totidem quod capita originis erant coloniis missis..... usque ad Alpes tenuère**. Tite-Live V, c. 23. — Diodore de Sicile, XIV, p. 321.

<sup>4</sup> Etruria nova. Serv. Virg., *Æn.*, XV, v. 202.

<sup>5</sup> Ils y furent connus sous le nom d'*Ambres* ; *Ambro*, *Ambronis* ; d'où nous avons fait *Ambrons*.

Plutarque, *Vie de Marius*. Voyez ci-après, IIe partie, le récit de l'invasion des Cimbres.

<sup>6</sup> Ils continuèrent à porter le nom d'*Isombres*, en latin, *Insubres*. **Insubres, pagus Æduorum**,

Tite-Live, V, c. 23. — Les *Umbranici*, qui habitaient un peu plus bas, sur la rive droite du Rhône, étaient probablement une de ces peuplades émigrées de l'Ombrie.

<sup>7</sup> **Insubrium exules**, Pline, III, c. 17-20. — Ils portaient vulgairement le nom collectif de Ligures.

**Caturiges Insubrium exules, undè orti Vagienni Ligures**.

Pline, *l. c.* — Plutarque, *Vie de*

*Marius*. — Mais ils ne reconnaissaient point d'autre nom national que celui d'*Ambre* (*Ambro*).

Plutarque, *ibid*. Voyez le récit de l'invasion des Cimbres, 2<sup>o</sup> Partie de cet ouvrage.

<sup>8</sup> Tite-Live, V, c. 23.

<sup>9</sup> Pline, III, c. 17.

<sup>10</sup> *Hist. rom. passim*. — *Tab. Eugug.* Cf. Micali et Lanzi.

Cependant cette culture étrangère n'effaça pas complètement son caractère originel. L'habitant des montagnes ombriennes se distingua toujours des autres peuples de l'Italie par des qualités et des défauts attribués généralement à la race gallique : sa bravoure était brillante, impétueuse, mais on lui reprochait de manquer de persévérance ; il était irascible, querelleur, amoureux des combats singuliers ; et cette passion avait même fait naître chez lui l'institution du duel judiciaire<sup>1</sup>. Quelques axiomes politiques des Ombres, parvenus jusqu'à nous, révèlent une morale forte et virile. *Ils pensent*, dit un ancien écrivain, Nicolas de Damas, qui paraît avoir étudié particulièrement leurs mœurs, *ils pensent qu'il est honteux de vivre subjugués ; et que dans toute guerre, il n'y a que deux chances pour l'homme de coeur, vaincre ou périr*. Malgré l'adoption des usages étrusques, il se conserva dans les dernières classes de ce peuple quelque chose de l'ancien costume et de l'ancienne armure nationale ; le *gais*, porté double, un dans chaque main, à la manière des Galls, fut toujours l'arme favorite du paysan de l'Ombrie<sup>2</sup>.

Tandis que la race gallique, au midi des Alpes, éprouvait ces alternatives de fortune, au nord des Alpes, quelques germes de civilisation apportés par le commerce étranger commençaient à se développer dans son sein. Ce fut, selon toute apparence, durant le treizième siècle que des navigateurs venus de l'Orient abordèrent pour la première fois la côte méridionale de la Gaule ; attirés par les avantages que le pays leur présentait, ils y revinrent, et y bâtirent des comptoirs. Les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes, recelaient alors à fleur de terre des mines d'or et d'argent ; les montagnes de l'intérieur, d'abondantes mines de fer<sup>3</sup> ; la côte de la Méditerranée fournissait un

grenat fin qu'on suppose avoir été l'escarboucle<sup>4</sup> ; et les indigènes ligures ou gaulois péchaient autour des îles appelées aujourd'hui îles d'Hières du corail dont ils ornaient leurs armes<sup>5</sup> et que sa beauté fit rechercher des marchands de l'Orient. En échange de ces richesses, ceux-ci importaient les articles ordinaires de leur traite : du verre, des tissus de laine, des métaux ouvrés, des instruments de travail, surtout des armes<sup>6</sup>.

Tout fait présumer que ce commerce entre l'Asie et la Gaule dut son origine aux Phéniciens, qui, dès le onzième siècle, entourant d'une ligne immense de colonies et de comptoirs tout le bassin occidental de la Méditerranée, depuis Malte jusqu'au détroit de Calpé, s'en étaient arrogé la possession exclusive. A l'égard de la Gaule, ils ne se bornèrent pas à la traite de littoral ; l'existence de leurs médailles dans des lieux éloignés de la mer, la nature de leur établissement surtout témoignent qu'ils colonisèrent assez avant l'intérieur. L'exploitation des mines les attirait principalement dans le voisinage des Pyrénées, des Cévennes et des Alpes. Ils construisirent même, pour le service de cette exploitation, une route qui faisait communiquer la Gaule avec l'Espagne et avec l'Italie, où ils possédaient également des mines et des comptoirs. Cette route passait par les Pyrénées orientales, longeait le littoral de la Méditerranée gauloise, et traversait ensuite les Alpes par le col de Tende ; ouvrage prodigieux par sa grandeur et par

<sup>1</sup> Nicolas de Damas ad Stob. serm. XIII.

<sup>2</sup> **Pastorali habitu, hiniis gaesis armati...** Tite-Live, X dec. I.

<sup>3</sup> Posidon. ap. Athenæ, VI, c. 4. — Strabon, III, p. 146 ; IV, p. 190. —Aristote, *Mirab. ausc.* p.

1115.

**4** Theophrast. Lapid. p. 393-396. — Lugd. Bat. 1613.

**5** **Curalium laudatissimum cireà Stæchades insulas...**  
**Galli gladios adernabant eo.** Pline,  
XXXII, c. 2.

**6** Homère, *Iliade*, VI, 29 ; *Odyssée*, XV, 424. — Ezéchiél,  
c. 27. Cf. Heeren : *Ideen ueber die*  
*Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten*  
*Voelker der alten Welt.*

la solidité de sa construction, et qui plus tard servit de fondement aux voies massaliotes et romaines<sup>1</sup>. Lorsque ces intrépides navigateurs eurent découvert l'Océan atlantique, ils nouèrent aussi des relations de commerce avec la côte occidentale de la Gaule ; surtout avec Albion et les îles voisines où ils trouvaient à bas prix de l'étain<sup>2</sup> et une espèce de murex, propre à la teinture noire<sup>3</sup>.

Une antique tradition passée d'Asie en Grèce et en Italie, où n'étant plus comprise elle se défigura, parlait de voyages accomplis dans tout l'Occident par le dieu tyrien, Hercule ; et d'un premier âge de civilisation, que les travaux du dieu avaient fait luire sur la Gaule. La Gaule, de son côté, conservait une tradition non moins ancienne et qui n'était pas sans rapport avec celle-là. Le souvenir vague d'un état meilleur amené par les bienfaits d'étrangers puissants, de conquérants d'une race divine, se perpétuait de génération en génération parmi les peuples galliques ; et lorsqu'ils entrèrent en relation avec les Grecs et les Romains, frappés de la coïncidence des deux traditions, ils adoptèrent tous les récits que ceux-ci leur débitèrent sur Hercule<sup>4</sup>.

Quiconque réfléchit à l'amour de l'antiquité orientale pour les symboles, cesse de voir dans l'Hercule phénicien un personnage purement

fabuleux, ou une pure abstraction poétique. Le dieu né à Tyr le jour même de sa fondation, protecteur inséparable de cette ville où sa statue est enchaînée dans les temps de périls publics ; voyageur intrépide, posant et reculant tour à tour les bornes du monde ; fondateur de villes tyriennes, conquérant de pays subjugués par les armes tyriennes ; un tel dieu n'est autre en réalité que le peuple qui exécuta ces grandes choses ; c'est le génie tyrien personnifié et déifié. Tel les faits nous montrent le peuple, tel la fiction dépeint le héros ; et l'on pourrait lire dans la légende de la Divinité l'histoire de ses adorateurs. Le détail des courses d'Hercule en Gaule confirme pleinement ce fait général ; et l'on y suit, en quelque sorte pas à pas, la marche, les luttes, le triomphe, puis la décadence de la colonie dont il est le symbole évident.

C'est à l'embouchure du Rhône que la tradition orientale fait arriver d'abord Hercule ; c'est près de là qu'elle lui fait soutenir un premier et terrible combat. Assailli à l'improviste par Albion et Ligur<sup>5</sup>, enfants de Neptune, il a bientôt épuisé ses flèches, et va succomber, lorsque Jupiter envoie du ciel une pluie de pierres ; Hercule les ramasse, et, avec leur aide, parvient à repousser ses ennemis<sup>6</sup>. Le fruit de cette victoire est la fondation de la ville de Nemausus (Nîmes), à laquelle un de ses compagnons ou de ses enfants donne son nom<sup>7</sup>. Il serait difficile de ne pas reconnaître sous ces détails mythologiques le récit d'un combat livré par des

<sup>1</sup> Polybe (II) nous apprend que cette route existait avant la seconde guerre punique, et que les Massaliotes y posèrent des bornes milliaires à l'usage des armées romaines qui se rendaient en Espagne. Elle n'était point l'ouvrage des Massaliotes, qui, à

cette époque, n'étaient encore ni riches ni puissants dans le pays, et qui d'ailleurs ne le furent jamais assez pour une entreprise aussi colossale. (V. ci-après, part. II, c. 1). Les Romains remirent cette route à neuf, et en firent les deux voies Aurelia et Domina.

2 Le commerce de l'étain fit donner à ces îles le nom de *Cassiterides* (**cassiteros**, étain).

3 **Amati de restitutione purpurarum**. Cons. Heeren, ouv. cité.

4 **Incolæ id magis omnibus adseverant quod etiâ nos legimus in monumentis eorum incisui, Herculem.....**

Ammien Marcellin, XV, c. 9.

5 *Albion*, Mela, II, c. 5. — *Ἀλβιονίς*, Apollod. de Diis, II. - Tzetzez in Lycophr. Alexandr. — **Alb**, comme nous l'avons déjà dit, signifie montagne en langue gallique. Une tribu montagnarde de cette côte portait le nom d'*Albici* (Cæsar, *Bell. civil.*, I) ou d'*Ἀλβιόνιος* (Strabon, IV).

6 Æschyl. *Prometh. solut.* ap. Strabon, IV, p. 183. — Mela, II, c. 5. — Tzetzes, *l. c.* — Eustath. ad Dionys. perieg.

7 Stephan. Bysant. V° *Ἰαμαίονος*.

montagnards de la côte aux colons phéniciens, dans les champs de la Crau<sup>1</sup>, sur la rive gauche du Rhône non loin de son embouchure; combat dans lequel les cailloux, qui s'y trouvent accumulés. en si prodigieuse quantité, auraient servi de munitions aux frondeurs phéniciens.

Vainqueur de ses redoutables ennemis, le dieu appelle autour de lui les peuplades indigènes éparses dans les bois ; hommes de toute tribu, de toute nation, de toute race, accourent à l'envi pour participer à ses bienfaits<sup>2</sup>. Ces bienfaits sont l'enseignement des premiers arts et l'adoucissement des mœurs. Lui-même, il leur construit des villes, il leur apprend à labourer la terre ; par son

influence toute puissante, les immolations d'étrangers sont abolies ; les lois deviennent moins inhospitalières et plus sages<sup>3</sup> ; enfin les tyrannies, c'est-à-dire l'autorité absolue des chefs de tribu et des chefs militaires, sont détruites et font place à des gouvernements *aristocratiques*<sup>4</sup>, constitution favorite du peuple phénicien. Tel est le caractère constant des conquêtes de l'Hercule tyrien en Gaule, comme dans tout l'Occident.

Si nous continuons à suivre sa marche, nous le voyons, après avoir civilisé le midi de la Gaule, s'avancer dans l'intérieur par les vallées du Rhône et de la Saône. Mais un nouvel ennemi l'arrête, c'est Tauriske<sup>5</sup>, montagnard farouche et avide qui ravage la plaine, désole les routes et détruit tout le fruit des travaux bienfaisants du dieu ; Hercule court l'attaquer dans son repaire et le tue. Il pose alors sans obstacle les fondements de la ville d'Alésia sur le territoire éduen. Ainsi, quelque part qu'Hercule mette le pied, il trouve des amis et des ennemis ; des amis parmi les tribus de la plaine, des ennemis dans les montagnes où la barbarie et l'indépendance sauvage se retranchent et lui résistent.

Alésia, disent les récits traditionnels, fut construite grande et magnifique ; elle devint le foyer et la ville mère de toute la Gaule<sup>6</sup>. Hercule l'habita, et, par ses mariages avec des filles de rois, la dota d'une génération forte et puissante. Cependant lorsqu'il eut quitté la Gaule pour passer en Italie, Alésia déchut rapidement ; les sauvages, des contrées voisines s'étant mêlés à ses habitants, tout reentra peu à peu dans la barbarie<sup>7</sup>. Avant son départ, continuent les mythologues, Hercule voulut laisser de sa gloire un monument impérissable. Les dieux le contemplèrent fendant les nuages et

brisant les cimes glacées des Alpes<sup>8</sup>.» La route dont on lui attribue ici la construction, et à laquelle son nom fut attaché, est celle-là même que nous mentionnions tout à l'heure comme un ouvrage des Phéniciens, et qui conduisait de la côte gauloise en Italie, par le Col de Tende.

Au déclin de l'empire phénicien, ses colonies maritimes en Gaule tombèrent entre les mains des Rhodiens, puissants à leur tour sur la Méditerranée ; ses colonies

<sup>1</sup> C'est le nom que porte aujourd'hui une plaine immense, couverte de cailloux, située près du Rhône, entre la ville d'Arles et la mer. *Crau* dérive du mot gallique **craig**, qui signifie *pierre*.

<sup>2</sup> Diodore de Sicile, IV, p. 226.

<sup>3</sup> Denis d'Halicarnasse, I, c. 41.

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, IV ; — Denis d'Halicarnasse, I, c. 41.

<sup>5</sup> **Tauriseus**. Ammien Marcellin, XV, c. 9. — Caton, cité par Pline (III, c. 20), place dans les Alpes une grande confédération de peuple tauriskés. — **Tor**, *hauteur, sommet*.

<sup>6</sup> Diodore de Sicile, IV.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> **Scindentem nubes, frangentemque ardua montis**

**Spectârunt Superi.....** Sil. Ital., III.

Virgile, *Ænid.*, IV. — Diodore de Sicile, IV, p. 226. — Denis d'Halicarnasse, I, c. 41. — Ammien Marcellin, XV, c. 9.

intérieures disparurent. Les Rhodiens construisirent quelques villes, entre autres Rhoda ou Rhodanousia<sup>1</sup>, près des bouches libyques du Rhône; mais leur domination fut de courte durée. Leurs établissements étaient presque, déserts et le commerce entre l'Orient et la Gaule presque tombé, quand les Phocéens arrivèrent.



Ce fut l'an 600 avant Jésus-Christ que le premier vaisseau phocéén jeta l'ancre sur la côte gauloise, à l'est du Rhône ; il était conduit par un marchand nommé Euxène<sup>2</sup>, occupé d'un voyage de découvertes. Le golfe où il aborda dépendait du territoire des Ségobriges, une des tribus galloises qui s'étaient maintenues libres au milieu de la population ligurienne. Le chef ou roi des Ségobriges, que les historiens appellent Nann, accueillit avec amitié ces étrangers, et les emmena dans sa maison, où un grand repas était préparé ; car ce jour-là il mariait sa fille<sup>3</sup>. Mêlés parmi les prétendants Galls et Ligures, les Grecs prirent place au festin, qui se composait, selon l'usage, de venaison et d'herbes cuites<sup>4</sup>.

La jeune fille, nommée Gyptis, suivant les uns, et Petta, suivant les autres<sup>5</sup>, ne parut point pendant le repas. La coutume ibérienne<sup>6</sup>, conservée chez les Ligures et adoptée par les Ségobriges, voulait qu'elle ne se montrât qu'à la fin portant à la main un vase rempli de quelque boisson<sup>7</sup>, et celui à qui elle présenterait à boire devait être réputé l'époux de son choix. Au moment où le festin s'achevait, elle entra donc, et, soit hasard, soit toute autre cause, dit un ancien narrateur, elle s'arrêta en face d'Euxène, et lui tendit la coupe. Ce choix imprévu frappa de surprise tous les convives. Nann, croyant y reconnaître une inspiration supérieure et un ordre de ses dieux, appela le Phocéén son gendre, et lui concéda pour dot le golfe où il avait pris terre. Euxène voulut substituer au nom que sa femme avait porté jusqu'alors un nom tiré, de sa langue maternelle ; par une double allusion au sien et à leur commune histoire, il la nomma Aristoxène, c'est-à-dire la meilleure des hôtes.

Sans perdre de temps, Euxène avait fait partir pour

Phocée son vaisseau et quelques-uns de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie. En attendant, il travailla aux fondations d'une ville qu'il appela Massalie<sup>8</sup>. Elle fût construite sur une presqu'île creusée en forme de port vers le midi, et attenante au continent par une langue de terre étroite<sup>9</sup>. Le sol de la presqu'île était sec et pierreux ; Nann, par compensation, y joignit quelques cantons du littoral encore couvert d'épaisses forêts<sup>10</sup>, mais où la terre, fertile et chaude, fut jugée par les Phocéens convenir parfaitement à la culture des arbres de l'Ionie.

<sup>1</sup> Pline, III, c. 4. Hieronym. *Comment. epist. ad Galat.*, II, c.

3. — Isidore, *Origin.*, XII, c. 21.

Voyez ci-après, part. II, c. 1.

<sup>2</sup> Aristote, *apud Athenæum*, XIII, c. 5.

<sup>3</sup> Aristote, *l. c.* - Justin, XLIII, c. 3.

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, IV.

<sup>5</sup> **Gyptis**, Justin, I, c. — **ÇÝôôá**, Aristote, *ap. Athenæ.* Ubi suprâ.

<sup>6</sup> Elle subsiste encore aujourd'hui dans plusieurs cantons du pays basque, en France et en Espagne.

<sup>7</sup> Justin dit que cette boisson était de l'eau : **Virgo cùm juberetur..... aquam porrigere** (XLIII,

c. 3.) ; Aristote, que c'était du vin mêlé d'eau : **ÖéÜëxí**

**xáxñápÝíqí** (ap. Athen. *l. c.*). Ce vin, si

c'était du vin, provenait du commerce étranger, car la vigne n'était pas encore introduite en Gaule.

<sup>8</sup> **Massilia**, et par corruption dans la basse latinité, **Marsilia** (Cosmogr. Raven. anonym., I, 17), d'où sont venus le mot provençal Marsillo et le mot français Marseille.

<sup>9</sup> Fest. Avien, *Or. marit.* — Paneg. Eumen. *in Constant.*, XIX. — Dionys. *Perieg.* — Justin, XLIII, 3.

— César, *Bell. civ.*, II,

1. — Voyez ci-après,  
partie II, c. 1.

**10** Tite-Live, V, c. 34.

Cependant les messagers d'Euxène atteignirent la côte de l'Asie mineure et le port de Phocée ; ils exposèrent aux magistrats les merveilleuses aventures de leur voyage<sup>1</sup>, et comment, dans des régions dont elle ignorait presque l'existence, Phocée se trouvait tout à coup maîtresse d'un territoire et de la faveur d'un roi puissant. Exaltés par ces récits, les jeunes gens s'enrôlèrent en foule, et le trésor public, suivant l'usage, se chargea des frais de transport et fournit des vivres, des outils, des armes, diverses graines ainsi que des plans de vigne, d'olivier<sup>2</sup>. A leur départ, les émigrants prirent au foyer sacré de Phocée du feu destiné à brûler perpétuellement au foyer sacré de Massalie, vivante et poétique image de l'affection qu'ils promettaient à la mère patrie ; puis les longues galères phocéennes à cinquante rames<sup>3</sup>, et portant à la proue la figure sculptée d'un phoque, s'éloignèrent du port. Elles se rendirent premièrement à Éphèse, où un oracle leur avait ordonné de relâcher. Là, une femme d'un haut rang, nommée Aristarché, révéla au chef de l'expédition que Diane, la grande déesse éphésienne, lui avait ordonné en songe de prendre une de ses statues, et d'aller établir son culte en Gaule ; transportés de joie, les Phocéens accueillirent à leur bord la prêtresse et sa divinité, et une heureuse traversée les conduisit dans les parages des Ségobriges<sup>4</sup>.

Massalie, alors, prit de grands développements ; des cultures s'établirent ; une flotte fut construite ; et plusieurs des anciens forts, bâtis sur la côte par les Phéniciens et les Rhodiens, furent relevés et reçurent des garnisons. Ces empiètements et une si

rapide prospérité alarmèrent les Ligures ; craignant que la nouvelle colonie ne les asservit bientôt, comme avaient fait jadis les Phéniciens, ils se liguèrent pour l'exterminer, et elle ne dut son salut qu'à l'assistance du père d'Aristoxène. Mais ce fidèle protecteur mourut, et bien loin de partager la vive affection de Nann à l'égard des Phocéens, son fils et héritier Coman nourrissait contre eux une haine secrète. Sans en avoir la certitude, la confédération ligurienne le soupçonnait ; pour sonder les intentions cachées du roi Ségobrige, elle lui députa un de ses chefs, qui s'exprima en ces termes :

Un jour, une chienne pria un berger de lui prêter quelque coin de sa cabane pour y faire ses petits ; le berger y consentit. Alors la chienne demanda qu'il lui fût permis de les y nourrir, et elle l'obtint. Les petits grandirent, et, forte de leur secours, la mère se déclara seule maîtresse du logis. Ô roi, voilà ton histoire ! Ces étrangers qui te paraissent aujourd'hui faibles et méprisables, demain te feront la loi, et opprimeront notre pays<sup>5</sup>.

Coman applaudit à la sagesse de ce discours, et ne dissimula plus ses desseins ; il se chargea même de frapper sans délai sur les Massaliotes un coup aussi sûr qu'imprévu.

On était à l'époque de la floraison de la vigne, époque d'allégresse générale chez les peuples de race ionienne<sup>6</sup>. La ville de Massalie tout entière était occupée de joyeux préparatifs ; on décorait de rameaux verts, de roseaux, de guirlandes de fleurs, la façade des maisons et les places publiques. Pendant les trois jours que durait la fête, les tribunaux étaient fermés et les travaux suspendus. Coman

**Reversi domum, referentes quæ viderant, plures sollicitavêre.** Justin, XLIII, 3.

Idem, ibidem.

Hérodote, I.

Strabon, IV. Voyez ci-après, part. II, c. 1.

Justin, XLIII, c. 4.

Meursii in Græc. fer. (t. III, p. 798). Cette fête s'appelait les *Anthesteria* ; Justin l'a confondue avec les *Floralia* des Romains (XLIII, c. 4).

résolus de profiter du désordre et de l'insouciance qu'une telle solennité entraînait d'ordinaire, pour s'emparer de la ville et en massacrer les habitants. D'abord il y envoya ouvertement, et sous prétexte d'assister aux réjouissances, une troupe d'hommes déterminés ; d'autres s'y introduisirent, en se cachant avec leurs armes au fond des chariots qui, des campagnes environnantes, conduisaient à Massalie une grande quantité de feuillages<sup>1</sup>. Lui-même, dès que la fête commença, alla se poster en embuscade dans un petit vallon voisin avec sept mille soldats, attendant que ses émissaires lui ouvrissent les portes de la ville plongée dans le double sommeil de la fatigue et du plaisir.

Ce complot si perfidement ourdi, l'amour d'une femme le déjoua. Une proche parente du roi, éprise d'un jeune Massaliote, courut lui tout révéler, le pressant de fuir et de la suivre<sup>2</sup>. Celui-ci dénonça la chose aux magistrats. Les portes furent aussitôt fermées, et l'on fit main basse sur les Ségobriges qui se trouvèrent dans l'intérieur des murs. La nuit venue, les habitants, tous armés, sortirent à petit bruit pour aller surprendre Coman au lieu même de

son embuscade. Ce ne fut pas un combat, ce fut une boucherie. Cernés et assaillis subitement dans une position où ils pouvaient à peine agir, les Ségobriges n'opposèrent aux Massaliotes aucune résistance ; tous furent tués, y compris le roi<sup>3</sup>. Mais cette victoire ne fit qu'irriter davantage la confédération ligurienne ; la guerre se poursuivit avec acharnement ; et Massalie, épuisée par des pertes journalières, allait succomber, lorsque des événements qui bouleversèrent toute la Gaule survinrent à propos pour la sauver<sup>4</sup>. Il est nécessaire à l'intelligence de ces événements et de ceux qui les suivirent, que nous interrompions quelques instants le fil de ce récit, afin de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Au nord de la Gaule habitait un grand peuple qui appartenait primitivement à la même famille humaine que les Galls, mais qui leur était devenu étranger par l'effet d'une longue séparation<sup>5</sup> : c'était le peuple des Kimris. Comme tous les peuples menant la vie vagabonde et nomade, celui-ci occupait une immense étendue de pays ; tandis que la Chersonèse Taurique, et la côte occidentale du Pont-Euxin, étaient le siège de ses hordes principales<sup>6</sup> ; son avant-garde errait le long du Danube<sup>7</sup> ; et les tribus de son arrière-garde parcouraient les bords du Tandis et du Palus-Méotidé. Les mœurs sédentaires avaient pourtant commencé à s'introduire parmi les Kimris ; les tribus de la Chersonèse Taurique bâtaient des villes, et cultivaient la terre<sup>8</sup> ; mais la grande majorité de la race tenait encore avec passion à ses habitudes d'aventures et de brigandages.

Dès le onzième siècle, les incursions de ces hordes à travers la Colchide, le Pont, et jusque sur le littoral de la mer Égée, répandirent par toute l'Asie

l'effroi de leur nom<sup>9</sup> ; et l'on voit les Kimris ou Kimmerii, ainsi que les Grecs les appelaient euphoniement, jouer dans les plus anciennes traditions de l'Ionie un rôle

<sup>1</sup> Justin, XLIII, c. 4.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Tite-Live, V, c. 34.

<sup>5</sup> Voyez l'Introduction de cet ouvrage.

<sup>6</sup> Hérodote, IV, c. 21, 12, 23.

<sup>7</sup> Posidon. ap. Plutarch. in *Mario*, p. 411 et sqq.

<sup>8</sup> Strabon (XI) appelle **Kimmericum** une de leurs villes ; Scymnus lui donne le nom de **Kimmeris**

(p. 123, ed. Huds.). — Ephore, cité par Strabon (V), rapporte que plusieurs d'entre eux habitaient des caves qu'ils nommaient **argil. Argel**, en langue cambrienne, signifie un *couvert*, un *abri*.

Taliesin. W. Archæol. p. 80. — Merddhin Afallenau. W. arch. p. 152.

<sup>9</sup> Strabon, I, III, XI, XII. Eusèbe, *Chron. A annum MLXXVI*. — Paul. Oros., I, c. 21.

important, moitié historique, moitié fabuleux<sup>1</sup>. Comme la croyance religieuse des Grecs plaçait le royaume des ombres et l'entrée des enfers autour du Palus-Méotide, sur le territoire même occupé par les Kimris, l'imagination populaire, accouplant ces deux idées de terreur, fit de la race kimmérienne une race infernale, anthropophage, non moins irrésistible et non moins impitoyable que la mort, dont elle habitait les domaines<sup>2</sup>.

Pourtant, si l'on en croit d'autres sources historiques, ces tribus du Palus-Méotide, si redoutées dans l'Asie, n'étaient ni les plus belliqueuses, ni les plus sauvages de leur race. Elles le cédaient de beaucoup, sous ces deux

rapports, à celles qui parcouraient les bords du Danube<sup>3</sup>, marchant l'été, se retranchant l'hiver dans leurs camps de chariots<sup>4</sup>, et toujours en guerre avec des peuplades illyriennes, non moins sauvages qu'elles. Il est très probable que ces tribus avancées commencèrent de bonne heure à inquiéter la frontière septentrionale de la Gaule, et qu'elles franchirent le Rhin, d'abord pour piller, ensuite pour conquérir ; toutefois, jusqu'au septième siècle avant notre ère, ces irruptions n'eurent lieu que partiellement et par intervalles. Mais, à cette époque, des migrations de peuples sans nombre vinrent se croiser et se choquer dans les steppes de la haute Asie. Les nations scythiques ou teutoniques, chassées en masse par d'autres nations fugitives, envahirent les bords du Palus-Méotide et du Pont-Euxin ; et, à leur tour, chassèrent plus avant dans l'Occident une grande partie des hordes kimriques dépossédées<sup>5</sup>. Celles-ci remontèrent la vallée du Danube, et, poussant devant elles leur avant-garde déjà maîtresse du pays, la forcèrent à chercher un autre territoire; ce fut alors qu'une horde considérable de Kimris passa le Rhin, sous la conduite de Hu ou Hesus-*le-Puissant*, chef de guerre, prêtre et législateur<sup>6</sup>, et se précipita sur le nord de la Gaule.

L'histoire ne nous a pas laissé le détail positif de cette conquête ; mais l'état relatif des deux races, lorsqu'elle se fut accomplie et que ses résultats furent consolidés, peut, jusqu'à un certain point, nous en faire deviner la marche. Le grand effort de l'invasion paraît s'être porté le long de l'Océan, sur la contrée appelée Armorique dans la langue des Kimris comme dans celle des Galls. Les conquérants s'y répandirent dans la direction du nord au sud et de l'ouest à l'est, refoulant la population envahie au pied des chaînes de



montagnes qui coupent diagonalement la Gaule du nord-est au sud-ouest, depuis les Vosges jusqu'aux monts Arvernes. Sur quelques points, les grands fleuves servirent de barrières à l'invasion ; les Bituriges, par exemple, se maintinrent derrière la moyenne Loire et la Vienne ; les Aquitains, derrière la Garonne. Ce dernier fleuve cependant fut franchi à son embouchure par un détachement de la tribu kimrique des Boïes, qui s'établit dans les landes dont l'Océan est bordé de ce côté. Généralement et en masse, on peut représenter la limite commune des deux populations, après la conquête, par une ligne oblique et sinueuse, qui suivrait la chaîne des Vosges et son appendice, celle des monts Éduens, la moyenne Loire, la Vienne, et tournerait le plateau des Arvernes pour se terminer à la Garonne, divisant ainsi la Gaule en deux portions à peu près égales, l'une montagneuse, étroite au nord, large au midi, et comprenant la contrée orientale dans toute sa longueur ; l'autre, formée de plaines, large au nord, étroite au midi, et renfermant toute la

**1** Strabon, III.

**2** Homère, *Odyssée*, XII, v. 14. — Strabon, l. c. — Gallin. ap. eumld., XIV. — Diodore de Sicile, V.

**3** Plutarque, *Vie de Marius*.

**4** Ibid.

**5** Hérodote, IV, c. 21, 22, 23.

**6** Voyez la 3<sup>e</sup> partie de cet ouvrage.

côte de l'Océan depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Garonne. Celle-ci fut au pouvoir de la race conquérante ; celle-là servit de boulevard à la race envahie<sup>1</sup>.

Mais ce partage ne s'opéra point instantanément et avec régularité ; la Gaule fut le théâtre d'un long

désordre, de croisements et de chocs multipliés entre toutes ces peuplades errantes, sédentaires, envahissantes, envahies, victorieuses, vaincues ; il fallut presque un siècle pour que chacune d'elles pût se conserver ou se trouver une place, et se rasseoir en paix. Une partie de la population gallique, appartenant au territoire envahi, s'y maintint mêlée à la population conquérante ; quelques tribus même, qui appartenaient au territoire non envahi, se trouvèrent amenées au milieu des possessions kimriques. Ainsi, tandis que le mouvement régulier de l'invasion poussait de l'ouest à l'est la plus grande partie des Galls cénomans, aulerkes, Carnutes, armorikes, sur les Bituriges, les Édues, les Arvernes, une tribu de Bituriges, entraînée par une impulsion contraire, vint d'orient en occident s'établir au-dessus des Boïes, entre la Gironde et l'Océan.

Le refoulement de la population gallique vers le centre et l'est de la Gaule nécessita bientôt des émigrations considérables. Les tribus accumulées, au nord-est, dans la Séquanie et l'Helvétie, envoyèrent au dehors une horde de guerriers, de femmes et d'enfants, sous la conduite d'un chef nommé Sigovèse ; elle sortit de la Gaule par la forêt Hercynie<sup>2</sup>, et se fixa sur la rive droite du Danube et dans les Alpes illyriennes<sup>3</sup>, où elle forma par la suite un grand peuple. Une seconde horde s'organisa en même temps parmi les nations du centre, les Bituriges, les Édues, les Arvernes, les Ambarres, et se mit en marche vers l'Italie ; elle avait pour chef le Biturige Bellovèse<sup>4</sup>. La force des deux hordes réunies montait, dit-on, à trois cent mille âmes<sup>5</sup>. Ces migrations simultanées donnèrent naissance à la fable si connue d'un Ambigat, roi des Bituriges, qui, trouvant son royaume trop peuplé, envoya ses deux neveux fonder au loin deux

colonies sous la direction du vol des oiseaux<sup>6</sup>. Une autre fable commune aux annales primitives de presque tous les peuples attribuait l'arrivée des Galls en Italie à la vengeance d'un mari outragé. C'était, disait-on, le Lucumon étrusque, Arûns, qui, voyant sa femme séduite et enlevée par un homme puissant de Clusium, et ne pouvant obtenir justice, avait passé les Alpes, muni d'une abondante provision de vin, et, au moyen de cet appât irrésistible, avait attiré les Gaulois sur sa patrie<sup>7</sup>. Les écrivains de l'histoire romaine rapportent sérieusement ces traditions futiles et contradictoires<sup>8</sup> ; un seul, dont les assertions méritent généralement confiance

<sup>1</sup> J'ai été conduit à déterminer ainsi la limite des deux races par un grand nombre de considérations tirées : 1° de la différence des idiomes, telle qu'on peut la déduire des noms de localités, de peuples et d'individus ; 2° de la dissemblance ou de la conformité des mœurs et des institutions ; 3° et surtout de la composition des grandes confédérations politiques qui se disputèrent l'influence et la domination, quand les races eurent cessé de se disputer le sol, et qui se sont basées, sur l'antique diversité d'origine. Voyez la 2° partie de cet ouvrage, passim ; et, en particulier, le chapitre 1er, qui contient une description géographique détaillée de la Transalpine.

<sup>2</sup> Tite-Live, V, c. 34.

<sup>3</sup> Justin, XXIV, c. 4.

<sup>4</sup> Tite-Live, V, c. 34.

<sup>5</sup> Justin, XXIV, c. 4.

<sup>6</sup> Tite-Live, V, c. 34.

<sup>7</sup> Tite-Live, l. c. — Plutarque, *in Camill.* p. 135, 136.

<sup>8</sup> **Equidem baud abnuerim Gallos ab Arunte adductos**, Tite-Live, l. c. — Plutarque, *in Camill.*, *ibid.*

pour tout ce qui regarde la Gaule, en fait justice en

les méprisant. Ce furent, dit-il, des bouleversements intérieurs qui poussèrent les Galls hors de leur pays<sup>1</sup>. »

L'hiver durait encore lorsque Bellovèse et sa horde arrivèrent au pied des Alpes ; ils y firent halte, en attendant que leurs guides eussent examiné l'état des chemins<sup>2</sup>, et dressèrent leurs tentes sur les bords de la Durance et du Rhône. Ils y étaient campés depuis plusieurs jours, quand ils virent arriver à eux des étrangers qui imploraient leur assistance ; c'étaient des députés de la ville de Massalie, alors assiégée par les Ligures et réduite à toute extrémité. Les Galls écoutèrent avec intérêt la prière des Phocéens, et le récit de leur émigration, de leurs combats, de leurs revers ; ils crurent voir dans l'histoire de ce petit peuple une image de leur propre histoire, dans sa destinée un présage du sort qui les attendait eux-mêmes<sup>3</sup> ; et ils résolurent de le faire triompher de ses ennemis. Conduits par les députés, ils attaquèrent à l'improviste l'armée ligurienne, la battirent, aidèrent les Massaliotes à reconquérir les terres qui leur avaient été enlevées et leur en livrèrent de nouvelles<sup>4</sup>.

Sitôt que cette expédition fut terminée, Bellovèse entra dans les Alpes, déboucha par le mont Genève sur les terres des Ligures Taurins<sup>5</sup>, qui habitaient entre le Pô et la Doria, et marcha vers la frontière de la Nouvelle-Étrurie. Les Étrusques accoururent lui disputer le passage du Tésin, mais ils furent défaits et mis en déroute<sup>6</sup>, laissant au pouvoir de la horde victorieuse tout le pays compris entre le Tésin, le Pô et la rivière Humatia, aujourd'hui le Sério. Un canton de ce territoire renfermait, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, quelques tribus galliques, restes de l'antique nation ombrienne, qui se maintenaient, depuis trois

cents ans, libres du joug des Étrusques; et ce canton portait encore le nom d'Isombrie. On peut présumer, quoique l'histoire ne l'énonce pas positivement, que les descendants des *Ambra* reçurent, comme des frères et des libérateurs, les Galls qui leur arrivaient d'au-delà des Alpes, et qu'ils ne restèrent point étrangers au succès de la journée du Tésin. Quant à la horde de Bellovèse, ce fut pour elle un événement de favorable augure que de rencontrer, sur un sol ennemi, des hommes parlant la même langue et issus des mêmes aïeux qu'elle, une Isombrie enfin dont le nom rappelait aux Édues et aux Ambarres l'Isombrie des bords de la Saône et leur terre natale<sup>7</sup>. Frappés de cette coïncidence, et la regardant comme un présage heureux, tous, Édues, Arvernes, Bituriges, adoptèrent pour leur nom national celui d'Isombres ou d'Insubres, suivant l'orthographe romaine. Bellovèse jeta les fondements d'une bourgade qui dut servir de chef-lieu à sa horde devenue sédentaire ; il la plaça dans une plaine à six lieues du Tésin, et à six de l'Adda ; et la nomma Mediolanum ; elle forma depuis une grande et illustre ville qui aujourd'hui même a conservé la trace de son ancien nom<sup>8</sup>.

**1 Gallis causa in Italiam veniendi, sedesque novas quærendi, intestina discordia.** Justin, XX, c. 5. Trogus Pompeius, dont Justin a abrégé l'ouvrage, était originaire de la Gaule, et en avait étudié particulièrement l'histoire.

**2 Quùm circumspectarent, quânam per juncta cœlo juga..... transirent.** Tite-Live, V, c. 34.

**3 Id Galli fortunæ suæ omen rati.....** Idem, ibidem.

**4 Adjuvere ut quem primum, in terram egressi, occupârant locum, patentibus silvis communirent.** Idem, ibidem.

**5 Taurino saltu Alpes transcenderunt.** Tite-Live, V, c. 34.

**6 Fuis acie Tuscis, band procul Ticino flumine.** Id. ibid.

**7 Quàm in quo consederant, agrum Insubrium appellari audissent, ibi omen sequentes**

**loci, candidère usbem...** Tite-Live, V, c. 34.

**8 Mediolanum appellarunt.** Id. ibid. — C'est la ville de Milan.

C'étaient les nations de l'orient et du centre de la Gaule, qui, refoulées par les nations galliques de l'occident, avaient déchargé leur population de l'autre côté des Alpes ; ce fut bientôt le tour de celles-ci. Des Aulerkes, des Carnutes, surtout des Cénomans, se formèrent en horde, sous un chef nommé l'*Ouragan*, en langue gallique Éle-Dov<sup>1</sup> (Elitovius) ; et, après avoir erré quelque temps sur les bords du Rhône<sup>2</sup>, passèrent en Italie, où, avec le secours des Insubres<sup>3</sup>, ils chassèrent les Étrusques de tout le reste de la Transpadane, jusqu'à la frontière des Vénètes. Les principales bourgades qu'ils fondèrent, avec les débris des cités étrusques, furent Brixia<sup>4</sup> près du Mela, et Vérone<sup>5</sup> sur l'Adige.

A quelque temps de là, une troisième émigration partit encore de la Gaule pour se diriger vers l'Italie. Elle était moins nombreuse que les premières, et se composait de tribus liguriennes (Salies, Læves, Lebekes) que les Galls avaient déplacées dans leurs courses ; elle passa les Alpes maritimes, et s'établit à l'occident des Insubres, dont elle ne fut séparée que par le Tésin<sup>6</sup>.

Mais, au sein de la Gaule, le mouvement de la conquête emportait les conquérants eux-mêmes. L'avant-garde des Kimris, poussée par la masse des envahisseurs qui se pressaient derrière elle, se vit contrainte de suivre la route tracée par les vaincus, et d'émigrer à son tour. Une grande horde, composée de Boïes, d'Anamans et de Lingons (ceux-ci s'étaient emparés du territoire situé autour

des sources de la Seine), traversa l'Helvétie, et franchit les Alpes pennines. Trouvant la Transpadane entièrement occupée par les émigrations précédentes, les nouveaux venus passèrent<sup>7</sup> sur des radeaux le fleuve sans fond (c'est ainsi qu'ils surnommèrent le Pô<sup>8</sup>), et chassèrent les Étrusques de toute la rive droite. Voici comment ils firent entre eux le partage du pays.

Les Boïes eurent pour frontière à l'est la petite rivière d'Utens, aujourd'hui le Montone, à l'ouest le Taro, au nord le Pô, au midi l'Apennin ligurien. Cette tribu était la plus puissante des trois, et joua toujours le principal rôle dans leur confédération. Les Lingons habitèrent le triangle compris entre le lit du Pô, sa branche la plus méridionale, nommée Padusa, et la mer. Les Anamans se placèrent à l'occident des Boïes, entre le Taro et la petite rivière Varusa, aujourd'hui la Versa. Les Boïes établirent leur chef-lieu sur les ruines de la cité de Felsina, capitale de toute la Circumpadane pendant la domination étrusque ; ils changèrent son nom en celui de Bononia<sup>9</sup>.

Les Étrusques étaient ainsi repoussés au-delà de l'Apennin, et la contrée circumpadane envahie tout entière, lorsqu'une nouvelle bande d'émigrés Kimris arriva ; c'étaient des Sénons<sup>10</sup>, partis des frontières Bituriges et éduennes, où

**1 Elitovio duce.** Tite-Live, V, c. 35. — **Aile, Aede**, vent ; **dobh**, impétueux, orageux.

**2 Auctor est Cato Cenomanos juxtà Massiliam habitasse in Volcis.** Plin., III, c. 19.

**3 Favente Belloveso.** Tite-Live, V v, c. 35.

**4** En langue gallique **Briga** signifiait une ville fortifiée.

**5 Fearann**, habitation, colonie ; ce mot paraît composé de

**fear**, homme, et **fonn**, terre : **fear-**

**fhonn**, terre partagée par têtes d'hommes. Voyez le Diction, gael. d'Armstrong, au mot *Fearaan*.

**6** Tite-Live, V, c. 35. — Polybe, II. — Pline, III, c. 17.

**7 Pennino deindè Boii Lingonesque transgressi..... Pado ratibus trajecto.....** Tite-Live, V, c.

35. — Au sujet des Anamans, voyez Polybe, II.

**8** Polybe, II. — **Bodineus, quod significat fundo carens.**

Pline, III, c. 16. — D'après un

étymologiste grec, l'autre nom du Pô, *Padas*, serait dérivé du mot gaulois **Pades** signifiant *Sapin* :

**Metrodorus Scepsius dicit : quoniam circà fontem arbor multa sit picea, quæ Pades**

**gallicè vocetur, Padum hoc nomen accepisse.** Pline, I, c.

**9 Felsina vocitata quùm princeps Etruriæ esset.** Pline, III, c. 15.

**10 Post hos Senones recentissimi advenarum.....** Tite-Live, I, c.

leur nation s'était fixée. N'ayant pas de place sur les bords du Pô, ils chassèrent les ombres du littoral de la mer supérieure, depuis l'Utens jusqu'au fleuve *Æsis*<sup>1</sup>, et, non loin de ce dernier fleuve, ils fondèrent leur chef-lieu d'habitation, qui porta leur nom national, et fût appelé *Séna*<sup>2</sup>. La date de cet événement, qui termina la série des migrations gallo-kimriques en Italie, peut être fixée à l'année 521 <sup>3</sup>, soixante-sixième après l'expédition de Bellovèse, cent dixième après le départ des grandes hordes kimriques pour l'occident de l'Europe. Le repos des populations transalpines, à partir de cette époque, semble annoncer que la Gaule se constitue, et que les désordres de la conquête sont à peu près calmés.

Si maintenant nous portons successivement nos regards sur toutes les contrées où les deux races se trouvent en présence, nous pourrions nous



représenter comme il suit leur situation relative dans la première moitié du sixième siècle.

En Italie, la ligne de démarcation est nettement tracée par le cours du Pô ; les Galls occupent la Transpadane ; les Kimris la Cispadane.

En Gaule, la région montagneuse, orientale et méridionale appartient aux Galls ; le reste du pays jusqu'à la Garonne est au pouvoir de la race kimrique, plus ou moins mélangée de Galls vers le midi et le centre, pure dans le nord.

Dans l'île d'Albion que les Kimris ont envahie en même temps que le continent gaulois, et à laquelle un de leurs chefs a imposé le nouveau nom de Prydain<sup>4</sup> ou Bretagne, le golfe du Solway et le cours de la Tweed servent de communes limites aux deux populations ; la race kimrique habite toute la partie située au midi ; les Galls se maintiennent libres dans la partie sauvage et montagneuse du nord. Ils y sont divisés en trois nations : les tribus des hautes terres ou Albans<sup>5</sup> ; celles des basses terres ou Maïates<sup>6</sup> ; et celles qui, habitant l'épaisse forêt située au pied des monts Grampiens, portaient dans leur idiome le nom de Celtes, et celui de Celyddon<sup>7</sup> (Calédoniens), dans le dialecte des Kimris.

Au nord du Rhin, la race gallique occupe la rive droite du Danube et les vallées des Alpes illyriennes, où, par sa multiplication et ses conquêtes, elle forme déjà des peuplades considérables, tant de pur sang gallique que de sang gallique et illyrien mélangés ; telles que les Carnes, les Tauriskes, les Japodes. La race kimrique possède la rive gauche du fleuve et le littoral de l'Océan ; elle se divise en trois grandes

hordes ou confédérations.

1° Le noyau de la race, portant spécialement le nom national, et habitant la presqu'île Kimrique ou Cimbrique<sup>8</sup> et la côte circonvoisine.

2° La confédération des Boïes ou Bogs, c'est-à-dire des hommes terribles<sup>9</sup> ; ayant pour séjour le fertile bassin qu'entourent les monts Sudètes et la forêt

**1 Ab Utente flumine ad Æsim fines habuère.** Tite-Live, V, c. 35.

**2 Senonum de nomine, Sena.** Silius Italic, VIII, v. 455.

**3** Dans cette année (232 de Rome et 13ème du règne de Tarquin le Superbe ; correspondante à la 4ème année de la LXIVe olympiade), les Ombres dépossédés par les Senons assiégèrent la ville grecque de Cumes dans le pays des Opiques. Denis d'Halicarnasse, VII.

**4 Ynys Prydain,** l'île de Prydain. Trioedd. I. *Bretanis, Britannia.* Camden. Britan., p. I.

**5 Albani.** Les montagnards écossais se donnent encore aujourd'hui le nom d'*Albannach*.

**6 Maïatae,** de **magh-aite** : **magh**, plaine ; **aite**, contrée. - Armstrong's gael. diction.

**7** Trioedd. 6. — Camden. Britan. p. 668. Francof. 1590.

**8** Aujourd'hui le Jutland.

**9 Boii, Bogi, Boci.** — **Bw**, la peur ; **Bwg** et **Bug**, terrible. v. Owen's Welsh diction.

Hercynie<sup>1</sup>. Plusieurs tribus boïennes avaient pris part à la conquête de la Gaule ; mais, comme nous l'avons dit plus haut, une seule d'entre elles s'y fixa, dans un petit canton du territoire aquitain, à l'embouchure de la Garonne ; les autres passèrent en Italie.

3° La confédération des Belgs ou Belges, dont le nom paraît signifier *guerriers*<sup>2</sup> : errante dans les

forêts qui bordent la rive droite du Rhin, elle menace la Gaule, où nous la verrons bientôt jouer à son tour le rôle de conquérante.

Toutes les fois que, dans le cours de cette histoire, les deux races se trouveront en opposition ; nous continuerons à les distinguer l'une de l'autre par leurs noms génériques de Galls et de Kimris. Mais lorsque, abstraction faite de la diversité d'origine, nous les montrerons en contact avec des peuples appartenant à d'autres familles humaines, la dénomination vulgairement reçue de *Gaulois* nous servira pour désigner, soit les deux races en commun, soit l'une d'elles séparément; quelquefois même ce mot sera, pris dans une acception toute géographique, et signifiera collectivement les habitants de la Gaule, de quelques aïeux qu'ils descendent, Galls, Kimris, Aquitains ou Ligures. Nous adopterons aussi, pour nous conformer à l'usage, la division du territoire gaulois contigu aux Alpes, en deux Gaules : l'une *transalpine*, et l'autre *cisalpine*, et la subdivision de celle-ci en *transpadane* et *cispadane*, conservant à ces noms la signification qu'ils avaient chez les Romains, et que l'histoire a consacrée.

**1** Aujourd'hui la Bohême, **Boïo-huemum**. Ce nom, qui signifie en langue germanique demeure des Boïes (**Boit-hrim**) lui fut donné par les Marcomans, qui s'en emparèrent après en avoir expulsé les habitants. Tacite, *Mœurs des Germains*, c. 28.

**2** *Belgiaid*, dont le radical est **Bel**, guerre.

# CHAPITRE II

*GAULE CISALPINE. Tableau de la haute Italie sous les Étrusques ; ensuite sous les Gaulois. — Courses des Cisalpins dans le centre et le midi de la presqu'île. — Le siège de Clusium les met en contact avec les Romains. — Bataille d'Allia. — Ils incendient Rome et assiègent le Capitole. — Ligue défensive des nations latines et étrusques ; les Gaulois sont battus près d'Ardée par Furius Camillus. — Ils tentent d'escalader le Capitole, et sont repoussés. — Conférences avec les Romains ; elles sont rompues ; elles se renouent ; un traité de paix est conclu. — Les Romains le violent. — Plusieurs bandes gauloises sont détruites par trahison ; les autres regagnent la Cisalpine.*

AU moment où les émigrants gaulois franchirent les Alpes, la haute Italie présentait le spectacle d'une civilisation florissante. L'industrie étrusque avait construit des villes, défriché les campagnes, creusé des ports et de nombreux canaux, rendu le Pô navigable dans la presque totalité de son cours<sup>1</sup> ; et la place maritime d'Adria, par son importance commerciale, avait mérité de donner son nom au golfe qui en baignait les murs<sup>2</sup>. Toute cette prospérité, toute cette civilisation eurent bientôt disparu. Les champs abandonnés se recouvrirent de forêts ou de pâturages ; et des chaumières gauloises [Polybe, II — Strabon, V] s'élevèrent de nouveau sur l'emplacement de ces grandes cités qui avaient

succédé elles-mêmes à des chaumières et à des bourgades gauloises.

Cependant elles ne périrent pas toutes : par un concours de circonstances aujourd'hui inconnues, cinq restèrent debout : deux dans la Transpadane et trois dans la partie de l'Ombrie dont les Sénons s'étaient emparés. Les premières furent, Mantua<sup>3</sup> (**Mantoue**), défendue par le Mincio, qui formait autour d'elle un lac profond, et Melpum, place de guerre et de commerce, l'une des plus riches de la Nouvelle Étrurie [**Pline, III, 17**], et jadis le boulevard du pays contre les incursions des Isombres ; les secondes, Ravenne, bâtie en bois, au milieu des marécages de l'Adriatique [**Strabon, VI**], Butrium, dépendance de Ravenne [**Strabon, C — Pline, III, 15**] et Ariminum [**Rimini — Strabon, C**]. A quelque motif que ces villes dussent d'avoir été épargnées, leur existence, on le sent bien, était très incertaine et très précaire ; Melpum en présenta un exemple terrible ; pour avoir mécontenté ses nouveaux maîtres, il se vit assailli à l'improviste, pillé et détruit de fond en comble [**Pline, III, 17**].

Mais les villes qui furent assez prudentes ou assez heureuses pour éviter un sort pareil n'eurent dans la suite qu'à se féliciter de leur situation. Placées au sein d'une population qui n'avait pour le commerce ni goût ni habileté, et qui d'ailleurs manquait de marine, elles exploitèrent sans concurrence toute la Circumpadane ; formant de grands entrepôts d'où les Gaulois tiraient les marchandises grecques et italiennes, où ils portaient les produits de leurs champs et le butin amassé dans leurs courses. C'étaient de petits états indépendants, tributaires, selon toute apparence, des nations cisalpines, qui les laissaient subsister. On les vit toujours garder entre ces nations et le

reste de l'Italie une neutralité rigoureuse ; les noms de Ravenne, d'Ariminum, de Mantoue, ne sont pas même mentionnés dans la longue série des guerres que les peuples gaulois et italiens se livrèrent pendant trois siècles dans toutes les parties de la péninsule.

A part ces points isolés où la civilisation s'était en quelque sorte retranchée, le pays ne présentait plus que l'aspect de la barbarie. Voici le tableau qu'un historien nous trace des peuplades cisalpines à cette époque : **Elles habitaient des bourgs**

**1 Omnia ea flumina fossasque priori à Pado fecère**

**Thusci.** Plin., III, 15. — Cf. Cluver, *Ital. antiq.*, p. 419 et sqq.

**2 Nobilis portus Hatriæ à quo Hatriaticum mare appellabatur.** Plin., III, 15.

**3 Mantua Tuscorum trans Padum sola relictæ,** Plin., III, 19. — Virgile, *Æneid.*, X, 197 et sqq.

— Serv. Comm. ad x *Æneid.*

sans murailles ; manquant de meubles ; dormant sur l'herbe ou sur la paille ; ne se nourrissant que de viande ; ne s'occupant que de la guerre et d'un peu de culture : là se bornaient leur science et leur industrie. L'or et les troupeaux constituaient à leurs yeux toute la richesse, parce que ce sont des biens qu'on peut transporter avec soi, à tout événement [**Polybe, II**]. Chaque printemps, des bandes d'aventuriers partaient de ces villages, pour aller piller quelque ville opulente de l'Étrurie, de la Campanie, de la Grande-Grèce ; l'hiver les ramenait dans leurs foyers, où elles déposaient en commun le butin conquis durant l'expédition : c'était là le trésor public de la cité.

La Grande-Grèce fut d'abord le but privilégié de

ces courses. La cupidité des Gaulois trouvait un appât inépuisable, et leur audace une proie facile dans ces républiques si fameuses par leur luxe et leur mollesse, Sibaris, Tarente, Crotone, Locres, Métaponte. Aussi toute cette côte fut horriblement saccagée. A Caulon on vit la population, fatiguée de tant de ravages, s'embarquer tout entière, et se réfugier en Sicile. Dans ces expéditions éloignées de leur pays, les Cisalpins longeaient ordinairement la mer supérieure jusqu'à l'extrémité de la péninsule, évitant avec le plus grand soin le voisinage des montagnards de l'Apennin, mais surtout les approches du Latium, petit canton peuplé de nations belliqueuses et pauvres, parmi lesquelles les Romains tenaient alors le premier rang.

Rome comptait trois cent soixante ans d'existence. Après avoir obéi longtemps à des rois, elle s'était organisée en république aristocratique, sous une classe de nobles ou patriciens, qui réunissaient le triple caractère de chefs militaires, de magistrats civils et de pontifes. Depuis sa fondation, Rome suivait, à l'égard de ses voisins, un système régulier de conquêtes ; la guerre, dans le but d'accroître son territoire, était pour elle ce qu'était pour les nations gauloises la guerre d'aventures et de pillage. Déjà, contraints par ses armes, les autres peuples au Latium avaient reconnu sa suprématie ; et, sous le nom d'alliés, elle les tenait dans une sujétion tellement étroite, qu'ils ne pouvaient ni faire ni rompre la guerre ou la paix sans son assentiment. Maîtresse de la rive gauche du Tibre, elle aspirait à s'étendre également sur la rive droite ; Véies et Faléries, deux des plus puissantes cités de l'Étrurie méridionale, venaient de tomber entre ses mains, lorsque le hasard la mit en contact avec les Gaulois cisalpins.

Malgré leurs continuelles expéditions [391 av. J.-C.] dans les trois quarts de l'Italie et la mortalité qui devait en être la suite, les Cisalpins croissaient rapidement en population ; et bientôt, se trouvant trop à l'étroit sur leur territoire, ils songèrent à en reculer les limites. Pour cela, ils choisirent l'Étrurie septentrionale dont ils n'étaient séparés que par l'Apennin. Trente mille guerriers Sénons [Diodore de Sicile, XIV] passèrent subitement ces montagnes et vinrent proposer aux Étrusques un partage fraternel de leurs terres. Ils s'adressèrent d'abord aux habitants de Clusium, qui, pour toute réponse, prirent les armes et fermèrent les portes de leur ville ; les Gaulois y mirent le siège.

Clusium, situé à l'extrémité des marais qui partent son nom, occupait dans la confédération étrusque un rang distingué ; mais cette confédération, harcelée au nord par les Gaulois, au midi par les Romains, n'était plus en état de protéger ses membres ; elle avait même déclaré dans une assemblée solennelle que chaque cité serait laissée désormais à ses propres ressources ; **tant il serait imprudent, disait-on, que l'Étrurie s'engageât dans des querelles générales, ayant à sa porte cette race gauloise avec laquelle il n'existait ni guerre déclarée, ni paix assurée !**<sup>1</sup>

En ce pressant danger, les Clusins implorèrent l'assistance de Rome, dont ils n'étaient éloignés que de trois journées de marche. Durant la guerre où les Véliens succombèrent contre les armes romaines, les Clusins, sollicités par leurs frères de Véies, avaient refusé de se joindre à eux ; ils firent valoir cette circonstance dans le message qu'ils envoyèrent au sénat romain<sup>2</sup> : **Si nous ne sommes pas vos alliés, lui écrivirent-ils, vous le voyez, nous ne sommes pas non plus vos ennemis.** Quelque



faible, quelque honteux même que fût le service allégué, Rome, toujours empressée de mettre un pied dans les affaires de ses voisins, accueillit la demande ; mais avant de fournir des secours effectifs, elle envoya sur les lieux des ambassadeurs [-391] chargés d'examiner les causes de la guerre, et d'aviser, s'il se pouvait à un accommodement. Cette mission fut confiée à trois jeunes patriciens de l'antique et célèbre famille des Fabius.

Le caractère hautain et violent des Fabius convenait mal à une mission de paix<sup>3</sup> ; néanmoins l'ouverture de la conférence fut assez calme. Le chef suprême des Sénon, qui portait en langue kimrique le titre de *Brenn*<sup>4</sup>, exposa que, mécontents de leurs terres, ses compatriotes et lui venaient en chercher d'autres dans l'Étrurie ; voyant les Clusins possesseurs de plus de pays qu'ils n'en pouvaient cultiver, les Gaulois en avaient réclamé une partie, que, sur le refus des Clusins, ils enlevaient à main armée ; l'abandon de ces terres était, disait-il, l'unique condition de la paix, comme le seul motif de la guerre<sup>5</sup>. Il ajouta : Les Romains nous sont peu connus ; mais nous les croyons un peuple brave, puisque les Étrusques se sont mis sous leur protection. Restez donc ici spectateurs de notre querelle ; nous la viderons en votre présence, afin que vous puissiez redire chez vous combien les Gaulois l'emportent en vaillance sur le reste des hommes<sup>6</sup>. A ces paroles les envoyés eurent peine à réprimer leur colère. Quel est ce droit que vous vous arroyez sur les terres d'autrui ? s'écria l'aîné des trois frères, Q. Ambustus ; que signifient ces menaces ? qu'avez-vous à faire avec l'Étrurie ?<sup>7</sup> — Ce droit, reprit en riant le Brenn sénonais [Plutarque, *Camille*], est celui-là même que vous faites valoir, vous autres Romains, sur les

peuples qui vous avoisinent, quand vous les réduisez en esclavage, quand vous pillez leurs biens, quand vous détruisez leurs villes [Plutarque, *Camille*, V] ; c'est le droit du plus fort. Nous le portons à la pointe de nos épées ; tout appartient aux hommes de cœur<sup>8</sup>.

Les Fabius dissimulèrent leur ressentiment, et sous prétexte de vouloir, en qualité de médiateurs, conférer avec les Clusins, ils demandèrent à entrer dans la place. Ils y trouvèrent les esprits inclinés à la paix. Les assiégés avaient tenu conseil ; pressés d'en finir à tout prix, ils avaient résolu de proposer aux Gaulois

**1 Novos accolas Gallos esse cum quibus nec pax salis fida, nec bellum pro certo sit.** Tite-Live, V, 17.

**2 Quòd Veīentes consanguineos adversùs populum romanum, non defendissent.** Tite-Live, V, 35.

**3 Mitis legatio, ni praeferoces legatos habuisset.** Tite-Live, V, 36.

**4 Bren, Brenin, roi ;** en latin *Brennus*. Les Romains prirent ce nom de dignité pour le nom propre du chef gaulois.

**5 Si, Gallis egentibus agro, quem latiùs possideant quàm colant Clusini, partem finium concedant ; aliter pacem impetrari non posse.** Tite-Live, V, 36.

**6 Coràm Romanis dimicatueros ut nunciare domum possent quaptùm Galli virtute cæteros mortales præstarent.** Tite-Live, V, 36.

**7 Quid in Etrurià rei Gallis esset ? ..... Quodnam id jus ?** Idem., C.

**8 In armis jus ferre et omnia fortiorum virorum esse.** Tite-Live, V, 36.

la cession de quelques-unes de leurs terres, si

l'intervention des ambassadeurs romains restait sans effet<sup>1</sup>. Mais les Fabius combattirent vivement ces dispositions ; ils exhortèrent les Clusins à persévérer, et, dans la colère qui les transportait, oubliant le caractère pacifique de leur mission, eux-mêmes s'offrirent à diriger une sortie sur le camp ennemi.

Les assiégés n'eurent garde de rejeter une telle proposition ; ils sentaient que Rome, compromise par une si criante violation du droit des gens, se verrait forcée, quoi qu'elle en eût, d'agir plus efficacement comme alliée, et peut-être d'adopter cette guerre pour son propre compte. Conduits par les trois Fabius<sup>2</sup>, ils attaquèrent un parti gaulois qui traversait la plaine en désordre sur la foi des préliminaires de paix. Comme la mêlée commençait, Q. Ambustus poussa son cheval contre un chef Sénon d'une haute stature, que l'ardeur de combattre avait porté en avant des premiers rangs, le perça de sa javeline, et, suivant l'usage de sa nation, mit aussitôt pied à terre pour le dépouiller. La course rapide du Romain et l'éclat de ses armes ne permirent pas aux Gaulois de le distinguer d'abord [Plutarque, *Camille*] ; mais sitôt qu'il fut reconnu, ce cri, *l'ambassadeur romain !* circula de bouche en bouche dans les rangs<sup>3</sup>. Le Brenn fit cesser le combat, disant qu'il n'en voulait plus aux Clusins ; que tout le ressentiment des Sénon devait se tourner contre les Romains, violateurs, du droit des gens ; et sans délai il rassembla les chefs de son armée pour en conférer avec eux.

Les voix furent partagées dans le conseil sénonais. Les plus jeunes et les plus fougueux voulaient marcher sur Rome, sans retard, à grandes journées<sup>4</sup> ; ceux à qui l'âge et l'expérience donnaient plus

d'autorité firent sentir quelle imprudence il y aurait à s'engager avec si peu de forces dans un pays inconnu, ayant en face de soi le peuple le plus belliqueux de l'Italie, et derrière l'Étrurie en armes. Ils insistèrent pour qu'on fît venir avant tout des recrues de la Circumpadane. Les chefs gaulois se rangèrent à cet avis ; voulant même donner à leur cause toutes les apparences de la justice, ils arrêtèrent qu'une députation serait d'abord envoyée à Rome pour dénoncer le crime des Fabius, et demander que les coupables leur fussent livrés. On choisit pour cette mission plusieurs chefs dont la taille extraordinaire pouvait imposer aux Romains [Appien, *ap. Fulv. Ursin*]. D'autres émissaires se rendirent chez les Sénons et chez les Boïes [Diodore de Sicile, XIV], et l'armée gauloise se tint renfermée dans son camp, sans inquiéter davantage Clusium.

La vue de ces étrangers et la menace d'une guerre inattendue jetèrent la surprise dans Rome. Le sénat convint des torts de ses ambassadeurs ; il offrit aux Gaulois, en réparation, de fortes sommes d'argent [Diodore de Sicile, XIV], les pressant de renoncer à leur poursuite. Ceux-ci persistèrent. La condamnation des coupables fut alors mise en délibération ; mais la famille Fabia était puissante par ses clients, par ses richesses, et par les magistratures qu'elle occupait. L'assemblée aristocratique craignit de prendre sur elle l'odieux d'une telle condamnation aux yeux des patriciens ; elle ne redoutait pas moins que, dans le cas où elle absoudrait les accusés, le peuple ne la rendît responsable des suites de la guerre<sup>5</sup>. Pour sortir d'embarras, elle renvoya le jugement à la décision de l'assemblée plébéienne.

Excerpt. Dion Cass., éd. Hanov., in-fol., 1606, p. 919.

Diodore de Sicile, XIV. — Tite-Live, V, 36. — Plutarque,

*Camille*, p. 136. — Paul. Oros., II, 9.

**Per totam aciem romanum legatum esse...** Tite-Live, V, 36.

**Erant qui extemplò Romam eundum censerent ; vicere seniores...** Tite-Live, V, 36.

**Ne penes ipsos culpa esset cladis...** Tite-Live, V, 36.

Le crime des Fabius, d'après la loi romaine, n'était pas seulement un crime politique ; c'était aussi un attentat religieux. Nulle guerre, chez les Romains, ne commençait sans l'intervention des **féciales** ou féciaux, sorte de prêtres-hérauts, qui, la tête couronnée de verveine, d'après un cérémonial consacré, lançaient sur le sol ennemi une javeline ensanglantée ; tel était le préliminaire obligé des hostilités. La corporation des féciaux, intéressée au maintien de ses privilèges, se chargea de poursuivre devant le peuple l'accusation capitale contre

Q. Fabius et ses frères. Ces prêtres parlèrent avec chaleur de la religion violée et de la justice divine et humaine qui réclamait les coupables. **Ne vous faites pas leurs complices**, disaient-ils au peuple ; **ils ont attiré sur nous une guerre inique ; que leur tête soit livrée en expiation, si vous n'aimez mieux que l'expiation retombe sur la vôtre !** [Plutarque, *Camille*] L'assemblée, gagnée par les largesses de la famille Fabia, et d'ailleurs composée en grande partie de ses clients, traita avec le dernier mépris les accusateurs et l'accusation [Plutarque, *Camille*, *Ubi supra*]. Les trois jeunes gens furent absous. Bien plus, comme l'époque du renouvellement des grandes magistratures était arrivé, ils furent nommés à la plus haute charge de la république, celle de tribuns militaires avec puissance consulaire<sup>1</sup>, et reçurent le commandement de la guerre qu'ils avaient si follement et si injustement

provoquée. Les ambassadeurs gaulois sortirent de Rome plus irrités qu'ils n'y étaient entrés.

A leur départ, la ville fat pleine d'agitation. Un des tribuns consulaires prononça les paroles qui appelaient aux armes tous les citoyens en masse : **Quiconque veut le salut de la république me suive** !<sup>2</sup> C'était la formule usitée dans les cas de guerres soudaines et dangereuses, de **tumulte**<sup>3</sup>, suivant l'expression latine. Aussitôt deux pavillons furent arborés à la citadelle pour convoquer le peuple de la ville ; l'un bleu, autour duquel les cavaliers se réunirent : l'autre rouge, qui servit de signe de ralliement aux fantassins<sup>4</sup>, et des commissaires parcoururent la banlieue de Rome, enrôlant le peuple de la campagne. Seize mille hommes furent pris sur ces milices levées à la hâte ; on y joignit vingt-quatre mille soldats de vieilles troupes, et l'on pressa les préparatifs du départ.

Le récit des événements qui s'étaient passés à Rome sous les yeux même des ambassadeurs porta au plus haut degré l'irritation des Gaulois. Quoiqu'ils n'eussent encore reçu que dix mille hommes des renforts qu'ils attendaient des bords du Pô, ils se mirent en marche à l'instant même, sans désordre cependant, et sans commettre de dévastations sur leur route. Tout fuyait devant eux. Les habitants des bourgades et des villages désertaient à leur approche, et les villes fermaient leurs portes ; mais les Gaulois s'efforçaient de rassurer les esprits. Passaient-ils près des murailles d'une ville, on les entendait proclamer à grands cris **qu'ils allaient à Rome, qu'ils n'en voulaient qu'aux seuls Romains, et regardaient tous les autres peuples comme des amis**<sup>5</sup>. Ils traversèrent le Tibre, et, côtoyant sa rive gauche, ils descendirent jusqu'au lieu où la petite rivière d'Allia, sortie des

monts Crustumins, se resserre, et se perd avec impétuosité dans le fleuve. C'est là, à une demi-journée de Rome, qu'ils virent l'ennemi s'approcher. Sans lui laisser le temps de choisir et de fortifier un camp, sans lui

**1 Tribuni militum consulari potestate.** — Ils étaient six, et partageaient entre eux l'autorité et

les attributions des consuls. Tite-Live, *passim*.

**2 Qui Rempublicam salvam esse vult me sequatur.** Tite-Live, *passim*.

**3 Tumultus quasi tremor multus, — vel à tumendo.**

Cicéron, *Philip.*, V, VI, VIII. — Quintilien, VII, 3.

**4** Servius. Virgile, *Æneid.*, VIII, 4.

**5 Romam se ire.** Tite-Live, V, 37. — Plutarque, *Camille*.

permettre d'accomplir certaines cérémonies religieuses qui, chez lui, devaient précéder indispensablement les grandes batailles [Tite-Live, V, 38 – Plutarque, *Camille*], ils entonnèrent le chant de guerre, et appelèrent les Romains au combat par des hurlements que l'écho des montagnes rendait encore plus effroyables<sup>1</sup>.

De l'autre côté de l'Allia s'étendait une vaste plaine bornée à l'occident par le Tibre, à l'orient par des collines assez éloignées ; les Romains s'y rangèrent en bataille. Leur droite s'appuya sur les collines, leur gauche sur le fleuve ; mais la distance d'une aile à l'autre étant trop grande pour que la ligne fût partout également garnie, le centre manqua de profondeur et de force. Outre cela, comme ils tenaient à la possession de ces hauteurs, qui les empêchaient d'être débordés, ils y placèrent toute leur réserve, composée de vétérans d'élite appelés **subsidiarii**, parce qu'ils attendaient le moment de donner, un genou en terre, sous le

couvert de leur bouclier<sup>2</sup>.

Ainsi que les tribuns militaires l'avaient prévu, le combat s'engagea par la gauche des Gaulois [390 av. J.-C.]. Le Brenn en personne entreprit de débusquer l'ennemi des monticules ; il fut reçu vigoureusement par la réserve romaine soutenue de l'aile droite. L'engagement fut vif, et se prolongea avec égalité de succès de part et d'autre. Mais, lorsque le centre de l'armée gauloise s'ébranla, et marcha sur le centre ennemi, avec la fougue ordinaire à cette nation, les cris et le bruit des armes frappées sur les boucliers, les Romains, sans attendre le choc, se débandèrent, entraînant dans leur mouvement l'aile gauche qui bordait le Tibre. Ce fut dès lors une véritable boucherie. Les fuyards pressés entre les Gaulois et le fleuve furent, pour la plupart, massacrés sur la rive même. Un grand nombre, en voulant traverser le fleuve, qui dans ce lieu n'était pas guéable, se noyèrent, ou percés par les traits de l'ennemi, ou emportés par le courant [Diodore de Sicile, XIV – Tite-Live, V, 38]. Ceux qui parvinrent à gagner le bord opposé, oubliant dans leur frayeur et famille et patrie, coururent se renfermer à Véies, que la république avait fait récemment fortifier [Plutarque, *Camille*]. Quant aux troupes de l'aile droite, leur résistance était désormais inutile ; elles battirent en retraite le plus vite qui elles purent. Comme elles se croyaient l'ennemi à dos, elles traversèrent, sans s'arrêter, la ville d'une extrémité à l'autre, et se réfugièrent dans la citadelle, publiant pour tout détail que l'armée était anéantie et les Gaulois aux portes de Rome<sup>3</sup>. Cette bataille mémorable fut livrée le 16 du mois de juillet<sup>4</sup>.

Il n'y avait que douze milles du champ de bataille d'Allia à Rome, et si les Gaulois avaient marché au



même instant sur la ville, c'en était fait de la république et du nom romain [Plutarque, *Camille*]. Mais, dans la double joie et d'un grand butin et d'une grande victoire gagnée sans peine, les vainqueurs se livrèrent à la débauche. Ils passèrent le reste du jour, la nuit et une partie du lendemain à piller les bagages des Romains, à boire, et à couper les têtes des morts [Diodore de Sicile, XIV] qu'ils plantaient en guise de trophées au bout de leurs piques, ou qu'ils suspendaient par la chevelure au poitrail de leurs chevaux.

Après s'être partagé ce qu'il y avait de plus précieux dans le butin, ils entassèrent le reste et y mirent le feu. Le jour suivant, un peu avant le coucher du soleil, ils arrivèrent au confluent du Tibre et de l'Anio. Là, ils furent informés par leurs éclaireurs que les Romains ne faisaient paraître aucun signe extérieur

**1 Truci cantu, clamoribusque variis, horrendo cuneta compleverant sono.** Tite-Live, V, 37.

**2 Subsidebant ; hinc dicti subsidia.** Festus.

**3 Romam petière, et, ne clausis quidem portis urbis, in arcem confugerunt.** Tite-Live, V,

38. — Diodore de Sicile, XIV.

**4** Aulu-Gelle, V, 17. — Macrobe, I, 16. — Plutarque, *Camille*.

de défense ; que les portes de la ville restaient ouvertes ; que nul drapeau, nul soldat armé ne se montraient sur les murailles<sup>1</sup>. Ce rapport les inquiéta. Ils craignirent qu'une tranquillité aussi inexplicable ne cachât quelque stratagème; et, remettant l'attaque au lendemain, ils dressèrent leurs tentes au pied du mont sacré.

L'événement d'Allia avait frappé les Romains de la

plus accablante consternation : un abattement stupide régna d'abord dans la ville ; le sénat ne s'assemblait point ; aucun citoyen ne s'armait ; aucun chef ne commandait ; on ne songeait même pas à fermer les portes. Bientôt, et d'un soudain élan, on passa de cet extrême accablement à des résolutions d'une énergie extrême ; on décréta que le sénat se retirerait dans la citadelle avec mille des hommes en état de combattre<sup>2</sup>, et que le reste de la population irait demander un refuge aux peuples voisins. On travailla donc avec activité à approvisionner la citadelle d'armes et de vivres ; on y transporta l'or et l'argent des temples ; chaque famille y mit en dépôt ce qu'elle possédait de plus précieux [Diodore de Sicile, XIV] ; et les chemins commencèrent à se couvrir d'une multitude de femmes, d'enfants, de vieillards fugitifs. Cependant la ville ne demeura pas entièrement déserte. Plusieurs citoyens que retenaient l'âge et les infirmités, ou le manque absolu de ressources, ou le désespoir et la honte d'aller traîner à l'étranger le spectacle de leur misère, résolurent d'attendre une prompte mort au foyer domestique, au sein de leurs familles, qui refusaient de les abandonner. Ceux d'entre eux qui avaient rempli des charges publiques se parèrent des insignes de leur rang, et, comme dans les occasions solennelles, se placèrent sur leurs sièges ornés d'ivoire, un bâton d'ivoire à la main. Telle était la situation intérieure de Rome, lorsque les éclaireurs gaulois s'avancèrent jusque sous les murs de la ville, le soir du jour qui suivit la bataille. A la vue de cette cavalerie, les Romains crurent l'heure fatale arrivée, et se renfermèrent précipitamment dans leurs maisons. Le jour continuant à baisser, ils pensèrent que l'ennemi ne différerait que pour profiter de la lumière douteuse du crépuscule, et l'attente redoublait la frayeur; mais la frayeur fut à

son comble quand on vit la nuit s'avancer. Ils ont attendu les ténèbres, se disait-on, afin d'ajouter à la destruction toutes les horreurs d'un sac nocturne<sup>3</sup>. La nuit s'écoula dans ces angoisses. Au lever de l'aurore, on entendit le bruit des bataillons qui entraient par la porte Colline.

Le même soupçon qui avait fait hésiter les Gaulois aux portes de Rome, les accompagna à travers les rues et les carrefours déserts. Ils s'avancèrent avec précaution jusqu'à la grande place appelée **forum magnum**, et située au pied du mont Capitolin. Là, ils purent apercevoir la citadelle qui couronnait ce petit mont, et les hommes armés dont ses créneaux étaient garnis ; c'étaient les premiers qui se fussent montrés à eux depuis la journée d'Allia. Tandis que le gros de l'armée faisait halte sur ce vaste forum, quelques détachements se répandirent par les rues adjacentes pour piller ; mais, trouvant toutes les maisons du peuple fermées, ils n'osèrent les forcer ; et, bientôt effrayés du silence et de la solitude qui les environnaient, craignant d'être surpris et

**1 Non portas clausas, non stationem pro portas excubare, non armatos esse in muris.**

Tite-Live, V, 39.

**2 Juventus quam satis constat vix mille hominum fuisse.**

Florus, I, 13.

**3 In noctem dilatatum consilium esse quò plus pavoris inferrent.** Tite-Live, V, 39.

enveloppés à l'improviste, ils se concentrèrent de nouveau dans la place, sans oser s'en écarter davantage<sup>1</sup>.

Cependant quelques soldats remarquèrent des maisons plus apparentes que les autres, dont les portes n'étaient point fermées<sup>2</sup>, ils se hasardèrent à y pénétrer. Ils trouvèrent dans le vestibule intérieur

des vieillards assis, qui ne se levaient point à leur approche, qui ne changeaient point de visage, mais qui demeuraient appuyés sur leurs bâtons, l'œil calme et immobile. Un tel spectacle surprit les Gaulois ; incertains s'ils voyaient des hommes ou des statues, ou des êtres surnaturels, ils s'arrêtèrent quelque temps à les regarder<sup>3</sup>. L'un d'eux enfin, plus hardi et plus curieux, s'approcha d'un de ces vieillards qui portait, suivant les usages romains, une barbe longue et épaisse, et la lui caressa doucement avec la main ; mais le vieillard levant son bâton d'ivoire en frappa si rudement le soldat à la tête qu'il lui fit une blessure dangereuse [Plutarque, *Camille*] ; celui-ci irrité le tua ; ce fut le signal d'un massacre général. Tout ce qui tomba vivant au pouvoir des Gaulois périt par le fer ; les maisons furent pillées et incendiées.

La citadelle de Rome, appelée aussi **Capitolium**, le Capitole, parce qu'on avait, dit-on, trouvé une tête d'homme en creusant ses fondations, était un édifice de forme carrée, de deux cents pieds environ sur chaque face, dominant la ville. Déjà suffisamment forte par sa position au-dessus d'un rocher inaccessible de trois côtés, de hautes et épaisses murailles la défendaient en outre du côté où le rocher était abordable. Le Capitole communiquait alors au grand forum par une montée faite de main d'homme, et encore très escarpée, que remplaça plus tard un escalier de cent marches<sup>4</sup>.

Dans une position si favorable, une garnison tant soit peu nombreuse devait ne céder qu'à la famine ; aussi les assiégés reçurent-ils avec mépris la sommation de se rendre. Le Brenn alors tenta d'emporter la place de vive force. Un matin, à la pointe du jour, il range ses troupes sur le forum<sup>5</sup>, et

commence à gravir avec elles la montée qui conduisait au Capitole. Jusqu'à la moitié du chemin, les Gaulois s'avancèrent sans trouver d'obstacles, poussant de grands cris, et joignant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, par cette manoeuvre, que les anciens désignaient sous le nom de **tortue**<sup>6</sup>. Les assiégés, se fiant à la rapidité de la pente, les laissaient approcher pour les fatiguer ; bientôt ils les chargèrent avec furie ; les culbutèrent, et en firent un tel carnage que le Brenn n'osa pas livrer un second assaut, et se contenta d'établir autour de la montagne une ligne de blocus<sup>7</sup>.

Tandis que les deux partis, dans l'inaction, s'observaient mutuellement, les Gaulois virent un jour descendre à pas lents du Capitole un jeune Romain vêtu à la manière des prêtres de sa nation, et portant dans ses mains des objets consacrés<sup>8</sup>. Il pénétra dans leur camp ; et, sans paraître ému ni de leurs cris, ni de leurs gestes, il le traverse tout entier ainsi que les ruines amoncelées de la

**1 Indè rursùs ipsâ solitudine absteriti, ne qua fraus hostilis vagos exciperet, in forum ac propinqua foro loca conglobati redibant.** Tite-Live, V, 41.

**2 Patentibus atriis principum.** Tite-Live, V, 41.

**3 Ad eos velut simulacra versi cùm starent.** Tite-Live, V, 41. — Plutarque, *Camille*.

**4** Tite-Live, VIII, 6. — Tacite, *Histoires*, III, 71.

**5 Prima luce, signo dato, multitudo omnis in foro instruitur.** Tite-Live, V, 43.

**6 Imdè, clamore sublato, ac testudine factà, subeunt.** Tite-Live, V, 43.

**7 Amissâ itaque spe per vira atque arma subeundi, obsidionem parant.** Tite-Live, V, 43.

**8 Gabino cinctu, sacra manibus gerens ..... nihil ad vocem cujusquam terroremve motus.** Tite-Live, V, 46.

ville jusqu'au mont Quirinal. Là il s'arrête, accomplit certaines cérémonies religieuses particulières à la famille Fabia, dont il était membre<sup>1</sup>, et retourne par le même chemin au Capitole avec la même gravité, la même impassibilité, le même silence. Chaque fois les Gaulois le laissèrent passer sans lui faire le moindre mal, soit qu'ils respectassent son courage, soit que la singularité du costume, de la démarche et de l'action les eut frappés d'une de ces frayeurs superstitieuses auxquelles nous les verrons plus d'une fois s'abandonner<sup>2</sup>.

Le siège commençait à peine, et déjà la disette tourmentait les assiégeants. Dans leur avidité imprévoyante, ils avaient dissipé en peu de jours les subsistances que les flammes avaient épargnées, et se voyaient réduits à vivre du pillage des campagnes, ressource faible et précaire pour une multitude indisciplinée, et dont le nombre s'augmentait de moments en moments ; car les recrues de la Gaule cisalpine arrivaient successivement, et bientôt l'armée du Brenn ne compta pas moins de soixante-dix mille hommes [Diodore de Sicile, XIV]. Des divisions de cavaliers et de fantassins allaient donc battre la plaine de tous côtés et à de grandes distances de Rome<sup>3</sup> ; ils s'avancèrent jusqu'aux portes d'Ardée, antique ville des Rutules, peu éloignée de la mer inférieure.

Dans Ardée vivait un patricien romain, M. Furius Camillus, qui, après avoir rendu à la république d'éminents services à la tête des armées, s'était attiré la haine des citoyens par la dureté de son commandement, son arrogance et son faste aristocratique, et par l'impopularité obstinée de sa conduite. Appelé en jugement devant le peuple comme prévenu de concussion, Marcus Furius pour

échapper à une condamnation déshonorante s'était exilé volontairement, et depuis une année il demeurait parmi les Ardéates [Tite-Live, V]. Tout aigri qu'il était contre ceux à l'injustice desquels il attribuait sa disgrâce, les malheurs et l'humiliation de Rome l'affligèrent vivement ; et quand il vit ces Gaulois destructeurs de sa patrie venir piller impunément jusque sous les murs qu'il habitait, il sentit se soulever en lui le cœur du patriote et du soldat. Jour et nuit il haranguait les Ardéates, les pressant de s'armer, et combattant par ses raisonnements la répugnance de leurs magistrats à s'embarquer dans une guerre dont Rome devait recueillir presque tout le fruit [Plutarque, *Camille*]. Mes vieux amis, et mes nouveaux compatriotes<sup>4</sup>, leur disait-il, laissez-moi vous payer, en vous servant, l'hospitalité que je tiens de vous. C'est dans la guerre que je vaudrai quelque chose, et dans la guerre seulement que je puis reconnaître vos bienfaits<sup>5</sup>. Ne croyez pas, Ardéates, que les calamités présentes soient passagères, et se bornent à la république de Rome ; vous vous abuseriez. C'est un incendie qui ne s'éteindra pas qu'il n'ait tout dévoré ..... Les Gaulois, vos ennemis, ont reçu de la nature moins de force que de fougue. Déjà rebutés d'un siège qui commence, vous les voyez se disperser dans les campagnes, se gorgeant de viandes et de vin, et dormant couchés comme des bêtes fauves là où la nuit les surprend, le long des rivières, sans retranchements, sans corps de garde ni sentinelles<sup>6</sup>. Donnez-moi quelques-uns de vos jeunes gens à conduire ; ce n'est pas un combat que je leur

<sup>1</sup> *Sacrificium erat statum ..... genti Fabiæ.* Tite-Live, *ibid.*

<sup>2</sup> *Seu religione etiam motis ..... Tite-Live, V, 46.*

<sup>3</sup> *Exercitu diviso, partim per finitimos prædari placuit.*

Tite-Live, V, 43.

**4 Ardeates, veteres amici, novi etiam cives mei.** Tite-Live, V, 44.

**5 Ubi usus erit mei vobis, si in bello non fuerit ? hâc arte in patriâ steti.** Tite-Live, V, 44.

**6 Ubi nox appetit, propè rivos aquarum, sine munimento, sine stationibus ac custodiis, passim, ferarum ritu, sternuntur ..... Me sequimini ad cædem non ad pugnam.** Tite-Live, V,

44. — Plutarque, *Camille*.

propose, c'est une boucherie. Si je ne vous livre les Gaulois à égorger comme des moutons, que je sois traité à Ardée de même que le l'ai été à Rome !

Les talents militaires de M. Furius inspiraient une confiance sans bornes ; d'ailleurs la circonstance pressait, car l'ennemi, enhardi par l'impunité, devenait chaque jour plus entreprenant. On donna donc une troupe de soldats d'élite à l'exilé romain, qui, sans faire aucune démonstration hostile, renfermé dans les murailles d'Ardée, épia patiemment l'heure favorable.

Elle ne se fit pas longtemps désirer. Les Gaulois, dans une de leurs courses, vinrent faire halte à quelques milles de là. Ils emportaient avec eux du butin qu'ils se partagèrent, et du vin dont ils burent avec excès ; chefs et soldats ne songèrent à autre chose qu'à s'enivrer, et la nuit les ayant surpris incapables de continuer leur route, et même de dresser leurs tentes, ils s'étendirent sur la terre pêle-mêle au milieu de leurs armes. Le sommeil et un silence profond régnèrent bientôt sur toute la bande [Plutarque, *Camille*]. Ce fut alors que Furius Camillus, averti par ses espions, sortit d'Ardée, et tomba sur les campements des Gaulois, au milieu de la nuit. Il avait ordonné à ses trompettes de



sonner, et à ses soldats de pousser de grands cris [Plutarque, *Camille*], dès qu'ils seraient arrivés ; mais ce tumulte fit à peine revenir les Gaulois de leur sommeil ; quelques-uns se battirent ; la plupart furent tués encore endormis. Ceux qui, profitant de l'obscurité, parvinrent à s'échapper, la cavalerie ardéate les atteignit au point du jour [Plutarque, *Camille*] ; enfin un détachement nombreux qui avait gagné le territoire d'Antium, à dix milles d'Ardée, fut exterminé par les paysans<sup>1</sup>.

Ce succès encouragea les peuples du Latium ; ils s'armèrent à l'instar des Ardéates. De l'enceinte des villes où jusqu'alors ils s'étaient tenus renfermés sans coup férir, ils se mirent à fondre de tous côtés sur les bandes qui couraient la campagne, et la rive gauche du Tibre ne fut plus sûre pour les fourrageurs gaulois. Sur la rive droite la défense, mieux organisée encore, agit avec plus d'efficacité. L'Étrurie avait songé d'abord à profiter des désastres des Romains, et leur avait déclaré la guerre [Diodore de Sicile, XIV] ; mais voyant son territoire foulé et épuisé, sans plus de ménagement que les terres des Latins, elle inclina à des sentiments plus généreux. Ses villes méridionales combinèrent leurs armes avec celles des fugitifs romains réunis à Véies, quelques-unes guidées, comme Cœré, par une antique affection pour Rome, les autres par l'ennui de l'occupation gauloise. Véies, cité forte et bien défendue, devint le centre des opérations de ce côté du Tibre.

Le nom de M. Furius, mêlé aux premiers succès des peuples latins contre les Gaulois, réveilla dans le cœur des enfants de Rome le souvenir de ce grand général. Leurs torts mutuels furent oubliés. D'une résolution unanime ils lui proposèrent de venir à Véies se mettre à la tête de ses vieux

compagnons d'armes, ou de permettre qu'ils allassent combattre sous ses drapeaux à Ardée [Tite-Live, V, 46 - Plutarque, *Camille*]. Mais Camillus s'y refusa. Banni par vos lois, leur répondit-il, je ne puis reparaître au milieu de vous. D'ailleurs le suffrage du sénat doit seul m'élever au commandement ; que le sénat ordonne, et j'obéis [Plutarque, *Camille*]. En vain les réfugiés de Véies mirent tout en œuvre pour fléchir sa résolution. Tu n'es plus exilé, lui disaient-ils, et nous ne sommes plus citoyens de Rome. La patrie ! En est-il encore une pour nous, quand l'ennemi occupe en maître ses cendres et ses ruines ? [Plutarque, *Camille*] Et comment espérer de pénétrer

**1 Magna pars in agrum Antiatem delati, ineursione ab oppidanis in palatos factâ, circumveniuntur.** Tite-Live, V, 45.

au Capitole pour y consulter le sénat ? Comment espérer d'en revenir sain et sauf, lorsque les barbares investissent la place ? Marcus Furius fut inébranlable [Plutarque – Tite-Live].

Les scrupules de l'exilé d'Ardée prenaient sans doute leur source dans un respect exalté pour les devoirs du citoyen, dans l'idée honorable, quoique étroite, d'une obéissance absolue et passive à la lettre de la loi. Mais peut-être s'y mêlait-il à son insu quelque ressouvenir d'une injure récente, ou du moins quelque levain de cet orgueil aristocratique qui avait causé sa disgrâce. Véies renfermait, il est vrai, la majorité des citoyens romains armés et en état de délibérer ; Véies représentait Rome, mais Rome plébéienne. Pour un patricien aussi inflexible que Marcus Furius, la véritable Rome pouvait-elle se trouver ailleurs qu'au Capitole, avec le sénat, avec le corps des

chevaliers, avec toute la jeunesse patricienne ? Au reste, à quelque motif qu'on veuille attribuer sa réponse, il est évident qu'elle équivalait à un refus. Pour que les assiégés pussent être consultés, et que leur détermination fût connue, il fallait non seulement pénétrer dans la ville occupée par les Gaulois, mais escalader le rocher jusqu'à la citadelle sans être aperçu de l'ennemi, sans exciter l'alarme parmi la garnison ; il fallait être non moins heureux au retour. D'ailleurs nul des Romains n'ignorait que les approvisionnements du Capitole touchaient à leur terme ; car on allait entrer dans le septième mois du blocus. Le moindre retard pouvait donc anéantir toute espérance de salut.

Les difficultés presque insurmontables qui interdisaient l'accès de la citadelle n'effrayèrent point Pontius Cominius, jeune plébéien plein d'intrépidité, de patriotisme et d'amour de la gloire. Il part de Véies, il arrive à la chute du jour en vue de Rome ; trouvant le pont gardé par les sentinelles ennemies, il passe sans bruit le Tibre à la nage, aidé par des écorces de liège dont il avait eu soin de se munir<sup>1</sup>, et se dirige du côté où les feux lui paraissent moins nombreux, les patrouilles moins fréquentes, le silence plus profond. Parvenu au pied de la côte la plus raide et la moins accessible du mont Capitolin, il se met à l'escalader, et, après des peines inouïes, pénètre jusqu'aux premières sentinelles romaines, se fait connaître et conduire aux magistrats. Les nouvelles apportées par cet intrépide jeune homme ranimèrent les assiégés, dont la confiance commençait à s'abattre ; car leurs magasins étaient presque vides, et rien n'avait percé jusqu'à eux, ni touchant l'avantage remporté par Camillus près d'Ardée, ni touchant les ligues organisées sur les deux rives du Tibre tant le blocus était sévèrement

maintenu. La sentence qui condamnait M. Furius fut levée sans opposition, et le premier magistrat ayant consulté les auspices en silence à la lueur des flambeaux, dans la seconde moitié de la nuit, suivant le cérémonial consacré, proclama dictateur l'exilé d'Ardée [Plutarque, *Camille*]. La dictature conférait à celui qui en était revêtu une autorité absolue en temps de paix comme en temps de guerre, et le droit de disposer de la vie et de la propriété des citoyens sans la participation du sénat ni du peuple. C'était un pouvoir véritablement despotique, mais limité par la courte durée de son exercice. Pontius descendit le rocher, repassa le Tibre, et, aussi heureux cette fois que l'autre, arriva à Véies sans encombre.

Mais le lendemain, au lever du jour, une patrouille gauloise remarqua le long du rocher les traces de son passage, des herbes et des arbrisseaux arrachés, d'autres qui paraissaient avoir été foulés récemment, la terre éboulée en

**1 Incubans cortici.** Tite-Live, V, 46. — Plutarque, *Camille*.

plusieurs endroits, et çà et là l'empreinte de pas humains. Le Brenn se rendit sur les lieux, et, après avoir tout considéré, recommanda le secret à ses soldats. Le soir il convoqua dans sa tente ceux de ses guerriers en qui il mettait le plus de confiance, et leur ayant exposé ce qu'il avait vu et ce qu'on pouvait tenter sans crainte : Nous croyions ce rocher inaccessible, ajouta-t-il ; eh bien, les assiégés eux-mêmes nous révèlent les moyens de l'escalader. La route est tracée : il y aurait à hésiter de la lâcheté et de la honte. Là où peut monter un homme, plusieurs y monteront à la file, et en s'entraidant. Ceux qui se distingueront peuvent compter sur des récompenses dignes d'une telle

**entreprise** [Plutarque, *Camille*]. Tous promettent gaiement d'obéir. Ils partent en effet, et, à la faveur d'une nuit épaisse<sup>1</sup>, ils se mettent à gravir à la file, s'accrochant aux branches des arbrisseaux, aux pointes et aux fentes des rochers, se soutenant les uns les autres, et se prêtant mutuellement les mains ou les épaules<sup>2</sup>. Avec les plus grandes peines ils parviennent peu à peu jusqu'au pied de la muraille, qui, de ce côté-là, était peu élevée, parce qu'un endroit si escarpé semblait tout à fait hors d'insulte. La même raison portait les soldats qui en avaient la garde à se relâcher de la vigilance<sup>3</sup> ordinaire, de sorte que les Gaulois trouvèrent les sentinelles endormies d'un profond sommeil<sup>4</sup>.

Le mur qu'ils commençaient à escalader faisait partie de l'enceinte d'une chapelle de Junon, autour de laquelle rôdaient quelques-uns de ces chiens préposés à la défense des temples. Il s'y trouvait aussi des oies consacrées à la déesse, et que, pour cette raison, les assiégés avaient épargnées au fort de la disette qui les tourmentait. Souffrants et abattus par une longue diète, les chiens faisaient mauvaise garde, et les Gaulois leur ayant lancé par-dessus le rempart quelques morceaux de pain, ils se jetèrent dessus avec avidité et les dévorèrent, sans aboyer ni donner le moindre signe d'alarme [Ælian, *de animal. nat.*, XII, 33] ; mais à l'odeur de la nourriture, les oies, qui en manquaient depuis plusieurs jours, se mirent à battre des ailes et à pousser de tels cris, que toute la garnison se réveilla en sursaut<sup>5</sup>. On s'arme à la hâte ; on court vers le lieu d'où partent ces cris. Il était temps ; car déjà deux des assiégeants avaient atteint le haut du rempart. M. Manlius, homme robuste et intrépide, fait face lui seul aux Gaulois ; d'un revers d'épée, il abat la main de l'un d'eux qui allait lui fendre la tête d'un coup de hache ; en même temps il frappe si

rudement l'autre au visage, avec son bouclier, qu'il le fait rouler du haut en bas du rocher [Plutarque, *Camille* – Tite-Live, V, 47]. Toute la garnison arrive pendant ce temps-là et se porte le long du rempart. Les assiégeants, repoussés à coups d'épées et accablés de traits et de pierres, se culbutent les uns sur les autres ; ils ne peuvent fuir, et la plupart, en voulant éviter le fer ennemi, se perdent dans les précipices. Un petit nombre seulement regagna le camp.

Cet échec acheva de décourager les Gaulois. Un fléau non moins cruel que la famine décimait ces corps affaiblis tout à la fois par les excès et par les privations. Un automne chaud et pluvieux avait développé parmi eux des germes de fièvres contagieuses dont l'état des localités aggravait encore le caractère. Ils avaient brûlé ou démoli les maisons et les édifices publics indistinctement dans tous les quartiers de la ville, sans songer à se conserver des abris aux environs

**1 Defensi tenebus et dono noctis opacæ.** Virgile, *Æneid.*, v. 658.

**2 Alterni innixi, sublevantesque invicem alii alios.** Tite-Live, V, 47.

**3** Diodore de Sicile, XIV. — Ælian, *de animal. natur.*, XII, 33.

**4** Tite-Live, V, 47. — Plutarque, *Camille*. - Diodore de Sicile, XIV.

**5 Clangore, alarumque crepitu.** Tite-Live, V, 49. — Diodore de Sicile, XIV. — Plutarque, *Camille*.

— Ælian, *ubi suprà*, etc.

du Capitole, où se tenaient les troupes du blocus. Depuis sept mois ils étaient donc forcés de camper sur des décombres et des cendres accumulées, d'où s'élevait, au moindre vent, une poussière âcre et

pénétrante qui leur desséchait les entrailles, et d'où s'exhalaient aussi, lorsque des pluies abondantes avaient détrempé le terrain, des vapeurs pestilentielles<sup>1</sup>. Ils succombaient en grand nombre à ces maladies, et des bûchers étaient allumés jour et nuit sur les hauteurs pour brûler les morts<sup>2</sup>.

Les souffrances n'étaient pas moindres dans l'intérieur de la citadelle, et chaque moment les aggravait ; ni renforts, ni vivres, ni nouvelles qui soutinssent le courage, rien n'arrivait du dehors. Les assiégés étaient réduits, pour subsister, à faire bouillir le cuir de leurs chaussures [Servius. *Æneid.*, VIII, v. 655]. Camillus ne paraissait point. Ses scrupules étaient levés, les difficultés aplanies. Ce général avait vu accourir autour de lui la jeunesse romaine et latine. Il ne comptait pas moins de quarante mille hommes sous ses enseignes [Plutarque, *Camille*], et cependant aucune tentative ne se faisait pour débloquer ou secourir le Capitole ; soit qu'il eût assez de protéger la campagne contre les bandes affamées qui l'infestaient, soit que les milices latines et étrusques, qui avaient des combats journaliers à livrer à leurs portes mêmes, se souciaient peu d'abandonner leurs foyers à la merci d'un coup de main, pour aller tenter, sur les décombres de Rome, une bataille incertaine.

Dans cette communauté de misères, les deux partis étaient impatients de négocier. Les sentinelles du Capitole et celles de l'armée ennemie commencèrent les pourparlers, et bientôt il s'établit entre les chefs des communications régulières [Tite-Live, V, 48 - Plutarque, *Camille*]. Mais les demandes des Gaulois parurent aux assiégés trop dures et trop humiliantes. Comme elles avaient pour fondement l'état de disette qui forçait les Romains de capituler<sup>3</sup>, on raconte que, dans la vue de démentir

ce bruit, les tribuns militaires firent jeter du haut des murailles aux avant-postes quelques pains qui leur restaient<sup>4</sup>. Il est possible que ce stratagème, ainsi que le prétendent les historiens, ait porté le Brenn à rabattre de ses prétentions ; mais d'autres causes influèrent plus puissamment sans doute sur sa détermination. Il fut informé que les Vénètes s'étaient jetés sur les terres des Boïes et des Lingons, et que, du côté opposé, les montagnards des Alpes inquiétaient les provinces occidentales de la Cisalpine [Polybe, III] ; il s'empessa de renouer les négociations, se montra moins exigeant, et la paix fut conclue. Voici quelles en furent les conditions. 1° Que les Romains paieraient aux Gaulois mille livres pesant d'or<sup>5</sup> ; 2° qu'ils leur feraient fournir par leurs colonies ou leurs villes alliées, des vivres et des moyens de transport<sup>6</sup> ; 3° qu'ils leur cédaient une certaine portion du territoire romain, et s'engageaient à laisser dans la nouvelle ville qu'ils bâtiraient une porte perpétuellement ouverte, en souvenir éternel de l'occupation gauloise [Polyæn., *Stratag.*, VIII, 25]. Cette capitulation fit jurée de part et d'autre avec solennité le 13 février, sept mois accomplis après la bataille d'Allia [Plutarque, *Camille*].

**1 Loce... ab incendiis torrido et vaporis pleno, cineremque non pulverem modo ferente**

..... Tite-Live, V, 48. — Plutarque, *Camille*.

**2 Bustorum indè Gallicorum nomine insigne locus fecère.** Tite-Live, 48.

**3 Cùm Galli famem objieerent.** Tite-Live, V, 48.

**4 Decitur ..... multis locis papis de Capitolin jactatus esse.** Tite-Live, V, 48. — Valère Maxime, VII, 4.

**5** Diodore de Sicile, XIV. — Tite-Live, V, 48. — Plutarque, *Camille*. - Valère Maxime, V, 6. — Quelques écrivains portent cette rançon au double. Varro.



*ap. Non. in Torq.* — Pline, XXXII, 1.

**6 Transvehendos et commeatibus persequendos.** Fronton, *Strat.*, II, 6.

Alors les assiégés réunirent tout ce que le Capitole renfermait d'or ; le fisc, les ornements des temples, tout fut mis à contribution, jusqu'aux bijoux que les femmes, à leur départ, avaient déposés dans le trésor public<sup>1</sup>. Le Brenn attendait au pied du rocher les commissaires romains, avec une balance et des poids ; quand il fut question de peser, un d'eux s'aperçut que les poids étaient faux, et que le Gaulois qui tenait la balance la faisait pencher frauduleusement. Les Romains se récrièrent contre cette supercherie mais le Brenn, sans s'émouvoir, détachant son épée, la plaça ainsi que le baudrier dans le plat qui contre-pesait l'or. **Que signifie cette action ?** demanda avec surprise le tribun militaire Sulpicius. — **Que peut-elle signifier,** répondit le Brenn, **sinon malheur aux vaincus !**<sup>2</sup> Cette raillerie parut intolérable aux Romains ; les uns voulaient que l'or fût enlevé et la capitulation révoquée ; mais les plus sages conseillèrent de tout souffrir sans murmure ; **La honte,** disaient-ils, **ne consiste pas à donner plus que nous n'avons promis, elle consiste à donner ; résignons-nous donc à des affronts que nous ne pouvons ni éviter ni punir** [Plutarque, *Camille*]. Le siège étant levé, l'armée gauloise se mit en marche par différents chemins et en plusieurs divisions, afin sans doute qu'elle pût, moins difficilement, se procurer des subsistances. Le Brenn, à la tête du principal corps, sortit de la ville par la voie Gabinienne [Plutarque, *Camille* – Tite-Live, V, 49], à l'orient du Tibre. Les autres prirent, sur la rive droite du fleuve, la direction de l'Étrurie.

Mais à peine étaient-ils à quelque distance de

Rome, qu'une proclamation du dictateur M. Furius vint annuler, comme illégal, le traité sur la foi duquel ils avaient mis fin aux hostilités. Le dictateur déclarait qu'à lui seul, d'après la loi romaine, appartenaient le droit de paix et de guerre et celui de faire des traités ; le traité du Capitole, négocié et conclu par des magistrats inférieurs, qui n'en avaient pas le pouvoir, était illégitime et nul, qu'en un mot, la guerre n'avait pas cessé entre Rome et les Gaulois<sup>3</sup>. Les colonies romaines et les villes alliées, se fondant sur un pareil subterfuge, refusèrent partout aux Gaulois les subsides stipulés, et ceux-ci se virent contraints de mettre le siège devant chaque place pour obtenir à force ouverte ce que les conventions leur assuraient. Comme ils attaquaient la petite ville de Veascium, Camillus arriva à l'improviste, fondit sur eux, les défit et leur enleva une partie de leur butin [Diodore de Sicile, XIV]. Les divisions qui avaient pris par la rive droite du Tibre ne furent guère mieux traitées. Les villes leur barraient le passage, les paysans massacraient leurs traîneurs, un corps nombreux donna de nuit dans une embuscade que lui dressèrent les Cærites dans la plaine de Trausium, et y périt presque tout entier [Diodore de Sicile, XIV].

Débarrassée de ses ennemis, Rome se reconstruisit avec rapidité. Par un scrupule bizarre et qu'on a peine à concevoir, le sénat, qui avait violé si complètement dans ses dispositions fondamentales le traité du Capitole, crut devoir respecter l'engagement de tenir une des portes de la ville perpétuellement ouverte ; mais cette porte, il eut soin qu'elle fût placée dans un lieu inaccessible [Polyæn., *Stratag.*, VIII, 25]. Peut-être se crut-il lié par la religion du serment en tout ce qui ne contrariait pas les lois politiques ; peut-être aussi, comme les portes, ainsi que les murailles des villes, étaient

sacrées et mises sous la protection spéciale

**1 Ex ædibus sacris et matronarum ornamentis.** Varro ap. Non. Valer. Max. V, 61. — Tite-Live, V, 50.

**2** Plutarque, *Camille*. — **Væ victis !** Tite-Live, V, 48.

**3 Negat eam pactionem ratam esse, quæ, postquam ipse dictator creatus esset, injussu suo ab inferioris juris magistratu facta esset.** Tite-Live, V, 49. — Plutarque, *Camille*.

des dieux nationaux, les Romains craignirent-ils de rebâtir leur patrie sous les auspices d'un sacrilège.

Ainsi se termina cette expédition devenue depuis lors si fameuse et dont la vanité nationale des historiens romains a tant altéré la vérité. Il est probable qu'elle n'eut d'abord, chez les Gaulois, d'autre célébrité que celle d'une expédition peu productive et malheureuse, et que l'incendie de la petite ville aux sept collines frappa moins vivement les imaginations que le pillage de telle opulente cité de l'Étrurie, de la Campanie, ou de la grande Grèce. Mais plus tard, lorsque Rome plus puissante voulut parler en despote au reste de l'Italie, les fils des Boïes et des Sénons se ressouvirent de l'avoir humiliée. Alors on montra dans les bourgs de Brixia, de Bononia, de Sena, les dépouilles de la ville de Romulus, les armes enlevées à ses vieux héros, les parures de ses femmes et l'or de ses temples. Plus d'un Brenn, provoquant quelque consul au combat singulier, lui présenta, ciselée sur son bouclier, l'épée gauloise dans la balance<sup>1</sup> ; et plus d'une fois le Romain captif aux bords du Pô entendit un maître farouche lui répéter avec outrage : **Malheur aux vaincus !**

**1 In titulos (Chryxus) Capitolia capta trahebat ; Tarpeioque jugo demens et vertice sacro Pensanteis**

**aurum Celtas umbone ferebat.**

Silius, *Ital.*, IV, v. 147.

# CHAPITRE III

*GAULE CISALPINE. Rome s'organise pour résister aux Gaulois. — Les Cisalpins ravagent le Latium pendant dix-sept ans. — Duels fabuleux de T. Manlius et de Valerius Corvinus. — Paix entre les Gaulois et les Romains. — Irruption d'une bande de Transalpins dans la Circumpadane ; sa destruction par les Cisalpins. — Ligue des peuples italiens contre Rome ; les Gaulois en font partie ; bataille de Sentinum. — Les Sénons égorgent des ambassadeurs romains ; ils sont défaits à la journée de Vadimon ; le territoire sénonais est conquis et colonisé. — Drusus rapporte à Rome la rançon du Capitole.*

LES deux invasions étrangères qui avaient précipité le retour de l'armée boïosénonaise, se terminèrent à l'avantage des Gaulois ; les Vénètes furent repoussés au fond de leurs lagunes, et les montagnards dans les vallées des Alpes. Mais à ces guerres extérieures succédèrent des querelles intestines [Polybe, II] qui absorbèrent pendant vingt-trois ans toute l'activité de ces peuplades turbulentes ; ce furent vingt-trois années de répit pour l'Italie.

Rome sut en profiter. L'apparition des Gaulois, si brusque et si désastreuse, avait laissé après elle un sentiment de terreur, que l'on retrouve profondément empreint dans toutes les institutions

romaines de cette époque. L'anniversaire de la bataille d'Allia fut mis au nombre des jours maudits et funestes<sup>1</sup> ; toute guerre avec les nations gauloises fut déclarée, par cela seul, **tumulte**, et toute exemption suspendue, pendant la durée de ces guerres, même pour les vieillards et les prêtres<sup>2</sup> ; enfin un trésor, consacré exclusivement à subvenir à leurs dépenses, frit fondé à perpétuité et placé au Capitole : la religion appela les malédictions les plus terribles<sup>3</sup> sur quiconque oserait en détourner les fonds à quelque intention, et pour quelque nécessité que ce fût<sup>4</sup>. On vit aussi les Romains profiter de l'expérience de leurs revers pour introduire dans l'armement et la tactique de leurs légions d'importantes réformes. La bataille d'Allia et les suivantes avaient démontré l'insuffisance du casque de cuivre pour résister au tranchant des longs sabres gaulois ; les généraux romains y substituèrent un casque en fer battu, et garnirent le rebord des boucliers d'une large bande du même métal. Ils remplacèrent pareillement les javelines frêles et allongées, dont certains corps de la légion étaient armés, par un épieu solide appelé **pilum**, propre à parer les coups du sabre ennemi, comme à frapper, soit de près soit de loin<sup>5</sup>. Cette arme n'était vraisemblablement que le gais gallique perfectionné.

Cependant les Gaulois reprirent leurs habitudes vagabondes ; une de leurs bandes parut dans la campagne de Rome, et la traversa pour aller plus avant au midi [Tite-Live, VII, 1] : les Romains, n'osant pas les attaquer, se tinrent renfermés dans leurs murailles [Polybe, III]. Pendant cinq ans les courses des Gaulois se succédèrent dans le Latium et la Campanie, et pendant cinq ans, la république s'abstint à leur égard de toute démonstration hostile. Au bout de ce temps, une de ces bandes,

campée sur la rive droite de l'Anio, avant menacé directement la ville, les légions sortirent enfin, et se présentèrent en face de l'ennemi de l'autre côté de la rivière. Cette nouveauté, dit un historien, **surprit grandement les Gaulois** [Polybe, II] ; ils hésitèrent à leur tour, et, après une délibération tumultueuse où des avis contraires furent débattus avec chaleur, le parti de la retraite ayant été adopté, ils décampèrent à petit bruit, à la nuit close,

**1** Varro., *de ling. latin.*, l. V, col. 35. — Epit. Pomp. Fest.

col. 249. — Plut., *in Camil.*, p. 137. — Tit.

Liv. l. VI. - Aurel. Victor., c. 23, etc.

**... Damnata diù romanis Allia fastis.**

Lucan., l. VIII. v. 409.

**2** Plut., *in Camil. -in Marcello.* — Tit. Liv., *passim.* —

Appian, *Bell. civil.*, l. II, p. 453.

**3** Appian, *Bell. civil.*, l. II, p. 453.

**4** Appian, *ibid.* — Plut., *in Cæsar.* — Flor., IV, 2. — Dion Cass., LXI, 7.

**5** Plutarch., *in Camil.* — Appian, *Bell. gallic.*, p. 754. —

Polyæn., *Stratag.*, l. VIII, c. 7, sect. 2.

remontèrent l'Anio, et allèrent se retrancher dans une position inexpugnable au milieu des montagnes de Tibur<sup>1</sup>.

Telle fut l'issue de cette campagne tout à fait insignifiante, si l'on s'en tient au témoignage de l'historien romain le plus digne de foi. Mais chez la plupart des autres, on la trouve embellie d'un de ces exploits merveilleux qui plaisent tant à l'imagination populaire et qu'on voit se reproduire presque identiquement dans les annales primitives de toutes les nations.

Ils racontent que dans le temps que les armées romaine et gauloise, campées des deux côtés de l'Anio, s'observaient l'une l'autre, un Gaulois,

dont la taille surpassait de beaucoup la stature des plus grands hommes, s'avança sur un pont qui séparait les deux camps. Il était nu ; mais le collier d'or et les bracelets indiquaient le rang illustre qu'il tenait parmi les siens ; son bras gauche était passé dans la courroie de son bouclier, et, de ses deux mains, élevant au-dessus de sa tête deux énormes sabres, il les brandissait d'un air menaçant<sup>2</sup>. Du milieu du pont, le géant provoqua au combat singulier les guerriers romains ; et, comme nul n'osait se présenter contre un tel adversaire, il les accablait de moqueries et d'outrages, et leur tirait, dit-on, la langue en signe de mépris<sup>3</sup>. Piqué d'honneur pour sa nation, le jeune Titus Manlius, descendant de celui qui avait sauvé le Capitole de l'escalade nocturne des Sénon, va trouver le dictateur qui commandait alors l'armée. *Permets-moi, lui dit-il, de montrer à cette bête féroce que je porte dans mes veines le sang de Manlius* [Tite-Live, *l. c.*]. Le dictateur l'encourage, et Manlius, s'armant du bouclier de fantassin et de l'épée espagnole, épée courte, pointue, à deux tranchants, s'avance vers le pont<sup>4</sup> ; il était de taille médiocre, et ce contraste faisait ressortir d'autant plus la grandeur de son ennemi, qui, suivant l'expression de Tite-Live [VII, 10], le dominait comme une citadelle.

Tandis que le Gaulois chantait, bondissait, se fatiguait par des contorsions<sup>5</sup> bizarres, le Romain s'approche avec calme. Il esquivait d'abord un premier coup déchargé sur sa tête, revient, écarte par un choc violent le bouclier de son adversaire, se glisse entre ce bouclier et le corps, dont il transperce à coups redoublés la poitrine et les flancs ; et le colosse va couvrir dans sa chute un espace immense<sup>6</sup>. Manlius alors détache le collier du vaincu, et le passe tout ensanglanté autour de



son cou ; cette action, ajoute-t-on, lui valut de la part des soldats le surnom de Torquatus, qui signifiait l'homme au collier. C'est à la terreur produite par ce beau fait d'armes que les mêmes historiens ne manquent pas d'attribuer la retraite précipitée des Gaulois. Ce récit forgé, suivant toute apparence, par la famille Manlia, pour expliquer le surnom d'un de ses ancêtres [Niebuhr, *Römisch. Gesch.* t. II], tomba sans doute de bonne heure dans le domaine de la poésie populaire ; la peinture s'en empara également, et la tête du Gaulois tirant

**1 In Tiburtem agrum ..... arcem belli gallici.** Tite-Live, VII, II. – Polybe, II.

**2 Nudus, præter seutum et gladios duos, torque atque armillis decoratus.** Quint. Claudius apud Aul. Gell., IX, 3.

**3 Nemo audebat propter magnitudinem atque immanitatem faciei. Deinde Gallus irridere atque linguam exertare.** Q. Claud. loco citat. — Tite-Live, VII, 10.

**4** Q. Claud., *ibid.* — Tite-Live, *ibid.* Les critiques ont relevé ici un anachronisme choquant : l'épée espagnole ne fut connue des Romains que 150 ans plus tard.

**5 Gallus, suà disciplinà, cantabundus.** Claud. *ibid.* — **Cantus, exultatio, armorumque agitatio vana.** Tite-Live, *ibid.*

**6 Quum insinuasset sese inter corpus armaque, uno alteroque subindè ictu ventrem atque inguina hausit et in spatium ingens ruentem porrexit hostem.** Tite-Live, VII, 10. — Q. Claud., IX, 3.

la langue jouit longtemps du privilège de divertir la populace romaine. Nous savons que, cent soixante-sept ans avant notre ère, elle figurait au-dessus d'une boutique de banquier, sur une enseigne circulaire, appelée le bouclier du Kimri<sup>1</sup>. Marius, comme on le verra plus tard, ennoblit cette

conception grotesque, en l'adoptant pour sa devise, après que, dans deux batailles célèbres, il eut anéanti deux nations entières de ces redoutables Kimris<sup>2</sup>.

Pendant sa retraite le long de l'Anio, l'armée gauloise avait trouvé à Tibur un accueil amical et des vivres ; de là elle avait gagné la Campanie en côtoyant l'Apennin. Irrités de la conduite des Tiburtins, les Romains vinrent saccager leur territoire ; et les Gaulois, par représailles, passant dans le Latium, saccagèrent Lavicum, Tusculum, Albe, et le plat pays jusqu'aux portes de Rome [Tite-Live, VII, 11] ; mais bientôt, assaillis coup sur coup par deux armées, ils furent contraints de battre en retraite dans les montagnes tiburtines [Tite-Live, *ibid.*]. Au printemps suivant, grossis par de nouvelles bandes, ils reprirent la campagne.

Pour mettre un terme à ces dévastations, les peuples latins envoyèrent à Rome des forces considérables, qui se réunirent aux légions sous la conduite du dictateur C. Sulpicius. Ce général, pendant la guerre précédente, avait étudié attentivement l'ennemi qu'il avait à combattre. Ce qu'il craignait le plus, c'était une affaire décisive dès l'ouverture des hostilités ; il traîna donc en longueur, travaillant surtout à affamer les bandes gauloises, et à les fatiguer par des marches continuelles. Cette tactique eut un plein succès. Elles furent totalement détruites, partie en bataille rangée, partie par la main des paysans. Leur camp se trouva richement garni d'or et d'objets précieux, provenant du pillage de la Campanie et du Latium. Sulpicius fit un choix parmi ces dépouilles, et les déposa dans le trésor particulier, consacré aux frais des guerres gauloises [Tite-Live, VII, 1].

Ce désastre rendit les Cisalpins plus circonspects ; et de huit ans, ils n'osèrent pas se remonter dans Latium. Au bout de ce temps, ils revinrent, et se fortifièrent sur le mont Albano, qui, suivant l'expression d'un écrivain romain, commande comme une haute citadelle toutes les montagnes d'alentour [Tite-Live, VII, 24]. Trente-six mille Latins et Romains se rassemblèrent aussitôt sous les enseignes du consul Popilius Lænas ; dix-huit mille furent laissés autour de Rome pour la couvrir ; le reste se dirigea vers le mont Albano. Admirateur de Sulpicius, Lænas était décidé à suivre la même tactique que lui. Après avoir attiré les Gaulois en rase campagne, il prit position sur une colline assez escarpée, et fit commencer les travaux d'un camp, enjoignant bien à ses soldats de ne s'inquiéter en rien des mouvements qui pourraient se passer dans la plaine [Tite-Live, VII, 23].

Sitôt que l'armée gauloise aperçut les enseignes romaines plantées en terre [Tite-Live, *ibid.*], et les légions à l'ouvrage, impatiente de combattre, elle entonna son chant de guerre, et déploya sa ligne de bataille ; le consul fit poursuivre tranquillement les travaux. Elle s'ébranla alors toute entière, et vint au pas de course escalader la colline. Popilius plaça entre les travailleurs et les assaillants deux rangs de légionnaires, le premier armé de longues piques ou hastes, le second de javelots et d'autres projectiles. Lancés de haut en bas, ces traits tombaient à plomb, et il n'y en avait guère qui ne portassent juste. Malgré cette grêle qui les criblait de blessures, ou surchargeait leurs boucliers de poids

**1** *Taberna argentaria ad Scutum cimbricum*. Fast.

Capitol. fragm. ad ann. U. C. DLXXXVI,  
*Reinesii inscript.*, p. 340.

**2** Les Cimbres et les Ambrons.

énormes, les Gaulois atteignirent le sommet du coteau ; mais là, trouvant devant eux la ligne hérissée de piques qui en défendait l'approche, ils éprouvèrent un moment d'hésitation ; ce moment les perdit. Les Romains s'avancant avec impétuosité, leurs premiers rangs furent culbutés, et entraînèrent dans leur mouvement rétrograde la masse qui les suivait. Dans cette presse meurtrière, un grand nombre périrent écrasés, un grand nombre tombèrent sous le fer ennemi ; le gros de l'armée fit retraite précipitamment vers l'extrémité de la plaine, où il reprit ses anciennes positions [Tite-Live, *ibid.*].

Ce premier succès avait animé l'armée romaine ; les travailleurs avaient jeté leurs outils et saisi leurs armes ; Popilius, cédant à l'élan de ses troupes, descendit le coteau, et vint attaquer la ligne gauloise ; mais là le sort se déclara contre lui. La légion qu'il commandait fut enfoncée ; lui-même, ayant eu l'épaule gauche presque traversée d'un **matar** ou matras, espèce de javelot gaulois, fut enlevé tout sanglant du champ de bataille<sup>1</sup>. La blessure du consul augmenta le désordre ; sa légion se débanda, et, le découragement gagnant les autres, la fuite devenait générale, lorsque Popilius, à peine pansé, se fit rapporter dans la mêlée. *Que faites-vous, soldats ? criait-il ; ce n'est pas à des Sabins, à des Latins que vous avez affaire : vous avez tiré l'épée contre des bêtes féroces qui boiront tout votre sang, si vous n'épuisez tout le leur. Vous les avez chassés de votre camp, la montagne est couverte de leurs morts ; il faut en joncher aussi la plaine. En avant les enseignes ! à l'ennemi !* [Tite-Live, VII, 24] Les exhortations du consul ne furent pas vaines ; ses troupes ralliées, se formant en triangle, attaquèrent le centre gaulois, et le rompirent. Les ailes, accourues pour soutenir le centre, furent aussi

culbutées. Tout fut perdu dès lors pour les Cisalpins ; car ils n'étaient pas gens à se rallier comme les Romains, ils connaissaient à peine une discipline et des chefs [Tite-Live, *ibid.*]. S'étant dirigés dans leur fuite du côté du mont Albano, ils s'y fortifièrent ; et l'armée de Popilius retourna à Rome [Tite-Live, *ibid.*].

Durant l'hiver qui suivit, la rigueur du froid et le manque de vivres chassèrent les Gaulois du mont Albano ; ils descendirent dans le plat pays, qu'ils parcoururent jusqu'à la mer. La côte était alors désolée par des pirates grecs, qui infestaient surtout le voisinage du Tibre. Une fois les brigands de mer, suivant l'expression d'un historien, en vinrent aux prises avec les brigands de terre [Tite-Live, VII, 25] ; mais ils se séparèrent sans que les uns ni les autres obtinssent décidément l'avantage. Les Gaulois, après quelques courses, se cantonnèrent près de Pomptinum. Au printemps, l'armée du Latium, forte de quatre légions, vint camper non loin de là ; et, suivant la tactique adoptée dans ces guerres par les généraux romains, elle se contenta d'observer les mouvements de l'ennemi [Tite-Live, *ibid.*]. Le voisinage des deux camps, pendant cette inaction, amena sans doute plus d'une provocation et plus d'un combat singulier. Les annalistes romains nous ont transmis le récit d'un événement de ce genre, mais en le dénaturant par des détails merveilleux qui rappellent le duel de Manlius Torquatus, et par d'autres bien plus extraordinaires encore.

Ici, comme au pont de l'Anio, le provocateur est un géant faisant d'énormes enjambées, et brandissant un long épieu dans sa main droite [Aulu-Gelle, IV, 1] ; le vengeur de Rome est un jeune tribun nommé Valérius ; mais l'honneur de la victoire ne lui appartient pas tout entier. Un corbeau, envoyé par

les dieux [*Ibid.*],

**1 Lævo humero matari propè trajecto.** Tite-Live, VII, 24.  
— On appelait encore matras, au moyen âge, un trait qui se décochait avec l'arbalète, et dont le fer était moins pointu que celui de la flèche.

vient se percher sur son casque ; et de là s'élançant sur le Gaulois, à coups d'ongles et de bec, il lui déchire le visage et les mains, il lui crève les yeux, il l'étourdit du battement de ses ailes ; si bien que le malheureux n'a plus qu'à tendre le cou au romain qui l'égorge [*Aulu-Gelle, IV, 2, Tite-Live, VII, 26*].

Ce qu'il y a de certain, c'est que Rome, ne jugeant pas prudent de pousser à bout l'armée gauloise, fit avec elle une trêve de trois ans, en vertu de laquelle celle-ci put se retirer sans être inquiétée ni par la république, ni par ses alliés ; la route qu'elle parcourut dans cette retraite reçut alors et porta depuis lors le nom de voie gauloise<sup>1</sup>. La trêve se changea bientôt en une paix définitive que les Gaulois observèrent religieusement [*Polybe, II*], quoique leurs amis les Tiburtins fussent cruellement châtiés des secours et de l'asile qu'ils leur avaient prêtés deux fois [*Tite-Live, VIII, 14*]. Une seule année, le bruit de mouvements guerriers dont la Cisalpine était le théâtre vint alarmer Rome. Quand il s'agissait de cet ennemi, dit un historien latin, les rumeurs même les plus vagues n'étaient jamais négligées ; le consul à qui était échu la conduite de cette guerre présumée enrôla jusqu'aux ouvriers les plus sédentaires, bien que ce genre de vie ne dispose nullement au service des armes : une grande armée fut aussi rassemblée à Véies, et il lui fut défendu de s'éloigner davantage dans la crainte de manquer l'ennemi s'il se portait sur Rome par un autre chemin [*Tite-Live, VIII, 20*].

L'alarme était sans fondement ; les précautions furent donc superflues, mais elles témoignent assez quelle épouvante le nom gaulois inspirait aux Romains, et peuvent servir de confirmation à ces paroles mémorables d'un de leurs écrivains célèbres : *Avec les peuples de l'Italie, Rome combattit pour l'empire ; avec les Gaulois, pour la vie* [Salluste, *Guerre de Jugurtha*]. Depuis cinquante ans, les nations cisalpines semblaient avoir renoncé aux courses et au brigandage, lorsqu'une bande nombreuse de Transalpins déboucha des monts, et pénétra jusqu'au centre de la Circumpadane, demandant à grands cris des terres. Pris au dépourvu, les Cisalpins cherchèrent à détourner plus loin l'orage qu'ils n'avaient pas su prévenir. Ils reçurent les nouveaux venus en frères, et partagèrent avec eux leurs trésors [Polybe, II]. *Voilà, leur dirent-ils en montrant le midi de l'Italie, voilà le pays qui nous fournit tout cela ; de l'or, des troupeaux, des champs fertiles vous y attendent, si vous voulez seulement nous suivre.* » Et, s'armant avec eux, ils les emmenèrent sur le territoire étrusque [Polybe, II – Tite-Live, X, 10].

L'Étrurie était à l'abri d'un coup demain. Il y avait déjà longtemps que la confédération préparait en secret un grand armement destiné contre Rome, dont l'ambition menaçait de plus en plus son existence. Ses places étaient approvisionnées, ses troupes sur pied ; il lui était facile de faire face aux bandes qui venaient l'attaquer ; mais cette nouvelle guerre dérangeait tous les plans qu'elle avait formés pour une autre plus importante. Dans son embarras, elle eut recours à un singulier expédient. Elle fit proposer aux Gaulois de s'enrôler à son service tout armés, tout équipés, dans l'état où ils se trouvaient, et d'échanger immédiatement le nom d'ennemis contre celui d'alliés, moyennant une

solde [Tite-Live, X, 10]. L'offre parut convenir ; la solde fut stipulée et livrée d'avance, mais alors les Gaulois refusèrent de marcher. L'argent que nous avons reçu, dirent-ils aux Étrusques, n'est autre qu'un dédommagement pour le butin que nous devons faire dans vos villes ; c'est la rançon de vos champs, le prix de la tranquillité que nous laissons à vos laboureurs [Tite-Live, I. c.]. Maintenant, si vous

**1 Via data est quæ Gallica appellatur.** Sext. Jul. Fronton, *Stratag.*, II, 6.

avez besoin de nos bras contre vos ennemis les Romains, les voilà, mais à une condition : donnez-nous des terres !

Malgré l'insigne mauvaise foi dont les Gaulois venaient de faire preuve, leur nouvelle prétention fut examinée par le conseil suprême de l'Étrurie, tant était grand le désir de se les attacher comme auxiliaires ; et si elle fut rejetée, ce fut moins parce qu'il eût fallu sacrifier quelque portion du territoire, que parce qu'aucune des cités ne consentait à admettre parmi ses habitants **des hommes d'une espèce si féroce** [Tite-Live, X, 10]. Les deux bandes repassèrent l'Apennin avec l'or qui leur avait coûté si peu ; mais, quand il fallut partager, la discorde se mit entre elles ; Transalpins et Cisalpins se livrèrent une bataille acharnée où les premiers périrent presque tous. De tels accès de fureur, dit Polybe, n'étaient rien moins que rares chez ces peuples, à la suite du pillage de quelque ville opulente, surtout lorsqu'ils étaient excités par le vin [Polybe, II].

Sur ces entrefaites, une coalition générale se forma contre Rome. Les Samnites, poussés à bout,



sollicitaient vivement les Ombres et les Étrusques de se liguer avec eux pour une cause juste, une cause sainte ; pour délivrer l'Italie d'une république insatiable, perfide, tyrannique, qui ne voulait souffrir, autour d'elle, de paix que la paix de ses esclaves, et dont la domination était pourtant mille fois plus intolérable que toutes les horreurs de la guerre [Tite-Live, IX, X, c. 6]. — Vous seuls pouvez sauver l'Italie, disait au conseil des Lucumons l'ambassadeur samnite ; vous êtes vaillants, nombreux, riches, et vous avez à vos portes une race d'hommes née au milieu du fer, nourrie dans le tumulte des batailles, et qui à son intrépidité naturelle joint une haine invétérée contre le peuple romain, dont elle se vante, à juste titre, d'avoir brûlé la ville et réduit l'orgueil à se racheter à prix d'or ? [Tite-Live, X, 16] Il insistait sur l'envoi immédiat d'émissaires qui parcourraient la Circumpadane, l'argent à la main, et solliciteraient les chefs gaulois à prendre les armes. L'Etrurie et l'Ombrie entrèrent avec empressement dans le plan des Samnites ; et des ambassadeurs, envoyés à Séna, à Bononia, à Médiolanum, parvinrent à conclure une alliance entre les nations cisalpines et la coalition italique.

La nouvelle d'un armement formidable chez les Samnites, les Étrusques, les Ombres, surtout chez les Gaulois, jeta dans Rome la consternation ; et de prétendus prodiges, fruits de la frayeur populaire, vinrent fournir à cette frayeur même un aliment de plus. On racontait que la statue de la Victoire, descendue de son piédestal, comme si elle eût voulu quitter la ville, s'était tournée vers la porte Colline, porte de fatale mémoire, par où les Gaulois l'avaient jadis envahie après la journée d'Allia. Ce souvenir préoccupait tous les esprits ; ce nom était dans toutes les bouches.

Citoyens, sujets, alliés de la république, se levèrent en masse ; les vieillards mêmes furent enrôlés et organisés en cohortes particulières<sup>1</sup>. Trois armées se trouvèrent bientôt sur pied ; deux furent placées autour de la ville pour en couvrir les approches, tandis que la troisième, forte de soixante mille hommes, devait agir à l'extérieur.

C'était entre la rive gauche du Tibre et l'Apennin, dans l'Ombrie, près de la ville d'Aharna, que les coalisés se réunissaient, mais lentement à cause de l'hiver. A mesure que leurs forces arrivaient, elles se distribuaient dans deux grands camps dont le premier recevait les Gaulois et les Samnites, l'autre les Étrusques

**1 *Seniorum cohortes factæ*.** Tite-Live, X.

et les Ombres. Non loin de cette même ville d'Aharna, se trouvaient alors cantonnées deux légions romaines que le sénat y avait envoyées précédemment pour contenir le pays. Surprises par la réunion inopinée des confédérés, elles ne pouvaient faire retraite sans être accablées ; elles attendaient des secours de Rome, occupant une position fortement retranchée, et résolues à s'y défendre jusqu'à ce qu'on les vint délivrer. Le sénat n'osait l'entreprendre de peur d'exposer en pure perte de nouvelles légions ; mais Q. Fabius Maximus, l'un des consuls, prit sur lui la responsabilité de l'événement [Tite-Live, X, 21 et sqq.].

Fabius était un vieillard actif, excellent pour un coup de main, et à qui l'âge n'avait rien enlevé de l'audace, ni malheureusement de l'imprudence de la jeunesse. Il partit avec cinq mille hommes, passa le Tibre, joignit et ramena les deux légions, sans trouver d'obstacle ; mais ensuite il gâta tout le fruit

de cette manœuvre hardie. Prenant pour de la peur l'inaction des confédérés, il s'imagina pouvoir contenir l'Étrurie, et faire face à la coalition avec le peu de forces qu'il avait alors sous ses ordres ; et, les disséminant de côté et d'autre, il plaça une seule légion en observation près de Clusium, presque sur la frontière ombrienne. Au milieu de l'épouvante générale qu'il semblait braver, Fabius affectait une confiance immodérée ; on l'entendait répéter à ses soldats : *Soyez tranquilles ; moins vous serez, plus riches je vous rendrai* [Tite-Live, X, 25]. Ces bravades finirent par alarmer le sénat, qui le rappela à Rome pour y rendre compte de sa conduite ; après de sévères réprimandes, on le contraignit de partager la conduite de la guerre avec son collègue P. Decius. Ils partirent donc tous les deux de Rome à la tête de cinquante-cinq mille hommes formant le reste de l'armée active. Comme ils approchaient de Clusium, ils entendirent des chants sauvages, et aperçurent à travers la campagne des cavaliers gaulois qui portaient des têtes plantées au bout de leurs lances, et attachées au poitrail de leurs chevaux [Ibid., 26]. Ce fut la première nouvelle qu'ils eurent du massacre de toute une légion.

En effet, à peine Fabius avait-il quitté l'Étrurie, qu'une troupe de cavaliers Sénons, passant le Tibre pendant la nuit, vint cerner dans le plus grand silence la légion cantonnée près de Clusium [Tite-Live, l. c. – Polybe, II]. Tout, jusqu'au dernier homme, y fut exterminé [Tite-Live, X, 26]. Un sort pareil attendait inévitablement les autres divisions romaines disséminées en Étrurie, si P. Decius et ses cinquante-cinq mille hommes avaient tardé davantage. A la vue des enseignes consulaires, les Sénons repassèrent précipitamment le fleuve [295 av. J.-C.].

Le plan de campagne prescrit par le sénat aux consuls était tracé avec sagesse et habileté. Ceux-ci devaient, à la tête de leurs soixante-six mille hommes, faire face aux troupes réunies des coalisés, mais en évitant une affaire générale ; tandis que les deux armées qui couvraient Rome pénétreraient, par les rives gauche et droite du Tibre, dans l'Ombrie méridionale et dans l'Étrurie, et mettraient à feu et à sang le pays, pour obliger les Ombres et les Étrusques à revenir défendre leurs foyers. Ce ne serait qu'après cette séparation que l'armée consulaire devait attaquer les Samnites et les Gaulois, dont on espérait alors avoir bon marché. Conformément à ce plan, les deux consuls après avoir promené longtemps la masse des confédérés d'un canton à l'autre de l'Ombrie, sans vouloir jamais accepter le combat, passèrent l'Apennin, et allèrent se poster au pied oriental de cette chaîne, non loin de la ville de Sentinum. Les Ombres et les Étrusques à la fin perdirent patience ; ils recevaient de leur patrie des nouvelles chaque jour plus désolantes ; leurs villes étaient incendiées, leurs champs dévastés, leurs femmes traînées en esclavage ; quoiqu'en pût souffrir la cause commune, ils se séparèrent de leurs confédérés<sup>1</sup>.

Aussitôt les rôles changèrent. Ce furent les Romains qui cherchèrent avec empressement l'occasion d'une bataille décisive, et les Gallo-Samnites qui l'évitèrent avec opiniâtreté ; cependant, au bout de deux jours d'hésitation, ceux-ci prirent leur parti, et déployèrent leurs lignes dans une vaste plaine devant Sentinum. Les Gaulois occupèrent la droite de l'ordre de bataille ; leur infanterie était soutenue par mille chariots de guerre, outre une cavalerie forte et habile [Tite-Live, *ibid.* – Paul Orose, *ibid.*]. Eux seuls en Italie faisaient

usage de ces chariots, qu'ils manœuvraient avec une dextérité remarquable. Chaque chariot, attelé à des chevaux très fougueux, contenait plusieurs hommes armés de traits, qui tantôt combattaient d'en haut, tantôt sautaient au milieu de la mêlée pour y combattre à pied, réunissant à la fermeté du fantassin la promptitude du cavalier [César, *Guerre des Gaules*, IV, 33]. Le danger devenait-il pressant, ils se réfugiaient dans leurs chariots, et se portaient à toute bride sur un autre point. Les Romains admiraient l'adresse du guerrier gaulois à lancer son chariot, à l'arrêter sur les pentes les plus rapides, à faire exécuter à cette lourde machine toutes les évolutions exigées par les mouvements de la bataille ; on le voyait courir sur le timon, se tenir ferme sur le joug, se rejeter en arrière, descendre, remonter ; tout cela avec la rapidité de l'éclair [*Ibid.*].

Les Romains sortirent avec joie de leur camp, et formèrent leur ordre de bataille ; Fabius se plaça à la droite vis-à-vis des Samnites ; Decius à la gauche fit face aux Gaulois. Comme les préparatifs étaient terminés, et que les Romains n'attendaient plus que le signal de leurs chefs, une biche chassée des montagnes voisines par un loup, entra dans l'intervalle qui séparait les deux armées, et se réfugia du côté des Gaulois, qui la tuèrent ; le loup tourna vers les Romains, mais ceux-ci ouvrirent leurs rangs pour le laisser passer [Tite-Live, X, 27]. Alors un légionnaire, de la tête de la ligne, s'écria d'une voix forte : Camarades, la fuite et la mort passent de ce côté où vous voyez étendu par terre l'animal consacré à Diane. Le loup au contraire, échappé au péril sans blessure, présage notre victoire par la sienne ; le loup consacré à Mars nous rappelle que nous sommes enfants de ce dieu, et que notre père a les yeux sur nous [*Ibid.*]. Ce fut

dans cette confiance que l'armée romaine engagea le combat.

Le choc commença par la droite que commandait Fabius ; il fut reçu avec fermeté par les Samnites, et de part et d'autre les avantages se balancèrent longtemps. A la gauche, l'infanterie de Decius chargea les Gaulais, mais ne produisit rien de décisif. Decius, dans la vigueur de l'âge, brûlait d'enlever la victoire à son vieux collègue. Il rassemble toute sa cavalerie, composée de l'élite de la jeunesse romaine, l'anime par ses discours, se met à sa tête, et va fondre sur la cavalerie gauloise qu'il disperse aisément ; elle essaie de se rallier, il l'enfoncé une seconde fois. Mais alors l'infanterie gauloise s'entrouvre, et, avec un bruit assez épouvantable, s'élancent les chars, qui rompent et culbutent les escadrons ennemis [Tite-Live, X, 28]. En un moment toute cette cavalerie victorieuse est anéantie. Les chariots se dirigent ensuite vers les légions, et pénètrent dans leur masse compacte ; l'infanterie et la cavalerie gauloise accourant complètent la déroute. Decius s'épuise en efforts pour retenir les siens qui fuient ; il les arrête ; il les conjure : **Malheureux !** leur crie-t-il ; **pensez-vous qu'on se sauve en fuyant ?** Convaincu enfin de l'inutilité de tout effort humain, se maudissant

**1** Tite-Live, X, 26-27. — Jul. Front., *Stratag.*, I, 8. — Paul Orose, IV, 21.

lui-même, il prend la résolution à mourir, mais d'une mort qui expie du moins sa faute, et répare le mal qu'il a causé [*Ibid.*].

C'était, chez les peuples latins, une croyance fermement établie, qu'un général qui, dans une bataille désespérée, se dévouait aux dieux

infernoux prévenait par là la destruction de son armée ; et qu'alors, suivant l'expression consacrée, la terreur, la fuite, le carnage, la mort, la Mère des dieux du ciel, la colère des dieux des enfers [*Ibid.*], passaient des rangs des vaincus dans ceux des vainqueurs. Un événement très récent, où le père même de Decius avait joué le principal rôle, donnait à cette croyance religieuse une autorité qui semblait la mettre au-dessus de tout doute. Dans une des dernières guerres, entre les Romains et les Latins, on avait vu les premiers, déjà vaincus et fugitifs, se rallier par la vertu d'un semblable dévouement, et rentrer victorieux sur le champ de bataille. Ce souvenir se retraça vivement à l'imagination de Decius : Ô mon père ! s'écria-t-il, je te suis, puisque le destin des Decius est de mourir pour conjurer les désastres publics [*Tite-Live*, x, 28]. Il fit signe au grand pontife, qui se tenait près de lui, de l'accompagner, se retira à quelque distance hors de la mêlée, et mit pied à terre.

Suivant le cérémonial établi, Decius plaça sous ses pieds un javelot, et la tête couverte d'un pan de sa robe, le menton appuyé sur sa main droite [*Tite-Live*, viii], il répéta phrase par phrase la formule que le grand prêtre récita à son côté. Janus, Jupiter, père Mars, Quirinus, Bellone, Lares, dieux nouveaux, dieux indigètes, dieux qui avez puissance sur nous et sur nos ennemis, dieux Mânes, je vous offre mes vœux, je vous prie, je vous conjure d'octroyer force et victoire au peuple romain, fils de Quirinus ; de faire peser la terreur, l'épouvante, la mort, sur les ennemis du peuple romain fils de Quirinus. Par ces paroles j'entends dévouer aux dieux Mânes et à la terre les légions ennemies pour le salut de la république romaine, et pour celui des auxiliaires des enfants de Quirinus [*Tite-Live*, viii]. Ensuite il prononça les plus terribles imprécations contre sa

tête, contre les têtes, les corps, les armes, les drapeaux de l'ennemi ; et, commandant à ses lieutenants de publier par toute l'armée ce qu'ils avaient vu, il monte à cheval, s'élance et disparaît au milieu d'un épais bataillon de Gaulois.

Ce noble sacrifice ne fut point sans fruit ; à peine la rumeur en est répandue que les fuyards s'arrêtent, et que, pleins d'un courage superstitieux, ils reviennent au combat. Ils croient voir l'armée gauloise en proie à la peur et aux furies. Voyez, disent les uns, **ils restent immobiles et engourdis autour du cadavre du consul.** — **Ils s'agitent comme des aliénés,** disaient les autres ; **mais leurs traits ne blessent plus.** Le grand-prêtre cependant courait à cheval de rang en rang. **La victoire est à nous,** criait-il, **les Gaulois plient. Decius les appelle à lui ; Decius les entraîne chez les morts !** [Tite-Live, X, 23]

Dans ce moment Fabius, qui avait pria l'avantage sur les Samnites, informé de la détresse de l'aile gauche, détache pour la secourir une division de son armée. L'aile gauche romaine regagne du terrain. Les Gaulois, réduits à la défensive, se forment en carré, et, joignant leurs boucliers l'un contre l'autre comme un enceinte de palissades, reçoivent l'ennemi de pied ferme. Les Romains les entourent, et, ramassant les javelots et les épieux dont la terre était jonchée, brisent les boucliers gaulois, et cherchent à se faire jour dans l'intérieur du carré [Ibid., 29] ; mais les brèches étaient aussitôt refermées. Cependant l'armée samnite, après avoir longtemps résisté à l'aile droite des Romains, lâche pied, et traverse le champ de bataille près du carré gaulois ; mais, au lieu de s'y rallier et de le secourir, elle passe outre, et court se renfermer dans le camp. Fabius survient, et l'armée romaine



tout entière se réunit contre les Cisalpins : ils furent rompus de toutes parts et écrasés. La coalition, dans cette journée fatale, perdit vingt-cinq mille hommes, la plupart Gaulois : le nombre des blessés fut plus grand<sup>1</sup>.

Le désastre de Sentinum [284 av. J.-C.] dégoûta les Cisalpins d'une alliance dans laquelle ils avaient été si honteusement sacrifiés au bout de quelques années cependant, ils reprirent les armes à la sollicitation des Étrusques. Mais déjà le Samnium se résignait au joug des Romains ; plusieurs même des cités de l'Étrurie, gagnées par les intrigues du sénat, avaient fait leur paix particulière ; et la cause de l'Italie était presque désespérée. Ce furent les Sénons qui consentirent à seconder les dernières tentatives du parti national étrusque ; guidés par lui, ils vinrent mettre le siège devant Arétium [aujourd'hui Arezzo], la plus importante des cités vendues aux Romains. Ceux-ci n'abandonnèrent pas leurs partisans ; ils envoyèrent dans le camp sénonais des commissaires chargés de déclarer aux chefs cisalpins que la république prenait Arétium sous sa protection ; et qu'ils eussent à en lever le siège immédiatement s'ils ne voulaient pas entrer en guerre avec elle. On ignore ce qui se passa dans la conférence, si les Romains prétendirent employer, à l'égard de cette nation fière et irritable, le langage hautain et arrogant qu'ils parlaient au reste de l'Italie, ou si, comme un historien le fait entendre, la vengeance personnelle d'un des chefs kimris amena l'horrible catastrophe ; mais les commissaires furent massacrés et leurs membres dispersés avec les lambeaux de leurs robes et les insignes de leurs dignités, autour des murailles d'Arétium<sup>2</sup>.

A cette nouvelle, le sénat irrité fit marcher deux

armées contre les Sénons. La première, conduite par Corn. Dolabella, entrant à l'improviste sur leur territoire, y commit toutes les dévastations d'une guerre sans quartier ; les hommes étaient passés au fil de l'épée<sup>3</sup> ; les maisons et les récoltes brûlées ; les femmes et les enfants traînés en servitude. La seconde, sous le commandement du préteur Cecilius Metellus, attaqua le camp gaulois d'Arétium ; mais dès le premier combat elle fut mise en déroute ; Metellus resta sur la place avec treize mille légionnaires, sept tribuns et l'élite des jeunes chevaliers<sup>4</sup>.

Jamais plus violente colère n'avait transporté les Sénons ; la guerre leur paraissait trop lente à quarante lieues du Capitole. **C'est à Rome qu'il faut marcher**, s'écriaient-ils, **les Gaulois savent comment on la prend !** Ils entraînèrent avec eux les Etrusques, et atteignirent sans obstacle le lac Vadimon, situé sur la frontière du territoire romain. Mais l'armée de Dolabella avait eu le temps de se replier sur la ville ; grossie par les débris de l'armée de Metellus et par des renforts arrivés de Rome, elle livra aux troupes gallo-étrusques une bataille dans laquelle celles-ci furent accablées. Les Sénons firent des prodiges de valeur, et un petit nombre seulement regagna son pays<sup>5</sup>. Les Boïes essayèrent de venger leurs compatriotes ; vaincus eux-mêmes, ils se virent contraints de demander la paix [Polybe, II] ; ce fut la première que les Romains imposèrent aux nations cisalpines.

Le sénat put alors achever sans trouble et avec régularité, sur le territoire sénonais, l'œuvre d'extermination commencée par Dolabella. Tous les hommes

<sup>1</sup> Tite-Live, *l. c.* — Paul Orose (IV, 21) fait monter le

nombre des morts à 40.000. — Diodore de Sicile n'en compte pas moins de 100.000.

2 Polybe, II. — Tite-Live, *epitom.*, XI. - Paul Orose, III, 22. — Appian, *ap. Fulv. Ursin*, p. 343, 351.

3 Denis d'Halicarnasse. — Flor. I, 13.

4 Paul Orose, III, 22. — Tite-Live, *epitim* XII — Polybe, II.

5 Polybe, II. — Tite-Live, *epitom.* XII. — Florus, I, 13. — Paul Orose, III, 22.

qui ne se réfugièrent pas chez les nations voisines périrent par l'épée ; les enfants et les femmes furent épargnés, mais, comme la terre, ils devinrent une propriété de la république. Puis on s'occupa, à Rome, d'envoyer une colonie dans le principal bourg des vaincus, à Séna, sur la côte de l'Adriatique.

Voici la marche que suivaient les Romains, lorsqu'ils fondaient une colonie. D'ordinaire le peuple assemblé nommait les familles auxquelles il était assigné des parts sur le territoire conquis ; ces familles s'y rendaient militairement, enseignes déployées, sous la conduite de trois commissaires appelés triumvirs. Arrivés sur les lieux, avant de commencer aucun travail d'établissement, les tribuns faisaient creuser une fosse ronde, au fond de laquelle ils déposaient des fruits et une poignée de terre apportés du sol romain ; puis, attelant à une charrue dont le soc était de cuivre un taureau blanc et une génisse blanche, ils marquaient par un sillon profond l'enceinte de la ville future ; et les colons suivaient, rejetant dans l'intérieur de la ligne les mottes soulevées par la charrue. Un pareil sillon circonscrivait l'enceinte totale du territoire colonisé ; un autre servait de limite aux propriétés particulières. Le taureau et la génisse étaient ensuite sacrifiés en grande pompe aux divinités que la ville choisissait pour protectrices. Deux

magistrats, nommés duumvirs, et un sénat élu parmi les principaux habitants, composaient le gouvernement de la colonie ; ses lois étaient les lois de Rome. C'est ainsi que s'éleva, parmi les nations gauloises de l'Italie, une ville romaine, sentinelle avancée de sa république, foyer d'intrigues et d'espionnage, jusqu'à ce qu'elle pût servir de point d'appui à des opérations de conquête.

L'ambition des Romains était satisfaite, leur vanité ne l'était pas. Ils voulurent avoir reconquis cet or au prix duquel ils s'étaient rachetés, il y avait alors cent sept ans, et que les nations italiennes leur avaient tant de fois et si amèrement reproché. Le propréteur Drusus rapporta en grande pompe à Rome, et déposa au Capitole des lingots d'or et d'argent et des bijoux trouvés dans le trésor commun des Sénon ; et l'on proclama avec orgueil que la honte des anciens revers était effacée, puisque la rançon du Capitole était rentrée dans ses murs, et que les fils des incendiaires de Rome avaient péri jusqu'au dernier [Florus, I, 13].

# CHAPITRE IV

*Arrivée et établissement des Belges dans la Gaule. — Une bande de Tectosages émigre dans la vallée du Danube. — Nations galliques de l'Illyrie et de la Pæonie ; leurs relations avec les peuples grecs. — Les Galls et les Kimris se réunissent pour envahir la Grèce. — Première expédition en Thrace et en Macédoine ; elle échoue. — Seconde expédition ; les Gaulois s'emparent de la Macédoine et de la Thessalie ; ils sont vaincus aux Thermopyles ; ils dévastent l'Étolie ; ils forcent le passage de l'OËta ; siège et prise de Delphes ; pillage du temple. — Retraite désastreuses des Gaulois ; leur roi s'enivre et se tue ; ils regagnent leur pays et se séparent.*

L'IRRUPTION en Italie de cette bande de Gaulois transalpins dont nous avons raconté dans le chapitre précédent l'alliance avec les Cisalpins et bientôt la destruction complète, se rattachait à de nouveaux mouvements de peuples dont la Gaule transalpine était encore le théâtre. Celle des trois grandes confédérations kimriques d'outre Rhin qui avoisinait de plus près ce pays, la confédération des Belgs ou Belges, dans la première moitié du quatrième siècle<sup>1</sup>, avait franchi le Rhin tout à coup et envahi la Gaule septentrionale, jusqu'à la chaîne des Vosges à l'est, et, au midi, jusqu'au cours de la Marne et de la Seine. La résistance des Galls et des Kimris, enfants de la première conquête, ne permit

pas aux nouveaux venus de dépasser ces barrières. Deux de leurs tribus seulement, les Arécomiques et les Tectosages, parvinrent à se faire jour, et après avoir traversé le territoire gaulois dans toute sa longueur, s'emparèrent d'une partie du pays situé entre le Rhône et les Pyrénées orientales. Les Arécomiques subjuguèrent l'Ibéro-Ligurie entre les Cévennes et la mer ; les Tectosages s'établirent entre ces montagnes et la Garonne, et adoptèrent pour leur chef-lieu Tolosa, ville d'origine, selon toute apparence, ibérienne, qui avait passé autrefois des mains des Aquitains dans les mains des Galls pour tomber ensuite et rester dans celles des Kimris. Séparées l'une de l'autre par la seule chaîne des Cévennes, les tribus arécolnique et tectosage formèrent une nation unique qui continua de porter le nom de Belg, que ses voisins, les Galls et Ibères, prononçaient *Bolg*, *Volg* et *Volk*<sup>2</sup>.

Nous ne savons rien des guerres que les Belges, avant de rester possesseurs paisibles du pays qu'ils avaient envahi, soutinrent contre les populations antérieures. L'histoire nous montre seulement les Tectosages, vers l'année 281, faisant partir de Tolosa une émigration considérable, sur les motifs de laquelle les écrivains ne sont pas d'accord. Les uns l'attribuent à l'excès de population [Justin, 24, 4] qui de bonne heure se serait fait sentir parmi les Volkes serrés

<sup>1</sup> Pour fixer, même d'une manière approximative et vague, l'époque de l'arrivée des Belges en deçà du Rhin, nous n'avons absolument aucune autre donnée que l'époque de leur établissement dans la partie de la Gaule que nous appelons aujourd'hui le Languedoc ; établissement qui paraît avoir été postérieur de très peu de temps à l'arrivée de la horde. Or, tous les récits mythologiques ou historiques, et tous les périple, y compris celui de Scyllax écrit vers l'an 350 avant J.-C., ne font mention que de Ligures et d'Ibéro-

Ligures sur la côte du bas Languedoc où s'établirent plus tard les Volkes ou Belges. Ce n'est que vers l'année 281 que ce peuple est nommé pour la première fois ; en 218, lors du passage d'Annibal, il en est de nouveau question. C'est donc entre 350 et 281 qu'il faut fixer l'établissement des Belges dans le Languedoc ; ce qui placerait leur arrivée en deçà du Rhin dans la première moitié du quatrième siècle. Il est remarquable que cette époque coïncide avec celle d'une longue paix entre les Cisalpins et Rome, et de tentatives d'émigration de la Gaule transalpine en Italie. **2** Les Belges, dans les anciennes traditions irlandaises, sont désignés par le nom de **Fir-Bholg** (*Ancient Irish hist. passim*). Ausone (*de clar. urb.* — Narbo.) témoigne que le nom primitif des Tectosages était Bolg. ... **Tectosagos primævo nomine Belgas**. Cicéron leur donne celui de *Belgæ*. **Belgarum Allobrogumque testimoniis credere non timeris ?** (*Pro Man. Fonteio*. Dom Bouquet, *Recueil des hist., etc.*, p. 656.) - Les manuscrits de César portent indifféremment *Volgæ* et *Volcæ*. — Enfin saint Jérôme nous apprend que l'idiome des Tectosages était le même que celui de Trèves, ville capitale de la Belgique. V. ci-dessous les chap. VI et X.

étroitement de tout côté par les anciennes peuplades galliques, aquitaniques et liguriennes ; d'autres lui assignent pour cause des révoltes et des guerres intestines. **Il s'éleva chez les Tectosages, disent-ils, de violentes dissensions, par suite desquelles un grand nombre d'hommes furent chassés et contraints d'aller chercher fortune au dehors** [Strabon, 4. – Polybe, 2.]. Les émigrants, quel que fût le motif de leur départ, sortirent de la Gaule par la forêt Hercynie et entrèrent dans la vallée du Danube ; c'était la route qu'avaient suivie, 321 ans auparavant, les Galls compagnons de Sigovèse [ch. 1]. Dans ce laps de temps, ces anciens émigrés de la Gaule s'étaient prodigieusement accrus ; maîtres des meilleures vallées des Alpes, ils formaient de grands corps de nations qui s'étendaient jusqu'aux montagnes de l'Épire, de la Macédoine et de la

Thrace. Bien que placés sur la frontière des peuples grecs, ils n'étaient entrés en relation avec eux que fort tard, et voici à quelle occasion.

L'an 340 avant notre ère, Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, ayant fait une expédition, vers les bouches du Danube, contre les tribus scythiques ou teutoniques qui ravageaient la frontière de Thrace, quelques Galls se rendirent dans son camp, attirés soit par la curiosité du spectacle, soit par le désir de voir ce roi déjà fameux. Alexandre les reçut avec affabilité, les fit asseoir à sa table, au milieu de sa cour, et prit plaisir à les éblouir de cette magnificence dont il aimait à s'environner, jusque sur les champs de bataille. Tout en buvant, il causait avec eux par interprète : *Quelle est la chose que vous craignez le plus au monde ?* leur demanda-t-il, faisant allusion à la célébrité de son nom et au motif qu'il supposait à leur visite. *Nous ne craignons, répliquèrent ceux-ci, rien que la chute du ciel.* — *Cependant, ajoutèrent-ils, nous estimons l'amitié d'un homme tel que toi* [Strabon, 7]. Alexandre dissimula prudemment la mortification que cette réponse dut lui faire éprouver, et se tournant vers ses courtisans non moins surpris que lui, il se contenta de dire : *Voilà un peuple bien fier !* [Arrien, *Alex.*, 1, 6] Toutefois, avant de quitter ses hôtes, il conclut avec eux un traité d'amitié et d'alliance.

Mais Alexandre mourut à la fleur de l'âge, au fort de ses conquêtes, à mille lieues de sa patrie, et le vaste empire qu'il avait créé fut dissous. Tandis que ses généraux prenaient les armes pour se disputer son héritage, les républiques asservies par lui ou par son père s'armaient aussi pour reconquérir leur indépendance. Tout présageait à la Grèce une longue suite de bouleversements ; tout



semblait convier à cette riche proie de sauvages voisins avides de pillage et de combats. Dès les premiers symptômes de guerre civile, les Galls s'adressèrent aux républiques du Péloponnèse et de la Hellade, offrant d'être leurs auxiliaires contre le roi de Macédoine ; mais une telle proposition fut repoussée avec hauteur<sup>1</sup>. Rebutés par les républiques, ils s'adressèrent au roi de Macédoine, qui se montra moins dédaigneux ; il en prit à son service, et en fit passer aux rois d'Asie, ses amis, des bandes nombreuses<sup>2</sup>.

Plus les affaires de la Grèce s'embrouillèrent, plus s'accrut l'importance des Gaulois soldés ; ils furent d'un grand secours aux rois dans leurs interminables querelles ; mais souvent aussi ils leur firent payer cher les services du champ de bataille. On raconte à ce sujet qu'Antigone, un des successeurs d'Alexandre, ayant engagé dans ses troupes une bande de Galls du Danube, à raison d'une pièce d'or par tête, ceux-ci amenèrent avec eux leurs femmes et leurs enfants,

<sup>1</sup> Pausanias, *Mess. Hanov*, 1613. p. 269.

<sup>2</sup> Polyæn., *Stratag.*, 4, 8. — Plutarque, *Paral.*, p. 309. — Stob., *Serm.*, 10.

et, qu'à la fin de la campagne, ils réclamèrent la solde pour leur famille comme pour eux. Une pièce d'or a été promise par tête de Gaulois, disaient-ils, ne sont-ce pas là des Gaulois ? [Polyæn, *Strat.*, 4, 6] Cette interprétation commode, qui faisait monter la somme stipulée à cent talents au lieu de trente<sup>1</sup>, ne pouvait être du goût d'Antigone ; la dispute s'échauffa, et les Galls menacèrent de tuer les otages qu'ils avaient entre les mains. Il fallut au roi grec toute l'habileté qui caractérisait sa nation pour sauver ses otages et son argent, et se délivrer lui-

même de ces auxiliaires dangereux.

Introduits au sein de cette Grèce déchirée par tant de factions, les Galls sentirent bientôt sa faiblesse et leur force ; ils se lassèrent de combattre à la solde d'un peuple qu'ils pouvaient dépouiller. Un chef de bande, nommé Cambaules<sup>2</sup>, entra pour son propre compte dans la Thrace, dont il ravagea la frontière ; et quoiqu'il n'y restât que très peu de temps, il en rapporta assez de butin pour exciter la cupidité de toute sa nation [Pausanias, 10]. Les émigrés Tectosages, arrivés sur ces entrefaites, décidèrent l'impulsion générale ; de concert avec les peuples galliques, ils organisèrent une expédition dont la conduite fut confiée à un chef qui paraît avoir été de race kymrique. Le nom de cet homme nous est inconnu ; l'histoire nous apprend seulement qu'il tirait son origine de la tribu des *Praus* ou *hommes terribles*<sup>3</sup> ; et comme l'autre chef, non moins fameux, qui prit et brûla Rome, elle ne le désigne habituellement que par son titre de *Brenn* ou roi de guerre. Ses talents comme général, son intrépidité, ses saillies spirituelles et railleuses, son éloquence même, lui valurent une grande renommée dans l'antiquité, et les éloges d'écrivains qui certes n'avaient aucun motif de partialité, ni pour l'homme, ni pour la nation.

Des régions de la haute Macédoine, comme d'un point central, partent quatre grandes chaînes de montagnes. La plus considérable, celle du mont Hémus, se dirige vers l'est, entoure la Thrace, borde le Pont-Euxin et envoie une branche de collines vers Byzance et vers l'Hellespont. Une seconde chaîne se détache du plateau de la haute Macédoine en même temps que l'Hémus, mais se prolonge vers le sud-est : c'est le Rhodope. Une

troisième court de l'est vers l'ouest, celle des monts que les Galls avaient nommés Alban<sup>4</sup>. Enfin la quatrième, s'étendant au sud et au midi, donne naissance à toutes les montagnes de la Thessalie, de l'Épire, de la Grèce propre et de l'Archipel<sup>5</sup>. Conformément à cette disposition géographique, le Brenn dirigea sur trois points les forces de l'invasion. Son aile gauche, commandée par Cerethrius, ou plus correctement Kerthrwyz<sup>6</sup>, entra dans la Thrace avec ordre de la saccager et de passer ensuite dans le nord de la Macédoine, soit par le Rhodope, soit en côtoyant la mer Égée. Son aile droite marcha vers la frontière de l'Épire pour envahir de ce côté la Macédoine méridionale et la Thessalie, tandis que lui-même, à la tête de l'armée du centre, pénétrait dans les hautes montagnes qui bornent la Macédoine au nord. Ces montagnes servaient de retraite à des peuplades sauvages d'origine thracique et illyrienne, continuellement en guerre avec les Galls. Il importait au succès de l'expédition et à la sauvegarde des tribus gauloises, durant l'absence d'une partie de ses guerriers, que ces peuplades ennemies fussent ou soumises ou détruites dès l'ouverture de la campagne : mais retranchées dans d'épaisses forêts, au

<sup>1</sup> Un talent pouvait équivaloir à 5.500 fr.

<sup>2</sup> Cambaules, **Camb**, force ; **baol**, destruction.

<sup>3</sup> Strabon, 4. — **Braw**, en langue galloise, signifie *terreur* ; **bras**, en gaélic, *terrible*.

<sup>4</sup> Ils étaient appelés par les Grecs **Albani** et aussi **Albii** (Strabon).

<sup>5</sup> Maltebrun, *Géographie de l'Europe*, vol. VI, p. 223.

<sup>6</sup> **Certh**, célèbre, remarquable ; **Certhrwyz**, gloire. Owen's Welsh diction.

milieu de rochers inaccessibles, elles surent résister plusieurs mois à tous les efforts du Brenn. Celui-ci

n'épargna aucun moyen pour en triompher. On prétend qu'il empoisonna des bandes entières avec des vivres qu'il se laissait enlever dans des fuites simulées<sup>1</sup> ; enfin ces peuplades furent exterminées par le fer, le feu et le poison, ou contraintes de livrer au vainqueur, sous le nom de soldats auxiliaires, l'élite de leur jeunesse [Appien, *de Bell. Illyr.*]. Le Brenn songea alors à descendre le revers méridional de l'Hémus, pour aller rejoindre en Macédoine la division de Cerethrius et l'armée de droite ; mais, comme on le verra tout à l'heure, des événements contraires l'arrêtèrent dans sa marche et le firent changer, de résolution.

Tandis que le Brenn bataillait contre les montagnards de l'Hémus, l'aile droite arriva sans difficulté sur la frontière occidentale de la Macédoine [281 av. J.-C.] ; elle avait pour chef un guerrier probablement Tectosage, appelé Bolg ou Belg<sup>2</sup>. Avant de poser le pied sur le territoire de la Grèce, Belg s'avisa d'une formalité qu'il crut sans doute équivaloir à une déclaration de guerre ; il fit sommer le roi de Macédoine, alors Ptolémée, fils de Ptolémée, roi d'Égypte, de lui payer immédiatement une somme pour la rançon de ses états, s'il voulait conserver la paix<sup>3</sup>. Une telle sommation, si nouvelle pour les soldats de Philippe et d'Alexandre, surprit à juste titre les Macédoniens, mais elle jeta dans une colère terrible le roi Ptolémée, à qui, la violence de son caractère avait mérité le surnom de *Foudre*<sup>4</sup>. Si vous avez quelque chose à espérer de moi, dit-il avec emportement aux députés gaulois, annoncez à ceux qui vous envoient qu'ils déposent sur-le-champ leurs armes et me livrent leurs chefs ; et qu'alors je verrai quelle paix il me convient de vous accorder. [Justin, 24, 5] Les messagers, en entendant ces paroles, se mirent à rire. Tu verras

bientôt, lui dirent-ils, si c'était dans notre intérêt ou dans le tien que nous te proposons la paix [*Ibid.*]. Belg passa la frontière, et s'avança à marches forcées dans l'intérieur du royaume ; il ne tarda pas à rencontrer l'armée macédonienne, que le Foudre lui-même commandait, monté sur un éléphant, à la manière des rois de l'Asie [*Memnon, Hist. ap. Phot., 15*].

De part et d'autre on fit ses dispositions pour la bataille. Ptolémée, suivant la tactique grecque, rangea sur les flancs son infanterie légère et sa cavalerie ; au centre, son infanterie pesante, armée de longues piques, se forma en phalange. Les Grecs appelaient de ce nom un bataillon carré de cinq cents hommes de front, sur seize de profondeur, tous tellement serrés les uns contre les autres que les piques du cinquième rang dépassaient de trois pieds la première ligne ; les rangs les plus intérieurs, ne pouvant se servir de leurs armes, appuyaient les premiers, soit pour augmenter la force de l'attaque, soit pour soutenir le choc des charges ennemies. La phalange était la gloire de l'armée macédonienne ; Philippe, Alexandre, et les successeurs de ce conquérant, lui avaient été redevables de leurs plus grands succès. Cependant ce corps si redoutable ne résista pas à l'audace impétueuse des Gaulois ; après un combat terrible, il fut enfoncé ; l'éléphant qui portait le roi tomba criblé de javelots ; lui-même, saisi vivant, fut mis en pièces, et sa tête promenée au bout d'une pique, à la vue des ailes macédoniennes qui tenaient encore<sup>5</sup>. Alors la déroute devint générale ; la

Polyæn., *Stratag.*, 7, 42. — Athen., 10, 12.

Ἀῦεὸεῖο, Pausanias — **Belgius**, Justin.

**Offerentes pacem, si emere velit.** Justin, 24, 5.

Êāñáéíuò ; **Geraunus** chez les historiens latins.

Memnon, *Hist. ap. Phot.*, 15. — Justin, 24, 5. —  
Pausanias, 10. — Polybe, 9. — Diodore Sicile,

22.

plupart des chefs et des soldats périrent ou furent contraints de se rendre ; mais le sort des captifs fut plus horrible que celui des guerriers morts sur le champ de bataille ; Belg en fit égorger dans un sacrifice solennel les plus jeunes et les mieux faits ; les autres, garrottés à des arbres, servirent de but aux gais des Galls et aux matars des Kimris<sup>1</sup>.

Cette défaite et les atrocités dont elle était suivie jetèrent la Macédoine dans la consternation. De toutes parts on se réfugia dans les villes. De l'enceinte de leurs murailles, dit un historien [Justin, 24, 5], les Macédoniens, levant les mains vers le ciel, invoquaient les noms de Philippe et d'Alexandre, dieux protecteurs de la patrie ; mais cette patrie, nul ne s'armait pour la sauver. Ce qui mettait le comble à la misère publique, c'était l'anarchie qui régnait dans l'armée : les soldats, après avoir élu roi Méléagre, frère de Ptolémée, le chassèrent pour mettre à sa place un certain Antipater qui fut surnommé l'Étésien, parce que son règne ne dépassa pas en durée la saison où soufflent les vents étésiens<sup>2</sup> ; les désordres des soldats, l'absence d'un chef militaire, et l'épouvante des citoyens, pendant plus de trois mois, livrèrent sans défense la Macédoine aux dévastations des Gaulois. Belg parcourut tranquillement le midi de ce royaume et le nord de la Thessalie [Pausanias, 10], entassant dans ses chariots un immense butin que personne ne venait lui disputer.

Un jeune Grec, nommé Sosthènes, de la classe du

peuple [Justin, 24, 5], mais plein de patriotisme et d'énergie, entreprit enfin d'arrêter ou du moins de troubler le cours de ces ravages. Il rassembla quelques jeunes gens, comme lui plébéiens, et se mit à inquiéter par des sorties les divisions gauloises séparées du gros de l'armée, à enlever les traîneurs et les bagages, à intercepter les vivres. Peu à peu le nombre de ses compagnons s'accrut ; et il se hasarda à tenir la campagne. L'armée macédonienne accourut alors sous ses drapeaux, et, déposant son roi Antipater, vint offrir à Sosthènes la couronne et le commandement ; le jeune patriote dédaigna le titre de roi, et ne voulut accepter qu'un commandement temporaire [Justin, 24, 5]. Belg fut bientôt réduit à se tenir sur la défensive. Comme ses bagages étaient chargés de dépouilles et de richesses de tout genre, craignant d'aventurer ces fruits de sa campagne, il se soucia peu d'en venir à une bataille rangée ; harcelé par Sosthènes, mais éludant toujours une action décisive, il regagna les montagnes, non sans avoir perdu beaucoup de monde [Justin, 24, 6 – Pausanias, 10]. Tels étaient les événements qui arrêtaient le Brenn et l'armée du centre au moment où, avant réduit les peuplades de l'Hémus, ils allaient fondre sur la Macédoine. Quant à l'aile gauche, que commandait Cerethrius, elle était toujours en Thrace ; trop occupée à combattre ou à piller, elle n'avait opéré aucun mouvement pour rejoindre le corps d'armée de Belg ; en un mot, tout semblait avoir conspiré pour faire avorter le plan de campagne qui devait livrer aux Gaulois la Grèce septentrionale. D'ailleurs l'hiver approchait ; le Brenn évacua les montagnes, et retourna dans les villages des Galls presser les préparatifs d'une seconde expédition pour le printemps suivant [280 av. J.-C.].

Le Brenn sentit qu'il était nécessaire de remonter la

confiance de ses compatriotes un peu affaiblie par ce premier revers ; il se mit à voyager de tribu en tribu, animant les jeunes gens par ses discours, et appelant aux armes tout ce qu'il restait de guerriers. Il ne se borna pas au territoire gallique ; il alla solliciter les Boïes, habitants du fertile bassin situé entre le haut Danube et

1

Diodore  
de Sicile,  
*excerp.*  
*Vales.*, p.

316. 2

Cette  
saison est  
de  
quarante-  
cinq  
jours.

l'Oder, ainsi que les nations teutoniques qui occupaient déjà une partie des vastes régions, au nord des Kimris. Durant ce voyage, le Brenn traînait après lui des prisonniers macédoniens qu'il avait choisis petits et de peu d'apparence, et dont il avait fait raser la tête. Il les promenait dans les assemblées publiques, et faisant paraître à côté d'eux de jeunes guerriers galls et kimris de haute taille, parés de la chaîne d'or et de la longue chevelure : *Voilà ce que nous sommes*, disait-il, *grands, forts et nombreux ; et voilà ce que sont nos ennemis !* [Polyæn, *Strat.*, 7, 35] Alors avec ces images vives et poétiques qui formaient le caractère de l'éloquence gauloise, le Brenn peignait la faiblesse de la Grèce et sa richesse immense ; les trésors de ses rois ravageur du monde entier ; les trésors de ses temples et surtout de ce temple de Delphes, si renommé jusque chez les nations les plus



étrangères à la Grèce, où les plus lointaines contrées envoyaient leur tribut d'offrande [Pausanias, 10]. Les efforts du Brenn furent couronnés d'un complet succès ; il eut bientôt mis sur pied deux cent quarante mille guerriers ; de ce nombre il détacha quinze mille fantassins et trois mille cavaliers qu'il laissa dans le pays à la défense des femmes, des enfants et des habitations ; il organisa le reste en toute hâte [Justin, 25, 1].

Le Brenn se choisit parmi les chefs un lieutenant ou collègue, dont le titre, en langue kymrique, était Kikhouïaour ou Akikhouïaour, mot que les Grecs orthographiaient Kikhorios et Akikhorios, et qu'ils prenaient pour un nom propre de personne<sup>1</sup>. L'armée réunie sous ses ordres se trouva composée : 1° de Galls ; 2° de Tectosages ; 3° de Boïes qui prenaient le nom de Tolisto-Boïes, c'est-à-dire, Boïes séparés<sup>2</sup> ; 4° d'un corps peu nombreux, levé chez les nations teutoniques, portant la dénomination de Teuto-Bold ou Teutobodes, les vaillants Teutons, et commandés par Lut-Her<sup>3</sup> ; 5° d'un corps d'Illyriens [Appien, de Bell. Illyr.]. Ces forces formaient en tout cent cinquante deux mille hommes d'infanterie et vingt mille quatre cents hommes de cavalerie, organisés de manière que leur nombre montait réellement à soixante et un mille deux cents. En effet chaque cavalier était suivi de deux domestiques ou écuyers montés et équipés, qui se tenaient derrière le corps d'armée ; lorsque la cavalerie engageait le combat. Le maître était-il démonté, ils lui donnaient sur-le-champ un cheval ; était-il tué, un d'eux montait son cheval et prenait son rang ; enfin, si le cheval et le cavalier étaient tués ensemble ou que le maître blessé fût emporté du champ de bataille par un des écuyers, l'autre occupait, dans l'escadron, la place que le cavalier laissait vacante. Ce mode de cavalerie

s'appelait *trimarkisia* de deux mots qui, dans la langue des Galls, comme dans celle des Kimris, signifiaient trois chevaux<sup>4</sup>. Outre les guerriers sous les armes, une foule de vivandiers et de marchands forains de toute nation grossissait la suite du Brenn; deux mille chariots suivaient, destinés à transporter les vivres, les blessés et le butin [Diodore, 22].

Cette formidable armée se mit en marche ; mais au moment où elle touchait la frontière de Macédoine, la division éclata parmi ses chefs. Lut-Herr et ses Teutons se séparèrent du Brenn ; leur exemple fut suivi par Léonor, chef d'une des bandes gauloises, et les deux troupes formant environ vingt mille hommes

**1 Cyçwiawr** et, avec l'addition de l'**a** augmentatif, **Acyçwiawr**, collègue, co-partageant. Owen's Welsh. diction. — Diodore de Sicile écrit **Êé÷pñēiò**, Pausanias, **Âxé÷pñēiò**. **2 Toli**, *séparer* ; **Deol**, *exiler*. Owen's Welsh. diction. **3 Lut**, *glorieux* ; **her**, *guerrier*. **Lutarius**. Tite-Live, 28, 41. — Memnon, *ap. Phot.*, 20. **4 Tri**, *trois* ; **marc**, pluriel **marcan**, *cheval*. Owen's Welsh. diction. Armstrong's gael. dict. -**Ôñépáñxéóßá**. Pausanias, 10. — Cet écrivain ajoute que les Gaulois appelaient les chevaux, *marcan*.

prirent le chemin de la Thrace [Tite-Live, 38, 16]. Quant au Brenn, il avait renoncé à ses plans de l'année précédente, et méditait une irruption en masse ; il fondit sur la Macédoine, écrasa l'armée de Sosthènes dans une bataille où ce jeune patriote périt avec gloire [Diodore, 22], et força les débris des phalanges ennemies à se renfermer dans les places fortifiées ; tout le reste du pays lui appartient. Pendant six mois, ses soldats vécurent à discrétion dans les campagnes et les villes ouvertes de la

Macédoine et de la haute Thessalie ; mais les places de guerre échappèrent aux calamités de l'invasion, parce que les Gaulois n'avaient, pour les sièges réguliers, ni goût, ni habileté. Vers la fin de l'automne, le Brenn rallia ses troupes et établit son camp dans la Thessalie, non loin du mont Olympe ; tout le butin fut accumulé en commun et l'on attendit, pour pénétrer vers les contrées plus méridionales, le retour de la belle saison. Tandis que ces événements se passaient en Thessalie et en Macédoine, la Thrace était non moins cruellement ravagée par les bandes de Lut-Herr et de Léonor, auxquelles s'étaient jointes, selon toute apparence, la division qui y avait été conduite par Cerethrius, l'année précédente ; les exploits et les conquêtes de cette autre armée, sur les deux rives de la Propontide, nous occuperont plus tard et fort en détail ; pour le moment nous nous bornerons à suivre la marche du Brenn à travers la Grèce centrale.

La Thessalie est un riant et fertile bassin environné de montagnes, sur les terrasses desquelles soixante-quinze villes s'élevaient alors comme sur les gradins d'un amphithéâtre ; à l'occident, la longue chaîne du Pinde la sépare de l'Épire et de l'Étolie ; au midi, le mont Œta qui se confond d'un côté avec le Pinde, et qui de l'autre se prolonge jusqu'au golfe Maliaque, forme une barrière presque inaccessible entre elle et les provinces de la Hellade. Quelques sentiers cachés et difficiles à franchir pouvaient conduire d'un revers à l'autre de l'Œta des individus isolés ou même des corps de fantassins ; mais pour une armée traînant après elle des chevaux, des chariots et des bagages, le seul passage praticable était un long et étroit défilé, bordé à droite par les derniers escarpements de la montagne, et à gauche par des marais où

séjournaient les eaux pluviales ayant de se perdre dans le golfe Maliaque. Ce défilé, nommé Thermopyles (portes des bains) à cause d'une source d'eaux thermales qui le traversait, était célèbre dans l'histoire des Hellènes ; c'était là que, deux siècles auparavant, trois cents Spartiates, chargés d'arrêter la marche d'une armée de Perses qui venait envahir la Grèce, avaient donné au monde l'exemple d'un dévouement sublime.

Une seconde invasion bien plus terrible que la première menaçait alors cette même Grèce, et déjà touchait à ces mêmes Thermopyles. Les hellènes ne s'aveuglèrent point sur le péril de leur situation. *Ce n'était plus, dit un ancien historien [Pausanias, 10], une guerre de liberté, comme celle qu'ils avaient soutenue contre Darius et Xerxès ; c'était une guerre d'extermination. Livrer l'eau et la terre n'eût point désarmé leurs farouches ennemis. La Grèce le sentait ; elle n'avait que deux chances devant les yeux : vaincre ou être effacée dit monde.* A de telles réflexions inspirées par le caractère d'une lutte où la barbarie était aux prises avec la civilisation, se joignait encore dans l'esprit des Hellènes certaines impressions relatives à la race d'hommes contre laquelle il leur fallait défendre leur vie. Les peuples de la Hellade, et surtout ceux du Péloponnèse, avaient à peine vu les Galls auxiliaires enrôlés, durant les troubles civils, dans les armées épirotes et macédoniennes. D'ailleurs ces barbares, comme ils les appelaient,

**1** Strabon — Maltebrun, *Géographie de l'Europe*, vol. VI, p. 224 et suiv.

armés et enrégimentés pour la plupart à la façon des Grecs, avaient perdu de leur extérieur effrayant, et différaient beaucoup de la foule

indisciplinées et sauvage qui se précipitait maintenant vers les Thermopyles.

Ce que savaient, à cette époque, les plus savants hommes de la Grèce sur la nation gauloise se réduisait à quelques informations vagues, défigurées par d'absurdes contes. L'opinion la plus accréditée, parmi les érudits, plaçait le berceau de cette nation à l'extrémité de la terre, au-delà du vent du nord<sup>1</sup>, sur un sol glacé, impuissant à produire des fleurs<sup>2</sup>, des fruits ou des animaux utiles à l'homme<sup>3</sup>, mais fécond en monstres et en plantes vénéneuses. Un de ces poisons passait pour être si violent, que l'homme ou l'animal atteint dans sa course par une flèche qui en aurait été infectée, tombait mort sur-le-champ, comme frappé de la foudre<sup>4</sup>. On se plaisait à raconter, touchant les Gaulois, des traits d'audace et de force qui semblaient surnaturels. On disait que, les premiers de tous les mortels après Hercule, ils avaient franchi les Alpes, pour aller brûler dans l'Italie une ville grecque appelée Rome<sup>5</sup>. Cette race indomptable, ajoutait-on, avait déclaré la guerre non seulement au genre humain, mais aux dieux et à la nature ; elle prenait les armes contre les tempêtes, la foudre et les tremblements de terre [Aristote, *de Morib.*, 3, 10] ; durant le flux et le reflux de la mer, ou les inondations des fleuves, on la voyait s'élancer l'épée, à la main au-devant des vagues, pour les braver ou les combattre [Aristote, *Eudomior*, 3, 1]. Ces récits, propagés par la classe éclairée, couraient de bouche en bouche parmi le peuple, et répandaient un effroi général, du mont Olympe au promontoire du Ténare.

Les républiques helléniques, autrefois si florissantes, avaient été ruinées par la domination des rois de Macédoine depuis Philippe ; de récentes

et malheureuses tentatives d'affranchissement leur avaient porté un dernier coup, dont elles n'avaient pu se relever encore. Leur faiblesse et la gravité des circonstances auraient dû les engager à se rapprocher, et ce fut précisément ce qui les désunit [Pausanias, 1]. Plusieurs d'entre elles, alléguant ces motifs mêmes, crurent pouvoir sans honte se refuser à la commune défense. Les nations du Péloponnèse se contentèrent de fortifier l'isthme de Corinthe par une muraille qui le coupait d'une mer à l'autre, et d'attendre derrière ce rempart l'issue des événements dont la Phocide, la Béotie et l'Attique, allaient être le théâtre [*Ibid.*, 7]. Dans la Hellade, les Athéniens parvinrent à former une ligue offensive et défensive ; mais les confédérés agirent avec tant de lenteur que leurs contingents étaient à peine réunis aux Thermopyles, dans les premiers jours du printemps [279 av. J.-C.], quand le Brenn, s'approchant du Sperchius, menaçait déjà les défilés [Pausanias, 1]. Voici en quoi consistaient leurs forces : Béotiens, dix mille hommes d'infanterie, cinq cents chevaux ; Phocidiens<sup>6</sup>, trois mille fantassins, cinq cents chevaux ; Locriens, sept cents hommes ; Mégariens, quatre cents fantassins quelques escadrons de cavalerie ; Étoliens, sept mille hommes de grosse infanterie, une centaine d'infanterie légère éprouvée, une nombreuse cavalerie ; Athéniens,

<sup>1</sup> Heraclid. *Pontic. ap.* — Plutarque, in *Camil.*

<sup>2</sup> Antholog. II, s. 43, *epigr.* 14.

<sup>3</sup> Aristote, *de Generat. animal*, II, 25.

<sup>4</sup> Aristote, *de Mirabil. auscultat.*, p. 1157, Paris, F° 1619.

<sup>5</sup> Heraclid. *Pontic. ap.* — Plutarque, in *Camil.*

<sup>6</sup> A l'exemple de M. Maltebrun, nous avons adopté le mot de Phocidiens, pour désigner les habitants de la Phocide, à la place de celui de Phocéens plus usité, et plus conforme en effet au

génie de la langue grecque. Nous avons cru ce changement nécessaire afin d'éviter toute confusion entre les habitants de la Phocide et ceux de Phocée, ville grecque de l'Asie mineure, et métropole de Marseille.

mille fantassins, cinq cents cavaliers et trois cent cinq galères qui mouillaient dans le golfe Maliaque ; il s'y joignit mille Macédoniens et Syriens qui étaient arrivés de l'Orient. Callipus, général des Athéniens, fut chargé du commandement suprême de l'armée [Pausanias, 10].

Sitôt qu'il apprit la marche des Gaulois, Callipus détacha mille hommes d'infanterie légère et autant de cavaliers pour rompre les ponts du Sperchius et en disputer le passage. Ils arrivèrent à temps, et les communications étaient complètement coupées lorsque le Brenn parvint au bord du fleuve. En cet endroit, comme dans presque toute l'étendue de son cours, le Sperchius était rapide, profond, encaissé entre deux rives à pic. Le chef gaulois n'eut garde de tenter ce passage dangereux, ayant en face l'ennemi posté sur l'autre bord ; il feignit pourtant de l'entreprendre ; mais tandis qu'il amusait les Grecs par des préparatifs simulés, il descendit précipitamment le fleuve avec dix mille hommes des plus robustes et des meilleurs nageurs de son armée, cherchant un lieu guéable. Il choisit celui où, près de se perdre dans la mer, le Sperchius déverse à droite et à gauche sur ses rives et y forme de larges étangs peu profonds ; ses soldats, profitant de l'obscurité de la nuit, traversèrent, les uns à la nage, les autres de pied ferme, plusieurs sur leurs boucliers qui, longs et plats, pouvaient servir de radeaux. Au point du jour, les Hellènes apprirent cette nouvelle, et, craignant d'être enveloppés, se retirèrent vers les

## Thermopyles [*Ibid.*].

Le Brenn, maître des deux rives du Sperchius, ordonna aux habitants des villages environnants d'établir un pont sur le fleuve, et ceux-ci, impatientes de se délivrer du séjour des Gaulois, exécutèrent les travaux avec la plus grande promptitude ; bientôt les Kimro-Galls arrivèrent aux portes d'Héraclée. Ils commirent de grands ravages tout autour de cette ville, et tuèrent ceux des habitants qui étaient restés aux champs ; mais la ville, ils ne l'assiégèrent pas. Le Brenn s'inquiétait peu de s'en rendre maître ; ce qui lui tenait le plus à cœur, c'était de chasser promptement l'armée ennemie des défilés, afin de pénétrer par-delà les Thermopyles, dans cette Grèce méridionale si populeuse et si opulente. Lorsqu'il eut connu, par les rapports des transfuges, le dénombrement des troupes grecques, plein de mépris pour elles, il se porta en avant d'Héraclée, et attaqua les défilés, dès le lendemain, au lever du soleil, **sans avoir consulté, sur le succès futur de la bataille**, remarque un écrivain ancien [*Pausanias*, 10], **aucun prêtre de sa nation, ni, à défaut de ceux-ci, aucun devin grec**.

Au moment où les Gaulois commencèrent à pénétrer dans les Thermopyles, les Hellènes marchèrent à leur rencontre, en bon ordre, et dans un grand silence. Au premier signal de l'engagement, leur grosse infanterie s'avança au pas de course, de manière pourtant à ne pas rompre sa phalange, tandis que l'infanterie légère, gardant aussi ses rangs, faisait pleuvoir une grêle de traits sur l'ennemi, et lui tuait beaucoup de monde, à coups de frondes et de flèches. De part et d'autre la cavalerie fut inutile, non seulement à cause du peu de largeur du défilé, mais encore parce que les



roches naturellement polies étaient devenues très glissantes par l'effet des pluies du printemps. L'armure défensive des Gaulois était presque nulle, car ils n'avaient pour se couvrir qu'un mauvais bouclier ; et à ce désavantage se joignait une infériorité marquée dans le maniement des armes offensives et dans la tactique du combat. Ils se précipitaient en masse, avec une impétuosité qui rappelait aux Hellènes la rage aveugle des bêtes féroces [Pausanias, 10]. Mais pourfendus à coups de hache, ou tout percés de coups d'épée, ils ne lâchaient point prise et ne quittaient point cet air terrible qui épouvantait leurs ennemis [Ibid.] ; ils ne faiblissaient point tant qu'il leur restait un souffle de vie. On les voyait arracher de leur blessure le dard qui les atteignait, pour le lancer de nouveau, ou pour en frapper quelque Grec qui se trouvait à leur portée.

Cependant les galères d'Athènes, mouillées au large, en vue du défilé, s'approchèrent de la côte, non sans peine et sans danger, à cause de la vase dont cette partie du golfe était encombrée, et les Gaulois furent battus en flanc par une grêle de traits et de pierres qui portaient sans interruption des vaisseaux. La position n'était plus tenable, car le peu de largeur du passage les empêchait de déployer leurs forces contre l'ennemi qu'ils avaient en front, et celui qu'ils avaient sur les flancs, sans rien souffrir d'eux, les accablait à coup sûr ; ils prirent le parti de la retraite. Mais cette retraite s'opéra sans ordre et avec trop de précipitation ; un grand nombre furent écrasés sous les pieds de leurs compagnons ; un plus grand nombre périrent abîmés dans la vase profonde des marais ; en tout, leur perte fut considérable. Les Hellènes n'eurent à pleurer, dit-on, que quarante des leurs. La gloire de la journée resta aux Athéniens, et parmi eux, au

jeune Cydias qui faisait alors ses premières armes et resta sur le champ de bataille. En mémoire de son courage et de la victoire de l'armée hellène, le bouclier du jeune héros fut suspendu aux murailles du temple de Jupiter Libérateur, à Athènes, avec une inscription dont voici le sens :

*Ce bouclier consacré à Jupiter est celui d'un vaillant mortel, de Cydias ; il pleure encore son jeune maître. Pour la première fois, il chargeait son bras gauche, quand le redoutable Mars écrasa les Gaulois [Pausanias, 10].*

Après le combat, les Grecs donnèrent la sépulture à leurs morts ; mais les Kimro-Galls n'envoyèrent aucun héraut redemander les leurs, s'inquiétant peu qu'ils fussent enterrés ou qu'ils servissent de pâture aux bêtes fauves et aux vautours. Cette indifférence pour un devoir sacré aux yeux des Hellènes, augmenta l'effroi que leur inspirait le nom gaulois ; toutefois, ils n'en furent que plus vigilants et plus déterminés à repousser de leurs foyers des hommes qui semblaient ignorer ou braver les plus communs sentiments de la nature humaine [*Ibid.*].

Sept jours s'étaient écoulés depuis la bataille des Thermopyles, lorsqu'un corps de Gaulois entreprit de gravir l'Æta au-dessus d'Héraclée, par un sentier étroit et escarpé, qui passait derrière les ruines de l'antique ville de Trachine. Non loin de cette ville, vers le haut de la montagne, était un temple de Minerve, où les peuples du pays avaient déposé d'assez riches offrandes ; les Gaulois en avaient été informés ; ils crurent que ce sentier dérobé les conduirait au sommet de l'Æta, et, chemin faisant, ils se proposaient de piller le temple. Mais les Grecs, chargés de garder les passages, tombèrent sur eux si à propos qu'ils les

taillèrent en pièces et les culbutèrent de rochers en rochers. Cet échec et la défaite des Thermopyles ébranlèrent la confiance des chefs de l'armée, et préjugéant de l'avenir par le présent, ils commencèrent à désespérer du succès ; le Brenn seul ne perdit point courage. Son esprit, fertile en stratagèmes, lui suggéra le moyen de tenter, avec moins de désavantage, une seconde attaque sur les Thermopyles. Ce moyen consistait d'abord à enlever aux confédérés les guerriers étoliens qui en formaient la plus nombreuse et la meilleure infanterie pesante ; pour y parvenir, il médita une diversion terrible sur l'Étolie [Pausanias, 10].

D'après ses instructions, le chef gaulois Combutis partit accompagné d'un certain Orestorios, que la physionomie grecque de son nom pourrait faire regarder comme un transfuge, ou du moins comme un aventurier d'origine grecque établi parmi les Gaulois, et parvenu chez ce peuple à la dignité de commandant militaire. Tous les deux repassèrent le Sperchius à la tête de quarante mille fantassins et de huit cents chevaux, et se dirigeant à l'ouest vers les défilés du Pinde qui n'étaient point gardés, ils les franchirent ; puis ils tournèrent vers le midi, entre le pied occidental des montagnes et l'Achéloüs, et fondirent à l'improviste sur l'Étolie, qu'ils traitèrent avec la cruauté brutale de deux chefs de sauvages. Plusieurs villes, celle de Callion en particulier, furent le théâtre d'horreurs dont le souvenir effraya longtemps les peuples de ces contrées. Nous reproduirons ici le tableau de ces scènes affligeantes, telles que Pausanias les recueillit sans ses voyages, tableau touchant, mais empreint dans quelques détails de cette exagération qui s'attache ordinairement aux traditions populaires [Pausanias, 10]. Ce furent eux, dit-il (Combutis et Orestorios), qui saccagèrent la ville

de Callion, et qui ensuite y autorisèrent des barbaries si horribles qu'il n'en existait, a que je sache, aucun exemple dans le monde... L'humanité est forcée de les désavouer, car elles rendraient croyable ce qu'on raconte des Cyclopes et des Lestrigons... Ils massacrèrent tout ce qui était du sexe masculin, sans épargner les vieillards, ni même les enfants, qu'ils arrachaient du sein de leurs mères pour les égorger. S'il y en avait qui parussent plus gras que les autres ou nourris d'un meilleur lait, les Gaulois buvaient leur sang et se rassasiaient de leur chair. Les femmes et les jeunes vierges qui avaient quelque pudeur se donnèrent elles-mêmes la mort ; les autres se virent livrées à tous les outrages, à toutes les indignités que peuvent imaginer des barbares aussi étrangers aux sentiments de l'amour qu'à ceux de la pitié. Celles donc qui pouvaient s'emparer d'une épée se la plongeaient dans le sein ; d'autres se laissaient mourir par le défaut de nourriture et de sommeil. Mais ces barbares impitoyables assouvissaient encore sur elles leur brutalité, lors même qu'elles rendaient l'âme, et, sur quelques-unes, lorsqu'elles étaient déjà mortes.

Ou a vu plus haut que les milices étoliennes, dès le commencement de la campagne, s'étaient rendues au camp des Thermopyles. Le pays était donc presque entièrement désarmé. Au premier bruit de l'invasion de Combutis, la ville de Patras, située en face de la côte étolienne sur l'autre bord du détroit où commence le golfe Corinthiaque, envoya l'élite de ses jeunes gens secourir l'Étolie ;

ce fut le seul peuple du Péloponnèse qui accomplit ce devoir d'humanité [Pausanias, 10 & 7] ; malheureusement il en fut mal récompensé par la fortune. Les Patréens étaient peu nombreux ;

comptant sur la supériorité de leurs armes et sur leur adresse à les manier, ils osèrent pourtant attaquer de front les Gaulois. Dans ce combat si inégal, ils déployèrent une audace et une bravoure admirables ; mais ces qualités n'étaient pas moindres chez leurs adversaires, qui avaient pour eux la force du nombre ; les Patréens furent écrasés, et Patras ne se releva jamais de cette perte de toute sa jeunesse. Cependant les événements de l'Étolie avaient produit au camp des Thermopyles l'effet que le Brenn en attendait ; les neuf ou dix mille Étoliens, altérés de vengeance, quittèrent sur-le-champ les confédérés pour retourner dans leur patrie. Alors Combutis battit en retraite, comme il en avait l'ordre, incendiant tout sur sa route ; mais la population accourut de toutes parts sur lui ; tout le monde s'arma jusqu'aux vieillards et aux femmes, celles-ci même montrèrent plus de résolution et de fureur que les hommes [Pausanias, 10]. Tandis que les troupes régulières poursuivaient l'armée ennemie, la population soulevée lui tombait sur ses flancs, et l'accablait sans interruption d'une grêle de pierres et de projectiles de tout genre. Les Gaulois s'arrêtaient-ils pour riposter, ces paysans, ces femmes se dispersaient dans les bois, dans les montagnes, dans les maisons des villages pour reparaître aussitôt que l'ennemi reprenait sa marche. La perte des Gaulois fut immense, et Combutis ramena à peine la moitié de ses troupes au camp d'Héraclée, mais le but était rempli [*Ibid.*].

Le Brenn, pendant ce temps, n'était pas resté oisif en Thessalie ; il accablait le pays de ravages et les habitants de mauvais traitements, principalement vers la lisière de l'Æta ; son but, en agissant ainsi, était de les contraindre à lui découvrir, pour se délivrer de sa présence, quelque chemin secret qui

le conduisit de l'autre côté de leurs montagnes ; c'est à quoi ces malheureux consentirent enfin [*Ibid.*]. Ils promirent de guider une de ses divisions par un sentier assez praticable qui traversait le pays des Énienes. C'était précisément l'époque où les Étoliens venaient de quitter le camp des Hellènes ; une circonstance plus favorable ne pouvait se présenter au Brenn ; il résolut donc de tenter tout à la fois, dès le lendemain, les attaques simultanées des Thermopyles et du sentier des Énienes. Conduit par ses guides Héracléotes, lui-même, avant que la nuit fût dissipée, entra dans la montagne avec quarante mille guerriers d'élite. Le hasard voulut que ce jour-là le ciel fût couvert d'un brouillard si épais qu'on pouvait à peine apercevoir le soleil. Le passage du sentier était gardé par un corps de Phocidiens, mais l'obscurité les empêcha de découvrir les Gaulois avant que ceux-ci ne fussent déjà à portée du trait. L'engagement fut chaud et meurtrier ; les Grecs se conduisirent avec bravoure ; débusqués enfin de leur poste, ils arrivèrent à toutes jambes au camp des confédérés, criant **qu'ils étaient tournés, que les barbares approchaient**. Dans le même instant, le lieutenant du Brenn, informé de ce succès par un signal convenu, attaquait les Thermopyles. C'en était fait de l'armée grecque tout entière, si les Athéniens, approchant leurs navires en grande hâte, ne l'eussent recueillie ; encore y eut-il dans ces manœuvres beaucoup de fatigue et de péril, parce que les galères surchargées d'hommes, de chevaux et de bagages, faisaient eau, et ne pouvaient s'éloigner que très lentement, les rames s'embarrassant dans les eaux bourbeuses du golfe [*Pausanias, 10*].

Le Brenn ne voyait plus un seul ennemi devant lui dans toute la Phocide. Il s'avança à la tête de

soixante-cinq mille hommes jusqu'à la ville d'Élatia, sur les bords du fleuve Céphisse, tandis que son lieutenant, rentré dans le camp d'Héraclée, faisait des préparatifs pour le suivre avec une partie de ses forces. Une petite journée de marche séparait Élatia de la ville et du temple de Delphes ; la route en était facile quoiqu'elle traversât une des branches du Parnasse, et entretenue avec soin, à cause du concours immense de Grecs et d'étrangers qui, de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, venaient chaque année consulter l'oracle d'Apollon delphien. Le chef gaulois se dirigea de ce côté immédiatement, afin de mettre à profit l'éloignement des troupes confédérées et la stupeur que sa victoire inattendue avait jetée dans le pays. L'idée que des étrangers, des barbares allaient profaner et dépouiller le lieu le plus révérend de toute la Grèce épouvantait et affligeait les Hellènes ; un tel événement, à leurs yeux, n'était pas une des moindres calamités de cette guerre funeste. Plusieurs fois, ils tentèrent de détourner le Brenn de ce qu'ils appelaient un acte sacrilège, en s'efforçant de lui inspirer quelques craintes superstitieuses ; mais le Brenn répondait en raillant que les dieux riches devaient faire des largesses aux hommes. Les immortels, disait-il encore, n'ont pas besoin que vous leur amassiez des biens, quand leur occupation journalière est de les répartir parmi les humains [Justin, 24, 6]. Dès la seconde moitié de la journée, les Gaulois aperçurent la ville et le temple, dont les avenues ornées d'une multitude de statues, de vases, de chars tout brillants d'or, réverbéraient au loin l'éclat du soleil.

La ville de Delphes, bâtie sur le penchant d'un des pics du Parnasse, au milieu d'une vaste excavation naturelle, et environnée de précipices dans presque toute sa circonférence, n'était protégée ni par des

murailles, ni par des ouvrages fortifiés ; sa situation paraissait suffire à sa sauvegarde. L'espèce d'amphithéâtre sur lequel elle posait possédait, dit-on, la propriété de répercuter le moindre son grossi par cet écho et multipliés par les nombreuses cavernes dont les environs du Parnasse étaient remplis, le roulement du tonnerre, ou le bruit de la trompette, ou le cri de la voix humaine, retentissaient et se prolongeaient longtemps avec une intensité prodigieuse [*Ibid.*]. Ce phénomène, que le vulgaire ne pouvait s'expliquer, joint à l'aspect sauvage du lieu, le pénétrait d'une mystérieuse frayeur, et, suivant l'expression d'un ancien, concourait à faire sentir plus puissamment la présence de la Divinité [*Ibid.*].

Au-dessus de la ville, vers le nord, paraissait le temple d'Apollon, magnifiquement construit et orné d'un frontispice en marbre blanc de Paros. L'intérieur de l'édifice communiquait par des soupiraux à un gouffre souterrain, d'où s'exhalaient des moffettes qui jetaient quiconque les respirait dans un état d'extase et de délire<sup>1</sup> ; c'était près d'une de ces bouches, d'autres disent même au-dessus, que la grande prêtresse d'Apollon, assise sur le siège à trois pieds, dictait les réponses de son dieu, au milieu des plus effroyables convulsions. Rien n'était plus révéré et réputé plus infaillible que les paroles prophétiques descendues du trépied ; les colonies grecques en avaient porté la célébrité dans toutes les parties du monde connu, et jusque chez les nations les plus sauvages. Aussi voyait-on en Grèce, comme hors de la Grèce, les peuples, les rois, les simples citoyens faire assaut de générosité envers Apollon Delphien, dont le trésor devint tellement considérable qu'il passa en proverbe pour signifier une immense fortune<sup>2</sup>. Il est vrai que, soixante-



treize ans avant l'arrivée des Gaulois, le temple avait été dépouillé par les Phocidiens de ses objets les plus précieux<sup>3</sup> ; mais, depuis lors, de nouveaux dons avaient afflué à Delphes ; et le dieu avait déjà recouvré une partie de son ancienne opulence, quand les Gaulois vinrent dresser leurs tentes au pied du Parnasse.

Du plus loin que le Brenn aperçut les milliers de monuments votifs qui garnissaient les alentours du temple, il se fit amener quelques pâtres que ses soldats avaient pris, et leur demanda en particulier si ces objets étaient d'or massif et sans alliage. Les captifs le détrompèrent. *Ce n'est, lui répondirent-ils, que de l'airain légèrement couvert d'or à la superficie* [Polyæn., *Stratag.*, 7, 35]. Mais le Gaulois les menaça des plus grands supplices s'ils dévoilaient un tel secret à qui que ce fût dans son armée ; il voulut même qu'ils affirmassent publiquement le contraire ; et, convoquant sous sa tente ses principaux chefs, il interrogea à haute voix les prisonniers, qui déclarèrent, suivant ses instructions, que les monuments dont la colline était couverte ne contenaient que de l'or, de l'or pur et massif [Polyæn., *Strat.*, l. c.]. Cette bonne nouvelle se répandit aussitôt parmi les soldats, et tous en conçurent un redoublement de courage.

Le Brenn avait fait halte au pied de la montagne ; il y délibéra avec les chefs de son conseil s'il fallait laisser aux soldats la nuit pour se reposer des fatigues de la marche, ou entreprendre immédiatement l'escalade de Delphes. La forte

<sup>1</sup> Justin. 24, 6.- Diodore de Sicile, 16. — Pausanias, 10, 5.  
— Plutarque, *de Orac. def.*

<sup>2</sup> \*Ἄρμαδά Ἀῶρῶν. Ἀῶρῶν, l'archer, un des surnoms d'Apollon.

3 Diodore de Sicile (16) estime à dix mille talents, cinquante-cinq millions de notre monnaie, les matières d'or et d'argent que les Phocidiens firent fondre après le pillage du temple ; il s'y trouvait en outre des sommes considérables en argent monnayé.

situation de la place, qui n'était accessible que par un rocher étroit, et qu'il était si aisé de défendre avec une poignée d'hommes, l'intimidait ; il demandait la nuit pour reconnaître les lieux, pour disposer ses mesures, pour rafraîchir ses troupes [Justin, 24, 7]. Mais les autres chefs émirent un avis contraire ; deux surtout, le Gall Eman<sup>1</sup> et Thessalorus, qui était vraisemblablement comme Orestorius un aventurier d'origine grecque, insistèrent pour que l'assaut fût tenté à l'instant même. Point de délai, dirent-ils, profitons du trouble de l'ennemi : demain, les Delphiens auront eu le temps de se rassurer, sans doute aussi de recevoir des secours et de fermer les passages que la surprise et la confusion nous laissent actuellement ouverts [Ibid.]. Les soldats mirent fin à ces hésitations en se débandant pour courir la campagne et piller.

Depuis quelque temps, ils souffraient de la disette de subsistances; car eux-mêmes avaient épuisé le pays au nord de l'Æta, et le long séjour de l'armée grecque avait eu le même résultat dans les campagnes situées au midi. Se trouvant tout à coup dans un pays abondamment pourvu de vin et de vivres de toute espèce, parce que l'immense concours de monde qui visitait annuellement le temple de Delphes mettait les habitants de la ville et des bourgs environnants dans la nécessité de faire de grandes provisions, les Gaulois ne songèrent plus qu'à se dédommager des privations passées, avec autant de joie et de confiance que

s'ils avaient déjà vaincu [*Ibid.*]. On prétend qu'à ce sujet l'oracle d'Apollon avait donné un avis plein de sagesse ; dès la première rumeur de l'approche de l'ennemi, il défendit aux gens de la campagne d'enlever et de cacher leurs magasins de vivres ; les Delphiens, à qui cette défense parut d'abord bizarre et incompréhensible, sentirent plus tard combien elle leur avait été salutaire [*Justin, l. c.*]. On dit aussi que les habitants ayant consulté le Dieu sur le sort que l'avenir leur réservait, il leur répondit par ce vers :

**J'y saurai bien pourvoir avec les vierges  
blanches.** [*Pausanias, 10*]

Cette promesse leur rendit la confiance et ils firent avec activité leurs préparatifs. Durant cette nuit, Delphes reçut de tous côtés, par les sentiers des montagnes, de nombreux renforts des peuples voisins ; il s'y réunit successivement douze cents Étoliens bien armés, quatre cents hoplites d'Amphysse, un détachement de Phocidiens, ce qui, avec les citoyens de Delphes, forma un corps de quatre mille hommes. On apprit en même temps que la vaillante armée étolienne, après avoir chassé Combutis, s'était reportée sur le chemin d'Élatia, et, grossie de bandes phocidiennes et béotiennes, travaillait à empêcher la jonction de l'armée gauloise d'Héraclée avec la division qui assiégeait Delphes [*Pausanias, 10*].

Pendant cette même nuit, le camp des Gaulois fut le théâtre de la plus grossière débauche, et lorsque le jour parut, la plupart d'entre eux étaient encore ivres [*Justin, 24, 8*] ; cependant il fallait livrer l'assaut sans plus de délai, car le Brenn sentait déjà tout ce que lui coûtait le retard de quelques heures. Il rangea donc ses troupes en bataille, leur énumérant

de nouveau tous les trésors qu'ils avaient sous les yeux, et ceux qui, les attendaient dans le temple [*Ibid.*, 7], puis il donna le signal de l'escalade. L'attaque fut vive et soutenue par les Grecs avec fermeté. Du haut de la pente étroite et raide que les assaillants avaient à gravir pour approcher la ville, les assiégés faisaient pleuvoir une multitude de traits et de pierres dont aucun ne tombait à faux. Les Gaulois jonchèrent plusieurs fois la montée de leurs morts ; mais chaque fois ils revinrent à la charge avec audace, et forcèrent enfin le passage. Les assiégés, contraints de battre en retraite, se

**1** *Aimhean*, agréable, beau.

retirèrent dans les premières rues de la ville, laissant libre l'avenue qui conduisait au temple ; le flot des Gaulois s'y précipita ; bientôt toute cette multitude fut occupée à dépouiller les oratoires qui avoisinaient l'édifice, et enfin le temple lui-même<sup>1</sup>.

On était alors en automne, et durant le combat il s'était formé un de ces orages soudains si fréquents dans les hautes chaînes de la Hellade ; il éclata tout à coup, versant sur la montagne des torrents de pluie et de grêle. Les prêtres et les devins attachés au temple d'Apollon se saisirent d'un incident propre à frapper l'esprit superstitieux des Grecs. L'oeil hagard, la chevelure hérissée, l'esprit comme aliéné [*Justin*, 24, 8], ils se répandirent dans la ville et dans les rangs de l'armée, criant que le Dieu était arrivé. *Il est ici*, disaient ils, *nous l'avons vu s'élancer à travers la voûte du temple, qui s'est fendue sous ses pieds : deux vierges armées, Minerve et Diane, l'accompagnent. Nous avons entendu le sifflement de leurs arcs et le cliquetis de leur lances. Accourez, ô Grecs, sur les pas de vos dieux, si vous voulez partager leur victoire !* [*Ibid.*]

Ce spectacle, ces discours prononcés au bruit de la foudre, à la lueur des éclairs, remplissent les Hellènes d'un enthousiasme surnaturel, ils se reforment en bataille et se précipitent, l'épée haute, vers l'ennemi. Les mêmes circonstances agissaient non moins énergiquement, mais en sens contraire, sur les bandes victorieuses ; les Gaulois crurent reconnaître le pouvoir d'une divinité, mais d'une divinité irritée [*Ibid.*]. La foudre, à plusieurs reprises, avait frappé leurs bataillons, et ses détonations, répétées par les échos, produisaient autour d'eux un tel retentissement qu'ils n'entendaient plus la voix de leurs chefs [Pausanias, 10]. Ceux qui pénétrèrent dans l'intérieur du temple avaient senti le pavé trembler sous leurs pas<sup>2</sup> ; ils avaient été saisis par une vapeur épaisse et méphitique qui les consumait et les faisait tomber dans un délire violent [Pausanias, l. c.]. Les historiens rapportent qu'au milieu de ce désordre on vit apparaître trois guerriers d'un aspect sinistre, d'une stature plus qu'humaine, couverts de vieilles armures, et qui frappèrent les Gaulois de leurs lances. Les Delphiens reconnurent, dit-on, les ombres de trois héros, Hypérochus et Laodocus, dont les tombeaux étaient voisins du temple, et Pyrrhus, fils d'Achille [Pausanias, 10 & 1]. Quant aux Gaulois, une terreur panique les entraîna en désordre jusqu'à leur camp, où ils ne parvinrent qu'à grand'peine, accablés par les traits des Grecs et par la chute d'énormes rocs qui roulaient sur eux du haut du Parnasse<sup>3</sup>. Dans les rangs des assiégés, la perte ne laissa pas non plus que d'être considérable.

A cette désastreuse journée succéda, pour les Kimro-Galls, une nuit non moins terrible ; le froid était très vif, et la neige tombait en abondance ; outre cela, des fragments de roc arrivaient sans interruption dans le camp situé trop près de la

montagne, écrasaient les soldats non par un ou deux à la fois, mais par masses de trente et quarante, lorsqu'ils se rassemblaient ou pour faire la garde, ou pour prendre du repos [Pausanias, 10]. Le soleil ne fut pas plus tôt levé que les Grecs, qui se trouvaient dans la ville, firent une vigoureuse sortie, tandis que ceux de la campagne attaquaient l'ennemi par derrière. En même temps, les Phocidiens, descendus à travers les neiges par des sentiers qui n'étaient connus que d'eux, le prirent en flanc, et l'assaillirent de flèches et de pierres sans courir eux-mêmes le moindre danger. Cernés de toutes parts, découragés, et d'ailleurs fortement

**1** Valère Maxime, 1, 1. — Tite-Live, 28, 47; 40, 58. —

Diodore de Sicile, 5. — Justin, 32, 3. —

Athenæ, *bell. Illyric.* — Scholiast. Callimach. *hymn. in Del.* v. 173.

**2** Pausanias, *loc. cit.* — Justin, 24, 8.

**3** Pausanias, 10, *ut sup.* et 1. — Justin, 24, 8.

incommodés par le froid qui leur avait enlevé beaucoup de monde durant la nuit, les Gaulois commençaient à plier ; ils furent soutenus quelque temps par l'intrépidité des guerriers d'élite qui combattaient auprès du Brenn et lui servaient de garde. La force, la haute taille, le courage de cette garde frappèrent d'étonnement les Hellènes [Pausanias, 10] ; à la fin, le Brenn ayant été blessé dangereusement, ces vaillants hommes ne songèrent plus qu'à lui faire un rempart de leur corps et à l'emporter. Les chefs alors donnèrent le signal de la retraite, et, pour ne pas laisser leurs blessés entre les mains de l'ennemi, ils firent égorger tous ceux qui n'étaient pas en état de suivre ; l'armée s'arrêta où la nuit la surprit [*Ibid.*].

La première veille de cette seconde nuit était à

peine commencée, lorsque des soldats, qui faisaient la garde, s'imaginèrent entendre le mouvement d'une marche nocturne et le pas lointain des chevaux. L'obscurité déjà profonde ne leur permettant pas de reconnaître leur méprise, ils jetèrent l'alarme, et crièrent qu'ils étaient surpris, que l'ennemi arrivait. La faim, les dangers et les événements extraordinaires qui s'étaient succédé depuis deux jours avaient ébranlé fortement toutes les imaginations. A ce cri, **l'ennemi arrive !** les Gaulois, réveillés en sursaut, saisirent leurs armes, et croyant le camp déjà envahi, ils se jetaient les uns contre les autres, et s'entretuaient. Leur trouble était si grand qu'à chaque mot qui frappait leurs oreilles, ils s'imaginaient entendre parler le grec, comme s'ils eussent oublié leur propre langue. D'ailleurs l'obscurité ne leur permettait ni de se reconnaître, ni de distinguer la forme de leurs boucliers [Pausanias, 10]. Le jour finit fin à cette mêlée affreuse ; mais, pendant la nuit, les pâtres phocidiens qui étaient restés dans la campagne à la garde des troupeaux coururent informer les Hellènes du désordre qui se faisait remarquer dans le camp gaulois. Ceux-ci attribuèrent un événement aussi inattendu à l'intervention du dieu Pan [*Ibid.*], de qui provenaient, dans la croyance religieuse des Grecs, les terreurs sans fondement réel ; pleins d'ardeur et de confiance, ils se portèrent sur l'arrière-garde ennemie. Les Gaulois avaient déjà repris leur marche, mais avec langueur, comme des hommes découragés, épuisés par les maladies, la faim et les fatigues. Sur leur passage, la population faisait disparaître le bétail et les vivres, de sorte qu'ils ne pouvaient se procurer quelque subsistance qu'après des peines infinies et à la pointe de l'épée. Les historiens évaluent à dix mille le nombre de ceux qui succombèrent à ces souffrances ; le froid et le combat de la nuit en avaient enlevé tout

autant, et six mille avaient péri à l'assaut de Delphes [Pausanias, 10] ; il ne restait donc plus au Brenn que trente-neuf mille hommes lorsqu'il rejoignit le gros de son armée dans les plaines que traverse le Céphisse, le quatrième jour depuis son départ des Thermopyles.

On a vu plus haut qu'après la déroute des Hellènes dans ce défilé fameux, le lieutenant du Brenn était rentré au camp d'Héraclée ; il y avait cantonné une partie de ses forces pour le garantir d'une surprise durant son absence, et il s'était remis en route sur les traces de son général ; mais un seul jour avait bien changé la face des choses. L'armée étolienne était arrivée dans la Phocide, et les troupes grecques qui s'étaient réfugiées sur les galères athéniennes dans le golfe Maliaque venaient de débarquer en Béotie. La prudence ne permettait donc point au chef gaulois de s'engager dans les défilés du Parnasse avec tant d'ennemis derrière lui ; et force lui fut d'attendre, sur la défensive, le retour de la division de Delphes ; il se trouva à temps pour en couvrir la retraite [Pausanias, 10].

Les blessures du Brenn n'étaient pas désespérées [Ibid.] ; cependant, soit crainte du ressentiment de ses compatriotes, soit douleur causée par le mauvais succès de l'entreprise, aussitôt qu'il vit sa division hors de danger, il résolut de quitter la vie. Ayant convoqué autour de lui les principaux chefs de l'armée, il remit son titre et son autorité entre les mains de son lieutenant, et s'adressant à ses compagnons : **Débarrassez-vous, leur dit-il, de tous vos blessés sans exception, et brûlez vos chariots ; c'est le seul moyen de salut qui vous reste** [Diodore de Sicile, 22]. Il demanda alors du vin, en but jusqu'à l'ivresse, et s'enfonça un poignard dans la poitrine<sup>1</sup>. Ses derniers avis furent suivis pour ce qui



regardait les blessés, car le nouveau Brenn fit égorger dix mille hommes qui ne pouvaient soutenir la marche [Diodore de Sicile, 22] ; mais il conserva la plus grande partie des bagages.

Comme il approchait des Thermopyles, les Grecs, sortant d'une embuscade, se jetèrent sur son arrière-garde, qu'ils taillèrent en pièces. Ce fut dans ce pitoyable état que les Gaulois gagnèrent le camp d'Héraclée. Ils s'y reposèrent quelques jours avant de reprendre leur route vers le nord. Tous les ponts du Sperchius avaient été rompus, et la rive gauche du fleuve occupée par les Thessaliens accourus en masse ; néanmoins l'armée gauloise effectua le passage [Pausanias, 10]. Ce fut au milieu d'une population tout entière armée et altérée de vengeance qu'elle traversa d'une extrémité à l'autre la Thessalie et la Macédoine, exposée à des périls, à des souffrances, à des privations toujours croissantes, combattant sans relâche le jour, et la nuit n'ayant d'autre abri qu'un ciel froid et pluvieux [Justin, 24, 8]. Elle atteignit enfin la frontière septentrionale de la Macédoine. Là se fit la distribution du butin ; puis les Kimro-Galls se séparèrent immédiatement en plusieurs bandes, les uns retournant dans leurs pays, les autres cherchant ailleurs de nouveaux aliments à leur turbulente activité.

Ceux qui se résignèrent au repos choisirent un canton à leur convenance au pied septentrional du mont Scardus ou Scordus sur la frontière même de la Grèce ; ils y firent venir leurs femmes et leurs enfants, et s'y établirent sous le commandement d'un chef de race kimrique, nommé Bathanat, c'est-à-dire fils de sanglier<sup>2</sup> ; cette colonie fut la souche des Gallo-Scordiskes. Les Tectosages échappés au désastre de la retraite se divisèrent en

deux bandes ; l'une retourna en Gaule, emportant dans le bourg de Tolosa le butin qui lui revenait du pillage de la Grèce ; mais chemin faisant, plusieurs d'entre eux s'arrêtèrent dans la forêt Hercynie et s'y fixèrent<sup>3</sup> ; la seconde bande, réunie aux Tolistoboïes et à une horde de Galls, prit le chemin de la Thrace sous la conduite de Comontor [Polybe, 4]. C'est à cette dernière que nous nous attacherons de préférence ; ses courses et ses exploits merveilleux en Thrace et dans la moitié de l'Asie feront la matière du chapitre suivant.

<sup>1</sup> Diodore de Sicile, 22. — Justin, 24, 8. — Pausanias, 10.

<sup>2</sup> Ἀἰετῶν, Athen., 5, 5. — **Baedhan**, cochon mâle ; **nat**, **gnat**, fils. **Baedhan** fut aussi le nom d'un guerrier fameux du temps du roi Arthur. Cf. Owen's Welsh. diction.

<sup>3</sup> Strabon, 4. — Justin, 32, 3. — César, 6, 24.

# CHAPITRE V

*Passage des Gaulois dans l'Asie mineure ; ils placent Nicomède sur le trône de Bithynie. — Ils se rendent maîtres de tout le littoral de la mer Égée ; situation malheureuse de ce pays. — Tous les états de l'Asie leur paient tribut. — Commencement de réaction contre eux ; Antiochus-Sauveur chasse les Tectosages jusque dans la haute Phrygie. — Gaulois soldés au service des puissances asiatiques ; leur importance et leur audace. — Fin de la domination des hordes ; avantage remporté par Eumènes sur les Tolistoboïes ; ils sont vaincus par Attale, et repoussés, ainsi que les Trocmes, dans la haute Phrygie ; réjouissances publiques dans tout l'Orient.*

LE LECTEUR se rappelle sans doute que lors du départ de la grande expédition gauloise pour la Grèce, deux chefs, se détachant du gros de l'armée, avaient passé en Thrace, Léonor avec dix mille Galls, Luther avec le corps des Teutobodes ; ils y faisaient alors la loi. Maître de la Chersonèse thracique et de Lysimachie, dont ils s'étaient emparés par surprise, ils étendaient leurs ravages sur toute la côte depuis l'Hellespont jusqu'à Byzance, forçant la plupart des villes et Byzance même à se racheter de pillages continuels par d'énormes contributions [Tite-Live, 38, 16]. La proximité de l'Asie, et ce qu'ils apprenaient de la fertilité de ce beau pays, leur inspirèrent bientôt le

désir d'y passer [*Ibid.*]. Mais quelque étroit que fût le bras de mer qui les en séparait, Léonor et Luther n'avaient point de vaisseaux, et toutes leurs tentatives pour s'en procurer restèrent longtemps infructueuses. A l'arrivée des compagnons de Comontor, ils songèrent plus que jamais à quitter l'Europe. La Thrace presque épuisée par deux ans de dévastation, était, entre tant de prétendants, une trop pauvre proie à partager. Léonor et Luther s'adressèrent donc conjointement au roi de Macédoine, de qui la Thrace dépendait, depuis qu'elle ne formait plus un royaume particulier. Ils offrirent de lui rendre Lysimachie et la Chersonèse thracique, s'il voulait leur fournir une flotte suffisante pour les transporter au-delà de l'Hellespont. Antipater, qui gouvernait alors la Macédoine, par des réponses évasives, chercha à traîner les choses en longueur [*Ibid.*]. Si, d'un côté, il lui tardait d'affranchir le nord de ses états d'une aussi rude oppression, de l'autre, il avait de fortes raisons de craindre que ce soulagement ne fût que momentané ; que l'Hellespont une fois franchi, la route de l'Asie une fois tracée, de nouveaux essaims plus nombreux d'aventuriers gaulois n'accourussent sur les pas des premiers, et que, par là, la situation de la Grèce ne se trouvât empirée. Pendant ces hésitations de la politique macédonienne, Léonor et Luther poussaient avec activité leurs préparatifs ; les Tectosages, les Tolisto-boies, et une partie des Galls, abandonnèrent Comontor pour se réunir à eux, et les deux chefs comptèrent sous leurs enseignes jusqu'à quinze petits chefs subordonnés<sup>1</sup>.

Mais la mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre les deux chefs suprêmes [*Tite-Live, 38, 16*] ; Léonor et les siens quittèrent la Chersonèse thracique, et se dirigèrent vers le Bosphore, qu'ils

espéraient franchir plus aisément et plus vite que les autres ne passeraient l'Hellespont. Ils commencèrent par lever sur la ville de Byzance une forte contribution, avec laquelle probablement ils cherchèrent à se procurer des vaisseaux. Mais à peine avaient-ils quitté le camp de Luther et la Chersonèse, qu'une ambassade y arriva de la part du roi de Macédoine, en apparence pour traiter, en réalité pour observer les forces des Gaulois [278 av. J.C.]. Deux grands vaisseaux pontés, et deux bâtiments de transport l'accompagnaient [*Ibid.*] ; Luther s'en saisit sans autre formalité ; en les faisant voyager nuit et jour, il eut bientôt débarqué tout son monde sur la côte d'Asie [*Ibid.*], et le passage était complètement effectué, lorsque les ambassadeurs en portèrent la nouvelle à leur roi. Du côté du Bosphore, un incident non moins heureux vint au secours de Léonor.

**1** Ils étaient dix-sept chefs, y compris Léonor et Luther, Memnon, *ap. Phot.*, 20.

La Bithynie était à cette époque le théâtre d'une guerre acharnée entre les deux fils du dernier roi, Nicomède et Zibæas, qui se disputaient la succession paternelle [*Ibid.*]. Leurs forces, dans l'intérieur du royaume, se balançaient à peu près également ; mais, au dehors, Zibæas avait entraîné dans son alliance le puissant roi de Syrie Antiochus, tandis que Nicomède ne comptait dans la sienne que les petites républiques grecques du Bosphore et du Pont-Euxin, Chalcédoine, Héraclée de Pont, Tios, et quelques autres. Ce n'était pas sans peine que ces petites cités démocratiques avaient sauvé leur indépendance au milieu de tant de grands empires. Il leur avait fallu prendre part à toutes les querelles de l'Asie, et travailler sans cesse à se faire des alliés pour se garantir de leurs

ennemis ; et, comme elles n'ignoraient pas qu'Antiochus avait formé le dessein de les asservir tôt ou tard, la crainte et la haine les avaient jetées dans le parti de Nicomède, qu'elles servaient alors avec la plus grande chaleur. Antiochus en montrait beaucoup moins pour son protégé Zibæas, de sorte que la guerre traînait en longueur. Sur ces entrefaites, Nicomède, voyant de l'autre côté du Bosphore ces bandes gauloises qui cherchaient à le traverser, imagina de leur en fournir les moyens pour les rendre utiles à ses intérêts. Il fit même accéder les républiques grecques à ce projet, que dans toute autre circonstance elles eussent repoussé avec effroi. Nicomède proposa donc à Léonor de lui envoyer une flotte de transport, s'il voulait souscrire aux conditions suivantes :

1° Que lui et ses hommes resteraient attachés à Nicomède et à sa postérité par une alliance indissoluble ; qu'ils ne feraient aucune guerre sans sa volonté, n'auraient d'amis que ses amis, et d'ennemis que ses ennemis [*Memnon, ap. Phot., 20*] ;

2° Qu'ils regardaient comme leurs amies et alliées les villes d'Héraclée, de Chalcédoine, de Tios, de Ciéros et quelques autres métropoles d'états indépendants ;

3° Qu'eux et leurs compatriotes s'abstiendraient désormais de toute hostilité envers Byzance, et que même, dans l'occasion, ils défendraient cette ville comme leur alliée [*Ibid.*].

Cette dernière clause avait été insérée dans le traité, sur la demande des républiques grecques à la ligue desquelles Byzance s'était réunie. Léonor accepta tout, et ses troupes furent transportées par-delà le détroit<sup>1</sup>.

Son départ laissa Comontor maître de presque toute la Thrace ; ce chef s'établit au pied du mont Hémus, dans la ville de Thyle dont il fit le siège de son royaume. Pour se soustraire à ses brigandages, les villes indépendantes continuèrent à lui payer tribut comme à Léonor et à Luther ; Byzance même, malgré la convention qui devait la garantir contre les attaques des Gaulois, fut imposée à une rançon plus forte qu'auparavant [Polybe, IV]. Cette rançon annuelle s'éleva successivement de trois ou quatre mille pièces d'or [Memnon, *ap. Phot.*, 20] à cinq mille, à dix mille, et enfin, sous les successeurs de Comontor, à l'énorme somme de quatre-vingt talents<sup>2</sup>. Les Gaulois tyrannisèrent ainsi la Thrace pendant plus d'un siècle ; ils furent enfin exterminés par un soulèvement général de la population.

Aussitôt que Léonor fut débarqué, en Asie, il se réconcilia avec Luther, et le fit entrer, comme lui, à la solde de Nicomède [Tite-Live, 38, 16] : leurs bandes réunies eurent bientôt mis la fortune du côté de ce prétendant. Zibæas vaincu

<sup>1</sup> Tite-Live, 38, 16. — Strabon, XII, p. 567. <sup>2</sup> Polybe, IV p. 313. — 440.000 francs.

s'expatria ; mais Antiochus voulut poursuivre la guerre pour son propre compte ; il attaqua la Bithynie par terre, et, par mer, les républiques du

Bosphore ; de part et d'autre, il échoua, et c'est aux services des Gaulois que les historiens attribuent le salut de Chalcédoine et des autres petits états démocratiques. L'introduction de ces barbares en Asie, disent-ils, fut avantageuse, sous quelques rapports, aux peuples de ce pays. Les rois successeurs d'Alexandre s'épuisaient en efforts pour anéantir le peu qu'il restait d'états libres, les Gaulois s'en montrèrent les protecteurs ; ils repoussèrent les rois, et raffermirent les intérêts démocratiques [Memnon, ap. Photium, 20]. Cet événement que l'histoire proclame heureux pour l'Asie, il ne faut point se trop hâter d'en faire honneur aux affections ou au discernement politique des Gaulois ; la suite prouve assez que ces considérations morales n'y tenaient aucune place. Car Nicomède, à quelque temps de là, s'étant brouillé avec les citoyens d'Héraclée, les Gaulois s'emparèrent de cette ville par surprise, et offrirent de la livrer au roi, à condition qu'il leur abandonnerait toutes les propriétés transportables [Memnon, ap. Phot., 20]. Ce traité de brigands eut lieu, et vraisemblablement la population héracléote comptait au nombre des biens meubles que les Gaulois s'étaient réservés.

Tant de grands services méritaient une grande récompense ; le roi bithynien concéda aux Gaulois des terres considérables sur la frontière méridionale de ses états [Justin, 25, 2]. Sa générosité pourtant n'était pas tout à fait exempte de calcul ; il espérait, par là, donner à son royaume une population forte et belliqueuse, du côté où il était le plus vulnérable, et élever en quelque sorte une barrière qui le garantirait des attaques de ses voisins de Pergame, de Syrie et d'Égypte. Mais Nicomède n'avait pas bien réfléchi au caractère de ses nouveaux colons, en les plaçant si près des riches campagnes



arrosées par le Méandre et l'Hermus, si près de ces villes de l'Éolide et de l'Ionie, merveilles de la civilisation antique, où le génie des Hellènes se mariait à toute la délicatesse de l'Asie. Aussi, à peine furent-ils arrivés dans leurs concessions qu'ils commencèrent à piller, et bientôt à envahir le littoral de la Troade. L'organisation des bandes gauloises n'était plus la même alors qu'à l'époque de leur passage en Bithynie ; Léonor et Luther étaient morts, ou avaient été dépouillés du commandement ; et leurs armées, fondues ensemble et augmentées de renforts tirés de la Thrace, s'étaient formées en trois hordes sous les noms de Tectosages, Tolistoboïes et Trocmes<sup>1</sup>. Pour éviter tout conflit et tout sujet de querelle dans la conquête qu'elles méditaient, ces trois hordes, avant de quitter la frontière bithynienne, distribuèrent l'Asie mineure en trois lots qu'elles se partagèrent à l'amiable [Tite-Live, 38, 16] ; les Trocmes eurent l'Hellespont et la Troade, les Tolistoboïes l'Éolide et l'Ionie, et la contrée méditerranée, qui s'étendait à l'occident du mont Taurus, entre la Bithynie et les eaux de Rhodes et de Chypre, appartint aux Tectosages [Ibid.]. Tous alors se mirent en mouvement, et la conquête fut bientôt achevée. Une horde gauloise établit sa place d'armes sur les ruines de l'ancienne Troie [Strabon, 13] ; et les chariots amenés de Tolosa stationnèrent dans les plaines qu'arrose le Caystre<sup>2</sup>.

L'histoire ne nous a pas laissé la narration détaillée de cette conquête ; mais que l'imagination se représente, d'un côté la force et le courage physiques à l'un des plus bas degrés de la civilisation, de l'autre ce que la culture intellectuelle

<sup>1</sup> **Trocmi** (Tite-Live, *passim*. – Strabon, XII) ; **Trogmi**

(Memnon, *ap. Phot.*, 20) ; **Trogmeni**  
(Stéphane de Byzance). Au rapport de Strabon (XII, p. 568)  
la horde des Trocmes tenait son nom  
du chef qui la commandait.

**2** Callimach., *Hymn. ad Dian.*, v. 257.

produisit jamais de plus raffiné, alors elle pourra se créer le tableau des calamités qui débordèrent sur l'Asie mineure. Devant la borde Tectosage, la population phrygienne fuyait comme un troupeau de moutons, et courait se réfugier dans les cavernes du mont Taurus ; en Ionie, les femmes se tuaient à la seule nouvelle de l'approche des Gaulois ; trois jeunes filles de Milet prévinrent ainsi par une mort volontaire les traitements horribles qu'elles redoutaient. Un poète, sans doute Milésien comme elles, a consacré quelques vers à la mémoire de ces touchantes victimes ; ces vers sont placés dans leur bouche ; elles-mêmes s'adressent à leur ville natale, et semblent lui reprocher avec tendresse de n'avoir point su les protéger :

Ô Milet ! ô chère patrie ! nous sommes mortes pour nous soustraire aux outrages des barbares Gaulois, toutes trois vierges et tes citoyennes. C'est Mars, c'est l'impitoyable dieu des Gaulois, qui nous a précipitées dans cet abîme de malheurs, car nous n'avons point attendu l'hymen impie qu'il nous préparait ; et si nous sommes mortes sans avoir connu d'époux, ici, du moins, chez Pluton, nous avons trouvé un protecteur<sup>1</sup>.

Il ne faut entendre ici par le mot de conquête ni l'expropriation des habitants, ni même une occupation du sol tant soit peu régulière. Chaque horde restait retranchée une partie de l'année, soit dans son camp de chariots, soit dans une place d'armes ; le reste du temps elle faisait sa tournée

par le pays, suivie de ses troupeaux, et toujours prête à se porter sur le point où quelque résistance se serait montrée. Les villes lui payaient tribut en argent, les campagnes en vivres ; mais à cela se bornait l'action des conquérants ; ils ne s'immisçaient en rien dans le gouvernement intérieur de leurs tributaires. Pergame put conserver ses chefs absolus ; les conseils démocratiques des villes d'Ionie purent se réunir en toute liberté comme auparavant, pourvu que les subsides ne se fissent pas attendre et que la horde fut entretenue grassement. Cette vie abondante et commode, sous le plus beau climat de la terre, dut attirer dans les rangs gaulois une multitude d'hommes perdus de tous les coins de l'Orient et beaucoup de ces aventuriers militaires dont les guerres d'Alexandre et de ses successeurs avaient infesté l'Asie. Cette hypothèse peut seule rendre compte des forces considérables dont les hordes se trouvèrent tout à coup disposer, puisque, si l'on en croit Tite-Live [38, 16], elles rendirent tributaire jusqu'au roi de Syrie lui-même.

Il se peut que le roi de Syrie, Antiochus, consentit d'abord à leur payer tribut, du moins ne s'y résigna-t-il pas longtemps [277 av. J.-C.] ; car c'est de lui que partirent les premiers coups. Il vint attaquer à l'improviste, au nord de la chaîne du Taurus, la horde Tectosage qui comptait en ce moment vingt mille cavaliers, une infanterie proportionnée, et deux cent quarante chars armés de faux à deux et à quatre chevaux. Mais sur le point d'en venir aux mains, les troupes syriennes furent tellement effrayées du nombre et de la bonne contenance de l'ennemi, qu'Antiochus parlait déjà de faire retraite, lorsqu'un de ses généraux, Théodotas le Rhodien, se porta garant de la victoire. Il se trouvait dans l'armée syrienne seize éléphants

dressés à combattre, et Théodotas espérait s'en servir de manière à troubler les Gaulois, encore peu familiarisés avec l'aspect de ces animaux. Antiochus, persuadé, lui laissa la direction de la bataille<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Antholog., III, 23, *epigr.* 29.

<sup>2</sup> Lucien, in *Zeuxide vel Antiocho*, p. 334. Paris. F° 1615.

L'infanterie Tectosage se forma en masse compacte de vingt-quatre hommes de profondeur, dont le premier rang était revêtu de cuirasses d'airain<sup>1</sup>, et composé ou d'auxiliaires grecs, ou de ces corps gaulois armés et disciplinés à la grecque par le roi de Bithynie ; les chariots se rangèrent au centre, et la cavalerie sur les ailes. Les Syriens, de leur côté, placèrent quatre éléphants à chacune de leurs ailes, et les huit autres au centre. L'engagement commença par les ailes ; les huit éléphants, suivis de la cavalerie syrienne, marchèrent au-devant de la cavalerie Tectosage ; mais celle-ci ne soutint pas le choc, et se débanda. Pour l'appuyer, l'infanterie gauloise s'ouvrit, et donna passage aux chariots, qui s'avancèrent avec impétuosité entre les deux lignes de bataille ; mais, à ce moment, les huit éléphants du centre, animés par l'aiguillon et par le son des instruments guerriers, s'élancent en poussant des cris sauvages, et en agitant leurs trompes et leurs défenses<sup>2</sup>. Les chevaux qui traînaient les chars, effrayés, s'arrêtent court ; les uns se cabrent, et culbutent pêle-mêle chars et conducteurs ; les autres, tournant bride, se précipitent au galop dans les rangs même de leur infanterie. L'armée d'Antiochus n'eut pas de peine à achever la victoire<sup>3</sup>. Rompue de tous côtés, la horde des Tectosages se retira, laissant la terre jonchée de ses morts ; mais, sans lui donner un instant de relâche, Antiochus la poursuivit nuit et

jour, à travers la basse Phrygie, jusque au-delà des monts Adoréens ; là, il lui permit de s'arrêter, et de prendre un établissement à son choix. Elle adopta les bords du fleuve Halys et l'ancienne ville d'Ancyre ou Ankyra, dont elle fit son chef-lieu d'habitation ; trop faible dès lors pour tenter de reconquérir ce que la bataille du Taurus lui avait enlevé, elle se renferma paisiblement dans les limites de ce canton, ou du moins dans celles de la Phrygie supérieure. Quant à Antiochus, sa victoire fut accueillie dans toute l'Asie par des acclamations de joie ; et la reconnaissance publique lui décerna le titre de Sauveur, que l'histoire a ajouté à son nom<sup>4</sup>.

Heureusement pour les Gaulois, de grandes guerres, survenues entre les peuples de l'Orient, arrêterent ce mouvement de réaction ; et les hordes trocme et tolistoboïenne continuèrent à opprimer, sans résistance, toute la contrée maritime. Il arriva même que ces guerres accrurent considérablement leur importance et leur force. Recherchés par les parties belligérantes, tantôt comme alliés, tantôt comme mercenaires, les Gaulois firent venir d'Europe par terre et par mer, avec l'aide des puissances asiatiques, des bandes nombreuses de leurs compatriotes ; et, suivant l'expression d'un historien [Justin, 25, 2], ils se répandirent comme un essaim dans toute l'Asie. Ils devinrent la milice nécessaire de tous les états de l'Orient, belliqueux ou pacifiques, monarchiques ou républicains. L'Égypte, la Syrie, la Cappadoce, le Pont, la Bithynie en entretenirent des corps à leur solde ; ils trouvèrent surtout un emploi lucratif de leur épée chez les petites démocraties commerçantes, qui, trop faibles en population pour suffire seules à leur défense, étaient assez riches pour la bien payer. Durant une longue période de temps, il ne se passa

guère dans toute l'Asie d'événement tant soit peu remarquable où les Gaulois n'eussent quelque part. Tels étaient, dit l'historien cité plus haut [*Ibid.*], la terreur de leur nom et le bonheur constant de leurs armes, que nul roi sur le trône ne s'y croyait en sûreté, et que nul roi déchu n'espérait d'y remonter, s'ils n'avaient pour eux le bras des Gaulois.

1 *Ibid.* 2 *Ibid.* 3 *Ibid.*

4 Antiochus Soter.

— Appien, *de Bellis Syriacis*, p. 130.

L'influence des milices gauloises ne se borna pas aux services du champ de bataille ; elles jouèrent un rôle dans les révoltes politiques ; et, plus d'une fois, on les vit fomenter des soulèvements, rançonner des provinces, assassiner des rois, disposer des plus puissantes monarchies. Ainsi quatre mille Gaulois en garnison dans la province de Memphis, profitant de l'absence du roi Ptolémée Philadelphie, occupé à combattre une insurrection à l'autre bout de son royaume, complotèrent de piller le trésor royal, et de s'emparer de la basse Égypte<sup>1</sup>. Le temps leur manqua pour exécuter ce projet, mais Ptolémée en eut vent : n'osant pas les punir à main armée, il les fit passer, sous un prétexte spécieux, dans une des îles du Nil, où il les laissa mourir de faim. En Bithynie, le roi Zéïlas, fils de Nicomède, soupçonnant, de la part des Gaulois à sa solde, quelque machination pareille, résolut de faire assassiner tous leurs chefs, dans un grand repas où il les invita. Mais ceux-ci, avertis à temps, le prévinrent en l'égorgeant à sa table même [*Athenæ*, II, 17].

Qu'on ne s'imagine pas cependant que ces coups hardis de quelques milliers d'hommes, au sein de populations innombrables, fussent en réalité aussi prodigieux qu'ils nous le paraissent aujourd'hui. Sous le gouvernement des successeurs d'Alexandre, les peuples asiatiques s'y étaient en quelque sorte habitués. Les gardes macédoniennes entretenues longtemps par les Ptolémées, les Séleucus, les Antigonos, les Eumènes, n'avaient guère été plus fidèles au prince qui les soudoyait, ni moins funestes au pays. Les Gaulois profitèrent des traditions déjà établies, avec d'autant moins de scrupule que, s'ils n'étaient pas les compatriotes des sujets, ils n'étaient pas non plus ceux des rois.

De toutes ces révoltes, la plus fameuse fut celle qui éclata dans le camp du petit fils d'Antiochus Sauveur, Antiochus surnommé l'**Épervier** [*Antiochus Hierax*], à cause de sa rapacité et de son ambition sans mesure. Antiochus disputait à Séleucus, son frère aîné, le royaume de Syrie, et il avait enrôlé dans ses troupes une forte bande des Gaulois Tolistoboïes. Les deux frères en vinrent aux mains, près du Taurus, dans une bataille terrible où Séleucos fut défait, où l'on crut même qu'il avait péri. Ce bruit fut démenti plus tard ; mais il inspira aux Tolistoboïes l'idée de tuer Antiochus et d'envahir la Syrie ; ils espéraient sinon la subjuguier, du moins la ravager plus librement, à la faveur du trouble que ferait naître l'extinction subite et entière de la dynastie des Séleucides [*Justin*, 27, 2]. Ils s'emparèrent donc d'Antiochus, qui ne parvint à conserver sa vie qu'en leur abandonnant son trésor. **Il se racheta, dit un historien [*Ibid.*], comme un voyageur se rachète des mains des brigands, à prix d'or.** Il fit plus ; n'osant pas les renvoyer, il contracta avec eux un nouvel engagement [*Ibid.*]. Tel était, devant quelques

bandes gauloises, l'abaissement de ces monarques qui faisaient trembler tant de millions d'âmes !

Mais, tandis que cette rébellion occupait tous les esprits dans le camp d'Antiochus, un ennemi commun des Syriens et des Gaulois vint fondre sur eux à l'improviste : c'était Eumène, chef du petit état de Pergame. Comme souverain d'un territoire situé dans l'Éolide, Eumène payait tribut aux Tolistoboïes ; et son plus ardent désir était de secouer cette sujétion humiliante ; il ne souhaitait pas moins vivement de se venger des Séleucides, qui faisaient revivre de vieilles prétentions sur l'état de Pergame. La querelle d'Antiochus et de Séleucus, ainsi que l'éloignement d'une partie de la horde tolistoboïe, favorisaient ses plans secrets ; il avait rassemblé une armée en toute hâte ; et, s'approchant du

**1** Schol. Callim., *hymn. in Delum.*, v. 173. — Pausanias, *in Attic.*, p. 12.

théâtre de la guerre, il attendait l'issue de la bataille pour tomber inopinément sur le vainqueur quel qu'il fût. Il arriva dans le moment où le camp syrien, encore troublé des scènes de révolte, n'était rien moins que préparé à soutenir l'attaque : au premier choc, les Gaulois, les Syriens et Antiochus prirent la fuite chacun de leur côté<sup>1</sup>. Cette victoire exalta la confiance d'Eumène, qui travailla dès lors à réunir dans une ligue commune contre les Gaulois, toutes les cités de la Troade, de l'Éolide et de l'Ionie. La mort le surprit au milieu de ces patriotiques travaux, dont il légua l'accomplissement à Attale, son cousin et son successeur.

Le premier acte du nouveau prince fut de refuser



aux Tolistoboïes le tribut qui leur avait été payé jusque-là [Tite-Live, 37, 16] ; quoique les esprits dussent être préparés à cette mesure décisive, lorsqu'on apprit que la horde gauloise marchait vers Pergame, les villes liguées furent saisies de frayeur, et les soldats d'Attale firent mine de l'abandonner. Attale avait auprès de lui un prêtre chaldéen, son ami et le devin de l'armée ; ils imaginèrent, pour la rassurer, un stratagème bizarre, mais ingénieux. Le devin ordonna qu'un sacrifice solennel fût offert au milieu du camp, à l'effet de consulter les dieux sur le succès de la bataille ; et Attale, qui, suivant l'usage, ouvrit le corps de la victime, trouva moyen d'appliquer sur un des lobes du foie une empreinte préparée, où se lisait le mot grec qui signifie victoire<sup>2</sup>. Le prêtre s'approcha, comme pour examiner les entrailles, et, poussant un cri de joie, il fit voir à l'armée pergaméenne la promesse tracée, disait-il, par la main des dieux. Cette vue excita parmi les troupes un enthousiasme dont Attale se hâta de profiter ; il marcha au-devant des Gaulois, et les défit<sup>3</sup>. C'est ce qu'attendait l'Ionie pour se déclarer. Les Tolistoboïes, battus en plusieurs rencontres, furent chassés au-delà de la chaîne du Taurus, et les Trocmes, après s'être défendus quelque temps dans la Troade, allèrent rejoindre leurs compagnons à l'orient des montagnes. Poursuivies et, si l'on peut dire, traquées par toute la population de l'Asie mineure, les deux hordes furent poussées, de proche en proche, jusque dans la haute Phrygie, où elles se réunirent aux Tectosages. Ceux-ci, comme on l'a vu, habitaient depuis trente-cinq ans la rive gauche du fleuve Halys, et Ancyre était leur capitale. Les Tolistoboïes se fixèrent, à l'occident, autour du fleuve Sangarius, et choisirent pour chef-lieu l'antique ville phrygienne de Pessinunte. Quant aux Trocmes, ils occupèrent depuis la rive

droite de l'Halys jusqu'aux frontières du royaume de Pont, et construisirent, pour quartier général de leur horde, un grand bourg qu'ils nommèrent Tav<sup>4</sup>, et les Grecs Tavion. La totalité du pays que possédèrent les trois hordes fut appelée par les Grecs **Galatie**<sup>5</sup>, c'est-à-dire, terre des Gaulois.

Ainsi finit, dans l'Asie mineure, la domination de ce peuple en qualité de conquérant nomade ; une autre période d'existence commence maintenant pour lui. Renonçant à la vie vagabonde, il va se mêler à la population indigène, mêlée elle-même de colons grecs et d'Asiatiques. Cette fusion de trois races inégales en puissance et en civilisation, produira une nation mixte, celle des Gallo-Grecs, dont les institutions civiles, politiques et religieuses porteront la triple empreinte des mœurs gauloises, grecques et phrygiennes. L'influence

<sup>1</sup> Justin, 27, 3. — Front., *Stratag.*, 1, 2.

<sup>2</sup> Polyæn., *Stratag.*, 4, 19. — Suivant cet historien, l'inscription tracée par Attale était victoire du roi, **ἈάοέῃΥὺὸ ἰέxç** ; mais Attale ne portait pas encore le titre de roi ; il ne le prit qu'après la bataille.

<sup>3</sup> Tite-Live, 38, 16 ; 33, 2. — Strabon, 13, p. 624. — Pausanias, *Attic.*, p. 13.

<sup>4</sup> **Taobh**, *place, quartier, séjour*, en langue gallique (Armstrong's dict.) ; **Taw**, *grand, large, étendu*, en langue cambrienne (Owen's dict.).

<sup>5</sup> Galatia ; Gallia orientalis, Gallia asiatica ; Gallo-Græcia ; Helleno-Galatia.

régulière que les Gaulois sont destinés à exercer dans l'Asie mineure, comme puissance asiatique, ne le cédera point à celle dont ils ont été dépouillés ; et nous les verrons défendre presque les derniers la liberté de l'Orient, quand la république romaine

porta sa domination au-delà des mers.

Il nous reste quelques mots à ajouter sur Attale. Ses victoires rapides et inespérées causèrent, en Occident comme en Orient, un enthousiasme universel : son nom fut révé­ré à l'égal de celui d'un dieu ; on fit même courir une prétendue prophé­tie qui le désignait depuis longtemps sous le titre d'envoyé de Jupiter [Pausanias, 10]. Lui-même, dans l'ivresse de sa joie, prit le titre de roi, qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait encore osé porter<sup>1</sup>. On dit aussi qu'il mit au concours, parmi les peintres de la Grèce et de l'Asie, le sujet de ses batailles, et que sa libéralité fut un vif encouragement pour les arts [Pline, 34, 8]. Il eut même la vanité de triompher en même temps sur les deux rives de la mer Égée, dans les deux Grèces, en envoyant à Athènes un de ses tableaux, qui fut suspendu au mur méridional de la citadelle, et s'y voyait encore trois siècles après, au rapport d'un témoin oculaire [Pausanias, 1].

<sup>1</sup> Tite-Live, 33, 21. — Strabon, 13, p. 624.

# CHAPITRE VI

*Gaulois à la solde de Pyrrhus ; estime qu'en faisait ce roi ; ils violent les sépultures des rois macédoniens ; ils assiègent Sparte ; ils périssent à Argos avec Pyrrhus. — Première guerre punique ; Gaulois à la solde de Carthage, leurs révoltes et leurs trahisons ; ils livrent Érix aux Romains et pillent le temple de Vénus. — Ils se révoltent contre Carthage et font révolter les autres mercenaires ; guerre sanglante sous les murs de Carthage ; ils sont vaincus ; Autarite est mis en croix. — Amilcar Barcas est tué par un Gaulois.*

TANDIS que les auxiliaires gaulois faisaient le destin des états grecs en Asie et en Afrique [274 av. J.-C.], une guerre que Pyrrhus, roi d'Épire, avait suscitée dans la Grèce européenne, fournissait à leurs frères des bords du Danube et de l'Illyrie de fréquentes occasions d'employer leur activité.

Pyrrhus, souverain de l'Épire, petit état grec situé sur la frontière illyrienne, à l'occident de la Thessalie et de la Macédoine, aimait la guerre pour elle-même. Aventurier infatigable, entouré d'aventuriers qu'il attirait à lui de toutes parts, mais que la pauvreté de ses finances ne lui permettait pas de payer généreusement, il se trouvait dans la nécessité de guerroyer sans relâche pour entretenir une armée. Après avoir mis une première fois la Grèce en combustion, il était passé en Italie, d'où il

était retourné en Grèce, toujours aussi incertain, aussi immodéré dans ses projets, toujours aussi peu avancé de ses batailles. Nul chef ne convenait mieux aux Gaulois que ce roi qui leur ressemblait, sous tant de rapports ; aussi le prirent-ils en affection. Une foule de Galls de l'Illyrie et du Danube vinrent s'enrôler dans ses armées<sup>1</sup> ; lui, de son côté, les traitait avec estime et faveur, leur confiant les postes les plus périlleux dans le combat, et, après la victoire, la garde des plus importantes conquêtes.

Pyrrhus avait de vieux griefs contre le roi de Macédoine, Antigone, surnommé Gonatas<sup>2</sup> ; il entreprit de le détrôner, et vint le combattre au cœur de ses états. Mais Antigone avait aussi ses Gaulois à opposer aux Gaulois de son rival ; eux seuls retardèrent sa défaite, et tandis que les troupes macédoniennes fuyaient ou passaient aux Épirotes, ils se firent tuer jusqu'au dernier [Plutarque, *in Pyrrho*]. Dans cette victoire qui lui livrait tout le nord de la Grèce, la circonstance qu'elle avait été remportée sur des Gaulois, ne fut pas ce qui flatta le moins Pyrrhus. Pour se faire gloire et honneur, dit son biographe, il voulut que les dépouilles choisies de ces braves fussent ramassées et suspendues aux murs du temple de Minerve Itonide, avec une inscription en vers dont voici le sens:

A Minerve Itonide le Molosse Pyrrhus a consacré ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir détruit l'armée entière d'Antigone. Qui s'étonnerait de ces exploits ? Les Éacides sont encore aujourd'hui ce qu'ils firent jadis, les plus vaillants des hommes<sup>3</sup>.

Cette victoire ayant mis Pyrrhus en possession de presque toute la Macédoine, il distribua des

garnisons dans les principales villes : Égée, ancienne capitale du royaume, et lieu de sépulture de ses rois, reçut une division gauloise. C'était un antique usage, que les monarques macédoniens fussent ensevelis dans de riches étoffes, et des objets d'un grand prix étaient déposés près d'eux dans leurs tombes. Toujours avides de pillage, les Gaulois violèrent ces sépultures, et, après les avoir dépouillées, ils jetèrent au vent les ossements des rois<sup>4</sup>. Un tel attentat,

<sup>1</sup> Pausanias, I, p. 23. — Plutarque, *in Pyrrho*, p. 400.

<sup>2</sup> Pausanias, *Attic.*, p. 22. — Justin, XXV.

<sup>3</sup> Plutarque, *in Pyrrho*, p. 400. — Pausanias, *Attic.*, p. 22.

Le temple de Minerve Itonide était situé dans la Thessalie, entre Phéras et Larisse.

<sup>4</sup> Plutarque, *in Pyrrho*, p. 400. — Diodore de Sicile, *excerpt. à Valesio* ed. p. 266.

inouï dans les annales de la Grèce, excita une indignation générale ; amis et ennemis de Pyrrhus, tous réclamèrent avec chaleur un sévère châtement pour les coupables. Mais Pyrrhus s'en mit fort peu en peine, soit que des affaires qu'il jugeait plus importantes l'absorbassent tout entier, soit qu'il craignît de mécontenter ses auxiliaires par des recherches qui le mettraient dans la nécessité d'en punir un grand nombre. Cette indifférence passa pour complicité, aux yeux des Hellènes, et jeta sur le roi épirote une défaveur marquée<sup>1</sup>.

Mais déjà, cédant à son inconstance naturelle, Pyrrhus avait bâti de nouveaux projets. Un roi de Lacédémone, chassé par ses concitoyens, Cléonyme, vint solliciter sa protection, et Pyrrhus entreprit de le restaurer. Rassemblant à la hâte [273 av. J.-C.] vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt-quatre éléphants, sans

déclaration de guerre, il passa l'isthme de Corinthe, et alla mettre inopinément le siège devant Sparte, ne laissant aux assiégés surpris d'une si brusque attaque, qu'une seule nuit pour préparer leur défense<sup>2</sup>.

La sûreté de la ville exigeait qu'avant tout il fût creusé, parallèlement au camp ennemi, une large tranchée, palissadée, aux deux bouts, avec des chariots enfoncés jusqu'au moyeu, afin d'intercepter la route aux éléphants. Dans cette situation extrême, les assiégés ne se laissèrent point abattre ; leurs femmes mêmes montrèrent une énergie toute virile ; s'armant de pioches et de pelles, elles voulurent travailler à la tranchée, pendant que les hommes prendraient un peu de sommeil : avant le jour tout était terminé. La vue de ces fortifications, que le patriotisme avait élevées dans une nuit, comme par enchantement, découragea les Épirotes ; ils hésitaient à attaquer ; mais les Gaulois, que le fils du roi commandait en personne [Plutarque, *in Pyrrho*], s'offrirent à pratiquer un passage du côté où la tranchée touchait à la rivière d'Eurotas, côté faiblement garni de troupes spartiates, parce qu'il paraissait presque inattaquable. Deux mille Gaulois s'y portèrent donc, et commencèrent à déterrer les chariots, les faisant rouler à mesure dans le fleuve. La brèche était déjà très avancée lorsque les Lacédémoniens accoururent en force, et, après un combat sanglant, sur la tranchée même, repoussèrent les Gaulois, qui la laissèrent comblée de leurs morts [Plutarque, *in Pyrrho*]. Les autres assauts livrés le même jour et les jours suivants n'ayant pas eu plus de succès, et les Spartiates au contraire recevant des renforts de toutes parts, Pyrrhus, dégoûté de son entreprise, leva le siège et se mit en route pour Argos. Une révolution venait d'éclater dans cette ville, où deux

partis puissants étaient aux prises, l'un appelant à grands cris le roi Pyrrhus, l'autre soutenant la cause d'Antigone et celle des Lacédémoniens.

Durant le trajet qui séparait Sparte d'Argos, l'armée épirote tomba dans une embuscade, où elle aurait péri tout entière, sans le dévouement des Gaulois qui en formaient l'arrière-garde : le roi eut à déplorer la perte de la plupart de ces braves, et celle de son fils, tué en combattant à leur tête [*Ibid.* — Justin, XXV]. Ce fut aux deux mille Gaulois qui survécurent à ce désastre que Pyrrhus [273 av. J.-C.], en arrivant à Argos, confia la périlleuse mission de pénétrer, de nuit et les premiers, dans les rues de la ville, par une porte qu'un de ses partisans lui livra. Lui-même s'arrêta près de cette porte, pour surveiller l'introduction de ses éléphants et du reste de son armée. Tout paraissait lui réussir, et, plein d'une confiance immodérée, il faisait bondir son cheval, en poussant des hurlements de joie [Plutarque, *in Pyrrho*] ; mais ses Gaulois lui répondirent, de loin, par un cri de

**1** Plutarque, *in Pyrrho*, *ubi sup.* — Diodore de Sicile, *excerpt. l. c.* **2** Plutarque, *in Pyrrho*, p. 401 — Pausanias, *Attic.*, p. 24.

détresse [*Ibid.*]. Il les comprit, et, faisant signe à sa cavalerie, il se précipita avec elle à toute bride à travers les rues tortueuses d'Argos, vers le lieu d'où partait le cri. On sait quel fut le résultat de ce combat nocturne et de l'engagement du lendemain ; on sait aussi comment périt, de la main d'une pauvre femme, ce roi dont la mort ne fut pas moins bizarre que la vie. Quant à ses fidèles Gaulois, il est probable que peu d'entre eux sortirent d'Argos



sains et saufs ; l'histoire du moins n'en fait plus mention.

Divers corps de ce peuple continuèrent à servir dans les interminables querelles des rois grecs [271 av. J.-C.] ; mais ils n'avaient plus de Pyrrhus pour les guider, et leur rôle cessa d'être bien saillant. L'histoire n'a conservé, de toutes leurs actions durant ces guerres, qu'un seul trait, et celui-là méritait en effet de l'être par son caractère d'énergie féroce. Une de leurs bandes, à la solde de Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte, combattait dans le Péloponnèse, contre ce même Antigone, dont il a été question tout à l'heure ; se voyant cernés par une manœuvre des troupes macédoniennes, ils consultèrent les entrailles d'une victime sur l'issue de la bataille qu'ils allaient livrer. Les présages leur étant tout à fait défavorables, ils égorgèrent leurs enfants et leurs femmes ; puis, se jetant l'épée à la main sur la phalange macédonienne, ils se firent tuer tous jusqu'au dernier après avoir jonché la place de cadavres ennemis [Justin, XXVI, 2].

Sur ces entrefaites, éclata dans l'Occident une guerre qui ouvrit aux aventuriers militaires de la Gaule transalpine un débouché commode et abondant. Carthage, ancienne colonie des Tyriens, était alors, dans la Méditerranée, la puissance maritime prépondérante. Ses établissements commerciaux et militaires embrassaient une partie de l'Afrique, l'Espagne, les îles Baléares, la Corse, la Sardaigne et la Sicile. Voisine de la république romaine par ses possessions en Sicile, elle avait tenté de s'immiscer dans les affaires de la Grande Grèce, où Rome dominait et prétendait bien dominer sans partage : ce fut là l'origine de cette lutte si fameuse, et par l'acharnement des deux

nations rivales, et par la grandeur des intérêts débattus.

Carthage<sup>1</sup>, république de négociants et de matelots, faisait la guerre avec des étrangers stipendiés ; elle appela les Gaulois transalpins à son service, et en incorpora des bandes considérables, soit dans ses troupes actives, soit dans les garnisons des places qu'elle avait à défendre en Corse, en Sardaigne, en Sicile. La Sicile, comme, on sait, fut le premier théâtre des hostilités ; et Agrigente, Éryx, Lilybée, les villes les plus importantes des possessions carthaginoises, reçurent des renforts gaulois commandés tantôt par des chefs nationaux, tantôt par des officiers africains. Tant que la fortune se montra favorable au parti qui leur avait mis les armes à la main, tant que les vivres ne manquèrent point dans les places, et que la solde fut régulièrement payée, les Gaulois remplirent leurs engagements avec non moins de fidélité que de courage ; ils en donnèrent, plus d'une preuve, entre autres au siège de Lilybée [Polybe, I]. Mais sitôt que les affaires de cette république parurent décliner, et que, les communications avec la métropole étant interceptées, la paye s'arriéra, ou les approvisionnements devinrent incertains, Carthage eut tout à souffrir de leurs mécontentements et de leur esprit d'indiscipline. On vit, dans les murs d'Agrigente, au milieu d'une garnison de cinquante mille hommes [Zonar., VIII], trois ou quatre mille Gaulois<sup>2</sup> à se déclarer en état de rébellion, et, sans que le reste de la garnison osât tenter

<sup>1</sup> En phénicien, *Karthe hadath*, ville neuve.

<sup>2</sup> Polybe, II, p. 95. — *Circiter quatuor millia*. Fronton, *Stratagem.*, III, c. 16.

ou de les désarmer, ou de les combattre, menacer la

ville du pillage ; pour prévenir ces malheurs, il fallut que les généraux carthaginois appellassent à leur aide toutes les ressources de l'astuce punique. En effet, le commandant d'Agrigente promit secrètement aux rebelles, et leur engagea sa foi, que, dès le lendemain, il les ferait passer au quartier du général en chef, Hannon, qui était non loin de la place ; que là, ils recevraient des vivres, leur solde arriérée, et, en outre, une forte gratification en récompense de leurs peines. Ils sortirent au point du jour ; Hannon les accueillit gracieusement ; il leur dit que, comptant sur leur courage et voulant les dédommager amplement, il les choisissait pour surprendre une ville voisine, où il s'était pratiqué des intelligences, et dont il leur abandonnait le pillage : c'était la ville d'Entelle, qui tenait pour la république romaine<sup>1</sup>. Le piège était trop séduisant pour que les Gaulois n'y donnassent pas aveuglément. Le jour fixé par Hannon, ils partirent, à la nuit tombante, et prirent le chemin d'Entelle ; mais le Carthaginois avait fait prévenir, par des transfuges simulés, l'armée romaine, qu'il préparait un coup de main sur la ville ; à peine les Gaulois eurent-ils perdu de vue les tentes d'Hannon, qu'ils furent assaillis à l'improviste par le consul Otacilius et exterminés<sup>2</sup>.

Cependant, le mécontentement croissant avec la misère et les traitements rigoureux des chefs carthaginois, les Transalpins se mirent à désertre de toutes parts, et il ne s'écoulait pas de jour que quelque détachement ne passât au camp ennemi. Les Romains les accueillirent avec empressement et les incorporaient à leurs troupes [Fronton, *Stratagem.*, ub. sup.] : ce furent, dit-on, les premiers étrangers admis dans les armées romaines en qualité de stipendiés [Zonar., VIII]. Il n'est pas de moyens que les généraux carthaginois ne missent

en œuvre pour réprimer ces désertions ; un historien affirme qu'ils firent mourir sur la croix plus de trois mille Gaulois<sup>3</sup> coupables ou seulement suspects de complots de ce genre : enfin Amilcar, qui remplaçait Hannon au gouvernement de la Sicile, s'avisa d'un stratagème qui, pour quelque temps du moins, en suspendit le cours. Il s'était attaché depuis plusieurs années, par ses largesses et sa bienveillance particulière, un corps de Gaulois qui lui avaient donné des preuves multipliées de dévouement ; il leur commanda de se présenter aux avant-postes romains, comme s'ils eussent voulu désertir, de demander, suivant l'usage, une entrevue avec quelques officiers pour traiter des conditions, et de tuer ces officiers ou de les amener captifs dans son camp [Fronton, *Stratagem.*, III, 16.]. L'ordre d'Amilcar fut exécuté de point en point, et cette perfidie rendit les désertions dès lors plus difficiles, en inspirant aux Romains beaucoup de méfiance.

Sur une montagne qui domine la pointe occidentale de l'île, était située la ville d'Eryx, forte et par son assiette, et par ses ouvrages de défense. Les Romains en avaient entrepris le siège, presque sans probabilité de succès. Éryx était alors célèbre par un temple de Vénus, le plus riche de tout le pays. Cette richesse alluma la convoitise des Gaulois qui faisaient partie de la garnison ; mais le reste des troupes et les habitants avaient l'œil sur eux et les contenaient. Voyant qu'ils ne parviendraient pas aisément à leur but, ils désertèrent une nuit, et passèrent dans le camp des Romains, auxquels ils fournirent les moyens de se rendre maîtres de la place. Ils y rentrèrent aussi avec eux, et, dans le premier moment de trouble, ils pillèrent de fond en comble le trésor de Vénus Érycine [Polybe, II]. Sur un autre, point de la Sicile, l'intempérance d'une

autre bande gauloise fit perdre

- 1 Diodore de Sicile — Fronton, *ub supr.*
- 2 Fronton, *Stratagem.*, III, c. 16. — Diodore de Sicile.
- 3 Appien, *Alexandr. Escript. ap. Fulv. Ursiu.*, p. 356.

aux Carthaginois vingt mille hommes et soixante éléphants [Diodore de Sicile, XXIII, *eccl.* 12].

On sait que l'évacuation de la Sicile fut une des conditions de la paix accordée par Rome victorieuse à la république de Carthage. Il s'y trouvait encore vingt mille étrangers stipendiés, et, sur ce nombre, deux mille Gaulois, commandés par un chef nommé Autarite [Polybe, I]. Le sénat carthaginois avait ordonné au gouverneur de Lilybée de licencier les troupes mercenaires ; mais la caisse était vide, et ces troupes réclamaient à grands cris, outre leur solde arriérée depuis longtemps, des gratifications extraordinaires, dont la promesse leur avait été prodiguée, dans les jours de découragement et de défection. Craignant pour sa vie, le gouverneur conseilla aux stipendiaires d'aller eux-mêmes régler leurs comptes, en Afrique, avec le sénat. Ils prirent en effet ce parti, et, s'embarquant par détachements, ils allèrent se réunir à Carthage, où ils commirent de si grands désordres, qu'on fut bientôt contraint de les en éloigner [*Ibid.*]. Mais les finances de la république étaient dans un état de détresse extrême ; toutes ses ressources avaient été épuisées par les dépenses d'une guerre de vingt-quatre ans, et par les sacrifices au prix desquels il lui avait fallu acheter la paix. Bien loin de réaliser les promesses magnifiques de ses généraux, le sénat fit proposer aux stipendiés d'abandonner une partie de la solde qui leur était due [*Ibid.*]. Aux murmures qu'une telle proposition excita, succédèrent les menaces, et

bientôt la révolte ; les Gaulois saisirent leurs armes, et entraînèrent, par leur exemple, le reste des stipendiés<sup>1</sup>. Trois chefs dirigèrent ce mouvement : Spendius, natif de la Campanie, esclave fugitif des Romains ; un Africain, nommé Mathos, mais surtout le Gaulois Autarite, homme d'une énergie sauvage, puissant par son éloquence et l'orateur de l'insurrection, parce que de longs services chez les Carthaginois lui avaient rendu la langue punique familière [Polybe, I].

Le premier acte des rebelles fut d'appeler à l'indépendance les villes africaines, qui ne portaient qu'à regret le joug de la tyrannique aristocratie de Carthage. La déclaration ne fut point vaine ; les peuples de l'Afrique coururent aux armes ; ils fournirent aux étrangers de l'argent et des vivres ; on vit jusqu'aux femmes vendre leurs bijoux et leurs parures pour subvenir aux frais de la guerre ; et bientôt, l'armée étrangère, grossie d'un nombre considérable d'Africains, mit le siège devant Carthage. La république, réduite à ses seules ressources, mit sur pied tous ses citoyens en état de combattre, et fit solliciter des secours en Sicile, et jusqu'en Italie [Appien, *Bell. punic.*] ; mais avant que ces renforts fussent arrivés, les insurgés remportent une victoire complète sur l'armée punique. Pendant trois ans, la guerre se prolongea autour de Carthage, avec la même habileté de part et d'autre, un succès égal, mais aussi une égale férocité. Les étrangers mutilaient leurs prisonniers ; les prisonniers des Carthaginois étaient mis en croix, ou, tout vivants, servaient de pâture aux lions. A plusieurs reprises, Carthage courut les plus grands dangers [Polybe, I].

Enfin, Amilcar Barcas, commandant des forces républicaines, mettant à profit l'éloignement de

Mathos, qui s'était porté sur Tunis, isola, par des manœuvres habiles, l'armée étrangère, des villes d'où elle tirait ses subsistances et des renforts, et tint bloqués à leur tour Autarite et Spendius. Leur camp était mal approvisionné, et la famine ne tarda pas à s'y faire sentir. Les insurgés mangèrent jusqu'à leurs prisonniers, jusqu'à leurs esclaves [*Ibid.*] ; quand tout fut dévoré, ils se mutinèrent contre leurs généraux, menaçant de les massacrer, s'ils

1 Appien, *Alexand. Bell. punic*, p. 3.

ne les tiraient de cet état cruel, par une capitulation. Autarite, Spendius et huit autres chefs se rendirent donc auprès d'Amilcar, pour y traiter de la paix. La république, leur dit le Carthaginois, n'est ni exigeante, ni sévère ; elle se contentera de dix hommes choisis parmi vous tous, et laissera aux autres la vie et le vêtement [*Ibid.*] ; et il leur présenta le traité à signer. Sans hésiter, les négociateurs signèrent ; mais aussitôt, à un geste d'Amilcar, des soldats se jetèrent sur eux, et les garrottèrent. C'est vous que je choisis en vertu du traité, ajouta froidement le général [*Ibid.*].

Sur ces entrefaites, les insurgés inquiets du retard de leurs commissaires, et soupçonnant quelque perfidie, prirent les armes. Ils étaient alors dans un lieu qu'on nommait la Hache, parce que la disposition du terrain rappelait la figure de cet instrument. Amilcar les y enveloppa avec ses éléphants et toute son armée, si bien qu'il n'en put échapper un seul, quoiqu'ils fussent plus de quarante mille. Les Carthaginois allèrent ensuite assiéger Tunis, où Mathos tenait avec le reste des étrangers [*Ibid.*].

Amilcar, sous les murs de Tunis, établit son camp du côté opposé à Carthage ; un autre général, nommé Annibal, se plaça du côté de Carthage, et fit planter, sur une éminence entre son camp et la ville assiégée, des croix où furent attachés Autarite et Spendius ; ces malheureux expirèrent ainsi, sous les yeux mêmes de leurs compagnons, trop faibles pour les sauver. Leur mort du moins ne resta pas sans vengeance. Au bout de quelques jours, les assiégés ayant fait une sortie, à l'improviste, pénétrèrent jusque dans le camp punique, enlevèrent Annibal, et l'attachèrent à la croix de Spendius, où il expira. Cependant les affaires des insurgés allèrent de pis en pis, et bientôt ce qui restait de Gaulois, traînés avec Mathos à la suite d'Amilcar, le jour de son triomphe, périrent au milieu des tortures, que les Carthaginois se plaisaient à entremêler, dans les solennités publiques, aux joies de leurs victoires [Polybe, I].

Tel fut le sort des Gaulois qui, jusqu'à la fin de la guerre punique, avaient fait partie des garnisons carthaginoises, en Sicile. Quant aux déserteurs que les Romains avaient pris à leur solde, sitôt que la guerre fut terminée, ils furent désarmés, par ordre du sénat, et déportés sur la côte d'Illyrie [Polybe, II]. Là, ils entrèrent au service des Épirotes, qui, en mémoire de Pyrrhus et de leur affection mutuelle, confièrent à huit cents d'entre eux à la défense de Phénice, ville maritime, située dans la Chaonie, une des plus riches et des plus importantes de tout le royaume. Les Illyriens exerçaient alors la piraterie sur la côte occidentale du continent grec ; ils abordèrent, un jour, au port de Phénice, pour s'y procurer des vivres ; et, étant entrés en conversation avec quelques Gaulois de la garnison, ils complotèrent ensemble de s'emparer de la place. La trahison s'accomplit. Au jour convenu,



les Illyriens s'étant approchés en force des murailles, les Gaulois, dans l'intérieur, se jetèrent l'épée à la main sur les habitants, et ouvrirent les portes à leurs complices [*Ibid.*].

Cependant Amilcar Barcas, vainqueur d'Autarite et des Gaulois révoltés, était passé d'Afrique en Espagne pour y combattre encore d'autres Gaulois. La peuplade gallique des Celtici, établie, comme nous l'avons dit plus haut [**chap. I**], dans l'angle sud-ouest de la presqu'île ibérique, entre la Guadiana et le grand Océan, pendant tout le cours de la guerre punique, n'avait cessé de harceler les colonies carthaginoises voisines. Amilcar fut envoyé pour la châtier, et conquérir à sa république la partie occidentale de l'Espagne, qui était encore indépendante ou mal soumise. A la tête des Celtici, combattaient deux frères d'une brande intrépidité, et dont l'un, nommé Istolat ou Istolatius, avait étonné plus d'une fois les Carthaginois par son audace ; mais, contre un ennemi tel qu'Amilcar, le courage seul ne suffisait pas. Istolat et son frère furent tués dans la première bataille qu'ils livrèrent ; de toute leur armée, il ne se sauva que trois mille hommes, qui mirent bas les armes, et consentirent à se laisser incorporer parmi les mercenaires d'Amilcar<sup>1</sup>.

Indortès, parent des deux frères, et leur successeur au commandement des Celtici, entreprit de venger leur défaite. Il mit sur pied une armée de plus de cinquante mille hommes ; mais il fut complètement battu. Pour s'attacher ce peuple brave, et l'attirer dans les intérêts de sa république, Amilcar accorda la liberté à dix mille prisonniers que la victoire fit tomber en son pouvoir. Il se montra moins généreux à l'égard d'Indortès ; car, après lui avoir fait arracher les yeux, et l'avoir fait déchirer de

verges, à la vue de son armée, il le condamna au supplice de la croix. Amilcar subjuguait pareillement la plupart des autres peuplades galliques ou gallo-ibériennes, qui occupaient la côte occidentale de l'Espagne ; il trouva la mort dans ces conquêtes<sup>2</sup>. Son gendre Asdrubal, qui le remplaça, périt assassiné par un Gaulois, esclave d'un chef lusitanien qu'Asdrubal avait mis à mort par trahison. L'esclave gaulois s'attacha pendant plusieurs années aux pas du Carthaginois, épiant l'occasion de le tuer ; il le poignarda enfin au pied des autels, dans le temps qu'il offrait un sacrifice pour le succès de ses entreprises. Le meurtrier fut saisi et appliqué à la torture ; mais, au milieu des plus grands tourments, insensible à la douleur, et heureux d'avoir vengé un homme qu'il aimait, il expira en insultant aux Africains [Appien, *Alex. Bell. Iberic.*].

<sup>1</sup> Diodore de Sicile, XXV, *eccl.* 2, p. 882.

<sup>2</sup> Polybe, II. — Diodore de Sicile, XXV, p. 882-883. — Cornélius Nepos, *in Hamilcare*.

# CHAPITRE VII

*GAULE CISALPINE. Situation de ce pays dans l'intervalle des deux premières guerres puniques. — Les Boïes tuent leurs rois At et Gall. — Intrigues des colonies romaines fondées sur les bords du Pô. — Les Cénomans trahissent la cause gauloise. — Le partage des terres du Picénum fait prendre les armes aux Cisalpins. — Leur ambassade aux Gésates des Alpes. — Un Gaulois et une Gauloise sont enterrés vifs dans un des marchés de Rome. — Bataille de Fésules où les Romains sont défaits. — Bataille de Télamone où les Gaulois sont vaincus. — La confédération boïenne se soumet. — Guerre dans l'Insubrie, et perfidie des Romains. — Marcellus tue le roi Virдумar. — Soumission de l'Insubrie. — Triomphe de Marcellus. 226*

QUARANTE-CINQ ans [Polybe, II] s'étaient écoulés depuis l'extermination du peuple sénonais, et la terreur dont cet exemple des vengeances de Rome avait frappé les nations cisalpines n'était pas encore effacée. La jeunesse, il est vrai, murmurait de son inaction ; elle se flattait de reconquérir aisément le territoire enlevé à ses pères, et de laver la honte de leurs défaites ; et les chefs suprêmes, ou rois du peuple boïen, At et Gall<sup>1</sup>, tous deux ardents ennemis des Romains, et ambitieux de se signaler, favorisaient hautement ces dispositions belliqueuses. Mais les anciens, dont les conseils nationaux étaient composés, et la masse du peuple,

désapprouvaient les menées des rois Boïens et l'ardeur des jeunes gens, qu'ils traitaient d'inexpérience et de folie [Polybe, I. c.]. Après un demi-siècle de tranquillité, ils craignaient d'engager de nouveau une lutte, qui paraissait devoir être d'autant plus terrible, que la république romaine, depuis les dernières guerres, avait fait d'immenses progrès en puissance. At et Gall cherchèrent des secours au dehors ; à prix d'argent, ils firent descendre en Italie plusieurs milliers de montagnards des Alpes [Ibid.], dans l'espoir que leur présence donnerait de l'élan aux peuples cisalpins ; et, à la tête de ces étrangers, ils marchèrent sur Ariminum [236 av. J.-C.], celle des colonies romaines qui touchait de plus près à leur frontière. Déjà la jeunesse boïenne s'agitait et prenait les armes, quand les partisans de la paix, indignés que ces rois précipitassent la nation, contre sa volonté, dans une guerre qu'elle redoutait, se saisirent d'eux et les massacrèrent [Ibid.]. Ils tombèrent ensuite sur les montagnards, qu'ils contraignirent à regagner leurs Alpes en toute hâte ; de sorte que la tranquillité était déjà rétablie, lorsque l'armée romaine, accourue à la défense d'Ariminum, arriva sur la frontière boïenne [Ibid.].

Cependant ces mouvements inquiétèrent le sénat ; il défendit par une loi, à tous les marchands soit romains, soit sujets ou alliés de Rome, de vendre des armes dans la Circumpadane ; il suspendit même, si l'on en croit un historien [Zonar, VIII], tout commerce entre ce pays et le reste de l'Italie. Au mécontentement violent que de telles mesures durent exciter sur les rives du Pô, d'autres mesures encore plus hostiles vinrent bientôt mettre le comble ; celles-ci étaient relatives au partage de l'ancien territoire sénonais.

Rome, longtemps absorbée par les soins de la guerre punique, n'avait encore établi que deux colonies dans le pays enlevé aux Sénons : c'étaient Séna, fondée immédiatement après la conquête, et Ariminum, postérieur à la première de quinze années<sup>2</sup>. Les terres non colonisées restaient, depuis cinquante ans, entre les mains de riches patriciens, qui en retiraient l'usufruit, et même s'en étaient approprié illégalement la meilleure partie. Le tribun Flaminius ayant éveillé sur cette usurpation l'attention des plébéiens, malgré tous les efforts du sénat, une loi passa, qui restituait au peuple les terres distraites et en réglait la répartition, par tête, entre les familles pauvres<sup>3</sup>. Des triumvirs partirent aussitôt pour

<sup>1</sup> *Atèe et Galatus*, Ἀτῆς καὶ Γαλάτῃος, dans Polybe, II, p. 109. **At** ou **Atta**, père : *Galatos* ou *Galatus* est l'altération grecque de **Gall**.

<sup>2</sup> La colonie de Séna date de l'an 283 av. J.-C. ; Ariminum, de l'an 268.

<sup>3</sup> Polybe, II, p. 109. — Cicéron, *de Senectute*, p. 411.

mesurer le terrain, fixer les lots, et prendre toutes les dispositions nécessaires à l'établissement de la multitude qui devait les suivre. L'arrivée de ces commissaires jeta l'inquiétude parmi les Cisalpins, et, en dépit d'eux-mêmes, les tira de leur inaction.

Le mal que leur avait fait une seule des colonies déjà fondées était incalculable. Ariminum, ancienne ville ombrienne, que les Sénons avaient jadis laissé subsister au milieu d'eux, avait été transformée par les Romains en une place de guerre formidable, sans cesser d'être le principal marché de la Cispadane : sentinelle avancée de la politique romaine dans la Gaule<sup>1</sup>, Ariminum était, depuis trente-cinq ans, un foyer de corruption et

d'intrigues qui malheureusement avaient porté fruit. De l'argent distribué aux chefs et des promesses qui flattaient la vanité nationale, avaient gagné les Cénomans à l'alliance de Rome [Polybe, II]. Sous main, ils la secondaient dans ses projets d'ambition ; et, jusqu'à ce qu'ils pussent trahir leurs compatriotes ouvertement, et sur les champs de bataille, ils les vendaient dans l'ombre, semant la désunion au sein de leurs conseils, et révélant à l'ennemi leurs projets les plus secrets. Par le moyen de ces traîtres et des Vénètes, dévoués de tout temps aux ennemis de la Gaule, l'influence romaine dominait déjà la moitié de la Transpadane.

Dans la Cispadane, les intrigues de Rome avaient échoué ; mais ses armes poussaient avec activité, depuis six ans, l'asservissement des Ligures de l'Apennin, et, de ce côté, n'inquiétaient pas moins la confédération boïenne que du côté de l'Adriatique<sup>2</sup>. Ces dangers de jour en jour plus pressants et ceux dont le nouveau partage était venu subitement menacer la Gaule, justifiaient les prévisions, ou tout au moins l'humeur guerrière d'At et de Gall. Les Boïes reconnurent leur faute, et travaillèrent à former entre toutes les nations circumpadanes une ligue offensive et défensive ; mais les Vénètes rejetèrent hautement la proposition d'en faire partie [232 av. J.-C.] ; les Cénomans se montrèrent tièdes et incertains ; quant aux Ligures, épuisés par une longue guerre, ils avaient besoin de repos. Les Boïes et les Insubres restaient seuls. Ils furent donc contraints de recourir à ces mêmes Transalpins qu'ils avaient si durement chassés, quelques années auparavant. Au nom de la ligue insubroboïenne, ils envoyèrent des ambassadeurs à plusieurs des peuples établis sur le revers occidental et septentrional des Alpes [Polybe, II], peuples auxquels les Gaulois d'Italie

appliquaient la dénomination collective de *Gaisda*<sup>3</sup>, dont les Romains avaient fait *Gæsataë*. Voici quelles étaient la signification et l'origine de ce surnom.

Les Gaulois d'Italie, dans le cours de trois siècles, avaient adopté successivement une partie de l'armure italienne, et perfectionné leurs armes nationales ; mais, sur ce point, comme sur tout le reste, leurs voisins des vallées des Alpes n'avaient rien changé aux usages antiques de leurs pères. A l'exception du long sabre de cuivre ou de fer, sans pointe, et à un seul tranchant, le montagnard allobroge ou helvétien ne connaissait pas d'autre arme que le vieux **gais** gallique, dont il se servait d'ailleurs avec une grande habileté ; cette circonstance avait fait donner, par les Cisalpins, aux bandes qu'ils tiraient des montagnes, le nom de *gaisda*, c'est-à-dire, armées du *gais*. Plus tard, par extension et par abus, ce mot s'employa pour désigner une troupe soldée, d'au-delà des Alpes,

**1** *Specula populi romani*. Cicéron, *pro Man. Fonteio*, p. 219.

**2** Tite-Live, *Épitomé* XX. — Florus, II, c. 3. — Paul Orose, IV, c. 17. — Zonar, VIII.

**3** *Gaisde*, en langue gallique, signifie encore aujourd'hui, *armé*. Armstrong's dict.

quelles que fussent sa tribu et son armure. C'était l'acception qu'il portait du temps de Polybe, et *Gésate* ne signifiait plus dès lors qu'un soldat stipendiaire<sup>1</sup>.

Nous ignorons auxquelles des tribus, armées du *gais*, les députés cisalpins s'adressèrent ; mais rien ne fut épargné pour aiguillonner des hommes sauvages et belliqueux. Deux chefs ou rois,

Concolitan<sup>2</sup> et Anéroëste, reçurent des présents considérables en argent, et de grandes promesses pour l'avenir. Les ambassadeurs étaient chargés de rappeler aux Gésates, que jadis une bande descendue de leurs montagnes avait assisté les Sénons au sac et à l'incendie de Rome, et occupé sept mois entiers cette ville fameuse, jusqu'à ce que les Romains offrissent de la racheter à prix d'or ; qu'alors les Gaulois l'avaient rendue, mais bénévolement, de leur plein gré, et étaient rentrés dans leurs foyers, sans obstacle, joyeusement, et chargés de butin [Polybe, II]. L'expédition qu'ils venaient proposer serait, ajoutaient-ils, bien plus facile et bien plus lucrative ; plus facile, puisque la presque totalité des Cisalpins s'armait en masse pour y prendre part ; plus lucrative, parce que Rome, depuis ses anciens désastres, avait amassé des richesses prodigieuses. L'éloquence des ambassadeurs eut tout succès ; Anéroëste et Concolitan se mirent en marche ; et jamais, dit Polybe [III], armée plus belle et plus formidable n'avait encore franchi les Alpes.

Le rendez-vous était sur les bords du Pô ; Lingons, Boïes, Anamans, Insubres, s'y rassemblèrent de toutes parts ; les Cénomans seuls manquèrent à l'appel des nations gauloises. Une députation du sénat romain les avait déterminés à jeter enfin le masque [Ibid.] ; ils s'étaient armés, mais pour se réunir aux Vénètes et menacer le territoire insubrien de quelque irruption, durant l'absence des troupes nationales. Cette trahison obligea les confédérés à diviser leurs forces ; ils ne mirent en campagne que cinquante mille hommes d'infanterie et vingt mille de cavalerie ; le surplus restant pour la défense des foyers [Ibid.]. L'armée active fut partagée en deux corps, le corps des Gésates, commandé par les rois Anéroëste et



Concolitan, et celui des Cisalpins, commandé par l'Insubrien Britomar<sup>3</sup>.

A la nouvelle de ces préparatifs, dont les Cénomans envoyaient à l'ennemi des rapports fidèles, une frayeur générale s'empara de Rome, et le sénat fit consulter les livres sibyllins, ce qui ne se pratiquait que dans l'attente de grandes calamités publiques : ces livres, vendus autrefois au roi Tarquin l'Ancien par la sibylle ou prophétesse Amalthée, étaient réputés contenir l'histoire des destinées de la république. Ils furent feuilletés avec soin ; mais pour comble d'épouvante, on y trouva une prophétie qui semblait annoncer que, deux fois, les Gaulois prendraient possession de Rome. Le sénat s'empressa de consulter le collège des prêtres sur le sens de cette prophétie menaçante : il lui fut répondu, que le malheur prédit pouvait être détourné, et l'oracle rempli, si quelques Gaulois étaient enterrés vifs, dans l'enceinte des murailles, car, par ce moyen, ils *prendraient possession* du sol de Rome. Soit superstition, soit politique, le sénat accueillit cette absurde et atroce interprétation. Une fosse maçonnée fut préparée dans le quartier le plus peuplé de la ville, au milieu du marché aux

<sup>1</sup> Polybe, II, p. 109. — **Quod nomen non gentis, sed mercenariorum Gallorum est.** Paul

Orose, IV, c. 12. — La ressemblance du mot *Gæsatae* avec le mot grec ou plutôt persan, *Gaza*, qui veut dire *trésor*, *richesses*, donna lieu chez les Grecs à une étymologie absurde ; ils transformèrent *Gæsatae* en *Gazitæ* et *Gazetæ*, qu'ils traduisaient par *Chrysophoroi*, qui porte ou emporte l'or, stipendiés, mercenaires. V. Etienne de Byzance et Polybe lui-même répété par Plutarque.

**2 Ceann-coille-tan** : *chef du pays des forêts*, Polybe, l. c.

**3** Ce nom paraît signifier le *grand Breton*. **Mor**, en langue gallique, **mawr**, en cambrien, voulait dire *grand*.

bœufs [Tite-Live, XXII, 57]. Là furent descendus, en grande pompe, avec l'appareil des plus graves cérémonies religieuses, deux Gaulois, un homme et une femme, afin de représenter toute la race ; puis la pierre fatale se referma sur eux. Mais les bourreaux eurent peur de leurs victimes assassinées ; pour apaiser, comme ils disaient, **leurs mânes**, ils instituèrent un sacrifice qui se célébrait sur leur fosse, chaque année, dans le mois de novembre<sup>1</sup>.

Cependant des levées en masse s'organisaient dans tout le centre et le midi de la presqu'île, car les peuples italiens croyaient tous leur existence en péril. De toutes parts, on amenait à Rome, comme dans le boulevard commun de l'Italie, des vivres et des armes, et **l'on ne se souvenait pas**, dit un historien [Polybe, II], **d'en avoir jamais vu un tel amas**. La république fut bientôt en mesure de mettre sur pied sept cent soixante-dix mille soldats. Une partie fut cantonnée dans les provinces du centre ; cinquante mille hommes, sous la conduite d'un préteur, furent envoyés en Étrurie pour garder les passages de l'Apennin ; le consul Æmilius Pappus partit, avec une armée consulaire, pour défendre la frontière du Rubicon ; le second consul, Atilius Regulus, qui se rendait d'abord en Sardaigne, afin d'y apaiser quelques troubles, devait ensuite débarquer en Étrurie, et rejoindre l'armée de l'Apennin ; enfin, vingt mille Cénomans et Vénètes avaient l'ordre de se porter dans l'ancien pays sénonais, pour renforcer les légions d'Æmilius et inquiéter la frontière boïenne<sup>2</sup>. Sans être effrayée de ces dispositions,

l'armée gauloise traversa l'Apennin, par des défilés qu'on avait négligé de garder, et descendit inopinément dans l'Étrurie.

En mettant le pied sur le territoire ennemi, les rois de l'armée gauloise, Concolitan, Anéroëste et Britomar, jurèrent solennellement, à la tête de leurs troupes, et firent jurer à leurs soldats, **qu'ils ne détacheraient pas leurs baudriers, avant d'être montés au Capitole** ; et ils prirent à grandes journées la route de Rome [Florus, II, 4]. Les ravages qu'ils exercèrent sur leur passage furent terribles ; ils emportaient jusqu'aux meubles des maisons ; ils traînaient après eux les troupeaux, et la population garrottée, qu'ils faisaient marcher sous le fouet. Rien ne les arrêtait, parce que l'armée romaine d'Étrurie les attendait encore aux passages septentrionaux de l'Apennin, quand déjà ils avaient pénétré au cœur de la province. Ils n'étaient plus qu'à trois journées de Rome, lorsqu'ils apprirent que le préteur, averti enfin, les suivait à marche forcée. Craignant de se laisser enfermer entre cette armée et la ville, ils firent volte-face, et s'avancèrent à leur tour au-devant du préteur. L'ayant rencontré entre Arrétium et Fésules, vers le coucher du soleil, ils campèrent, séparés de lui seulement par un intervalle étroit. Dès que la nuit fut venue, ils allumèrent des feux, comme pour bivouaquer, mais tout à coup ils se retirèrent dans le plus grand silence, avec toute leur infanterie, et transportèrent leur camp près de Fésules, ordonnant à la cavalerie de rester en présence de l'ennemi jusqu'au point du jour, et de se diriger alors aussi vers Fésules en se faisant poursuivre par les Romains. Le stratagème eut un plein succès. Au lever du soleil, les Romains, n'apercevant plus l'infanterie gauloise, attribuèrent sa retraite à la peur, et attaquèrent la cavalerie qui se mit à fuir, en

les attirant du côté de Fésules ; l'infanterie se montra alors et tomba sur eux à l'improviste. La confiance et le nombre étaient pour les Gaulois ; ils accablèrent l'armée romaine, et lui tuèrent

**1** Plutarque, *in Marcell.*, p. 299. — Idem. *Quæstion. roman.*, p. 283. — Dion Cassius *ap. Vales*, p.

774. — Paul Orose, IV, c. 13. — Zonar, VIII.

**2** Polybe, II, p. 12. — Diodore de Sicile, XXV, ecl. 3. — Tite-Live, epit. XX. — Plutarque, *in Marcello*,

p. 299. — Paul Orose, IV, c. 13.

six mille hommes. Le reste s'étant rallié et retranché sur une hauteur voisine, les Gaulois songèrent d'abord à l'y forcer ; mais comme eux-mêmes étaient accablés de fatigue, à cause de la marche de la nuit, ils se contentèrent de placer en observation une partie de leur cavalerie, et allèrent prendre du repos<sup>1</sup>.

Cependant le consul Æmilius, averti des mouvements des Gaulois, avait passé précipitamment l'Apennin ; fort à propos, il arriva près de Férules, dans la nuit qui suivit ce combat, et dressa son camp non loin de la colline où les légions du préteur s'étaient retranchées. A la vue des feux allumés dans le camp du consul, elles devinèrent ce que c'était, et reprirent courage ; elles parvinrent même à communiquer avec lui, par le moyen d'une forêt qui longeait le pied de la colline, et dont la cavalerie gauloise interceptait mal les avenues. Le consul promit au préteur de le débloquer dès le point du jour ; il passa la nuit en préparatifs de combat ; et le soleil était à peine levé qu'il partit à la tête de sa cavalerie, tandis que l'infanterie le suivait en bon ordre.

Mais les Gaulois aussi avaient remarqué les feux du consul, et conjecturé ce que ces feux signifiaient : ils avaient tenu conseil. Anéroëste leur avait remontré que, possesseurs d'un aussi riche butin, ils ne devaient pas s'exposer au hasard d'une bataille qui pouvait le leur enlever tout entier ; qu'il valait beaucoup mieux retourner sur les rives du Pô, y mettre ce butin en sûreté, et revenir ensuite se mesurer avec les Romains ; que la guerre en serait plus facile et moins chanceuse [Polybe, II]. La plupart des chefs se rangèrent à cet avis ; et, tandis que l'armée d'Æmilius se portait vers la colline pour faire sa jonction avec le préteur, par un mouvement contraire, l'armée gauloise se dirigea vers la mer pour gagner de là la Ligurie.

Après avoir rallié les troupes du préteur, Æmilius poursuivit les Gaulois, qu'il atteignit bientôt, parce que la multitude des captifs, les troupeaux et les bagages de tout genre qu'ils traînaient avec eux, embarrassaient leur marche. Ils éludèrent avec soin une action décisive, que d'ailleurs le consul ne désirait pas très vivement ; il se contenta de les harceler, épiant l'occasion de les surprendre et de leur enlever quelque portion de leur butin. Les marches et les contremarches auxquelles la poursuite du consul les obligeait, les firent dévier de la direction qu'ils s'étaient proposée, et les jetèrent fort avant vers le midi de l'Étrurie. Ils n'atteignirent guère le littoral, qu'à la hauteur du cap Télamone [Ibid.].

Le hasard voulut que, dans ce temps-là même, le second consul, Atilius Regulus, après avoir étouffé les troubles de la Sardaigne, vînt débarquer à Pise. Informé que les Gaulois avaient passé l'Apennin, il se porta en toute hâte du côté de Rome, en longeant la mer d'Étrurie, de manière qu'il marchait, sans le

savoir, au-devant de l'ennemi. Ce fut dans le voisinage de Télamone que quelques cavaliers, de la tête de l'armée gauloise, donnèrent dans l'avant-garde romaine ; pris et conduits devant le consul, ils racontèrent le combat de Fésules, leur position actuelle et celle d'Æmilius. Regulus alors, comptant sur une victoire infaillible, commanda à ses tribuns de donner au front de son armée autant d'étendue que le terrain pourrait le permettre, et de continuer tranquillement la marche ; lui-même, à la tête de sa cavalerie, courut s'emparer d'une éminence qui dominait la route. Les Gaulois étaient loin de soupçonner ce qui se passait ; à la vue des cavaliers qui occupaient la hauteur, ils crurent seulement que L. Æmilius, pendant la nuit, les avait fait tourner par une division de ses troupes ; et ils envoyèrent quelques corps de cavalerie et d'infanterie pour le débusquer de

**1** Polybe, II, p. 113, 114. — Diodore de Sicile, *eclog.* 3, XXV.

la position. Leur erreur ne fut pas longue ; instruits à leur tour par un prisonnier romain du véritable état des choses, ils se préparèrent à faire face aux deux armées ennemies à la fois. Æmilius avait bien ouï parler du débarquement des légions d'Atilius, mais il ignorait qu'elles fussent si proche ; et il n'eut la pleine connaissance du secours qui lui arrivait que par le combat engagé pour l'occupation du monticule. Il envoya alors vers ce point de la cavalerie et marcha avec ses légions sur l'arrière-garde gauloise [Polybe, II].

Enfermés ainsi, sans possibilité de battre en retraite, les Gaulois donnèrent à leur ligne un double front. Les Gésates et les Insubres, qui composaient l'arrière-garde, firent face au consul

Æmilius ; les troupes de la confédération boïenne et les Tauriskes, à l'autre consul : les chariots de guerre furent placés aux deux ailes, et le butin fut porté sur une montagne voisine gardée par un fort détachement. Les Insubres et les Boïes étaient vêtus seulement de braies ou de saies légères *[Ibid.]* ; mais, soit par bravade, soit par un point d'honneur bizarre, les Gésates mirent bas tout vêtement, et se placèrent nus au premier rang, n'ayant que leurs armes et leur bouclier *[Ibid.]*. Durant ces préparatifs, le combat, commencé sur la colline, devenait plus vif d'instant en instant, et comme la cavalerie, envoyée de côté et d'autre, était nombreuse, les trois armées pouvaient en suivre les mouvements. Le consul Atilius y périt ; et sa tête, séparée du tronc, fut portée par un cavalier aux rois gaulois<sup>1</sup>. Cependant la cavalerie romaine ne se découragea point et demeura maîtresse du poste. Æmilius fit avancer alors son infanterie, et le combat s'engagea sur tous les points. Un moment, l'aspect des rangs ennemis et le tumulte qui s'en échappait frappèrent les Romains de terreur :*Car*, dit un historien *[Polybe, II]*, outre les trompettes, qui y étaient en grand nombre, et faisaient un bruit continu, il s'éleva tout à coup un tel concert de hurlements, que non seulement les hommes et les instruments de musique, mais la terre même et les lieux d'alentour semblaient à l'envi pousser des cris. Il y avait encore quelque chose de bizarre et d'effrayant dans la contenance et les gestes de ces corps énormes et vigoureux qui se montraient aux premiers rangs sans autre vêtement que leurs armes ; on n'en voyait aucun qui ne fût paré de chaînes, de colliers et de bracelets d'or. Et si ce spectacle excita d'abord l'étonnement des Romains, il excita bien plus leur cupidité et les aiguillonna à payer de courage pour se rendre maîtres d'un pareil butin.

Les archers des deux armées romaines s'avancèrent d'abord, et firent pleuvoir une grêle de traits. Garantis un peu par leurs vêtements, les Cisalpins soutinrent assez bien la décharge ; il n'en fut pas de même des Gésates, qui étaient nus, et que leur étroit bouclier ne protégeait qu'imparfaitement. Les uns, transportés de rage, se précipitaient hors des rangs, pour aller saisir corps à corps les archers romains ; les autres rompaient la seconde ligne, formée par les Insubres, et se mettaient à l'abri derrière. Quand les archers se furent retirés, les légions arrivèrent au pas de charge ; reçues à grands coups de sabre, elles ne purent jamais entamer les lignes gauloises. Le combat fut long et acharné, quoique les Gésates, criblés de blessures, eussent perdu beaucoup de leurs forces. Enfin la cavalerie romaine, descendant de la colline, vint attaquer à l'improviste une des ailes ennemies, et décida la victoire ; quarante mille Gaulois restèrent sur la place ; dix mille furent pris [225 av. J.-C.]. L'histoire leur rend cette justice, qu'à égalité d'armes, ils n'eussent point été vaincus [Polybe, II]. En effet leur bouclier leur était presque inutile, et leur épée, qui ne frappait que de taille, était de si

**1** Polybe, *loc. cit.* — Paul Orose, IV, c. 13.

mauvaise trempe que le premier coup la faisait plier ; et, tandis que les soldats gaulois perdaient le temps à la redresser avec le pied, les Romains les égorgeaient [*Ibid.*]. Le roi Concolitan fut fait prisonnier ; Anéroëste, voyant la bataille perdue, se retira dans un lieu écarté avec les amis dévoués à sa personne, les tua d'abord de sa main, puis se coupa la gorge<sup>1</sup>. On ne sait ce que devint Britomar.

Le consul Æmilius fit ramasser les dépouilles des Gaulois et les envoya à Rome ; quant au butin que



ceux-ci avaient enlevé dans l'Étrurie, il le rendit aux habitants. Il continua sa marche jusqu'au territoire boïen dont il livra une partie au pillage ; après quoi il retourna à Rome. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie que la frayeur avait été plus vive. Le sénat lui décerna le triomphe ; et Concolitan, ainsi que les plus illustres captifs gaulois furent traînés devant son char, revêtus de leurs baudriers. Pour accomplir, dit un historien [Florus, II, 4.], le vœu solennel qu'ils avaient fait de ne point déposer le baudrier, qu'ils ne fussent montés au Capitole. Les enseignes, les colliers et les bracelets d'or conquis sur les vaincus furent suspendus par le triomphateur dans le temple de Jupiter.

Pour mettre à profit sa victoire, la république envoya immédiatement dans la Cispadane les deux consuls nouvellement nommés [224 av. J.-C.], Q. Fulvius et T. Manlius. La confédération boïenne était découragée et hors d'état de résister : les Anamans, les premiers, se soumirent, et leur exemple entraîna les Lingons et les Boïes. Ils livrèrent des otages et plusieurs de leurs villes, entre autres Mutine, Tanétum et Clastidium, qui reçurent des garnisons ennemies.

L'année 223 [av. J.-C.] fut marquée avec distinction dans les annales romaines ; elle vit les enseignes de la république franchir le Pô pour la première fois, et flotter sur le territoire insubrien ; ce furent les consuls, L. Furius et C. Flaminius, qui effectuèrent ce passage, près de l'embouchure de l'Adda. Les Anamans, nouveaux amis de Rome, avaient ouvert le chemin et diminué les difficultés du passage [Polybe, II]. Néanmoins l'impétuosité téméraire de Flaminius occasionna de grandes pertes aux légions. Au-delà du Pô, les consuls, assaillis

brusquement, tandis qu'ils faisaient retrancher leur camp, éprouvèrent un nouveau revers ; leurs meilleures troupes périrent ou dans ce combat, ou dans la traversée du fleuve [*Ibid.*]. Affaiblis et humiliés, ils furent contraints de demander la paix ; et après quelques négociations, ils signèrent un traité en vertu duquel il leur fut permis de sortir sains et saufs du territoire insubrien [*Ibid.*]. Flaminius et son collègue se retirèrent chez les Cénomans où ils passèrent quelque temps à faire reposer leurs soldats ; lorsqu'ils se virent en état de tenir la campagne, ils prirent avec eux une forte division de Cénomans ; et, de concert avec ces traîtres, Flaminius se mit à saccager les villes de l'Insubrie, et à égorger la population qui, sur la foi du traité, avait mis bas les armes, et s'était dispersée dans les champs [*Ibid.*].

Une si criante perfidie révolta le peuple insubrien ; il se prépara aux derniers efforts. Pour déclarer que la patrie était en péril, et que la lutte qui s'engageait était une lutte à mort, les chefs se rendirent en pompe au temple de la déesse de la guerre<sup>2</sup>, et déployèrent certaines enseignes consacrées, qui n'en sortaient jamais que dans les grandes calamités nationales ; on les surnommait, pour cette raison, les immobiles ; elles étaient fabriquées de l'or le plus fin [*Polybe, II*].

<sup>1</sup> Polybe, II, p. 18. — Diodore de Sicile, XXV, *ecl.* 3.

<sup>2</sup> Polybe lui donne le nom grec de *Minerve*, Ἀθήνη ; on croit qu'elle portait dans les idiomes gaulois celui de *Buddig* ou *Buadhach*, que les Romains orthographiaient *Boadicea*.

Dès que les immobiles flottèrent au vent, la population accourut en armes ; au bout de peu de jours, cinquante mille hommes furent réunis ; mais

ils n'étaient pas organisés, qu'il fallut déjà livrer bataille.

Le sénat approuvait complètement la honteuse guerre qui se faisait dans la Transpadane, et la perfidie de Flaminius ; toutefois ce consul lui était personnellement odieux, comme ayant provoqué le partage des terres sénonaises, et il eût voulu lui enlever la gloire d'ajouter une province à la république. Dans ce but, il fit parler les dieux, et épouvanta le peuple par des prodiges. Le bruit courut que trois lunes avaient paru au-dessus d'Ariminum, et qu'un des fleuves sénonais avait roulé ses eaux teintes de sang [Plutarque, *in Marcello*]. On consulta là-dessus les augures, et la nomination des consuls fut reconnue illégale. Le sénat leur envoya immédiatement l'ordre de se démettre, et de revenir à Rome, sans rien entreprendre contre l'ennemi. Mais Flaminius, informé par ses amis qu'il se tramait contre lui quelque chose, soupçonna le contenu de la dépêche, et résolut de ne l'ouvrir qu'après avoir tenté la fortune. Ayant fait partager ce dessein à son collègue, ils pressèrent leurs préparatifs de bataille. Les deux armées se trouvaient alors en présence sur les bords du Pô<sup>1</sup>.

Certes, depuis le commencement de la guerre, les Cénomans, par leur trahison, avaient rendu aux Romains d'assez grands services, et s'étaient assez compromis aux yeux de leurs frères, pour que les consuls pussent se fier à eux dans le combat qui allait se livrer. Pourtant les consuls, on ne sait sur quel soupçon, en jugèrent autrement. Ils envoyèrent la division cénomane de l'autre côté du fleuve, sous prétexte de garder la tête du pont, qui le traversait dans cet endroit, et de servir de réserve aux légions ; mais à peine eut-elle touché l'autre

rive, que Flaminius fit couper le pont. L'armée romaine, adossée au fleuve, se trouva par là dans l'alternative de vaincre ou d'être anéantie, puisque son unique moyen de retraite était détruit ; mais Flaminius jouait le tout pour le tout [Polybe, II]. Ce fut le génie de ses tribuns qui le sauva. Ayant remarqué dans les précédents combats l'imperfection et la mauvaise trempe des sabres gaulois, qu'un ou deux coups suffisaient pour mettre hors de service, ils distribuèrent au premier rang des légions ces longues piques ou hastes qui étaient l'arme ordinaire du troisième, et firent charger d'abord à la pointe des hastes. Les Insubres, qui n'avaient que leur sabre pour détourner les coups, l'eurent bientôt ébréché et faussé [*Ibid.*]. A ce moment les Romains, jetant bas les piques, tirèrent leur épée affilée et à deux tranchants, et frappèrent de pointe la poitrine et le visage de leurs ennemis désarmés. Huit mille Insubres furent tués, seize mille furent faits prisonniers. Flaminius ouvrit alors les dépêches du Sénat, et prit la route de Rome, avec une grande victoire pour sa justification. M. Cl. Marcellus et Cn. Cornélius furent choisis pour continuer la guerre, dès le printemps suivant, en qualité de consuls<sup>2</sup>.

Les Insubres mirent à profit le repos de l'hiver [223 av. J.-C.], en fortifiant leurs villes, et en faisant venir des auxiliaires Transalpins ; le roi Virдумar<sup>3</sup> leur amena trente mille Gésates. Aussitôt que la saison le permit, les consuls passèrent le Pô, et vinrent assiéger Acerres, bourg situé au confluent de l'Adda et de l'Humatia. Les Insubres ne s'étaient point attendus que les hostilités

<sup>1</sup> Plutarque, *ibid.* — Paul Orose, IV, c. 13

<sup>2</sup> Polybe, II, p. 121. — Plutarque, in *Marcello*, p. 300. —

Florus, II, c. 4. — Paul. Orose, IV, c. 13. —  
*Fast. Capitol.*

**3 Feardha-mar**, brave et grand. On trouve en latin ce nom sous les deux formes : *Virdumarus* et *Viridomarus*.

commenceraient de ce côté ; de sorte que les assiégeants eurent tout le temps de se retrancher dans une position imprenable, où l'armée Insubrienne n'osa pas les attaquer. Pour les attirer sur un terrain plus égal, Virdumar, prenant avec lui dix mille de ses Gésates, presque tous cavaliers, traversa le Pô, et tomba sur le territoire des Anamans, qui, cette fois, comme dans la précédente campagne, avaient livré passage aux consuls ; leurs terres furent saccagées pendant plusieurs lieues d'étendue ; et Virdumar enfin investit Clastidium, que les Anarnans avaient cédée à la république, et dont celle-ci avait fait une place d'armes. Cette diversion obligea les Romains de diviser aussi leurs forces. Scipion fût laissé devant Acerres, avec le tiers de la cavalerie et la presque totalité de l'infanterie. Marcellus, à la tête de la cavalerie restante et de six cents hommes d'infanterie légère, se porta sur Clastidium à marches forcées. Les Gaulois ne lui laissèrent pas le temps de se reposer ; voyant le petit nombre de ses fantassins, et ne tenant pas grand compte de sa cavalerie, **parce que**, dit un historien [Plutarque, *in Marcello*], **habiles cavaliers eux-mêmes, ils se croyaient la supériorité de l'adresse, comme ils avaient celle du nombre** ; ils voulurent en venir aux mains sur-le-champ.

Marcellus craignait d'être débordé, à cause de son peu de troupes ; il étendit le plus qu'il put ses ailes de cavalerie, jusqu'à ce qu'elles présentassent un front à peu près égal à celui de l'ennemi. Pendant

ces évolutions, son cheval, effrayé par les cris et les gestes menaçants des Gaulois, tourna bride brusquement, et emporta le consul malgré lui. Dans une armée aussi superstitieuse que l'armée romaine, un tel accident pouvait être pris à mauvais présage, et glacer la confiance du soldat ; Marcellus s'en tira avec une présence d'esprit remarquable. Comme si ce mouvement eut été volontaire, il fit achever à son cheval le cercle commencé, et revenant sur lui-même, il adora le soleil<sup>1</sup> ; car c'était là, chez les Romains, une des cérémonies de l'adoration des dieux. Il voua aussi solennellement à Jupiter *Feretrius*<sup>2</sup> les plus belles armes qui seraient conquises sur l'ennemi. Au moment où il faisait ce vœu, Viridumar, placé au front de la ligne gauloise, l'aperçut ; jugeant, par le manteau écarlate et par les autres signes distinctifs du commandement suprême, que c'était le consul, il poussa son cheval dans l'intervalle des deux armées, et brandissant un gais long et pesant, il le provoqua au combat singulier. Ce roi, dit le biographe de Marcellus [Plutarque], était de haute stature, dépassant même tous les autres Gaulois. Il était revêtu d'armes enrichies d'or et d'argent, et rehaussées de pourpre et de couleurs si vives, qu'il éblouissait comme l'éclair.

Frappé de cet éclat, le consul parcourut des yeux le front de bataille ennemi, et n'y trouvant pas d'armes plus belles : Ce sont bien là, dit-il, les dépouilles que j'ai vouées à Jupiter. En disant ces mots, il part à toute bride, frappe de sa lance le Gaulois, qui n'était point encore sur ses gardes, le renverse, lui porte un second, un troisième coup, et met pied à terre pour le dépouiller. Jupiter ! s'écria-t-il alors, en élevant dans ses bras les armes ensanglantées ; toi qui contemples et diriges les grands exploits des chefs de guerre, au milieu des

batailles, je te prends à témoin que je suis le troisième général qui, ayant tué de sa propre main le général ennemi, t'a consacré ses dépouilles opimes. Accorde-moi donc, Dieu puissant, une fortune semblable dans tout le cours de cette

**1** Plutarque, *in Marcello*, p. 301. — Frontin, *Stratag.*, IV, c. 5.

**2 Feretrius à feriendo** : le dieu qui frappe ou qui fait frapper. Plutarque, *in Romulo*. — *Omine quòd certo dux ferit ense ducem*, Propert., IV, v. 46. — *Vel à ferendo ; quòd ei spolia opima afferebantur ferculo vel feretro gesta*. Tite-Live, I, 10.

**guerre** [Plutarque, *in Marcello*]. Il avait à peine achevé que la cavalerie romaine chargea la ligne gauloise, où la cavalerie et l'infanterie étaient entremêlées ensemble. Le combat fut long et acharné, mais la victoire resta au consul. Beaucoup de Gésates périrent dans l'action ; les autres se dispersèrent<sup>1</sup>.

De Clastidium, Marcellus se reporta sur Acerres. Durant son absence, la garnison d'Acerres, après avoir abandonné cette ville, s'était repliée sur Mediolanum, capitale et la plus forte place de l'Insubrie. Le consul Scipion l'y avait suivie, mais les Gaulois s'étaient conduits avec tant de bravoure, que, d'assiégés, ils s'étaient rendus assiégeants, et bloquaient les légions dans leur camp. A l'arrivée de Marcellus les choses changèrent. Les Gésates, découragés par la défaite de leurs frères et la mort de leur roi, voulurent à toute force retourner dans leur pays. Réduit à ses seules ressources, Mediolanum succomba, et les Insubres furent bientôt contraints d'ouvrir toutes leurs autres places. La république leur imposa une indemnité considérable en argent, et confisqua plusieurs portions de leur territoire afin d'y établir

des colonies<sup>2</sup>. Marcellus fut reçu avec enthousiasme par le peuple et par le sénat ; et la cérémonie de son triomphe fut la plus brillante qu'on eût encore vue dans Rome.

Le triomphe, comme on sait, était chez les Romains le plus grand de tous les honneurs militaires ; il consistait en une marche solennelle du général vainqueur et de son armée au temple de Jupiter capitolin. Romulus, fondateur et premier roi de Rome, en avait institué l'usage en promenant sur ses épaules, à travers les rues de sa ville naissante, les armes et les vêtements d'un ennemi qu'il avait terrassé [Dionysius, II]. Lorsque le général en chef de l'armée romaine, comme avait fait Romulus, tuait de sa propre main le général en chef de l'armée ennemie, cette circonstance rehaussait l'éclat de la solennité, et les dépouilles conquises prenaient le nom de *dépouilles opimes*<sup>3</sup>. Dans la série presque innombrable des triomphes décernés par la république, elle ne s'était encore présentée que deux fois ; tout ce que l'appareil des fêtes romaines avait de plus magnifique fut donc déployé pour célébrer la victoire de Claudius Marcellus, troisième *triomphateur opime*<sup>4</sup>.

Le cortège partit du Champ-de-Mars, se dirigeant par la Voie des triomphes et par les principales places, pour se rendre au Capitole : les rues qu'il devait traverser étaient jonchées de fleurs ; l'encens fumait de tous côtés<sup>5</sup> ; la marche était ouverte par une troupe de musiciens qui chantaient des hymnes guerriers, et jouaient de toutes sortes d'instruments. Après eux, s'avançaient les boeufs destinés au sacrifice; leurs cornes étaient dorées; leurs têtes ornées de tresses et de guirlandes: suivaient, entassés dans des chariots rangés en longues files, les armes et les vêtements gaulois, ainsi que le



butin provenant du pillage des villes boïennes et insubriennes<sup>6</sup> ; puis les captifs de distinction vêtus de la braie et de la saie, et chargés de chaînes : leur haute stature, leur figure martiale et fière attirèrent longtemps les regards de la multitude romaine. Derrière les captifs, marchaient un pantomime habillé en femme et une troupe de satyres dont les regards, les gestes, les chants, la brutale gaieté insultaient sans relâche

<sup>1</sup> Polybe, II, p. 122. — Plutarque, *in Marcello*, p. 300. — Tite-Live, *Epitom.*, XX. — Florus, II, c. 4.

— Paul Orose, IV, c. 13. — Valère Maxime, III, c. 2. — Virgile, *Æneid.*, VI, v. 855 et sqq.

<sup>2</sup> Polybe, II, p. 122. — Plutarque, *in Marcello*, p. 301.

<sup>3</sup> **Spolia opima (ab ope vel opibus)** Festus. — Tite-Live, IV, 20.

<sup>4</sup> Plutarque, *l. c.* — Tite-Live, *Ep.* 20. — Virgile, *Æneid.*, VI, v. 859. — Propert., IV, 2.

<sup>5</sup> Ovide, *Trist.*, IV, 2, 4.

<sup>6</sup> Tite-Live, XXXIII, 24 ; XXXVIII, 5, 8 ; XXXIX, 5, 7 ; XL, 43 ; XLV, 40. — Virgile, *Æneid.*, VIII,

720.

à leur douleur. Plus loin, au milieu de la fumée des parfums, paraissait le triomphateur traîné sur un char à quatre chevaux. Il avait pour vêtement une robe de pourpre brodée d'or ; son visage était peint de vermillon comme les statues des Dieux, et sa tête couronnée de laurier<sup>1</sup>. Mais ce qu'il y eut, dans toute cette pompe, de plus superbe et de plus nouveau, dit l'historiographe de Marcellus [Plutarque], ce fut de voir le consul portant lui-même l'armure de Virdumar ; car il avait fait tailler exprès un grand tronc de chêne, autour duquel il avait ajusté le casque, la cuirasse et la tunique du roi barbare. L'épaule chargée de ce trophée qui

présentait la figure d'un géant armé, Marcellus traversa la ville. Ses soldats, cavaliers et fantassins, se pressaient autour et à la suite de son char, chantant des hymnes composés pour la fête, et poussant, par intervalles, le cri de **triomphe ! triomphe !** que répétait à l'envi la foule des spectateurs.

Dès que le char triomphal commença à tourner du Forum vers le Capitole, Marcellus fit un signe, et l'élite des captifs gaulois fut conduite dans une prison, où des bourreaux étaient apostés et des haches préparées<sup>2</sup> ; puis le cortège, suivant la coutume, alla attendre au Capitole, dans le temple de Jupiter, qu'un licteur apportât la nouvelle **que les barbares avaient vécu**<sup>3</sup>. Alors Marcellus entonna l'hymne d'action de grâce, et le sacrifice s'acheva. Avant de quitter le Capitole, le triomphateur planta, de ses mains, son trophée dans l'enceinte du temple, dont il avait fait creuser le pavé [*Plutarque, in Marcellus*]. Le reste du jour se passa en réjouissances, en festins ; et le lendemain, peut-être, quelque orateur du sénat ou du peuple recommença les déclamations d'usage contre cette race gauloise qu'il fallait exterminer, parce qu'elle égorgeait ses prisonniers, et qu'elle offrait à ses dieux le sang des hommes.

<sup>1</sup> Tite-Live, II, 47 ; X, 8. — Dionys., v. 47. — Plinius, XV, 30, v. 39. — Plutarque, *in Æmil*.

<sup>2</sup> Cicéron, *Verr.*, v. 30. — Tite-Live, XXXVI, 13. — Dion, XL, 41 ; XLIII, 19.

<sup>3</sup> Josèphe, *de Bello Jud.*, VII, 24.

# CHAPITRE VIII

*GAULE CISALPINE. Alliance des Gaulois avec Annibal. — Les Romains envoient des colonies à Crémone et à Placentia. — Soulèvement des Boïes et des Insubres ; ils dispersent les colonies, enlèvent les triumvirs et défont une armée romaine dans la forêt de Mutine. — Annibal traverse la Transalpine et les Alpes. — Incertitude des Cisalpins ; combat du Tésin. — Les Cisalpins se déclarent pour Annibal ; batailles de Trébie, de Thrasymène, de Cannes ; gagnées par les Gaulois. — Défaite des Romains dans la forêt Litana. — Tentatives infructueuses d'Annibal pour ramener la guerre dans le nord de l'Italie. — Asdrubal passe les Alpes ; il est vaincu près du Métaure. — Magon débarque à Gêna ; il est vaincu dans l'Insubrie. — Les Gaulois suivent Annibal en Afrique.*

LES CISALPINS avaient à peine posé les armes [218 av. J.-C.] qu'ils virent arriver dans leur pays des étrangers qui les sollicitaient de les reprendre ; c'étaient des émissaires envoyés par le Carthaginois Annibal, commandant des forces puniques en Espagne. La bonne intelligence avait déjà cessé entre les républiques de Rome et de Carthage, et tout faisait prévoir la rupture prochaine de la paix. Dans cette conjoncture, Annibal résolut de frapper les premiers coups. Il conçut le projet de descendre en Italie, et de transporter la guerre sous les murailles mêmes de

Rome ; mais ce plan hardi était inexécutable sans la coopération active des Cisalpins : Annibal travailla donc à le leur faire adopter. Ses envoyés distribuèrent de l'argent aux chefs, et réveillèrent par leurs discours l'énergie gauloise, que les dernières défaites avaient abattue. Les Carthaginois, disaient-ils aux Boïes et aux Insubres, s'engagent, si vous les secondez, à chasser les Romains de votre pays, à vous rendre le territoire conquis sur vos pères, à partager avec vous fraternellement les dépouilles de Rome et des nations sujettes ou alliées de Rome<sup>1</sup>. Les Insubres accueillirent ces ouvertures avec faveur, mais en même temps avec une réserve prudente ; pour les Boïes, dont plusieurs villes étaient occupées par des garnisons romaines, impatients de les recouvrer, ils s'engagèrent à tout ce que les Carthaginois demandaient. Comptant sur ces promesses, Annibal envoya d'autres émissaires dans la Transalpine pour s'y assurer un passage jusqu'aux Alpes. L'argent des mines espagnoles lui gagna tout de suite l'amitié des principaux chefs du midi<sup>2</sup>.

Averti des menées d'Annibal par les Massaliotes, ses anciens alliés et ses espions dans la Gaule, le sénat romain fit partir de son côté des ambassadeurs chargés d'une mission toute semblable ; il proposait aux nations gauloises, liguriennes et aquitaniques, de se liguier avec lui pour fermer aux Carthaginois les passages des Pyrénées et des Alpes. Ces ambassadeurs s'adressèrent premièrement au peuple de Ruscinon, qui, habitant le pied septentrional des Pyrénées, du côté de la mer intérieure, était maître des défilés vers lesquels s'avancait Annibal. Ils furent admis dans l'assemblée où, suivant la coutume, les guerriers s'étaient rendus tout armés. D'abord ce

spectacle parut étrange aux envoyés romains [Tite-Live, XXI, 20] ; ce fut bien pis lorsque après avoir vanté la gloire et la grandeur de Rome, ils exposèrent l'objet de leur mission. Il s'éleva dans l'assemblée de si bruyants éclats de rire, accompagnés d'un tel murmure d'indignation, que les magistrats et les vieillards qui la présidaient eurent la plus grande peine à ramener le calme [*Ibid.*], tant ce peuple trouvait d'extravagance et d'impudeur à ce qu'on lui proposât d'attirer la guerre sur son propre territoire, pour qu'elle ne passât point en Italie. Quand le tumulte fut apaisé les chefs répondirent : Que n'ayant point à se plaindre des Carthaginois pas plus qu'à se louer des Romains, nulle raison ne les portait à prendre les armes contre les premiers en faveur des seconds ; qu'au contraire il leur était connu que le peuple romain dépossédait de leurs terres en Italie ceux des Gaulois qui s'y étaient établis ; qu'il leur imposait des tributs, et leur faisait essuyer mille humiliations pareilles. Les ambassadeurs reçurent le

1 Polybe, III, p. 189. – Tite-Live, XXI, c. 25, 29, 52. 2 Polybe, III, p. 187. – Tite-Live, XXI, c. 23.

même accueil des autres nations de la Gaule ; et ils ne rapportèrent à Massalie que des duretés et des menaces [*Ibid.*]. Là, du moins, leurs fidèles amis ne leur épargnèrent pas les consolations. Annibal, leur disaient-ils, ne peut compter longtemps sur la fidélité des Gaulois [*Ibid.*] ; nous savons trop combien ces nations sont féroces, inconstantes et insatiables d'argent.

Le sénat apprit tout à la fois le mauvais succès de son ambassade, la marche rapide d'Annibal, qui déjà avait passé l'Èbre, et les armements secrets, symptôme de la défection prochaine des Boïes. Il s'occupa d'abord de l'Italie. Le préteur L. Manlius fut envoyé avec une armée d'observation sur la frontière de la Ligurie et de la Cisalpine, et deux colonies, fortes chacune de six mille âmes [Polybe, III], partirent de Rome en toute hâte pour aller occuper, en deçà et au-delà du Pô, deux des points les plus importants de la Circumpadane ; c'étaient, au nord, chez les Insubres, le bourg ou la ville de Crémone, au midi, chez les Anamans, une ville située près du fleuve dont le nom gaulois nous est inconnu et que les Romains nommèrent Placentia, Plaisance [Ibid.]. L'arrivée de ces deux colonies excita au dernier degré la colère des Boïes ; ils se jetèrent sur les travailleurs occupés aux fortifications de Placentia, et les dispersèrent dans la campagne. Non moins irrités, les Insubres attaquèrent les colons de Crémone qui n'eurent que le temps de passer le Pô et de se réfugier avec les triumvirs coloniaux dans les murs de Mutine<sup>1</sup>, place enlevée aux Boïes par les Romains durant la dernière guerre, et que ceux-ci avaient fortifiée avec soin. Les Boïes, réunis aux Insubres, y vinrent mettre le siège ; mais tout à fait inhabiles dans l'art de prendre les places, ils restaient inactifs autour des murailles : le temps s'écoulait cependant, et l'on savait que le préteur L. Manlius s'avancait à grandes journées au secours des triumvirs. La guerre était commencée de nouveau, et les Gaulois avaient tout à craindre pour les otages qu'ils avaient livrés à la république, lors de la conclusion de la paix. Ils auraient voulu tenir entre leurs mains quelque haut personnage romain qui répondît sur sa tête des traitements faits à leurs otages, et dont le péril arrêât le ressentiment de ses concitoyens ;

mais les Insubres avaient laissé échapper les triumvirs, et il n'y avait pas d'apparence qu'on pût s'en emparer de vive force avant l'arrivée du préteur. Pour en venir à leurs fins, les Gaulois usèrent de ruse ; ils attirèrent les triumvirs hors des portes, sous prétexte d'une conférence, et se saisirent d'eux, sans leur faire le moindre mal, déclarant seulement qu'il les retiendraient prisonniers jusqu'à ce que la république rendit les otages qu'elle avait reçus à la fin de la guerre précédente [Tite-Live, 21, 25 – Polybe, III]. Après cette expédition, ils se portèrent du côté où L. Manlius s'avancait, et s'embusquèrent dans un bois qu'il devait traverser.

La forêt où Manlius vint s'engager était épaisse, embarrassée de broussailles, et coupée seulement par un chemin étroit. Assailli brusquement par les Gaulois, il souffrit beaucoup, et put difficilement regagner la plaine ; mais là, la tactique lui rendit l'avantage. Il continua sa marche en sûreté tant qu'il trouva des lieux découverts ; contraint de nouveau à s'engager dans les bois, il manqua d'y périr ; son arrière-garde, rompue et dispersée, laissa derrière elle huit cents morts, un grand nombre de prisonniers et six étendards [*Ibid.*] ; le reste de l'armée courut se renfermer à Tanetum ou Tanète, village boïen situé sur le Pô, occupé et fortifié par les Romains, comme Mutine, durant la dernière guerre. Manlius y trouva des approvisionnements, et des secours en hommes lui arrivèrent de la part des Cénomans de Brixia qui tenaient pour la république [Tite-Live, 21, 25]. Dès

**1** Tite-Live, XXI, c. 25. – Polybe, *ubi supr.*

que ces événements furent connus, le préteur Atilius partit de Rome avec un corps de dix mille

hommes, et se fit jour jusqu'à Tanète.

Cependant Annibal avait atteint le sommet des Pyrénées, non sans obstacle, car les peuplades ibériennes n'avaient cessé de le harceler pendant sa marche ; chaque jour il avait eu quelque combat à livrer, même quelque village à prendre d'assaut [Polybe, III]. Mais la nouvelle de ces batailles ayant jeté l'alarme parmi les nations du midi de la Gaule, elles commencèrent à se défier de ses déclarations pacifiques, et à croire que son véritable dessein était de les subjuguier [Tite-Live, 21, 24] ; de toutes parts elles se préparèrent, et lorsque les Carthaginois, descendant le revers septentrional des Pyrénées, allèrent camper près d'Illyberri<sup>1</sup>, ils trouvèrent les tribus indigènes rassemblées en armes à Ruscinon et toutes prêtes à leur disputer le passage. Annibal ne négligea rien pour les rassurer ; il fit demander une entrevue à leurs chefs, protestant qu'il était venu comme hôte et non comme ennemi, et qu'il ne tirerait l'épée qu'autant que les Gaulois eux-mêmes l'y forceraient [Ibid.] ; il leur offrit même de se rendre près d'eux à Ruscinon, s'ils répugnaient à le venir trouver dans son camp. Une conférence eut lieu non loin d'Illyberri ; et les protestations du général Carthaginois, son argent surtout, dissipèrent toutes les craintes. Il en résulta un traité d'alliance, célèbre par la singularité d'une de ses clauses : on y stipulait que si les soldats carthaginois donnaient sujet à quelques plaintes de la part des indigènes, ces plaintes seraient portées devant Annibal ou devant ses lieutenants en Espagne ; mais que les réclamations des Carthaginois contre les indigènes seraient jugées sans appel par les femmes de ces derniers [Plutarque, *de virtut. mulier.*]. Cette coutume de soumettre à l'arbitrage des femmes les plus importantes décisions politiques, particulière aux



Aquitains et aux Ligures, du moins parmi les habitants de la Gaule, prenait sa source dans le respect et la condescendance dont la civilisation ibérienne entourait les femmes : les hommes, si l'on en croit le témoignage des historiens, n'avaient pas à se repentir de cette institution de paix. Plus d'une fois, quand des querelles personnelles ou des factions domestiques leur avaient mis les armes à la main, leurs femmes s'étaient érigées en tribunal pour examiner le prétexte de la guerre, et, le déclarant injuste et illégitime, s'étaient précipitées entre les combattants pour les séparer<sup>2</sup>. Chez les Galls et les Kimris, il s'en fallait bien que la même autorité fût laissée à ce sexe ; on verra plus tard qu'il y était réduit à la plus complète servitude [partie II].

De Ruscinon, les troupes puniques se dirigèrent vers le Rhône, à travers le pays des Volkes, qu'elles trouvèrent presque désert, parce qu'à leur approche ces deux nations s'étaient retirées au-delà du fleuve où elles avaient formé un camp défendu par son lit. Lorsque Annibal arriva, il aperçut une multitude d'hommes armés, cavaliers et fantassins, qui garnissaient la rive opposée. Sa conduite fut la même qu'à Ruscinon. Il commença par rassurer ceux des Volkes qui étaient restés à l'occident du Rhône, en maintenant dans son armée une discipline sévère ; il fit ensuite publier parmi les indigènes qu'il achèterait tous les navires de transport que ceux-ci voudraient lui céder ; et comme les nations riveraines du Rhône faisaient toutes le commerce maritime [Polybe, III], soit avec les colonies massaliotes, soit avec la côte ligurienne et espagnole, et que d'ailleurs Annibal payait largement, nombre de grands bateaux lui furent amenés ; il y joignit les batelets qui servaient à la communication des deux rives. De plus, les

Gaulois, donnant l'exemple aux soldats carthaginois, construisirent sous leurs yeux, à la

**1 Illi-Berri** signifiait  
en langue ibérienne

*Ville-Neuve. 2*

Plutarque, *de virtut.*

*mulier.*, l. c. –

Polyæn., VII, c. 50.

manière du pays, des canots d'un seul tronc d'arbre creusé dans sa longueur ; et toute l'armée s'étant mise à l'ouvrage, au bout de deux jours la flotte fut prête [Tite-Live, 21, 26].

Restait l'opposition des troupes Volkes, qui, maîtresses du bord opposé, pouvaient empêcher le débarquement, ou du moins le gêner beaucoup. Annibal, durant ces deux jours n'était pas resté oisif, il avait fait amener devant lui des gens du pays, et de toutes les informations recueillies touchant les gués du fleuve, il avait conclu qu'à vingt-cinq milles au-dessus du lieu où il se trouvait [*Ibid.*, 27] (il était à quatre journées de la mer<sup>1</sup>), le Rhône, se divisant pour former une petite île et perdant de sa profondeur et de sa rapidité, pouvait être traversé avec moins de danger. Il envoya donc, à la première veille de la nuit, Hannon, fils de Bomilcar, avec une partie des troupes, effectuer dans cet endroit le passage le plus secrètement possible, lui donnant l'ordre d'assaillir à l'improviste les campements des Volkes, dès que l'armée commencerait son débarquement. Hannon partit, conduit par des guides Gaulois, il arriva le lendemain au lieu indiqué, et fit abattre en toute diligence du bois pour construire des radeaux ; mais les Espagnols, sans tous ces apprêts, jetant leurs habits sur des outres et se mettant eux-mêmes

sur leurs boucliers, traversèrent d'un bord à l'autre<sup>2</sup> ; le reste des troupes et les chevaux passèrent au moyen de trains grossièrement fabriqués. Après vingt-quatre heures de halte, Hannon se remit en marche, et par des signaux de feu informa Annibal qu'il avait effectué le passage et qu'il n'était plus qu'à une petite distance des Volkes. C'est ce qu'attendait le général carthaginois pour commencer l'embarquement. L'infanterie avait déjà ses barques toutes prêtes et convenablement rangées ; les gros bateaux étaient pour les cavaliers, qui presque tous conduisaient près d'eux leurs chevaux à la nage ; et cette file de navires, placés au-dessus du courant, en rompaient la première impétuosité, et rendait la traversée plus facile aux petits esquifs<sup>3</sup>. Outre les chevaux qui passaient à la nage (c'était le plus grand nombre), et que du haut de la poupe on conduisait par la bride, d'autres avaient été placés à bord tout enharnachés, afin de pouvoir être montés aussitôt le débarquement [Tite-Live, 21, 27]. Jusqu'à ce que l'affaire eût été décidée, Annibal laissa ses éléphants sur la rive droite.

A la vue des premières barques, les Volkes entonnèrent le chant de guerre, et se rangèrent en file le long de la rive gauche, brandissant leurs armes et agitant leurs boucliers sur leur têtes [*Ibid.*, 28] ; puis des décharges de flèches et de traits partirent et continuèrent sans interruption de leurs rangs sur la flotte ennemie. Dans l'incertitude de l'événement, une égale frayeur saisit les deux armées ; d'un côté, les hurlements des Gaulois et leurs traits dont le ciel était obscurci ; de l'autre, ces barques innombrables chargées d'hommes, de chevaux et d'armes ; le hennissement des coursiers, les clameurs des hommes qui luttaient contre le courant, ou s'exhortaient mutuellement ; le bruit du fleuve qui se brisait entre tant de navires, tout ce

tumulte, tout ce spectacle, agissaient avec la même force et en sens inverse sur une rive et sur l'autre<sup>4</sup>. Mais tout à coup de grands cris se font entendre, et des flammes s'élèvent derrière l'armée des Volkes ; c'était Hannon qui venait de prendre et d'incendier leur camp. Alors les Gaulois se divisent ; les uns courent au camp où se trouvent leurs femmes ; les

<sup>1</sup> Polybe, III, p. 195. – Un peu au-dessus d'Avignon.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXI, 2. – Ce passage eut lieu un peu au-dessus de Roquemaure.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXI, 27. – Polybe, III, p. 196.

<sup>4</sup> Tite-Live, *l. c.* – Polybe, III, p. 197.

autres font face à Hannon ; tandis que les Carthaginois d'Annibal débarquent sans trop de péril, et à mesure qu'ils débarquent se forment en bataille sur le rivage. Le combat n'était plus égal, et les Volkes assaillis de toutes parts se dispersent dans les bourgades voisines. Annibal acheva à son aise le débarquement du reste de l'armée et celui de ses éléphants, et passa la nuit sur la rive gauche du fleuve<sup>1</sup>.

Le lendemain, ayant été informé que la flotte romaine, forte de soixante vaisseaux longs, avait abordé à Massalie, et que le consul P. Cornélius Scipion était déjà campé près de l'embouchure du Rhône, il fit partir dans cette direction cinq cents éclaireurs numides. Le hasard voulut que ce jour-là même, tandis que l'armée romaine se remettait des fatigues de la traversée, le consul envoyât clans la direction contraire une reconnaissance de trois cents cavaliers. Les deux corps ne furent pas longtemps sans se rencontrer ; l'engagement fut vif, et les Romains perdirent d'abord cent soixante hommes, mais ils reprirent l'avantage et firent

tourner bride aux Numides, qui laissèrent sur la place deux cents des leurs<sup>2</sup>. L'issue de ce combat jeta de l'hésitation dans l'esprit d'Annibal ; il resta quelque temps indécis s'il poursuivrait sa marche vers l'Italie ou s'il irait chercher d'abord cette armée romaine pour qui la fortune paraissait se déclarer. Une députation de la Gaule Cisalpine, arrivée à propos dans son camp, et conduite par Magal, chef ou roi des Boïes, le raffermir dans son premier projet. Ces députés venaient lui servir de guides ; et ils prirent au nom de leurs compatriotes l'engagement formel de partager toutes les chances de son entreprise<sup>3</sup>. Il se décida donc à marcher sans plus de retard droit aux Alpes, afin d'éviter la rencontre de l'armée romaine, il prit un détour et se dirigea immédiatement vers le cours supérieur du Rhône.

L'armée carthaginoise était loin de partager la confiance de son général. Quelques souvenirs de l'autre guerre venaient parfois l'inquiéter ; mais ce qu'elle redoutait surtout, c'était la longueur du chemin, la hauteur et la difficulté de ces Alpes, que l'imagination des soldats se peignait sous des formes effrayantes. Annibal travaillait à dissiper ces terreurs. Durant les marches, il haranguait ses soldats, il les instruisait et les encourageait. Ces Alpes qui vous épouvantent, leur disait-il, sont habitées et cultivées ; elles nourrissent des êtres vivants. Vous voyez ces ambassadeurs boïens : pensez-vous qu'ils se soient élevés en l'air sur des ailes ? Leurs ancêtres n'ont pas pris naissance en Italie ; c'étaient des étrangers arrivés de bien loin pour former leur établissement, et qui, traînant avec eux tout l'attirail de leurs femmes et de leurs enfants, ont cent et cent fois, et sans le moindre risque, franchi ces hauteurs que vous vous figurez inaccessibles. Eh ! qu'y a-t-il d'inaccessible et

d'insurmontable pour un soldat armé qui ne porte avec lui que son équipage militaire ? Vous montrerez-vous inférieurs aux Gaulois que vous venez de vaincre ? [Tite-Live, 21, 30]

Après quatre jours de marche, en remontant la rive droite du Rhône, Annibal arriva au confluent de ce fleuve et de l'Isère, dans un canton fertile et bien peuplé que les habitants nommaient l'Île<sup>4</sup>, parce qu'il était entouré presque de tous côtés par le Rhône, l'Isère, le Drac qui se jette dans l'Isère, et la Drôme qui se jette dans le Rhône. Deux frères, enfants du dernier chef, se disputaient la souveraineté de ce canton. L'aîné, auquel les historiens romains donnent le nom

<sup>1</sup> Polybe, III, p. 197. – Tite-Live, XXI, 28.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXI, 30. Il y avait parmi les Romains quelques Gaulois à la solde de Massalie.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXI, 30. – Polybe, III, p. 198.

<sup>4</sup> Polybe, III, p. 202 – Tite-Live, 21, 31.

de Brancus [Tite-Live, 21, 31], avait été chassé du trône par son frère, que soutenaient tous les jeunes guerriers du pays. Les deux partis ayant remis la décision de leur querelle au jugement d'Annibal, le Carthaginois se déclara en faveur de Brancus, ce qui lui valut une grande réputation de sagesse, parce que tel avait été l'avis des vieillards et des principaux de la nation. Brancus, par reconnaissance, lui fournit des vivres, des provisions de toute espèce, et surtout des vêtements, dont la rigueur de la saison faisait déjà sentir le besoin ; il l'accompagna en outre jusqu'aux premières vallées des Alpes, pour le garantir contre les attaques des Allobroges, dont ils touchaient la frontière. En quittant l'Île, Annibal ne marcha pas en ligne droite aux Alpes ; il dévia un

peu au midi, pour gagner le col du mont Genève (Matrona), côtoya la rive gauche de l'Isère, puis la rive gauche du Drac, passa la Durance, non sans beaucoup de fatigues et de pertes, et remonta ce torrent, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre<sup>1</sup>.

Ce fut dans les derniers jours d'octobre qu'Annibal commença à gravir les Alpes. L'aspect de ces montagnes était vraiment effrayant ; leurs masses couvertes de neige et de glace, confondues avec le ciel ; à peine quelques misérables cabanes éparses sur des pointes de rochers ; des hommes à demi sauvages dans un hideux délabrement ; le bétail, les chevaux, les arbres, grêles et rapetissés ; en un mot, la nature vivante et la nature inanimée frappées d'un égal engourdissement [Tite-Live, 21, 32] : ce spectacle de désolation universelle frappa de tristesse et de découragement l'armée carthaginoise. Tant qu'elle chemina dans un vallon spacieux et découvert, sa marche fut tranquille et nul ennemi ne l'inquiéta ; mais parvenue dans un endroit où le vallon, en se resserrant brusquement, n'offrait pour issue qu'un étroit passage, elle aperçut des bandes nombreuses de montagnards qui couvraient les hauteurs. Bordé d'un côté par d'énormes roches à pic, de l'autre par des précipices sans fond, ce passage ne pouvait être forcé sans les plus grands périls ; et si les montagnards, dressant mieux leur embuscade, fussent tombés à l'improviste sur l'armée déjà engagée dans le défilé, nul doute qu'elle y serait restée presque tout entière. Annibal fit faire halte, et détacha, pour aller à la découverte, les Gaulois qui lui servaient de guides [Tite-Live, 21, 32 – Polybe, III] ; mais il apprit bientôt qu'aucune autre issue n'existait, et qu'il fallait de toute nécessité emporter celle-ci ou retourner sur ses pas. Pour Annibal le choix n'était pas douteux : il ordonna de

déployer les tentes, et de camper à l'ouverture, du défilé jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable.

Cependant les guides gaulois, s'étant abouchés avec les montagnards, découvrirent que les hauteurs étaient occupées pendant le jour seulement, et qu'à la nuit les postes en descendaient pour se retirer dans les villages. Annibal, sur cet avis, commença dès le soleil levé une fausse attaque, comme si son projet eût été de passer en plein jour et à main armée ; il continua cette manœuvre jusqu'au soir : le soir venu, il fit allumer les feux comme à l'ordinaire et dresser les tentes ; mais au milieu de la nuit, s'étant mis à la tête de son infanterie, il traversa le défilé dans le plus grand silence, gravit les hauteurs, et s'empara des positions que les Gaulois venaient de quitter. Aux premières lueurs du matin, le reste de l'armée se mit en marche le long du précipice. Les montagnards sortaient de leurs forts pour aller prendre leurs stations accoutumées, lorsqu'ils virent l'infanterie légère d'Annibal au-dessus de leurs têtes, et dans le ravin l'infanterie pesante et la cavalerie qui s'avançaient en toute hâte ; ils ne perdirent point courage : habitués à se jouer des pentes les

**1** Polybe, III, p. 103 – Tite-Live, l. c. — Cons. M. Letronne, *Journ. des Savants*, Janv. 1819.

plus rapides, ils se mirent à courir sur le flanc de la montagne faisant pleuvoir au-dessous d'eux les pierres et les traits. Les Carthaginois eurent dès lors à lutter tout ensemble et contre l'ennemi et contre les difficultés du terrain, et contre eux-mêmes, car dans ce tumulte, ils se choquaient et s'entraînaient les uns les autres. Mais c'était des chevaux que



provenait le plus grand désordre : outre la frayeur que leur causaient les cris sauvages des montagnards, grossis encore par l'écho, s'ils venaient à être blessés ou frappés seulement, ils se cabraient avec violence et renversaient autour d'eux hommes et bagages ; il y eut beaucoup de conducteurs et de soldats qu'en se débattant ils firent tomber au fond des abîmes, et l'on eût cru entendre le fracas d'un vaste écroulement, lorsque, précipités eux-mêmes, ils allaient avec toute leur charge rouler et se perdre à des profondeurs immenses [Tite-Live, 21, 33 – Polybe, III].

Annibal, témoin de ce désordre, n'en resta pas moins quelque temps sur la hauteur avec son détachement, dans la crainte d'augmenter encore la confusion ; pourtant, quand il vit ses troupes coupées, et le risque qu'il courait de perdre ses bagages, ce qui eût infailliblement entraîné la ruine de l'armée entière, il se décida à descendre, et du premier choc il eut bientôt balayé le sentier. Toutefois il ne put exécuter ce mouvement sans jeter un nouveau trouble dans la marche tumultueuse de ses troupes ; mais du moment que les chemins eurent été dégagés par la retraite des montagnards, l'ordre se rétablit, et ensuite l'armée carthaginoise défila si tranquillement, qu'à peine entendait-on quelques voix de loin en loin. Annibal prit d'assaut le village fortifié qui servait de retraite aux montagnards, et plusieurs bourgades environnantes ; le bétail qu'il y trouva nourrit son armée durant trois jours, et comme la route devenait meilleure et que les indigènes étaient frappés de crainte, ces trois jours se passèrent sans accident [Polybe, III – Tite-Live, 21, 33].

Le quatrième, il arriva chez une autre peuplade fort nombreuse pour un pays de montagnes [Tite-Live, 21,

34] ; au lieu de lui faire guerre ouverte, celle - ci l'attaqua par la ruse ; et, pour la seconde fois, le Carthaginois faillit succomber. Des chefs et des vieillards députés par ce peuple vinrent le trouver, portant en signe de paix des couronnes et des rameaux d'olivier [Polybe, III], et lui dirent : **que le malheur d'autrui étant pour eux une utile leçon, ils aimaient mieux éprouver l'amitié que la valeur des Carthaginois, et que, prêts à exécuter ponctuellement tout ce qui leur serait commandé, ils lui offraient des vivres et des guides pour sa route** [Tite-Live, 21, 34 – Polybe, III]. En garantie de leur foi, ils lui remirent des otages. Annibal, sans leur donner une confiance aveugle, ne voulut pas, en repoussant leurs offres, s'en faire des ennemis déclarés, et leur répondit obligeamment ; il accepta les otages qu'ils lui livraient, les provisions qu'ils avaient eux-mêmes apportées sur la route ; mais bien loin de se croire avec des amis sûrs, il ne se mit à la suite de leurs guides, qu'après avoir pris toutes les précautions que sa prudence ingénieuse put imaginer. Il plaça à son avant-garde la cavalerie et les éléphants, dont la vue, toute nouvelle dans ces montagnes, en effarouchait les sauvages habitants : il se chargea de conduire en personne l'arrière-garde avec l'élite de l'infanterie ; on le voyait s'avancer lentement, pourvoyant à tout, et portant autour de lui des regards inquiets et attentifs. Arrivé à un chemin étroit que dominaient les escarpements d'une haute montagne, il fut assailli brusquement par les montagnards qui l'attaquèrent tout à la fois en tête, en queue et sur les flancs ; ils réussirent à couper son armée et à s'établir eux-mêmes sur le chemin, de sorte qu'Annibal passa une nuit entière séparé de ses bagages et de sa cavalerie [Tite-Live, 21, 34 – Polybe, III].

Le lendemain les deux corps d'armée se réunirent,

et franchirent ce second défilé non sans de grandes pertes, en chevaux toutefois plus qu'en hommes. Depuis ce moment les montagnards ne se montrèrent plus que par petits pelotons, harcelant l'avant-garde ou l'arrière-garde et enlevant les traîneurs. Les éléphants, dans les chemins étroits et dans les pentes rapides, retardaient beaucoup la marche ; mais les Carthaginois étaient sûrs de n'être point inquiétés dans leur voisinage, tant l'ennemi redoutait l'approche de ces énormes animaux si étranges pour lui [Polybe, III]. Plusieurs fois Annibal fut contraint de s'ouvrir un passage par des lieux non frayés ; plusieurs fois il s'égarait soit par la perfidie des guides, soit par les fausses conjectures qui, voulant suppléer à l'infidélité des informations, engageaient l'armée dans des vallons sans issue. Enfin, au bout de neuf jours, ayant atteint le sommet des Alpes, il arriva sur le revers méridional, dans un endroit d'où la vue embrassait, dans toute son étendue, le magnifique bassin qu'arrose le Pô. Là il fit halte, et pour ranimer ses compagnons rebutés par tant de fatigues souffertes, et tant d'autres encore à souffrir, il leur montra du doigt, dans le lointain, la situation de Rome, puis les villages gaulois qui se déployaient sous leurs pieds [Ibid.] : *Là bas, dit-il, est cette Rome dont vous achevez maintenant de franchir les murailles* [Tite-Live, 21, 38] ; *ici sont nos auxiliaires et nos amis* [Polybe, III].

Il lui fallut encore six jours pour descendre le revers italique des Alpes, et, le quinzième jour depuis son départ de l'Île, vainqueur de tous les obstacles et de tous les dangers, il entra sur le territoire des Taurins. Son armée était réduite à vingt-six mille hommes, savoir : douze mille fantassins africains, huit mille espagnols et six mille cavaliers, la plupart numides, tous dans un

état de maigreur et de délabrement épouvantable [Tite-Live, 21, 39. – Polybe, III]. Il s’attendait à voir les Cisalpins se lever en armes à son approche ; loin de là, les Taurins, alors en guerre avec les Insubres, repoussèrent son alliance, et lui refusèrent des vivres qu’il demandait ; Annibal, tant pour se procurer ce qui lui manquait, que pour donner un exemple aux nations liguriennes et gauloises, prit d’assaut et saccagea Taurinum, chef lieu du pays, après quoi, il descendit la rive gauche du Pô, se portant sur la frontière insubrienne [Polybe, III. – Tite-Live, 21, 39].

Deux factions partageaient alors toute la Cisalpine. L’une, composée des Vénètes, des Cénomans, des Ligures des Alpes, gagnés à la cause romaine, s’opposait avec vigueur à tout mouvement en faveur d’Annibal : l’autre, qui comptait les Ligures de l’Apennin, les Insubres et les peuples de la confédération boïenne, avait embrassé le parti de Carthage, mais le soutenait sans beaucoup de chaleur. Les Boïes surtout, qui avaient tant contribué à jeter les Carthaginois dans cette entreprise, se montraient froids et incertains ; c’est que les affaires de la Gaule avaient bien changé. A l’époque où les propositions d’Annibal furent accueillies avec enthousiasme, la Gaule était humiliée et vaincue, des troupes romaines occupaient son territoire, des colonies romaines se rassemblaient dans ses villes. Mais depuis la dispersion des colons de Crémone et de Placentia, depuis la défaite de L. Manlius dans la forêt de Mutine, les Boïes et les Insubres, satisfaits d’avoir recouvré leur indépendance par leurs propres forces, se souciaient peu de la compromettre au profit d’étrangers, dont l’apparence et le nombre n’inspiraient qu’une médiocre confiance.

D'ailleurs, l'armée romaine destinée à agir contre Annibal n'avait pas tardé à entrer dans la Cispadane, où elle campait sur les terres des Anamans, comprimant les Boïes et les Ligures de l'Apennin, et surveillant les Insubres, dont elle n'était séparée que par le Pô [Tite-Live, 21, 39]. Sa présence donnant de l'audace au parti de Rome, les Taurins s'étaient mis à ravager le territoire insubrien. Les Insubres et les Boïes, contraints par menace, avaient même conduit quelques troupes dans le camp romain [Polybe, III]. Surpris et alarmé de cet état de choses, Annibal, après avoir donné, au siège de Taurinum, un exemple sévère, marchait vers les Insubres, afin de fixer de force ou de gré leur irrésolution. De son côté, Scipion, qui avait quitté la Gaule transalpine, pour prendre le commandement des légions de la Cisalpine, avant qu'Annibal eût atteint les bords du Tésin, vint camper près du fleuve, pour lui en disputer le passage. Les deux armées carthaginoise et romaine, ne tardèrent pas à se trouver en présence [Polybe, III – Tite-Live, 21, 39].

Annibal sentait toute l'importance du combat qu'il allait livrer ; de ce combat dépendait la décision des Gaulois, et par conséquent sa ruine ou son triomphe ; et pour tenter ce coup aventureux, il n'avait qu'une armée faible en nombre, exténuée parties fatigues et des privations inouïes. Voulant remonter ses soldats découragés, il eut recours à un spectacle capable de remuer fortement ces imaginations grossières. Il rangea l'armée en cercle dans une vaste plaine, et fit ameuter, au milieu, de jeunes montagnards, pris dans les Alpes, harcelant sa marche, et qui, pour cette raison, avaient été durement traités ; leurs corps décharnés et livides portaient l'empreinte des fers et les cicatrices des fouets, dont ils avaient été fustigés. Mornes et le

visage baissé, ils attendaient en silence ce que les Carthaginois voulaient d'eux, lorsqu'on plaça, non loin de là, des armes pareilles à celles dont leurs rois se servaient dans les combats singuliers, des chevaux de bataille, et de riches costumes militaires à la façon de leur pays. Annibal alors leur demanda s'ils voulaient combattre ensemble, promettant aux vainqueurs ces riches présents et la liberté. Tous n'eurent qu'un cri pour demander des armes. Leurs noms, mêlés dans une urne, furent tirés deux à deux ; à mesure qu'ils sortaient, on voyait les jeunes captifs, que le sort avait désignés, lever les bras au ciel avec transport, saisir une épée en bondissant, et se précipiter l'un contre l'autre. **Tel était, dit un historien [Tite-Live, 21, 42], le mouvement des esprits, non seulement parmi les prisonniers, mais encore dans toute la foule des spectateurs, qu'on n'estimait pas moins heureux ceux qui succombaient, que ceux qui sortaient vainqueurs du combat.** Annibal saisit le moment ; il harangua ses soldats, leur rappelant la tyrannie de Rome, qui voulait les réduire à la condition de ces misérables esclaves, et le pillage de l'Italie qui serait le prix de leur victoire ; puis soulevant une pierre, il en écrasa la tête d'un agneau, qu'il immolait aux dieux, adjurant ces dieux de l'écraser ainsi lui-même, s'il était infidèle à ses promesses **[Polybe, III. – Tite-Live, 21, 42-43].**

Voyant ses soldats échauffés à son gré, il se mit à la tête de sa cavalerie numide pour aller reconnaître les positions de l'ennemi ; le même dessein avait éloigné Scipion de son camp : les deux troupes se rencontrèrent, et se chargèrent aussitôt. Scipion avait placé au centre de son corps de bataille des escadrons de cavalerie gauloise, probablement cénomane ; ils furent enfoncés par les Numides, dont les chevaux, rapides comme l'éclair, ne

portaient ni selle ni mords. Le consul, blessé et renversé à terre, ne dut la vie qu'au courage de son jeune fils. Les légions battirent en retraite la nuit suivante, repassèrent le Pô et reprirent leur première position sous les murs de Placentia. Annibal les suivit, et plaça son camp à six milles du leur. Le combat du Tésin n'avait été qu'un engagement de cavalerie, qui n'avait compromis le salut ni de l'une ni de l'autre armée, mais il releva Annibal aux yeux des Gaulois ; les chefs insubriens accoururent le féliciter et lui offrir des vivres et des troupes. Le Carthaginois, en retour, garantit leurs terres du pillage ; il ordonna même à ses fourrageurs de respecter le territoire des Cénomans et des autres peuples cisalpins qui, soit par affection, soit par indécision, tenaient encore pour la cause de ses ennemis<sup>1</sup>.

A peine les Carthaginois étaient-ils arrivés en vue de Placentia, que le camp romain fut le théâtre d'une défection sanglante. Deux mille fantassins et deux cents cavaliers gaulois, faisant partie sans doute de ces corps auxiliaires que le consul Scipion s'était fait livrer de force par les Boïes et les Insubres, prirent tout à coup les armes vers la quatrième heure de la nuit, lorsque le silence et le sommeil régnaient dans tout le camp, et se jetèrent avec une sorte de rage sur les quartiers voisins des leurs. Un grand nombre de Romains furent blessés ; un grand nombre furent tués ; les Gaulois, après leur avoir coupé la tête, sortirent, et précédés de ces trophées sauvages, se présentèrent aux portes du camp d'Annibal [Polybe, III]. Le Carthaginois les combla d'éloges et d'argent, mais il les renvoya chacun dans leur nation, les chargeant d'y travailler à ses intérêts : il espérait que la crainte des vengeances du consul forcerait leurs compatriotes à se ranger, bon gré mal gré, immédiatement, sous

ses drapeaux. Il reçut en même temps une ambassade solennelle des Boïes, qui offraient de lui livrer les triumvirs qu'ils avaient enlevés par ruse au siège de Mutine : Annibal leur conseilla de les garder comme otages et de s'en servir à retirer, s'ils pouvaient, leurs anciens otages des mains de la république [*Ibid.* – Tite-Live, 21, 48]. Quant à Scipion, dès qu'il vit Annibal s'approcher, il quitta la plaine de Placentia ; et pour se mettre à l'abri de la cavalerie numide, que la journée du Tésin lui avait appris à redouter, il alla se retrancher au-delà de la Trébie, sur les hauteurs qui bordent cette rivière. L'armée carthaginoise plaça son camp près de l'autre rive.

Le territoire des Anamans était donc le théâtre de la guerre et devait l'être longtemps, car Scipion, renfermé dans ses palissades et sourd aux provocations d'Annibal, refusait obstinément de combattre. Pressés tout à la fois par les deux armées, les Anamans, voulant éviter de plus grands ravages, prétendaient garder la neutralité : c'était tout ce que demandaient les Romains ; mais Annibal avait droit d'exiger davantage. *Je ne suis venu que sur vos sollicitations*, leur disait-il avec colère ; *c'est pour délivrer la Gaule que j'ai traversé les Alpes* [Tite-Live, 21, 52]. Irrité de leur inaction, et ayant d'ailleurs épuisé ses provisions de bouche, il fit durement saccager le pays entre la Trébie et le Pô. Irrités à leur tour, ces peuples offrirent au consul de se déclarer hautement pour lui, s'il arrêta par sa cavalerie les dépredations des fourrageurs numides ; ils se plainquirent même que leurs maux actuels, ils les devaient à leur prédilection marquée pour la cause romaine : *Punis de notre attachement à la république*, disaient-ils, *nous avons droit de réclamer que la république nous protège* [Tite-Live, 21, 52].



Scipion, instruit à se défier de l'attachement des Gaulois, laissa les Numides dévaster tranquillement leurs terres ; mais le second consul Sempronius, jaloux et présomptueux, tandis que son collègue était retenu sous sa tente par les souffrances de sa blessure, envoya une forte division au-delà de la Trébie charger quelques escadrons de fourrageurs qui battaient la campagne, et les chassa sans beaucoup de peine. Ce léger avantage l'enorgueillit outre mesure. Il ne rêva plus qu'une grande bataille et la défaite complète d'Annibal, qui, de son côté, s'empressa de faire naître une occasion qu'il désirait encore plus vivement : rien ne fut si aisé au Carthaginois que d'attirer son ennemi dans le piège. Sempronius passa la Trébie avec trente-huit mille Romains ou Latins et une

**1** Polybe, III, p. 217-219. – Tite-Live, XXXI, 44-46. – Appien, *Bell. Annibal*, p. 315-316.

division de Cénomans ; Annibal comptait dans son armée quatre mille Gaulois auxiliaires, ce qui portait ses forces à trente mille hommes, cavalerie et infanterie. De part et d'autre, les Gaulois combattirent avec acharnement ; mais tandis que la cavalerie romaine fuyait à toute bride devant les Numides, Annibal, ayant dirigé tous ses éléphants réunis contre la division cénomane, l'écrasa et la mit en déroute. Les auxiliaires cisalpins lui rendirent d'éminents services dans cette journée importante, prélude de ses deux grands triomphes ; et lorsqu'il fit compter ses morts, il trouva que la presque totalité appartenait aux rangs de ces braves alliés [Polybe, III. – Tite-Live, 21, 52].

La fortune d'Annibal était dès lors consolidée [217 av. J.-C.] ; plus de soixante mille Boïes, Insubres et

Ligures, accoururent, en peu de jours, sous ses drapeaux, et portèrent ses forces à quatre-vingt-dix mille hommes [Tite-Live, 21, 38]. Avec une telle disproportion entre le noyau de l'armée punique et ses auxiliaires, Annibal n'était plus en réalité qu'un chef de Gaulois ; et si, dans les instants critiques, il n'eut pas à se repentir de sa nouvelle situation, plus d'une fois pourtant il en maudit avec amertume les inconvénients. Rien n'égalait, dans les hasards du champ de bataille, l'audace et le dévouement du soldat gaulois, mais, sous la tente, il n'avait ni l'habitude ni le goût de la subordination militaire. La hauteur des conceptions d'Annibal surpassait son intelligence ; il ne comprenait la guerre que telle qu'il la faisait lui-même, comme un brigandage hardi, rapide, dont le moment présent recueillait tout le fruit. Il aurait voulu marcher sur Rome immédiatement, ou du moins aller passer l'hiver dans quelque une des provinces alliées ou sujettes de la république, en Étrurie, ou en Ombrie, pour y vivre à discrétion dans le pillage et la licence. Annibal essayait-il de représenter qu'il fallait ménager ces provinces, afin de les gagner à la cause commune, les Cisalpins éclataient en murmures ; les combinaisons de la prudence et du génie ne paraissaient à leurs yeux qu'un vil prétexte pour les frustrer d'avantages qui leur étaient légitimement dévolus. Contraint de céder, Annibal se mit en route pour l'Étrurie, avant que l'hiver fût tout à fait achevé. Mais des froids rigoureux et un ouragan terrible l'arrêtèrent dans les défilés de l'Apennin [Tite-Live, 22,1 – Orose, 4, 14]. Il revint sur ses pas, bien décidé à braver le mécontentement des Gaulois, et mit le blocus devant Placentia, où s'étaient renfermés en partie les débris de l'armée de Scipion.

Son retour porta au degré le plus extrême

l'exaspération des Cisalpins ; ils l'accusèrent d'aspirer à la conquête de leur pays, et au milieu même de son camp des complots s'ourdirent contre sa vie [Tite-Live, 22,1 – Polybe, III]. Il n'y échappa que par les précautions sans nombre que lui suggérait un esprit inépuisable en ruses. Une de ces précautions, s'il faut en croire les historiens [Tite-Live, 23,1 – Polybe, III], était de changer chaque jour de coiffure et de vêtements, paraissant tantôt sous le costume d'un jeune homme, tantôt sous celui d'un homme mûr ou d'un vieillard ; et par ces travestissements subits et multipliés, ou il se rendait méconnaissable, ou du moins il imprimait à ses grossiers ennemis une sorte de terreur superstitieuse [Appien, Bell. Annibal]. Étant parvenu ainsi à gagner du temps, dès qu'il vit la saison un peu favorable, il se mit en marche pour Arétium, où le consul Flaminius avait rassemblé une forte armée.

Deux chemins conduisaient de l'Apennin dans le voisinage d'Arétium ; le plus fréquenté, qui était aussi le plus long, traversait des défilés dont les Romains étaient maîtres ; l'autre, à peine frayé, passait par des marais que le débordement de l'Arno rendait alors presque impraticables. C'était ce dernier qu'Annibal avait choisi, parce qu'il était le plus court, et que l'ennemi ne songeait pas à le lui disputer. A son départ, les troupes gauloises l'avaient suivi avec acclamation, mais cette joie fut courte ; à peine virent-elles la route où il s'engageait, qu'elles se mutinèrent et voulurent l'abandonner : ce ne fut qu'avec la plus grande peine, et presque par force, qu'il les entraîna avec lui dans ces marais. Une fois engagés, Annibal leur assigna pour la marche le poste le plus pénible et le plus dangereux. L'infanterie africaine et espagnole forma l'avantgarde ; la cavalerie numide l'arrière-

garde ; et les Cisalpins le corps de bataille [Tite-Live, 22, 2]. L'avant-garde, foulant un terrain encore ferme, quoiqu'elle enfonçât quelquefois jusqu'à mi-corps dans la vase et dans l'eau, suivait pourtant ses enseignes avec assez d'ordre ; mais lorsque les Gaulois arrivaient, ils ne trouvaient plus sous leurs pieds qu'un sol amolli et glissant, d'où ils ne pouvaient se relever s'ils venaient à tomber ; essayaient-ils de marcher sur les côtés de la route, ils s'abîmaient dans les gouffres et les fondrières. Plusieurs tentèrent de rétrograder, mais la cavalerie leur barrait le passage et les poursuivait sur les flancs de l'armée. On en vit alors un grand nombre, s'abandonnant au désespoir, se coucher sur les cadavres amoncelés des hommes et des chevaux, ou sur les bagages jetés çà et là, et s'y laisser mourir d'accablement. Durant quatre jours et trois nuits, l'armée chemina dans ces marais, sans prendre ni repos, ni sommeil. Quoique les souffrances des Africains et des Espagnols ne fussent point comparables à celles des Gaulois, elles ne laissèrent pas d'être très vives ; la fatigue des veilles et les exhalaisons malsaines causèrent à Annibal la perte d'un œil. Malgré tout, dès qu'on eut touché la terre ferme, dès que les tours d'Arétium parurent dans le lointain, oubliant leur colère et leurs maux, les Gaulois furent les premiers à crier aux armes [Polybe, III. – Tite-Live, 22, 2. – Orose, IV, 15].

Annibal attira son ennemi dans une plaine triangulaire, resserrée d'un côté par les montagnes de Cortone, d'un autre par le lac Thrasymène, au fond par des collines. On entra dans ce triangle par une étroite chaussée, non loin de laquelle Annibal avait caché un corps de Numides ; le reste de son armée était rangé en cercle sur les hauteurs qui cernaient la plaine. A peine l'arrière-garde

romaine eut-elle dépassé la chaussée, que les Numides, accourant à toute bride, s'en emparèrent et attaquèrent Flaminius en queue, tandis qu'Annibal l'enveloppait de face et sur les flancs. Ce fut une boucherie horrible. Cependant, autour du consul, le combat se soutenait depuis trois heures, lorsqu'un cavalier insubrien nommé Ducar<sup>1</sup>, remarqua le général romain, qu'il connaissait de vue. Voilà, cria-t-il à ses compatriotes, voilà l'homme qui a égorgé nos armées, ravagé nos champs et nos villes ; c'est une victime que j'immole à nos frères assassinés [Tite-Live, 22, 6]. En disant ces mots, Ducar s'élance à bride abattue, culbute tout sur son passage, frappe de son gais l'écuyer du consul, qui s'était jeté en avant pour le couvrir de son corps, puis le consul lui-même, qu'il perce de part en part, le renverse à terre, et saute de cheval pour lui couper la tête ou pour le dépouiller. Les Romains accourent, mais les Gaulois sont là pour leur faire face, ils les repoussent et complètent la déroute. Les Romains laissèrent sur la place quinze mille morts ; du côté d'Annibal la perte ne fut que de quinze cents hommes, presque tous Gaulois [Polybe, III]. En reconnaissance de ces services signalés, les Carthaginois abandonnèrent aux Cisalpins la plus grande partie du butin trouvé dans le camp de Flaminius [Appien, Bell. Annibal].

Du champ de bataille de Thrasymène, Annibal passa dans l'Italie méridionale, et livra une troisième bataille aux Romains, près du village de Cannes, sur les bords du fleuve Aufide, aujourd'hui l'Ofanto. Il avait alors sous ses drapeaux quarante mille hommes d'infanterie et dix mille de cavalerie ; et sur ces cinquante mille

<sup>1</sup> **Ducarius.** – Tite-Live, 22, 6. – Silius Italic., V, v. 645.

combattants, au moins trente mille Gaulois. Dans l'ordre de bataille, il plaça leur cavalerie à l'aile droite et au centre leur infanterie, qu'il réunit à l'infanterie espagnole, et qu'il commanda lui-même en personne ; les fantassins gaulois, comme ils le pratiquaient dans les occasions où ils étaient décidés à vaincre ou à mourir, jetèrent bas leur tunique et leur saie, et combattirent nus de la ceinture en haut, armés de leurs sabres longs et sans pointe [Tite-Live, 22, 46]. Ce furent eux qui engagèrent l'action ; leur cavalerie et celle des Numides la terminèrent. On sait combien le carnage fut horrible dans cette bataille célèbre, la plus glorieuse des victoires d'Annibal, la plus désastreuse des défaites de Rome. Lorsque le général carthaginois, ému de pitié, criait à ses soldats **d'arrêter, d'épargner les vaincus**, sans doute que les Gaulois, acharnés à la destruction de leurs mortels ennemis, portaient dans cette tuerie plus que l'irritation ordinaire des guerres ; la satisfaction d'une vengeance ardemment souhaitée et longtemps différée. Soixante-dix mille Romains y périrent ; la perte, du côté des vainqueurs, fut de cinq mille cinq cents, sur lesquels quatre mille Gaulois [Polybe, III. – Tite-Live, 22, 45-50].

Des soixante mille Cisalpins qu'Annibal avait comptés autour de lui après le combat de la Trébie, vingt-cinq mille seulement demeuraient ; les batailles, les maladies, surtout la fatale traversée des marais de l'Étrurie, avaient absorbé tout le reste : car jusqu'alors ils avaient moissonné presque sans partage le poids de la guerre. La victoire de Cannes amena aux Carthaginois d'autres auxiliaires ; une multitude d'hommes de la Campanie, de la Lucanie, du Bruttium, de l'Apulie, remplit son camp ; mais ce n'était pas là cette race belliqueuse qu'il recrutait naguère sur les rives du

Pô. Cannes fut le terme de ses succès ; et certes la faute n'en doit point être imputée à son génie, plus admirable peut-être dans les revers que dans la bonne fortune : son armée seule avait changé. Depuis deux mille ans, l'histoire l'accuse avec amertume de son inaction après la bataille de l'Aufide et de son séjour à Capoue ; peut-être lui reprocherait-elle plus justement de s'être éloigné du nord de l'Italie, et d'avoir laissé couper ses communications avec les soldats qui vainquirent sous lui à Thrasyumène et à Cannes.

Rome sentit la faute d'Annibal, elle se hâta d'en profiter. Deux armées échelonnées, l'une au nord, l'autre au midi, interceptèrent la route entre la Cisalpine et la grande Grèce ; celle du nord, par ses incursions ou par son attitude menaçante, occupa les Gaulois dans leurs foyers, tandis que la seconde faisait face aux Carthaginois. L'année qui suivit la bataille de Cannes, vingt-cinq mille hommes détachés des légions du nord sous le commandement du préteur

L. Posthumius, s'étant aventurés imprudemment sur le territoire boïen, y périrent tous avec leur chef. Quoique le récit de cette catastrophe renferme quelques circonstances que l'on pourrait raisonnablement mettre en doute, nous le donnerons cependant ici tel que les historiens romains nous l'ont laissé. Posthumius, pour pénétrer au cœur du pays boïen, devait traverser une forêt dont nous ne connaissons pas bien la position ; cette forêt était appelée par les Gaulois *Lithann*<sup>1</sup>, c'est-à-dire la grande, et par les Romains *Litana*. Les Boïes s'y placèrent en embuscade, et imaginèrent de scier les arbres sur pied, jusqu'à une certaine distance de chaque côté de la route, de manière qu'ils restassent encore debout, mais

qu'une légère impulsion suffit pour les renverser. Quand ils virent les soldats ennemis bien engagés dans la route, qui d'ailleurs était étroite et embarrassée, ils donnèrent l'impulsion aux arbres les plus éloignés du chemin, et, l'ébranlement se communiquant de proche en proche, la forêt s'abattit à droite et à gauche : hommes et chevaux tombèrent écrasés [Tite-Live, 23, 24. – Fronton,

**1 Leithann** (gael.), **Lcadan** (corn.), **Ledan** (armor.).

*Stratag.*, I, 6.] ; ce qui échappa périt sous les sabres gaulois. Posthumius vendit chèrement sa vie ; mais enfin il fut tué et dépouillé. Sa tête et son armure furent portées en grande pompe par les Boïes dans le temple le plus révééré de leur nation ; et son crâne, nettoyé et entouré d'or, servit de coupe au grand-prêtre et aux desservants de l'autel dans les solennités religieuses [Tite-Live, 23, 24.]. Ce que les Gaulois prisaient bien autant que la victoire, ce fut le butin immense qu'elle leur procura ; car à l'exception des chevaux et du bétail, écrasés en presque totalité par la chute des arbres, tout le reste était intact et facile à retrouver : il suffisait de suivre les files de l'armée ensevelie sous cet immense abattis.

Cette année [215 av. J.-C.], la superstition romaine et la superstition gauloise se trouvèrent comme en présence ; et certes, dans cette comparaison, la superstition gauloise ne se montra pas la plus inhumaine. Tandis que les Boïes vouaient à leurs dieux le crâne d'un général ennemi tué les armes à la main, les Romains, pour la seconde fois, tiraient des cachots deux Gaulois désarmés, et les enterraient vivants sur la place du marché aux bœufs [Tite-Live, 22, 57].



Cependant Annibal, confiné dans le midi de l'Italie [207 av. J.-C.], essaya par un coup hardi de ramener la guerre vers le nord, et de rétablir ses communications avec la Cisalpine. Il envoya l'ordre à son frère Asdrubal, qui commandait en Espagne les forces puniques, de passer les Pyrénées, et de marcher droit en Italie par la route qu'il avait frayée, il y avait alors près de douze ans. Asdrubal reçut dans la Gaule un accueil tout à fait bienveillant ; plusieurs nations, entre autres celle des Arvernes, lui fournirent des secours<sup>1</sup>. Les sauvages habitants des Alpes, eux-mêmes, ne mirent aucun obstacle à son passage, rassurés qu'ils étaient sur les intentions des Carthaginois, et habités, depuis le commencement de la guerre, à voir des bandes d'hommes armés traverser continuellement leurs vallées. En deux mois, Asdrubal avait franchi les Pyrénées et les Alpes ; il entra dans la Cisalpine, à la tête de cinquante-deux mille combattants, Espagnols et Gaulois transalpins : huit mille Ligures et un plus grand nombre de Gaulois cisalpins se réunirent aussitôt à lui. La prodigieuse rapidité de sa marche avait mis la république en défaut : les légions du nord étaient hors d'état de lui résister ; et s'il eût marché immédiatement sur l'Italie centrale pour opérer sa jonction avec Annibal, Carthage aurait regagné en peu de jours tout ce qu'elle avait perdu depuis la journée de Cannes. Mais Asdrubal, par une suite fatale de fautes et de malheurs, précipita la ruine de son frère et la sienne. D'abord il perdit un temps irréparable au siège de Placentia. La résistance prolongée de cette colonie ayant permis aux Romains de réunir des forces, le consul Livius Salinator vint se poster dans l'Ombrie, sur les rives du fleuve Métaure, aujourd'hui le Metro ; tandis que Claudius Néron, l'autre consul, alla tenir Annibal en échec dans le Brutium, avec une armée

de quarante-deux mille hommes. Asdrubal sentit sa faute, et voulut la réparer ; malheureusement il était trop tard. Comme le plan de son frère était de transporter le théâtre de la guerre en Ombrie, afin de s'appuyer sur la Cisalpine, il lui écrivit de se mettre en marche, que lui-même s'avancât à sa rencontre ; mais ayant négligé de prendre toutes les précautions nécessaires pour lui faire tenir cette dépêche, elle fut interceptée, et le consul Néron connut le secret d'où dépendait le salut des Carthaginois [Tite-Live, 27, 41-43].

Il conçut alors un projet hardi qui eût fait honneur à Annibal. Prenant avec lui sept mille hommes d'élite, il part de son camp, dans le plus grand mystère, et

**1** Tite-Live, 27, 39. – Appien, *Bell. Annib.*, p. 343. – Silius Ital., XV, v. 496, et sqq.

après six jours de marche forcée il arrive sur les bords du Métaure, au camp de son collègue Livius ; ses soldats sont reçus de nuit sous les tentes de leurs compagnons ; et rien n'est changé à l'enceinte des retranchements, de peur qu'Asdrubal, soupçonnant l'arrivée de Néron, ne refuse le combat ; les consuls conviennent qu'on le livrera le lendemain. Le lendemain aussi Asdrubal, qui venait d'arriver, se proposait d'offrir la bataille ; mais, accoutumé à faire la guerre aux Romains, il observe que la trompette sonne deux fois dans leur camp : il en conclut que les deux consuls sont réunis, qu'Annibal a éprouvé une grande défaite ou que sa lettre a été interceptée et leur plan déconcerté. N'osant livrer bataille en de telles circonstances, il fait retraite à la hâte, en remontant la rive du fleuve ; la nuit survient, ses guides le trompent et l'abandonnent, et ses soldats, marchant

au hasard, s'égarèrent et se dispersent. Au point du jour, comme il faisait sonder la rivière pour trouver un gué, il aperçoit les enseignes romaines qui s'avançaient en bon ordre sur sa trace. Réduit à la nécessité d'accepter le combat, il fait ranger son armée, et afin d'intimider l'ennemi, dit un historien [Tite-Live, 27, 48], il oppose une division gauloise à Néron et à sa troupe d'élite.

Pendant les préparatifs des deux armées, la matinée s'écoula, et une chaleur accablante vint enlever aux soldats d'Asdrubal le peu de forces que leur avaient laissé les veilles, la fatigue et la soif [*Ibid.*] ; il manquait d'ailleurs plusieurs corps qui s'étaient égarés durant la nuit, et une multitude de traîneurs restés sur les routes. Aussi le combat ne fut pas long à se décider ; les Espagnols et les Ligures plièrent les premiers ; Néron, sans beaucoup de résistance, culbuta aussi l'armée gauloise [*Ibid.*]. Ce furent les représailles de Cannes ; cinquante-cinq mille hommes des rangs d'Asdrubal, tués ou blessés, restèrent sur le champ de bataille avec leur général ; six mille furent pris : les Romains ne perdirent que huit mille des leurs<sup>1</sup>. Asdrubal, dans cette journée désastreuse, déploya un courage digne de sa famille ; quatre fois il rallia ses troupes débandées, et quatre fois il fut abandonné : ayant enfin perdu toute espérance, il se jeta sur une cohorte romaine, et tomba percé de coups. Vers la fin de la bataille, arriva, du côté du camp romain, un corps de Cisalpins égarés pendant la nuit, Livius ordonna de les épargner, tant il était rassasié de carnage : *Laissez-en vivre quelques-uns*, dit-il à ses soldats, *afin qu'ils annoncent eux-mêmes leur défaite, et qu'ils rendent témoignage de notre valeur* [Tite-Live, 27, 49]. Pourtant à la prise du camp d'Asdrubal, les vainqueurs égorgèrent un grand nombre de Gaulois que la fatigue avait retenus

dans leurs tentes, ou qui, appesantis par l'ivresse, s'étaient endormis sur la paille et sur la litière de leurs chevaux [Polybe, VI]. La vente des captifs rapporta au trésor public plus de trois cents talents [Ibid., 1.650.000 fr.].

La nuit même qui suivit la bataille du Métaure, Néron reprit sa marche, et retourna dans son camp du Brutium avec autant de célérité qu'il en était venu. Se réservant la jouissance de porter lui-même à son ennemi la confirmation d'un désastre que celui-ci n'aurait encore, appris que par de vagues rumeurs, il avait fait couper et embaumer soigneusement la tête de l'infortuné Asdrubal. C'était là la missive que sa cruauté ingénieuse et raffinée imaginait d'envoyer à un frère. Arrivé en vue des retranchements puniques, il l'y fit jeter. Cette tête n'était pas tellement défigurée qu'Annibal ne la reconnût aussitôt. Les premières larmes de ce grand homme furent pour son pays. **Ô Carthage ! s'écria-t-il, malheureuse Carthage ! je succombe sous le poids de tes maux.** L'avenir de cette guerre et le

**1** Tite-Live, 27, 49. – Paul Orose, IV, 18. Selon Polybe, la perte des Carthaginois ne monta qu'à dix mille hommes et celle des Romains qu'à deux mille.

sien se montraient à ses yeux sous les plus sombres couleurs ; il voyait la Gaule cisalpine découragée mettre bas les armes, et lui-même, privé de tout secours, n'ayant plus qu'à périr ou à quitter honteusement l'Italie. Telles sont aussi les pensées que lui prête un célèbre poète romain, dans une ode consacrée à la gloire de Claudius Néron [Horat., *carm.*, IV, 4]. **C'en est fait, s'écrie douloureusement le Carthaginois, je n'adresserai plus au-delà des mers des messages superbes : la mort d'Asdrubal a tué**

toute notre espérance, elle a tué la fortune de Carthage.

Cependant Carthage ne renonça pas à ses projets sur le nord de l'Italie, avant d'avoir essayé une troisième expédition ; Magon, frère d'Asdrubal et d'Annibal, à la tête de quatorze mille hommes, vint débarquer au port de Genua, dans la Ligurie italienne. Dès que le bruit de son débarquement se fut répandu, il vit accourir autour de lui des bandes nombreuses de Gaulois [Tite-Live, 28, 48], qui fuyaient les dévastations des Romains, car depuis la bataille du Métaure une armée romaine campait au sein de la Cispadane, brûlant et saccageant tout dans ses courses. Mais quelques milliers de volontaires isolés ne pouvaient suffire au général carthaginois, il lui fallait la coopération franche et entière des nations elles-mêmes ; il voulait qu'elles s'armassent en masse pour le seconder dans ce grand et dernier effort.

Ayant donc convoqué, près de lui à Genua [205 av. J.-C.], les principaux chefs gaulois, il leur parla en ces termes : Je viens pour vous rendre la liberté, vous le voyez, car je vous amène des secours ; toutefois le succès dépend de vous. Vous savez assez qu'une armée romaine dévaste maintenant votre territoire, et qu'une autre armée vous observe, campée en Étrurie ; c'est à vous de décider combien d'armées et de généraux vous voulez opposer à deux généraux et à deux armées romaines [Tite-Live, 29, 30]. Ceux-ci répondirent : que leur bonne volonté n'était pas équivoque ; mais que ces deux armées romaines dont parlait Magon étaient précisément ce qui les forçait à ne rien précipiter ; qu'ils devaient à leurs compatriotes, à leurs propres familles de ne point aggraver imprudemment leur situation déjà si misérable.

Demande-nous, ô Magon, ajoutèrent-ils, des secours qui ne compromettent pas notre sûreté, tu les trouveras chez nous. Les motifs qui nous lient les mains ne peuvent point arrêter les Ligures, dont le territoire n'est pas occupé. Il leur est libre de prendre ouvertement tel parti qu'ils jugent convenable ; il est même juste qu'ils mettent toute leur jeunesse sous les armes

[Tite-Live, 29, 5].

Les Ligures ne refusèrent pas ; seulement ils demandèrent deux mois pour faire leurs levées. Quant aux chefs gaulois, malgré leur refus apparent, ils laissèrent Magon recruter des hommes dans leurs campagnes, et lui firent passer secrètement en Ligurie des armes et des vivres [*Ibid.*]. En peu de temps le Carthaginois se vit à la tête d'une armée considérable ; et entra pour lors dans la Gaule. Là, pendant deux ans [205-203 av. J.-C.], il tint tête à deux armées romaines, mais sans pouvoir jamais opérer sa jonction avec Annibal ; vaincu enfin dans une grande bataille sur les terres des Insubres, et, blessé à la cuisse, il se fit transporter à Genua, où les débris de son armée commencèrent à se rallier. Sur ces entrefaites, des députés arrivèrent de Carthage, avec ordre de le ramener en Afrique [Tite-Live, 29, 5]. Son frère aussi, rappelé par le sénat carthaginois, fut contraint de s'embarquer à l'autre extrémité de l'Italie. Les soldats gaulois et ligures, qui avaient servi fidèlement Annibal pendant dix-sept ans, ne l'abandonnèrent point dans ses jours de revers. Réunis à ceux de leurs compatriotes qui avaient suivi Magon, ils formaient encore le tiers de l'armée punique [*App., Bell. pun.*] à Zama, dans la journée célèbre qui termina cette longue guerre à l'avantage des Romains, et fit voir le génie

d'Annibal humilié devant la fortune de Scipion. L'acharnement avec lequel les Gaulois combattirent a été signalé par les historiens : **Ils se montrèrent**, dit Tite-Live [30, 33], **enflammés de cette haine native contre le peuple romain, particulière à leur race.**

# CHAPITRE IX

*DERNIÈRES GUERRES DES GAULOIS CISALPINS. Mouvement national de toutes les tribus circumpadanes ; conduites par le Carthaginois Amilcar, elles brûlent Placentia ; elles sont défaites. — La guerre se continue avec des succès divers. — Trahison des Cénomans ; désastre de l'armée transpadane. — Nouveaux efforts de la nation boïenne ; elle est vaincue.- Cruauté du consul Quintius Flamininus. — Les débris de la nation boïenne se retirent sur les bords du Danube. — Brigaudages des Romains dans les Alpes, et ambassade du roi Cincibil. — Des émigrés transalpins veulent s'établir dans la Vénétie ; ils sont chassés. — La république romaine déclare que l'Italie est fermée aux Gaulois.*

MAGON, en partant pour l'Afrique, avait laissé dans la Cispadane un de ses officiers, nommé Hamilcar, guerrier expérimenté, qui s'était attiré la confiance et l'amitié des Gaulois durant les dernières expéditions carthaginoises [Tite-Live, 31, 2]. Reçu par eux comme un frère, et admis dans leurs conseils, Hamilcar les aidait des lumières de son expérience [202 av. J.-C.]. Il les encourageait chaudement à ne point déposer les armes, soit qu'il s'attendît à voir bientôt les hostilités se rallumer entre Rome et Carthage, et qu'il eut mission de tenir les Gaulois en haleine, soit plutôt qu'il



n'envisageât que l'intérêt du pays où il trouvait l'hospitalité, et que, ennemi implacable de Rome, il préférât une vie dure et agitée parmi des ennemis de Rome à la paix déshonorante que sa patrie venait de subir. A peine le sénat avait-il été débarrassé de la guerre punique, qu'il s'était hâté de renouer ses intrigues auprès des nations cisalpines, surtout auprès des Cénomans ; déjà il était parvenu à détacher de la confédération quelques tribus liguriennes [*Ibid.*]. Mais la prudence et l'activité d'Hamilcar déjouèrent ces menées ; il pressa les Gaulois de recommencer la guerre avant que ces défections les eussent affaiblis, et entraîna même la jeunesse cénomane à prendre les armes malgré ses chefs. La république alarmée sollicita son extradition, les Gaulois la refusèrent. Elle s'adressa avec menace au sénat de Carthage ; mais le sénat de Carthage protesta qu'Hamilcar n'était point son agent, qu'il n'était même plus son sujet ; et il fallut que Rome se contentât de ces raisons bonnes ou mauvaises. Quant aux Cisalpins, elle fit contre eux de grands préparatifs d'armes [*Tite-Live, 31*].

L'ouverture des hostilités ne lui fut point heureuse ; deux légions et quatre cohortes supplémentaires, entrées par l'Ombrie sur le territoire boïen, pénétrèrent d'abord assez paisiblement jusqu'au petit fort de Mutilum, où elles se cantonnèrent ; mais au bout de quelques jours, s'étant écartées dans la campagne pour couper les blés, elles furent surprises et enveloppées. Sept mille légionnaires, occupés aux travaux, périrent sur la place avec leur général, Caius Oppius [*Tite-Live, 31, 2*] ; le reste se sauva d'abord à Mutilum, et, dès la nuit suivante, regagna la frontière dans une déroute complète, sans chef et sans bagages. Un des consuls, en station dans le voisinage, les réunit à son armée, fit

quelque dégât sur les terres boïennes, puis revint à Rome sans avoir rien exécuté de plus remarquable [*Ibid.*]. Il fut remplacé dans son commandement par le préteur L. Furius Purpureo, qui se rendit avec cinq mille alliés latins aux quartiers d'hiver d'Ariminum.

Aux premiers jours du printemps, quarante mille confédérés, Boïes, Insubres, Cénomans, Ligures, conduits par le Carthaginois Hamilcar, assaillirent Placentia à l'improviste, la pillèrent, l'incendièrent, et, d'une population de six mille âmes, en laissèrent à peine deux mille sur des cendres et des ruines [*Ibid.*] : passant ensuite le Pô, ils se dirigèrent vers Crémone, à qui ils destinaient le même sort ; mais les habitants, instruits du désastre des Placentins, avaient eu le temps de fermer leurs portes et de se préparer à la défense, décidés à vendre cher leur vie. Ils envoyèrent promptement un courrier au préteur Furius pour lui demander du secours. Contraint de refuser, Furius transmit au sénat la lettre des Crémonais, avec un tableau inquiétant de sa situation et du péril où se trouvait la colonie. *De deux villes échappées à l'horrible tempête de la guerre punique, écrivait-il, l'une est pillée et saccagée, l'autre cernée par l'ennemi [Tite-Live, 31, 10]. Porter assistance aux malheureux Crémonais avec le peu de troupes campées à Ariminum, ce serait sacrifier en pure perte de nouvelles victimes. La destruction d'une colonie romaine n'a déjà que trop enflé l'orgueil des barbares, sans que j'aie l'accroître encore par la perte de mon armée. A la réception de cette dépêche, le sénat donna ordre à C. Aurélius, l'un des consuls, de se rendre sur-le-champ à Ariminum ; quelques affaires retardèrent le départ du consul ; mais ses légions se dirigèrent vers la Gaule à grandes journées.*

Dès qu'elles furent arrivées, le préteur L. Furius se mit en route pour Crémone, et vint camper à cinq cents pas de l'armée des confédérés. Il avait une belle occasion de les battre par surprise, si, dès le même jour, il eût mené droit ses troupes attaquer leur camp, car les Gaulois, épars dans la campagne, n'avaient laissé à sa garde que des forces tout à fait insuffisantes. Furius voulut ménager ses soldats, fatigués par une marche longue et précipitée, et il laissa aux Gaulois, restés dans le camp, le temps de sonner l'alarme. Les autres, avertis par leurs cris, eurent bientôt regagné les retranchements. Dès le lendemain, ils en sortirent en bon ordre pour présenter la bataille ; Furius l'accepta sans balancer [*Ibid.*, 21]. La charge des confédérés fut si impétueuse, et si brusque, que les Romains eurent à peine le temps de ranger leurs troupes. Réunissant tous leurs efforts sur un seul point, ils attaquèrent d'abord l'aile droite ennemie, qu'ils se flattaient d'écraser facilement ; voyant qu'elle résistait, ils cherchèrent à la tourner, tandis que, par un mouvement pareil, leur aile droite essayait d'envelopper l'aile gauche. Aussitôt que Furius aperçut cette manœuvre, il fit avancer sa réserve, dont il se servit pour étendre son front de bataille ; au même instant, il fit charger à droite et à gauche par sa cavalerie l'extrémité des ailes gauloises ; et lui-même, à la tête d'un corps serré de fantassins, se porta sur le centre pour essayer de le rompre. Le centre, que le développement des ailes avait affaibli, fut enfoncé par l'infanterie romaine, les ailes par la cavalerie ; les confédérés, culbutés de toutes parts, regagnèrent leur camp dans le plus grand désordre ; les légions vinrent bientôt les y forcer. Le nombre des morts et des prisonniers gaulois fut de trente-cinq mille ; quatre-vingts drapeaux et plus de deux cents chariots tout chargés de butin tombèrent entre les mains du

vainqueur [*Ibid.*]. Le Carthaginois Hamilcar, et trois des principaux chefs cisalpins, périrent en combattant [*Ibid.* ; *Orose*, 4, 20]. Deux mille habitants de Placentia, réduits en servitude par les Gaulois, furent rendus à la liberté et renvoyés dans leur ville en ruines [200 av. J.-C.]. Pour récompense de cette victoire, Furius obtint le triomphe, et porta au trésor public de Rome trois cent vingt mille livres pesant de cuivre, et cent soixante-dix mille d'argent<sup>1</sup>. Mais la joie des Romains fut de courte durée. L'année suivante, le préteur Cn. Bæbius Tamphilus, étant entré témérairement sur le territoire insubrien, tomba dans une embuscade où il perdit six mille six cents hommes ; ce qui le força d'évacuer aussitôt le pays [*Tite-Live*, 32,7]. Pendant le cours de l'année 198 [av. J.-C.], le consul qui le remplaça se borna à faire rentrer dans leurs foyers les habitants de Placentia et de Crémone que les malheurs de la guerre avaient dispersés [*Ibid.*, 25].

Cependant le sénat romain se préparait à frapper dans la Gaule des coups décisifs. Au printemps de l'année 197 [av. J.-C.], il ordonna aux consuls, C. Cornélius Céthégus et Q. Minucius Rufus, de marcher tous deux en même temps vers le Pô. Le premier se dirigea droit sur l'Insubrie, où des troupes boïennes,

<sup>1</sup> La livre romaine équivalait à 10 onces, 5 gros, 40 grains métr.

insubriennes et cénomanes, se réunissaient de nouveau ; Minucius, longeant la Méditerranée, commença ses opérations par la Ligurie cispadane, qu'en peu de temps il parvint à subjuguier, ou du moins à détacher de l'alliance des Gaulois, tout entière, à l'exception de la tribu des Ilvates ; il soumit, dit-on, quinze villes dont la population se

montait en masse à vingt mille âmes [*Ibid.*, 29]. De la Ligurie, le consul conduisit ses légions sur les terres boïennes. Céthégus, retranché dans une position avantageuse, sur la rive gauche du Pô, attendait, pour risquer le combat, que son collègue, par une diversion sur la rive droite, obligeât les confédérés à partager leurs forces. En effet, dès que la nouvelle se répandit dans la Transpadane que le pays des Boïes était à feu et à sang, l'armée boïenne demanda à grands cris que les troupes coalisées l'aidassent d'abord à délivrer son territoire ; les Insubres, de leur côté, soutinrent la même prétention : **Nous serions fous**, répondirent-ils aux Boïes, **d'abandonner nos propres terres au pillage, pour aller défendre les vôtres** [*Ibid.*, 30]. Mécontentes l'une de l'autre, les deux armées se séparèrent ; les Boïes repassèrent le Pô ; les Insubres, réunis aux Cénomans, allèrent prendre position dans le pays de ces derniers, sur la rive droite du Mincio ; le consul, les suivant de loin, vint adosser son camp au même fleuve, environ cinq mille pas au-dessous du leur.

C'était pour l'ennemi une bonne fortune, que le théâtre de la guerre eût été transporté sur la terre des Cénomans, ces vieux instruments de l'ambition étrangère, si longtemps traîtres à leur propre race. Aussi se hâta-t-il d'envoyer des émissaires dans toutes les villes du pays, surtout à Brixia [*Ibid.*], où le conseil national des chefs et des vieillards s'était rassemblé. Gagnés par crainte ou par argent, les principaux chefs et les anciens protestèrent aux agents romains qu'ils étaient étrangers à tout ce qui s'était passé, et que si la jeunesse avait pris les armes, c'était tout à fait sans leur aveu ; plusieurs même se rendirent au camp ennemi pour conférer avec le consul, qui-les trouva dévoués à ses intérêts, mais incertains sur les moyens de le servir

[*Ibid.*]. Céthégus voulut que, par leur autorité, ou à force d'argent, ils décidassent l'armée cénomane à passer immédiatement aux Romains, ou du moins à quitter le camp des Insubres ; les entremetteurs de la trahison combattirent ce projet comme impraticable. Seulement, ils engagèrent leur parole que les troupes resteraient neutres pendant le prochain combat, et même tourneraient du côté des Romains, si l'occasion s'en présentait [*Ibid.*]. Ils entrèrent alors en pourparler avec les chefs de l'armée ; en peu de jours, l'odieux complot fut consommé et un traité secret assura à l'ennemi, dans la bataille qui se préparait, la coopération active ou tout au moins passive des Cénomans. Rien que ces intrigues eussent été conduites avec un profond mystère, les Insubres en conçurent quelque soupçon [*Ibid.*], et lorsque le jour de la bataille arriva, n'osant confier à de tels alliés une des ailes de peur que leur trahison n'entraînât la déroute de toute l'armée, ils les placèrent à la réserve, derrière les enseignes. Mais cette précaution fut inutile. Au fort de la mêlée, les perfides, voyant l'armée insubrienne plier, la chargèrent tout à coup à dos, et occasionnèrent sa destruction totale.

Tandis que ces événements se passaient dans la Transpadane, Minucius avait d'abord dévasté les terres des Boïes par des incursions rapides ; mais lorsque l'armée boïenne eut quitté le camp des coalisés pour venir défendre ses foyers, le consul s'était renfermé dans ses retranchements, attendant l'occasion de risquer une bataille décisive. Les Boïes la provoquaient avec ardeur, quand la nouvelle du combat du Mincio et de la défection des Cénomans vint ébranler leur confiance ; bientôt même, le découragement gagnant, ils désertèrent leurs drapeaux, pour aller défendre chacun sa

propriété et sa famille. L'armée consulaire se vit obligée de changer son plan de campagne [Tite-Live, 32, 31]. Elle se remit à ravager les terres, à brûler les maisons, à forcer les villes. Clastidium fut livré aux flammes : les dévastations durèrent jusqu'au commencement de l'hiver ; puis les consuls retournèrent à Rome, où ils triomphèrent, C. Céthégus des Insubres et des Cénomans, Q. Minucius des Boïes. Le premier versa au trésor deux cent trente-sept mille cinq cents livres pesant de cuivre<sup>1</sup>, et soixante-dix-neuf mille pièces d'argent, portant pour empreinte un char attelé de deux chevaux<sup>2</sup> ; le second une quantité d'argent équivalente à cinquante-trois mille deux cents deniers, et deux cent cinquante-quatre mille as en monnaie de cuivre<sup>3</sup>. Mais ce qui fixait surtout les yeux de la foule, au triomphé de Céthégus, c'était une troupe de Crémonais et de Placentins, suivant le char du triomphateur, la tête couverte du bonnet, symbole de la liberté [Tite-Live, 33, 23].

Autant les deux grandes nations gauloises montraient de constance à défendre leur liberté, autant Rome mit d'acharnement à vouloir l'étouffer. Pendant l'année 196 [av. J.-C.], comme pendant la précédente, les consuls furent employés tous deux dans la Cisalpine ; leur choix même paraissait dicté par la circonstance. L'un d'eux, L. Furius Purpureo, s'était distingué comme préteur dans une des dernières campagnes ; l'autre, Claudius Marcellus, portait un nom de bon augure pour une guerre gauloise. Tandis que Furius se préparait à le suivre à petites journées, Marcellus, se portant directement sur la Transpadane, attaqua et défit l'armée insubrienne, dans une bataille, où, si les récits des historiens ne sont pas exagérés, elle perdit quarante mille hommes [*Ibid.*, 36]. La forte ville de *Com* ou *Comum*, située à l'extrémité

méridionale du lac Larius, et dont le nom signifiait *garde* ou *protection*<sup>4</sup>, tomba en son pouvoir, ainsi que vingt-huit châteaux qui se rendirent [*Ibid.*]. Le consul revint ensuite sur ses pas pour faire tête aux Boïes, qui s'étaient rassemblés en nombre considérable. Mais le jour même de son arrivée, avant qu'il eût achevé les retranchements de son camp, assailli brusquement, il éprouva de grandes pertes, et après un combat long et opiniâtre, laissa sur la place trois mille légionnaires ainsi que plusieurs chefs de distinction [*Ibid.*]. Néanmoins il réussit à terminer les travaux, et une fois retranché, il soutint avec assez de bonheur les assauts que les Gaulois lui livraient sans relâche. Telle était sa situation, lorsque son collègue Furius Purpureo entra dans la partie du territoire boïen, qui confine avec l'Ombrie et qu'on nommait la *tribu Sappinia*.

A cette nouvelle, les Boïes levèrent le siège du camp de Marcellus, et coururent sur la route que l'autre consul devait traverser, route boisée et propre aux embuscades militaires. Purpureo approchait déjà du fort de Mutilum, lorsque ayant eu vent de quelque chose, il rétrograda ; et comme il connaissait parfaitement le pays, par de longs détours en plaines, il réussit à rejoindre sans danger son collègue. Les deux consuls réunis dévastèrent un grand nombre de villes fortifiées et non fortifiées, et Bononia, capitale de tout le territoire<sup>5</sup> ; partout où ils promenaient leurs ravages, les vieillards, les femmes, la population désarmée des campagnes s'empressait de faire acte apparent de soumission à la

<sup>1</sup> La livre romaine est évaluée, comme nous l'avons dit plus haut, à 10 onces 5 gros 40 grains, ou 327 gram. 18. Consultez le savant mémoire de M. Letronne, sur les monnaies grecques et



romaines, p. 7.

**2** C'était une monnaie romaine qui portait le nom de *bigati* (*scil. nummi*), et équivalait à un denier.

**3** L'as valait à cette époque une *once* (*as uncialis*) ; le denier peut être évalué à 82 centimes.

**4** **Côm**, en langue gallique signifiait *sein*, *giron*, et dans le sens figuré, *garde*, *protection*. C'est aujourd'hui la ville de Côme.

**5** Tite-Live, XXXIII, 37. — Felsina était, comme on l'a vu plus haut, l'ancien nom de Bononia chez les Étrusques.

république romaine ; mais toute la jeunesse, réfugiée en armes au fond des forêts, suivait leur marche, ne les perdant jamais de vue et épiant l'occasion favorable pour les surprendre et les envelopper [Tite-Live, 33, 37]. Boïes et Romains traversèrent ainsi, en s'observant mutuellement, une grande partie de la Cispadane, et passèrent ensuite en Ligurie. A la fin, l'armée boïenne, désespérant de faire tomber dans le piège un général tel que L. Furius, accoutumé de longue main à ce genre de guerre, franchit le Pô, et se jeta sur les terres de quelques tribus liguriennes qui avaient fait leur paix avec Rome [*Ibid.*]. A son retour, elle longeait l'extrême frontière ligurienne, chargée de butin, lorsqu'elle rencontra l'armée des consuls. Le combat s'engagea plus brusquement, et se soutint plus vivement que si les deux partis bien préparés eussent choisi le temps et le lieu à leur convenance. On vit en cette occasion, dit un historien latin<sup>1</sup>, combien les haines nationales ajoutent d'énergie au courage ; plus altérés de sang qu'avides de victoire, les Romains combattirent avec un tel acharnement, qu'à peine laissèrent-ils échapper un Gaulois. Pour remercier les dieux de l'heureuse issue de la campagne, le sénat décréta trois jours de prières publiques. Le pillage de cette

année valut au trésor public de Rome trois cent vingt mille livres d'airain, et deux cent trente-quatre mille pièces d'argent à l'empreinte d'un char attelé de deux chevaux.

La campagne de 195 [av. J.-C.] s'ouvrit encore, pour les Romains, sous les auspices les plus favorables ; le consul L. Valerius Flaccus battit l'armée boïenne, près de la forêt Litana, et lui tua huit mille hommes ; mais ce fut là tout, Valerius perdit le reste de la saison à faire reconstruire les maisons de Placentia et de Crémone [Tite-Live, 34, 21,42]. Chargé, l'année suivante en qualité de proconsul, des opérations militaires dans la Transpadane, il y montra plus d'activité. Une armée boïenne, sous la conduite d'un chef nommé Dorulac, était venue soulever les Insubres : Valérius attaqua, près de Médiolanum, leurs forces réunies, les défit, et leur tua dix mille hommes<sup>2</sup>.

Rome déployait contre la Cisalpine trois armées à la fois. Tandis qu'un proconsul tenait la Transpadane, les deux consuls furent envoyés sur la rive droite du Pô, avec leurs légions respectives ; ce qui faisait monter à soixante-cinq mille hommes environ les troupes romaines actives, non compris les garnisons des forteresses et les milices coloniales. De son côté la courageuse nation boïenne épuisait toutes les ressources du patriotisme. Son chef suprême Boïo-Rix<sup>3</sup>, assisté de ses deux frères, organisa l'armement en masse de toute la population, et pourvut à la défense de la Cispadane, pendant que Dorulac faisait sur l'Insubrie sa malheureuse tentative. Le consul Tib. Sempronius Longus, arrivé le premier à la frontière gauloise, la trouva donc gardée par Boïo-Rix, et par une forte division boïenne. Le nombre et la confiance des Gaulois l'intimidèrent ; n'osant

livrer bataille, il se retrancha dans un poste avantageux, et écrivit à son collègue, P. Scipion l'Africain, de venir le rejoindre immédiatement, espérant, ajoutait-il, traîner les choses en longueur jusqu'à ce moment [Tite-Live, 34, 46]. Mais le motif qui portait le consul à refuser le combat était celui-là même qui poussait les Gaulois à le provoquer ; ils voulaient brusquer l'affaire avant la jonction des consuls. Deux jours de suite, ils sortirent de leurs campements, et se rangèrent en bataille, appelant à grands cris l'ennemi et l'accablant de railleries et

**1** Tite-Live, XXXIII, 37 — Paul Orose, IV, 20. — Fasti Capitol.

**2** Tite-Live, XXXIV, 46. — Paul Orose, IV, 20.

**3 Boiorix.** *Righ*, que les Latins prononçaient **rix**, signifie roi, en Gaélic ; *rhuy* (cym.) ; *rûcik* (armor.), un petit roi, un chef.

d'outrages ; le troisième, ils se décidèrent à attaquer, s'avancèrent au pied des retranchements, et livrèrent un assaut général. Le consul fit prendre les armes en toute hâte, et ordonna à deux légions de sortir par les deux portes principales ; mais les passages étaient déjà fermés par les assiégeants. Longtemps on lutta dans ces étroites issues, non seulement à grands coups d'épée, mais boucliers contre boucliers et corps à corps, les Romains pour se faire jour, les Gaulois pour pénétrer dans le camp, ou pour empêcher leurs ennemis d'en sortir [*Ibid.*]. Aucun parti n'avait l'avantage, lorsque le premier centurion de la seconde légion et un tribun de la quatrième tentèrent un stratagème, qui souvent avait réussi dans des moments critiques, ils lancèrent leurs enseignes au milieu des rangs ennemis ; jaloux de recouvrer leur drapeau, les soldats de la seconde légion chargèrent avec tant d'impétuosité, qu'ils parvinrent les premiers à

s'ouvrir une route.

Déjà ils combattaient hors des retranchements, et la quatrième légion restait encore arrêtée à la porte, lorsque les Romains entendirent un grand bruit à l'autre extrémité de leur camp ; c'étaient les Gaulois qui avaient forcé la porte questorienne, et tué le questeur, deux préfets des alliés et environ deux cents soldats [Tite-Live, 34, 47]. Le camp était pris de ce côté, sans une cohorte extraordinaire, laquelle, envoyée par le consul pour défendre la porte questorienne, tailla en pièces ou chassa ceux des assiégeants qui avaient déjà pénétré dans l'enceinte, et repoussa l'irruption des autres. Vers le même temps, la quatrième légion, avec deux cohortes extraordinaires, vint à bout d'effectuer sa sortie. Il se livrait donc trois combats simultanés en trois différents endroits autour du camp, et l'attention des combattants était partagée entre l'ennemi qu'ils avaient en tête, et leurs compagnons, dont les cris confus les tenaient dans l'incertitude sur leur sort, et sur le résultat de l'affaire. La lutte dura jusqu'au milieu du jour, avec des forces et des espérances égales. Enfin les Gaulois, cédant à une charge impétueuse, reculèrent jusqu'à leur camp ; mais ils s'y rallièrent, et à leur tour, se précipitant sur l'ennemi, ils le culbutèrent et le poursuivirent jusqu'à ses retranchements, où il se renferma de nouveau. Ainsi dans cette journée, les deux partis se virent successivement victorieux, et successivement en fuite [Ibid.]. Les Romains publièrent qu'ils n'avaient perdu que cinq mille hommes, tandis qu'ils en avaient tué onze mille [Ibid.] ; malheureusement les Gaulois ne nous ont pas laissé leur bulletin. Sempronius se réfugia dans Placentia. Si l'on en croit quelques historiens, Scipion, après avoir opéré sa jonction avec lui, dévasta le territoire des

Boïes et des Ligures, tant que leurs bois et leurs marais ne lui opposèrent point de barrières ; d'autres prétendent que, sans avoir rien fait de remarquable, il retourna à Rome<sup>1</sup>.

Cette campagne n'avait pas été sans gloire pour la nation boïenne ; mais une guerre chaque année renaissante consumait rapidement sa population. Elle renouvela cependant le mouvement de l'année précédente, prit les armes en masse, et parvint à soulever la Ligurie. Le sénat alarmé proclama qu'il y avait *tumulte* [Tite-Live, 34, 56] ; des levées extraordinaires furent mises sur pied, et les deux consuls, Cornélius Merula et Minucius Thermus partirent, celui-ci pour la Ligurie, celui-là pour le pays boïen. Tant de batailles perdues, malgré tant d'efforts de courage, avaient enfin enseigné aux Gaulois que le manque de discipline et l'ignorance de la tactique étaient les véritables causes de leur faiblesse ; ils renoncèrent donc, mais trop tard, aux batailles rangées et aux affaires décisives par masses d'hommes et en rase campagne. Au lieu de tenir la

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXIV, 48. — Paul Orose, IV, 20.

plaine, comme auparavant, ils se ralliaient dans les forêts pour tomber à l'improviste sur l'ennemi dès qu'il approchait des bois. Ils fatiguèrent quelque temps, par ces manœuvres, l'armée du consul Merula ; mais celui-ci, ayant déjoué une de leurs embuscades, les força d'accepter la bataille ; ils se trouvaient alors non loin de Mutine. La bataille fut terrible, et dura depuis le lever jusqu'au milieu du jour. Le corps des vétérans romains, rompu par une charge des Gaulois, fut anéanti. Pendant longtemps, les Boïes, qui n'avaient que très peu de cavalerie, soutinrent les charges répétées de la

cavalerie romaine, sans que leur ordonnance en souffrit : leurs files restaient serrées, s'appuyant les unes sur les autres, et les chefs, le gais en main, frappaient quiconque chancelait ou faisait mine de quitter son rang [Tite-Live, 35, 5]. Enfin la cavalerie des auxiliaires romains les entama, et, pénétrant profondément au milieu d'eux, ne leur permit plus de se rallier. Les historiens de Rome avouent que la victoire fut longtemps incertaine, et coûta bien du sang ; quatorze mille Gaulois restèrent sur la place, dix-huit cents seulement mirent bas les armes [*Ibid.*].

Les consuls Domitius Ænobarbus et L. Quintius Flaminius eurent ordre de continuer la guerre. Les ravages qu'ils exercèrent dans tout le pays, durant l'année 192 [av. J.-C.], furent si terribles, qu'un grand nombre de riches familles gauloises, ne voyant plus de sauvegarde ailleurs, se réfugièrent dans le camp même des Romains. Le conseil national des Boïes ne tarda pas non plus à faire sa paix, et les principaux chefs se transportèrent avec leurs femmes et leurs enfants auprès des consuls. Le nombre de ces malheureux qui croyaient trouver dans le camp romain, sous la garantie de l'hospitalité romaine, repos et respect pour leurs personnes, s'élevait à quinze cents, appartenant tous à la classe opulente et la plus élevée en dignité [Tite-Live, 35, 22]. Mais, plus d'une fois, ils durent regretter les champs de bataille où du moins la mort était utile et glorieuse, où les souffrances et les outrages ne restaient pas impunis. Le trait suivant, conservé par l'histoire, fera assez connaître quelle était pour les Gaulois suppliants et désarmés la paix du peuple romain et l'hospitalité de ses consuls.

Quintius Flaminius avait emmené de Rome une prostituée qu'il aimait, et comme ils s'étaient mis

en route la veille d'un combat de gladiateurs, cette femme lui reprochait quelquefois, en badinant, de l'avoir privée d'un spectacle auquel elle attachait beaucoup de prix. Un jour qu'il était à table, dans sa tente, avec elle et quelques compagnons de débauche, un licteur l'avertit qu'un noble boïen arrivait, accompagné de ses enfants, et se remettait sous sa sauvegarde. **Qu'on les amène !** dit Flamininus. Introduit sous la tente consulaire, le Gaulois exposa, par interprète, l'objet de sa visite ; et il s'étudiait, dans ses discours, à intéresser le Romain au sort de sa famille et au sien. Mais tandis qu'il parlait, une horrible idée se présenta à l'esprit de Flamininus : **Tu m'as sacrifié un combat de gladiateurs**, dit-il, en s'adressant à sa maîtresse ; **pour t'en dédommager, veux-tu voir mourir ce Gaulois ?** [Tite-Live, 39, 42] Bien éloignée de croire sérieuse une telle proposition, la courtisane fit un signe. Aussitôt Flamininus se lève, saisit son épée suspendue aux parois de la tente, et frappe à tour de bras le Gaulois sur la tête. Étourdi, chancelant, le malheureux cherche à s'échapper, implorant la foi divine et humaine, mais un second coup l'atteint dans le côté et, sous les yeux de ses enfants qui poussaient des cris lamentables, le fait rouler aux pieds de la prostituée de Flamininus<sup>1</sup>. Que devait donc faire la soldatesque romaine dans sa brutalité, quand ces horreurs se passaient sous la tente des consuls ?

La nation boïenne avait épuisé toutes ses ressources ; cependant elle ne mit point bas les armes ; mais un profond découragement paraissait s'être emparé d'elle. A compter le nombre de ses morts dans cette dernière et funeste année, on eût dit qu'elle s'empressait de périr, tandis que la patrie était encore libre ; et qu'elle n'accourait plus sur les champs de bataille que pour y rester. Dans

une seule journée, le consul Scipion Nasica lui tua vingt mille hommes, en prit trois mille, et ne perdit lui-même que quatorze cent quatre-vingt-quatre des siens. Scipion usa de sa victoire en barbare ; il se fit livrer, à titre d'otages, ce qu'il y avait encore dans la nation de chefs et de défenseurs énergiques, et confisqua au profit de sa république la moitié du territoire des vaincus [Tite-Live, 36, 39-40]. Tels furent les massacres et les dévastations exercées par ses soldats, que lui-même, réclamant les honneurs du triomphe, osa se vanter, en plein sénat, de n'avoir laissé vivants, de toute la race boïenne, que les enfants et les vieillards [Tite-Live, 36, 40]. Par une moquerie indigne d'un homme à qui les Romains avaient décerné le prix de la vertu, il fit marcher, dans la pompe de son triomphe, l'élite des captifs gaulois pêle-mêle avec les chevaux prisonniers [Ibid., 41]. Le butin de cette campagne rapporta au trésor public quatorze cent soixante-dix colliers d'or, deux cent quarante-cinq livres pesant d'or, deux mille trois cent quarante livres d'argent, tant en barres qu'en vases de fabrication gauloise, et deux cent trente mille pièces d'argent [Ibid.].

Scipion fut chargé par le sénat de compléter l'ouvrage de l'année précédente en prenant possession à main armée du pays confisqué ; mais la vue des enseignes romaines que devaient suivre bientôt des milliers de colons, porta dans l'âme des Boïes une douleur et un désespoir profonds ; ne pouvant se résigner à livrer eux-mêmes leurs villes, à accepter la condition d'esclaves au sein de leur patrie, puisqu'ils ne pouvaient plus la défendre, ils voulurent l'abandonner ; les débris des cent douze tribus boïennes se levèrent en ruasse et partirent. L'histoire, qui s'est complu à nous énumérer si minutieusement leurs défaites, garde un silence presque absolu sur ce touchant et dernier acte de



leur vie nationale. Un historien se contente d'énoncer vaguement que la nation entière fut chassée [Polybe, II] ; un géographe [Strabon, V] ajoute qu'elle traversa les Alpes noriques pour aller se réfugier sur les bords du Danube, au confluent de ce fleuve et de la Save. Là, elle devint la souche d'un petit peuple dont il sera parlé plus tard<sup>2</sup>. Le nom des Boïes, des Lingons, des Anamans, fut effacé de l'Italie, ainsi que l'avait été, quatre-vingt-treize ans auparavant, le nom Sénonais. Les anciennes colonies de Crémone, Placentia et Mutines furent repeuplées ; Parme<sup>3</sup> reçut une colonie de citoyens romains ; l'ancienne capitale, Bononia, trois mille colons du Latium<sup>4</sup>.

Instruits par l'exemple de leurs frères, les Insubres s'étaient hâtés de faire la paix, c'est-à-dire de se reconnaître sujets de Rome ; il y avait déjà cinq ans que leur inaction dans la guerre boïenne leur méritait l'indulgence de cette république. Quant aux Cénomans, la fortune récompensa leur conduite perfide et lâche. Au milieu des calamités qui accablaient depuis onze ans la race gallo

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXIX, 42. — Flamininus ne fut recherché pour ce crime que huit ans après, et encore sous la rigoureuse censure de Caton.

<sup>2</sup> Cæs., *Bell. Gallic.*, I. — Strabon, V.

<sup>3</sup> Placentia en 190 av. J.-C. (Tite-Live, 37, 46-47). — Mutines et Parme en 183 av. J.-C. (Tite-Live, 39, 55).

<sup>4</sup> En 189 av. J.-C. (Tite-Live, 37, 57).

kimrique, ce furent eux qui souffrirent le moins : peu d'entre eux périrent sur le champ de bataille ; et le pillage à peine toucha leurs terres. Cette richesse même, il est vrai, excita la cupidité d'un préteur romain, M. Furius, cantonné dans la

Transpadane ; il ne leur épargna aucune vexation pour faire naître, s'il était possible, quelque soulèvement, dont son ambition et son avarice pussent tirer parti ; il alla jusqu'à les désarmer en masse<sup>1</sup>. Mais les Cénomans ne se soulevèrent point ; ils se contentèrent de porter leurs plaintes au sénat, qui, peu soucieux de favoriser les vues personnelles de son préteur, le censura et rendit aux Gaulois leurs armes<sup>2</sup>. Les Vénètes aussi se livrèrent sans coup férir à la république romaine dès qu'elle souhaita leur territoire : il n'en fut pas de même des Ligures ; cette valeureuse nation résista longtemps, retranchée dans ses montagnes et dans ses bois ; mais enfin elle céda, comme avaient fait les Boïes, après avoir été presque exterminée.

Maîtres de toute l'Italie circumpadane, où de nombreuses colonies répandaient rapidement les mœurs, les lois, la langue de Rome, les Romains commencèrent à provoquer les peuplades gauloises des Alpes. Ceux de leurs généraux qui commandaient l'armée d'occupation dans la Transpadane s'amusaient, par passe-temps, et en pleine paix, à se jeter sur les villages des pauvres montagnards, qu'ils enlevaient avec leurs troupeaux pour les vendre ensuite à leur profit dans les marchés aux bestiaux et aux esclaves, à Crémone, à Mantua, à Placentia. Le consul C. Cassius en emmena ainsi plusieurs milliers [Tite-Live, 43, 5]. De si odieux brigandages révoltèrent les peuples des Alpes : ils prirent les armes, et demandèrent du secours au roi Cincibil<sup>3</sup>, un des plus puissants chefs de la Transalpine orientale. Mais l'expulsion des Boïes et la conquête de toute la Circumpadane avaient répandu au-delà des monts la terreur du nom romain. Avant d'en venir à la force, Cincibil voulut essayer les voies de pacification. Il envoya à Rome, porter les plaintes

des peuplades des Alpes, une ambassade présidée par son propre frère. Le sénat répondit: Qu'il n'avait pu prévoir ces violentes, et qu'il était loin de les approuver ; mais que C. Cassius étant absent pour le service de la république, la justice ne permettait pas de le condamner sans l'entendre [Tite-Live, 43, 5]. L'affaire en resta là ; toutefois le sénat n'épargna rien pour faire oublier au chef gaulois ses sujets de mécontentement. Son frère et lui reçurent en présent deux colliers d'or pesant ensemble cinq livres, cinq vases d'argent du poids de vingt livres, deux chevaux caparaçonnés, avec les palefreniers et toute l'armure du cavalier ; on y ajouta des habits romains pour tous les gens de la suite, libres ou esclaves. Ils obtinrent en outre la permission d'acheter dix chevaux chacun et de les faire sortir d'Italie [*Ibid.*].

Un autre événement prouva encore mieux à quel point la catastrophe des Gaulois cisalpins avait effrayé leurs frères d'au-delà des monts, et combien ceux-ci redoutaient d'entrer en querelle avec la république.

Une bande de douze mille Transalpins, franchissant tout à coup les Alpes par des défilés jusqu'alors inconnus, descendit dans la Vénétie, et, sans exercer aucun ravage, vint poser les fondements d'une ville sur le territoire où depuis fut construite Aquilée [Tite-Live, 39, 22 & 54]. Le sénat prescrivit au commandant des forces romaines dans la Cisalpine, de s'opposer à l'établissement de cette colonie, d'abord, s'il était possible sans employer la force des armes ; sinon d'appeler à son secours quelque une des légions consulaires. Ce dernier parti fut celui qu'il

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXIX, 3. — Diodore de Sicile, XXVI.

2 Diodore de Sicile, Tite-Live, *l. c.*

3 Ce nom paraît signifier *chef des montagnes* : **ceann**, **cinn**, *chef* ; **ceap**, **cip**, *sommet, montagne*.

adopta. A l'arrivée du consul, les émigrants se soumirent. Plusieurs d'entre eux avaient enlevé dans la campagne des instruments de labour dont ils avaient besoin ; le consul les força de livrer, outre ces effets qui ne leur appartenaient pas, tous ceux qu'ils avaient apportés de leur pays, et même leurs propres armes. Irrités de ce traitement, ils adressèrent leurs plaintes à Rome. Leurs députés, introduits dans le sénat, représentèrent : Que l'excès de la population, le manque de terre et la disette, leur avaient fait une nécessité de passer les Alpes pour aller chercher ailleurs une autre patrie. Trouvant un lieu inculte et inhabité, ils s'y étaient fixés sans faire tort à personne ; ils y avaient même bâti une ville, preuve évidente qu'ils n'étaient venus dans aucun dessein hostile, ni contre les villes, ni contre le territoire des autres. Sommés de fléchir devant le peuple romain, ils avaient préféré une paix sûre plutôt qu'honorable, aux chances incertaines de la guerre, et s'étaient remis à la bonne foi de la république avant de se soumettre à sa puissance. Peu de jours après, ils avaient reçu l'ordre d'évacuer leur ville et son territoire. Alors ils n'avaient plus songé qu'à s'éloigner sans bruit pour chercher quelque autre asile. Mais voici qu'on leur enlevait leurs armes, leur mobilier, leurs troupeaux. Ils suppliaient donc le sénat et le peuple romain de ne pas traiter plus cruellement que des ennemis des hommes à qui l'on n'avait à reprocher aucune hostilité [Tite-Live, 39, 54]. Le sénat répondit : Qu'ils avaient tort de venir en Italie et de bâtir sur le terrain d'autrui, et sans la permission du magistrat qui commandait dans la province ; que pourtant la spoliation dont ils se plaignaient ne

pouvait être approuvée ; qu'on allait envoyer avec eux des commissaires vers le consul, pour leur faire rendre tous leurs effets, mais sous la condition qu'ils retourneraient sans délai au lieu d'où ils étaient partis. Ces mêmes commissaires, ajoutait-on, vous suivront de près ; ils passeront les Alpes pour signifier aux peuples gaulois de prévenir désormais toute émigration, de s'abstenir de toute tentative d'irruption. La nature elle-même a placé les Alpes entre la Gaule et l'Italie, comme une barrière insurmontable ; malheur à quiconque tenterait de la franchir [Tite-Live, 39, 54].

Les émigrants, après avoir ramassé ceux de leurs effets qui leur appartenaient réellement, sortirent de l'Italie et les commissaires romains se rendirent chez les principales nations transalpines afin d'y publier la déclaration du sénat. Les réponses de ces peuples révélèrent assez la crainte dont ils étaient frappés. Les anciens allèrent jusqu'à se à plaindre de la douceur excessive du peuple romain à l'égard d'une troupe de vagabonds qui, sortis de leur patrie, sans autorisation légitime, n'avaient pas craint d'envahir des terres dépendantes de Rome, et de bâtir une ville sur un sol usurpé. Au lieu de les laisser partir impunis, Rome, disaient-ils, aurait dû leur faire expier sévèrement leur insolente témérité ; la restitution de leurs effets était même un excès d'indulgence capable d'encourager d'autres tentatives non moins criminelles [Tite-Live, 39, 55]. A ces discours dictés par la peur, les Transalpins joignirent des présents, et reconduisirent honorablement les ambassadeurs jusqu'aux frontières. Néanmoins, quatre ans après, une seconde bande d'aventuriers descendit encore le revers méridional des monts, et, s'abstenant de toute hostilité, demanda des terres pour y vivre en paix sous les lois de la république. Mais le sénat lui

ordonna impérieusement de quitter l'Italie, et chargea l'un des consuls de poursuivre et de faire punir par leur nations mêmes les auteurs de cette démarche [Tite-Live, 40, 53]. Ainsi donc la Haute-Italie fut irrévocablement perdue pour la race gallo-kimrique. Une seule fois, la défaite de quelques légions romaines en Istrie donna lieu à des mouvements insurrectionnels parmi les restes des nations cisalpines, mais le *tumulte*, comme disent les historiens latins, fut étouffé sans beaucoup de peine. Une seule fois aussi, et soixante-dix ans plus tard, des Kimris, venus du nord, firent irruption dans l'ancienne patrie de leurs pères, mais pour y tomber sous l'épée victorieuse de Marius. Les Gaulois avaient habité la Haute-Italie pendant quatre cent un ans, à dater de l'invasion de Bellovèse. La période de leur accroissement comprit soixante-seize ans, depuis l'arrivée de leur première bande d'émigrants jusqu'à ce qu'ils eussent conquis toute la Circumpadane ; la période de leur puissance fut de deux cent trente-deux ans, depuis l'entière conquête de la Circumpadane jusqu'à l'extinction de la nation sénonaise ; et de quatre-vingt-treize celle de leur décadence, depuis la ruine des Sénon jusqu'à celle des Boïes.

Le territoire gaulois, réuni à la république romaine, porta dès lors le nom de *Province gauloise cisalpine* ou *citérieure* ; elle reçut aussi, mais plus tard, le nom de *Gaule togée*<sup>1</sup>, qui signifiait que la toge ou le vêtement romain remplaçait, sur les rives du Pô, la braie et la saie gauloises, c'est-à-dire que ce qu'il y a de plus tenace dans les habitudes nationales avait enfin cédé à la force ou à l'ascendant du peuple conquérant.

<sup>1</sup> **Gallia togata.** Quelques savants pensent que la Gaule cisalpine ne fut réduite en province romaine qu'après la

défaite des Cimbres par Marius, l'an 101 avant notre ère.  
Elle aurait été jusqu'à cette époque considérée et traitée  
comme pays subjugué ou préfecture.

# CHAPITRE X

*GALLO-GRÈCE. Description géographique de ce pays ; races qui l'habitaient ; sa constitution politique. — Culte phrygien de la Grande-Déesse. — Relations des Gaulois avec les autres puissances de l'Orient. — Les Romains commencent la conquête de l'Asie mineure. — Cn. Manlius attaque la Galatie ; les Tolistoboïes sont vaincus sur le mont Olympe ; les Tectosages sur le mont Magaba. — Trait de chasteté de Chiorama. — La république romaine ménage les Galates. — Le triomphe est refusé, puis accordé à Manlius. — Les mœurs de Galates s'altèrent : luxe et magnificence de leurs tétrarques. — Caractère des femmes galates ; histoire touchante de Camma. — Décadence de la constitution politique ; les tétrarques s'emparent de l'autorité absolue. — Mithridate fait assassiner les tétrarques dans un festin. — Ce roi meurt de la main d'un Gaulois.*

LA GALATIE ou Gaule asiatique avait pour frontière : au nord, la chaîne de montagnes qui s'étend du fleuve Sangarius au fleuve Halys ; au midi, cette autre chaîne parallèle à la première, que les Grecs nommaient *Dindyme*, et les Romains *Adoreus* ; au levant, elle se terminait à quelques milles par-delà Tavion ; et non loin de Pessinunte, du côté du couchant. Elle avait pour voisins immédiats les rois de Pont, de Paphlagonie, de Bithynie, de Pergame, de Syrie et de Cappadoce<sup>1</sup>.



Deux grands fleuves et des affluents nombreux arrosaient son territoire en tout sens : l'Halys, sorti des montagnes de la Cappadoce, dans la direction de l'ouest à l'est, se recourbant ensuite vers le nord, puis vers le nord-est, en parcourait les parties centrale et orientale<sup>2</sup> ; le Sangarius, renommé pour ses eaux poissonneuses [Tite-Live, 38, 16], coulait du mont Dindyme, à travers la partie occidentale, et se jetait ensuite dans le Pont-Euxin, non loin du Bosphore.

C'étaient, comme on l'a vu plus haut [ch. v], les Tolistoboïes qui occupaient la Galatie occidentale et les bords du Sangarius. La ville phrygienne de Pessinunte, située au pied du mont Agdistis, et célèbre dans l'histoire religieuse de l'Asie, se trouvait dans leurs domaines ; ils en avaient fait leur capitale. Ils possédaient encore deux autres places, Péïon<sup>3</sup> et Bloukion<sup>4</sup>, construites postérieurement à la conquête : comme leurs noms l'indiquaient en effet, la première servait de lieu de plaisance aux chefs tolistoboïes, l'autre renfermait le trésor public [Strabon, XII].

Les Tectosages habitaient le centre, et avaient pour capitale l'antique ville d'Ancyre, bâtie sur une élévation à cinq milles à l'ouest du cours de l'Halys<sup>5</sup>, et regardée comme la métropole de toutes les possessions gallo-grecques<sup>6</sup>.

Les Trocmes, établis à l'orient, avaient fondé pour leur chef-lieu Tavion, ou plus correctement Taw<sup>7</sup>. Cette place devint florissante par la suite [E. Byzance, v° *Ancyra*] et entretenait des relations de commerce étendues avec la Cappadoce, l'Arménie et le Pont [Strabon, XII].

Les trois nations galates se partageaient en

plusieurs subdivisions ou tribus, telles que : les Votures et les Ambitues, chez les Tolistoboïes<sup>8</sup> ; chez les Tectosages, les Teutobodes<sup>9</sup> anciens compagnons de Luther, Teutons d'origine, mêlés maintenant aux Kimris, dont ils ont adopté la langue [Strabon, XII] ; enfin les Tosiopes<sup>10</sup>, dont on ignore la position.

Quant à la population subjuguée, elle se composait de Phrygiens et de colonies grecques qui s'étaient introduites à différentes époques dans le pays, et que la

<sup>1</sup> Strabon, XII. — Pline, V, 32. — Tite-Live, XXXVIII, 16 et seq. — Ptolémée, V, 1. — Zon., IX, t. I,

p. 457, *edit. reg.*

<sup>2</sup> Strabon, XII, p. 546. — Tournefort, *Voyage dans le Levant*, t. II, p. 44, et suiv.

<sup>3</sup> **Pau**, **Peuet**, en langue kimrique, *loisir* et *lieu de repos*.

<sup>4</sup> **Blouck**, *caisse*, *coffre* ; par extension, *lieu de dépôt*.

<sup>5</sup> Strabon, XII, p. 567. — Tite-Live, XXXVIII, 24. — Tournefort, *Voyage dans le Levant*, *ibid.*

<sup>6</sup> Ptolémée, V, 4. — Libani. *Orat.* 26. — Inscript. D'Ancyre.

<sup>7</sup> **Taw** (cymr.) **taobh** (gaél.) : *lieu habité*. Owen's welsh. dict. — Armstr. Gaél. dict.

<sup>8</sup> *Voturi* et *Ambitui*. Pline, V, 32.

<sup>9</sup> *Teutobodi*, *Teutobodiaci*. Voir chap. IV et V.

<sup>10</sup> *Ôiόßùðiē*. Plutarque, *de virtut. mulier.*, p. 259.

domination d'Alexandre et de ses successeurs en avaient rendues maîtresses. Les Phrygiens étaient nombreux, surtout dans la partie occidentale, où ils habitaient, sur les deux rives du Sangarius, des villages bâtis avec les ruines de leurs anciennes cités [Strabon, XII]. Gordium, autrefois capitale d'une grande monarchie, ne comptait plus que parmi les bourgs des Tectosages, cependant sa situation lui

conservait encore quelque importance commerciale ; placée à distance à peu près égale de l'Hellespont, du Pont-Euxin et du golfe de Cilicie, il servait de lieu de halte pour les marchands et d'entrepôt pour les marchandises provenant de ces mers [Tite-Live, 38, 18]. On ignore quelle était la disposition des colonies grecques au milieu des tribus phrygiennes. L'industrie principale des races subjuguées consistait à élever des troupeaux de chèvres, dont le poil fin et soyeux était aussi recherché dans l'antiquité qu'il l'est encore de nos jours<sup>1</sup>. La population totale, en y comprenant les Gaulois, les Grecs et les Asiatiques, se subdivisait en cent quatre-vingt-quinze cantons [Pline, V, 32].

Le gouvernement que les Kimro-Galls organisèrent entre eux fut une espèce de gouvernement aristocratique et militaire. Chacune des nations Tolistoboïe, Tectosage et Trocme fut partagée en quatre districts ou tétrarchies, comme les Grecs les appelaient, et chaque district régi par un chef suprême ou tétrarque [Strabon, XII]. Ce nom, tiré de l'idiome des vaincus et donné par eux au premier magistrat des conquérants, passa bientôt dans la langue politique de ceux-ci, et remplaça le titre gaulois que le chef de district avait dû porter d'abord. Après le tétrarque, et au second rang, étaient un magistrat civil ou juge, un commandant des troupes, et deux lieutenants du commandant [Ibid.]. En cas de guerre générale, comme cela se pratiquait chez les autres nations gauloises, un seul chef était investi de l'autorité souveraine et absolue. Les tétrarchies étaient électives et temporaires. Les douze tétrarques réunis composaient le grand conseil du gouvernement ; mais il existait un second conseil de trois cents membres, pris, selon toute apparence, parmi les chefs de tribus et les officiers des armées [Ibid.], et

dont le pouvoir était, dans certains cas, supérieur à celui du premier. Gardien des privilèges de la race conquérante, il formait une haute cour de justice à laquelle ressortissaient toutes les causes criminelles relatives aux hommes de cette race ; et nul Gaulois ne pouvait être puni de mort que sur ses jugements. Les trois cents se rassemblaient chaque année à cet effet dans un bois de chênes consacré, appelé Drynémet<sup>2</sup>.

Les juges des tétrarchies et les tétrarques avaient la décision des affaires civiles entre Gaulois, et probablement de toute cause concernant les vaincus [Strabon, XII].

La condition des deux branches de la population subjuguée paraît n'avoir pas été la même. Les Phrygiens étaient réduits à la servitude la plus complète ; mais les Grecs, riches, industriels, adroits, durent conserver un peu de liberté, et peut-être une partie de leur ancienne suprématie à l'égard de la race asiatique. Par la suite même, ils acquirent des droits politiques ; un d'entre eux, sous le titre de *premier des Grecs*, *prótos tón Hellênón*, fut investi d'une sorte de magistrature nationale, sans doute de la défense officielle des hommes de race hellénique, auprès des conseils et des tétrarques gaulois. Ce personnage, avec le temps, prit beaucoup d'importance ; une inscription d'Ancyre<sup>3</sup> qui en fait mention, nous le montre marié à une femme gauloise du plus haut rang et de la plus haute origine.

<sup>1</sup> Strabon, XII. —

Tournefort, *Voyage dans le Levant*, t. II. <sup>2</sup>

Strabon, XII. — **Der**, **derw**, *chêne* ; **nemet**,

temple. 3 Inscription  
trouvée à Ancyre par  
Tournefort, t. II, p. 450.

Les Gaulois apportèrent en Asie leurs croyances et leurs usages religieux, entre autres celui de sacrifier les captifs faits à la guerre<sup>1</sup> ; mais ils ne se montrèrent point intolérants pour les superstitions des indigènes : ils laissèrent les Grecs adorer paisiblement Jupiter et Diane, et les Phrygiens vendre, comme auparavant, à toute l'Asie, les oracles de la *mère des dieux*.

C'était à Pessinunte, au pied du mont Agdistis, que se célébraient les grands mystères de la mère des dieux ; là résidaient son pontife suprême et le haut collège de ses prêtres [Strabon, XII]. Elle était représentée par une pierre noire informe, qu'on disait tombée du ciel<sup>2</sup> ; et les temples fameux élevés en son honneur, à Pessinunte, sur les monts Dindyme et Ida, et en beaucoup d'autres lieux, lui avaient fait donner les surnoms d'Agdistis, de Dindymène, d'Idæa, de Berecynthia, de Cybèle : c'était sous ce dernier que les Grecs la désignaient de préférence. Ses prêtres, appelés *galles*, de la petite rivière *Gallus* qui passait pour sacrée [Ovide, *Fast.*, IV, v. 316], se soumettaient, comme on sait, à des mutilations honteuses, et souillaient le culte de leur divinité par une infâme dissolution ; mais leurs oracles n'étaient pas moins en grand crédit, et ils produisaient à Phrygie un revenu immense. Si la domination gauloise ne fit pas entièrement tomber cette industrie, au moins dut-elle l'entraver beaucoup [Strabon, XII], et exciter pour ce motif la haine violente du sacerdoce phrygien. La diminution de ses revenus n'était pas d'ailleurs la seule cause qui aiguillonnait son patriotisme. Antérieurement à la conquête, il s'était arrogé sur

la race indigène une autorité presque absolue, il formait parmi les Phrygiens une théocratie que la conquête abolit [*Ibid.*]. Ces motifs d'intérêt, fortifiés par un juste ressentiment de l'oppression étrangère, établirent entre les prêtres d'Agdistis et leurs maîtres, une inimitié mortelle qui contribua puissamment à la ruine de ceux-ci.

Ce fut la déesse de Pessinunte qui mit en rapport, pour la première fois, les Gaulois asiatiques et les Romains. Durant la seconde guerre punique, au plus fort des désastres de Rome, les prêtres préposés à la garde des livres Sibyllins, en feuilletant ces vieux oracles pour y trouver l'explication de certains prodiges, lurent que si jamais un ennemi étranger envahissait l'Italie, il fallait transporter de Pessinunte à Rome la statue de la mère des dieux, et qu'alors la République serait sauvée [*Tite-Live, IX*]. Le sénat s'empressa de prendre des informations, et sur la déesse, et sur les moyens de l'attirer en Italie ; pour toutes ces choses il s'adressa au roi de Pergame, qui, depuis plusieurs années, était en relation d'amitié avec lui. Le roi de Pergame était ce même Attale qui avait chassé les hordes gauloises du littoral de la mer Égée. Une ambassade de cinq personnages distingués se rendit en grande pompe auprès de lui, sur cinq galères à cinq rangs de rames. Attale les reçut dans sa ville, avec tout l'empressement d'un ami dévoué ; de Pergame, il les conduisit à Pessinunte, où il obtint pour eux la propriété de la pierre noire qui représentait Agdistis [*Ibid.*]. Quoique l'histoire n'énonce pas à quelles conditions les Tolistoboïes se dessaisirent de leur grande déesse, on peut croire qu'ils la firent payer chèrement ; mais cette aventure établit entre les prêtres phrygiens et les Romains des rapports dont les Gaulois ne tardèrent pas à sentir la

conséquence.

Après le partage de la Phrygie et leur organisation comme conquérants sédentaires, les Gaulois s'étaient relevés promptement des pertes qu'Attale leur avait fait éprouver, et ils avaient repris sur l'Asie mineure leur ancien ascendant.

**1** Athenæ, XV, 16. — Tite-Live, XXXVIII, 47. — Eustath, in *Homer*, p. 2294. **2** Prudent., *hymn. X, de coron.* — Tite-Live, IX.

Ils soutinrent plusieurs guerres contre l'empire de Syrie, et presque toujours avec bonheur ; deux rois syriens périrent de leur main<sup>1</sup>. Réconciliés même avec le roi de Pergame, ils lui fournirent des bandes stipendiées au moyen desquelles ce prince ambitieux étendit sa domination sur toute la côte de la mer Égée et de la Propontide, et subjuguait en outre plusieurs provinces syriennes. Il faut avouer aussi que plus d'une fois ces auxiliaires lui causèrent de terribles embarras. Dans une de ses guerres contre la Syrie [218 av. J.-C.], Attale avait loué des Tectosages qui, d'après la coutume de leur nation, s'étaient fait suivre par leurs femmes et leurs enfants [Polybe, VI]. Déjà l'armée pergaménienne, après une route longue et pénible, était sur le point de livrer bataille, lorsque, effrayés par une éclipse de lune, les Galates refusèrent obstinément de marcher plus avant [*Ibid.*] ; il fallut qu'Attale leur obéît et retournât sur ses pas. Craignant même de les mécontenter en les licenciant, il leur abandonna quelques terres sur le bord de l'Hellespont. Mais les Tectosages, placés dans une contrée enlevée naguère à leurs frères, crurent pouvoir s'y conduire en maîtres : ils assaillirent des villes, ravagèrent les campagnes et

imposèrent des tributs. Leurs compatriotes ainsi qu'une multitude de vagabonds et de bandits accoururent se joindre à eux, et grossirent tellement leur nombre qu'il fallut deux ans et le secours du roi de Bithynie pour mettre fin à cette nouvelle occupation [*Ibid.*].

Sur ces entrefaites, la seconde guerre punique se termina. Annibal, contraint de s'expatrier, vint chercher un refuge dans l'Asie mineure ; là il travailla, de toutes les ressources de son génie, à susciter aux Romains des ennemis et une autre guerre. Rome, par ses victoires dans la Grèce européenne, menaçait l'Asie d'une conquête imminente ; elle était même en quelque sorte déjà commencée. Attale venait de mourir, et le royaume de Pergame avait passé entre les mains d'Eumène, plus dévoué encore que ne l'était son prédécesseur aux volontés du sénat romain ; de sorte que la république trouvait en lui moins un allié qu'un lieutenant. Annibal suivait d'un œil inquiet les intrigues et les progrès de ses mortels ennemis ; il s'efforçait, par ses discours, d'alarmer les rois d'Asie et d'aiguillonner leur indolence ; mais ceux-ci traitaient ses appréhensions de frayeurs personnelles et de chimères. **Nous serions étonnés, lui disaient-ils un jour, que les Romains osassent pénétrer en Asie. — Moi, répliqua ce grand homme, ce qui m'étonne bien davantage, c'est qu'ils n'y soient pas déjà** [Tite-Live, 36, 41]. Ses sollicitations réussirent enfin auprès d'Antiochus, roi de Syrie, et de son gendre Ariarathe, roi de Cappadoce.

Annibal, dans ses plans d'une ligue asiatique contre Rome, avait compté beaucoup sur la coopération des Gaulois, dont il connaissait et appréciait si bien la bravoure. Antiochus, d'après



ses conseils, alla donc hiverner en Phrygie<sup>2</sup>, où il conclut une alliance avec les tétrarques galates ; mais il n’obtint qu’un petit nombre de troupes, ceux-ci prétextant que la Galatie n’était point menacée, et que son éloignement de toute mer la mettait à l’abri des insultes de l’Italie [Tite-Live, 38, 16]. Les secours que le roi de Syrie ramena avec lui montaient seulement à dix ou douze mille hommes, tant auxiliaires que volontaires stipendiés. Il en envoya aussitôt quatre mille sur le territoire de Pergame, où ils commirent de tels ravages, que le roi Eumène, alors absent pour le service des Romains, se vit contraint de revenir en hâte ; il eut peine à sauver sa capitale et la vie de son propre frère [*Ibid.*, 18].

<sup>1</sup> Polybe, IV, p. 315. — Pline, VIII, 42. — Ælian, *de animal.*, VI, 44.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXXVII, 8. — Appien, *Bell. Syriac.*, p. 89. — Suidas *in verbo* Ἀντιόχεια.

Mais Antiochus, si mal à propos surnommé le Grand, avait trop de présomption pour se laisser longtemps diriger par Annibal. Il n’est pas de notre sujet de raconter ici ses folies et ses revers : on sait que, vaincu en Grèce, il le fut de nouveau en Orient par L. Scipion, près de la ville de Magnésie. Quelques jours avant cette bataille fameuse, lorsque l’armée romaine était campée au bord d’une petite rivière, en face des troupes d’Antiochus, mille Gaulois, traversant la rivière, allèrent insulter le consul au milieu de son camp ; après y avoir mis le désordre, cette troupe audacieuse fit retraite et repassa le fleuve sans beaucoup de perte [*Ibid.*, 28]. Pendant la bataille, ils ne montrèrent pas moins d’intrépidité ; ils avaient aux ailes de l’armée syrienne huit mille hommes de cavalerie et un corps d’infanterie ; là, le combat fut

vif, et là seulement<sup>1</sup>.

Les Romains avaient anéanti à Magnésie les forces asiatiques et grecques ; toutefois la conquête du pays ne leur parut rien moins qu'assurée [Tite-Live, 38, 48]. Ils avaient rencontré sous les drapeaux d'Antiochus quelques bandes d'une race moins facile à vaincre que des Syriens ou des Phrygiens : à l'armure, à la haute stature, aux cheveux blonds, ou teints de rouge, au cri de guerre, au cliquetis bruyant des armes, à l'audace surtout, les légions avaient aisément reconnu ce vieil ennemi de Rome qu'elles étaient élevées à redouter [Ibid., 17]. Avant de rien arrêter sur le sort des vaincus, les généraux romains se décidèrent donc à porter la guerre en Galatie ; et dans cette circonstance, les prétextes ne leur manquaient pas. Le consul Cnéius Manlius, successeur de Lucius Scipion dans le commandement de l'armée d'Orient, se disposa à entrer en campagne dès le printemps suivant.

Sans doute, les Gaulois avaient été longtemps pour l'Asie un épouvantable fléau ; mais eux seuls aujourd'hui pouvaient la sauver. Le péril qui les menaçait fut pour tous les amis de l'indépendance asiatique un péril vraiment national. Si Antiochus, faisant un nouvel effort, était venu se réunir aux Galates, les choses peut-être eussent changé de face ; mais ce roi pusillanime ne songeait plus qu'à la paix, quelle qu'elle fût. Honteux de sa lâcheté, le roi de Cappadoce, son gendre, rallia quelques troupes échappées au désastre de Magnésie, et les conduisit lui-même à Ancyre. Le roi de Paphlagonie, Murzès, suivit son exemple ; ces auxiliaires malheureusement ne formaient que quatre mille hommes d'élite, qui se joignirent aux Tectosages [Tite-Live, 38, 26]. Ortiagon était alors chef militaire de cette nation, ou même, comme le font

présumer quelques circonstances, il était investi de la direction suprême de la guerre. Combolomar et Gaulotus commandaient, l'un les Trocmes, l'autre les Tolistoboïes<sup>2</sup>. Ortiagon, « dit un historien [Polybe] qui l'a connu personnellement, n'était pas exempt d'ambition ; mais il possédait toutes les qualités qui la font pardonner. A des sentiments élevés il joignait beaucoup de générosité, d'affabilité, de prudence ; et, ce que ses compatriotes estimaient plus que tout le reste, nul ne l'égalait en bravoure. Il avait pour femme la belle Chiomara, non moins célèbre par sa vertu et sa force d'âme que par l'éclat de sa beauté.

Cependant le jeune Attale, frère d'Eumène (celui-ci était alors à Rome), ne restait pas inactif, et, par ses intrigues, cherchait à préparer les voies aux Romains. Il attira dans leurs intérêts le tétrarque Épossognat, ami particulier d'Eumène, et qui, seul de tous les tétrarques gaulois, s'était opposé dans le conseil à ce que la nation secourût Antiochus [Tite-Live, 38, 18]. Mais la connivence d'Épossognat les

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXVII, 39-40 ; XXXVIII,

48. — Appien, *Bell. Syriac.*, p. 107-108.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXXVIII, 9. — Suidas voce *Ὀρτιάγων*.

servit peu ; car aucun chef ne partagea sa défection, et le peuple repoussa avec mépris la proposition de parler de paix<sup>1</sup>, tandis qu'il avait les armes à la main. Dès les premiers jours du printemps, Cn. Manlius se mit en route avec son armée, forte de vingt-deux mille légionnaires [Tite-Live, 37, 39], et il se fit suivre par Attale et l'armée pergaménienne, qui renfermait les meilleures troupes de la Grèce asiatique, et des corps d'élite levés soit en Thrace soit en Macédoine<sup>2</sup>. Avant de mettre le pied sur le,

territoire gaulois, le consul fit faire halte à ses légions, et crut nécessaire de les haranguer. D'abord il regardait cette guerre comme dangereuse ; mais surtout il craignait que les discours des Asiatiques, en exagérant encore le péril, n'eussent agi défavorablement sur l'esprit du soldat romain. Il s'étudia donc à combattre ces terreurs, cherchant à démontrer, par des raisons qu'il supposait spécieuses, que ces mêmes Gaulois, redoutables aux bords du Rhône ou du Pô, ne pouvaient plus l'être aux bords du Sangarius et de l'Halys, du moins pour des légions romaines.

Soldats, leur dit-il, je sais que, de toutes les nations qui habitent l'Asie, aucune n'égale les Gaulois en renommée guerrière. C'est au milieu des plus pacifiques des humains que ces hordes féroces, après avoir parcouru tout l'univers, sont venues fonder un établissement. Cette taille gigantesque, cette épaisse et ardente crinière, ces longues épées, ces hurlements, ces danses convulsives, tout en eux semble avoir été calculé pour inspirer l'effroi. Mais que cet appareil en impose à des Grecs, à des Phrygiens, à des Cariens ; pour nous, qu'est-ce autre chose qu'un vain épouvantail ? Une seule fois jadis, et dans une première rencontre, ils défirent nos ancêtres sur les bords de l'Allia. Depuis cette époque, voilà près de deux cents ans que nous les égorgeons ou que nous les chassons devant nous, comme de vils troupeaux ; et les Gaulois ont valu à Rome plus de triomphes que le reste du monde. D'ailleurs l'expérience nous l'a montré, pour peu qu'on sache soutenir le premier choc de ces guerriers fougueux, ils sont vaincus ; des flots de sueur les inondent, leurs bras faiblissent, et le soleil, la poussière, la soif, au défaut du fer, suffisent pour les terrasser. Ce n'est pas seulement dans les combats réglés de légions contre légions,

que nous avons éprouvé leurs forces, mais aussi dans les combats d'homme à homme. Encore était-ce à de véritables Gaulois, à des Gaulois indigènes, élevés dans leur pays, que nos ancêtres avaient affaire. Ceux-ci ne sont plus qu'une race abâtardie, qu'un mélange de Gaulois et de Grecs, comme leur nom l'indique assez. Il en est des hommes comme des plantes et des animaux, qui, malgré leurs qualités primitives, dégénèrent dans un sol étranger, sous l'influence d'un autre climat. Vos ennemis ne sont que des Phrygiens accablés sous le poids des armes gauloises ; vous les avez battus quand ils faisaient partie de l'armée d'Antiochus, vous les battriez encore. Des vaincus ne tiendront pas contre leurs vainqueurs, et tout ce que je crains, c'est que la mollesse de la résistance ne diminue la gloire du triomphe.

Les bêtes sauvages nouvellement prises conservent d'abord leur férocité naturelle, puis s'apprivoisent peu à peu ; il en est de même des hommes. Croyez-vous que les Gaulois soient encore aujourd'hui ce qu'ont été leurs pères et leurs aïeux ? Forcés de chercher hors de leur patrie la subsistance qu'elle leur refusait, ils ont longé les côtes de l'Illyrie, parcouru la Péonie et la Thrace, en s'ouvrant un passage à travers des nations presque indomptables ; enfin ils ne se sont établis dans ces contrées que les armes à la main, endurcis, irrités même

**1** Polybe

*ex*

*excerptis*

*legation.*

XXXIII.

**2** Tite-

Live,

XXXVIII,

12, 18 ;

par tant de privations et d'obstacles. Mais l'abondance et les commodités de la vie, la beauté du ciel, la douceur des habitants, ont peu à peu amolli l'âpreté qu'ils avaient apportée dans ces climats. Pour vous, enfants de Mars, soyez en garde contre les délices de l'Asie ; fuyez au plus tôt cette terre dont les voluptés peuvent corrompre les plus mâles courages, dont les mœurs contagieuses deviendraient fatales à la sévérité de votre discipline. Heureusement vos ennemis, tout incapables qu'ils sont de vous résister, n'en ont pas moins conservé parmi les Grecs la renommée qui fraya la route à leurs pères. La victoire que vous remporterez sur ces Gaulois dégénérés vous fera autant d'honneur que si vous trouviez dans les descendants un ennemi digne des ancêtres et de vous [Tite-Live, 38, 17].

Manlius se dirigea du côté de Pessinunte. Pendant sa marche, la population phrygienne et grecque lui adressait de toutes parts des députés pour faire acte de soumission [*Ibid.*, 18]. Il reçut aussi des émissaires du tétrarque Épossognat, qui le pria de ne point attaquer les Tolistoboïes avant que lui, Épossognat, n'eût fait une nouvelle tentative pour amener la paix ; car il se rendait lui-même auprès des chefs tolistoboïes dans cette intention. Le consul consentit à différer les hostilités quelques jours encore ; cependant il entra plus avant dans la Galatie, et traversa le pays que l'on nommait Axyloni, et qui devait ce nom au manque absolu de bois, même de broussailles, si bien que les habitants se servaient de fiente de boeuf pour combustible. Tandis que les Romains étaient campés près du fort de Cuballe ; un corps de

cavalerie gauloise parut tout à coup en poussant de grands cris, chargea les postes avancés des légions, les mit en désordre, et tua quelques soldats ; mais l'alarme étant parvenue au camp, la cavalerie du consul en sortit par toutes les portes, et repoussa les assaillants [Tite-Live, 38, 18]. Manlius dès lors se tint sur ses gardes, marcha en bon ordre, et n'avança plus sans avoir bien fait reconnaître le pays. Arrivé au bord du Sangarius, qui n'était point guéable, il y fit jeter un pont et le traversa.

Pendant qu'il suivait la rive du fleuve, un spectacle bizarre frappa ses yeux et ceux de l'armée. Il vit s'avancer vers lui les prêtres de la grande déesse, en habits sacerdotaux, déclamant avec emphase, des vers où Cybèle promettait aux Romains une route facile, une victoire assurée et l'empire du pays<sup>2</sup>. Le consul répondit qu'il en acceptait l'augure ; il accueillit avec joie ces utiles transfuges et les retint près de lui dans son camp. Le lendemain il atteignit la ville de Gordium qu'il trouva complètement vide d'habitants, mais bien fournie de provisions de toute espèce<sup>3</sup>. Là, il apprit que toutes les sollicitations d'Éposognat avaient échoué, et que les Gaulois, abandonnant leurs habitations de la plaine, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et tout ce qu'ils pouvaient emporter, se fortifiaient dans les montagnes. C'était au milieu de tout ce désordre que les prêtres de la Grande Déesse s'étaient déclarés pour les Romains, et, désertant Pessinunte, étaient venus mettre au service du consul l'autorité d'Agdistis et de ses ministres.

L'avis unanime des trois chefs de guerre Ortiagon, Gaulotus et Combolomar, avait fait adopter aux Galates ce plan de défense. Voyant la population indigène fuir ou se soumettre sans combat, et le

sacerdoce phrygien, tourner son influence contre eux, ils crurent prudent d'évacuer leurs villes, même leurs châteaux forts, et de se transporter en masse dans des lieux d'accès difficile,

**1** ἄνῳνι, sans bois.

**2** Tite-Live, XXXVIII, 18. — Suidas voce ἄνῳνι.

**3** Tite-Live, XXXVIII, *ub. sup.* — Florus, II, c. 11.

pour s'y défendre autant qu'ils le pourraient. Les Tolistoboïes se retranchèrent sur le mont Olympe, les Tectosages sur le mont Magaba, à dix milles d'Ancyre ; les Trocmes mirent leurs femmes et leurs enfants en dépôt dans le camp des Tectosages, et se rendirent à celui des Tolistoboïes, menacé directement par le consul<sup>1</sup>. Maîtres des plus hautes montagnes du pays, et approvisionnés de vivres pour plusieurs mois, ils se flattaient de lasser la patience de l'ennemi. Ou bien, pensaient-ils, il n'oserait pas les venir chercher sur ces hauteurs presque inaccessibles, ou bien, s'il en avait l'audace, une poignée d'hommes suffirait pour l'arrêter. Si, au contraire, il restait inactif au pied de montagnes couvertes de neiges et de glaces perpétuelles, dès que l'hiver approcherait, le froid et la faim ne tarderaient pas à l'en chasser. Bien que l'élévation et l'escarpement des lieux les défendissent suffisamment, ils environnèrent leurs positions d'un fossé et d'une palissade. Comme leur arme habituelle était le sabre et la lance, ils ne firent pas grande provision de traits et d'armes de jet, comptant d'ailleurs sur les cailloux que ces montagnes âpres et pierreuses leur fourniraient en abondance [Tite-Live, 38, 19].

Le consul s'était bien attendu qu'au lieu de joindre son ennemi corps à corps il aurait à combattre contre la difficulté du terrain ; et il s'était



approvisionné amplement de dards, de hastes, de balles de plomb, et de cailloux propres à être lancés avec la fronde. Pourvu de ces munitions, il marcha vers le mont Olympe et s'arrêta à cinq milles du camp gaulois. Le lendemain, il s'avança avec Attale et quatre cents cavaliers pour reconnaître ce camp et la montagne ; mais tout à coup un détachement de cavalerie tolistoboïenne fondit sur lui, le força à tourner bride, lui tua plusieurs soldats, et en blessa un grand nombre. Le jour suivant, Manlius revint avec toute sa cavalerie pour achever la reconnaissance, et les Gaulois n'étant point sortis de leurs retranchements, il fit à loisir le tour de la montagne. Il vit que, du côté du midi, des collines revêtues de terre s'élevaient en pente douce jusqu'à une assez grande hauteur ; mais que, vers le nord, des rochers à pic rendaient tous les abords impraticables, à l'exception de trois. l'un au milieu de la montagne, recouverte en cet endroit d'un peu de terre ; les deux autres, sur le roc vif, au levant d'hiver et au couchant d'été. Ces observations terminées, il vint le même jour dresser ses tentes au pied de la montagne [Tite-Live, 38, 20].

Dès le lendemain, il se mit en devoir d'attaquer. Partageant son armée en trois corps, il se dirigea par la pente du midi et à la tête du plus considérable. L. Manlius, son frère, eut l'ordre de monter avec le second par le levant d'hiver, tant que le permettrait la nature des lieux et qu'il ne courrait aucun risque ; mais il lui fut recommandé de s'arrêter, s'il rencontrait des escarpements dangereux, et de rejoindre la division principale par des sentiers obliques. C. Helvius, commandant du troisième corps, devait tourner insensiblement le pied de la montagne et tâcher de la gravir par le couchant d'été. Les troupes auxiliaires furent également divisées en trois corps ; le consul prit

avec lui le jeune Attale ; quant à la cavalerie, elle resta, ainsi que les éléphants, sur le plateau le plus voisin du point d'attaque. Il fut enjoint aux principaux officiers d'avoir l'œil à tout, afin de porter rapidement du secours là où il en serait besoin [*Ibid.*].

Rassurés sur leurs flancs, qu'ils regardaient comme inabordables, les Gaulois envoyèrent d'abord quatre mille hommes fermer le passage du côté du midi, en occupant une hauteur éloignée de leur camp de près d'un mille ; cette hauteur

**1** Tite-Live, XXXVIII, 19. — Florus, *ibid.*

commandant la route, ils croyaient pouvoir s'en servir comme d'un fort pour arrêter la marche de l'ennemi [*Ibid.*, 21]. A cette vue Cn. Manlius se prépara au combat. Ses vélites se portèrent en avant des enseignes, avec les archers crétois d'Attale, les frondeurs, et les corps de Tralles et de Thraces. L'infanterie légionnaire suivit au petit pas, comme l'exigeait la roideur de la pente, ramassée sous le bouclier, de manière à éviter les pierres et les flèches. A une assez forte distance, le combat s'engagea à coups de traits, d'abord avec un succès égal. Les Gaulois avaient l'avantage du poste, les Romains celui de l'abondance et de la variété des armes. Mais l'action se prolongeant, l'égalité ne se soutint plus. Les boucliers étroits et plats des Gaulois ne les protégeaient pas suffisamment ; bientôt même, ayant épuisé leurs javelots et leurs dards, ils se trouvèrent tout à fait désarmés, car, à cette distance, les sabres leur devenaient inutiles. Comme ils n'avaient pas fait choix de cailloux et de pierres, à l'avance, ils saisissaient les premiers que le hasard leur offrait, la plupart trop gros pour être maniables, et pour que des bras inexpérimentés

sussent en diriger et en assurer les coups [Tite-Live, 38, 21]. Les Romains cependant faisaient pleuvoir sur eux une grêle meurtrière de traits, de javelots, de balles de plomb qui les blessaient, sans qu'il leur fût possible d'en éviter les atteintes. L'historien de cette guerre, Tite-Live [38, 21], nous a laissé un tableau effrayant du désespoir et de la fureur où cette lutte inégale jeta les Tolistoboïes.

Aveuglés, dit-il, par la rage et par la peur, leur tête s'égarait ; ils n'imaginaient plus aucun moyen de défense contre un genre d'attaque tout nouveau pour eux. Car, tant que les Gaulois se battent de près, des coups qu'ils peuvent rendre ne font qu'enflammer leur courage ; mais lorsque, atteints par des flèches lancées de loin, ils ne trouvent pas sur qui se venger, ils rugissent, ils se précipitent les uns contre les autres comme des bêtes féroces que l'épieu du chasseur a frappées. Une chose rendait leurs blessures encore plus apparentes, c'est qu'ils étaient complètement nus. Comme ils ne quittent jamais leurs habits que pour combattre, leurs corps blancs et charnus faisaient alors ressortir et la largeur des plaies et le sang qui en sortait à gros bouillons. Cette largeur des blessures ne les effraie pas ; ils se plaisent, au contraire, à agrandir par des incisions celles qui sont peu profondes, et se font gloire de ces cicatrices comme d'une preuve de valeur. Mais la pointe d'un dard affilé leur pénètre-t-elle fort avant dans les chairs, sans laisser d'ouverture bien apparente, et sans qu'ils puissent arracher le trait, honteux et forcenés, comme s'ils mouraient dans le déshonneur, ils se roulent à terre avec toutes les convulsions de la rage. Tel était le spectacle que présentait la division gauloise opposée à Manlius ; un grand nombre avaient mordu la poussière ; d'autres prirent le parti d'aller droit à l'ennemi, et du moins ceux-ci ne périrent

pas sans vengeance. Ce fut le corps des vélites romains qui leur fit le plus de mal. Ces vélites portaient au bras gauche un bouclier de trois pieds, dans la main droite des javelots qu'ils lançaient de loin, et à la ceinture une épée espagnole ; lorsqu'il fallait joindre l'ennemi de près, ils passaient leurs javelots dans la main gauche, et tiraient l'épée [*Ibid.*]. Peu de Gaulois restaient encore sur pied ; voyant donc les légions s'avancer au pas de charge, ils regagnèrent précipitamment leur camp, que la frayeur de cette multitude de femmes, d'enfants, de vieillards qui y étaient renfermés, remplissait déjà de tumulte et de confusion. Le vainqueur s'empara de la colline qu'ils venaient d'abandonner.

Cependant L. Manlius et C. Helvius, chacun dans sa direction, avaient monté au couchant et au levant tant qu'ils avaient trouvé des sentiers praticables ; arrivés à des obstacles qu'ils ne purent franchir, ils rétrogradèrent vers la partie méridionale, et commencèrent à suivre d'assez près la division du consul. Celui-ci avec ses légions gagnait déjà la hauteur que ses troupes légères avaient d'abord occupée. Là il fit faire halte et reprit haleine ; et montrant aux légionnaires le plateau jonché de cadavres gaulois, il s'écria : *Si la troupe légère vient de combattre avec tant de succès, que ne dois-je pas attendre de mes légions armées de toutes pièces et composées de l'élite des braves ? Les vélites ont repoussé l'ennemi jusqu'à son camp, où l'a suivi la terreur ; c'est à vous de le forcer dans son dernier retranchement* [*Tite-Live*, 38, 22]. Toutefois il fit prendre encore les devants à la troupe légère, qui, loin de rester oisives, pendant que les légions faisaient halte, avait ramassé tout à l'entour les traits épars, afin d'en avoir une provision suffisante. A l'approche des assiégeants, les Gaulois se rangèrent en ligne serrée devant les

palissades de leur camp ; mais exposés là aux projectiles comme ils l'avaient été sur la colline, ils rentrèrent derrière le retranchement, laissant aux portes une forte garde pour les défendre. Manlius alors ordonna de faire pleuvoir sur la multitude, dont l'enceinte du camp était encombrée, une grêle bien nourrie de dards, de balles et de pierres. Les cris effrayants des hommes, les gémissements des femmes et des enfants, annonçaient aux Romains qu'aucun de leurs coups n'était perdu [*Ibid.*]. A l'assaut des portes, les légionnaires eurent beaucoup à souffrir ; mais leurs colonnes d'attaque se renouvelant, tandis que les Gaulois qui garnissaient le rempart, privés d'armes de jet, ne pouvaient être d'aucun secours à leurs frères ; une de ces portes fut forcée, et les légions se précipitèrent dans l'intérieur [*Ibid.*].

Alors la foule des assiégés déboucha tumultueusement par toutes les issues qui restaient encore libres. Dans son épouvante, nul danger, nul obstacle, nul précipice, ne l'arrêtait ; un grand nombre, roulant au fond des abîmes, se tuèrent de la chute, ou restèrent à demi brisés sur la place. Le consul, maître du camp, en interdit le pillage à ses troupes et leur ordonna de s'acharner à la poursuite des fuyards. L. Manlius arriva dans cet instant, avec la seconde division ; le consul lui fit la même défense, et l'envoya aussi poursuivre lui-même, laissant les prisonniers sous la garde de quelques tribuns, partit de sa personne. A peine s'était-il éloigné, que C. Helvius survint avec le troisième corps ; mais cet officier ne put empêcher ses soldats de piller le camp. Quant à la cavalerie romaine, elle était restée quelque temps dans l'inaction, ignorant et le combat et la victoire ; bientôt apercevant les Gaulois que la fuite avait amenés au bas de la montagne, elle leur donna la

chasse, en massacra et en fit prisonniers un grand nombre. Il ne fut pas aisé au consul de compter les morts, parce que, l'effroi ayant dispersé les fuyards dans les sinuosités des montagnes, beaucoup s'étaient perdus dans les précipices, ou avaient été tués dans l'épaisseur des forêts. Des récits invraisemblables portèrent leur nombre à quarante mille ; les autres ne le firent monter qu'à dix mille. Celui des captifs, composés en grande partie de femmes, d'enfants et de vieillards, paraît avoir été de quarante mille<sup>1</sup>.

Après la victoire, le consul ordonna de réunir en monceau les armes des vaincus et d'y mettre le feu. Sans perdre un moment, il dirigea sa marche du côté des Tectosages, et arriva le surlendemain à Ancyre ; là il n'était plus qu'à dix milles du second camp gaulois, formé sur le mont Magaba. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, une des captives se signala par une action mémorable : c'était Chiomara, épouse du tétrarque Ortiagon, chef suprême des trois nations. Elle avait suivi son mari au mont Olympe, où il dirigeait la défense, et les désastres de cette journée l'avaient fait tomber prisonnière au pouvoir des Romains. Pour

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXVIII, 23. — Appien, *Bell. Syriac.*, p. 115.

Ortiagon, échappé à grand'peine à la mort, il avait regagné Ancyre et de là le camp tectosage [Tite-Live, 38, 24].

Les captives gauloises avaient été placées sous la garde d'un centurion avide et débauché, comme le sont souvent les gens de guerre [*Ibid.*]. La beauté de Chiomara était justement célèbre ; cet homme s'en éprit. D'abord il essaya la séduction ; désespérant bientôt d'y réussir, il employa la violence ; puis,

pour calmer l'indignation de sa victime, il lui promit la liberté<sup>1</sup>. Mais plus avare encore qu'amoureux, il exigea d'elle à titre de rançon une forte somme d'argent, lui permettant de choisir entre ses compagnons d'esclavage celui qu'elle voudrait envoyer à ses parents, pour les prévenir d'apporter l'or demandé. Il fixa le lieu de l'échange près d'une petite rivière qui baignait le pied du coteau d'Ancyre. Au nombre des prisonniers détenus avec l'épouse d'Ortiagon, était un de ses anciens esclaves ; elle le désigna, et le centurion, à la faveur de la nuit, le conduisit hors des postes avancés. La nuit suivante, deux parents de Chiomara arrivèrent près du fleuve, avec la somme convenue, en lingots d'or ; le Romain les attendait déjà, mais seul, avec la captive, car la vendant subrepticement et par fraude, il n'avait mis dans la confiance aucun de ses compagnons. Pendant qu'il pèse l'or qu'on venait de lui présenter (c'était, aux termes de l'accord, la valeur d'un talent attique [Tite-Live, 38, 24]) Chiomara s'adressant aux deux Gaulois, dans sa langue maternelle, leur ordonne de tirer leurs sabres et d'égorger le centurion<sup>2</sup>. L'ordre est aussitôt exécuté. Alors elle prend la tête, l'enveloppe d'un des pans de sa robe, et va rejoindre son époux. Heureux de la revoir, Ortiagon accourait pour l'embrasser ; Chiomara l'arrête, déploie sa robe, et laisse tomber la tête du Romain. Surpris d'un tel spectacle, Ortiagon l'interroge ; il apprend tout à la fois l'outrage et la vengeance<sup>3</sup>. Ô femme, s'écria-t-il, que la fidélité est une belle chose ! — Quelque chose de plus beau, reprit celle-ci, c'est de pouvoir dire : deux hommes vivants ne se vanteront pas de m'avoir possédée [Plut., de Viturt. mulier.]. L'historien Polybe raconte qu'il eut à Sardes un entretien avec cette femme étonnante, et qu'il n'admira pas moins la finesse de son esprit que l'élévation et l'énergie de

son âme [*Ibid.*].

Tandis que cet événement tenait en émoi tout le camp romain, des envoyés gaulois y arrivèrent, priant le consul de ne point se mettre en marche sans avoir accordé à leurs chefs une entrevue, protestant qu'il n'était point de conditions qu'ils n'acceptassent plutôt que de continuer la guerre. Manlius leur donna rendez-vous pour le lendemain à égale distance d'Ancyre et de leur camp ; il s'y rendit à l'heure convenue avec une escorte de cinq cents cavaliers, mais il ne vit paraître aucun Gaulois. Dès qu'il fut rentré, les mêmes envoyés revinrent pour excuser leurs chefs, auxquels des motifs de religion, disaient ils, n'avaient pas permis de sortir [*Tite-Live*, 38, 25], et annoncèrent que les premiers de la nation se présenteraient à une seconde conférence, munis de pleins pouvoirs ; le consul promit d'y envoyer Attale. La conférence eut lieu en effet entre les députés gaulois et le jeune prince de Pergame, qui avait une escorte de trois cents chevaux, et l'on y arrêta les bases d'un traité. Mais, comme la présence du général romain était nécessaire pour conclure, on convint que Manlius et les chefs gaulois s'aboucheraient le lendemain. La tergiversation des Tectosages avait deux motifs : le premier de donner à leurs femmes et à leurs enfants le

**1** Tite-Live, XXXVIII, 24. — Plutarque, *de Virtut. mulierum*, p. 258. — Valère Maxime, VI, 1. — Suidas voce *ὈñôēŪăûi*. — Florus, II, 11. — Aurelius Victor, 55.

**2** Tite-Live, XXXVIII, 24. — Valère Maxime, VI, 1.

**3** Tite-Live, XXXVIII, 24. — Valère Maxime, VI, 1.

temps de se mettre en sûreté avec leurs effets au-delà du fleuve Halys, et le second de surprendre le



consul lui-même et de l'enlever<sup>1</sup>. C'est ce que devait exécuter un corps de mille cavaliers d'élite et d'une audace à toute épreuve.

La fortune voulut que ce jour-là même les tribuns envoyassent au fourrage et au bois, vers l'endroit fixé pour l'entrevue, un corps nombreux de cavalerie, et qu'ils plaçassent plus près du camp, dans la même direction, un second poste de six cents chevaux, qui devait appuyer les fourrageurs. Manlius se mit en route, comme la première fois, avec une escorte de cinq cents hommes ; mais à peine eut-il fait cinq milles, qu'il aperçut les Gaulois qui accouraient sur lui à toute bride. Il s'arrête, anime sa troupe et soutient la charge. Bientôt, forcé de battre en retraite, il le fait d'abord au petit pas ; sans tourner le dos ni rompre les rangs ; enfin le danger devenant plus pressant, les Romains se débandent et se dispersent. Les Gaulois les poursuivent l'épée dans les reins, en tuent un grand nombre, et allaient s'emparer du consul, lorsque les six cents cavaliers destinés à soutenir les fourrageurs surviennent attirés par les cris de leurs camarades. Alors le combat se rétablit ; mais en même temps accourent de tous côtés les fourrageurs ; partout les Gaulois ont des ennemis sur les bras. Harassés, et serrés de près par des troupes fraîches, la fuite ne leur fut ni facile, ni sûre<sup>2</sup>. Les Romains ne firent point de prisonniers, et le lendemain l'armée entière, ne respirant que vengeance, arriva en présence du camp gaulois [Tite-Live, 38, 25].

Le consul en personne passa deux jours à reconnaître la montagne, afin que rien n'échappât à ses observations ; le troisième, il partagea son armée en quatre corps, dont deux devaient marcher de front à l'ennemi, tandis que les deux autres

iraient le prendre en flanc. L'infanterie tectosage et trocme, élite de l'armée et formant cinquante mille combattants, occupait le centre ; la cavalerie, dont les chevaux étaient inutiles au milieu de ces rochers escarpés, avait mis pied à terre au nombre de dix mille hommes, et pris son poste à l'aile droite. A la gauche étaient les quatre mille auxiliaires commandés par Ariarathe, roi de Cappadoce, et Murzès, roi de Paphlagonie. Les dispositions du consul furent les mêmes qu'au mont Olympe ; il plaça en première ligne les troupes armées à la légère, sous la main desquelles il eut soin de faire mettre une ample provision de traits de toute espèce. Ainsi les choses se trouvaient de part et d'autre dans le même état qu'à la bataille du mont Olympe, sauf la confiance plus grande chez les Romains, affaiblie chez les Gaulois ; car les Tectosages ressentaient comme un échec personnel la défaite de leurs frères [Tite-Live, 38, 26]. Aussi l'action, engagée de la même manière, eut le même dénouement. Couverts d'une nuée de traits, les Gaulois n'osaient s'élancer hors des rangs, de peur d'exposer leurs corps à découvert ; et plus ils se tenaient serrés, plus ces traits portaient coup sur une masse qui servait de but aux tireurs. Manlius, persuadé que le seul aspect des drapeaux légionnaires déciderait la déroute, fit rentrer dans les intervalles les divisions des vélites et les autres auxiliaires, et avancer le corps de bataille. Les Gaulois, effrayés par le souvenir de la défaite des Tolisto-boïes, criblés de traits, épuisés de lassitude, ne soutinrent pas le choc ; ils battirent en retraite vers leur camp ; un petit nombre seulement s'y renferma, la plupart se dispersèrent à droite et à gauche. Aux deux ailes, le combat dura plus longtemps ; mais enfin la déroute devint générale. Le camp fut pris et pillé ; huit mille Gaulois jonchèrent la place<sup>3</sup> ; le reste se retira au-delà du

fleuve Halys, où les femmes et les

**1** Tite-Live, XXXVIII, 25. — Polybe, *ex excerpt. legationib*, XXXIV.

**2** Tite-Live, XXXVIII, 25. — Polybe, *ex excerpt. legat.*, XXXIV. - Appien, *Bell. Syriac.*, p. 115.

**3** Tite-Live, XXXVIII, 27. — Appien, *Bell. Syriac.*, p. 115.

enfants avaient été mis en sûreté. Tel fut le désespoir ou plutôt la rage des vaincus, qu'on vit des prisonniers mordre leurs chaînes et chercher à s'étrangler les uns les autres [Florus, II, 11]. Le butin trouvé dans le camp fut immense. Les Galates ralliés sur l'autre rive de l'Halys voulurent d'abord continuer la guerre ; mais se voyant la plupart blessés, sans armes, et dans un entier dénuement, ils fléchirent et demandèrent à traiter. Manlius leur ordonna d'envoyer des députés à Éphèse ; pour lui, comme on était au milieu de l'automne, il se hâta de quitter le voisinage du Taurus où le froid se faisait déjà sentir, et ramena son armée hiverner le long des côtes [Tite-Live, 38, 27].

Les acclamations de toutes les villes qui avaient embrassé le parti romain l'accueillirent à son passage. Si la victoire remportée sur Antiochus était plus brillante, disent les historiens, celle-ci fut plus agréable aux alliés de la république [Polybe, *ex excerpt. legat.* 35]. Car la domination syrienne, avec ses tributs et son oppression, paraissait encore plus supportable que le voisinage de ces hordes toujours prêtes à fondre sur l'Asie, comme un orage impétueux [Tite-Live, 38, 37]. Voilà ce que pensaient les villes de la Troade, de l'Éolide et de l'Ionie ; et elles envoyèrent en grande pompe à Éphèse des ambassadeurs chargés d'offrir des couronnes d'or à Manlius, comme au libérateur de l'Asie [*Ibid.* - Polybe, *except. legat.* 35]. Ce fut au milieu de ces

réjouissances que les plénipotentiaires gaulois et ceux d'Ariarathe arrivèrent auprès du consul ; les premiers pour traiter de la paix, les seconds pour solliciter le pardon de leur maître, coupable d'avoir secouru Antiochus son beau-père et les Galates ses alliés. Ce roi, vivement réprimandé, fut taxé à deux cents talents d'argent, en réparation de son crime. Bien au contraire, le consul fit aux Kimro-Galls l'accueil le plus bienveillant [*Ibid.* – *Ibid.*] ; néanmoins ne voulant rien terminer sans les conseils d'Eumène, alors absent, il fixa, pour l'été suivant, une seconde conférence, dans la ville d'Apamée, sur l'Hellespont. Satisfaits du coup dont ils venaient de frapper la Galatie, les Romains, loin de pousser à bout cette race belliqueuse, qui conservait encore une partie de sa force, employèrent tous leurs efforts à se l'attacher. Aux conférences d'Apamée, il ne fut question ni de tribut, ni de changements dans les lois ou le gouvernement des Galates. Tout ce qu'exigeait Manlius, c'était qu'ils rendissent les terres enlevées aux alliés de Rome [*Suidas, voce Ἀάεάβα*], qu'ils renonçassent à leur vagabondage inquiétant pour leurs voisins, enfin, qu'ils fissent avec Eumène une alliance intime et durable [*Tite-Live, 38, 40*]. Ces conditions furent acceptées.

L'humiliation des Gaulois, publiée chez toutes les nations orientales, par des récits lointains et exagérés, environna le nom romain d'un nouvel éclat. Juda, dit un annaliste juif contemporain ; *Juda a entendu le nom de Rome, et le bruit de sa puissance... Il a appris ses combats, et les grandes choses qu'elle a opérées en Galatie, comment elle a subjugué les Galates et leur a imposé tribut* [*I Mach., 8, 12*]. A Rome, les succès du consul eurent moins de faveur ; plusieurs patriciens trouvèrent mauvais qu'il eût entrepris la guerre sans ordres formels du

sénat ; et deux de ses lieutenants, jaloux de lui, firent opposition lorsqu'il demanda le triomphe. On lui objectait l'illégalité d'une guerre qui n'avait été précédée ni de l'envoi d'ambassadeurs, ni des cérémonies exigées par la religion. Manlius, ajoutait-on, avait consulté dans cette affaire beaucoup plus son ambition que l'intérêt public. Que de peines ses lieutenants n'avaient-ils pas eues à l'empêcher de franchir le Taurus malgré les malheurs dont la Sibylle menaçait Rome, si jamais ses enseignes osaient dépasser cette borne fatale ? Le consul pourtant s'en était approché autant qu'il avait pu ; n'avait-il pas été camper sur la cime même, au point de départ des eaux ? [Tite-Live, 38, 46] Enfin on reproduisait contre lui, pour ravaler la gloire du succès, des arguments pareils à ceux dont il s'était lui-même servi, près de la frontière gallo-grecque, pour combattre les terreurs de ses soldats.

Manlius répondit avec éloquence<sup>1</sup> ; il prouva que sa conduite avait été conforme aux intérêts et à la politique du sénat ; il adjura son prédécesseur, L. Scipion, de témoigner que cette guerre ne pouvait être différée sans danger. Il ajouta : Je n'exige pas, sénateurs, que vous jugiez des Gaulois habitants de l'Asie par la barbarie connue de la nation gauloise, par sa haine implacable contre le nom romain. Laissez de côté ces justes préventions, et n'appréciez les Gallo-grecs qu'en eux-mêmes, indépendamment de toute autre considération. Plût aux dieux qu'Eumène fût ici présent avec les magistrats de toutes les villes de l'Asie ! Certes, leurs plaintes auraient bientôt fait justice de ces accusations. A leur défaut, envoyez des commissaires chez tous les peuples de l'Orient ; faites-leur demander si on ne les a pas affranchis d'un joug plus rigoureux en réduisant les Gaulois à l'impuissance de nuire, qu'en reléguant Antiochus

au-delà du mont Taurus. Que l'Asie tout entière vous dise combien de fois ses campagnes ont été ravagées, ses belles cités pillées, ses troupeaux enlevés ; qu'elle vous exprime son affreux désespoir, quand elle ne pouvait obtenir le rachat de ses captifs, quand elle apprenait que ses enfants étaient immolés par les Gaulois à des dieux farouches et sanguinaires comme eux. Sachez que vos alliés ont été les tributaires des Gallo-grecs, et qu'affranchis par vous de la domination d'un roi, ils n'en continueraient pas moins de payer tribut, si je m'étais endormi dans une honteuse inaction. L'éloignement d'Antiochus n'aurait servi qu'à rendre le joug des Gaulois plus oppressif, et vos conquêtes en deçà du mont Taurus auraient agrandi leur empire et non le vôtre [Tite-Live, 38, 47-48].

Après ces vives discussions, Manlius obtint le triomphe. Il étala dans cette solennité les couronnes d'or que lui avaient décernées les villes d'Asie, des sommes considérables en lingots et en monnaie d'or et d'argent, ainsi qu'un immense amas d'armes et de dépouilles entassées dans des chariots. Cinquante-deux chefs gaulois, les mains liées derrière le dos, précédaient son char [Tite-Live, 39, 6].

A la faveur de cette paix forcée où l'asservissement de l'Asie réduisait les Galates, ceux-ci s'adoucirent rapidement et entrèrent dans la civilisation asiatique. On les voit renoncer à leur culte national, dont il ne se montre plus dès lors une seule trace, et figurer comme grands-prêtres dans les temples des religions grecque et phrygienne. Ainsi on trouve un Brogitar, pontife de la mère des dieux, à Pessinunte<sup>2</sup> ; un Dytæt, fils d'Adiaxto-rix, grand pontife de la Comane [Strabon, XII], et plusieurs femmes, entre autres la courageuse et infortunée

Camma, dont nous parlerons tout à l'heure, desservant les temples des déesses indigènes<sup>3</sup>. Une statue colossale de Jupiter fut élevée à Tavion [Strabon, XII] ; Ancyre se rendit fameuse par ses fêtes en l'honneur d'Esculape, et par des jeux isthmiens, pythiens, olympiens, qui attirèrent le concours de toute la Grèce<sup>4</sup>. Les tétrarques gaulois se piquèrent bientôt d'imiter les manières des despotes et des satrapes asiatiques. Ils voulurent faire, avec eux, assaut de somptuosité, et

<sup>1</sup> Tite Live donne comme authentique le discours qu'il lui fait tenir : **Manlium in hunc maximè modum respondisse accepimus**. XXXVIII, 47.

<sup>2</sup> Cicéron, *de Arusp, respons.* n° 28.

<sup>3</sup> Plutarque, *de Virtut. mulier.* p. 257. — Polyæni, *Stratag.*, VIII, 39. — Inscript. d'Ancyre, Tournefort, t. II, p. 450. — Montf. *palæograph.* p. 154, 155 et suiv.

<sup>4</sup> Spanheim *gotha numaria.* p. 462 et suiv.

étalèrent dans leurs festins cette prodigalité absurde, magnificence des peuples à demi barbares. On rapporte qu'un certain Ariamne, jaloux d'effacer en savoir vivre tous les tétrarques ses rivaux, publia qu'il tiendrait table ouverte à tout venant pendant une année entière [Athenæ, IV, 10]. Il fit construire à cet effet autour de sa maison de vastes enclos de roseaux et de feuillages, et dresser des tables permanentes qui pouvaient recevoir plus de quatre cents personnes. De distance en distance furent établis des feux où des chaudières de toute dimension, remplies de toutes sortes de viandes, bouillaient jour et nuit. Des magasins, construits dans le voisinage, renfermaient les approvisionnements, en vin et en farine, amassés de longue main ; et des parcs à bœufs, à porcs, à moutons, à chèvres, placés à proximité,

alimentaient le service des tables [*Ibid.*, 13]. Il est permis de croire qu'Ariamne, n'oublia pas, dans cette occasion, ces jambons de Galatie dont la réputation était si grande [*Ibid.*, 21]. Ce festin dura un an, et non seulement Ariamne traita à discrétion la foule qui accourait chaque jour des villes et des campagnes voisines, mais il faisait arrêter sur les chemins les voyageurs et les étrangers, ne leur laissant point la liberté de continuer leur route, qu'ils ne se fussent assis à ses tables [*Ibid.*, 15].

Ce goût pour la magnificence se développa chez les femmes gallo-grecques avec non moins de vivacité que chez leurs maris. Les anciens vêtements de laine grossière firent place aux tissus de pourpre, que rehaussaient de riches parures ; et l'on ne vit plus l'épouse du tétrarque d'Ancyre ou de Pessinunte se contenter de la bouillie, qu'elle emportait jadis dans une marmite, pour son repas et celui de ses enfants, quand elle allait passer la journée au bain<sup>1</sup>. Cependant ce progrès du luxe chez les dames galates ne corrompit point l'énergique sévérité de leurs mœurs. Au milieu de la dissolution asiatique, elles méritèrent toujours d'être citées comme des modèles de chasteté ; et les traits recueillis dans leur vie ne font pas les pages les moins édifiantes des livres anciens consacrés aux *vertus des femmes*. Nous rapporterons ici un de ces traits fameux dans l'antiquité, et que deux écrivains grecs nous ont transmis.

Le tétrarque Sinat avait épousé une jeune et belle femme nommée Camma, prêtresse de Diane, pour qui elle entretenait une dévotion toute particulière. C'était dans les pompes religieuses, quand la prêtresse, vêtue de magnifiques habits, offrait l'encens et les sacrifices ; c'était alors que sa



beauté paraissait briller d'un éclat tout céleste [Plut., *de Vitut. mulier.*] ; Sino-rix, jeune tétrarque, parent de Sinat, la vit, et ne forma plus d'autre désir au monde que le désir d'en être aimé. Il essaya tout, mais vainement. Désespéré, il s'en prit à celui qu'il regardait comme le plus grand obstacle à son bonheur ; il attaqua Sinat par trahison, et le fit périr. Comme le meurtrier était puissant et riche, les juges fermèrent les yeux, et le meurtre demeura impuni. Camma supporta ce coup avec une âme forte et résignée ; on ne la vit ni pleurer ni se plaindre ; mais, renonçant à toute société, même à celle de ses proches, et dévouée entièrement au service de la déesse, elle ne voulut plus quitter son temple, ni le jour, ni la nuit. Quelques mois se passèrent, et Sino-rix l'y vint poursuivre encore de son amour. *Si je suis coupable, lui répétait-il, c'est pour t'avoir aimée ; nul autre sentiment n'a égaré ma main* [Ibid.]. Camma, d'un autre côté, se vit persécutée par sa famille, qui, appuyant avec chaleur la poursuite du jeune tétrarque, ne cessait d'exalter sa puissance, sa richesse, et les autres avantages par lesquels il surpassait de beaucoup, disait-on, l'homme qu'elle s'obstinait à regretter. Dès

1 Plutarque, *Sympos.*, VIII, *quæst.* 9.

lors, elle n'eut plus de repos qu'elle ne consentît à ces liens odieux. Elle feignit donc de céder, et le jour du mariage fut convenu.

Dès que parut ce jour tant souhaité, Sino-rix, environné d'un cortège nombreux et brillant, accourut au temple de Diane. Camma l'y attendait ; elle s'approcha de lui avec calme, le conduisit à l'autel, et prenant, suivant l'usage, une coupe d'or remplie de vin, après en avoir répandu quelques

gouttes en l'honneur de la déesse, elle but, et la présenta au tétrarque [*Ibid.*]. Ivre de bonheur, le jeune homme la porte à ses lèvres et la vide d'un seul trait [*Polyæn., ub. supr.*] ; mais ce vin était empoisonné. On dit qu'en cet instant, une joie, depuis longtemps inaccoutumée se peignit sur le visage de la prêtresse. Étendant ses bras vers l'image de Diane: **Chaste déesse ! s'écria-t-elle d'une voix forte : sois bénie de ce qu'ici même j'ai pu venger la mort de mon époux assassiné à cause de moi** [*Polyæn., Strat., 8, 39*] ; maintenant que tout est consommé, je suis prête à descendre vers lui aux enfers. Pour toi, ô le plus scélérat des hommes, Sino-rix, dis aux tiens qu'ils te préparent un linceul et une tombe, car voilà la couche nuptiale que je t'ai destinée [*Plutarque, l. c.*]. Alors elle se précipita vers l'autel qu'elle enlaça de ses bras, et elle ne le quitta plus que la vie ne l'eût abandonnée. Sino-rix, qui ressentait déjà les atteintes du poison, monta dans son chariot et partit à toute bride, espérant que l'agitation et des secousses violentes le soulageraient ; mais bientôt ne pouvant plus supporter aucun mouvement, il s'étendit dans une litière, où il expira le même soir. Lorsqu'on vint lui apporter cette nouvelle, Camma vivait encore ; elle dit qu'elle mourait contente, et rendit l'âme.

La constitution politique s'altéra bientôt, comme les habitudes nationales. D'électives et temporaires qu'avaient été les tétarchies, elles devinrent héréditaires, et les familles qui en usurpèrent le privilège formèrent, par le laps du temps; une haute classe aristocratique, qui domina le reste de la nation<sup>1</sup>. L'ambition des chefs, travailla en outre à resserrer le nombre de ces magistratures, qui furent successivement réduites de douze à quatre [*Appien, Bell. Mihridat.*], puis à trois, à deux, enfin concentrées dans une seule main<sup>2</sup>. Le pays était gouverné par

un de ces rois, lorsqu'il fut réuni comme province à l'empire romain. Malgré cette usurpation du pouvoir souverain, le conseil national des trois cents continua d'exister et de coopérer à l'administration du pays<sup>3</sup>. Il est à présumer que la condition des indigènes phrygiens et surtout grecs s'améliora ; car les mariages devinrent assez fréquents entre eux et les Kimro-Galls de rang élevé. Cependant il n'y eut jamais fusion ; car, tandis que les vaincus parlaient le grec, la langue gauloise se conserva, sans mélange étranger, parmi les fils des conquérants. Un écrivain ecclésiastique célèbre, qui voyagea dans l'Orient au quatrième siècle de notre ère, six cents ans après le passage des hordes en Asie, témoigne que, de son temps, les Galates étaient les seuls, entre tous les peuples asiatiques, qui ne se servissent point de la langue grecque ; et que leur idiome national était à peu près le même que celui des Trévires, les différences de l'un à l'autre n'étant ni nombreuses, ni importantes<sup>4</sup>. Cette identité de langage entre les Gaulois des bords du Rhin et les Gaulois des bords du Sangarius et de l'Halys s'explique d'elle-même si l'on se rappelle que les Tectosages et les Tolistoboïes, les deux principaux peuples galates, appartenaient ordinairement, comme les Belges, à la race des Kimris.

<sup>1</sup> Hist. græc. et latin. Inscript. galatic. passim.

<sup>2</sup> Strabon, XII, p. 567. — Pausanias, *Bell. Alexandr.*, 67.

<sup>3</sup> Inscript. Ancyran. passim.

<sup>4</sup> Hiéronyme, *Prolog.* in lib. II. *Comment. in epist. ad Galat.* 3.

La bonne intelligence et la paix subsistèrent pendant vingt ans entre les Galates et les puissantes asiatiques. Au bout de ce temps la guerre éclata, on ne sait pour quel motif, et les Gaulois ravagèrent le

territoire d'Eumène et celui de leur ancien ami Ariarathe, alors dévoué au roi de Pergame<sup>1</sup>, si cruellement, qu'Attale courut à Roule en porter plainte au sénat. Il dit : **qu'un tumulte gaulois (suivant l'expression romaine) mettait le royaume de Pergame dans le plus grand péril** [Tite-Live, 45, 19]. La république envoya des commissaires aux tétrarques, sans réussir à les désarmer. Les dévastations ayant recommencé avec plus de force, Eumène partit lui-même pour Rome ; mais ses plaintes furent mal reçues. Dans ces négociations et dans quelques autres, le sénat montra envers les Gaulois des ménagements qui lui étaient peu ordinaires, et qui ne causèrent pas moins de surprise que l'opiniâtreté hardie de ce peuple. **Il fut permis de s'étonner**, dit un historien [*Ibid.*, 34], **que tous les discours des Romains eussent été sans effet sur l'esprit des Galates, tandis qu'un seul mot de leurs ambassadeurs suffisait pour armer ou désarmer les puissants roi d'Égypte et de Syrie.**

A l'époque des guerres de Mithridate [89 av. J.-C.], la Galatie parut se réveiller et vouloir secouer cette humiliante protection. Elle se ligua avec le roi de Pont empressé à rechercher l'alliance des Gaulois en occident comme en orient, et qui envoyait des ambassadeurs chez les Kimris des rives du Danube<sup>2</sup>. Durant ses premières campagnes, Mithridate exaltait, dans tous ses discours, les services de ses alliés galates [86 av. J.-C.] ; il se vantait **de pouvoir opposer à Rome un peuple des mains duquel Rome ne s'était tirée qu'à prix d'or** [Justin, 38, 4]. Mais bientôt leur fidélité lui devint suspecte, et dans un des accès de son humeur sombre et soupçonneuse, il retint prisonniers auprès de lui tous les tétrarques et leurs familles, au nombre de soixante personnes<sup>3</sup>. Indigné de cette perfidie, Torédo-rix, tétrarque des Tosiopes,

complota sa mort ; et comme le roi de Pont avait coutume de rendre la justice, à certains jours de la semaine, assis sur une estrade fort élevée, Torédorix, aussi robuste qu'audacieux, ne se proposait pas moins que de le saisir corps à corps, et de le précipiter du haut de l'estrade, avec son tribunal [Plut., *de Virtut. mulier.*]. Le hasard voulut que Mithridate s'absentât ce jour-là et qu'il fit mander, au bout de quelques heures, les tétrarques galates ; Torédorix, craignant que le complot n'eût été découvert, exhorta ses compagnons à se jeter tous ensemble sur le roi et à le mettre en pièces [Ibid.]. Ce second complot manqua également ; et Mithridate, après avoir fait tuer sur-lechamp les plus dangereux des conspirateurs, acheva les autres, une nuit, dans un festin où il les avait invités, sous couleur de réconciliation. Trois d'entre eux échappèrent seuls au massacre en se faisant jour, le sabre à la main, au travers des assassins ; tout le reste périt, hommes, femmes et enfants [Appien, *Bell. Mithrid.*]. Parmi ces derniers se trouvait un jeune garçon appelé Bépoltan, que son esprit et sa beauté avaient fait remarquer du roi ; Mithridate se ressouvint de lui dans cette nuit fatale, et ordonna à ses officiers de courir et de le sauver. Il était temps encore, parce que le meurtrier, convoitant une robe précieuse que portait le jeune Gaulois, avait voulu le dépouiller avant de frapper ; celui-ci résistait et se débattait avec violence ; cette lutte permit aux officiers royaux de prévenir le coup [Plut., *de Virtut. mulier.*]. Le cadavre de Torédorix avait été jeté à la voirie, avec défense expresse de lui rendre les derniers devoirs ; mais une femme pergaménienne qui l'avait aimé l'ensevelit en cachette, au péril de ses jours [Ibid.].

**1** Polybe, *excerpt. legat.* XCVII, CII, CVI, CVII, CVIII. —

Strabon, XII, p. 539. — Tite-Live, XLV, c. 16 et 34.

2 Justin, XXXVIII, 3. — Appien, *Bell. Mithrid.*, p. 171.

3 Plutarque, *de Virtutibus mulier.*, p. 259. — Appien, *Bello Mithridat.*, p. 200.

Mithridate, à la tête de son armée, alla fondre sur la Galatie avant que la nouvelle de ses barbaries s'y fût répandue, confisqua les biens des tétrarques assassinés, et, renversant la forme du gouvernement, imposa pour roi absolu un de ses satrapes nommé Eumache [Appien, *Bell. Mithrid.*]. Cette tyrannie dura douze ans, et chaque année avec un redoublement de cruauté. Enfin les trois tétrarques sauvés du festin sanglant du roi de Pont, et l'un d'eux surtout, Déjotar, depuis si célèbre dans les guerres civiles de Rome, réussirent à soulever le pays, battirent Eumache et le chassèrent<sup>1</sup>. Les victoires des armées romaines sur Mithridate assurèrent aux Kimro-Galls, pour quelque temps, l'indépendance qu'ils venaient de reconquérir ; mais, dans les circonstances où se trouvait l'Orient, cette indépendance précaire ne pouvait pas être de longue durée. Enveloppée et pressée de tous côtés par la domination romaine, la Galatie succomba après tout le reste de l'Asie ; elle fut enfin réduite en province, sous l'empereur Auguste.

Pour terminer cette dernière période de l'histoire des Gaulois orientaux, nous avons encore, un mot à dire sur leurs rapports avec Mithridate. Le roi de Pont avait toujours entretenu auprès de sa personne une garde d'aventuriers galates, soldés à grands frais. Ce fut à eux qu'il remit le soin de sa mort, lorsque, décidé à ne point tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, il vit que le poison n'agissait pas sur ses entrailles. Ayant fait venir le chef de cette

garde, nommé Bituit<sup>2</sup>, il lui présenta sa poitrine nue : Frappe, lui dit-il, tu m'as déjà rendu de grands et fidèles services ; celui-ci ne sera pas moindre [Appien, *Bell. Mithrid.*]. Bituit obéit, et les historiens ajoutent que ses compagnons, se précipitant aussitôt sur le roi, le percèrent à l'envi de leurs lances et de leurs épées. Peut-être y eut-il dans l'empressement de ces Gaulois un secret plaisir de vengeance à verser le sang d'un homme qui avait fait tant de mal à leur pays.

## FIN DU PREMIER TOME

<sup>1</sup> Appien, *l. c.*, p. 200, 222. — Tite-Live, *Epit.* XCIV. — Paul Orose, VI, 2.

<sup>2</sup> Ἀβδὲϊόη, Appien, p. 248. — Bitætus, Tite-Live, *Epit.* c. 11. — On verra plus tard un *Bituit*, chef des Arvernes, jouer un grand rôle dans la Gaule.

# DEUXIÈME PARTIE



# CHAPITRE I

*Situation de la GAULE TRANSALPINE. Pendant les second et premier siècles avant notre ère. — Description géographique du pays ; ses productions végétales, animales, minérales ; sa population divisée en trois familles humaines. — I. FAMILLE IBÉRIENNE : 1° Aquitains ; topographie de leur territoire ; leurs tribus, leur caractère, leurs moeurs, leur gouvernement. 2° Ligures ; leur caractère, leurs moeurs ; topographie de leur territoire ; tribus et confédérations. II. FAMILLE GAULOISE : 1° Galls ; topographie du pays, subdivisions de la race. 2° Kimris de la première invasion, leur territoire, leurs tribus. 3° Kimris-Belges ; territoire et nations. — Caractère, moeurs, industrie, religion, gouvernement des Gaulois. III. FAMILLE GRECQUE IONIENNE : Continuation de l'histoire des Massaliotes. — Désastre de Phocée. — Agrandissement de Massalie. — Topographie de cette ville ; ses lois ; son gouvernement ; sa religion ; ses moeurs ; sa littérature et ses hommes illustres ; ses colonies ; son commerce ; son alliance avec Rome ; époque de sa grande prospérité commerciale et de sa puissance maritime.*

LA NATURE elle-même semblait avoir tracé les frontières de la Gaule, circonscrite par deux chaînes de montagnes, deux mers et un large

fleuve.

Les Alpes la bornaient à l'orient par une barrière de dix mille à quinze mille pieds d'élévation ; et envoyaient à l'intérieur des chaînes secondaires, qui la coupaient dans diverses directions : c'étaient, du sud au nord, le Jura et les Vosges ; du nord-est au sud-ouest, les Cévennes et leur appendice, le plateau des montagnes Arvernes.

Au midi, les Pyrénées, hautes de neuf à dix mille pieds, la fermaient d'une mer à l'autre. Baignée au sud-est par la Méditerranée, à l'ouest par l'Océan, elle se terminait, du côté du nord, au cours du Rhin qui, ayant son embouchure dans l'Océan, prend sa source dans les Alpes.

Cinq grands fleuves sillonnaient en tout sens ce vaste et beau territoire :

A l'est, le Rhône<sup>1</sup> célèbre par le volume et la rapidité de ses eaux. Né des glaciers des Alpes Pennines, et grossi des eaux tributaires de la Saône<sup>2</sup>, de l'Isère<sup>3</sup> et de la Durance<sup>4</sup>, il se jetait dans la Méditerranée par trois bouches [Pline, III, 4].

Au sud, la Garonne<sup>5</sup> coulant des Pyrénées à l'Océan, faible et à peine navigable dans la portion supérieure de son cours, mais, près de son embouchure, large et profonde comme une mer [Mela, III, 2] ; et augmentée, dans sa route, par le Tarn qui roulait alors de l'or mêlé à ses sables<sup>6</sup>, par le Lot<sup>7</sup>, sorti comme lui des Cévennes, puis par la Dordogne<sup>8</sup> descendue des monts Arvernes.

A l'ouest, la Loire<sup>9</sup> dont le cours, depuis les Cévennes, jusqu'à l'Océan, traversait le centre et l'occident de la Gaule d'abord du sud au nord,

ensuite de l'est à l'ouest, recevant successivement l'Allier<sup>10</sup>, le Cher [Carus, Caræ, Caris], la Vienne [Vingenna] et la Mayenne<sup>11</sup>.

Au nord-ouest, la Seine<sup>12</sup> avec ses affluents la Marne<sup>13</sup> et l'Oise<sup>14</sup>.

**1 Rhodanus** ; Ñiäxüò. **Rhed-an** et **Rhod-an**, *eau rapide*.

Adelung. *Mithrid.* t. II, p. 68. —

Diction. Gaël. et Welsh.

**2 Arar, Araris**. On trouve dans Ammien Marcellin (XV, 11) **Saucona**, d'où vient le nom français actuel. **Sogh-an** (gaël.) : *eau tranquille* ; *lentus Arar*.

**3 Isara. Ò Úóáñ**. Ptolémée.

**4 Druentia. Ò ΔñũÝíôéáò**. Strabon. — **Ò ΔñĩöÝíôéĩò**. Ptolémée.

**5 Garumna. Ò ĀāñĩĩĩŮò**. Strabon, Ptolémée.

**6 Aurifer Tarnis**. Auson. *Mosel. descript.* v. 465.

**7 Olitis** ou **Oltis**. Sidoine Apollinaire, *Paneg. Majorian.* v. 209.

**8 Duranius** et **Doranus**. Auson. *Mosel. desc.* v. 464. — Sidoine Apollinaire, *Carm.*, XXII, v. 103.

**9 Liger** ; **Ligeris. Ò Áâéäçñ**. Strabon.

**10 Elaver** ; **Elaris** ; **Elauris**. Sidoine Apollinaire.

**11 Meduana**. Lucain, *Pharsale*, I, v. 438.

**12 Sequana. Ò Óéxüáñò**. Strabon, Ptolémée. — **Ò Óçxßáñò**. Étienne de Byzance.

**13 Matrona**. César, *Bell. Gall.* passim.

**14 Isara** ; **Isura**. Itiner. Anton. — Tabul. Peutinger.

Au nord, le Rhin<sup>1</sup>. Ce fleuve, après avoir formé deux lacs<sup>2</sup> au pied des Alpes, se resserrant de nouveau, traçait la limite de la Gaule, pour aller se perdre ensuite par plusieurs bouches dans les sables de l'Océan [César, *bell. Gall.*, IV, 10] entraînant avec lui les eaux de la Moselle<sup>3</sup> et de la Meuse<sup>4</sup>.

La Gaule était partagée naturellement en deux grandes régions, bien marquées par la direction des

rivières : l'une, la région haute et orientale, comprenait tout le pays situé entre la crête des Alpes et les dernières élévations des Vosges, des monts Éduens, du plateau Arverne et des Cévennes ; l'autre, la région basse et occidentale, s'étendait de là à l'Océan. Nous insistons sur cette division qui, de même que toutes les divisions topographiques générales, bien loin d'être indifférente à l'histoire, facilite au contraire l'intelligence des faits ; celle-ci jette une vive lumière sur les divers groupements des races dont la population gauloise se trouvait composée. Vers la commune limite des deux régions s'était arrêtée à deux reprises l'invasion des hordes kimriques venues d'outre Rhin : la région basse subjuguée était restée entre leurs mains, tandis que la région haute avait servi de refuge et de boulevard à la race gallique en partie dépossédée. Cette limite était donc non moins profondément empreinte dans la population que sur la superficie du sol : elle séparait deux sociétés différentes d'origine, d'intérêts, de langage, et longtemps opposées par une mortelle inimitié.

Examinées sous le point de vue de la sûreté extérieure, les frontières de la Gaule n'avaient pas toutes une égale importance. Par le Rhin, elle avoisinait les derniers bancs kimris établis sur les bords de l'océan du nord et les peuples de la race teutonique, qui chaque année, faisant des progrès vers le midi, s'approchaient de plus en plus du fleuve ; par les Alpes, elle touchait à la république romaine. De ces deux côtés seulement la Gaule était menacée, mais elle l'était fortement. Ici, elle avait à redouter l'esprit systématique de conquête aidé de toute la puissance de la civilisation ; là, l'esprit de brigandage et d'invasion soutenu par l'énergie aventureuse de la vie nomade.

Le sol de la Gaule était généralement très fertile<sup>5</sup>. Nul lieu du monde ne surpassait les cantons méridionaux, ni pour la fécondité variée de la terre, ni pour la douceur du climat. Les productions délicates de l'Orient, l'olivier, le figuier, le grenadier, y croissaient sans peine à côté des céréales et des hautes futaies de l'Occident<sup>6</sup>. Ce fut, comme nous l'avons raconté précédemment, la colonie phocéenne de Massalie qui apporta les premiers plants de vigne cultivés en Gaule [part. I, 1] ; mais cet arbuste, on le reconnut plus tard, y existait déjà à l'état sauvage : plusieurs espèces originaires des Cévennes<sup>7</sup>, des Alpes allobroges<sup>8</sup>, des coteaux de la Saône, du Rhône, de l'Allier et de la Gironde<sup>9</sup>, furent découvertes et propagées successivement. Néanmoins la culture de la

**1 Rhénus** ; Ῥῆνός, Strabon.

**2 Venetus** et **Acronius**. Le lac *Venetus* fut appelé plus tard *Brigantinus* et *Constantiensis* ; c'est aujourd'hui le lac de *Constance*.

**3 Mosella**. Tacite, *Hist.*, IV, 71. — Auson. *descript. Mosel.*

**4 Musa**. César passim. — La branche du Rhin qui recevait la Meuse portait le nom de **Vahal** ou

**Wal**. — **Parte quādam Rheni recepta quæ appellatur Walis**. César, IV, 10. — **Vahalis**, Tacite.

— **Vechalis**, Sidoine Apollinaire.

**5** Strabon, IV, p. 178. — Plin., III, 4. — Martien. Capell., VI. — Script. rer. Gallic. passim.

**6** Strabon, IV, *loc. cit.* — Plin., III, *ub. sup.* — Justin, XLIII, 4.

**7 Helvicum genus**. Plin., XIV, 1.

**8 Vitis allobrogica**. Plin., *ibid.*, 2.

**9 Sequanum**, **Viennense**, **Arvernum** (*genera*). Plin., XIV, 1. — **Vitis biturica**, Idem, 9. — Cf. 3, 6, 9, 21, 22.

vigne resta longtemps bornée au littoral de la Méditerranée ; au commencement de l'ère chrétienne, elle n'avait point encore dépassé la chaîne des Cévennes et la vallée de la Durance [Strabon, IV].

Quelques fléaux venaient, il est vrai, désoler par intervalles ce fertile pays. La côte de la Méditerranée était exposée à des vents d'une violence extrême : le plus terrible soufflait du nord-ouest [Diod. Sicil., VI] ; les Gaulois le nommaient **kirk1**, qui signifiait le *fougueux* ou le *destructeur* ; il enlevait les toits des maisons, et renversait sur les routes les piétons, les cavaliers, et, dit-on, jusqu'à des chariots chargés<sup>2</sup>. Sur la côte de l'Océan, les ouragans descendus des Pyrénées ne causaient guère moins de ravages ; ils y soulevaient les sables comme des vagues ; et, suivant l'expression d'un écrivain ancien [S. Apollinaire, VIII, *Epist.* 12],

surpris au milieu de ces syrtes gauloises, le voyageur pouvait en quelque sorte faire naufrage par terre. Les bords du Rhône, de la Durance et de l'Hérault avaient aussi à redouter le *charbon* [Pline, 26, 1], maladie pestilentielle.

Dans le reste de la Gaule, principalement au nord et à l'ouest, l'air était brumeux et froid ; des rivières souvent débordées et des bois immenses entretenaient une perpétuelle humidité<sup>3</sup>. Le chêne, le bouleau, l'ormeau, le pin<sup>4</sup>, composaient ces vastes forêts dont l'Armorique et la Belgique surtout étaient encombrées ; l'if était commun dans le nord<sup>5</sup>, et dans les Pyrénées le buis vigoureux, arborescent, de forme conique [**Buxi genus**, Pline, 16, 16]. A l'époque où nous sommes arrivés, l'est, le centre et le midi, défrichés et cultivés en grande partie, produisaient abondamment du blé, du millet

et de l'orge [Strab., IV, Diod., VI]. C'était par les grands fleuves que le commerce avait apporté aux indigènes le besoin et le goût de la vie sociale ; c'était aussi dans le voisinage des grands fleuves, du Rhône, de la Saône, de la Seine et de la Loire, qu'avaient eu lieu les premiers travaux agricoles, et que la civilisation avait pris ses premiers développements.

Malgré l'extension progressive de l'agriculture, l'éducation des bestiaux fut toujours la principale industrie des peuples gaulois, qui consommaient beaucoup moins de grain que de viande et de lait. Ils engraisaient des troupeaux innombrables de grand et de petit bétail ; et des porcs d'une grosseur énorme erraient par bandes et à l'abandon dans leurs bois, où, devenus tout-à-fait sauvages, ils n'étaient guère moins dangereux à rencontrer que des loups [Strab., IV]. Les paturages de la Belgique nourrissaient une race de chevaux excellente et entretenue avec le plus grand soin<sup>6</sup>.

Telles étaient les productions végétales et animales de la Gaule ; nous avons déjà parlé de ses richesses minérales, qui consistaient en mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de plomb<sup>7</sup>. La côte des îles appelées aujourd'hui *îles d'Hières* fournissait de beau corail [Pline, 32, 2], et le continent, ce grenat brillant et précieux

<sup>1</sup> **Circius**, Favorin. Gallus ap. Aul. Gell., II, 22. — Senèque, *Quæst. natur.*, V, 17. — Pline, II, 47.

— Lucan., I, v. 408. — **Cercius**, Cato. *origin.*, III, ap. Aul. Gell., II, 22. — **Kirk** (armor.), *impétuosité, fougue*, et aussi *ouragan*. (Adelung. *Mithrid.*, t. II, p. 53. — Camden. *Britan.* p. 19)

**Ciurrach** (gaël.), *qui frappe, qui détruit*. (Armstr. Gaël,

diction.)

2 Cato. *origin.*, III, ap. Aul. Gell. *loc. cit.* — Strabon, IV, p. 182. — Diodore de Sicile, V, p. 304. —

Pline, II, 47. — Senèque, *Quæst. natur.*, V, 17.

3 César, *bell. Gall. passim.* — Diodore de Sicile, V, p. 303 et seq. — Strabon, IV, p. 178. —

Aristote, *gener. Animal.*, II, c. 25.

4 Pline, XVI, 8, 17, 18. — Script. rer. Gallic. *passim.*

5 César, *bell. Gall.*, VI, 31. — Pline, XVI, 10.

6 César, *bell. Gall.*, IV, 2. — Script. rer. Gall. *passim.*

7 Posidon. ap. Athen., VI, 4. — Strabon, III, p. 146 ; IV, p. 191. — Diodore de Sicile, V, p. 305. —

César, *bell. Gall.*, II et VII.

qu'on nomme escarboucle [Theophrast. de Lapidib.].

Les escarboucles gauloises furent tellement recherchées dans tout l'Orient, où les Massaliotes en faisaient le commerce, que, du temps d'Alexandre, les moindres s'y vendaient jusqu'à quarante pièces d'or [*Ibid.*].

Quand on récapitule ces productions si nombreuses, si diverses, si riches, quand on parcourt des yeux la topographie si variée de ce sol fécond, on est tenté de dire avec un illustre géographe de l'antiquité [Strab., IV] : Il semble qu'une providence tutélaire s'éleva ces chaînes de montagnes, rapprocha ces mers, traça et dirigea le cours de tant de fleuves, pour faire un jour de la Gaule le lieu le plus florissant du monde.

Trois familles humaines se partageaient ces richesses et ce beau territoire : 1° la FAMILLE IBÉRIENNE, divisée en deux branches, les *Aquitains* et les *Ligures* ; 2° la FAMILLE GAULOISE proprement dite, comprenant : la race *gallique* et la race *kimrique*, partagée elle-même en deux branches, les Kimris de la première invasion,



mélangés en grande partie avec les Galls, et qu'on pourrait appeler Gallo-Kimris, et les Kimris de la seconde invasion, ou *Belges* ; 3° la FAMILLE GRECQUE-IONIENNE, composée des Massaliotes et de leurs colonies.

## I. FAMILLE IBÉRIENNE

**1° AQUITAINS.** La courbe que décrit la Garonne, entre sa source, et son embouchure, limitait l'Aquitaine à l'est et au nord ; les Pyrénées et l'Océan la bornaient au midi et à l'ouest. La partie voisine de la mer n'était qu'une plaine stérile, couverte de sables ou de bruyères, et parsemée seulement de quelques bois de pins : pour toute culture, on y récoltait un peu de millet<sup>1</sup>. Dans les cantons élevés, où l'abondance des eaux vives favorisait la végétation [Strab., IV], le pays inculte devait présenter l'aspect d'une grande forêt. La pauvreté du sol était compensée, il est vrai, par la richesse des métaux. Les Pyrénées recelaient des mines d'or peu profondes, d'où le minerai était tiré, la plupart du temps, à l'état vierge et en lingots de la grosseur du poing [*Ibid.*]. Des paillettes d'or roulaient aussi mêlées aux sables de l'Adour ; les indigènes les recueillaient et les séparaient de la vase successivement par le lavage et par la fusion<sup>2</sup>.

La nation aquitanique se subdivisait en vingt petites peuplades dont les noms sont à peine connus<sup>3</sup>. Les principales étaient : les *Tarbelles*<sup>4</sup>, riverains du bas Adour et de l'Océan ; les *Bigerrions*<sup>5</sup>, riverains du haut Adour ; les *Garumnes*<sup>6</sup>, qui habitaient près des sources de la Garonne ; enfin les *Auscii* ou Auskes<sup>7</sup>, dont le territoire, situé entre le pied des Pyrénées et la moyenne Garonne, passait pour le meilleur et le mieux cultivé de toute l'Aquitaine [Strab., IV] ; leur

chef-lieu se nommait Elimberrum<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Strabon, IV, p. 190. — Paulin. ad Auson. *epist.* III, 5.

<sup>2</sup> Strabon, *ub. supr.* — Diodore de Sicile, V, p. 305. —

L'Adour, **Aturis** ; **Adurus** (Auson.) ; **Atur**

(Vib. seq.)

<sup>3</sup> Strabon, V, p. 189. — Pline, IV, 19. — César, *bell. Gall.*, III.

<sup>4</sup> **Tarbelli**. Leur territoire contenait les Landes, la Terre de Labour et le Béarn.

<sup>5</sup> **Bigerriones**, **Bigerrones**. Peuple du Bigorre.

<sup>6</sup> **Garumni**. Peuple de Valence et de Montréjaut.

<sup>7</sup> **Auscii**. **Áyóxeĩß**. Peuple d'Auch. **Ausk**, **Osk**, **Eask** paraît être le véritable nom générique de la race dite Ibérienne. Les Basques portent encore dans leur langue celui d'*Eusc-aldunac*. **Vasc**, **Basq** et **Gasq** ne sont évidemment que des formes aspirées de ce radical.

<sup>8</sup> Plus correctement **Eli-berri** ou **Illi-berri**, *Ville-Neuve*.

Cons. M. Guillaume de Humboldt :

*Pruefung der Untersuchungen neber die Urbewohner  
Hispanicas.*

L'Aquitain avait conservé presque sans altération le type originel de sa race : à ses traits, à sa taille, à son langage, à ses mœurs, on le reconnaissait aussitôt pour un enfant de l'Ibérie [Strab., IV]. Il continuait de porter le vêtement ibérien, court, fabriqué de laine grossière et à long poil<sup>1</sup> ; la propreté et l'élégance ibériennes se retrouvaient aussi parmi ses femmes sur les rives du Gave et de l'Adour<sup>2</sup>. L'Aquitain était brave, mais rusé<sup>3</sup>. Un esprit vif et intelligent le rendait très-habile à saisir et à imiter la tactique de son ennemi [César, *B. G.*, 3, 20]. L'habitude d'exploiter les mines lui donnait une adresse remarquable dans tous les travaux souterrains applicables à la défense ou à l'attaque des places [*Ibid.*]. L'infanterie aquitanique était renommée pour sa légèreté<sup>4</sup>.

L'Aquitaine paraît avoir été soumise à la domination absolue des chefs de tribus ; néanmoins la conduite de ses guerres importantes et générales était confiée ordinairement à des guerriers consommés, élevés par élection au suprême commandement militaire [César, *B. G.*, 3 & 7]. Elle avait conservé dans toute sa vigueur l'institution ibérienne des dévouements étrangère au reste de la Gaule. Des braves, appelés *soldures* ou plus correctement *saldunes*<sup>5</sup>, s'attachaient à la personne d'un chef, pour la vie et pour la mort ; ils appartenaient irrévocablement à lui et à sa fortune. Tant qu'il était riche, puissant, heureux, ils jouissaient, comme lui et avec lui, de toutes les prospérités de la vie ; le sort lui devenait-il contraire, ils en partageaient tous les revers ; si le chef périssait de mort violente, ils sarrachaient eux-même le jour. Il était inouï qu'un Saldune eût refusé de mourir avec son maître [César, *B. G.*, 3, 22]. Le nombre des braves dévoués à un seul chef était illimités on verra Adcantuan, roi des Sotiates, en compter jusqu'à six cents [César, *B. G.*, 3, *ub. sup.*].

Outre sa population de descendance ibérique, l'Aquitaine contenait les deux petites tribus gauloises des *Boïes*<sup>6</sup> et des *Bituriges-Vivisques*, resserrées dans l'angle que formaient l'embouchure de la Garonne et l'Océan [*Bituriges-Vivisci*]. Ce voisinage, au rapport d'un écrivain ancien, servait d'autant plus à faire ressortir la différence tranchée des deux familles [Strab., IV]. Les *Bituriges-Vivisques*, peuplade gallique détachée des *Bituriges-Cubes* à l'époque de l'invasion des Kimris, occupaient les bords du fleuve, et, par leur activité, s'étaient créé une marine ; leur capitale, *Burdigala*<sup>7</sup>, était devenue un des entrepôts du commerce entre la Méditerranée et l'Océan. Les *Boïes*, d'origine kimrique, habitaient plus au midi,

**2° LIGURES.** Cette branche de la famille ibérienne avait conservé moins purement que la branche aquitanique le type originel, à cause de son éloignement de l'Espagne et de son mélange, soit avec les Gaulois, soit avec les Massaliotes. Le Ligure était de petite taille et d'une complexion sèche, mais

**8 Picei Boii.** Paul. epist. Auson., III, 5.

364

l'olivier, la vigne et les céréales, soit pour eux, soit pour le compte des marchands massaliotes. Plus loin, dans la montagne, ils vivaient de chasse ou venaient dans la plaine se louer comme ouvriers aux propriétaires de cultures [Strab., 3 – Diod. Sic., 4 & 5]. Sur la côte, ils faisaient la pêche et la piraterie. Dès que la tempête commençait à troubler la mer, on voyait ces hardis corsaires mettre à flot leurs fragiles barques ou leurs larges radeaux, soutenus sur des outres, et aller assaillir les vaisseaux étrangers surpris, par le gros temps, loin des ports ; ils revenaient ensuite déposer leur butin dans les îles voisines de la côte. La répression de ces brigandages coûta une peine infinie à la marine massaliote ; en vain les Grecs s'emparèrent des îles, construisirent dans quelques-unes des forts, et y placèrent des garnisons [Strab., 4], les pirates se firent d'autres repaires sur le continent, et ne cessèrent que très tard d'infester les parages de la Gaule et de l'Italie.

Les femmes liguriennes partageaient d'ordinaire avec leurs maris les plus pénibles travaux de l'agriculture : comme eux, on les voyait descendre par bandes de la montagne, pour aller travailler, moyennant salaire, sur les terres de Massalie et de ses dépendances. Un voyageur grec, que nous citerons plus d'une fois, le célèbre Posidonius<sup>3</sup>, fut témoin d'un fait qui montre à quel point une vie sobre et laborieuse avait endurci ces femmes. Une d'elles, employée avec une troupe de ses compatriotes sur la propriété d'un certain Charmolaüs, Massaliote, se sentit tout à coup saisie des douleurs de l'enfantement. Sans mot dire, elle se retira dans un petit bois voisin, se délivra elle-même, déposa son enfant sur un lit de feuilles, à l'abri d'un taillis épais, et vint reprendre son ouvrage [Diod. Sic., I. c.]. Les cris de l'enfant et la

pâleur de la mère révélèrent la chose. Le surveillant des travaux voulait la congédier ; mais elle s'obstina à demeurer, jusqu'à ce que celui-ci, par pitié, lui eut fait don de son salaire<sup>4</sup>. Alors elle se leva, prit l'enfant, le baigna dans une source d'eau vive qui coulait auprès, et l'emporta chez elle enveloppé de quelques lambeaux [Strab., 3]. De pareils faits n'étaient rien moins que rares dans la vie de ce peuple dur et patient [Arist. de Mirab. auscult.].

Cette communauté de travaux et de souffrances, ne se bornait pourtant pas l'égalité des deux sexes. La Ligurienne était pour son mari une compagne, suivant toute l'acception du mot, tandis que la femme gauloise, livrée aux caprices du despotisme le plus illimité, pouvait envier la destinée de ses esclaves ; et cette opposition si tranchée dans la composition intime et le caractère des deux sociétés n'est pas un des moindres traits qui distinguent l'une de l'autre ces familles humaines. C'était par le choix d'un mari que la jeune Ligurienne entrait dans l'exercice de sa liberté. Les prétendants, réunis chez son père à un grand repas, attendaient, impatients et inquiets, qu'elle-même vînt décider de leur sort. Vers la fin du repas, elle paraissait tenant à la main un vase

**1 Assuetum malo Ligurem.** Virgil. *Georg.*, II. — **Durum genus.** Tite-Live, XXVII. — Strabon, III.

— Diodore de Sicile IV, V.

**2 Latrones, insidiosi, mendaces, fallaces.** Cato *ap. Servium ad XI. Æneid.* — Virg., *Æneid. loc. cit.* — Claudian. *idyll.* XII, etc.

**3** Apud Strabon, III. — Le même récit se trouve dans Diodore de Sicile, IV.

**4** Strabon, *ub. supr.* — Diodore de Sicile, IV.

plein de quelque breuvage ; et l'homme à qui elle versait à boire était l'époux préféré : ce choix devenait pour les parents une loi irrévocable<sup>1</sup>.

Les femmes liguriennes durent même à quelques circonstances d'être investies d'une autorité politique supérieure à celle des hommes : autorité d'ailleurs toute pacifique, toute conservatrice, et qui convenait parfaitement à leur rôle. De vives et interminables querelles s'étaient jadis élevées chez ce peuple, racontent les historiens<sup>2</sup>, et l'amènèrent à une guerre civile. Déjà les deux partis avaient couru aux armes ; déjà ils se mesuraient des yeux sur le champ de bataille, lorsque les femmes, se précipitant entre eux, voulurent connaître le sujet de la discorde. Elles le discutèrent et le jugèrent avec tant d'équité et de raison, qu'une admirable amitié de tous avec tous régna dès lors, non seulement dans chaque cité, mais dans chaque famille. De là naquit l'usage d'appeler les femmes aux délibérations sur la paix et sur la guerre, et de leur soumettre les différends survenus avec les alliés. On se souvient qu'Annibal, après les conférences de Ruscino, connut cette autorité si nouvelle pour un Carthaginois. Quelques femmes, à demi-sauvages, siégeant aux bords du Tet, prononcèrent en dernier ressort sur les demandes et les plaintes de celui qui allait ébranler Rome et changer peut-être la fortune du monde. Il paraît, au reste, qu'il n'eut qu'à se féliciter des arrêts de ce singulier tribunal.

Massalie entretenait à sa solde des Ligures armés et disciplinés à la grecque. L'usage du bouclier de cuivre, fabriqué sur le modèle grec, devint même assez général parmi ces peuples pour donner lieu à quelques étymologistes anciens de leur supposer une origine hellénique [Strab., 4]. Leur vêtement de

guerre national était une tunique de laine ou de peau de bête, arrêtée au milieu du corps par une large ceinture en cuir [Diod. Sic., 5].

Il nous reste à passer en revue les différentes nations dont se composait au second siècle, où s'était composée antérieurement, la race ligurienne. Nous commencerons par la portion de la Ligurie située à l'occident du Rhône, entre ce fleuve et les Pyrénées, et que les géographes anciens nommaient l'Ibéro-Ligurie.

Dans des siècles qui précèdent de beaucoup l'époque qui nous occupe, l'Ibéro-Ligurie avait été possédée par trois grands peuples : les *Sordes*, les *Élésykes* et les *Bébryhes*. Les Sordes ou Sardes<sup>3</sup>, établis le long de la côte au pied des Pyrénées, avaient étendu de là leur domination fort loin sur le littoral de l'Espagne ; leurs villes principales, en Gaule, étaient Illi-Berri, ou la *ville-Neuve*, et Ruscinon, plus correctement Rouskino, que la physionomie phénicienne de son nom pourrait faire regarder comme une vieille colonie de Tyr ou de Carthage<sup>4</sup>. Les Élésykes habitaient au-dessous des Sardes jusqu'au Rhône [Fest. Avien. ora. maritim. v. 585] ; ils comptaient parmi leurs villes Némausus et Narbo : Némausus, de fondation tyrienne, si l'on en croit les traditions symboliques sur Hercule<sup>5</sup> ; Narbo ou Narbonne déjà célèbre par son commerce maritime, célèbre aussi par l'éclat de ses armes, capitale d'un petit royaume, et centre de la civilisation ligurienne<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Aristot. *ap. Athenæ.*, XIII, c. 5. — Justin, XLIII, c. 3. — V. Ci-dessus part. I, c. 1.

<sup>2</sup> Plutarque, *Virtut. mulier.* — Polyæn. VII, 50.

<sup>3</sup> **Sordi, Sardi, Sardones.** Mela, II, c. 5. — Pline, III, c. 4. — Fest. Avien. *ora maritim.*, v. 552.



4 On trouve en Afrique quelques lieux de ce nom. Ruscinon était situé à l'endroit où est maintenant la tour de Roussillon, à une demi-lieue de Perpignan.

5 Étienne Byzanc. — Cf. part. I, c. 1. C'est aujourd'hui la ville de Nîmes, département du Gard.

6 Strabon, IV, p. 186. — Polybe, III, p. 192. — Polybe, *apud Strabon*, IV.-Id. *apud Athen*, VIII, c.

1. — Fest. *Avien. ora maritima*. v. 586, c. 7.

Les Bébrykes<sup>1</sup> occupaient, à ce qu'on suppose, les Pyrénées, à leur jonction avec les Cévennes, et en partie le revers occidental de cette dernière chaîne.

Mais au temps où nous sommes arrivés, cette puissance et cette prospérité avaient disparu. Depuis deux cent cinquante ans, l'Ibéro-Ligurie, enlevée presque tout entière aux indigènes, étant au pouvoir de deux tribus belges ou volkes, venues en conquérantes du nord de la Gaule [p. I, c. 1]. Les Volkes-Aréconrikes, maîtres du pays des Élésykes, lui avaient imposé leur nom. Les Volkes-Tectosages, après avoir chassé les Bébrykes et occupé leur territoire, s'étaient étendus jusqu'à la Garonne et au cours inférieur du Tarn : Tolosa, que leurs aventures et leurs conquêtes ont déjà rendue célèbre, était devenue leur capitale<sup>2</sup>. Quant aux Sordes, ils surent sauver leur liberté ; mais réduits à un petit nombre, au milieu de cette ruine presque totale de leur race, ils déchurent rapidement ; leurs villes d'Illiberri et de Ruscino n'offrirent bientôt plus qu'une ombre de ce qu'elles avaient été jadis<sup>3</sup>.

La côte ibéro-ligurienne était généralement basse et marécageuse ; elle renfermait peu de ports, d'ailleurs mal garantis contre les vents dangereux du sud et du sud-est [Mela, 2, 5]. Les anciens ont beaucoup parlé d'un phénomène curieux qu'on y

remarquait près de la commune, frontière des Arécomikes et des Sordes. C'était un lac souterrain, alimenté en partie par des sources d'eau douce, en partie par les eaux de la mer, qui s'y rendaient au moyen d'infiltrations et de conduits cachés. Recouvert de gazon et de roseaux sur toute sa surface, il présentait à l'œil l'aspect d'une verte et fraîche prairie ; mais si l'on rompait cette croûte à quelques pieds, on trouvait l'eau. Les indigènes y faisaient des crevasses pour pêcher, à coups de trident, d'énormes mulets, qui venaient s'y engraisser de vase<sup>4</sup>. Renchérissant encore sur cette bizarrerie de la nature, les voyageurs et les auteurs grecs et romains ne tarissaient pas en récits merveilleux touchant les *poissons fossiles* de la Gaule et les pêches *du champ suspendu*<sup>5</sup>.

L'autre portion de la Ligurie, située à l'orient du Rhône, entre ce fleuve et les Alpes, l'Isère et la Méditerranée, et désignée chez les géographes anciens par le nom de *Celto-Ligurie*, renfermait une multitude de tribus liguriennes ou gallo-liguriennes, qui se groupaient en plusieurs, confédérations. Les Ségobriges, ce peuple gaulois dont nous avons raconté la gracieuse hospitalité à l'égard des premiers colons phocéens [p. I, c.1], les Ségobriges avaient disparu, soit que quelque désastre inconnu les eût anéantis jusqu'au dernier, soit qu'en se refondant avec d'autres peuplades ils eussent perdu et échangé leur nom national. C'étaient les *Salys* ou *Salluves*<sup>6</sup>, dont nous avons aussi parlé précédemment, qui dominaient sur presque tout le pays au sud de la Durance ; Arelate, plus correctement Arlath<sup>7</sup>, située sur la rive gauche du Rhône, non loin de son embouchure, était leur ville principale. A l'orient des Salys, du côté de la

<sup>1</sup> Seymnus Chius. *Orbis descript.* v. 198. — Étienne. Byz.

— Sil. Ital., II, v. 421 et seq. — Tzetzes.

Isac, in *Lycophr. Cassandr.*, v. 516.

**2** Le territoire occupé par les Volkes comprenait le Languedoc actuel, haut et bas.

**3** Mela, II, c. 5. — Fest. *Avien. ora marit.*, l. c.

**4** Polybe, *apud Athen.*, VIII, c. 2. — Strabon, IV, p. 182. — Mela, II, c. 5. — Fest. *Avien. ora marit.*, v. 570 et seq.

**5** Polybe, *ap. Athen.*, VIII, c. 2. — Et alii supr. cit.

**6** ÓÜëööò, **Sallyes**, **Salvii**, **Salluvii**. DE LIGURIBUS

VOCONTIEIS SALLUVIEISQ. Gruter., *Inscript.* p. 298, c. 3. — *Script. rer. Gall.*, pas.

**7** **Arelate**, **Arelatum**, **Arelas**, dans les poètes. **Ar**, *sur*, *vers* ; **lath** (*gaëlic.*), **laeth** (*cymr.*) *marais*. C'est aujourd'hui la ville d'Arles, département des Bouches du Rhône.

Durance et des montagnes, se trouvaient les *Albikes***1**, petite tribu gauloise. Au-dessous des *Albikes*, vers la mer, venaient les *Verrucins*, les *Sueltères*, les *Oxybes*, les *Décéates* et les *Néruses* ; ces derniers avaient pour frontière le Var, commune limite de la Gaule et de l'Italie [**Lucain**, I, v. 406].

Ainsi que la côte à l'ouest du Rhône, celle-ci avait son phénomène curieux, c'était le *Champ des pierres***2**, célèbre dans la mythologie symbolique de l'Orient, pour avoir été le théâtre d'une grandes victoires d'Hercule, de sa victoire sur Alb et Ligur, montagnards, enfants de Neptune [p. I, c. 1]. Une plaine à peu près circulaire, et de plus de trois lieues de diamètre**3** ; s'étendait entre Arelate et la mer, jonchée sur toute sa superficie d'une innombrable quantité de pierres arrondies et lisses, dont les plus fortes ne dépassaient pas la grosseur du poing ; on eût dit d'une pluie de cailloux [**Strab.**, 4] : vers le milieu, jaillissaient quelques sources d'eau salée [*Ibid.*]. Malgré la stérilité qui frappait ce

lieu, il croissait parmi les pierres quelques herbes, surtout du thym, dont les brebis se montraient extrêmement friandes ; on les y amenaient par millier, et de pays fort éloignés [Pline, 3, 10 – Strab., 4].

Au nord de la Durance, depuis ce torrent jusqu'à l'Isère, la plus considérable des nations liguriennes, on, pour mieux dire, la seule considérable, était celle des *Voconces* ou *Voconci*<sup>4</sup>, qui avait pour frontières, au sud, la Durance, ad nord le Drac, à l'est le pied des Alpes. Entre sa frontière occidentale et le Rhône, habitaient trois peuples de sang gallique : les *Ségalaunes*, qui occupaient l'île entre l'Isère et la Drôme<sup>5</sup> ; les *Tricastins*, établis plus bas<sup>6</sup> ; et les *Cavares*<sup>7</sup>, qui s'étendaient jusqu'à la Durance, et avaient pour chefs-lieux Avenio et Cabellio<sup>8</sup>. Les Tricastins et les Ségalaunes paraissent n'avoir été que des clients de la puissante nation Cavare, qui partageait avec les Voconces la domination de tout le pays entre l'Isère et la Durance [Strab., 4].

Si nous avons classé parmi les Ligures les Cavares, les Ségalaunes, les Tricastins et les Volkes, malgré leur descendance gauloise, c'est qu'en effet ces nations, par leur situation, par leurs intérêts politiques et commerciaux, et par leurs liens fédératifs, appartenaient beaucoup plus à la race ligurienne qu'ils n'appartenaient à leur propre race.

**1 Albici.** Leur capitale était, suivant Pline, Alebece Rejorum ; c'est aujourd'hui *Riez*.

**2 Campus lapideus** (Mela, II, c. 5.), **Campi lapidei** (Pline, XXI, c. 10), **ἄλῆες λίθου**

(Strabon, IV, p. 182) ; aujourd'hui la *Crau*. **Craig** (Gaël.)

**Carreg** (Kymr.), *pierre, rocher*. *Crau*, en patois savoyard, a encore aujourd'hui la même signification.

**3** Cent stades, Strabon, IV, p. 182. Les stades dont il est ici

question sont des stades grecs, dits olympiques, dont huit étaient compris dans un mille romain et six cents dans un degré. Il en faut dix pour un mille géographique, et trente pour une lieue de vingt au degré. Cons. les savantes

notes de M. Letronne sur Rollin. *Hist. ancienne.*, t. I, p. 185.

**4 De Ligruibus Vocontieis.** Grut. *Inscr.* p. 298, n. 3. —

Leur territoire comprenait une partie du Dauphiné, du Venaissin et de la Provence.

**5 Segalonii** (Ptolémée), **Segovellauni** (Pline). L'île comprend aujourd'hui le département de l'Isère avec une partie de celui de la Drôme et une petite portion de la Savoie.

**6** Peuple du Tricastin, partie du Bas-Dauphiné.

**7 Cavari** et **Cavates.** Pline.

**8 Albainn** (gaël), **Avon** (cymr.) *eau*. Cette ville devait son nom à la fontaine de Vaucluse ou à sa position sur le Rhône. C'est aujourd'hui Avignon, chef-lieu du département de Vaucluse. —

**Cabellio, Cabalion.** Strabon, IV. Aujourd'hui Cavaillon.

## II. FAMILLES GAULOISES

Ce qui restait du territoire de la Gaule, en retranchant les contrées que nous venons de décrire, formait les domaines de la famille gauloise proprement dite.

Une ligne qui, partant de l'embouchure du Tarn, longeait ce fleuve, puis le Rhône, l'Isère, les Alpes, le Rhin, les Vosges, les monts Éduens, la Loire, la Vienne, et venait rejoindre la Garonne, en tournait le plateau de l'Avernie ; cette ligne circonscrivait à peu près les possessions de la race gaulle. Le territoire situé au couchant de cette limite appartenait à la race kimrique ; il était à son tour divisé en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale, par la ligne de la Seine et de la Marne ; au midi, entre la Seine et la Garonne, habitaient

les Kimris de la première invasion, mêlés de sang gallique, ou *Gallo-Kimris* ; au nord, entre la Seine et le Rhin, les Kimris de la seconde invasion ou *Belges*. Les Galls comptaient vingt-deux nations ; les Gallo-Kimris, dix-sept, et les Belges, vingt-trois : ces soixante-deux nations se subdivisaient en plusieurs centaines de tribus.

**1° GALLS.** Trois grands peuples, les *Arvernes*, les *Édues* et les *Séquanes* se disputaient la suprématie parmi les Galls. Groupées autour d’eux pour la plupart, soit par la conquête, soit par les liens de la clientèle fédérative, les peuplades inférieures formaient sous leur patronage trois puissantes ligues rivales, presque constamment armées l’une contre l’autre.

Les Arvernes<sup>1</sup> occupaient la contrée montagneuse qui portait et, sauf une légère altération, porte encore aujourd’hui leur nom ; Gergovie, leur capitale, tenait le premier rang parmi les places fortes de la Gaule<sup>2</sup>. Leur clientèle se composait des *Helves* ou *Helvii*<sup>3</sup>, des *Vélaunes*<sup>4</sup>, des *Gabales* [*Gévaudan*] et des *Ruthènes* [*Rouergue*], tous habitants ou voisins des Cévennes septentrionales. Les Gabales et les Ruthènes étaient riches ; ils possédaient d’abondantes mines d’argent, et le Tarn, qui baignait leur pays, roulait sous ses sables des paillettes d’or. Sans être ni sujets, ni clients des Arvernes, les *Cardukes*<sup>5</sup> et les *Nitiobriges*<sup>6</sup> se rattachaient ordinairement, comme auxiliaires, aux entreprises de cette nation redoutée. Les Nitiobriges nous sont peu connus ; quant aux Cardukes, établis sur les bords du Lot, ils cultivaient le lin en grand, et fabriquaient des toiles, qui acquirent par la suite beaucoup de réputation.

La confédération éduenne embrassait tout l'espace compris entre l'Allier, la moyenne Loire et la Saône ; et même un peu au-delà de cette rivière, vers le midi<sup>7</sup>. Le territoire propre de la cité avait pour capitale Bibracte, dont il sera grandement question plus tard ; pour seconde ville Novindunum, port et place de commerce sur la Loire<sup>8</sup>. Son patronage politique s'étendait sur les *Mandubes* [Auxois], ou *Mandubii*, dont le chef-lieu Alésia datait des temps les plus anciens de la Gaule, et passait pour un ouvrage de l'Hercule tyrien<sup>9</sup> ; sur les *Ambarres*

**1 Arverni, Arvernia, Alvernia, Auvergne. Ar, al, hauts ; verann (fearann), contrée.**

**2** César, *Bell. Gall.*, VII. — **Gergovia, ĀēñāñōĀá.** Strabon, IV. — Cette ville était située une lieue de l'emplacement actuel de Clermont, sur une colline qui porte encore le nom de mont Gergoie ou Gegoviat.

**3** Peuple du Vivarais.

**4** Peuple du Puy en Velay.

**5** Peuple du Quercy.

**6** Peuple de l'Agénois.

**7** Partie de l'ancien duché de Bourgogne ; Nivernais, partie du Bourbonnais et du Forez.

**8** Bibracte, aujourd'hui Autun ; Noviodunum, Nevers.

**9** Première partie, c. 1. — Alésia, aujourd'hui Alise.

[Bresse], les *Isombres*, ou *Insubres*, et les *Ségusiens* [peuple de Forez] : ces trois dernières peuplades habitaient les rives de la Saône entre les deux confluent du Rhône et du Doubs. Les Bituriges [Berri] eux-mêmes, jadis une des plus florissantes nations de la Gaule, étaient tenus par les Édues dans une condition voisine de celle de sujets. Le territoire éduen était riche en troupeaux et en blé ; les Bituriges exploitaient des mines de fer d'un

grand rapport [Strab. 4].

Le pays des Séquanes limité par le Jura, la Saône et la frontière ségusienne, était un des plus beaux de toute la Gaule<sup>1</sup>. Le Doubs<sup>2</sup>, qui coule du Jura dans la Saône, la traversait obliquement. Sur une presque île que formaient les replis de cette rivière, s'élevait Vesontio, capitale de la nation, place fortifiée par la nature et par toutes les ressources du génie militaire gaulois<sup>3</sup>. Les Séquanes s'étaient étendus anciennement jusqu'aux sources de la Seine, d'où ils tiraient leur nom [Artemidor. Ap. Et. Byz.] ; mais les invasions des Kimris les avaient rejetés au couchant des Vosges de la Saône.

La principale industrie de ce peuple était la préparation de la chair de porc ; les jambons et généralement toutes les salaisons séquanaises, transportés par la Saône et le Rhône dans les entrepôts massaliotes, se répandaient de là en Italie et en Grèce où ils étaient fort recherchés [Stab., 4]. A cause de ce commerce déjà très productif, et qui, dans la suite, devint immense, les Séquanes s'intéressaient vivement à la libre navigation des deux rivières par lesquelles ils communiquaient avec le midi. Ils eurent des discussions fréquentes avec les Édues, riverains comme eux de la Saône, au sujet de certains droits de péage [Ibid.] ; et souvent ces discussions leur mirent les armes à la main ; de là naquit entre les deux peuples une profonde et implacable inimitié. Nous verrons bientôt quelle influence désastreuse ces rivalités exercèrent sur la paix et sur la liberté de la Gaule.

Après ces trois grandes nations et leurs clientèles venaient, dans un degré d'importance inférieur, trois autres nations galloques indépendantes, et ne reconnaissant aucune suprématie, du moins



immédiate. C'étaient : les *Helvètes*<sup>4</sup>, dont les quatre tribus demeuraient entre le lac Vénétus et le lac Léman ; les tribus *Pennines* habitantes des âpres vallées des Hautes-Alpes<sup>5</sup>, et les *Allobroges*<sup>6</sup>, peuple brave et nombreux qui occupait le revers occidental des Alpes entre l'Arve, l'Isère et le Rhône. Les villes principales des Allobroges étaient Vienne et Genève, située à l'extrémité méridionale du Léman<sup>7</sup>.

**2° GALLO-KIMRIS.** Les domaines de cette première branche de la race kimrique étaient bornés, comme nous l'avons dit, par la ligne de la Seine et de la Marne au nord, par la frontière des Galls à l'orient, par la Garonne au midi ; et au couchant par l'Océan atlantique.

**1** Il répondait à la Franche-Comté augmentée d'une partie de l'Alsace.

**2** *Dubis, Duba, Duhra.*

**3** *Vesoutio* et *Visontio*. — César, *bell. Gall.*, I, c. 37. — Julian, *Imper. epist. XXXVII ad Maxim. Philos.* — Aujourd'hui Besançon.

**4** Aujourd'hui les Suisses ; leur territoire était compris entre le Rhin, le Jura et le Rhône.

**5** *Gentes Penninæ* ; aux environs du grand Saint-Bernard. *Penn, tête, pic de montagne.*

**6** *All-brog* (gaél.) *hauts-lieux*. Leur territoire comprend aujourd'hui la Savoie, une partie du Dauphiné et du canton de Genève. On trouve, dans les anciens, Allobroges et Allobryges. Ammien Marcellin (XV, c. 2) connaissait déjà le nom de *Sapaudia* (Savoie), que porta plus tard ce pays.

**7** *Vienna, ÍyúÝíá.* — *Geneva, Genava.* — *Cen, pointe ; av, eau* (gaél.). Ce mot exprime très bien la situation de cette ville, au sommet d'un angle aigu formé par le Léman.

Elle comptait parmi ses nations les plus

méridionales : les *Pétrocores*<sup>1</sup>, dont le pays renfermait des mines de fer ; les Lémoviques [Limousin] ; les *Santons* [Saintonges], qui occupaient conjointement avec les *Pictons* [Poitou] le littoral de l'Océan entre l'embouchure de la Garonne et celle de la Loire ; les *Nannètes*<sup>2</sup>, établis sur la rive gauche de la Loire, à son embouchure, et dont le port, appelé Corbilo [Polybe ap. Strab., 4], était le grand entrepôt du commerce entre la Gaule et les îles Britanniques.

En remontant le cours de la Loire, on trouvait les *Andes* ou *Andégaves*, dont les plaines basses et marécageuses étaient infectées par les débordements de la Mayenne<sup>3</sup> ; les *Turons*<sup>4</sup> ; puis les Carnutes<sup>5</sup>, nation importante dans l'ordre politique et surtout dans l'ordre religieux de la Gaule, ayant pour capitale Autricum [Chartres] entouré de vastes forêts, et réputé le point central de tout le territoire gaulois. Leur seconde ville, Genabum, bâtie au sommet de la courbure que forme la mire en se repliant dans la direction de l'est à l'ouest<sup>6</sup>, était une place de commerce florissante [Strab., 4 – Cés., 7, 6], en relation d'un côté avec Corbilo, et de l'autre avec Noviodunum des Édues. Les Carnutes, ainsi que les Turons, et probablement aussi les Andes, possédaient des terres sur la rive gauche de la Loire ; mais on ne connaît que très vaguement les limites de la plupart des cités gauloises, surtout à l'époque que nous essayons de retracer. A l'orient des Carnutes, entre la Loire et la Seine, venaient les *Sénons*<sup>7</sup>, dont le nom fut si longtemps la terreur de l'Italie, et les *Lingons*, qui portaient au combat des armes bariolées<sup>8</sup> ; à l'occident des Carnutes, les *Cénomans*<sup>9</sup>, dont les frères, établis en Italie, avaient été si funestes à la liberté cisalpine<sup>10</sup>. Les Cénomans transalpins faisaient partie de la petite

confédération *Aulerke*, à laquelle appartenait encore les *Aulerkes-Éburovikes*<sup>11</sup> et les *AulerkesDiablintes*<sup>12</sup>.

Les domaines des Gallo-Kimris se terminaient, au couchant, par une vaste presque île bifurquée comprise entre l'embouchure de la Loire et l'embouchure de la Seine. Quoique la dénomination d'*Armorike*, maritime, convînt à tout le littoral

**1 Petrocorii** et **Petragori** ; ils occupaient tout le pays qui renferma depuis les diocèses de Périgueux et de Sarlat. **2 Nannetes** et **Namnitæ** (par corruption **Samnitæ**), Strabon, IV. — Peuple du diocèse de Nantes.

— **Nant**, dans les langues gauloises, signifiait *rivière*. On retrouve ce radical dans plusieurs noms de peuples ou de lieux ; *Nantuates*, *Nantuacum*, etc. Aujourd'hui encore, dans le dialecte savoyard, **nant** est le nom générique pour désigner les torrens des Alpes.

**3 Andes**, **Andi**, **Andegavi**, **Andicavi** ; peuple de l'Anjou. — Lucain, *Phars.*, I, v. 438.

**4 Turones** (César, Pline), **Turonii** (Tacite), **Turini** (Amm. Marcel.), **Turupii** et **Turpii** (Ptolémée). Peuple de la Touraine.

**5 Carnutes** (César, Tite-Live), **Carnuti** (Pline), **Carnutæ** (Étienne) Ptolémée — Peuple du pays Chartrain et de l'Orléanais.

**6 Genabum**, **Genabos**, **Cenabum** ; aujourd'hui Orléans. Le mot **Gen-abum** paraît être le même que celui de **Gen-ava**, et désigner la position de la première de ces villes, à l'angle formé par la Loire.

**7** Peuple du Sénonais. — Cons. sur les Sénon d'Italie la première partie de cet ouvrage, chap. 1, 2 et 3.

**8** Peuple de Langres. — Lucain, *Phars.*, I, v. 398.

**9 Cenomani, Ἐένιπαῖοι.** — Peuple d'une partie du Maine.

**10** Les Cénomans transalpins dont nous parlons n'étaient frères des Cénomans cisalpins que par le sang gallique, car la population des bords de la Sarthe avait été fortement mêlée de Kimris. Ici, comme chez les Carnutes, les vainqueurs avaient adopté le nom de la population subjuguée. Ailleurs, et particulièrement chez les Sénons et les Lingons, le contraire avait eu lieu et les conquérans avaient imposé leur nom au pays.

**11 Aulerici-Eburovices ; Ἀύβηξεῖε-Ἐἰῶνάουκι.** Ptolémée. — Peuple d'Évreux.

**12** Peuple de Jubleins, dans le Maine.

de l'Océan, cependant elle était appliquée d'âne manière plus spéciale à cette presque-île, soit à cause du grand développement de ses côtes, et de sa situation, en quelque sorte, plus maritime encore que celle du reste du littoral ; soit parce que les peuples qui l'habitaient, adonnés uniquement à la navigation, possédaient une marine considérable, et faisaient la loi sur toute cette mer. Ces peuples, réunis en confédération sous le nom de *Cités armorikes* ou *armoricaines*<sup>1</sup>, étaient : les *Nannètes*, déjà mentionnés, les *Vénètes*, les *Curiosolites*<sup>2</sup>, les *Osismes*<sup>3</sup>, les *Rédons* [Rennes], les *Abrincatues* [Avranches], les *Unelles* [Valognes, Cherbourg], les *Baïocasses* ou *Biducasses* [Bayeux], et les *Lexovii* ou *Lexoves* [Lisieux]. Les *Vénètes* [Vannes] tenaient le premier rang dans la ligue armoricaine : c'étaient eux qui, en temps de guerre, commandaient les flottes combinées. Leurs grands, mais informes navires, qui avaient pour voiles des peaux préparées, et pour câbles des chaînes de fer<sup>4</sup>, entretenaient avec les Iles britanniques d'actives relations commerciales, et en rapportaient, dans les entrepôts de la côte, l'étain, le cuivre, les pelleteries, les esclaves, les chiens et les autres objets de trafic que les Gaulois et les Massaliotes y

venaient ensuite chercher<sup>5</sup>.

Un sol âpre et inculte, couvert de bruyères, de marais, de sables, et battu par une mer perpétuellement agitée, donnait à cette presque île un caractère sauvage et sombre, en harmonie avec les croyances religieuses de la Gaule ; aussi les Druides avaient-ils choisi l'Armorique pour la célébration de quelques-uns de leurs plus secrets mystères.

Les cités armoricaines servaient de centre commun à tout l'ouest de la Gaule. C'était le noyau fédéral où se rattachaient, dans les circonstances importantes, les Santons, les Pictons, les Lémoviques, les Andes, les Cénomans, en un mot, la presque totalité des nations qui tiraient leur origine des premiers Kimris.

La confédération armoricaine représentait donc en masse la conquête des premières hordes kimriques, mais le temps avait effacé les haines nées de la possession violente. La ligne des monts Arvernes et de la Loire ne séparait plus deux races ennemies, elle séparait seulement deux peuples étrangers, et deux confédérations de cités rivales. Sur plusieurs points même, d'une confédération à l'autre, les intérêts locaux avaient créé des rapprochements entre les peuplades limitrophes. Ainsi les Sénons et les Carnutes étaient en liaison intime avec des nations galliques ; les Lingons, les Lexoves, les Vénètes avec des peuples belges. Mais le fait général n'en subsistait pas moins, il y avait pour les masses complète séparation d'affections et d'intérêts ; elles ne le firent voir que trop clairement, lorsque le danger d'une servitude commune vint menacer toutes les races qui habitaient la Gaule.

**3° KIMRIS-BELGES.** La Seine, la Marne, la chaîne des Vosges, le Rhin et l'Océan circonscrivaient la Belgique, ou le territoire enlevé par les secondes hordes kimriques, sur les premières. La plus orientale des nations belges, entre la Haute-Marne et les Vosges, était celle des *Leukes*, habiles à lancer l'épieu gaulois<sup>6</sup>. Au nord des Leukes venaient les *Médiomatriques*<sup>1</sup> ; à l'ouest, les *Rèmes*

**1 Armorici, Aremorici.** — *Civitates armoricæ, armoricanæ.*

**2** Peuple de Corsault, diocèse de Saint-Malo.

**3** Peuple des diocèses de Saint-Paul-de-Léon et de Tréguier.

**4** César, *bell. Gall.*, III, c. 13. — Strabon, IV, p. 195.

**5** V. ci-après le commerce des Massaliotes avec les îles britanniques.

**6** Peuple du duché de Bar, et d'une petite partie de la Champagne et de la Lorraine. — Lucain, *Phar.*, I, v. 424.

[Reims], déjà puissants, et destinés à s'agrandir encore dans les désastres de la Gaule ; puis les *Suessions* [Soisson], dont l'infanterie manœuvrait avec une admirable légèreté, malgré ses armes longues et pesantes [Lucain, *Phars.*, I]. Les *Suessions* exercèrent quelque temps la suprématie sur tout le nord de la Gaule, et furent même les premiers Belges qui franchirent en conquérants le détroit de Bretagne [Cés., B G, 2, 4] suivaient, toujours à l'ouest, les *Bellovakes* [Beauvoisis], qui primèrent aussi dans la Belgique, et pouvaient mettre cent mille hommes sur pied ; les *Calètes*, dont le nom indiquait leur position à l'embouchure de la Seine<sup>2</sup> ; plus haut vers le nord, les *Ambiens*, dont le chef-lieu s'appelait Samaro-Briva, Pont-sur-Somme<sup>3</sup> ; les *Atrébates* [Artois], et les *Morins*<sup>4</sup>, qui habitaient la côte du détroit de Bretagne, à l'endroit de sa moindre largeur.

Entre la côte, des Morins et la Moselle, depuis les frontières des Rèmes et des Suessions jusqu'au Rhin, s'étendaient d'immenses forêts entrecoupées de marécages, principalement dans le voisinage de la mer et des grands fleuves [Cés., B G, 2, 4] ; elles couvraient plus de la moitié de la Belgique. La partie de ces bois que la Meuse traversait, plus épaisse et moins praticable que le reste, était nommée par les Gaulois *Ar-Denn*, c'est-à-dire *la profonde*<sup>5</sup> ; elle existe encore maintenant en partie, et conserve le nom de forêt des Ardennes. Les cantons orientaux des Ardennes appartenaient aux *Trévires* [Trèves], nation considérable établie sur les deux rives de la Moselle, entre la frontière rémoise et le Rhin. La cavalerie trévière était renommée parmi les Belges, qui, eux-mêmes, passaient pour les meilleurs cavaliers de toute la Gaule ; le Trévire excellait à diriger dans ses évolutions le lourd chariot, appelé *Covinn*<sup>6</sup>.

A l'occident de la cité trévière, dans l'intérieur des bois, on trouvait les *Éburons*, les *Nerves* ou *Nervii* et les *Ménapes*<sup>7</sup>, tribus farouches, qui fermaient l'accès de leur pays aux marchands étrangers [César, B. G., 2, 15] ne déposaient jamais les armes, et n'avaient pour villes que les îlots des marais ou des retraites profondes dans les bois. Les Nerves surtout connaissaient l'art de rendre leurs forêts impénétrables, en courbant à terre et replantant les jeunes branches qui, entrelacées les unes dans les autres en réseaux, finissaient par former de véritables murailles [Cés., B. G., 2, 17 – Strab., 4]. Plus au nord enfin, et à l'extrémité de la Gaule, vivaient, dans les îles formées par les bouches de la Meuse et du Rhin, quelques pauvres peuplades, au plus bas degré de l'état social ; elles ignoraient toute culture, elles ne possédaient point de troupeaux ; du poisson, des coquillages, des œufs





lèvre supérieure [*Ibid.*], où ils entretenaient d'épaisses moustaches.

L'habillement commun à toutes les tribus se composait d'un pantalon ou *braie*<sup>2</sup>, très large chez les Belges, plus étroit chez les Galls méridionaux [*Strab.*, 4 – *Luc.*, I] ; d'une chemise à manches, d'étoffe rayée, descendant au milieu des cuisses [*Strab.*, 4], et d'une casaque ou *saie*<sup>3</sup>, rayée comme la chemise, ou bariolée de fleurs, de disques, de figures de toute espèce, et, chez les riches, superbement brodée d'or et d'argent<sup>4</sup> : elle couvrait le dos et les épaules, et s'attachait sous le menton avec une agrafe en métal. Les dernières classes du peuple la remplaçaient par une peau de bête fauve ou de mouton ou par une espèce de couverture en laine grossière, appelée dans les dialectes gallokimriques *Linn* ou *Lenn*<sup>5</sup>. Les Gaulois montraient un goût très vif pour la parure ; il était d'usage que les hommes riches et élevés en dignité étalassent sur leur corps une grande profusion d'or, en colliers, en bracelets, en anneaux pour les bras, anneaux pour les doigts, et ceintures<sup>6</sup>.

Nos récits précédents ont fait suffisamment connaître au lecteur, et les armes nationales des Kimro-Galls, et la manière dont ils s'en servaient ; toutes se retrouvaient chez les Gaulois transalpins : le gais, le matras, la catéïe, la flèche, la fronde et le long sabre sans pointe, à un seul tranchant, fabriqué soit en fer, soit en cuivre. Mais, outre ces armes, ils en avaient une particulière, et de leur invention, c'était une espèce de pique dont le fer, long de plus d'une coudée, et large de deux palmes, se recourbait vers sa base en forme de croissant à peu près comme nos hallebardes ; arme formidable qui hachait et lacérait les chairs, et dont l'atteinte était réputée mortelle.

Longtemps le guerrier transalpin, de même que le cisalpin et le Galate, avait repoussé l'emploi des armes défensives, comme indignes du vrai courage ; longtemps un point d'honneur absurde l'avait porté à se dépouiller même de ses vêtements, et à combattre nu contre des ennemis bardés de fer ; mais ce préjugé, fruit de l'ostentation naturelle à cette race, était presque entièrement effacé, au second siècle. Les relations multipliées avec les Massaliotes, les Italiens, les Carthaginois, avaient d'abord répandu le goût des armures comme ornement ; bientôt leur utilité s'était fait sentir, et la tenue militaire de Rome et de la Grèce, adoptée aux bords de la Loire, du Rhône et de la Saône, s'y combina bizarrement avec le costume et l'ancienne tenue militaire gauloise [**Diod. Sic.**, 5]. Sur un casque en métal plus ou moins précieux, suivant la fortune du guerrier, on attachait des cornes d'élan, de buffle ou de cerf, et, pour les riches, un cimier représentant en bosse quelque figure d'oiseau ou de bête farouche ; le tout

**1** Pline, XXVIII, c. 12. — Martial, VIII, ep. 33. — Theod. Priseian, I, c. 3.

**2** **Brace**, **bracea**, **braga** ; **Brykan** (cymr.) ; **Bragu** (armor.).

**3** Isidor., *Origin.*, XIX, c. 24. — **Sac** (armor.).

**4** Virgile, *Æneid.*, VI. — Sil. Ital., IV, v. 152. — Diodore de Sicile, V, p. 307. — *Histor. roman. Script. passim.*

**5** Isidor., *Origin.*, XIX, c. 23. — Plaute ap. eumdem. — **Læna** (Varro., IV). **Éáúúá** (Strabon, IV).

**Lein** (gaël.), une *casaque de soldat* (Armstr. dict.). **Len** (armor.), une *couverture*.

**6** Strabon, IV, p. 197 — Diodore de Sicile, V, p. 305. — Sil. Ital., IV, l. v. — Virgile, *Æneid.*, VI, etc.

surmonté de panaches hauts et touffus qui

donnaient à l'homme un aspect gigantesque [*Ibid.*]. On clouait aussi de semblables figures, plates ou en bosse, sur les boucliers qui étaient allongés, quadrangulaires et peints des plus vives couleurs [*Ibid.*]. Ces représentations servaient de devises aux guerriers ; c'étaient des emblèmes au moyen desquels chacun d'eux cherchait à caractériser son genre de courage ou à frapper son ennemi de terreur<sup>1</sup>.

Un bouclier et un casque sur ce modèle ; une cuirasse en métal battu, à la manière grecque et romaine, ou une cotte à mailles de fer d'invention gauloise<sup>2</sup> ; un énorme sabre pendant sûr la cuisse droite à des chaînés de fer ou de cuivre, quelquefois à un baudrier tout brillant d'or, d'argent [*Diod. Sic.*, 5] et de corail [*Pline*, 32, 2] ; avec cela le collier, les bracelets, les anneaux d'or autour du bras et au doigt médian [*Pline*, 33, 1] ; le pantalon, la saie à carreaux éclatants ou magnifiquement brodée ; enfin de longues moustaches rousses : tel on peut se figurer l'accoutrement militaire du noble Arverne, Éduen ou Biturige, au deuxième siècle avant notre ère. Restreint d'abord aux chefs et aux riches, l'usage des armures se propagea peu à peu dans la masse du peuple ; cependant il ne paraît pas qu'il ait jamais été général.

Hardi, bruyant, impétueux, né surtout pour les entreprises du champ de bataille, ce peuple possédait pourtant un esprit ingénieux et actif propre à tout comprendre et à tout faire. Il n'avait pas tardé à égaler ses maîtres phéniciens et grecs dans l'art d'exploiter les mines, et il s'était mis à les travailler à son profit, vendant aux marchands étrangers le métal purifié, tout prêt pour la fabrication. Bientôt même il s'appliqua à imiter ces

armes et ces ornements provenant de ses propres métaux, qu'on venait ainsi lui revendre à grand prix, et des fabriques s'élevèrent chez les Bituriges pour le fer, chez les Édues pour l'or et l'argent.

La même supériorité que les Espagnols avaient acquise pour la trempe de l'acier, les Gaulois y parvinrent pour la trempe du cuivre [Pline, 34, 8]. Si leurs médailles, par la rudesse de la fabrication et la barbarie du dessin, annoncent généralement un goût encore grossier, on ne peut nier du moins que des découvertes importantes n'eussent déjà révélé en eux le génie des arts. L'antiquité leur fait honneur d'une multitude d'inventions utiles qui avaient échappé à la vieille civilisation de l'Orient et de l'Italie. Ce furent les Bituriges qui trouvèrent les procédés de l'étamage ; les Édues ceux du placage. Les premiers appliquèrent à chaud l'étain sur le cuivre avec une telle habileté, qu'à peine pouvait-on distinguer de l'argent les vases qui avaient subi cette préparation [Pline, 34, 17] ; ensuite des ouvriers d'Alésia incorporèrent l'argent lui-même sur le cuivre, pour en orner les mors et les harnais des chevaux. Des chars entiers étaient fabriqués ainsi en cuivre ciselé et plaqué [*Ibid.* – Flor., 3, 2].

La Gaule ne marqua pas moins par ses découvertes dans l'art de tisser et de brocher les étoffes [Pline, 8, 48] ; ses teintures n'étaient pas sans réputation [*Ibid.*]. En agriculture, elle imagina la charrue à roues [*Idem*, 18, 18], le crible de crin [Pline, 18, 11], et l'emploi de la marne, comme engrais [Pline, 18, 6-8]. Les fromages du mont Lozère, chez les Gabales, ceux de Némausus, et deux espèces confectionnées dans les Alpes, devinrent, par la suite, fort recherchés en Italie [Pline, 11, 49], quoique les Italiens reprochassent généralement aux fromages

de la Gaule une saveur trop aigre et un peu médicinale [*Ibid.*]. Les Gaulois composaient diverses

**1** Diodore de Sicile, V, p. 307. — Sil. Ital., IV, v. 148-150.

**2** Diodore de Sicile, V, p. 307. — Varron, *de linguâ latinâ*, IV, col. 20.

sortes de boissons fermentées : telles que la bière d'orge, appelée *cervisia***1**, la bière de froment mêlée de miel**2**, l'hydromel [*Diod. Sic.*, 5], l'infusion de cumin [*Posidon. ap. Athen.*], etc. L'écume de bière servait de ferment pour le pain [*Pline*, 18, 7] ; elle passait aussi pour un excellent cosmétique, et les dames gauloises qui s'en lavaient fréquemment le visage, pensaient par-là entretenir la fraîcheur de leur teint [*Pline*, 22, 25].

Quant au vin, c'était aux commerçants étrangers que les Gaulois et les Ligures en devaient l'usage ; et c'était des Grecs massaliotes qu'ils avaient appris les procédés généraux de sa fabrication, ainsi que la culture de la vigne. La Gaule produisait du vin de qualités fort variées. Autour de Massalie, il était noir, épais, peu estimés**3** ; on lui préférait de beaucoup le vin blanc récolté par les Volkes-Arécomikes, sur les coteaux de Biterræ**4**. Une coutume athénienne, usitée sur toute cette côte consistait à asperger de poussière le tronc, les tiges et le fruit de la vigne, pour accélérer la maturité [*Pline*, 17, 9] ; si, malgré cette précaution, elle restait incomplète, on corrigeait l'acidité de la liqueur en y faisant infuser de la poix résine**5**. C'était d'ordinaire par la fumée que les Gaulois concentraient le vin, et ce procédé le gâtait souvent**6**. Les marchands italiens s'en plaignirent ; ils se plaignirent aussi des falsifications qu'on lui faisait subir, en y mêlant des ingrédients et des

herbes, nommément l'aloès, pour lui donner de la couleur et une légère amertume [Pline, 14, 6]. Dans quelques cantons, en particulier dans la vallée de la Durance, on obtenait un vin doux et liquoreux en tordant la queue des grappes, et les laissant exposées sur le cep aux premières gelées de l'hiver [Pline, 14, 9]. Les anciens attribuent à l'industrie gauloise les tonneaux et les vases en bois cerclés propres à transporter et à conserver le vin [Pline, 14, 21].

Les maisons, spacieuses et rondes, étaient construites de poteaux et de claies, en dehors et en dedans desquelles on appliquait des cloisons en terre ; une large toiture, composée de bardeaux de chêne, et de chaume ou de paille hachée et pétrie dans l'argile, recouvrait le tout<sup>7</sup>. La Gaule renfermait des villages ouverts et des villes ; celles-ci, entourées de murs, étaient défendues par un système de fortification dont il n'existait pas ailleurs d'exemple : voici comment se construisaient ces remparts. On posait d'abord une rangée de poutres de toute leur longueur, à la distance de deux pieds ; on les liait l'une à l'autre en dedans, et on les revêtait d'une grande quantité de terre ; les vides étaient comblés en avant avec de grosses pierres. On recommençait alors un second rang, en conservant les mêmes intervalles, mais de manière que les poutres de ce second rang se trouvassent superposées aux pierres du premier, et réciproquement les pierres aux poutres ; on achevait ainsi l'ouvrage jusqu'à ce que le mur eût atteint sa hauteur. Ces poutres et ces pierres, entremêlées avec ordre, présentaient un aspect où la régularité se joignait à la variété ; et ce mode de fortifications avait de grands avantages pour la défense, car la pierre bravait le feu, tandis que le bois n'avait rien à craindre du choc du béliet [Cés.,

**B. G., 7, 23].** Les poutres ayant ordinairement quarante pieds de long, et se trouvant assujetties l'une à l'autre en dedans, aucun effort ne pouvait les déjoindre ni les arracher.

**1 Cervisia**, Pline, XXII, c. 15 : en vieux français *Cervoise*.

**Cwrw** (cymr.), **Cor** (corn. ). — Cf.

Antholog., I, c. 59, epigr. 5.

**2** Posidon. ap. Athenæum., IV, c. 13.

**3** Athenæ., I, c. 12. — Pinguus. Plin., XIV, c. 6.

**4** Pline, XIV, c. 6. — **Biterræ, Beterræ, Bæterræ :**  
*Beziers*.

**5** Dioscorid., V, c. 43. — Plutarque, *Sympt.*, VIII, quæst. 9.  
— Martial, XIII, epigr. 107.

**6** Pline, XIV, c. 6. — Martial, III, ep. 82 ; X, ep. 36 ; XIII, ep. 123 ; XIV, ep. 118.

**7** Strabon, IV, p. 197. — Vitruve, I, c. 1.

Telles on peut se représenter les fortifications des villes dans la partie civilisée et populeuse de la Gaule. Au nord et à l'ouest, parmi les tribus plus sauvages, il n'existait pas de villes proprement dites ; les lieux d'habitation ordinaires n'étaient protégés par aucuns travaux ; mais de vastes enclos construits, au moyen d'abatis d'arbres croisés en tous sens, dans quelque îlot au milieu des marais, ou dans quelque recoin embarrassé des bois, servaient de refuge et de citadelles. C'était là qu'au premier cri de guerre, la population, désertant ses chétives cabanes, courait se renfermer avec ses troupeaux et ses meubles [*Ibid.*, -**Strab.**, 4].

Outre son habitation de ville, le riche gaulois en possédait ordinairement une seconde à la campagne, dans la profondeur des forêts, au bord de quelque rivière [**Cés.**, **B. G.**, **6, 30**]. Là, durant les jours pesants de l'été, il allait se reposer des fatigues de la guerre ; mais il en traînait après lui

tout l'attirail ; ses armes, ses chevaux, ses chars, ses écuyers ne le quittaient point [*Ibid.*, 30-31]. Au milieu de ce tourbillon de factions et de querelles intestines, qui formaient, aux premier et deuxième siècles, la vie du noble gaulois, ces précautions n'étaient rien moins que superflues. Assailli par ses ennemis dans la paix de sa retraite, souvent le maître changeait sa maison de plaisance en une forteresse ; et ces bois, cette rivière qui charmaient la vite et apportaient la fraîcheur, savaient aussi rendre au besoin de plus chers et de plus importants services.

C'était, comme on l'a vu plus haut, dans la guerre, et dans les arts applicables à la guerre, que le génie gaulois avait surtout pris son essor. Ce peuple faisait de la guerre sa profession privilégiée, du maniement des armes son occupation favorite. Avoir une belle tenue militaire, se conserver longtemps dispos et agile, était non seulement un point d'honneur pour les individus, mais un devoir envers la cité. A des intervalles de temps réglés, les jeunes gens allaient se mesurer la taille à une ceinture déposée chez le chef politique de chaque village ; et ceux qui dépassaient la corpulence officielle, sévèrement réprimandés comme oisifs et intempérants, étaient en outre punis d'une forte amende [*Strab.*, 4].

Le lecteur sait, par les récits qui précèdent, de quelle manière se formaient les expéditions guerrières à l'extérieur. Un chef d'une bravoure et d'une habileté éprouvées recrutait des aventuriers de bonne volonté, et partait avec eux ; l'engagement était facultatif. Mais, dans les guerres intérieures ou défensives de quelque importance, les levées d'hommes avaient lieu forcément ; et des punitions terribles frappaient les réfractaires, telles



que la perte du nez, des oreilles, d'un œil, ou de quelque membre [Cés., B. G., 7, 4]. S'il se présentait de graves conjonctures, si l'honneur ou le salut de la cité venaient à être compromis, alors le chef suprême convoquait un conseil armé [Cés., B. G., 5, 66] : c'était la proclamation d'alarme. Tous les hommes en état de combattre, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, devaient alors se rassembler au lieu et au jour indiqués, pour délibérer sur la situation du pays, élire un chef de guerre, et discuter le plan de campagne ; la loi voulait que le dernier venu au rendez-vous fût impitoyablement torturé sous les yeux de l'assemblée [*Ibid.*]. Cette forme de convocation était rare ; on n'y recourait qu'à la dernière extrémité, et plutôt dans les cités démocratiques que dans celles où l'aristocratie avait la prépondérance. Ni les infirmités, ni l'âge, ne dispensaient le noble gaulois d'accepter ou de briguer les commandements militaires : souvent on voyait à la tête de la jeunesse des chefs tout blanchis et tout cassés, qui même avaient peine à se tenir sur leurs chevaux [Hirt., B. G., 8, 12]. Ce peuple amoureux des armes eût cru déshonorer ses vieux guerriers en les forçant à mourir ailleurs que sur un champ de bataille.

A la brusque vivacité de l'attaque, et à la violence du premier choc, se réduisait à peu près toute la tactique des armées gauloises, en plaine et en bataille rangée. Dans les terrains montagneux et boisés, surtout dans ces vastes et épaisses forêts du nord, la guerre ressemblait davantage à la chasse ; elle se faisait par petits corps, par embuscades, par ruses ; et des dogues dressés à chasser l'homme dépistaient, assaillaient, poursuivaient l'ennemi. Ces chiens, également bons à la chasse des bêtes fauves, étaient tirés, soit de la Belgique, soit de l'île de Bretagne<sup>1</sup>. Une armée gauloise traînait

habituellement à sa suite une multitude de chariots de bagages qui embarrassaient sa marche<sup>2</sup>. Chaque guerrier portait tendue à son dos, en guise de sac, une botte de paille ou de branchages, sur laquelle il s'asseyait dans les campements, ou même en ligne, en attendant l'instant de combattre [**Hirt., bell. Gall., 8, 15**].

Les Gaulois, comme tous les peuples du monde, tuèrent longtemps leurs prisonniers de guerre, les crucifiant à des poteaux, les garottant à des arbres pour en faire un but à leurs gais et à leurs matras, ou les livrant aux flammes des bûchers dans d'effroyables sacrifices. Mais déjà bien antérieurement au second siècle ces usages barbares étaient abolis, et les captifs des nations transalpines n'avaient plus à craindre que la servitude. Une autre coutume non moins sauvage, celle de couper, sur le champ de bataille les têtes des ennemis morts, fut plus lente à disparaître. Il fut longtemps de règle dans toutes les guerres que l'armée victorieuse s'emparât de ces hideux trophées ; les fantassins les plantaient à la pointe de leurs piques ; les cavaliers les suspendaient par la chevelure au poitrail de leurs chevaux ; et l'expédition rentrait ainsi en grande pompe dans ses foyers, faisant retentir des cris de triomphe et des hymnes à sa gloire<sup>3</sup>. Chacun alors s'empressait de clouer à sa porte ou aux portes de la ville l'irréfusable témoin de sa vaillance ; et, comme on traitait de même les animaux féroces tués à la chasse [**Diod. Sic., 5**], un village gaulois ne ressemblait pas mal à un charnier. Embaumées et soigneusement enduites d'huile de cèdre, les têtes des chefs ennemis et des guerriers fameux étaient déposées dans de grands coffres, au fond desquels le possesseur les rangeait par ordre de date [**Ibid.**] ; c'était le livre où le jeune Gaulois aimait à étudier

les exploits de ses aïeux, et chaque génération, en passant, s'efforçait d'y ajouter une nouvelle page. Se dessaisir, à prix d'argent, d'une tête conquise par soi-même ou par ses pères, passait pour le comble de la bassesse, et eût imprimé sur le coupable une tache ineffaçable d'avarice et d'impiété. Plusieurs se vantaient d'avoir refusé aux parents ou aux compatriotes du mort, pour telle tête, un égal poids d'or<sup>4</sup>. Quelquefois le crâne nettoyé et enchâssé précieusement servait de coupe dans les temples [T. Liv., 23, 24], ou circulait à la table des festins ; et les convives y buvaient à la gloire du vainqueur et aux triomphes de la patrie. Ces mœurs brutales et féroces régnèrent longtemps sur toute la Gaule : la civilisation, dans sa marche graduelle, les abolit petit à petit et de proche en proche ; au commencement du second siècle, elles étaient reléguées chez les plus farouches tribus du nord et de l'ouest. C'est là que Posidonius les trouva encore en vigueur. La vue de toutes ces têtes défigurées par les outrages, et noircies par l'air et la pluie, d'abord lui souleva le cœur d'horreur et de dégoût ; mais, ajoute naïvement le voyageur stoïcien, mes yeux s'y accoutumèrent peu à peu [Strab., 4].

<sup>1</sup> Strabon, IV, p. 199. — Sil. Ital., X, v. 77. — Ovide, *Metam.*, I, v. 533. — Martial, III, ep. 47.

<sup>2</sup> Hirtius, *bell. Gall.*, VIII, c. 14. — César, *bell. Civil.*, I, c. 51.

<sup>3</sup> Strabon, IV, p. 197-198. — Diodore de Sicile, V, p. 306.

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, V, p. 307. — Strabon, IV, p. 198.

Avant le milieu du premier siècle, il ne restait pas, dans toute la Gaule, trace de cette barbarie.

Les Gaulois affectaient, comme plus viril, un son de voix fort et rude [Diod. Sic., 4], auquel prêtaient

d'ailleurs leurs idiomes très gutturaux. Ils conversaient peu, par phrases brèves et coupées, que l'emploi continuel de métaphores et d'hyperboles de convention rendait obscures et presque inintelligibles pour les étrangers *[Ibid.]*. Mais, une fois animés par la dispute on aiguillonnés par quelque grand intérêt, à la tête des armées et dans les assemblées politiques, on les voyait s'exprimer avec une abondance, et une facilité surprenantes, et l'habitude du langage figuré leur fournissait alors mille images vives et pittoresques, soit pour exalter leur propre mérite, soit pour ravaler leurs adversaires. Le goût plus pur ou plus timide des Grecs qualifiait cette éloquence de *fanfaronne, boursouflée, et par trop tragique* ; en accordant toutefois au génie gaulois le don de la parole et des arts libéraux *[Ibid.]*. Passionnée pour les discours, la multitude écoutait ses orateurs avec un religieux silence, pour laisser éclater ensuite des témoignages bruyants d'approbation ou de blâme. A l'armée, on marquait son assentiment en choquant le gais ou le sabre contre le bouclier. Interrompre une harangue et troubler l'attention publique, était réputé un acte grossier et punissable. Dans les assemblées politiques, dit un écrivain ancien *[Strab., 4]*, lorsque quelqu'un faisait du bruit ou interrompait l'orateur, un huissier s'avancait l'épée à la main, et lui imposait silence, avec menaces ; il renouvelait cette sommation deux ou trois fois ; et, si l'interrupteur persistait, l'huissier lui coupait un pan de sa saie, assez grand pour que le reste devînt inutile.

On accusait généralement les Gaulois d'un malheureux penchant à l'ivrognerie ; penchant qui prenait sa source à la fois dans la grossièreté des mœurs et dans les besoins d'un climat humide et froid. Les marchands italiens, et surtout les

massaliotes, avaient grand soin d'entretenir ce vice, afin de l'exploiter. Des cargaisons de vin pénétraient dans les recoins les plus reculés du pays, au moyen des fleuves et des rivières affluentes, et ensuite par terre sur des chariots [Diod. Sic., 5] ; de distance en distance se trouvaient des entrepôts de traite ; les Gaulois accouraient de tous côtés pour échanger contre le précieux breuvage leurs métaux, leurs pelleteries, leurs grains, leurs bestiaux, leurs esclaves. Ce commerce était si productif aux traiteurs, que souvent un jeune esclave ne leur coûtait qu'une cruche de vin ; pour la liqueur, dit un historien [Ibid.], on avait l'échanson : aussi n'était-il pas rare de rencontrer sur les chemins des Gaulois ivres morts ou ivres furieux [Ibid.]. Cependant, vers le premier siècle, ce vice ne se remarquait plus, à ce degré de brutalité, que dans les classes inférieures, du moins parmi les nations du midi et de l'est. Le lecteur peut se rappeler combien de défaites sanglantes avait attirées jadis aux armées gauloises l'intempérance des soldats et des chefs, et combien de fois elle avait neutralisé le fruit de leurs victoires. Les nombreuses guerres qui vont suivre ne présenteront pas un seul fait de cette nature ; nouvelle preuve d'un perfectionnement notable dans l'état moral de la race, à l'époque dont nous traitons.

Le lait et la chair des animaux sauvages ou domestiques, surtout la chair de porc fraîche et salée [Strab., 4], formaient la principale nourriture de ces peuplades. Il nous est resté des repas des Gaulois une description curieuse tracée de la main d'un homme qui souvent s'assit à leurs tables, et souvent aussi dut les intéresser par son savoir, ou les divertir par le récit de ses aventures variées : nous voulons parler de Posidonius.

Autour d'une table fort basse, dit le célèbre voyageur, on trouve disposées par ordre des bottes de foin ou de paille : ce sont les sièges des convives. Les mets consistent d'habitude en un peu de pain et beaucoup de viande bouillie, grillée, ou rôtie à la broche : le tout, servi proprement dans des plats de terre ou de bois chez les pauvres, d'argent ou de cuivre chez les riches. Quand le service est prêt, chacun fait choix de quelque membre entier d'animal, le saisit à deux mains, et mange en mordant à même ; on dirait un repas de lions. Si le morceau est trop dur, on le dépèce avec un petit couteau, dont la gaine est attachée au fourreau du sabre. On boit à la ronde dans un seul vase en terre ou en métal, que les serviteurs font circuler ; on boit peu à la fois, mais en y revenant fréquemment. Les riches ont du vin d'Italie et de Gaule, qu'ils prennent pur, ou légèrement trempé d'eau, la boisson des pauvres est la bière et l'hydromel. Près de la mer et des fleuves, on consomme beaucoup de poisson grillé, qu'on, asperge de sel, de vinaigre et de cumin ; l'huile par tout le pays est rare et peu recherchée.

Dans les festins nombreux et d'apparat, la table est ronde, et les convives se rangent en cercle à l'entour ; la place du milieu appartient au plus considéré par la vaillance, la noblesse ou la fortune ; c'est comme le coryphée du chœur. A côté de lui s'assied le patron du logis ; et successivement chaque convive, d'après sa dignité personnelle et sa classe : voilà le cercle des maîtres. Derrière eux se forme un second cercle concentrique au premier, celui des servants d'armes ; une rangée porte les boucliers, l'autre rangée porte les lances ; ils sont traités et mangent comme leurs maîtres<sup>1</sup>. L'hôte étranger avait aussi sa place marquée dans les festins gaulois. D'abord on le laissait discrètement

se délasser et se rassasier à son aise, sans le troubler par la moindre question ; mais à la fin du repas, on s'enquérât de son nom, de sa patrie, des motifs de son voyage ; on lui faisait raconter les mœurs de son pays, celles des contrées diverses qu'il avait parcourues, en un mot, tout ce qui pouvait piquer la curiosité d'un peuple amoureux d'entendre et de connaître [Diod. Sic., 5]. Cette passion des récits était si vive, que les marchands arrivés de loin se voyaient accostés au milieu des foires et assaillis de questions par la foule. Quelquefois même les voyageurs étaient retenus malgré eux sur les routes, et forcés de répondre aux passants [Cés., B. G., 4, 5].

Après des repas copieux, continue le voyageur que nous venons de citer, les Gaulois aiment à prendre les armes et à se provoquer mutuellement à des duels simulés. D'abord, ce n'est qu'un jeu ; ils attaquent et se défendent du bout des mains ; mais leur arrive-t-il de se blesser, la colère les gagne ; ils se battent alors pour tout de bon, avec un tel acharnement, que, si l'on ne s'empressait de les séparer, l'un des deux resterait sur la place. Il était d'usage autrefois, que la cuisse des animaux servis sur table appartînt au plus brave, ou du moins à celui qui se prétendait tel ; si quelqu'un osait la lui disputer, il en résultait un duel à outrance<sup>2</sup>. Ils poussaient si loin le mépris de la mort et l'ostentation du courage, qu'on en voyait s'engager pour telle somme d'argent ou pour tant de mesures de vin à se laisser tuer : montés sur une estrade, ils distribueraient la liqueur ou l'or entre leurs plus chers amis, se couchaient sur leurs boucliers, et tendaient sans sourciller la gorge au fer [Posidon., l. c.]. D'autres, de peur de sembler fuir, se faisaient un point d'honneur de rester sous leurs toits croulants, et de ne se retirer, ni devant l'incendie,

ni devant le flux de l'Océan, ni devant les

**1** Posidon.

Apamens.,

XII, ap.

Athen. **2**

Posidon.

Apam.,

XIII, ap.

Athen., IV,

c. 13.

débordements des fleuves<sup>1</sup>. C'était à ces folles bravades que les Gaulois devaient leur fabuleux renom de race impie, en guerre déclarée avec la nature, qui tirait l'épée contre les vagues, et lançait ses flèches dans la tempête.

L'exploitation des mines et certains monopoles exercés par les chefs de tribus avaient concentré en quelques mains d'énormes capitaux ; de là la réputation d'opulence dont la Gaule jouissait, lors de l'arrivée des Romains, et, beaucoup plus tard encore : c'était le *Pérou* de l'ancien monde. La richesse gauloise passa même en proverbe<sup>2</sup>. La vue des nombreux objets plaqués et étamés dont ce peuple se servait, soit pour les usages domestiques, soit pour la guerre, tels qu'ustensiles de cuisine, armures, harnais des chevaux, joug des mulets, et jusqu'à des chars entiers [**Flor.**, 3, 2], cette vue, disons-nous, dut exagérer chez les premiers voyageurs l'idée de l'opulence du pays, et contribua sans doute à jeter une couleur romanesques sur ces récits faits de bonne foi. A cela se joignaient les habitudes magnifiques et la prodigalité des chefs, qui versaient à pleines mains la fortune de leur famille et de leurs clients, pour parvenir au pouvoir suprême, ou pour capter la multitude. Posidonius parle d'un certain Luern ou



Luer<sup>3</sup>, roi des Arvernes, qui faisait tomber sur la foule une pluie d'or et d'argent chaque fois qu'il paraissait en public [Strab., 4], Il donnait aussi de ces festins grossièrement somptueux, dont nous avons remarqué le goût parmi les Gaulois de la Phrygie, faisant enclore un terrain de douze stades carrées, et creuser dans l'enceinte, des citernes qu'il remplissait de vin, d'hydromel et de bière<sup>4</sup>.

Nulle vie de famille n'existait chez les nations gauloises ; les femmes y étaient tenues dans cet asservissement et cette nullité qui dénotent un état social très imparfait. Le mari avait droit de vie et de mort sur la femme comme sur les enfants [Cés., B. G., 6, 19]. Lorsqu'un homme de haut rang venait à mourir de mort subite ou extraordinaire, on saisisait sa femme ou ses femmes (car la polygamie était en usage parmi les riches), et on les appliquait à la torture ; s'il y avait le moindre soupçon d'attentat aux jours du défunt, les malheureuses victimes périssaient toutes au milieu des flammes, après d'effroyables supplices ; d'ordinaire c'étaient les parents du mari qui poursuivaient ces cruelles exécutions [Ibid.]. Une coutume en vigueur vers le milieu du premier siècle, annonce pourtant qu'à cette époque, la condition des femmes avait déjà subi des améliorations notables : la communauté des biens était admise entre époux. Autant le mari recevait de sa femme, à titre de dot, autant il déposait de son propre avoir ; un état des deux valeurs était dressé, et les fruits mis en réserve : le tout appartenait au survivant [Cés., B. G., 6, 18]. Les enfants restaient sous la tutelle des femmes jusqu'à l'âge de puberté ; un père eût rougi de laisser son fils paraître publiquement en sa présence, avant que ce fils pût manier un sabre et figurer sur la liste des guerriers [Ibid.].

Chez quelques nations de la Belgique, où le Rhin était l'objet d'un culte superstitieux, on trouvait une institution bizarre ; c'était ce fleuve qui éprouvait la fidélité des épouses. Lorsqu'un mari dont la femme était en couches avait quelques raisons de douter de sa paternité, il prenait l'enfant nouveau-né, le plaçait sur une planche, et l'exposait au courant du fleuve. La planche et son précieux fardeau surnageaient-ils librement, l'épreuve était réputée favorable,

1 Ælian, XII, 23 — Aristot. de Morib., III, 10.

2 Plutarque et Suétone, *in Cæsar, passim*. — Cicéron, *Philipp.*, XII et *passim*. — Strabon, IV. — Diodore de Sicile, V. — Josèphe, II, c. 28.

3 Posidon. ap. Athen., IV, c. 13. — Strabon, IV, p. 191.

4 Posidon., XXIII, ap. Athen., IV, c. 13.

tous les soupçons s'évanouissaient, et le Gaulois retournait plein de joie et de confiance au foyer domestique. Si au contraire la planche commençait à enfoncer, l'illégitimité de l'enfant paraissait démontrée, et le père, devenu impitoyable, laissait s'engloutir un être dont l'existence le déshonorait<sup>1</sup>. Cette folle et inhumaine superstition inspira à un poète grec inconnu quelques vers pleins de grâce, qui méritent de trouver place ici.

C'est le Rhin, ce fleuve au cours impétueux, qui éprouve, chez les Gaulois, la sainteté du lit conjugal..... A peine le nouveau-né, descendu du sein maternel, a poussé le premier cri, que l'époux s'en empare ; il le couche sur son bouclier, il court l'exposer aux caprices des flots : car il ne sentira point, dans sa poitrine, battre un cœur de père, avant que le fleuve, juge et vengeur du mariage, n'ait prononcé le fatal arrêt. Ainsi donc aux douleurs de l'enfantement succèdent pour la mère

d'autres douleurs : elle connaît le véritable père, et pourtant elle tremble ; dans de mortelles angoisses, elle attend ce que décidera l'onde inconstante<sup>2</sup>.

Les femmes de la Gaule étaient généralement blanches, d'une taille élégante et élevée ; leur beauté était célèbre chez les anciens<sup>3</sup>. Cependant ces mêmes anciens, soit à tort, soit à raison, accusent les Gaulois d'un vice honteux que produisent trop souvent, dans cet état de société, la grossièreté des mœurs unie à la séquestration des femmes<sup>4</sup>.

Deux ordres privilégiés dominaient en Gaule le reste de la population : l'ordre électif des prêtres, qui se recrutait indistinctement dans tous les rangs, et l'ordre héréditaire des nobles ou chevaliers ; celui-ci se composait des anciennes familles souveraines des tribus et des notabilités récentes créées, soit par la guerre, soit par l'influence de la richesse [Cés., *B. G.*, 6, 13-15]. La multitude se partageait en deux classes ; le peuple des campagnes et le peuple des villes. Le premier formait les tribus ou la clientèle<sup>5</sup> des nobles familles ; le client appartenait au patron dont il cultivait les domaines, dont il suivait l'étendard à la guerre, sous lequel il était membre d'une petite autocratie patriarcale ; son devoir était de le défendre jusqu'à la mort envers et contre tous : abandonner son patron dans une circonstance périlleuse passait pour le comble de la honte et pour un crime [Cés., *B. G.*, 7, 40]. Le peuple des villes, par sa situation en dehors de la vieille hiérarchie des tribus, jouissait d'une plus grande liberté, et se trouvait heureusement placé pour la soutenir et pour l'étendre. Au-dessous de la masse du peuple, venaient les esclaves qui ne paraissent pas avoir été fort nombreux.

Les deux ordres privilégiés firent peser tour à tour sur la Gaule le joug de leur despotisme ; tour à tour ils exercèrent l'autorité absolue et la perdirent par suite de révolutions politiques. L'histoire du gouvernement gaulois offre donc trois périodes bien distinctes : celle du règne des prêtres ou de la *théocratie* ; celle du règne des chefs de tribus ou de l'*aristocratie militaire* ; enfin celle des *constitutions populaires*, fondées sur le principe de l'élection et de la volonté du plus grand nombre. L'époque dont nous nous occupons vit s'accomplir cette dernière et grande révolution ; et des constitutions populaires, quoique encore mal affirmées, régissaient enfin toute la Gaule au milieu du premier siècle. Mais

**1** Julian, epist. XV *ad Maxim. philos.* — Idem, Orat. II, in *Constant. imper.*

**2** Anthol., X, c. 43, ep. 1.

**3** Diodore de Sicile, V, p.309. — *Idem*, V, p. 308. — Athen., XIII, c. 8. — Ammien Marcellin, XV, c.

12.

**4** Diodore de Sicile, V, p. 309. — Strabon, IV, p. 199. — Athenæ, XIII, c. 8.

**5** **Cientes** ; **clientela**. César, *bell. Gall. passim*.

avant d'entrer dans le détail des événements de cette époque, nous devons exposer la situation antérieure du pays, et faire connaître d'abord ses croyances et ses rites religieux, qui furent toujours liés d'une manière plus ou moins intime à son état politique.

Lorsqu'on examine attentivement le caractère des faits relatifs aux croyances religieuses de la Gaule, on est amené à y reconnaître deux systèmes d'idées, deux corps de symboles et de superstitions tout à fait distincts, en un mot, deux religions :

l'une toute sensible, dérivant de l'adoration des phénomènes naturels, et par ses formes ainsi que par la marche libre de son développement rappelant le polythéisme de la Grèce ; l'autre, fondée sur un panthéisme matériel, métaphysique, mystérieuse, sacerdotale, présentant avec les religions de l'Orient la plus étonnante conformité. Cette dernière a reçu le nom de *druidisme*, à cause des Druides qui en étaient les fondateurs et les prêtres ; nous donnerons à la première le nom de *polythéisme* gaulois.

Quand bien même aucun témoignage historique n'attesterait l'antériorité du polythéisme gaulois sur le druidisme, la progression naturelle et invariable des idées religieuses chez tous les peuples du globe suffirait pour l'établir. Mais il n'en est pas ainsi. Les antiques et précieuses traditions des Kimris attribuent à cette race, de la manière la plus formelle et la plus exclusive, l'introduction de la doctrine druidique dans la Gaule et dans la Grande-Bretagne, ainsi que l'organisation d'un sacerdoce souverain. Suivant elles, ce fut le chef de la première invasion, Hu, Heus ou Hesus, surnommé le *puissant*, qui implanta sur le territoire conquis par sa horde le système religieux et politique du druidisme ; guerrier, prêtre et législateur durant sa vie, Hésus jouit en outre d'un privilège commun à tous les fondateurs de théocraties, il fut dieu après sa mort.

Maintenant si l'on demandait comment le druidisme prit naissance chez les Kimris, et de quelle source découlaient ces frappantes similitudes entre sa doctrine fondamentale et la doctrine fondamentale des religions secrètes de l'orient, entre plusieurs de ses cérémonies et les cérémonies pratiquées à Samothrace, en Asie, dans

l'Inde, on ne trouvait point cette question éclaircie par l'histoire. Ni les documents recueillis par les écrivains étrangers, ni les traditions nationales, n'en donnent une solution positive. Mais on peut raisonnablement supposer que les Kimris, durant leur long séjour soit en Asie, soit sur la frontière de l'Asie et de l'Europe, furent initiés à des idées et à des institutions qui, circulant alors d'un peuple à l'autre, parcouraient toutes les régions orientales du monde.

Le druidisme, importé en Gaule par la conquête, s'organisa dans les domaines des conquérants plus fortement que partout ailleurs ; et après qu'il eut converti à sa croyance toute la population gallique et probablement une partie des Ligures, il continua d'avoir au milieu des Kimris, dans l'Armorike et l'île de Bretagne, ses collègues de prêtres les plus puissants et ses mystères les plus secrets.

L'empire du druidisme n'étouffa point cette religion de la nature extérieure qui régnait avant lui en Bretagne et en Gaule. Toutes les religions savantes et mystérieuses tolèrent au-dessous d'elles un fétichisme grossier propre à occuper et à nourrir la superstition de la multitude, et qu'elles ont soin de tenir toujours stationnaire. Tel il resta dans l'île de Bretagne. Mais en Gaule, dans les parties de l'est et du midi, où le druidisme n'avait pas été imposé par les armes, quoiqu'il fût devenu le culte dominant, l'ancien culte national conserva plus d'indépendance, même sous le ministère des Druides, qui s'en constituèrent les prêtres. Il continua d'être cultivé, si j'ose employer ce mot, et suivant la marche progressive de la civilisation et de l'intelligence publique, il s'éleva graduellement du fétichisme à des conceptions religieuses de plus en plus épurées.

Ainsi l'adoration immédiate de la matière brute, des phénomènes et des agents naturels, tels que les pierres, les arbres<sup>1</sup>, les vents et en particulier le terrible *Kirk* ou *Circius*<sup>2</sup>, les lacs et les rivières<sup>3</sup>, le tonnerre, le soleil, etc., fit place avec le temps à la notion abstraite d'esprits ou divinités réglant ces phénomènes, imprimant une volonté à ces agents : de là le dieu *Tarann*<sup>4</sup>, esprit du tonnerre ; le dieu *Vosège*<sup>5</sup>, déification des Vosges, le dieu *Pennin* [Tite-Live, 21, 38] des Alpes, la déesse *Arduinne*<sup>6</sup> de la forêt des Ardennes ; de là le *Génie des Arvernes*<sup>7</sup>, la déesse *Bibracte*<sup>8</sup>, déification de la ville capitale des Édues, le dieu *Némausus*<sup>9</sup> chez les Arécomiques, la déesse *Aventia*<sup>10</sup> chez les Helvètes, et un grand nombre d'autres.

Par un degré d'abstraction de plus, les forces générales de la nature, celle de l'âme humaine et de la société furent aussi déifiées. *Tarann* devint le dieu du ciel, le moteur de l'univers, le juge suprême qui lançait sa foudre sur les mortels. Le soleil, sous le nom de *Bel* et de *Belen*<sup>11</sup>, fut une divinité bienfaisante, qui faisait croître les plantes salutaires et présidait à la médecine. Heus ou Hesus<sup>12</sup>, malgré son origine druidique, prit place dans le polythéisme gaulois, comme dieu de la guerre et des conquêtes ; ce fut probablement une intercalation des Druides. Un bas relief nous montre ce prêtre-législateur couronné de feuillages, à demi nu, une cognée à la main et le genou gauche appuyé sur un arbre qu'il coupe, donnant à ses sujets l'exemple des travaux rustiques<sup>13</sup>. Dans les traditions des Kimriss, Heus a quelquefois le caractère du dieu par excellence, de l'être-suprême<sup>14</sup>. Le génie du commerce reçut aussi les adorations des Gaulois sous le nom de Teutatès<sup>15</sup>, inventeur de tous les arts et protecteur des routes. Les arts manuels avaient leurs divinisés

particulières et une divinité collective.

**1** Maxim. Tyr, *Serm.* XXXVIII. Dans la religion gauloise, comme dans toutes les religions du monde, le fétichisme resta toujours la croyance des classes ignorantes du peuple, aussi voit-on très tard les prêtres et les conciles chrétiens tonner encore contre les adorateurs des pierres et des arbres. Nous reviendrons sur ce sujet dans la suite de cet ouvrage.

**2** Sénèque, *Quæstion. natur.*, V, c. 17.

**3** Posidon. ap. Strabon, IV, p. 188. — Orose, V, c. 16. — Gregoire de Tours, *de Glor. confess.*, c. 5.

**4** **Taranis**, Lucain, *Pharsal.*, I, v. 446. — **Terann** (gaél.), **Tarana** (cym. corn. et arm.) *Tonnerre*.

**5** *Inscript.* Grut., p. 94, num. 10.

**6** **Ardoinne**. *Inscript.* Gruter., p. 40. num. 9. — In al. *Inscript.* **Deana Arduinna**. D. Martin. *Diction. topog.* V° **Arduenna**.

**7** **Genio Arvernorum**. Reines. append. 5.

**8** **Dee Bibracti**. in duab. *Inscr.* Cf. Dom Bouquet, p. 24.

**9** Grut. p. III, num. 12. — Spon., p. 169.

**10** Deæ Aventin et gen. incolar. Grut. p. 110, num. 2.

**11** **Belenus**. Auson. *carm.* II, de profess. Burdigal. — Tertullian. *Apolog.* c. xxiv. — Hérodiën rapporte que ce Dieu était adoré à Aquilée. — *Inscript. div.* Ritter. p. 257.

**12** **Hesus**. Lucain, *Phars.* I, v. 445. — **Heusus**. Lactance, *Divin. Inst.*, I, c. 21. **Esus**. *Inscr. aræ.*

Paris. — **Hu-Cadarn** (Hu le Puissant), dans les traditions et poésies du pays de Galles, *Archæolog.* of Wales. *Passim*.

**13** Fameux bas-relief trouvé sous l'église de Notre-Dame de Paris ce 1730.

**14** Welsh *Acheolog.* ap Edw. Davies. p. 110.

**15** **Teutates**. Lucain, *Phars.*, I, c. — Lactance, I, c. — Minuc. Félix. c. 30. — Le nom de Teutatès rappelle le dieu Theut des Phéniciens et d'une grande partie de l'Orient. Si l'on songe que les Phéniciens propageaient volontiers leur religion chez les



peuples au milieu desquels ils s'établissaient, et qu'ils introduisirent ainsi le culte de ce même Teutatès en Espagne (Mercurium Teuteten. Tite-Live, XXVI, c. 44) ; si l'on songe en outre qu'ayant commercé les premiers avec les Gaulois encore sauvages, ils ont dû chercher à leur inspirer respect pour les relations commerciales et pour les voyageurs, en répandant le culte d'un dieu qui protégeait les foules et l'industrie ; on sera tenté, peut-être avec quelque raison, d'attribuer au Teutatès gaulois une origine phénicienne.

Enfin le symbole des arts libéraux, de l'éloquence et de la poésie, fut déifié sous la figure d'un vieillard armé, comme l'Hercule grec, de la massue et de l'arc, mais que ses captifs suivaient gaiement, attachés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui sortaient de sa bouche : il portait le nom d'Ogmios [**Lucain, *Hercul. Gall.***]. On voit qu'avec de légères différences, c'était l'Olympe des Grecs et des Romains presque complet.

Des rapports si frappants ne furent pas sans étonner les observateurs romains, qui retrouvaient en Gaule tous leurs dieux. Les Gaulois, dit César, reconnaissent Mercure, Apollon, Jupiter, Mars et Minerve. Mais ils ont pour Mercure une vénération particulière. Leur croyance à l'égard de ces divinités est presque la même que la croyance des autres peuples ; ils regardent Mercure comme l'inventeur de tous les arts ; ils pensent qu'il préside aux chemins et qu'il a une grande influence sur le commerce et les richesses, qu'Apollon éloigne les maladies, qu'on doit à Minerve les éléments de l'industrie et des arts mécaniques, que Jupiter régit souverainement le ciel, et que Mam est le Dieu de la guerre [**Bell. Gall., 6, 17**].

La ressemblance se changea même en une entière

identité ; lorsque la Gaule, soumise à la domination de Rome, eut subi, quelques années seulement, l'influence des idées romaines. Alors le polythéisme gaulois honoré et favorisé par les empereurs, après un règne brillant, finit par se fondre dans le polythéisme de l'Italie, tandis que le druidisme, ses mystères, sa doctrine, son sacerdoce étaient cruellement proscrits et furent éteints dans des flots de sang. Cette fortune si différente des deux religions et les rapports qu'elle eut avec la situation politique du pays, nous occuperont plus en détail dans la suite de cet ouvrage ; qu'il nous suffise pour le moment d'avoir marqué leur séparation et fait connaître leurs caractères distinctifs : nous allons passer à l'examen du druidisme.

Les Druides enseignaient que la matière et l'esprit sont éternels ; que l'univers, bien que soumis à de perpétuelles variations de forme, reste inaltérable et indestructible dans sa substance ; que l'eau et le feu sont les agens tout-puissants de ces variations et, par l'effet de leur prédominance successive, opèrent les grandes révolutions de la nature<sup>1</sup> ; qu'enfin l'âme humaine au sortir du corps va donner la vie et le mouvement à d'autres êtres<sup>2</sup>. L'idée morale de peines et de récompenses n'était point étrangère à leur système de métempsycose : ils considéraient les degrés de transmigration inférieurs à la condition humaine comme des états d'épreuve ou de châtement ; ils avaient même un *autre monde*<sup>3</sup> semblable à celui-ci, mais où la vie était constamment heureuse. L'âme qui passait dans ce séjour d'élection y conservait son identité, ses passions, ses habitudes ; le guerrier y retrouvait son cheval, ses armes et des combats ; le chasseur avec ses chiens continuait à y poursuivre le buffle et le loup dans d'éternelles forêts ; le prêtre à

instruire les fidèles ; le client à servir son patron. Ce n'étaient point des ombres, mais des hommes vivant d'une vie pareille à celle qu'ils avaient menée sur la terre. Toutes relations ne cessaient pas entre les habitants du pays des âmes, et ceux qu'ils avaient laissés ici-bas, et la flamme des bûchers pouvait leur porter des nouvelles de notre monde :

**1** Strabon, IV, p. 197. — César, *Bell. Gall.*, IV, 14. — Mela, III, 2. — Ammien Marcellin, XV, 9. — Valère Maxime, II.

**2** César, VI, 14. — Diodore de Sicile, V, p. 306. — Valère Maxime, II, 9.

**3** Lucain, *Pharsale*, I, V. — Mela, III, 2.

aussi durant les funérailles on brûlait des lettres que le mort devait lire ou qu'il devait remettre à d'autres morts [**Diod. Sic., V**].

Cette croyance, en augmentant chez les Gaulois le mépris de la vie, entretenait leur ardeur guerrière. Comme toutes les superstitions fortes, elle donna naissance à des dévouements admirables et à des actions atroces. Il n'était pas rare de voir des fils, des femmes, des clients, se précipiter sur le bûcher pour n'être point séparés du père, du mari, du patron qu'ils pleuraient. La tyrannie s'empara de ces touchantes marques d'affection et les transforma en un devoir affreux. Dès qu'un personnage important avait fermé les yeux, sa famille faisait égorger un certain nombre de ses clients et les esclaves qu'il avait le plus aimés<sup>1</sup> ; on les brûlait ou on les enterrait à ses côtés, ainsi que son cheval de bataille, ses armes et ses parures, afin que le défunt pût paraître convenablement dans l'autre vie et y conserver le rang dont il jouissait dans celle-ci. La foi des Gaulois en ce monde à venir était si ardente et si ferme, qu'ils y

renvoyaient souvent la décision de leurs affaires d'intérêt ; souvent aussi ils se prêtaient mutuellement de l'argent payable après leur commun décès<sup>2</sup>.

Ces deux notions combinées de la métempsychose et une vie future formaient la base du système philosophique et religieux des Druides, mais leur science ne se bornait pas là. Ils prétendaient connaître la nature des choses, l'essence et la puissance des dieux ainsi que leur mode d'action sur le monde, la grandeur de l'univers, celle de la terre, la forme et les mouvements des astres, la vertu des plantes, les forces occultes qui changent l'ordre naturel et dévoilent l'avenir : en un mot ils étaient métaphysiciens, physiciens, astronomes, médecins, sorciers et devins<sup>3</sup>.

Malheureusement pour l'histoire rien n'est resté de toutes ces discussions métaphysiques qui agitaient si vivement les prêtres de la Gaule dans leurs solitudes. Le peu que nous savons de leur astronomie fait penser qu'ils ne s'étaient pas appliqués sans succès à cette science, du moins à sa partie pratique ; l'observation des phénomènes planétaires jouant un rôle important dans tous leurs rites religieux comme dans beaucoup d'actes de leur vie civile. Leur année se composait de lunaisons. Leur mois commençait non à la syzygie ou nouvelle lune, ni à la première apparition de cet astre, mais au premier quartier, lorsque près de la moitié de son disque est éclairée [**Pline, 16, 44**] ; phénomène invariable, tandis que la syzygie dépend toujours d'un calcul et que le temps de la première apparition est sujet à des variations. Leur plus longue période d'années ou siècle était de trente ans [**Ibid.**], au bout desquels il y avait concordance entre l'année civile et l'année solaire ;

c'est-à-dire que les points cardinaux des équinoxes et des solstices, chaque trentième année civile, revenaient au même quantième des mêmes lunes. Ce retour suppose nécessairement dans le calendrier une intercalation de onze lunes en trente ans, ou, ce qui est la même chose, sur les trente années, onze années de treize lunes. Par le moyen de cette intercalation les lunaisons demeuraient attachées sensiblement aux mêmes saisons, et à la fin du siècle gaulois il s'en fallait seulement d'un jour et de dix heures que la concordance de l'année civile avec la révolution solaire fut complète ; différence qui pouvait se corriger aisément<sup>4</sup>, et qu'ils faisaient sans doute disparaître. Ces résultats prouvent que

<sup>1</sup> César, Bell. Gall., VI, 19. — Mela, III, 2.

<sup>2</sup> Mela, III, 2. — Valère Maxime, II, 9.

<sup>3</sup> César, Bell. Gall., VI, 3. — Mela, III, 2. — Pline, XVI, 44.

<sup>4</sup> Fréret, *Œuvres complètes*, t. XVIII, p. 226, Edit. in-12, Paris, 1796.

les Druides recueillaient des observations et se livraient à des études suivies. Le sixième jour de la lune était donc chez les Gaulois un jour sacré qui ouvrait le mois, l'année et le siècle, et présidait aux plus augustes solennités de la religion. On représentait souvent les Druides tenant dans leurs mains un croissant pareil au croissant de la lune à son premier quartier<sup>1</sup>. Cette supputation du temps par lunaisons fit dire aux Romains que les Gaulois mesuraient la durée par nuits et non par jours ; usage qu'ils attribuaient à l'origine infernale de ce peuple et à sa descendance du dieu Pluton [César, 6, 18].

La médecine des Druides était fondée presque uniquement sur la magie, quoique les herbes qu'ils

employaient, telles que la sélage et la jusquiame, rie fassent point dénuées de toute propriété naturelle. Mais leur recherche et leur préparation devaient être accompagnées d'un cérémonial bizarre et de formules mystérieuses, d'où elles étaient censées tirer, au moins en grande partie, leurs vertus salutaires. Ainsi il fallait cueillir le samolus à jeun et de la main gauche, l'arracher de terre sans le regarder, et le jeter de la même manière dans les réservoirs où les bestiaux allaient boire ; c'était un préservatif contre leurs maladies<sup>2</sup>. La sélage, espèce de mousse qui croît dans les lieux ombragés des montagnes et dans les fentes des rochers, et qui agit assez violemment comme purgatif, demandait pour être récoltée bien plus de précautions encore. On s'y préparait par des ablutions et une offrande de pain et de vin ; on partait nu pieds, habillé de blanc ; sitôt qu'on avait aperçu la plante, on se baissait comme par hasard, et glissant sa main droite sous son bras gauche, on l'arrachait sans jamais employer le fer, puis on l'enveloppait d'un linge qui ne devait servir qu'une fois [Pline, 24, 11]. C'était un autre cérémonial pour la verveine, très estimée comme un remède souverain contre les maux de tête. Mais de tous les spécifiques de la médecine druidique, aucun ne pouvait être mis en parallèle avec le fameux gui de chêne ; il réunissait à lui seul plus de vertus que tous les autres ensemble, et son nom exprimait l'étendue de son efficacité : les Druides l'appelaient d'un mot qui signifiait *guérit-tout* [Pline, 16, 44].

Le gui est une plante vivace et ligneuse qui ne croit point dans la terre, mais sur les branches des arbres où elle semble greffée ; elle y végète dans toutes les saisons et s'y nourrit de leur sève par ses racines fixées dans leur écorce. Ses fleurs taillées

en cloche, jaunes et ramassées par bouquets, paraissent à la fin de l'hiver, en février ou en mars, quand les forêts sont encore dépouillées de feuilles : elles produisent de petites baies ovales, molles et blanches, qui mûrissent en automne. Le gui se trouve communément sur le pommier, le poirier, le tilleul, l'orme, le frêne, le peuplier, le noyer, etc., rarement sur le chêne dont ses radicules ont peine à pénétrer l'écorce<sup>3</sup>.

A cette rareté qui avait mis en grand crédit le gui né sur cet arbre, se joignait la vénération dont le chêne lui-même était l'objet, car les Druides habitaient des forêts de chêne, et n'accomplissaient aucun sacrifice où le chêne ne figurât [Pline, 16, 44]. Ils croyaient qu'il y était cerné du ciel par une main divine [*Ibid.*]. L'union de leur arbre sacré avec une plante dont la verdure perpétuelle rappelait l'éternité

<sup>1</sup> Bas-relief d'Autun. — Montfaucon. *Antiquité dévoilée*.

<sup>2</sup> Pline, XXIV, c. 2. — On croit que le *samolus* est la plante aquatique que nous nommons *mouron d'eau*.

<sup>3</sup> Pline, XVI, c. 44. — M. Decandolle, qui a beaucoup herborisé en France et dans les pays voisins, n'a jamais rencontré le gui de chêne. L'auteur de l'article **gui**, dans le Dictionnaire des Sciences médicales, énonce l'avoir vu une seule fois. Duhamel le croyait plus commun. (Valmont-Bomare. Dict. hist. nat. t. III)

du monde, était à leurs yeux un symbole qui ajoutait aux propriétés naturelles du gui des propriétés occultes. On le cherchait avec soin dans les forêts, et lorsqu'on l'avait trouvé, les prêtres se rassemblaient, pour l'aller cueillir en grande pompe. Cette cérémonie se pratiquait en hiver, à l'époque de la floraison, lorsque la plante est le

plus visible, et que ses longs rameaux verts, ses feuilles, et les touffes jaunes de ses fleurs, enlacés à l'arbre dépouillé, présentent seuls l'image de la vie au milieu d'une nature stérile et morte [*Virg., **Ænéid.**, 6, v. 205*].

C'était le sixième jour de la lune que le gui devait être coupé, et il devait tomber non pas sous le fer, mais sous le tranchant d'une faucille d'or. Une foule immense accourait de toutes parts pour assister à la fête ; et les apprêts d'un grand sacrifice et d'un grand festin étaient faites sous le chêne privilégié. A l'instant marqué, un Druide en robe blanche montait sur l'arbre, la serpe d'or à la main, et tranchait la racine de la plante, que d'autres Druides recevaient dans une saie blanche, car il ne fallait pas qu'elle touchât la terre [*Pline, 16, 44*]. Alors on immolait deux taureaux blancs dont les cornes étaient liées pour la première fois, et l'on priaït le ciel de rendre son présent salutaire à ceux qu'il en avait gratifiés [*Ibid.*]. Le reste de la journée se passait en réjouissances<sup>1</sup>.

Le gui de chêne, comme nous l'avons dit, était aux yeux des Gaulois un remède universel ; spécialement il passait pour un antidote à tous les poisons, et pris par infusion, il guérissait la stérilité [*Pline, 16, 44*]. Tout porte à croire que les Druides faisaient commerce de cette panacée, dont la vente devait produire à leur ordre une source inépuisable de revenus<sup>2</sup>.

L'Armorike, mais surtout l'île de Bretagne acquirent une haute célébrité pour tout ce qui concernait la magie ; et les récits extraordinaires publiés par les voyageurs sur les prodiges dont cette île ainsi que les petites îles de l'archipel armoricain étaient le théâtre, mirent la réputation



des Druides au-dessus même de celle des Mages de la Perse [Pline, 29, 1]. L'art de la divination ne fut pas cultivé avec moins de soin par ces prêtres, qui prétendaient connaître l'avenir, moitié par conjecture, moitié par les signes mystérieux qu'ils savaient lire dans le vol des oiseaux, et dans les victimes des sacrifices [Cicéron, *divin.*, I]. Ils fabriquaient aussi des talismans, dont la vertu garantissait de tous les accidents de la vie ; tels étaient les chapelets d'ambre que les guerriers portaient sur eux dans les batailles pour éloigner la mort, et qu'au retrouve souvent enfouis à leur côté dans les tombeaux<sup>3</sup>. Mais aucun de ces préservatifs sacrés ne pouvait soutenir la comparaison avec l'œuf symbolique, connu sous le nom d'*œuf de serpent* [Pline, 29, 3].

**1** Un usage général en France dans le moyen âge et pratiqué encore de nos jours dans quelques localités, se rattache, sans le moindre doute, à cette vieille superstition de nos pères. Le premier jour de l'année, des troupes d'enfants parcouraient les rues, en frappant aux portes et en criant **au gui l'an né !** ou **au gui d'an neuf !** C'était probablement dans cette forme que la récolte du gui était publiée chez les Gaulois ; probablement aussi elle se pratiquait au renouvellement de l'année qui, dans cette hypothèse, aurait eu lieu au sixième jour de la lune de mars. **2** La croyance aux vertus occultes du gui se conserve en France, pendant le moyen âge, parmi le peuple et même parmi les médecins ; il n'y a pas encore longtemps que l'eau distillée de gui de chêne était fort en crédit dans les pharmacies. Le gui n'est pourtant pas une substance complètement inerte. De célèbres praticiens du dernier siècle, Boerhaave, Van-Swieten et Déheau, assurent l'avoir employé avec succès dans les affections nerveuses ; mais aujourd'hui l'usage en est tout à fait abandonné. L'écorce de ce végétal et ses baies amères et visqueuses possèdent une faculté astringente assez active ; du reste le gui de chêne ne diffère en rien de celui qui pousse sur les autres arbres. **3** L'ambre est signalé par les prêtres chrétiens comme une substance employée à la magie. S. Elig. *de*

Ce prétendu œuf, qui paraît bien n'avoir été autre chose qu'une *échinite* ou pétrification d'oursin de mer<sup>1</sup>, présentait la figure d'une pomme de moyenne grosseur dont la substance dure et blanchâtre était recouverte de fibres et d'excroissances pareilles aux tentacules du polype. La religion n'était pas étrangère au choix que les Druides avaient fait de ce fossile et à l'origine qu'ils lui supposaient, car ces idées d'œuf et de serpent rappellent l'œuf cosmogonique des mythologies orientales, ainsi que la métempsycose et l'éternelle rénovation dont le serpent était l'emblème. Au reste, ils répandaient sur la formation et sur la conquête de ce précieux talisman des fables absurdes, auxquelles pourtant le plus célèbre des naturalistes de antiquité semble ne pas refuser toute croyance. *Durant l'été, raconte-t-il [Pline, 29, 3], on voit se rassembler dans certaines cavernes de la Gaule des serpents sans nombre, qui se mêlent, s'entrelacent, et avec leur salive, jointe à l'écume qui suinte de leur peau, produisent cette espèce d'œuf. Lorsqu'il est parfait, ils l'élèvent et le soutiennent en l'air par leurs sifflements ; c'est alors qu'il faut s'en emparer, avant qu'il ait touché la terre. Un homme aposté à cet effet s'élance, reçoit l'œuf dans un linge, saute sur un cheval qui l'attend, et s'éloigne à toute bride, car les serpents le poursuivent jusqu'à ce qu'il ait mit une rivière entre eux et lui. Pour que cet œuf fût réputé de bon aloi au jugement des Druides, il devait surnager lorsqu'on le plongeait dans l'eau, même entouré d'un cercle d'or ; il fallait aussi qu'il eut été enlevé, à une certaine époque de la lune [Ibid.]. Quand il avait été éprouvé, on l'enchâssait précieusement, et on le suspendait à son cou ; il était doué d'une vertu miraculeuse pour faire gagner les procès et*

ouvrir un libre accès auprès des rois. Les Druides le portaient parmi leurs ornements distinctifs [*Ibid.*] ; ils ne refusaient pourtant pas de s'en défaire à très haut prix, en faveur des riches Gaulois qui avaient des procès ou voulaient faire leur cour aux puissants [*Ibid.*].

Des magiciennes et des prophétesses étaient affiliées à l'ordre des Druides, mais sans partager ni les prérogatives, ni le rang élevé du sacerdoce : elles servaient d'instrument aux volontés des prêtres ; elles rendaient des oracles, présidaient à certains sacrifices, et, accomplissaient des rites mystérieux, d'où les hommes étaient sévèrement exclus. Leur institut leur imposait, de la façon la plus bizarre, tantôt la violation des lois de la pudeur, tantôt la violation des lois de la nature : ici la prêtresse ne pouvait dévoiler l'avenir de l'homme qui l'avait profanée ; là elle se vouait à une virginité perpétuelle ; ailleurs, quoique mariée, elle était astreinte à de longs célibats. Quelquefois ces femmes devaient assister à des sacrifices nocturnes, toutes nues, le corps teint de noir [*Pline*, 22, 2], les cheveux en désordre, s'agitant, dans ces transports frénétiques, une torche enflammée à la main [*Tacite, Annal.*, 14].

C'était sur des écueils sauvages, au milieu, des tempêtes de l'archipel armoricain, que les plus renommées de ces magiciennes avaient placé leur résidence. Le navigateur gaulois n'abordait qu'avec respect et terreur leurs îles redoutées ; on disait que plus d'une fois des étrangers, assez hardis pour y descendre, avaient été repoussés par les ouragans, par la foudre et par d'effrayantes visions [*Plutarque, de Oracul. cess.*].

L'oracle de *Séna*, plus que tous les autres, attirait

les navigateurs de la Gaule. Cette île située vis à vis du cap le plus occidental de l'Armorique, renfermait un

**1** Fréret, *Œuvres complètes*, tom. XVIII, p. 211.

collège de neuf vierges qui, de son nom, étaient appelées *Sènes*<sup>1</sup>. Pour avoir le droit de les consulter, il fallait être marin, et encore avoir fait le trajet dans ce seul but [*Mela*, 3, 5]. On croyait à ces femmes un pouvoir illimité sur la nature : elles connaissaient l'avenir ; elles guérissaient les maux incurables ; la mer se soulevait ou s'apaisait, les vents s'éveillaient ou s'endormaient à leurs paroles ; elles pouvaient revêtir toute forme, emprunter toute figure d'animaux [*Ibid.*].

Un autre collège de prêtresses, soumises à une autre règle, habitait un des îlots qui se trouvent à l'embouchure de la Loire. Celles-ci appartenaient toutes à la nation des Nannètes. Quoiqu'elles fussent mariées, nul homme n'osait approcher de leur demeure ; c'étaient elles qui à des époques prescrites, venaient visiter leurs maris sur le continent. Parties de l'île, à la nuit close, sur de légères barques qu'elles conduisaient elles-mêmes, elles passaient la nuit dans des cabanes préparées pour les recevoir ; mais dès que l'aube commençait à paraître, s'arrachant des bras de leurs époux, elles couraient à leurs nacelles, et regagnaient leur solitude à force de rames [*Strabon*, 4].

Une fois chaque année, si l'on en croit les écrivains anciens, ces femmes célébraient une fête sanguinaire, où elles-mêmes étaient meurtrières et victimes. Il leur était ordonné d'abattre et de reconstruire le toit de leur temple, tous les ans, dans l'intervalle d'une nuit à l'autre [*Ibid.*] ;

cérémonie symbolique qui retraçait sans doute le dogme fondamental du druidisme. Au jour marqué, aussitôt que le premier rayon du soleil avait brillé, couronnées de lierre et de vert feuillage [*Dionys., perieget.*, v. 565 et seq.], elles se rendaient au temple ; là chacune se hâtait de démolir l'ancien toit, de briser sa charpente, de disperser le chaume qui le recouvrait ; puis elles travaillaient avec ardeur à porter et à poser les matériaux du nouveau. Mais si l'une d'elles, par malheur, laissait tomber à terre quelque chose de ces matériaux sacrés, elle était perdue ; un horrible cri, poussé par toute la bande, était son arrêt de mort ; transportées d'une frénésie soudaine, toutes accouraient se jeter sur leur compagne, la frappaient, la mettaient en pièces, et semaient çà et là ses chairs sanglantes [*Strabon*, 4]. Les Grecs crurent retrouver dans ces abominables rites le culte non moins abominable de leur Bacchus<sup>2</sup> ; ils assimilèrent aussi aux orgies de Samothrace d'autres orgies druidiques, célébrées dans une île voisine de la Bretagne [*Strabon*, 4], on les voyageurs n'abordaient pas, mais d'où retentissaient au loin, sur la mer, des cris furieux et l'harmonie bruyante des cymbales.

La religion druidique avait sinon institué, du moins multiplié en Gaule les sacrifices humains; elle professait que la vie d'un homme pouvait être rachetée par la vie d'un autre homme [*Cés., B. G.*, 4, 16], comme s'il eût dépendu du prêtre de conjurer une transmigration imminente, en livrant aux agents de la métempsycose une autre créature de la même espèce. C'était donc autant par intérêt superstitieux que par vengeance barbare, que les Gaulois massacrèrent longtemps leurs prisonniers de guerre ; la même superstition leur fit chercher dans le sein d'un ennemi torturé les secrets de leur propre destinée, ou le succès d'une bataille prochaine et

l'avenir de leur patrie. De vieilles femmes, aux pieds nus, aux cheveux blancs, aux vêtements biens retenus par une ceinture garnie

**1 Galli Senas vocant.** Mela, III, c. 5. — On trouve dans les manuscrits, *Gallizenas*, *Gallisenas*, *Galligenas*, *Barrigenas* et d'autres variantes plus ou moins corrompues. — *Sena* est aujourd'hui l'île de *Sain*.

**2 Hic chorus ingens**  
**Feminel cœtus pulchri colit orgia Bacchi.**

Fest. Avien. Orbis peripl. — Dionys. perieg. v. 565 et sqq.

d'airain [Strabon, 7], accompagnaient chez les Kimris transrhénans toutes les expéditions militaires ; et, dressaient au milieu du camp leur appareil de sorcellerie, consistant en une énorme chaudière de cuivre, de longs couteaux et un escabeau. Lorsque ces hideuses prêtresses avaient choisi une victime parmi les captifs, elles la garottaient, et la suspendaient au dessus de la chaudière ; une d'elles, montant sur l'escabeau, la frappait à la gorge, et recevait le sang dans une coupe : la couleur de ce sang, sa rapidité, sa direction faisaient autant de signes prophétiques qu'on interprétait ; ses compagnes se partageaient ensuite les membres et les entrailles palpitantes [Strabon, 7].

En Gaule, c'étaient les hommes qui présidaient à ces superstitions barbares ; ils perçaient la victime au-dessus du diaphragme, et tiraient leurs pronostics de la pose dans laquelle elle tombait, des convulsions de ses membres, de l'abondance et de la couleur de son sang [Diod. Sil., 5] ; quelquefois ils la crucifiaient à des poteaux dans l'intérieur des temples, ou faisaient pleuvoir sur elle, jusqu'à la

mort, une nuée de flèches et de dards [Strabon, 4].

Le cérémonial le plus usité et le plus solennel, pour les sacrifices humains, était aussi le plus affreux. On construisait en osier ou en foin un immense colosse à figure humaine, on le remplissait d'hommes vivants, on le plaçait sur un bûcher, un prêtre y jetait une torche brûlante, et le colosse disparaissait bientôt dans des flots de fumée et de flammes [Cés., *B. G.*, 6, 16 – Strabon, 4]. Alors le chant des Druides, la musique des bardes, les acclamations de la foule, couvraient les cris des victimes, et le Gaulois crédule croyait avoir sauvé les jours de sa famille, prolongé les siens, affermi la gloire de sa patrie, et fait monter vers le ciel un encens de prédilection. Au reste le polythéisme gaulois n'était pas moins cruel que le druidisme : les autels de Tarann et de Teutatès ne virent pas couler moins de sang que le chêne consacré à Hésus ou les orgies de l'Armorike<sup>1</sup>.

Détournons nos regards de ces horreurs qui, hâtons-nous de le dire, n'étaient heureusement plus qu'un souvenir, à l'époque dont nous retraçons le tableau. A cette époque, si le colosse d'osier s'ouvrait encore, si des voix humaines sortaient encore du milieu des flammes, c'étaient les voix des malfaiteurs condamnés par la justice à la peine capitale ; car la loi, chez les Gaulois, dérivant d'une source céleste, le châtement était infligé au nom de la religion, par le ministère des prêtres. Les meurtriers, les brigands, les voleurs, subissaient ainsi le supplice du feu [Cés., *B. G.*, 6, 16]. Un historien affirme il est vrai, qu'à défaut de criminels, le bûcher recevait quelquefois des innocents [Cés., *B. G.*, 4, 16] ; mais les victimes volontaires ne manquaient jamais chez ce peuple, prodigue de sa vie ; et les fanatiques qui se tuaient

pour accompagner au pays des âmes un père, un ami, un patron, ne reculaient pas devant quelques souffrances de plus quand il s'agissait de sauver ses jours. C'était aux Druides qu'appartenait la garde des condamnés réservés aux sacrifices privés et publics ; ils les tenaient quelquefois jusqu'à cinq années en prison, pour en disposer plus avantageusement ; et lorsque, par l'adoucissement des mœurs, les immolations humaines devinrent très rares ; ils firent payer chèrement aux riches malades le privilège de pareilles victimes. Pour la foule qui n'y pouvait prétendre, des dons votifs les remplacèrent, et d'immenses richesses en lingots d'or et d'argent, en monnaies, en vases précieux, en butin conquis sur l'ennemi, s'accumulèrent dans les temples, et dans les lacs sacrés. Elles y restaient en sûreté, quoique ces lacs et

**1** Lucien, *Pharsale*, I, v. 444 et sqq. ; III, v. 400 et sqq. — Lactance, *Divin. Instit.*, I, 21. — Minuc. Felix, c. 30.

ces temples fussent la plupart du temps sans clôture ni gardien ; mais nul n'eût osé porter une main sacrilège sur cette propriété des dieux<sup>1</sup>.

Il est temps que nous exposions l'organisation du sacerdoce druidique ainsi que l'étendue de ses prérogatives ; et d'abord il renfermait trois degrés de hiérarchie : les *Druides* proprement dits, les *Ovates* ou *Vates*<sup>2</sup> et les *Bardes*<sup>3</sup>.

Les Druides ou *hommes des chênes*<sup>4</sup> devaient ce nom à la vie solitaire qu'ils menaient dans de vieilles forêts consacrées au culte, et qui étaient de préférence des forêts de chênes [*Mela.*, 3, 2]. Ils formaient la classe supérieure et savante de l'ordre, car l'étude des hautes sciences religieuses et civiles, de la théologie, de la morale, de la



législation leur était dévolue exclusivement<sup>5</sup>.

L'éducation publique faisait aussi partie de leurs attributions, et n'en était pas la moins importante. Leur enseignement tout verbal était rédigé en vers pour qu'il se gravât mieux dans la mémoire. Ils n'écrivaient rien, ou du moins, lorsque, par suite des relations commerciales avec Massalie, l'usage des caractères grecs fut devenu commun dans la Gaule [Cés., *B. G.*, 6, 14], ils ne permirent pas aux profanes de rien écrire de ce qu'ils enseignaient.

Les Ovates étaient chargés de la partie extérieure et matérielle du culte et de la célébration des sacrifices. En cette qualité, ils étudiaient spécialement les sciences naturelles appliquées à la religion : l'astronomie, la divination par les oiseaux et par les entrailles des victimes, la médecine, en un mot, ce que les Grecs entendaient sous le nom de *physiologie*<sup>6</sup>. Ils vivaient dans la société, dont ils dirigeaient en grande partie les mouvements. Au sein des villes, à la cour des chefs, à la suite des armées, dans toutes les circonstances de la vie, ils imposaient la volonté du corps puissant dont ils étaient les interprètes: aucune cérémonie publique ou privée, aucun acte civil ou religieux ne pouvait s'accomplir sans leur ministère.

Le troisième et dernier degré du sacerdoce comprenait les Bardes, qui étaient les poètes sacrés et profanes de la Gaule<sup>7</sup>. Comme les Ovates, ils menaient la vie séculière; leur ministère était tout d'instruction et de plaisir : c'étaient eux qui récitaient, dans les assemblées du peuple, les traditions nationales, au foyer du chef, les traditions de la famille ; eux qui animaient les guerriers sur le champ de bataille, célébraient leur gloire après le succès, et distribuaient à tous le blâme et l'éloge, avec une liberté que pouvait seule

donner un caractère inviolable<sup>8</sup>. Aussi l'autorité de leurs paroles était grande et l'effet de leurs vers tout-puissant sur les âmes. Souvent on les vit, dans les guerres intestines de la Gaule, désarmer, par leur seule intervention, des combattants furieux, et arrêter l'effusion du

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, VI, 17. — Diodore de Sicile, V, p. 305 — Strabon, IV, p. 188.

<sup>2</sup> *ÿÛôâéò*. Strabon, V, p. 197. — *Eubages*, ou plutôt *Eubates*. Ammien Marcellin, XV, 9. — Dans les traditions galloises, *Ovydd*, *Archæblog. of Wal. passim*. — W. Owen, *pref. of Llywarç Hen*. p. 21 et suiv.

<sup>3</sup> *Bardi*, *ÂÛñäïé*, *Bard* (gaël.), *Bardd* (cymr.), *Barz* (armor.). **Bardus gallicè cantor appellatur**. Fest., epit. col. 258.

<sup>4</sup> *Druides*, *Δñôüääé*, *Drysidæ* : *Derwydd*, *Derwyddon*, en langue kimrique. *Derw* (cymr.), *Deru* (armor.), *Dair* (gaël.) : chêne. Diodore de Sicile traduit en grec le mot Druides par *Óññüîßääé*, qui signifie aussi *hommes des chênes*.

<sup>5</sup> Diodore de Sicile, V, p. 308 — Strabon, IV, p. 197. — Ammien Marcellin, XV, 9.

<sup>6</sup> Strabon, IV, p. 197. — Diodore de Sicile, l. c. — Ammien Marcellin, XV, 9 — Cicéron, *de Divinat.*, I, p. 270.

<sup>7</sup> Strabon, IV, p. 197. — Diodore de Sicile, V, p. 308. — Posidon. ap. Athen., IV, 13. — Lucien, *Pharsale*, I, v. 449.

<sup>8</sup> Ammien Marcellin, XV, 9. — Diodore de Sicile, V, p. 308. — Lucan, I, v. 447.

sang<sup>1</sup> : à l'harmonie touchante de leurs lyres, disait un écrivain de l'antiquité, les passions les plus sauvages s'apaisent, comme les bêtes féroces au charme du magicien [**Diod. Sic.**, 5]. En chantant, ils s'accompagnaient sur un instrument appelé *rotte*, qui avait beaucoup de ressemblance avec la lyre

des Hellènes<sup>2</sup>.

L'ordre des Druides était électif, et comme il possédait le monopole de l'éducation, il pouvait à loisir se former des adeptes, au moyen desquels il se recrutait. Le temps du noviciat, mêlé de sévères épreuves, et passé, dans la solitude, au fond des bois ou dans les cavernes des montagnes, durait quelquefois vingt ans ; car il fallait apprendre de mémoire cette immense encyclopédie poétique qui contenait la science du sacerdoce<sup>3</sup>. Chacune des deux classes inférieures de la hiérarchie étudiait la partie relative à son ministère; mais le Druide devait tout savoir. Un Druide suprême ou grand pontife investi, pour toute sa vie, d'une autorité absolue veillait au maintien de l'institution ; à sa mort, il était remplacé par le Druide le plus élevé en dignité après lui ; s'il se trouvait plusieurs prétendants dont les titres fussent égaux, l'ordre prononçait, en conseil général, à la pluralité des voix. Il n'était pas sans exemple que ces élections se terminassent par la violence ; les candidats rivaux déployaient, chacun de leur côté, l'étendard de la guerre civile, et l'épée décidait [Cés., B. G., 6, 13]. Les Druides se formaient, à certaines époques de l'année, en cours de justice. Là se rendaient ceux qui avaient des différends ; on y conduisait aussi les prévenus de crimes et de délits ; les questions de meurtre et de vol, les contestations sur les héritages, sur les limites des propriétés, en un mot, toutes les affaires d'intérêt général et privé, étaient soumises à leur arbitrage. Ils infligeaient des peines, fixaient des dédommagements, octroyaient des récompenses<sup>4</sup>. La plus solennelle de ces assemblées se tenait une fois l'an sur le territoire des Carnutes, dans un lieu consacré qui passait pour être le point central de toute la Gaule ; on y accourait avec empressement des provinces

les plus éloignées [Cés., B. G., 6, 13].

Qu'on s'image maintenant quel despotisme pouvait et devait exercer sur une nation superstitieuse cette caste d'hommes, dépositaires de tout savoir, auteurs et interprètes de toute loi divine et humaine, rémunérateurs, juges et bourreaux ; en partie répandus dans la vie civile dont ils épiaient et obsédaient toutes les actions, en partie cachés aux regards, dans de sombres retraites, d'où partaient leurs arrêts sans appel. Malheur à qui méconnaissait ces arrêts redoutables ! Son exclusion des choses saintes était prononcée ; il était signalé à l'horreur publique comme un sacrilège et un infâme ; ses proches l'abandonnaient ; sa seule présence eût communiqué le mal contagieux qu'il traînait à sa suite ; on pouvait impunément le dépouiller, le frapper, le tuer ; car il n'existait plus pour lui ni pitié, ni justice [Cés., B. G., 6, 13]. Aucune considération, aucun rang ne garantissaient contre les atteintes de l'excommunication. Tant que cette arme subsista toute-puissante dans la main des Druides, leur empire n'eut pas de bornes, et les écrivains étrangers purent dire : *que les rois de la Gaule, sur leurs sièges dorés, au milieu de toutes les pompes de leur magnificence, c'étaient que les ministres et les serviteurs de leurs prêtres* [Dio. Chrys., *Orat.*, 49].

**1** Diodore de Sicile V, p. 308. — Strabon, IV, p. 197.

**2** Diodore de Sicile, *loc. cit.* — Fortunat, VII, carm. 8. —

*Cruit* (gaél.), *Crwdd* (cymr.). — On

appelait *rotte*, dans le moyen âge, une espèce de vielle dont les ménestrels se servaient.

**3** César, *Bell. Gall.*, VI, 14. — Mela, III, 2.

**4** César, *Bell. Gall.*, VI, 13. — Strabon, IV, p. 197.

Ils ne se résignèrent pas éternellement à l'être. Les familles souveraines des tribus s'insurgèrent, et, après avoir brisé une partie de l'ancien joug, établirent une aristocratie militaire indépendante. La Gaule présenta alors un spectacle pareil à celui de l'Europe moderne durant la féodalité, ou plutôt à celui de l'Irlande et de l'Écosse sous l'autocratie des chefs de clans : ce fut le règne illimité, mais passager, de la violence et de l'anarchie. Cette anarchie était dans toute sa force pendant la première moitié du troisième siècle et la dernière moitié du second. Il ne se faisait plus d'expéditions à l'extérieur, l'intérieur étant déchiré par des guerres sans nombre et sans terme. Chaque petit chef, despote absolu chez lui, ne voulait reconnaître au-dehors de règle de subordination que la force numérique des tribus ; des coalitions se formaient pour conquérir et piller ; des monarchies éphémères, construites par le sabre en peu d'années, en moins de temps encore étaient renversées par le sabre. C'est ainsi que les rois Arvernes opprimèrent un moment tout le midi de la Gaule, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan [Strabon, 4] ; c'est ainsi que les rois Bellovakes et Atrébates bouleversèrent, chacun à leur tour, la Belgique, et que le roi Suession Divitiac non seulement mit la Belgique sous le joug, mais encore ouvrit pour la première fois l'île de Bretagne aux invasions de Belges et en subjuga toute la côte orientale [Cés., B. G., 2].

Pourtant cette révolution ne dépouilla pas complètement le sacerdoce ; son influence comme ordre religieux et savant lui resta intacte, et avec elle une portion de ses prérogatives civiles : son rôle fut encore assez beau. Il continua d'être exempt des charges publiques et du service militaire, de diriger l'éducation, d'appliquer les lois

tant civiles que criminelles. Ces privilèges, sauvés du naufrage, regardaient presque uniquement, il est vrai, le degré supérieur de l'ordre, cette classe de Druides spéculatifs qui vivait solitaire, hors du mouvement de la société ; mais les deux classes séculières, des Ovates et des Bardes, en ressentirent fortement l'atteinte, et portèrent dès lors la marque d'une dégradation profonde. Les Ovates ne furent plus que les devins des armées, et, si j'ose me servir de ce terme, les aumôniers des chefs de tribus et des rois. Le caractère du Barde se corrompit davantage ; avec la considération de son ministère il perdit toute dignité personnelle. On cessa de trouver en lui ce poète si fier qui puisait son inspiration dans une autorité supérieure au monde, dont la voix faisait taire le bruit des armes, dont l'éloge toujours véridique était une récompense enviée et le blâme un châtiment. Les Bardes du nouveau, régime furent des domestiques attachés à la cour des grands, des *parasites* [Posidon. ap. Athen. VI, 2] (c'est le terme par lequel les étrangers les désignèrent), louangeurs officiels du maître, et satiriques gagés pour dénigrer ses ennemis.

Le trait suivant fera assez connaître combien leur condition servile fit déchoir en peu de temps ces nobles ministres de la science. Un roi du Arvernes, le fameux Luern dont nous avons raconté pion haut fa magnificence et les festins somptueux, entretenait auprès de lui plusieurs de ces Bardes à gages. Un jour qu'il traitait grandement sa cour, un d'eux, ayant manqué Meure du repas, arriva comme on quittait la table et que Luern remontait dans son char. Chagrin de ce contretemps, le poète saisit sa rotte, et sur une modulation triste et grave, il célébra d'abord la générosité de son maître et la splendeur de ses festins; pros il déplora le sert du

pauvre Barde que sa mauvaise fortune y amenait trop tard [**Posidon.** ap. Athen. IV, 13]. Tout en chantant, il courait auprès du char royal. Ses vers plurent au monarque, qui, peut le consoler, lui jeta une bourse remplie d'or. Le Barde se courba, la ramassa et reprit aussitôt ses chants : mais la modulation était bien changée, de grave elle était devenue gaie, au lieu de la tristesse c'était le contentement qu'elle respirait : **Ô roi ! s'écriait le poète dans l'ivresse de sa reconnaissance, l'or germe sous les roues de ton char, et tu fais naître sur ton passage les félicités des mortels** [**Posidon.** ap. Athen. IV, 13].

Malgré les prérogatives restées aux Druides proprement dits, l'avilissement des deux classes inférieures, en désorganisant le Corps sacerdotal, enlevait à la théocratie tout espoir de se relever. Et même, à mesure que le nouvel état de choses se consolida, que la civilisation fit des progrès, que les lumières apportées du dehors vinrent dissiper la nuit d'ignorance où le sacerdoce gaulois retenait la Gaule, il se vit enlever pièce à pièce quelques-uns de ses privilèges ; l'autorité politique resserra chaque jour davantage la suprématie civile des prêtres. Les études et la science des Druides se ressentirent de cet état de lutte et d'infériorité : il fallut bientôt que les jeunes gens qui se destinaient au ministère sacré, passassent dans l'île de Bretagne pour y trouver une instruction plus forte, en même temps qu'une image vivante de l'organisation et de la puissance dont la Gaule n'offrait plus qu'une ombre et un souvenir [**Cés., B. G., 6, 13**].

Si la révolution aristocratique apporte quelque avantage à la Gaule, c'est qu'elle y développa le germe d'une autre révolution plus salubre. Les

viles, en s'étendant et se multipliant, avaient créé un peuple à part, heureusement placé pour comprendre et pour vouloir l'indépendance. Il la voulut, et, favorisé par les dissensions des chefs de l'aristocratie, il parvint peu à peu à la conquérir. Un principe nouveau et des formes nouvelles de gouvernement prirent naissance dans l'enceinte des villes : l'élection populaire remplaça l'antique privilège de l'hérédité ; les rois et les chefs absolus furent expulsés, et le pouvoir remis aux mains de magistratures librement consenties. Mais l'aristocratie héréditaire ne se laissa pas déposséder sans combat appuyée sur le peuple des campagnes, elle engagea contre les villes une guerre longue et mêlée de chances diverses, d'abord pour défendre, ensuite pour recouvrer ses prérogatives méconnues. Les villes soutinrent cette lutte sanglante avec non moins de constance que d'enthousiasme.

L'organisation que les villes s'étaient donnée de bonne heure contribua sans doute beaucoup à leur triomphe. Soit habitude d'un vieil état social, soit besoin d'opposer à un ennemi discipliné la force d'une discipline pareille, la population urbaine s'était partagée en tribus, et formait, sous des patrons de son choix, des clientèles fictives. Les faibles, les pauvres, les artisans s'engageaient volontairement à des hommes puissants, pour la durée de leur vie, aux mêmes conditions que les clients de la campagne étaient engagés nécessairement au chef héréditaire de leur canton [Cés., B. G., 13 & 15]. Mais ces deux ordres de clientèles différaient essentiellement dans le fond. La clientèle urbaine était personnelle, elle ne liait point les familles ; elle n'octroyait aucun droit au fils du patron ; elle n'imposait aucune charge au fils du client ; le patron mort, les clients redevenaient libres ou se reportaient à leur volonté



sous la dépendance d'un autre patron. En outre, comme une nombreuse clientèle était la preuve d'un grand crédit et conduisait par là aux plus hautes charges de la cité [Cés., *ibid.*, 11], les patrons avaient intérêt à traiter leurs clients avec ménagement, et à les protéger contre les vexations soit des particuliers soit du gouvernement : un patron qui aurait opprimé ou laissé opprimer les siens, perdait toute influence dans l'état, et sa clientèle ne faisait plus que dépérir [Cés., B. G., 6, 11]. Cette institution utile pour les temps de lutte, parce qu'elle mettait de l'unité dans les efforts, ne fut pas sans inconvénient après la victoire. Trop souvent, comme on peut d'avance le prévoir, et comme le montrera la suite de cette histoire, elle mit en péril la liberté gauloise qu'elle avait été appelée à soutenir.

Il paraît que le sacerdoce ne resta pas neutre et inactif en face de cette révolution qui pouvait lui rendre quelque chose de son autorité passée, ou du moins le venger de ses ennemis. Dans plusieurs cités, il favorisa efficacement la cause du peuple, et s'en trouva bien : quelques constitutions admirent les prêtres parmi les pouvoirs de la citée avec, des prérogatives plus ou moins étendues.

Ce serait ici le lieu de nous étendre sur la combinaison des pouvoirs politiques, dans les nouveaux gouvernements, sur leurs balancements et leurs luttes; mais le détail des événements historiques exposera tout ce mécanisme d'une manière à la fois plus claire et plus vivante. Nous ferons seulement pressentir un fait. Les constitutions sorties de la révolution populaire ne portèrent point un caractère uniforme ; variées presque à l'infini d'une cité à l'autre, par des circonstances particulières et locales, elles ne se

ressemblèrent que par le principe : toutes invariablement reposèrent sur le droit de libre élection. Malgré cette multiplicité de formes, on peut les réunir toutes sous trois classes générales :

1° Gouvernement des *notables*<sup>1</sup> et des *prêtres*, formés en *sénat*, nommant un *juge* ou *Vergobret*<sup>2</sup>, investi du droit de vie et de mort sur tous les citoyens [Cés., B. G., 1, 16]. Ce qui contrebalançait cette dictature redoutable, c'est que le Vergobret était annuel [*Ibid.*] ; qu'il ne pouvait pas sortir des limites de la cité ; qu'il ne devait avoir eu dans sa famille aucun Vergobret encore vivant ; qu'aucun de ses proches ne devait siéger dans le sénat pendant la durée de sa charge [Cés., B. G., 7, 33] ; enfin qu'il y avait, dans les circonstances importantes, un chef de guerre non moins puissant que lui, et nommé par la multitude. Les Édues avaient adopté cette constitution [*Ibid.*].

2° Gouvernement des *notables*, formés en *sénat souverain*, ou élisant des *chefs* civils ou militaires, temporaires ou à vie [*Ibid.*].

3° *Démocratie pure*, où le peuple en corps nommait, soit des sénats souverains, soit des magistrats et des rois, et où, suivant l'expression d'un de ces petits rois populaires, la multitude conservait tout autant de droits sur le chef, que le chef sur la multitude [Cés., B. G., 5, 27].

Il est impossible de fixer avec exactitude l'époque où ce grand mouvement se fit sentir dans chacune des cités de la Gaule ; tout ce qu'on sait, c'est qu'il commença par les nations de l'est et du midi, et qu'au milieu du premier siècle, il avait déjà parcouru la Gaule entière, mais sans y être partout également consolidé. La nation des Arvernes est la

seule sur laquelle on puisse indiquer deux dates un peu précises. L'an 121 avant notre ère, elle était gouvernée par un roi, fils de roi ; vers l'an 60, les magistrats et le peuple arvernes condamnaient au supplice du feu un noble arverne, coupable d'avoir attenté à la liberté publique et voulu rétablir le régime proscrit et abhorré des rois.

Tout le système politique de la Gaule reposait sur l'esprit d'association. De même que des individus clients se groupaient autour d'un patron, de petits états se déclaraient clients d'un état plus puissant et s'engageaient sous son patronage ; les états également puissants s'alliaient ensuite et se fédéraient entre eux. Des lois fédérales invariables et universellement reconnues réglaient les rapports de

**1** Principes, potentiores, nobiles, optimates, equites. **2** **Vergo-breith** (gaël) *homme pour le jugement*, **Vergobretum appellans**. César, *Bell. Gall.*, I,

16.

tous ces états grands ou petits, fixaient les services mutuels, déterminaient les droits et les devoirs.

Un peuple conquis par les armes devenait sujet et était enclavé comme tel dans les frontières du peuple conquérant ; il lui payait tribut, il en recevait des lois, et lui fournissait des otages perpétuels en garantie de sa fidélité.

Au-dessus de la condition de sujet était celle de client. Le peuple client reconnaissait le gouvernement du peuple qu'il avait choisi pour patron ; il ne prenait et ne déposait les armes que par son ordre ; il n'avait d'amis que ses amis,

d'ennemis que ses ennemis. En retour, il exigeait de lui une protection entière au dehors, et de grands ménagements dans les rapports d'administration intérieure. Les liens de la clientèle n'étaient pas indissolubles, et les états clients pouvaient pour raisons graves abandonner un patron ou trop faible ou trop tyrannique : ces désertions, lorsqu'elles étaient nombreuses, bouleversaient subitement tout l'équilibre politique de la Gaule.

Deux peuples également puissants et placés au même rang de la hiérarchie fédérale mettaient quelquefois en commun leurs intérêts, leurs lois, leur gouvernement ; ils devenaient frères [Cés., B. G., 2], suivant l'expression consacrée ; c'était l'alliance la plus intime et la plus sainte. Des motifs d'une extrême gravité pouvaient seuls légitimer entre eux une rupture ; mais quelle que fût la dissidence de leurs opinions, au milieu de l'animosité des guerres civiles, ils n'oubliaient jamais que des liens sacrés les avait jadis unis, et qu'ils avaient échangé le nom de frères [*Ibid.*].

Les petites confédérations se liaient entre elles le plus ordinairement par de simples traités offensifs et défensifs.

A des intervalles réglés, les cités de chaque confédération envoyaient des députés à une assemblée particulière qui s'occupait des affaires de la confédération. Des assemblées générales de toute la Gaule avaient lieu aussi en certaines circonstances, et toutes les cités sans exception devaient s'y faire représenter.

Chaque membre admis dans ces assemblées s'obligeait par serment à garder le plus profond silence sur les matières mises en délibération;

l'indiscret et le traître eussent encouru un châtement rigoureux.

Dans quelques cités, les magistrats étouffaient, par des précautions sévères, les rumeurs fausses ou imprudemment répandues qui auraient pu agiter la multitude. Tout voyageur ou étranger apportant d'un autre lieu des nouvelles qui intéressaient la cité, devait les déclarer d'abord aux magistrats ; et, si le secret paraissait nécessaire, il lui était enjoint de le garder sous des peines graves [Cés.,

*B. G.*, 6, 20].

Au milieu de cette société troublée par tant d'intérêts et de passions, où les moindres accidents avaient quelquefois une grande importance, on avait imaginé un moyen de correspondance aussi ingénieux que rapide. Les paysans occupés aux travaux de la campagne se communiquaient la nouvelle en la criant de l'un à l'autre, et elle volait ainsi de bourg en bourg et de cité en cité avec la rapidité du son [Cés., *B. G.*, 7, 3]. Un événement passé à Genabum des Carnutes, au lever du soleil, dans le mois le plus court de l'année, pouvait être connu à cent soixante milles de là, chez les Arvernes, avant la fin de la première veille de nuit [*Ibid.*].

Voilà ce que nous avons à dire sur les mœurs, la religion, la politique des nations gauloises, pour faciliter l'intelligence des récits qui vont suivre. Nous compléterons maintenant ce tableau général de la Gaule transalpine, au deuxième et au premier siècle, en parlant de la famille grecque-ionienne, laquelle se composait de Massalie et de ses dépendances.

### III. FAMILLE GRECQUE- IONIENNE.

Il faut que le lecteur remonte avec nous en arrière l'espace de quatre siècles, et qu'il se rappelle par quelle aventure Massalie dut sa fondation à l'amour d'une jeune Gauloise pour un voyageur phocéén; quel rapide accroissement la colonie naissante prit d'abord sous le patronage des Segobriges ; puis ses guerres, ses dangers, sa ruine imminente, au moment où Bellovèse, et la horde qu'il conduisait arrivèrent sur les bords de la Durance [V. part. 1, c. 1], et comment leur assistance la sauva [*Ibid.*]. A partir de cette époque, les Ligures, plus inquiets et plus occupés des bouleversements qui agitaient l'intérieur de la Gaule que de l'existence de la petite ville grecque, la laissèrent vivre et se relever en pleine sécurité.

Tandis que, dans un recoin d'une terre sauvage et lointaine, les colons phocéens éprouvaient ces alternatives de bonheur et de revers, leur métropole, à l'autre bout de la Méditerranée, se voyait réduite aux plus extrêmes périls : Cyrus, roi de Perse, conquérant d'une partie de l'Asie mineure, faisait assiéger Phocée par Harpagus, un de ses lieutenants. Une résistance longue et héroïque, tout en couvrant de gloire les assiégés, épuisa enfin leurs dernières ressources ; ils parlèrent alors de se rendre, et pour examiner, disaient-ils, les conditions qu'Harpagus prétendait leur imposer, ils demandèrent et obtinrent une trêve de quelques heures. Mais ce n'était point réellement pour un tel acte, honteux à leurs yeux, qu'ils sollicitaient une suspension d'armes ; et la capitulation n'était qu'un prétexte. Profitant de ce peu d'heures, ils tirèrent, à la hâte, des arsenaux et

des hangars, tous leurs navires, les mirent à flot, y transportèrent leurs meubles, leurs vivres, leurs familles, leurs dieux, et levèrent l'ancre. Quand les Perses impatients, voyant la trêve expirée, rompirent les portes et se précipitèrent dans la ville, ils ne trouvèrent plus que des rues solitaires, et des maisons désertes et dépouillées [Hérodote, 1].

De Phocée, les fugitifs firent voile premièrement vers Chio ; ils voulaient acheter, des Chiotes qui en étaient propriétaires, les îlots appelés Cénusses, situés entre leur île et la terre ferme. Ceux-ci, anciens rivaux des Phocéens, envieux et ombrageux, les repoussèrent sans pitié, tandis que les peuples du continent qui redoutaient la vengeance d'Harpagus n'osaient pas les recevoir. Sans amis et sans refuge dans toute l'Asie, les Phocéens résolurent de gagner les parages de l'occident et l'île de Corse, où, vingt ans auparavant, ils avaient fondé la colonie d'Alalia<sup>1</sup>, sur la recommandation d'un oracle.

Pourtant, avant de quitter pour jamais la mer et la terre de leurs aïeux, ils voulurent revoir Phocée. Leur flotte fit force de voiles et de rames, entra à l'improviste dans le port, et surprit la garnison ennemie qui fut massacrée : en un moment, tout ce peuple se dispersa pour aller fouler encore, en pleurant, le foyer domestique, les temples, les places publiques ; au bout de quelques heures il fallut repartir. Alors un des chefs prit une masse de fer, la fit rougir au feu, et la précipita au fond de la mer : *Que nul de nous, s'écria-t-il, ne reparaisse dans ces murailles, avant que ce fer n'ait reparu aussi, rouge et ardent, au-dessus des*

<sup>1</sup> Hérodote, I, 165. — Sur le nom et l'histoire de la colonie d'Alalia, v. Diodore de Sicile, V, 13.

flots ! Tous répétèrent après lui le même serment, en chargeant d'imprécations la tête des parjures. Mais à peine commencèrent-ils à perdre de vue le port et la côte, que leurs cœurs s'émurent plus fortement. Vaincue enfin dans ce dernier adieu, la moitié d'entre eux vira de bord, et rentra, sous le poids de ses propres malédictions. L'autre moitié, inébranlable, continua sa route et aborda dans l'île de Corse [**Hérodote**, *l. c.*].

Les Phocéens furent reçus en frères par les Alaliotes ; mais la Corse était inculte ; il fallut que cette population émigrée se procurât de force sa subsistance ; et comme elle avait une flotte nombreuse et bien armée, elle fit la piraterie. Ce métier n'avait alors rien de déshonorant [**Justin**, 43, 3], et aucune différence n'était encore établie entre les entreprises de mer et les conquêtes sur la terre ferme. Pendant cinq ans, ils coururent tous les parages de l'Italie et de l'Espagne, enlevant les convois, pillant les côtes, et troublant fortement le commerce des Étrusques et des Carthaginois, qui se coalisèrent enfin pour mettre un terme à ces ravages. Leur flotte combinée, forte de cent vingt vaisseaux, vint provoquer la flotte phocéenne dans, les eaux de la Sardaigne ; et quoique celle-ci n'en comptât que soixante, elle n'hésita pas à accepter le combat<sup>1</sup>.

Il fut sanglant et acharné ; les Grecs restèrent vainqueurs ; mais leur victoire même les avait tellement affaiblis, qu'ils désespérèrent de pouvoir soutenir une seconde attaque ; ils s'embarquèrent donc de nouveau, et, se disséminant par bandes, ils allèrent chercher fortune soit du côté de Malte, soit du côté de la Gaule<sup>2</sup>. La plus considérable de ces divisions vint demander asile aux Massaliotes. Par cet accroissement subit de population, de richesse



et de force maritime, Massalie s'éleva du rang de colonie à celui de métropole ; et même elle ne tarda pas à laisser loin derrière elle sa propre métropole, l'antique Phocée.

Des travaux, habilement dirigés<sup>3</sup>, rendirent Massalie presque inexpugnable. Elle avait été construite, comme nous l'avons dit, sur un petit promontoire, attenant à la terre ferme dans une largeur de quinze cents pas<sup>4</sup> : une muraille, flanquée de tours, garnie d'un fossé<sup>5</sup> et défendue en outre par une citadelle<sup>6</sup>, isola ce promontoire du continent, et prolongée du côté de la mer, enveloppa dans une seule enceinte toute la ville et le port. Le port vaste et de forme à peu près circulaire était creusé naturellement au milieu d'un amphithéâtre de rochers, regardant le midi<sup>7</sup> ; des ouvrages faits de main d'homme le rendirent plus régulier et plus commode ; ou s'éleva un grand arsenal et des chantiers [Strabon, 4]. La ville, commencée sur ces roches en amphithéâtre, s'agrandit successivement et bientôt couvrit tout le promontoire de ses maisons de bois et de chaume, car les Massaliotes n'en eurent pas d'autres jusqu'à l'époque de la domination romaine [Vitrue, I, 1]. Ils réservaient pour les édifices publics et sacrés le marbre et une espèce de tuile qu'ils savaient fabriquer, d'une légèreté si étonnante que, plongée dans l'eau, elle surnageait et flottait [Vitrue, I, 3].

<sup>1</sup> Hérodote, I. — Thucydide, I, 13. — Pausanias, X, 8.

<sup>2</sup> Hérodote, I, 167. — Strabon, VI, p. 252. — Pline, III, 5. — Aul. Gell., X, 16. — Ammien Marcellin, XV, 19. — Scymn. Chius., v. 246. — Solin, c. 2, p. 12.

<sup>3</sup> Fest. Avien, v. 703 et sqq.

<sup>4</sup> Fest. Avien., v. 701. — Eumen. in Constant., c. 19.

<sup>5</sup> Eumen., *loc. cit.* — César, *Bell. Civil.*, II, c. 1.

<sup>6</sup> César, *Bell. Civil.*, II, c. 1 et sqq. — Strabon, IV, p. 179.

Massalie fut gouvernée d'abord par une aristocratie héréditaire, peu nombreuse et absolue, en d'autres termes, par une *oligarchie* [Arist., *Polit.*, 5, 6]. Ces familles souveraines étaient, à ce qu'il paraît, des fondateurs et des premiers habitants de la colonie ; les Protiades, une d'entre elles, remontaient à Protis, fils d'Euxène et de la Gauloise Aristoxène ou Petta<sup>1</sup>. Cette forme de gouvernement ne subsista pas longtemps, la paix extérieure et le commerce, eu enrichissant un grand nombre de citoyens, amenèrent une révolution. L'oligarchie dépassée fit place à une aristocratie fondée sur le cens, à une timocratie, ou pour parler plus exactement, il y eut compromis et alliance entre la puissance fondée sur des droits héréditaires et celle de la fortune. Premièrement, les familles possédant un certain revenu obtinrent l'accession de leurs aînés aux charges et dignités publiques ; ensuite elles l'exigèrent pour leurs seconds fils [Arist., *Polit.*, 5, 6]. Dans tout cela, il ne fut point question du peuple dont les droits et l'autorité restèrent sous la timocratie ce qu'ils étaient avant elle, c'est-à-dire complètement nuls. Bien qu'à Massalie la puissance des notables citoyens soit équitable et douce, écrivait Cicéron [*De republic.* I, 27], dans le plus célèbre de ses ouvrages politiques, pourtant la condition du peuple y paraît voisine de la servitude. Un peu plus bas, revenant sur ce gouvernement, il le compare à ce qu'avait été jadis dans Athènes la tyrannie des trente<sup>2</sup>.

L'exercice de la souveraineté résidait dans une assemblée de six cents magistrats<sup>3</sup> nommés *Timoukhes* ; ils étaient choisis, pour la vie, parmi les familles possédant le revenu déterminé ; il

fallait en outre qu'ils fussent mariés, qu'ils eussent des enfants ; et que leur maison jouît du droit de cité depuis trois générations au moins [Strabon, 4]. Deux membres de la même famille, par exemple, deux frères, ou un père et son fils ne pouvaient siéger ensemble au conseil [Arist., *Polit.*, 5, 6]. On ne sait pas positivement comment et par qui se faisaient les remplacements ; mais le peuple n'était pour rien dans l'élection, et il est probable que l'assemblée elle-même choisissait parmi des candidats présentés par les familles. La loi qui défendait qu'une famille pût avoir deux de ses membres dans l'assemblée des Timoukhes avait été dirigée primitivement contre l'oligarchie ; et elle fut, à ce qu'il paraît, une garantie suffisante pour la conservation du régime timocratique.

Au sein de ce conseil suprême existait un second conseil, composé de quinze membres [Strabon, 4 ; Cés., *B. C.*, 1, 35] ; et, au-dessus de celui-ci, un triumvirat, en qui résidait ce que, dans le langage politique moderne, on appelle le *pouvoir exécutif* [Strabon, 4]. Le conseil des quinze paraît n'avoir été qu'une commission des six cents, renouvelée par intervalle, dont les fonctions consistaient à expédier, pour plus de diligence, les affaires courantes [*Ibid.*], et à présenter aux délibérations du grand conseil celles qui se recommandaient par leur gravité. Dans les conjonctures importantes, telles que le cas de paix ou de guerre, c'étaient les quinze, et non les triumvirs, qui traitaient avec l'ennemi, et toujours d'après les instructions et sous la sanction de l'assemblée générale [Cés., *B. C.*, 1, 35]. Nous avons dit que le peuple était déshérité de toute participation au gouvernement ;

**1** Arist., *Massil. resp. ap. Athen.*, XIII, c. 5. **2** *Ibid.*, I, 28. — Cicéron était loin de désapprouver cette nullité du peuple

dans le gouvernement républicain ; il écrivit et parla toute sa vie dans ce sens ; son idée favorite était la formation d'une aristocratie timocratique du même genre que celle de Massalie. Aussi ne laisse-t-il échapper aucune occasion d'exalter les institutions de cette ville. *Massalie ! s'écrit-il dans son plaidoyer pour Flaccus, république admirable, qu'il est plus facile de louer que d'imiter !* <sup>3</sup> Strabon, IV, p. 179. — Valère Maxime, II, c. 6. — Lucian, *Toxar. siv. amicit.*

cependant son nom, le mot *Démos*, se lit sur quelques inscriptions<sup>1</sup>, ce qui pourrait faire présumer qu'il exerçait, en certains cas, une action collective et publique. Il y aurait erreur *Démos* désigne évidemment, dans ces monuments, ou la cité tout entière, ou les pouvoirs politiques réunis. Une seille révélation nous, est faite sur la condition de la masse plébéienne, c'est qu'elle était divisée en tribus<sup>2</sup>.

Les Massaliotes conservèrent la législation ionienne, non pas toutefois sans quelques changements<sup>3</sup>. Cette législation nous est peu connue ; mais on y peut remarquer, comme dans toutes les institutions aristocratiques, un grand caractère de modération, ainsi que cette apparence séduisante d'égalité sociale, qui dissimule et sauve l'inégalité politique.

Des tables d'airain ou de marbre contenant le texte des lois étaient exposées en public [Strabon, l. c.], afin que chaque citoyen pût connaître ses devoirs et ses droits, et tenir l'œil sur ses magistrats. De même que la plupart des législations grecques, celle-ci infligeait deux peines graves, l'*infamie* et la mort. L'*infamie* était, comme on sait, une espèce d'excommunication politique et civile ; elle entraînait avec elle la confiscation des biens et la dégradation de la noblesse et des honneurs publics.

Sous le poids de cet arrêt terrible, mais dont la tache pouvait s'effacer, une famille, riche et puissante hier, aujourd'hui se trouvait pauvre, mendiante, reniée de ses proches, repoussée même parla plus vile populace: tel était à Massalie le sort des magistrats prévaricateurs. Une anecdote curieuse et touchante, que nous a transmise le Grec Lucien [*Toxar. siv. amicitia.*], exposera plus complètement au lecteur la situation du Massaliote déclaré *infâme*, et fera connaître en passant quelques traits de la vie sociale et du caractère de ce peuple.

Je me trouvais en Italie, chargé d'une mission de mes compatriotes, dit le spirituel narrateur, lorsqu'on me fit remarquer un homme beau, d'une taille majestueuse, dont les manières et l'entourage annonçaient l'opulence. Il voyageait ; et, près de lui, était assise dans le char une femme difforme de visage, paralysée de tout le côté droit du corps, borgne ; en un mot, un monstre, un véritable épouvantail. Surpris, je demandai comment il se pouvait faire qu'un tel homme se fût choisi une telle femme ; alors celui qui me les avait montrés m'expliqua l'origine et les raisons de ce mariage ; il connaissait parfaitement toute la chose, étant Massaliote, ainsi que les deux voyageurs. — Cet homme-ci, me dit-il, est de Massalie, et se nomme Zénothémis, fils de Charmoléus. Une vive et étroite amitié l'unissait au père de cette femme si laide, appelé Ménécrate : tous deux étaient également riches, également élevés en dignité. Il arriva que Ménécrate fut accusé d'avoir rendu une sentence inique ; les six cents le jugèrent, et le reconnurent coupable. Déclaré *infâme*, on le dégrada, et on le dépouilla de ses biens ; car c'est le châtiment dont on punit, dans ma patrie, les juges corrompus. Ménécrate déplorait sa condamnation ; il déplorait

cette pauvreté qui avait succédé si rapidement à sa richesse, cet opprobre, à sa noblesse et à ses honneurs. Mais ce qui, sur toutes choses, lui déchirait l'âme, c'est qu'il entraînait dans sa misère une fille déjà nubile, puisqu'elle touchait à ses dix-huit ans ; à peine, au temps de sa prospérité, avait-il espéré de lui faire

1 Grosson. p. 143 et sqq. — Spon. miscel. erud. ant. p. 350.

2 Ç **ÔΑΟÔΑΕΑΩÍ ÔÖËÇ**. Inscript. ap. Spon. miscel., p. 349 — Spanh., de præst. et us. Num., I,

p. 574.

3 Strabon, IV, p. 179. — Valère Maxime, II, c. 6.

épouser quelque homme bien né, quoique pauvre ; car elle était hideuse à voir : on disait même qu'elle tombait du haut mal vers la croissance de la lune.

Zénothémis n'avait pas abandonné son ami ; il écouta ses plaintes et essaya de le consoler. — Ne perds point courage, lui dit-il, jamais le nécessaire ne te manquera, et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance. Il le prit ensuite par la main, le conduisit dans sa maison et partagea avec lui ses trésors : puis il commanda un grand souper, où il convia tous ses amis, ainsi que Ménécrate, auquel il fit entendre qu'il s'occupait de marier sa fille. Le repas finissait, et les pieuses libations avaient coulé en l'honneur des dieux, quand Zénothémis, remplissant une coupe, la présenta à son malheureux ami : — Prends cette coupe, lui dit-il, prends là de la main d'un gendre, en signe de parenté et d'alliance, car aujourd'hui j'épouse ta fille Cydimaché ; j'ai reçu de toi autrefois vingt-cinq talents pour sa dot. A ces mots Ménécrate se récrie : — Non, Zénothémis, non, tu ne le feras pas ! Je ne suis pas assez insensé pour souffrir que toi,

qui es un beau jeune homme, tu épouses une pauvre fille disgraciée. — Il parlait en vain ; Zénothémis avait saisi la main de Cydimaché et l'entraînait vers sa chambre : ils disparurent un instant ; quand ils revinrent, elle était sa femme.

De ce jour il vit avec elle, l'aimant par-dessus tout, et, comme tu vois, ne la quittant jamais. La fortune a récompensé sa constante et vertueuse amitié : cette femme si laide lui a donné le plus beau des fils. Il n'y a pas longtemps que le père, prenant ce bel enfant dans ses bras, l'apporta au milieu du conseil des six cents ; il l'avait couronné de branches d'olivier et enveloppé d'un vêtement noir, afin d'inspirer pour l'aïeul une commisération plus vive. Le petit suppliant souriait à ses juges et leur battait des mains. L'assemblée tout entière fut émue ; et levant la sentence qui pesait sur Ménécrate, elle lui rendit ses dignités et sa fortune.

La législation massaliote ne prodiguait point la peine capitale. Un seul et même glaive, depuis la fondation de la ville, servait à l'exécution. des criminels ; il était rongé par la rouille et presque hors de service [Val. Max., 2, 6]. La vente du poison était sévèrement interdite, et le suicide frappé de réprobation ; néanmoins, dans certains cas, la mort volontaire pouvait devenir innocente et même légale. L'homme qui, se voyant poursuivi par une adversité ou une prospérité trop opiniâtre, souhaitait de goûter enfin le repos ou de prévenir un revers inévitable [*Ibid.*, 7], se rendait au conseil des six cents ; là, il exposait son histoire ; il plaidait les raisons qu'il avait de mourir ; il s'efforçait de toucher la pitié des juges, avec la même chaleur que le condamné prie pour sa vie. Le sénat examinait et prononçait. Si la demande paraissait juste, il faisait délivrer au réclamant de la ciguë

déposée en un lieu public, sous la garde des magistrats [*Ibid.*] ; et alors l'homme trop heureux ou trop malheureux, à son jugement et au jugement de ses concitoyens, pour rester dans ce monde, pouvait en sortir sans ignominie et sans remords. **Loi excellente !** dit, à ce sujet, un poète grec<sup>1</sup>, puisqu'elle dispense de mal vivre celui qui ne saurait vivre bien.

Deux bières étaient placées en permanence aux portes de la ville, l'une destinée aux morts de condition libre, sans distinction de rang, l'autre aux esclaves ; de là, elles étaient conduites sur des chariots au lieu de la sépulture. On ne pleurait point les morts ; les funérailles se passaient sans lamentations, sans cris ; le deuil

<sup>1</sup> Ménandre, Frag. — La même loi était aussi en vigueur dans l'île de Céos, du temps de Valère Maxime (II, 7).

finissait avec elles ; un sacrifice domestique suivi d'un repas entre les parents, composait tout le cérémonial funèbre [**Val. Max.**, 2, 7].

Nul étranger ne pouvait entrer dans la ville avec des armes ; il les déposait aux portes, entre les mains des gardes, qui les lui remettaient à sa sortie [**Val. Max.**, 2, 9]. L'usage était aussi de fermer les portes, les jours de fête, de monter la garde, de garnir les remparts de sentinelles, d'avoir l'œil sur les étrangers, en un mot, de déployer, au milieu des joies de la paix, toute la surveillance d'un état de guerre [**Justin**, 43, 5]. Les historiens rapportent cette institution aux premiers temps de la colonie ; ils la font remonter jusqu'à cette *fête des fleurs*, durant laquelle Massalie n'échappa que par miracle aux embûches du roi Coman et de ses sept mille Ségobriges<sup>1</sup>. Ce qui est certain, c'est que de telles



précautions n'avaient rien de superflu dans le voisinage de tant de tribus belliqueuses et ennemies dont les Massaliotes avaient toujours à craindre quelques surprises.

La loi concernant les affranchissements était peu humaine, et laissait au maître un droit presque indéfini sur l'esclave libéré. On pouvait révoquer jusqu'à trois fois successives la liberté qu'on avait concédée à son esclave, sous prétexte qu'on s'était trompé, ou que celui-ci manquait de reconnaissance. La quatrième manumission était pourtant irrévocable, moins, il est vrai, pour que la condition du malheureux affranchi fût enfin garantie, que pour châtier le maître de son inconstance ou de son irréflexion.

Les Massaliotes se recommandaient généralement par un caractère affable, une vie tempérante, des mœurs honnêtes et graves. L'amitié était à leurs yeux la première des vertus. Pendant longtemps une loi somptuaire fixa à cent écus d'or la dot la plus riche, et à cinq la plus riche parure d'une femme [Strabon, 4]. Les femmes ne buaient pas de vin<sup>2</sup>. Les spectacles des mimes étaient sévèrement proscrits [Val. Max., 2, 6] comme pernicieux à la morale. Avec non moins de rigueur, on repoussait ces magiciens et ces prêtres mendiants qui, pour nous servir des paroles d'un écrivain romain [Val. Max., 2, 6], *par faux-semblant de religion et sous le masque d'une superstition menteuse, circulaient de ville en ville, engraisant leur paresse*. Un seul mot fera connaître de quel haut degré d'estime la nation massaliote jouit longtemps à l'étranger. Deux siècles avant notre ère, à l'époque de la seconde guerre punique, l'expression *mœurs de Massalie* était proverbiale à Rome pour signifier<sup>3</sup> l'idéal de la gravité, de la fidélité, de l'honnêteté. Quatre

cents ans plus tard, le même proverbe subsistait encore. Mais sa signification avait bien changé ; il réveillait alors l'idée de ce qu'il y a de plus honteux dans les excès de la corruption<sup>4</sup>. Ce peuple fut durement puni du mal qu'il attira sur la Gaule. En se ravalant au rôle d'instrument des Romains ; en corrompant, en asservissant ses voisins au profit d'une tyrannie étrangère, il perdit tout, sa puissance, sa liberté, ses mœurs. Massalie, devenue ville romaine, fit rougir la Rome d'Héliogabale.

Trois grandes divinités dominaient tout le culte massaliote, et, protectrices de la ville, avaient leurs temples dans la citadelle; c'étaient Artémis ou Diane l'Éphésienne, Apollon Delphinien et Minerve, appelée par les Grecs Athênê<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Justin, XLIII, c. 5. — V. ci-dessus, part. 1, chap. 1.

<sup>2</sup> Athen., X, c. 8. — Ælian, *Var. hist.*, II, c. 38.

<sup>3</sup> Plaute, *Casin.*, act. 5, sc. 4.

<sup>4</sup> Athen., XII, c. 5. — Suid., *Lexic.*, t. I, p. 695, 869.

<sup>5</sup> Strabon, IV, p. 179. — Justin, LXIII, c. 5.

La Diane d'Éphèse n'était point une création du polythéisme grec ; elle tirait son origine des religions symboliques de l'Asie, dont on l'avait surnommée la *Grande Reine*. Elle représentait la nature ; et ses images, couvertes de mamelles et de formes variées d'animaux, auguraient cette puissance mystérieuse éternellement occupée de créer et de nourrir ; son culte était secret. On a vu ci-dessus comment il fut introduit à Massalie par l'Éphésienne Aristarché, qui, avertie par un songe, suivit la seconde émigration phocéenne dans les parages de la Gaule [part1, c. 1]. Diane avait donc présidé à la naissance de Massalie, aussi eut-elle le premier rang parmi ses divinités nationales. Son temple fut construit sur le modèle du grand temple

d'Éphèse, et son culte prescrit à toutes les colonies massaliotes, conformément au rite éphésien [Strabon, 4]. Aristarché remplit jusqu'à sa mort les fonctions de prêtresse de la déesse ; et après elle, les Massaliotes continuèrent à tirer soit d'Éphèse, soit de Phocée, les femmes qui devaient occuper ce suprême sacerdoce<sup>1</sup>. Il paraît que Massalie était regardée, même en Asie, comme un des sièges les plus honorables et les plus lucratifs du culte de Diane, car une inscription nous montre une archiprêtresse d'un des temples d'Éphèse ne dédaignant pas d'aller au-delà des mers desservir la colonie phocéenne [Inscript. sup. cit.]. S'il faut en croire Strabon, ce fut Massalie qui eut l'honneur insigne d'initier Rome aux mystères de la Diane d'Éphèse [Strabon, 4].

La seconde place dans la hiérarchie des divinités massaliotes appartenait de droit à Minerve ; car, si Diane avait veillé sur le berceau de la colonie naissante, Minerve aussi l'avait couvert de son égide ; et voici à quelle occasion. Dans une des nombreuses guerres que Massalie eut à soutenir contre les Ligures, et dont le détail ne nous est pas resté, le roi Catumand [Justin, 43, 5], à la tête d'une formidable armée, en faisait le siège et la pressait vivement. Aucun effort humain ne pouvait plus la sauver, lorsque Catumand eut, dit-on, une vision : une femme, dont l'aspect était majestueux mais terrible, lui apparut pendant son sommeil : *Je suis déesse*, lui dit-elle d'une voix irritée, *et je protège cette ville* [Ibid.]. Dès le point du jour, Catumand, tout troublé de ce rêve, s'empressa d'offrir la paix aux Massaliotes ; il demanda aussi qu'il lui fut permis d'entrer dans la ville, pour en adorer les dieux. Au moment donc où il mettait le pied sur le seuil de la citadelle, il aperçut, sous le portique, cette même figure que la frayeur avait si

profondément empreinte dans son souvenir. C'est elle ! s'écria-t-il, voilà celle que j'ai vue cette nuit, et qui m'a ordonné de lever le siège ! [*Ibid.*] Détachant alors son collier d'or, il le passa au cou de la déesse, et après avoir vanté le bonheur des Massaliotes, objet d'une si haute et si vive protection, il fit avec eux une alliance durable.

Apollon, surnommé *Delphinus* ou Delphinien, était la troisième grande divinité des Massaliotes. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il présidait à la mer et à la navigation, et que son culte florissait dans plusieurs villes commerçantes de l'Asie mineure [**Mueller**, *Ægin.*, p. 150 et sqq.]. Massalie, comme tous les états grecs de quelque importance, avait à Delphes un trésor particulier où étaient déposées ses offrandes à Apollon Pythien [**Justin**, 43, 5] ; et, comme Athènes, la métropole des cités ioniennes, elle se souillait d'une superstition barbare qui paraît se rapporter au culte de ce dieu<sup>2</sup>. Chaque fois que la ville était attaquée de la peste, un pauvre se présentait pour être nourri, toute une année, délicatement, aux frais du trésor public. Ce temps écoulé, on le couronnait de verveine, on le

<sup>1</sup> Celeberr. inscrip. ap. Spon. miscell. erud. ant. p. 349.

<sup>2</sup> Meursii. fer. Græc. — Mueller, *Orchom.*, p. 166 et sqq. — Doriens, t. I, p. 326 et sqq. — Tzetzes in Chiliad. v, c. 25.

couvrait de vêtements sacrés, et après l'avoir promené par les rues et les places publiques, en le chargeant d'exécration, afin que tous les maux de la ville retombassent sur lui, on le précipitait à la mer [**Pétrone**, *Satiricon ad Fin*]. La religion des Massaliotes admettait encore la plupart des grandes divinités du polythéisme grec<sup>1</sup>, mais rien de particulier ne nous est connu sur le culte qu'on leur

rendait.

De bonne heure, les lettres et les sciences jetèrent sur cette république une brillante lumière. La littérature grecque dut à des grammairiens massaliotes une des premières et plus correctes révisions des poèmes homériques<sup>2</sup>. Travailler pour Homère était, aux yeux de Massalie, une œuvre en quelque sorte nationale, car la colonie phocéenne devait soutenir les prétentions de sa métropole au titre de véritable patrie dit grand poète. Les sciences exactes et d'observation, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la géographie, la médecine, y furent cultivées avec autant d'éclat qu'en aucun lieu de la Grèce. Le Massaliote Pythéas, contemporain d'Alexandre, détermina la latitude de sa ville natale d'après l'ombre du gnomon, et l'exactitude de ses calculs a surpris les savants modernes<sup>3</sup>. Il fut aussi le premier qui constata la relation des marées avec les phases de la lune. Obscur encore et sans fortune, Pythéas par son infatigable persévérance trouva le moyen d'accomplir un voyage prodigieux pour son temps : il parcourut dans toute leur longueur les côtes orientale et occidentale de l'Europe, depuis l'embouchure du Tanaïs clans la mer Noire, jusqu'à la presque île Scandinave dans l'océan du Nord. Il est vrai que des récits exagérés, fruit d'une imagination qui s'enivrait de ses propres découvertes, ou qui, brûlant de tout connaître et de tout expliquer, tantôt accueillait des contes populaires, tantôt s'égaraient dans des hypothèses trop hardies, décréditèrent chez les anciens les travaux et le nom de Pythéas<sup>4</sup>. Mais ceux même qui le poursuivirent avec le plus d'amertume ne purent s'empêcher de reconnaître sa profonde science, et se parèrent sans scrupule de ses dépouilles. Il avait composé un *Périple du monde*,

et un *Livre sur l'Océan* ; ces ouvrages ont été perdus à l'exception de fragments peu nombreux<sup>5</sup>. Tandis que Pythéas faisait le tour de l'Europe, son compatriote Euthymènes, auteur également d'un *Périple*<sup>6</sup>, partait des colonnes d'Hercule pour explorer la côte d'Afrique<sup>7</sup>. Toutes les sciences applicables à l'art nautique et à la construction des vaisseaux, la mécanique entre autres, avaient atteint chez les Massaliotes un très haut degré de perfection<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Pline, IV, c. 1. — Justin, XLIII. — Cons. les Inscriptions et les monnaies massaliotes.

<sup>2</sup> Wolf, *Proleg. in Homer.*, p. CLXXV.

<sup>3</sup> La différence avec les calculs modernes n'est que de quarante secondes.

<sup>4</sup> Polybe et Strabon, l. II ; l. IV, p. 190. — Conf. Bougainville, *Mém. de l'Académie des Inscript.*, tom. XIX, p. 146 et suiv. — D'Anville, *ibid.*, tom. XXXVII, p. 436 et suiv. — Murray, *Nov. Comm. Societ. Gott.*, t. VI, p. 59-98. — Mannert, *Geog. der Gr. und Röm.*, t. I, p. 71 et sqq. — Uckert., *Geogr.*, t. I, p. 112 ; t. II, p. 298 et suiv.

<sup>5</sup> On en compte vulgairement trois : 1° *Orbis Periplus* (Artemid. ap. Marcian. Heracl. p. 63) ; 2° *Terræ Periodus* (Apoll. Rhod., IV, 761) ; 3° *De Oceano liber* (Gemin in Petav. Uranol., p. 22). Les deux premiers probablement ne font qu'un.

<sup>6</sup> Marcian, *Heracl. ap. Uckert. Geog.*, t. I, p. 235.

<sup>7</sup> Sénèque, N. Q., IV, 2. — Plutarque, *de Plac. Philosoph.*, IV, 1. — On attribue généralement à Euthymènes deux assertions dont les anciens même se sont moqués ; la première que les eaux de l'océan méridional sont douces parce que la proximité du soleil leur donne une espèce de coction ; la seconde, que les inondations périodiques du Nil proviennent des vents étésiens, qui refoulent pendant un certain temps les eaux du fleuve vers sa source, puis, en cessant de souffler, les

laissent retomber avec violence. Ces opinions, ridicules en effet, avaient été professées par nombre de philosophes et de physiciens avant Euthymènes qui n'a fait que les répéter. Cf. Uckert., *Geogr.*,

II.

8 Strabon, IV, p. 180. — Polybe, I. III.

En général ce peuple possédait plutôt la finesse et la rectitude propres aux découvertes scientifiques et à la critique littéraire que cette verve d'imagination qui crée les chefs-d'œuvre des arts. Ni poètes, ni grands orateurs, ni peintres célèbres, ne sortirent de ses écoles. Sa part fut belle néanmoins, puisqu'il a produit deux hommes dignes peut-être de prendre place à côté d'Aristote et d'Euclide, si le temps n'avait pas effacé leurs titres de gloire.

L'habileté et le goût des Massaliotes dans le travail des métaux sont assez prouvés par leurs médailles, généralement élégantes et pures. Elles étaient frappées au coin ou fondues en bronze et en argent ; jusqu'à ce moment, il n'en a été trouvé aucune en or<sup>1</sup>. Leurs types ordinaires étaient le lion et le taureau menaçant.

Dès que Massalie se vit assez peuplée et assez forte pour ne plus redouter les attaques des Ligures, elle s'appliqua à étendre son commerce et ses colonisations. Elle trouvait les choses merveilleusement préparées. Bornés à leurs établissements du midi de l'Espagne, les Phéniciens et les Carthaginois ne visitaient plus que rarement les eaux de la Gaule; Rhodes, en pleine décadence, abandonnait les deux seules colonies qui lui restaient dans ces parages, Rhodanousia, située près de l'embouchure occidentale du Rhône, et Rhoda, en Espagne, à peu

de distance des Pyrénées<sup>2</sup> ; quant aux Etrusques, leur puissance maritime était tombée : assaillis d'un côté par la république romaine, de l'autre par les invasions gauloises, ils n'étaient plus occupés que de la défense de leurs foyers. Les Massaliotes héritèrent donc des débouchés créés par ces nations, et dominèrent sans concurrence sur toute, la côte gauloise entre les Alpes et les Pyrénées, et même assez avant sur le littoral ibérien.

Livrées à la discrétion de cette puissante ville<sup>3</sup>, Rhoda et Rhodanousia préférèrent en être les alliées plutôt que les sujettes ; elles s'empressèrent de reconnaître Massalie pour leur protectrice et leur nouvelle métropole. C'est du moins ce que semblent nous révéler les types symboliques de leurs médailles, où la rose, emblème de Rhodes et de ses colonies, est placée ordinairement à côté du lion massaliote. Quelquefois, par une allégorie pleine de poésie et de grave, cette rose est suspendue à l'oreille de Diane, comme une parure précieuse qui embellit la Déesse de Massalie et relève encore l'éclat de sa majesté<sup>4</sup>.

Progressivement et tantôt par des concessions obtenues des indigènes, tantôt à main armée, les Massaliotes occupèrent les points importants du rivage ; ils y construisirent des forts et des comptoirs qui, pour la plupart, devinrent des villes florissantes. Au temps de sa plus haute prospérité, Massalie prolongeait la ligne

<sup>1</sup> Cette absence complète de monnaie d'or est une singularité d'autant plus remarquable, qu'on trouve une grande quantité de pièces massaliotes fourrées-, c'est-à-dire fabriquées en mauvais métal recouvert d'une lame d'or ou d'argent falsification qui prouve du moins l'existence de la monnaie qu'on avait intérêt à falsifier. Quelques savants, il est vrai, attribuent la fraude aux Massaliotes eux-mêmes, et



peuvent s'appuyer du mauvais renom qu'avait chez les anciens la monnaie phocéenne ; puisque *or de Phocée* avait passé en proverbe pour signifier de l'or détestable. Hesych. — Érasme, *adag.* p. 291. — Cr. Ekkel., *Doctr. num.*, t. I, p. 68 ; t. II, p. 535.

1. — Mionnet. t. I, p. 67, et *Suppl.* t. I, p. 133. — Pappon, p. 647. — Gross, p. 24-36. — Bouche, p. 79 ; etc.
- 2 Seymn., *Chi. orb. descript.*, v. 207. — Pline, III, c. 4. — Étienne de Byzance. — Isidore, *orig.*, XIII, c. 21. — Hiéronyme, *Comm. epist. ad Galat.*, c. 3. — Strabon, III, p. 141 ; XIV, p. 957. — Rhoda, aujourd'hui *Roses*.
- 3 Scymn., *Ch. orb. desc.*, v. 164, 105, 106. — Strabon, III, p. 141 ; XIV, p. 967. — Ptolémée, *Géogr.*
- 4 Grosson, Tab. 9 et 89. — Eckhel P. 1, c. 1, p. 70. — Mionnet, t. I, p. 48. — Cf. Creazer, *Symbol.*,
2. p. 1, p. 115-118.

de ses établissements, depuis le pied des Alpes maritimes jusqu'au grand promontoire qui porte aujourd'hui le nom de cap Saint-Martin ; de ce côté elle s'enchevêtrait avec les colonies carthaginoises, de l'autre elle touchait à la république romaine. Le petit port d'Hercule *Monæcus*<sup>1</sup>, sous les derniers escarpements des Alpes, formait à l'est la tête de cette ligne ; ensuite venaient *Nicæa*<sup>2</sup> dont le nom signifiait *Victoire*, bâtie sur la rive gauche du Var, après quelque combat contre les Italo-Ligures ; puis en deçà du Var, sur le territoire des Gallo-Ligures, *Antipolis*<sup>3</sup>, destinée à contenir les Décéates, les Oxybes et les Néruses ; *Athenopolis*<sup>4</sup> ; *Olbia*<sup>5</sup> ; le petit fort de *Tauroentum*<sup>6</sup> et Massalie. A l'ouest, entre Massalie et les Pyrénées, se trouvaient *Heraclæa Cacabaria*<sup>7</sup> qui paraît avoir

été un ancien comptoir phénicien ; *Rhodanousita* dont nous avons parlé précédemment ; et *Agatha* ou *Agathê Tychê*<sup>8</sup>, *Bonne-Fortune*, construite à l'embouchure de l'Hérault ; enfin au-delà des Pyrénées, sur le littoral espagnol, *Rhoda*, Emporiæ<sup>9</sup>, *Halonis*<sup>10</sup> et *Hemeroscopium* ou *Dianium*<sup>11</sup> ainsi appelé d'un temple de Diane qui dominait tout le promontoire et la mer.

Les îles situées au large, à trois lieues du cap d'Olbia, et que les Massaliotes nommaient *Stæchades*<sup>12</sup> servirent longtemps de repaire aux pirates liguriens qui infestaient ce golfe; Massalie dut s'en rendre maîtresse pour la sûreté de son commerce. Sous la protection de quelques forts, elle y forma des exploitations de culture [Strabon, 4] et des pêcheries pour le corail [Pline, 32, 2]. L'extirpation de la piraterie ligurienne lui coûta beaucoup de temps et de fatigues, et ne fut pourtant jamais complète.

Tout en assurant ainsi, par tous les moyens, la prospérité de leur commerce extérieur, les Massaliotes ne négligeaient pas le commerce intérieur; ils s'étendaient progressivement du côté de la terre ferme, mais par des conquêtes toutes pacifiques. De la libre volonté des indigènes, ils fondaient d'abord un comptoir clans quelque ville gauloise ou ligurienne; d'année en année le nombre de leurs agents s'y multipliait, et chacun de ces établissements devenait un centre de civilisation, d'où se propageaient le goût des mœurs de Massalie, l'intelligence de sa langue et le besoin de ses marchandises. C'est ainsi que Cabellio et Avenio, chez les Cavares, ressemblèrent, à quelques égards, à de petites villes grecques, et purent passer, aux yeux de voyageurs superficiels,

**1** Aujourd'hui *Monaco*. Strabon, IV, p. 202. — Pline, III, c. 5.

**2** Aujourd'hui *Nice*. Strabon, IV, p. 184. — Pline, III, c. 5. — Tzschuck, *ad Mel.*, II, 5, 3.

**3** Aujourd'hui *Antibes*. — Strabon, IV, p. 180-184. — Tzschuck, *ad Mel.*, v. III, p. 2, p. 466. — Ptolémée, II, c. 10.

**4** Pline, III, c. 4. — Cf. Tzschuck, *ad Mel.*, *loc. cit.*

**5** Aujourd'hui *Eaube*. — Strabon, IV, p. 180-184. — Scymn., c. 215. — Ptolémée, II, c. 10.

**6** Aujourd'hui *le Bras de Saint-Georges et l'Évescat*. — Strabon, IV, p. 180-184. — Ptolémée, II, c.

10. — Étienne de Byzance. — César, *Bell. Civil.*, II, c. 4. — Cons. Marin : *Mém. sur l'ancienne ville de Tauroentum*. Avignon, 1782. — Thibaudeau : *Mém. de l'Acad. de Mars*, t. III, p. 108 ; et l'excellente *Statistique des Bouches-du-Rhône*.

**7** Pline, IV, c. 4. — Aujourd'hui *Saint-Gilles* : *Hist. gén. du Languedoc*, v. I, p. 4.

**8** Strabon, IV, p. 180-182. — Tzschuck, *ad Mel.*, II, 5, 6, p. 487. — Scymn., c. 207. — Étienne de Byzance. — Aujourd'hui *Agde*.

**9** Strabon, III, p. 159-160. — Tite-Live, XXVII, c. 42 ; XXI, c. 60 ; XXXIV, c. 8. — Aujourd'hui *Ampurias*.

**10** Étienne de Byzance. — Ptolémée, II, 6. — Alone. Mel., II, c. 6. — On ignore la position de cette ville.

**11** Aujourd'hui Dénia. — Strabon, III, p. 159. — Cicéron, *Verr.*, 1, 2, 3.

**12** *Ódiú÷èò*, *ordre, rangée*. Les anciens en comptaient cinq, trois grandes et deux petites. Les grandes se nommaient *Prote* (aujourd'hui Porquerolles), *Mese* (plus lard Pomponiana et aujourd'hui Portecroz), et *Hypæa* (aujourd'hui l'île du Levant). Strabon, IV, p. 184. — Scholiast. Apollon, IV,

553. — Pline, III, c. 5. — Mel., II, c. 7.

pour des colonies massaliotes<sup>1</sup>. Arelate surtout, si heureusement située, avait attiré dans son sein une multitude de ces colons trafiquants. On y parlait le grec autant que les idiomes indigènes ; l'antique nom d'Arlath fut même changé par les nouveaux venus en celui de *Thêlinê* [Fest., *Avien.*, v. 682], qui signifiait la *nourricière*, la *féconde* ; mais cette dénomination étrangère ne prévalut point, elle n'eut guère cours que parmi les Grecs, et périt avec leur comptoir. Les Massaliotes élevèrent des tours, pour servir de phare, à la barre dangereuse du Rhône [Strabon, 4] ; ils construisirent aussi sur l'île triangulaire que forment ses bouches un temple à Diane, leur grande déesse<sup>2</sup> ; c'était une sorte de prise de possession du fleuve.

Le Rhône en effet par la direction de son cours et par ses nombreux affluents était le grand véhicule du commerce avec l'intérieur de la Gaule, et de là avec les îles britanniques. Voici, comment se pratiquaient, aux second et premier siècles avant notre ère, les communications d'une mer à l'autre, à travers le continent. Les Massaliotes avaient renoncé de bonne heure à la communication maritime par le détroit de Gadès, soit à cause de la longueur du voyage, soit à cause des obstacles qu'opposaient les colonies carthaginoises : c'étaient les indigènes bretons qui apportaient eux-mêmes l'étain et les autres articles d'échange sur la côte de la Gaule ; et lorsque la marine gauloise armoricaine eut pris un grand développement, elle s'empara de ce service d'exportation<sup>3</sup>. L'étain était déposé dans des entrepôts aux embouchures de la Seine, de la Loire et de la Garonne. Là se rendaient les trafiquants massaliotes par plusieurs routes qui coupaient du sud-est au nord-ouest tout le continent de la Gaule. Tantôt ils remontaient le Rhône et la Saône, dans une certaine portion de son cours ; des

transports par terre les conduisaient ensuite à la Seine où ils s'embarquaient de nouveau [Strabon, 4] ; chemin faisant, ils traitaient avec les indigènes riverains. Une communication pareille était ouverte entre le Rhône et la Loire. Pour éviter même le trajet du Rhône que les frêles bateaux massaliotes et gaulois ne remontaient qu'avec beaucoup de temps et de danger, une route de terre fut établie directement entre la côte de la Méditerranée et la haute Loire, en traversant les Cévennes [*Ibid.*]. La route par la Loire était la plus fréquentée de toutes ; sur les bords de ce fleuve se trouvaient les principaux comptoirs de la Gaule : Noviodunum des Edues, Genabum des Carnutes et Corbilo des Nannètes. Quelquefois on remontait l'Aude à Narbonne, puis un portage conduisait à la Garonne qu'on descendait jusqu'à Burdigala [*Ibid.*] ; cette voie était plus courte que les précédentes, mais moins lucrative à cause du peu d'abondance de la traite à l'intérieur. Enfin un service de terre, organisé entre l'Océan et la Méditerranée, se faisait partie à dos de cheval [Diod. Sic., 4], partie par ces mulets du Rhône que leur force et leur intelligence<sup>4</sup> avaient déjà rendus fameux ; le trajet était de trente jours.

On peut se figurer aisément l'influence exercée par le commerce massaliote sur la civilisation des indigènes. Il fallut que ces nations apprissent à connaître les

<sup>1</sup> Artemidor. Geogr., l. I, ap. Étienne de Byzance.

<sup>2</sup> Strabon, IV, p. 184. Aux possessions maritimes ou continentales des Massaliotes, il faut joindre encore les suivantes dont l'importance était moindre et dont la position n'est pas bien certaine :

*Abarnus* (Ét. Byz.) ; *Træzene* (Ét. Byz. - Eustath. II, 2, v. 566) aujourd'hui *Tretz* ; *Cyrène* (Ét.

Byz.) peut-être aujourd'hui *Courens* ou *Correns* ;

*Citharista* (Pline, III, c. 5 ; Ptolémée, II, 10)

aujourd'hui *la Ciotat* : en Espagne, *Mænace* ; et quelques îles sur les côtes gauloise et italienne.

Cons. la *Statistique des Bouches-du-Rhône* déjà citée.

3 César, *Bell. Gall.*, III, c. 8. — Strabon, IV, p. 194. —

Diodore de Sicile, V, p. 302-314.

4 Claudian, *epigr. de Mulabus Gallicis*.

monnaies et les signes numériques, par conséquent l'alphabet du peuple avec lequel elles étaient en relation continuelle et nécessaire. Des traités politiques durent être conclus, des conventions particulières passées entre les gouvernements et les individus des deux races ; et ces écrits furent rédigés dans la langue des Massaliotes. Aussi les Romains trouvèrent-ils les nombres et l'alphabet grecs employés même parmi les tribus barbares du nord [Cés., *B. G.*, 1, 29 – 6, 14]. Ils trouvèrent également, ce qui les surprit davantage, la coutume de rédiger certains contrats en langue hellénique [Strabon, 4] ; mais ils attribuèrent faussement à une influence littéraire ce qui n'était que de pure nécessité commerciale. Les érudits modernes se sont perdus en contestations et en suppositions ridicules sur ce fait, l'un des plus simples de l'histoire de la Gaule : comme si nous n'avions pas chaque jour sous les yeux des faits analogues ; comme si, chaque jour, nos gouvernements et nos marchands ne traitaient pas, par écrit et dans nos langues européennes, avec des sauvages qui ignorent ces langues et l'usage même de l'écriture.

Nous avons peu de chose à dire sur le commerce extérieur de Massalie. Dès sa naissance, elle se trouva rivale de Carthage, moins, il est vrai, par son importance que par sa situation. L'enlèvement de quelques barques de pêcheurs occasionna entre

les deux républiques une guerre qui se termina à l'avantage de la première ; battus dans plusieurs rencontres, les Carthaginois demandèrent la paix<sup>1</sup>, et Massalie étala avec orgueil, sur ses places, les dépouilles de sa superbe ennemie [Strabon, 4]. Il fallait pourtant que la guerre ne fût pas très sérieuse de la part de Carthage, car Massalie, pendant bien des siècles, resta médiocre et infiniment au-dessous d'elle. De la lutte entre Carthage et Rome data seulement l'essor de sa puissance maritime et de sa prospérité commerciale ; ce fut l'ère véritable de sa grandeur.

Dans cette lutte, qui intéressait tout l'univers civilisé, le rôle de Massalie était marqué d'avance : alliée naturelle de Rome, elle la servit avec chaleur et fidélité<sup>2</sup>. Ce fut elle qui, à l'approche de la seconde guerre punique, avertit le sénat des projets hardis d'Annibal ; elle reçut à différentes fois, dans ses murs ; des troupes romaines ; elle travailla pour les intérêts de Rome auprès des nations gauloises [part. 1, c. 1]. Par ses soins et à ses frais, la vieille route phénicienne, qui conduisait du pied des Alpes en Espagne, fut restaurée en partie et garnie de bornes milliaires pour les étapes des légions<sup>3</sup>. En outre, elle rendit par mer à cette république des services de tout genre.

Pour appuyer, s'il se pouvait, cette alliance sur une base plus ferme encore que des services présents ; les Massaliotes imaginèrent de la vieillir : ils la reculèrent de quatre siècles, la faisant remonter au berceau de leur ville et presque au berceau de Rome. De là un prétendu voyage du marchand Euxène dans la ville aux sept collines, et un prétendu traité passé entre lui et le roi Tarquin l'ancien<sup>4</sup> ; de là la relation non moins fabuleuse d'un deuil général pris spontanément à Massalie,

lors de l'incendie de Rome par les Gaulois, et d'une collecte publique et privée faite aussitôt pour subvenir à la rançon du Capitole [Justin, 43, 5]. Un seul fait avéré indique quelques rapports de bon voisinage entre ces deux villes,

1 Justin, XLIII, c. 6. — Cf. Strabon, IV, p. 180.

2 Strabon, IV, p. 180. — Polybe, III, p. 246. — Cicéron, *Philip.*, VIII, c. 6, etc.

3 Polybe, III, p. 292. — V. part. 1, c. 1.

4 Justin, XLIII, c. 3. — Trogus-Pompeius, dont Justin n'a fait qu'abrégé l'ouvrage, était, comme on sait, originaire du pays des Voconces ; il avait recueilli les traditions massaliotes, et écrit d'après elles la partie de son histoire relative à la Gaule.

antérieurement aux guerres puniques: c'est que le sénat voulant envoyer au temple de Delphes la dîme du butin conquis à Véies, obtint des Massaliotes qui y possédaient un *trésor*, que son offrande y serait déposée<sup>1</sup>. Au reste Rome ne s'amusa point à contester les prétentions historiques de sa nouvelle alliée; elle avait un besoin trop pressant de ses services. Prenant donc à la lettre leur vieille amitié, elle accorda à ses citoyens une place parmi les sénateurs, dans les fêtes publiques et les représentations théâtrales ; et aussi l'exemption de tout droit de navigation et de commerce dans les ports de la république [Justin, 43, 5].

Les résultats de la seconde guerre punique furent immenses pour la colonie phocéenne. Les établissements carthaginois en Espagne étaient détruits, la Campanie et la Grande-Grèce horriblement saccagées et esclaves, la Sicile épuisée; Massalie hérita du commerce de tout l'occident. Durant et après la troisième guerre punique, elle suivit en Afrique, en Grèce, en Asie,



les Romains conquérants. Partout où l'aigle romaine dirigeait son vol, le lion massaliote accourait partager la proie. La ruine de Carthage, la ruine de Rhodes, l'assujettissement des métropoles marchandes de l'Asie mineure livrèrent à cette ville le monopole de l'orient, comme elle avait celui de l'occident. Un instant, le commerce de l'univers entier fut concentré dans ses murs. Mais toute cette grandeur était factice, toute cette prospérité précaire, Massalie le sentait bien. Afin de se prémunir contre des revers inévitables, elle songea à conquérir pour son compte ; elle voulut devenir puissance territoriale en Gaule, comme la république de Carthage l'avait été en Afrique et en Espagne. La narration suivante exposera par quelles manœuvres Massalie essaya d'atteindre à ce but, et quel en fut le résultat final pour elle et pour la Gaule.

**1** Tite-Live, V, c. 25. — Diodore de Sicile, XIV, c. 93.

## CHAPITRE II

*Plaintes des Massaliotes au sénat de Rome contre les Ligures Oxybes et Décéates ; première guerre des Romains dans la Gaule transalpine. — Nouvelles plaintes des Massaliotes au sujet des Ligures-Salies ; C. Sextius soumet une partie de la Ligurie cis-rhodane ; fondation de la ville d' Eaux-Sextiennes ; commencement de la fraternité des Édues avec les Romains. — Ligue défensive des Allobroges et des Arvernes contre Rome ; les Allobroges sont vaincus par Cn. Domitius, les Arvernes par Q. Fabius Maximus. — Domitius s'empare du roi Bituit par trahison. — Établissement d'une Province romaine transalpine. — Trophées de Domitius et de Fabius dans la Gaule ; leur triomphe à Rome. — Accroissement progressif de la Province. — Les Romains s'emparent des routes des Alpes ; héroïsme de la nation des Stoenes. — Défaite de C. Caton par les Scordisques. — Crassus conduit une colonie romaine à Narbonne. — Organisation d'une Province romaine.*

L'AN 154 avant notre ère, les empiètements des Massaliotes sur la rive droite du Var soulevèrent les Ligures Oxybes et Décéates à qui ce pays appartenait : ils investirent Antipolis et Nicæ ; et comme ils étaient en force, le siège marcha vivement. Les deux villes allaient succomber, lorsque Massalie envoya à Rome des ambassadeurs

pour se plaindre des attaques des Ligures, exposer la détresse de ses colonies et demander du secours. Le sénat accueillit favorablement le message ; il fit partir aussitôt avec les ambassadeurs massaliotes trois commissaires romains, chargés d'examiner sur les lieux les causes de la guerre, et de décider entre les combattants. Le vaisseau qui les conduisait vint aborder au port d'Ægitna, ville oxybienne, très voisine d'Antipolis.

A peine le bruit se fut-il répandu dans Ægitna que des députés romains arrivaient pour forcer les Oxybes à mettre bas les armes, que tous les habitants coururent au port, afin d'empêcher leur débarquement : mais Flaminius, chef de la députation, était déjà à terre, occupé à faire descendre son bagage. Les Ægitniens lui ordonnèrent de se rembarquer et de sortir de leur port, il leur répondit avec mépris, et leur rendit menaces pour menaces. Pendant cette altercation, quelques hommes se jetèrent sur son bagage pour le piller ; ses esclaves voulurent le défendre et un combat s'engagea ; deux des Romains furent couchés sur la place, les autres, battus, firent retraite vers la mer. Flaminius tira son épée ; mais meurtri de coups, blessé même assez gravement, il remonta à grand peine dans son vaisseau, fit couper les câbles des ancres et s'éloigna de la ville à toutes voiles [*Polybe, excerpt. Legat., CXXIV*]. Il alla se faire guérir à Massalie, où rien sans doute ne fut négligé pour exagérer les torts des Ægitniens, les blessures du député et les soins donnés à sa guérison.

Le sénat jeta de grands cris à cette nouvelle ; il déclara que le droit des gens avait été indignement violé, et qu'une vengeance exemplaire devait être tirée des Oxybes et des Décéates, quoique le crime fût uniquement celui des habitants d'Ægitna. Les

légions destinées à cette guerre se rassemblèrent en toute hâte à Placentia, sous la conduite du consul Q. Opimius, et de là, en suivant l'Apennin et le littoral du golfe, elles se rendirent dans le pays des Oxybes, sur les rives de l'Apron. Elles y attendirent l'armée ligurienne qui se réunissait dans les montagnes ; mais comme celle-ci tardait à paraître, le consul alla camper devant la ville d'Ægitna, la prit d'assaut, en réduisit la population à l'esclavage et envoya liés et garrottés à Rome les auteurs de l'insulte [*Ibid.*]. Il marcha ensuite au-devant de troupes ennemies.

Les Oxybes n'avaient sur pied que quatre mille hommes [*Ibid.*], les Décéates vraisemblablement pas davantage, et la jonction des deux peuples n'était point encore opérée, lorsque le consul arriva en présence des Oxybes. Malgré la disproportion du nombre, les Oxybes, irrités par le sac et la destruction de leur ville, se préparèrent à attaquer aussitôt sans attendre leurs alliés. Tant de hardiesse effraya d'abord le consul; puis réfléchissant qu'il avait de son côté, outre la supériorité numérique, celle de la tactique, il harangua les légions, fit sonner la charge et s'avança au petit pas. Le choc fut rude et soutenu vigoureusement; mais après une lutte opiniâtre, les Oxybes enfoncés commencèrent à se débander. Les Décéates survenant, dans l'instant même, arrêtaient les fuyards et les ramenèrent au combat qui reprit avec un acharnement nouveau. Pour la seconde fois les Ligures furent vaincus; afin d'éviter à leurs malheureux villages la destinée d'Ægitna, ils demandèrent la paix et se mirent à la discrétion du peuple romain. Opimius octroya aux Massaliotes les terres qu'il venait de conquérir, et mit sous sa dépendance les peuplades qui venaient de se soumettre [*Ibid.*] ; pour plus de sûreté, il les désarma

et régla qu'elles livreraient à perpétuité aux Massaliotes des otages qui seraient changés de temps à autre [*Ibid.*]. Tout en paraissant n'avoir vaincu que pour ses alliés, Rome n'avait point négligé son propre intérêt ; elle laissa des troupes en quartier d'hiver dans les villes principales ; elle occupa les principales positions militaires, enlevant sans doute aux Oxybes et aux Décéates, avec leurs armes et leur liberté, tout ce qu'ils ne pouvaient plus défendre.

La générosité de Rome releva les affaires des Massaliotes ; ils s'organisèrent dans le pays ; et les intrigues de la politique consolidèrent graduellement l'œuvre de la violence. Cet accroissement prodigieux de territoire autour de leurs colonies orientales, leur inspira un vif désir de s'agrandir pareillement autour de leur métropole ; ils convoitèrent les dépouilles des Salytes, leurs plus proches voisins, et, pour que les prétextes ne leur manquassent pas dans l'occasion, ils eurent soin d'aigrir ce peuple et de fomentier entre eux et lui de continuels sujets de brouillerie. Puis lorsqu'ils virent Rome à peu près débarrassée de ses guerres lointaines dans l'Orient, ils implorèrent de nouveau son assistance contre les Ligures saliens qui les harcelaient, disaient-ils, sans relâche, jaloux qu'ils étaient de cette prospérité que Massalie devait au peuple romain [*Florus*, III, 9].

Rome s'inquiéta peu si les plaintes des Massaliotes étaient bien ou mal fondées et si ses alliés, dans cette circonstance, étaient agresseurs ou provoqués : elle avait des armées disponibles, elle en envoya une en Ligurie. Le consul M. Fulvius Flaccus la conduisit. Il défit les Salytes dans une première campagne, il les défit encore dans une seconde ; puis il attaqua les Voconces, dont Massalie ne se

plaignait pas<sup>1</sup>. Son successeur C. Sextius Calvinus écrasa, dans une troisième campagne, les restes des tribus saliennes, saccagea tout ce territoire et fit vendre à l'encan la population des villes<sup>2</sup>. Le roi de ce malheureux peuple, nommé Teutomal, pour avoir défendu son pays avec constance contre ces brigands étrangers, fut mis hors la loi des nations ; poursuivi de retraite en retraite par les armes et par les menaces des Romains, il ne trouva de refuge qu'au-delà de l'Isère, sur les terres des Allobroges. Sextius ne se borna pas à la conquête politique du pays salien. Promenant ses légions le long du littoral entre le Rhône et le Var, il en balaya la population dans les montagnes de l'intérieur, en lui défendant d'approcher à plus de quinze cents pas des lieux de débarquement et à plus de mille du reste de la côte. Ayant assuré ainsi d'Italie en Gaule les routes de terre et de mer, il concéda toute cette bande de terrain aux Massaliotes, qui la colonisèrent et l'exploitèrent à leur profit [Strabon, IV]. Sextius voulut outre cela essayer ses armes contre les Voconces; il les vainquit en bataille rangée [Fast. Capitol.].

Pendant l'un des hivers que le général romain passa en Gaule, il avait choisi, pour l'emplacement de ses quartiers, une colline située à quelques lieues au nord de Massalie, et baignée par la petite rivière que les Romains appelèrent Camus,

<sup>1</sup> Tite-Live, *Epitom.* LX. — Florus, III, c. 9. — Fast. Capit.

<sup>2</sup> Diodore de Sicile, *Fragm. ap. Vales*, p. 376. — Tite-Live, *Epitom.* LXI.

et qui se nomme aujourd'hui l'Arc. L'abondance des sources d'eaux vives, et surtout d'eaux thermales<sup>1</sup>, si recherchées des Romains, la pureté de l'air, la beauté du site entrecoupé de collines

que revêtaient alors de vieilles forêts, tous ces agréments réunis charmèrent Sextius [Plutarque, *Marius*]. Il projeta d'y bâtir une ville à laquelle il donnerait son nom. Les palissades et les terrasses militaires firent donc place à des murailles [Solin, 2], des maisons s'élevèrent dans l'intérieur, et le camp retranché fut transformé en une petite ville, où successivement on construisit des aqueducs et des bains. *Eaux-sextiennes*, *Aquæ sextiæ*<sup>2</sup> (ce fut le nom qu'elle porta) embellie par toute la délicatesse italienne et grecque, devint un lieu de plaisance où les officiers romains et les riches Massaliotes se réunissaient, soit pendant les chaleurs de l'été, soit pendant les repos de la guerre. Telle fut la première fondation romaine sur le territoire transalpin.

Que l'argent et les troupes massaliotes aient coopéré puissamment à cette rapide conquête de la Ligurie gauloise, c'est ce qu'on peut raisonnablement supposer. Quelques faits donnent même à penser que des trahisons domestiques, dont les Massaliotes étaient les agents, firent en plus d'un lieu complices des armes romaines, et précipitèrent la ruine du pays. Dans une de ces villes saliennes, dont Sextius, assis sur son tribunal et entouré de marchands d'esclaves, vendait la population à l'enchère, un des captifs sortit de la foule et s'approchant de lui : *J'attendais de toi*, dit-il, *et j'avais mérité une toute autre récompense ; moi, qui non seulement ai servi les Romains, mais qui ai souffert à cause d'eux ; car le zèle que j'ai déployé pour votre triomphe m'a attiré de la part de mes compatriotes bien des outrages et bien des dangers* [Diod. Sic., *Fragm. ap. Vides*]. Cet homme se nommait Craton [*Ibid.*], et ce nom grec paraît désigner ou le fils bâtard de quelque Massaliote, ou du moins un Ligure gagné à la civilisation massaliote, et qui avait adopté l'amour de

l'étranger en même temps que les mœurs étrangères et un nom étranger. Sextius ordonna que ses liens fussent rompus, il lui rendit son patrimoine et sa famille esclave comme lui. Il fit plus : il lui permit de délivrer à son choix plusieurs de ses compagnons d'infortune. Craton en désigna neuf cents [*Ibid.*] qui très probablement se recommandaient à la clémence du vainqueur par des sentiments et des services pareils.

Ce fut encore à la politique massaliote que Rome dut une alliance bien utile à son ambition, bien funeste à la liberté gauloise, l'alliance de la nation éduenne. Les Édues et les Allobroges étaient en guerre ; et ces derniers avaient pour eux les Arvernes, qui tenaient alors le sceptre parmi les peuples galliques. Profitant adroitement de ces circonstances, les Massaliotes se mirent à travailler la nation éduenne ; ils aigrirent ses ressentiments ; ils excitèrent sa jalousie ; ils lui firent espérer que, par l'assistance des Romains, elle pourrait écraser les Allobroges et arracher la suprématie des mains des Arvernes. Ces intrigues portèrent fruit ; un traité fut conclu entre les magistrats éduens et le sénat de Rome, Les Édues reçurent le titre d'amis et alliés du peuple romain ; ils donnèrent en retour aux Romains celui de frères qui désignait, chez les Gaulois, comme nous l'avons dit, la plus intime des associations politiques. Ainsi furent prononcés pour la première fois, au milieu des nations gauloises, les mots d'alliés, d'amis, de frères du peuple romain, mots de discorde et de ruine ; puissances fatales qui devaient, durant un siècle entier, isoler, opposer, affaiblir ces nations, pour les réunir enfin, toutes, sans exception, sous une commune servitude.

**1** Tite-Live, *epit.* LXI. — Strabon, *loc. cit.* — Solin, c. 2.



A peine ce traité fut-il conclu, que le consul Domitius députa chez les Allobroges pour réclamer son ennemi, le roi Teutomal, auquel ils avaient donné asile, et pour leur enjoindre de respecter désormais le territoire des Édues ses alliés<sup>1</sup>. A ces ordres insolents les Allobroges ne répondirent que par de grands préparatifs d'armes. Tout faisait prévoir une guerre terrible. Le puissant roi des Arvernes, Bituit<sup>2</sup>, essaya de la prévenir ; il abaissa sa fierté jusqu'à demander au consul, par une ambassade solennelle, le rétablissement de Teutomal, son ami et l'hôte de ses alliés.

Bituit était fils de ce Luern qui s'était rendu si célèbre par sa magnificence et sa générosité ; fils d'un tel père, Bituit se piquait de grandeur ; et l'ambassade qu'il adressa à Domitius étonna les Romains par sa pompe bizarre. On y voyait la meute royale composée d'énormes dogues tirés à grands frais de la Belgique et de la Bretagne ; l'ambassadeur, superbement vêtu, était environné d'une troupe de jeunes cavaliers éclatants d'or et de pourpre ; à son côté se tenait un barde, la *rotte* en main, chantant par intervalles la gloire du roi, celle de la nation arverne, et les exploits de l'ambassadeur [Appien. Fulv. Ursin.]. Mais l'enfant de l'harmonie perdit ses chalets, comme le politique ses discours : Teutomal ne fut point restauré dans son royaume envahi ; et l'ambassade mécontente retourna vers Bituit plus humilié et plus irrité qu'elle.

Bituit fit un appel à toutes les nations de la ligue arverne : les tribus arvernes proprement dites et les Ruthènes [César, B. G., I, 45] leurs plus proches

voisins prirent aussitôt les armes ; mais il fallut du temps pour réunir les autres et pour organiser ces masses levées à la hâte. Domitius cependant, retranché dans une position avantageuse, et attendant des secours de Rome, se préparait à soutenir l'attaque. Les Allobroges attribuèrent à la frayeur cette conduite prudente du consul, et crurent avoir bon marché de ses troupes et de lui. Sans attendre l'arrivée de Bituit, ils passent l'Isère et s'avancent à grandes journées vers le midi, en suivant la rive gauche du Rhône. C'était tout ce que pouvait souhaiter Domitius. Il part aussitôt et les rencontre au confluent du Rhône et de la Sorgue<sup>3</sup>, près de la ville de Vindalium<sup>4</sup>, un peu au-dessus d'Avénio. Les deux armées à peine en présence se précipitent l'une sur l'autre; mais les Allobroges enfoncés se débandent, laissant derrière eux vingt mille morts et trois mille captifs [P. Orose, V, 13]. Malgré cette victoire signalée, le consul n'osa pousser plus avant ; il retourna dans son camp fortifié, d'où il observa les mouvements des Arvernes. Ainsi se passa cette campagne [122 av. J.-C.]. Vers la fin de l'automne arriva le nouveau consul Q. Fabius Maximus avec deux légions, représentant à cette époque vingt mille hommes, ce qui, joint à l'armée de Domitius, formait environ quarante mille Romains, sans compter les auxiliaires massaliotes, et les Édues réunis probablement sur leur frontière afin de faire diversion.

Les Romains se crurent assez forts pour prendre l'offensive [-121]. Laisant dix mille hommes au camp, le consul Fabius et le proconsul Domitius, dès les premiers jours du printemps, se dirigèrent vers la frontière allobroge ; ils franchirent l'Isère, non sans quelque opposition ; Fabius fut même blessé assez grièvement dans une de ces

escarmouches. Mais à peine furent-ils engagés sur

**1** Tite-Live, *epit.* LXI. — Florus. III, c. 2.

**2** *Bituitus* (epitom. Tite-Live — Florus — Paul Orose).

*Bittos* et *Bititos* (Strabon), *Betultus* (Valère Max. et *Inscript. Grut* p. 298).

**3** Sulgas. — Strabon, IV, p. 191.

**4** **Ad oppidum Vindalium.** Tite-Live, *epitom.* LXI. — Strabon, IV, p, 185. — Paul. Orose, V, c. 13.

— C'est la ville de *Venasque*, autrefois capitale du comtat Venaissin auquel elle donna son nom.

le territoire allobroge que Bituit accourut pour leur couper la retraite. Les Romains, à cette nouvelle, rétrogradèrent en toute hâte ; et rencontrant déjà sur la rive gauche du Rhône l'armée arverne, qui achevait de traverser ; ils s'établirent sur une élévation qui dominait le lit du fleuve et la place du débarquement.

Les Arvernes, s'il faut en croire les écrivains romains, ne comptaient pas moins de deux cent mille hommes sous les armes ; le passage de toute cette multitude fut long et embarrassant. Bituit avait fait construire d'abord un pont en pilotis ; trouvant bientôt la marche de ses troupes trop lente, il en fit fabriquer un second avec des barques assujetties l'une à l'autre par des chaînes de fer et recouvertes d'un plancher. Les Arvernes achevaient de défiler et se formaient en colonnes dans une petite plaine sur le bord du fleuve, lorsque les enseignes romaines se montrèrent [P. Orose, V, 14]. De part et d'autre on fit ses préparatifs de combat.

Sur la pente et au milieu de la colline étaient rangés les Romains, dans leur ordonnance accoutumée :

au centre, les légions tout étincelantes d'airain et de fer, divisées par petits bataillons dont les archers et les frondeurs occupaient les intervalles ; aux ailes, les auxiliaires et la cavalerie ; et entre les ailes et le corps de bataille, les éléphants ; car l'emploi de ces énormes bêtes s'était introduit dans les armées de la république depuis ses guerres en Orient. Bien plus nombreuses, mais ordonnées avec moins d'art, les troupes gauloises se déployaient le long du fleuve. On y voyait les Arvernes avec leurs clients et leurs alliés, rangés séparément autour de leurs étendards divers, et diversement armés. Bituit, sur un char d'argent [Florus, 3, 2], parcourait le front de bataille ; une armure plus riche et une saie de couleurs plus brillantes le distinguaient des autres chefs. On remarquait aussi sa meute de combat, placée sur un coin de la ligne, et retenue par les laisses et les fouets des piqueurs. Un moment, le roi gaulois promena ses regards sur les faibles bataillons ennemis qui, formés en ordre serré, paraissaient plus faibles encore. *Quoi ! s'écria-t-il avec mépris ; ce n'est pas un repas de mes chiens !* [P. Orose, V, 14]

La mêlée fut affreuse ; cavaliers contre cavaliers, fantassins contre fantassins luttèrent longtemps avec furie et avec un égal succès. Fabius, souffrant de sa blessure et en outre de la fièvre quarte [Pline, 7, 50], se faisait porter en litière à travers les rangs ; quelquefois il mettait pied à terre, et soutenu sur les bras de deux soldats, il s'approchait de la mêlée pour donner des ordres [V. Paternulus, 2, 10]. Quand il crut le moment propice, il fit charger les éléphants [Florus, 3, 4]. Les soldats de Bituit voyaient pour la première fois ces prodigieux animaux, qu'ils ne connaissaient que par les récits de leurs grands-pères, témoins du passage d'Annibal ; saisis de frayeur, ils n'osèrent pas les attendre. D'ailleurs ils

ignoraient l'art de les combattre, et leurs chevaux, doublement effarouchés par la vue et par l'odeur, se cabraient et tournaient court. Bientôt la déroute fut générale, et les ponts se couvrirent de fuyards. Fabriqué à la hâte et peu solidement, le pont de bateaux s'affaissa, les chaînes se rompirent ; hommes et chevaux, engloutis avec les barques, roulèrent entraînés par le courant [P. Orose, V, 14]. Alors, la foule refluant vers l'autre pont, il se trouva complètement obstrué. Dans ce désordre épouvantable, l'épée romaine n'eut qu'à égorger. Cent vingt mille hommes périrent<sup>1</sup>, et de ce nombre beaucoup de chefs. Bituit, assez

<sup>1</sup> Tite-Live, *epit.* LXI. — Appien, *Bell. Gall.*, p. 55. — 130.000, suivant Pline (VII, c. 50) ; 150.000, suivant Orose (V, c. 14).

heureux pour échapper au massacre, se sauva dans les montagnes, laissant entre les mains de l'ennemi son char et son manteau [Florus, 3, 2].

Durant plusieurs jours le roi fugitif parcourut les vallées des Allobroges, cherchant à former une nouvelle armée ; mais partout il ne rencontra que découragement et terreur. Dans cette situation désespérée, il résolut de demander la paix ; le message qu'il envoya au consul Fabius fut reçu avec assez de faveur, et les négociations s'entamèrent ; une honteuse perfidie les rompit. Ce nouveau succès du consul était un nouveau coup de poignard pour l'âme jalouse du proconsul Domitius. Hautain et envieux, cet homme ne pouvait supporter que, dans une seule campagne, Fabius eût terminé une guerre si importante ; que, dans l'espace de quelques jours, il eût vaincu et pacifié le plus puissant royaume de la Gaule ; tandis que lui, Domitius, mis à l'écart, ne serait cité

que pour rendre témoignage des triomphes d'un rival. Plutôt que de subir cette humiliation, il résolut d'entraver à tout prix l'affaire commencée. Il invita Bituit à venir traiter en personne avec lui, à son quartier, probablement à Eaux-Sextiennes, lui promettant des conditions moins dures que celles qu'exigeait Fabius. L'espoir rentra au cœur du roi déchu ; s'abandonnant sans défiance à la parole du proconsul, il se rendit en secret à sa maison. Domitius, sorti pour le recevoir, l'accueillit, comme un hôte accueille son hôte ; mais à peine eurent-ils dépassé le seuil de la porte, que des soldats apostés se jetèrent sur le Gaulois et le chargèrent de chaînes. D'Eaux-Sextiennes on le transporta, sans perdre de temps, à la côte, où un navire était préparé ; et de là à Rome [v. **Max.**, 6, 9, n 4]. En mettant Bituit à la discrétion du sénat, Domitius enlevait à son collègue l'honneur de conclure la paix.

La perfidie était trop criante pour que le sénat osât l'approuver ; mais tout en la blâmant, il en profita. Sous prétexte que Bituit, de retour dans son royaume, pourrait remuer et renouveler la guerre, il le relégua à Albe, en Italie. Ce roi laissait en Gaule un jeune fils nommé Congentiat [**Tite-Live**, *epit.* LXI], qui devait être son héritier ; le sénat le réclama, pour le faire instruire, disait-il, et le replacer ensuite sur le trône de son père. On ignore ce qu'il arriva de ce malheureux enfant, et s'il revint gouverner quelques années les Arvernes ; mais certes on ne s'aperçoit pas qu'il ait inspiré à son peuple ni un grand goût pour les mœurs, ni surtout un grand amour pour la domination romaines.

Pourtant la république traita les Arvernes avec des ménagements qui lui étaient peu ordinaires ; elle ne confisqua rien de leur territoire, elle ne leur imposa

aucun tribut [César, B. G., I, 45]. Les Allobroges furent moins heureux ; leur position fit leur crime. Le sénat les déclara sujets du peuple romain [Tite-Live, *epit.* LXII] ; et les réunit, en cette qualité, aux peuplades liguriennes qu'il avait vaincues, et à d'autres auxquelles il n'avait pas même fait la guerre, mais qui se trouvaient enclavées dans le territoire qu'il convoitait : le tout fut déclaré *province*<sup>1</sup>. La province romaine au-delà des Alpes comprit donc en totalité le pays situé à l'orient du Rhône, depuis l'endroit où ce fleuve se jette dans le lac Léman jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée. Rome dicta les lois qui devaient régir ses nouveaux sujets ; elles ne furent pas égales pour tous. Tandis que les Allobroges, pour avoir défendu leur indépendance avec courage, étaient traités en nation conquise, dans toute la rigueur du terme, de grands privilèges furent octroyés aux Cavares, dont la résistance avait été faible ou nulle, et les Voconces, sous le nom de *fédérés* ; eurent la liberté de conserver leurs

<sup>1</sup> C'est ce que les Romains appelaient in **Provinciæ forum** ou **formulam redigere**.

anciennes coutumes [Pline, 3, 5]. Nous expliquerons tout à l'heure quelle était cette politique des Romains, à l'égard de leurs conquêtes, et comment ils proportionnaient l'état des peuples vaincus au plus ou moins d'obstacles que ceux-ci avaient opposés à leur défaite.

Ces opérations terminées, Fabius et Domitius, pour éterniser la mémoire de leurs succès, firent construire, chacun sur le champ de bataille où il s'était signalé, une tour en pierre blanche, et dresser au sommet un trophée des armes enlevées aux Gaulois<sup>1</sup> : chose inouïe jusqu'alors ! disent les

historiens, car jamais encore le peuple romain n'avait reproché sa victoire aux nations subjuguées [Florus, l. c.]. Après de son trophée, Fabius éleva deux temples, l'un à Mars, l'autre à Hercule [Strabon, 4]. La vanité de Domitius ne fut pas tout à fait sans utilité pour le pays ; il prit soin de restaurer, afin d'y attacher son nom, la vieille route phénicienne qui traversait le littoral entre les Alpes et le Rhône, et qui en effet fut appelée depuis lors *voie domitienne*<sup>2</sup>. Il voulut aussi parcourir la Province, en grand appareil, à la tête de son armée, et monté sur un de ces éléphants à qui lui et son collègue devaient une bonne partie de leur gloire [Suet., *Néron*, 2]. Après ce premier triomphe qui il s'était décerné de son autorité privée, il se rendit à Rome, où il en brigua un second.

Il l'obtint sans peine. Fabius et lui triomphèrent le même jour, celui-ci des Allobroges, celui-là des Arvernes<sup>3</sup>. On fit venir d'Albe, pour cette humiliante solennité, l'infortuné Bituit ; on le revêtit de ses armes royales et de cette saie brillante qu'il avait portée à la fatale journée du Rhône ; on le fit monter sur son char d'argent [Florus, l. c.] ; et le monarque gaulois fut ainsi promené dans les carrefours de Rome, au milieu des huées de la populace, entre l'homme qui l'avait attaqué contre tout droit et l'infâme qui l'avait livré. Quand on l'eut abreuvé d'assez d'ignominie ; on le reconduisit dans sa prison d'Albe, où il ne tarda pas à finir ses jours. Fabius, pour avoir réuni le territoire allobroge, aux domaines de Rome y reçut du sénat le surnom d'*allobrogique*<sup>4</sup>.

La province transalpine fut déclarée *consulaire* ; c'est-à-dire que tous les ans un des consuls dut s'y rendre avec son armée : honneur qui prouvait peu de confiance dans la soumission du peuple vaincu.



Les consuls qui succédèrent à Q. Fabius, P. Manlius en 120 [av. J.-C.], Aurelius Cotta en 119 et Q. Marcius Rex en 118 continuèrent les conquêtes de leurs prédécesseurs ; ils agrandirent la Province de tout le pays situé au couchant du Rhône, entré ce fleuve, la frontière arverne et les Pyrénées ; ce qui comprenait les territoires des Helves, des Volkes arécomiques et des Sordes [118 av. J.-C.]. Cette nouvelle acquisition paraît leur avoir coûté peu de peine. Ils firent aussi une alliance étroite avec les Volkes Tectosages [Diod., *Frag. ap. Vales.*] et leur donnèrent le titre de *fédérés*, sans que ce peuple pourtant fût considéré comme sujet de Rome et eût son territoire enclavé dans les limites de la Province.

Les Romains possédaient donc au-delà des Alpes une province importante, mais ils n'étaient point maîtres des chemins qui pouvaient y conduire. Ils suivaient pour passer d'Italie en Gaule le sentier étroit et difficile qui longe le golfe Ligurien, entre la mer et les derniers escarpements des montagnes. Quant aux routes intérieures des Alpes; elles étaient au pouvoir de tribus gauloises et

**1** Strabon, IV, p. 185 — Florus, III, c. 2.

**2** *Via Domitii* ou *Via Domitia*.

**3** Marmor. Capit. Pigh., t. III, p. 74 et 78. — Vell. Paternulus, II, n. 10. — Florus, III, c. 2.

**4** Vell. Paternulus, I, c. — Valère Maxime, VI, c. 9, n. 4. — Juvenalis, etc.

liguriennes qui les gardaient à main armée. Le sénat tourna son attention de ce côté; il donna ordre à ses généraux de s'emparer du passage des Alpes maritimes, et d'un autre passage, dans cette partie de la chaîne que les Gaulois appelaient *Craig* ou *Crac*<sup>1</sup> (région des rocs), mot que les Romains avaient

altéré en ceux de *Græcœ* et *Graiæ*<sup>2</sup>.

C'était la petite tribu des Ligures *Stænes* qui tenait le col des Alpes maritimes. Q. Marcius, entrant avec précaution dans la montagne, vint assaillir leur village à l'improviste. Les *Stænes* surpris essayèrent de se défendre, mais, se voyant enveloppés de tous côtés par les troupes romaines, et sans espoir de retraite, ils mirent le feu à leurs maisons, et, après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfants, ils se précipitèrent au milieu des flammes. Ceux de ces hommes héroïques qui, saisis sur les routes, ou faits prisonniers pendant le combat, n'avaient pu suivre l'exemple de leurs frères, se donnèrent tous la mort par le fer, le feu ou le lacet ; quelques-uns à qui l'on enleva toutes les armes se laissèrent mourir de faim. Il ne s'en trouva aucun, dit un historien<sup>3</sup>, même parmi les plus jeunes, chez qui l'amour de la vie fût assez fort pour leur faire supporter l'esclavage. La résistance ne fut guère moins belle dans les Alpes *graiæ* ; toutefois les passages, après des chances diverses, tombèrent au pouvoir des Romains<sup>4</sup>.

En même temps qu'ils perçaient à l'ouest et au nord la chaîne des Alpes, ils la franchirent aussi à l'orient pour aller combattre sur les bords de la Save et du Margus une nation kimro-gallique, ces *Scordisques* qui, après le pillage du temple de Delphes, s'établirent au pied du mont Scordus et dominaient alors dans les Alpes illyriennes. Depuis vingt ans, ces peuplades turbulentes fatiguaient les gouverneurs romains de la Grèce par des guerres continuelles où elles avaient été tantôt vaincues et tantôt victorieuses. Pour y mettre un terme, le consul C. Porcius Caton alla les attaquer au cœur de leur pays ; mais s'étant laissé envelopper dans leurs forêts, il y périt avec toute son armée<sup>5</sup>. Fiers

de ce succès, les Scordisques se mirent en route vers l'Italie, et descendirent comme un torrent sur la côte illyrienne de l'Adriatique. On rapporte qu'irrités à la vue de cette mer qui s'opposait à leur marche, ils l'insultèrent et déchargèrent dans ses flots leurs gais et les flèches de leurs carquois [Florus, 3, 4]. Ce peuple était sauvage et féroce ; il buvait dans le crâne de ses ennemis, il égorgeait ses prisonniers, il mutilait et défigurait les cadavres ; dans les villes prises d'assaut, il ouvrait les entrailles des femmes et en arrachait leur fruit, afin que toute créature humaine fut marquée à l'empreinte de sa vengeance. Les légions romaines accoururent pour garantir l'Italie de l'invasion de ces barbares ; mais elles n'en garantirent pas la Grèce, dont les parties septentrionales furent horriblement saccagées<sup>6</sup>.

Cependant une question intéressante pour la province transalpine occupait vivement le sénat de Rome. Le jeune L. Licinius Crassus, déjà célèbre par son éloquence, avait proposé d'envoyer à Narbonne une colonie de citoyens romains et brigait l'honneur de l'y conduire : la mesure était grave non moins par sa nouveauté que par ses conséquences éventuelles, car une seule colonie de ce

<sup>1</sup> **Craig** (gaél.), **carreg** (cym.) *roc*. *Crau*, en patois savoyard, signifie encore aujourd'hui pierre, rocher.

<sup>2</sup> **Graïœ**, *Alpes*. Pline. Petron. — Virgil. *Æn.* X. — **Grœœ**, Serv. ad Virg. loc. cit. — **Mons Graïus**.

Tacite, *Hist.* IV. — C'est aujourd'hui le passage du Petit-Saint-Bernard.

<sup>3</sup> Paul. Orose, V, c. 14. — *Epit.* Tite-Live, LXII. — Fast. Capit. Fragm. Pigh., t. III, p. 85.

<sup>4</sup> Dion Cassius, *Fragm.*, p. 617. — Tite-Live, *epit.* LXIII.

— Paul Orose, V, c. 4.

5 Tite-Live, *epit.* LXIII. — Eutrope, IV, p. 524.

6 Tite-Live, *epit.* LXIII. - Vell. Paternus, II, c. 8. — Florus, III, c. 4. — Fast. Capitol.

genre avait encore été fondée hors de l'Italie, et elle l'avait été sur les ruines de l'ancienne Carthage. On objectait surtout à Crassus l'imprudence d'exposer, en quelque sorte, des citoyens romains [aux flots de la barbarie](#) [Cicer., *pro Flac.*], dans un pays à peine conquis, à la merci de peuples farouches, qui n'étaient façonnés à aucun joug. L'orateur et ses partisans répondaient qu'une ville romaine pouvait seule adoucir ces peuples et les briser à l'obéissance, par sa prépondérance, par l'exemple de ses mœurs, par la communication de son langage ; qu'elle deviendrait pour la république un boulevard contre les dangers du dehors, et une sentinelle vigilante au sein de sa conquête ; ils firent valoir encore d'autres motifs, et entraînèrent à leur opinion la majorité du sénat. La colonie décrétee, Crassus eut mission de l'établir<sup>1</sup>.

Mais, dans les prévisions profondes de la politique romaine, Narbonne n'était pas dirigée uniquement contre les indigènes de la Gaule ; on la plaçait, comme une surveillante et une rivale, auprès de Massalie, dont la puissance, devenue inutile, commençait à inspirer de l'ombrage. A peine la colonie fut-elle installée, que des travaux immenses révélèrent le secret de ses fondateurs. L'ancien port fut changé ; un bras de l'Aude, détourné de son lit par une chaussée de sept milles de long, contribua à former une rade plus sûre et plus vaste ; et des ponts furent jetés à grands frais dans une étendue de quatre milles sur les étangs et les ruisseaux, qui, très nombreux à l'est de la ville, inondaient fréquemment les alentours<sup>2</sup>. Narbonne vit s'élever

dans son enceinte un capitole, une curie, lieu où se réunissait le sénat local, des temples magnifiques, des thermes, et plus tard une monnaie, un amphithéâtre et un cirque<sup>3</sup>. Elle devint le lieu de station de la flotte militaire qui observait ces parages. Le commerce de l'Italie, de l'Espagne, de l'Afrique, de la Sicile, oubliant le chemin de Massalie, vint s'y concentrer peu à peu ; le commerce intérieur de la Gaule y reflua aussi en partie : de la fondation de Narbonne Massalie put dater l'ère de sa ruine.

Une colonie romaine était une image ou, pour parler comme un écrivain ancien, un rejeton de la cité romaine transplanté sur le sol étranger<sup>4</sup>. A l'exception des droits politiques dont l'exercice exclusif appartenait à la métropole, le citoyen romain transportait dans la colonie dont il était membre toute la liberté, toutes les prérogatives dont il jouissait sur les bords du Tibre. Et même il ne perdait pas ses privilèges politiques ; pour les recouvrer, il lui suffisait de se rendre à Rome ; là il pouvait voter, dans les comices, sur les lois et sur la nomination des magistrats, rechercher et obtenir toutes les charges de la république. Dans l'intérieur de sa ville, dans son *municipe*, il faisait partie d'un petit gouvernement qui possédait ses magistratures, son autorité, ses revenus particuliers.

Les principales attributions du gouvernement municipal étaient : 1° le culte, les cérémonies et fêtes religieuses ; 2° l'administration des biens et revenus communs, la construction et l'entretien des édifices publics d'utilité ou d'agrément ; 3° la police intérieure ; 4° l'exercice du pouvoir judiciaire, en certains cas qui ne sont pas bien définis<sup>5</sup>.

- 1 Cicéron, *Brutus*, p. 223. — Eutrope, IV.
- 2 Marc. Hispan., p. 28 et sqq ; 33 et sqq. — *Hist. générale du Languedoc*, t. I, p. 54, 55.
- 3 Auson. de Clar. urbib. p. 221. — Sidon. Apollinaire, *carm.* XXIII.
- 4 Strabon, IV, p. 181. — Auson., *loc. cit.* — Sulpice Sévère, *Dial.*, I, c. 1-2. — Sidon. Apollinaire, *carm.* XXIII.
- 5 V. dans l'excellent ouvrage de M. Guizot, *Essais sur l'Histoire de France*, le morceau intitulé *Du régime municipal dans l'empire romain*.

Les municipes modelaient leur constitution sur celle de Rome. Tous avaient une curie qui représentait le sénat, et presque tous des duumvirs correspondant aux consuls; un petit nombre remplaçaient les *duumvirs* par des *triumvirs*, des *quartumvirs* ou des *sévirs*. Des magistrats inférieurs, *édiles*, *questeurs*, *préteurs*, *censeurs*, exerçaient les mêmes fonctions que les magistrats du même nom à Rome. Les membres de la curie s'appelaient *décurions*. Ce n'était pas seulement par la constitution et les droits qu'une colonie romaine offrait une représentation vivante de sa métropole, c'était encore matériellement par la forme et le nom de ses monuments : chaque colonie renfermait un *capitole*, un *forum*, une *curie*, un *amphithéâtre*, et souvent ces édifices rivalisèrent de grandeur et de beauté avec ceux qui ornaient la cité mère.

Les colonies romaines tenaient le premier rang en privilèges et en honneur parmi les villes des provinces. Au second rang venaient les colonies composées d'habitants du Latium ; elles jouissaient du *droit latin* [*Jus Latii*], et portaient, comme les premières, le nom de municipes, parce qu'elles choisissaient comme elles leurs magistrats<sup>1</sup>, et se

gouvernaient par leurs propres lois; la différence des unes aux autres consistait surtout dans les droits politiques auxquels les villes latines ne pouvaient point prétendre. Il y avait outre cela des colonies *italiques*<sup>2</sup> dont la condition était moins favorable que celle des colonies latines, principalement sous le rapport des taxes.

Tels étaient les degrés d'hérarchie établis par la république au sein de la population italienne qu'elle transplantait dans ses provinces. Quant à la race subjuguée, elle ne vivait pas non plus sous une domination uniforme. Les peuples que leur peu de résistance à la conquête et la servilité de leur soumission, quelquefois leur force et l'indépendance sauvage de leurs mœurs, recommandaient aux ménagements du vainqueur, recevaient les titres de *peuples libres* ou de *cités fédérées*<sup>3</sup> ; en cette qualité, ils conservaient leurs anciennes lois, et payaient seulement des redevances en terres, en argent, en hommes. Dans certaines villes, des préfets annuels étaient envoyés de Rome pour administrer la justice. Cette suspension de l'exercice de la justice était infligée d'ordinaire comme un châtiment aux colonies et autres villes privilégiées qui se montraient rebelles ou ingrates envers le peuple romain : descendues à la condition de préfectures [*præfecture*], elles ne jouissaient plus ni des droits des colonies, ni des droits des cités libres; leur état civil dépendait des édits absolus des préfets, et leur état politique du sénat romain, qui exigeait d'elles à son gré des contributions, des terres et des levées d'hommes. Mais la condition la plus dure de toutes était celle de sujets provinciaux [*Jus provinciale*].

Les proconsuls ou les préteurs à qui le gouvernement des pays provinciaux était confié,

cumulaient tous les pouvoirs à la fois ; ils commandaient les armées, faisaient des lois, rendaient la justice, imposaient des taxes arbitrairement ; ils avaient pour adjoint un questeur chargé de la levée de ces taxes et du règlement des comptes. Jamais despotisme plus dur et plus illimité ne pesa sur les peuples. Les provinces accablées sous des charges de toute nature, tantôt étaient soumises à une capitation [*Census capitis*], tantôt se voyaient dépouillées de leurs meilleures terres, que la république affermais pour son compte à des agriculteurs et à des nourrisseurs de bestiaux [*Pecuarii*]. Quelquefois y outre la dîme du produit des terres [*Census soli*], elles supportaient des droits considérables d'entrée et de

**1 Municipia à *muneribus capiendis*.**

**2** La législation qui les régissait portait le nom de **Jus italicum**.

**3 Populi liberi ; civitates fœderatæ.**

sortie [*Portoria scripturæ, decumæ*, etc.], des réquisitions en froment, en bestiaux, en chevaux, des corvées, des impôts sur les voyageurs, des impôts pour le déplacement des cadavres, des impôts sur les mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de marbre, et sur les salines.

Cette gradation dans l'état politique des habitant des provinces était un des procédés par lesquels Rome, si savante en despotisme, les enchaînait à l'obéissance ; les privilégiés redoutaient de perdre ce que les autres brûlaient d'obtenir ; la crainte et l'espérance contribuaient également à consolider la tyrannie. Mais, tandis que dans la province transalpine le sénat distribuait les grâces et les rigueurs, que les colons romains construisaient leur ville et se partageaient les campagnes des



Arécomikes, que le questeur régularisait la spoliation du pays, une des invasions les plus terribles qui aient effrayé l'occident vint fondre tout à coup au midi du Rhin, et menacer d'une commune ruine les vaincus et les vainqueurs, la Gaule et l'Italie entière.

## CHAPITRE III

*Une borde de Kimris et de Teutons, partie des bords de la Baltique, assiège Noreïa ; perfidie et défaite de Papirius Carbon. — Les Kimro-Teutons pénètrent en Helvétie ; les Ambrons, les Tigurins et les Tughènes se joignent à eux ; ces hordes envahissent la Gaule. — Résistance des Belges ; ils font la paix avec les Kimris en leur cédant la forteresse d'Aduat. — Les hordes dévastent la Gaule centrale. — Elles attaquent la province romain ; défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurus. — Les Tectosages se déclarent pour elles ; prise et sac nocturne de Tolose par le consul Cépion. — Défaite de Cépion et de Manlius ; ravage de la Province ; les Kimris passent en Espagne. — Malheurs de Cépion ; or de Tolose. — Marius consul en Gaule ; il fait creuser un canal du Rhône à la mer. — Retour des Kimris. — Marius bat les Ambro-Teutons à Eaux-Sextiennes. — Les Kimris entrent en Italie par les Alpes tridentines : terreur des Romains. — Marius arrive ; bataille du champ Raudius ; défaite des Kimris ; héroïsme et mort de leurs femmes. — Gloire de Marius.*

Au bord de l'océan septentrional, dans la péninsule kimrique et sur la côte voisine, habitait, comme le lecteur doit se le rappeler, la plus forte des hordes kimriques restées au-delà du Rhin [part. I, c. 1] ; au-dessus d'elle, vers le nord, habitait aussi, depuis

plusieurs siècles, une de ces nations teutoniques dont la race occupa bientôt la presque totalité des contrées transrhénanes. Une catastrophe terrible vint bouleverser la demeure de ces Kimris et de ces Teutons de la Baltique; par suite d'un tremblement de terre [Appien, *bell. Illyr.*], la mer, sortie de son lit, engloutit une partie du rivage<sup>1</sup>. Effrayés, les deux peuples se retirèrent : l'épouvante les rapprocha ; ils se confondirent en une seule horde, s'armèrent, et se précipitèrent vers le sud-est, non moins impétueux, non moins redoutables que cet océan débordé qui les poussait devant lui.

La horde totale comptait trois cent mille guerriers ; les vieillards, les femmes, les enfants, suivaient dans des chariots [Plutarque, *Marius*]. Boïo-rix, jeune homme d'une âme intrépide, mais violente [Tite-Live, *epit.* LXVII], avait le commandement suprême des Kimris, et dirigeait les chefs inférieurs, Césorix, Luk ou Lucius, et Clod<sup>2</sup>, appelé par les Romains Claudius. Teutobokhe<sup>3</sup> commandait les Teutons ; la stature et la force de ce roi tenaient de prodige, il franchissait d'un saut six chevaux rangés de front [Florus, *l. c.*].

Partis des bords de la Baltique, et se dirigeant au sud-est, en remontant l'Oder ou l'Elbe, les émigrants arrivèrent aux frontières des Boïes, peuple Kimri établi, comme on l'a dit plus haut, dans le plateau des monts Sudètes [part. I, c. 1]. Ils voulaient traverser ce pays, mais les Boïes firent une résistance si vive qu'ils les forcèrent à se détourner plus au midi [Posid. ap. Strab., VII] ; la horde passa le Danube, traversa la forêt Hercynie, et vint tomber sur le Norique, qu'elle mit à feu et à sang. Après avoir dévasté toute la campagne, elle s'approcha de la capitale Noreïa, qui ferma ses portes et se défendit.

Noreïa, située au nord, sous les alpes Tridentines, était de ce côté la clé de l'Italie. Rome alarmée envoya le consul Papirius Carbon, à la tête de forces considérables, garder les défilés des montagnes, et observer de-là les mouvements des Kimro-Teutons ; il les trouva toujours occupés du blocus de Noreïa qui résistait bien, ou plutôt qu'ils ne savaient pas assiéger. Du haut des Alpes où il avait pris position, Papirius s'adressa à leurs chefs avec le ton impérieux d'un consul romain parlant à des barbares : **Je vous ordonne de vous retirer**, leur fit-il dire ; **respectez un pays allié du peuple romain**. C'était la première fois que les Kimro-Teutons se trouvaient face à face avec ce peuple romain, dont le nom sans doute avait pénétré dans leurs forêts, et dont ils entendaient tant de récits depuis qu'ils avaient quitté la Baltique. Au moment de se mesurer, ils hésitèrent; et leur réponse aux sommations de Carbon fut humble et pacifique. Leurs ambassadeurs vinrent assurer le consul **que l'intention de la horde n'était pas de s'établir en Norique ; et que, si les Romains avaient des**

**1** Strabon, VII, p. 293 (Tzschucke) — Ammien, XXXI, c. 6.  
— Florus, III. — Claudian, *bell. Get.*, v.

638.

**2 Clôd** (cymr.) : louange, renommée.

**3 Theutobochus**, Florus, III, c. 3. — *Teutobodus*, Orose, V.

**droits sur ce pays, elle porterait ailleurs ses conquêtes**. La modération de ce message enhardit le général romain ; afin de terminer la guerre promptement et d'un seul coup, il imagina une de ces ruses dont sa nation n'était point avare, mais qu'elle qualifiait, chez ses ennemis, de perfidie et de *foi punique*. Il combla de caresses les envoyés kimris, affirmant qu'il ne désirait point la guerre, et

qu'il était complètement satisfait des dispositions pacifiques de leurs frères. Ensuite, sous prétexte de les ramener à Noreia par un chemin plus court et meilleur que celui qu'ils venaient de parcourir, il leur donna des guides qui les égarèrent. Cependant, sans un instant de retard, il fit prendre les armes à ses légions, se mit en marche, et tomba à l'improviste, au milieu de la nuit, sur le camp des assiégeants [113 av. J.-C.]. Quoique surpris, et cernés entre deux armées, ceux-ci soutinrent l'attaque avec vigueur ; le combat dura toute la nuit et à leur avantage ; lorsque le jour parut, aucun des Romains n'aurait échappé sans un violent orage qui protégea leur fuite<sup>1</sup>.

Cette victoire livrait à la horde l'entrée de l'Italie, néanmoins elle n'osa pas y pénétrer. Continuant ses courses dans l'Illyrie, elle la ravagea en tous sens, depuis l'Adriatique jusqu'au Danube; et depuis les Alpes jusqu'aux montagnes de la Macédoine et de la Thrace. Au bout de trois ans, chargée de dépouilles, elle revint sur ses pas; et par le cours supérieur du Rhin, elle entra dans les vallées des Alpes helvétiques<sup>2</sup>.

L'Helvétie, comme on sait, embrassait le territoire montagneux que limitent au nord le Rhin au midi la vallée du Rhône et le bassin du Léman, à l'ouest la chaîne du Jura. Enfermées par cette ceinture de montagnes et de larges fleuves, presque sans communication avec le reste de la Gaule ; les six tribus<sup>3</sup> composant le peuple helvétique étaient restées presque totalement étrangères à tout mouvement de civilisation qui se faisait sentir dans les plaines transjuranes. Cet isolement, et la vie pastorale à laquelle la nature du sol les condamnait, perpétuaient chez elles les vieilles habitudes gauloises de guerre et de vagabondage : toujours

inquiètes, toujours en armes, elles passaient leur vie à faire ou à repousser des incursions du côté de leur frontière du Rhin. De grandes expéditions, dont le souvenir ne nous est pas resté, avaient valu à ce peuple un butin immense; et sa richesse, dans l'opinion des Gaulois, pouvait si, comparer à sa bravoure [Strabon, 4]. A la vue des chariots chargés de dépouilles que les Kimro-Teutons traînaient avec eux, les Helvètes sentirent se réveiller leur passion pour les aventures; et bien loin de recevoir en ennemis les nouveaux venus, trois de leurs tribus se levèrent en masse pour les suivre : c'étaient les Tigurins<sup>4</sup>, les Tughènes<sup>5</sup>, et les Ambrons ou Imbra, issus de ces anciens Galls-Ombriens qui trouvèrent un refuge en Helvétie, après leur expulsion de l'Italie circumpadane [part I, c. 1]. Cette dernière tribu la plus nombreuse des trois avait sur pied trente mille hommes [Plutarque, *Marius*]. Les Tughènes étaient la plus faible, et s'incorporèrent avec l'une des deux autres. Les préparatifs ne furent pas longs, et la horde helvétique réunie à la horde Kimro-Teutone tourna l'extrémité septentrionale du Jura, et se précipita sur la Gaule.

<sup>1</sup> Strabon, V. – Tite-Live, *epit*, LXIII. - Velleius Paterculus, II, c. 8-12.

<sup>2</sup> Strabon, V. — Velleius Paterculus, II, c. 8-12 — Tite-Live, *epit*. LXIII. — Tacite, *German*, c. 37. — Quintil. Declam. *pro milite Mar*.

<sup>3</sup> Strabon n'en compte que trois (IV, p. 193) ; mais César dit positivement que de son temps il en existait quatre, et deux avaient été détruites par Marius.

<sup>4</sup> *Tiguri*, *Tigurini*. — Peuple de Zurich, à ce qu'on suppose.

<sup>5</sup> *Tugheni*, *Toygenæ*. — Peuple de Zug.

Les Belges soutinrent avec fermeté ce choc terrible, et ne laissèrent point entamer leur frontière

[César, *B. G.*, 2, 4. – Strabon, 4]. Il paraît d'ailleurs qu'il y eut des pourparlers entre ces descendants des Kimris et les Kimris de la horde ; et que la conformité de langage, le souvenir d'une commune origine, et par-dessus tout sans doute l'égalité des forces, ayant rapproché ces deux peuples, donnèrent lieu à un accommodement entre les Belges et les hordes envahissantes. Par suite de ces relations de bonne amitié, les coalisés obtinrent des Belges-Éburons la cession d'un lieu de dépôt où ils placèrent le bagage qui- les gênait dans leur marche [César, *B. G.*, 2, 29]. Ce lieu, nommé Aduat [*Ibid.*], et l'un des meilleurs forts de la Belgique, servait aux Eburons à déposer le butin conquis dans les guerres extérieures, ou à mettre en sûreté leurs biens meubles durant les guerres défensives. C'était un vaste enclos, plus bas que le sol et fermé par des rocs à pic, qui ne laissaient entre eux qu'une seule issue large d'environ deux cents pieds, et aisée à intercepter au moyen de palissades et d'abatis d'arbres. Les hordes en s'éloignant y laissèrent, à la garde de leurs bagages, une garnison de six mille Kimris [César, *B. G.*, 2, 29], garnison tout à fait insuffisante, malgré la force naturelle du lieu, si les coalisés n'eussent compté sur l'amitié des nations belgiques.

Tous les désastres de l'invasion allèrent donc s'appesantir sur la Gaule centrale, les champs furent dévastés, les villes brûlées ; le peuple, désertant les campagnes, se pressa de toutes parts dans les enceintes fortifiées où la faim ne tarda pas à le suivre ; mais sa résistance fut héroïque. On vit dans plus d'une ville: les assiégés réduits à une effroyable nourriture, plutôt que de se rendre, sacrifier ceux d'entre eux que l'âge ou la faiblesse rendaient inutiles à la commune défense ; ces épouvantables calamités durèrent près d'un an

[*Ibid.*, 7, 77].

Voyant la Gaule, à l'exception des places de guerre, ravagée de fond en comble, les Kimro-Teutons s'acheminèrent vers la nouvelle province romaine, que gardaient les milices du pays et plusieurs légions ; mais ils n'osèrent pas en toucher la frontière<sup>1</sup>. La puissance que le seul nom de Rome exerçait sur eux les arrêta devant la faible barrière du Rhône, comme elle les avait arrêtés, dans les Alpes noriques, devant les passages ouverts de l'Italie. Cette puissance même n'avait fait que s'accroître depuis la journée de Noreia, malgré la défaite de Carbon ; car partout, durant ses courses vers l'orient, la horde avait rencontré les Romains, en Illyrie, en Macédoine, en Thrace ; et voilà qu'aux extrémités de l'occident, c'étaient encore les Romains qu'elle trouvait devant elle ; une domination si gigantesque la frappait d'un respect superstitieux. Pour la seconde fois essayant de traiter avant d'en venir aux mains, les Kimro-Teutons adressèrent au commandant de la Province, M. Silanus, d'autres disent au sénat lui-même, un message par lequel ils demandaient des terres, offrant en retour à la république le service perpétuel de leurs bras<sup>2</sup>. Silanus renvoya avec mépris ces députés [107 av. J.-C.] : **Rome n'a, leur dit-il, ni terre à vous donner, ni services à attendre de vous** ; puis passant le Rhône il courut attaquer les coalisés dans leur camp, mais il fut battu et mis en déroute [Tite-Live. – Florus, *l. c.*]. Cependant la Province ne fut point envahie ; la population gauloise, déployant une énergie admirable, défendit la ligne du Rhône et des Cévennes, jusqu'à l'arrivée de nouvelles légions.

<sup>1</sup> César, *bell. Gall.*, I, c. 33 ;  
VII, c. 77. — Plutarque, *in*



*Marius.* 2 Florus, III, c. 3.

— Tite-Live, *epit.* LXV.

L'année suivante se passa en tentatives infructueuses de la part des hordes alliées pour pénétrer dans la Province. Enfin, elles prirent le parti de se partager et d'attaquer simultanément sur plusieurs points. Les Tigurins, sous la conduite de Divicon, se chargèrent d'envahir le territoire allobroge, soit par le pont de Genève, soit par les gués qu'ils savaient exister dans le Rhône, un peu au-dessous de cette ville. Les autres Helvètes et les Kimro-Teutons se dirigèrent plus au midi. Ce plan obligeait les Romains à diviser aussi leurs forces. Le consul

L. Cassius gagna Genève en toute hâte, et traversa le Rhône pour fermer aux Tigurins le passage du Jura, tandis que son lieutenant Aurelius Scaurus alla faire face aux Kimris. Des deux côtés la fortune fut contraire aux Romains. Cassius, prévenu dans son mouvement, et assailli lui-même à l'improviste, eut son armée taillée en pièces sur les bords du Léman<sup>1</sup> ; il resta sur le champ de bataille avec un de ses lieutenants, L. Pison, et les plus braves légionnaires<sup>2</sup>. En vain les débris des légions se retranchèrent dans leur camp, et cherchèrent à s'y défendre ; Divicon les y força et ne leur laissa la vie qu'à des conditions si dures que Rome, au temps de ses plus grands revers, ne les avait subies qu'une fois ; il les obligea à livrer la moitié de leur équipement, à fournir des otages, enfin à passer sous le joug<sup>3</sup>. Les Romains se résignèrent à tout ce qu'on voulut d'eux ; et, le lieutenant C. Publius à leur tête, ils se courbèrent sous les lances gauloises à la vue des remparts de Genève ; non moins humiliés des regards de leurs sujets que des railleries de leurs ennemis.

Les hordes n'étaient pas moins heureuses au midi qu'au nord; et, tandis que Cassius succombait, Aurelius Scaurus, après avoir été témoin de la fuite de son armée, tombait prisonnier entre les mains des Kimris. Tant de succès enhardirent ces peuples ; ils résolurent de passer les Alpes à tout hasard [107 av. J.-C.], et d'aller saisir corps à corps cette république si fameuse et qu'ils avaient toujours trouvée si faible ; leur chefs, réunis en conseil, discutèrent le plan d'invasion et le sort qui devait être fait à l'Italie. Ils agitèrent si l'Italie serait saccagée seulement ou partagée ; si les Romains seraient réduits en esclavage ou exterminés jusqu'au dernier, afin que la race des Kimris et des Teutons peuplât seule la ville à qui tant de contrées obéissaient<sup>4</sup>. Scaurus chargé de chaînes assistait, sous la tente du conseil, à cette délibération. Interrogé, par interprète sans doute, sur les forces de son pays, il s'exprima avec courage et dignité, il exalta la puissance de Rome, ses légions, son inébranlable constance, et sa fortune qui, pour s'être retirée d'elle un instant, ne l'avait point abandonnée. **Je vous le conseille**, osa-t-il leur dire [Tite-Live, *epit.* LXVII], **ne passez pas les Alpes, ne mettez pas le pied en Italie, car ma patrie est invincible !** Les paroles et le ton hardi du prisonnier offensèrent ce sénat sauvage ; Boïo-rix, bouillant de colère, s'élança, l'épée à la main, et perça Scaurus sur la place [Tite-Live, *l. c.*]. Les chefs se séparèrent cependant sans avoir rien décidé, soit que la fermeté du Romain eût réveillé leurs anciennes terreurs, soit qu'ils hésitassent à s'aventurer de l'autre côté des Alpes avant d'avoir soumis ou du moins gagné à leurs intérêts la province romaine de la Gaule: Ils s'arrêtèrent définitivement à ce dernier parti.

Ce n'était pas sans une joie secrète que les Gaulois

provinciaux avaient vu les défaites réitérées de leurs maîtres ; et si les vainqueurs ne s'étaient pas montrés d'abord si cruels, nul doute que les sujets de Rome, s'associant à leurs succès,

**1** Tite-Live, *epit.* LXV. — Orose, V, c. 15. — César, *bell. Gall.*, I, *passim*. **2** César, *Bell. Gall.*, I. — Tite-Live, *epit.* LXV. — Orose, V, c. 15. **3** Tite-Live, *epit.* LXV. — César, *Bell. Gall.*, I, c. 7-12. — Orose, V, c. 15. **4** Quintil. *pro milite Marii*. — Plutarque, *in Marius*.

n'eussent secoué le joug et peut-être tenté davantage. Mais les scènes déplorables dont la Gaule avait offert le spectacle, épouvantaient ces peuples; quelque ardent que fût leur désir d'indépendance, la plupart ne pouvaient envisager de sang-froid une alliance avec les Kimro-Teutons. Il y en eut pourtant qui l'osèrent et prêtèrent en secret l'oreille aux chefs alliés, qui les sollicitaient de combiner leurs forces, non seulement pour expulser les Romains, mais pour les poursuivre jusqu'en Italie ; toutefois un seul se déclara ; ce furent les Volkes Tectosages, qui, bien que n'appartenant pas à la Province, étaient liés à la république romaine par le titre de fédérés. Rome, interprétant à sa guise un titre qu'elle avait donné, sous prétexte de défendre un point militaire important, s'était emparée de leur capitale, *Tolosa* ou Tolose, dès le commencement de la guerre, et y avait mis garnison : cet acte insolent de souveraineté irrita les Tectosages ; d'ailleurs ils avaient toute raison de craindre qu'après l'éloignement du péril, leur ville ne restât à perpétuité entre les mains de ses protecteurs.

L'idée de la servitude pesait surtout aux Tectosages, elle humiliait leur orgueil assez légitimé par ces brillantes expéditions dont Tolose conservait des trophées. A cela se joignaient les mêmes motifs qui avaient agi sur les nations belgiques du nord. Les Tectosages aussi étaient Belges et Kimris ; et cette communauté de langue et d'origine avec les Kimris d'outre Rhin, fut entre les chefs des deux peuples une facilité de plus pour s'entendre et un attrait de plus pour se lier [Dion, *Frag. ap. Vales*]. Copill<sup>1</sup>, roi des Tectosages, conclut un traité d'amitié avec Boïo-rix ; et les Tolosates, en signe d'adhésion, faisant main basse sur les Romains qui tenaient garnison dans leurs murs, les mirent aux fers. Mais pendant l'absence de Copill, et l'éloignement des Kimro-Teutons, avant que les Tectosages ne se fussent suffisamment organisés, des troupes arrivées d'Italie [106 av. J.-C.], fort à propos pour les Romains, déconcertèrent ces mesures [Dion, *Frag. ap. Vales*]. Tolose tint bon néanmoins, et le général ennemi Q. Servilius Cépion n'y pénétra que par la trahison de quelques habitants vendus au parti de l'étranger ; la ville, livrée à la faveur de la nuit, fut saccagée de fond en comble [*Ibid.*].

Il n'était bruit par toute l'Italie que des immenses richesses accumulées à Tolose. Les aventuriers Tectosages de retour du pillage de la Grèce avaient rapporté, disait-on, dans leur ville natale, tous les trésors de Delphes et la dépouille de vingt autres temples. On ajoutait qu'une maladie contagieuse s'étant déclarée presque aussitôt, les devins gaulois l'attribuèrent à la vengeance des dieux dépouillés et ordonnèrent par forme d'expiation que tout ce butin fût précipité au fond d'un lac sacré que renfermait l'enceinte de la ville<sup>2</sup>. L'histoire circonstanciée de la campagne des Gaulois en

Grèce démontre suffisamment l'absurdité, ou du moins l'exagération de ces récits. Ce qui paraît certain c'est que Tolose possédait beaucoup d'or et d'argent en lingots, provenant en partie des expéditions lointaines des Tectosages, en partie des mines des Pyrénées, mais surtout de son lac [Posidon. ap. Strab., 4] et de son temple de Bélen [Apollinis. Orose, V, c. 15] dont le renom de sainteté attirait de toutes parts les offrandes des particuliers et des peuples.

Au reste quelle que fût l'origine de ces richesses, elles devinrent la proie des soldats romains; leur avarice n'épargna ni les lieux sacrés, ni les lieux profanes, et le trésor de Bélen fut enlevé de son lac par des plongeurs. Toutefois la spoliation ne put pas être complète ; et lorsque, par la suite, la république s'empara des lacs sacrés des Tectosages et les vendit, les spéculateurs romains

1 *Ἐβδόκιμοι*, Plutarque, *in Sull.*

2 Strabon, IV, p. 188. — Dion, l. c. — Aul. Gell, III, c. 9. — Orose, V, c. 15.

qui les desséchèrent y trouvèrent encore des masses considérables d'or et d'argent [Strabon, 4]. Les anciens historiens varient sur la somme que le consul Cépion ramassa dans ce pillage général ; celui dont le sentiment est le plus suivi, la fait monter à cent dix mille livres pesant d'or et quinze cent mille pesant d'argent<sup>1</sup>. Ce butin, suivant la loi romaine, devait appartenir à la république ; mais le consul ne résista pas à la tentation de se l'approprier. Il imagina de le faire voiturer à Massalie, sous prétexte que c'était une place sûre, et en communication fréquente avec Rome ; en même temps il fit dresser, dit-on, sur la route, une embuscade oit l'escorte et les chariots tombèrent

l'escorte périt et l'argent fut partagé entre lui et ses complices<sup>2</sup>.

L'année s'écoula sans de grands faits d'armes entre Cépion et les hordes ; des forces considérables arrivèrent cependant de l'Italie, et le consul Cn. Manlius, qui succéda à celui-ci, voulut reprendre l'offensive et passa sur la rive droite du Rhône. Le sénat, par, une faute qui lui devint fatale, avait trouvé bon de partager le commandement à égalité entre l'ancien consul et le nouveau; et ce fut dans l'armée romaine une source de discordes. Cépion, qui se croyait supérieur à Manlius par la naissance et par l'expérience de la guerre, affichait envers son collègue les prétentions les plus hautaines ; il voulut avoir son département séparé, camper, manoeuvrer et combattre séparément. Cette mésintelligence ne fut pas longtemps un secret pour l'ennemi ; un de ses corps d'armée composé des Kimris et des Ambrons s'approcha du camp de Manlius, afin d'observer les mouvements des chefs et d'épier l'occasion favorable. Mais aussitôt Cépion, désireux d'enlever à son rival l'honneur d'une victoire qu'il croyait facile, changea de position, et vint placer son camp entre celui du consul et celui des hordes; les deux armées romaines se trouvaient alors non loin du Rhône, sur la rive droite. La réconciliation apparente des deux généraux fit impression sur les Kimris; ils commencèrent à hésiter, et suivant leur habitude ils envoyèrent au consul un messenger de paix. Pour arriver au camp de Manlius, il fallait, comme nous venons de le dire, traverser les quartiers de Cépion. Par une basse et ridicule jalousie, ce général irrité de ce que les propositions n'étaient pas adressées à lui plutôt qu'à son collègue, arrêta au passage les députés, les injuria et les menaça même de la mort [Dion, excerpt. à Vales].

Le récit de cet outrage remplit d'un violente colère les guerriers Ambrons et Kimris ; ils se rassemblèrent sur-le-champ, et, par un acte religieux qui préludait d'ordinaire chez les Kimris aux guerres à outrance et aux batailles sans quartier, ils vouèrent solennellement aux dieux tout ce que la victoire ferait tomber entre leurs mains. Ils se précipitèrent alors au combat. Les Ambrons surtout montrèrent un courage terrible [Plutarque, *Marius*] ; les camps de Cépion et de Manlius furent forcés l'un après l'autre ; quatre-vingt mille soldats romains et quarante mille esclaves ou valets d'armée tombèrent sous le sabre, la hache et le javelot : tout le reste fut pris, à l'exception de dix hommes, les seuls, au rapport des historiens, qui échappèrent à cette effroyable boucherie [Paul Orose, V, 16]. De ce nombre se trouvait un jeune homme que nous verrons plus tard jouer dans la Gaule un rôle brillant, Q. Sertorius ; on raconte que, culbuté de cheval et blessé, il eut encore assez de force pour traverser le Rhône à la nage, portant son

**1** Justin, l. 32, c. 3. — Orose l'évalue à cent mille livres pesant d'or et dix mille d'argent. — Strabon, d'après Posidonius, à quinze mille talents (82.500.000 francs). La position de l'ancien lac sacré de Tolose a donné lieu à de grandes discussions entre les érudits ; l'opinion la plus probable le placerait dans le lieu où a été bâti depuis l'église de Saint-Sernin. V. l'ouvrage de M. Dumège sur les *antiquités des Pyrénées*.

**2** Orose, V, c. 15. — Dion, *Fragm.*, l. c. — Aul. Gell., l. c.

bouclier et sa cuirasse [Plutarque, *in Sertorio*]. Cépion fugitif repassa les Alpes : cette bataille eut lieu le sixième jour du mois d'octobre.

Maîtres des deux camps romains, les vainqueurs accomplirent religieusement leur vœu barbare :

hommes et choses, tout ce qui avait appartenu à l'ennemi fut anéanti sans miséricorde [Paul Orose, V, 16]. Les prisonniers étaient pendus à des arbres; l'or et l'argent jetés dans le Rhône ; le bagage mis en pièces, les armes et les cuirasses brisées, les brides des chevaux rompues, et les chevaux eux-mêmes précipités périssaient dans les gouffres du fleuve [*Ibid.*]. Cette victoire mettait une partie de la Province à la discrétion des Kimris, ils en dévastèrent tout le littoral depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées [Tite-Live, *epit.* LXVII]. On ne sait ce que devinrent dans cette tempête les riches établissements massaliotes et italiens, et surtout Narbonne avec ses citoyens romains et ses édifices commencés. Arrivés au pied des Pyrénées [*Ibid.*], et voyant le passage de l'Espagne ouvert devant eux, les Kimris furent tentés d'y porter leurs armes ; ils le firent en effet, tandis que le reste des hordes, attendant leur retour, dressait ses tentes dans quelque canton de la Gaule.

Il serait impossible de peindre la consternation de l'Italie au récit de ces désastres ; la journée du Rhône, comme celle d'Allia, dont elle réveillait le souvenir, fut maudite et déclarée à jamais funeste [104 av. J.-C.]. Dès la défaite de Carbon sous les Alpes noriques, l'imagination populaire s'était plu à se créer un tableau effrayant de ces hordes dévastatrices, de leur stature, de leur force, de leur irrésistible impétuosité; aujourd'hui que six armées romaines avaient comme dis paru sous leurs pas, la réalité semblait surpasser toutes les conceptions de la peur; et un morne abattement gagnait tous les esprits<sup>1</sup>. Dans ces conjonctures, Rome crut pouvoir déroger aux formes les plus respectées de sa constitution [Plutarque, *Marius*] ; elle nomma au consulat un général absent, et, durant trois années, le maintint dans cette charge : c'était le célèbre



Marius, homme d'un vaste génie, mais rude, violent, inflexible dans la discipline, et, comme on l'a dit, non moins terrible au soldat romain que ces bandes farouches dont il devait arrêter les ravages.

Marius se rendit dans la Province, et avec l'aide des Massaliotes, y travailla à de grands préparatifs de défense. La longue accumulation du limon charrié par le Rhône, et du sable que la mer portait en sens contraire, avait formé autour des bouches du fleuve une barre qui en rendait l'entrée difficile, et ce n'était pas sans beaucoup de temps et sans quelques périls que les gros navires chargés parvenaient à y pénétrer. Marius, qui voulait tirer ses approvisionnements de l'Italie et avoir la mer libre, fit creuser par ses soldats un canal large et profond, qui communiquait avec le Rhône un peu au-dessus d'Arélate, traversait la plaine stérile nommée *Champ pierreux*, et à son embouchure dans la mer offrait aux vaisseaux une rade commode<sup>2</sup>. Ce canal, susceptible de servir au besoin de ligne de défense, reçut le nom de *Fossæ Marianæ*, fosses de Marius. À son départ de la Gaule, le consul l'abandonna aux Massaliotes, en récompense de leurs fidèles services : ceux-ci y établirent des droits d'entrée et de sortie dont le revenu devint considérable [Strabon, 4] ; ils bâtirent même près de l'embouchure une ville qui porta le même nom que le canal. Aujourd'hui l'ouvrage de Marius est

<sup>1</sup> Cicéron, *de provint. Consular.* — Plutarque, *in Marius*, p. 412. — Eutrope, V, p. 526. — Orose, V,

c. 16.

<sup>2</sup> Strabon, IV, p. 183. — Pomp. Mela, II, c. 5. — Plutarque, *in Marius*, p. 412. — *Statistique des Bouches-du-Rhône.* — *Voyage de Millin dans le midi de la*

comblé ; mais le village de Foz nous offre un vestige encore subsistant de la ville massaliote et de son nom.

C'était par ces travaux prodigieux que Marius exerçait ses soldats durant l'absence des Kimro-Teutons [103 av. J.-C.] ; et son génie infatigable pourvoyait en même temps à tout ce qui pouvait préparer et assurer le succès. L'insurrection des Tectosages et la découverte d'intelligences secrètes entre quelques villes provinciales et les hordes avaient rendu la Province fort suspecte aux Romains. Marius désirait vivement savoir à quoi s'en tenir sur la disposition intime de chacun de ces peuples ; il eût voulu profiter du relâche que lui laissait l'ennemi du dehors pour prévenir et désarmer celui du dedans. Afin d'éclaircir ses doutes, il imagina d'adresser aux principales cités une dépêche fermée et scellée avec défense expresse de l'ouvrir avant un jour déterminé ; mais ayant devancé l'époque et fait redemander toutes ses lettres, il trouva que la plupart avaient été décachetées, ce qui le confirma dans sa défiance [Frontin, *Strat.*, I, 2, n. 6.]. Soit que Marius, par suite de cette défiance, exerçât sur les malheureux provinciaux des rigueurs insupportables, soit qu'une conspiration préparée de longue main fût enfin venue à maturité, des soulèvements éclatèrent dans plusieurs cantons à la fois, et les Tectosages, qui avaient le plus d'injures à venger, se mirent les premiers en campagne, sous la conduite de leur roi Copill. Le lieutenant Corn. Sylla, chargé par le consul d'étouffer ces révoltes, battit en plusieurs rencontres les insurgés<sup>1</sup>, écrasa l'armée Tectosage, fit prisonnier son chef [Plutarque, *Sylla*] ; et, pour la seconde fois, comme disaient les Romains, la

nation des Volkes fut pacifiée.

Cependant le plus cruel ennemi de cette nation, l'ancien consul Servilius Cépion, retiré à Rome depuis la défaite du Rhône, ne jouissait pas sans trouble du fruit de ses brigandages. Le peuple, qui attribuait à sa conduite coupable comme général et aux profanations commises à Tolose tous les malheurs de cette journée [Justin, 33, 3], avait ordonné une enquête contre lui et ses complices, pour soustraction de deniers publics. Quelque temps Cépion parvint à se soustraire à cette enquête et à une condamnation inévitable, favorisé par le sénat qui protégeait en lui l'auteur de certaines lois aristocratiques, et qui d'ailleurs ne voyait jamais sans déplaisir des accusations pour fait de concussion ou de pécumat. Le peuple enfin l'emporta. Dépouillé de son rang et de sa fortune, Cépion, réduit à la plus extrême pauvreté, alla finir en Asie une vie méprisée; ses filles, héritières de sa misère, ajoutèrent encore au déshonneur de son nom, et périrent comme lui dans l'opprobre<sup>2</sup>. Cette série d'infortunes qui anéantissaient toute une famille naguère puissante et illustre parut aux Romains un coup manifeste des vengeances du ciel ; on prétendit même qu'un sort non moins rigoureux avait frappé l'un après l'autre tous les complices de Cépion [Aulu. Gell., 3, 9]. Cette croyance enracinée parmi le peuple, donna naissance à un proverbe fameux : quand un homme semblait poursuivi dans sa fortune ou dans sa vie par une fatalité implacable, on disait de lui : *Cet homme a de l'or de Tolose* [Ibid.].

Depuis deux ans [103-102 av. J.-C.], que les Kimris s'étaient jetés sur l'Espagne, ils en avaient dévasté la plus grande partie sans éprouver beaucoup de résistance ; mais, ayant enfin trouvé chez les

Celtibères un peuple capable de leur tenir tête, ils jugèrent à propos de battre en retraite, repassèrent les monts, et vinrent se rallier à leurs confédérés dans les plaines de la Gaule [Tite-Live, *epit.* LXVII]. L'Illyrie, la

**1** Velleius Paterculus, II, c. 17. — Aurelius Victor, c. 75.

**2** Cicéron, *pro L. Balbo*. — Strabon, IV. — Valère Maxime, IV, c. 7. — Justin XXXIII, c. 3.

Gaule, l'Espagne avaient donc été tour à tour la proie de ces hordes. De toutes les contrées de l'occident l'Italie seule avait échappé à leur avidité, et manquait seule à leur gloire ; ils se déterminèrent à l'envahir sans plus tarder, mais de deux côtés à la fois, afin de diviser les forces des Romains et inspirer une terreur plus profonde. Les Kimris, réunis aux Tigurins, se dirigèrent vers les Alpes tridentines, à travers l'Helvétie et le Norique, tandis que les Ambrons et les Teutons se chargeaient de franchir les Alpes maritimes, après avoir balayé les légions de la Province ; le rendez-vous général fut fixé sur les bords du Pô

[Plutarque, *Marius*].

Pendant ces mouvements de l'ennemi, Marius, pour l'observer de près, était accouru au confluent de l'Isère et du Rhône [Orose, 5, 16]. Voyant la division ambroteutone descendre le fleuve, afin de gagner plus au midi la route de l'Italie, il rétrograda vers la mer, et plaça son camp de manière à couvrir en même temps les deux voies romaines qui, se croisant à Arelate, conduisaient en Italie, l'une par les Alpes maritimes, l'autre par le littoral de la Ligurie. Il se retrancha dans cette position, fermement résolu à ne point se départir de la défensive, jusqu'à ce que l'occasion se présentât

de combattre à coup sûr ; il ne tarda pas à apercevoir l'avant-garde des Ambro-Teutons.

Leur aspect, dit un historien [Plutarque, *Marius*], était hideux, leurs cris effroyables, leur nombre immense, lorsque, se déployant dans la campagne, ils vinrent ranger leurs chariots et dresser leurs tentes en face des retranchements romains. Impatients de l'inaction où le consul se tenait, ils ne cessaient de le provoquer, par toutes sortes de défis et d'outrages, à sortir de l'enceinte de ses palissades, pour se mesurer en plaine et à armes égales [*Ibid.*] ; mais Marius se riait également et de leurs provocations et de leurs insultes personnelles. Un chef teuton s'avança un jour jusqu'aux portes de son camp, l'appelant nominativement à un combat singulier ; Marius lui fit répondre que, s'il était las de vivre, il n'avait qu'à s'aller pendre [Frontin, *Strat.*, 4, 7], et, comme le Teuton insistait, il lui envoya un gladiateur. Cependant ces outrages exaspéraient les légions qui souvent voulaient courir aux armes ; Marius les arrêta : Il ne s'agit pas ici, leur criait-il, de triomphes à gagner, de trophées à élever ; il s'agit d'empêcher cette tempête d'aller crever sur l'Italie. On dit que, pour familiariser ses soldats avec l'aspect bizarre, les cris, l'armure, la tactique de l'ennemi, il les envoyait à tour de rôle sur les remparts, d'où l'œil plongeait dans les campements ambro-teutons [Plutarque, *Marius*]. Le jeune Sertorius, dont il a été question plus haut, lui rendit pendant ces jours d'inaction d'importants services : à l'aide de la langue gallique qu'il entendait et parlait couramment, et d'un déguisement gaulois, il s'introduisait dans le quartier des Ambrons, et tenait Marius au courant de tout ce qui s'y passait [Plutarque, *in Sert.*].

Désespérant à la fin d'attirer l'armée romaine. hors du camp, les Ambro-Teutons entreprirent de l'y forcer; trois jours de suite, ils donnèrent l'assaut et toujours. repoussés, après avoir fait quelques pertes, ils résolurent de continuer leur route vers les Alpes, en suivant la voie Domitienne. Ce fut alors, dit l'historien [Plutarque] de Marius, qu'on put mieux estimer leur multitude ; six jours entiers, sans que leur marche fût interrompue, ils défilèrent en vue du camp romain; et comme ils passaient sous le rempart, on les entendait crier en raillant aux soldats : *Nous allons voir vos femmes ; n'avez-vous rien à leur mander*<sup>1</sup> ? Ils arrivèrent bientôt à Eaux-Sextiennes, le consul les suivant à petites journées.

<sup>1</sup> Florus, III, c.3.

Eaux-Sextiennes, située près de la petite rivière d'Arc qui portait alors le nom de Cænus, était, comme nous l'avons dit précédemment, un des lieux de plaisance des magistrats et des riches citoyens de la Province. La beauté des sites [Plutarque, Marius], et par-dessus tout l'abondance de sources thermales, si recherchées des Romains, y attiraient un assez grand concours de monde dans les jours brûlants de l'été ; des bains publics avaient été construits, et rien n'y manquait de ce qui peut contribuer à l'agrément de la vie. La horde ne s'arrêta pas longtemps dans ces murs ; après avoir enlevé toutes les provisions qui s'y trouvaient, elle alla, un peu plus au levant, ranger ses chariots par delà le Cænus en deux quartiers séparés ; celui des Ambrons, placé très près de la rivière, était en même temps le plus rapproché de la ville. Marius ne tarda pas à arriver, et, suivant sa tactique ordinaire, il vint prendre position sur une colline isolée qui s'élevait entre la ville et les

campements ennemis, et dominait tout le vallon. Il aperçut de là les Ambrons et les Teutons qui, dispersés autour de leurs quartiers, s'abandonnaient sans prévoyance à toutes les séductions du lieu ; les uns se baignaient dans les ruisseaux d'eaux thermales, ou dans le fleuve, les autres mangeaient après le bain ou dormaient, et le plus grand nombre étaient ivres [*Ibid.*].

La colline sur laquelle Marius avait fait halte [102 av. J.-C.] était d'une assiette très forte, mais on remarqua qu'elle manquait d'eau : les soldats s'en plaignirent. Vous êtes des hommes, leur dit Marius, en leur montrant la rivière qui coulait à leurs pieds ; voilà de l'eau qu'il faut échanger contre du sang<sup>1</sup>. — Mène-nous donc au combat, s'écria un d'entre eux, avant que ce sang soit desséché dans nos veines ! — Oui, répartit le général avec douceur, mais avant tout, fortifions notre camp [*Plutarque, Marius*]. Les soldats se turent et se mirent au travail ; et pendant ce temps les esclaves et les domestiques qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes de somme, descendirent à la rivière, armés comme ils purent de cognées, de haches, d'épées, de piques, et portant des cruches pour puiser. Ils surprirent quelques ennemis qui se baignaient et les tuèrent ; d'autres ennemis accoururent et l'on commença à se battre; les Ambrons dont le quartier était le plus voisin de la colline, se rassemblèrent et saisirent leurs armes. Quoique leur corps fût appesanti par les excès de la bonne chère, dit un historien [*Plutarque, Marius*], ils n'en montraient que plus de résolution, de fierté, et de gaieté ; ils marchaient au bruit de leurs armes frappées en cadence; et répétaient alternativement leur nom national et leur cri de guerre *Ambra ! 2*

Il n'était plus possible à Marius de retenir les siens, et déjà le corps des Ligures auxiliaires, descendant en toute hâte la colline, avait atteint le bord de la rivière. Quoique levés sur les terres des Ligures et confondus avec eux par les Romains, ces auxiliaires appartenaient à l'une de ces colonies d'émigrés galliques, qui se réfugièrent dans les Alpes liguriennes, lorsque les Étrusques renversèrent la domination des Ombres [p. I, c. 1]. Établies depuis tant de siècles au milieu d'une race étrangère, ces tribus exilées avaient adopté peu à peu les mœurs et la langue des peuples qui leur avaient donné l'hospitalité ; mais elles n'oublièrent point le nom de leurs ancêtres. Quand ce cri *Ambra* ! vint frapper leurs oreilles, les auxiliaires romains furent saisis d'étonnement [Plutarque, *Marius*], car ils étaient loin de soupçonner que les hommes qu'ils allaient combattre étaient leurs frères, enfants de la même race et expatriés par suite des mêmes malheurs. Dans leur surprise, ils répondirent aux provocations de l'ennemi en répétant ce nom qui

1 Florus,  
III, c. 3.

—  
Plutarque,  
*in*  
*Marius*.

2  
*Ἀμᾶννιάδω*.  
Plutarque,  
*Marius*.

était aussi le leur ; et le même cri, s'élevant à la fois des deux armées, avec force et comme à l'envi, remplissait au loin toute la vallée du Cænus [*Ibid.*].

Les Ambrons n'attendirent pas que l'armée romaine traversant la rivière vînt se déployer sur la



rive gauche, ils coururent l'attaquer au pied du coteau qu'elle occupait; reçus vigoureusement par les auxiliaires Ligures, ils luttèrent longtemps corps à corps avec eux dans le lit même du Cænus. Mais bientôt arrivèrent les légions, dont l'impétuosité favorisée par la pente du lieu culbuta les Helvètes jusque sur l'autre bord. Marius alors passa la rivière rouge de sang et presque comblée de cadavres, et le soldat romain put boire [Florus, 3, 3] ; il continua de poursuivre dans la plaine les fuyards, qui, presque tous, battant en retraite jusqu'au quartier des Teutons, laissèrent sans défense leurs chariots et leurs équipages. Mais là le vainqueur rencontra un ennemi sur lequel il n'avait pas compté. Les femmes Ambrones, armées de haches et de sabres, s'étaient rangées devant les chariots qui contenaient leurs enfants et leurs richesses. Égarées par la douleur et la rage, elles grinçaient des dents, et, le bras levé, frappaient pêle-mêle tout ce qui se présentait, et les romains vainqueurs et leurs maris fugitifs qu'elles appelaient des traîtres. On les voyait saisir de leurs mains nues les épées, arracher les boucliers, recevoir des blessures, se laisser mettre en pièces sans lâcher prise [Plutarque, Marius]. L'héroïsme de ces femmes arrêta la victoire et sauva ce que les hommes avaient abandonné honteusement. La nuit d'ailleurs approchait ; Marius fit sonner la retraite et regagna sa colline ; tandis que les Ambrones, mettant leurs chariots en mouvement, allèrent se réfugier dans les campements Teutons.

Le succès de Marius était grand ; les cadavres ennemis jonchaient la rivière et la plaine ; cependant, la victoire n'était pas gagnée, car la majeure partie des Helvètes s'était sauvée et les Teutons n'avaient point combattu. Aussi dans leur quartier, qui n'était ni clos, ni fortifié, les Romains

passèrent une nuit inquiète, sans réjouissances et sans sommeil [*Ibid.*]. Cette même nuit chez les Ambro-Teutons fut une nuit de deuil ; ils l'employèrent à pleurer leurs frères morts dans la bataille ; et jusqu'à l'aube du jour, leurs campements retentirent de lamentations auxquelles se mêlaient par intervalle des cris de menace. **Ce n'étaient pas, dit un historien [Plutarque, *Marius*], des plaintes, des clameurs humaines, c'étaient plutôt des hurlements et des mugissements d'animaux féroces ; les montagnes, la plaine, le canal du fleuve répétaient ce bruit épouvantable et semblaient mugir. Le cœur des Romains en fut saisi de crainte, et Marius lui-même frappé d'étonnement.** Le consul s'attendait à quelque attaque nocturne ; mais ni cette nuit, ni le lendemain, l'ennemi ne se montra ; il se préparait pour une action décisive.

Derrière le camp ambro-teuton se trouvait un large ravin que masquait un bois épais ; Marius, averti par ses éclaireurs, fit passer pendant la nuit trois mille hommes d'élite, sous la conduite de Cl. Marcellus. Dès le lever du soleil (c'était le second jour après la bataille), il envoya sa cavalerie parcourir la plaine et provoquer l'ennemi; tandis que lui-même ordonnait ses légions sur la pente de la colline jusqu'au lit de la rivière. Les Ambro-Teutons ne se laissèrent point vainement provoquer ; ils donnèrent la chasse à cette cavalerie, qui, cédant pied à pied, stimulait leur colère, et les attira, de proche en proche, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le bord de la rivière ; alors, passant l'eau tout à coup, elle courut prendre position sur les flancs de l'armée romaine. A cette vue et à l'aspect des fantassins dont la colline était couverte, les Ambro-Teutons, emportés par la fureur, traversent aussi la rivière, et renouvellent l'attaque qui avait si mal

réussi deux jours auparavant. C'était tout ce que souhaitait Marius, qui joua dans cette grande bataille le double rôle d'un général consommé et d'un intrépide soldat [Plutarque, *Marius*]. Toutefois la victoire ne lui fut pas aisée, et pendant la moitié du jour, on combattit avec assez d'égalité dans la vallée du Cænus et dans les vastes plaines qui s'étendaient à l'est d'Eaux-Sexitiennes. Ce fut alors que Marcellus, sortant de son embuscade, vint tomber sur l'arrière-garde ennemie, et la força de se replier en désordre vers le centre de bataille. La confusion qui régnait dans, l'arrière-garde gagna bientôt toute la ligne, et l'habileté de Marius acheva de décider la fortune [*Ibid.*].

Une partie des vaincus resta sur le champ de bataille, l'autre fut prise ou exterminée en détail par les habitants du pays. Le roi Teutobokhe et quelques autres chefs inférieurs parvinrent à se sauver jusque dans les montagnes des Séquanes, où des paysans les arrêtrèrent et les amenèrent garrottés aux Romains<sup>1</sup>.

Des récits évidemment exagérés portent le nombre des morts, dans ces deux affaires, à deux cent mille, et à quatre-vingt-dix mille celui des prisonniers. Le biographe de Marius évalue le tout à cent mille hommes pris ou tués<sup>2</sup>. Le consul abandonna sans sépulture ces monceaux de cadavres qui pourrissent au soleil et à la pluie; le champ de bataille en prit le nom de *Campi-Putridi*, Champ de la Putréfaction, que rappelle encore celui de *Pourrières* qu'il porte aujourd'hui<sup>3</sup>. Engraisnée de tant de débris humains, cette plaine fatale devint célèbre pour sa fertilité ; et les Massaliotes qui en étaient propriétaires employèrent, dit-on, les milliers d'ossements couchés à sa surface, soit à enclore leurs vignes,

soit à les étayer [**Plutarque**, *Marius*].

Le butin trouvé dans les chariots des Ambro-Teutons fut immense ; et l'armée romaine, d'un commun consentement, en fit don à Marius ; mais lui, plus avide de gloire que de richesses, après avoir mis de côté ce qui pouvait donner de l'éclat à la cérémonie de son triomphe, voulut que le reste fût brûlé en l'honneur des Dieux. Pour cela, il fit préparer un sacrifice magnifique. Déjà les soldats étaient rangés, suivant l'usage, autour du bûcher, couronnés tous de branches de laurier ; et le consul, dans l'appareil le plus solennel, élevant à deux mains vers le ciel une torche enflammée, allait mettre le feu, lorsqu'on vit des courriers arriver à toute bride ; ils apportaient la nouvelle de l'élection de Marius, nommé consul pour la cinquième fois. Ce fut un nouveau surcroît de joie, et, au milieu des acclamations qu'accompagnait le cliquetis des armes, au milieu des Couronnes qui pleuvaient sur lui de toutes parts, le vainqueur des Ambro-Teutons approcha la flamme, et acheva le sacrifice [**Plutarque**, *Marius*].

Tous les cantons de la Gaule habités par des Romains, et Eaux-Sextiennes était du nombre, applaudirent avec enthousiasme à la victoire de Marius. Ce fut à qui s'attacherait un souvenir de sa gloire : les lieux où il avait combattu, ceux où il avait campé s'empressèrent à l'envi d'adopter son nom. On éleva à l'extrémité du *Champ Putride*, du côté d'Eaux-Sextiennes, une haute pyramide dont les bas-reliefs représentaient Marius, debout sur un bouclier, soutenu par des soldats, et

**1** Plutarque, *in Marius*. — Florus, III, c. 3.

**2** Voici les principales versions des historiens à ce sujet.  
Tite-Live, 200.000 hommes tués, 90.000

prisonniers. - Velleius Paterculus, 150.000 morts. —  
Plutarque, 100.000 tués et pris. — Eusèbe et  
Eutrope, 200.000 tués, 80.000 prisonniers. — Paul Orose,  
200.000 morts, 80.000 prisonniers,

3.000 fugitifs.

**3** V. l'intéressante *Dissertation* de M. Fauris de Saint-Vincent, insérée dans le *Magasin encyclopédique*. Année 1814, t. IV, p. 314.

dans l'attitude d'un général proclamé *imperator*<sup>1</sup>. Un temple fut construit et dédié à la victoire, sur le sommet d'une petite montagne qui bornait les plaines vers le levant, et oh, selon toute apparence, Marius avait offert son sacrifice d'action de grâce. Ce sacrifice même fut perpétué. Tous les ans, au mois de mai, la population du pays se rendit en grande pompe à la montagne, couronnée de fleurs et de branches d'arbres, au son des instruments de musique, et enseignes déployées; là on allumait un feu de joie auquel répondaient d'autres feux allumés sur les coteaux environnants. Le christianisme n'abolit pas cette fête, mais il en altéra le caractère : une patronne du nouveau culte fut installée dans le vieux temple, qui devint l'église de sainte Victoire<sup>2</sup>. Cependant l'idée traditionnelle d'un grand danger surmonté dans ce lieu, d'une grande bataille dont il aurait été le théâtre, se conserva dans l'esprit du peuple complètement distincte des légendes sur les miracles de la sainte. Le matelot provençal près d'entrer dans la rade de Marseille, montrant au voyageur le sommet lointain de la montagne, lui dit encore aujourd'hui, comme disaient ses ancêtres d'Arélate ou de Fosse : *Voilà le temple de la Victoire !* <sup>3</sup>

Tandis que la division ambro-teutone trouvait une fin si malheureuse au pied des Alpes maritimes, les

Kimris et les Tigurins traversaient lentement l'Helvétie et le Norique ; ils arrivèrent à la fin de l'hiver aux gorges Tridentines. Là ils se partagèrent [Florus, 3, 3] : les Tigurins restèrent sur le haut des monts comme corps de réserve, pour garder les passages, protéger la retraite ou porter secours au besoin : les Kimris, descendant le revers méridional, pénétrèrent dans la vallée de l'Adige. Par un froid encore rigoureux, dit un historien, on les voyait courir presque nus parmi les neiges et les glaces, ou s'asseoir sur leurs boucliers et s'abandonner ensuite aux pentes les plus raides, glissant à travers les précipices et les crevasses [Ibid.]. Le proconsul Catulus, chargé de la défense de la frontière, battit en retraite à leur approche [101 av. J.-C.], et s'étant réfugié derrière l'Adige, prit position vers son cours moyen. Il existait à l'endroit où se retrancha Catulus un pont de bois protégé sur la rive gauche du fleuve par un petit fort : le proconsul distribua ses troupes partie dans ce fort, partie dans son camp placé à l'autre extrémité du pont. Les Kimris se souciaient peu d'entreprendre un siège en règle ; au lieu d'attaquer le fort, ils cherchèrent à franchir l'Adige d'abord à gué, et n'y pouvant réussir à cause de l'impétuosité du courant, ils y roulèrent d'énormes rocs sur lesquels ils jetèrent des arbres, des fascines et de la terre. Ayant entassé, suivant l'expression d'un historien, toute une forêt [Ibid.], par ce pont immense, ils atteignirent la rive opposée. Les légions du camp retranché s'enfuirent aussitôt, le général à leur tête, et dans leur frayeur ne s'arrêtèrent que de l'autre côté du Pô, abandonnant à la discrétion de l'ennemi la garnison de leur fort. Celle-ci se défendit avec une opiniâtreté héroïque, et inspira aux Kimris une telle estime, qu'ils lui accordèrent la plus honorable capitulation ; le traité fut juré sur un taureau d'airain, espèce de divinité

que la horde traînait avec elle dans ses courses [Plutarque, *Marius*]. Les Kimris se répandirent alors par toute la Transpadane, que personne ne leur disputait plus.

**1** Le monument était encore entier au quinzième siècle ; et le village de Pourrières avait pris pour armoiries la scène représentée sur le bas-relief. V. le mémoire déjà cité de M. Fauris de Saint-Vincent. **2** Cette procession n'a cessé qu'à la révolution française. — Consulter pour les détails M. de Saint-Vincent et la *Statistique des Bouches-du-Rhône*. **3** *Lou deloubre de la Vittori*. On voit encore des ruines de ce temple près d'une ferme qui a retenu le nom de *Deloubre*. *Statistique des Bouches-du-Rhône*. — Mémoire de M. de Saint-Vincent.

L'absence des Ambro-Teutons qui devaient se trouver les premiers au rendez-vous dans les plaines de la haute Italie, étonna beaucoup les Kimris et ne laissa pas que de les inquiéter; toutefois ils refusèrent d'ajouter foi aux bruits qui circulaient d'une grande bataille où Marius, au pied des Alpes maritimes, avait exterminé les deux nations. Possesseurs libres et paisibles de la Vénétie et de tout le reste du territoire au nord du Pô, ils préférèrent attendre dans un pays fertile et bien approvisionné l'arrivée de leurs alliés, plutôt que de s'aventurer seuls en avant. Ils perdirent ainsi plusieurs mois, et ce fut ce qui sauva l'Italie. Rome eut le temps de se reconnaître, de s'organiser de faire venir les légions de Marius qui étaient encore de l'autre côté des Alpes. Il arriva même que la molle douceur du climat vénétien, des chaleurs précoces et excessives, la débauche, les excès de vin, et même, si l'on en croit quelques écrivains, l'usage du pain et de la viande cuite [Florus], exercèrent de grands ravages parmi les Kimris ; au bout de peu de temps, ils se trouvèrent déjà considérablement affaiblis en nombre et en

vigueur.

Ce fut dans le mois de juillet que Marius, pour la cinquième fois consul, ayant ramené son armée en Italie, la réunit à celle de Catulus et vint provoquer les Kimris sur les rives du Pô. Ceux-ci, toujours dans l'attente, refusèrent la bataille et se mirent à négocier pour gagner du temps. Des députés, chargés de renouveler la proposition faite tant de fois, se rendirent au quartier du consul. *Donne-nous*, lui dirent-ils au nom du peuple Kimri, *donne-nous des champs et des villes pour nous et pour nos frères*. — *Vos frères ?* interrompit Marius, *qui sont-ils ?* — Les Teutons, répondirent ceux-ci. — Mais à ce mot, un rire universel éclata sous la tente du consul. *Laissez là vos frères*, s'écria le Romain, *ils ont des terres ; nous leur avons donné un établissement pour l'éternité !*

Cette raillerie blessa au vif les envoyés ; ils menacèrent Marius d'un double châtiment, d'abord par les mains des Kimris, ensuite par celles des Teutons aussitôt qu'ils seraient arrivés. *Ils le sont*, répliqua le consul, *et je ne vous laisserai pas partir sans que vous vous soyez embrassés*. En même temps il fit signe qu'on amenât Teutobokhe et les autres chefs Ambro-Teutons : des licteurs les amenèrent chargés de chaînes.

Cette entrevue ne pouvait plus laisser aux Kimris ni doute ni espérance, il leur fallut se décider à combattre. Boïo-rix avec une escorte de cavalerie se rendit aux avant-postes romains, demandant au consul quel jour et quel lieu il voulait choisir, *afin de décider*, disait-il, *auquel des deux appartiendrait l'Italie*. Marius répondit *que ce n'était pas l'usage chez les Romains de prendre conseil de l'ennemi, lorsqu'il fallait combattre ; mais que lui, il y*



dérogerait volontiers en faveur des Kimris, et les deux chefs convinrent que la bataille se donnerait le troisième jour (c'était le 30 du mois de juillet) dans le champ Randiis, champ immense situé près de Vercellæ, commode aux Romains pour les manœuvres de leur cavalerie, aux Kimris pour le déploiement de leurs masses d'infanterie<sup>1</sup>.

Le troisième jour donc, aux premières lueurs de l'aube, les Romains sortirent de leur camp. Un vent violent qui soufflait de l'est soulevait la poussière de la plaine en si grande abondance que, par intervalle, le ciel s'en trouvait obscurci. Marius courut prendre position à l'orient, afin de tirer parti, s'il était possible, et de la direction du vent et de celle du soleil. L'infanterie des Kimris se forma en masse compacte. Par une précaution étrange, les hommes des premiers rangs s'attachèrent les uns aux autres avec des chaînes de fer fixées à leurs baudriers,

<sup>1</sup> Plutarque, *in Marius*. — Florus, III, c. 3. — Velleius Paterculus, II, c. 12.

soit que cette invention leur semblât donner plus de solidité à leur ligne de bataille, soit qu'ils voulussent se retrancher d'avance tout moyen de fuir [Plutarque, *Marius*]. La cavalerie, forte de quinze mille hommes, se faisait remarquer par la magnificence sauvage de son équipement. Les casques qui figuraient grossièrement des gueules et des mufles d'animaux effrayants ou bizarres, étaient surmontés d'ailes d'oiseaux ou de panaches en forme d'ailes d'une hauteur démesurée, grandissant encore la taille des hommes et leur prêtant un aspect gigantesque [*Ibid.*]. Leurs armes consistaient en une cuirasse de fer poli, un bouclier blanc et luisant, un long sabre et un épieu à deux

pointes. L'armée, et le camp de chariots avec tout le matériel de la horde occupaient trente stades carrées, environ une de nos lieues. A peine furent-ils rangés, que les inconvénients sur lesquels Marius avait compté les vinrent assaillir ; tantôt une poussière brûlante les frappait au visage et les aveuglait ; tantôt c'était le soleil qui, rendu plus éblouissant par le reflet des armures romaines, les empêchait d'apercevoir les mouvements des légions [Florus, 3, 3].

La cavalerie kimrique engagea l'action : au lieu de charger de front, elle inclina vers sa droite, dans le dessein de tourner l'aile gauche romaine et de l'envelopper ensuite. Cette manœuvre trompa les Romains ; croyant que leur ennemi lâchait déjà pied, les légions du centre poussèrent en avant pour le poursuivre. Mais à l'instant même l'infanterie des Kimris s'ébranlant avec vivacité se développa en demi-cercle ; on eût cru voir, dit le biographe de Marius, s'avancer et se répandre une mer soulevée [Plutarque, *Marius*]. Un coup d'oeil suffit aux généraux romains pour mesurer la grandeur du péril, mais ils ne purent retenir leurs soldats. Marius, pour raffermir celles des légions qui n'étaient pas encore compromises, employa toutes les ressources de son autorité et de son génie; il les rassurait, il leur rappelait leur ancienne gloire, il faisait parler la religion. Un devin qui l'accompagnait lui ayant montré les entrailles d'une brebis qu'il venait de sacrifier: **la victoire est à moi !** s'écria le consul, comme inspiré, et voyant que ses soldats avaient retrouvé l'ardeur et la confiance, il se précipita avec eux dans la mêlée<sup>1</sup>.

On ne sait plus rien de la bataille, si ce n'est qu'elle fut longue, sanglante et favorable aux Romains ; la poussière par moments était tellement épaisse, que

des divisions entières s'égarèrent; de l'aveu même des écrivains romains, cette poussière et l'accablante chaleur du jour eurent la plus grande part à la victoire<sup>2</sup>. Boïo-rix resta parmi les morts<sup>3</sup>; Clôdic et Ceso-rig se rendirent; Luk se tua; deux autres chefs se transpercèrent mutuellement de leurs sabres [Orose, 5, 16]. Les mêmes exagérations que nous avons signalées lors de la journée d'Eaux-Sextiennes se retrouvent ici dans l'évaluation des morts et des prisonniers, les uns portant le nombre des morts à cent quarante mille, et celui des captifs à soixante mille, d'autres ne comptant que cent mille hommes tués ou pris<sup>4</sup>.

Sitôt que la bataille parut désespérée pour les Kimris, leurs femmes se couvrirent de vêtements noirs, en signe de deuil, et députèrent vers le consul. Pendant le séjour qu'elles venaient de faire en Italie, elles avaient entendu parler des vestales romaines qui, se vouant à une virginité perpétuelle, entretenaient un feu

<sup>1</sup> Florus, III, c. 3. — Pline, XVII, c. 22.

<sup>2</sup> Plutarque, *l. c.* — Frontin, II, c. 2. — Florus, *l. c.* — Polyæn, VIII, c. 10.

<sup>3</sup> Florus, *l. c.* — Orose, V, c. 16.

<sup>4</sup> Tite-Live suivi par Eutrope et Orose compte 140.000 morts et 60.000 prisonniers. — Velleius Paterculus, plus de 100.000 morts ou captifs; Florus, environ 160.000. — Plutarque et Polyen,

120.000 morts, et 60.000 prisonniers.

consacré; elles demandèrent qu'on les attachât comme esclaves à ces prêtresses, espérant échapper par ce moyen à la brutalité des soldats<sup>1</sup>. Lorsqu'elles virent leurs supplications repoussées, elles surent retrouver dans leurs âmes une résolution, une énergie égales à celles des femmes

ambrones. Rangées sur leurs chariots comme sur des tours, longtemps elles en défendirent l'approche avec succès ; mais un incident vint glacer tout à coup leur audace. Elles remarquèrent que les soldats romains égorgeaient les prisonnières, leur coupaient la tête et plantaient en guise de trophée, au bout de leurs piques, ces têtes avec leur longue chevelure ensanglantée : ce genre de mort leur parut trop honteux, dit un historien, et elles résolurent de le prévenir. Les unes donc se frappèrent de leurs propres armes, ou se jetèrent à grand coups de haches sur leurs compagnes ; d'autres s'étranglèrent avec les courroies des chars ; on en vit s'élancer sous les pieds des chevaux, ou sur les cornes des boeufs qu'elles excitaient avec la pointe de leurs armes. Des mères écrasèrent leurs enfants contre le timon ou soue les roues des chariots; une d'elles fut trouvée pendue à un poteau élevé, ayant ses deux petits enfants pendus à ses pieds<sup>2</sup>. Quand les Romains voulurent pénétrer au milieu de ces scènes d'horreur, un nouvel ennemi les vint assaillir; c'étaient les chiens de la horde [Pline, *H. N.*, 22, 6] ; ils furent exterminés à coup de flèches. — Ainsi finit la seconde de ces bandes terribles qui avaient ravagé presque tout l'Occident, conquis une partie de l'Italie, battu sept fois les armées romaines, et ajouté un jour de plus aux anniversaires funestes de Rome. Les Tigurins cantonnés sur les hauteurs des Alpes, apprenant ces nouvelles, regagnèrent le Norique, et, après avoir commis çà et là beaucoup de déprédations, retournèrent dans l'Helvétie [Florus, *l. c.*].

Quant aux six mille Kimris de la garnison d'Aduat, après la défaite de leurs compatriotes, ils restèrent dans le lieu qui leur avait été cédé. Ils eurent bien quelques démêlés avec les tribus voisines, attaquant et se défendant tour à tour ; mais ici enfin

la paix se fit d'un commun accord, et sous le nom d'*Aduatikés* ils furent admis dans la confédération belge [César, *B. G.*, 2, 29].

Marius reçut des honneurs jusque-là réservés aux Dieux : chaque citoyen, à la nouvelle de sa victoire, répandit des libations en son nom [Val. Max., 8, 15]. Le peuple le surnomma le troisième Romulus [Tite-Live, *epit.* LXVIII] : le second avait été Furius Camillus, vainqueur aussi de peuples gaulois. Les prisonniers teutons et kimris furent conduits à son triomphe attachés avec des colliers de fer ; la haute stature de Teutobokhe fut pour les Romains un sujet de surprise, car on dit qu'il surpassait les trophées portés autour du triomphateur<sup>3</sup>. Tel était le prix que Marius mettait à ses deux victoires, que, les jugeant au-dessus de tout exploit humain, il ne voulait y comparer que les conquêtes du dieu Bacchus dans l'Inde. Il adopta dès lors pour sa devise, et fit ciseler sur son bouclier une image qui jouissait dans Rome d'une grande popularité, cette enseigne dont nous avons déjà parlé et qui représentait une tête de Gaulois, la face ridée et tirant la langue<sup>4</sup>. L'expression de *kimrique* ou *cimbrique*, suivant l'orthographe et la prononciation latines, devint proverbiale en Italie pour signifier quelque chose de fort et de terrible ; de là ces façons de parler, une *milice cimbrique*, une *bravoure cimbrique*, des *brigandages cimbriques*<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Orose, V, c. 16. — Florus, III, c. 3.

<sup>2</sup> Plutarque, *l. c.* — Florus, *l. c.* — Orose, V, c. 16.

<sup>3</sup> Claudien, *de bel. Get.*, v. 290. — Florus, III, c. 3.

<sup>4</sup> Cicéron, *de Orator.*, II, 266. — Quintil. VI, 3.

<sup>5</sup> Script. rerum roman. *passim*.

Le sentiment que la république devait à Marius sa

liberté et son existence, empreint fortement dans tous les esprits, survécut aux déchirements politiques, à la haine même des factions; et malgré les cruautés dont ce grand homme déshonora sa vieillesse, ses ennemis s'écrièrent plus d'une fois, comme un historien du parti contraire : **Non, Rome n'a pas à se repentir d'avoir produit Marius !** [Velleius Paterculus, 2, 12]

## CHAPITRE IV

*Guerres civiles de Marius et de Sylla ; un grand nombre de proscrits se réfugie dans la Province ; guerre civile dans la Province. — Conduite de la population gauloise. — L'Aquitaine se déclare pour Sertorius ; une armée romaine y succombe. — Les Gaulois descendent en Italie avec AE. Lepidus ; ils sont battus. — Arrivée de Pompée dans la Province et proconsulat de Man. Fonteius. — Massacres et proscriptions. — Nouveau soulèvement des Gaulois ; ils assiègent Massalie et Narbonne. — Vengeances du proconsul ; établissement des colonies militaires ; famine ; misère effroyable de la Province. — Les Volkes et les Allobroges accusent à Rome Fonteius ; il est défendu par Cicéron et absous. — Misère croissante de la Province ; nouvelles plaintes des Allobroges. — Les députés allobroges entrent dans la conspiration de Catilina ; ils la révèlent. — Insurrection du peuple allobroge et sa défaite ; triomphe de Pomptinus.*

LA TOURMENTE avait passé, mais elle laissa dans la Province une longue agitation ; les esprits profondément émus tardaient à se rasseoir ; le peuple restait en armes ; les cités continuaient à correspondre et à se concerter : Rome, s'inquiète, y envoya successivement deux consuls et deux armées consulaires. Une loi nouvelle qui prononçait la confiscation d'une partie des terres

transpadanes, sous le prétexte dérisoire que ces terres ayant été conquises par la horde kimrique, puis reconquises sur les Kimris par les légions romaines, appartenaient de droit au peuple romain [Appien, *bell. civ.*, I] ; cette loi odieuse et impolitique ne contribua pas peu à entretenir la fermentation chez les Transalpins. L'alarme gagna les Ligures, les Arécomikes et les Tectosages réunis définitivement à la Province : ces peuples en effet avaient toute raison de craindre que Rome n'invoquât aussi contre eux son prétendu droit, afin de livrer leurs propriétés à la populace de l'Italie. Plusieurs soulèvements éclatèrent ; celui des Salyes fut le plus important, mais le préteur C. Cæcilius Metellus en vint enfin à bout [Tite-Live, *epit.* LXXIII], moitié par la force, moitié par la politique, et, suivant toute probabilité, avec la coopération des Massaliotes. La guerre *sociale* qui survint à la même époque, et remplit l'Italie de sang et de ruines présentait une occasion précieuse aux Gaulois : il ne paraît pourtant pas qu'ils en aient profité, ou plutôt, au milieu de l'obscurité qui enveloppe ces temps de leur histoire, le, souvenir de ce qu'ils firent alors s'est perdu pour nous, comme tant d'autres souvenirs.

Les causes et le dénouement de la guerre sociale sont assez connus. Les peuples de l'Italie ligués contre la république romaine pour obtenir tous les droits politiques des citoyens de Rome, après dix ans d'efforts, se virent admis à la jouissance d'une partie de ce qu'ils réclamaient : ce fut une trêve plutôt qu'une paix formelle; et les Italiens ne se contentèrent point de la part que Rome avait bien voulu leur faire : seulement la lutte changea de théâtre, elle se poursuivit, toujours violente et opiniâtre; au forum et dans les comices, entre les anciens et les nouveaux citoyens. La rivalité de



deux hommes fameux vint l'envenimer encore. Marius se plaça à la tête des nouveaux citoyens et du parti romain qui voulait pour toute l'Italie une complète égalité politique; il mit à leur service sa popularité, sa gloire, et sa haine passionnée contre la noblesse. Sylla, patricien arrogant, s'emparant de la faction contraire, tenta de rasseoir sur son ancienne base l'aristocratie ébranlée : il lui rendit des privilèges depuis longtemps abolis ; il dépouilla le peuple des siens. Tour à tour victorieux et vaincus, les deux partis épuisèrent, l'un contre l'autre, tout ce que les guerres civiles enfantent d'horreurs. Les proscriptions de Sylla enveloppèrent non pas seulement des individus et des familles sans nombre, mais des villes et jusqu'à des territoires entiers, que le Dictateur livrait à ses soldats : ces spoliations collectives firent régularisées sous le nom de *colonies militaires*. Pour échapper à son ombrageuse et implacable tyrannie, quiconque s'était signalé dans le parti populaire, quiconque avait au fond du cœur quelque amour de la liberté, de l'ordre, de la justice, s'expatria. La multitude des bannis et des exilés volontaires se répandit par tout l'univers ; mais la plupart restèrent dans le voisinage de l'Italie, attentifs au cours des événements, et tout prêts à reparaître en armes au midi des Alpes, si quelque chance heureuse venait à se présenter.

Beaucoup se rendirent immédiatement dans la Province, importante à posséder, d'abord à cause de la proximité de l'Italie, ensuite parce qu'elle était maîtresse des communications avec l'Espagne. Mais la colonie narbonnaise s'était déclarée pour Sylla ; et Massalie, quoique étrangère aux querelles domestiques des Romains, avait suivi l'exemple de Narbonne et fermé ses portes aux proscrits. Ceux-ci, assez nombreux pour

tenter un coup de main, se mirent à recruter dans la population provinciale ; mais avant qu'ils eussent rassemblé de grandes forces, le préteur C. Valerius Flaccus les attaqua avec son armée<sup>1</sup>. Le sort leur fut contraire : vaincus, ils se retirèrent soit dans l'intérieur de la Gaule libre, soit en Espagne, où ils se rejoignirent à Sertorius.

Sertorius, que nous avons vu se signaler en Gaule, comme Marius et comme Sylla, durant la guerre des Kimro-Teutons, à force de constance et d'activité, était parvenu à soulever l'Espagne contre le Dictateur : après avoir défait à plusieurs reprises les légions du sénat, maître d'une grande partie de la péninsule, il travaillait à propager l'insurrection de l'autre côté des Pyrénées. Excités tant par ses émissaires que par les proscrits restés en Gaule, les Aquitains s'armèrent, menaçant d'une invasion prochaine Narbonne et Massalie [78 av. J.-C.]. Le propréteur ou proconsul qui gouvernait la Province (car depuis Sylla les gouverneurs des provinces prirent indifféremment l'un ou l'autre titre, qu'ils eussent exercé ou non le consulat), Manilius Nepos entra avec une armée dans leur pays : il fut battu, perdit son lieutenant Valerius Præconinus, une grande partie de ses troupes, et s'enfuit honteusement, laissant tous ses bagages entre les mains de l'ennemi<sup>2</sup>.

Cependant Sylla ayant quitté la direction des affaires publiques et, bientôt après, la vie, le gouvernement se divisa de nouveau. Un des consuls, M. Æmilius Lepidus proposa de rappeler les proscrits et d'abolir les lois despotiques de la dictature; mais, contraint à sortir de Rome, où la faction aristocratique était plus forte, il se rendit dans la Province ; et faisant alliance ouverte avec Sertorius, il invita les Gaulois à le suivre en Italie.

Peu répondirent à son appel, car ce qui les touchait le plus dans ces querelles, c'était de pouvoir rester chez eux tranquilles et libres. Lepidus partit néanmoins à la tête d'une petite armée composée presque uniquement de bannis, et il eut la hardiesse de se présenter avec sa troupe aux comices de Rome. Chassé de nouveau et déclaré ennemi public, il regagna la Province, dont il trouva la population mieux disposée à le seconder. L'étonnant succès de ce coup de main désespéré inspirant de la confiance pour une seconde tentative, de nombreux volontaires aquitains, volkes, ligures, allobroges accoururent cette fois à l'appel du chef romain, et, sous les enseignes du peuple romain, descendirent les Alpes, en poussant contre Rome des cris de vengeance [77 av. J.-C.]. Ils n'allèrent pas loin ; car Catulus et Pompée, les ayant arrêtés en Étrurie, les battirent et les mirent en déroute : une partie se sauva avec Lepidus dans l'île de Sardaigne, l'autre repassa les montagnes.

Malgré cet échec de son parti, Sertorius resta maître de la Province. Il y fit reconnaître l'autorité de son sénat, composé de sénateurs proscrits, et qui prenait le titre de *seul et véritable sénat romain* ; il nomma un gouverneur et des magistrats, distribua des garnisons dans les places, et, sans perdre de temps, envoya un de ses lieutenants occuper les passages ordinaires des Alpes. Le sénat

**1** Cicéron, *pro Quintil.* —  
Pigh., t. III, p.  
229. **2** César,  
*Bell. Gall.*, III,  
c. 20. —  
Orose, V, c.  
23.

d'Italie ne traîna pas non plus les choses en longueur : quarante jours suffirent à son général de confiance, Cn. Pompée, pour rassembler une armée considérable, et il marcha vers Narbonne, emmenant avec lui pour nouveau gouverneur Man. Fonteius, homme formé à l'école de Sylla, avare, cruel, inflexible. Fonteius était chargé de rétablir l'obéissance dans la Province, et d'y appliquer, sous la protection des soldats de Pompée, les mesures par lesquelles le Dictateur avait si bien pacifié l'Italie.

Pompée entra dans les Alpes ; trouvant les routes occidentales fermées par les troupes de Sertorius, il rebroussa chemin et se fit jour, entre les sources du Pô et du Rhône<sup>1</sup>, par le passage des Alpes graies ou celui des Alpes pennines. Alors les postes de Sertorius, tournés et hors d'état de garder le pays, se replièrent sur l'Espagne, rallièrent toutes leurs garnisons et passèrent les Pyrénées. Soit que la province, tout abandonnée qu'elle était, fit encore résistance, soit plutôt que, pour imprimer la terreur, Pompée lâchât la bride à la colère des légions ; tout ce qui se trouva devant elles fut mis à feu et à sang, et le général gagna Narbonne à travers des monceaux de cadavres [Cicéron, *pro leg. Manil.*].

Là, il régularisa ce que la flamme et l'épée du soldat avaient commencé. Un décret frappa de proscription la population de villes entières [Cicéron, *pro Man. Font.*], chez les Volkes Arécomikes et les Helves, dont le rôle avait été plus actif que celui du reste de la Province ; un décret adjugea aussi la meilleure portion de leur territoire à Massalie [César, *B. civ.*, I], en récompense de la louable conduite tenue par cette ville pendant les troubles, et des secours qu'elle fournissait à Pompée [76 av. J.-C.]. D'autres faveurs furent distribuées à la

colonie de Narbonne; d'autres rigueurs à chacun des peuples provinciaux, suivant la part qu'ils avaient prise à l'insurrection, l'inimitié qu'ils avaient montrée contre Rome. Laissant ensuite à Fonteius le soin d'exécuter ces mesures, Pompée entra en Espagne, où l'état des affaires exigeait impérieusement sa présence.

Le proconsul, procédant alors à son odieuse mission, parcourut avec ses soldats les territoires décrétés; il marchait environné de supplices. La Gaule souffrait avec impatience et indignation. Au premier échec éprouvé par Pompée, elle se souleva de nouveau ; Voconces, Helves, Tectosages, Arécomikes, Allobroges, presque tous se réunirent en armes et coururent attaquer Massalie : c'était à cette ville qu'ils en voulaient le plus; ils l'accusaient de tous leurs maux.; ils se promettaient de lui faire payer chèrement la part qu'elle avait eue aux cruautés, et surtout aux faveurs des Romains. Massalie était forte et bien peuplée ; néanmoins elle courut un grand danger, et ne dut sors salut qu'aux légions que Fonteius amena en toute hâte de Narbonne. Les Gaulois se jetèrent alors sur Narbonne, mais Fonteius les força encore de lever le siège et de se retirer [Cicéron, *pro Man. Font.*]. La guerre se prolongea plusieurs mois avec des chances diverses sur plusieurs points du pays, principalement chez les Voconces : Pompée y mit fin en revenant passer l'hiver en deçà des Pyrénées.

Les rigueurs de la seconde pacification [75 av. J.-C.] laissèrent loin derrière elles les rigueurs de la première : les privilèges dont jouissaient plusieurs des peuples de la Province furent abolis, et des confiscations plus étendues eurent lieu au profit des soldats. Telle fut l'origine des colonies militaires de Tolose, de Ruscinon, de Biterræ ; Narbonne

aussi, pour augmenter sa force et renouveler ses habitants décimés par de si longues guerres, reçut dans son sein les vétérans de la légion

**1** Appien, *Bell. civil.*, I, p. 419. — Epistol. Pompei. ex Sallus. *Histor.*, III.

*Martia*, et, pour cette raison, ajouta dès lors au nom de *Narbo* celui de *Martius***1**. La population frappée par les décrets fut expropriée à la pointe du sabre. Pour comble de misère, l'année avait été stérile et la famine se faisait sentir dans toute la Gaule**2**. Des milliers de malheureux périrent de besoin au fond des forêts. Ceux que la mort épargna allèrent se joindre à des troupes, d'Aquitains et d'Espagnols, qui, retranchés dans les hautes Pyrénées, y menaient la vie indépendante de partisans et de bandits. Leur nombre et leur force en furent si prodigieusement accrus, qu'au bout de deux années seulement, Pompée avec toutes ses légions eut de la peine à les soumettre. Les ayant enfin comme traqués dans leurs retraites, il les obligea à descendre de ces rocs inaccessibles qui les recelaient, pour coloniser sur les bords de la Haute-Garonne une vallée qu'il leur abandonna. Ils y formèrent un petit peuple qui s'étendit avec le temps, et auquel les Romains donnèrent le nom de *Convenæ*, qui signifiait, hommes ramassés de tout pays [*Hieron, adv. Vigilant.*].

A ces coups partiels ne se bornèrent pas, les vengeances du proconsul, il en frappa aussi de généraux. La Province fut dépouillée en masse de sa cavalerie ; et toute sa jeunesse transportée en Espagne, en Italie, en Thrace, en Asie, partout où Rome avait alors la guerre, fut contrainte d'aller répandre son sang sur des champs de bataille étrangers, au profit des tyrans de son pays.

Fonteius resta deux ans dans la Gaule, et, comme si ce fléau n'eût pas suffi à la misère des peuples, pendant ces deux années la récolte manqua. Cependant et les contributions en argent, et les réquisitions en vivres continuèrent d'être immodérées ; tandis que la faim dépeuplait les villes gauloises, l'abondance régnait dans les camps romains des deux côtés des Pyrénées; et l'adversaire de Sertorius, écrivant une lettre de reproches au sénat, pouvait dire : **C'est l'or et le blé de la Gaule qui alimentent cette guerre**<sup>3</sup>.

A l'aide de ces mesures politiques, Fonteius exerçait impunément mille exactions personnelles; et sa rapacité précipita la ruine du pays. Aussi y laissa-t-il dans tous les cœurs un profond ressentiment; et lorsque, six ans plus tard, les factions étant calmées, la république romaine parut incliner à la modération, la Province se souvint de son proconsul ; elle éleva la voix, et demanda justice de tant de crimes. Ce furent les Volkes et les Allobroges qui se chargèrent de soutenir contre lui l'accusation : ils envoyèrent à Rome une députation présidée par Indutiomar, le plus considérable des chefs allobroges. Comme aucune action publique ne pouvait être intentée contre un citoyen romain que par le ministère d'un autre citoyen romain, Indutiomar s'adressa à M. Fabius Sanga, patron né de sa nation, en qualité de descendant de Q. Fabius l'Allobrogique : Sanga, homme doux et honnête, souscrivit volontiers l'accusation, et persuada à M. Plétorius de se porter accusateur en son propre nom [69 av. J.-C.]. Plétorius, alors questeur et édile, était aussi un citoyen probe et recommandable, mais soupçonné de quelque inimitié envers Fonteius. Toutes les formalités exigées par les lois se trouvant remplies, l'ancien proconsul fut appelé en jugement.

L'accusation portait sur deux chefs principaux: les cruautés du magistrat, et ses extorsions de toute espèce<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cons. au sujet de ce surnom de Narbonne, l'*Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 48.

<sup>2</sup> Cicéron, *pro Man. Fonteio*. — Salluste, III, et Epistol. Pomp. ib.

<sup>3</sup> Epist. Pomp. ap. Sallust., *loc. cit.*

<sup>4</sup> Ces détails sont extraits du plaidoyer de Cicéron pour la défense de Fonteius ; plaidoyer dont nous n'avons malheureusement que des fragments, augmentés, mais non complétés par la découverte de M. Niebuhr.

Les accusateurs insistèrent peu sur ce qui concernait le caractère public du prévenu. La question en effet était épineuse ; il ne s'agissait pas uniquement d'excès commis par un parti romain contre un autre parti romain dans l'exaspération des guerres civiles : c'était la souveraineté absolue de la république sur ses sujets barbares qu'on traduisait à ses propres tribunaux. On glissa donc légèrement sur les crimes que pouvait couvrir la mission légale de Fonteius. On lui reprocha bien d'avoir outré les châtimens, et prolongé à plaisir la guerre chez les Voconces, pour se ménager plus d'occasions de proscrire et de piller ; on lui reprocha aussi des fautes comme général : mais ses succès répondaient suffisamment à cette dernière inculpation ; quant à la première, elle lui était commune avec Pompée, qui avait pris part à ces guerres, et que sa vanité poussait naturellement à en exagérer l'importance : or qui eût osé porter la main sur le vainqueur de Sertorius ?

Il fallut donc se rejeter sur la question personnelle, et la matière était large encore. On prouva qu'il avait obligé plusieurs peuples de la Province à



emprunter à des usuriers romains, ses complices, des sommes montant à trente millions de sesterces<sup>1</sup>, sommes qu'il avait confisquées à son profit. La dette étant hypothéquée sur les terres de ces peuples et les intérêts s'accumulant chaque jour avec l'impossibilité de payer, le moment approchait où des villages entiers seraient expropriés, où une partie du territoire provincial serait vendue à l'encan. Ou prouva de plus que, sans égard pour la misère des temps, il avait spéculé inhumainement sur les subsistances; qu'arrivé de Rome avec des états de contributions dressés d'avance, il avait mis des impôts sur toute denrée et toute localité, au hasard et sans discernement. Le vin avait été frappé de droits exorbitants : Tolose, par exemple, payait quatre deniers pour l'entrée d'une amphore<sup>2</sup>. A ces vexations Fonteius en avait ajouté une toute nouvelle pour le pays ; les propriétaires riverains des grandes routes s'étaient vus astreints à la réparation de ces routes, principalement de la voie Domitienne dégradée par le passage continu des troupes ; et les lieutenants du proconsul, dont l'un son proche parent, chargés de la surveillance des travaux, en avaient fait une source de mauvais traitements et de rapines. En réparation de tant de griefs, la Province réclamait l'annulation de sa dette et le châtimement de Fonteius.

A ces charges l'accusé opposait les témoignages favorables d'un grand nombre de citoyens romains de la Province. Ces citoyens romains qui se portaient garants de l'honnêteté du proconsul et de l'intégrité de sa gestion étaient les receveurs mêmes des impôts ; les banquiers, les trafiquants [Cicéron, *pro Fonteio*], instruments de ses exactions et complices de sa fortune ; les agriculteurs et les nourrisseurs de bestiaux, qui avaient obtenu la

ferme des terres confisquées, moyennant la dîme du revenu [Ibid.]. Ceux qui répondaient de la douceur et de l'équité de son gouvernement étaient les vétérans des colonies militaires ; les officiers de l'armée de Pompée ; les colons de Narbonne que Fonteius avait délivrés d'un siège ; les Massaliotes qu'il avait protégés [Ibid.]. Tels étaient dans la Province les appuis de l'accusé ; à Rome il comptait sur un nom illustre, sur une famille puissante, une soeur vestale, des amis nombreux et actifs, enfin sur l'éloquence de son défenseur, M. Tullius Cicéron.

Au milieu de ces difficultés de tout genre, les députés gaulois, Indutiomar surtout, déployèrent une fermeté digne d'une si bonne cause. Ils ne ménagèrent

**1** 6.150.000 francs, d'après  
l'évaluation de M. Letronne. **2**  
L'amphore contenait environ  
24 pintes. — 4 deniers = 3 fr.  
28 c.

point l'orgueil romain ; ils ne craignirent point d'inspirer de l'inquiétude sur la tranquillité future de la Province. Leurs frères étaient bien résolus, disaient-ils, à ne pas abandonner aux usuriers les terres qu'ils avaient sauvées avec tant de peine des confiscations publiques : Fonteius absous, personne ne pouvait répondre de la paix [Ibid.].

Cependant, au jour marqué, Fonteius comparut devant ses juges, accompagné d'une foule d'amis ; et le peuple environnait le tribunal, considérant avec une maligne curiosité le costume et l'air étranger des accusateurs.

Le système fondamental de défense, adopté par

l'avocat du prévenu, était simple et facile à soutenir devant un tribunal romain. Qui attaquait Fonteius ? des barbares, des gens portant braies et saies [Ibid.]. Qui témoignait pour Fonteius ? des citoyens romains, les uns nobles et riches, les autres utiles et honorés de la confiance publique : le plus recommandable des Gaulois pouvait-il être mis de pair avec le dernier, le plus misérable des citoyens romains ? [Ibid.]

Les peuples gaulois se plaignaient d'avoir contracté des dettes pour assouvir l'avarice du proconsul : mais quel cas devait-on faire d'une imputation que ne validait le témoignage d'aucun romain ? Et pourtant, disait l'orateur, la Gaule est remplie de négociants et de citoyens romains ; sans eux aucun Gaulois ne fait d'affaires ; il ne circule pas une pièce d'argent qui ne soit portée sur les livres des citoyens romains ; qu'on nous produise un seul de ces registres et nous reconnaissons l'accusation !

Bientôt même dédaignant cette argumentation si commode, Cicéron attaque en masse et poursuit de ses sarcasmes la nation gauloise toute entière. Il prononce avec un mépris affecté les noms de Volkes, d'Allobroges, d'Indutiomar ; il livre aux risées de la populace le costume, le langage, la personne des députés. C'est un tumulte gaulois ! s'écrie-t-il ; ils viennent enseignes déployées assaillir leur prêteur désarmé ; mais, nous, nous serons assez nombreux et assez puissants, ô juges, pour combattre, sous vos auspices, leur odieuse et atroce barbarie [Cicéron, *pro Fonteio*].

Il va plus loin : il leur dénie le droit de porter témoignage. Indutiomar sait-il ce que c'est qu'un serment ? N'a-t-il pas puisé le jour au sein d'une

racé sacrilège, en guerre avec la Divinité ? Ses aïeux n'ont-ils pas dépouillé le temple d'Apollon Pythien ? Ne sont-ils pas venus assiéger, jusque dans ce Capitole, Jupiter, qui préside à la foi de nos serments ? Enfin que peut-il exister de saint et de sacré pour des hommes qui même jusqu'aux pieds de leurs dieux, quand la frayeur les y précipite, souillent leurs autels de victimes à humaines et ne peuvent rendre hommage à la religion qu'en la profanant par le crime ? Quelle est la bonne foi, quelle est la piété de ces peuples qui s'imaginent que les dieux immortels s'apaisent par des forfaits et par le sang humain ? En prononçant ces paroles, l'orateur oubliait qu'elles pouvaient retentir, dans le *forum boarium*, sur cette pierre funeste, sur ce sépulcre de tant de Gaulois ensevelis vivants.

Répondant ensuite aux craintes que les députés faisaient concevoir touchant la tranquillité de la province, Cicéron s'efforce d'exciter contre eux la colère de la multitude ; il récapitule avec ironie tous les souvenirs qui pouvaient blesser des cœurs gaulois ; il les menace, et leur jette même une sorte de défi de guerre.

Doutez-vous, dit-il aux Romains, que ces Gaulois ne soient au fond de l'âme, et ne se montrent au dehors nos ennemis ? Croyez-vous que couverts de la saie et de la braie, ils paraissent dans Rome avec un extérieur humble et soumis, comme ont coutume d'y paraître ceux qui, après avoir essuyé des outrages, viennent implorer en suppliant la protection et la pitié des juges ? Loin de là : ils parcourent le forum, la tête haute et avec un air de triomphe ; ils font des menaces, ils voudraient nous épouvanter des sons horribles de leur barbare langage..... Eh bien s'ils entreprennent de nous faire la guerre, nous évoquerons du tombeau C.

Marius pour tenir tête à cet Indutiomarus si fier et si menaçant ; nous rappellerons à la vie Cn. Domitius et Fabius Maximus pour réduire de nouveau les Allobroges et leurs auxiliaires. Il nous faudra peut-être, puisqu'il n'est pas possible de ressusciter les morts, il nous faudra prier M. Plétorius de détourner ses clients, d'apaiser leur courroux, de calmer leurs mouvements impétueux ; ou, s'il n'y peut réussir, nous prierons M. Fabius qu'il essaie de fléchir les Allobroges auprès de qui le nom de Fabius est en si grande considération. Qu'il les engage à rester tranquilles et soumis, ou qu'il leur apprenne du moins qu'en nous menaçant, ils nous font moins craindre une guerre, qu'espérer un triomphe !

Il paraît que l'absolution de Fonteius couronna cet insultant plaidoyer, et sûrs dès lors de l'impunité, les magistrats romains se livrèrent aux excès les plus intolérables contre les gens portant saies et braies. L'un des successeurs de Fonteius, C. Calpurnius Piso fut accusé des mêmes crimes sur une nouvelle plainte de la Province, et acquitté sur un nouveau plaidoyer de Cicéron<sup>1</sup>. Une fois pourtant le défenseur ordinaire des gouverneurs de la Gaule sembla prendre les intérêts de cette malheureuse contrée [67 av. J.-C.] ; il reprocha en plein sénat à P. Clodius d'avoir supposé des testaments, empoisonné des pupilles et formé avec d'autres scélérats romains une association de vol et d'assassinat, pendant le temps de sa questure [64 av. J.-C.] au-delà des Alpes<sup>2</sup>. Il faut ajouter que P. Clodius était l'ennemi personnel de Cicéron.

La détresse de la Province s'accrut donc progressivement [63 av. J.-C.] et à tel point que, chez les Allobroges, la somme des dettes, se trouva surpasser la valeur des fonds de terre. Vainement

s'adressèrent-ils aux magistrats pour obtenir une réduction, ou du moins un sursis, le jour approchait où leurs champs leur seraient enlevés, où leurs femmes et leurs enfants, traînés sous la lance, seraient vendus comme esclaves. Dans cette extrémité, ils résolurent de tenter une dernière voie de conciliation et envoyèrent des députés à Rome ; mais le sénat se montra aussi impitoyable que ses agents. Après avoir sollicité longtemps, outrés et désespérés, les députés allobroges se disposaient à quitter la ville, lorsqu'un incident les y vint retenir.

Un jour qu'ils se promenaient sur la place publique, l'air soucieux et mécontent, ils se voient abordés par un trafiquant romain, nommé Umbrénus, qui, ayant fait le commerce quelques années dans la Province, en connaissait tous les hommes marquants [Salluste, *bell. Catilina*]. Il leur demande des nouvelles de leurs affaires, les écoute avec intérêt, les plaint : *Quelle espérance avez-vous*, leur dit-il, *de sortir de tant de maux ?* — *Aucune*, répondent les Allobroges, *si ce n'est la mort* [*Ibid.*]. Alors Umbrénus se répand en invectives contre la dureté du sénat, contre la rapacité des patriciens ; il a, ajoute-t-il, quelques amis justes et honnêtes, il veut les faire agir auprès des consuls et du sénat ; il va, vient et paraît solliciter avec chaleur ; enfin il annonce aux députés, que toute démarche a été inutile, que le sénat est sans pitié, que leur ruine est consommée. *Oh ! si vous étiez gens de cœur*, ajouta-t-il, *je vous indiquerais bien un remède à tout cela ; mais ce*

1

Cicéron,  
pro  
L.  
Val.  
Flacco.,

n°

98.

2

Cicéron,

*Harusp.*

*resp.*

n°

42.

remède demande du courage et de la discrétion [*Ibid.*]. Les Allobroges protestent qu'il n'est point d'entreprise si périlleuse où ils ne soient prêts à s'engager ; ils conjurent Umbrénus de leur révéler le secret qui peut les sauver. Après quelques difficultés simulées, le trafiquant les conduit dans la maison d'une dame, nommée Sempronia, non moins fameuse dans Rome par sa naissance ; son esprit et sa beauté, que par le dérèglement de ses mœurs. Ils y trouvent quelques jeunes gens d'un nom et d'un rang distingués, connaissances d'Umbrénus. Là fut exposé aux députés gaulois le plan d'une conspiration où trempaient un grand nombre de sénateurs, de patriciens, de chevaliers, de plébéiens, et dont le chef était L. Catilina. Pour faire connaître au lecteur bien exactement quelle était la nature de ce complot, et quel rôle des Gaulois transalpins pouvaient être appelés à y jouer, nous devons entrer dans quelques détails indispensables sur la situation intérieure de la république romaine.

Depuis la mort de Sylla, comme il arrive nécessairement à la suite de toute réaction, un parti mixte s'était formé, qui réprouvait également les fureurs du règne de Marius et les froides atrocités de la dictature; parti pacifique, éclairé, où se confondaient, avec l'élite des patriciens, une foule d'hommes nouveaux, les uns illustres par leurs talents, les autres recommandables par leur fortune.

L'idée favorite de ce parti était la création d'un pouvoir intermédiaire à la vieille aristocratie et au peuple, pouvoir qui, s'interposant dans leurs chocs, maintiendrait entre eux l'équilibre : pour cela, il avait jeté les yeux sur le corps déjà puissant des Chevaliers et travaillait chaque jour à en accroître l'importance et les attributions. Favorisés par la lassitude universelle, ces amis de la modération et de l'ordre n'eurent pas de peine à s'emparer de la direction du gouvernement : et, à l'époque qui nous occupe, ils avaient élevé au consulat Cicéron, leur chef, et le plus célèbre des orateurs romains.

Mais lorsque les passions quelque temps assoupies se ranimèrent, et que les partis extrêmes commencèrent à se reconstituer, la marche de ce gouvernement devint embarrassée et incertaine. Assailli de deux côtés à la fois, il s'efforça de tenir une route mitoyenne et impartiale, mais il finit par s'aliéner également et la faction démocratique et la faction aristocratique: celle-ci parce qu'il touchait trop aux lois de Sylla, celle-là parce qu'il les respectait trop. Quarante-sept légions, colonisées autrefois par le Dictateur sur divers points de l'Italie, murmuraient, et préparaient déjà leurs armes pour soutenir les confiscations, dont la légitimité paraissait attaquée ; tandis que les peuples italiens réclamant avec hauteur la plénitude de leurs droits, restreints par Sylla, menaçaient aussi de la guerre. Au milieu de ces semences de discorde, un tribun du peuple vint jeter à dessein le ferment des lois agraires. Les deux partis extrêmes semblaient donc disposés à se coaliser contre le parti médiateur, pour reprendre ensuite leur vieille querelle, dès qu'ils auraient déblayé et reconquis le terrain. Telle était la révolution imminente que Catilina entreprit de faire tourner à son profit..



Issu d'une des plus anciennes familles de Rome, L. Sergius Catilina avait trempé de bonne heure dans tous les excès de la faction aristocratique ; enrichi des biens des proscrits, en peu de temps il avait dissipé dans la débauche le fruit du crime. Il détestait ce régime pacifique et modéré qui l'éloignait des dignités publiques ; il détestait les hommes nouveaux, et personnellement Cicéron, qui l'avait emporté sur lui dans la recherche du consulat. Son âme était corrompue, haineuse, cruelle ; il ne manquait d'ailleurs ni de hardiesse, ni de constance, ni de mépris de la mort. Nourri dans le désordre de guerres civiles, il jugea d'un coup d'œil la situation de la république, et le parti qu'un homme audacieux en pouvait tirer. Ses agents se répandirent par toute l'Italie et jusque dans la province transalpine : son titre de complice de Sylla le recommandait vivement aux hommes compromis sous la dictature, et aux colonies militaires ; ses talents et son courage éprouvé suffisaient au parti démocratique, qui ne voulait de lui que le signal et les premiers coups d'une insurrection.

Mais Catilina avait associé à ses vues personnelles d'ambition, de rapacité et de vengeance, une troupe de jeunes débauchés, presque tous de la classe patricienne, hommes perdus de dettes et de crimes, et couverts de tous les genres d'infamie. Leur mission était de s'emparer de Rome aussitôt que la guerre civile éclaterait, de piller le trésor public et les maisons de leurs ennemis, de décimer le sénat, de massacrer Cicéron : c'était un complot de brigands, au sein d'une révolution ; ni le peuple de Rome, ni celui des provinces ne pouvaient être et ne furent dans la confiance de ces horreurs.

Cependant les manœuvres de Catilina au dehors

avaient eu plein succès : l'Étrurie, le Picénum prirent les armes, et la Cisalpine menaçait de les suivre ; à l'autre bout de l'Italie des révoltes éclatèrent en plusieurs lieux ; au-delà des Alpes, la Province était dans la plus violente fermentation [Salluste, *bell. Catilina*]. Dès que ce chef audacieux parut en l'Étrurie, une armée considérable se rassembla autour de lui ; elle manquait pourtant de cavalerie. Catilina, pour cet objet, avait compté sur les Transalpins ; mais le temps pressait. Les conjurés de Rome crurent qu'en mettant dans le secret de leurs desseins les ambassadeurs allobroges qui retournaient dans leur pays, désespérés et aigris contre le sénat, ceux-ci pourraient décider le soulèvement de la Province, et envoyer aux insurgés leur nombreuse et excellente cavalerie.

Voilà ce que révélèrent en partie aux députés gaulois les hommes réunis dans la maison de Sempronia, et qui étaient à la tête du complot de Rome. Ils insistèrent sur les services que le peuple allobroge pouvait rendre à la conjuration, et promirent en retour de décréter, l'abolition de toutes ses dettes et de l'élever au rang de peuple libre [Plutarque, *Cicéron*]. Echauffés par ces espérances, les ambassadeurs applaudirent à tout; ils exigèrent seulement que leurs engagements respectifs fussent précisés dans un traité écrit qu'ils pourraient présenter à leur nation. La demande était juste ; et une seconde conférence fut arrêtée pour débattre les bases du traité et procéder à sa rédaction.

A peine les Allobroges furent-ils seuls, que la grandeur du péril où ils allaient se jeter et l'incertitude du succès s'offrirent vivement à leur esprit. Si le désir de se venger du sénat, si

l'espérance d'un sort meilleur pour leur patrie, les attirait vers les conjurés, l'idée qu'ils étaient sans mission pour compromettre à ce point leurs frères dans une entreprise hasardeuse les retenait et les faisait pencher en sens contraire. Il leur vint même à la pensée qu'en révélant aux consuls un secret de cette importance, ils pourraient obtenir à coup sûr et immédiatement ces mêmes avantages que la conjuration leur faisait entrevoir dans un lointain et chanceux avenir. Leur foi, à la vérité, se trouvait engagée envers Umbrénus et ses amis ; ils avaient juré d'avance de garder sur toutes ces confidences un silence absolu ; mais ce serment n'avait-il pas été surpris ? Prévoyaient-ils de quels projets on les rendrait dépositaires au péril de leur vie, au détriment de leur pays ? Peut-être aussi se rappelèrent-ils que la nullité des serments prêtés par les Gaulois avait été soutenue naguère sérieusement devant les tribunaux romains. Toute la nuit, ils flottèrent dans ces incertitudes, passant successivement d'une résolution à l'autre. Enfin n'y pouvant plus tenir, ils se rendirent, au point du jour, à la maison de M. Fabius Sanga, qui était, comme nous l'avons dit, le patron des Allobroges, et lui révélèrent tous les événements de la veille, déclarant qu'ils s'en remettaient à son avis. Fabius, citoyen pacifique et honnête, et d'ailleurs lié étroitement avec Cicéron, leur peignit sous les plus noires couleurs la conjuration et les conjurés, les effraya, et finit par les entraîner chez le consul<sup>1</sup>.

Cicéron était la première victime désignée au poignard des amis de Catilina ; ce fut donc avec de vifs transports de joie qu'il accueillit la députation allobroge. Il lui était parvenu déjà, touchant leurs projets de meurtre, de pillage et d'incendie, quelques révélations ; mais incomplètes et suspectes par leur source même, elles ne pouvaient

servir de fondement unique à une instruction judiciaire. La déposition des Gaulois était d'une toute autre nature ; aussi le consul les combla de caresses et d'encouragements ; comme chef de la république, il s'engagea formellement à remplir envers leur patrie toutes les promesses des conjurés, et, par ce leurre, il les persuada de se rendre aux conférences suivantes, et de conclure le traité afin de le lui livrer aussitôt. Les ambassadeurs promirent et firent tout ; en se dévouant aux volontés du consul, ils croyaient tirer leur malheureux pays de son désespoir et de sa ruine. Étant donc allés au rendez-vous, ils y trouvèrent les personnages les plus éminents du complot, entre autres, les sénateurs Lentulus Sura et Céthégus<sup>2</sup>.

Les nouvelles confidences furent plus étendues que les premières ; et la députation allobroge recommença ses instances au sujet de conventions écrites. Les conspirateurs hésitaient ; ils cédèrent enfin ; le traité fut fait en double, signé par les deux parties, et l'une des copies remise aux Gaulois. Comme l'affaire pressait, le départ de ces derniers fut fixé pour une des nuits suivantes. On convint qu'ils passeraient par l'Étrurie où ils auraient une entrevue avec Catilina ; Lentulus les chargea de dépêches pour ce chef, et l'un des conjurés Volturtius, qui se rendait à l'armée eut mission de les accompagner.

Dès que la nuit du départ fut venue, les Allobroges se mirent en route ; mais, à peine arrivés au pont Milvius, ils furent saisis par des gardes que Cicéron, sur leurs avis secrets, y avait apostés. Conduits devant lui, ils livrent les papiers dont ils étaient porteurs, et font de toute la conjuration une déclaration publique ; Volturtius effrayé suit leur

exemple : et le consul, muni de ces pièces, fait arrêter au moment même Lentulus, Céthégus et leurs complices<sup>3</sup>.

Le lendemain au point du jour, les Gaulois répétèrent leurs dépositions devant le sénat rassemblé et en présence des conspirateurs. Lentulus d'abord se contenta de tout nier : **il ne savait**, disait-il, **quels étaient ces hommes et ce que signifiaient des traités avec les Allobroges** ; puis interpellant les révélateurs, **que me voulez-vous ?** leur demanda-t-il ; **quelle affaire vous a amenés chez moi ?** [Cicéron, *Catilina*, 3] Ceux-ci lui répliquèrent avec fermetés énumérant combien de fois, par qui, pourquoi il les avait mandés ; Lentulus à la fin sentit son assurance faiblir. Ici finit le rôle des Allobroges. Quant aux conspirateurs, on sait qu'ils furent mis à mort contre le vote d'une partie du sénat et sans la délibération du peuple. Depuis ce jour, les forces extérieures de la conjuration allèrent en déclinant ; les alliés et les provinciaux rentrèrent successivement sous l'obéissance du sénat ; Catilina poursuivi par deux armées se dirigea vers la Gaule transalpine, où il espérait jouer le rôle de Sertorius : prévenu dans son

<sup>1</sup> Salluste, *bell. Catilina*, p. 25. — Cicéron, *Catilina*, III. — Plutarque, in *Cicéron*, loc. cit. — Appien, *bell. civil.*, II, v. 430. — Dion Cassius, XXXVII, p. 45.

<sup>2</sup> Salluste, *bell. Catilina*, loc. cit. — Cicéron, *Catilina*, III.

<sup>3</sup> Salluste, *bell. Catilina*, l. c. — Cicéron, *Catilina*, III. — Plutarque, in *Cicéron*, l. c.

dessein, forcé de livrer bataille, et vaincu, il périt bravement et d'une mort digne d'un meilleur homme [Salluste, *Bell. Catilina*].

Les Allobroges, en dualité de révélateurs, reçurent du sénat des récompenses personnelles : la conduite qu’avaient tenue dans cette affaire ces ambassadeurs mécontents d’une nation mécontente à si juste titre, excita à Rome une surprise générale. Nous ne saurions assez nous étonner, disait à ce propos Cicéron [*Catilina*, 3], que le seul de tous les peuples qui aujourd’hui ne manque ni de volonté ni de force pour lutter contre le peuple romain, que des Gaulois aient préféré notre salut à leurs intérêts ; quand pour vaincre ils n’avaient pas besoin de combattre, quand il leur suffisait de se taire. Qui ne voit pas dans cet événement un signe éclatant de la bonté des dieux !

Il paraît que le peuple allobroge en jugea autrement [62 av. J.-C.]. Soit qu’il désapprouvât le rôle de ses députés ; soit que le consul niât après la victoire les engagements pris au jour du danger ; ou que le sénat eût refusé de ratifier la parole du consul, ce peuple prit les armes, et fondit sur le midi de la Province dans le double but de piller Narbonne et Massalie, et de pousser les provinciaux à s’insurger. Le préteur Pomptinus fut chargé de faire face à cette guerre. Tandis que les Allobroges, sous la conduite de Catagnat, ravageaient ou excitaient à la révolte des cantons éloignés de leur territoire, il marcha vers l’Isère, se retrancha à quelque distance en deçà du fleuve avec une partie de son armée, et envoya l’autre sous la conduite d’un de ses lieutenants, Manlius Lentinus, assiéger le château de Ventia. L’attaque inopinée de Lentinus déconcerta les habitants ; ils étaient sur le point de se rendre lorsque la population des campagnes accourut à leur secours ; et rejeta les Romains au-delà de la frontière. Lentinus essaya d’abord de défendre la ligne de l’Isère ; mais, comme la population riveraine possédait une

grande quantité de barques et de navires de toute espèce, et que d'ailleurs les Romains ne pouvaient pas garder le passage sur tous les points, ils choisirent, pour s'y fortifier, un bois qui touchait le fleuve. Delà ils dressaient de côté et d'autre des embuscades aux paysans allobroges qui débarquaient sur la rive gauche, et ils firent beaucoup de prisonniers [Dion Cassius, 37].

Sur ces entrefaites, Catagnat revint du midi avec son armée, et campa vers l'Isère, non loin de Lentinus. Voulant rendre au lieutenant romain embuscade pour embuscade, il commanda à une troupe considérable de paysans de la rive droite de traverser la rivière dans le voisinage du camp ennemi ; ce qu'ils exécutèrent, Lentinus s'étant mis à leur poursuite, et ceux-ci s'enfuyant à toutes jambes, ils l'attirèrent de proche en proche jusque dans le lieu où Catagnat les attendait. Les Allobroges alors poussèrent un grand cri ; et les Romains surpris, enveloppés, auraient péri tous jusqu'au dernier, sans une tempête qui sépara les combattants [*Ibid.*]. Lentinus et les débris de ses légions allèrent rejoindre Pomptinus, qui battit promptement en retraite vers Narbonne. Catagnat, croyant la guerre finie de ce côté, alla reprendre dans le midi son expédition commencée.

Mais les Romains, ayant réuni de plus grandes forces, rentrèrent par trois points différents sur le territoire allobroge, et le dévastèrent par le fer et le feu. Catagnat revint sur ses pas ; il était trop tard. Ventia succomba ; et un avantage remporté sous les murs de Solonium ne recula que de quelques jours la perte du chef gaulois. Lorsque le pays saccagé et incendié sur toute sa surface ne présenta plus aucune résistance, Pomptinus écrivit au sénat que les Allobroges étaient pacifiés ; ce service fut

jugé assez important pour mériter au préteur les honneurs du triomphe<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dion Cassius, XXXVII, p. 50. — Tite-Live, *epit.* c. III. — Cicéron, *de provinc. consular.*



# CHAPITRE V

*Situation du nord et du centre de la Gaule. — Des Germains s'établissent en Belgique. — Guerre des Arvernes et des Séquanes contre les Édues. — Les Séquanes prennent à leur solde Arioviste ; défaites et humiliation des Édues ; courage du Vergobret Divitiac. — Arioviste s'empare des terres des Séquanes ; ceux-ci lui résistent et font alliance avec les Édues ; bataille de Magétobriga où la ligue gauloise est anéantie par les Germains. — Divitiac implore le secours du sénat de Rome ; froideur de la république à l'égard des Édues. — Intrigues d'Orgétorix avec des chefs éduens et séquanais. — Mouvement des Helvètes. — Les Romains font en Gaule une ligue défensive contre les Helvètes ; voyage d'Arioviste à Rome. — Arrivée de César en Gaule. — Émigration des tribus helvétiennes ; les Tigurins sont battus sur les bords de la Saône. — Dumnorix intrigue contre les Romains. — Défaite complète des Helvètes. — Assemblée générale des cités gauloises ; plaintes portées à César contre Arioviste. — César marche contre lui, le défait et le met en fuite.*

TANDIS que ces déchirements, fruit de la domination romaine, concentraient sur la Gaule méridionale l'attention de l'Italie, d'autres déchirements se faisaient sentir dans la Gaule libre ; une autre domination, venue du nord, pesait sur ses plus belles provinces.

Nous avons signalé par intervalles la marche des peuples teutoniques du nord-est vers le sud de l'Europe : de proche en proche, ils avaient envahi la presque totalité des vastes régions transrhénanes. Celles de leurs tribus qui avoisinaient la frontière gauloise entrèrent en prompte relation d'hostilité avec les Belges et les Helvètes ; et le nom de *Ghermanna*, *guerriers*, que se donnaient les bandes de pillards qui traversaient le Rhin, acquit bientôt dans le nord de la Gaule la même célébrité que celui de *Romains* avait dans le sud. *Ghermanna* dont nous avons fait *Germaines* devint, même chez les Gaulois, une dénomination collective pour désigner en masse les peuples auxquels ces bandes appartenaient et par suite la race entière des Teutons. C'est avec cette acception que les noms de *Germaines* et de *Germanie* figurent vulgairement dans l'histoire, et c'est celle que nous leur conserverons dans le cours de ces récits.

Malgré leur valeur sauvage et la terreur qu'ils inspiraient, les *Germaines* n'étaient parvenus à se fixer à demeure de l'autre côté du Rhin que difficilement et en petit nombre. Les *Sègnes*, les *Condruses*, les *Pæmanes*, les *Cærèses*, débris de tribus écrasées et chassées par une autre confédération de la même race, avaient passé le fleuve et occupé une partie de la forêt des Ardennes, moins par la force des armes, que du consentement des Trévires dont ils se reconnaissaient tributaires et clients. D'autres bandes avaient également réussi à s'établir çà et là sur la frontière belge. Quoique ces *Germaines* cisrhénans, loin de gêner en rien la liberté de la Gaule, vécussent au contraire sous la dépendance complète des nations gauloises, néanmoins leur présence en deçà du Rhin était pour le pays un accident funeste et un présage menaçant qui, ne

tarda pas à s'accomplir.

Dans le centre de la Gaule, les esprits n'étaient pas plus paisibles que dans le nord et dans le midi. L'ancien équilibre politique avait été rompu par les conquêtes des Romains et l'affaiblissement de la puissance arverne ; et les confédérations disloquées travaillaient à se reconstituer. D'ailleurs la révolution populaire fermentait alors dans sa plus grande violence. Elle était terminée chez les Édues, mais non encore chez les Arvernes et les Helvètes. Il n'y avait pas longtemps que le plus influent des chefs arvernes, Celtill, avait entrepris de rétablir à force ouverte le pouvoir royal ; il avait succombé, il est vrai, et expié par le dernier supplice sa tentative malheureuse [César, *B. G.*, 7, 4] ; mais tous les ambitieux n'étaient pas découragés, et leurs intrigues tenaient sans cesse en éveil le peuple et ses magistrats. La même lutte entre les divers pouvoirs d'origine populaire et le pouvoir aristocratique déchu avait lieu dans l'ouest de la Gaule ; et des Alpes à l'océan armoricain, il existait peu de cités exemptes de factions et de désordres intérieurs. Ces petites guerres domestiques n'empêchèrent pourtant pas une guerre générale d'éclater.

Depuis le triomphe de la république romaine dans le midi de la Gaule, depuis l'asservissement des Allobroges, les malheurs et l'humiliation des Arvernes, un orgueil et une confiance sans mesure, s'étaient emparés de la nation éduenne. Fièbre du titre d'amie et de soeur du peuple romain, sous la sauvegarde de cette alliance redoutée, elle tyrannisait les autres nations galliques, les provoquant par mille prétentions insolentes, et suscitant mille embarras à leur commerce. Ainsi dans le but de ruiner les Séquanes, elle mit sur la

navigation de la Saône des droits excessifs [Strabon, 4]. Les Séquanes poussés à bout organisèrent contre ce despotisme une ligue où les Arvernes n'hésitèrent pas à se ranger ; et pour contrebalancer l'assistance que Rome pourrait prêter à ses alliés, la ligue séquano-arverne imagina de chercher aussi une assistance et des alliés extérieurs ; elle s'appuya sur les Germains, comme les Édues sur les Romains. Des ambassadeurs séquanais se rendirent au-delà du Rhin, près d'Arioviste, chef ou roi de plusieurs tribus des Suèves, et l'engagèrent avec quinze mille hommes à la solde de leur cité. L'empressement d'Arioviste fut extrême, et il entra aussitôt en Gaule à la tête de ses plus braves guerriers<sup>1</sup>.

La guerre ne traîna pas en longueur. Après deux batailles successives dont la perte coûta aux Édues une partie de leur noblesse, leur sénat, toute leur cavalerie [César, *B. G.*, 1, 31], ils mirent bas les armes. Ceux qui naguère parlaient à toute la Gaule avec tant d'arrogance, furent contraints de donner pour otages aux Séquanes les enfants de leurs premiers citoyens, et de s'engager par serment à ne les redemander jamais ; ils jurèrent aussi de ne point implorer le secours des Romains, et de rester éternellement soumis à leurs vainqueurs [*Ibid.*]. Seul dans toute sa nation, le Vergobret des Édues refusa de souscrire à ces ignominieuses conditions ; il ne prêta point les serments exigés, il ne livra point ses enfants désignés comme otages. Échappé à grand'peine à la colère de ses ennemis et aux vengeances barbares d'Arioviste, il se retira dans la province romaine, d'où il passa bientôt en Italie, annonçant hautement qu'il se rendait à Rome, pour implorer la commisération du Sénat : cet homme courageux était Druide [Cicéron, *de divination.*, I], et se nommait Divitiac.

Les Séquanes triomphaient ; mais leur joie fut courte et leur victoire suivie de bien des larmes. Séduit par le climat, l'opulence, les mœurs policées des nations orientales de la Gaule [César, *B. G.*, 1, 31], Arioviste déclara qu'il ne quitterait plus ce pays; et il somma les Séquanes de lui abandonner, à titre de solde, le tiers de leur territoire. Cet ordre paraissait sans réplique, car le roi germain, ayant attiré sous différents prétextes, pendant le cours de la campagne, une multitude de ses compatriotes en deçà du Rhin, ne comptait pas moins de cent vingt mille hommes autour de lui. Pourtant la fierté gauloise se révolta ; les Séquanes se réfugièrent en armes dans leurs villes et la guerre commença. Désespérés, repentants, ils s'adressèrent aux Édues ; et la communauté de misères changeant en alliés et en amis ces deux peuples, ennemis si acharnés la veille [*Ibid.*], et qui se devaient, l'un à l'autre, toutes leurs souffrances, la population, éduenne se leva en masse et marcha vers le territoire séquanais. A cette nouvelle, le roi germain courut se retrancher, au milieu de marais profonds formés par la Saône, dans une position presque inabordable [César, *B. G.*, 1, 40]. Tranquille au sein de cette forteresse, il déjoua, pendant plusieurs mois, toutes les tentatives des coalisés pour l'amener à une affaire décisive, attendant que leur patience se lassât et que leur ardeur s'amortît. Lorsqu'il vit qu'en effet cette multitude ennuyée et découragée se dispersait déjà pour reprendre les travaux

**1** César, *bell. Gall.*, I, c. 31-44 et sqq ; VII, c. 12.

de la campagne, il sertit brusquement de ses marécages et vint présenter la bataille [*Ibid.*, 1, 20]. Des torrents de sang gaulois coulèrent dans cette journée mortelle à la Gaule ; elle eut pour théâtre le village de Magétobriga<sup>1</sup>, au confluent de la Saône

et de l'Ognon.

Depuis sa victoire, Arioviste, devenu fier, cruel, impérieux, exerça sur tout l'est de la Gaule un despotisme sauvage. Il s'opposa à ce que les Séquanes restituassent aux Édues les otages qu'ils en avaient reçus autrefois et qui se trouvaient encore entre leurs mains; lui-même fit livrer d'autres otages éduens, ainsi que les enfants des plus nobles familles séquanaises: au moindre accès de son humeur ombrageuse il torturait ces infortunés et quelquefois les faisait périr dans les supplices [César, *B. G.*, 1, 31]. Non content d'avoir enlevé aux Séquanes le tiers et la plus fertile portion de leur pays, il exigeait un nouveau tiers pour y transplanter de la Germanie vingt-cinq mille Harudes. Quoiqu'un grand nombre de villes séquanaises fussent en son pouvoir, cet homme farouche n'avait rien changé à la vie, de ses forêts ; il campait en plein air, promenant son armée de bois en bois, et ne connaissant d'abri que la voûte du ciel et la tente de peaux du guerrier germain. Au reste il ne s'immisçait jamais dans les affaires domestiques des Gaulois, et les laissait librement se gouverner à leur guise, nommer ou déposer leurs magistrats, débattre entre eux leurs querelles politiques ; il les traitait en tributaires plutôt qu'en sujets et en esclaves.

Cependant Divitiac était arrivé à Rome. Admis à la faveur de parler devant le sénat, il exposa, par interprète, les malheurs de la nation éduenne ; et déployant la pompe poétique et les brillantes figures de l'éloquence gauloise, il invoqua ce nom de frère dont Rome daignait honorer son pays. Vainement les sénateurs lui permirent de s'asseoir, il voulut se tenir, debout, à demi courbé sur son bouclier, dans l'attitude du respect et de la prière

[Eumen., *Pan. ad Const*, 3]. Le sénat l'écouta avec bienveillance ; mais, trop préoccupé des troubles civils de l'Italie et des complots de Catilina, il ne décida rien pour le moment. Le Vergobret éduen resta à Rome, fréquentant la plus illustre société ; et il sut y faire apprécier la finesse de son esprit, l'honnêteté de son âme, et la douceur de son commerce. Là il fit connaissance avec Cicéron, qui s'occupait déjà de son traité de la *divination*. Le prêtre gaulois et le philosophe romain eurent sur cette haute matière de savantes conférences, qui laissèrent dans l'esprit du dernier une impression très favorable aux Druides et personnellement à Divitiac [Cicer., *de Div.*, I]. Transporté tout à coup dans ce centre de la civilisation et des arts, qu'il était fait pour sentir, le patriote éduen se laissa entraîner trop vivement peut-être à leurs séductions. Il rêva pour sa terre natale toutes ces merveilles dont il était ébloui ; et par malheur il confondit, dans son affection enthousiaste, Rome avec la civilisation dont elle lui offrait le modèle. Là fut la source de ses erreurs ; par là cette âme si noble et si énergique, en face de la tyrannie d'Arioviste, se fit la complice et l'instrument d'une autre tyrannie.

Le temps s'écoulait cependant, et les Romains, de plus en plus absorbés par leurs dissensions domestiques et par la révolte des Allobroges, avaient oublié leurs alliés de la Gaule. Cette dernière guerre contribua d'ailleurs à les refroidir. Les Édues si proches voisins des Allobroges auraient pu facilement envoyer un corps de troupes au-delà du Rhône ; et cette diversion aurait hâté l'issue de la

**1** *Magetobriga* ou *Magetobria*. Il n'y a plus de doute aujourd'hui sur la situation de cette ville au confluent de la

Saône et de l'Ognon, dans le lieu appelé maintenant *Mogte-de-Broie*. La découverte d'un fragment d'urne sur lequel on lit **MAGETOR.**, confirme à ce sujet toutes les conjectures de d'Anville (*Notice de la Gaule*, p. 60).

guerre, épargné le pillage d'une partie de la Province, prévenu peut-être la défaite de Lentinus. Mais les Édues n'en firent rien [César, *B. G.*, 1, 44], soit que la présence d'Arioviste les retînt, soit qu'au fond de leur cœur ils vissent avec plaisir l'humiliation de frères qui leur avaient montré tant d'indifférence.

Sur ces entrefaites, la nouvelle se répandit par toute l'Italie, que les Helvètes préparaient un grand armement, plus grand même qu'au temps des Kimris et des Teutons ; on disait qu'ils voulaient changer de pays, piller la Gaule et envahir la Province [Tite-Live, *epit.* CIII]. Inquiet de ces bruits, qui prenaient de la consistance, le sénat envoya dans les principales cités transalpines des agents chargés de s'entendre avec elles pour repousser le danger commun [Cicer., *ad Attic.*, I, ep. 18] ; le plan de défense proposé consistait à intercepter aux Helvètes tout accès hors de leur territoire, à les renfermer dans leurs montagnes : les légions romaines devaient couvrir la ligne du Rhône et du Léman, frontière de la Province, tandis que les peuples gaulois garderaient les passages du Jura. Et de peur que sa conduite passée à l'égard des Édues ne nuisît à ses desseins présents, la République s'empressa de décréter que le gouverneur de la Province serait tenu désormais de protéger les Édues et les autres alliés du peuple romain [César, *B. G.*, 1, 33]. Bien que tardive et intéressée, cette détermination plut aux cités opprimées par les armes d'Arioviste, et elles conclurent l'alliance défensive que demandait le sénat.



Le roi germain rie s'y opposa point, car les habiles négociateurs de Rome l'avaient gagné lui-même à leurs intérêts. Ils avaient été le trouver dans ce camp germanique qu'il habitait au milieu de la Séquanie, et par d'adroites flatteries, par une feinte condescendance à ses prétentions sur la Gaule, ils avaient obtenu qu'il ne troublerait en rien les opérations de la guerre qui se préparait. L'ambition d'Arioviste n'était pas moins grande que son courage et sa cruauté ; il voulait coloniser d'abord le territoire qu'il avait conquis, puis s'étendre loin, et, suivant ses propres paroles, avoir *sa province* comme le peuple romain [*Ibid.*]. A la suite de ces conférences, il reçut du sénat des présents considérables et le titre de *roi ami* [*Ibid.*, 1, 43]. Il paraît même qu'on parvint à l'attirer à Rome [*Plutarque, César*], où César, alors consul, lui prodigua les marques de sa considération et de son amitié. Dans les murs de cette ville hypocrite, Arioviste put rencontrer son ennemi et sa victime l'exilé Divitiac que le même sénat traitait de frère, à qui le même consul promettait chaque jour la délivrance de sa patrie.

Voici le fait qui excitait des deux, côtés des Alpes de si sérieuses et si vives alarmes.

Le voisinage des Germains, dont les incursions tenaient la nation helvétique perpétuellement en haleine, la fatiguait et la dégoûtait de son pays ; elle tournait un oeil d'envie vers les contrées de l'ouest et du midi de la Gaule, plus fertiles, plus riches et pourtant plus paisibles. Ce dégoût de la situation présente et ce désir d'une autre patrie étaient excités sans relâche par les discours d'Orgétorix [60 av. J.-C.], chef considérable à qui son rang et sa fortune donnaient sur ses compatriotes une grande influence : **Qui nous**

retient dans ces âpres montagnes que notre valeur suffit à peine à défendre ? leur disait-il. Ici nous ne pouvons point nous étendre ; nous ne pouvons point aisément porter la guerre hors de chez nous ; cherchons un théâtre mieux proportionné à notre vaillance et à la gloire de nos pères [César, B. G., 1, 2]. Il fit tant qu'il les persuada. Après avoir passé en revue toutes les contrées de la Gaule où il leur conviendrait de se fixer, ils choisirent le territoire des Santons, compris entre l'embouchure de la Charente et celle de la Garonne : confiants dans la supériorité de leurs armes, l'idée qu'il pourrait se présenter des obstacles ne les arrêta pas un moment. Une fois le projet bien décidé, ils travaillèrent aux préparatifs de l'expédition avec toute la prévoyance dont ils étaient capables. Ils rassemblèrent de tous côtés des attelages et des chariots ; ils firent d'amples semailles à l'effet de s'assurer des vivres pendant la route ; ils procédèrent au dénombrement de leur population ; et, comme ils estimaient deux années suffisantes pour toutes ces mesures, le départ fut fixé au printemps de la troisième [*Ibid.*, 1, 3]. En attendant, ils voulurent renouer leurs anciennes relations d'alliance avec leurs voisins les Édues et les Séquanes [59 av. J.-C.], dans l'espoir que ceux-ci leur accorderaient de plein gré passage sur leurs terres ; ils chargèrent de cette négociation importante l'homme dont les conseils et l'influence avaient eu la principale part à l'adoption du projet.

Orgétorix, dont le nom signifiait *chef de cent vallées*<sup>1</sup>, était en effet le plus riche et le plus considérable des nobles helvétiques : sa tribu entretenait dix mille guerriers ; et quand il y joignait la multitude de ses débiteurs et de ses clients volontaires, Orgétorix pouvait disposer d'une armée redoutable [César, B. G., 1, 3]. Avec une

si grande puissance, aux temps de l'ancienne aristocratie, il eût été le chef des chefs et le roi du pays sous le gouvernement populaire il n'était plus qu'un citoyen influent il haïssait donc dans son âme ce régime nouveau, et conspirait secrètement sa ruine, aidé des autres nobles de l'Helvétie [*Ibid.*, 1, 2]. En suggérant au peuple l'idée de l'émigration, il se flattait que la conduite de la horde lui serait confiée ; et qu'alors investi d'une autorité presque absolue, au milieu des désordres inséparables, d'une telle entreprise, il pourrait aisément s'emparer de la royauté, et restituer à la noblesse ses privilèges détruits. L'ambassade qu'il avait brigüée et obtenue auprès des nations éduenne et séquanais servait merveilleusement ses vues. Il y connaissait deux hommes non moins avides de pouvoir et non moins audacieux que lui; sa mission lui donnait le moyen de s'entendre et de comploter à l'aise avec. eux, sans exciter le moindre soupçon.

L'un, le Séquanais Castic, était, comme Orgétorix, un chef de tribu mécontent ; et à ses espérances d'ambition se mêlaient de plus vifs regrets du passé, car son père Catamantalède avait régné autrefois sur la Séquanie [*Ibid.*, 1, 3]. Le second, citoyen notable de la nation éduenne, était frère de Divitiac, et se nommait Dumnorix<sup>2</sup>.

Par suite de l'exil de Divitiac, Dumnorix, à peine sorti de l'enfance, s'était trouvé tout à coup possesseur d'une grande fortune et d'une popularité acquise par le noble dévouement de son frère [César, *B. G.*, 1, 20] : cette brillante situation l'éblouit. Naturellement vain et turbulent, il se livra à tous les rêves d'une ambition sans mesure ; il corrompit la multitude par des largesses, et à force d'argent, il finit par former autour de lui, dans Bibracte, une clientèle assez formidable pour

mettre le gouvernement en péril. Comme sa fortune n'eût pas suffi à de telles prodigalités, il se faisait adjuger tous les ans la ferme des revenus publics, à vil prix, car personne n'osait entrer en concurrence avec lui et couvrir ses enchères

**1 Or**, hauteur, colline, et, dans le sens présent, vallée ; **ced**, cent. **2 DUBNOREX** et **DUBNOBRIX**, dans les médailles. Eckel. *Doctr. num. vett.*, t. I, p. 62-74. — A l'époque où nous sommes arrivés, le mot **rix** ou plus correctement **righ**, **chef**, ajouté à un nom propre ne désignait plus, comme antérieurement, un commandement dans l'état ou une souveraineté indépendante. Ce n'était plus qu'un affixe sans valeur politique, qui s'ajoutait aux noms des plébéiens et des simples particuliers, de même qu'à celui des nobles et des magistrats, indistinctement ; il indiquait pourtant que le personnage qui le portait était de quelque importance par lui-même ou par sa famille.

[*Ibid.*, 1, 18]. Il poussa même l'insolence jusqu'à prendre à sa solde une escorte de cavalerie, qui l'accompagnait partout comme un roi [*Ibid.*]. Les magistrats le redoutaient et le haïssaient ; mais lui, fort de l'affection de la populace, bravait ouvertement les lois et marchait, le front levé, à ses desseins. Hors du territoire éduen, il s'était attaché par des alliances de famille tout ce que les états voisins contenaient de chefs entreprenants et forts, de citoyens factieux ; à l'un il avait donné sa sœur utérine, à d'autres ses parentes ; et sa mère avait épousé, par ses soins, un puissant chef des Bituriges [*Ibid.*]. Lui-même avait tardé jusqu'alors à se marier. Orgétorix, dès son arrivée chez les Édues, lui proposa et lui fit accepter sa fille [*Ibid.*, 1, 3,18] ; la trame du complot et celle de l'hymen s'ourdirent en même temps, et les torches de la guerre civile éclairèrent les fiançailles.

Le plan de ce triumvirat gaulois était surprenant

d'audace. Dumnorix et Castic, chacun de son côté, devaient, en excitant le peuple, empêcher l'exécution du traité que leurs gouvernements faisaient alors avec Rome, et tout au contraire, obtenir aux Helvètes le libre passage sur les territoires séquanais et éduen. Ce premier avantage obtenu, ils profiteraient de quelque accident inévitable pour allumer la guerre, et, par un coup de main s'emparer de la souveraineté ; Orgétorix, sur les lieux, devait prêter secours à ses complices, comme eux aussi s'engageaient à l'assister. Leur ambition ne s'arrêtait pas au trône ; **maîtres de trois nations si formidables**, se disaient-ils [*Ibid.*, 1, 3], **qui empêchera que nous ne soyons bientôt les maîtres de toute la Gaule ?**

Pour Orgétorix l'illusion ne fut pas longue ; ses intrigues et le mariage de sa fille ayant enfin éveillé la défiance des magistrats helvétiques, à son retour on le jeta en prison, et son procès fut instruit devant le peuple. Les lois prononçaient contre le crime d'Orgétorix le supplice du feu [*Ibid.*, 1, 4] ; et le peuple, jaloux à l'excès de sa liberté, sévissait contre les coupables, quels qu'ils fussent, dans toute la rigueur des lois. Au jour marqué, l'Helvétien enchaîné [*Ibid.*] fut conduit devant l'assemblée populaire, pour plaider sa défense et entendre son arrêt. Mais ses clients, accourus en masse, dès la pointe du jour, s'étaient emparés de la place publique ; à la vue de leur chef traîné ignominieusement et chargé de liens, ils découvrent leurs armes, écartent la foule, dispersent les magistrats et enlèvent l'accusé dans les montagnes.

Déjà le peuple de la ville courait aux armes ; déjà les magistrats convoquaient le peuple de la campagne [*Ibid.*], lorsqu'on apprit qu'Orgétorix

avait cessé de vivre. On conjectura que lui-même avait mis fin à ses jours [*Ibid.*].

Malgré la catastrophe qui venait de frapper l'auteur du projet d'émigration; comme ce projet avait l'assentiment de toutes les tribus helvétiques, il ne fut point abandonné, et les préparatifs commencés se poursuivirent avec la même chaleur. Aussitôt qu'on se crut en état de partir, les magistrats ordonnèrent l'incendie des villes au nombre de douze, des villages au nombre de quatre cents, et de toutes les habitations particulières ; ils firent brûler en outre les grains qu'on ne pouvait pas emporter, afin que l'impossibilité du retour augmentât la résolution et l'audace [*Ibid.*, 1, 5]. Chaque chef de famille prit avec lui dans ses chariots des vivres pour trois mois. Cependant les Helvètes persuadent aux Raurakes<sup>1</sup>, aux Tulinges<sup>2</sup>, aux Latobriges<sup>3</sup>, leurs voisins, d'imiter leur exemple, de brûler leurs villes et leurs habitations, et de se mettre en marche

<sup>1</sup> Peuple de Bâle.

<sup>2</sup> Peuple de Stublingen, en Souabe, à ce qu'on suppose.

<sup>3</sup> Peuple inconnu, habitant probablement sur la rive septentrionale du Rhin.

avec eux. Ils s'associent aussi les Boïes. C'étaient les descendants de ce peuple que nous avons vu figurer avec tant d'éclat parmi les nations gauloises des rives du Pô, et défendre, le dernier, la Cisalpine contre les Romains. Chassé de l'Italie, il s'était fixé sur les bords de la Save et du Danube [p. I, c. 9], qu'il habita cent trente ans ; d'autres guerres malheureuses lui firent perdre cette autre patrie<sup>1</sup>, et le rejetèrent sur le Norique, au moment même où les Helvètes terminaient leurs préparatifs. Une des tribus boïennes, trouvant l'occasion favorable, se

réunit aux émigrants ; tandis que le corps de la nation s'emparait de Noreïa et s'établissait à demeure dans le pays<sup>2</sup>. Tels furent les alliés qui vinrent grossir la horde helvétique.

Le rendez-vous général ayant été fixé pour le vingt-huit du mois de mars [58 av. J.C.], à la pointe méridionale du lac Léman, il s'y trouva quatre-vingt-douze mille hommes portant les armes, et, tout compris, trois cent soixante-huit mille têtes, savoir : deux cent soixante-trois mille Helvètes, trente-six mille Tulinges, quatorze mille Latobriges, vingt-trois mille Raurakes, et trente-deux mille Boïes. Les registres du recensement, écrits en caractères grecs, et contenant deux états nominatifs séparés, l'un des guerriers, et l'autre des vieillards, des enfants et des femmes [César, *B. G.*, 1, 29], furent déposés et gardés soigneusement dans le camp.

Pour sortir de l'Helvétie par le midi, les émigrants n'avaient que deux routes à suivre. La première, qui passait par le territoire séquanais, était une gorge étroite et raide, tellement resserrée entre le Rhône et le Jura, que deux chariots n'y pouvaient marcher de front ; dominée qu'elle était d'un côté par la montagne, et bordée de l'autre par le précipice, quelques hommes suffisaient pour l'intercepter. La seconde, plus courte et plus facile, s'ouvrait par la province romaine. Le Rhône offrait dans cette portion de son cours plusieurs gués praticables ; et Genève, ville des Allobroges, contiguë aux frontières de l'Helvétie, avait un pont sur le fleuve. Les Helvètes s'étaient flattés que les Allobroges, par haine pour la république romaine, leur accorderaient volontiers le passage, et qu'en tout cas il leur en coûterait peu pour l'obtenir à main armée. Mais César, que nous avons vu, durant

son consulat, organiser avec les nations transjuranes la ligue défensive contre les Helvètes, chargé du gouvernement de la Province pour cinq années, venait d'arriver à Genève ; il avait fait rompre d'abord le pont, et rassemblait en toute hâte les garnisons et les milices de la Narbonnaise.

Ces mesures contrariaient les Helvètes ; car l'ambassade d'Orgétorix aux Édues et aux Séquanes pour obtenir l'entrée de leur territoire, avait été mal accueillie par les magistrats de ces cités, et les émigrants ne voulaient s'aventurer dans les défilés du Jura qu'à la dernière extrémité. Ils envoyèrent donc au proconsul des députés choisis parmi leurs plus nobles chefs. *L'homme de la parole*<sup>3</sup> (c'était le titre que portait en langue gallique l'orateur de la députation), exposa en peu de mots les demandes de ses frères: *les Helvètes*, dit-il, *veulent traverser la Province, mais sans y causer le moindre dommage ; ils n'ont pas d'autre chemin à prendre, et ils espèrent que César ne leur refusera point son consentement* [César, *B. G.*, 1, 7]. César n'avait pas oublié la mort du consul L. Cassius, et l'ignominie des légions, que les Tigurins avaient fait passer sous le joug, dans le lieu même où ils venaient

<sup>1</sup> Le pays qu'ils abandonnèrent prit le nom de *désert des Boïes*. Pline, III, c. 27.

<sup>2</sup> César, *Bell. Gall.*, I, c. 5. — La contrée occupée en dernier lieu par les Boïes prit le nom de *Boïoaria* ; c'est aujourd'hui la *Bavière*.

<sup>3</sup> **Verudoctius**. Ce mot que César donne comme un nom propre, est composé de **ver**, *homme*, et de **dacht** ou **docht**, *parole*.

solliciter l'entrée du territoire romain [p. II, c. 3]. Il jugeait d'ailleurs bien difficile, que cette multitude



indisciplinée pût s'abstenir de la violence et du brigandage ; mais, comme il ne se voyait pas assez en force (il n'avait avec lui qu'une légion), il répondit, afin de gagner du temps, qu'il réfléchirait sur la demande des Helvètes, et il fixa une nouvelle conférence pour le 13 du mois d'avril [César, B. G., 1, 7]. Cependant avec sa légion et les troupes qui lui arrivaient chaque jour de tous côtés, il fit élever un mur haut de seize pieds et long de dix mille pas, qui, suivant les sinuosités du Rhône, en fortifiait la rive gauche, depuis l'endroit où le fleuve sort du lac, jusqu'à celui où il se creuse un lit étroit et profond entre les dernières sommités du Jura [*Ibid.*, 1, 8].

Ce travail achevé, César plaça ses postes, munit ses redoutes, prit toutes ses dispositions pour résister à une attaque de vive force, et quand, au jour indiqué, les députés helvétiques parurent, il leur déclara que, d'après les usages du peuple romain, il ne pouvait permettre à qui que ce fût l'entrée de la Province. Les Helvètes, déçus de cette espérance, construisirent des radeaux, attachèrent ensemble des barques, cherchèrent les gués praticables, et à plusieurs reprises soit de jour, soit de nuit, s'efforcèrent de traverser le Rhône ; mais toujours arrêtés par le retranchement, toujours repoussés par les postes romains, ils renoncèrent à leur projet.

Il ne leur restait plus que la route du Jura, route si difficile qu'ils n'osaient s'y engager sans le consentement formel des habitants. Ne se flattant pas de l'obtenir directement des magistrats séquanais, qui s'étaient montrés, comme nous l'avons dit, très défavorables à leurs projets, ils imaginèrent de réclamer la médiation de l'Éduen Dumnorix qui, par sa femme, était devenu l'allié de leur nation [*Ibid.*, 1, 9]. Dans la catastrophe dont

Orgétorix avait été la victime, l'ambitieux Dumnorix avait ressenti bien plus vivement la ruine de ses espérances que la perte d'un beau-père ; il ne lui resta donc plus aucun fiel contre les Helvètes, du moment qu'il put intriguer encore avec eux, et espérer encore par eux. Il ne savait pas bien au juste quel genre de service il devait attendre de la horde émigrante, ni quel résultat produirait son introduction en deçà du Jura, puisque la mort d'Orgétorix avait déjoué leurs anciennes combinaisons; mais pour ce fauteur infatigable de nouveautés, tout désordre était une chance à saisir. Il s'employa donc chaudement en faveur des Helvètes auprès du gouvernement et du peuple séquanais; et comme il y jouissait d'un grand crédit [*Ibid.*], et que Castic le seconda de tous ses moyens, les magistrats furent gagnés à prix d'argent ou forcés par la multitude; et au mépris du traité conclu avec Rome, le passage fut accordé aux Helvètes. Des otages ayant été livrés de part et d'autre, la horde franchit paisiblement la périlleuse barrière du Jura [*Ibid.*].

Ce n'était pas tout, il fallait aussi que les Édues consentissent à laisser traverser leur territoire et celui de leurs clients, depuis la Saône jusqu'à la Loire. Dumnorix le sollicita; mais tout son crédit, toutes ses largesses échouèrent; l'influence des magistrats fut cette fois plus puissante que la sienne. Le peuple, ayant déclaré qu'il resterait fidèle à la convention faite avec les Romains, prit les armes pour défendre la ligne de la Saône. Mais la défection inopinée des Séquanes et la marche rapide de la horde déconcertaient toutes les mesures ; rien n'était encore prêt, et quelques corps de milices s'opposèrent seuls et sans succès au passage de la rivière [César, *B. G.*, 1, 11].

Les émigrants travaillèrent jour et nuit à rassembler des barques, à construire des radeaux [*Ibid.*, 1, 12], mais une si grande multitude de peuple, de bêtes de somme, de bétail, de chariots, de bagages de toute sorte, jetaient beaucoup de désordre dans les manoeuvres et occasionnèrent une perte immense de temps. Au bout de vingt jours, l'arrière-garde, composée de Tigurins et formant un quart de la horde, restait encore sur la rive gauche du fleuve [*Ibid.*, 1, 13,12]. Grâce à cette lenteur et aux délais qu'avait entraînés la négociation avec les Séquanes, César avait pu descendre en Italie et en ramener cinq légions : à son retour, apprenant ce qui s'était passé, il marcha à grandes journées vers la Saône ; et arriva au moment où l'arrière-garde commençait son embarquement. Il fondit sur elle comme la foudre. Surpris et gênés par leurs équipages, par le trouble de leurs femmes et de leurs enfants, les Tigurins furent taillés en pièces pour la plupart. Un petit nombre seulement se réfugia dans les bois environnants et gagna, comme il put, la rive droite<sup>1</sup>.

César fit jeter aussitôt un pont sur la rivière, afin de poursuivre le gros de la horde; en un seul jour, toute son armée fut sur l'autre bord. Effrayés de sa promptitude et de son approche inopinée, les Helvètes lui envoyèrent des députés, chargés, disaient-ils, de traiter de la paix; mais les discours de ces hommes et leur choix même faisaient voir assez clairement que leur mission n'était qu'une feinte pour gagner du temps. A leur tête se trouvait le fameux Divicon, qui commandait les Tigurins lors de la journée du Léman, et avait fait passer les légions romaines sous le joug. Quoiqu'au terme de la vie humaine, car il n'avait guère moins de quatre-vingts ans<sup>2</sup>, le vieux chef conservait, sous les glaces de l'âge, tout le feu et toute l'audace de

la jeunesse : il parla à César victorieux avec le même orgueil qu'il avait parlé cinquante ans auparavant aux lieutenants des légions vaincues. Si les Romains veulent la paix, lui dit-il [César, *B. G.*, 1, 31], qu'ils nous assignent une place en Gaule, et nous l'habiterons ; s'ils persistent à nous faire la guerre, qu'ils se rappellent ce qu'elle leur a coûté. Pour avoir assailli à l'improviste un de nos cantons, lorsque les autres, au-delà du fleuve, ne pouvaient lui porter secours, il n'y a pas tant sujet de s'enorgueillir et de nous mépriser. Les Helvètes ont appris de leurs pères à se fier plus au courage qu'à la ruse et à compter peu sur les stratagèmes de la guerre. Que les Romains ne s'exposent donc pas à voir le lieu où nous nous trouvons, comme un autre bien connu, s'illustrer par la honte de leur république et la destruction de leur armée !

A ces paroles dures pour la fierté romaine, César répondit : qu'il n'avait point oublié ce que les Helvètes prenaient à tâche de lui rappeler, qu'ainsi sa conduite était tracée d'avance ; qu'il conservait de ce revers d'autant plus de ressentiment, que le consul Cassius attaqué à l'improviste avait été victime d'une perfidie. Quand lui, César, oublierait cette ancienne injure, pourrait-il perdre aussi le souvenir d'affronts plus récents ? Les Helvètes n'avaient-ils pas voulu s'ouvrir, malgré lui, un chemin par la Province ? N'avaient-ils pas porté la désolation chez les Édues, chez les Ambarres, chez les Allobroges dont ils avaient saccagé les établissements et les propriétés sur la rive droite du Rhône ? Une armée romaine verrait-elle de sang-froid ravager les champs des sujets ou des alliés de Rome, envahir leurs villes, traîner leurs enfants en servitude ? — Cet insolent orgueil que vous inspire une victoire, ajouta le proconsul avec colère,

**1** César, *Bell. Gall.*, 1, 13. — Cette victoire causa à César une double joie ; elle effaçait l'ignominie et vengeait la défaite des légions de Cassius ; elle le vengeait aussi lui, César, d'une injure de famille, parce que son beau-père était petit-fils de ce L. Pison qui fut tué à la journée du Léman. **2** La bataille du Léman s'était donnée cent sept ans avant J.-C., cinquante ans avant l'émigration des Helvètes. Divicon, à cette époque, commandant en chef de sa horde, devait avoir au moins de vingt à vingt-cinq ans.

cette lenteur de la vengeance dont vous avez droit d'être surpris, entrent, n'en doutez pas, dans les desseins de la Providence. Quand les dieux veulent châtier les hommes, ils leur accordent de temps en temps quelque succès, pour les enivrer de leur impunité, et leur rendre par-là le malheur plus terrible. Cependant, si vous livrez des otages, si les Édues, leurs alliés et les Allobroges reçoivent réparation des dommages soufferts, je consens à faire la paix. — Les Helvètes, reparti froidement Divicon, ont appris de leurs pères à recevoir et non pas à donner des otages ; le peuple romain en porterait témoignage au besoin.

La conférence fut rompue, et le lendemain la horde reprit sa marche. César la suivit et détacha en avant, pour l'observer, quatre mille chevaux fournis par la Province, les Édues et leurs alliés. Cette cavalerie donna contre l'arrière-garde helvétique, et, après avoir combattu quelques instants dans un lieu désavantageux, tourna bride et rejoignit les légions ventre à terre, fuyant devant cinq cents cavaliers ennemis [César, *B. G.*, 1, 15]. Enhardie par ce succès signalé, la horde ne craignait plus d'en venir à des engagements partiels, son arrière-garde attendait souvent de pied ferme l'avant-garde romaine, la harcelait, l'irritait, et continuait ensuite sa route. Ces escarmouches déplaisaient fort à César ; il retenait ses troupes,

croyant qu'il suffisait pour le moment d'interdire à l'ennemi le pillage et les dévastations. Pendant quinze jours, les deux armées manœuvrèrent ainsi à cinq ou six mille pas l'une de l'autre ; elles côtoyèrent d'abord la Saône, en la remontant ; puis les Helvètes tournèrent court à l'ouest, et César suivit ce mouvement [*Ibid.*].

Tant qu'ils avaient marché dans le voisinage de la rivière, César avait eu des vivres en abondance, parce qu'il les tirait de la Province par le Rhône ; une fois engagé dans l'intérieur des terres, il fut réduit aux subventions des Gaulois. Quoiqu'on touchât à la mi-juin, les blés n'étaient pas encore mûrs : une saison froide et pluvieuse avait retardé toutes les récoltes, même celle des fourrages. Prévoyant ce qui arrivait en effet, César, dès l'ouverture de la campagne, avait recommandé expressément aux Édues de faire d'abondantes provisions, et de les lui envoyer ; chaque jour il renouvelait ses instances : mais les Édues, sous vingt prétextes, le traînaient de délais en délais ; tantôt on requérait les grains, tantôt on rassemblait les transports ; les convois étaient en route, ils arrivaient [*César, B. G., 1, 16*] ; rien cependant ne paraissait, et l'on touchait à l'époque où le blé devait être distribué aux soldats.

Irrité de se voir joué de la sorte, César donna ordre à tous les chefs éduens de se rendre dans sa tente. Aussitôt que les légions avaient mis le pied sur le territoire éduen, les magistrats de la cité, le vergobret à leur tête, étaient accourus avec empressement dans le camp romain ; nombre de personnages importants les avaient rejoints, et ils y formaient une espèce de conseil que le général consultait sur les opérations de la campagne ; Divitiac, rentré en Gaule avec César, y siégeait au

premier rang. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, le proconsul éclata en reproches amers : Que signifiait, disait-il [*Ibid.*], cette indifférence ? Ils le voyaient à deux pas de l'ennemi, dans le plus pressant besoin, ne pouvant ni acheter, ni faire moissonner du blé, et ils ne venaient point à son secours ! Pourtant les Édues ne devaient pas oublier que la guerre avait été entreprise en grande partie pour eux et d'après leurs sollicitations. Pendant qu'il parlait, les magistrats éduens écoutaient, mornes, honteux, n'osant lever les yeux vers lui ; et aucun ne répondait à ses plaintes.

Enfin le vergobret, nommé Lisc, se leva ; sa contenance et ses traits décelaient une profonde agitation intérieure. Il commença par protester de la reconnaissance, de l'inaltérable attachement du peuple éduen envers la république romaine. Le mal n'est pas là, ajouta-t-il, et quoi qu'il en puisse coûter, j'aurai le courage d'y porter le fer. Sache donc, ô César, qu'il existe parmi nous des hommes tout puissants auprès de la multitude, et qui, simples particuliers, ont plus d'influence que les magistrats eux-mêmes. Ce sont eux qui, par leurs discours, détournent le peuple de livrer les grains requis ; ils le séduisent, ils l'égarent. — Si nous ne pouvons être les premiers dans la Gaule, lui répètent-ils sans cesse, eh bien ! les Helvètes sont des Gaulois ; subissons la domination de nos frères plutôt que celle de l'étranger. Doutons-nous que si les Romains réussissent à vaincre les Helvètes, ils ne nous ravissent la liberté, à nous, comme au reste de la Gaule ? — Tels sont les propos par lesquels cette faction travaille et aigrit la populace ; ici même elle nous vend ; elle informe l'ennemi de ce qui se passe dans ce camp ; c'est par elle que tous nos plans, toutes nos résolutions sont connues d'avance. Plus forte que mon autorité, plus forte

que les lois, je suis hors d'état de la réprimer ; je sais même à quels dangers ces aveux m'exposent ; et voilà pourquoi j'ai gardé si longtemps le silence.

Quoique aucun nom n'eût été prononcé, César vit bien que ces révélations tombaient sur Dumnorix, dont il n'ignorait ni le crédit, ni l'ambition ; mais, pour ne point ébruiter la chose devant tant de témoins, il se hâta de rompre le conseil, et retint seulement le vergobret. Lise alors parle plus hardiment [César, *B. G.*, 1, 18].

C'est en effet Dumnorix qu'il a désigné ; il détaille tous les projets, toutes les manoeuvres de cet homme ambitieux ; comment il s'était adjugé d'autorité le monopole des péages et des contributions publiques ; ses largesses corruptrices ; ses relations avec Orgétorix et tous les factieux des états voisins ; le mariage de sa mère et de sa sœur, le sien avec une fille helvétienne ; d'ailleurs, il nourrissait contre César et les Romains une haine personnelle, parce que leur intervention, en rétablissant Divitiac dans sa fortune et dans son rang, diminuait d'autant le crédit et la popularité de Dumnorix. Si les Romains succombaient, il pouvait espérer de parvenir à la royauté, par l'assistance des Helvètes ; sous l'influence romaine au contraire, il craignait de perdre jusqu'à sa situation présente. C'était pour trahir César qu'il s'était fait décerner le commandement de cette cavalerie auxiliaire qui avait tourné bride devant cinq cents chevaux helvétiques ; dans ce combat honteux sa perfidie avait été manifeste. C'était encore Dumnorix qui avait ouvert aux Helvètes le pays des Séquanes ; c'était lui qui avait engagé ces deux peuples à se donner mutuellement des otages ; tout cela sans l'aveu des Romains, tout cela à l'insu des magistrats de sa cité.



Telles furent les accusations du vergobret, et leur gravité ainsi que l'autorité de l'accusateur paraissaient à César suffisantes pour punir lui-même Dumnorix, ou pour le livrer à la rigueur des lois gauloises [César, B. G., 1, 19]. Une seule considération l'arrêtait ; il connaissait l'extrême attachement de Divitiac pour sa personne et pour le peuple romain, et il craignait de l'aliéner par le châtement de son frère. Avant donc de rien résoudre, il le manda près de lui, après avoir écarté tous les interprètes, à l'exception de C. Valerius Proculus, notable citoyen de la Province, et confident intime de tous ses secrets. Il lui rappela alors les paroles publiques du vergobret, il lui répéta ses dépositions secrètes, et l'exhorta enfin à ne pas le haïr si, procédant au jugement, il prononçait ou faisait prononcer les magistrats sur le sort d'un accusé qui était son frère. A ces mots Divitiac fond en larmes, il embrasse César, il le conjure de ne prendre à l'égard de ce frère aucun parti violent. Je sais, dit-il, qu'il est coupable, et personne n'en a plus souffert que moi : c'est à la faveur de mon influence que Dumnorix, trop jeune pour en avoir, s'est élevé au rang qu'il occupe ; maintenant il se sert des avantages qu'il me doit pour affaiblir mon crédit et presque pour me perdre ; mais enfin u il est mon frère, je l'aime et je tiens à l'estime publique. Si tu le traites en toute rigueur, nul ne doutera, vu ton amitié pour moi, que je ne sois l'auteur de sa mort ; cette idée me pèsera et me fera perdre l'affection de toute la Gaule. Comme il continuait ses prières en pleurant, César lui prend la main, le rassure, lui dit qu'il n'avait pas besoin de solliciter davantage, et que pour lui montrer le prix qu'il attachait à son amitié, il oubliait et ses propres ressentiments, et l'outrage fait à la république. Ensuite il mande Dumnorix, et l'avertit de ce qui s'est passé à son sujet : il entremêle aux

menaces les exhortations et les promesses d'oubli ; néanmoins il ordonne qu'on le garde à vue, pour savoir ce qu'il fait et à qui il parle [César, *B. G.*, 1, 20].

Pendant que ces débats occupaient vivement le proconsul, l'armée suivait toujours la horde qui s'avancait à petites journées dans l'ouest. Une fois César crut avoir trouvé l'occasion de livrer bataille, mais un stratagème, qu'il jugeait infailible, échoua par la lâcheté d'un de ses officiers. N'étant plus qu'à dix-huit milles de Bibracte, capitale de la cité éduenne, et la distribution des vivres devant avoir lieu dans deux jours, César, qui avait avant tout besoin de s'approvisionner, quitta la poursuite de l'ennemi, et se dirigea vers la ville. La nouvelle en fut apportée aussitôt aux Helvètes par des déserteurs de la cavalerie gauloise. Soit qu'elle attribuât à la peur cette marche rétrograde, soit qu'elle voulût empêcher l'approvisionnement, la horde revint sur ses pas et atteignit bientôt l'arrière-garde romaine qu'elle attaqua [*Ibid.*, 1, 23].

Pour soutenir ce premier choc, César jeta en avant toute sa cavalerie, tandis qu'il ordonnait son infanterie sur une hauteur : d'abord quatre légions de vétérans, placés à mi-côte sur trois lignes, ensuite deux légions de nouvelles recrues, en troisième lieu les auxiliaires. Dans ce moment, on lui présenta son cheval, mais il le renvoya ; **qu'on me l'amène après la victoire, quand il faudra poursuivre**, dit-il ; **maintenant il s'agit d'attendre de pied ferme** [Plutarque, César]. Le mot de César fut compris, et tous les officiers renvoyèrent comme lui leurs chevaux. Les Helvètes, après avoir donné la chasse à la cavalerie gallo-romaine, et rangé leurs chariots par files, se formèrent en masse compacte [César, *B. G.*, 1, 25], et marchèrent vers la

colline.

Dans l'ordonnance serrée que les Helvètes avaient prise, les rangs intérieurs élevant et croisant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, en formaient une espèce de voûte à laquelle les Romains par similitude donnaient le nom de tortue. Les javelots des légionnaires tombant de haut en bas perçaient à la fois plusieurs de ces boucliers et les clouaient ensemble ; le fer s'y recourbait; et les Gaulois, ne pouvant plus agir librement, avec le bras gauche ainsi chargé, préféraient jeter bas le bouclier et combattre à corps découvert. De cette manière, le front de leur carré se trouva bientôt désarmé et fut rompu aisément par les vétérans romains. Les autres légions descendirent alors et attaquèrent à la pointe de l'épée. Criblés de blessures, épuisés de fatigue, les Helvètes battirent en retraite pour aller se reformer sur un coteau éloigné d'environ un mille. Ils en étaient maîtres, et les Romains les y suivaient, lorsque les Boïes et les Tulinges, qui formaient une réserve de quinze mille hommes et couvraient l'arrière-garde de la horde, prennent les vainqueurs en flanc pendant leur marche et les enveloppent ; à cette vue, les Helvètes reviennent à la charge, et renouvellent le combat [*Ibid.*]

Cette double lutte fut longue et acharnée. Enfin les Helvètes, rompus une seconde fois, se retirèrent, les uns sur la montagne où ils s'étaient d'abord repliés, et les autres dans l'endroit où se trouvaient leurs chariots et leur bagage. Il était nuit alors; et depuis le milieu du jour que la mêlée avait commencé, aucun romain, au témoignage même de César, ne pouvait dire qu'un Gaulois eût tourné le dos [*Ibid.*, 1, 26]. Autour des campements de la horde, la bataille se prolongea fort avant dans les ténèbres, et là, non seulement les hommes, mais les

femmes et les enfants, déployèrent un courage héroïque [Plutarque, César]. Du haut des chariots, de dessous les chariots, à travers les roues, de toute part enfin, ils faisaient pleuvoir sans interruption une grêle de traits qui arrêtaient longtemps les assaillants ; ceux-ci à la fin, ayant pratiqué une brèche, se précipitèrent dans l'intérieur du camp. Cette mêlée nocturne fut horrible. Une partie des femmes et des enfants parvint néanmoins à s'échapper, favorisée par le désordre et l'obscurité, et gagna la colline où campait la seconde division de l'armée helvétique. Le reste, et c'était le plus grand nombre, fut tué ou réduit en servitude : parmi les captifs se trouvèrent plusieurs personnages d'un rang élevé, entre autres une fille et un fils d'Orgétorix [César, B. G., 1, 26]. La multitude fugitive réunie aux débris de l'armée, formant une horde de cent trente mille âmes, se mit aussitôt en marche dans la direction du nord, et après avoir marché le reste de la nuit sans faire halte, parvint, le quatrième jour, sur le territoire des Lingons. Les Romains ne purent la suivre, retenus trois jours par la nécessité de soigner les blessés et d'enterrer les mâles ; mais César enjoignit aux Lingons, par des exprès, de ne donner ni vivres, ni assistance d'aucun genre à ses ennemis, sous peine d'être traités eux-mêmes comme tels [*Ibid.*]. Le quatrième jour, il reprit la trace des Helvètes.

Les émigrants, réduits au tiers et hors d'état de soutenir une seconde bataille, n'avaient plus qu'un désir, celui de gagner le Rhin, soit pour retourner dans leurs montagnes, soit pour passer en Germanie ; mais ils étaient épuisés par la faim, la frayeur qu'inspirait leur retraite précipitée, et surtout les menaces de César, faisant disparaître, à leur approche, la population des campagnes et les subsistances. A demi morts de besoin, ils se

résignèrent à capituler à tout prix. Des députés envoyés vers César le rencontrèrent sur la route ; mais, avant de rien écouter, le proconsul voulut que la horde attendit son arrivée dans le lieu même où elle se trouvait alors : elle obéit. Il lui commanda alors de livrer ses armes, les transfuges, les esclaves fugitifs et des otages. Portées au conseil des Helvètes, ces conditions impérieuses ne furent point entendues sans colère, ni acceptées sans opposition ; elles passèrent toutefois, car la nécessité ne laissait aucune autre ressource.

Mais quand la nuit fut venue, dès le sommeil commença à s'étendre sur les deux camps, six mille Helvètes du canton appelé Verbighène sortirent à petit bruit, et se mirent en marche vers le Rhin, préférant la mort ou un exil perpétuel à l'ignominie d'un tel traité [César, *B. G.*, 1, 27]. Quelle que fût leur diligence, embarrassés de chariots, d'enfants et de femmes, ils laissèrent à César le temps de les prévenir par ses courriers et d'armer contre eux tous les peuples à travers lesquels ils devaient passer : ces peuples obéirent sans hésiter, tant était grande la terreur dont ses victoires récentes environnaient l'armée romaine. Assaillis de tous côtés et enveloppés, les Verbighènes furent ramenés à César, qui les traita avec toute la rigueur des vengeances militaires [*Ibid.*, 1, 28]. Le reste de la horde fut reçu à composition, après avoir livré ses armes, les transfuges gaulois et romains, et des otages ; puis César ordonna à ces différents peuples, Helvètes, Tulinges, Latobriges, de retourner dans les lieux qu'ils occupaient précédemment et d'y reconstruire leurs habitations. Les Boïes seuls eurent la faculté, de rester à l'ouest du Jura, les Édues ayant désiré coloniser sur leur frontière méridionale cette bande vaillante, comme un rempart contre les Arvernes [*Ibid.*]. César, en

forçant les peuples émigrants à retourner chacun dans leur ancienne demeure et à reconstruire leurs villes incendiées, avait pour but principal d'y prévenir l'établissement des Germains qui seraient devenus par-là limitrophes de la Province [*Ibid.*], et, comme les Helvètes avaient détruit toutes leurs subsistances, comme ils ne devaient plus trouver chez eux que la famine, il enjoignit aux Allobroges de leur fournir tout le blé qui leur serait nécessaire jusqu'à la prochaine récolte. La horde se remit donc en route pour l'Helvétie ; et de trois cent soixante-huit mille têtes qui avaient passé le Jura, moins de trois mois auparavant, cent dix mille seulement revirent leur patrie [César, *B. G.*, 1, 29].

Des félicitations arrivèrent à César de presque tous les états de la Gaule. Une députation des plus notables citoyens se rendit près de lui, chargée de lui dire au nom de leurs cités : **Qu'encore qu'il eût combattu les Helvètes pour garantir les terres du peuple romain et venger d'anciennes injures, la Gaule ne lui devait pas moins que sa patrie même ; car il l'avait sauvée d'une guerre cruelle et peut-être de la servitude** [*Ibid.*, 1, 30].

Se trouvant réunis en grand nombre auprès de César, les députés de la Gaule centrale crurent l'instant opportun pour s'occuper d'un objet plus triste et plus important vingt fois au pays que l'émigration des Helvètes, pour s'occuper des envahissements et de la tyrannie d'Arioviste ; ils confèrent et se concertèrent ; mais telle était la gravité de la décision, qu'ils n'osèrent en prendre [*Ibid.*] aucune, avant d'avoir consulté en conseil général les cités intéressées. Ils supplièrent le proconsul de leur accorder, pour une certaine époque, une audience [*Ibid.*] dont l'objet ne pouvait encore lui être révélé ; et l'ayant obtenue, ils

partirent. L'assemblée générale fut convoquée, la délibération secrète ; rien de ce qui s'y passa ne transpira au dehors.

A l'époque marquée, la députation revint dans la Province auprès de César, qui la reçut sans témoins sous sa tente. A peine les Gaulois furent-ils entrés qu'ils se jetèrent aux genoux du Romain ; ils le supplièrent avec larmes de garder sur cette conférence un secret inviolable : la vie de leurs enfants, la leur, la fortune du pays en dépendaient ; si la chose s'ébruitait, aucune puissance humaine ne les soustrairait aux tortures les plus horribles, à la mort la plus inévitable [*Ibid.*, 1, 31]. Divitiac alors prit la parole ; il récapitula sur la situation de la Gaule les faits déjà connus de César : la vieille rivalité des Arvernes et des Séquanes contre les Édues ; l'appui donné à ceux-ci par les Romains ; l'alliance des autres avec Arioviste ; les défaites et l'oppression de la Gaule inondée par un déluge de Germains. Séduits par notre climat, par notre richesse, par la culture de nos mœurs, ces barbares, dit-il, non seulement ont renoncé à leur patrie, mais chaque jour attirent dans la nôtre de nouvelles bandes de leurs frères ; ils y sont aujourd'hui plus de cent vingt mille. Leur présence a coûté au peuple éduen la perte de sa noblesse, de son sénat, de toute sa cavalerie ; écrasés par ces revers, ceux que leur valeur et votre amitié rendaient naguère si puissants ont été forcés de livrer comme otages les premiers de leur nation ; ils ont été forcés de jurer qu'ils ne les redemanderaient jamais, qu'ils n'imploreraient jamais l'assistance du peuple romain. Seul de tous mes compatriotes, j'ai refusé de prêter ce serment et de livrer mes enfants, et c'est parce que je n'avais donné ni promesse ni otage que j'ai pu solliciter à Rome la protection du sénat et la tienne, ô César. Il expose ensuite

comment la condition des Séquanes était devenue pire que celle des vaincus ; comment Arioviste, établi sur leurs terres, en avait d'abord pris le tiers, et maintenant ordonnait aux habitants d'évacuer un autre tiers, pour le céder à vingt-quatre mille Harudes, qui depuis quelques mois étaient venus se joindre à lui. Il arrivera nécessairement, ajoute-t-il [César, B. G., 1, 29], qu'en peu d'années tous les Gaulois seront chassés de la Gaule, et que tous les Germains auront passé le Rhin ; car le sol de la Germanie et celui de la Gaule ne peuvent se comparer, non plus que la manière de vivre des habitants. Si le peuple romain ne vient à notre secours, il ne nous reste d'autre parti à prendre que d'émigrer comme les Helvètes ; d'aller chercher loin des Germains d'autres demeures, une autre patrie, et de tenter, quoi qu'il en puisse advenir, les chances d'une meilleure fortune.

Divitiac cessa de parler ; et, les mains étendues vers César, les Gaulois le supplièrent de ne point repousser leur demande. Seuls entre tous, les Séquanais se tenaient à l'écart, muets et les regards fixés vers la terre [*Ibid.*]. Surpris de ce morne abattement, César leur en demande la cause, mais ils gardent le silence ; César les presse à plusieurs reprises sans pouvoir tirer d'eux aucune réponse. Alors Divitiac reprend la parole : Tel est, dit-il, le sort des Séquanes : plus malheureux encore et plus opprimés que nous, ils n'osent se plaindre, même en secret ; ils n'osent demander des secours ; et la cruauté d'Arioviste absent leur inspire autant d'effroi que s'il était devant eux. Les autres ont du moins la liberté de fuir ; mais eux dont toutes les villes sont entre ses mains, se voient forcés de tout endurer. César alors les rassure ; il promet de s'occuper chaudement de cette affaire : Il a tout lieu de croire que, par reconnaissance et par respect



pour lui, Arioviste mettra un terme à ses violences [César, *B. G.*, 1, 33]. Après ces mots, il congédie l'assemblée.

De graves motifs engageaient le proconsul à embrasser chaudement la cause des Gaulois. Il sentait que l'abaissement des Édues, honorés tant de fois par le sénat romain du titre de frères, était aux yeux de la Gaule un sujet d'étonnement, et presque de mépris pour la République. Il voyait en outre la Province déjà menacée par les Germains, puisque Arioviste, maître de la Séquanie, n'était plus séparé des établissements romains que par le Rhône. Ce chef féroce en était venu d'ailleurs à un degré d'arrogance et de cruauté qu'il n'était plus possible de souffrir [*Ibid.*]. Ces raisons sans doute étaient fortes, mais jusqu'à présent Rome semblait ne les avoir point jugées telles : faire un traité d'alliance avec les Germains, n'était-ce pas reconnaître leur usurpation ? Si les Édues invoquaient la protection des sénatus-consultes, Arioviste n'avait-il pas aussi son sénatusconsulte qui le déclarait ami et allié ; et n'était-ce pas César lui-même qui avait conféré ce titre au roi barbare ? Entre les Germains alliés et les Édues alliés tiendrait-il la balance inégale ? Troublerait-il de son autorité privée un état de choses ratifié par le sénat ?

Ces considérations rendaient la question embarrassante. Heureusement pour les Édues, d'autres considérations, étrangères, il est vrai, à leurs souffrances, étrangères aux excès d'Arioviste, à l'intérêt même de Rome, mais toutes-puissantes sur l'esprit dit proconsul, le décidaient d'avance en leur faveur. César avait entrepris de relever dans sa patrie le parti populaire, et de faire servir ce triomphe à sa grandeur personnelle. Il n'avait

encore ni fortune, ni armée dévouée ; ni grande illustration militaire ; et c'était pour obtenir tout cela qu'il avait sollicité la conduite de la guerre helvétique. Arrivé dans la Gaule avec le dessein arrêté de la bouleverser, il n'avait garde de repousser une occasion qui semblait venir au-devant de ses vœux.

Mais, afin de mettre de son côté les apparences de la modération, il voulût avoir une entrevue avec Arioviste ; il lui fit proposer de choisir un lieu où ils pourraient conférer des intérêts communs de leurs nations [César, *B. G.*, 1, 33]. Arioviste répondit : que s'il avait besoin de César, il irait le trouver, et que si César avait besoin de lui, César pouvait en faire autant ; que de plus sa sûreté, à lui, Arioviste, exigeant qu'il se fit accompagner par une armée dans la Gaule où César commandait, ce serait pour lui beaucoup trop de frais et de peines. Du reste, il ne voyait pas ce qu'il pouvait avoir de commun avec César et avec sa république, dans la partie des Gaules subjuguée par les Germains. Sur cette réponse, César fit partir un autre message contenant : que puisqu'il refusait une conférence relative à des intérêts communs, malgré la faveur qu'il avait reçue, sous le consulat de César, d'être appelé par le sénat *roi ami*, voici ce que César lui demandait : premièrement, de s'abstenir d'attirer d'autres Germains dans la Gaule ; en second lieu, de restituer les otages des Édues, et de ne plus tourmenter ni ce peuple ni ses alliés ; qu'à ces conditions il pourrait compter pour toujours sur l'amitié des Romains. Mais s'il se refusait à ces justes réclamations, attendu le décret du sénat qui chargeait le gouverneur de la Province de défendre les Édues et les autres alliés, César ne négligerait pas de venger leurs injures. Arioviste répliqua que par le droit de l'épée, le vainqueur disposait à son

gré du vaincu, que les Romains avaient coutume de traiter les peuples conquis à leur guise et non à celle d'autrui ; que s'il ne prétendait pas prescrire aux Romains comment ils devaient user de la victoire, il ne fallait pas que les Romains prétendissent l'empêcher d'user de ses droits comme il lui plaisait ; que les Édues ayant voulu tenter le sort des armes, et ayant succombé, étaient devenus ses tributaires ; que lui-même avait à se plaindre de César, dont l'arrivée nuisait au paiement des contributions qu'on lui devait ; qu'il ne rendrait point aux Édues leurs otages, mais qu'il ne ferait aucun mal à eux ni à leurs alliés, pourvu qu'ils s'en tinssent fidèlement aux termes de leur capitulation, sinon le titre de frères et d'alliés du peuple romain, leur profiterait peu. Quant à la déclaration, de César, *qu'il ne négligerait pas de venger les Édues*, personne encore ne s'était attaqué à Arioviste sans se repentir ; ils se mesureraient quand ils voudraient ; et César apprendrait alors à connaître les Germains, nation aguerrie et indomptable, qui, depuis quatorze ans, n'avait pas reposé sous un toit [César, B. G., 1, 36].

Dans le même temps que César recevait cette réponse, des messagers des Édues et des Trévires arrivèrent dans la Province. Les Édues se plaignaient que les Harudes dévastaient leur pays ; les Trévires annonçaient que des recrues des cent cantons des Suèves étaient campées sur l'autre rive du Rhin, et tentaient de passer le fleuve. César vit qu'il n'y avait pas un instant à perdre ; il se mit en marche, traversa à grandes journées le territoire méridional des Séquanes, et occupa à l'improviste Vésontio, leur capitale, place fournie de vivres et de munitions de tout genre. Il y avait peu de villes, dans toute la Gaule, qu'on pût comparer à Vésontio pour la force de son assiette. Environnée presque

entièrement par le Doubs qui décrivait un cercle autour d'elle, dans la portion que la rivière ne protégeait point, elle était encore défendue par une haute montagne dont la base aboutissait de chaque côté aux eaux du fleuve, et qui, comprise dans l'enceinte des murailles, dominait la place et formait une citadelle presque imprenable. César y mit une forte garnison, et y passa quelques jours afin de pourvoir aux subsistances [César, *B. G.*, 1, 38].

Pendant ce temps-là, les Gaulois et les marchands étrangers établis dans le pays, questionnés par les soldats romains, ne leur parlaient que de la taille gigantesque des soldats d'Arioviste, de leur bravoure prodigieuse et de leur grande habitude des combats. *Souvent, disaient-ils, nous nous sommes éprouvés avec eux ; on ne peut soutenir leur aspect et le feu de leurs regards*

[César, *B. G.*, 1, 39]. Ces discours jetèrent une terreur soudaine dans toute l'armée ; un trouble profond et universel s'empara des esprits ; les chefs demandaient leur congé, ou, si le soupçon de lâcheté les retenait, ne pouvant faire mentir leurs visages, ils restaient cachés au fond de leurs tentes se lamentant sur le péril général. Partout, dans le camp, on faisait son testament. Des chefs, le découragement passa aux soldats. et même aux vieux guerriers, et l'on complota que, lorsque César ordonnerait le départ, le soldat n'obéirait pas et laisserait les enseignes immobiles [*Ibid.*]. Le proconsul, dans cette conjoncture, eut besoin de toute son éloquence pour ranimer les courages, de toute son autorité pour ramener la subordination ; il y parvint toutefois et sortit de Vésontio. Après sept jours de marche consécutive, conduit par son fidèle ami Divitiac, il arriva à vingt-quatre milles du camp d'Arioviste.

Instruit de l'approche de César, le roi Germain envoya des députés avec ce message : **que rien ne s'opposait plus à l'entrevue demandée, puisque lui-même était venu sur les lieux.** Le général romain accepta la conférence, qui fut fixée au cinquième jour. Arioviste demanda encore que César n'amenât avec lui aucun fantassin, parce qu'il craignait une embuscade ; et que chacun d'eux se fit accompagner par de la cavalerie seulement, sinon qu'il ne viendrait point. César, qui ne voulait ni refuser l'entrevue, ni commettre sa sûreté personnelle à la foi des cavaliers gaulois (car il n'avait pas amené de cavalerie d'Italie) imagina de prendre leurs chevaux [César, *B. G.*, 1, 42] qu'il fit monter par les fantassins de sa dixième légion, celle de toutes qu'il affectionnait le plus.

Au milieu d'une grande plaine s'élevait un tertre assez apparent ; les deux camps en étaient à peu près aussi éloignés l'un que l'autre. Ce fut dans cet endroit, selon les conventions faites, que les deux généraux se rendirent pour l'entrevue. Le romain laissa à deux cents pas de l'éminence la légion qu'il avait amenée à cheval ; l'escorte du Germain resta à la même distance ; celui-ci demanda encore qu'on ne descendit point de cheval pendant le pourparler, et que César et lui ne fussent chacun accompagnés que de dix hommes. Lorsqu'on fut en présence, le proconsul commença par rappeler les bons procédés du sénat et les siens propres à l'égard d'Arioviste : **Il avait été déclaré roi et ami par le sénat, il en avait reçu de grands présents ; ce que peu de souverains avaient obtenu, ce que les Romains n'accordaient d'ordinaire qu'à d'éminents services, lui, l'avait uniquement dû à sa bienveillance et à celle du sénat, n'ayant aucune voie pour y arriver, aucun titre valable pour y prétendre** [César, *B. G.*, 1, 43]. César rappela encore

l'ancienne fraternité qui unissait la nation éduenne à la République, les nombreux et honorables sénatus-consultes rendus en sa faveur, enfin la suprématie dont elle avait joui dans la Gaule. La coutume du peuple romain était de vouloir non seulement que ses alliés ne perdissent rien, mais encore qu'ils pussent gagner en crédit, en honneur et en considération ; comment souffrir qu'on leur ravit ce qu'ils avaient apporté dans l'alliance romaine ? Il finit par lui réitérer les demandes déjà faites par ses envoyés : qu'il ne portât point la guerre chez les Édues, ni chez leurs alliés ; qu'il leur rendit leurs otages, et, s'il ne pouvait renvoyer chez eux les Germains qui avaient franchi le Rhin, qu'au moins il ne permit pas à d'autres de les suivre [*Ibid.*].

Arioviste répondit peu de choses aux articles exigés par César, mais parla beaucoup de lui-même et de son mérite; il dit qu'il n'avait passé le Rhin que sur les sollicitations des Gaulois, et qu'il n'aurait pas quitté sa patrie et sa famille, s'il n'eût été sûr d'un ample dédommagement ; les établissements qu'il possédait lui avaient été cédés par les Gaulois ; ils avaient donné des otages de leur plein gré ; il levait des contributions par le droit de la guerre, comme c'était l'usage des vainqueurs en pays conquis. Ce n'était pas lui qui avait commencé la guerre ; toutes les nations de la Gaule s'étaient levées en armes, et étaient venues l'attaquer les premières ; il avait vaincu cette armée en une seule bataille ; si les Gaulois voulaient se mesurer encore avec lui, il était prêt à les accueillir ; s'ils préféraient la paix, pourquoi refuser le tribut qu'ils avaient payé jusque-là de leur plein gré ? Au reste, l'amitié des Romains devait lui apporter honneur et profit, et non préjudicier à ses intérêts ; il ne l'avait recherchée que dans cet espoir. S'ils

s'employaient à lui enlever ses subsides et ses otages, il renoncerait à leur alliance aussi volontiers qu'il l'avait désirée. En faisant passer, des Germains dans la Gaule, il pourvoyait à sa propre sûreté, et n'avait aucun projet hostile, et ce qui le prouvait, c'est qu'il n'était venu que parce qu'on l'avait appelé, qu'il n'avait jamais été l'agresseur, et s'était toujours tenu sur la défensive. Il était entré en Gaule avant les Romains, et jusqu'ici jamais leur armée n'avait dépassé les limites de leur province. Que voulait-on ? pourquoi venait-on sur ses terres ? Cette partie de la Gaule était *sa province*, comme l'autre était *province romaine* ; sans doute, on ne trouverait pas juste qu'il fit une invasion de l'autre côté du Rhône, on avait donc tort de venir le chercher chez lui. Quant au sénatus-consulte qui déclarait les Édues amis et alliés du peuple romain, il n'était pas si *barbare*, ni si étranger aux événements de ce monde, qu'il ignorât que, dans la dernière guerre des Allobroges, les Édues n'avaient point donné de secours aux Romains, et qu'ils n'en avaient point reçu d'eux dans leur guerre contre les Séquanes et contre lui. Tout le portait à croire que, sous une apparence d'amitié, César destinait à sa ruine les forces qu'il avait dans la Gaule ; mais s'il ne s'éloignait et ne faisait retirer son armée, il le regarderait, non plus comme un allié, mais comme un ennemi. S'il parvenait à se défaire de lui, il remplirait les vœux d'une foule de nobles et de chefs du peuple romain ; il l'avait su de leurs propres délégués, et sa mort lui vaudrait leur reconnaissance et leur amitié. Mais s'il voulait se retirer et lui laisser la libre possession de la Gaule, il le paierait de retours et se chargerait de toutes les guerres que César voudrait entreprendre, sans fatigue ni danger de sa part [César,

César alors insista sur les motifs qui ne lui permettaient pas de se désister de son entreprise. Les principes de la république et les siens s'opposaient à ce qu'il abandonnât des alliés dont il n'avait qu'à se louer, et il ne voyait pas pourquoi la Gaule appartiendrait plutôt à Arioviste qu'aux Romains. Quintus Fabius avait vaincu les Arvernes et les Rutènes sans que Rome leur eût ôté leur indépendance et les eût réduits à la condition de sujets et de tributaires. Par la propriété de ces droits, le peuple romain avait les plus légitimes prétentions sur la Gaule ; par la décision du sénat, elle devait demeurer libre, le vainqueur lui ayant permis de se gouverner selon ses lois. Pendant ce colloque, on vint avertir César que la cavalerie d'Arioviste, se rapprochant de la hauteur, venait caracolier autour des Romains et commençait à lancer des pierres et des traits. Le proconsul rompit la conférence, se retira vers les siens et leur défendit de riposter par aucun acte de représailles. Lorsque le résultat de cette conférence et la manière dont elle avait été rompue furent connus dans le camp romain, l'animosité s'accrut, et il n'y eut plus qu'une voix pour combattre. Deux jours après, Arioviste fit dire à César qu'il désirait reprendre avec lui les négociations entamées ; qu'il fixât lui-même l'instant de la nouvelle entrevue, ou que, s'il le préférait, il lui envoyât un de ses lieutenants. César ne jugea à propos d'accepter une seconde conférence, ni pour lui, ni pour un de ses lieutenants. Il crut plus convenable d'envoyer un Gaulois dont nous avons déjà parlé, C. Valerius Procillus, jeune homme plein de mérite, dont le père C. Valerius Caburus avait été fait citoyen romain par C. Valerius Flaccus, en retour de services rendus aux Romains durant les guerres



civiles de la Province ; sa fidélité était connue de César, et il possédait parfaitement la langue gauloise, qu'Arioviste avait eu le temps d'apprendre depuis son séjour dans les Gaules. César lui adjoignit M. Mettius, qui avait été hôte d'Arioviste, et il les chargea de recevoir et de lui rapporter les propositions du roi germain. Mais aussitôt que celui-ci les vit entrer dans son camp, il leur cria devant toute l'armée : **Qui vous amène ? Venez-vous ici pour nous espionner ?** [César, B. G., 1, 47] Et, sans leur donner le temps de s'expliquer, il les fit mettre aux fers.

Le même jour il changea de position et vint s'établir au pied d'une montagne à six mille pas du camp ennemi ; le lendemain il fit défiler son armée à la vue des retranchements romains et alla se poster à deux milles par-delà, dans le but d'intercepter les convois de grains et de vivres qui venaient de Bibracte et de la Séquanie. Cinq jours de suite, César tira ses légions de son camp et les mit en bataille, offrant le combat à Arioviste, s'il voulait l'accepter ; mais Arioviste retint constamment ses troupes de pied derrière ses lignes, quoiqu'il escarmouchât tous les jours avec sa cavalerie. Les Germains étaient particulièrement exercés à ce genre de combat. Ils avaient dix mille hommes de cavalerie auxquels était attaché pareil nombre de fantassins des plus agiles et des plus braves ; chaque cavalier avait choisi le sien sur toute l'armée ; ils combattaient ensemble. Les cavaliers, dans les moments difficiles, se repliaient sur leur infanterie ; elle venait à leur secours ; elle environnait ceux d'entre eux qui tombaient de cheval grièvement blessés : s'il fallait se porter en avant ou faire promptre retraite, ces fantassins avaient acquis une telle légèreté, par l'exercice, qu'en se prenant à la crinière du cheval, ils

l'égalaienent en vitesse [César, *B. G.*, 1, 48].

Voyant qu'Arioviste ne voulait pas sortir de son camp, César, afin de n'être pas plus longtemps séparé de ses moyens de subsistance, choisit et marqua une position avantageuse, environ six cents pas au-delà de celle que les Germains occupaient, et ayant formé son armée sur trois lignes, il y marcha dans cet ordre. Arrivé sur le terrain, il ordonna que la première et la seconde ligne restassent sous les armes, tandis que la troisième travaillerait aux retranchements. Ce camp, comme il vient d'être dit, se trouvait à six cents pas de celui de l'ennemi. Arioviste détacha seize mille hommes de troupes légères et toute sa cavalerie pour harceler les travailleurs. César ordonna aux deux premières lignes de repousser l'attaque et à la troisième de continuer le retranchement. L'ouvrage terminé, César y laissa une partie des auxiliaires avec deux légions, et ramena les quatre autres au camp principal [César, *B. G.*, 1, 49].

Le lendemain, suivant la coutume, il fit sortir les troupes des deux camps, et, s'étant porté en avant du grand, les mit en bataille et présenta le combat. Vers midi, voyant que l'ennemi ne bougeait pas, il les fit rentrer ; alors seulement Arioviste envoya une partie des siennes attaquer le petit camp, et le combat se soutint avec acharnement jusqu'au soir. Au coucher du soleil, Arioviste retira ses gens ; il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre. Comme César s'enquérail des captifs pourquoi Arioviste ne voulait pas combattre, il apprit que c'était la coutume des Germains de faire décider par les femmes, d'après les règles de la divination consacrées chez eux, s'il fallait ou non livrer bataille, et qu'elles avaient déclaré toute victoire impossible avant la nouvelle lune [Plutarque, *César*].

Le jour suivant, César, ayant laissé une garde suffisante dans les deux camps, rangea en bataille tous les auxiliaires dans le nouveau ; comme les légionnaires étaient peu nombreux en comparaison des Germains, les alliés lui servirent à déployer un front imposant. Il forma ensuite trois lignes, et marcha aux ennemis. Lorsque les Germains se virent forcés à combattre, ils sortirent de leur camp et se rangèrent par nations : Harudes, Marcomans, Tribokes, Vangions, Némètes, Séduses, Suèves, tous étaient à égale distance les uns des autres. Afin de s'ôter tout espoir de fuite, ils formèrent autour de leurs colonnes une enceinte d'équipages et de chariots ; les femmes placées dessus, tendant les mains aux soldats qui défilaient devant elles, les conjuraient avec des sanglots de ne pas livrer leurs familles en esclavage aux Romains [César, *B. G.*, 1, 51].

César, ayant partagé la conduite des légions à ses lieutenants et à son questeur, afin que chaque soldat eût parmi les chefs un témoin de sa valeur, engagea le combat par son aile droite. Au premier signal, les Romains chargèrent si brusquement, et les Germains accoururent avec tant de précipitation à leur rencontre, que ni les uns ni les autres ne purent faire usage des javelots, faute de temps et d'espace pour les lancer ; on tira la glaive et on se battit corps à corps. Mais les Germains, ayant promptement formé leur phalange accoutumée [César, *B. G.*, 1, 52], soutinrent avec fermeté le choc des épées romaines. On vit alors des légionnaires s'élancer sur la voûte de boucliers qui couvrait cette phalange, les arracher avec leurs mains ou les briser à grands coups d'épée, et égorger l'ennemi dont ils foulaient la tête sous leurs pieds<sup>1</sup>.

L'aile gauche des Germains, attaquée par César en

personne, fut d'abord rompue et mise en déroute ; mais leur aile droite fit plier la gauche des Romains et l'accablait, quand le lieutenant P. Crassus, commandant de la cavalerie, plus libre de ses mouvements que ceux qui étaient engagés clans l'action, envoya en avant la troisième ligne pour soutenir les légions épuisées. Par là, le combat fut rétabli. Enfoncés de toutes parts, les Germains prirent la fuite et ne s'arrêtèrent qu'au bord du Rhin, éloigné d'environ cinq milles du champ de bataille ; quelques-uns, se fiant à leurs forces, se hasardèrent à le passer à la nage ; d'autres eurent le bonheur de trouver des barques pour se sauver. De ce nombre fut Arioviste ; il rencontra un esquif attaché à la rive, et parvint à s'échapper [César, *B. G.*, 1, 53]. Tout le reste fut taillé en pièces par la cavalerie romaine. Arioviste avait deux femmes : la première était Suève ; il l'avait amenée de son pays ; la seconde était native du Norique, et sœur du roi, Vocion, qui la lui avait envoyée en Gaule, pour l'épouser ; elles périrent dans la déroute, et de deux filles qu'elles lui avaient données, l'une fut tuée, l'autre captive. Lui-même ne leur survécut que peu de temps ; il mourut bientôt en Germanie, ou des suites de ses blessures, ou du chagrin de sa défaite [César, *B. G.*, 5, 27]. Valerius Procillus était emmené, chargé de trois chaînes par ses gardiens fugitifs ; César le retrouva tout à coup en poursuivant l'ennemi avec sa cavalerie ; cette rencontre ne lui causa pas moins de plaisir que la victoire même. Procillus lui dit qu'il avait vu trois fois jeter le sort pour décider s'il serait livré aux flammes, ou si l'on renverrait sa mort à un autre temps, et que trois fois le hasard l'avait sauvé [César, *B. G.*, 1, 53]. Mettius fut aussi rejoint et ramené.

A la nouvelle de cette victoire, les Suèves qui étaient déjà sur les bords du Rhin, se mirent en

devoir de regagner leurs forêts, et les habitants de la rive les voyant épouvantés les poursuivirent et leur tuèrent beaucoup de monde. Ayant

**1** César, *Bell. Gall.*, 1, 52 — Florus, III, c. 10 . — Orose, VI, c. 7.

ainsi terminé deux grandes guerres en une seule campagne, César mena ses troupes en quartier d'hiver chez les Séquanes; il les y laissa aux ordres de son lieutenant T. Labienus ; et partit pour aller tenir l'assemblée annuelle dans la province cisalpine qu'il réunissait avec la transalpine sous son gouvernement**1**.

**1** César, *Bell. Gall.*, X. — *Epitom*, Tite-Live, c. IV. — Plutarque, *in César*, p. 717. — Dion Cassius,

XXXVIII. — Florus, III, c. 10. — Orose, VI, c. 7.

# CHAPITRE VI

*Les Romains s'organisent sur le territoire séquanais ; mécontentement des nations gauloises ; grands préparatifs d'armes en Belgique. — Puissance et intrigues, des Rèmes. — Guerre de César contre les Gaulois. — Première campagne : Les Ssions, les Bellovales, les Ambiens sont soumis ; résistance opiniâtre des Nerves et des Aduatikes ; siège et sac d'Aduat. — Promenade de P. Crassus dans l'Armorike. — Deuxième campagne ; Galba se retire devant les montagnards des Alpes Pennines. — La guerre éclate dans l'Armorike. — Combat naval ; les Vénètes sont défaits. — Cruautés de César. — Soumission de l'Armorike. — Expéditions de Crassus en Aquitaine, de César contre les Morins. — Troisième campagne : Deux peuples germains, les Tencthères et les Usipètes, passent le Rhin mouvement de la Gaule en leur faveur ; César marche contre eux et les bat. — Caton accuse César de perfidie envers les Germains. — Le proconsul prépare une descente dans l'île de Bretagne.*

LA DÉFAITE d'Arioviste et l'expulsion des Germains [57 av. J.-C.] firent éclater d'un bout de la Gaule à l'autre de vives démonstrations de joie et d'enthousiasme pour César. Mais lorsqu'on vit qu'il ne ramenait point avec lui en Italie ses légions victorieuses ; que loin de là, il les organisait sur le

territoire affranchi, comme sur sa propre conquête<sup>1</sup> ; qu'il gardait les otages remis entre ses mains à l'ouverture de la guerre ; qu'il levait des contributions et ramassait de toutes parts des vivres, un morne abattement succéda tout à coup à l'élan de la reconnaissance publique : on craignit de n'avoir fait que changer de tyran [César, *B. G.*, 2, 1].

Les Édues eux-mêmes, au profit de qui principalement la guerre paraissait avoir été entreprise, ne manquaient pas de sujets de plainte. A la vérité ils étaient délivrés d'un tribut et de déprédations ruineuses ; leurs enfants, otages d'Arioviste, leur étaient rendus ; une partie des nations qui les avaient abandonnés aux jours de leurs revers, pour passer sous le patronage des Séquanes, s'empressait de retourner à eux, et la protection de César leur avait même gagné quelques nouveaux clients [*Ibid.*, 6, 12] : en un mot, ils avaient recouvré à peu près leur ancienne puissance, mais ils avaient perdu leur liberté. Des agents de l'armée romaine, établis à Bibracte, dirigeaient leurs magistrats, surveillaient leurs assemblées [*Ibid.*, 7, 5 & passim], nulle mesure de quelque importance ne pouvait être prise sans l'assentiment du lieutenant de César ; et le gouvernement éduen siégeait en réalité, dans le prétoire de Labienus. Une parole imprudente du proconsul contribuait fortement à répandre l'inquiétude. Il avait parlé, disait-on, de donner un *roi* aux Édues ; et Dumnorix, qui avait révélé ce propos, s'était vanté en plein conseil que, comme frère de Divitiac, le choix des Romains tomberait sur lui [César, *B. G.*, 5, 6]. Il est probable que César avait formé de tels desseins à l'égard de Divitiac dont lame honnête et désintéressée refusa de s'y prêter ; et que, sur ce refus, Dumnorix fondait ses

espérances. Mais son indiscretion et sa jactance offensèrent César, qui, forcé de désavouer le propos et le projet, en garda un vif ressentiment contre le brouillon ambitieux qui l'avait compromis [*Ibid.*].

Ces événements frappaient surtout les Séquanes; leur puissance étant totalement déchue, leur clientèle se dispersa. La partie qui avait appartenu aux Édues, avant les guerres d'Arioviste, retourna, par crainte, sous le patronage de cette cité ; l'autre préféra se réunir aux Rèmes, peuple belge déjà florissant, dont le territoire aboutissait à la Marne [César, *B. G.*, 6, 12]. La formation de ce nouvel état prépondérant inspira aux Édues de la crainte et de la jalousie. Prétextant de leur respect pour la liberté des nations gauloises, les Romains n'opposèrent aucun obstacle au choix des anciens clients Séquanais [*Ibid.*] ; peut-être même y poussèrent-ils en secret ; car d'un côté leur politique voulait que la prépondérance ries Édues ne restât pas sans contrepoids ; et de l'autre ils étaient charmés de s'attacher par quelque bon office un peuple belge qui pouvait leur ouvrir l'entrée de la Belgique, comme ceux-ci leur avaient ouvert l'entrée de

**1** César, *bell. Gall.*, I. — *Epit.*, Tite-Live, c. IV. — Plutarque, *in César*, p. 717. — Dion Cassius,

XXXVIII. — Florus, III, c. 10. — Orose, VI, c. 7.

la Gaule centrale. La cité éduenne se sentit vivement blessée ; elle croyait avoir assez bien mérité de Rome, pour prétendre à ses faveurs sans partage.

Ces intrigues, cet accroissement subit des Rèmes, joints à la proximité des quartiers de Labienus,



alarmèrent aussi les peuples belges ; ils convoquèrent une assemblée générale où toutes les cités de la confédération furent sommées d'envoyer des députés ; toutes le firent, à l'exception de la cité rémoise<sup>1</sup>. Les Rèmes s'épuisèrent même en efforts pour entraîner dans leur défection les Suessions, leurs frères, qui vivaient sous les mêmes lois, sous le même gouvernement, sous les mêmes magistrats, et pour les détacher comme eux du reste des nations belgiques : mais les Suessions n'hésitèrent pas à rompre plutôt le lien sacré de leur alliance; tant la conduite des Romains causait d'inquiétude, tant celle des Rèmes inspirait d'indignation [César, B. G., 2, 3] ! Les Bellovakes, qui tenaient le premier rang par leur influence et leur nombre et qui pouvaient mettre cent mille hommes sur pied, en promirent soixante mille d'élite, si la guerre s'allumait, et demandèrent que le commandement suprême leur appartînt [*Ibid.*, 2, 4] ; mais il fut déferé d'un accord presque unanime aux Suessions à cause de leur chef Galba, qui jouissait d'un haut renom de sagesse et d'équité<sup>2</sup>. Les douze villes de ce peuple s'engagèrent à fournir cinquante mille hommes ; les Nerves, réputés les plus sauvages des Belges, en offrirent autant ; les Atrébates quinze mille ; les Ambiens dix mille ; les Morins vingt-cinq mille ; les Ménapes neuf mille ; les Calètes dix mille ; les Vélocasses et les Véromandues le même nombre ; les Aduatiques dix-neuf mille ; les Éburons, joints aux Condruses, Cérèses, Pémanes, peuples compris sous la dénomination collective de Germains cisrhénans, devaient en envoyer quarante mille : total deux cent quatre-vingt-dix mille hommes [César, B. G., 2, 4].

César, inquiet de ces nouvelles, leva et organisa dans la haute Italie, deux légions qu'il fit passer en

Gaule sous les ordres d'un de ses lieutenants : ce qui porta les forces romaines à soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes environ, y compris les troupes auxiliaires de la Narbonnaise, la cavalerie et l'infanterie légère numides, les archers crétois et les frondeurs des îles Baléares. Lui-même se rendit à son armée dès que les fourrages commencèrent à devenir abondants ; et, après avoir pourvu aux subsistances, il se mit en marche et arriva sur la frontière de la Belgique. Les Rèmes à son approche lui députèrent les deux personnages les plus éminents de leur cité, Iccius et Antebroge, avec ce message : qu'ils se mettaient eux et tous leurs biens à sa discrétion ; qu'ils étaient prêts à lui livrer des otages, à prendre ses ordres, à le recevoir dans leur places, à l'aider de vivres et de tout ce qui serait en leur pouvoir. Et pour faire valoir encore plus leur dévouement les Rèmes ajoutaient : que non contents de repousser les sollicitations des ennemis de Rome, ils avaient travaillé à en détacher les Suessions leurs alliés et leurs frères. Quoique unis à ce peuple par les liens les plus intimes, par la communauté de lois et de gouvernement, jamais, disaient-ils, nous n'avons pu le détourner de prendre les armes, tant est violente l'animosité des Belges contre le peuple romain ! [César, *B. G.*, 2, 3]

César interrogea avec détail les députés rémois sur ces nations, sur leur population, sur leurs contingents armés ; ceux-ci que les alliances politiques et les relations de famille avaient mis à même de connaître ce qui s'était passé

**1** César, *bell. Gall.*, II, c. 3. — Dion, XXXIX, p. 93. — Plutarque, *in César*, p. 717.

**2** César, *Bell. Gall.*, II, c. 4. — Suétone, dans la vie de l'empereur Galba (n. 3), prétend que ce nom signifiait, en langue gauloise, un homme très gras. —

Dion Cassius donne au chef suprême  
des Belges le nom d'*Adra* (XXXIX, p. 93).

dans l'assemblée et combien de troupes chaque peuple, s'était engagé à fournir, en donnèrent le dénombrement. César, les ayant encouragés par des paroles bienveillantes, exigea que leur sénat se rendît près de lui, et que les enfants des familles les plus distinguées lui fussent amenés en otages ; tout s'exécuta ponctuellement.

Cependant les Édues montraient fort peu d'empressement à seconder le proconsul dans cette guerre ; il en fit des reproches à Divitiac, qui ne le quittait point, et qui, toujours sous le charme de son enthousiasme pour César et pour les Romains les aidait de ses conseils et de son influence et aplanissait les voies à leurs armes. Il aiguillonna le zèle de ce fidèle ami ; lui recommanda fortement de se mettre à la tête de l'armée éduenne, et d'entrer, sans perdre un moment, sur le territoire des Bellovakes [*César, B. G.*, 2, 5]. Le druide éduen alla exposer à sa cité les volontés du proconsul, et les magistrats rassemblèrent une armée en toute hâte. Cependant César continuait sa marche. Bientôt il apprit par ses éclaireurs que les Belges, avec toutes leurs forces réunies, s'avançaient vers lui et n'étaient plus qu'à peu de distance. Il se hâta de passer la rivière d'Aisne située sur les confins de la cité rémoise, et de fortifier son camp sur l'autre bord. Cette position avait l'avantage de couvrir le pays d'où les Romains tiraient leurs subsistances ; de plus, la rivière protégeait un des côtés du camp. Comme elle avait un pont dans cet endroit, César y établit un poste retranché où il laissa Q. Titurius Sabinus avec six cohortes : le camp fut muni d'un fossé de dix-huit pieds de profondeur et d'une palissade de douze pieds de

haut [*Ibid.*].

A huit milles au nord du camp romain était une ville de Rèmes appelée Bibrax, ou plus correctement Bibracte ; les Belges, irrités contre ces traîtres, attaquèrent vivement la place qui eut peine à se défendre tout le jour. Suivant leur tactique, ils l'investirent d'abord entièrement, faisant pleuvoir sur les remparts une grêle de traits et de pierres jusqu'à ce qu'ils en eussent éloigné les assiégés ; alors ils formèrent la tortue pour garantir leurs têtes, s'approchèrent des portes et se mirent en devoir de démolir la muraille ; chaque fois que les assiégés reparaissaient sur les remparts, les traits et les pierres recommençaient à pleuvoir et les mêmes manœuvres se renouvelaient. Là nuit fit cesser l'attaque. Iccius, qui commandait dans Bibrax, trouva le moyen d'informer César de sa situation désespérée : *Je suis hors d'état de tenir, lui mandait-il, si demain je ne reçois pas du secours* [César, *B. G.*, 2, 6], *je suis contraint de rendre la ville*. César, dès le milieu de la nuit, fit partir sa cavalerie légère composée de Numides, ses archers crétois, et ses frondeurs baléares, leur donnant pour guides les envoyés d'Iccius ; le blocus était si mal gardé qu'ils pénétrèrent sans obstacle dans la place. Ce renfort ranima la confiance des assiégés et jeta le découragement parmi les assiégeons qui restèrent encore quelques jours autour de Bibrax, à dévaster la campagne, à brûler les villages et toutes les habitations qu'ils purent atteindre ; après quoi ils s'avancèrent jusqu'à dix milles des retranchements romains. César, par l'inspection des feux et de la fumée, estima que leur camp pouvait occuper huit milles d'étendue [César, *B. G.*, 2, 6-7].

César resta plusieurs jours retranché derrière ses palissades, hésitant à livrer bataille, à cause du

nombre des Belges et de la haute opinion qu'il avait de leur bravoure [*Ibid.*, 2, 8]. Mais après l'épreuve de quelques combats de cavalerie, il crut pouvoir tenter une affaire décisive et marqua un champ de bataille en avant de son camp. Le lieu était favorable aux manoeuvres de la tactique romaine. De la plaine où le camp était situé, le terrain s'élevait doucement et s'étendait autant qu'il fallait pour le développement des légions ; il s'abaissait aux deux flancs, et se relevait au centre par une éminence qui redescendait en pente douce vers la plaine opposée. D'un côté à l'autre de la colline, César fit tirer un retranchement de quatre cents pas ; aux deux extrémités il éleva des forts et y plaça les machines de guerre, afin de garantir ses flancs pendant la bataille; cela fait, il laissa dans le camp, pour servir de réserve, les deux légions de nouvelle levée et rangea les six autres en avant. Les troupes belges sortirent aussi de leurs quartiers et se formèrent en ligne dans la plaine [César, *B. G.*, 2, 8].

Un marais peu étendu séparait les deux armées, et chacune d'elles attendait que l'autre passât la première pour l'attaquer avec avantage durant cette manœuvre ; quelques escarmouches de cavalerie s'engagèrent pendant ce temps-là dans l'intervalle ; mais les Belges ne se décidant point à traverser, César regagne ses retranchements. Les Belges aussi changèrent de plan ; ils marchèrent droit à la rivière, en tournant le camp romain par un de ses flancs, et commencèrent à la passer à gué, dans le but de s'emparer du pont, de le couper, et de séparer par là les légions du pays d'où elles tiraient toutes leurs ressources. César, averti de ce mouvement par Titurius Sabinus qui gardait la rive gauche de l'Aisne, partit aussitôt avec toute sa cavalerie, les vélites numides, les Baléares et les archers crétois, franchit le pont et courut s'opposer

au passage de la rivière. Plusieurs bataillons de Belges étaient déjà arrivés sur l'autre bord, la cavalerie gallo-romaine les enveloppe et les taille en pièces. Ceux qui étaient occupés à traverser sont assaillis par les archers et les frondeurs ; ce combat dans le lit même du fleuve fut long et opiniâtre ; plusieurs fois les Gaulois furent repoussés, et plusieurs fois ils revinrent à la charge par-dessus les corps de leurs compagnons. Contraints enfin de battre en retraite, ils regagnèrent leur camp tout découragés. Ils commençaient à manquer de vivres ; et, dans ce même instant, la nouvelle leur arriva que l'armée éduenne, conduite par Divitiac, ravageait la frontière des Bellovakes. Ils tinrent donc conseil sur le parti qu'ils devaient prendre, et les Bellovakes ayant protesté que rien ne pouvait les empêcher d'aller défendre leurs foyers, on décida que chaque nation retournerait dans son pays, en s'engageant toutefois à marcher au secours de la première que les Romains viendraient attaquer chez elle. Il valait mieux, disait-on, attendre la guerre sur son propre territoire, où du moins les vivres ne manqueraient pas [César, *B. G.*, 2, 10].

En conséquence, dès la seconde veille de la nuit, ils sortirent du camp avec bruit et désordre, ne gardant aucun rang, n'obéissant à aucun chef; chacun ne songeant qu'à prendre les devants pour arriver plus tôt et plus sûrement chez soi : ce départ avait toutes les apparences d'une fuite. César en fut averti par ses vedettes ; craignant une embuscade, parce qu'il ignorait encore la cause de cette retraite précipitée, et qu'il ne connaissait pas bien les lieux [Dion, 39], il retint ses troupes dans les retranchements. Au point du jour, il lança en avant toute sa cavalerie ; qu'il fit soutenir par trois légions. Les Belges, atteints et poursuivis pendant plusieurs milles, perdirent

beaucoup de monde. Leur arrière-garde fit bonne contenance et soutint vaillamment le choc de l'ennemi ; mais les autres que ne pressait pas de même la nécessité de se défendre, qui d'ailleurs n'avaient aucun chef pour les contenir, eurent à peine entendu le cri des combattants qu'ils se débandèrent dans toutes les directions ; de sorte que les Romains, sans courir le moindre danger, continuèrent à tuer tant que dura le jour<sup>1</sup>.

Le lendemain, avant que les Belges se fussent remis de leur effroi, César leva le camp et se dirigea vers le pays des Suessions à marche forcée ; il arriva devant

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, II, c. 11. — Dion, XXXIX, p. 93.

la ville de Noviodunum<sup>1</sup>. Ayant appris qu'elle manquait de garnison, il essaya de l'emporter d'assaut ; il échoua dans cette tentative, à cause de la largeur du fossé et de la hauteur des murailles. Il fit donc fortifier son camp, préparer des claies, en un mot tout disposer pour un siège en règle. Pendant ce temps-là, ceux des habitants qui, après avoir pris part à la campagne des confédérés, avaient échappé à la déroute, entrèrent de nuit dans la ville. Dès que le jour parut les Romains firent avancer les mantelets, (c'était, comme on sait, des machines fabriquées

en bois et en osier et recouvertes de peau, à l'abri desquelles les assiégeants faisait jouer le bélier ou travaillaient à miner la muraille<sup>2</sup>) ; ils élevèrent la terrasse et dressèrent les tours. La grandeur et la promptitude de ces ouvrages tout nouveaux pour les Belges, les surprirent tellement qu'ils députèrent vers César et lui offrirent de capituler. Le général romain leur accorda la vie sauve, à la prière des Règles leurs

frères ; mais il exigea qu'ils livrassent leurs armes et les principaux personnages de la nation, y compris les deux fils du roi Galba [César, *B. G.*, 2, 12-13]. Après cela, il entra sur le territoire bellovake.

La principale place de cette nation se nommait Bratuspantium<sup>3</sup> ; une population immense s'y était réfugiée avec tous ses meubles. César y dirigea sa marche ; il n'en était plus qu'à cinq milles ; lorsqu'il vit approcher une troupe de vieillards tendant les mains, et criant qu'ils venaient se rendre, qu'ils ne voulaient pas porter les armes contre les Romains [César, *B. G.*, 2, 13]. César, s'étant avancé plus près de la place pour établir son camp, aperçut la multitude des femmes et des enfants qui lui tendaient aussi les bras du haut des murailles ; et le suppliaient par leurs gestes de ne les point traiter en ennemis. Une autre intercession toute-puissante auprès du général romain vint alors à leur secours. L'Éduen Divitiac qui, après la dispersion de l'armée confédérée, avait licencié ses troupes et était de retour dans le camp de César, se porta garant de la soumission des Bellovakes : *De tout temps, dit-il, les Édues et les Bellovakes ont été unis d'intérêts et d'amitié. Entraînés par des chefs qui leur répétaient que, sous l'alliance des Romains, les Édues étaient esclaves et réduits à souffrir toute sorte d'indignités et d'outrages, les Bellovakes se sont détachés de nous ; ils ont pris les armes contre vous. Maintenant, les auteurs de ces conseils perfides, voyant les calamités auxquelles leur pays est en proie, l'ont abandonné ; ils se sont sauvés dans l'île de Bretagne [Ibid., 2, 14]. Les Édues s'unissent aux Bellovakes pour implorer la douceur et la clémence de César ; que César les écoute ! ce sera porter au plus haut degré le crédit et la considération de la cité éduenne, dans toute la Belgique.*



César sans doute n'aurait point traité suivant toute la rigueur de la guerre une population qui mettait bas les armes, des femmes et des vieillards suppliants ; son intérêt même eût repoussé une telle barbarie. Cependant il parut ne céder qu'aux prières de Divitiac [*Ibid.*] ; et comme l'intercession des Rèmes avait sauvé Noviodunum, il voulut que les Édues pussent se vanter aussi d'avoir préservé de sa ruine une des plus importantes villes de la Belgique. Il consentit donc à recevoir les assiégés à composition, leur fit livrer six cents otages et leurs armes, et passa de là sur le territoire des Ambiens, qui n'essayèrent pas de lui résister. Il se trouva alors sur la frontière de la nation Nervienne [César, *B. G.*, 2, 14].

1 Aujourd'hui Noyon.

2 Veget., *de re milit.*, IV, c. 15. — Salluste, *Jugurtha*, 76.  
— Tite-Live, *passim*.

3 Aujourd'hui *Gratepenche* ou *Bratepense* à deux lieues de Breteuil. D'Anville, *Notice de la Gaule*,  
et *Géogr. anc.* t. X, p. 84.

L'opinion générale en Gaule désignait cette nation comme la plus redoutable de toute la Belgique. Amoureux de l'indépendance sauvage des Germains, les Nerves regardaient en mépris les autres tribus de leur race adoucies par le commerce et les arts ; ils reniaient cette fraternité et le nom gaulois, s'attribuant avec orgueil une origine germanique [Tacite, *Germ.*, 28]. Tout accès chez eux était interdit aux marchands étrangers ; ils rejetaient l'usage du vin et les autres délicatesses de la vie, comme des voluptés honteuses propres seulement à efféminer l'homme et à énerver soit courage. La soumission des Suessions, des Bellovakes, des Ambiens, les avait remplis de colère ; ils leur reprochaient d'avoir trahi

lâchement la vertu de leurs ancêtres et la liberté de la Gaule; ils protestaient que, quant à eux, ils n'écouteraient jamais une proposition de paix et que jamais César ne verrait le visage d'un député nervien [César, *B. G.*, 2, 15]. La nature de leur pays était d'ailleurs très favorable à une guerre défensive ; n'ayant point de cavalerie, et ne se souciant nullement d'en avoir, ils s'étaient étudiés à le rendre impraticable à la cavalerie ennemie. Ils entaillaient et courbaient de jeunes arbres, dont les branches, prenant une direction horizontale et s'entrelaçant avec des ronces et des épines, formaient une large haie impénétrable même à la vue [*Ibid.*, 2, 17]. Ces espèces de murailles coupaient le pays en tout sens, empêchaient l'abord de la cavalerie et arrêtaient à chaque pas les troupes de pied. Depuis quelques jours les Nerves avaient pris, contre l'attaque des Romains, toutes les précautions d'usage. Après avoir déposé les femmes, et ceux que leur âge mettait hors d'état de combattre, dans un lieu sûr, dont l'approche était protégée par des marais, sous la conduite d'un chef nommé Boduognat<sup>1</sup>, ils attendaient l'ennemi près la rive droite de la Sambre. Les Véromandes et les Atrébates s'étaient déjà réunis à eux ; les Aduatiques étaient en marche pour les joindre, mais ils n'en eurent pas le temps.

Il y avait déjà trois jours que César faisait route. à travers les embarras du pays, lorsqu'il apprit de quelques prisonniers que l'armée nervienne, campée au bord de la Sambre, n'était plus qu'à dix milles de lui. D'après ce rapport, il envoya devant les éclaireurs avec des centurions choisir et marquer un camp ; ceux-ci désignèrent une colline voisine de la Sambre, dont le sommet descendait par une pente réglée jusqu'au lit du fleuve. Un grand nombre de Gaulois, Galls et Belges,

suivaient l'armée romaine, la plupart par curiosité, d'autres pour faire preuve de zèle, plusieurs pour lui nuire et l'espionner. Quelques-uns de ces derniers passèrent de nuit au camp nervien : ils informèrent Boduognat de l'approche de César et de l'ordre dans lequel marchaient les légions, séparées les unes des autres par un long intervalle, et suivies chacune de ses équipages ; lui conseillant d'attaquer la première au moment où elle arriverait sur l'emplacement de son camp. **Tout embarrassée de ses bagages et éloignée du reste de l'armée, disaient-ils, cette légion n'opposera aucune résistance. Celle-ci détruite, on aura bon marché des autres** [César, *B. G.*, 2, 17]. Ce projet d'attaque était favorisé par la nature du terrain, et Boduognat ne négligea pas l'avis qu'on lui donnait.

Au pied de la colline choisie par les Romains pour l'assiette de leur camp, coulait la Sambre, et au-delà, sur la rive droite, s'élevait une autre colline de même déclivité que la première, nue à la base, assez boisée à la cime pour que la vue ne pût y pénétrer. Les troupes nerviennes se tinrent cachées derrière ce rideau de bois ; quelques postes de cavalerie atrébate et véromandoise se montrèrent seulement le long de la rivière, qui était profonde d'environ trois pieds [*Ibid.*, 2, 18].

**1 Buddig-nat**, fils de la victoire.

L'avant-garde romaine ne tarda pas à paraître mais l'ordre de marche n'était plus celui que les Belges avaient dépeint à Boduognat et sur lequel celui-ci comptait. Vu la proximité de l'ennemi, César avait réuni six légions sans équipages ; venaient ensuite les bagages de toute l'armée, escortés par deux légions qui formaient l'arrière-garde. La cavalerie légère, soutenue des frondeurs et des archers,

précédait les légions et battait le pays. Cette avant-garde, ayant aperçu les postes de cavalerie qui gardaient la rive droite de la Sambre, passa la rivière et engagea le combat avec les cavaliers belges, qui tour à tour se repliaient dans le bois et revenaient à la charge, sans que les Romains osassent les poursuivre au-delà de l'espace découvert. Pendant ce temps, les six légions arrivèrent sur la colline, et s'étant partagé le travail commencèrent à retrancher le camp [César, *B. G.*, 2, 19].

Dès que les Belges aperçurent la tête des équipages (c'était le signal dont ils étaient convenus pour attaquer), ils sortirent brusquement du bois, et dans le même ordre de bataille qu'ils y avaient formé, les Atrébates à la droite, les Véromandues au centre, et les Nerves à la gauche, ils se précipitèrent avec une incroyable rapidité vers la Sambre. La cavalerie romaine se trouvait sur leur passage, elle fut culbutée et repoussée de côté. En un moment, on les vit sortir du bois, traverser l'eau en combattant, gravir la montagne, et assaillir les travailleurs ; en un moment, la mêlée fut générale. Dans cette attaque inopinée et si chaude, les Romains n'eurent le temps ni de déployer les étendards, ni de prendre leurs casques, ni d'ôter l'enveloppe de leurs boucliers. Les légions, séparées par ces haies épaisses qui coupaient le terrain, ne se voyaient pas l'une l'autre ; elles ne pouvaient observer ni règles de tactique, ni unité dans leurs manœuvres [César, *B. G.*, 2, 19-22].

Les Atrébates, qui formaient l'aile droite des Belges, attaquèrent la neuvième et la dixième légion. Quoique tout haletants de leur course, ils s'avancèrent avec vigueur et tout en se battant, jusqu'à la Crète du coteau. Arrêtés enfin et

repoussés à coups de javelots, criblés de blessures, ils furent culbutés de l'autre côté de la Sambre; et beaucoup périrent en s'efforçant de traverser le fleuve. Les Romains l'ayant eux-mêmes franchi, les Atrébates firent volte-face, et rétablirent le combat. Au centre, la onzième et la huitième légion, favorisées égaïement par la pente du coteau, firent reculer les Véromandues ; mais ceux-ci, adossés à la rivière, disputèrent le terrain avec opiniâtreté. Les Nerves, qui tenaient l'aile gauche, se dirigèrent en phalange serrée sur l'aile droite romaine ; composée de la douzième et de la septième légion ; puis, par une évolution subite, ils tournèrent le flanc de l'ennemi, et les uns l'attaquèrent à revers, tandis que les autres gravissaient la cime du coteau pour s'emparer du camp<sup>1</sup>.

En ce moment, la cavalerie romaine et l'infanterie légère, qui avaient été rompues du premier choc des Belges et qui pour lors revenaient au camp par un long détour, rencontrèrent face à face la division nervienne sur le sommet de la colline, et s'enfuirent derechef dans une autre direction. Il en fut de même des valets de l'armée, qui ayant vu la retraite des Atrébates et les deux légions passer la Sambre, commençaient à descendre pour piller. Lorsqu'en tournant la tête ils aperçurent l'ennemi au-dessus d'eux, ils se sauvèrent précipitamment, criant que le camp était pris. On entendait en même temps les voix des conducteurs de bagages que la frayeur entraînait de côté et d'autre. Des cavaliers que la cité trévire, par peur, avait envoyés à César comme auxiliaires, voyant le camp rempli de troupes nerviennes, les légions pressées et presque

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, II, c. 23. — Dion, XXXIX, p. 94.

enveloppées, les valets, la cavalerie, les frondeurs, les Numides dispersés et fuyant de toutes parts, crurent la bataille désespérée, et reprirent aussitôt la route de leur pays, publiant avec joie que les Romains étaient défaits, et leur camp, tout leur bagage au pouvoir des Belges [César, *B. G.*, 2, 24].

Peu s'en fallut que la nouvelle ne fût vraie. Lorsque César passa de son aile gauche à sa droite, il la trouva dans le plus grand danger. Les enseignes de la douzième légion avaient été réunies dans un même endroit, et les soldats entassés à l'entour se gênaient l'un l'autre pour combattre. Tous les centurions de la quatrième cohorte étaient tués, le porte-enseigne mort, l'enseigne prise, presque tous les centurions des autres cohortes tués ou grièvement blessés. Le découragement et le désespoir régnaient parmi les soldats. Un grand nombre dans les derniers rangs désertaient leur poste pour se mettre à l'abri des traits. Cependant les troupes nerviennes continuaient d'arriver du bas de la montagne et de presser le centre, tandis qu'elles tournaient les flancs. Partout les Romains trouvaient l'ennemi en face ; des secours nulle part. César sentit que tout était perdu sans un effort de courage extraordinaire. Comme il n'avait pas de bouclier, il arrache le sien à un soldat du dernier rang, se fait jour au front de la bataille, appelle les centurions par leur nom, encourage les légionnaires, fait porter les enseignes en avant, ordonne d'ouvrir les files afin qu'on puisse se servir de l'épée, commande l'attaque et donne lui-même l'exemple<sup>1</sup>. Sa présence rendit l'espoir au soldat. Chacun cherchait à faire quelque grand effort sous les yeux de son général ; et l'impétuosité des Belges fut un peu ralentie. César, voyant que la septième légion, placée à côté de la douzième, était pressée non moins vivement

qu'elle, fit passer aux centurions l'ordre de rapprocher peu à peu les deux légions, en les adossant l'une à l'autre. Cette manœuvre, qui les couvrait réciproquement, les délivra de l'inquiétude d'être cernées et prises à dos. La confiance revint, et le combat commença à se rétablir [César, *B. G.*, 2, 26].

L'infériorité était grande encore du côté des Romains ; mais ils avaient gagné du temps, et pour eux c'était tout. Déjà du haut de la colline, ils apercevaient les deux légions d'arrière-garde, qui servaient d'escorte aux équipages, accourir au pas de course, attirées par le cri des combattants. Bien plus, le lieutenant T. Labienus, qui, à la tête de l'aile gauche romaine, avait repoussé les Atrébates au-delà de la Sambre, qui les avait battus une seconde fois et s'était emparé du camp des Belges, voyant du haut de la colline opposée ce qui se passait au camp romain, détacha la dixième légion pour aller au secours de César. Cette légion, ayant appris des valets et des cavaliers fugitifs dans quel péril se trouvaient l'aile droite et le proconsul, accourut en toute diligence<sup>2</sup>.

L'arrivée de ces troupes fraîches changea complètement la situation des choses; les vaincus prirent l'offensive, et ce fut aux vainqueurs à se défendre. Les Romains regagnèrent toutes leurs forces avec un redoublement de courage ; en voyant les blessés, les moribonds même se soulever de terre, appuyés sur leurs boucliers, et combattre. De tous côtés à la fois, les troupes nerviennes furent assaillies. Les cavaliers romains, pour effacer la honte de leur fuite, se portaient avec fureur partout où ils pouvaient devancer les légions ; il n'était pas jusqu'aux valets qui ramassaient des armes et même se jetaient désarmés sur les points où ils

remarquaient du désordre [César, *B. G.*, 2, 27].

**1** César, *Bell. Gall.*, II, c. 25. — Florus, III, c. 10. — Plutarque, in *César*, p. 718. — Appien, *Bell. Gall.*, p. 754.

**2** César, *Bell. Gall.*, II, c. 26. — Plutarque, *l. c.* — Appien, *ibid.*

Mais les Belges ne reculèrent point ; ils ne mirent point bas les armes. Lorsqu'un soldat de leurs premiers rangs tombait, un autre prenait sa place et combattait sur son corps; les derniers qui restèrent debout lamaient encore leurs traits et renvoyaient aux Romains leurs propres javelots, du haut d'un monceau de cadavres. **De tels hommes**, écrivait César en traçant le tableau de cette journée, l'une des plus périlleuses de toute sa vie ; **de tels hommes avaient pu entreprendre sans témérité de franchir un large fleuve, de gravir des bords escarpés, d'attaquer dans un lieu défavorable : la grandeur de leur courage aplanissait pour eux tant de difficultés****1.**

La nation nervienne n'était pas vaincue, elle était anéantie. Les vieillards et les femmes qui avaient été déposés dans une retraite fortifiée, au milieu d'un marais, à la nouvelle de ce désastre, envoyèrent des députés vers César, déclarant qu'ils faisaient leur soumission. Pour émouvoir sa pitié, ils récapitulaient les pertes douloureuses dont sa victoire les avait frappés. **De six cents sénateurs**, disaient-ils, **trois seulement nous restent ; et de soixante mille combattants, à peine en est-il échappé cinq cents****2.** César, voulant montrer sa douceur envers les vaincus suppliants, pourvut à la conservation de ces faibles débris d'un grand peuple, leur rendit leurs champs et leurs villes, et défendit à leurs voisins de les inquiéter en quoi que



ce fût [César, *B. G.*, 2, 28].

De tous les peuples de la confédération Belgique, les Aduatikes seuls avaient encore les armes à la main. Ce peuple tirait son origine de ces Kimris qui, après avoir ravagé la Gaule et l'Espagne, allèrent tomber, en Italie, sous l'épée de Marius. Ce n'était alors, comme on se le rappelle, qu'un détachement de six mille hommes laissé par l'armée kimro-teutone dans la forteresse d'Aduat, à la garde du butin commun<sup>3</sup>. Après la défaite de leurs frères, ces Kimris s'étaient maintenus en Gaule, d'abord contre la volonté, ensuite du consentement des Belges [V. p. 2, c. 3] ; ils y avaient fait des alliances et s'étaient accrus successivement de six mille à soixante mille âmes ; leur force militaire montait à dix-neuf mille guerriers.

Au moment où César pénétra sur le territoire nervien, les Aduatikes étaient en marche pour se réunir à l'armée confédérée de la Sambre. Ayant appris en route le mauvais succès de la bataille, ils revinrent précipitamment sur leurs pas, firent évacuer leurs villes et leurs bourgades, et se renfermèrent avec toutes leurs familles et toutes leurs richesses dans leur forteresse d'Aduat, où ils attendirent l'ennemi. Les récits qui précèdent ont déjà fait connaître au lecteur ce lieu renommé dans toute la Gaule.

La nature semblait avoir tout combiné à plaire pour en faire une retraite de peuples sauvages. C'était un large emplacement plane entouré d'une circonférence de rochers élevés et roides, entièrement inaccessibles; il ne communiquait au dehors que par une ouverture grande de deux cents pieds et inclinée en pente douce. Un double rempart, fait de main d'homme, en défendait le

passage ; l'un composé d'énormes quartiers de roc ; l'autre de pieux et de poutres aiguës. Avec les seuls moyens militaires des Gaulois, une telle forteresse ne pouvait être réduite que par famine [César, *B. G.*, 2, 29].

**1** César, *Bell. Gall.*, II, c. 27. — Tite-Live, *Epitom.* CIV. — Plutarque, *in César*, p. 718. — Florus, III,

c. 10. — Appien, *Bell. Gall.*, p. 754. — Paul Orose, VI, c. 7.

**2** César, *Bell. Gall.*, II, c. 28. — Tite-Live dit que, de quatre cents sénateurs, il en resta trois, et de soixante mille guerriers, trois cents (*Epitom.* c. IV). — Plutarque ne compte non plus que quatre cents sénateurs (*César*, p. 718).

**3** César, *Bell. Gall.*, II, c. 29. — Dion, XXXIX, p. 94.

César vint camper vis-à-vis l'entrée d'Aduat ; et les assiégés le harcelèrent par de fréquentes sorties et par des combats de détail journaliers, souvent à leur avantage. Mais bientôt un cordon de forts et un mur en circonvallation de douze pieds de haut et de quinze milles de tour, les emprisonnèrent dans la place. Ils considéraient avec une muette curiosité ces ouvrages tout nouveaux pour eux, ces terrasses, ces mantelets, ces machines de formes variées ; mais quand ils virent construire dans le lointain la tour qui devait servir, à escalader leur muraille, ils commencèrent à railler les assiégeants. Ils leur demandaient, du haut du rempart, ce qu'ils voulaient faire de cette grande machine ; avec quels bras ils comptaient la remuer. **Ce ne sont pas des nains tels que vous**, disaient-ils, **qui la pousseront jusqu'ici !** En effet, la petite taille des Romains était pour eux, comme pour tous les Gaulois, un objet de risée [*Ibid.*, 2, 30 – **Dion**, 39]. Cependant sitôt qu'ils aperçurent cette masse se mettre en mouvement et s'avancer, frappés de ce

spectacle, comme d'un prodige, ils envoyèrent à César des députés, chargés de lui adresser ces paroles : C'est avec l'assistance particulière des dieux, nous n'en doutons plus, que les Romains font la guerre : comment, sans leur aide, pourraient-ils ébranler ces énormes machines et les approcher si rapidement des murs, pour combattre de près ? Nous remettons donc entre vos mains nos personnes et nos biens. Si César, dont on nous a fait connaître la douceur, a résolu de nous laisser la vie, qu'il ne nous enlève pas nos armes ; c'est la seule faveur que nous implorions. Tous nos voisins sont des ennemis jaloux de notre bravoure ; désarmés, nous serions anéantis par eux. Nous aimons mieux, si nous sommes réduits à cette alternative, tout souffrir de la domination romaine, que d'être torturés et mis à mort par nos inférieurs et nos tributaires [César, *B. G.*, 2, 31].

César leur répondit : que, plutôt par habitude que par égard, il leur conserverait le rang et la qualité de nation, pourvu qu'ils se rendissent avant que le bélier eût touché leurs murs ; mais qu'il n'y avait point de capitulation, à moins de livrer leurs armes. Qu'au reste, il ferait pour eux ce qu'il avait fait pour les Nerves, qu'il défendrait à leurs voisins de rien entreprendre contre un peuple mis par sa reddition sous la sauvegarde de Rome. Cette réponse ayant été portée dans la ville, les assiégés crièrent du haut de la muraille qu'ils acceptaient les conditions ; puis ils jetèrent dans la tranchée une si grande quantité d'armes, qu'elles égalaient presque la hauteur des fortifications [*Ibid.*, 2, 32]. Les portes alors s'ouvrirent et, pendant le reste de la journée, tout présenta aux Romains l'aspect de la soumission la plus paisible.

Mais le danger veillait en silence et les environnait

de toutes parts. Malgré l'immense quantité d'armes livrée par les Aduatikes, ils en avaient caché encore environ un tiers : tout en paraissant s'abandonner à la discrétion de son ennemi, ce peuple indompté ne cherchait qu'une occasion de s'en délivrer plus sûrement. Cette occasion, ils crurent l'avoir trouvée lorsque César, à l'approche de la nuit, évacua la place et fit rentrer ses troupes dans son camp. Ils saisirent alors les armes qu'ils avaient mises en réserve, ou ils se fabriquèrent à la hâte, dans l'espace de peu d'heures, des boucliers d'écorce et d'osier tressé, recouverts de peaux ; ils espéraient que les Romains, confiants en leur soumission, se relâcheraient de la vigilance habituelle ; que les postes seraient mal gardés, et les retranchements déserts ; en effet, à la troisième veille, sortant en masse de la place, ils assaillirent les lignes ennemies par l'endroit qui leur paraissait le plus accessible. Leur attente fut trompée ; ils trouvèrent leur ennemi éveillé et sur ses gardes. Les avant-postes donnèrent l'alarme par des signaux de feu, et les légions accoururent de tous les forts voisins l'action fut vive ; les Aduatikes firent tout ce qu'on pouvait attendre d'hommes intrépides qui n'avaient de salut que dans le succès ; mais ils combattaient dans un lieu trop désavantageux. Accablés par les traits lancés du haut du retranchement et des tours, quatre mille restèrent sur la place ; le reste fut repoussé dans la ville. Le lendemain César fit rompre les portes à coups de hache et entra sans résistance. Les habitants expièrent cruellement leur manque de foi envers le vainqueur ; tous furent vendus sous la lance, corps et biens. On sut des adjudicataires que cinquante-trois mille têtes avaient été mises à l'encan<sup>1</sup>.

Tandis que ces événements se passaient dans le

nord, la septième légion envoyée en expédition par César, après la défaite des Nerves, parcourait la côte de l'océan entre l'embouchure de la Seine et celle de la Loire. P. Crassus, qui la commandait, ne rencontrant ni armée sur pied, ni résistance dans les villes, écrivit à César que l'Armorique était soumise au peuple romain [César, *B. G.*, 2, 34].

Cependant l'hiver commençait, et César voulait donner du repos à son armée ; il lui tardait d'ailleurs de se rendre lui-même en Italie afin d'y jouir de sa gloire et d'y surveiller ses intérêts. Il fixa donc à ses troupes des quartiers d'hiver. La cavalerie alla dans le nord chez les Belges-Trévires, comme pour les braver et démentir par sa présence les nouvelles défavorables que ces auxiliaires s'étaient trop hâtés de répandre. Sept légions furent distribuées sur la rive droite de la Loire, chez les Carnutes, les Turons et les Andes, dans le but de surveiller l'Armorique, que César, avec raison, ne croyait pas encore soumise. Une autre (la douzième), commandée par le lieutenant Servius Galba, alla hiverner parmi les tribus Pennines, dans la contrée qu'habitaient les Nantuates, les Vérages et les Sédunes, entre la crête des Alpes et le Rhône. A mesure qu'elles arrivaient dans leurs quartiers, ces divisions contraignaient les habitants du pays et les nations voisines à leur livrer des otages et des vivres. Quant à César, il retourna promptement en Italie [*Ibid.*, 2, 35].

La mission de Galba [56 av. J.-C.] dans les vallées supérieures des Alpes avait pour objet d'y frayer une route sûre au commerce, attendu que les marchands italiens ne les traversaient qu'avec beaucoup de risque et en payant des droits onéreux. Après quelques combats favorables et la prise de

plusieurs forts, Galba ayant reçu des otages et conclu la paix, laissa deux cohortes en cantonnement chez les Nantuates, et lui-même avec le reste de sa légion se cantonna dans un bourg des Véragres, nommé Octodurus [Martigny, en Valais]. Ce bourg, situé au milieu d'un vallon peu ouvert et complètement environné de hautes montagnes, était traversé par une rivière qui le divisait en deux parties ; dans l'une, Galba logea sa troupe et se fortifia d'un rempart et d'un fossé à la manière romaine; il laissa l'autre aux Gaulois [César, *B. G.*, 3, 1].

Plusieurs jours de l'hivernage s'étaient passés à faire venir des grains et des vivres, lorsque tout à coup les éclaireurs romains remarquèrent que la partie du bourg laissée aux Gaulois avait été évacuée pendant la nuit, et qu'une forte armée de Véragres et de Sédunes occupait les montagnes voisines du camp. Plusieurs motifs avaient poussé les Gaulois à recommencer brusquement la guerre ; d'abord ils savaient que la légion de Galba n'était plus au complet ; ensuite ils ne supportaient pas de se voir enlever leurs enfants à titre d'otages ; et ils étaient convaincus que les Romains, sous prétexte de rendre les communications plus faciles, voulaient s'emparer des hautes Alpes à perpétuité, et réunir ce pays à la Province dont il était limitrophe [*Ibid.*, 3, 2]. A la nouvelle de ce

**1** César, *Bell. Gall.*, II, c. 33. — Dion, XXXIX, p. 94.

danger inattendu, Galba se hâta de convoquer le conseil des officiers, et là les avis furent partagés ; quelques uns voulaient abandonner les bagages et faire une trouée pour gagner la frontière de la Province ; mais le plus grand nombre opina qu'il fallait réserver ce parti pour la dernière extrémité,

tenter la chance des événements et défendre le camp [*Ibid.*, 3, 3].

Le conseil était à peine fini, les postes à peine assignés, que les montagnards descendirent de tous côtés avec une pluie de pierres et de *gais* [César, *B. G.*, 3, 4], et investirent les retranchements pour en faire l'escalade. Les Romains firent d'abord une vigoureuse résistance. Lancés du haut du rempart, tous leurs traits portaient coup ; mais comme les assaillants se relayaient l'un l'autre et opposaient toujours à l'ennemi des troupes fraîches, celui-ci se trouva enfin épuisé, les forces et même les traits commencèrent à lui manquer. Cependant le combat durait depuis six heures; et déjà les Gaulois pressaient l'assaut ; déjà ils coupaient les palissades et comblaient le fossé ; Galba, sentant bien qu'une sortie générale était sa dernière ressource et son unique moyen de salut, fait prévenir ses soldats qu'ils aient à suspendre un moment l'action pour reprendre haleine, puis à sortir du camp au pas de charge et à ne plus attendre leur sûreté que de leur épée [César, *B. G.*, 3, 4-5]. Le signal est donné, et la sortie s'exécute à la fois par toutes les portes. Mais les assiégeants surpris et troublés n'ayant le temps ni de se reconnaître ni de se rallier, la fortune changea brusquement pour eux ; ils sont de toutes parts enveloppés et massacrés. Des trente mille hommes qui s'étaient réunis à l'attaque du camp, un tiers, dit-on, périt ; le reste fut poursuivi par le vainqueur jusque sur les montagnes. Après cette victoire, Galba rentra dans ses retranchements, où il passa la nuit ; mais dès le lendemain, il se mit en marche pour gagner la Province. Il brûla d'abord toutes les habitations d'Octodurus ; puis sans obstacle ni retard de la part des montagnards, il ramena sa légion chez les Nantuates, et de là chez les

Allobroges, où il hiverna<sup>1</sup>.

Les cantonnements romains n'étaient guère plus tranquilles à l'occident qu'à l'orient de la Gaule. Soit qu'il y eût réellement disette de blé dans l'Armorike, soit que les habitants refusassent de le livrer, les sept légions distribuées entre la Loire et l'Océan manquaient de vivres. Des préfets et des tribuns militaires parcouraient le pays de tous côtés et passaient de ville en ville, pressant les envois de provisions, et prodiguant tour à tour les exhortations et les menaces. Pour ces motifs, P. Crassus, qui commandait la septième légion sur le territoire andégave, avait délégué T. Terrasidius, chez les Unelles ; M. Trébius Gallus, chez les Curiosolites ; Q. Vélianius avec T. Silius, chez les Vénètes. Mais ces derniers, bien loin d'obéir aux injonctions des commissaires romains, crurent, en s'emparant d'eux, avoir trouvé un moyen infaillible de recouvrer leurs otages ; ils mettent donc aux fers Silius et Vélianius. Cet exemple est imité par les peuples voisins : de tout côté, on fait main basse sur les préfets et les tribuns des légions. Plusieurs cités armorikes s'envoient alors des députés ; elles s'engagent, par l'entremise de leurs magistrats, à n'agir que d'un commun accord et à courir la même fortune ; elles sollicitent les autres états de se rallier à elles et de préférer à l'esclavage de Rome cette liberté qu'ils ont reçue de leurs ancêtres. Bientôt une ligue commune pour la délivrance du territoire embrassa toutes les nations maritimes ou voisines de la côte, depuis la Seine jusqu'à la Loire. Les confédérés envoyèrent des ambassadeurs dans l'île de Bretagne pour demander du secours, et obtinrent quelques troupes auxiliaires. Ils adressèrent aussi à

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, III, c. 6. — Dion, XXXIX, p. 94-95. —



Crassus un message conçu en ces termes : Si tu veux recouvrer tes compagnons, rends-nous nos otages.

Ces nouvelles parvinrent bientôt à César par les rapports de ses lieutenants ; sans délai il fit partir ses instructions, qu'il devait suivre de près. Il recommandait d'enlever tous les navires gaulois qui se trouvaient à portée ; de construire des galères sur la Loire, de faire une levée de rameurs dans la province, de rassembler sur les lieux des matelots et des pilotes. En outre, comme il connaissait le caractère des Gaulois fier, indépendant et aisément inflammable, craignant que l'insurrection ne gagnât toute l'Armorike et ne s'étendît même au-delà, il ordonnait à Crassus de se porter avec douze cohortes et une nombreuse cavalerie entre la Loire et la Garonne, pour contenir le pays, et d'entrer en Aquitaine, s'il en était besoin ; à Labienus de conduire la majeure partie de la cavalerie sur le territoire des Trévires, que leur désertion à la bataille de la Sambre avait rendus très suspects aux Romains, de visiter l'une après l'autre les cités voisines, en un mot de surveiller la Belgique ; à Q. Titurius Sabinus de marcher à la tête de trois légions contre les Curiosolites, les Unelles, et les Lexoves. Il confiait à D. Brutus le commandement de la flotte. Lui-même se réservait l'élite des troupes de terre et la guerre contre les Vénètes, qu'il regardait à bon droit comme l'âme du mouvement et la nation la plus redoutable de ces parages. A peine arrivé en Gaule, il prit avec son armée la route de leur territoire, ordonnant à la flotte de faire voile dans la même direction et de venir le rejoindre à la côte.

Sur la presqu'île sauvage qui bornait la Gaule à l'occident, un envahisseur étranger n'avait pas à combattre que les hommes, il lui fallait aussi lutter contre les éléments. Le territoire vénète était sillonné en tout sens de vastes et profonds marais produits par les inondations de la mer ; or, à l'approche de l'ennemi, toutes les routes étaient coupées, toutes les chaussées rompues, toutes les subsistances transportées de la campagne dans les villes fortifiées ; et la situation de ces villes en rendait le siège sinon impossible, au moins d'une difficulté extrême. La plupart étaient bâties sur des langues de terre ou des promontoires que le reflux recouvrait régulièrement deux fois dans les vingt-quatre heures ; elles formaient alors de véritables îles, inabordables aux piétons, et dangereuses aux navires parce que le reflux, en se retirant, les laissait engagés, dans les bas-fonds et les sables. Lorsqu'à force de peines et de patience, l'assiégeant parvenait à construire, sur ce fond mobile, une digue qui retînt les eaux et lui permît d'attaquer les murs de près, ce n'était rien encore ; il pouvait tout au plus rester maître de la place ; les habitants lui échappaient. Sitôt qu'ils commençaient à désespérer de la fortune, leur flotte s'approchait ; ils s'embarquaient avec toutes leurs richesses, et fuyaient dans une autre ville, que l'ennemi devait encore assiéger de la même manière [César, *B. G.*, 3, 12]. Les Romains perdirent ainsi beaucoup de temps et de monde ; ils détruisirent plusieurs de ces forteresses, mais le peuple vénète subsistait toujours, non moins nombreux, non moins fort qu'auparavant. César, découragé par tant de fatigues superflues, se résigna enfin à suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée de sa flotte [*Ibid.*, 3, 14].

Elle se fit longtemps attendre. Pendant presque tout

l'été des tempêtes violentes l'empêchèrent de mettre à la voile ; ensuite elle ne s'aventurait qu'avec la plus grande circonspection sur ce vaste Océan presque sans ports et toujours battu par de hautes marées [*Ibid.*, 3, 12], ayant à redouter à la fois son inexpérience de la mer et son ignorance des côtes. Enfin elle parut au large. Dès que les Vénètes l'aperçurent, ils sortirent environ deux cent vingt navires bien équipés et bien armés; et vinrent se mettre en ligne, devant la flotte romaine. Brutus, qui la commandait hésita et sur le parti qu'il devait prendre, et sur la manière dont il devait combattre [*Ibid.*, 3, 14].

En effet les vaisseaux des Vénètes étaient bien mieux disposés que les siens pour manoeuvrer dans ces mers. la carène en était presque plate, ce qui leur permettait de braver les bas-fonds et le reflux ; leur proue et leur poupe; très élevées, se trouvaient également propres à résister aux vagues et aux tempêtes. Tous les bordages étaient renforcés en chêne, pour soutenir le choc et l'avarie du flot ; les bancs étaient construits avec des poutres d'un pied d'équarrissage, rattachées par des chevilles de fer de la grosseur du pouce. Au lieu de câbles c'étaient des chaînes de fer qui retenaient les ancres. Les voiles étaient de peau préparée et amincie, soit faute de lin, soit ignorance de l'art de tisser, soit plutôt que les Vénètes crussent trop difficile de gouverner avec toute autre voilure, des bâtiments si chargés et devant soutenir des vents si pesants, si violents et le choc d'une mer si orageuse. La seule supériorité des vaisseaux romains, était dans l'agilité de leurs rameurs : mais l'éperon qui faisait leur principale force dans le combat était de nul effet contre ces masses solides. Elles avaient de plus, par leur construction élevée, l'avantage d'être à l'abri des traits ; et la même raison rendait plus

difficile de les saisir et de les arrêter par des crampons. Enfin quand elles étaient surprises par un vent violent, elles soutenaient sans peine la tourmente, s'arrêtaient sans crainte sur les laisses de la basse mer, et au moment du reflux ne redoutaient ni les brisants, ni les rochers, dangers que les navires romains n'osaient braver [César, *B. G.*, 3, 13].

Cependant le signal du combat fut donné et les flottes se mêlèrent [56 av. J.-C.]. Une égale ardeur, un égal aiguillon de patriotisme ou de gloire animait les deux partis ; car les Gaulois pouvaient voir dans le lointain leurs femmes, leurs enfants, leurs pères qui leur tendaient les bras du haut des murailles de leur ville; et les Romains combattaient sous les yeux de César et des légions qui couvraient les dunes du rivage, d'où l'œil plongeait sur toute cette mer. Les Romains attaquèrent d'abord avec l'éperon ; mais ils ne tardèrent pas à y renoncer. Ils avaient établi sur leurs navires des tours du haut desquelles ils lançaient des projectiles de toute espèce ; mais ces tours pouvaient à peine atteindre la poupe des vaisseaux vénètes ; leurs traits étaient presque tous perdus ; tandis que ceux de l'ennemi frappaient sûrement et mortellement. Une seule invention leur fut d'un grand secours. Ils avaient fabriqué des faux bien affilées, fixées à des longues perches et assez semblables à celles qu'on employait dans les sièges<sup>1</sup> ; les soldats romains engageaient ces faux dans les cordages qui attachaient au mât les vergues des vaisseaux gaulois. Le navire ainsi saisi et accroché, ils forçaient de rames ; les cordages cédant au tranchant du fer, la vergue tombait ; alors le navire qui n'avait de défense que par sa voile et sa mâture, perdait d'un seul coup tout moyen de résistance et d'action ; et l'affaire se trouvait réduite à un

combat de pied ferme, où le légionnaire prenait aisément le dessus<sup>2</sup>.

A mesure qu'un vaisseau gaulois se trouvait ainsi dépouillé de ses agrès, il était entouré par deux ou trois galères ennemies, et les légionnaires romains se précipitaient à l'abordage. Un assez grand nombre ayant été pris par cette manœuvre, et les Armoriques ne voyant aucun moyen de s'en garantir, ils résolurent de rentrer au port. Mais la fortune même sembla prendre à tâche de

<sup>1</sup> Veget., IV, c. 14 ; V, c. 15. — Tite-Live, XXXVIII, c. 49.

<sup>2</sup> César, *Bell. Gall.*, III, c. 14. — Strabon, IV, p. 195. — Dion, XXXIX, p. 110. — Orose, VI, c. 8.

compléter leur défaite. Déjà leurs vaisseaux avaient tourné la poupe, pour prendre le vent arrière, lorsque tout à coup il survint un calme plat qui les rendit immobiles ; les Romains purent alors les aborder successivement; presque tous furent enlevés, ou brûlés ou coulés bas<sup>1</sup> ; quelques-uns seulement, quand la nuit fut survenue, parvinrent à gagner la terre. Il y eut peu de prisonniers ; une partie des équipages se jeta dans la mer pour échapper à la servitude ou à l'épée de l'ennemi [Dion, 39]. Le combat avait duré depuis la quatrième heure<sup>2</sup> jusqu'au coucher du soleil<sup>3</sup>.

Cette bataille termina la guerre des Vénètes et des états maritimes de l'ouest ; car toute la jeunesse, toute l'élite des épatations armoricaines avait péri avec la flotte. Ceux qui survivaient, sans navires, sans moyens de défense, ne pouvant ni fuir, ni résister à un double siège, se rendirent à César. Mais ils ne trouvèrent dans ce Romain, dont les amis vantaient si haut la clémence, qu'un vainqueur barbare et sans pitié. Il fit expirer dans

les suppliées tous les membres de leur sénat<sup>4</sup> ; et le reste de la population, vendu à l'enchère, alla, sous le fouet des trafiquants d'esclaves, garnir les marchés de la Province ou de l'Italie<sup>5</sup>.

A l'instant même où le bruit de la défaite navale et de l'extermination du peuple vénère se répandait dans les cités armoricaines, celui d'une seconde défaite non moins désastreuse porta au comble la douleur des Gaulois. On apprit que l'armée opposée à Titurius Sabinus dans le nord de l'Armorike venait d'être complètement détruite ; et ce coup était d'autant plus accablant que la situation des choses avait fait concevoir jusque-là de grandes espérances.

A l'époque où Sabinus, à la tête de trois légions, entra sur le territoire des Unelles, les Aulerkes, les Éburovikes, et les Lexoves, suivant le traité d'alliance, s'armèrent avec empressement pour leur porter secours. Mais, au mépris du même traité, les sénats qui gouvernaient ces nations, gagnés par la peur ou par l'argent, défendirent à leurs peuples de prendre les armes, et déclarèrent leur intention bien arrêtée de rester en paix avec les Romains [César, B. G., 3, 17]. Cette conduite excita une vive indignation ; les Éburovikes, les Aulerkes, les Lexoves se soulevèrent contre leurs magistrats, et les mirent à mort [*Ibid.*] ; ayant ensuite mis leurs villes en état de défense, ils allèrent se joindre aux Unelles que commandait Viridovix. Ce chef avait déjà vu accourir autour de lui nombre de paysans du nord et du centre de la Gaule, qui désertaient les travaux de la campagne, pour venir combattre l'étranger loin de leurs foyers, et que celui-ci dans sa colère traitait de vagabonds, d'hommes perdus et de brigands [*Ibid.*]. Ce fut à l'aide de cette armée de Viridovix arrêta d'abord l'invasion de Sabinus.

Celui-ci, jugeant prudent de ne point s'exposer à un combat, se tint renfermé dans un camp bien choisi et bien fortifié; Viridovix campait à deux milles de lui. Tous les jours le chef armoricain rangeait ses troupes et présentait la bataille, mais vainement, et déjà Sabinus, méprisé des Gaulois, était en butte aux sarcasmes des siens. L'opinion qu'il donna de sa peur fut telle que les Gaulois osèrent approcher jusqu'au pied des palissades en raillant et provoquant ses soldats. Son inaction et en quelque sorte le blocus de son camp durèrent plusieurs mois.

Dion, XXXIX, p. 110. — Orose, VI, c. 8.

Dix heures du matin.

César, *Bell. Gall.*, III, c. 15. — Florus, III, c. 10.

César, *Bell. Gall.*, III, c. 16. — Paul Orose, VI, c. 8.

César, *Bell. Gall.*, III, c. 16. — Paul Orose, VI, c. 8. —

Dion, XXXIX, p. 111.

La timidité de Sabinus n'était rien moins que simulée ; pourtant, quand il la vit bien établie dans l'esprit de ses ennemis, il imagina d'en profiter. Il choisit parmi les Gaulois auxiliaires un homme rusé, propre à cette mission délicate [César, *B. G.*, 3, 18]. Par présents et par promesses, il lui persuade de passer au quartier de Viridovix, et lui donne ses instructions. Le Gaulois consent. Admis comme transfuge, il exagère la terreur des Romains, César, dit-il, est lui-même pressé par les Vénètes ; et pas plus tard que la nuit suivante, Sabinus doit plier bagage et partir clandestinement pour lui porter secours. Les confédérés, à ce récit, s'écrient tout d'une voix qu'il ne faut pas perdre une si belle occasion, qu'il faut marcher sur le camp romain [*Ibid.*] ; aux motifs tirés du rapport du transfuge s'en joignait un autre non moins pressant, le manque de vivres qui commençait à se faire sentir dans

l'armée gauloise. Ils ne laissent point sortir du conseil Viridovix et les autres chefs, que ceux-ci n'aient consenti à ordonner l'attaque. Joyeux alors, ils courent, comme à une victoire assurée, en poussant de grands cris, et chargés de fascines pour combler le fossé [*Ibid.*].

Le camp était situé sur une hauteur qui s'élevait par une pente douce d'environ mille pas; les Gaulois s'y portent à toute course, pour ne pas laisser aux légions le temps de s'armer et de se ranger ; ils, arrivent tout hors d'haleine, fatigués et embarrassés du fardeau qu'ils portaient. Les troupes romaines sortirent alois avec impétuosité ; l'avantage, du lieu et la lassitude de l'ennemi contribuèrent non moins que, leur courage à décider le succès. Les Gaulois purent à peine soutenir le premier choc, ils tournèrent le dos ; le soldat romain, qui avait toutes ses forces, les atteignit aisément et en tua un grand nombre. La cavalerie survint et acheva la défaite : peu échappèrent par la fuite. La confédération armoricaine battue sur mer, battue sur terre, courba la tête sous le joug et fit sa soumission à César<sup>1</sup>.

Les douze cohortes de P. Crassus avaient plus que suffi pour prévenir tout mouvement le long de la côte, entre la Loire et la Garonne ; les Pictons et les Santons avaient livré, sans aucune résistance, tous leurs navires ô Brutus [César, *B. G.*, 3, 11]. Tranquille de ce côté, Crassus résolut de tenter la conquête de l'Aquitaine; il rassembla des vivres, leva de la cavalerie dans la Province et chez les nations alliées, et se fit fournir, par les villes de Tolose, de Carcassonne, de Narbonne, des hommes connaissant bien le pays, qui pussent lui servir de guides; il entra alors sur les terres des Sotiates<sup>2</sup>, les défit dans une première bataille, et mit le siège devant leur ville. Elle était forte par sa situation, et



fut défendue avec bravoure ; habiles, comme tons les Aquitains, aux travaux des mines, les assiégés tantôt potassaient des galeries souterraines sous les tranchées de l'ennemi, tantôt l'inquiétaient par de vives sorties, et traînèrent ainsi le siège en longueur. Lorsqu'ils virent enfin que la constance des soldats romains rendait tous leurs efforts inutiles, ils députèrent vers Crassus, lui demandant de les recevoir à capitulation, et sur son ordre, ils livrèrent d'abord leurs armes. Mais, pendant les pourparlers, le roi des Sotiates, Adcantuan, indigné contre ses compatriotes, et refusant de souscrire aux Conditions imposées, par un acte de courage désespéré, sortit de la ville avec six cents de ces hommes dévoués, que les Aquitains appelaient *Saldunes*<sup>3</sup>, et se jeta sur les

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, III, c. 19. — Dion, XXXIX, p. 113. — Frontin, *Stratagèmes*, III, c. 17, § 7.

<sup>2</sup> Peuple de Lecture.

<sup>3</sup> César, *Bell. Gall.*, III, c. 22. — Athénée, d'après Nicolas de Damas, leur donne le nom de

*Silodunes* (VI, c. 17). En basque *Zaldi* ou *Saldi* signifie cheval ; *Salduna*, un cavalier, un chevalier ;

Voyez ci-dessus, part. II, c. 1, où il faut lire *Saldunac* au lieu de *Saldunæ*.

avant-postes romains. Le cri qui s'éleva de ça côté, fit courir les légions aux armes. Le combat fut rude, et Adeantuan repoussé dans la ville. Crassus pourtant, en considération de sa bravoure, consentit à le comprendre ensuite dans la capitulation générale [César, *B. G.*, 3, 20-22].

La soumission des Sotiates, regardés comme la plus redoutable des nations aquitaniques, alarma grandement les autres. Leurs voisins, les Vocates<sup>1</sup> et les Tarusates<sup>2</sup>, voyant que la guerre allait passer

chez eux, envoyèrent des émissaires sur tous les points de l'Aquitaine, firent des alliances, donnèrent et prirent des otages, et rassemblèrent des forces imposantes ; s'étant également adressés à leurs frères d'Espagne, ils reçurent des Cantabres<sup>3</sup> une armée auxiliaire assez considérable, et ce qui était plus encore pour eux, quelques-uns de ces chefs espagnols qui, longtemps compagnons d'armes de Sertorius, passaient pour des généraux consommés [César, *B. G.*, 3, 23]. Par l'adjonction des auxiliaires cantabres, les troupes unies de l'Aquitaine s'élevèrent à cinquante mille hommes<sup>4</sup>. Dirigés par les chefs espagnols, elles se mirent à prendre des positions, à fortifier des camps, à inquiéter l'ennemi pour les subsistances. Cette guerre de tactique n'était nullement du goret de Crassus, qui n'avait pas assez de troupes pour rester maître de la campagne ; il sentit qu'il serait contraint d'évacuer bientôt le pays, s'il ne se hâtait de gagner une bataille. Il assembla le conseil des légions, oit l'on fut unanimement d'avis qu'il fallait tout tenter pour amener une action décisive ; et les soldats reçurent l'ordre de se préparer pour le lendemain.

Au point du jour, l'armée romaine sortit, se rangea sur deux lignes et attendit, immobile, ce que ferait l'ennemi. La confiance ne manquait point aux Aquitains; ils en trouvaient d'assez grands motifs dans leur nombre et dans les souvenirs de leur ancienne gloire ; car ils se rappelaient avec orgueil qu'ils avaient détruit une armée romaine et fait fuir un proconsul romain, durant la guerre de Sertorius; mais les chefs les dissuadèrent de combattre : ils leur firent comprendre que la victoire était plus sûre, sans coup férir, en continuant à fermer les passages, à intercepter les convois. Si la famine, disaient-ils, force les Romains à la retraite, nous les

attaquerons en pleine marche, sous la charge du bagage et déjà vaincus par le découragement. Les Aquitains, approuvant la sagesse de ce conseil, laissèrent les légions en bataille, et restèrent dans leurs retranchements. Mais Crassus, pressé d'en finir, à tout prix, donna le signal de l'attaque, et marcha vers le camp ennemi [César, *B. G.*, 3, 24].

Les soldats romains se précipitèrent à l'assaut avec une incroyable ardeur ; les uns comblent le fossé, tandis que d'autres, par une grêle de traits, écartent l'ennemi du rempart et du parapet ; les auxiliaires gaulois qui inspiraient quelque défiance sont employés à fournir des traits et des pierres, et à porter des fascines; les assiégés se défendent vaillamment et leurs traits jonchent de cadavres romains le tour des palissades. Crassus ne faisait aucun progrès, lorsque des cavaliers viennent lui donner avis que les derrières du camp aquitain sont faiblement gardés et les abords faciles. Il envoie alors de ce côté quatre cohortes fraîches, leur recommandant de prendre un long détour pour cacher leur marche ; elles arrivent, forcent la porte, et se trouvent dans le camp avant que les assiégés, uniquement occupés du combat, aient pu les apercevoir et

**1** *Vocates* appelés ensuite *Bazates* ou *Vazates* ; les habitants du *Bazadois*.

**2** Les habitants de *Tursan* ; dont la capitale était *Aturres*, *Aires*, en Gascogne.

**3** Aujourd'hui les *Biscayens*.

**4** César, *Bell. Gall.*, III, c. 26. — Paul Orose, VI, c. 8.

apprendre ce qui se passe. Avertis par les cris de leurs compagnons, les assiégeants redoublent d'efforts : ils pressent l'ennemi, qui, bientôt enveloppé de toutes parts et perdant courage, se

précipite du haut des remparts et cherche son salut dans la fuite. La cavalerie romaine atteignit les fugitifs en rase campagne, et en laissa à peine échapper le quart<sup>1</sup>.

Au bruit de cette victoire, une grande partie de l'Aquitaine se rendit à Crassus. Tous ces peuples, Tarbelles [p. II, c. 1], Bigerrions [*Ibid.*], Précians<sup>2</sup>, Vocates, Tarusates, Elusates<sup>3</sup>, Garites<sup>4</sup>, Auskes [p. II, c. 1], Garumnes, Sibuzates<sup>5</sup>, Cocosates<sup>6</sup>, lui envoyèrent des otages ; quelques états éloignes se fiant sur la saison avancée furent les seuls qui s'en dispensèrent.

Cependant le mouvement imprimé par les cités armoricaines durait encore sur quelques points de la côte Belgique. Les Ambiens [V. p. II, c. 1] avaient mis bas les armes ; mais les Morins et les Ménages restaient assemblés et n'avaient point envoyé de députés aux Romains. Quoique l'hiver fût près de commencer, César marcha contre eux: Ces deux nations, voyant tant de cités puissantes qui avaient essayé de la guerre régulière vaincues et domptées, adoptèrent un tout autre système ; elles se retirèrent avec leurs provisions et leurs biens dans les bois et les marécages qui couvraient une partie de leur pays. Arrivé à l'entrée, de ces forêts, le proconsul commençait à établir et à retrancher son camp, lorsqu'il fut attaqué brusquement ; les légions saisirent leurs armes et parvinrent à repousser les assaillants; mais s'étant engagées dans des lieux embarrassés elles perdirent beaucoup de monde [César, B. G., 3, 28].

Les jours suivants César se mit à faire abattre la forêt, et afin que les travailleurs désarmés ne pussent pas être surpris, il ordonna d'amonceler à mesure tout le bois coupé pour en former un

rempart sur les deux flancs. On poussa l'ouvrage avec activité et un immense abatis fut fait en quelques jours. Déjà César atteignait les troupeaux des Belges et la queue de leurs bagages, tandis qu'ils s'enfonçaient eux-mêmes dans l'épaisseur de la forêt, mais des pluies orageuses survinrent ; il se vit contraint de discontinuer l'ouvrage ; et bientôt il ne lui fut plus possible de tenir le soldat sous la tente. Ayant donc ravagé tout le pays et brûlé les habitations, il ramena son armée en quartier d'hiver sur les terres des Lexoves, des Aulerkes et des autres peuples qui s'étaient récemment soulevés ; puis il partit pour l'Italie<sup>7</sup>.

Les Ménapes étaient à peine délivrés de la présence des troupes romaines, qu'un nouvel ennemi leur tomba subitement sur les bras. Plus violemment que jamais, les guerres acharnées que les tribus germaniques se livraient entre elles bouleversaient le territoire d'Outre-rhin. La puissante ligue des Suèves faisait alors tout trembler et tout plier sous ses armes ; elle réduisait ses voisins à lui payer tribut ou à se retirer devant elle. Les Usipètes et les Tencthères, après une longue résistance, cédèrent enfin à ce torrent; chassés de leurs terres, et, poussés pendant trois ans de canton en canton dans les forêts de la Germanie, ils arrivèrent près de l'embouchure du Rhin, au nombre de quatre cent trente

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, III, c. 25-26. — Dion, XXXIX, p. 112. — Florus, III, c. 10. — Paul Orose, VI, c.

8.

<sup>2</sup> Peuple inconnu.

<sup>3</sup> Peuple du pays d'*Euse* ou *Eause*.

<sup>4</sup> Peuple du comté de *Gaure*.

<sup>5</sup> Peuple de *Sobusse* entre *Dax* et *Bayonne*.

6 Peuple de *Marensim*, à huit lieues de Dax.

7 César, *Bell. Gall.*, III, c. 29. — Florus, III, c. 10.

mille têtes. Les Ménapes, comme on l'a vu, habitaient la rive gauloise du fleuve vers son cours inférieur ; ils possédaient aussi sur l'autre rive des cultures et quelques villages. A l'approche de la horde émigrante, ils abandonnèrent avec effroi leurs habitations situées au nord du Rhin, et tous leurs guerriers accoururent en masse défendre la rive méridionale. Les Germains mirent tout en oeuvre pour effectuer le passage; vainement, car ils manquaient de bateaux, et les gués étaient bien gardés. Ils feignirent donc de retourner sur leurs pas ; mais après trois jours de marche, ils reparurent subitement. Cependant les Ménapes, accoutumés de la part des Germains à ces attaques brusquement entreprises et aussitôt abandonnées, croyant la horde déjà bien loin, avaient repassé le Blini, et étaient rentrés paisiblement dans leurs demeures. Assaillis à l'improviste, tous furent massacrés, et leurs barques servirent aux Germains pour gagner l'autre bord, qui n'était plus défendu ; avant que les Belges eussent pu s'armer et se réunir, l'ennemi était maître du pays.

Cet événement, dont les suites pouvaient être importantes dans l'état de mécontentement où la majorité des cités gauloises se trouvait à l'égard des Romains, causa une sensation profonde et générale. Du Rhin aux Pyrénées, on se demandait avec inquiétude ce qu'il fallait faire : rejetterait-on les Germains au-delà du fleuve ? laisserait-on cette tâche à César ; ou même se servirait-on de cette horde désespérée pour l'opposer aux Romains, et allumer par elle une guerre qui pourrait devenir nationale ? Dans les cités du centre et de l'ouest, on arrêtait les voyageurs, on questionnait les

marchands qui arrivaient du nord ; des paroles d'indépendance, des bruits hostiles aux Romains circulaient de bouche en bouche ; des conciliabules se formaient entre les villes. Plusieurs nations envoyèrent même des députés aux Usipètes et aux Tencthères, pour les inviter à s'avancer dans l'intérieur de la Gaule, les assurant que tout ce qu'ils demanderaient leur serait accordé [César, *B. G.*, 4, 6] ; et déjà, d'après les conseils de ces cités, les Germains commençaient à ravager le territoire des Trévires que leur conduite ambiguë rendait non moins suspects au parti national, qu'ils pou. vient l'être au parti romain [*Ibid.*].

César, instruit de toutes ces choses par ses lieutenants, sentit que sa présence en Gaule était indispensable ; s'arrachant donc à cette foule de courtisans de tout rang qui, dans l'intervalle de ses campagnes, accouraient à Lucques ou à Pise l'aduler et conspirer avec lui l'asservissement prochain de Rome, malgré l'hiver encore rigoureux, il repassa les Alpes. A son arrivée, il convoqua les principaux chefs des cités gauloises, et en politique habile, feignant d'ignorer tout ce qu'il savait [*Ibid.*], il les encouragea, les flatta et finit par ordonner la levée d'une nombreuse cavalerie, Les troupes réunies, il se mit en marche pour le Rhin.

Lorsqu'il n'en fut plus qu'à peu de journées, il vit venir à lui des députés des Tencthères et des Usipètes, chargés de lui déclarer, au nom de ces peuples :

qu'ils ne s'armeraient pas les premiers contre les Romains, mais qu'attaqués, ils ne refuseraient pas la guerre ; que c'était une vieille coutume qu'ils tenaient de leurs ancêtres, de se mesurer avec

quiconque les provoquait, et de ne jamais recourir à la prière. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient quitté leur pays que malgré eux et par violence ; qu'ils pouvaient être des amis utiles à qui voudrait vivre en bonne intelligence avec eux ; qu'ils seraient des ennemis redoutables à qui viendrait les attaquer sans sujet. Tout ce qu'ils demandaient c'était qu'on leur laissât des terres qu'ils avaient conquises par leur bravoure, ou qu'on leur en assignât d'autres. Nous ne le cédon qu'aux seuls Suèves, à qui les dieux mêmes ne résisteraient pas, s'écriaient leurs ambassadeurs avec fierté ; quant à tout autre ennemi, il n'en est pas sur la terre qui ne doive trembler devant nos armes

[César, B. G., 4, 7].

La réponse de César fut celle d'un maître, qui ouvre ou ferme à sa volonté l'entrée de ses domaines. Je ne puis, dit-il aux Germains, faire avec vos nations aucun traité tant qu'elles seront sur le sol gaulois. Il n'est pas juste que ceux qui n'ont pas su défendre leur bien s'emparent du bien d'autrui ; d'ailleurs il n'y a ici aucun terrain vacant, surtout pour y transplanter une telle multitude. Il ajouta : qu'ils pouvaient se retirer vers le territoire des Ubes ; dont les envoyés se plaignaient, en ce moment, des violences des Suèves, et lui demandaient assistance ; qu'il se chargeait d'obtenir le consentement de la nation ubienne

[*Ibid.*, 4, 8].

Les députés parurent écouter sans trop de répugnance la proposition du général romain [55 av. J.-C.] ; ils lui demandèrent seulement de suspendre sa marche pendant trois jours, afin qu'ils pussent consulter leurs compatriotes et lui rapporter la



réponse. César s'y refusa : sachant qu'une partie de leur cavalerie avait été envoyée depuis quelques jours au midi de la Meuse pour chercher des vivres, et faire du butin sur les terres des Ambivarites<sup>1</sup>, il en inférait qu'ils attendaient le retour de cette troupe, et ne voulaient que gagner du temps. Il continua sa marche, et n'était plus qu'à douze milles du camp germain, quand les députés revinrent avec la réponse de leurs nations ; ils le conjurèrent de ne point se porter plus avant ; et ne l'obtenant pas, ils insistèrent pour que du moins la cavalerie qui formait l'avant-garde romaine s'abstînt de commencer les hostilités ce jour-là : les Usipètes et les Tencthères, disaient-ils, allaient députer vers les Ubes ; et, dans le cas où ce peuple consentirait à les recevoir sous la foi du serment ; ils s'engageaient à accepter ce que César lui-même proposait. Le proconsul répondit qu'il devait s'avancer ce jour-là encore quatre milles pour trouver de l'eau, et qu'il ne dépasserait pas ce terme ; il leur dit aussi de revenir en plus grand nombre le lendemain afin de s'expliquer plus en détail sur ce qu'il convenait de faire. Ce fut donc une véritable trêve qu'il conclut avec eux [César, *B. G.*, 4, 9, 11].

La cavalerie romaine était composée de cinq mille hommes ; dans le cours de la journée, elle rencontra un corps de huit cents cavaliers germains : les deux troupes engagèrent le combat. Les Romains prétendirent que les premiers coups n'étaient pas partis de leurs rangs, que l'ennemi était seul coupable de la violation de l'armistice ; et leurs historiens, en conséquence, s'étudient à représenter les cavaliers germains comme des jeunes gens téméraires, insubordonnés, qui se seraient portés à cet acte de perfidie, malgré les conseils de leurs vieillards et l'ordre de leurs chefs.

Mais en supposant à ces jeunes gens la témérité, la plus insensée, quelle apparence y à-t-il que huit cents hommes fussent venus de gaieté de cœur se risquer contre cinq mille, et cela pour rompre des négociations qui, sincères ou feintes, étaient d'un si haut intérêt pour leurs compatriotes et que ceux-ci avaient eu tant de peine à nouer ? Quel que fût au reste l'agresseur, le combat s'engagea vivement. D'abord les Germains, suivant leur coutume, sautèrent à terre, et, l'épée au poing, se mirent à éventrer les chevaux et à tuer les cavaliers ; ils jetèrent beaucoup de désordre dans les rangs ennemis, mais ils auraient succombé inévitablement sous le nombre, si les auxiliaires gaulois n'eussent, fait brusquement volte-face, se sauvant à toute bride vers le camp. Ceux qui étaient déjà aux prises ou qui voulurent faire bonne

**1** Tribu inconnue.

contenance dans la retraite, eurent beaucoup à souffrir ; un grand nombre furent blessés, soixante-quatorze périrent, et parmi ces derniers un Aquitain d'antique et illustre famille, dont l'aïeul avait été roi, et avait reçu du sénat romain le titre d'ami ; lui s'était fait Romain ; il avait pris un patron romain, avec le nom de Pilon, et commandait, sous César, un corps d'auxiliaires aquitains. Pison, voyant son frère enveloppé par tant de Germains, lui porta secours et le dégagea ; mais ayant eu son cheval tué sous lui, il fut renversé et percé de coups. Son frère, qui était déjà hors de la mêlée, l'ayant aperçu de loin, revint à son tour au milieu des ennemis et se fit tuer [César, *B. G.*, 4, 12].

A l'aspect de sa cavalerie en pleine déroute, César fut transporté d'une violente colère. Dans le fond de son âme, il accusait de tout ce qui arrivait la

mauvaise volonté ou, selon son expression, **l'inconstance** des Gaulois. Il voyait bien qu'au dehors, l'intérêt des peuples belges se portait sur ses ennemis [César, *B. G.*, 4, 13] ; et au milieu même de son camp, il entendait ses auxiliaires exalter la bravoure des Germains pour décourager ses soldats. Il sentit qu'il ne devait leur laisser le temps ni d'affaiblir la confiance des légions, ni de prendre pour eux-mêmes un parti décisif ; mais dissimulant soigneusement ses appréhensions secrètes, il parut concentrer tout son ressentiment sur les Germains. Ces perfides, disait-il, **n'étaient venus implorer la paix que pour le trahir et le surprendre. Leur joie pourtant ne serait pas longue, car il y aurait une vraie démente à différer encore, à patienter bénévolement, jusqu'à ce que leur cavalerie fût de retour.** Ayant convoqué ses lieutenants et son questeur, il décida, de concert avec eux, qu'il fallait saisir la première occasion de livrer bataille.

César en épiait une et, suivant ses propres paroles, une très favorable [*Ibid.*] ; car c'était le lendemain matin que les négociateurs des Tenthères et des Usipètes devaient se rendre auprès de lui. Ils arrivèrent effectivement en grand nombre, tous recommandables par leur âge et par leurs hautes dignités, demandant à s'expliquer sur le combat de la veille, et protestant qu'ils n'avaient point à se reprocher la violation de la foi jurée<sup>1</sup>. César, sans vouloir les entendre, donna l'ordre de les mettre aux fers ; puis il fit sortir toutes ses troupes, plaça la cavalerie gauloise en surveillance à l'arrière-garde [César, *B. G.*, 4, 13], rangea les légions sur trois colonnes ; et par une marche précipitée de huit milles, il arriva en vue de l'ennemi.

Rien ne saurait exprimer l'étonnement et l'effroi des Germains, lorsqu'au lieu de leurs députés, dont

ils attendaient le retour, ils virent s'avancer rapidement les enseignes romaines. Aucun plan n'avait été arrêté, aucune disposition n'était prise pour la défense. Incertains s'ils devaient sortir du camp pour combattre, ou s'y retrancher, ou faire retraite, ils hésitaient, se croisaient, s'embarrassaient mutuellement. Cependant le péril devenait d'instant en instant plus menaçant, et d'instant en instant les chances de salut diminuaient. Au bruit confus qui s'élevait du camp, au désordre des postes extérieurs, les soldats romains devinèrent aisément à quelle épouvante leur ennemi était en proie ; et cette idée augmenta leur ardeur. Le combat commença les Germains ayant enfin saisi leurs armes, et s'étant rangés parmi les chariots et les bagages, cherchèrent à soutenir le choc ; quant aux femmes et aux enfants, ils se précipitèrent par les derrières du camp, et se mirent à fuir dans la direction du Rhin : César les aperçut, et envoya sa cavalerie charger cette multitude sans défense [César, *B. G.*, 4, 14].

**1** César, *Bell. Gall.*, IV, 13. — Dion, XXXIX, p. 113.

Cependant les guerriers germains, opposés aux légions, entendant les clameurs qui s'élevaient de l'autre extrémité du camp, tournèrent la tête ; ils virent leurs femmes et leurs enfants sabrés par la cavalerie romaine ; et ce spectacle leur enleva le peu de force qui leur restait [*Ibid.*, 4, 15]. Jetant leurs enseignes, abandonnant leurs chefs, ils coururent en désordre de ce côté ; leur fuite dura jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la rive du Rhin, au confluent de ce fleuve et de la Meuse. Arrêtée là par une double barrière et ne sachant où se réfugier, la horde fugitive périt toute entière ; une partie tomba sous l'épée et le javelot ; plusieurs essayèrent de traverser les fleuves à la nage, mais en vain : la

fatigue, l'effroi, la rapidité du courant les firent submerger. Les Romains, sans perte d'un seul homme, avec très peu de blessés, rentrèrent dans leur camp, ayant ainsi terminé en quelques heures une guerre qui leur avait causé d'abord tant d'inquiétude<sup>1</sup>.

Aucune bataille n'avait coûté moins de sang à César, mais aucune ne lui rapporta moins de gloire. Les circonstances qui l'avaient précédée, les circonstances qui l'accompagnèrent présentaient un côté peu honorable pour sa loyauté. Cet homme, vengeur si scrupuleux du droit des gens, lorsqu'il intéressait lui et les siens ; qui avait fait torturer tout un sénat, vendu à l'encan toute une nation, parce qu'en retenant quelques agents et espions romains, cette nation avait cru pouvoir recouvrer des otages qu'on lui avait enlevés contre toute justice : ce même homme dressait un guet-apens à des ambassadeurs, et accordait des trêves pour les violer ; ce Romain dont la clémence faisait tant de bruit parmi les siens, traitait des troupes de femmes et d'enfants fugitifs, avec plus de rigueur qu'on ne traite des soldats vaincus dans une guerre sans quartier. Ces accusations couraient de bouche en bouche dans la Gaule, et se mêlaient aux regrets d'une occasion échappée et d'une espérance déçue. En Italie, et jusque dans le sénat de Rome, des âmes honnêtes, en petit nombre, il est vrai, ressentirent une indignation non moins vive et osèrent l'exprimer. Lorsque, après la lecture des dépêches de César, les sénateurs votèrent que des actions de grâces seraient adressées aux dieux, en reconnaissance de cette victoire : *Des actions de grâces !* s'écria Caton ; *votez plutôt des expiations ! Suppliez les dieux de ne pas faire peser sur nos armées le crime d'un général coupable. Livrez, livrez César aux Germains afin que l'étranger*

sache que Rome ne commande point le parjure, et qu'elle en repousse le fruit avec horreur ! [Plutarque, *César*]

Pour disculper César, ses amis romains prétextaient la situation critique Où lui et son armée s'étaient trouvés, et les nombreux exemples qui militaient en sa faveur. Mais, en deçà des Alpes, ses partisans se taisaient. Le prestige qui avait ouvert à la république la conquête de ce pays s'effaçait chaque jour davantage ; la haine gagnait, et quand Rome crut avoir dompté tous ses ennemis, en soumettant le nord et l'ouest de la Gaule, elle s'aperçut qu'il lui en restait de plus acharnés, ses anciens amis.

César compléta sa victoire en passant le Rhin avec son armée et jetant l'épouvante parmi les nations germaniques voisines du fleuve<sup>2</sup>. Mais comme l'été inclinait vers sa fin et qu'il était trop tard pour commencer une campagne en Germanie où les hivers étaient rigoureux et précoces, il rentra aussitôt en Gaule [César, *B. G.*, 4, 20]. S'étant rappelé pourtant qu'il avait une vengeance à tirer des habitants de l'île de Bretagne, qui avaient fourni des secours à ses ennemis,

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, IV, c. 15. — *Epitom.*, Tite-Live, c. V. — Plutarque, in *César*, p. 718. — Appien, *Bell. Gall.* — Dion Cassius, XXXIX, p. 112-113. — Paul Orose, IV, c. 9.

<sup>2</sup> César, *Bell. Gall.*, IV, c. 16-19. — Tite-Live, *Epit.*, c. V. — Plutarque, *l. c.* — Dion Cassius, XXXIX,

p. 113. — Florus, III, c. 10. — Paul Orose, IV, c. 9.

notamment aux Vénètes, l'année précédente [*Ibid.*], il résolut de faire, avant l'hiver, un débarquement sur leurs côtes. Ses lieutenants eurent ordre de mettre en état la flotte construite dans la guerre

contre les Armoriques, et de ramasser le plus qu'ils pourraient de vaisseaux de transport gaulois : lui-même se rendit avec toutes ses troupes sur la pointe de la côte des Morins, où il savait que le détroit de Bretagne était le moins large et le moins dangereux. A son entrée sur le territoire des Morins, ce peuple fier et jusque-là intraitable parut enfin s'humilier devant la puissance de Rome ; il envoya des députés au proconsul, donnant pour excuse de sa conduite passée son état sauvage et son ignorance des coutumes romaines [César, *B. G.*, 4, 22]. Celui-ci trouva que ces avances survenaient très à propos, car il n'eût point voulu laisser d'ennemis derrière lui; il agréa donc la soumission des Morins et exigea d'eux bon nombre d'otages. Avant de suivre César et ses légions dans les parages de la Bretagne, nous devons donner quelques détails sur la topographie de cette île, ses productions, et son histoire antérieure; cette courte exposition ouvrira le chapitre suivant.

# CHAPITRE VII

*Description de l'île de Bretagne. — Première expédition de César dans cette île ; son retour précipité. — Deuxième expédition : Mandubrat se réfugie auprès de César ; assassinat de Dumnorix ; débarquement ; soumission de Cassivellaun et des Trinobantes. — Quatrième campagne contre les Gaulois : les Carnutes tuent leur roi Tasget. — Défection d'Ambiorix et de Cativolke ; Q. Titurius Sabinus assiégé dans ses lignes ; désastre des Romains. — Siège du quartier de Q. Cicéron. — Soulèvement de presque toute la Gaule. — Mort d'Indutiomar. — Cinquième campagne : les Ménapes et les Trévires sont défaits. — Ambiorix accablé mort de Cativolke. — Cruautés de César. — Le camp romain est assiégé par les Sicambres. — Extermination des Eburons. — Supplice d'Acco.*

L'ÎLE de Bretagne paraît divisée naturellement en deux régions bien distinctes : l'une septentrionale, que forme la haute et longue chaîne des monts Grampiens ; l'autre qui comprend tout le reste de l'île, et a, sur la côte de l'ouest, ses principales élévations.

C'était dans la région du nord qu'au sixième siècle avant notre ère, la race gallique, habitante primitive de l'île, avait fait retraite devant la conquête progressive des Kimris [V. p. I, c. 1] : acculée au



pied des monts Grampiens<sup>1</sup>, boulevard de son indépendance, elle avait conservé, outre la région montagnieuse, ces vastes plaines au midi du Forth qui forment aujourd'hui la Basse-Écosse. Au premier siècle, les Galls n'avaient encore rien perdu de ces possessions ; ils y vivaient partagés en trois grandes confédérations qui, suivant l'usage constant de cette race [V. p. I, c. 1], tiraient leurs noms de la nature topographique de leurs territoires particuliers. Les tribus ou clans, au sud du Forth, étaient appelés *Maïates*<sup>2</sup>, c'est-à-dire clans des plaines ; ceux au nord de ce golfe, Albans<sup>3</sup>, clans des montagnes ; enfin une vaste et épaisse forêt qui s'étendait sur tout le midi des monts Grampiens et sur les plaines adjacentes, avait fait donner aux habitants de ce canton la dénomination de Celtes dans l'idiome des Galls, et de *Calédons* ou *Calédoniens*, dans celui des Kimris<sup>4</sup>.

La région méridionale, conquise par les compagnons de Hu-le-Puissant, était restée sans opposition entre leurs mains, pendant quatre cents ans. Dans le cours du second siècle avant notre ère, des Belges, passant le détroit, s'emparèrent de la côte méridionale<sup>5</sup>, et de quelques cantons de l'est ; et le roi Suession Divitiac réunit à ses domaines du continent toute la presqu'île comprise entre la Tamise et la Saverne<sup>6</sup>. Plusieurs de ces peuplades émigrées conservaient leur nom national, comme les *Parises* ou *Parisii*<sup>7</sup>, venus des bords de la Seine et de la Marne, à l'embouchure de l'Abus, les Atrébates<sup>8</sup> établis sur les deux rives de la Tamise et plusieurs autres ; mais la plupart avaient adopté des titres de confédération, ou n'étaient plus désignées que par la dénomination collective de Belges britanniques. Telle était la population de l'île de Bretagne à l'époque où César en projeta la conquête [55 av. J.-C.].

Cette diversité d'origine et de situation avait produit chez les Bretons une diversité correspondante de vie et d'habitudes. La côte méridionale présentait l'aspect d'un canton de la Belgique : les habitants, vêtus de la braie et de la saie,

**1** *Grampius*, Tacite, *Agricola*, 29.

**2** *Maīatœ* de *magh-aite* ; **mag**, plaine ; **aite**, contrée. La Basse-Écosse porte encore aujourd'hui en langue gallique le nom de *mag-thier* ; basses-terres.

**3** *Albani*. Les montagnards d'Écosse prennent encore aujourd'hui le nom d'*Albannach*.

**4** *Sylva Caledonia*, *Sallus Caledonius-Celyddon*, d'où les Romains ont fait **Caledonia**, est un mot du dialecte kimrique qui signifie les forêts, la contrée des forêts. Trioedd. 6. — Camden. Brit. p.

668.

**5** César, *Bell. Gall.*, V, c. 121 ; II, c. 4.

**6** *Tamesis* et *Sabrina*.

**7** *ĐáñBóíé*, Ptolémée. — Peuple d'une partie du Yorkshire.

**8** *Atrebatii*, *ÁôñââÛôéïé*. Peuple d'une partie des contés d'Oxford, de Buckingham, de Middlesex et de Berks.

y cultivaient la terre, y faisaient le commerce, y avaient construit quelques grands villages<sup>1</sup>. Un peu avant dans l'intérieur du pays et sur les côtes de l'ouest et de l'est, on trouvait moins de culture; les indigènes Kimris ne se nourrissaient guère que de viande et de lait; pour tout vêtement, ils se couvraient d'une tunique de peau de mouton; leurs cabanes, bâties dans les bois, étaient isolées pour la plupart : lorsqu'elles atteignaient à un certain nombre, on les environnait d'un abatis d'arbres, et l'on avait une ville, commune retraite des hommes et de leurs bestiaux<sup>2</sup>. Le Gall, habitant du nord, était encore plus sauvage ; il vivait nu, dédaignant

l'agriculture, et presque l'éducation des troupeaux, subsistant du produit de la chasse, d'écorces d'arbres et de quelques racines. Tous les Bretons portaient de longs cheveux flottants et de longues moustaches ; ils se teignaient le corps avec une substance verdâtre extraite des feuilles du pastel [César, *B. G.*, 5, 14] ; les Galls ajoutaient à cette parure nationale des figures d'animaux, des signes symboliques et d'autres ornements variés, dont ils se décoraient par le tatouage les membres et le corps<sup>3</sup> ; ils se chargeaient aussi les bras et les reins de lourds anneaux de fer. Les Kimris-Bretons étaient de plus haute stature, mais moins vigoureux que les indigènes de la Gaule. Rien n'égalait l'agilité et la force du montagnard du nord : ni rivière, ni lac ; ni golfe de mer ne l'arrêtaient : pour guetter un ennemi nu pour échapper à sa poursuite, il restait quelquefois des jours entiers plongé dans l'eau, n'ayant que la tête seule en dehors. L'ancienne armure gauloise, le long sabre, le bouclier étroit, l'épieu et l'arc composaient l'armure des Bretons [Tacite, *Agricola*, 36] ; l'usage du casque et de la cuirasse leur fut longtemps inconnu ; ils se servaient du chariot de guerre qu'ils savaient manoeuvrer avec plus d'adresse encore que leurs frères du continent<sup>4</sup>.

Par un bizarre scrupule de religion, les Bretons ne mangeaient ni lièvres, ni poules, ni oies ; ils en élevaient cependant par luxe et par plaisir [César, *B. G.*, 5, 12]. Soit scrupule du même genre, soit plutôt ignorance ou dédain, les Galls ne tiraient non plus aucun parti du poisson qui fourmillait sur leurs côtes [Dion, 76, 12]. A ce degré de civilisation, les formes de gouvernement devaient être simples et grossières : l'aristocratie et la monarchie militaires dominaient chez les peuples du midi ; chez ceux du nord, l'association patriarcale ou de famille. Tous

les membres proches ou éloignés de la même famille vivaient réunis dans la plus étroite intimité: chasse, butin, propriété, tout était commun, même les femmes. La communauté des femmes existait bien chez les autres Bretons, par sociétés de dix à douze personnes, principalement entre enfants et pères, et entre frères, et les enfants étaient censés appartenir à celui qui avait le premier connu la mère [César, *B. G.*, 5, 14] ; chez les Galls, la promiscuité était plus complète et les enfants n'appartenaient à aucun individu, mais à la famille ; ils ne reconnaissaient pas de pères, comme les femmes ne reconnaissaient pas de maris [Dion, 72, 19].

La température de l'île de Bretagne était plus douce que celle de la Gaule septentrionale; mais les brouillards, les pluies abondantes, la chaleur modérée de l'été, ne permettaient aux fruits de mûrir qu'avec lenteur<sup>5</sup>. Le sol présentait sur presque toute sa surface une immense forêt d'arbres vigoureux, entrecoupée de gras pâturages, de lacs et de fleuves [Mel., 3, 6]. Outre les célèbres mines

César, *Bell. Gall.*, V, c. 14. — Mel., III, c. 6.

César, *Bell. Gall.*, V. — Tacite, *Annales*, XIV ; *Agricola*, passim. — Dion, Cassius, LXXVI, c. 12.

Hérodien, III, c. 14. — Claudien, *Laud. Stilic.*, passim.

Tacite, *Agricola*, c. 36. — Hérodien, III, c. 14.

César, *Bell. Gall.*, V, c. 12. — Strabon, IV. — Mel., III, c. 6. — Tacite, *Agricola*, c. 12. — Eumène,

*paneg. VI ad Constantin*, c. 9.

d'étain, situées dans l'intérieur des terres [César, *B. G.*, 5, 12], la Bretagne renfermait du fer, de l'or et de l'argent<sup>1</sup> ; quelques rivières y roulaient, dit-on, des

pierres gemmes<sup>2</sup> ; une espèce de murex propre à la teinture noire, et des perles ternes et de médiocre valeur se pêchaient sur quelques points de ses côtes<sup>3</sup>. Le cuivre y était importé du continent de la Gaule [César, *B. G.*, 5, 12] ; les Bretons en fabriquaient leurs monnaies ; ils se servaient aussi pour le même usage d'anneaux de fer d'un poids réglé [*Ibid.*]. A l'occident de la Bretagne était située l'île d'Érin, appelée par les Grecs *Jerne* et par les Romains *Hibernia*<sup>4</sup> ; longtemps elle avait passé pour inhabitable à cause du froid ; plus tard, lorsqu'on sut en Grèce et en Italie qu'elle jouissait d'un ciel tempéré et d'un sol fertile, on la peupla, mais d'hommes hideux et anthropophages. Les voyageurs rapportaient qu'il y croissait une herbe odoriférante dont quelques feuilles suffisaient pour jeter dans une joyeuse ivresse les animaux qui les avaient broutées [Mel., 3, 6]. Érin n'appartenait plus en totalité à la race gallique ; plusieurs colonies de Kimris-Bretons et même de Belges, venues des embouchures du Rhin, s'étaient établies le long de la côte orientale : ces derniers, sous le nom de *Firbolg*, jouent un rôle brillant, mais fabuleux, dans les vieilles traditions nationales du pays<sup>5</sup>.

Tandis que les préparatifs de l'expédition marchaient avec activité, César appela près de lui, de tous côtés, les voyageurs et les trafiquants qui pouvaient lui donner quelque lumière sur l'étendue de l'île de Bretagne, sur les peuples qui l'habitaient, leur manière de faire la guerre, leurs institutions, enfin sur les ports les plus vastes et les plus capables de recevoir de grands vaisseaux [César, *B. G.*, 4, 20]. Mais il n'en put rien tirer de satisfaisant [*Ibid.*], soit que les gens qu'il consultait n'eussent pas pénétré bien avant dans l'intérieur, soit plutôt que, comme Gaulois, ils se refusassent à trahir des amis et des frères qui s'étaient attiré, en

les secourant, l'inimitié des tyrans étrangers. César mécontent prit le parti d'envoyer un des siens, C. Volusenus Quadratus, avec une galère, explorer la côte et recueillir les renseignements les plus indispensables [*Ibid.*, 4, 21]. Cependant la flotte se ralliait successivement. Lorsque César vit rassemblés quatre-vingts transports et quelques galères, il se décida à partir avec deux légions. Dix-huit autres vaisseaux de charge étaient retentis par les vents contraires clans un port voisin; il y envoya sa cavalerie avec ordre de mettre à la voile au premier instant favorable et de le rejoindre sur la côte de Bretagne ; il distribua le reste de ses troupes chez les Ménapes et les Morins [César, B. G., 4, 22].

Au bout de cinq jours, Volusenus était de retour sans observations, ni renseignements bien précis, car il n'avait pas osé aborder ; une autre visite promit davantage. Comme le bruit de l'expédition qui se préparait avait déjà jeté l'alarme au-delà du détroit, plusieurs des nations bretonnes envoyaient au général romain des ambassadeurs, en apparence pour l'adoucir par des démonstrations pacifiques, en réalité pour s'assurer de ses forces [*Ibid.*, 4, 21]. César les reçut avec son affabilité ordinaire ; après les avoir exhortés vivement à persévérer dans ces dispositions, il les congédia ; il fit partir en même temps qu'eux l'Atrébate Comm, qu'il avait établi roi de sa cité [*Ibid.*], après l'avoir

**1** César, *Bell. Gall.*, V, c. 12. — Tacite, *Agricola*, c. 12. — Eumène, *ub. supr.*

**2** Mel., III, c. 6. — Eumène, *Paneg.* VI, c. 11.

**3** Suétone, in *C. J. Cæsare.* — Tacite, *Agricola*, c. 12. - Ammien Marcellin, XXIII, *ad fin.*

**4** **Eir-inn** ou **Jar-inn** : l'île de l'ouest. — *Jerne* ; Orph. ; Aristote ; Claudien. — *Hiberna* : César. —

*Inverna* : Mel. ; Juvénal ; *Iris* : Diodore de Sicile. *Íyāñíḡá* et *Āāñíḡá* : Eustatb. — Aujourd'hui l'Irlande.

5 O' Flaherty, *Ogygia*, p. 170, sqq. — Keating, p. 18, sqq., etc. *Cous. An inquiry concerning the primitive inhabitants of ireland*, by Th. Wood, 1821.

soumise par les armes, et dont le crédit était ancien et considérable auprès de quelques nations bretonnes. Personnage important clans la confédération Belgique, Comm joignait aux qualités d'un esprit ferme et prudent une ambition excessive ; en flattant sa passion dominante, en lui prodiguant le pouvoir, César parvint à le séduire, non sans peine : pour le moment, il avait complètement réussi ; et le parti romain ne comptait pas dans ses rangs d'homme plus dévoué que le roi atrébate. Il se rendit avec une escorte de trente cavaliers au port de l'île le plus prochain, dans le dessein de travailler, par tous ses moyens d'influence, la population et les chefs bretons, et de les engager à se soumettre de bonne grâce. Il n'eut pas le temps de remplir sa mission ; car, à peine descendu à terre, il se vit saisi par les insulaires et chargé de chaînes [César, *B. G.*, 4, 27].

Dès que le vent contraire cessa de souffler, les Romains mirent à la voile vers la troisième veille ; mais la cavalerie n'ayant pas fait, assez de diligence pour se rendre au lieu de l'embarquement, César n'avait avec lui que ses premiers navires, lorsqu'il arriva en vue de l'île, vers la quatrième heure du jour. Toute la côte se trouvait couverte de troupes bretonnes rangées en bataille, et dans une position avantageuse ; car la plage, entre les hauteurs dominantes et la mer était en ce lieu si étroite, que la portée du trait pouvait la franchir. César ne jugea pas prudent d'y tenter la

descente, il attendit à l'ancre le reste de sa flotte; après avoir attendu en vain, il s'avança environ sept îles, jusqu'à une plage ouverte et unie [*Ibid.*, 4, 23]. Les Bretons, apercevant la direction que prenait l'ennemi, envoyèrent de ce côté leur cavalerie et leurs chariots ; eux-mêmes suivirent au pas de course et vinrent défendre l'abord de la côte. Ce qui gênait le plus le débarquement de la flotte romaine, c'était la hauteur des navires, que leur tirant d'eau forçait de s'arrêter au large et loin du rivage ; il fallait que le soldat chargé du poids de ses armes, et ne connaissant pas la côte, tout à la fois s'élançât à l'eau, et fît tête aux vagues et à l'ennemi, tandis que les Bretons combattaient à pied sec, ou poussaient dans la mer leurs chevaux faits à cette manœuvre. Les premiers Romains qui se hasardèrent périrent ; et les autres, découragés, ne marchaient plus qu'avec répugnance ; César alors ordonna aux galères de se porter sur les flancs de l'escadre, le plus près qu'elles pourraient du rivage, et de faire jouer les frondes et les machines. Cette manœuvre s'exécuta, et une grêle nourrie de pierres, de flèches, de boulets, de plomb, commença à battre des deux côtés l'armée bretonne ; prise ainsi au dépourvu, et étonnée de la forme des galères, du mouvement des rames, et de la nouveauté des armes de jet, celle-ci s'arrêta et peu à peu céda du terrain. Cependant les Romains hésitaient encore à débarquer, lorsque le porte-enseigne de la dixième légion, élevant son étendard et criant d'une voix forte : **Suivez-moi, compagnons, si vous ne voulez pas livrer l'aigle aux barbares !** [César, *B. G.*, 4, 25] se précipita à la mer ; animés par cet exemple, tous descendent des navires, et plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, l'épée haute, s'avancent vers l'ennemi. De part et d'autre, on combattit rudement. Les Bretons, à qui tous les bas-fonds étaient connus, accouraient



contre les bataillons romains, et faisaient passer sur eux leurs chevaux et leurs chars [*Ibid.*, 4, 26]. Mais avec l'aide des galères et des chaloupes, et sous la protection des machines, les légions atteignirent enfin la terre, se formèrent en ligne, et par une charge impétueuse se rendirent maîtresses du rivage. Les derniers vaisseaux qui contenaient la cavalerie n'ayant pu ni tenir la route, ni aborder, César ne poursuivit pas plus loin son succès<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, IV, c. 24-26. — Dion Cassius, XXXIX, p. 114.

Le lendemain il vit arriver à lui Comm l'Atrébate et une députation des insulaires. Les chefs bretons, frappés de l'audace des Romains et de la puissance de leurs machines, avaient mis en liberté le roi gaulois, et l'envoyaient pour traiter de la paix, s'excusant sur l'emportement de la multitude, et sollicitant le pardon de cette imprudente résistance. Le proconsul leur imposa des otages; ils en livrèrent tout de suite une partie, et promirent le reste sous quelques jours, comme ayant à les faire venir de contrées éloignées ; en attendant ils licencièrent leurs troupes, et accoururent en foule dans le camp romain. C'était le quatrième jour depuis le débarquement ; et enfin l'on apercevait en mer les dix-huit navires qui portaient la cavalerie de César : ils avaient fait voile par un vent frais, et touchaient presque à la plage, lorsqu'une tempête s'élevant subitement les dispersa. Les uns relâchèrent au port d'où ils étaient partis. Les autres furent poussés sur les côtes occidentales de l'île, et en danger de périr; ils y jetèrent l'ancre néanmoins; mais, reportés au large, pendant la nuit qui fut orageuse, ils regagnèrent à grande peine le continent<sup>1</sup>.

Cette même nuit était celle de la pleine lune, époque des plus hautes marées de l'Océan : les Romains l'ignoraient. Le flot surmontait les galères que César avait fait tirer à sec sur la grève; et les bâtiments de charge en rade sur leurs ancres étaient maltraités par la violence des ondes ; les uns se brisèrent ; les autres, dépouillés de leurs cordages, de leurs ancres, de tout leur armement, furent mis hors de service. Un tel événement jeta, comme on le pense bien, la consternation dans le coeur des Romains, et releva l'espoir et la confiance des Bretons. Les chefs insulaires rassemblés dans le camp du proconsul se concertèrent en secret ; l'ennemi se trouvant sans vaisseaux, sans vivres, sans cavalerie, l'occasion était favorable pour reprendre les armes, le bloquer et faire une campagne d'hiver. *En triomphant de cette armée, se disaient-ils, en lui fermant le retour, nous assurerons pour jamais la liberté de la Bretagne ; nous ferons perdre pour jamais aux Romains l'envie de porter la guerre au-delà de notre détroit* [César, *B. G.*, 4, 30]. Toutes choses étant convenues entre eux, ils commencèrent à s'évader l'un après l'autre, et firent revenir en cachette les soldats qu'ils avaient éloignés; quant aux paysans, qui habitaient les alentours du camp romain, ils eurent ordre de vaquer, comme de coutume, aux travaux de la campagne, de continuer même à fréquenter les tentes ennemies. César cependant faisait réparer ses vaisseaux les moins endommagés avec le bois et le cuivre de ceux qui avaient le plus souffert ; il tira du continent les agrès et les outils qui lui manquaient ; et ses soldats, se portant à l'ouvrage avec zèle, à douze vaisseaux près qui furent perdus, la flotte se trouva bientôt en état de naviguer [César, *B. G.*, 4, 29-30].

Pendant ce travail, une légion sortait chaque jour,

pour aller au fourrage et aux vivres; et, malgré la disparition successive de presque tous les chefs insulaires, l'attitude complètement pacifique des habitants inspirait aux Romains une pleine sécurité. Le tour de la septième légion était venu, et tout ayant été enlevé aux environs, elle s'était rendue dans un endroit un peu éloigné, pour y moissonner; déjà elle avait posé les armes ; et, dispersée, elle s'occupait à couper le grain, quand les Bretons l'enveloppent et l'assaillent avec leurs chariots à faux. Surpris et effrayés par ce genre inaccoutumé de combat, les Romains<sup>2</sup> plièrent ; et ils auraient péri tous jusqu'au dernier, si le proconsul, à l'aspect de la poussière qui

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, IV, c. 27-28. — Dion, XXXIX, p. 114-115. <sup>2</sup> Dion, XXXIX, p. 115. — Paul Orose, VI, c. 9.

s'élevait au loin, soupçonnant le fait, ne fût accouru avec le reste des troupes ; il dégagea les débris de sa légion, et rentra en toute hâte dans son camp<sup>1</sup>.

A son retour, il trouva que tous les paysans des environs avaient disparu. Il s'attendit à une attaque prochaine, mais le mauvais temps la retarda de quelques jours. Cependant les chefs bretons ne cessaient point d'envoyer des messages de tous côtés pour publier le dernier revers des Romains, et appeler la population aux armes. Ils lui offraient, disaient-ils, une occasion infaillible de faire un riche butin et d'assurer à jamais la liberté de la Bretagne. Ayant enfin rassemblé de grandes forces en cavalerie et infanterie, ils vinrent assiéger le camp romain. Une sortie vigoureuse les repoussa.

Comme César n'avait pour toute cavalerie que les trente chevaux qui avaient servi d'escorte à Comm l'Atrébate et que les Bretons avaient délivrés en même temps que le roi gaulois, la poursuite ne fut pas fort vive ; pourtant les légions ne rentrèrent point sans avoir mis à feu et à sang toute la campagne voisine. Le soir de la même journée, les Bretons, suivant leur coutume, dès qu'ils avaient éprouvé le moindre échec, envoyèrent au proconsul des députés pour traiter de la paix. Ce mot fut bien doux à l'oreille du Romain, car l'équinoxe approchait, et quelques jours de plus, la mer lui était fermée. Pour concilier néanmoins avec son salut l'orgueil romain et sa propre vanité, il parla comme un vainqueur impérieux, exigea des otages en nombre double de ceux qu'il avait déjà imposés, et enjoignit qu'on les lui amenât sur le continent; puis, sans attendre la réponse des insulaires, saisissant un moment favorable, il mit à la voile au milieu de la nuit. Il débarqua sans accident sur le territoire gaulois; seulement deux bâtiments de transport, contenant trois cents hommes, ne purent prendre terre avec les autres et abordèrent un peu plus bas. Les soldats qui les montaient, assaillis à l'improviste par les Morins, à l'instant du débarquement, étaient perdus, sans l'arrivée de la cavalerie romaine. Quant aux Bretons, délivrés de la présence de César, tous, à l'exception de deux tribus, se dispensèrent d'envoyer sur le continent les otages commandés ; l'expédition avait duré environ vingt jours<sup>2</sup>.

Ce départ nocturne et précipité, de quelques raisons que César ait cherché à le colorer, fut regardé comme une fuite, en Gaule, à Rome même<sup>3</sup>, mais surtout en Bretagne. La tradition poétique et historique des Kimris-Bretons en perpétua religieusement le souvenir ; elle raconta avec

orgueil comment les Césariens<sup>4</sup> avaient abordé en conquérants l'île de Prydain, pour la quitter en fugitifs. Ils disparurent, dit un vieux narrateur, comme disparaît, sur le sable du rivage, la neige qu'a touchée le vent du midi<sup>5</sup>.

Le proconsul croyait son honneur engagé à tenter au-delà du détroit une seconde invasion ; il ordonna à ses lieutenants d'en pousser les préparatifs avec vigueur, tandis qu'il allait en Italie faire proroger son commandement pour cinq autres années. A son retour en Gaule, il trouva vingt-huit galères complètement équipées, et six cents transports [César, *B. G.*, 5, 2] construits d'après le plan qu'il avait laissé, plus larges et moins hauts de bord que ceux dont il s'était servi précédemment, et tous en même temps à voiles et à rames, ce que leur peu de hauteur rendait aisé. Sur ces entrefaites, il lui vint de la Bretagne un prétexte qui secondait merveilleusement ses vues. Deux puissants chefs de cette île,

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, IV, c. 22-24. — Dion, XXXIX, p. 115. — Paul Orose, IV, c. 9.

<sup>2</sup> César, *Bell. Gall.*, IV, c. 25-27. — Dion, XXXIX, p. 115. — Paul Orose, IV, c. 9.

<sup>3</sup> Lucaïn, *Pharsale*, II, v. 572. — Suétone, in César, n° 25.

<sup>4</sup> *Caisariâidd*. Trioedd ynnys Frydain, 102-124.

<sup>5</sup> Cf. Roberts, p. 103, *Sketch of the early history of the ancient Britons*, London, 1803.

Imanuent, roi du pays des Trinobantes [Midlessex], situé sur la côte orientale, au-dessus de l'embouchure de la Tamise, et Cassivellaun, plus correctement Caswallawn, dont les états s'étendaient aussi sur la rive gauche du fleuve à quatre-vingts milles de la mer, étaient divisés par une vieille et mortelle haine que des événements

peu connus, arrivés durant la dernière guerre, n'avaient fait qu'envenimer encore. Ils se dressèrent mutuellement des embûches ; Imanuent périt assassiné ; et son fils Mandubrat n'échappa au même sort que par une prompte fuite : passant la mer, il accourut se mettre sous la protection des Romains [César, *B. G.*, 5, 20], à cause desquels son père et lui subissaient, disait-il, ces persécutions. César accueillit Mandubrat avec joie [54 av. J.-C.], le combla de présents, et se chargea volontiers de toutes ses vengeances. Les traditions bretonnes, mentionnent, quoique sous un autre nom<sup>1</sup>, le prince fugitif, parmi les traîtres, qui firent le malheur de l'île de Prydain et dont le souvenir devait être poursuivi d'âge en âge par l'horreur et la malédiction publique. Ce jugement fut sévère, mais juste ; à l'aspect des maux qu'Imanuent contribua à déchaîner sur son pays, la douleur nationale eut le droit d'oublier qu'il avait la mort d'un père à venger, sa vie à défendre et son royaume à reconquérir. Quand les préparatifs furent achevés, César. commanda aux cités gauloises de lui fournir quatre mille hommes de cavalerie qu'il se proposait d'embarquer avec cinq de ses légions ; lui-même attendit au port Itius que la saison devînt favorable pour le départ. Il y était encore lorsque des troubles politiques importuns éclatèrent chez les Trévires [César, *B. G.*, 5, 5-8].

Le ressentiment de l'indépendance perdue et l'ennui de la domination romaine faisaient, dans la Gaule, des progrès rapides, et devenaient chaque jour plus vifs ; parce que, chaque jour aussi, cette domination devenait plus oppressive et plus tracassière. Sous quelques rapports même, les cités de l'est pouvaient être fondées à regretter la tyrannie d'Arioviste. D'abord les tributs n'étaient pas moins forts, ni les otages moins nombreux ; et

la présence des légions ne gênait et n'irritait pas moins que celle des bandes germaines. Mais, non contents d'occuper le pays, de lever des hommes et des subsides, de parler en maîtres insolents, les Romains s'immisçaient dans les plus intimes affaires des cités ; ils déposaient des magistrats légalement élus, sous le prétexte qu'ils étaient suspects au peuple romain; ils en nommaient d'autres de leur autorité privée, intervenaient dans tous les débats, et bouleversaient à chaque instant les constitutions. C'étaient surtout les gouvernements populaires qu'ils poursuivaient avec acharnement, parce qu'ils en redoutaient le principe et l'énergie. Tantôt ils favorisaient sous main ces chefs ambitieux, qui vivaient en conspiration permanente contre la liberté; tantôt ils les imposaient ouvertement, à la pointe de l'épée, prétendant les restaurer dans un pouvoir légitime, attendu que leur père, ou leur aïeul, ou leur oncle l'avaient jadis possédé. Ainsi ils établirent chez les Carnutes le despotisme de Tasget [César, *B. G.*, 5, 25], chez les Atrébates celui de Comm ; ainsi ils forcèrent la haute assemblée des Sénon à reconnaître pour roi Cavarin, homme abhorré de tous, dont le frère et le père avaient attenté successivement à l'indépendance publique [*Ibid.*, 5, 54]. Ce n'était pas tout : depuis le commencement de la guerre, César s'était fait livrer tous les jeunes Gaulois distingués par la richesse, la naissance ou le rang de leur famille ; et il les gardait près de lui, moins comme des auxiliaires que comme des otages. Étudiant à loisir leur caractère et leurs penchants, il s'appliquait à les corrompre

**1** Il est appelé par les uns *Androg*, par les autres *Afarwy*. Camden., *Histor. britan.*, p. 298. — Trioedd. 82. — *Early history of the Britons*, by Roberts, p. 103 et sqq.

par l'ambition, à les éblouir par sa gloire, à étouffer en eux tout sentiment patriotique : de cette pépinière de petits tyrans sortaient ses instruments les plus dévoués, et les traîtres les plus redoutables à la Gaule. Le proconsul les lâchait ensuite sur le point où il voulait exciter des orages ; il leur prodiguait l'argent, il leur prêtait au besoin ses soldats, il préparait par leurs intrigues, chez ses alliés les plus fidèles, une conquête facile et en apparence moins odieuse que la conquête à force ouverte. Chaque nation, chaque villa avait donc son parti romain et son parti national, qui s'observaient l'un l'autre, et en venaient souvent aux prises, surtout quand il s'agissait de l'élection des principaux magistrats.

C'était par des mouvements de cette nature que les Trévires étaient alors agités. Ce peuple avait d'abord penché pour les Romains, par peur, il est vrai ; et il avait mis à leur service sa cavalerie, si estimée de toute la Gaule. Mais l'esprit national n'avait pas tardé à prendre le dessus sur la frayeur ; depuis près d'un an, les Trévires refusaient leur contingent de troupes, ne fournissaient aucune subvention en argent ni en vivres, ne paraissaient plus aux États convoqués, et présidés par César, on les soupçonnait même d'exciter secrètement les Germains à passer le Rhin : telles étaient les dispositions du peuple, plus fortes que les intrigues de l'aristocratie, vendue à la cause de l'étranger [César, *B. G.*, 5, 2]. Sur ces entrefaites arriva l'époque de l'élection du suprême magistrat. Les suffrages du peuple se réunissaient sur Indutiomar, chef de guerre habile et patriote dévoué [*Ibid.*, 5, 4] ; il avait pour antagoniste son gendre, Cingétorix, qui, par jalousie autant que par ambition, s'était jeté dans le parti contraire. La proximité de l'armée romaine redoublant l'audace de la faction étrangère ; elle



transforma la place publique en un champ de bataille ; cependant Indutiomar l'emportait, lorsque César se mit en marche avec quatre légions et huit cents hommes de cavalerie [*Ibid.*, 5, 2], pour appuyer ses partisans. Cingétorix se rendit aussitôt près de lui ; la plupart des nobles firent de même, et, à la tête de leurs clientèles, allèrent grossir l'armée ennemie. Indutiomar rassembla des forces, parcourut les places de défense, envoya la population désarmée dans l'intérieur des Ardennes; mais rien n'était préparé, le peuple se décourageait, et la terreur continuait les défections que la trahison avait commencées.

Dans cet état de choses, craignant de compromettre en pure perte les intérêts de son pays et sa propre vie, Indutiomar se résigna à plier ; il envoya sa soumission à César avec de feintes excuses ; *s'il n'était pas sorti de la cité, disait-il, ce n'aurait été que pour contenir dans le devoir la multitude, qui, privée de ses chefs et de toute la noblesse, aurait pu se porter à quelque imprudence* [César, *B. G.*, 5, 3]. Bien que César sût à quoi s'en tenir sur les vrais motifs de la démarche, toutefois ne voulant pas perdre l'été dans une nouvelle guerre, tandis que tout était prêt pour le passage en Bretagne, il ordonna à Indutiomar de se rendre à son camp avec deux cents otages, parmi lesquels seraient son fils et ses plus proches parents. Le proconsul les retint prisonniers ; puis il signifia aux Trévires qu'ils eussent à reconnaître Cingétorix pour leur souverain magistrat. Cet incident terminé, il retourna avec ses otages et ses légions au port Itius.

L'équinoxe de printemps était l'époque de la session annuelle des États Gaulois ; César, qui les avait convoqués au port Itius, les y trouva réunis. Ayant là sous la main les personnages les plus

influent de la Gaule entière, il résolut de s'emparer de tous ceux dont la fidélité lui paraissait suspecte, et de les emmener avec lui au-delà de la mer, car il craignait quelque mouvement sur le continent pendant son absence [César, B. G., 5, 5]. Au nombre des chefs dont il crut devoir s'assurer, par cet odieux guet-apens, était l'Éduen Dumnorix contre lequel il nourrissait depuis trois ans une aversion décidée. Nous avons raconté plus haut comment l'ambitieux Dumnorix se montra d'abord adversaire passionné des Romains; devenu tout à coup, et par d'autres espérances, l'admirateur de César, et l'un de ses instruments les plus dévoués, sous cette nouvelle couleur, il afficha une arrogance et des prétentions intolérables. Il alla jusqu'à se vanter dans l'assemblée nationale des Édues : *qu'il serait roi du pays, qu'il en avait la promesse de César*. Ce propos déplut généralement à ses compatriotes, surtout il affligea vivement les partisans sincères et désintéressés de Rome ; mais César inspirait une telle frayeur, qu'aucun magistrat n'osa lui en parler, ou pour refuser, ou pour lui demander quelque explication : il n'apprit le fait que par les confidences intimes de ses hôtes [*Ibid.*, 5, 6]. Irrité au dernier point, le proconsul surveilla dès lors Dumnorix, comme un homme dangereux ; et celui-ci, fier et confiant dans sa force, lui rendit haine pour haine : tous deux se connaissaient assez pour se craindre. Quand le chef éduen se vit désigné parmi ceux qui devaient suivre l'expédition au-delà du détroit, il commença par s'excuser de ne pouvoir quitter le continent, alléguant tantôt sa santé qui ne lui permettait pas de soutenir la mer, tantôt des motifs de religion [*Ibid.*] : n'ayant rien obtenu, et perdant toute espérance de ce côté, il essaya d'autres moyens. Prenant à part chacun de ses compagnons de captivité, il leur communiqua ses craintes, il irrita les leurs :

Croyez-moi, leur disait-il, ce n'est pas sans dessein que César veut priver la Gaule de tous ses chefs, éloigner toute sa noblesse. Il s'est emparé par une perfidie infâme de tout ce qui conservait encore dans l'âme quelque indépendance, quelque amour de la patrie. Nous sommes ses prisonniers. N'osant pas nous condamner chez nous, au milieu de nos frères, il nous entraîne dans cette île sauvage pour nous assassiner plus sûrement [César, B. G., 5, 6]. Presque tous pensaient comme lui ; ils se concertent, ils s'engagent, sous la foi du serment, à prendre des mesures pour leur salut personnel, et pour le salut de la patrie. Quel était leur plan, et comment espéraient-ils de l'exécuter au milieu de tant de légions romaines ? C'est ce que l'histoire ne nous a point fait connaître.

Instruit de leurs résolutions, César fit garder à vue les chefs gaulois, et plaça autour de Dumnorix la surveillance la plus sévère. Pendant vingt-cinq jours que les vents contraires le retinrent encore dans le port, il réussit à découvrir tous ses projets, à déjouer toutes ses tentatives. Mais le vent étant devenu propice, et l'embarquement ayant commencé, Dumnorix profita du trouble et de l'embarras inséparables d'une telle opération pour s'échapper ; entraînant après lui toute la cavalerie éduenne, il reprit la route de son pays. A cette nouvelle, César fit suspendre l'embarquement ; et toute affaire cessante, il envoya à sa poursuite la cavalerie numide et romaine, avec ordre de le ramener mort ou vif. **S'il résiste, dit-il, tuez-le l'homme qui ose braver mes ordres, sous mes yeux, ne ferait rien de bon en mon absence !** [César, B. G., 5, 7] Les cavaliers partirent à toute bride, et atteignirent au bout de peu d'heures Dumnorix, qui, séparé des siens, marchait lentement à l'arrière-garde. Les Numides tirent l'épée et

l'enveloppent. Dumnorix appelle ses compagnons à son secours, et se met en défense. **Que me voulez-vous ?** criait-il aux Romains ; **je suis libre ! je suis citoyen d'un pays libre !** [*Ibid.*] Pour toute réponse les cavaliers le frappèrent de leurs épées, et l'étendirent mort sur la place. Les fugitifs éduens, hors d'état de résister, remirent le sabre dans le fourreau, et furent tous ramenés à César.

Telle fut la fin de ce chef turbulent, si funeste à la liberté intérieure et à l'indépendance de sa patrie : il périt au moment où il semblait vouloir servir ce qu'il avait combattu si longtemps ; et ses dernières paroles furent la condamnation de sa vie entière. Son assassinat causa dans toute la Gaule une vive émotion, comme un acte insolent des Romains, et un attentat au droit des gens ; car personnellement la victime inspirait peu d'intérêt, et elle ne reçut guère d'autres regrets et d'autres larmes, que les larmes et les regrets de son frère. Pour ce frère, l'honnête et malheureux Divitiac, dès ce moment, il ne paraît plus sur la scène des événements politiques ; son nom n'est plus prononcé dans les derniers actes du grand drame où il joua d'abord un rôle si brillant ; et César n'accorde pas même à ce vieil ami un mot de souvenir et d'affection. C'est que Divitiac avait aimé César et les Romains, avec conviction et candeur, pour le bien qu'ils pouvaient apporter et qu'ils promettaient à la Gaule. Cruellement détrompé par une expérience de trois années, mais ne se trouvant ni assez de puissance pour réparer le mal déjà fait, ni assez de pureté peut-être pour servir encore la liberté, il alla cacher son repentir dans la solitude, et pleurer en silence le malheur de sa famille, son crime involontaire, et ses beaux rêves évanouis.

César reprit tranquillement les préparatifs du départ

; il laissa Labienus sur le continent avec trois légions pour garder le port, pourvoir aux vivres, le tenir au courant des affaires de la Gaule, et prendre conseil selon le temps et les circonstances. Avec cinq légions et deux mille cavaliers, il leva l'ancre à la chute du jour, par un vent frais du couchant ; mais vers le milieu de la nuit, le vent étant tombé, il ne put tenir sa route. Entraîné par la marée montante, au lever du soleil, il s'aperçut qu'il laissait la Bretagne à sa gauche; mais le tournant du reflux le reportant vers la côte, il parvint à regagner, à force de rames, le même lieu de débarquement qu'il avait reconnu l'été précédent [53 av. J.-C.] pour être si favorable. Vers midi, il prit terre, aucun ennemi ne se montrant ; là il fut informé que les insulaires, venus d'abord en force sur la côte, s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, effrayés du nombre des vaisseaux romains, qui se montait à plus de huit cents, y compris ceux que chacun destinait à sa commodité particulière [César, *B. G.*, 5, 8].

César ayant établi ses troupes à terre, choisi un camp avantageux et su par des captifs où les Bretons s'étaient retirés, partit à la troisième veille, laissant à la garde des vaisseaux dix cohortes et trois cents cavaliers ; il s'éloigna, d'autant plus rassuré, qu'il laissait la flotte à l'ancre sur une plage unie et tranquille. Après douze milles de marche, il rencontra l'armée bretonne campée au bord d'une petite rivière<sup>1</sup>, dont elle essaya de défendre le passage; repoussée par la cavalerie romaine, elle se retira au milieu des bois, dans l'enceinte d'un fort qui semblait avoir été construit jadis pendant les guerres civiles de l'île. Toutes les approches en étaient défendues par d'épais abattis d'arbres, derrière et autour desquels les Bretons combattaient disséminés : mais une des légions,

ayant élevé une terrasse et formé la tortue, pénétra dans l'enceinte et força les assiégés à battre en retraite. Le matin du troisième jour, César se disposait à poursuivre les fuyards, lorsque des cavaliers partis du camp arrivèrent à toute bride lui annoncer qu'une grande tempête élevée la nuit précédente avait endommagé la flotte, et que, les ancres et les câbles n'ayant pu résister, tous les navires avaient été jetés à la côte [César, *B. G.*, 5, 9-10].

Il se mit en route sur-le-champ : quarante vaisseaux étaient hors de service, et le reste dans le plus mauvais état. Il prit donc des travailleurs dans les légions, en tira d'autres du continent, et manda à Labienus de faire construire le plus de bâtiments possible par les légions qu'il commandait. Il ordonna ensuite de tirer

**1** Probablement la rivière de Flour qui passe à Cantorbéry, et éloignée de Douvres de quatre lieues.

tous les navires à sec et de les enfermer dans le camp retranché. Dix jours et dix nuits consécutifs furent employés à ces travaux. Les bâtiments mis à terre et le camp bien fortifié, il y laissa les mêmes troupes qu'auparavant, et retourna avec l'armée au lieu qu'il avait quitté, où il trouva les insulaires rassemblés en beaucoup plus grand nombre. Ils avaient donné le commandement général de leurs forces et confié la conduite de la guerre à Cassivellaun. Quoique plusieurs de ces peuplades fussent en guerre avec lui, à l'arrivée des Romains elles n'avaient point hésité à entrer dans son alliance et à combattre l'étranger, sous les enseignes de ce chef, le plus puissant et le plus belliqueux du pays. Les Bretons, avec leurs chariots ; attaquèrent vivement pendant sa marche

la cavalerie romaine : celle-ci eût l'avantage, et les repoussa dans les bois et sur les hauteurs; mais, s'étant engagée trop avant, elle perdit du monde. A quelques jours de là, comme les Romains, ne s'attendant à rien, s'occupaient de fortifier leur camp, les insulaires sortirent des bois et se jetèrent sur leurs postes avancés : le combat y fut rude. César envoya deux cohortes de renfort, chacune la première et par conséquent la plus solide de sa légion ; mais ces cohortes ayant laissé entre elles un petit intervalle, les chariots s'y précipitèrent et pénétrèrent dans la ligne romaine; les deux cohortes étaient taillées en pièces, si de nouveaux renforts ne fussent venus les dégager [César, *B. G.*, 5, 15].

L'infanterie légionnaire couverte d'armes pesantes, n'osant pas se séparer des enseignes pour suivre l'ennemi, avait beaucoup de désavantage dans ce genre de combat. La cavalerie n'y était guère plus propre ; car il arrivait souvent que les Bretons, après avoir attiré, par des fuites simulées, les escadrons ennemis loin du corps de bataille, faisaient volte-face, descendaient de leurs chariots, et combattant à pied, forçaient ceux-ci à une lutte inégale, et non moins périlleuse dans la retraite que dans l'attaque. D'ailleurs ne se formant jamais en ordre serré, mais toujours, par pelotons séparés, à grands intervalles, ils conservaient en arrière des corps de réserve qui couvraient leur retraite, et remplaçaient par dès troupes fraîches les troupes fatiguées. Le jour suivant, les Bretons se tinrent sur les hauteurs, se montrèrent peu et escarmouchèrent plus mollement. Mais César ayant détaché pour aller au fourrage trois légions et toute la cavalerie, ils reparurent subitement, et fondirent avec impétuosité sur les fourrageurs; ils furent repoussés, et les cavaliers, se voyant soutenus de

près par les légions, ne cessèrent de les poursuivre, sans leur donner le temps de s'arrêter, de se rallier, ou de descendre de leurs chariots ; beaucoup furent tués. Après cette défaite, les renforts qui leur étaient venus de tous côtés se dispersèrent ; et depuis ils n'essayèrent plus d'attaquer en corps d'armée [César, *B. G.*, 5, 16-17].

Dès que César s'aperçut que leur projet était de traîner la guerre en longueur, il marcha vers la Tamise, dans l'intention d'entrer sur les terres de Cassivellaun. Ce fleuve n'avait qu'un seul gué, et encore le passage y était très difficile. Arrivé là, il vit les Bretons rangés en bataille sur l'autre rive que défendait une forte palissade, de pieux fixés en terre ; d'autres pieux étaient enfoncés dans le courant et cachés sous l'eau. César apprit ces détails des captifs et des transfuges. Il fit aussitôt porter en avant sa cavalerie, que les légions suivirent avec ardeur et célérité, quoique les fantassins eussent de l'eau jusqu'aux épaules. Les Bretons ne purent soutenir le choc, abandonnèrent la rive et se retirèrent. Cassivellaun, perdant tout espoir de disputer le terrain, prit le parti de renvoyer ses troupes, ne garda que quatre mille hommes de, ceux qui Combattaient sur des chariots, et se mit à côtoyer l'armée ennemie dans ses marches, s'éloignant peu des chemins, se tenant à couvert dans les bois et s'emparant des passages difficiles ; il faisait retirer les hommes et les troupeaux dans la profondeur des forêts, partout où César devait diriger sa route. Quand la cavalerie romaine s'écartait pour fourrager ou butiner, le chef breton, qui connaissait tous les sentiers et tous les détours, lançait sur elle ses chariots, et forçant perpétuellement les Romains à des combats désavantageux, les contenait et les empêchait de s'étendre. Il en résultait pour eux une très grande



gêne, car ils ne pouvaient se procurer de subsistances qu'autant que l'armée se portait en niasse sur le même point, et Cassivellaun prenant alors les devants ravageait et brûlait tout sur son passage : César se serait vu contraint de battre en retraite immédiatement et de quitter l'île, si les dissensions de ces peuples ne fussent heureusement venues à son secours [César, *B. G.*, 5, 18-19].

Il avait amené avec lui et gardait dans son camp le jeune Mandubrat, dont nous avons parlé plus haut. Dès son débarquement, Mandubrat avait envoyé des émissaires chez les Trinobantes pour les détacher de l'alliance de Cassivellaun et de la cause nationale; ses sollicitations avaient d'abord échoué; elles finirent pourtant par réussir; et les Trinobantes proposèrent la paix aux Romains, s'ils voulaient leur rendre le fils de leur ancien roi afin qu'ils le plaçassent à leur tête. César accepta ce marché avec empressement: il eut dans Mandubrat un auxiliaire puissant et fidèle qui lui fournit des vivres et travailla à diviser ses ennemis. Gagnés par les intrigues du traître, les peuples voisins, Cénimagnes, Ségontiakes, Ancalites, Bibrokes, Casses, envoyèrent aussi des députés et se soumirent. Ces députés informèrent César que la ville de Cassivellaun était éloignée de quelques milles seulement ; c'était, comme toutes les villes bretonnes, une enceinte entourée de bois et de marécages, et close par un rempart et un fossé ; à l'approche de l'ennemi le peuple des campagnes s'y était réfugié, et elle renfermait un grand nombre d'hommes et de bestiaux. César y mena les légions, et trouva la place défendue par sa situation et par les travaux ; il y forma deux fronts d'attaque ; les assiégés résistèrent d'abord ; mais bientôt, ne pouvant soutenir l'effort des assiégeants, ils se jetèrent hors des retranchements par l'extrémité

opposée; beaucoup furent pris, ou tués dans la fuite [César, *B. G.*, 5, 20-21].

Tandis que ces choses se passaient, Cassivellaun avait envoyé des ordres dans le pays de Cant, où régnaient quatre chefs, Cingétorix, Carvile, Taximagule et Ségonax. Il leur recommandait de rassembler toutes leurs troupes et de faire diversion, en attaquant subitement le camp maritime des Romains; mais dès qu'ils parurent, ceux-ci firent une sortie, les repoussèrent, prirent un des chefs de leur noblesse, nommé Lugotorix, et rentrèrent sans perte dans leur camp : Cassivellaun, à qui ces défaites réitérées, la dévastation de son pays et surtout la désertion de ses alliés faisaient perdre tout courage, se détermina à traiter de la paix par l'entremise de l'Atrébate Comm. César, pressentant un accommodement facile, accueillit ces ouvertures, exigea des otages, fixa le tribut annuel que la Bretagne paierait au peuple romain, et défendit à Cassivellaun tout acte d'hostilité contre Mandubrat et ses sujets les Trinobantes. Les otages livrés, il ramena son armée vers la flotte, et trouva tous les vaisseaux réparés ; il les fit mettre à flot, leva l'ancre par un calme, au commencement de la seconde veille, et aborda le continent au point du jour [César, *B. G.*, 5, 22-23].

Telle fut l'issue de cette seconde expédition, pour laquelle César avait déployé un appareil de forces si imposant, et une flotte de deux cents navires ; il n'en retira d'autre gain que quelques bandes d'esclaves [*Ibid.*, 5, 23], et des perles bretonnes dont il envoya à Rome une grande quantité<sup>1</sup> ; quant au tribut annuel imposé à Cassivellaun, il ne fut jamais payé, et le proconsul non plus n'y comptait guère. En un mot, et pour nous servir des expressions d'un écrivain ancien, César mit le pied

deux fois en Bretagne<sup>2</sup>, et il en rapporta l'honneur d'y avoir deux fois combattu.

A son arrivée, il trouva la Gaule tranquille ; aucune résistance, aucune agitation, apparente du moins. L'assemblée générale des Gaules, convoquée par lui à Samarobrive, chez les Ambiens, contribua à entretenir sa sécurité; après une session toute pacifique, il la congédia, et pourvut à ses quartiers d'hiver, disséminant ses troupes dans plusieurs états différents parce' que la sécheresse excessive de cette année avait rendu les subsistances rares. Il envoya une légion chez les Morins ; une autre, commandée par Q. Cicéron, sur le territoire nervien ; une troisième chez les Essues<sup>3</sup>, dans l'Armorique ; une quatrième, avec

T. Labienus, sur les confins des Trévires ; trois restèrent cantonnées sur les bords de l'Oise, à l'entrée de la Belgique ; enfin Q. Titurius Sabinus et L. Aurunculeïus Cotta allèrent hiverner entre le Rhin et la Moselle, sur les terres des Éburons, avec une légion et cinq cohortes. Cela fait, le proconsul se disposa à partir pour l'Italie.

Il se mettait en route lorsqu'une révolution éclata inopinément chez les Carnutes. César, comme nous l'avons dit plus haut, au mépris de leur constitution démocratique, leur avait imposé un roi ; son choix était tombé sur un certain Tasget, issu d'une des familles anciennement souveraines du pays, homme vendu aux Romains, et qui avait mérité leur confiance à force de bassesse et de trahison. Il y avait déjà trois ans que Tasget exerçait sur le peuple carnute une domination également odieuse aux grands et à la multitude, lorsque, dans un soulèvement général, dont les causes immédiates nous sont restées inconnues, il fut saisi et massacré

[César, *B. G.*, 5, 25]. César, pensant bien que cet incident ne retarderait pas longtemps son voyage, fit marcher une légion sur Autricum, capitale des Carnutes, et ordonna que les auteurs et instigateurs du meurtre lui fussent amenés chargés de chaînes ; mais, au même instant, une commotion plus violente se fit sentir dans le nord, sur les rives de la Meuse, et du Rhin.

Deux chefs, élus par le peuple, partageaient le souverain commandement chez les Eburons; ils se nommaient Cativolke et Ambiorix : celui-là, vieux et cassé [César, *B. G.*, 6, 31], ne possédait plus rien des qualités qui l'avaient rendu jadis populaire parmi les siens; le second, jeune, actif, joignait au courage le plus déterminé un esprit opiniâtre, délié et fertile en ruses. De bonne heure, les Romains avaient distingué Ambiorix, et César fit tout pour se l'attacher. A l'issue de cette campagne où les Aduatiques furent si cruellement traités, il rendit à Ambiorix son fils et son neveu, détenus comme otages par ce peuple [César, *B. G.*, 5, 27] ; il lui donna encore d'autres marques de sa faveur : toutefois, cette amitié intéressée ne séduisit point le chef éburon. Plus que tous les autres chefs patriotes les plus déclarés; plus qu'Indutiomar lui-même, au fond de son cœur, il haïssait les Romains ; mais, habile à dissimuler ses sentiments, il attendit avec patience l'heure favorable. L'absence de César, pendant son imprudente expédition en Bretagne, et l'incurie de Labienus, lui permirent de se concerter à soit aise avec les mécontents des diverses parties de la Gaule ; il le fit malgré l'opposition de son collègue Cativolke, que l'âge et la maladie rendaient timide et

1

Suétone,

C. J.  
César,  
n° 47.

2

Velleius  
Paterculus,  
II, c.

46. 3

Les  
habitants  
de  
Sées,  
en  
Normandie.

incertain [*Ibid.*, 5, 31]. Déjà s'organisait par ses soins une vaste conspiration qui, ayant son foyer eu Belgique, s'étendait de là dans les cités du centre et de l'ouest, lorsque le retour de César en arrêta les progrès. Tout fut conduit avec tant de mystère, que non seulement les Romains, mais encore celles des nations gauloises qu'on savait dévouées aux Romains, n'en conçurent aucun soupçon. Le Tréviere Indutiomarus, rentré dans ses foyers après l'expédition de Bretagne, mit au service d'Ambiorix son crédit et son infatigable activité ; il alla trouver Cativolke, l'aiguillonna, finit par entraîner ce vieillard indécis [*Ibid.*], et obtint de lui qu'il ne s'opposerait pas à l'armement en masse des Éburons, qu'il aiderait même son collègue dans toutes les mesures importantes. Il fut convenu entre les conjurés belges et armoricains qu'on attendrait l'arrivée de César en Italie et la dispersion des troupes romaines dans les quartiers, pour donner le signal de la guerre et assaillir en même temps ces quartiers sur tous les points. L'impatience des Carnutes provoquée, sans doute, par quelque acte odieux du roi Tasget, ayant précipité le mouvement, retint César en Gaule et éveilla

l'attention des lieutenants cantonnés dans les cités de l'ouest. Dans le nord, où Ambiorix avait la haute direction, la chose fut menée avec plus de circonspection. Dès qu'il avait appris que les lieutenants Titurius Sabinus et Aurunculeïus Cotta venaient hiverner dans le fort d'Aduatica<sup>1</sup>, sur le territoire éburon, il était accouru avec son collègue au-devant d'eux, les avait comblés de protestations d'amitié, les avait même aidés à rassembler des vivres. Depuis quinze jours il travaillait à leur inspirer par sa conduite et ses discours une pleine et entière sécurité, quand il reçut la nouvelle du soulèvement d'Autricum. Croyant César déjà hors de la Gaule et l'insurrection flagrante dans l'ouest, il arma son peuple d'Aduatica en toute hâte, et investit le camp.

L'assiette des camps romains était généralement trop forte, la garde s'y faisait avec trop de soin pour qu'Ambiorix comptât beaucoup sur une surprise et sur une escalade ; d'ailleurs, il n'avait avec lui que neuf à dix mille hommes et les assiégés n'étaient pas en moindre nombre [César, *B. G.*, 5, 34]. La bonne contenance des légionnaires et une sortie vigoureusement exécutée par la cavalerie espagnole, le déterminèrent à tenter un autre moyen de succès. Il fit crier près du rempart : **qu'il avait à communiquer aux généraux romains des choses du plus haut intérêt, concernant leur vie et le salut de leur armée** [*Ibid.*, 5, 26]. Sur cette déclaration, deux parlementaires lui furent envoyés, C. Arpineïus, chevalier romain, parent de Q. Titurius, et un certain Junius, Espagnol, qui connaissait Ambiorix pour avoir servi d'interprète entre César et lui. S'étant abouché avec eux, dans l'intervalle des deux camps, le chef éburon parla en ces termes :

La reconnaissance que je dois à César m'oblige à vous révéler un grand secret ; croyez-le, je n'ai point perdu la mémoire des bienfaits de César : c'est lui qui m'a délivré d'un tribut envers les Aduatikes, nos voisins ; c'est lui qui m'a rendu mon fils et le fils de mon frère, retenus par ce peuple dans une dure captivité. Si les Éburons viennent aujourd'hui assiéger votre camp, ils ne le font, je le proteste, ni par mon ordre, ni de mon consentement ; la multitude m'y a contraint ; telle est, en effet, la nature de mon autorité que le peuple n'a pas moins de pouvoir sur moi que je n'en ai sur lui [César, *B. G.*, 5, 27]. Mais la guerre est générale, et toute la Gaule soulevée contre les Romains ; ce que je dis ici, le peu de forces de mon armée suffirait à vous le prouver ; car vous ne me supposerez pas si fou et si

**1** *Aduatica, Aduatico, Atuatuca, AôïōŪôïōxīī*. Ce fort ou château (**id castelli nomen est**, César, VI, c. 32) situé sur le territoire éburon, ne doit pas être confondu avec Aduat, capitale des Aduatikes, dont il a été question ci-dessus.

présomptueux, que j'eusse espéré de vaincre, avec cette poignée d'hommes, tant de braves légions. Je le répète, la Gaule est toute entière en armes ; et ce jour est le jour fixé pour attaquer à la fois tous vos quartiers, afin qu'une légion ne puisse pas porter secours à une autre légion. Les Éburons ont pris les armes, forcés par la volonté générale ; seuls, comment résister à la volonté de tous ? Enfants de la Gaule, comment refuser de participer à la délivrance de la Gaule [*Ibid.*] ? Maintenant que j'ai rempli mon devoir comme citoyen, je vais m'acquitter d'un autre devoir comme ami de César. J'avertis donc, je supplie Titurius ; au nom de l'hospitalité, de pourvoir au salut de ses soldats et au sien ; une armée nombreuse de Germains a

passé le Rhin et arrivera dans deux jours [*Ibid.*]. Voyez, avant que nos voisins puissent en être informés et vous couper le chemin, si vous voulez sortir de vos quartiers et aller rejoindre ou Cicéron ou Labienus, l'un ne se trouve qu'à cinquante milles d'ici, l'autre est un peu plus loin. Quant à moi, je promets, je jure de vous donner libre passage sur nos terres : ainsi j'aurai satisfait à ce que je dois à mon pays en le délivrant de votre armée, à ce que je dois aux bienfaits de César en vous préservant du péril. Après ces paroles, Ambiorix se retira.

Arpineïus et Junius firent leur rapport aux généraux romains; et ceux-ci, troublés de cette crise imprévue, ne crurent pas devoir négliger l'avis, quoiqu'il leur vînt d'un ennemi. Le meurtre de Tasget et l'insurrection carnute dont ils ignoraient la fin, étaient à leurs yeux une confirmation des paroles d'Ambiorix ; il leur semblait incroyable qu'un peuple aussi faible que les Éburons se fût risqué à tirer l'épée sans l'espoir, sans la certitude d'être soutenu par des cités puissantes [César, *B. G.*, 5, 28]. Ils rassemblèrent aussitôt le conseil des officiers, et lui exposèrent l'état des choses; mais les avis sur les mesures à prendre furent partagés, et une violente dispute s'engagea. Aurunculeïus et avec lui plusieurs tribuns et centurions pensaient qu'il ne fallait rien faire légèrement, ni quitter les quartiers sans l'ordre de César, car il était probable que César était encore dans la Gaule. Le camp, disaient-ils, est bien fortifié, on peut s'y défendre contre tel nombre de Germains que ce soit ; il est bien pourvu de vivres, le proconsul aura le temps d'envoyer du secours ou bien il en viendra des quartiers voisins. Enfin, qu'y a-t-il de plus imprudent, de plus honteux que de se décider, en de si grands intérêts, d'après le conseil de son



ennemi ?

Titurius répondait : qu'il serait trop tard pour délibérer, quand on aurait toute cette multitude gauloise et, de plus, les Germains sur les bras ; ou lorsque les quartiers voisins auraient déjà reçu quelque échec : qu'on n'avait qu'un moment, un seul pour arrêter un parti. César sans nul doute était déjà en Italie, autrement les Carnutes auraient-ils osé se défaire de Tasget, presque sous ses yeux ? C'était l'avis en lui-même qu'il fallait considérer, et non l'ennemi qui le donnait : le Rhin était proche, les Germains aigris par la mort d'Arioviste, par l'extermination des Tenchères, les Gaulois impatients du joug romain, brûlant de venger leurs injures et de recouvrer leur ancienne renommée militaire [César, *B. G.*, 5, 29] ; enfin personne ne pouvait croire Ambiorix assez insensé pour en venir à cette extrémité, sans être sûr de son fait. Les deux généraux disputèrent ainsi avec opiniâtreté et aigreur, une partie de la nuit. Vainement les officiers et les soldats mêmes s'épuisèrent en efforts pour les calmer : on les entourait, on les embrassait, on les conjurait de ne pas tout perdre par leur division : *Partir, rester, s'écriait-on, tout est bon si nous agissons de concert : si nous sommes divisés, plus d'espoir ni de salut !* Cotta enfin céda et consentit à aller rejoindre Cicéron ; le départ fut publié dans le camp ; le reste de la nuit se passa à préparer les bagages : au point du jour, les Romains se mirent en marche sur une longue file de troupes, et d'équipages, comme s'ils eussent eu à voyager en pays tranquille, sous la sauvegarde d'un ami sûr [*Ibid.*, 5, 31].

A deux milles du camp, sur la route qu'il fallait suivre pour se rendre au quartier de Q. Cicéron, se

trouvait une vaste forêt : avertis de la résolution des généraux romains par le tumulte et le mouvement des préparatifs, les Eburons s'y étaient portés pendant la nuit, et, partagés en deux troupes, ils occupaient à droite et à gauche les hauteurs d'une vallée étroite et profonde. Ils attendirent pour se montrer que la presque totalité de la colonne ennemie fût engagée dans le vallon ; ils poussèrent alors un grand cri ; et l'une de leurs troupes arrêta l'avantgarde tandis que l'autre chargea le corps de bataille. A cette attaque qu'il n'avait pas prévue, Titurius se trouble, il court çà et là pour ranger ses troupes. Cotta, avec plus de sang-froid, adopte le seul parti qui lui reste, il ordonne d'abandonner les bagages et de se former en ordre circulaire. Toute sage qu'elle était, cette mesure lui tourna à mal. Elle releva la confiance des Gaulois, en diminuant celle des Romains ; elle eut encore cela de funeste que les légionnaires, quittant leurs enseignes, coururent de toutes parts aux équipages pour sauver ce qu'ils possédaient de plus précieux. D'un bout à l'autre de la ligne romaine, on ne voyait que trouble et désordre, on n'entendait que cris et gémissements. Bien différente était l'armée gauloise : Ambiorix avait fait publier parmi les siens, sous les menaces les plus terribles [que chacun eût à garder son rang ; tout ce bagage des Romains, disait-il, appartenait déjà aux Gaulois, mais nul ne devait y toucher qu'après la bataille](#) [César, B. G., 5, 34].

Les Romains se rallièrent bientôt : égaux en nombre aux Gaulois, et n'ayant de salut que dans leur épée, ils se battirent comme on pouvait l'attendre d'hommes désespérés ; chaque fois qu'une cohorte se portait en avant, elle faisait un carnage affreux. Ambiorix alors recommanda aux siens de ne plus attaquer que de loin à coups de

flèches et de dards, et de céder toutes les fois qu'ils se verraient chargés. Cette tactique mit l'avantage du côté des Éburons, qui étaient armés à la légère ; et habiles à ce genre de combat. Dès qu'une cohorte ennemie sortait de la ligne, ils se retiraient devant elle ; mais alors cette cohorte, ayant nécessairement les flancs découverts, recevait de tous côtés une grêle de traits ; et quand elle voulait reprendre sa place sous les enseignes, pressée et par ceux qui, ayant semblé fuit, revenaient aussitôt, et par ceux qui l'assaillaient à droite et à gauche, elle se trouvait enveloppée, dans une complète impossibilité d'agir

[César, *B. G.*, 5, 34-35].

Le combat avait duré depuis le lever du soleil jusqu'à la huitième heure<sup>1</sup> ; et les Romains s'affaiblissant de moments en moments perdaient enfin toute espérance. Sabinus, ayant aperçu de loin Ambiorix lui exhortait les siens sur le front de bataille, lui envoya son interprète, le priant de laisser la vie sauve à lui et à ses soldats [*Ibid.*, 5, 36]. Si Sabinus veut traiter avec moi, répondit Ambiorix, qu'il vienne : quant à ses soldats, c'est l'armée gauloise qui doit prononcer sur leur sort, mais je ne désespère pas de la fléchir. Sabinus alors propose à Cotta de sortir de la mêlée et d'aller ensemble trouver Ambiorix ; Cotta s'y refuse : Jamais, dit-il, je ne me livrerai à un ennemi armé ! [*Ibid.*] Sabinus prend donc avec lui quelques tribuns et quelques centurions, et s'avance à travers les rangs gaulois : arrivés près d'Ambiorix, celui-ci leur ordonne de quitter leurs armes ; Sabinus obéit ; son exemple est suivi par les siens, et ils commencent à discuter les articles d'une capitulation. Mais pendant ce temps-là, Ambiorix prolongeant à

1 Deux heures après midi.

dessein la discussion, les Éburons les enveloppent et les massacrent, puis, aux cris de *victoire ! victoire !* [César, B. G., 5, 37] ils fondent avec impétuosité sur la ligne. Cotta fut tué en combattant, avec le plus grand nombre des légionnaires ; plusieurs se sauvèrent jusqu'à leur camp, soutinrent avec peine l'assaut jusqu'au soir, et, désespérés, s'entretuèrent tous pendant la nuit<sup>1</sup>. D'autres gagnèrent les forêts, et, par des chemins détournés, le camp de Labienus, où ils portèrent la nouvelle de ce désastre.

Ambiorix sans perdre un seul instant se rendit avec toute sa cavalerie sur les terres de ses voisins les Aduatikes, son infanterie le suivant de près. Là, par le récit de sa victoire, et par l'entraînement de son éloquence, il ranima ce faible et malheureux débris d'une nation presque anéantie sous le fer des Romains. Le lendemain, il passa chez les Nerves, aussi cruellement traités jadis, mais moins faibles que les Aduatikes, parce que leurs nombreux clients ne les avaient point abandonnés au milieu de leurs calamités. Ambiorix, dans ses exhortations, leur retraçait le tableau de leurs misères, les exhortait à ne point perdre une occasion assurée de vengeance : *Deux généraux romains sont tués, leur disait-il, une partie de l'armée romaine est détruite ; que Cicéron et sa légion aillent rejoindre ait plus tôt a leurs frères morts! Est-il ait monde une entreprise plus aisée et moins chanceuse ?* [César, B. G., 5, 38] *Armez-vous, les Éburons viennent vous seconder !*

Les Nerves se laissèrent persuader sans peine ; remplis d'ardeur, ils envoient à tous les peuples de leur clientèle l'ordre de prendre les armes ; tous se

rassemblent, Centrons, Grudes, Lévakes, Pleumoxes, Geiduns<sup>2</sup>, et se réunissent à l'armée des Éburons, des Aduatiques et des Nerves. Les troupes alliées s'avancent alors à travers la forêt vers le quartier de Cicéron, surprennent d'abord quelques détachements romains sortis pour couper du bois, et les tuent, puis se répandent tumultueusement tout autour du camp. Les Romains courent aux armes et bordent le rempart; la journée fut rude, parce que les assiégeants avaient espéré beaucoup du succès de cette attaque imprévue ; ils pensaient que deux victoires gagnées ainsi coup sur coup décideraient pour toute la Gaule l'insurrection universelle, et bientôt la délivrance.

Cicéron se hâta d'écrire à César, à force de promesses, il trouva des gens qui se chargèrent de ses dépêches, mais tous les passages étant interceptés soigneusement, les émissaires et les lettres tombèrent entre les mains d'Ambiorix. Cependant les Romains travaillaient avec une vitesse prodigieuse à compléter ce qui manquait aux retranchements, et à faire des ouvrages nouveaux s'il faut en croire César, cent vingt tours furent élevées dans cette seule nuit des matériaux dont le camp était approvisionné [César, *B. G.*, 5, 39]. Le lendemain, les assiégeants renouvelèrent l'attaque et commencèrent à combler le fossé : du côté des Romains la résistance fut la même que la veille, et ainsi les jours suivants ; ils passaient toute la nuit à réparer les ouvrages endommagés ; les blessés ni les malades, les officiers ni les soldats n'avaient aucune relâche, aucun intervalle de repos.

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, V, c. 37. — Tite-Live, *Epit.*, CVI. — Suétone, *C. J. César*, c. 25. — Plutarque, in

*César*, p. 719. — Appien, *Bell. Civil.*, p. 523. — Dion Cassius, XL, p. 123. — Florus, III, c. 10. — Eutrope, VI. — Orose, VI, c. 10. — Lucain, *Pharsale*, I, v. 429.

**2** Peuples qui habitaient, à ce qu'on croit, la côte de la Belgique au midi des bouches de l'Escaut.

On retrouve une trace de l'ancien nom des *Grudes* (*Grudii*) dans le lieu appelé *Tland van Groede*, la *Terre de Groude*, dans le diocèse de Bruges.

Cependant ceux des chefs et des notables Nerviens qui avaient eu jadis quelque accès auprès de Cicéron, et quelque relation d'amitié avec lui, annoncent qu'ils ont des propositions à lui faire et demandent une entrevue. Cicéron envoie quelques-uns des siens. Les Gaulois répètent dans cette conférence ce qu'Ambiorix avait dit à Sabinus : que toute la Gaule était en armes ; que les Germains avaient passé le Rhin, que tous les quartiers, même celui de César, étaient attaqués à la fois. Ils racontent la mort de Sabinus, et prennent à témoin de la vérité de leurs paroles Ambiorix qui était présent. *C'est vainement*, disent-ils, *que vous comptez sur le secours de gens qui sont occupés de leur propre défense. Quant à nous, notre seule intention à l'égard de votre république, est de nous affranchir de l'établissement des quartiers d'hiver, et d'empêcher ce qu'ils deviennent coutume* [*César*, *B. G.*, 5, 41]. Redites à Cicéron, qu'il peut sans aucune inquiétude sortir du camp et se retirer avec sa troupe ou bon lui semblera. La réponse de Cicéron fût brève et fière : elle portait : que le peuple romain ne traitait jamais avec un ennemi armé ; mais que si les Belges voulaient mettre bas les armes, il serait à volontiers leur médiateur ; qu'ils pouvaient députer vers César, qui dans sa justice leur accorderait tout ce qu'ils avaient le droit de demander.

Les Belges, voyant que la ruse avait échoué comme la force, se, déterminèrent à entreprendre un siège en règle, et commencèrent à ceindre le camp ennemi d'une circonvallation de onze pieds de haut avec un fossé de quinze de profondeur ; cinq ans de guerre avec les Romains les avaient instruits dans cette partie de l'art militaire, et d'ailleurs quelques légionnaires prisonniers dirigeaient leurs travaux. Mais faute d'outils pour remuer la terre, ils coupaient le gazon avec leurs sabres, et le portaient dans leurs mains ou dans les pans de leurs saies [*Ibid.*, 5, 42]. Malgré l'imperfection de ces procédés, telles étaient, si l'on en croit César, leur activité et leur nombre, qu'en moins de trois heures, un rempart de quinze mille pas de circuit fut élevé [*Ibid.*]. Les jours suivants, dirigés par les mêmes captifs, ils dressèrent des tours à la hauteur du rempart, et préparèrent des faux de siège et des tortues.

Le septième jour, de l'attaque, ils profitèrent d'un vent violent qui s'éleva tout à coup, pour lancer dans le camp ces dards brûlants qu'ils nommaient *cateïes*, et des boulets d'argile rougis au feu [*Ibid.*, 5, 43]. Les baraques des soldats romains, couvertes en paille selon l'usage du pays, s'enflammèrent ; et le vent étendit bientôt l'incendie partout le camp. Poussant alors de grands cris, les Belges approchent du rempart leurs tours et leurs, tortues, dressent les échelles et montent à l'assaut ; mais les assiégés déployèrent une telle intrépidité, que, malgré la flamme qui dévorait leurs cases, leurs bagages, toute leur fortune, aucun ne quitta son poste, aucun ne songea même à tourner la tête. L'action fut vive, et il y eut de part et d'autre un grand nombre de blessés et de morts. Ce qui fit le plus de mal aux Gaulois, c'est que, serrés en masse au pied des retranchements romains, ils étaient

gênés par les derniers rangs de leur armée, qui les embarrassaient dans leurs mouvements et leur fermaient la retraite. Malgré ces obstacles, ils parvinrent à attacher au rempart une de leurs tours ; mais une sortie vigoureuse les repoussa, et la tour fut brûlée.

Cependant le siège continuait, et la position des assiégés devenait d'instant en instant plus critique ; il y'avait déjà beaucoup de blessés, et le nombre des hommes en état de service diminuait rapidement. Chaque jour Cicéron dépêchait à prix d'or quelque messenger vers César ; tous étaient arrêtés aussitôt et suppliciés, sous ses yeux même. Dans le camp se trouvait un transfuge nervien, nommé Verticon, homme de haute naissance, qui, dès les premiers jours du siège, était venu se rendre à Cicéron et lui engager sa foi ; par de grandes promesses, surtout par celle de la liberté, il décida un esclave gaulois à porter une lettre à César. Le Gaulois, l'ayant liée autour de son javelot [César, *B. G.*, 5, 45], passa comme déserteur dans l'armée nervienne, puis trouva moyen de s'évader et d'arriver jusqu'à Samarobrive, où était le proconsul.

Au moment où la dépêche partit du camp de Cicéron, il y avait plus d'une semaine que le siège était commencé ; il y avait au moins douze jours que le corps d'armée de Sabinus et de Cotta avait été détruit ; et cependant César n'avait encore aucune nouvelle ni de l'un ni de l'autre événement : il ne les apprit que par la lettre de Cicéron. Ce fait, qu'on rejetterait comme incroyable, si César lui-même ne l'attestait [César, *B. G.*, 5, 45-46], ne peut s'expliquer que par une interruption rigoureuse des communications dans les cités de la Belgique, même dans, celles qui restaient encore paisibles ;



ce qui dénotait un accord effrayant pour les Romains entre presque toutes les nations du nord. A la lecture de la dépêche, César fut saisi d'une violente douleur ; il jura de ne plus couper ni sa barbe ni ses cheveux, que le meurtre de ses deux lieutenants et le désastre de leur armée ne fussent pleinement vengés [Suétone, *César*, 67]. Sans perdre un moment, il partit au secours sue Cicéron avec une légion qu'il tira des quartiers des Bellovakes, et il écrivit à celle qui hivernait chez les Atrébates, et à T. Labienus, de se mettre en marche, afin de le rejoindre sur la route ; mais Labienus lui-même se tenait sur la défensive. Les Trévires, animés par le succès des Éburons, avaient aussitôt chassé leur chef Cingétorix, et établi le patriote Indutiomar dans le suprême commandement ; prenant ensuite les armes, ils étaient venus camper à quelques milles, seulement dit quartier de Labienus ; celui-ci n'osait pas sortir en rase campagne, et se préparait à soutenir un siège prochain [César, *B. G.*, 5, 47] ; il fit tenir ces nouvelles à César. En même temps, le bruit courut que les cités armoricaines s'agitaient, et menaçaient la treizième légion cantonnée sur le territoire essuen [*Ibid.*, 5, 53]. Plus inquiet que jamais, et ne pouvant disposer que de deux légions incomplètes, qui ne présentaient que sept mille hommes sous les armes [*Ibid.*, 5, 49], César partit cependant, déterminé à remettre le salut de son armée et le sien à son audace et à sa fortune.

Arrivé à grandes journées sur la frontière nervienne, il apprit là, par des captifs, dans quelle extrémité se trouvait Cicéron : le danger n'avait fait que s'accroître depuis l'envoi de la dépêche. Il décida, par la promesse de grandes récompenses ; un cavalier auxiliaire à porter sa réponse, qu'il prit la précaution d'écrire en langue grecque, afin que, si elle était interceptée, l'ennemi n'en pût pas

connaître le contenu [César, B. G., 5, 48] : il mandait à Cicéron qu'il arrivait avec deux légions, et il l'exhortait à persister dans sa courageuse défense. César recommanda au cavalier gaulois de remettre s'il se pouvait la lettre en mains propres aux assiégés, si non de l'attacher à la courroie de son javelot, et de la lancer dans l'intérieur du camp [*Ibid.*]. C'est ce que fit le Gaulois; le trait se ficha dans une tour, et y resta deux jours attaché; le troisième, un soldat romain l'aperçut et le porta au général. Cicéron rassembla aussitôt sa légion : la lettre, lue publiquement, causa de vifs transports de joie ; et déjà on voyait la fumée des incendies que César allumait dans sa marche [*Ibid.*].

Avertis par cet indice et par leurs coureurs, les Gaulois quittent alors le siège, et avec toutes leurs troupes, au nombre d'environ soixante mille hommes, s'avancent au-devant du proconsul, et s'établissent sur son chemin, en deçà d'un large vallon que traversait un ruisseau. César, voyant Cicéron délivré, crut pouvoir prendre du temps; il s'arrêta de l'autre côté du vallon et choisit la position plus favorable pont- y fortifier son camp ; et quoique ce camp fût nécessairement déjà resserré, puisqu'il ne contenait que sept mille hommes, néanmoins les intervalles furent encore diminués autant que possible, afin d'inspirer aux Belges plus de présomption et de mépris. En même temps, César envoya de tous côtés des éclaireurs reconnaître le terrain, et les passages qui traversaient le vallon. Ce jour-là, après quelques chocs de cavalerie sans résultat de part et d'autre, chacun se retira. Le lendemain au point du jour, la cavalerie nervienne s'approcha, et vint engager le combat avec les cavaliers romains, qui cédèrent d'abord, suivant leurs instructions, et rentrèrent dans les retranchements. Alors tout sembla

présenter dans le camp romain le spectacle de la confusion et de la crainte ; on se hâtait de travailler à exhausser le rempart, à boucher les portes [César, *B. G.*, 5, 50] : rien cependant n'était moins réel que cette épouvante ; les légions se tenaient rangées en bon ordre au milieu de l'enceinte, et César avait l'œil à tout.

L'infanterie gauloise, trompée par cet artifice, franchit le ravin, et se range en bataille de l'autre côté, quoique dans un lieu désavantageux ; puis voyant que l'ennemi ne paraissait même pas sur le rempart, elle approche et y fait pleuvoir une grêle de traits ; en même temps, les chefs font publier par des hérauts : **que quiconque voudra passer aux assiégeants, soit romain soit gaulois auxiliaire, le peut sans danger, jusqu'à la troisième heure ; mais que, ce terme écoulé, il n'y aura plus de quartier pour personne** [César, *B. G.*, 5, 51]. Bientôt les Belges s'avancent jusqu'au pied des retranchements que les uns commencent à saper, tandis que d'autres comblent le fossé. César attendait ; il commanda une sortie générale par toutes les portes ; l'irruption fut tellement vive, que les Gaulois culbutés, mis en déroute, s'enfuirent laissant beaucoup de morts sur la place. César, profitant de cette première impression d'effroi, leva le camp, passa la vallée, et opéra sans aucune perte sa jonction avec Cicéron. Il trouva l'armée de ce général dans un état déplorable ; à peine un dixième des soldats était sans blessure ; il put juger par là du danger qu'elle avait couru [*Ibid.*]. Il ne vit pas non plus sans étonnement les travaux exécutés par les Gaulois, les tours, les tortues, les remparts qu'ils avaient élevés, et cette vue ne laissa pas que de lui causer de l'inquiétude pour l'avenir.

La nouvelle de la victoire de César et de la

délivrance de Cicéron fut portée à Labienus par les Rèmes avec une extrême rapidité. Son camp était éloigné de soixante milles de celui de Cicéron, où César n'était arrivé qu'après la neuvième heure<sup>2</sup> ; néanmoins les acclamations des Rèmes s'élevèrent aux portes du camp avant minuit, et instruisirent Labienus du triomphe du proconsul. Indutiomarus, qui le lendemain devait attaquer le quartier de Labienus, fit retraite aussitôt pendant la nuit, et licencia ses troupes. La même nouvelle produisit un effet pareil sur l'insurrection de l'Armorique. Déjà les forces armoricaines réunies n'étaient plus qu'à huit milles de la treizième légion lorsque au bruit de ces événements, elles se débandèrent et disparurent [César, *B. G.*, 5, 53].

La Gaule sembla avoir déposé les armes encore une fois [53 av. J.-C.] ; mais cette trêve menaçait d'être courte ; et César ne s'y fit pas. Il forma trois camps, d'une légion chacun, autour de Samarobrive, il se proposait de passer l'hiver. Les événements dont la Belgique venait d'être le théâtre continuaient d'occuper les esprits ; l'agitation se faisait ressentir jusque dans les cités les plus éloignées. De toutes parts on s'envoyait des messages ; on se sondait mutuellement ; on

<sup>1</sup> César, *l. c.* — Cf. Plutarque, *César*, p. 719. — Dion Cassius, XL, p. 124. — Frontin, *Stratagème*, III, c. 17. — Polyæn, c. 23.

<sup>2</sup> Trois heures après midi.

concertait ce qu'il convenait de faire ; si l'on recommencerait la guerre, à quel moment, sur quel point. Des assemblées nocturnes se tenaient au fond des bois et dans les lieux écartés ; en un mot, il ne se passa pas un seul jour de tout cet hiver que les Romains ne reçussent quelque avis inquiétant ;

et il n'y eut pas une seule des nations gauloises qui ne dût leur devenir suspecte [César, B. G., 5, 53-54], excepté deux pourtant, les Édues et les Rèmes. César manda auprès de lui, l'un après l'autre, les principaux personnages de chaque cité, leur déclara ce qu'il savait et ce qu'il soupçonnait, les menaça et en effraya quelques-uns. En même temps, ses instruments dévoués, les tyrans qu'il avait imposés en plusieurs lieux, s'efforçaient de comprimer l'esprit public par la violence. Cavarin, qu'il avait élevé sur les Sénon, comme Tasget sur les Carnutes, déjà odieux, provoqua par un excès de rigueur un soulèvement populaire ; la multitude voulut le mettre en pièces ; échappé à grand'peine, et poursuivi jusqu'aux frontières ; il fut déclaré déchu de la royauté et à jamais banni du pays [*Ibid.*, 5, 54]. Cavarin se réfugia près de César, à Samarobrive, où arrivèrent bientôt des députés sénonais qui venaient exposer au proconsul les crimes du roi, et justifier les magistrats et le peuple. César les reçut fort mal ; et sous le prétexte d'aviser à une plus complète information, il leur ordonna de lui envoyer sur-le-champ tous les membres de leur sénat ; les Sénon refusèrent [*Ibid.*].

Tandis que les choses se préparaient ainsi dans le centre de la Gaule, dans le nord, le Trévire Indutiomar ne cessait de provoquer les Germains à passer le Rhin, promettant de l'argent, exagérant les pertes éprouvées par les Romains dans la dernière guerre et les forces du parti national : mais il eut peu de succès ; le sort d'Arioviste et des Tencthères avait frappé de trop de terreur les tribus teutoniques. Indutiomar fit alors un dernier appel à l'énergie des Trévires ; il convoqua le *conseil armé* de la nation ; c'était, comme on l'a vu, la proclamation d'alarme et l'ouverture d'une guerre

à mort. Tous les hommes, jeunes ou vieux, en état de porter les armes devaient se rendre à ce conseil, et le dernier venu était supplicié à la vue de l'assemblée [César, *B. G.*, 5, 56]. Le chef trévire faisait aussi à prix d'or des recrues de cavalerie chez les nations voisines ; il appela même les déserteurs de toutes les contrées de la Gaule, et les bannis [*Ibid.*, 5, 55] qui, chassés de leurs foyers pour leur haine contre l'étranger, errants dans les lois et les solitudes, étaient flétris par les Romains du nom de bandits et de malfaiteurs. A mesure que ces renforts arrivaient, Indutiomar les enrégimentait et les armait. Ce patriote infatigable partageait avec Ambiorix tous les regards et toutes les espérances; de tous côtés on lui adressait des députations, soit privées, soit publiques, pour louer et animer son courage, pour briguer son alliance, pour lui demander enfin de fixer le jour où l'étendard de la délivrance se lèverait à la fois sur toute la Gaule [*Ibid.*].

Cependant le conseil armé de la nation trévire se rassembla ; Indutiomar y exposa la situation générale du pays. Les Nerves, dit-il, prennent déjà les armes ; les Aduatikés hâtent leurs préparatifs ; les hommes de bonne volonté ne nous manquent pas, ils nous manqueront encore moins quand nous serons en mouvement et que nous sortirons de nos frontières [César, *B. G.*, 5, 56]. Il ajouta que les Carnutes, les Sénons, plusieurs autres peuples encore, le sollicitaient instamment d'aller se joindre à eux pour établir dans le centre de la Gaule le foyer de la nouvelle guerre : tel était aussi son avis. Les plans d'Indutiomar furent adoptés avec acclamation; et l'on décida qu'on marcherait immédiatement vers les bords de la Seine et de la Loire ; qu'on ferait route par le territoire des Rèmes, afin de châtier au passage ces perfides amis

de l'étranger ; mais qu'avant tout il fallait prendre d'assaut le camp de Labienus. Cela réglé, le conseil arrêta des mesures énergiques contre les traîtres, partisans des Romains ; Cingétorix fut déclaré ennemi de la patrie, et la vente de ses biens fut décrétée. Puis chacun fit ses dispositions, et au bout de peu de jours l'armée trévire se mit en marche [*Ibid.*].

Labienus avait été informé presque aussitôt par Cingétorix et les siens des résolutions adoptées dans le conseil armé, et des plans d'Indutiomar ; quoique l'assiette de son camp, forte par la nature et par l'art, ne lui laissât aucune crainte sur le résultat de l'attaque, cependant, pour ne pas perdre l'occasion d'un coup d'éclat, il prit de nouvelles mesures. Il manda aux Rèmes de lui envoyer autant de cavalerie qu'ils pouvaient en réunir à l'instant même, la fit entrer de nuit et la cacha dans ses retranchements. Les troupes trévires ne tardèrent pas à se montrer. A leur approche, Labienus, affectant une grande crainte, retint ses soldats dans le camp, et, pendant plusieurs jours, ne répondit rien aux vives provocations des Gaulois. Dans son impatience de combattre, souvent Indutiomar s'avancait jusqu'au pied des retranchements avec une escorte de cavalerie, soit pour reconnaître les lieux, soit pour entrer en conférence, essayer les promesses et les menaces ; et ses cavaliers, adressant mille outrages aux Romains, lançaient en signe de mépris leurs javelots par-dessus le rempart [*César*,

B. G., 5, 57]. Mais un soir, qu'après avoir voltigé ainsi autour du camp ils se retiraient lentement et en désordre, Labienus fit ouvrir tout à coup les portes, et lâcha toute sa cavalerie, promettant un prix considérable à qui lui rapporterait la tête

d'Indutiomar. C'est à lui seul qu'il faut vous attacher, dit-il à ses soldats; je vous défends de frapper, ni de blesser aucun autre, avant qu'Indutiomar soit pris et tué [*Ibid.*, 5, 58]. Lui-même sortit avec les cohortes pour soutenir sa cavalerie. Les Romains partirent à bride abattue ; et l'escorte gauloise, chargée à l'improviste, fut aisément dispersée. Tous n'en voulant qu'à un seul, ils atteignirent bientôt le chef trévire au gué d'une rivière; enveloppé, percé de vingt coups à la fois, Indutiomar tomba, et sa tête sanglante fut apportée à Labienus<sup>1</sup>. Dans l'ivresse de leur joie, les soldats romains, retournant au camp, s'amuserent à massacrer tout ce qui se trouva sur leur passage. Cette catastrophe inattendue, qui frappait au cœur la coalition belge, désorganisa pour le moment l'armée des Trévires ; elle abandonna le siège et se dispersa. Toutefois la valeureuse nation ne se rebuta point ; elle conféra, comme un témoignage de ses regrets, le commandement suprême aux plus proches parents du malheureux Indutiomar ; puis elle recommença ses sollicitations auprès des peuplades transrhénanes, et à force d'argent elle parvint à attirer quelques bandes de Germains à son service.

César, pendant ce temps-là, sous la protection de ses trois camps, faisait d'immenses préparatifs pour la prochaine campagne; trois légions au grand complet lui étaient arrivées d'Italie et portaient son infanterie romaine à dix légions. Il lui tardait que cette campagne s'ouvrît. Aux inquiétudes du présent se joignaient en lui la douleur et le ressentiment des désastres passés. Le prestige dont quatre années d'un bonheur constant avaient entouré les armes romaines était presque évanoui. L'exemple d'Ambiorix et des Éburons avait enseigné aux Gaulois que les peuples, quelque



accablés qu'ils soient, peuvent trouver dans la ruse une dernière et infaillible ressource ; l'exemple des Nerves leur avait inspiré une confiance plus virile ; ce siège du quartier de Cicéron conduit avec tant d'habileté et de vigueur leur montrait qu'ils pouvaient tenir tête aux Romains sur le champ de bataille, à armes égales, s'ils dédaignaient le succès moins glorieux de la ruse. C'était cette confiance que César redoutait le plus ; et il appelait de

**1** César, *Bell. Gall.*, V, c. 58. — Dion Cassius, XL, p. 125. — Orose, VI, c. 10.

tous ses vœux la saison de la guerre, afin de frapper quelque coup terrible qui ramenât sous les aigles l'ancien prestige. Il mûrissait un plan de vengeance contre les Nerves, mais surtout contre Ambiorix et son peuple. Dans son impatience, il n'attendit même pas que l'hiver fût terminé. Prenant avec lui quatre légions, il fit une irruption subite sur les terres nerviennes, brûla quelques villages, enleva plusieurs centaines d'hommes et beaucoup de bestiaux, distribua le tout entre ses soldats, et revint à Samarobrive, après cette expédition moins digne du général d'un grand empire que d'un chef de brigands ou de sauvages

[César, *B. G.*, 6, 3].

Aux premiers jours du printemps, le proconsul convoqua près de lui, comme de coutume, l'assemblée générale des cités. Parmi les nations importantes, ni les Sénons, ni les Carnutes, ni les Trévires, n'envoyèrent de députés ; César les somma de le faire au plus tôt ; ils ne répondirent point ; leur opiniâtre refus produisit sur l'assemblée une vive impression. Il était, pour les Romains, de la dernière importance que les assemblées

gauloises se tinssent régulièrement, dans toutes les formes établies par la constitution fédérale. Maîtres de ces assemblées, dont ils dirigeaient l'esprit, dont ils dictaient les résolutions, les Romains s'en servaient habilement pour donner à leur tyrannie une apparence de légitimité ; leurs demandes d'hommes, d'argent, d'autorité, étaient toujours revêtues de la sanction d'un pouvoir national; et les peuples n'avaient plus aucun prétexte pour rejeter ce que leurs députés avaient consenti. César déclara donc qu'il regardait le refus des trois nations comme un acte de révolte ouverte contre le peuple romain ; et ajournant toute autre affaire, il arma ses légions et marcha d'abord sur le territoire sénonais. Cependant, comme il ne voulait pas que les députés assemblés délibérassent en son absence, il prorogea la session et la transféra de Samarobrive à Lutétia, chef-lieu des Parises ou *Parisii*, situé dans une île de la Seine : ce petit peuple était proche voisin des Sénons, avec lesquels il avait d'anciennes alliances, mais dans la circonstance présente il s'était séparé d'eux pour suivre le parti romain. César choisit la ville de Lutétia parce qu'elle se trouvait également à proximité du territoire carnute, où il se proposait de passer après avoir châtié et réduit les Sénons.

Tous les actes insurrectionnels de la nation sénonaise depuis l'expulsion de Cavarin jusqu'à celui qui excitait si violemment la colère de César, avaient été dirigés par Acco [César, *B. G.*, 6, 4], chef actif, entreprenant, en grand crédit dans sa cité et hors de sa cité, et l'un des plus mortels ennemis que les Romains eussent dans la Gaule. Sitôt que le refus d'envoyer des représentants aux États avait été décidé officiellement par le conseil et le peuple, Acco avait fait publier l'ordre à la population des campagnes de se retirer dans les places fortifiées,

mais la promptitude de César déconcerta ces mesures ; et les Sénons, pris en dépourvu, se virent contraints de demander la paix. Le proconsul se montrait inflexible et voulait promener le fer et le feu sur leur territoire, lorsque le sénat éduen vint s'interposer, appuyant chaudement la cause d'un voisin et d'un vieil allié [*Ibid.*]. Dans les dispositions où se trouvait la Gaule, César n'osa pas rejeter une si puissante médiation ; il ne dévasta point les campagnes sénonaises, se contentant d'exiger l'extradition d'Acco, cent otages, qu'il laissa en garde aux Édues, et tout ce que le pays avait de cavalerie sur pied. Toutefois il ne rétablit pas Cavarin dans ses anciennes fonctions de roi au service des Romains, de peur que ses ressentiments personnels et l'aversion du peuple ne suscitassent quelques nouveaux troubles [César, *B. G.*, 6, 5] ; il lui donna le commandement de la cavalerie sénonaise, et l'emmena avec lui. Il allait passer de là sur le territoire des Carnutes, lorsque les Rèmes accoururent et intercédèrent pour ceux-ci, au même titre que les Édues pour les premiers [*Ibid.*]. Telle était la jalousie avec laquelle ces deux nations se disputaient la faveur romaine et la prépondérance, qu'il eût été très impolitique de refuser à l'une ce que l'autre avait obtenu. César, quoi qu'il en eût, se vit donc forcé d'épargner aussi les Carnutes. Il se rendit alors immédiatement à Lutétia, où il présida l'assemblée ; après avoir fixé le contingent et les subsides que chaque cité devait lui fournir, il déclara la session close, et congédia les députés.

Toutes ses pensées se reportèrent alors sur le nord. Prévoyant bien qu'Ambiorix ne hasarderait pas une bataille contre lui, il résolut de lui couper d'abord toute retraite en deçà et au-delà du Rhin, puis d'aller porter la guerre au coeur de son pays et de

l'envelopper dans l'extermination générale de son peuple. Il le savait lié par le droit de l'hospitalité avec les Ménapes, ses voisins occidentaux, que défendaient de vastes forêts, de profonds marécages, et qui jamais n'avaient envoyé de députés aux Romains [*Ibid.*] ; il savait en outre que, par le moyen des Trévires, le chef éburon avait traité avec quelques peuplades germaniques. D'après ces informations, il envoya deux légions à Labienus pour faire face aux Trévires ; lui-même, à la tête de cinq autres légions, entra sur les terres des Ménapes, qui, se fiant à la nature de leur pays, se réfugièrent au fond des bois et dans les îles des marais. Les Romains s'avancèrent sur trois points d'attaque, construisant des chaussées et jetant des ponts sur les marécages; ils incendièrent un grand nombre d'habitations, enlevèrent une multitude d'hommes et de bestiaux<sup>1</sup>. Forcés dans des retraites qu'ils avaient crues impénétrables, les Ménapes demandèrent la paix. Le proconsul la leur accorda, leur fit livrer des otages, et déclara qu'il les traiterait désormais sans quartier, s'ils donnaient asile sur leur territoire à Ambiorix ou à quelqu'un des siens ; il laissa, pour les contenir, Comm l'Atrébate avec une partie de la cavalerie auxiliaire.

Il marcha ensuite contre les Trévires; mais, en son absence, ce peuple avait éprouvé des revers ; Labienus l'avait défait dans une bataille sanglante ; et avait replacé Cingétorix à la tête du gouvernement [*César, B. G., 6, 8*] ; fugitifs à leur tour, les parents d'Indutiomar avaient passé le Rhin et cherchaient un asile en Germanie. César, voyant ces deux expéditions si promptement terminées, jeta un pont sur le fleuve, et fit quelques marches le long de la rive droite pour effrayer les peuples germains. Les uns se retirèrent au loin dans l'intérieur des forêts, les autres lui envoyèrent des

messagers de paix et des otages ; il leur signifia de rompre toute relation avec les Éburons et leur chef, et de ne recevoir chez eux aucun homme de cette race que le peuple romain déclarait son ennemie, sous peine d'être traités eux-mêmes comme des ennemis de Rome. Ayant ainsi assuré sa vengeance, au-delà comme en deçà du Rhin, il revint en Gaule, coupa le pont, et, sans perdre un moment, se dirigea sur le pays des Éburons par la forêt des Ardennes [César, *B. G.*, 6, 9, 10-29].

Afin que le coup arrivât plus terrible et plus imprévu, César fit partir en avant toute sa cavalerie, sous la conduite de T. Minucius Basilus, lui recommandant bien de ne point allumer de feu dans les haltes, et de ne négliger aucune des précautions qui pouvaient rendre la marche prompte et secrète ; Basilus suivit exactement ces ordres. Les Éburons, se fiant à l'éloignement de l'armée ennemie qu'on croyait alors embarquée dans des guerres contre les Germains, n'avaient rien de prêt pour la défense; ni les soldats, ni les chefs n'étaient à leurs postes; et la cavalerie romaine tombant au milieu d'eux produisit l'effet de la foudre.

**1** César, *Bell. Gall.*, VI, c. 6. — Dion Cassius, XL, p. 134. — Paul Orose, VI, c. 10.

Basilus, ayant su qu'Ambiorix se trouvait avec un petit nombre de cavaliers à sa maison de campagne, tourne de ce côté pour le prendre mort ou vif, et peu s'en fallut qu'il ne réussit. Ambiorix, assailli à l'improviste, après s'être vu enlever ses chariots, ses chevaux, tous ses bagages, ne dut la vie qu'à un bonheur inespéré [César, *B. G.*, 6, 30]. Comme l'habitation était située au milieu d'une forêt, les cavaliers de sa suite purent s'embusquer

dans un passage étroit et contenir quelque temps les Romains, tandis que le chef, sautant à cheval, s'éloigna dans la profondeur du bois.

Il était trop tard pour se rallier ; d'ailleurs quelle résistance ce petit peuple pouvait-il opposer aux forces qui venaient l'envahir ? Tout ce qu'Ambiorix avait encore à faire, c'était d'avertir ceux de ses compatriotes qui habitaient les cantons les plus éloignés ; et il envoya dans toutes les directions des émissaires chargés de publier : [que César approchait avec dix légions et une cavalerie innombrable : que chacun eût donc à pourvoir promptement à sa sûreté](#). Cette proclamation fut reçue comme l'annonce d'une destruction prochaine. En peu d'heures tous les villages furent abandonnés ; et la campagne se couvrit de bandes de fuyitifs qui gagnaient, avec leurs provisions et leurs bestiaux, les lieux les plus sauvages et les moins accessibles. Les uns se réfugièrent au fond des Ardennes, d'autres au milieu des étangs et des rivières ; les habitants des cantons voisins de la mer se retirèrent dans les îles nombreuses que formaient les marées sur cette plage basse et marécageuse. On en vit un grand nombre aller se livrer avec leurs biens et leurs familles à des peuples qui avaient toujours été leurs ennemis [César, *B. G.*, 6, 31]. Mais amis et ennemis, tous également effrayés des menaces de César leur refusèrent l'accès de leurs terres. Ambiorix ne gardant près de lui que quatre cavaliers dévoués se tint au milieu des bois dont il connaissait tous les détours, tous les recoins. Quant à son collègue le vieux Cativolke, malade, infirme, accablé de chagrin, hors d'état de supporter les fatigues d'une telle guerre ou les privations d'une telle retraite, il finit fin à sa vie en buvant un poison composé avec le suc de l'if [*Ibid.*]. Ses dernières paroles furent des paroles de douleur et

de malédiction; il dévoua à la vengeance du ciel et de la terre l'homme qui était venu troubler ses vieux jours et verser sur sa patrie de si effroyables calamités<sup>1</sup>.

L'épouvante gagnait les voisins des Eburons, les Condruses et les Sègnes, tribus germaniques qui habitaient les Ardennes entre ce peuple et les Trévires, envoyèrent en tremblant des députés à César. Ils le priaient de ne point les compter parmi ses ennemis, et de ne pas croire que tous les Germains d'en deçà du Rhin fissent cause commune avec les Gaulois ; que pour eux, ils protestaient ne s'être point mêlés de cette guerre et n'avoir fourni aucun secours à Ambiorix. César promit de les épargner à condition qu'ils lui livreraient tous les Eburons qui se seraient réfugiés chez eux. Il partagea ensuite son armée en quatre divisions. Labienus avec trois légions fut envoyé vers les bords de la mer afin d'attaquer par la frontière occidentale ; Trébonius, avec trois autres légions, fut chargé d'entrer par la frontière méridionale; César en personne se porta avec le même nombre de fantassins et presque toute la cavalerie vers les bords de l'Escaut, où l'on disait qu'Ambiorix s'était retiré ; enfin Q. Cicéron, laissé avec la quatorzième légion à la garde des bagages, s'établit dans le fort d'Aduatica, où les travaux du camp de Sabinus et d'Aurunculeïus étaient encore presque intacts. César, en

<sup>1</sup> César prétend que cet homme, c'était Ambiorix ; mais nous pouvons croire, en toute sûreté de conscience, que les imprécations du vieillard gaulois s'adressaient plutôt au brigand étranger contre qui Ambiorix n'avait fait que remplir son devoir de chef patriote et de Gaulois.

partant, annonça qu'il serait de retour au camp dans

sept jours pour y faire la distribution des vivres, et recommanda expressément que la légion ne sortît point durant son absence [César, *B. G.*, 6, 33].

Alors commencèrent des scènes de désolation, plus horribles que tout ce que le pays avait encore vu et souffert. Les légions, la hache à la main, perçaient les forêts ; elles jetaient des ponts sur les marécages ; elles égorgeaient dans ses dernières retraites la multitude fugitive. Mais cette chasse n'était pas sans fatigue et même sans danger pour le soldat romain. Les détachements séparés du gros de l'armée, les traîneurs, ou ceux qui s'écartaient à la recherche du butin, surpris, enveloppés, périssaient en assez grand nombre; et la nature du pays ne permettait pas aux Romains de marcher par grandes masses. Pour concilier la sûreté de ses soldats avec l'accomplissement de sa vengeance, César imagina un moyen dont l'idée seule eût révolté le conquérant le plus sauvage. Il mit les Éburons hors la loi de l'humanité ; il fit proclamer qu'il les livrait corps et biens au premier occupant. Il convia à cette proie les peuples voisins, déclarant que quiconque l'aiderait à exterminer *cette race scélérate* [César, *B. G.*, 6, 34], ennemie du peuple romain, serait compté au nombre des amis du peuple romain [*Ibid.*] ; et de tous les coins de la Belgique on vit accourir une foule de malfaiteurs, et de gens sans aveu dignes de mériter par de tels services une telle amitié. Qu'on se figure, si l'on peut, les horreurs qui durent accompagner ce sac de tout un peuple. Qu'on se représente ensuite un cordon de cinquante mille Romains, placés là pour assurer l'impunité des assassins, pour leur livrer les victimes; et parmi ces Romains, César, un frère de Cicéron, Brutus, Trébonius, tout ce que la jeunesse patricienne et plébéienne renfermait de plus éclairé et de plus poli, on détournera les yeux avec



tristesse et dégoût. Peut-être alors les reportera-t-on, non sans quelque sentiment de fierté, sur nos temps et notre civilisation moderne, où la souffrance humaine trouve du moins des sympathies, où le sang versé ne reste pas muet.

L'arrêt porté contre les Éburons et la proclamation de César avaient passé le Rhin, et occupaient vivement les peuplades germaniques riveraines. Elles aussi voulurent avoir part à la curée. Traversant le fleuve sur des radeaux, deux mille cavaliers sicambres pénétrèrent dans l'Éburonie par la frontière du nord, et comme les opérations de l'armée Romaine avaient refoulé de ce côté la population fugitive, ils prirent beaucoup d'hommes et de bestiaux [César, *B. G.*, 6, 35]. Accoutumés à ces courses de brigandage, rien ne les arrêtait, ni les marais, ni les bois. L'appât du butin les attirant de plus en plus dans l'intérieur des forêts, ils s'enquéraient soigneusement, sur quels points se trouvaient César et les différents corps de l'armée romaine [*Ibid.*] ; des rapports unanimes les instruisirent que César était à l'autre extrémité du pays, avec la cavalerie, occupé à la poursuite d'Ambiorix. **A quoi vous arrêtez-vous ?** leur dit un captif éburon à qui ils adressaient la même demande ; **vous vous amusez à pourchasser de chétifs troupeaux et quelques prisonniers, tandis que la fortune semble vous inviter à une riche proie. Aduatika n'est qu'à trois heures de marche d'ici ; l'armée romaine y a déposé tout son bagage, et la garnison est à peine suffisante pour garnir le rempart du camp. Hâtez-vous, et tout cela vous appartient.** Ces paroles remplirent de joie les Sicambres ; cachant dans un coin de la forêt le butin qu'ils avaient déjà fait, ils partirent pour Aduatika, sous la conduite du prisonnier éburon.

D'après les ordres formels de César, Cicéron avait contenu sévèrement sa légion dans le camp pendant six jours; le septième, voyant qu'on n'avait aucune nouvelle du retour du proconsul et lassé des plaintes que les soldats se faisaient entendre, car les vivres commençaient à manquer, il permit à cinq cohortes de sortir pour aller couper du blé à trois milles de là. Elles n'étaient encore qu'à une petite distance du camp, lorsque la cavalerie sicambre, accourant à toute bride, tenta de forcer la porte décumane. L'attaque fut si prompte et si imprévue à cause de la proximité des bois, que les vivandiers dont les tentes étaient dressées sur la contrescarpe n'eurent pas le temps de rentrer. La cohorte de garde, surprise et troublée, put à peine soutenir le premier choc. Les assiégeants, se répandant tout autour des retranchements, cherchèrent à les escalader de toutes parts ; les Romains défendaient à grande peine les portes, et le camp ne dut son salut qu'à la hauteur du rempart et à la difficulté des approches. Dans l'intérieur tout était confusion ; on se demandait la cause du tumulte ; on ne savait où planter les enseignes pour se rassembler ; l'un disait que l'ennemi était maître de la place : *L'armée tout entière est défaite, s'écriait un autre, le proconsul est tué ; cette cavalerie n'est que l'avant-garde des barbares victorieux* [César, *B. G.*, 6, 27]. La plupart se forgeaient des terreurs superstitieuses sur la fatalité du lieu, se rappelant la catastrophe de Sabinus et de Cotta [*Ibid.*, 6, 37]. Les Germains, enhardis par cette épouvante générale, se confirmaient dans l'idée que le camp n'était pas gardé ; ils s'encourageaient, s'exhortaient mutuellement à ne pas laisser échapper une si belle proie, et redoublaient d'efforts.

Cependant les cohortes sorties pour aller au fourrage entendirent les clameurs, et revinrent en

toute hâte sur leurs pas. A la vue des enseignes, les Germains crurent d'abord que c'était César qui arrivait, et quittèrent brusquement l'attaque du camp; mais ayant reconnu bientôt le petit nombre de leurs ennemis, ils coururent les charger de tous côtés. L'affaire fut vive ; deux cohortes entières restèrent sur la place : les autres parvinrent à gagner Aduatika, mais criblées de blessures. Les Germains, désespérant de réussir à un second assaut, et craignant d'ailleurs la prochaine arrivée du proconsul, s'éloignèrent, et repassèrent bientôt le Rhin avec le butin qu'ils avaient caché dans les bois. Mais tel était encore l'effroi dans Aduatika, longtemps après leur départ, que, Volusénus étant arrivé, la nuit suivante, à la tête de l'avant-garde de César, les soldats refusaient de croire que le général fût vraiment près de là avec l'armée. La tête leur avait tourné au point qu'ils prétendaient que les légions étaient détruites, et la cavalerie seule échappée au massacre ; *sans cela*, disaient-ils, *les barbares auraient-ils osé assiéger notre camp ?* Il ne fallut pas moins que la présence de César lui-même, pour parvenir à dissiper ces terreurs<sup>1</sup>.

César repartit presque aussitôt pour accélérer l'œuvre d'extermination commencée ; et, suivant ses propres paroles *il lâcha en tous sens* [César, B. G., 6,43] ce raines de misérables, exécuteurs de ses cruautés. Toutes les villes, toutes les habitations éburonnes furent la proie des flammes. La multitude d'hommes et de chevaux rassemblés sur les lieux consumma une grande partie des blés, une partie fut brûlée sur pied ; les orages et les pluies de l'automne détruisirent le reste ; si bien que les malheureux Éburons que le hasard aurait soustraits au fer ou à la flamme, devaient nécessairement mourir de faim, après le départ des légions [*Ibid.*].

Quant à Ambiorix, toutes les tentatives de César pour s'emparer de lui avaient échoué ; et, comme on savait quelle importance le proconsul mettait à l'avoir mort ou vif, les Romains et les brigands gaulois leurs auxiliaires s'épuisèrent en

**1** César, *Bell. Gall.*, VI, c. 38-42. — Dion Cassius, XL, p. 135-136.

efforts, firent en quelque sorte l'impossible, pour gagner le prix attaché à cette capture [*Ibid.*]. Vingt fois on se crut au marnent de l'atteindre ; mais toujours Ambiorix s'échappait, à la faveur des ténèbres, errant de forêt en forêt, de caverne en caverne, de précipice en précipice, accompagné de ses quatre cavaliers. L'affection des hommes qui étaient naguère ses sujets veillait encore sur la tête du chef proscrit; et de faux rapports propagés à dessein par les prisonniers éburons fourvoyaient perpétuellement les Romains dans leur chasse. Ils se lassèrent, et Ambiorix vécut pour des temps meilleurs. Il vécut pour lever de nouveau l'étendard de la délivrance sur la Belgique, pour combattre encore ses implacables ennemis, mais au grand jour cette fois et à front découvert; servant ainsi sa patrie et la liberté, tout à tour, avec toutes les armées que la nature lui avait données, avec la ruse et avec l'audace.

Fatigué de cette longue campagne, César ramena son armée sur le territoire Rémois, à Durocortorum, où il convoqua l'assemblée des cités gauloises. Là, sous ses yeux, et sous les épées de dix légions, il fit instruire et juger l'affaire des insurrections sénonaise et carnute. L'issue du jugement ne pouvait être douteuse. Acco, qui avait été l'âme de tous les mouvements populaires chez les Sénon, et que César s'était fait livrer, le

printemps précédent, fut condamné à la peine capitale et exécuté [César, *B. G.*, 6,44]. Les autres accusés avaient déjà pris la fuite ; César ordonna qu'ils fussent frappés d'*excommunication*, que le feu et l'eau leur fussent interdits [*Ibid.*]. Après ces arrêts qu'il prétendait sans doute faire regarder comme l'expression de la libre volonté nationale, il congédia l'assemblée, envoya deux légions hiverner chez les Trévires, deux chez les Lingons, laissa les six autres sur les terres sénonaises, et se rendit aussitôt en Italie, où l'appelaient des événements de la plus haute importance pour lui et pour son pays.

## CHAPITRE VIII

*Rapines de César et vénalité des Romains ; anarchie violente dans Rome. — Grande conjuration des cités gauloises ; Génomum donne le signal. — Vercingétorix est nommé généralissime de la ligne gauloise. — Sixième campagne contre les Gaulois : retour de César ; ses manoeuvres ; il débloque Labienus. — Il surprend et saccage Génomum. — Héroïsme des Bituriges ; ils brûlent leurs villes. — Siège d'Avaricum. — Talens militaires, éloquence, noblesse d'ame de Vercingétorix ; il est accusé de trahison et absous. — Sac d'Avaricum. — César assiège Gergovie. — Défection des Édues. — César donne l'assaut à Gergovie ; il est repoussé il lève le siège. — Toute la Gaule se réunit aux insurgés ; Vercingétorix est confirmé dans le commandement. — Expédition de Labienus sur le territoire des Parisiens. — Vercingétorix est battu. — Siège d'Alésia ; travaux immenses de César. — La Gaule en masse est appelée aux armes. — Détresse des assiégés ; discours de Critognat. — Le camp romain est assailli de deux côtés à la fois ; péril des légions ; leur victoire. — La ville capitule ; Vercingétorix se livre à César.*

DEPUIS sept années que César faisait la guerre en Gaule, il avait marché lentement, mais sûrement, au grand but de son ambition personnelle. Son armée, compagne de ses fatigues et de sa gloire,

était plus à lui qu'à la république ; et l'éclat de cette gloire avait effacé les triomphes vieillis de Pompée. De tous les grands capitaines dont Rome se glorifiait, Marius était le seul dont le nom parût encore digne d'être prononcé à côté du nom de César: *Encore*, disait-on, *C. Marius arrêta un déluge de Gaulois qui débordait sur l'Italie, mais il ne pénétra point dans leur pays, il ne subjugu point leurs villes : C. César n'a pas seulement repoussé, il a fait une guerre gauloise. La nature avait placé les Alpes entre l'Italie et la Gaule comme une barrière contre les nations barbares; César a donné pour frontières à notre empire les limites mêmes de la Gaule* [Cicéron, *de Provint. consular.*].

Toutefois la puissance de l'enthousiasme n'était pas la seule que César appelât au secours de son ambition ; il avait en main un autre ressort non moins puissant, l'argent. Rien n'égalait à cette époque la vénalité des Romains, si ce n'est la rapacité de leur proconsul. Son séjour de six années en Gaule n'avait été qu'un long brigandage ; terres alliées ou ennemies, lieux sacrés ou profanes, trésors privés ou publics, il dépouillait tout un de ses historiens l'énonce en termes formels, et le détail de ses campagnes ne le prouve malheureusement que trop, il mettait souvent les villes au pillage sans nécessité, dans le seul but de satisfaire son avarice [Suétone, *César*, 54]. Aussi les richesses qu'il amassa furent immenses. Avec le produit de ses rapines, non seulement il entretenait son armée et levait de nouvelles troupes, payait des dettes énormes qu'il avait contractées autrefois en Italie, acquittait les dettes de ses officiers, fournissait par des gratifications à leurs débauches et à celles des soldats ; mais l'or écoulait non moins généreusement à Rome, dans le sénat et dans

les comices; et pour achever d'éblouir la multitude, il faisait bâtir un Forum entouré de portiques en marbre, augmenté d'une villa publique<sup>1</sup>, et dont l'emplacement seul était évalué à plus de vingt millions cinq cent mille livres de notre monnaie<sup>2</sup>. Cicéron n'eut pas honte de s'entremettre dans ces honteuses prodigalités et de diriger les travaux ordonnés par le proconsul ; et aucun autre sentiment ne lui vint, que celui d'attacher son souvenir à un monument qui devait embellir Rome : Nous faisons là une chose bien glorieuse ! <sup>3</sup> écrivait-il à son plus intime ami. Mais c'était auprès de César, quand il allait tenir sa cour à Lucques et à Pise, pendant les repos de la guerre; c'était là que se déployait avec tous ses scandales la vénalité des consciences romaines. Des consuls, des tribuns du peuple, des sénateurs, accouraient se marchander et se vendre. La neutralité d'un consul

<sup>1</sup> Cicéron, *ad Attic.*, IV, epist. 15.

<sup>2</sup> Suétone, *César*, 26. — Pline, XXXVI, c. 24. — Le sesterce, comme nous l'avons déjà dit, est évalué à 20 c. ½.

<sup>3</sup> Cicéron, *ad Attic.*, IV, epist. 15.

coûta à l'ambitieux proconsul plus de huit millions<sup>1</sup> de notre monnaie, et plus de douze la connivence d'un tribun<sup>2</sup>.

Les circonstances dans lesquelles la république se trouvait à la fin de l'année 53 [av. J.-C.], étaient ou très favorables ou très menaçantes pour les projets de César. L'anarchie la plus violente régnait dans la ville, et suspendait la nomination des consuls ; le Forum était ensanglanté chaque jour ; et l'un des plus zélés partisans de César venait d'être assassiné par un homme dévoué à Pompée ; les deux rivaux et les deux factions étaient en présence.



Ces nouvelles arrivées au-delà des Alpes, hâtèrent l'explosion [51 av. J.-C]. Jamais encore, aussi favorable occasion ne s'était présentée à la Gaule ; d'un côté, César retenu en Italie par la guerre civile que l'on jugeait imminente [César, *B. G.*, 7, 1], ses légions, sans général, sans plan de campagne, disséminées sur un immense territoire ; de l'autre, un hiver précoce et rigoureux, qui déjà rendait presque impraticables les passages des montagnes<sup>3</sup>, cachait les routes sous la neige, faisait déborder les rivières, et suspendait leur navigation [Plutarque, *César*]. Des conciliabules se formèrent de toutes parts, beaucoup plus nombreux que ceux de l'année précédente ; ils se tenaient avec mystère au fond des bois, dans les lieux déserts, loin des regards des agents romains. Là, accouraient les personnages notables de presque toutes les cités ; on se plaignait, on s'irritait en commun ; on récapitulait les actes tyranniques de l'étranger, l'ambition, la rapacité, la cruauté de César ; on donnait des larmes aux malheureux Éburons, à l'assassinat d'Acco, aux souffrances de ses compagnons proscrits. Voilà, se disait-on, le sort qui nous est réservé, si nous avons la lâcheté de l'attendre. — Hâtons-nous donc, s'écriaient alors les plus déterminés, hâtons-nous avant que nos assemblées soient découvertes, avant que nos ennemis soient réunis ; prévenons le retour de César ; la saison elle-même semble combattre pour nous. Eh quoi ! enfants de la Gaule, ne vaudrait-il pas mieux périr les armes à la main ; que de sacrifier honteusement la liberté et la gloire que nous avons héritées de nos pères ? [César, *B. G.*, 7, 1] Ensuite on prodiguait les éloges et les promesses à celle des cités qui lèverait la première l'étendard, et donnerait le signal [*Ibid.*]. Mais cette mission périlleuse, toutes hésitaient à s'en charger.

Les Carnutes enfin l'acceptèrent. Plus maltraités que la plupart des autres nations, ils étaient impatients de se venger. Mais en s'exposant aux premiers périls, ils exigèrent que la confédération s'engageât irrévocablement à les soutenir ; comme on n'osait pas s'entre-donner des otages de peur d'éveiller l'attention des marchands et des autres espions étrangers, il fut convenu que les cités conjurées prêteraient, sur les enseignes militaires, serment de fidélité à la ligue de délivrance. Un tel serment était, chez ces peuples, le lien le plus inviolable, le gage le plus solennel de tout pacte politique [César, *B. G.*, 7, 2]. Au fond de quelque vieille forêt, dans quelque lieu désert, consacré sans doute aux mystères du culte, furent réunis furtivement les étendards des cités gauloises, et sur ce faisceau sacré-, chaque député vint prononcer à son tour l'engagement éternel de haine aux Romains, de dévouement à la liberté de la Gaule. Le courage des Carnutes fut comblé d'éloges [*Ibid.*]. On délibéra aussi sur les mesures d'urgence; l'époque où devait éclater la guerre fut fixée, et l'assemblée se sépara. On se mit alors, chacun dans son canton, à garnir les places fortes

**1** Mille cinq cents talents. — 8.250.000 francs.

**2** 12.3000.000 fr.

**3** Florus, III, c. 10. — Dion, XXXIX, p. 136.

d'armes et de vivres, à organiser la population des campagnes; puis on attendit avec anxiété l'effet des promesses des Carnutes.

Le jour fatal avait à peine commencé à poindre qu'une troupe de paysans carnutes, conduite par deux chefs, Cotuat et Conétodun, se porta sur Génabum, la seconde ville du territoire. Génabum, comme on sait, était situé sur la Loire, au sommet

de cette courbure formée par le fleuve lorsque; après avoir coulé du midi au nord, il se détourne dans la direction de l'est à l'ouest : sa position centrale et la commodité de son port en avaient fait de bonne heure l'un des grands entrepôts du commerce entre la Méditerranée et l'Océan<sup>1</sup>. Depuis l'arrivée de César, une foule de marchands étaient venus s'y établir de l'Italie et de la province narbonnaise, et, sous la protection des aigles, romaines, s'emparant de tout le négoce, avaient amassé d'immenses richesses. Les habitants de Génabum ne les voyaient dans leurs murs qu'avec haine et jalousie. Sitôt que les bandes de Cotuat et de Conétodun parurent aux portes de la ville, ils prirent les armes, tombèrent sur ces marchands, les massacrèrent et pillèrent leurs propriétés [César, *B. G.*, 7, 3]. Dans le nombre des Romains qui périrent se trouva un chevalier, C. Fusius Cita, que César avait chargé de pourvoir aux achats de grains. Telle fut la sanglante déclaration adressée par la Gaule aux légions étrangères. La nouvelle, crieée dans les champs, suivant l'usage, passa de bourg en bourg, et de ville en ville avec la rapidité du son [*Ibid.*, 7, 3] ; les Arvernes, à la distance de près de cent cinquante milles<sup>2</sup>, la reçurent avant la seconde veille de la nuit. Cette nuit ne fut point stérile pour la liberté, et les événements qui s'y préparèrent égalèrent en' importance ceux que le jour naissant avait éclairés dans Génabum.

Il y avait alors chez les Arvernes un jeune chef d'antique et puissante famille, nommé Vercingétorix<sup>3</sup>. Il était fils de ce Celtill, dont nous avons parlé plus haut, de ce noble arverne qui, coupable de conspiration contre la liberté de sa cité, avait expié sur le bûcher son ambition et son crime. Héritier de la vaste clientèle et des biens de son père, Vercingétorix sut de bonne heure effacer,

par des vertus et des qualités brillantes, la défiance et la défaveur imprimée sur sa famille ; sa grâce, son courage le rendirent l'idole du peuple [Dion, 40]. César ne négligea rien pour se l'attacher ; il lui dénua le titre d'ami [*Ibid.*] ; il lui fit entrevoir, comme la récompense de ses services, ce haut degré de puissance où Celtill avait aspiré en vain. Mais il ne trouva point dans le jeune Arverne l'aine d'un Tasget ou d'un Cavarin : Vercingétorix avait trop de patriotisme pour devoir son élévation à l'avilissement de son pays, trop de fierté pour l'accepter des mains de l'étranger. Il s'éloigna donc de César. Retiré dans ses montagnes, il travailla secrètement à réveiller parmi les siens le sentiment de l'indépendance, à susciter des ennemis aux Romains. Quand l'heure favorable fut venue, il se montra au grand jour ; dans les fêtes religieuses, dans les assemblées profanes,

**1** Aujourd'hui Orléans. — V. ci-dessus p. II, c. 1. **2** César, *Bell. Gall.*, VII, c. 3. — On compte en effet cinquante lieues, à vol d'oiseau, d'Orléans à Clermont, ville située à une lieue de l'ancienne Gergovie. **3** Le nom de Vercingétorix et celui de Cingétorix, cité plus haut, paraissent bien n'avoir été que des titres de commandements : *Ginn-cédo-righ*, chef de cent têtes, capitaine, et dans un sens plus étendu, général ; *Ver-cinn-cédo-righ*, grand capitaine, généralissime. Ces deux Gaulois portaient des noms personnels qui nous sont inconnus. J'ai adopté ici l'usage vulgaire de donner le titre de ces deux chefs pour leur nom propre, d'abord parce que le fils de Celtill joue un grand rôle dans la suite de ces récits, et qu'il est fastidieux pour le lecteur, et presque impossible à l'écrivain, de raconter en détail l'histoire d'un homme sans nom ; ensuite parce que je n'ai pas trouvé de termes français, bien exacts, pour rendre la dignité démocratique du *Cingétorix* et la dictature fédérale du *Vercingétorix*.

dans les réunions politiques [Florus, 3, 10], partout,

on le voyait employant son éloquence, sa fortune, son crédit, en un mot, tous ses moyens d'action sur les chefs et sur la multitude, pour les ramener, comme dit un historien, aux droits de la vieille liberté gauloise [César, *B. G.*, 7, 4]. Nul n'attendait avec plus d'anxiété la détermination des Carnutes ; nul n'apprit avec plus de joie la nouvelle des événements de Génomabum. Quoique la nuit fût déjà avancée, il fit prendre les armes à sa tribu, descendit de la montagne, et dès le point du jour entra dans Gergovie, proclamant l'indépendance de la Gaule.

Les habitants de Gergovie étaient divisés, et le parti national hésitait au moment de franchir le dernier pas. La brusque apparition de Vercingétorix et de sa tribu causa de la surprise aux citoyens, et peut-être de l'effroi aux magistrats. Le parti romain profita de ce trouble ; ayant à sa tête Gobanitio, oncle de Vercingétorix, il força le jeune patriote à sortir de la ville avec ses clients. Il sortit, mais pour revenir bientôt suivi d'une foule de paysans<sup>1</sup>. Gergovie, cette fois, ouvrit ses portes ; Gobanitio et ses partisans furent chassés ; et Vercingétorix, aux acclamations unanimes du peuple de la ville et de celui des campagnes, fut investi du souverain commandement militaire. Revêtu de cette puissance, il envoya aussitôt des députés, à toutes les nations conjurées [César, *B. G.*, 7, 4], leur rappelant **que l'heure est arrivée ; que le sang romain a coulé dans Génomabum**. Les Sénon, les Paris, les Pictons, les Cadurques, les Turons, les Aulerques, les Lémoviques, les Andes et généralement toutes les cités armoricaines répondent à son appel. On organise d'abord un conseil suprême, chargé de délibérer sur le choix d'un chef. Comme le crédit de Vercingétorix n'était pas moindre dans les états généraux de la

Gaule que dans les assemblées particulières du peuple arverne, et que d'ailleurs sa nation tenait le premier rang dans la coalition, le conseil lui remet, d'une commune voix, le commandement de la guerre [*Ibid.*]. Alors, au nom de son autorité absolue, il exige de toutes les cités des otages, il fixe les contingents de troupes actives et de milices, la quantité de vivres et d'armes qui doit être réunie dans les places; il porte une attention particulière à l'organisation de la cavalerie ; enfin, invoquant au besoin une rigueur justifiée par la nécessité et par les coutumes du pays, il emploie, contre quiconque résiste ou balance, la terreur des supplices ; il punit les délits graves par la torture et le feu ; les moindres, par la perte d'un oeil ou des oreilles, et renvoie ainsi mutilé le coupable dans ses foyers pour servir de leçon aux lâches, aux indifférents et aux traîtres [*Ibid.*].

Tandis que la conjuration., centralisée autour des Arvernes, s'organisait fortement dans le centre et l'ouest, le nord, que surveillaient dix légions, marchait avec moins de rapidité et d'ensemble. Pourtant la cause nationale venait d'y faire une grande conquête : Comm, l'Atrébate, s'était déclarée pour elle. La dernière campagne avait achevé de désabuser les âmes encore honnêtes sur César et les Romains : les barbaries du proconsul contre les malheureux Éburons, son insolence envers les, États qu'il convoquait, prorogeait, cassait suivant ses caprices, sa tyrannie plus ombrageuse et plus exigeante de jour en jour, devaient éloigner de lui quiconque n'était pas profondément corrompu. Comm, depuis longtemps, se sentait tourmenté de sa situation; il n'avait point renoncé à l'estime publique, et, dans le fond, il aimait sincèrement la Gaule. Vainement César, pour échauffer son zèle, lui concéda de

## grands privilèges et

**1** César dit que Vercingétorix ramassa dans la campagne des gens mourant de faim et des misérables (*Bell. Gall.*, VII, c. 4). — Si l'on en croyait le conquérant romain, il n'aurait eu contre lui en Gaule que les voleurs de grand chemin et les hommes repris de justice.

des immunités d'impôts, et même réunit les Morins sous son gouvernement [César,

*B. G.*, 7, 76], le roi atrébate céda à la voix de ses remords et à celle de sa patrie ; il rompit avec les Romains, et travailla à l'œuvre de l'indépendance avec d'autant plus de zèle qu'il avait plût de fautes à réparer. Sa conversion fit grand bruit dans les conciliabules gaulois, et les chefs bellovakes et trévires s'empressèrent de s'associer à ses projets.

Labienus, cantonné avec deux légions chez les Trévires, conçut la plus vive inquiétude de ce qu'il appelait la défection du chef gaulois ; il résolut d'en prévenir les suites, de la manière la plus expéditive et la plus sûre, en le faisant assassiner. Craignant que s'il le mandait près de lui, Comm n'obéit pas et ne se tint sur ses gardes, il lui envoya C. Volusénus Quadratus, qui, sous le prétexte d'une conférence, devait prendre ses mesures pour se défaire de lui. L'Atrébate se trouvait alors sur le territoire trévire, occupé des affaires de la conjuration ; Volusénus vint le trouver avec quelques centurions choisis. Lorsqu'ils furent en présence, Volusénus lui prit la main : c'était le signal convenu [César, *B. G.*, 8, 22] : alors un des centurions s'approcha pour le tuer ; mais troublé par la nouveauté d'une telle exécution ou retenu par la suite du Gaulois, il n'en put venir à bout ; toutefois il le frappa à la tête d'un violent coup d'épée, qui le fit tomber de cheval, baigné dans son

sang [*Ibid.*]. Des deux côtés on mit le sabre à la main, moins pour se battre que pour assurer sa retraite ; les Romains croyant Comm mort ou mourant, et les Beiges craignant tout après une telle perfidie. Le roi atrébate, transporté dans le plus prochain village, et de là chez sa nation, fut longtemps entre la vie et la mort ; il se rétablit pourtant ; mais il jura **qu'il ne se trouverait jamais face à face avec un Romain, que sur le champ de bataille** [César,

*B. G.*, 8, 23].

Cependant le centre et l'ouest envoyèrent sous les drapeaux de Vercingétorix une armée considérable ; toutes les cités comprises entre la Seine, l'Océan, la Garonne et la Loire supérieure y concoururent, à l'exception des Bituriges, et de quelques peuples méridionaux que le voisinage de la Province retenait dans l'obéissance. Si les Bituriges avaient refusé de faire partie de la coalition contre Rome, ce n'était ni par amour de l'étranger, ni par indifférence pour le bien public. Placés sous la dépendance politique des Édues, ils n'osaient pas en suivant un étendard ennemi de leur métropole briser les liens de la subordination fédérative ; mais en secret ils hâtaient de tous leurs vœux le commencement des hostilités ; ils appelaient même la guerre sur leur territoire, car ils ne demandaient pour se déclarer au grand jour que de paraître y avoir été contraints [César, *B. G.*, 7, 5].

Les contingents réunis, Vercingétorix entra en campagne. Son plan était d'attaquer simultanément la province narbonnaise et les quartiers d'hiver des légions. Il confia l'invasion de la Province au Cadurke Luctère, homme actif et énergique, le chargeant d'effectuer de gré ou de force



l'armement de tous les peuples gaulois limitrophes, d'exciter les provinciaux à l'insurrection, et enfin de tenter une irruption en masse au-delà des Cévennes. Lui-même se dirigea vers le nord pour attaquer les six légions cantonnées sur le territoire sénonais et d'abord, il somma les Bituriges d'adhérer à la ligue d'indépendance, sous peine d'être traités comme des ennemis de la Gaule.

Ceux-ci firent connaître la sommation au gouvernement éduen, et lui demandèrent du secours. Soit tiédeur pour la cause romaine, soit inquiétude pour lui-même, le gouvernement éduen hésita, craignant, disait-il, de se dégarnir de troupes : mais les commandants romains insistèrent fortement et quelques corps d'infanterie et de cavalerie se mirent en route [César, *B. G.*, 7, 5]. Arrivée à la Loire, frontière des Bituriges, l'armée éduenne s'arrêta, et, après être restée plusieurs jours sur la rive droite du fleuve, revint sur ses pas, effrayée ou feignant de l'être. Nous avons découvert, rapportèrent les chefs, un affreux complot machiné entre les Bituriges et les Arvernes pour nous assaillir de concert dès que nous aurions passé la Loire ; et nous n'y avons échappé que par miracle [*Ibid.*]. Quoi que pussent objecter les Romains, il leur fallut se contenter de cette excuse réelle ou simulée ; et incertains si, la trahison des Bituriges avait quelque fondement, ou si les magistrats éduens étaient de connivence avec les insurgés, ils commencèrent à prendre en défiance la seule nation sur laquelle il leur était permis encore de compter [César, *B. G.*, 7, 6]. Quant aux Bituriges, ils proclamèrent aussitôt leur adhésion à la cause de l'indépendance. Vercingétorix leva des hommes et de l'argent, inspecta les places fortes et y mit des garnisons. Pendant ce temps-là, le corps de Luctère parcourait les bords de la Dordogne et

de la Garonne, forçant les peuples restés neutres à prendre les armes, afin de pousser ensuite ces masses sur la Province.

Cependant César était encore en Italie. A la nouvelle des mouvements simultanés de Vercingétorix et de Luctère, il devina le plan des insurgés, et il hésita s'il irait d'abord rejoindre ses légions dans le nord de la Gaule, ou bien, avec les nouvelles forces qu'il amenait, défendre la Province en péril. Ce dernier parti lui ayant paru le meilleur, malgré l'hiver qui régnait dans toute sa force, il passa rapidement les Alpes maritimes, et arriva inattendu sur les bords du Rhône. Sa présence rassura les Romains et contint les Gaulois provinciaux dont les dispositions étaient chancelantes. Avec sa prodigieuse activité il eut bientôt organisé les milices de la Province, doublé les postes de garde, placé des garnisons dans tous les lieux importants, chez les Rutènes soumis à la république, chez les Volkes Arécomiques, chez les Tolosates, et surtout autour de Narbonne, Voyant Luctère éloigné et découragé par ces mesures, il se mit en marche à la tête de troupes romaines et narbonnaises, franchit la chaîne des Cévennes à travers six pieds de neige [César, B. G., 7, 8], et descendit sur le territoire des Arvernes. Les Arvernes se croyaient en sûreté derrière leurs montagnes glacées, comme derrière une muraille inexpugnable; l'irruption hardie du proconsul les prit au dépourvu, et César, pour augmenter la terreur, fit saccager horriblement tout le plat pays. Vercingétorix se trouvait encore sur le territoire biturige, qu'il avait dû mettre à l'abri d'un coup de main des Édues. Instruites de ces événements, les troupes Arvernes l'entourent, elles le conjurent de ne point abandonner à la destruction leurs familles et leurs fortunes : **Il n'est pas juste**, disent-elles,

que les Arvernes supportent seuls tout le poids de la guerre. Vercingétorix insistait pour continuer sa marche vers le nord ; il sentait combien il importait d'atteindre les légions au plutôt, et de couper la route à César ; mais les supplications et même les murmures de ses soldats, le contraignirent à rétrograder ; il revint sur ses pas défendre l'Arvernie.

Dès que César apprit le retour des coalisés, il quitta son armée sous prétexte d'aller faire des levées chez les Allobroges, et se rendit à Vienne, où un corps de cavalerie l'attendait. Il en repartit immédiatement à la tête de cette cavalerie, se dirigeant du côté du nord ; remonta les bords du Rhône et de la Saône à marches forcées; côtoya la frontière éduenne sans se faire connaître, et parvint sur le territoire des Lingons, où deux de ses légions étaient cantonnées ; il envoya aux autres l'ordre de se rallier à lui sans délai. L'absence de César fut un trait de lumière pour Vercingétorix; il comprit son projet, et tâcha d'y mettre obstacle. Détachant une partie de ses forces pour faire face aux Romains qui ravageaient l'Arvernie, il entra sur les terres des Boïes-Éduens et mit le siège devant leur capitale appelée Gergovie<sup>1</sup>, comme la capitale des Arvernes. On se rappelle que cette ville avait fait partie autrefois de la cité éduenne, et qu'à l'époque où les Boïes réunis aux Helvètes furent défaits par César, les Édues concédèrent à ce peuple un de leurs cantons, à condition qu'il reconnaît, à perpétuité, leur clientèle politique. Or l'attaque de Gergovie mettait les Romains dans un grand embarras. S'ils balançaient à secourir une ville alliée, ils mécontentaient les Édues, la seule nation qui leur restât fidèle dans cette portion de la Gaule, et par cette déclaration de leur faiblesse ils doubleraient la force des insurgés ; s'ils prenaient le

parti contraire, il leur fallait quitter leurs quartiers, au milieu de l'hiver, sans beaucoup de vivres, sans moyens de transport, et, à travers une population ennemie, aller demander le combat aux Arvernes sur le champ de bataille qu'ils avaient choisi [César, *B. G.*, 7, 10].

César pesa ces raisons; puis, dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui décidèrent de sa vie et de sa gloire, il s'abandonna à son audace et à sa fortune. Il laissa deux légions et la plus grande partie de ses bagages dans Agendicum<sup>2</sup>, capitale des Sénon, et se dirigea avec les autres vers Gergovie. Chemin faisant il investit Vellaudunum, appartenant également aux Sénon<sup>3</sup>, place faible qui essaya pourtant de résister ; il s'en empara au bout de trois jours et continua sa marche.

A quelque distance vers sa droite se trouvait alors cette même ville de Génabum, d'où était parti le signal de l'insurrection; César ne voulut point passer outre sans avoir donné un exemple terrible des vengeances romaines. Il se détourna de sa route, et le second jour après son départ de Vellaudunum il campa, au soleil couché, devant Génabum. Les habitants avaient commencé à se fortifier, à réunir des provisions, à rallier dans la ville les milices des campagnes, mais le temps leur manqua pour achever. Désespérant de soutenir l'assaut du lendemain, ils résolurent de se retirer pendant la nuit sur la rive gauche de la Loire, en coupant le pont derrière eux [César, *B. G.*, 7, 10] ; la profondeur du fleuve, grossi alors par les neiges et couvert de glaçons, était un rempart suffisant contre la poursuite de l'ennemi [Plutarque, *César*]. Vers minuit donc, ils sortirent en silence, et se mirent à traverser le fleuve. Mais à peine les

premiers avaient-ils touché l'autre bord, que César, averti par les vedettes, fit sonner l'assaut ; les légions s'approchèrent des es. portes, les rompirent à coup de hache ou les brûlèrent, et se précipitèrent dans la ville. Là multitude embarrassée sur le polît et dans des rues étroites fut massacrée presque sans résistance; peu de fuyards purent échapper [César, *B. G.*, 7, 11]. Les maisons furent pillées et réduites en cendres; des flots de sang gaulois lavèrent le meurtre de Fusius Cita et des marchands romains ; et ce qu'épargna la lassitude du vainqueur fut traîné le lendemain, garrotté, parmi les bagages et les bêtes de somme. César passa la Loire et se porta droit sur Noviodunum<sup>4</sup> des Bituriges. Effrayés par l'exemple de leurs voisins, les habitants de Noviodunum demandèrent à capituler. César exigea d'eux des vivres, des chevaux, la reddition de leurs armes, et envoya des centurions avec un détachement de

<sup>1</sup> Le véritable nom de cette ville est très incertain : on le trouve orthographié dans les différents manuscrits de César, *Gergovia*, *Goriona*, *Gorgobina*. Sa situation n'est guère plus certaine. On suppose qu'elle occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui *Moulins* en Bourbonnais.

<sup>2</sup> *Sens*, suivant les uns ; suivant les autres, *Provins*.

<sup>3</sup> Suivant d'Anville, c'est aujourd'hui *Banne* en Gâtinais ; suivant quelques autres, *Scènevière*, à quatre lieues de Montargis.

<sup>4</sup> *Nouan-le-Fuzélier*, à douze lieues d'Orléans, par la route de Bourges ; selon d'autres, *Neuvi-sur-Baranjon*.

légionnaires pour procéder à l'inventaire des armes et des chevaux [César, *B. G.*, 7, 1011].

Les malheurs de Vellaudunum et de Génabum, et le danger qui menaçait une des plus importantes

places des Bituriges, jetèrent la consternation dans l'armée nationale. Ce n'était pas qu'elle manquât de courage et de dévouement, la suite montra assez tout ce qu'elle savait sacrifier et oser. Mais parmi tant de peuples divers, habitués à voir leurs intérêts séparés, la préoccupation causée par les souffrances particulières entravait inévitablement les mesures de salut public. A l'idée de leurs enfants captifs, de leurs femmes outragées, de leurs maisons réduites en cendres, le Sénon, le Carnute, le Biturige, frémissaient de rage ; ils accusaient l'inaction du chef, et demandaient, à grands cris, qu'on les laissât combattre pour leurs familles, autour de leurs foyers. Que pouvaient l'autorité et la fermeté de Vercingétorix contre une insubordination dont les motifs le touchaient lui-même si vivement ? Contraint pour la seconde fois de renoncer à ses plans; il leva le siège de Gergovie et marcha au secours de Noviodunum [César,

*B. G.*, 7, 12].

Tant de mystère et de célérité accompagnèrent sa marche, que César l'ignorait encore, lorsque la cavalerie d'avant-garde arriva en vue de Noviodunum [52 av. J.C.]. Elle fut aperçue par les sentinelles gauloises du haut des murailles de la place, dans le temps même que les centurions romains faisaient l'inventaire ordonné par César. La vue des drapeaux gaulois rendit l'espoir aux habitants ; ils ressaisirent leurs armes, et commencèrent à barricader les portes, à se presser sur les remparts [César, *B. G.*, 7, 12] ; le tumulte et les cris donnèrent l'éveil aux centurions, qui, mettant l'épée à la main, s'emparèrent d'une des portes, et parvinrent, ainsi que leur escorte, à sortir de la ville.

La cavalerie gauloise, emportée par une imprudente ardeur, avait devancé de beaucoup le gros de l'armée ; la cavalerie romaine s'avança à sa rencontre. L'engagement fut vif ; quoique une longue marche eût fatigué les Gaulois, ils rompirent et dispersèrent les escadrons ennemis. César envoya pour soutenir les siens un corps de Germains qu'il avait pris à sa solde pendant la dernière campagne ; les Romains se rallièrent alors, l'avantage passa de leur côté, et les cavaliers arvernes se replièrent sur leur armée, laissant quelques morts derrière eux. Ce combat d'avant-garde eut lieu assez loin de la ville pour que les assiégés ne distinguassent pas exactement ce qui s'y passait. La retraite précipitée des cavaliers gaulois et les cris de victoire de l'ennemi leur firent penser que Vercingétorix avait éprouvé quelque grand échec. Désespérés, ils ouvrirent leurs portes, et dès le soir même les enseignes romaines flottèrent sur les remparts de Noviodunum [César, B. G., 7, 13].

Ce nouveau revers acheva d'éclairer le chef arverne sur les inconvénients d'une guerre méthodique ; il comprit flue ses bandes ardentes, intrépides, mais mal rompues à la sévérité de la discipline et à l'unité du commandement, auraient toujours le dessous, à égalité d'armes, contre les légions de César. Se retirant à quelque distance de Noviodunum, il convoqua le conseil des chefs coalisés et leur déclara : qu'il était urgent de changer le système de guerre et d'en adopter un autre plus approprié au caractère d'une lutte nationale ; qu'il l'allait affamer l'ennemi, intercepter les vivres aux hommes, le fourrage aux chevaux, travail d'autant plus aisé que les Gaulois étaient farts en cavalerie et que la saison les favorisait : les Romains ne pouvant encore

fourrager au vert, il serraient facile de les surprendre dans les habitations éloignées où le besoin les conduirait, et de les détruire ainsi en détail. Mais le salut commun, ajouta-t-il, exige des sacrifices particuliers. Nous devons nous résoudre à brûler toutes nos habitations isolées, tous nos villages ; nous devons brûler même celles de nos villes qui ne sauraient se défendre, de peur qu'elles ne deviennent un refuge pour les lâches qui déserteraient notre cause, ou qu'elles ne servent seulement à attirer l'ennemi par l'espoir du butin : la population trouvera un refuge dans les cités éloignées du théâtre de la guerre. Ces mesures vous paraissent violentes et dures ? Mais vous serait-il plus doux de voir vos femmes outragées et captives, vos enfants chargés de fers, vos parents, vos amis égorgés, vous-mêmes réservés à une honteuse mort ? car voilà le sort qui vous attend si vous êtes vaincus ! [César, B. G.,

7, 14]

Vercingétorix fut écouté avec calme et résignation. Aucun murmure ne l'interrompit, aucune objection ne s'éleva contre le douloureux sacrifice qu'il demandait ; ce fut à l'unanimité [*Ibid.*] que les chefs de tant de nations votèrent la ruine de leurs fortunes et la dispersion de leurs familles. On appliqua sans délai ce remède terrible au pays occupé par l'ennemi. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges furent brûlées ; les Carnutes et d'autres états voisins [*Ibid.*, 7, 15] suivirent successivement cet exemple ; de toutes parts on n'apercevait que le feu et la fumée des incendies. A la lueur de ces flammes, à travers ces décombres et ces cendres, on voyait une population innombrable se diriger vers la frontière où l'attendaient un abri et du pain ; souffrante et morne, mais non pourtant



sans consolation [*Ibid.*], puisque ses souffrances devaient amener le salut de la patrie ; puisque ses villes (du moins elle l'espérait ainsi) devaient se relever bientôt plus belles et plus glorieuses sur une terre à jamais libre !

C'était le conseil de l'armée qui désignait les villes dont le sacrifice paraissait nécessaire. Le sort d'Avaricum<sup>1</sup>, capitale des Bituriges, y donna lieu à une vive et longue discussion ; plusieurs opinaient pour qu'elle fût épargnée, Vercingétorix s'y opposa fortement. Sur ces entrefaites quelques habitants, députés par leurs concitoyens, arrivèrent au camp gaulois. Introduits dans le conseil, ils se jetèrent à genoux ; fondant en larmes et poussant des cris lamentables, ils conjurèrent les chefs d'avoir pitié de leur ville : **Ne nous forcez point, disaient-ils, à brûler de nos propres mains Avaricum, l'ornement et la sûreté de notre pays, la plus belle ville de toute la Gaule !** [César, *B. G.*, 7, 15] Exaltant ensuite sa force, entourée qu'elle était presque de tous côtés par la rivière et par des marais ; ils protestaient de la défendre jusqu'à la mort et de la sauver. Le conseil céda à leurs supplications, d'abord contre la volonté, ensuite du consentement de Vercingétorix, vaincu lui-même par les larmes et le désespoir de ces pauvres gens. Il les renvoya donc dans la place avec une garnison d'élite.

De toutes les villes dont le camp romain était naguère environné, Avaricum seul restait debout. Pour ne point laisser derrière lui une place à laquelle les Gaulois semblaient attacher de l'importance, et qui contenait des approvisionnements abondants, César résolut de s'en emparer. Il vint asseoir son camp dans un intervalle étroit, compris entre la rivière d'Auron et l'un des côtés de la ville ; sur tous les autres points,

la rivière ou de vastes étangs étaient contigus au pied des murailles. Comme la nature du lieu né permettait point de pratiquer une circonvallation, il fit tout de suite élever la terrasse, dresser les mantelets et construire les tours d'attaque. Vercingétorix, attentif à tous les mouvements de l'armée romaine, la suivait par des marches courtes et rapprochées ; il prit position dans un lieu entouré de bois et d'eau, à seize milles d'Avaricum, où ses

**1** Aujourd'hui Bourges.

espions communiquaient à chaque instant du jour, au moyen des gués de la rivière et des marais. Informé par là de tout ce qui se passait dans le camp ennemi, il enlevait les convois, surprenait les fourrageurs et tenait César comme bloqué. Ces manoeuvres réussirent, et la famine se fit sentir parmi les légions. En vain César pressait les Édites et les Boïes de lui envoyer des vivres; les premiers s'en occupaient lentement et de mauvaise grâce ; le pays des autres, pauvre et peu étendu, fut bientôt épuisé [César, *B. G.*, 7, 17] ; pendant plusieurs jours le soldat manqua de pain et ne vécut que des bestiaux qu'on allait chercher avec beaucoup de péril dans les villages éloignés, jusque sur les terres boïennes. Enfin le proconsul découragé offrit à son armée de lever le siège ; mais elle rejeta cette proposition comme ignominieuse. **Jamais**, s'écrièrent les soldats, **nous n'avons entrepris sous ta conduite une chose que nous n'ayons pas achevée ; crois-tu donc le sang de Fusius Cita assez vengé !** Ils demandèrent ensuite qu'on les menât sans tarder à l'assaut ; le général, profitant de cette ardeur, fit avancer les tours au pied des murailles.

Cependant Vercingétorix, voyant la disette imminente parmi les assiégés, s'était rapproché

d'eux, il était venu s'établir sur une colline en pente douce, flanquée de bois et défendue par un marais profond. La nuit même qui suivit son arrivée à ce nouveau camp, il en partit avec toute sa cavalerie et son infanterie légère pour aller dresser à quelque distance de là, suivant sa coutume, une embuscade aux fourrageurs ennemis. Le hasard voulut que César fût averti à temps de ce mouvement par le rapport d'un prisonnier; sans perdre un instant, il fit prendre les armes aux légions, envoya devant sa cavalerie, et se mit en marche dans le plus grand silence ; au point du jour, il se trouva en face du camp gaulois. Au cri des sentinelles, les Gaulois, surpris, mais non troublés, font filer en toute hâte leurs bagages dans l'épaisseur du bois, enlèvent les ponts jetés sur le marais, obstruent et munissent les gués, et bientôt la pente de la colline se couvre de leurs nombreux bataillons rangés par nations séparées [César,

B. G., 7, 19]. Leur contenance ferme et le désavantage du terrain fit hésiter César. Le marais n'avait, il est vrai, que cinquante pieds de large, mais il était profond et embarrassé : l'attaque devait coûter beaucoup de monde, et le succès n'en était rien moins que certain. Tout bien considéré, le proconsul préféra retourner sur ses pas ; il fit sonner la retraite, et repartit [*Ibid.*], au milieu de huées et des cris de triomphe des Gaulois.

L'alarme avait été vive, et l'émotion qui la suivit fut longue à se calmer. Dans ces luttes terribles où l'existence des nations est en péril, tous les regards se fixent avec inquiétude sur le chef ; une surveillance ombrageuse plane autour de lui, et le soupçon de trahison est toujours prêt à germer. Vercingétorix, malgré l'enthousiasme qu'il inspirait, n'avait point échappé à cette commune

destinée des chefs populaires. Sa grande jeunesse, son infatigable activité que quelques-uns taxaient d'ambition, ses anciennes relations avec César, sans doute aussi la rigueur des sacrifices auxquels il avait entraîné la Gaule, tout concourait à rendre plus sévères les jugements portés sur sa conduite. Les plus graves accusations s'élevèrent alors, contre lui au sujet des événements qui venaient de se passer; de toutes parts on criait à la trahison ; on se plaisait à rapprocher des circonstances qui semblaient perfidement combinées : l'abandon de l'ancien camp, l'éloignement d'une partie des troupes et ce départ nocturne qui coïncidait si bien avec, l'arrivée nocturne des légions [César, B. G., 7, 20]. Un tel concours de circonstances, disait-on, est-il un pur effet du hasard ? Il nous rapproche de l'ennemi, pour nous abandonner aussitôt, pour nous livrer à une surprise, sans cavalerie, sans chef, car, en partant, il n'a remis à personne le commandement de l'armée. Voilà sans doute le gage de la paix qu'il trame avec l'ennemi ; voilà le salaire dont il veut acheter sa grâce. Il préfère tenir des mains de César, et pour la ruine de sa patrie, l'autorité qu'il devait à la confiance de ses frères... Vercingétorix est un traître ! Telles étaient les clameurs, telle était l'effervescence qui remplissait le camp, lorsque Vercingétorix rentra, à peine instruit des incidents de la journée. A peine a-t-il mis pied à terre, que tous, chefs et soldats, se pressent autour de lui ; on l'entoure, on l'interroge avec menaces, on le somme de répondre, et, au milieu de son armée, le général gaulois comparait en accusé.

D'abord, pour donner à la colère le temps de se calmer, il passe en revue toutes les imputations dont il est l'objet; il les discute et les détruit. S'il s'est rapproché de l'ennemi, l'armée entière

connaît ses motifs ; et qui pourrait blâmer la position qu'il a choisie, quand par sa force naturelle, elle a suffi à repousser les Romains, sans qu'un seul javelot fût lancé, une seule épée tirée du fourreau ? On l'accuse d'avoir éloigné la cavalerie : mais la cavalerie était utile là où il la conduisait ; quel service pouvait-elle rendre dans les marécages et dans les bois ? S'il n'avait remis à personne le commandement général, à son départ, ce n'était ni imprudence, ni oubli, c'était dessein prémédité ; car il avait toute raison de craindre que, dans son absence, des soldats indisciplinés et imprévoyants, n'arrachassent à son lieutenant l'ordre de combattre [César, *B. G.*, 7, 20]. Élevant alors la voix, et promenant sur les rangs gaulois un œil sévère, du rôle d'accusé il passa à celui d'accusateur. Depuis longtemps je le vois, s'écria-t-il, les fatigues de la guerre vous lassent, ses travaux vous ennuiant, vous en appelez à grands cris la fin ; le courage et la constance vous manquent voilà mon crime. Maintenant, si c'est le hasard qui a conduit l'ennemi aux portes de votre camp, rendez grâce au hasard ; rendez grâce à la trahison, si c'est la trahison : car elle vous a mis à même d'apprécier la bravoure romaine. Elle vous a montré César parti de nuit pour une surprise méditée, reculant de terreur devant un fossé et fuyant honteusement au seul aspect de ceux dont il avait rêvé la ruine.

A l'accusation d'ambition personnelle il oppose le tableau de sa vie et de ses sacrifices pour la liberté. Il s'indigne qu'on l'ait soupçonné de vouloir tenir de César l'autorité qu'il tient de ses frères, et sur laquelle il avait espéré de voir rejaillir un peu de cette gloire qu'un prochain triomphe promet à la Gaule. Il offre de la résigner. **Reprenez**, leur dit-il, un pouvoir qui a pu vous rendre ma foi suspecte ; reprenez-le, si vous croyez seulement qu'il me

rapporte à moi plus d'honneur, que d'avantages à vous-mêmes et à la patrie [César, B. G., 7, 20]. Et pour prouver à l'armée qu'il ne l'a point abusée par de vaines promesses, il fait avancer quelques Romains que sa cavalerie avait faits prisonniers, ou, si l'on en croit César, des esclaves enlevés sur les Romains'; il les interpelle en présence de tous. Ceux-ci répondent qu'ils sont des soldats légionnaires que la faim a contraints de sortir de leur camp, pour courir à la recherche d'un peu de blé ; que la disette désole leurs rangs ; que bientôt les forces ne suffiront plus au travail, et que César a résolu de lever le siège dans trois jours si la place ne se rend pas. Voilà, dit alors Vercingétorix, ce que vous me devez, à moi que vous accusez de trahison, à moi qui vous aurai livré, sans coup férir, une armée victorieuse que la famine détruit, et qu'aucune ville n'osera recevoir dans sa honteuse retraite ; car mes ordres y ont aussi pourvu [Ibid.].

A ce discours écouté dans le plus profond silence succéda une subite explosion d'acclamations mêlées au cliquetis des armes [César, B. G., 7, 21]. Dans toute cette multitude si irritée naguère on n'entendait plus qu'un seul cri : Vercingétorix est un grand général, d'une fidélité au-dessus du soupçon, d'un génie sans égal.

Chefs et soldats, tous se pressaient de nouveau autour, de lui, mais pour le féliciter, pour le conjurer d'oublier leur faute et de garder ce commandement d'où la Gaule attendait son salut. Lui, profitant de ce retour à la confiance, proposa de jeter dans la place un renfort de dix mille hommes : afin, disait-il, que toutes les cités coalisées aient part au triomphe d'Avaricum, et que les Bituriges ne puissent pas se vanter d'avoir seuls brisé les armes romaines au pied de leurs remparts

[*Ibid.*]. La mesure fut consentie à l'unanimité ; et dix mille hommes, traversant les marais, pénétrèrent la nuit même dans la ville.

Tandis que ces choses se passaient dans le camp gaulois, César avait fait rouler sous les murs d'Avaricum ses tours d'attaque, et bientôt l'assaut général commença. A toutes les manoeuvres de la tactique romaine les assiégés opposèrent les ressources d'un esprit ingénieux, habile à deviner et à imiter. Tantôt, avec des lacets, ils détournaient les faux de siège, et lorsqu'ils les avaient ainsi liées, ils les enlevaient et les tiraient en dedans de leurs murailles avec des machines ; tantôt par des galeries souterraines ils minaient le sol au-dessous des terrasses des Romains, d'autant plus adroits à ces travaux que leur pays abondait en mines de fer, qu'ils étaient accoutumés d'extraire par des puits et des conduits intérieurs. Ils avaient de plus exhaussé leur touraille avec une galerie de charpentes recouvertes de peaux. Leurs sorties continuelles de nuit et de jour, tourmentaient beaucoup les travailleurs ; souvent ils mettaient la feu aux ouvrages. Si les tours de siège s'élevaient par l'augmentation journalière de la terrasse, ils élevaient aussi les leurs par le moyen de poutres unies ensemble. Enfin ils frisaient pleuvoir sans relâche dans les tranchées des pieux aiguisés au feu, de la poix bouillante, d'énormes quartiers de pierres, et empêchaient ainsi l'approche des remparts [*César, B. G., 7, 22*].

Tous ces obstacles retardaient le siège, et cependant, malgré le froid et les pluies, les Romains persistaient avec constance; en vingt-cinq jours ils avaient construit une terrasse longue de trois cent trente pieds, et haute de quatrevingts. La terrasse touchait presque aux murailles de la ville ;

et César, selon sa coutume, assistait aux travaux, et animait le soldat, afin que l'ouvrage ne se ralentît pas, lorsque, vers la troisième veille, il vit la terrasse fumer ; les assiégés y avaient mis le feu par une mine ; en même temps s'élèvent de leurs murs de grands cris, et ils font une double sortie des deux côtés des tours ; d'autres, du haut des murailles, lancent sur la terrasse des torches, du bois sec, de la poix et toutes sortes de matières combustibles, si bien que les Romains ne savaient d'abord où courir et où porter les premiers secours. Mais comme César avait établi que deux légions seraient toujours de garde en avant du camp, tandis que les autres se distribuaient les heures de travail, on parvint bientôt à retirer les tours, et à faire des tranchées à la terrasse pour couper le feu [César, B. G., 7, 24].

Pendant le reste de la nuit le combat fut terrible sur tous les points ; les recouvrements de leurs tours étant brûlés, les Romains agissaient à découvert, et éprouvèrent de grandes pertes ; mais enfin le champ de bataille leur restât. Dans cette longue et sanglante mêlée, les Gaulois déployèrent un héroïsme digne d'une meilleure fortune. Un des faits admirables dont cette nuit fut témoin nous a été transmis par César lui-même, qui semble fier d'avoir vaincu de tels ennemis [*Ibid.*, 7, 25]. Un Biturige placé en face d'une des portes, pour alimenter l'incendie d'une tour romaine, y lançait des boulets de suif et de poix qu'on lui faisait passer de main en main : frappé au côté droit par un trait parti d'une machine appelée *scorpion*, il tomba mort. Le Gaulois le plus proche, passant sur son corps, prit sa place jusqu'à ce qu'un second trait vint le renverser : un troisième lui succéda ; à celui-ci un quatrième, et le poste fut constamment occupé pendant toute la durée du combat.



Cette sortie soutenue avec tant de courage n'avait guère eu plus de succès que les attaques précédentes; les principaux ouvrages des assiégeants avaient souffert, il est vrai, mais ils pouvaient être promptement restaurés Découragée, exténuée par les veilles, et d'ailleurs trop peu nombreuse pour une place vaste et faiblement fortifiée, la garnison fit enfin savoir à Vercingétorix qu'elle n'en répondait plus. L'événement confirmait trop bien les prévisions du chef arverne ; il expédia l'ordre d'évacuer la ville, espérant que cette retraite pourrait s'effectuer sans beaucoup de perte, à cause de la proximité du camp et parce que les marais environnants retarderaient la poursuite de l'ennemi.

Ce fut dans le plus grand mystère, à la hâte, au milieu de la nuit, que la garnison fit ses préparatifs de départ ; mais ils n'échappèrent point à la vigilance inquiète des citoyens d'Avaricum. Déjà elle s'acheminait vers une des portes pour sortir de la ville, quand tout à coup les femmes se précipitent, échevelées, éperdues, tenant leurs enfants dans leurs bras ; elles se jettent aux pieds des soldats ; elles pressent leurs genoux ; elles les conjurent de ne pas les livrer aux outrages et à la mort, elles et ces enfants que l'âge et la faiblesse empêchent de fuir. A leurs prières, à leurs larmes, les soldats opposent les nécessités de la guerre et l'ordre absolu du chef; ils veulent partir. Les femmes poussent alors des cris lamentables; leurs clameurs remplissent la ville, et vont retentir jusque dans le camp ennemi, où elles donnent l'éveil [César, *B. G.*, 7, 26]. Il n'était plus possible de songer à la retraite ; la garnison, craignant que la cavalerie romaine ne lui coupât le chemin, renonça à son projet, et resta dans Avaricum.

Le jour suivant, les Romains reprirent les travaux du siège. Le froid était vif, et il tombait une pluie abondante accompagnée d'un vent violent. L'humidité ayant détendu les cordes des arcs et les ressorts des machines dont les assiégés se servaient pour lancer des traits et des pierres, la garnison inactive se tenait à l'abri, et la garde était faite négligemment sur les murailles. César s'en aperçoit. Afin d'augmenter la confiance des Bituriges, il ordonne aux siens de ralentir les travaux. En même temps, il fait prendre les armes aux légions, les range en bataille derrière les recouvrements, les encourage par ses discours, et donne le signal de l'assaut : dans un clin d'œil la muraille est escaladée, et l'une des tours qui la flanquaient tombe au pouvoir des assaillants. En vain la garnison accourt ; repoussée pied à pied du rempart, elle se retranche dans les rues ou se forme en bataillons carrés sur les places. Mais voyant que les Romains, au lieu de descendre dans la ville, s'emparent du circuit des murs afin de couper toutes les issues, elle fait retraite vers l'une des portes qui donnaient sur les marais. L'encombrement y était déjà si grand qu'elle ne put se frayer passage. Pressée de plus en plus et enveloppée par de nouveaux flots de fugitifs, elle se vit bientôt hors d'état de manoeuvrer et de faire usage de ses armes. Alors commença une horrible boucherie ; tant qu'âme vivante resta dans les murs d'Avaricum, aucun Romain ne songea au pillage ; ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants, ne furent épargnés [César, *B. G.*, 7, 28].

D'environ quarante mille, à peine huit cents gagnèrent le camp de Vercingétorix, et ce furent ceux qui, aux premiers cris, s'étaient jetés hors de la ville. Le chef gaulois, profitant du silence et de l'obscurité, envoya au devant d'eux des gens de

confiance et des chefs qui les disséminèrent chacun dans le quartier de leur nation ; car il craignait que leur arrivée et la commisération de la multitude n'excitassent quelque trouble<sup>1</sup>.

Le lendemain, il convoqua l'armée, et lui donnant l'exemple de la fermeté, il l'exhorta à ne point se laisser abattre par un échec inévitable, qu'il fallait attribuer non à la valeur des Romains, mais à leur habileté dans l'art des sièges, art étranger à la Gaule. Il ajouta *que ce serait s'abuser, que de compter à la guerre sur une fortune constamment favorable. Il n'avait jamais été d'avis de défendre Avaricum, l'armée le savait ; tout le mal provenait donc de la trop grande condescendance du conseil et de l'imprudente présomption des habitants. Mais cette perte, il saurait la réparer bientôt. Il travaillait à rallier à la cause de la liberté, les cités gauloises jusqu'à présent dissidentes, actives ou neutres dans l'alliance de Rome : ses mesures étaient prises de longue main, et leur succès infaillible. Ainsi réunis, les Gaulois formeraient une grande nation, à laquelle l'univers entier ne résisterait pas. Ce moment était proche ; mais, en attendant, le salut commun exigeait qu'on fortifiât le camp pour être en état de repousser les attaques de l'ennemi* [César, *B. G.*, 7, 29].

Ses paroles persuasives et consolantes réussirent à relever les esprits. On lui sut gré de n'avoir point perdu courage après un tel échec et de ne s'être point dérobé aux regards des soldats. On lui tint compte de la prévoyance qu'il avait montrée quand il voulut d'abord qu'on brûlât Avaricum, ensuite qu'on l'abandonnât. Les revers, qui détruisent le crédit des chefs militaires, ne faisaient qu'augmenter le sien et raffermir la confiance, parce qu'on se disait : *son génie les avait prévus ;*

son génie seul peut y porter remède. L'assurance que toutes les divisions allaient enfin cesser et tous les enfants de la Gaule se réunir sous l'étendard de la liberté commune, remplissait les coeurs d'espérance et de force. D'après sa recommandation, les Gaulois s'exercèrent à fortifier leur camp à la manière romaine, et en prirent l'habitude. Ils n'avaient montré jusque-là que tiédeur et répugnance pour ce genre de travaux: ils se plièrent dès lors à tout ce qui fut exigé d'eux ; double effet des leçons de l'expérience et de l'autorité plus puissante encore du chef [César, *B. G.*, 7, 29].

Vercingétorix n'avait mis dans ses promesses ni jactance ni exagération. Tandis que le siège d'Avaricum absorbait toute l'attention des Romains, il avait travaillé à leur susciter au dehors de nouveaux ennemis. Des négociateurs habiles parcouraient en son nom celles des cités qui balançaient encore et les poussaient à lever le masque, gagnant les chefs par des promesses ou de l'argent, le peuple par leurs discours. Presque partout ces semences avaient porté fruit. La cité éduenne elle-même, que tant de liens retenaient dans le parti romain, était sourdement agitée. Le vergobret en charge, créature de César et chef de tribu ambitieux, n'y comprimait qu'avec peine l'esprit, d'insurrection; et toutes ses mesures en faveur des Romains étaient combattues et neutralisées par une partie du sénat ou par le peuple : César ne s'en était que trop aperçu pendant le siège d'Avaricum, où les Édues l'avaient laissé si longtemps manquer de blé. Le malheur d'Avaricum ne fit même qu'aiguillonner quelques peuples restés neutres jusque-là. Teutomar, foi des Nitiobriges, dont le père Ollovicon avait reçu du sénat et du peuple romain le titre d'ami, vint

immédiatement rejoindre Vercingétorix avec une nombreuse cavalerie, en partie levée dans ses états, en partie enrôlée en Aquitaine. Les cités conjurées, sur la demande du chef arverne,

**1** César, *Bel. Gall.*, VII, c. 28. — Tite-Live, *Epit.*, CVII. — Dion, XL, p. 136. — Florus, III, c. 10. — Paul Orose, VI, c. 11.

firent en même temps une réquisition générale de tous les hommes habiles au maniement de l'arc et de la fronde. Ces renforts et d'autres encore réparèrent et au-delà les pertes du siège. César cependant restait inactif ; n'osant pas attaquer le camp gaulois, il passa le reste de l'hiver dans les murs d'Avaricum, où il avait trouvé des vivres en abondance [César, *B. G.*, 7, 31-32].

Déjà le printemps approchait : c'était l'époque où se faisait chez les Édues l'élection annuelle du vergobret. Cette année l'élection fut orageuse; deux candidats se prétendirent légitimement nommés. L'un deux, Convictolitan, jeune homme d'un rare mérite et d'un grand éclat personnel, l'avait été, suivant tolites les formes, par les suffrages réunis des prêtres et de la majorité du haut conseil [*Ibid.*, 7, 33], et dans le lieu ordinaire de l'élection. L'autre, appelé Cote ou Cotus, frère du vergobret sortant, et appartenant à une famille riche et ancienne, s'était fait élire par son frère et par les autres nobles, à huis clos, au mépris de toutes les lois, au mépris surtout de la loi qui défendait que le parent d'un vergobret fut vergobret pendant la vie de son parent, ou même siégeât en même temps que lui dans le sénat [*Ibid.*]. Le sénat était partagé les citoyens partagés ; où prenait déjà les armes ; la guerre civile était imminente : quelques amis de la paix se rendirent en toute hâte auprès de César pour

réclamer son intervention.

César se trouvait encore dans Avaricum lorsque ces nouvelles lui parvinrent; il en sentit toute la gravité; il sentit que si la lutte s'engageait, un des deux partis appellerait infailliblement Vercingétorix à son secours ; qu'il importait donc à l'intérêt des Romains d'apaiser le plus tôt possible ces dissensions. Comme la constitution du pays interdisait au vergobret de sortir de la cité, César résolut de s'y rendre lui-même, afin de paraître se conformer aux usages [César, *B. G.*, 7, 33]. D'ailleurs le moment était peu favorable pour exercer les droits insolents qu'il s'était arrogés, de citer à son tribunal les peuples et les chefs, de casser les magistrats, de bouleverser les constitutions. Arrivé à Décésia<sup>1</sup>, où le sénat et les contendants s'étaient rendus, il parla, non en maître, mais en arbitre. Il se fit informer des moindres circonstances de la double élection, et quelque penchant qui le portât à favoriser les usurpations aristocratiques, quelque soupçon qu'il eût que Convictolitans était son ennemi, il jugea prudent cette fois de donner raison aux lois, et reconnut ce jeune homme pour seul et légitime vergobret. Mettant alors à profit ce service de médiateur, il exhorta le peuple éduen à s'occuper plus activement de la guerre présente, il renouvela les promesses dont la république avait toujours été prodigue envers lui, et demanda dix mille hommes d'infanterie et toute la cavalerie, qu'il voulait distribuer dans les postes de communication pour la sûreté de ses convois. Quel que fût le mécontentement des Édues à ces demandes exorbitantes, ils n'osèrent pas refuser en face : ils lui livrèrent d'abord leur cavalerie [César, *B. G.*, 7, 34].

En partant pour Décésia, César avait donné ordre à

ses légions d'aller l'attendre sur la rive droite de l'Allier ; dès qu'il fut de retour, il les partagea en deux divisions. Il envoya Labienus avec quatre légions contre les Sénon et les Parises ; à la tête des six autres, il marcha sur Gergovie des Arvernes. Mais, pour arriver à cette ville, il fallait traverser l'Allier, et tous les ponts avaient été coupés par Vercingétorix, qui, maître de l'autre rive, empêchait les travailleurs romains de les rétablir. Séparées seulement par la rivière, les deux armées s'observaient mutuellement, et les deux camps se trouvant placés presque toujours vis-à-vis l'un de l'autre, aucune des manoeuvres de César n'échappait à

**1** Aujourd'hui Decize.

l'œil vigilant de son ennemi. Pendant plusieurs jours, ses tentatives répétées échouèrent ; sa situation l'inquiéta ; il craignit que l'été ne se passât ainsi en marches et en observation, parce que l'Allier n'était guère guéable qu'en automne. Pour sortir de cet embarras, il imagina d'établir son camp dans un lieu couvert de bois vis-à-vis d'un des ponts que Vercingétorix avait fait détruire. Le lendemain il détacha deux cohortes de chacune de ses légions, se cacha avec elles dans le bois, et fit défiler le long de la rivière le reste des troupes et tous les équipages, en conservant l'ordonnance habituelle. Vercingétorix, ne remarquant point de différence dans la disposition des légions, et, se trouvant trop loin pour évaluer le nombre des hommes, ne soupçonna aucun stratagème, et, suivant le mouvement des Romains, remonta comme eux la rivière le long du bord opposé. Lorsque César conjectura qu'il était assez éloigné, il fit rétablir le pont sur les mêmes piles, dont la partie inférieure était restée debout. Ayant

promptement terminé l'ouvrage, il traversa à la tête de ses deux légions, choisit un terrain convenable pour camper, et fit revenir à lui le reste de ses troupes. Vercingétorix, craignant d'être forcé à donner bataille, se porta en avant à grandes journées. L'armée romaine entra pour lors sur le territoire arverne, et en cinq marches arriva devant Gergovie ; Vercingétorix l'y avait prévenue et couvrait la place avec son armée [César, *B. G.*, 7, 35-36].

Cependant les dix mille hommes d'infanterie éduenne requis par le proconsul étaient rassemblés, et Convictolitans s'occupait de leur trouver un chef suivant ses désirs : car il roulait dans sa tête de grands desseins. Depuis que les légions avaient passé la Loire, le jeune vergobret ne dissimulait plus ses sentiments sur les affaires de la Gaule : sa haine contre César, son affection et ses vœux pour Vercingétorix n'étaient plus un secret pour personne, il parlait hautement de guerre et d'affranchissement. En relation, par sa charge, avec la jeunesse noble et influente, il l'endoctrinait et l'aiguillonnait ; à ceux qui partageaient ses opinions, il communiquait de la confiance et de l'ardeur ; il gagnait ou effrayait les amis de l'étranger. Pour l'accomplissement de ses plans, il avait jeté les yeux sur Litavici<sup>1</sup> et ses frères, membres d'une famille illustre et toute puissante à Cabillonum, jeunes gens pleins d'audace et de zèle patriotique. Il va les trouver, leur parle, les anime. Nous sommes nés libres, nés pour commander, leur dit-il, et nous servons en esclaves ; c'est nous seuls, c'est la seule nation éduenne qui fait et le malheur de la Gaule et suspend son triomphe. Combien de peuples ne retenons-nous pas sous le joug, par la crainte, et par l'autorité de notre exemple ? Du jour où nous nous déclarerons, datera la ruine des



**Romains.** Rappelant ensuite son élection et le rôle que César y avait joué, il se défend de lui rien devoir : Je suis, s'écrie-il, l' élu de la justice et du bon droit ; je ne suis pas l' élu de l' étranger ; mais dans aucun cas on ne me verrait préférer sa faveur à l' indépendance de mon pays. Quoique César ait soutenu mon droit, son intervention, à mes yeux, n' en est pas moins illégale et moins insultante ; j' ignore, après tout, pourquoi les Édues prendraient les Romains pour arbitres de leurs différends, plutôt que les Romains les Édues [César, *B. G.*, 7, 37]. Les jeunes Gaulois applaudissent à cette déclaration franche du vergobret ; ils le stimulent à leur tour : **Dispose de nous**, lui disent-ils ; **ordonne, nous sommes prêts à tout**. Convictolitans expose alors que les autres magistrats et le conseil sont tièdes ou contraires à ses desseins ; qu' il ne faut point attendre leur décision, mais la provoquer, mais forcer le gouvernement à la guerre. Ainsi donc, que Litavic

**1** On possède plusieurs médailles de *Litavic* ou *Litavicus* ; les unes portent **LIT** ; les autres, **LITAV**... ou **LITAVI**. Le **C**, placé derrière la tête indique *Cabillonum*, aujourd' hui *Châlons-sur-Saône*.

accepte le commandement des dix mille fantassins pour les soulever et commencer la défection : ce commandement lui sera offert ; que ses frères se rendent au camp romain pour gagner la cavalerie et ses deux chefs, Éporédorix<sup>1</sup> et Virdumar, et les faire désertre aux Arvernes ; lui, Convictolitans, se charge de l' intérieur de la cité ; il excitera la multitude, il imposera par elle la loi au gouvernement. Tel est le plan du vergobret, Litavic et ses fières l' approuvent ; ces derniers partent sur-le-champ ; Litavic reçoit le commandement de l' infanterie, et au bout de quelques jours se met en

route avec elle.

Il s'avance jusqu'à trente milles de Gergovie ; là, il est accosté par des hommes dont l'abord paraît l'étonner : ce sont des Gaulois ; ils portent l'uniforme de la cavalerie éduenne. Tout à coup, il fait halte et assemble ses soldats autour de lui, comme pour les haranguer ; son visage est décomposé ; il pleure, en un mot sa contenance exprime la plus violente douleur. Amis, s'écrie-t-il, d'une voix éteinte ; camarades, où allons-nous ? Notre cavalerie, notre noblesse, tout a péri. Éporédorix et Virdumar, sous prétexte de trahison, ont été assassinés par les Romains ; mes frères sont morts, mes proches sont égorgés. Que ceux qui ont échappé au massacre vous en racontent eux-mêmes les détails, car la douleur me trouble l'esprit et me coupe la voix. Il se retire un peu en arrière et fait approcher les hommes qu'il avait rencontrés sur la route ; ceux-ci affirment avoir été témoins des meurtres ; ils répètent plus au long le récit de Litavic.

César a fait mourir tous les cavaliers éduens parce qu'il les soupçonnait de correspondance secrète avec et les Arvernes ; eux avaient échappé par miracle, cachés parmi ces milliers de cadavres ; puis avaient fui du milieu du carnage à la faveur de la nuit [César, *B. G.*, 7, 38].

Pendant cette scène, des cris d'indignation retentissaient d'un bout à l'autre des rangs éduens ; on se pressait vers, Litavic, on le conjurait de pourvoir à sa sûreté, d'aviser au salut commun. Qu'avons-nous à délibérer ? leur dit-il enfin. Doutons-nous qu'après un tel forfait, les Romains ne soient en marche pour nous exterminer aussi ? Un seul parti nous reste, c'est d'aller rejoindre nos

frères, les Arvernes, sous les murs de Gergovie. Mais auparavant si nous avons le moindre sentiment dans l'âme, vengeons nos frères assassinés, vengeons-les sur ces brigands [*Ibid.*]. En prononçant ces mots, il montrait du doigt quelques Romains qui, sous son escorte, conduisaient des vivres à César ; les soldats se précipitent avec fureur sur ces malheureux, ils les traînent, ils les font expirer dans mille tortures. Aussitôt Litavic dépêche dans toutes les villes éduennes des émissaires qui sèment les mêmes récits et poussent le peuple aux mêmes vengeances : presque partout les propriétés des Romains sont pillées ; beaucoup sont massacrés, les autres jetés au fond des cachots. Convictolitans seconde l'impulsion par ses agents ou par lui-même, et aiguillonne la multitude, afin de la compromettre sans retour par des excès [César, *B. G.*, 7, 42]. A Cabillonum, un tribun légionnaire et les marchands romains qui étaient fort nombreux, assaillis par la populace, ne se laissèrent point dépouiller sans résistance ; il périt dans ces luttes beaucoup de monde de part et d'autre ; mais la nation éduenne se trouva bientôt presque tout entière sous les armes. Litavic continua sa marche vers

**1** Ce nom est orthographié *Eporedirix* dans une inscription trouvée en 1792, dans les fondements du château de Bourbon-Lancy, et rapportée par Millin, *Monum.*, inéd., t. I, p. 146.

**C. JULIUS, EPOREDIRIGIS F. MAGNUS**  
**PRO JULIO CALENO FILIO**  
**BORMONIAE DAMONE**

**VOT. SOL.**

Il faut lire à l'avant-dernière ligne **BORVONI ET**, et à la dernière **SOLVIT**.

Gergovie, joyeux du succès de son stratagème, mais attendant encore avec anxiété des nouvelles de ses frères, qui le même jour devaient tenter un coup non moins hardi au milieu même du camp romain.

Éporédorix et Virдумar étaient deux jeunes Éduens que César affectionnait, et qu'il avait nominativement désignés pour commander la cavalerie. Éporédorix appartenait à la plus vieille noblesse gauloise ; Virдумar était de famille très inférieure : protégé de Divitiac, qui pouvait pousser jadis auprès du proconsul [César,

B. G., 7, 39], il était devenu un personnage très important ; et pouvait déjà prétendre aux plus hautes charges de sa cité : tous deux avaient le même âge, des qualités également brillantes, une égale ambition. Accoutumés de bonne heure à se regarder comme rivaux, ils embrassaient d'ordinaire dans les dissensions de leur pays des avis différents : lors de la nomination du dernier vergobret, Virдумar avait voté pour Convictolitans ; tandis qu'Éporédorix appuyait Cotus de tout son zèle et de tout son crédit [*Ibid.*]. Malgré sa conduite dans cette circonstance, et malgré la faveur de César, Éporédorix ne passait point pour être, dans le fond, un ennemi de la liberté gauloise. Les conjurés ne pouvaient rien sur la cavalerie éduenne sans la coopération de ces deux chefs : les frères de Litavic s'ouvrirent donc à eux, et leur confièrent le secret de leur mission, les projets du vergobret et la défection prochaine de l'infanterie. Il paraît que Virдумar, sacrifiant et ce qu'il tenait et ce qu'il pouvait encore attendre des Romains, entra avec chaleur dans ce complot, qu'il travailla activement l'esprit des cavaliers, et qu'au jour convenu, il devait passer avec eux dans le camp de

Vercingétorix. Mais Éporédorix, tiède et indécis, dominé d'ailleurs par son esprit jaloux, ne pouvant supporter ni les services que Virdumar allait rendre à la cause nationale, ni l'ascendant futur qui en serait le prix, la veille même du jour marqué pour l'exécution, fit prévenir César au milieu de la nuit, et lui révéla tout. **Empêchez, lui dit-il, que par les mauvais conseils de quelques jeunes gens, les Édues ne se séparent de l'alliance du peuple romain : malheur inévitable si tant de milliers d'hommes vont se joindre à l'ennemi, car leur famille s'intéressera toujours à eux, et l'État ne pourra pas leur retirer toute affection** [*Ibid.*]. Il eut toutefois la générosité de ne point compromettre son rival. Éporédorix n'était pas né pour trahir ; à peine eut-il parlé, que le repentir entra dans son âme. Il se réconcilia avec Virdumar, et n'eut plus ni contentement, ni paix que son crime envers sa patrie ne fût expié.

Les révélations du cavalier éduen causèrent beaucoup d'effroi à César, qui n'avait rien soupçonné. Il donna Mordre d'arrêter sur-le-champ les frères de Litavic, mais ceux-ci, aux aguets, parvinrent à s'évader et passèrent dans le camp arverne. Dès qu'il fit jour, le proconsul se mit en marche avec quatre légions et toute sa cavalerie, pour atteindre la division de Litavic, dont il connaissait le plan. Les deux troupes, marchant l'une vers l'autre, se rencontrèrent bientôt : les Édues firent halte et préparèrent leurs armes. Mais César ordonna d'abord à Virdumar et à Éporédorix de se porter en avant, et de haranguer leurs compatriotes. La surprise des soldats éduens fut extrême envoyant ceux dont ils avaient pleuré la mort ; ils déposèrent les armes et firent réparation à César. Litavic se sauva à grand'peine et gagna Gergovie, suivi de ses clients, pour qui c'eût été un

déshonneur et un crime d'abandonner leur patron dans un tel péril [César, *B. G.*, 7, 40]. Aussitôt que ces événements furent connus à Bibracte, Convictolitans tira des cachots les Romains captifs, ordonna une enquête sur leurs biens pillés, fit mettre en vente ceux de Litavic et de ses frères, et prit en apparence des mesures rigoureuses pour arrêter et punir les désordres ; il députa aussi vers César, se disculpant et le suppliant de ne point imputer à la nation entière et à ses magistrats des malheurs qui, disait-il, étaient le fruit de l'égarement de la multitude. Par ces démarches, le vergobret ne voulait que gagner du temps et retirer ses troupes des mains de César ; la conjuration était loin de se ralentir ; des conciliabules et des armements secrets continuaient d'avoir lieu sur tous les points du territoire, et au dehors, la cité se mettait en relation avec les cités déjà coalisées ou sollicitait par des émissaires celles qui restaient encore neutres [César, *B. G.*, 7, 43].

Cependant, la joie que César avait ressentie de son succès contre Litavic, n'avait pas été de longue durée des nouvelles arrivées de son camp l'avaient corrompue aussitôt. Il avait appris, au moment même, que le camp et les deux légions restées à sa garde se trouvaient dans le plus grand péril. Vercingétorix, connaissant par les frères de Litavic ce qui s'était passé durant la nuit, et ensuite le départ de César, avait fait prendre les armes à ses soldats ; et, descendant à l'improviste de la montagne où il campait, il avait donné l'assaut aux retranchements ennemis. L'attaque vive, mais soutenue avec courage, s'était prolongée jusqu'à la nuit : un grand nombre de légionnaires avaient été tués, un plus grand étaient blessés ; et les Romains n'avaient dû leur salut qu'aux machines qu'ils avaient fait jouer avec un rare bonheur. Telle était

leur détresse et leur épouvante, que, s'attendant à un second assaut le lendemain, ils s'étaient décidés à murer les portes de leur camp à l'exception de deux. César, sans s'arrêter un instant, revint sur ses pas et arriva au camp avant le lever du soleil : en moins de vingt-quatre heures, il avait fait cinquante milles et pris seulement trois heures de repos. Son retour empêcha Vercingétorix de recommencer l'attaque, et l'armée gauloise se remit sur la défensive.

L'espoir d'emporter d'emblée la plus forte de toutes les villes insurgées, et de frapper ainsi la coalition au cœur, avait amené César sous les murs de Gergovie. Située sur une montagne très haute, mais qui présentait d'un côté une pente assez douce, Gergovie dominait tous les alentours. Les approches en étaient difficiles et dangereuses. Plusieurs collines de médiocre grandeur s'élevaient çà et là dans le voisinage et sur les flancs de la montagne. La hauteur totale de la pente vis-à-vis du camp romain, était de douze cents pas en ligne droite, mais les plis du terrain et les sinuosités de la route augmentaient de beaucoup la distance<sup>1</sup>. Vers le milieu, Vercingétorix avait fait construire en pierres énormes une redoute haute de six pieds; son armée partagée en trois camps occupait l'espace compris entre cette redoute et les murailles de la ville. Chacune des nations coalisées avait dans l'un des trois camps son quartier séparé. Au centre était placée la tente de Vercingétorix ; chaque jour, au lever du soleil, on voyait les chefs se rendre à ses ordres [César, *B. G.*, 7, 36], et chaque jour, il engageait au bas de la montagne quelque combat de cavalerie ; il y mêlait souvent des archers, et essayait ainsi ce qu'il pouvait attendre de la bravoure des siens. Le spectacle de cette nombreuse armée qui se déployait sur la montagne

et les coteaux voisins, l'ordre et de la discipline qu'on y remarquait, et l'expérience déjà faite des talents de Vercingétorix ébranlaient la confiance du soldat romain. César avait renoncé tout d'abord au projet d'attaquer de vive force. Quoique d'ailleurs il jugeât le blocus presque impossible, il avait résolu pourtant de l'entreprendre et de s'en remettre du reste à sa fortune.

Le camp romain était situé dans une plaine au bas de la montagne. A gauche, et un peu sur la pente, se trouvait une de ces collines dont nous avons parlé, isolée

**1** César, *Bell. Gall.*, VII, v. 36-44. — Polyæn, *Stratag.*, VIII, c. 23. sect. 10.

et forte d'assiette : maître de ce poste, César pouvait espérer de gêner beaucoup les Gaulois pour l'arrivée de l'eau et des fourrages. Il y marcha de nuit, l'enleva et s'en fit un second camp où deux légions séjournèrent ; un double retranchement de douze pieds de large assura la communication entre ce second camp et le premier. A cela se bornaient tous les succès obtenus par César, et ils étaient loin de contrebalancer ses pertes et surtout le découragement qui gagnait chaque jour son armée. Lui-même enfin s'y laissa aller ; et ne chercha plus qu'une occasion pour lever le siège sans trop de honte, et aller rejoindre Labienus sur les bords de la Seine [César, *B. G.*, 7, 36].

Un jour qu'occupé de ces pensées il visitait les travaux du petit camp, en jetant les yeux sur les quartiers gaulois, il crut les voir presque déserts. Surpris, il se fit amener des transfuges et des captifs, il envoya au dehors des éclaireurs ; et voici le résultat des informations qu'il recueillit. La route



qui conduisait à la ville, par l'autre revers de la montagne, passait au pied d'une colline escarpée et traversait un petit bois ; l'importance de cette position n'avait point échappé aux Arvernes ; dès le commencement, ils avaient placé un poste sur la colline, sans la fortifier, se fiant à la difficulté du terrain et aussi à ce que les Romains paraissaient diriger leurs efforts exclusivement du côté opposé. Mais, depuis l'établissement du petit camp, Vercingétorix craignit qu'ils ne cherchassent à s'emparer également de cette seconde position, et que, dominant par-là les deux principales routes, sur les deux revers, ils ne réussissent à former le blocus; quelques mouvements aperçus dans leur camp lui avaient fait soupçonner que tel était le plan de César. Il s'était donc hâté de fortifier la colline, par des retranchements, à la manière romaine, et tous les jours une partie de son armée était employée aux travaux. César jugea que ces informations n'étaient pas à négliger [César, *B. G.*, 7, 44].

Vers le milieu de la nuit il envoya une partie de sa cavalerie du côté de la colline, avec ordre de battre la plaine à quelque distance, et de faire autant de tumulte qu'il serait besoin pour donner l'éveil aux Gaulois. Au point du jour d'autres escadrons partirent du camp dans la même direction, grossis par les valets de l'armée qui, montés sur leurs mulets harnachés, ressemblaient de loin à de la cavalerie. Bientôt une légion sortit enseignes déployées, et marcha vers le petit bois où elle devait faire halte. Vercingétorix alors crut ses prévisions vérifiées ; il porta ses troupes vers le point qu'il jugeait menacé, et s'y rendit lui-même, laissant son camp presque désert [*Ibid.*, 7, 45].

C'est là ce qu'attendait César. Tandis que les

manoeuvres des cavaliers et la marche de la légion occupaient et trompaient tous les yeux, la foule entassée sur les murailles de Gergovie ne remarqua point que les troupes romaines passaient du grand camp dans le petit ; César, pour rendre le trajet plus secret, avait fait baisser les enseignes et enlever les panaches. Arrivé dans le petit camp, il explique son plan d'attaque aux lieutenants de chaque légion, leur recommande de contenir le soldat dans la marche, le désavantage du terrain ne pouvant se compenser que par l'ensemble et la vivacité de la manœuvre, car c'est une surprise qu'il tente plutôt qu'un combat. Il laisse une légion, comme corps de réserve, dans le petit camp, envoie l'infanterie éduenne un peu plus vers la droite par un autre chemin, et commence à monter avec quatre légions. En peu d'instant, il atteint le retranchement élevé à mi-côte par les Gaulois, le franchit, pénètre dans leurs camps et s'en empare : l'attaque fut si vive que Teutomar, roi des Nitiobriges, surpris dans sa tente faisant la méridienne, fut obligé de se sauver à moitié nu, eut son cheval blessé, et n'échappa qu'avec peine aux Romains qui pillaient son camp [César, *B. G.*, 7, 46]. Les Gaulois repoussés en désordre coururent se rallier autour de la ville.

Tout allait bien pour les Romains. Trois légions continuèrent à monter ; César avec la dixième qu'il commandait en personne s'arrêta pour observer la marche du combat<sup>1</sup>. Les assaillants arrivèrent sans obstacle à l'esplanade qui couronnait la montagne, et bientôt touchèrent aux murs de la place. Les postes étaient en grande partie vides par suite de la concentration des forces vers le côté opposé ; une multitude désarmée, des enfants, des femmes, encombraient le rempart.

Sitôt qu'ils virent les camps forcés et l'ennemi arrivant au pas de course, l'épouvante s'empara d'eux, et des cris lamentables remplirent la ville ; ceux qui étaient à l'autre extrémité crurent même que tout était perdu, et s'élancèrent du haut en bas des murailles. Les femmes jetaient aux Romains leur or, leurs bijoux, leurs vêtements les plus précieux, comme à des brigands dont on veut adoucir la férocité. Plusieurs se faisaient descendre par les mains et se rendaient prisonnières dans l'espoir d'être épargnées. D'autres leur criaient, les bras étendus, et le sein découvert : **Ne nous traitez pas, comme les femmes d'Avaricum ! Ayez pitié de nos enfants !** [César, *B. G.*, 7, 47]. Mais le nom même d'Avaricum et les souvenirs de cette ville infortunée ne faisaient qu'irriter dans le cœur des assiégeants la soif du meurtre et du pillage. Le centurion de la huitième légion, nommé L. Fabius, dit en élevant la voix : **que les prix distribués après l'assaut d'Avaricum lui donnaient le désir d'en gagner d'autres** [*Ibid.*], et qu'il prétendait bien que **personne ne le devancerait sur les remparts**. Il prit trois soldats déterminés et se fit soulever par eux ; la muraille était basse, il la gravit sans beaucoup de peine et aida ses compagnons, à le rejoindre. L'escalade commença de toutes parts, et le sort de Gergovie parut irrévocable.

Cependant la scène changea bientôt. La garnison dispersée par les premiers cris d'alarme avait eu le temps de se reconnaître ; elle accourut sur le point menacé, parvint à contenir les assaillants ; et le combat se rétablit. Les femmes, qui tout à l'heure étaient réduites à implorer la pitié d'un vainqueur, maintenant encourageant leurs maris et leurs gères ; elles leur tendent leurs enfants ; elles les conjurent de sauver la patrie [César, *B. G.*, 7, 48]. Cependant la cavalerie de Vercingétorix arrive à toute bride,

charge les légions en flanc et les culbute : le chef la suit de près avec l'infanterie. Les Romains, pressés contre la muraille d'où les pierres et les traits pleuvent sur eux, éprouvent de grandes pertes, fatigués de la course et de la durée du combat, ils se soutiennent à peine contre des troupes fraîches. Le centurion Fabius et tous ceux qui avaient escaladé comme lui sont massacrés, et leurs cadavres précipités sur les têtes de leurs compagnons. César, voyant les siens dans une situation si critique, envoie à la réserve l'ordre d'avancer sur son flanc gauche, pour protéger la retraite. Lui-même se porte un peu en avant avec la dixième légion.

Sur ces entrefaites parurent, sur le flanc droit des Romains laissé à découvert, les auxiliaires éduens qui, suivant leurs instructions, avaient gravi le coteau ; ils ressemblaient en tout point aux assiégés, par les armes et l'équipement; seulement ils avaient en signe d'amitié, d'après l'usage du pays, le bras droit nu jusqu'à l'épaule [*Ibid.*, 7, 50]. Ce signe connu des Romains ne les rassura pas

**1** César prétend (c. 47) qu'il n'avait voulu faire qu'une fausse attaque sur la ville, et qu'après la prise du camp de Teutomar, il fit sonner la retraite : mais les détails mêmes de sa narration, confirmés par le témoignage de tous les autres historiens, prouvent suffisamment qu'il tenta une attaque sérieuse et qu'il fut battu.

complètement ; craignant qu'il ne cachât quelque ruse, ils hésitèrent, se troublèrent, et finirent par tourner le dos et descendre la montagne en pleine déroute. Aucun d'eux peut-être n'eût échappé aux sabres gaulois sans César et la dixième légion, qui continrent les Arvernes et protégèrent la retraite. Pressée elle-même de toutes parts, et presque cernée, cette légion fut un moment dans le plus

grand péril ; et il fallut que la réserve, aidée par les fuyards, qui se ralliaient successivement au bas de la colline, accourût pour la dégager. Vercingétorix continua la poursuite jusqu'aux portes du camp, qu'il n'entreprit pas de forcer, car les siens étaient fatigués, et il savait trop à quel ennemi il avait affaire ; satisfait de sa victoire, il ramena donc ses troupes autour de la ville. Les pertes des Romains avaient été considérables : quarante-six centurions restaient sur le champ de bataille<sup>1</sup>.

Après un tel échec, la retraite immédiate aurait eu l'apparence et tous les inconvénients d'une déroute : quelque impatience qu'eût César de se réunir à Labienus, il jugea donc prudent de demeurer encore deux jours devant la place. Ces deux jours il les employa à ranimer les légions par ses discours, et à provoquer quelques petits combats de cavalerie autour de la montagne. Ayant eu le dessus dans deux de ces escarmouches, il crut avoir sauvé suffisamment l'honneur romain et remonté l'esprit de ses troupes ; il leva le camp brusquement, arriva le troisième jour de marche au pont de l'Allier, le fit reconstruire et passa la rivière [César, *B. G.*, 7, 52-53].

Mais les retards du proconsul lui avaient été funestes ; ils avaient laissé à Litavic le temps d'arriver chez les Édues avec une troupe de cavaliers arvernes, et d'y publier la victoire de l'armée nationale. Bibracte reçut comme des libérateurs le transfuge éduen et les hommes de Vercingétorix ; les magistrats, la presque totalité du conseil, le vergobret en tête, allèrent au-devant d'eux [*Ibid.*, 7, 45] ; le peuple fit éclater des transports de joie unanimes. Le gouvernement s'était donc enfin déclaré au gré de Convictolitans. Une ambassade solennelle fut envoyée à

Vercingétorix pour le féliciter de ses triomphes et lui offrir l'adhésion et l'alliance de la cité ; puis le gouvernement se prépara ouvertement à la guerre. Tel était l'état des choses dans Bibracte, à l'instant même où César, ayant traversé l'Allier, s'approchait de la Loire et du territoire éduen. Informé vaguement du départ de Litavic et de la cavalerie arverne, il forçait de vitesse pour gagner le pont de Noviodunum<sup>2</sup>, et cette ville, dont la possession importait grandement à sa sûreté. Cependant, les troupes éduennes qu'il avait dans son armée s'agitaient fortement aux nouvelles qui commençaient à se répandre. Éporédorix et Viridumar se rendirent auprès de lui, lui parlèrent de tous ces bruits, de l'arrivée de Litavic, de la déclaration du gouvernement, et demandèrent à partir sur-le-champ avec la cavalerie qu'ils commandaient. **Il est urgent, disaient-ils, que des hommes dévoués aillent déjouer ces manœuvres et faire respecter la foi jurée** [César, *B. G.*, 7, 54]. César fit quelques objections, ils insistèrent ; César ne les retint plus. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur leurs projets réels ; mais il sentait combien il était dangereux de violenter ces troupes au moment d'entrer dans leur pays. Il feignit donc à tous égards une entière confiance, rappela aux deux jeunes chefs ses titres à leur reconnaissance personnelle, ses titres à la reconnaissance des Édues, puis li les congédia.

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, VII, c. 51. — Suétone, *C. J. César*, c. 25. — Dion Cassius, XL, p. 138. — Sidon. Apollinaire, *panegy. Avit.*, v. 150.

<sup>2</sup> Aujourd'hui Nevers. — V. ci-dessus p. II, c. 1.

L'inquiétude du proconsul était fondée, et même beaucoup plus qu'il ne le pensait. La cavalerie éduenne partit à toute bride, se dirigeant vers

Noviodunum afin de s'emparer du pont et de le rompre. Éporédorix avait eu la principale part dans cette détermination repentant de sa conduite passée et désireux de la faire oublier, il avait voulu donner à l'indépendance nationale des gages prompts et éclatants ; et Viridumar n'avait point reculé. Leur défection devait mettre l'armée romaine dans la position la plus critique ; car la Loire, grossie par la fonte des neiges et par des pluies excessives, coulant alors à pleins bords et couvrant les gués ordinaires, César se trouverait enfermé, sans subsistances, dans un pays horriblement saccagé, au milieu d'une population ardente de vengeance ; arrêté, d'ailleurs, sur ses derrières, par Vercingétorix et l'armée victorieuse. Tout réussit d'abord comme les Gaulois l'avaient espéré ; tombant à l'improviste sur Noviodunum, ils s'emparèrent de la place et de la garnison romaine qui l'occupait, et coupèrent le pont. Noviodunum, la seconde des villes éduennes pour la richesse et l'importance, servait à César de principal magasin et d'arsenal : sa caisse, ses bagages, ses vivres, ses otages et des armes y étaient déposés ; il y avait aussi placé les chevaux de remonte qu'il tirait d'Espagne et d'Italie [César, *B. G.*, 7, 55]. Les habitants s'armèrent et se mêlèrent aux soldats ; dans l'effervescence qui les transportait ils ne firent point de quartier : la garnison romaine fut massacrée jusqu'au dernier homme ; les marchands et les voyageurs italiens qui se trouvaient à Noviodunum partagèrent le même sort ; l'argent fut pillé, les chevaux distribués aux cavaliers, les grains enlevés, les otages conduits à Bibracte et remis entre les mains des magistrats. Éporédorix, désespérant de pouvoir défendre la place, si César parvenait à passer le fleuve, y mit le feu, afin qu'elle ne retombât pas en son pouvoir [*Ibid.*]. La population campa armée sur la rive, tandis que la

cavalerie, parcourant les campagnes, forçait les paysans à se lever en masse, pour empêcher le passage de la Loire [*Ibid.*].

César arriva bientôt vis-à-vis de Noviodunum, et voyant ce qui s'y était fait continua sa marche. Il redoubla de vitesse afin que, s'il était obligé de construire un pont, il pût livrer bataille avant que des troupes plus nombreuses défendissent l'autre bord. Il ne changea rien à ses plans et ne songea point à se retirer dans la Province. Quelque fâcheuse que fût sa situation, plusieurs motifs lui interdisaient ce parti : d'abord la honte et les dangers de la retraite, la présence des Arvernes sur ses derrières, ensuite les difficultés du passage des Cévennes, mais, avant tout, le sort des quatre légions de Labienus. Il remonta donc la Loire, faisant sonder les gués par sa cavalerie. Enfin il en trouva un où le soldat n'avait de l'eau que jusqu'aux aisselles, et pouvait traverser en soulevant ses armes au-dessus du courant. César, pour rompre le fil de l'eau eut soin de placer sa cavalerie au-dessus du gué ; les légions entrèrent. La rive droite était faiblement défendue : le fleuve fut franchi. Le proconsul fit aussitôt fourrager les blés dans les champs, et ramasser tous les bestiaux qui se trouvèrent à proximité. Ayant ainsi pourvu aux vivres, il se dirigea vers le Sénonais [César, *B. G.*, 7, 56].

Pendant que ces événements divers se passaient à l'armée de César, Labienus avait marché sur Lutétia avec quatre légions, après avoir laissé à Agendicum des Sénon<sup>1</sup>, pour la garde de ses bagages, des recrues récemment arrivées d'Italie. Lutétia, située dans une île de la Seine, était, comme nous l'avons dit plus haut, le chef-lieu des Parisiens. Au bruit de sa marche, les confédérés des



**1** Les opinions sont très partagées sur la position d'Agendicum : les uns soutiennent que c'est Provins, les autres Sens. Le récit de César s'applique beaucoup mieux à Sens qu'à Provins.

s'étaient rassemblés, et le commandement général avait été déferé à l'Aulerke Camulogène, vieillard chargé d'années, mais à qui sa profonde expérience dans l'art militaire avait mérité cet honneur [César, *B. G.*, 7, 57]. La rive gauche de la Seine était alors couverte d'un grand marais qui s'écoulait dans le fleuve, et que formait probablement la rivière de Bièvre ; Camulogène y plaça des postes nombreux pour disputer à l'ennemi l'approche de la Seine. Labienus travailla d'abord à se frayer un chemin en comblant le terrain marécageux avec des claies, des fascines, de la terre, et en couvrant les côtés avec des mantelets; mais n'ayant pu y réussir, il décampa en silence au milieu de la nuit, et rétrograda sur Mélodunum [Melun], bourg des Sénons, situé, ainsi que Lutétia, dans une île de la Seine. Il se saisit d'une cinquantaine de barques, et, les ayant jointes ensemble et chargées de soldats, il descendit dans la place, qu'il enleva presque sans résistance, parce que la plupart des habitants avaient été rejoindre Camulogène. Les Romains refirent le pont, qui avait été coupé peu de jours auparavant, passèrent le fleuve, et, descendant sa rive droite, retournèrent vers Lutétia. Camulogène, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de la ville et ne s'y fortifiassent, y mit le feu, détruisit les ponts, et, protégé par le marais, alla camper sur la rive gauche, à l'opposite de Labienus, attendant qu'une nouvelle armée gauloise vînt prendre celui-ci à dos [César, *B. G.*, 7, 58].

En effet la défaite des Romains sous les murs de Gergovie était déjà connue ; on savait aussi que la défection des Édues s'était accomplie heureusement, et l'on ajoutait que César, n'ayant pu passer la Loire et pressé par la disette de vivres, rétrogradait vers la Province.

Encouragés par ces nouvelles, et d'ailleurs depuis longtemps disposés à la guerre, les Bellovakes se préparaient à attaquer Labienus. Celui-ci, menacé par deux armées et séparé de ses équipages, sentit qu'il fallait changer de plan, qu'il ne s'agissait plus de faire des conquêtes, mais de battre en retraite avec le moins de perte possible, et de sauver ses bagages déposés clans Agendicum. Pour sortir de cette situation extrême, il tenta un coup hardi [César, *B. G.*, 7, 59].

Il avait amené de Mélodunum cinquante bateaux; il lès fit partir le plus secrètement qu'il put au commencement de la nuit, sous la conduite d'autant de chevaliers romains, avec ordre de descendre la rivière jusqu'à quatre milles au-dessous de Lutétia et de l'attendre. Son dessein était de passer en cet endroit. Mais, pour donner le change aux Gaulois, il envoya vers le côté opposé cinq cohortes qui conduisaient les bagages. A minuit elles commencèrent à remonter la rive du fleuve avec fracas ; quelques barques ramassées çà et là les suivaient à grand bruit de rames. Labienus alors, laissant cinq autres cohortes à la garde de son camp, prit avec lui les trois légions qui restaient, côtoya le fleuve en silence, et alla rejoindre ses bateaux où il leur avait commandé de l'attendre [*Ibid.*, 7, 60]. Une tempête soudaine ayant dérobé sa marche aux éclaireurs gaulois répandus sur la rive [*Ibid.*, 7, 61], ils furent surpris et tués, et les légions passèrent promptement le fleuve.

Presque en même temps Camulogène fut informé qu'il régnait une agitation extraordinaire dans le camp romain, qu'une troupe nombreuse remontait la Seine, qu'on entendait de ce côté un grand bruit de rames, et qu'un peu au-dessous des transports de troupes s'effectuaient avec des bateaux. Ne doutant pas que l'ennemi ne traversât en trois endroits à la fois, il partagea les siens en trois corps; il en laissa un de garde vis-à-vis du camp ; un autre devait remonter vers Métiosedum<sup>1</sup>, et s'avancer autant qu'auraient fait les barques ; à la tête du troisième, il se dirigea vers le bas du fleuve, à l'endroit où s'opérait le débarquement [César, *B. G.*, 7, 60-61].

Au point du jour, le passage des Romains était terminé, et les deux armées en présence, prêtes au combat. Les deux généraux, par leurs exhortations, cherchent à échauffer le courage de leurs soldats. Camulogène rappelle aux Gaulois pour quelle cause ils ont pris les armes, et que la liberté doit être la récompense de leurs efforts. Labienus entretient les siens de leurs exploits, de la gloire de Rome, et de César, sous lequel ils avaient remporté tant de victoires. *Imaginez-vous, leur dit-il, que César est présent et que vous combattez sous ses yeux* [*Ibid.*, 7, 62].

Au premier choc, la septième légion enfonça l'aile gauche des Gaulois et la mit en fuite. Mais à l'aile droite, quoique leurs premiers rangs fussent tombés sous les décharges de javelot, ils continuèrent à résister vigoureusement sans donner aucun signe d'hésitation, ni de désordre. C'est là que Camulogène combattait en personne, animant les siens par son exemple. Les avantages se balançaient et le succès était très incertain. Mais la septième légion, apprenant ce qui se passait à la gauche, fit un mouvement de conversion et vint

prendre les Gaulois à dos. Alors même aucun ne quitta son poste ; ils se laissèrent tous envelopper et tuer sur place. Camulogène eut le même sort. Ceux qui étaient restés en face du camp romain, sachant que la bataille était engagée, marchèrent au secours des leurs, et prirent poste sur une hauteur ; mais ils ne soutinrent pas la charge des légions ; tout ce qui ne put se sauver dans les bois et sur les collines fut ensuite atteint par la cavalerie. Après l'action, Labienus, sans perdre de temps, ramena son armée dans Agendicum, où étaient les équipages, et rejoignit César sur le territoire sénonais [César, B. G., 7, 62].

L'insurrection des Édues semblait, pour la causé de la liberté, une victoire décisive ; ils s'y étaient jetés avec la chaleur de nouveaux convertis. Exhortations, autorité, argent, ils mettaient tout en usage pour entraîner les chefs ou les cités qui balançaient encore ; maîtres des otages de toute la Gaule enlevés par Éporédorix à Noviodunum, ils pouvaient menacer ; ils épouvantèrent même par quelques supplices [*Ibid.*, 7, 63]. Leur ardeur était si vive, qu'ils sacrifièrent jusqu'aux prétentions nationales et à la jalousie du commandement. D'abord ils s'étaient flattés de devenir, par le seul fait de leur adhésion, les chefs et les directeurs de la ligue ; mais, trouvant les Arvernes peu disposés à céder un rang qui leur appartenait à tant de titres, les Édues déclarèrent s'en remettre à la volonté générale [*Ibid.*] ; et l'assemblée suprême de la Gaule fut convoquée à Bibracte, pour délibérer sur les opérations ultérieures de la guerre et sur la réélection d'un *généralissime*. Aucune des cités gauloises n'y manqua, à l'exception des Rèmes, des Lingons et des Trévires ; ceux-ci, comme trop éloignés, et d'ailleurs pressés en ce moment par de nouvelles incursions germaniques ; les Lingons, les

Rèmes surtout, comme contraires à la coalition et amis déterminés des Romains. La question de prééminence, mise aux voix, fut résolue en faveur des Arvernes, et Vercingétorix, à la presque unanimité des suffrages, fut maintenu dans ce commandement, qu'il avait honoré par tant de vertu et de courage. Les Édues cédèrent ; mais Éporédorix et Viridomar, jeunes ambitieux qui avaient espéré jouer un rôle éclatant, ne se soumirent qu'avec répugnance à l'autorité du chef arverne [César, *B. G.*, 7, 63].

**1** Probablement Choisy-le-Roi.

Pour lui, chargé du sort de tant de millions d'hommes, il pourvoit à tout avec la prudence et le sang-froid d'un esprit supérieur. Il ne se laisse point éblouir par le nombre de cités qui obéissent à ses ordres, par la multitude d'hommes qu'il peut réunir en un instant. Confiant dans le système auquel il devait ses premiers succès, il ne change rien à ses plans ; sa tactique est toujours d'éviter les batailles rangées, d'employer son excellente cavalerie à gêner les communications et l'approvisionnement des Romains, et, pour le moment, de leur fermer le chemin de la Province. Il demande seulement un renfort de quinze mille cavaliers ; quant à l'infanterie, il se contente de celle qu'il a. Il fait aussi publier l'ordre de détruire, les grains et de brûler les habitations, dans toutes les cités où se portera l'ennemi. *Résignons-nous à ces maux particuliers, disait-il, ils doivent nous assurer à jamais l'empire et la liberté* [César, *B. G.*, 7, 64].

Ces dispositions arrêtées, il reprit son ancien projet, que l'arrivée subite de César avait fait échouer au commencement de la campagne. Tandis qu'il

marchait en personne contre les légions réunies dans le nord, il fit attaquer la Narbonnaise par trois endroits à la fois. Dix mille hommes de pied et huit cents chevaux, en partie éduens, en partie ségusiens, partirent contre les Allobroges, avec lesquels Vercingétorix négociait en même temps, promettant aux chefs de l'argent, et à la nation la souveraineté de toute la province romaine ; les Gabales et quelques cantons arvernes assaillirent les Helves ; et les Volkes-Arécumikes eurent sur les bras les Rutènes et les Cadurkes insurgés [*Ibid.*]. Deux légions et deux cohortes de milice gallo-romaine organisées défendaient la Province et les commandants romains avaient en outre forcé les provinciaux en masse à prendre les armes. Les Helves ayant essayé de repousser l'irruption des Gabales et des Arvernes furent battus et obligés de se renfermer dans leurs villes, après avoir perdu plusieurs de leurs chefs, entre autres C. Valerius Donotaurus, fils de Cabure, qui tenait le premier rang parmi eux [César, *B. G.*, 7, 65]. Quant aux Allobroges, ils n'avaient point encore oublié comment Rome traitait ses sujets révoltés ; trouvant probablement que les affaires de la coalition n'étaient pas encore assez avancées, ils disposèrent des postes le long du Rhône, et mirent leur pays en sûreté. Tout dépendait des événements qui allaient se passer dans le nord, où Vercingétorix et César étaient en présence.

César avait rallié ses dix légions ; mais il manquait de cavalerie. En tirer de l'Italie ou de la Province était complètement impossible ; les chemins n'étaient plus libres. Il s'adressa donc aux nations germanes, habituées à se louer à qui leur présentait l'appât d'une solde ou du butin ; elles lui en fournirent suffisamment pour ses forces de pied ; elles lui envoyèrent même quelques bandes de leur

infanterie légère exercée à combattre parmi les cavaliers. Comme ces Germains étaient mal montés, il prit les chevaux des tribuns et des autres officiers, ceux même des chevaliers, et les distribua à ses stipendiaires [César, B. G., 7, 65].

Cependant, il désespérait de faire face à tant d'ennemis, et ne pensa plus qu'à opérer sa retraite en bon ordre sur le nord de la Province, afin de la secourir et de tirer de nouvelles trompes de l'Italie. Du territoire des Lingons, qu'il occupait alors, il se dirigea donc vers la frontière séquanais pour gagner le Rhône. Vercingétorix le suivait à dix milles de distance, attentif à tous ses mouvements ; il craignit enfin qu'il ne lui échappât. Ayant appelé au conseil les chefs de la cavalerie ; *Le jour de la victoire est arrivé*, leur dit-il, les Romains se retirent en toute hâte dans leur province ; c'est assez pour la liberté du moment, ce n'est rien pour la paix et la liberté à venir : bientôt ils reviendront avec de plus grandes forces, et nous ne verrons jamais la fin de cette lutte. Qu'y a-t-il donc à faire ? tenter un combat de cavalerie, attaquer l'ennemi en pleine marche, embarrassé de ses équipages. Si les légions font halte pour soutenir leur cavalerie, César ne peut continuer sa route ; il est perdu ; si, comme je le prévois, il se décide à pourvoir à sa sûreté personnelle et à celle de l'armée en abandonnant, ses bagages, il sortira de la Gaule, mais couvert de honte ; et privé des choses nécessaires à la vie, il perdra beaucoup de monde dans cette retraite. Quant à sa cavalerie, n'en doutons pas, elle n'osera pas seulement s'avancer hors des lignes. Et afin d'augmenter la confiance des cavaliers gaulois, Vercingétorix ajouta, que, pendant leur attaque, il tiendrait toute son infanterie rangée en bon ordre devant le camp. Des cris de joie accueillirent les paroles du chef ; les

cavaliers s'écrièrent qu'il fallait combattre sans délai, et tous, d'une commune voix, s'engagèrent par le serment le plus sacré, à ne point revoir leur maison, leur famille, leur femme, leurs enfants, qu'ils n'eussent au moins deux fois traversé la ligne ennemie [César, B. G., 7, 66].

Vercingétorix ne laisse pas cette ardeur se ralentir. Le lendemain il forme de sa cavalerie trois corps ; deux se montrent sur les flancs de l'armée romaine, le troisième se présente de front à l'avant-garde, et lui ferme le chemin. César forme aussi trois divisions de sa cavalerie, et les oppose aux assaillants. L'affaire s'engage sur tous les points ; les Romains font halte ; ils placent leurs équipages entre les légions. Où César voit les siens pressés, il fait porter les enseignes et avancer les cohortes. Cette manœuvre arrête la cavalerie gauloise dans sa poursuite, et sauve la cavalerie romaine d'une totale destruction. Le combat fut sanglant et incertain ! César y courut les plus grands dangers ; enveloppé par un gros de cavaliers arvernes, il fut presque pris, et son épée resta entre leurs mains [Plutarque, César]. Enfin, sur le flanc droit des Romains, la cavalerie germaine, ayant gagné une hauteur importante, en débusque les Gaulois, les poursuit jusqu'à une rivière où Vercingétorix tenait son infanterie en bataille, et jette de ce côté beaucoup de trouble. César l'aperçoit, et met en mouvement les légions : l'infanterie gauloise, craignant d'être tournée, s'enfuit en désordre vers ses camps ; les Romains et les Germains en font un massacre horrible. Vercingétorix rallia les siens dans les trois camps qu'il avait fortifiés à peu de distance du champ de bataille. Le nombre des prisonniers fut considérable. Parmi eux, on remarquait trois des principaux chefs éduens : Cotus, dont il a été question plus haut, autrefois



partisan de César, et rival de Convictolitans, aujourd'hui général de la cavalerie insurgée ; Cavarill, successeur de Litavic dans le commandement de l'infanterie éduenne ; et un Éporédorix, qui avait été chef des Édues dans leur guerre contre les Séquanes, au temps d'Arioviste [César, B. G., 7, 67].

La face des choses avait bien changé : c'était maintenant l'armée gauloise qui, frappée d'une terreur panique, demandait à grands cris la retraite. Toute l'autorité, tout le sang-froid de Vercingétorix échouèrent contre l'épouvante générale ; craignant même de plus grands désastres, il leva le camp, et se porta vers Alésia, capitale des Mandubes, peuplade cliente de la cité éduenne. César ne perdit pas un instant. Laissant ses bagages sur une colline avec une garde de deux légions, il se mit à la poursuite des coalisés tant que dura le jour, leur tua près de trois mille hommes, et campa le lendemain sous les murs de la place [*Ibid.*, 7, 68].

Alésia, renommée parmi les forteresses de la Gaule, jouissait, comme on sait, de plus d'un genre de célébrité : les vieilles traditions galliques, d'accord avec les traditions phéniciennes et grecques, lui donnaient pour fondateur Hercule, ou plutôt le peuple tyrien dont ce dieu conquérant était le symbole [p. I, c. 1]. Ainsi que Gergovie, Alésia étant située sur le plateau d'une montagne, mais d'une montagne plus haute et plus escarpée. Deux petites rivières coulaient au pied, et, se réunissant près de là, à l'ouest de la ville, laissaient entre leur confluent et la montagne une plaine de trois mille pas de long ; une ceinture du collines de hauteur égale, et séparées par des intervalles étroits, environnait toute la vallée. Le camp gaulois, muni d'un fossé et d'un rempart de six pieds de haut,

occupait sous les murailles de la ville, la partie de la montagne tournée à l'est : sa force en infanterie était de quatre-vingt mille hommes ; et il comptait environ dix mille cavaliers, échappés aux désastres de la bataille et de la retraite. Une armée si nombreuse sous une ville si bien située défiant toute attaque de vive force, César conçut la prodigieuse idée de réduire par un même blocus à la fois l'armée et la place. Il fit commencer une ligne de circonvallation de onze milles de circuit ; il établit plusieurs camps ; et vingt-trois forts s'élevèrent, où des postes furent disposés contre les attaques subites des assiégés ; la nuit, ces forts devaient servir de retraite aux piquets de garde [César, *B. G.*, 7, 69].

Vercingétorix reconnut qu'il avait commis une grande faute en concentrant toutes ses forces sur un seul point ; pour là réparer autant que possible, et arrêter les progrès de cette barrière qui s'étendait autour de lui, il fit descendre sa cavalerie dans la plaine comprise entre le pied de la montagne et le confluent des deux rivières, avec ordre d'engager le combat, qui fut meurtrier et opiniâtre des deux côtés. L'avantage était enfin aux Gaulois, lorsque César rangea ses légions en bataille devant le retranchement. La présence des légions anime les cavaliers romains ; les Gaulois rompus et en déroute, se retirent vers leur camp ; mais dans leur précipitation ils s'entassent aux portes trop étroites pour leur nombre, et ferment le passage à leurs compagnons. Les Germains qui les poursuivent vivement en font un grand carnage. César, pour profiter du désordre, avance avec les légions. A cette vue les Gaulois de l'intérieur du camp s'effraient et crient aux armes ; quelques-uns des plus épouvantés courent se réfugier dans la ville ; et Vercingétorix est obligé de faire fermer les

portes du camp. Cependant l'ordre ne tarde pas à se rétablir. César renonce alors à attaquer et revient sur ses pas ; la cavalerie germaine le suit, ramenant beaucoup de chevaux, et ayant tué beaucoup de monde<sup>2</sup>.

Vercingétorix mettait dans sa cavalerie ses plus vives espérances ; trahi par elle deux fois coup sur coup, il prit une résolution qui dénotait déjà bien du découragement. Avant que les lignes des assiégeants fussent terminées, il la convoqua au mi-lieu de la nuit, exposa les dangers pressants de sa situation, et recommanda à chaque cavalier en particulier de se rendre dans son pays, afin d'appeler aux armes toute la population en âge de combattre. Il leur remémora ce qu'il avait fait pour la Gaule, les conjurant de pourvoir à sa sûreté, de ne pas l'abandonner au supplice et à la merci de l'ennemi, lui qui s'était dévoué si pleinement pour la cause publique [César, *B. G.*, 7, 71] : c'était sa vie qu'il fallait sauver, c'était la vie de quatre-vingt mille hommes d'élite qui périraient avec lui. Il ajouta qu'il avait des vivres pour trente jours ; qu'à la rigueur même il pourrait les faire durer un peu plus longtemps. Cela dit, il les congédia à la seconde veille, et les cavaliers, passant par l'intervalle que laissaient encore les ouvrages romains, s'éloignèrent d'Alésia. Pour lui, il se retira dans la ville avec son infanterie, se fit livrer tous les grains qui s'y trouvaient, prononça la peine de mort contre quiconque en recèlerait, et partagea par tête le bétail dont les habitants avaient fait grande provision. Le blé fut distribué à jours fixes et avec

<sup>1</sup> La Loze et l'Ozerain : *Lutosa* et *Osera*.

<sup>2</sup> César, *Bell. Gall.*, VII, c. 70. — Polyæn, *Stratag.*, VIII, c. 23, § 11.

épargne, et l'on attendit avec résignation ou une prompte délivrance ou les horreurs d'une famine prochaine [*Ibid.*].

César, instruit de ces dispositions par les transfuges et les captifs poussa avec un redoublement d'activité les travaux des lignes. Il faisait creuser d'abord un fossé de vingt pieds de large dont les côtés étaient à pic et le fond égal à l'ouverture. Tous les autres ouvrages étaient placés à quatre cents pas en arrière de ce fossé ; afin de prévenir les attaques subites ou les irruptions nocturnes, et de garantir durant le jour les travailleurs romains, car la circonférence de la ligne était si grande que les soldats pouvaient difficilement garnir les défenses. Dans l'espace intermédiaire, César tira encore deux fossés de quinze pieds de large et d'autant de profondeur et dans celui qui était intérieur et traversait un terrain bas et inculte, il fit venir les eaux de la rivière ; derrière il éleva une terrasse avec un rempart de douze pieds ; il y ajouta un revêtement de claies avec des créneaux, et, à la jonction du rempart et du parapet, une fraise et une palissade formée de gros troncs d'arbres fourchus et saillants, pour empêcher l'ennemi de monter : tout l'ouvrage fut flanqué par des tours, à quatre-vingts pieds de distance l'une de l'autre [César, *B. G.*, 7, 72].

Les soldats romains devaient à la fois aller chercher des grains et des fourrages fort au loin (César leur avait ordonné de s'en pourvoir pour trente jours), couper les bois de construction et travailler aux retranchements, ce qui diminuait beaucoup le nombre des troupes dans le camp; souvent même les assiégés attaquaient les travailleurs, et faisaient des sorties vigoureuses par plusieurs portes. Pour parer en partie à ces inconvénients, César voulut

ajouter de nouvelles défenses aux retranchements, afin qu'ils fussent gardés plus aisément et par moins de monde. D'après ses ordres on prit des troncs d'arbres dont on retrancha les branches les plus faibles ; ils furent passés au doigt et aiguisés par le sommet ; on les enfonça et on les fixa au pied, en les liant l'un à l'autre, dans une tranchée large et profonde de cinq pieds ; ils sortaient depuis la naissance des branches ; il y en avait cinq rangées qui se touchaient et s'entrelaçaient<sup>1</sup>. En avant, César fit encore creuser des fosses de trois pieds de profondeur disposées en échiquier et étroites par le bas ; on y plantait des pieds gros comme la cuisse, aiguisés au feu par le haut, la pointe ne sortait de terre que de quatre doigts ; la terre, autour de la tige, était foulée avec les pieds pour consolider l'ouvrage, et le reste était recouvert, à la surface de ronces et de branchages, pour cacher le piège. Il y en avait huit rangs, distants de trois pieds, et les soldats les appelaient des lis, à cause de leur ressemblance avec cette fleur. Plus avant encore il fit enfoncer en terre et semer partout, à peu de distance les unes des autres, des chausse-trappes d'un pied de long, armées de pointes de fer ou aiguillons [César, *B. G.*, 7, 73]. Ce n'était là que la plus petite moitié de ces ouvrages prodigieux : ils furent exécutés une seconde fois en contrevallation, du côté de la campagne, afin de mettre le camp à l'abri des attaques du dehors. Le niveau fut suivi autant que le permit la nature du terrain; le circuit total était d'environ quatorze milles : tout cela fut terminé en moins de cinq semaines et par moins de soixante mille hommes [*Ibid.*, 7, 74].

Mais ce n'était pas seulement sous les murs d'Alésia, dans les rangs des agresseurs, que s'opéraient des prodiges d'activité ; ce n'était pas

là seulement qu'on veillait, que la sueur coulait à la peine, qu'on se préparait par d'immenses travaux à une grande et dernière lutte. Les paroles de Vercingétorix avaient

**1** Les soldats romains les appelaient des Cippes. — César, *Bell. Gall.*, VII, 73.

retenti, comme le cri de détresse de la patrie elle-même. La crainte, la douleur, la haine, la vengeance avaient rallié clans une seule volonté, pour un seul effort, depuis la Garonne jusqu'au Rhin, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan, toutes ces nations naguères si divisées. Une assemblée générale s'était tenue, où le nord, le centre et l'ouest avaient envoyé également leurs représentants. L'ordre donné par Vercingétorix d'armer la population en masse avait été discuté et rejeté, à cause des délais qu'entraînerait une telle opération et de l'impossibilité de faire agir sans confusion et même de nourrir des masses aussi énormes [César, *B. G.*, 7, 75] : on avait préféré fixer à chaque nation un contingent qu'elle fournirait immédiatement. Les Édues, avec les peuples de leur ressort, Ségusiens, Ambirarètes, Brannoves, Aulerkes-Brannovikes devaient armer trente-cinq mille hommes ; trente-cinq mille aussi les Arvernes joints à leurs clients, Eleutètes-Cadurkes, Gabales et Vélaunes ; les Sénon, les Séquanes, les Bituriges, les Santons, les Rutènes, les Carnutes, chacun douze mille ; les Bellovakes dix mille ; les Lemovikes dix mille ; les Pictons, les Turons, les Parises, les Helvètes huit mille chacun ; les Suessions, les Ambiens, les Médiomatriques, les Pétrocores, les Nerves, les Morins, les Nitiobriges chacun cinq mille ; les Aulerkes-Cénomans autant ; les Atrébates quatre mille ; les Bellocasses, les Lexoves, les Aulerkes-Éburovikes trois mille

chacun ; les Raurakes avec les Boïes même nombre ; les états armoriques, les Curiosolites, Rhédons, Ambibares, Calètes, Osismes, Vénètes, Unelles, six mille en tout. Les Bellovakes, par un orgueil absurde, refusèrent leur contingent de dix mille hommes, disant qu'ils faisaient la guerre pour leur compte et ne prendraient l'ordre de personne ; pourtant sur les instances de l'Atrébate Comm, leur hôte, et par don d'hospitalité, ils lui envoyèrent deux mille hommes [César, *B. G.*, 7, 75].

Un seul peuple, le peuple rémois, au milieu du mouvement général d'enthousiasme et de dévouement, eut l'odieuse constance d'y résister. Deux cent quarante mille fantassins et huit mille cavaliers se rassemblèrent sur la frontière éduenne, qui était le point de réunion. On y fit le dénombrement de l'armée, et on choisit des chefs. Le commandement fut déferé à Comm l'Atrébate, aux Éduens Viridumar et Éporédorix, et à Vergasillaun, Arverne et parent de Vercingétorix ; on leur donna un conseil militaire formé de membres pris dans chaque cité. Dans ce conseil sans doute figura le brave et malheureux Ambiorix, qui n'apportait sous les drapeaux de la Gaule que son épée et sa vie, car son peuple avait été détruit. Les choses étant ainsi organisées, les Gaulois, pleins de constance et d'ardeur, se mirent en marche vers Alésia [*Ibid.*, 7, 76].

Quelque activité qu'eussent déployée les chefs et les peuples de la Gaule, les trente jours fixés par Vercingétorix étaient passés ; et déjà dans la place la disette devenait extrême. Prisonniers comme ils étaient dans une double enceinte, séparés du monde entier, les assiégés ne savaient rien de ce qui s'était fait au dehors, et l'incertitude augmentait encore l'horreur de leur situation. Quelques jours

s'écoulèrent dans l'attente ; mais enfin le conseil s'assembla pour prendre une résolution définitive.

Plusieurs projets furent discutés. Quelques-uns inclinaient à capituler, la plupart à tenter une sortie générale, tandis que les forces n'étaient pas encore épuisées. Critognat, Arverne d'une haute naissance et d'une grande autorité, combattit avec chaleur ces avis et en ouvrit un d'une énergie vraiment effrayante. Je ne réfuterai pas, dit-il, ceux qui prétendent appeler capitulation une lâche et abjecte servitude : de tels hommes, je pense, ne doivent être ni comptés au nombre des citoyens, ni admis dans cette assemblée [César, *B. G.*, 7, 77] ; je m'adresse à ceux qui proposent une sortie ; ceux-là du moins conservent quelque ombre de notre ancienne vertu. Mais il y a faiblesse encore à ne savoir pas supporter quelques jours de disette ; les hommes qui bravent la mort sont moins rares que ceux qui s'offrent aux douleurs et à la souffrance, et je serais de ce nombre (car à moi aussi la dignité de ma personne m'est chère) si je ne voyais ici d'autre perte que celle de la vie. Dans le parti que nous devons prendre, considérons toute la Gaule, que nous avons appelée à notre délivrance ; et quel, pensez-vous, sera le courage de nos parents et de nos amis, lorsqu'ils arriveront, et qu'ils trouveront sur le même champ de bataille où ils devront combattre les corps de quatre-vingt mille hommes qu'ils étaient venus secourir ? Ne privez donc pas de notre soutien ceux qui, pour notre salut, ne craignent pas de s'exposer à tous les dangers ; et par précipitation, par imprudence, par pusillanimité, n'allez pas livrer la patrie à l'avilissement d'un esclavage perpétuel. Parce qu'on n'est pas arrivé à jour fixe, vous voulez douter de la constance et de la foi publique ! Mais quoi ! quand vous voyez tous les jours les Romains



ajouter au dehors et au loin des fortifications nouvelles, pensez-vous qu'ils s'exercent seulement pour se tenir en haleine ? Que cela vous suffise. Si tous les chemins vous sont fermés pour avoir des rapports directs de la prochaine arrivée des nôtres, croyez-en ces témoignages ; ils vous disent assez que notre salut approche et que l'inquiétude et l'effroi retiennent l'ennemi jour et nuit au travail. Quel est donc mon avis ? de faire ce qu'ont fait nos ancêtres dans leur guerre, bien moins funeste, contre les Kimris et les Teutons. Forcés, comme nous, d'abandonner leurs campagnes et de se renfermer dans leurs murailles, plutôt que de se rendre, faute de vivres, ils surent soutenir leur vie avec les corps de ceux que leur âge ou leur faiblesse rendait inutiles à la défense ; et si cet exemple nous manquait, je dirais que, pour la cause de la liberté, il serait glorieux de le transmettre à nos descendants. Y eut-il jamais rien à comparer à la guerre que nous supportons ? Les Kimris, quand ils eurent ravagé la Gaule et couvert notre pays de deuil et de désastres, s'éloignèrent enfin de nos foyers ; ils allèrent en chercher d'autres à dévaster, ils ne nous enlevèrent pas nos lois, nos mœurs, nos biens ; la liberté nous resta. Mais les Romains, que veulent-ils ? Que cherchent-ils ? L'avarice et l'envie les amènent ; ceux que la renommée leur a fait connaître comme fameux et puissants par les armes, ils veulent s'établir sur leur territoire, s'emparer de leurs champs, de leurs demeures, et leur imposer le joug d'une éternelle servitude ; ils n'ont jamais fait la guerre avec d'autres desseins ; et si vous ignorez quelle est leur politique dans les contrées lointaines, voyez la Gaule qu'ils ont réduite en province ; elle a perdu ses lois, ses coutumes ; elle est soumise aux haches et aux faisceaux, sous le poids d'un esclavage qui ne doit plus finir [César, *B. G.*, 7, 77].

Un murmure d'horreur et en même temps d'approbation accueillit les paroles du chef arverne ; on s'écria de toutes parts qu'un tel parti était préférable à une capitulation [*Ibid.*, 7, 78], mais qu'avant de s'y résoudre, il fallait épuiser les dernières ressources. On exécuta alors une mesure moins révoltante que la mesure proposée par Critognat, quoique non moins inhumaine dans le fond ; on fit sortir de la place toutes les bouches inutiles. Les Mandubés, citoyens d'Alésia, avec leurs femmes et leurs enfants, se virent chassés de leur ville par les soldats. Pleurant et poussant des cris lamentables, ils arrivèrent à la ligne ennemie, suppliant César de les laisser passer ou de les recevoir dans camp fût-ce même comme esclaves, mais César ordonna qu'on les éloignât à coup de traits<sup>1</sup>. Ainsi rejetés entre la ville et le camp romain, courant tour à tour des portes de l'une aux portes de l'autre, implorant tour à tour des frères et les

<sup>1</sup> César, *Bell. Gall.*, VII, c. 78. — Dion Cassius, LX, p. 139.

ennemis, et ne trouvant nulle part pitié ni secours, cette foule infortunée succomba en peu de jours au désespoir et à la faim.

Cependant l'armée nationale approchait ; elle parut enfin et occupa une éminence qui touchait presque à la ligne romaine : elle campait à moins d'un mille du fossé de contrevallation. Le lendemain sa cavalerie se répandit dans la plaine ; et son infanterie prit poste de tous côtés sur les collines. A la vue de ces mouvements que les assiégés apercevaient du haut des murs d'Alésia, tant de misères furent oubliées, et les angoisses firent place aux transports de la joie la plus exaltée : on

s’embrassait, on se félicitait, on apprêtait gaiement ses armes ; l’espérance avait rétabli toutes les forces, doublé tous les courages. Dans leur impatience enfin, la garnison sort de la ville, commence à combler avec des claies et de la terre le premier fossé de circonvallation et se prépare à tout événement pour une attaque vigoureuse [César, *B. G.*, 7, 79].

César disposa ses légions sur les deux lignes de retranchements, fit sortir sa cavalerie et engagea le combat. Du sommet des hauteurs que les deux camps occupaient, la vue portait sur la plaine et tous les regards fixés sur les combattants épiaient leurs mouvements avec anxiété. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie quelques archers et soldats armés à la légère, qui la soutenaient, dans sa retraite, et arrêtaient le choc de l’ennemi ; cette infanterie gêna beaucoup les Romains, en blessa un grand nombre et força plusieurs escadrons à se retirer de la mêlée. Chaque fois que les Gaulois chargeaient avec avantage, chaque fois que les Romains pliaient, des cris d’espérance et d’encouragement s’élevaient à la fois des deux armées gauloises qui entouraient les lignes ennemies. Comme l’action se passait sous les yeux des deux partis, l’amour de la gloire et la crainte de la honte les animaient également ; aucun trait de courage ni de lâcheté ne pouvait rester ignoré. On combattit avec acharnement depuis midi jusqu’au coucher du soleil, et la victoire restait indécise ; mais la cavalerie germanique ayant fait une charge en escadrons serrés sur un seul point, la cavalerie gauloise fut enfoncée ; les archers, enveloppés, furent taillés en pièces. Les légions sortirent alors à la poursuite des fuyards et les poussèrent jusqu’à leur camp sans leur donner le temps de se rallier. La garnison d’Alésia, consternée, regagna ses

murailles [César, B. G., 7, 80].

L'armée gauloise extérieure prit un jour de repos, et ce temps fut employé à préparer des claies, des échelles, des crocs en grande quantité. Vers le milieu de la nuit, elle sortit dans le plus grand silence et s'approcha des ouvrages romains, du côté de la plaine. Là, poussant un cri général, pour avertir les assiégés, elle se mit à jeter des fascines dans le fossé, et à chasser les postes ennemis du rempart à coup de fronde et de traits. A leur cri, la trompette d'alarme répondit aussitôt de l'enceinte de la place ; Vercingétorix et les siens accoururent. Les Romains de leur côté prennent place aux remparts ; ils font jouer les machines établies, sur la terrasse et dans les tours ; et les boulets de plomb, les dards, les pierres préparés d'avance, pleuvent devant eux ; mais l'obscurité ne permettant pas de diriger les coups, de part et d'autre on tuait, on blessait en aveugle, et le sang coulait par torrents. Les lieutenants à qui la défense de ce quartier était échue, se voyant rudement pressés, font venir des troupes des forts les plus éloignés [César, B. G., 7, 81]. Tant que les Gaulois combattirent à distance des retranchements, leurs traits nuisirent beaucoup aux Romains ; mais lorsqu'ils commencèrent à approcher, les uns se jetèrent sur ces pointes appelées *aiguillons* ; d'autres tombèrent dans ces fossés garnis d'un pieu et y restaient empalés, ou périssaient sous les traits partis des machines. Après avoir éprouvé des pertes considérables, sans avoir pu nulle part entamer les retranchements, à la pointe du jour, craignant d'être enveloppés par les sorties qui se faisaient des forts situés sur les hauteurs, ils se retirèrent ; et ceux du dedans, qui comblaient le premier fossé, ayant employé à ce travail beaucoup de temps, s'aperçurent de la retraite de leurs frères,

avant d'avoir pu atteindre le pied du rempart, et rentrèrent alors dans la ville [*Ibid.*, 7, 82].

La bravoure gauloise avait donc échoué une première fois contre cette forteresse et ces machines meurtrières qui protégeaient les Romains ; une seconde épreuve fut résolue : celle-ci devait être décisive. Le conseil de l'armée extérieure se fit amener des gens connaissant le pays pour apprendre d'eux le site et la nature des défenses des forts ennemis placés sur la hauteur. Il y avait au nord une colline qui n'avait pu être comprise dans l'enceinte des retranchements, à cause de son étendue ; César avait été obligé d'établir le camp, dans un terrain à mi-côté, et conséquemment commandé par la hauteur. La garde de ce quartier était échue aux deux lieutenants C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus. Ayant reconnu les lieux par leurs éclaireurs, les chefs gaulois choisirent soixante mille de leurs hommes les plus braves et les mirent sous le commandement de l'arverne Vergasillaun. Vergasillaun parti de son camp à la première veille de la nuit, arriva au point du jour dans le lieu désigné : il se cacha derrière la colline, et fit reposer ses gens. Lorsque l'heure de midi approchait, il marcha vers cette partie du camp romain dont nous venons de parler ; en même temps la cavalerie s'approcha des retranchements du côté de la plaine et l'infanterie commandée par Comm l'Atrébate se mit en bataille [César, *B. G.*, 7, 83].

Vercingétorix, du haut de sa citadelle, voyant ce mouvement, sortit de la ville avec les claies, les fascines, les galeries couvertes, les faux de siège et tout ce qu'il avait disposé pour l'assaut. Partout à la fois le combat s'engage ; on met tout en usage, on s'attache aux endroits qui paraissent plus

faibles. L'ennemi suffit à peine à la garde de tant de retranchements et à faire face de tous côtés. Les clameurs qui s'élèvent de l'attaque extérieure, et que les Romains entendent derrière eux, les inquiètent et favorisent l'armée intérieure ; chacun songe, dans ces circonstances, que sa sûreté dépend de la valeur d'autrui, et souvent le danger le plus éloigné est celui qui fait le plus d'impression sur les esprits [*Ibid.*, 7, 84].

César avait choisi un poste d'où il pouvait tout voir à une grande distance ; il envoyait de là ses ordres et des secours où il était nécessaire. De part et d'autre on sentait que la journée serait décisive, et terminerait la guerre ; les Gaulois voyaient qu'ils n'avaient plus d'espoir s'ils ne parvenaient à percer la ligne, et les Romains que la victoire était la fin de leurs travaux. Le fort de l'action était surtout aux postes supérieurs, où Vergasillaun commandait l'attaque, car cette sommité étroite qui dominait la colline était d'une extrême importance. Les Gaulois s'épuisaient donc en efforts pour se faire jour ; tandis que les uns lancent des traits, d'autres, ayant formé la tortue, s'avancent au pied du rempart ; des combattants frais prennent la place de ceux qui sont fatigués ; la terre qu'ils ont jetée sur les défenses extérieures leur donne la possibilité de monter à l'assaut, et les garantit des pièges cachés. Bientôt les projectiles et les forces manquent aux légions [*César, B. G.*, 7, 85].

César envoie sur ce point Labienus avec six cohortes, et lui ordonne, s'il ne peut plus soutenir la défense du rempart, de tenter une sortie, mais seulement dans la dernière nécessité ; il va ensuite lui-même parcourir les autres points ; il encourage les soldats, les exhorte à ne pas céder à la fatigue, leur remontre que tout le fruit des combats

précédents dépend de cette journée. Cependant la troupe de Vercingétorix, désespérant de forcer les retranchements de la plaine, à cause de l'étendue des fortifications, tente d'escalader les hauteurs escarpées où les Romains avaient des forts ; elle y transporte tout ce qu'elle avait préparé pour l'assaut, elle déloge par une grêle de traits les Romains qui combattaient sur les tours, et parvient à se faire un chemin avec des terres, des claies et des fascines ; alors elle coupe avec les faux les mantelets, et commence à démolir le rempart [*Ibid.*, 7, 86].

César fait partir Brutus avec six cohortes, ensuite le lieutenant Fabius avec sept autres : l'action devenant plus vive, il s'y porte en personne avec des renforts de troupes fraîches. Le combat rétabli et les assaillants repoussés, il se rend au poste où combattait Labienus. Il prend d'abord avec lui quatre cohortes du fort voisin, se fait suivre par une partie de la cavalerie, et ordonne à l'autre de faire un circuit par le dehors des retranchements et d'aller prendre l'ennemi sur ses derrières : Labienus se trouvait dans le plus grand danger [*César, B. G.*, 7, 87].

César se hâta d'arriver. Les Gaulois, qui, de la hauteur qu'ils occupaient, plongeaient sur le terrain du camp, reconnurent le proconsul au manteau de pourpre qu'il portait les jours de bataille, et voyant les escadrons et les cohortes qui le suivaient, recommencèrent l'assaut ; un double cri s'éleva en même temps des rangs gaulois et des rangs ennemis. Bientôt même jetant le javelot, de part et d'autre on tira le glaive, et on lutta corps à corps. Pendant cette mêlée terrible, la cavalerie romaine, que César avait envoyée en dehors du camp, vint prendre les Gaulois à dos, tandis que des cohortes

fraîches accouraient sur le rempart. Les Gaulois faiblirent, et furent enfin repoussés après un grand carnage. Sédule, prince et chef des Lemovikes, fut tué, et Vergasillaun fait prisonnier, plus de soixante-quatorze drapeaux furent apportés à César. La garnison d'Alésia, voyant ce massacre et cette fuite désespérée, abandonna sa position et rentra dans la ville. Une terreur panique s'empara alors du reste de l'armée extérieure, qui se retira dans le plus grand désordre. Poursuivie par la cavalerie ennemie, après avoir perdu presque toute son arrière-garde, elle se dispersa pour ne plus se rallier. Ainsi finit cette journée commencée avec tant d'espérances et sous des auspices si brillants. Jamais depuis huit ans les légions romaines n'avaient couru plus de dangers ; ce fut le manque d'ensemble qui les sauva. Si Comm l'Atrébate, Virдумar, Éporédorix, avaient secondé les efforts opiniâtres de Vergasillaun ; si la ligne extérieure vers la plaine avait été attaquée avec autant d'audace que la ligne intérieure par Vercingétorix, la Gaule était sauvée ; et le nom de César, devenu si dangereux à la liberté et au repos des nations, aurait été inscrit dans l'histoire à côté des noms des Crassus et des Varus, pour l'encouragement des peuples et l'éternel effroi des conquérants<sup>1</sup>.

Qu'on se représente, si l'on peut, l'état de la garnison d'Alésia durant la nuit qui suivit cette bataille funeste. Seul, au milieu d'une désolation inexprimable, Vercingétorix montrait un visage calme et résigné ; c'est que toute espérance n'était pas éteinte au fond de ce cœur magnanime ; c'est qu'il avait cru entrevoir encore une ressource, une de ces ressources qui n'apparaissent qu'aux âmes d'élite. Comme les Romains s'obstinaient à voir en lui l'auteur de tout ce qui s'était fait en Gaule depuis un an ; comme ils soutenaient, dans leurs



déclarations publiques, que le noble Arverne n'avait suscité cette guerre que pour son propre intérêt, par ambition, par soif de la royauté ; comme César, en toute occasion,

**1** César, *Bell. Gall.*, VII, c. 88. — Velleius Paterculus, II, c. 47. — Plutarque, *in César*, p. 721. — Dion Cassius, XL, p. 139. — Florus, III, c. 10.

faisait éclater contre lui une violente inimitié personnelle, Vercingétorix pensa que sa mort suffirait peut-être aux vengeances publique et privée, et que ses malheureux compagnons pourraient obtenir merci. Il passa la nuit à se repaître de cette idée ; au point du jour, il convoqua ses troupes. Pour la dernière fois, il les supplia de se rappeler quelle cause leur avait mis les armes à la main : *Ce n'est pas la mienne seulement*, leur dit-il [*César, B. G.*, 7, 89], *c'est la nôtre à tous, c'est la gloire et la liberté de la Gaule. Cependant c'est bien moi qui vous ai poussés à cette guerre, et vous ai attirés ici : puisque le sort a décidé contre moi, ma tête vous appartient. Je satisferai aux Romains par une mort volontaire, ou je me livrerai à eux vivant, selon votre désir. Délibérez.* Le conseil envoya des députés à César, pour traiter avec lui de la reddition. La réponse du proconsul fut qu'ils devaient immédiatement livrer leur chef, leurs armes, et se rendre à discrétion ; en même temps il fit dresser son tribunal hors des portes, eu avant du camp, pour y recevoir la soumission des vaincus et prononcer avec solennité sur leur sort.

Cette réponse était un arrêt irrévocable, auquel rien ne pouvait soustraire les Gaulois. Mais Vercingétorix n'attendit point que les centurions romains le traînaient pieds et poings liés aux genoux, de César. Montant sur son cheval

enharnaché comme dans un jour de bataille, revêtu lui-même de sa plus riche armure, il sortit de la ville, et traversa au galop l'intervalle des deux camps, jusqu'au lieu où siégeait le proconsul. Soit que la rapidité de sa course l'eût emporté trop loin, soit qu'il ne fît par là qu'accomplir un cérémonial usité, il tourna en cercle autour du tribunal [Plutarque, *César*], sauta de cheval, et, prenant son épée, son javelot et son casque, il les jeta au pied du Romain<sup>1</sup>, sans prononcer une parole<sup>2</sup>. Ce mouvement de Vercingétorix sa brusque apparition, sa haute taille, son visage fier et martial [Dion, 40], causèrent parmi les spectateurs un saisissement involontaire.

César fut surpris et presque effrayé. Il garda le silence quelques instants mais bientôt, éclatant en accusations et en invectives, il reprocha au Gaulois son ancienne amitié, ses bienfaits, dont il l'avait si mal payé ; puis il fit, signe à ses licteurs de le garrotter et de l'entraîner dans le camp. Vercingétorix souffrit tout en silence. Les lieutenants, les tribuns, les centurions qui entouraient le proconsul, les soldats même, paraissaient vivement émus [*Ibid.*] ; le spectacle d'une si grande et si noble infortune parlait à toutes les âmes, César seul resta froid et cruel. Vercingétorix fut conduit à Rome, et plongé dans un cachot infect, où il attendit pendant six ans que le vainqueur vint étaler au Capitole l'orgueil de son triomphe ; car ce jour-là seulement, le patriote gaulois devait trouver, sous la hache du bourreau, la fin de son humiliation et de ses souffrances [*Ibid.*].

César fit à la garnison d'Alésia grâce de la vie, mais il la réduisit en esclavage, ainsi que les prisonniers de l'armée extérieure tombés en son

pouvoir. Chaque soldat romain eut un captif pour butin [César, *B. G.*, 7, 89]. Le proconsul réserva seulement vingt mille Arvernes et Édues pour regagner l'amitié de ces peuples, et les ramener à l'obéissance. Il partit ensuite et se rendit sur le territoire éduen. Découragée et tout étourdie du coup qu'elle venait de recevoir, la cité éduenne se soumit sans résistance ; les Arvernes eux-mêmes envoyèrent des députés pour demander les ordres de César. Il exigea d'eux beaucoup d'otages. Ces nations furent les seules qui déposèrent les armes, et c'était, il est vrai, sur elles

**1** Florus, III, c. 10. — Plutarque, *in César*, p. 721. — Dion Cassius, XL, p. 140. **2** Plutarque, *in César*, p. 721. — Dion Cassius, XL, p. 140.

que les plus grandes pertes avaient porté. Voyant bien que la guerre n'était rien moins que finie, le proconsul envoya Labienus, avec deux légions et de la cavalerie passer l'hiver chez les Séquanes ; il en plaça deux chez les Rèmes, une chez les Bituriges, une chez les Butènes, deux sur la Saône, afin de pourvoir aux vivres ; lui-même prit son quartier à Bibracte [*Ibid.*, 7, 9].

# CHAPITRE IX

*Nouvelle ligue gauloise, ses chefs ; plan de guerre défensive. — Septième campagne de César : il ravage les terres des Bituriges et des Carnutes. — Combats et défaite des Bellovakes ; mort de Corréé ; exil de Comm l'Atrébate. — Nouvelles persécutions contre Ambiorix. — Dumnac vaincu. — Les Carnutes capitulent. — Siège d'Uxellodunum, Drappès est fait prisonnier. — Blocus de la place. — Supplice du Carnute Gutruat. — Arrivée de César devant Uxellodunum ; défense héroïque des assiégés ; ouvrages des Romains. — La ville se rend ; cruauté de César. — Mort de Drappès ; Luctère est livré par trahison. — Les Trévires vaincus par Labienus. — Poursuite et misère de Comm l'Atrébate ; il se venge de Volusénus ; il fait sa paix avec les Romains. — Conduite habile de César envers les Gaulois vaincus. — Déplorable situation du pays.*

LES ARVERNES et les Édues avaient mis bas les armes ; la plupart des compagnons de Vercingétorix étaient prisonniers ou morts ; les chefs éduens se résignaient à la paix ; un seul d'entre eux, inébranlable dans son patriotisme, avait refusé de jurer obéissance aux Romains, et s'était retiré chez les Trévires : ce généreux patriote se nommait Sure et n'était pas moins illustre par sa naissance que par ses qualités

personnelles [B. G., 8, 30]. Malgré ces défections, le reste de la Gaule ne perdait point courage, et tous les personnages marquants de la dernière guerre n'avaient point replis l'épée dans le fourreau : Comm l'Atrébate et Ambiorix vivaient encore ; et Luctère, l'ami et le compagnon de Vercingétorix avait résolu de périr ou de venger le désastre d'Alésia. Outre ces hommes éprouvés par d'anciens services, une foule de chefs, inférieurs dans la confédération, mais puissants chacun dans sa cité, s'agitaient pour combiner un nouvel effort : tels étaient Gutruat chez les Carnutes, Dumnac chez les Andes, Corréé chez les Bellovakes, et le Sénonais Drappès. Drappès surtout s'était signalé durant la campagne précédente, et avait mérité par des coups hardis la haine et l'effroi des Romains; à la tête d'une bande d'esclaves fugitifs, de bannis et de gens de toute espèce, il avait fait la guerre en partisan, pillant les bagages interceptant les convois, harcelant l'arrière-garde ou les flancs de l'ennemi [*Ibid.*] ; et César en avait beaucoup souffert. Après s'être concertés entre eux et avec les personnages influents des autres peuples, les chefs de la nouvelle coalition arrêterent un plan commun de défense.

Une expérience funeste ne leur avait que trop démontré l'infériorité des forces gauloises réunies en masse, contre la masse des farces romaines [B. C., 8, 1]. Ils sentaient que la guerre partielle et simultanée en un grand nombre de lieux était la seule praticable avec quelque chance de succès [*Ibid.*], contre des troupes aussi exercées et contre un général aussi habile ; et pour diviser, dès l'ouverture des hostilités, les légions et l'attention du proconsul, ils établirent trois centres de résistance: un dans le nord chez les Bellovakes, un autre dans l'ouest chez les Andes, et le troisième

dans le midi chez les Cadurkes. Les Trévires devaient en outre s'armer pour inquiéter et retenir Labienus sur le territoire séquanais ou aux environs. Ce plan étant approuvé par les nations liguées, on commença de toutes parts à ramasser des vivres, et à réparer les places fortes.

On ne put agir en si grand secret que l'ennemi n'en conçût de l'inquiétude ; les Bituriges principalement, obligés de faire tous leurs préparatifs sous les yeux d'une légion et presque à la vue de César, découvrirent la chose [*Ibid.*, 2]. Dès que le proconsul fut instruit de leurs mouvements, laissant à Bibracte son questeur Marc-Antoine, il partit dans la nuit des calendes de janvier, alla joindre la légion cantonnée chez les Bituriges, et fit venir à grandes journées une des deux qui hivernaient chez les Rèmes. Quand il les eut ralliées, il sortit inopinément de son camp, et se mit à parcourir le territoire biturige. Cette brusque attaque surprit la population disséminée dans les campagnes et occupée des travaux de la culture; elle ne fut pas même avertie par le signal qui précédait ordinairement César, l'incendie des habitations [*Ibid.*, 3]. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent saisis et traînés garrottés parmi les bagages ; les autres, fuyant devant lui, et poursuivis de canton en canton, crurent trouver refuge chez les peuples voisins; soit à l'abri d'hospitalités particulières, soit sous la protection des liens politiques; mais César les y poursuivit, parcourant le fer à la main tous les pays d'alentour et ne laissant pas aux habitants, occupés de leur propre salut, le loisir de secourir autrui [*Ibid.*] ; dans chaque lieu, sur sa route, il se fit livrer des otages. Après avoir ainsi chassé pendant plusieurs semaines cette population mourant de froid, de faim et de lassitude, il lui proposa de

rentrer en grâce. Que pouvaient ces malheureux ? ils subirent toutes les conditions qu'il plut à l'ennemi de leur imposer ; c'est ce que l'historien romain de cette guerre appelle la *clémence* de César : à ce prix, ils purent revoir leurs foyers dévastés. La clémence de César s'étendit aussi sur les peuples qui avaient prêté asile aux fugitifs ; mais elle ne fut point gratuite. Il fallut que ces peuples fissent les frais d'une gratification accordée par le proconsul à ses soldats, en dédommagement de leurs fatigues, et montant à deux cents sesterces par soldat et deux mille écus par centurion<sup>1</sup>. Il renvoya ensuite les deux légions chez les Rèmes, et revint à Bibracte après quarante jours d'absence.

Mais les Carnutes, mécontents de la prompte soumission de Bituriges, entrèrent aussitôt sur leurs terres pour les forcer à reprendre les armes. Le proconsul n'était de retour à Bibracte que depuis dix-huit jours : il se décida pourtant à partir de nouveau ; tirant de leurs quartiers la quatorzième et la sixième légion cantonnées sur la Saône pour assurer les communications et les subsistances, il les mena contre les Carnutes. Les Carnutes à son approche, évacuèrent le territoire biturige ; César les suivit au-delà de la Loire ; il trouva leur pays presque désert : les habitants s'étaient dispersés et cachés au fond des bois. César qui ne voulait pas exposer ses troupes aux rigueurs d'une saison rude et pluvieuse, les cantonna dans Génabum, partie sous les masures réparées par les Gaulois, depuis l'incendie de l'année précédente, partie sous des baraques qu'il fit construire et recouvrir de chaume. Cependant il envoya sa cavalerie et son infanterie auxiliaire sur tous les points où l'on disait que les fugitifs s'étaient retirés. Ces courses ne furent point vaines ; et chaque fois les Romains

ramenèrent au camp un grand nombre de captifs et de bestiaux. Enfin la population carnute, mal abritée au fond de ces bois, assiégée et décimée par l'épée de l'ennemi, par l'âpreté et les pluies de l'hiver, se dispersa chez les nations voisines où elle trouva un asile [B. G., 8, 5].

Sur ces entrefaites la guerre recommença dans le nord; les Bellovakes les premiers prirent les armes ; les Aulerkes, les Vélocasses, les Calètes, les Ambiens, les Atrébates suivirent. La confédération attendait encore de la cavalerie germane que Comm [B. G., 8, 7] l'Atrébate avait été enrôler au-delà du Rhin. Pendant l'absence de ce chef actif, le commandement suprême avait été confié au Bellovake Corré [Ibid.] que recommandait surtout au choix de ses compatriotes une haine profonde et implacable envers les Romains. Le rendez-vous général était sur la frontière des Rèmes, opiniâtres dans leur trahison envers la cause nationale et dans leur amour pour l'étranger. César, à ces nouvelles, laissa ses deux légions en cantonnement à Génomum, en réunit quatre autres et se porta en toute hâte vers la frontière des Rèmes. Il se fit livrer tout ce que ce peuple, les Lingons et quelques autres cités voisines possédaient de cavalerie, repartit aussitôt et entra sur les terres bellovakes. Comme celles des Carnutes, il les trouva abandonnées ; les hommes en état de combattre s'étaient réunis sur une colline protégée par des marais et des bois ; la multitude sans armes s'était cachée dans des retraites inaccessibles ; quelques individus

**1** Deux cents sesterces font 40 francs ; deux milles écus romains, 1960 fr.

seulement étaient restés dans les champs, moins



pour travailler que pour observer l'ennemi [*Ibid.*].

César alla prendre position en face de l'armée confédérée ; il s'y fortifia par d'énormes fossés, des tours à trois étages que des galeries joignaient ensemble, et par d'autres ouvrages extraordinaires [*Ibid.*, 9]. De l'enceinte de cette forteresse, il faisait des sorties dans la plaine pour ramasser des provisions, et du côté du camp gaulois pour engager quelques escarmouches. Chaque jour se livraient des combats partiels dont le résultat la plupart du temps était favorable aux confédérés. Une fois ils attirèrent la cavalerie rémoise dans une embuscade où elle perdit beaucoup de monde, et entre autres Vertsike qui la commandait, et était alors principal magistrat de sa cité. Son grand âge lui permettait à peine de monter à cheval ; cependant, selon la coutume des Gaulois, il ne s'était point prévalu de sa vieillesse pour refuser le commandement, et il n'avait pas voulu que l'on combattît sans lui [*Ibid.*, 12]. Ces succès animèrent les Belges et les confirmèrent dans le système de guerre qu'ils avaient adopté. Sur ces entrefaites Comm arriva, amenant avec lui cinq cents hommes de cavalerie germane: c'était tout ce qu'il avait pu enrôler au-delà du Rhin [*Ibid.*, 10].

César n'osait pas attaquer de vive force le camp gaulois couvert, par ses marais; pour l'enfermer d'une circonvallation, quatre légions n'étaient pas suffisantes ; il envoya à Trebonius, cantonné à Génabum, l'ordre de lui amener les deux qu'il commandait et celle qui hivernait chez les Bituriges. Tant de mystère et de célérité accompagnèrent la marche du lieutenant qu'il était entré déjà dans la Belgique lorsque les chefs gaulois eurent avis de son approche. Craignant un siège pareil à celui d'Alésia, ils prirent le parti de

renvoyer la nuit tous ceux que l'âge, les forces ou le défaut d'armes rendaient inutiles, et avec eux tout leur bagage. Tandis qu'ils étaient occupés de mettre en mouvement cette troupe où les chariots jetaient une grande confusion, il arriva que le jour les surprit ; craignant que les Romains ne se missent aussitôt à la poursuite de cette colonne, ils se rangèrent en bataille devant leur camp. César ne jugeait prudent ni d'attaquer ceux qui attendaient de pied ferme, ni de poursuivre les autres en gravissant une colline escarpée ; il voulut néanmoins avancer un peu, afin de gêner la retraite. Il fit jeter des ponts de claies sur le marais, et gagea rapidement la cime du coteau, n'étant plus séparé de l'ennemi que par un ravin étroit. Les légions y montèrent en ordre de bataille et s'y déployèrent dans une position d'où les traits de leurs machines portaient jusque sur les rangs gaulois

[B. G., 8, 13-14].

Les Belges attendaient que le proconsul vînt les attaquer sur leur terrain de l'autre côté du ravin ; leur colonne de fuyards et de bagages, s'enfonçant de plus en plus dans les bois, se trouvait, à peu près hors de danger, mais eux-mêmes n'osaient commencer leur retraite, de peur d'être attaqués et pris en désordre. César, voyant leur résolution, fit tracer et fortifier son camp sur la colline qu'il occupait. L'ouvrage fini, il tint l'infanterie sous les armes et la cavalerie avec les chevaux bridés aux avant-postes ; ces manœuvres employèrent tout le jour. Déjà la nuit approchait. La situation des Bellovakes devenait d'instant en instant plus précaire ; car d'un côté les Romains étaient prêts à les poursuivre au moindre mouvement, de l'autre, séparés de leurs bagages, ils ne pouvaient passer la nuit sans vivres, et ils préoyaient de plus grands

périls pour le lendemain. Ils se tirèrent de cette situation critique par un stratagème. Comme tous les Gaulois, en guerre, ils portaient un faisceau de branches ou de paille sur lequel ils s'asseyaient [B. G., 8, 15] ; ils firent passer de main en main ces faisceaux, les amoncelèrent sur leur front de bataille, y mirent le feu partout en même temps : bientôt une haie de flammes les déroba à la vue des Romains ; ils prirent ce moment pour fuir à toutes jambes [*Ibid.*].

Quoique César ne pût pas apercevoir les Gaulois en retraite, cet embrasement lui fit soupçonner la ruse ; il jeta en avant sa cavalerie, et suivit avec les légions ; pourtant, comme il devait se tenir en garde contre quelque surprise, il ne s'avança qu'avec lenteur. Les cavaliers d'ailleurs ne pouvaient pénétrer à travers la fumée et les flammes ; ceux qui s'y laissaient emporter, voyaient à peine la tête de leurs chevaux [B. G., 8, 16]. Les Gaulois eurent le temps de s'échapper, firent dix milles sans perte, et s'arrêtèrent dans une position avantageuse, d'où, par leurs embuscades fréquentes, ils nuisaient beaucoup à l'ennemi. Ces rencontres se multipliaient lorsque César apprit d'un captif que le chef Bellovake Corréé avait choisi sur toute son armée mille cavaliers et six mille fantassins des plus braves, et les avait postés dans un lieu où il soupçonnait que les Romains viendraient à cause de la quantité de grains et d'herbe qui s'y trouvait. César, averti à temps, fit partir en avant toute sa cavalerie avec l'infanterie légère ; lui-même suivit avec les légions du plus près qu'il lui fut possible [*Ibid.*, 17].

Le lieu de l'embuscade était une plaine d'un mille carré, entourée dans toute sa circonférence par des bois épais et une rivière profonde ; Corréé l'avait

ceinte d'un cordon de troupes d'élite. A l'approche de la cavalerie romaine, le chef Bellovake paraît à la tête de ses cavaliers et la charge vigoureusement ; la cavalerie romaine recule ; l'infanterie légère accourt et la soutient ; l'infanterie gauloise sort du bois ; le combat s'engage sur tous les points et se prolonge longtemps incertain ; l'arrivée des légions décida de la victoire. Les Gaulois découragés cherchent alors à fuir par divers chemins ; mais cette enceinte impraticable où ils s'étaient proposé d'enfermer leur ennemi, ils s'y trouvent pris eux-mêmes ; vaincus, débandés, ils gagnent en tumulte les bois ou la rivière ; les Romains les poursuivent l'épée dans le dos, en massacrent et en noient un grand nombre. Dans cette épouvantable confusion, Corré, supérieur à sa fortune, refuse de quitter le champ de bataille ; vainement on lui crie de se rendre ; entouré de cadavres ennemis, il blesse, il renverse tout ce qui ose approcher et force les vainqueurs irrités à l'accabler de loin sous une grêle de traits [B. G., 8, 19].

Cette journée fut fatale à la cause gauloise. Les Bellovakes, voyant l'élite de leur infanterie détruite, leur cavalerie perdue, leur chef tué, le sort entièrement contraire, et César près d'eux, courbèrent la tête. Ayant convoqué à son de trompe le conseil des confédérés, ils demandèrent à grands cris qu'on envoyât des députés et des otages aux Romains. A ces seuls mots, Comm monta à cheval, sortit du camp, et sous l'escorte des cavaliers qu'il avait amenés d'outre-Rhin, de forêt en forêt, il parvint à gagner la Germanie [B. G., 8, 21], reniant une patrie qui se résignait déjà à servir, et allant en chercher une autre où du moins ses yeux ne rencontreraient pas un Romain.

La proposition des Bellovakes fut adoptée par les

coalisés, mais des députés des premiers se rendirent d'abord auprès de César pour sonder ses dispositions. Ils le conjurèrent *de se contenter des calamités que ses armes avaient fait peser sur leur nation : elle était ruinée ; sa cavalerie, sa meilleure infanterie étaient anéanties. Cependant, ajoutaient-ils, leurs frères avaient tiré de cette défaite un véritable avantage, puisque Corréen n'était plus, lui qui seul avait soulevé le peuple, qui seul était l'auteur de la guerre ; car, de son vivant, le sénat n'avait jamais eu autant de pouvoir que l'aveugle multitude* [B. G., 8, 21]. César répondit qu'il était commode sans doute d'accuser les morts de toutes les fautes commises ; mais qu'il n'y avait personne, quel que fût son crédit, qui pût allumer et soutenir la guerre avec le seul secours du peuple malgré l'opposition des principaux citoyens et du sénat ; qu'au reste il les regardait comme assez sévèrement châtiés. La nuit suivante la réponse de César fut rapportée aux Bellovaces, et les autres cités qui attendaient l'issue de la négociation envoyèrent à leur tour des députés et livrèrent des otages.

La guerre était donc encore une fois étouffée dans le nord ; la population était abattue, mais non soumise. La domination romaine inspirait une, telle haine qu'on abandonnait en foule les villes et les campagnes pour aller vivre au fond des bois [B. G., 8, 24]. Des bandes nombreuses passaient le Rhin sur les traces de Comm, et renonçaient à la terre natale. Inquiet de ces émigrations, et pour en arrêter le cours, César dissémina son armée sur différents points. Ayant appris que quelques centaines d'Éburons, sauvés par miracle de l'extermination de leur race, étaient revenus dans leur pays,, avaient relevé leurs pauvres cabanes, et qu'Ambiorix vivait au milieu d'eux, il s'y porta

aussitôt, brûla encore les habitations, gâta les moissons, massacra les enfants et les femmes. Il crut, suivant l'expression d'un historien, a qu'il [était de son honneur de ne rien laisser debout sur cette terre vouée à la destruction](#). Ambiorix lui échappa encore, mais le nom éburon fut effacé pour jamais de la liste des nations gauloises<sup>1</sup>.

Diverses causes et principalement la trahison du chef picton Durat avaient retardé dans l'Ouest de la Gaule la levée de boucliers. Ce Durat, espion des Romains<sup>2</sup>, les informait de toutes les mesures prises par le parti national. Lorsqu'il vit l'insurrection près d'éclater; à la tête d'une troupe d'hommes vendus comme lui à l'étranger, il s'empara de la ville de Lémonum<sup>3</sup>, capitale des Pictons, et se disposa à y soutenir un siège. Toutes les forces de la confédération de l'Ouest n'étaient pas encore réunies, il s'en fallait de beaucoup. Les Andes étaient sous les armes; la brave et constante nation carnute avait quitté les forêts, qui lui servaient maintenant d'habitation, pour accourir de nouveau sous les drapeaux de l'indépendance ; mais les cités armoricaines n'avaient point organisé leur contingent, et Durat comprimait les Pictons. Dumnac, chef des Andes et de la confédération occidentale, jugeant que le plus pressé était de, recouvrer Lémonum, vint y mettre le siège avec tout ce qu'il avait de forces disponibles.

Cependant le lieutenant C. Caninius Rebilus, cantonné non loin de la Province avec deux légions, sur les rapports qu'il reçut de Durat, se porta de son côté sur Lémonum ; en même temps, il fit savoir l'état des choses à César, qui lui envoya tout de suite vingt-cinq cohortes commandées par C. Fabius. Mais, arrivé près de Lémonum, Caninius n'osa point se mesurer en bataille rangée avec les

assiégeants, il prit position à distance et s'y fortifia. Dumnac marcha à lui, et l'assiégea dans son camp; ayant perdu beaucoup de temps et de monde, sans pouvoir entamer les retranche. mens, il retourna au siège de la place [B. G., 8, 26].

Sur ces entrefaites, Fabius approchait. Dumnac se crut perdu s'il se laissait enfermer entre les Romains et les assiégés ; il retira aussitôt ses troupes du siège, et se dirigea vers le pont le plus voisin pour repasser la Loire. Fabius, qui côtoyait le fleuve en sens contraire, averti par ses espions, dépêcha en avant sa

**1** *Bell. Gall.*, 8, 24 et 25. — Paul Orose, l. VI, c. 11.

**2** *Bell. Gall.*, 8, 26. — Il existe une médaille qui paraît se rapporter à ce Duratius ou DURAT. Elle porte sur le revers IVLIOS avec un cheval au galop. Mionnet, *suppl.*, t. I, p. 155.

**3** Aujourd'hui Poitiers.

cavalerie avec ordre d'arrêter les confédérés au passage. Elle arriva comme leur armée traversait le pont, et l'attaqua embarrassée dans ses bagages et troublée de ce choc subit : puis elle regagna les légions après avoir fait un grand butin et un grand carnage. Fabius alors força de marche, traversa le pont que Dumnac, dans le désordre de sa retraite, n'avait pas songé à couper, et l'avant-garde romaine atteignit l'arrière-garde gauloise. Le combat fut rude, et les Romains souffrirent beaucoup ; mais, à l'arrivée des légions, les Gaulois furent enfoncés. Les vainqueurs usèrent de leur victoire comme ils en usaient d'ordinaire. *On tua*, dit l'historien de César [B. G., 8, 29], *tant que les chevaux purent aller, et tant que les bras purent frapper : on écharpa plus de douze mille ennemis, soit de ceux qui avaient les armes à la main, soit de*

*ceux qui les avaient jetées bas.* Fabius, poursuivant ces avantages, entra sur le territoire des Carnutes, dans l'espoir que tant de désastres coup sur coup les auraient rendus plus souples et plus faciles à soumettre; il ne se trompait pas. Ce malheureux peuple courba enfin la tête, et livra des otages ; les Andes et les cités armoricaines courbèrent aussi la tête ; Dumnac, proscrit et fugitif, de forêts en forêts, gagna les régions les plus sauvages de l'Armorique. Quant à Drappès, ralliant cinq mille hommes échappés à la destruction de l'armée, il courut se réunir aux insurgés du Midi ; car, aussitôt après le départ de Rébilus, Luctère, profitant de l'occasion favorable, avait déployé le drapeau national. Caninius marcha également de ce côté avec ses deux légions [*Ibid.*, 30].

Le plan de Luctère était toujours d'attaquer la Province, et il avait commencé d'en ravager les frontières ; mais, à la nouvelle que Rébilus approchait, craignant de se trouver pris entre les deux légions et la Province, il fit retraite sur les terres des Cadurkes. Comme Luctère jouissait parmi ses compatriotes d'un crédit sans bornes, et, au temps de sa prospérité, dit l'historien Hirtius, avait toujours été le premier à conseiller et à agir, il entra dans Uxellodunum<sup>1</sup>, place merveilleusement forte par son assiette et autrefois sous son patronage, s'y fit recevoir par les habitants, et réunit les troupes de Drappès aux siennes. L'armée romaine ne tarda pas à se montrer ; mais Caninius ayant reconnu l'état de la place, environnée de tous côtés d'escarpements, tels que, même sans trouver de résistance, un homme armé eût *e pueine* à y monter ; voyant d'ailleurs que les Gaulois étaient si fort embarrassés de bagages qu'en cas de retraite, ils ne pourraient éviter d'être atteints par la cavalerie et même par les légions ; il partagea ses



cohortes en trois camps situés sur des postes très élevés, et commença de l'un à l'autre une circonvallation [B. G., 8, 33].

Les habitants, à la vue de ces travaux, se rappelèrent la fin déplorable d'Alésia, et commencèrent à craindre une pareille destinée. Luctère, surtout, qui s'était trouvé à ce siège, recommandait qu'on eût à se pourvoir de vivres. On convint à l'unanimité qu'on laisserait une partie des troupes dans la ville, et que le reste partirait pour aller chercher des munitions de bouche. Deux mille soldats demeurèrent ; et les autres sortirent pendant la nuit suivante, conduits par Luctère et Drappès, et rassemblèrent une grande quantité de blés dans les campagnes, moitié de gré, moitié de force. Pendant ce temps, la garnison ne laissait pas que d'attaquer de nuit les forts des assiégeants, et Caninius renonça pour le moment à bloquer entièrement la place ; il craignait de ne pouvoir garnir ses lignes quand elles seraient achevées, et d'être obligé d'affaiblir ses postes en les multipliant [B. G., 8, 34].

**1** *Bell. Gall.*, 8, 32. — Uxellodunum, aujourd'hui le Puy ou Puech d'Issolu, dans le Quercy (Département du Lot).

Cependant Drappès et Luctère, s'étant approvisionnés de grains, vinrent s'établir à dix milles de la ville, pour y faire entrer en détail leurs convois ; ils se partagèrent le service. Drappès resta à la garde du camp ; Luctère fut chargé de conduire et d'escorter les transports. Ayant disposé des postes d'observation, vers la dixième heure de la nuit, il dirigea sa marche par des chemins couverts de bois et difficiles ; mais les vedettes romaines entendirent le bruit des chevaux ; sur le rapport de ses éclaireurs, Caninius prit les cohortes de garde,

et au point du jour chargea les postes Gaulois ; ceux-ci, troublés de cette attaque imprévue, se dispersent et reculent vers l'escorte ; les Romains s'arriment davantage, fondent sur elle et ne font aucun prisonnier. Luctère échappa avec un petit nombre des siens, mais il ne rentra pas dans son camp<sup>1</sup>. Aussitôt, et sans perdre un seul instant, Caninius marcha avec une légion vers l'armée de Drappès ; il se fit précéder par sa cavalerie et par cette infanterie germane habituée à suivre les chevaux et à combattre au milieu d'eux. Drappès campait, à la manière gauloise, au pied d'une colline, sur le bord d'une rivière, négligeant d'occuper les hauteurs, l'infanterie germane et la cavalerie engagèrent à l'improviste le combat, tandis que les cohortes s'emparaient du coteau. Celles-ci dirigèrent bientôt une charge impétueuse et générale sur le camp, et le forcèrent. Tout y fut pris ou tué ; Drappès, enveloppé pendant le combat, resta prisonnier ; les Romains enlevèrent un grand butin. Délivrées de l'ennemi extérieur, les légions reprirent avec confiance les travaux du blocus : Fabius, arrivé sur ces entrefaites avec ses vingt-cinq cohortes, se réserva un côté de la ville pour l'assiéger [B. G., 8, 36].

Cependant César, après avoir établi le questeur Marc-Antoine, avec quinze cohortes, chez les Bellovakes pour ôter aux belges le moyen de tenter de nouveaux mouvements, se mit à parcourir les différents états de la Gaule, exigeant de nombreux otages, faisant livrer à ses vengeances les hommes qui s'étaient distingués par leur dévouement à la cause publique, et cherchant d'ailleurs à rassurer l'esprit de la multitude. Arrivé chez les Carnutes, il demanda, avec les plus terribles menaces, que Gutruat fût remis entre ses mains : Gutruat avait été parmi eux l'agent le plus actif et le plus opiniâtre

de la dernière insurrection ; lorsque ses concitoyens s'étaient résignés à demander la paix, il les avait quittés et vivait seul au fond d'une forêt. La colère du proconsul fit craindre aux Carnutes le sort des Éburons, ils allèrent chercher leur ancien chef dans sa retraite, se saisirent de lui et l'amènèrent au camp romain [B. G., 8, 38]. Soit que César eût promis d'avance aux Carnutes qu'il épargnerait la vie du prisonnier, soit que, tout en satisfaisant ses ressentiments, il voulût se réserver le droit de parler encore de sa clémence, il se fit demander par les légions le supplice de Gutruat [Ibid.]. L'infortuné fut battu de verges jusqu'à la mort ; après quoi un licteur lui trancha la tête.

César était encore chez les Carnutes, lorsque des lettres de Caninius l'instruisirent des événements d'Uxellodunum, et de la résolution des habitants de tenir jusqu'à toute extrémité. Ordonnant à Q. Calenus de le suivre avec deux légions, il prit toute la cavalerie et partit. Arrivé devant la place, il la trouva investie complètement, et les ouvrages finis, ainsi il ne devait plus songer à lever le siège. Les transfuges lui ayant appris que les assiégés étaient abondamment pourvus de vivres, il essaya de leur couper l'eau. La ville était située sur une montagne, que ses flancs escarpés défendaient de toutes parts, et dont la base était ceinte par un vallon circulaire ; au fond de ce vallon coulait une rivière que

**1** *Bell. Gall.*, 8, 35. — Paul Orose, l. VI, c. 11.

la nature du terrain ne permettait pas de détourner, car elle était profondément encaissée par les montagnes. Pour l'approcher, les habitants n'avaient qu'un chemin raide et difficile et ne pouvaient ni descendre ni remonter sans s'exposer

aux traits des assiégeants. César, en établissant des postes de frondeurs et d'archers, et en faisant placer des machines à portée des lieux où la descente était le moins impraticable, empêcha les assiégés d'y prendre de l'eau. Ils firent alors obligés de se porter vers un seul endroit où coulait une grosse source ; c'était au pied même des murailles, du côté que le fleuve n'entourait pas et qui avait environ trois cents pieds d'étendue [B. G., 8, 39].

César entreprit d'ôter encore cette eau aux Gaulois. Par le moyen des galeries et des mantelets, il fit élever une terrasse vis-à-vis de la fontaine, ce qui ne put s'exécuter que par des combats continuels et un travail prodigieux. Les habitants, accourant des hauteurs, combattaient sans risque, et tuèrent ou blessèrent aux Romains beaucoup de monde. Cependant les assiégeants ne se décourageaient pas, et, tandis que les uns portaient les mantelets en avant, d'autres travaillaient à conduire sous terre des galeries couvertes depuis la terrasse jusqu'à la source, et cet ouvrage avançait sans aucun danger, sans même que les Gaulois s'en doutassent. La terrasse s'éleva bientôt à la hauteur de neuf pieds, et César y fit placer une tour de dix étages pour dominer les avenues de la fontaine et dans la tour des machines de guerre. Les traits lancés par ces machines portaient jusqu'à la fontaine ; il n'était plus possible d'y aborder ; le bétail, les chevaux, même beaucoup d'hommes périssaient de soif [B. G., 8, 40-41].

Effrayés du sort qui les menace, les assiégés imaginent un jour de prendre des tonneaux, de les remplir de bitume, de suif, de menu bois, y mettent le feu et les font rouler contre les ouvrages de la terrasse [B. G., 8, 42]. En même temps ils dirigent du

même côté une vive attaque, afin de détourner les secours qui pourraient être portés contre l'incendie. La chose réussit à souhait. Du sein de leurs ouvrages les assiégés voient s'élever tout à coup une flamme immense ; les matières combustibles lancées perpendiculairement dévorent les mantelets qui les arrêtent et qui nourrissent eux-mêmes l'embrasement. Cependant les Romains tenaient ferme, quoique le combat fût dangereux et inégal par la disposition du terrain. L'action se passait à la vue de l'armée assiégeante et de la ville assiégée ; et les cris qui retentissaient des deux côtés animaient les combattants.

César, voyant qu'il avait déjà beaucoup de blessés, ordonna que toutes les légions montassent au pas de charge de tous les côtés de la montagne, en poussant de grands cris, comme pour un assaut général. Les habitants alarmés appelèrent à leur aide les combattants, et les retirèrent de l'attaque des ouvrages pour venir border la muraille, et les assiégeants n'ayant plus à combattre, surmontèrent l'incendie, soit en l'étouffant, soit en l'isolant. Les Gaulois cependant persistaient dans leur défense, quoique beaucoup d'entre eux eussent déjà péri de soif; mais enfin les galeries souterraines furent poussées jusqu'à la source de la fontaine qui se trouva coupée et détournée. Lorsqu'elle vit cette source tarir tout à coup, la garnison perdit sa dernière lueur d'espérance ; et regardant cet événement plutôt comme un décret du ciel que comme une œuvre des hommes, elle se rendit<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Bell. Gall.*, 8, 43. — Paul Orose, l. VI, c. 11. — Front., *Strat.*, l. III, c. 7.

*César*, dit le continuateur de ses commentaires, *savait sa réputation de clémence trop à bien*

*établie pour craindre qu'un acte de rigueur pût être imputé à la cruauté de son caractère ; et comme il ne voyait pas de terme à la guerre des Gaules, si de pareilles insurrections venaient à éclater sur divers points, il résolut d'effrayer les autres peuples par un exemple* [B. G., 8, 44]. Cet exemple en effet fut effroyable. Il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes, mais il épargna leur vie, afin qu'ils fussent un témoignage visible des châtiments de Rome [*Ibid.*]. Drappès, que Caninius avait fait prisonnier, se laissa mourir de faim, soit qu'il fût las et indigné de sa captivité, soit qu'il craignît un plus grand supplice. Dans le même temps, Luctère, qui s'était échappé après sa défaite, tomba entre les mains d'Épasnact, Arverne; car il était obligé de changer souvent de retraite, et, par conséquent, de se découvrir à beaucoup de gens. Épasnact, ami zélé du peuple romain [*Ibid.*], se montra digne en tout de cette affection ; il se saisit du fugitif et l'envoya chargé de fers au proconsul. Tandis que ces choses se passaient dans le midi, Labienus, dans le nord, avait battu les Trévires qui refusaient de se soumettre, et s'était rendu maître de leurs principaux chefs : du nombre se trouvait l'Éduen Sure, le seul de sa nation qui fût resté en armes contre les Romains [*Ibid.*, 45].

Voyant cette campagne, comme la précédente, terminée à son avantage, et tous les peuples, autour de lui, vaincus et pacifiés, César, qui n'avait jamais été dans l'Aquitaine, bien que son lieutenant Crassus l'eût en partie subjuguée, y mena deux légions, et n'y fut pas moins heureux que partout ailleurs. Tous les états aquitaniques députèrent vers lui, et lui remirent des otages; il repartit avec une escorte de cavalerie pour se rendre à Narbonne ; fit établir les légions en quartier d'hiver par ses

lieutenants : quatre chez les Belges ; deux chez les Édues ; deux chez les Turons, près de la frontière des Carnutes, pour contenir de là tous les pays maritimes; deux autres enfin chez les Lemovikes. Il s'arrêta quelques jours dans la Province, parcourut les assemblées des cités provinciales, régla les affaires contentieuses, et distribua des récompenses; puis il alla rejoindre ses légions de Belgique, et passa l'hiver à Némétocenne<sup>1</sup>, capitale des Atrébates [B. G., 8, 47].

Là, il apprit une nouvelle qui le remplit de joie : le dernier et le plus redoutable des chefs insurgés, Comm l'Atrébate avait mis bas les armes. On se rappelle que ce roi ainsi qu'Ambiorix avait fui en Germanie pour échapper au joug étranger ou à la mort. Ambiorix s'y fixa, car il n'avait plus en Gaule ni famille ni compatriotes ; Comm ne put se résigner à l'exil : à peine les légions de César avaient-elles quitté la Belgique qu'il repassa le Rhin ; et, de retour parmi ses sujets, il chercha à y ranimer l'ardeur patriotique et la haine des Romains. Mais le découragement et la peur glaçaient toutes les âmes; on ne voulut point l'écouter, on le repoussa même. Banni de sa cité, Comm dédaigna de chercher un asile ailleurs ; il erra, sans toit, sans demeure fixe, de forêts en forêts, avec une troupe de cavaliers qui se dévouèrent à sa destinée [B. G., 8, 47]. Lorsque les quatre légions envoyées pour hiverner en Belgique eurent pénétré dans l'intérieur du pays, Comm leur fit une guerre opiniâtre, attaquant les traîneurs et interceptant les convois ; cette poignée d'hommes infatigables se trouvait partout à la fois, gênait beaucoup les Romains pour l'approvisionnement de leurs quartiers, et les inquiétait encore davantage [*Ibid.*].

**1** *Nemetocenna* ou *Nemetacum*, aujourd'hui Arras, département du Pas-de-Calais.

Le questeur de César, Marc-Antoine, résolut de se défaire à tout prix de l'Atrébate, et il choisit pour cette mission ce même C. Volusénus Quadratus déjà coupable d'une tentative d'assassinat sur le roi gaulois, et alors préfet de la cavalerie d'Antoine<sup>1</sup>. Volusénus fut lâché pour cette chasse comme un dogue fougueux et altéré de sang, et il la conduisit avec un acharnement incroyable. Longtemps il poursuivit son ennemi de forêt en forêt, de plage en plage, escarmouchant presque chaque jour, et tour à tour battant et battu. Comm, pour contrebalancer la supériorité du nombre, avait recours à toutes les manoeuvres d'un esprit rusé, et d'ailleurs exercé dès l'enfance aux stratagèmes de ce genre de guerre. Il s'était emparé de quelques navires qu'il tenait à l'ancre sur le rivage des Morins, afin de s'en servir pour passer en Bretagne s'il ne lui restait plus d'autre [*il manque ici une partie du texte*] déployées et gonflées par un vent propice, crurent le Gaulois déjà en pleine navigation, et retournèrent sur leurs pas<sup>2</sup>.

Échappé à ce danger, l'Atrébate recommença la guerre avec non moins d'acharnement que Volusénus; car il ne pouvait supporter l'idée que sa blessure et la perfidie de son ennemi restassent impunies. Un jour qu'après une action fort vive il se retirait avec les siens, il aperçut le Romain qui le suivait de près à l'avant-garde des siens; aussitôt il tourne bride, s'élance le gais en main, tombe sur Volusénus, et lui perce la cuisse de part en part [*B. G., 8, 48*] ; il n'eut pas le temps de l'achever ; Volusénus fut enlevé par ses cavaliers, mais couvert de sang et dans un état où l'on désespérait de sa vie. Comm parvint à faire retraite avec sa



troupe.

Alors, soit que sa vengeance fût satisfaite, soit qu'il désespérât de tenir plus longtemps, il députa un de ses hommes à Marc-Antoine pour lui proposer sa soumission et des otages ; Antoine, pressé d'en finir, accueillit la demande ; les conditions de paix furent telles que le chef gaulois pût les accepter ; tout se fit par truchement ; et fidèle à son serment et à sa haine, Comm refusa de se trouver face à face avec un Romain<sup>3</sup> puisqu'il avait déposé l'épée.

La Gaule aussi déposait, pour la dernière fois, les armes, ou plutôt les armes lui tombaient enfin des mains. *Qu'on se représente*, dit un historien ancien<sup>4</sup>, *un malade pâle, décharné, défiguré par une longue fièvre brûlante, qui a tari son sang et abattu ses forces, pour ne lui laisser qu'une soif importune, sans le pouvoir de la satisfaire ; voilà l'image de la Gaule épuisée et domptée par César : d'autant plus altérée de la soif ardente de sa liberté perdue, que ce bien précieux semble lui échapper pour jamais. De là, ses tentatives aussi fréquentes qu'inutiles et hasardées pour sortir de la servitude ; de là de plus grands efforts, de la part du vainqueur irrité pour lui appesantir le joug ; de là l'accroissement du mal, la diminution et la perte enfin de l'espérance même. Ainsi, préférant son malheureux sort au danger des remèdes incertains, et n'osant plus entreprendre de se relever, de peur de tomber dans des calamités plus profondes, elle demeurait sans chaleur, sans mouvement, accablée, non tranquille.*

Un autre historien biographe de César résume en ces termes les exploits de son héros dans la Gaule. *Il prit de force plus de huit cents villes, soumit plus*

*de trois*

**1** Front., *Stratagèmes*, l. II, c. 13.

**2** Front., *Stratagèmes*, l. II, c. 13. Suivant l'auteur, c'était César lui-même qui poursuivait Comm, mais il y a erreur évidente.

**3** *Bell. Gall.*, 8, 48. — V. aussi le chapitre précédent.

**4** Paul Orose, l. VI, c. 12.

*cents nations, combattit en différents temps contre trois millions d'hommes sur lesquels un million périt en bataille rangée et un million fut réduit en captivité***1**.

## FIN DU DEUXIÈME TOME

**1** Plutarque, *Vie de César*, p. 715.

# TROISIÈME PARTIE

# CHAPITRE I

*César travaille à s'attacher les Gaulois vaincus ; douceur de son administration. — Guerre civile de César et de Pompée : légion de l'Alouette ; César viole le trésor gaulois. — Siège et prise de Massalie. — Gaulois de la Narbonnaise admis dans le sénat ; droits de cité romaine octroyés dans la Gaule chevelue. — Triomphe de César ; meurtre de Vercingétorix. — Mort du dictateur ; Octave-César veut organiser la Province chevelue ; révoltes et guerres. — Grande assemblée de Narbonne. — Auguste réorganise la Narbonnaise ; son vaste plan d'organisation appliqué à la Gaule chevelue ; résistance des habitants. — Tibère succède à Auguste ; révolte de Julius Sacrovir et de Julius Florus. — Folies et atrocités de Caius Caligula. — L'empereur Claude achève l'oeuvre d'Auguste ; ses persécutions contre les Druides ; il accorde à la Gaule chevelue le droit de fournir des membres au sénat de Rome.*

LE DERNIER coup était porté, et la Gaule irrévocablement sous le joug ; mais dès lors le conquérant ne parut plus occupé qu'à fermer promptement les blessures faites par ses victoires. Le dernier hiver qu'il passa de ce côté des Alpes, il l'employa tout entier à parcourir, l'une après l'autre, les cités gauloises, surtout les cités de la Belgique [B. G., 8, 49], plus remuantes, plus hostiles, et plus cruellement traitées que le reste de la Gaule,

pendant cette longue et sanglante lutte. A la veille de quitter le pays et son commandement légal, il ne voulait point que rien pût le forcer à y continuer la guerre ; il craignait aussi que s'il en restait quelque étincelle lorsqu'il retirerait ses légions, l'incendie ne devînt général [*Ibid.*].

César travailla à ce but pacifique avec autant d'activité que d'adresse. D'abord il fit de sa conquête une seconde province, distincte de la Narbonnaise, et désignée sous le nom de *Gaule chevelue*<sup>1</sup>. Autant l'ancienne, dans ses premières années, avait éprouvé de duretés et de violences, autant l'organisation de la nouvelle fut équitable et douce. Point de ces confiscations, point de ces proscriptions qui avaient signalé les triomphes des Sextius et des Domitius, et plus tard la fatale présence de Pompée ; aucune colonie même militaire ne fut établie ; les peuples conservèrent leurs terres, leurs villes, la forme essentielle de leur gouvernement. Seulement un impôt de quarante millions de sesterces leur fut imposé, somme peut-être assez forte si l'on considère l'état d'appauvrissement ou de si longs désastres avaient réduit la Gaule, mais modique eu égard aux richesses ordinaires de ce vaste pays ; et pour ménager l'orgueil d'une nation belliqueuse, ce tribut lui fut présenté sous la dénomination moins humiliante de solde militaire<sup>2</sup>. Le proconsul exempta même de toute charge quelconque certaines cités et certaines villes [Suétone, *César*, 25] ; il en reçut d'autres sous son patronage, et agréa qu'elles prissent son nom. Quant aux hommes influents, aux familles nobles et riches, il les caressait, les comblait de titres et d'honneurs [B. G., 8, 49], leur faisait espérer le droit de cité romaine et de plus hautes faveurs encore si la fortune lui permettait un jour d'en disposer à sols gré. Il évitait

avec un soin extrême tout ce qui pouvait blesser des hommes irritables et fiers ; il ne toucha point à leurs monuments nationaux : il respecta ceux même qui rappelaient ses revers. Les Arvernes avaient déposé dans un de leurs temples l'épée que César avait perdue dans sa grande bataille en Séquanie contre Vercingétorix ; il la reconnut un jour, et se mit à rire ; et comme ses officiers voulaient l'enlever : *Laissez-la* ; dit-il, *elle est sacrée* [Plutarque, *César*]. Par ces ménagements habiles, il associa sa province à ses vues personnelles d'ambition, et se créa dans ses ennemis de la veille des instruments intéressés, pour l'oppression de sa patrie ; car il ne demandait pas uniquement aux Gaulois tranquillité et obéissance, il prétendait encore à leur affection, à leur coopération dans la grande lutte qu'il préparait : leur bonheur futur était à ce prix.

1 *Gallia comata*. La province narbonnaise portait aussi le nom de *Gaule-à-braies*, *Gallia-braccala*, parce qu'elle avait conservé, sous la domination romaine, l'ancien vêtement gaulois. La province cisalpine s'appelait au contraire *Gaule togée*, *Gallia togata*, parce qu'elle avait adopté l'habit romain. La chevelure longue était à cette époque chez les peuples de l'occident un indice de barbarie, comme aujourd'hui la barbe longue. — Lucien, *Pharsale*, l. I.

2 Suétone, *Vie de César*, 25. — 40.000.000 de sesterces — 8.200.000 francs.

On a dit que César avait conquis la Gaule avec le fer des Romains, et Rome avec l'or des Gaulois ; mais le fer des Gaulois joua aussi dans cette dernière conquête un rôle, et un rôle important. Le proconsul organisa de ses deniers une légion composée uniquement de vétérans transalpins qui s'étaient distingués durant la guerre de

l'indépendance ; il l'assimila aux autres légions de son armée pour l'équipement, la solde et les prérogatives militaires [Suétone, *César*, 24] ; une seule chose pouvait rappeler son origine, c'était la forme des casques, sur le cimier desquels était représentée, les ailes étendues, une alouette, symbole de la vigilance. César, pour cette raison, la nommait *légion de l'Alouette*<sup>1</sup>. Ce ne fut pas tout : il enrôla, à titres d'auxiliaires et d'alliés, des corps choisis dans les différentes armes où la Gaule excellait ; de l'infanterie pesante de la Belgique, de l'infanterie légère de l'Aquitaine et de l'Arvernie, des archers Rutènes<sup>2</sup> ; et les ailes de ses légions se composèrent presque uniquement de cavalerie tirée de l'une et de l'autre province transalpine<sup>3</sup>. En attirant de son côté l'élite des troupes gauloises, César les enlevait d'abord à ses rivaux, ensuite à leur propre patrie, où elles auraient pu susciter des troubles ; il se procurait à la fois des soldats et des otages ; il épuisait la Gaule pour la contenir. Cet affaiblissement, ces promesses, ces faveurs enchaînèrent la Transalpine à l'obéissance ; de nouvelles irruptions des Germains achevèrent d'absorber son énergie et les restes de sa vigueur ; et elle ne profita point des chances de délivrance que venaient lui offrir, comme à souhait, les guerres civiles de Rome.

César attachait d'autant plus de prix à l'affection de la nouvelle province, que les sentiments de l'ancienne lui étaient fort suspects. La Narbonnaise devait être pompéienne : tant de colonies militaires tirées des armées de Pompée, tant de colonies civiles enrichies par les confiscations de Pompée, tant de familles indigènes honorées par Pompée du titre de cité romaine et comblées de ses dons, y formaient nécessairement pour ce général un parti puissant. Massalie, dont la décision mettait un

poids immense dans les destinées de la province, liée par la reconnaissance à la personne de Pompée, soutenait d'ailleurs par principes politiques la cause de l'aristocratie. César avait essayé d'attirer à lui cette ville importante, en imitant envers elle la générosité de son rival : il lui avait accordé dans la Gaule chevelue de grands avantages qui ne nous sont pas bien connus, mais qui consistaient, suivant toute apparence, en péages et en immunités de commerce [César, *B. C.*, 1, 35] ; Massalie ne se laissa point séduire par ces faveurs ; tout en acceptant de César ; elle resta fidèle à Pompée. A ces causes antérieures au gouvernement du proconsul se joignait sa conduite présente à l'égard du pays soumis par ses armes. Ce n'était pas sans un secret sentiment de jalousie que l'ancienne province voyait les ménagements, la prédilection du conquérant pour sa conquête, et l'importance qu'il promettait de lui donner un jour ; les provinciaux des bords du Rhône murmuraient, avec quelque raison ; de ce que des ennemis à peine domptés supportaient moins de charges et jouissaient d'autant de privilèges qu'eux, vieux sujets de la république, obéissant à ses lois depuis près d'un siècle. Telle se trouvait la disposition des esprits dans les deux Gaules, au moment où l'ambitieux proconsul, levant les enseignes de la guerre civile, descendit des Alpes, et passa le Rubicon.

**1** Pline, l. XI, c. 37. — Marcellus Empiricus, c. 39.

**2** *Optimi generis homines ex Aquitanis, montanisque qui Provinciam attingunt*. César, *Bell. civil.*, I,

c. 39. — *Sagittarii ex Rutenis*, c. 51. — *Cohortes XXII ex novis Galliae delectibus*, c. 18 - Et passim. 3 *Bell. civ.* Appien. Cæsar. Hirt. passim.

On sait avec quelle rapidité César [49 av. J.-C.] se



rendit maître de Rome : Pompée, le sénat, tous ses ennemis s'enfuirent sans oser l'attendre et se dispersèrent en Espagne', en Grèce, en Afrique. La présence des bandes transalpines sous ses enseignes contribuait fortement à cette terreur que sa marche répandit par toute l'Italie. Ce n'était pas sans indignation ni colère que les Romains, même partisans de sa cause, voyaient des cavaliers tréviens dévaster les campagnes du Tibre et du Nar [Lucien, *Pharsale*, I], et les aigles romaines humiliées, fugitives devant des légionnaires enfants de l'Aquitaine ou de la Séquanie. Les bruits les plus sinistres couraient de bouche en bouche ; on exagérait le nombre de ces auxiliaires barbares et encore, disait-on, ce n'est que l'avant-garde d'un effroyable déluge. Dix ans de séjour parmi des peuples féroces ont rendu César non moins féroce qu'eux [*Ibid.*]. Il a déchaîné du haut des Alpes la furie gauloise [*Ibid.*, II] ; il a soulevé cette race tout entière ; des bords de l'Océan et du Rhin, elle accourt sur ses pas, car il lui a promis le pillage de Rome [*Ibid.*, I]. Les hommes de l'Alouette surtout inspièrent l'épouvante et la haine [Cicéron, *Philippiques*], soit que le général les chargeât de ses exécutions les plus rigoureuses, soit que parfois, se souvenant de leur origine, ils portassent dans cette querelle étrangère quelque chose de plus acharné encore et de plus violent que la passion des guerres civiles.

César n'avait point promis aux Transalpins le pillage de Rome, mais il avait doublé la solde de son armée et il manquait d'argent : le fruit de dix ans de rapines avait été consommé en partie dans des largesses corruptrices et de honteux marchés, le reste avait fourni à l'équipement des auxiliaires. Dans son embarras il jeta les yeux sur les deniers publics. Le lecteur n'a point oublié ce trésor fondé

jadis par Camillus, et réservé exclusivement aux frais des guerres gauloises [V. part. I, c. 3]. Depuis tant de siècles l'inviolabilité religieuse qui le couvrit à son origine, n'avait pas reçu une seule atteinte ; Rome ; au milieu des plus extrêmes besoins, quand Pyrrhus et Annibal étaient sous ses murs, quand la guerre sociale l'épuisait, n'avait point osé y porter la main ; les factions mêmes, dans les nécessités de la défense ou le délire du triomphe, l'avaient respecté ; il était resté sacré pour Marius et Sylla, il ne le fut pas pour César. A peine arrivé dans Rome, le proconsul monta au Capitole, suivi d'une troupe de soldats, entra dans le temple de Saturne dont le trésor public faisait partie, et, trouvant la porte fermée, ordonna qu'on la rompît à coups de hache.

En ce moment, accourut indigné le tribun du peuple L. Metellus, il venait s'opposer à la profanation ; il se précipita au-devant des coups, menaçant César, et le conjurant de ne point attirer sur la république la peine de son sacrilège. *La république n'a rien à craindre*, lui répondit ironiquement le proconsul ; *je l'ai déliée de ses serments, en soumettant la Gaule ; il n'y a plus de Gaulois !* [Appien, *Bell. civil.*, II] Et comme le tribun insistait, il le fit jeter dehors par ses soldats. Alors la porte tomba en débris sous le tranchant des haches, l'or et l'argent furent enlevés et distribués aux troupes<sup>1</sup>. Les Transalpins en eurent leur part ; et ces sommes amassées avec tant de scrupule et d'épargne, pour résister aux *tumultes gaulois*, furent ainsi prodiguées en solde et gratification, à des Gaulois, pour la ruine de la liberté romaine.

Cependant, César se unit en route pour l'Espagne, où les Pompéiens avaient réuni de grandes forces. Entré dans la Narbonnaise par les Alpes maritimes,

il ne rencontra aucune opposition jusqu'à Massalie ; mais à son approche, cette ville

**1** Lucien, *Pharsale*, III — Plutarque, *in César*. — Dion Cassius, LXII, 7.

ferma ses portes. César aussitôt demanda une conférence, et le conseil des Quinze se rendit près de lui dans son camp. Le proconsul accueillit bien les magistrats massaliotes, et son discours affecta plus de bienveillance que de colère ; il les exhorta à ne pas commencer la guerre les premiers. *Votre devoir, comme votre intérêt*, leur dit-il [B. C., 1, 35], est de vous ranger du parti de toute l'Italie, et non pas de servir les passions d'un seul homme. L'Italie et Rome sont pour moi, et avec moi : *réfléchissez*. Les magistrats, de retour dans la ville, exposèrent à l'assemblée des Six-Cents les demandes du général romain ; et bientôt ils rapportèrent cette réponse : *Nous comprenons que les Romains sont divisés en deux partis, et que nous n'avons ni le droit ni les moyens de juger de quel côté est la justice. Les chefs de ces partis opposés sont César et Pompée, tous deux protecteurs et patrons de cette ville : l'un agrandit nos domaines par ses concessions chez les Helves et les Arécomikes, l'autre nous a accordé dans la nouvelle province des avantages non moins précieux. A des bienfaits égaux nous devons une égale reconnaissance. Qu'il nous soit donc permis de garder une entière neutralité ; et de ne recevoir dans nos murs ni Pompée ni César* [Ibid.].

Ces protestations pacifiques étaient peu sincères et ne trompèrent point César ; car il savait que Pompée, en quittant Rome, avait fait partir en avant, comme ses émissaires, de jeunes nobles massaliotes, pour exhorter leurs compatriotes à ne

pas oublier sa constante amitié ; il savait aussi que l'assemblée des Six-Cents avait appelé dans la ville de nombreuses recrues de montagnards albikes, ramassé du blé des pays voisins, établi des fabriques d'armes, réparé les murs, les portes et les navires [César, *B. C.*, 1, 34]. En effet, pendant les conférences du proconsul avec les magistrats massaliotes, un des lieutenants de Pompée, Domitius, que le sénat avait, quelques mois auparavant, nommé gouverneur de la Gaule en remplacement de César, arrive avec sa flotte ; il est reçu dans le port et en prend le commandement, on lui défère la conduite de la guerre, les vaisseaux sont mis sous ses ordres et vont de tous côtés rassembler et ramener des bâtiments de transport. César, irrité, fit approcher trois légions, construire des tours et des mantelets, et équiper à Arelate douze galères : en trente jours tout fut prêt. Les galères mises à flot et arrivées dans le voisinage de Massalie, il en donna le commandement à D. Brutus, laissa à C. Trebonius la conduite du siège, et partit pour l'Espagne<sup>1</sup>.

Pendant ces préparatifs de César, Massalie poussait les siens avec non moins de vigueur ; elle tira encore, des montagnes des Albikes, de nouvelles bandes qui furent introduites par mer dans ses murs ; et des émissaires parcourant, l'or à la main, les territoires des Allobroges et des Volkes, excitèrent ces peuples à la guerre. Dix-sept galères, dont onze pontées, composèrent l'escadre massaliote ; on y joignit nombre de bâtiments légers montés par des archers ou par les montagnards stipendiaires ; Domitius se réserva quelques vaisseaux qu'il chargea des pâtres et des esclaves qu'il avait amenés avec lui ; et les forces navales sortirent du port. Brutus avait pris position devant l'île située vis-à-vis ; il appareilla en vue de l'ennemi, et

l'action fut bientôt engagée [César, *B. C.*, 1, 56-57].

La flotte romaine était fort inférieure à celle de Massalie, par le nombre des navires ; mais César y avait placé l'élite des légionnaires et des centurions qui d'eux-mêmes s'étaient offerts à ce service, et chaque vaisseau contenait une abondante provision de grappins, de harpons en fer, de javelots et de traits de

**1** César, *Bell. civil.*, I, c. 36. — Tite Live, *epit.* CX. — Velleius Paterculus, II, c. 50. — Suétone, *César*, 34. — Dion Cassius, XLI, p. 192. — Florus, IV, c. 2. — Paul Orose, VI, c. 15. — Lucien, *Pharsale*, III, v. 300-370.

toute espèce. On combattit de part et d'autre avec courage et acharnement. Les Albiques ne le cédaient nullement aux légionnaires romains pour la bravoure. Ces durs et sauvages montagnards, vieillis dans la guerre, avaient l'esprit exalté par les promesses brillantes des Massaliotes ; et les esclaves de Domitius, gens féroces, animés par l'espérance de la liberté, tâchaient de la mériter en combattant sous les vœux de leur maître. Les Massaliotes eux-mêmes, marins habiles, savaient, par l'art de leurs pilotes et la légèreté de leurs vaisseaux, éviter le choc des galères romaines, et braver les tentatives d'abordage ; s'étendant par leurs ailes, autant que possible, ils enveloppaient l'ennemi, se réunissaient plusieurs bâtiments contre un seul, ou essayaient, en le rasant bord à bord, de briser les rangs de ses rames : étaient-ils contraints d'en venir à l'abordage, la force et la valeur des Albiques remplaçaient la science et les habiles évolutions des pilotes grecs. Moins exercés à manier la rame et le gouvernail, sous ce rapport les Romains avaient le dessous ; leurs hommes connaissaient à peine les termes de la manoeuvre,

et leurs bâtiments, construits avec des bois verts, gênaient par leur poids et la lenteur de leurs mouvements ; mais dès qu'on pouvait en venir aux mains, la tactique romaine retrouvait ses avantages. Un de leurs vaisseaux ne craignait pas d'avoir affaire à deux vaisseaux ennemis à la fois, et de les combattre bord à bord. Après les avoir saisis et fixés avec des grappins, les légionnaires s'élançaient sur le pont, tuaient les Albikes et les pâtres, et coulaient bas les navires. Plusieurs furent enlevés avec leurs équipages, le reste fut repoussé dans le port ; les Massaliotes perdirent en tout neuf galères<sup>1</sup>.

Animé par ce succès de la flotte, Trebonius, résolu d'attaquer par le continent avec terrasses, tours et mantelets, sur deux points : le premier, vers le port et l'arsenal ; le second, à l'ouest vers le lieu où les routes d'Espagne et des Gaules aboutissaient à la Méditerranée. Massalie, comme on l'a vu dans les récits précédents, ceinte de trois côtés par la mer, ne tenait au rivage que par un promontoire étroit que coupaient sur toute sa largeur un mur flanqué de tours et une citadelle [V. part. I, c. 1 ; part. II, c. 2]. Dans la partie voisine de la citadelle l'escarpement naturel du lieu et les travaux faits de main d'homme rendaient toute entreprise longue et difficile. L'exécution de ces travaux exigeant un grand nombre de manouvriers et de bêtes de somme, Trebonius en fit venir de toutes les parties de la Province, et rassembler les matériaux, bois et osiers nécessaires ; ces mesures exécutées, il ordonna la construction d'une terrasse de quatrevingts pieds de hauteur [César, *B. C.*, 2, 1].

Mais, depuis longtemps, la ville était pourvue d'une si grande quantité de munitions et de machines de guerre si puissantes, qu'aucun

ouvrage en osier ne put leur résister et protéger les approches. Des solives de douze pieds de longueur, et armées de pointes de fer, lancées par des balistes de la plus forte dimension, traversaient quatre rangs de claies et allaient encore s'enfoncer en terre [César, *B. C.*, 2, 2]. Les Romains furent donc obligés de construire une galerie couverte avec des poutres d'un pied d'épaisseur, et fixées l'une à côté de l'autre : c'est par là que se fit de main en main le transport des matériaux. Cependant l'étendue des ouvrages, la hauteur du mur et des tours, la quantité des machines mises en oeuvre par les assiégés, retardaient singulièrement les travaux. Souvent aussi les Albiques faisaient des sorties pour incendier les terrasses et les tours en construction ; mais les assiégeants les rejetaient dans la ville, après leur avoir fait éprouver de grandes pertes.

**1** César, *Bell. civil.*, I, c. 57-58. — Dion Cassius, XLI, p. 163.

Massalie était pour Pompée une possession tellement importante, qu'il s'empressa d'y envoyer dix-sept grands vaisseaux de sa flotte, sous la conduite de L. Nasidius, un de ses lieutenants : l'escadre vint mouiller au port de Tauroentum, Brutus, pour l'observer, accourut dans les eaux des Stéchades. Depuis le dernier combat naval, les Massaliotes avaient travaillé au rétablissement de leur marine ; ils avaient retiré de leurs arsenaux le même nombre de vieilles galères, les avaient remises en état, armées et équipées avec grand soin, car ils ne manquaient ni de rameurs ni de pilotes ; ils y avaient ajouté des barques de pêcheurs, doublées et garnies de claies à l'épreuve des traits, et les 'avaient remplies d'archers et de machines de guerre. C'était un dernier effort qu'ils tentaient ; toute la jeunesse, tous les hommes d'un

âge mur s'armèrent et s'embarquèrent : il ne resta dans la ville que les vieillards infirmes et les femmes. L'escadre massaliote mit à la voile par un vent favorable et lit sa jonction avec Nasidius dans le port de Tauroentum sans que la flotte de César pût y apporter obstacle. Alors de côté et d'autre on se prépara à combattre ; les Massaliotes les premiers prirent le large et se formèrent en ligne : l'escadre de Massalie tenait l'aile droite, celle de Nasidius l'aile gauche [César, *B. C.*, 2, 4].

Le jour commençait à se lever, dit un poète presque toujours exact comme un historien, mais surtout dans la description qui suit : le soleil naissant projetait sur la vaste mer ses rayons brisés par les ondes ; le ciel était sans nuage ; les vents en silence laissaient régner dans l'air le calme et la sérénité, et l'océan semblait aplanir ses flots pour offrir à la guerre un théâtre immobile. Alors chaque navire quitte sa place, et d'un mouvement égal s'avancent ; d'un côté, ceux de Massalie, de l'autre ceux de Rome. D'abord la rame les ébranle, et bientôt, à coups redoublés, elle les soulève et les fait mouvoir<sup>1</sup>.

La flotte des Romains se range en forme de croissant ; aux extrémités se placent les puissantes trirèmes, et les galères surmontées de quatre ou de cinq bancs de rameurs ; les plus faibles garnissent le centre. Au milieu de la flotte et au-dessus d'elle s'élève, comme une tour, la poupe du vaisseau prétorien ; six rangs de rameurs lui font tracer un large et profond sillon, et ses longues rames s'étendent au loin sur la mer.

Dès que les flottes ne sont plus séparées que par l'espace qu'un vaisseau peut parcourir d'un seul coup d'aviron, mille voix remplissent les airs, et



l'on n'entend plus, à travers ces clameurs, ni le bruit des raines, ni le son des trompettes. La mer tout à coup blanchit d'écume ; on voit les rameurs balayer les flots et, renversés sur leurs bancs, se frapper le sein du levier qu'ils ramènent. Les proues se heurtent à grand bruit ; les vaisseaux se repoussent l'un l'autre ; mille traits lancés se croisent dans l'air, bientôt la mer en est semée. Déjà les deux flottes se déploient, et les vaisseaux divisés se donnent un champ libre pour le combat. Alors, comme dans l'océan, si le flux et le vent sont opposés, la mer avance et le flot recule ; de même les vaisseaux ennemis sillonnent l'onde en sens contraire ; la masse d'eau que l'un chasse est à l'instant repoussée par l'autre, et balancée entre deux rames ; elle y demeure comme en suspens. Mais les vaisseaux de Massalie étaient plus propres à l'attaque, plus légers à la fuite, plus faciles à ramener par de rapides évolutions, plus dociles à la main du pilote ; ceux des Romains au contraire, par leur pesanteur et leur stabilité, avaient pour eux l'avantage d'un combat de pied ferme, et tel que sur la terre on peut le donner.

**1** Lucien, *Pharsale*, III, 521, sqq. — César, *Bell. civil.*, II, c. 5-6.

Brutus dit donc à son pilote : — *Pourquoi laisser les deux flottes se disperser ainsi sur les eaux ? Est-ce d'adresse que tu veux combattre ? a ramasse nos forces, et que nos vaisseaux présentent le flanc à la proue ennemie.* — Le pilote obéit, et le combat change. Dès lors chaque vaisseau qui, de sa proue, heurte le flanc des vaisseaux de Brutus, y reste attaché, vaincu par le choc, et retenu captif par le fer qu'il enfonce. D'autres sont arrêtés par des griffes d'airain ou liés par de longues chaînes ; les rames se tiennent

enlacées, et les deux flottes, couvrant la mer, forment un champ de bataille immobile. Ce n'est plus le javelot, ce n'est plus la flèche qu'on lance ; on se joint, on croise les armes, on se bat l'épée à la main<sup>1</sup>.

Dans ce conflit, Brutus courut un grand danger. Deux trirèmes massaliotes, ayant remarqué la galère prétorienne, facile à reconnaître à son pavillon, se lancèrent sur elle des deux bords ; mais le pilote de Brutus prévint le coup, et échappa si légèrement et si à propos que les deux navires assaillants se heurtèrent avec violence : l'un brisa son éperon, et fut fracassé ; alors les vaisseaux ennemis, arrivant à force de rames, les attaquèrent, et sur-le-champ les coulèrent bas. Les vaisseaux de Nasidius ne rendirent aucun service, et se retirèrent bientôt du combat : les hommes qui les montaient n'avaient point leur patrie sous les yeux ; et le salut de leur famille ne les forçait pas à affronter la mort ; ils ne perdirent aucun bâtiment. Des galères massaliotes, cinq furent coulées à fond, quatre furent prises ; une se retira avec la flotte de Nasidius, qui sur-le-champ fit voile pour l'Espagne citérieure. Les Massaliotes envoyèrent devant une des galères qui leur restaient, pour porter à leurs frères la désastreuse nouvelle [César, *B. C.*, 2, 5-6].

Du camp de Trebonius, situé sur une des hauteurs qui avoisinaient Massalie au couchant, l'œil plongeait au loin dans l'enceinte de cette ville immense, sur ses rues, sur ses places, sous les portiques de ses édifices [César, *B. C.*, 2, 5]. C'est de là que, durant la bataille, l'armée romaine observait les mouvements divers de cette population inquiète ; les filles et les femmes se pressant vers les temples ; baignant de pleurs les statues des dieux ; les vieillards sur les places, tantôt mornes et

silencieux, tantôt exaltés par l'enthousiasme et la confiance ; les soldats postés de garde sur les murailles, laissant parfois échapper leurs armes pour lever au ciel des bras suppliants [*Ibid.*] ; puis, aussitôt que la trirème messagère de malheur fut aperçue du port, les Romains virent toute la foule y courir hors d'haleine, et alors éclater les signes de la plus touchante affliction. C'était, dit l'historien de cette guerre [César, *B. C.*, 2, 7], un deuil aussi profond, c'était une désolation aussi violente que si la ville eût été prise d'assaut et mise au pillage. Cependant les Massaliotes persistèrent dans leur héroïque défense, et continuèrent à gêner du côté de la terre les travaux des assiégeants.

Les Romains, de leur côté, ne montraient pas moins d'opiniâtreté et de bravoure. Trebonius construisit avec un travail immense des machines de toute espèce, livra des assauts, repoussa des sorties, et enfin, après plusieurs mois, vint à bout de faire brèche à la muraille. Une partie d'une tour, sapée par, le pied, tomba, l'autre menaçait ruine ; et les Romains, en achevant de la renverser, se voyaient maîtres de la ville. Dans ce pressant danger, les assiégés eurent recours à la commisération du vainqueur. Ils sortent en foule par la porte voisine, désarmés, vêtus en suppliants, les bras tendus vers l'armée ennemie. A ce spectacle nouveau l'attaque cesse ; les soldats, quittant les machines, accourent de toutes

**1** Lucien, *Pharsale*, III, 521-581. — Cf. César, *Bell. civil.* II, c. 5-6.

parts pour voir et savoir ce que cela signifiait ; les généraux arrivent bientôt. Alors les Massaliotes se jettent à leurs genoux ; ils les supplient d'attendre l'arrivée de César. Ils considèrent leur ville comme

prise, disent-ils, puisque les ouvrages des assiégeants sont achevés et la tour ébranlée dans ses fondements ; ils renoncent donc à toute défense, et le délai qu'ils implorent ne peut avoir aucun inconvénient, César, alors comme maintenant, étant toujours maître de leur sort. Ils représentent que, si leurs murs s'écroulent par le choc des machines, si la brèche s'élargit sous le bélier, c'en est fait d'eux et de leur patrie ; la prudence des chefs sera impuissante pour contenir l'ivresse du soldat : Massalie sera saccagée et effacée du monde.

Ces plaintes exprimées par les orateurs massaliotes avec une irrésistible éloquence, au milieu des sanglots et des larmes d'un peuple entier, émurent de pitié les chefs romains [César, *B. C.*, 2, 12]. Trebonius ordonna de cesser l'attaque, laissant seulement une garde aux ouvrages : la compassion fit une espèce de trêve. En attendant l'arrivée de César, des deux côtés on cessa de lancer des projectiles, et, regardant le siège comme une affaire terminée, les assiégeants négligèrent tous les moyens de surveillance et de précaution. César d'ailleurs avait expressément recommandé par lettres à Trebonius, de ne pas souffrir que la ville fût prise d'assaut, de peur que, le soldat irrité de cette longue résistance, n'accomplît ses menaces, car il avait juré de la mettre à feu et à sang et de massacrer tout ce qui était en âge de porter les armes. Un tel événement eût terni la gloire du proconsul, qui professait tant d'amour pour les lettres et montrait tant de prétentions à la clémence : puis, une si vieille alliée de Rome méritait bien quelques ménagements. Quoique César portât dans le fond du cœur aux Massaliotes une haine profonde, ses ordres étaient donc sincères ; mais les légions murmuraient ; elles reprochaient

amèrement à Trebonius de les frustrer d'une conquête assurée, et de leur ravir le fruit de tant de fatigues [*Ibid.*, 13].

Mais au milieu de la sécurité de cette trêve arriva un événement qui ne fut jamais bien éclairci, et dont les deux partis s'attribuèrent réciproquement tout l'odieux. Soit que les soldats romains eussent les premiers tenté une attaque de nuit [Don Cassius, XLI], soit que l'initiative fût prise par les Massaliotes [César, *B. C.*, 2, 14], ceux-ci sortirent de leurs murailles et mirent le feu aux ouvrages des assiégeants : favorisé par un vent violent, l'incendie enveloppa avec rapidité la terrasse, les mantelets, la tortue, la tour et les batteries ; en un instant tout fut réduit en cendres. Ce succès causa aux assiégés plus de joie que d'utilité réelle. Le soldat romain, animé par la colère, travailla à la reconstruction des ouvrages avec une telle ardeur, qu'en peu de jours tout fut rétabli comme auparavant [*Ibid.*, 14-16]. Cependant la ville était dépeuplée par la famine et par des maladies pestilentiellles, fruit du blocus et de la mauvaise nourriture, car, depuis longtemps, on n'y faisait plus usage que de vieux millet et d'orge gâtée, déposés autrefois dans les magasins pour les circonstances urgentes [*Ibid.*, 22].

Sur ces entrefaites, César était de retour à Narbonne, vainqueur de l'Espagne, qu'il avait soumise en quarante jours, et ne tarda pas à paraître sous les murs de Massalie. La ville se remit à son entière discrétion. César lui épargna les horreurs du pillage ; il laissa subsister ses murailles et ses édifices ; il respecta sa liberté et ses lois ; mais il la désarma ; il se fit livrer tous ses vaisseaux et tout l'argent de son trésor ; il la contraignit à recevoir dans ses forts une garnison de deux légions<sup>1</sup>. La

catastrophe de Massalie affligea vivement le parti pompéien : pour consoler dans son infortune cette fidèle amie, et lui envoyer encore au-delà des mers une dernière marque d'affection, Pompée et le sénat qui siégeait près de lui, octroyèrent à sa métropole, l'antique Phocée, le titre et les droits de cité libre.

Le dictateur (César venait d'être investi de l'autorité dictatoriale par un décret du peuple) n'avait puni que Massalie ; ses châtiments portèrent, ensuite sur les villes et les peuples de la Narbonnaise qui s'étaient montrés hostiles ou froids à son égard. Les mouvements excités chez les Allobroges et les Arécomiques par les sollicitations et l'argent des Massaliotes, n'avaient eu d'autre résultat que d'inquiéter un peu, les légions ; cependant César traita ces deux peuples avec une sévérité que de véritables révoltes auraient à peine motivée ; il voulut même qu'une inscription, dressée sur une des places de Némausus, perpétuât la mémoire de ce petit triomphe<sup>2</sup>. Il décréta aussi l'établissement de trois colonies militaires, qui furent installées l'année suivante par Cl. Tiberius Néro [Suétone, *Tibère*, 4] ; savoir : des vétérans de la dixième légion à Narbonne, qui ajouta à ses anciens noms le surnom de *colonie julienne des Décumans*<sup>3</sup> ; des vétérans de la sixième, à Arélate<sup>4</sup> ; de la septième, à Biterræ, qui reçut le nom de *Julia Biterra*<sup>5</sup>. Il fonda aussi sur la côte, non loin d'Antipolis, à l'embouchure de la rivière d'Argent, Forum Julii<sup>6</sup>, colonie maritime, qui prit en peu d'années un accroissement immense, et ne fit pas moins de mal aux établissements massaliotes situés à l'est du Rhône, que Narbonne n'en avait fait aux établissements de l'ouest et à la métropole même. En revanche, pour récompenser ses amis, il fit entrer dans le sénat de Rome les notables

provinciaux qui s'étaient signalés dans sa cause [Suétone, *César*, 76]. Telles furent les rigueurs et les faveurs dispensées par César à l'ancienne province. Quant à la nouvelle, sa province de prédilection, elle ne reçut que des marques de bienveillance : le titre et les droits de cité romaine y furent accordés avec une générosité qui pouvait justement exciter l'envie et les murmures des vieux sujets de Rome. De cette époque date le plus grand nombre des familles *juliennes* et des villes *juliennes*, c'est-à-dire des familles et des villes dont le dictateur daignait agréer le patronage : Bibracte des Édues fut en tête de ces villes clientes du conquérant, et s'honora du surnom de *Julia*<sup>7</sup>.

Les Gaulois suivirent en foule César dans ses campagnes de Grèce et d'Afrique ; il les appliquait à tous les services militaires indifféremment ; les faisant tantôt cavaliers, tantôt fantassins, tantôt rameurs [Hirtius, *B. Afriq.*, 20-34 et passim.]. L'historien de la guerre d'Afrique raconte ce trait comme incroyable et vrai, que trente cavaliers gaulois dépostèrent deux mille chevaux numides, et les chassèrent jusque sous les murs d'Adrumète [*Ibid.*, 6]. Dans un combat de la même campagne, les cavaliers gaulois de Labienus (car les Pompéiens avaient aussi leurs Gaulois, enrôlés pour la plupart dans la Narbonnaise au commencement de la guerre), abandonnés des

César, *Bell. civil.*, II, c. 22. — Dion Cassius, XLI, p. 165. — Strabon, IV, p. 181. — Florus, IV, c.

9. — Orose, VI, c. 13.

*C. Jul. Cæsar de Gallis et Allobrogibus et Arecomicis triumphavit.* Inscript. 15, p. 6. Preuves de l'Hist. du Languedoc. *Julia, Julia*

*Paterna, colonia Decumanorum.*

Inscript. Pr. de l'Hist. du Languedoc —

Le mot *Paterna* fut ajouté après

l'adoption d'Octave par Jules César.

*Sextani Arelatenses, colonia Julia*

*Paterna Arelate.* Inscript. et num. ap.

script. rerum Gallie. D. Bouquet, p.

135.

Dom Bouquet, *loc. cit.* — *Hist. du Languedoc*, p. 91. **6**

Aujourd'hui Fréjus. **7** Eumène, *panegy. Constantin. Flav.*

*nom. c. 12.*

Numides, furent presque tous taillés en pièces par ceux de César, qui vit avec peine le champ de bataille jonché de ces beaux et prodigieux corps [*Ibid.*, 40]. César les **plaignit**, ajoute Hirtius [*Ibid.*], parce que c'étaient de braves gens qui, étant venus de chez eux presque tous pour le servir, avaient été pris en chemin ou dans les combats, et contraints de passer du côté de ses ennemis pour sauver leur liberté ou leur vie. Quelquefois les Gaulois des deux partis se battaient ensemble moins franchement ; ils commençaient par s'entretenir [*Ibid.*, 20] sur parole, et ces entrevues avaient pour résultat assez ordinaire la désertion d'une bande ou de l'autre : ce ne fut pas César qui eut lieu de s'en plaindre le plus. Ce mouvement qui poussait vers l'Orient la population militaire de l'Occident, jeta sur toute cette côte de la Méditerranée une innombrable quantité d'aventuriers gaulois, qui y restèrent après les guerres civiles, et dont les princes asiatiques et africains soldaient chèrement les services. C'étaient en même temps des troupes d'élite et d'apparat, garde privilégiée des monarques. Juba, au fond de la Mauritanie, entretenait près de sa personne un corps de ces cavaliers transalpins [*Ibid.*, 40]. La belle Cléopâtre d'Égypte en reçut quatre cents d'Antoine, son



amant, comme un cadeau magnifique et digne d'une puissante reine [F Josèphe, *B. J.*, 1, 15] : plus tard les Gaulois de Cléopâtre furent passés par Octave à Hérode, roi des Juifs.

Triomphant de tous ses ennemis, César versa à pleines mains les bienfaits sur les Transalpins qui l'avaient si bien secondé. La légion de l'*Alouette* fut décorée en masse du droit de cité romaine [Suétone, *César*] ; et les braves de Pharsale et d'Alexandrie affermirent, sur le champ de bataille des comices, la dictature perpétuelle qu'ils venaient d'enlever à la pointe du sabre. Cet acte de reconnaissance du dictateur fut très mal accueilli dans Rome, et les nouveaux citoyens se virent exposés plus d'une fois à des injures publiques, aux plus brutales avanies : Cicéron (après la mort de César, est vrai) se laissa emporter jusqu'à les qualifier, en plein sénat, *d'égout de la république, qui servait de réceptacle à tous les crimes* [Philpp., 13]. Quoiqu'il en fût, ils remplirent leurs missions de tout genre avec tant de zèle, ils se montrèrent en tout si utiles et si dévoués au pouvoir, qu'Antoine, qui convoitait l'héritage de la dictature, proposa pour eux, dans la suite, une seconde récompense nationale [Cicéron, *ibid.*].

La vanité du conquérant l'emporta néanmoins sur ce penchant intéressé qu'il montrait envers la Gaule ; il n'eut pas la générosité d'épargner à sa conquête l'humiliation d'un triomphe. Dans une solennité qui dura quatre jours, où le vainqueur de Pompée triompha du monde presque entier, la Gaule et Massalie figurèrent : les prisonniers transalpins tirés des cachots où ils croupissaient depuis six ans, allèrent représenter leur patrie à travers les rues et les carrefours de Rome ; et une image peinte ou sculptée de la ville phocéenne fut

traînée, comme une captive, devant le char triomphal<sup>1</sup>. Ce fut au milieu de ces joies de César que l'infortuné, le grand Vercingétorix périt par la hache du bourreau [Dion Cass., 43] précédé et suivi d'une foule de personnages plus récemment célèbres, espagnols, africains, asiatiques, et grecs. Parmi tant de trépas illustres provoqués et causés par les discordes politiques de Rome, la mort du patriote transalpin fut obscure et à peine remarquée. Elle ne produisit guère plus d'émotion au-delà des Alpes, où la préoccupation des intérêts présents affaiblissait les souvenirs, où les compagnons même de Vercingétorix prêtaient leurs bras à César. Ce qui frappa les Romains, ce fut le contraste des faveurs et de l'humiliation presque simultanées dont la Gaule se trouvait l'objet ; ils s'en

<sup>1</sup> Cicéron, *de Offic.*, 2 – *Philipp.*, 8.

expliquèrent hautement ; et, pendant la cérémonie, les soldats chantaient derrière le char du dictateur des vers satiriques dont le sens était : *César triomphe des Gaulois ; et César les place dans le sénat, où ils ont quitté leurs braies, pour prendre le laticlave* [Suétone, *César*, 80].

En effet cette intrusion des Transalpins dans l'assemblée aristocratique blessait profondément les Pompéiens, les partisans de la vieille constitution romaine, ceux, en un mot, qui tenaient, comme on disait, à *la majesté du nom romain*. A les entendre tout était perdu, les arts comme la domination de Rome, la parole comme la liberté. Parce que, aux conseils de leurs vainqueurs, quelques citoyens d'un peuple injustement attaqué et plus injustement conquis plaidaient la cause de leurs frères avec un accent peut-être un peu rude,

on s'écriait qu'il y avait tumulte gaulois dans l'éloquence ; et Cicéron laissait échapper ces plaintes douloureuses : [Adieu l'urbanité ! Adieu la fine et élégante plaisanterie ! la braie transalpine a envahi nos tribunes](#)<sup>1</sup>.

Le système de modération appliqué par J. César [41 av. J.-C.] à la province chevelue avait produit en peu d'années des fruits précoces et abondants. [Voyez](#), disait le consul Marc-Antoine dans le panégyrique du dictateur ; [voyez cette Gaule, qui naguère nous envoya les Ambrons et les Cimbres, cultivée aujourd'hui comme l'Italie. Des communications nombreuses et sûres sont ouvertes d'une de ses extrémités à l'autre : la navigation est libre et animée, non pas seulement sur le Rhône et la Saône, mais sur la Loire et la Meuse, mais jusque sur l'Océan](#) [Dion Cass., 44]. A la faveur de ce régime doux, où l'action du pouvoir était presque nulle, les améliorations naissaient et prenaient racine d'elles-mêmes, par la seule influence du commerce et la seule nécessité des choses. A vrai dire, il y avait en Gaule absence de gouvernement romain ; le tribut excepté, que compensaient d'ailleurs largement le produit des services militaires et les faveurs soit personnelles soit collectives, tout subsistait dans le même état qu'au temps de l'indépendance, sauf plus de lumières, d'industrie et de tranquillité. Ce fut une situation heureuse pour les nations transalpines, une transition naturelle et facile au nouvel ordre social, à la dépendance politique que la conquête leur avait imposés. Aussi la mort du dictateur les affligea vivement ; et elles se rattachèrent aussitôt à l'homme qui, par son titre de fils adoptif de César, semblait leur promettre la continuation de ses plans et de sa bienveillance. Elles sentaient que le patronage d'une famille valait mieux pour elles que

la protection passagère et plus exigeante des partis. Tant que le jeune César fut absorbé par les guerres civiles, il laissa la Gaule jouir de toute la liberté, de tout l'oubli dont elle avait joui sous son père ; mais, après la consolidation de sa puissance, il fallut bien qu'il mît de l'ordre dans cette possession du peuple romain, et qu'il l'organisât sur le même pied que les autres fractions de l'empire.

Ce fut alors que les innombrables difficultés se manifestèrent, et la république romaine s'aperçut que les cités chevelues n'étaient nullement résignées à la dépendance. Le consul M. Agrippa, chargé de cette organisation, ne fut occupé, pendant tout le temps de sa mission, que de répressions violentes et de guerres, du nord au midi. Il porta ses armes dans l'Aquitaine soulevée toute entière<sup>2</sup> ; rappelé bientôt vers le Rhin, il courut le défendre contre les bandes germaniques que les sollicitations des Gaulois, leurs propres querelles et le pillage amenaient sur l'autre rive. Les Ubes avaient déjà traversé, Agrippa leur permit de rester et

<sup>1</sup> Cicéron, *Epist.*, IX ad M. Varron etc., 15, Papir. Pact

<sup>2</sup> Appien, *Bell. civil.*, V, p. 715-725. — Dion Cass., XLVIII, p. 387.

de s'établir le long du fleuve, partie sur le territoire des Trévires, partie sur celui des Ménapes<sup>1</sup>. Il concéda aux Tungres, autre tribu germanique, ces terres rendues désertes par l'anéantissement des Éburons [Procopé, *rer. Goth.*, I], ces ruines ensanglantées, tombeau de tout un peuple. Agrippa fut le fondateur du système continué et développé après lui, qui consistait à peupler la frontière gauloise de Germains chassés par les

bouleversements de leur pays, ou faits prisonniers dans les guerres. Rome créait ainsi sur le point le plus vulnérable de sa province une population belliqueuse, ennemie des autres Germains, non moins ennemie de la race gauloise, avec laquelle elle ne se confondait point, et dévouée au gouvernement de qui elle tenait ses foyers. Agrippa retourna à Rome sans avoir rien fondé pour l'organisation provinciale de la Gaule chevelue. De nouvelles guerres élevées entre Octave César et son collègue Antoine détournèrent encore une fois l'attention du jeune triumvir des affaires de la Province. Au bout de huit ans, ayant renouvelé la même tentative, il rencontra la même résistance : l'Aquitaine et la Belgique se soulevèrent, et il fut obligé d'avoir à la fois trois armées de ce côté des Alpes. Mais Nonius Gallus défit les Trévires et les bandes germanes que les Belges s'étaient données pour auxiliaires [Dion Cass., 51] ; C. Carinas étouffa l'insurrection des Morins et réduisit les autres cités de l'ouest [*ibid.*] ; enfin Messala Corvinus, après une campagne brillante dans l'Aquitaine,, alla jouir comme Agrippa des honneurs du triomphe, et de la pacification de la Gaule<sup>2</sup>.

Maître unique de la république romaine, sous le nom d'Auguste, Octave César voulut organiser définitivement la Gaule chevelue ; et la soumettre à ce système d'administration uniforme qu'il voulait faire prévaloir sur toute la surface de son vaste empire. On sait qu'ayant partagé avec le sénat et le peuple le gouvernement des provinces, il s'attribua, comme représentant de la force militaire, celles qui exigeaient l'emploi des armées, soit pour comprimer les agitations intérieures, soit pour repousser les attaques da dehors [Suétone, *Auguste*, 47] : la Transalpine se trouvait dans cette double circonstance ; elle fut donc soustraite à

l'administration civile, et réduite, en qualité de province impériale<sup>3</sup>, à un régime purement militaire. Un lieutenant impérial ou *césarien* commandant les troupes, faisant des lois, imposant des tributs, rendant la justice, sous le seul contrôle de l'autorité impériale, qui le nommait et le révoquait à son gré, et un procureur, officier fiscal dépendant du lieutenant, composèrent l'administration supérieure des provinces réservées par Auguste<sup>4</sup> : c'était une véritable dictature ; mais une dictature était nécessaire aux opérations que l'empereur projetait dans la Gaule. Afin de lui donner pour le moment un surcroît de force, il se rendit lui-même à Narbonne, où il convoqua, sous sa présidence, l'assemblée générale des cités transalpines.

Il s'occupa d'abord de la Narbonnaise, qui réclamait bien des réformes. L'esprit de cette province, pendant les guerres civiles, avait été fort hostile à la famille des Césars : sous le père, elle s'était montrée pompéienne ardente ; sous le fils, elle avait continué d'être ennemie ou suspecte. Auguste ne négligea rien pour prévenir les craintes ultérieures, Mur calmer et éteindre les ressentiments ; il y réussit par un mélange de faveurs et de mesures de sûreté sagement

<sup>1</sup> Tacite, *Annal.* XII, c. 27. — Strabon, IV, p. 194.

<sup>2</sup> Tibul., I, *eleg.* 8. — Appien, *bell. civil.*, IV, p. 611.

<sup>3</sup> *Provinciae imperatoriae vel Cæsaris.*

<sup>4</sup> Dion Cassius, LIII, p. 505-506. — Tacite, *Agricola*, 15. - *Annal.*, XII, c. 23 ; XV, 44. — Suétone, *Claude*, 12 ; *Vespasien*, 4.

combinées. Son premier acte fut de consacrer un temple à la *clémence* et à la *justice* de J. César<sup>1</sup> ; voulant par là rappeler à Massalie que le dictateur

l'avait jadis épargnée, à la province, que s'il l'avait traitée avec quelque rigueur, les lois et les nécessités de la guerre l'autorisaient à plus encore. Ensuite il fonda, en plusieurs lieux, au nom de son père et au sien, des colonies tirées des armées : *Arausio*, chez les Cavares, reçut des vétérans de la seconde légion<sup>2</sup> ; *Forum Julii*, de la huitième<sup>3</sup> ; celle-ci était déjà colonie romaine, l'autre en prit le titre pour la première fois. Des colons, tant militaires que civils, furent distribués aussi à *Carpentoracte*<sup>4</sup>, surnommée *Julia*, à *Cabellio*, à *Julia Valentia*<sup>5</sup>, ville de fondation nouvelle, à Némausus, qui joignit à son nom celui d'*Augusta*<sup>6</sup> ; mais ces colonies, moins favorisées que les précédentes, ne furent admises qu'au droit latin, et portèrent le titre de *villes latines*. Eaux-Sextiennes, appelée encore *Julia Augusta Aquæ*<sup>7</sup>, jouit du même privilège. Vienne, capitale des Allobroges, fut honorée également du titre et des droits de colonie latine, mais sans recevoir de colons dans ses murailles<sup>8</sup> ; ainsi fut-il, selon toute apparence, d'*Augusta*, chez les Tricastins<sup>9</sup> ; d'*Apta Julia*<sup>10</sup>, chez la petite tribu des Ligures Vulgences ; d'*Alba Augusta*<sup>11</sup>, chez les Helves, et de quelques autres.

L'empereur n'oublia pas non plus de châtier, indirectement toutefois, Massalie, cette ville étrangère qui avait eu l'imprudence de prendre sans nécessité un parti dans les discordes de Rome, et surtout d'y demeurer fidèle ; il excita sous main ses colonies à l'abandonner. Antipolis, le plus peuplé et le plus florissant des établissements massaliotes en Gaule, déclara tout à coup appartenir au peuple romain, comme faisant partie de l'Italie ; prétexte ridicule et grossièrement faux, puisque Antipolis était située sur la rive droite du Var, commune frontière des deux pays. Néanmoins, le sénat romain l'accueillit

sérieusement et le reconnut valable après délibération solennelle [Strabon, 4] : Antipolis, à droite du Var, fut donc dès lors ville italienne et colonie latine, tandis que Nicæa, située à gauche et véritablement en Italie, continua de rester ville grecque et colonie massaliote [Strabon, 4 ; Pline, III, 4-5]. Agathê se sépara pareillement de sa métropole ; eue demanda et obtint le titre de ville romaine [Pline, III, 4]. Ce ne fut pas tout : la colonie maritime de Forum Julii, destinée par le dictateur à précipiter la ruine de la puissance massaliote, reçut de son fils d'immenses développements ; Auguste en fit un des grands arsenaux de l'empire [Strabon, 4 ; Pline, III, 4], ce qui exemptait les habitants de tout subside et de tout service autre que le service de mer.

Tout en s'occupant de ces réformes dans la Narbonnaise, Auguste ne perdait point de vue l'objet principal de son voyage : d'après les documents que lui fournit l'assemblée des cités, il arrêta un plan d'organisation générale de la Gaule chevelue, comprenant : 1° la division territoriale, 2° les finances, 3° la force militaire, 4° la législation et la religion.

1 *Justitiæ et clementiæ Cæsaris*. Inscript. For. Voconii.

2 *Secundanorum Arausio*. Mela, II, c. 5. — Pline, III, c. 4.

— *Col. Arausio secundanor. cohort. xxxiii.*

*volunt.* — *Num. Neronis* op. Golz. ; D. Bouq. p. 136, col. 2.

— Arausio est aujourd'hui la ville d'Orange.

3 *Octavanorum colonia*. Mela, II, c. 5. Pline, III, c. 4.

4 Aujourd'hui Carpentras. — *Oppidum latinum*. Pline, III, c. 4.

5 Aujourd'hui Valence. — *Oppid. lat.* Pline, loc. cit.

6 *Inscript.* 5. D. Bouq. p. 139, col. 1. — Pline, III, c. 4.

7 *Inscript.* D. Bouq. loc. cit. — Pline, *ub. sup.*

8 Tacite, *Hist.*, I, c. 65. — Pline, III, c. 4. — *Inscript.* op. D.



Bouq.

9 Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans le Bas Dauphiné. — Pline, III, c. 4.

10 Apt, en Provence. — Pline, *ibid.*

11 Alps, près de Viviers, en Vivarais. — Pline, *ibid.*

Le premier soin du législateur devait être d'imprimer à ces petits États, à ces confédérations, à ces races diverses et isolées, une forte unité politique qui rompit les habitudes et l'esprit de l'ancien ordre social ; puis de faire disparaître promptement tout ce qui pouvait perpétuer les traditions nationales, surtout les souvenirs héroïques de la dernière guerre : la division territoriale adoptée par Auguste, toute arbitraire, toute bizarre qu'elle paraisse à la première vue, fut dans le fond merveilleusement combinée pour ce résultat. La juxtaposition successive des races sur le sol de la Gaule l'avait généralement partagé en grandes sections longitudinales, s'étendant du nord au midi : la nouvelle division établit des sections transversales de l'est à l'ouest, en suivant tantôt le cours des fleuves, tantôt des lignes imaginaires. Ces sections ou *Provinces*, comme on les appela, furent au nombre de trois. La plus méridionale comprit tout le pays situé entre les Pyrénées, le cours entier de la Loire et la frontière sud-ouest de la Narbonnaise, c'est-à-dire le territoire aquitain, plus quatorze cités tant galliques que gallo-kimriques<sup>1</sup> ; elle prit le nom d'*Aquitaine*. Celle du nord, sous l'ancienne dénomination de *Belgique*, embrassa, outre le pays belge proprement dit, les peuples situés entre la Marne et la Seine et entre la Saône et le Rhône supérieur, savoir : les Lingons, les Séquanes, les Raurakes et les Helvètes<sup>2</sup>. La section intermédiaire, longue et étroite, bornée à l'est par le moyen Rhône, à l'ouest par l'Océan armoricain, fut appelée province *Lugdunaise*, du

nom de *Lugdunum* sa capitale<sup>3</sup>.

Lugdunum était de fondation romaine très récente ; il ne datait pas seulement de la conquête de la Gaule, mais presque de la domination d'Auguste ; et voici à quelles causes il devait sa origine. De graves dissensions domestiques s'étant élevées dans l'enceinte des murs de Vienne durant les guerres de César et de Pompée, une partie des habitants avait chassé l'autre [Dion Cass., 46.] : réfugiés sur les bords du Rhône près de son confluent avec la Saône, les bannis Viennois y vécurent longtemps campés dans des cabanes ou sous des tentes. L'année qui suivit la mort du dictateur, le sénat romain forma le projet de les coloniser et de leur bâtir une demeure ; il chargea de ce soin le gouverneur de la province, Plancus, dont il redoutait et voulait occuper l'esprit turbulent. A l'endroit où la Saône se jette dans le Rhône, sur le penchant d'une colline qui la borde à l'occident, était situé un village ségusien nommé *Lugdunum*<sup>4</sup> : Plancus s'en empara, le reconstruisit, et en fit une ville où il établit les exilés<sup>5</sup>. Plus tard, Auguste, charmé de la beauté du site, y envoya une colonie militaire<sup>6</sup>. Admirablement placé pour la navigation, Lugdunum s'enrichit, et acquit en peu de temps une assez grande importance commerciale : de plus hautes destinées l'attendaient.

Quoique des villes grandes et illustres existassent dans la section centrale de la Gaule, puisqu'elle renfermait les territoires éduen, sénonais et carnute, l'empereur en fixa le chef-lieu à Lugdunum ; il fit même de Lugdunum la capitale

<sup>1</sup> Strabon, IV, p. 189. — Pline, IV, c. 19. — Ptolémée, II, c. 9.

2 Pline, IV, c. 17. — Ptolémée, II, c. 7.

3 Strabon, IV. — Pline, IV, c. 18. — Ptolémée, II, c. 8.

4 *Dunum*, *Dun*, dans les dialectes gantois, signifie une colline, et en composition une ville située sur une colline. L'auteur anonyme du livre des Fleuves prétend, d'après le témoignage de

Clitophon, que *lug* veut dire corbeau, et il raconte une fable à l'appui de son étymologie. Dans

aucun des dialectes actuels de la langue kimro-gallique, *Lug* n'a conservé cette signification.

5 *Inscript.* ap. J. Gruterum, p. 439, n. 8.

6 Tacite, *Hist.*, I, c. 65.

des trois provinces chevelues<sup>1</sup>. Là fut le siège des gouverneurs ; là fut la résidence impériale pendant les voyages d'Auguste et de sien successeurs de ce côté des Alpés. Un hôtel des monnaies y fut fondé, où des pièces d'or et d'argent étaient frappées pour les besoins de la Gaule [Strabon, 4]. Comme les grandes voies de l'Italie partaient toutes de Rome, de Lugdunum partirent les quatre grandes voies qui devaient couper la Gaule dans quatre directions, des Alpes au Rhin, à l'Océan, aux Pyrénées, et à la frontière narbonnaise [Strabon, 4]. Une colonne milliaire s'éleva pareillement sur le forum de cette Rome transalpine. Le choix d'une telle capitale fut imposé à Auguste par des considérations d'une extrême gravité. D'abord, adossée à l'Italie par les Alpes, elle se trouvait, avec le cœur de l'empire, en communication facile et prompte, sa position la rendant propre d'ailleurs à surveiller en même temps tout le territoire gaulois [*ibid.*], aussi bien la Narbonnaise que les provinces chevelues ; de plus c'était une ville nouvelle, postérieure à la conquête, ne rappelant d'autres souvenirs que celui des bienfaits de l'empereur. Les Ségusiens, sur le territoire desquels elle était bâtie, dépendaient des Édues à titre de clients, et leurs terres étaient partie

intégrante de la cité éduenne ; Auguste les en détacha et les déclara *libres* [Pline, 4, 18]. Il fit même plus : Lugdunum et sa banlieue furent érigés en petit territoire à part, enclavé dans le territoire ségusien, mais possédant sa juridiction spéciale<sup>2</sup>. Telle fut la capitale imposée aux nations gauloises.

Restait à déraciner ces idées invétérées de prééminence que l'ordre politique gaulois attachait à certains peuples, à certaines villes ; restait surtout à effacer les souvenirs glorieux, empreints à quelques localités et à quelques noms, par la guerre de l'indépendance ; en un mot restait l'oeuvre importante de dépayser, pour ainsi dire, toutes les traditions. Auguste y travailla non sans succès. On a vu César, immédiatement après la conquête, accorder à plusieurs lieux la faveur de porter son nom ; il avait créé des villes juliennes par un motif tout personnel, dans le but d'acquérir une clientèle nombreuse et des soldats dévoués : son successeur, en créant des villes soit *augustales*, soit *césariennes*, fut mu par une pensée plus haute et purement politique. Cette mesure, assez indifférente en apparence, contenait pourtant tout un système d'attaque et de réaction contre le passé. Auguste choisit, pour les dépouiller de leurs vieux noms, celles des villes qui se recommandaient le plus aux respects de la Gaule par la double illustration d'une grande existence avant la conquête et d'un noble rôle pendant la lutte. Quand le rôle avait été trop hostile contre Rome, et rappelait à la nation des souvenirs glorieux, la ville frappée d'une sorte de proscription, privée de ses prérogatives, ruinée dans son commerce, était condamnée à disparaître. Ainsi Gergovie, cette héroïque capitale des Arvernes, sous les murs de laquelle César avait été vaincu, se vit enlever son rang de capitale qui fut transféré à Némétum,

bourgade obscure, située à une lieue de là : *Némétum* ou *Augusto-Némétum*<sup>3</sup>, comme on l'appela dès lors, grandit rapidement et devint une ville considérable ; Gergovie fut abandonnée et oubliée. Un sort pareil frappa Bratuspantium, ancienne capitale des Bellovakes, dont la prééminence avait été transportée à la ville nouvelle de *Cæsaromagus*<sup>4</sup>. Noviodunum, capitale des Suessions, se déguisa sous le nom d'*Augusta* [Soissons] ; ce même nom fut imposé à la capitale

<sup>1</sup> Ptolémée, II, c. 8. — *Caput Galliarum*. Tab. Peutinger. D. Bouq. p. 112, col. 1.

<sup>2</sup> *Inserta et excepta*. Senec., XIV, ep. 91. Ptolémée, II, c. 8. — Mannert. Geogr. p. 714. *Gall. antiq.*

<sup>3</sup> Strabon, IV, p. 191. — Aujourd'hui Clermont. — *Nemetum*, *Nemer* (*Naomh-ait*) temple, lieu consacré.

<sup>4</sup> Aujourd'hui Beauvais ; *mag*, plaine, ville bâtie dans une plaine.

des Véromandues [Saint-Quentin], à celle des Tricasses<sup>1</sup>, à celle des Raurakes [Augst], à celle des Auskes [Auch] qui dominaient toute l'ancienne Aquitaine, à celle des braves et malheureux Trévires [Trèves] ; le chef-lieu des Turons se transforma en *Césarodunum*<sup>2</sup>, celui des Lémovikes en *Augustoritum* [Limoges]. Les Édues eux-mêmes virent substituer le nom d'Augustodunum [Autun] à ce nom célèbre de Bibracte qui remplissait les fastes de la Gaule : mais la rivale de Bibracte, Durocortorum des Rèmes, conserva le sien, qui n'était point cher au pays et ne réveillait que l'idée d'un dévouement servile et absolu aux conquérants. D'assez grandes concessions de droits vinrent en même temps pallier ces mesures humiliantes. Les Édues reçurent les privilèges des peuples fédérés et continuèrent à porter le titre

honorifique de frères du peuple romain [Tacite, *Ann.*, 11, 25]. Les Rèmes et les Carnutes furent aussi fédérés ; les Arvernes, les Bituriges, les Trévires, les Suessions, libres ou autonomes ; les Auskes jouirent du droit latin ; d'autres privilèges inférieurs furent encore distribués soit aux peuples, soit aux villes ; enfin ce privilège suprême qui les couronnait tous, le droit de cité romaine fut octroyé à des familles et à des individus, avec épargne toutefois [Tacite, *Ann.*, 3, 40]. Ainsi donc fut bouleversée dans ses fondements l'antique société gauloise : les centres d'autorité et d'influence furent changés ou rattachés à des idées d'un autre ordre ; l'institution de la clientèle, source de la puissance des grandes cités, n'exista plus ; le territoire même de ces cités fut souvent morcelé, leurs tribus éparpillées ; plus de barrière entre les confédérations politiques, entre les races, entre les langues diverses ; tout gît confondu pêle-mêle sous le niveau de l'administration romaine.

Auguste appliqua ensuite à la Gaule cette science fiscale portée par les Romains à une si haute perfection, et qui, dans leurs mains, servait de complément à l'épée pour enchaîner les vaincus [Tacite, 4, 64]. Il ordonna un recensement général de la population et des propriétés, base d'une répartition uniforme de l'impôt<sup>3</sup>. Cet impôt dépassa de beaucoup le taux modéré, fixé jadis par César immédiatement après la conquête ; Auguste voulut le mettre en harmonie avec les charges des autres provinces et avec les dépenses de l'empire.

L'organisation militaire du pays appelait aussi son attention. Il établit d'abord sur la rive gauche du Rhin deux camps de quatre légions chacun, destinés à réprimer à la fois les mouvements de la population gauloise et les incursions germaniques

[Tacite, *Ann.*, 4, 5]. Donnant en outre une nouvelle extension au système déjà mis en oeuvre par Agrippa, il recommanda de transplanter en Gaule, le long du fleuve, soit de gré, soit de force, le plus de Germains- qu'il se pourrait. On verra plus tard avec quelle rigueur ses ordres furent exécutés<sup>4</sup>.

Quant à la population indigène, elle fut presque totalement désarmée dans les provinces du centre et du midi<sup>5</sup>. D'après les moeurs de l'ancienne société, tout Gaulois était soldat, tout Gaulois avait ses armes : Auguste restreignit cette capacité à une milice peu nombreuse qui se bornait à la police des villes et des campagnes. Les cités riches et populeuses furent obligées, il est vrai, d'entretenir chacune soit des cohortes d'infanterie, soit une division de cavalerie équipées et exercées à la romaine<sup>6</sup>, mais ces troupes régulières dépendirent uniquement des

1 *Augustobona*, *Augustomona*, Troyes en Champagne.

2 Tours. — *Dunum*, *Dun*, comme nous l'avons déjà dit, ville construite sur une hauteur.

3 Tite-Live, *Epitomé* CXXXIV. — Dion Cassius, LIII, p. 512.

4 Suétone, *Auguste*, *Tibère*.

5 V. plus bas la révolte de Sacrovir et de Florus.

6 Tacite, *passim*. — La division de cavalerie s'appelait *ala*, aile.

généraux et des gouverneurs romains ; les cités n'eurent aucun droit sur elles : elles formèrent des corps auxiliaires toujours prêts à marcher contre les troubles du dedans ou du dehors à la première réquisition des lieutenants de l'empereur. On sent combien aisément le séjour des mêmes camps, l'habitude d'une commune discipline, devaient les rapprocher des Romains, et les rendre enfin

étrangères à leur patrie.

Ces mesures assuraient aux Romains la possession du territoire, il fallait encore celle des esprits : des améliorations successives la préparèrent avec sagesse. Une école fut fondée dans Augustodinum pour l'enseignement de la langue latine, de la législation et des sciences des Romains [Tacite, *Ann.*, 3, 43]. Massalie seconda par son influence forte et salutaire le développement de l'instruction [Strabon, 4]. Tolose, Arélate, Vienne<sup>1</sup>, toutes les villes considérables de la Narbonnaise instituèrent des gymnases où les lettres grecques et latines brillèrent d'un vif éclat, et de ce foyer elles se propagèrent rapidement dans les provinces chevelues. Toute, la jeune noblesse gauloise se précipita avec passion au sein de cette carrière nouvelle, par ambition d'abord et par amour de la nouveauté, puis par sentiment et par plaisir ; les familles opulentes, les villes même firent venir à grands frais, soit de Massalie, soit de Rome, des médecins et des professeurs de philosophie et d'éloquence [Strabon, 4]. Le goût de l'étude dans les classes élevées, celui de l'agriculture<sup>2</sup> dans le peuple, encouragés par le gouvernement, absorbèrent l'activité inquiète du caractère gaulois, et servirent merveilleusement de passage aux institutions de la conquête

Venait enfin la question de l'ordre civil, et de l'ordre religieux, fondement du premier chez les Gaulois : là se trouvait pour le réformateur le grand travail et le grand péril.

Le druidisme, par sa nature même, comme religion sacerdotale, comme doctrine scientifique, régulatrice des lois civiles et morales, comme magistrature divine et humaine, était incompatible



avec toute civilisation étrangère, quelle qu'elle fût. Les révolutions intestines l'avaient dépouillé, il est vrai, de l'autocratie politique, mais il conservait l'empire absolu des mœurs et de la science. Auguste sentait toute l'étendue de sa puissance, et n'osa pas l'attaquer de front ; il se contenta d'interdire aux Gaulois, citoyens romains, l'observance de ce culte, le déclarant contraire aux croyances romaines<sup>3</sup> : interdiction légitime, car l'empereur, dispensateur suprême du droit de cité, pouvait mettre à cette faveur toute condition qui lui semblait juste ; il n'y avait point là violence ni persécution contre la foi transalpine. Il abolit aussi, comme barbare, la célébration complète des sacrifices humains, permettant seulement aux prêtres de faire une légère blessure aux fanatiques qui persisteraient à se dévouer, et de répandre sur l'autel ou le bûcher quelques gouttes de leur sang<sup>4</sup>. Mais en même temps que le système romain respectait en apparence les institutions druidiques, il travaillait en secret à les ruiner. Pour cela il fit alliance avec une doctrine ennemie du druidisme, coexistant près de lui sur le sol gaulois, et partageant avec lui le domaine des consciences gauloises : le lecteur devine que nous voulons parler du polythéisme gallique.

1 *Palladia Tolosa*. Martial, IX, ep. 101. — *Vienna*, VII, ep. 87. — Script. rer. Gallic. *passim*.

2 Strabon, IV, p. 180. — Dion Cassius, XLIV, p. 262.

3 Suétone, *Tib. Cl. Cæs.* c. 25.

4 Mela, III, c. 2. — Strabon, IV.

Autant l'incompatibilité du druidisme avec le système général des croyances romaines était profonde et insurmontable, autant il existait de rapprochements possibles entre ce système et celui du polythéisme gaulois, développement aussi d'une

religion de la nature extérieure. Cette presque complète identité, nous l'avons dit plus haut, n'avait pas médiocrement frappé les Romains, lors de leur arrivée chez les nations du midi et de l'est. César avait témoigné une vive surprise de retrouver sur les rives de la Saône et de l'Allier les symboles religieux de Rome et de la Grèce : Les Gaulois, écrivait-il<sup>1</sup>, reconnaissent les dieux des autres peuples ; et ils ont de ces dieux à peu près les mêmes idées que le reste du monde. Entre de telles croyances l'alliance était aisée. On connaît la parfaite tolérance des Romains à l'égard des cultes étrangers qui ne présentaient à leur politique ni obstacle ni péril ; ou, pour mieux dire, leur soin attentif à rapprocher, à fondre ensemble les religions homogènes, afin d'introduire aussi dans le dogme cette unité universelle, lien et sauvegarde de leur immense empire. Ainsi les Olympes de la Grèce et de l'Asie, assimilés à l'Olympe romain, avaient reçu en quelque sorte le droit de bourgeoisie romaine. Auguste l'octroya à l'Olympe gaulois. Il donna le premier exemple public de la fusion des deux cultes, en dédiant un temple au dieu *Kirk* ou *Circius* [L. II, c. 1], personnification de ce vent terrible qui désolait la côte narbonnaise : il fit construire le temple de *Kirk* et en régla le cérémonial, comme souverain pontife de la religion romaine, avec autant de pompe et de gravité que s'il se fût agi du dieu *Borée* ou du dieu *Éole*<sup>2</sup>. Bien plus, il ne recula point devant l'idée de devenir lui-même un dieu gaulois ; et il permit que sa personne fût invoquée conjointement avec les esprits tutélaires par quelques cités et quelques villes ; leurs noms furent accolés sur les monuments<sup>3</sup>, et Auguste prit place parmi les *génies* de la Gaule, jusqu'à ce que le temps fût venu pour lui de les détrôner tous à son profit.

La haute classe de la société gauloise s'empres-  
d'abjurer le druidisme ; au contraire, la religion  
officielle qui promettait la faveur des conquérants  
sans violenter la conscience, vit se presser à ses  
autels tous les hommes qui avaient de l'ambition,  
ou qui commençaient à goûter les études de la  
Grèce et de l'Italie. De toutes parts s'élevèrent des  
temples où l'identité des deux cultes fut  
publiquement consacrée. On lut réunis sur la  
double inscription du même autel, les deux noms  
romain et gaulois appliqués au même symbole :  
*Mars* et *Camul*<sup>4</sup>, au dieu de la guerre ; *Diane* et  
*Arduinna*<sup>5</sup>, à la déesse de la chasse ; *Belen* et  
*Apollon*<sup>6</sup>, au Dieu de la lumière et de la médecine.  
*Belisana* ou *Minerve*, *Mercure* ou *Teutatès*, furent  
adorés indistinctement. Les dieux même qui  
n'avaient pas leurs correspondants sur l'Olympe  
romain, Rome les adopta à titre de *Dieux indigètes*  
: tels furent parmi beaucoup d'autres la déesse  
*Néhalénia* et *Hésus*, cette espèce de Mars  
sacerdotal<sup>7</sup>, introduit par le druidisme au sein du  
polythéisme. De, ce système dérivait pareillement le  
mélange des représentations diverses de la même  
divinité, et l'accouplement quelquefois bizarre de ses

<sup>1</sup> César, *bell. Gall.*, VI, c. 17. — V. ci-dessus, t. II, chap. 1.

<sup>2</sup> Sénèque, *quæst. natur.*, V, c. 17.

<sup>3</sup> **AUGUSTO. SACRUM. ET. GENIO. CIVITATIS. BIT.**  
**VIV.** Grut. *Inscrip.*, p. 227, n. 4. — Et al.  
passim.

<sup>4</sup> *Marti Camulo*. Grut. p. 56, n. 12. — Al. *inscript.* p. 40, n.  
9. — *Comhal* et *Calma* (gaël.) *fort*,  
*vaillant*. Lluyd et Armstrong. - Dans une autre inscription,  
on lit *Marti Bela tu cadro*. *Cader* (Kirm.)  
signifie *puissant, guerrier*.

<sup>5</sup> *Deana, Arduinne*. V. ci-dessus, t. II, c. 1.

<sup>6</sup> Herodian. Maximin., c. 171. — Jul. Capital. in Maxim. —

Gruter. Inscript. p. 37, n. 5, 6, 7. —

Auson. profess. Burdig. c. 4 et 10.

7 Pline, XXXIV, c. 7. — Inscript. passim.

attributs symboliques<sup>1</sup>. Plusieurs monuments, nous offrent en ce genre de curieux composés où l'imagination fouguese et souvent très subtilement métaphysique des Gaulois contraste à côté de l'élégante et régulière simplicité du génie grec<sup>2</sup>. Les autels collectifs devinrent très communs. Tout le monde connaît les fameux bas-reliefs<sup>3</sup> où Jupiter en costume romain, Hésus en tablier de bûcheron, abattant un arbre, Castor avec son cheval, et le taureau aux trois grues<sup>4</sup>, figurent successivement, et chacun à leur tour recevaient les adorations et l'encens des fidèles.

Mais ce mouvement qui entraînait les hautes classes de la société gauloise hors du druidisme, produisit dans les rangs inférieurs une inévitable réaction en faveur du culte attaqué. Son empire, restreint à la masse populaire, y regagna une force qu'il avait perdue depuis des siècles ; il prit un caractère énergiquement national, en opposition à la conquête et aux nouveautés, qu'apportaient les conquérants ; il fut le dépôt sacré des souvenirs et des institutions proscrites, le foyer où venait se ranimer l'espérance des patriotes et la haine contre l'étranger. Lui-même, en se retremant dans l'énergie du peuple, retrouva plus de fanatisme et de vie ; et il paraîtrait même que, redevenu plus cruel et multipliant dans l'ombre les sacrifices humains, il provoqua jusqu'à un certain point et justifia les persécutions sanglantes dont il fut plus tard l'objet. Il n'avait joué aucun rôle politique durant la guerre de l'indépendance où un seul druide, Divitiac, se signale, non comme prêtre, mais comme notable citoyen et magistrat civil ; et

son caractère distinctif est le goût de la civilisation, l'enthousiasme pour les lumières et l'ordre social de Rome. Les récits qui vont suivre nous montreront des druides, non plus isolés, mais en corps, mais environnés de tout l'attirail religieux, de la terreur des excommunications, de l'autorité des prophéties : ils tenteront de ressusciter la vieille société gauloise ; c'est par eux que se relèvera, au bout de cent ans, le vieux drapeau abattu par César, et que la Gaule croira quelques jours encore à *l'empire et à la liberté*<sup>5</sup>.

Ce vaste plan d'une entière régénération de la Gaule exigeait, pour arriver à une prompte et pleine réussite, que la Bretagne ne fût plus libre. Auguste le comprit : il médita, il prépara même une expédition contre cette île ; mais, au moment de franchir le détroit, il reçut, dit-on, des chefs bretons une ambassade pacifique qui le désarma<sup>6</sup>, ou, ce qui paraîtrait plus vraisemblable, les difficultés de l'entreprise, se présentant de nouveau à son esprit, l'effrayèrent, et il en laissa les périls ou la gloire à ses successeurs.

Il s'occupa alors du travail non moins important [26 à 27] d'aplanir les communications entre la Gaule et l'Italie à travers les Alpes, et engagea, tant par lui que par ses lieutenants, une lutte opiniâtre avec les tribus montagnardes. Toutes celles, gauloises ou liguriennes, qui s'étaient jusque là maintenues indépendantes, furent soumises, et le plus souvent exterminées par des mesures iniques et cruelles, mais nécessaires au grand but que Rome se proposait. Ainsi quarante-quatre mille Salasses, saisis par surprise, et enlevés de leurs villages, furent vendus à l'encan, sous la condition expresse aux acheteurs de les

- 1** Inscript. et monum. ap. P. Montfaucon, et D. Martin. passim.
- 2** Monum. ap. Montfaucon, Caylus, D. Martin. passim.
- 3** Ils furent trouvés en 1711, dans des fouilles faites au-dessous du chœur de Notre-Dame de Paris.
- 4** Un des bas-reliefs représente un taureau avant une grue perchée sur la tête et deux autres sur le milieu du corps et sur la croupe. On lit au-dessous **TARVOS TRIGARANVS**. *Tarw* (cymr.), *Tarv* (gaël.), *Taro* (armor.), *taureau* ; *tri*, *trois* ; *garan* (cym. gaël.), *grue*.
- 5** *Imperium, libertas Galliarum*. V. ci-dessous la révolte de Civilis.
- 6** Hor., l. I. od. 35. — Strabon, IV.

emmener dans des contrées éloignées, et de ne pouvoir leur rendre la liberté qu'au bout de vingt ans<sup>1</sup>. Une colonie fut établie sur leurs terres, pour contenir dans le devoir les restes dispersés de ce peuple : trois mille hommes des cohortes prétoriennes (c'était la garde de l'empereur) y furent transplantés, et formèrent la ville d'*Augusta-Prætoria* [Aoste] ; une seconde colonie occupa la capitale des Ligures Taurins, et lui donna le même nom d'*Augusta* [Turin] ; une troisième *Augusta*<sup>2</sup> fut fondée aussi chez les Vagiens. Un petit roi nommé Cotte ou Cottius, maître des plus hautes vallées des Alpes occidentales, après avoir échappé quelque temps, par sa position, aux attaques des Romains, sollicita leur amitié, et, pour aller au-devant de leur vœux, fit construire par ses sujets une large route qui traversait ses montagnes : c'était un acte formel et irrévocable de soumission<sup>3</sup>. La route du roi Cottius, aujourd'hui celle du Mont-Cenis, devint bientôt la plus fréquentée des routes alpines, et cette partie de la chaîne prit et garda le nom d'Alpes cottiennes<sup>4</sup>.

Auguste rendit la Narbonnaise au peuple et au sénat, après l'avoir administrée cinq ans [Dion Cass., 54], mais il conserva à perpétuité la Gaule chevelue. Ses réformes avaient excité dans cette dernière province des troubles sérieux ; le mélange de nations autrefois rivales ou ennemies et la conduite partielle du vainqueur, occasionnaient sur tous les points des dissensions domestiques [*ibid.*] ; de plus le dénombrement ne marchait qu'avec une excessive lenteur au milieu des soulèvements et des obstacles de toute sorte<sup>5</sup>, et la pesanteur du nouvel impôt était l'objet de plaintes universelles. Auguste essaya de calmer cette agitation par sa présence ; il fit un second voyage en Gaule, neuf 16. ans après l'assemblée de Narbonne. Il y reçut les dénonciations les plus graves contre Licinius, son procureur. Ce Licinius était Gaulois de naissance. Prisonnier des Romains pendant la guerre de l'indépendance, il avait été esclave, puis affranchi de Jules César : Auguste le chargea de l'intendance de la Gaule, parce qu'il connaissait bien le pays, et qu'il était habile dans la science fiscale. Sa conduite, à l'égard de ses compatriotes, fut pleine d'arrogance et d'inhumanité. Entouré d'une petite cour à Lugdunum, il opprimait insolemment le pays ; il *régnait*, pour employer l'expression d'un écrivain romain<sup>6</sup>. Ses extorsions s'élevèrent à un point d'audace presque incroyable, et il suffira d'en faire connaître un seul trait. Comme les tribus se levaient et se payaient par mois, il imagina une nouvelle division du temps ; et, profitant du changement de nom que la flatterie avait fait subir aux deux mois de juillet et d'août, consacrés à Jules César et à Auguste, il fit son année de quatorze mois, afin d'en tirer quatorze contributions au lieu de douze. *Décembre*, disait-il, *est bien, comme son nom l'indique, le dixième mois*, et il en ajoutait, en l'honneur de l'empereur,

deux autres, qu'il appelait onzième et douzième [Dion Cass., 54].

Lorsque les crimes de Licinius furent dénoncés à Auguste, il ne sut que répondre : il condamnait en partie, et en partie excusait son intendant, feignait d'ignorer certains faits, et de ne pas ajouter foi aux autres ; honteux qu'il était d'un tel ministre, mais n'osant pas avouer hautement ses infamies. Tout annonçait à Licinius une chute et un châtiment prochain, lorsqu'il eut recours à un puissant moyen de justification. Il conduisit le Prince dans le lieu secret où étaient

Strabon, IV, p. 205. — Dion Cassius, LIV, p. 538. — Pline, III, c. 21.

*Augusta Vagiennorum*. Les Vagiens, peuple du diocèse d'Embrun.

Ammien Marcellin, XV, c. 10.

*Alpes Cottiae, Cottianæ*. Ç ôĩŷ Êĩôôßĩö ãÐ. Strabon, IV, p. 204.

Tite-Live, *epit.* CXXXVII. — Dion Cassius, LIV, p. 533. *(Lugduni) multos annos Licinius regnavit*. Senec. Lud. p. 918.

renfermés les fruits de ses rapines : Seigneur, lui dit-il, voilà ce que j'ai amassé pour toi et pour le peuple romain, de peur que les Gaulois, possesseurs de tant d'or, ne s'en servissent contre vous ; je l'ai conservé pour toi, et je te le remets

[*ibid.*]. Auguste prit le trésor, et Licinius fut sauvé. Cette impunité accrut l'irritation à tel point, qu'un des plus notables citoyens de la Gaule forma le projet de tuer l'empereur ; il devait ; au retour de ce dernier en Italie, l'accoster dans quelque endroit périlleux des Alpes, comme pour lui faire une demande, se jeter sur lui, et le pousser dans un précipice ; il confessa depuis que la physionomie



calme et sereine du Romain l'avait arrêté au moment même de l'exécution, et lui en avait enlevé le courage [Suétone, *Auguste*, 79].

Chargé de continuer le dénombrement, Drusus, beau-fils de l'empereur, jeune homme rempli de courage et de vertus brillantes, conduisit avec sagesse et douceur cette difficile opération ; il sut mériter l'affection de tous, et il en profita pour ramener vers son père les sentiments de la Province. Afin d'imprimer à cette sorte de réconciliation<sup>1</sup> un caractère solennel, ineffaçable, sacré, il imagina de la faire concourir avec l'établissement du culte de Rome et d'Auguste, comme divinités tutélaires de la Gaule. L'assemblée générale des États convoquée dans Lugdunum vota à l'unanimité un autel et un sacerdoce aux nouveaux dieux [Strabon, 4]. Un temple magnifique leur fut construit à la pointe de la presqu'île, au confluent de la Saône et du Rhône ; et le nom des soixante principales cités chevelues fut gravé sur l'autel ; ces cités furent en outre représentées à l'entour par soixante statues, au-dessus desquelles s'élevait la statue colossale de la Gaule [*ibid.*]. L'Éduen C. Julius Vercundaridubius, pontife du nouveau sacerdoce des *flamines augustales*, célébra l'inauguration de ce temple<sup>2</sup>, au milieu d'un immense concours de peuple, et une fête annuelle y fut instituée à perpétuité<sup>3</sup>. Par une flatterie de plus, la Narbonnaise joignit au culte de l'empereur celui de sa femme Livia-Julia-Augusta<sup>4</sup>. Il n'y eut guère de ville qui ne se signalât par son zèle religieux en l'honneur de Rome et des Augustes<sup>5</sup>. Dans les temples publics, dans les oratoires particuliers, dans les bois sacrés<sup>6</sup>, l'encens fuma, le sang des victimes et le vin coulèrent au nom du despote qui imposait les lois politiques<sup>7</sup> ; la conscience des peuples fut mise

sous le joug comme leur liberté, et le regret de l'indépendance perdue ne fut plus seulement révolte, il fut impiété et sacrilège.

La Gaule étant pacifiée, Drusus s'occupa de la Germanie ; il disposa des postes retranchés le long de la Meuse, et fit construire sur la rive gauche du Rhin quarante petits forts ou châteaux [Florus, 3, 12], pour la défense de la frontière ; puis il passa le fleuve, et combattit brillamment en plusieurs rencontres. Les Gaulois se distinguèrent sous sa conduite, principalement les cohortes nerviennes avec leurs tribuns Anect et Senect, qui se faisaient appeler, afin de latiniser leurs noms, Anectius et Senectius<sup>8</sup>. Drusus poussa ses victoires jusqu'à l'Elbe. Là, il touchait à la Chersonèse, antique domaine des Kimris. De faibles restes de ce

<sup>1</sup> Dion Cassius, XLIV, p. 543. — Tite-Live, *epit.* CXXXVII.

<sup>2</sup> Tite-Live, *epit.* CXXXVII. — Suétone, *Tib. Claud.*, 2. — **SACERDOTS. ROM. ET AUG. AD. ARAM. AD. CONFLUENTES**, Grut., p. 13, n. 15, et al. plur. ins. passim.

<sup>3</sup> Dion Cassius, XLIV, p. 543. — Suétone, in *Claude* et. C. *Caligula*. — Juvénal, *sat.* I, v. 44.

<sup>4</sup> *Inscript.* ap. D. Bouq. t. I, p. 137. — Cf. *Hist. gén. du Languedoc*, t. I, p. 108.

<sup>5</sup> *Inscript.* passim. ap. D. Bouq. et D. Vaissette.

<sup>6</sup> *Lucus Augusti*, *Luc* en Dauphiné, à une lieue de *Die*, *Dea Augusta*.

<sup>7</sup> *Inscript.* de l'autel de Narbonne. *Hist. gén. du Languedoc*, t. II, p. 1.

<sup>8</sup> Tite-Live, *epit.* CXXXIX.

peuple s'y conservaient encore ; il était peu nombreux, dit un historien<sup>1</sup>, mais on pouvait reconnaître, aux débris de ses anciens campements, quel vaste territoire et quelle puissance il avait

jadis possédés. Effrayés de l'approche des Romains, les Kimris envoyèrent une ambassade à l'empereur pour lui demander son amitié, et leurs députés portèrent à Rome en présent une de ces chaudières consacrées à leurs sanguinaires superstitions [Strabon, 7]. Le choix de l'offrande peut paraître bizarre, mais les Kimris savaient probablement qu'ils l'adressaient à un Dieu. Cette poignée d'hommes formait alors les seuls représentants libres de leur race au nord du Rhin ; tous les autres peuples kimriques et la plupart des Kimro-Galls avaient été exterminés ou domptés successivement par les nations germanes ; le pays des Boïes hercyniens venait d'être tout récemment conquis par les Marcomans, et les Boïes réduits en servitude ou expulsés<sup>2</sup>. A partir de cette époque, la langue et les mœurs teutoniques ou slaves règnent seules dans tous les lieux qu'avait occupés la race Gauloise au nord du Rhin.

Drusus étant mort, cette même année, d'une chute de cheval, Tibère, son frère et son successeur, continua la guerre en Germanie avec non moins de bonheur. Vainqueur des Suèves et des Sicambres, il força quarante mille de leurs captifs à s'établir sur la rive gauche du Rhin<sup>3</sup>. On vit alors plusieurs de ces tribus suèves qui, après avoir suivi jadis Arioviste en Gaule, en avaient été expulsées par César, y rentrer de nouveau contre leur gré. tels furent les Némètes et les Vangions<sup>4</sup>. C'est encore à l'époque qui nous occupe qu'on doit placer l'établissement d'une peuplade germanique qui joua bientôt un grand rôle. Chassée du territoire de sa nation, par suite d'une violente guerre domestique [Tacite, *l. c.*], une tribu des Cattes arriva vers le cours inférieur du Rhin, et s'empara de l'île appelée par les *Gaulois Batavie* [t. II, c. 1] ; comprise entre les deux branches de ce fleuve.

Loin d'inquiéter les *Bataves*, c'est le nom que reçurent et adoptèrent les nouveau venus, les Romains s'empressèrent de faire alliance et amitié étroite avec eux, né leur demandant de tribut que celui de leurs armes et de leur courage [Tacite, *ub. supr.*]. L'intrusion de ce peuple eut, comme on le verra plus tard, une grande influence sur les destinées ultérieures du pays.

Quintilius Varus, qui remplaça Tibère en Germanie, s'étant laissé surprendre près du Weser par Arminn<sup>5</sup> ou Arminius, le héros de la liberté teutonique, trois légions romaines périrent tout entières avec leur commandant. Cette nouvelle accabla l'empereur ; il crut voir les Germains aux portes de Rome ; il crut voir la Gaule soulevée, précédant l'invasion des Barbares au-delà des Alpes. Dans sa frayeur, il ordonna de chasser de la ville, et probablement de toute l'Italie, les Gaulois et les Germains qui s'y trouvaient, soit pour leurs affaires de négoce et de plaisir, soit en qualité de soldats dans la garde prétorienne [Dion Cassius] : les militaires furent relégués dans les îles voisines ; les simples voyageurs expulsés. Cependant les Gaulois ne se soulevèrent point. Tibère, qui s'y rendit en toute hâte, passa trois années à mettre le pays en état de défense, et pénétra enfin en Germanie, oit il fit une incursion assez heureuse, mais sans éclat. A son neveu Germanicus, fils de Drusus, était réservé l'honneur de venger le désastre de Rome.

<sup>1</sup> Tacite, *Germanie*, c. 37.

<sup>2</sup> Tacite, *Germanie*, c. 28. — Velleius Paterculus, XI, c. 108. — *Boïo-hæmum*, *Boioheim* signifie en langue germanique *demeure des Boïes*.

<sup>3</sup> Suétone, *Tibère*, 9. — *Auguste*, c. 21.

<sup>4</sup> Tacite, *Germanie*, c. 28. — Pline, IV, c. 17. — Ptolémée, II, c. 9. — Lucain, I, v. 431.

5 *Ar, er, ehr*, honneur, *minn, mann*, homme.

Sur ces entrefaites, Auguste mourut léguant l'empire à Tibère. Déjà pillées sous le gouvernement précédent, les Gaules se virent livrées à des excès intolérables sous l'administration dure et insouciant de nouveau Prince. Les impôts croissant, il fallut que les particuliers et les villes empruntassent à gros intérêts ; de là les dettes accumulées, les expropriations, et une misère sans terme.

Deux hommes essayèrent de tirer leur pays de ce déplorable état ; tous deux appartenaient en même temps à la vieille noblesse gauloise, et à cette autre noblesse de date récente que formaient les familles décorées du droit de cité romaine, et honorées autrefois du patronage de Jules César — c'étaient le Trévire Julius Florus et l'Éduen Julius Sacrovir. Tous deux, Sacrovir surtout, exerçaient sur la haute classe des Gaules une grande autorité. Les talents politiques du noble Éduen n'étaient pas moins estimés que sa bravoure ; il connaissait bien les Romains, et savait se montrer, tantôt souple et rusé, tantôt ferme et opiniâtre, suivant le temps. Quant à Florus, il avait la réputation d'un guerrier intrépide, possédait une clientèle nombreuse, et n'était pas sans influence sur les Belges, organisés à la romaine, et introduits comme auxiliaires dans les camps romains. Il se chargea de préparer une insurrection en Belgique, tandis que Sacrovir solliciterait les peuples du centre et de l'ouest. Sans perdre un moment ils se mirent à sonder de tous côtés les chefs et la multitude, tenant des conciliabules secrets, parcourant les assemblées publiques et particulières, et partout se répandant en plaintes amères *sur l'éternité des impôts, sur les usures, sur l'arrogance et la cruauté des*

commandants. Ils représentaient le mécontentement de l'Italie, opprimée par un mauvais empereur ; les désordres survenus dans les légions de l'orient. — *Voilà le temps ou jamais de recouvrer notre liberté*, s'écriaient-ils ; *autant nous avons de ressources pour la guerre, autant l'Italie est épuisée ; la population romaine a perdu toute vigueur ; ce sont les étrangers qui font la force de ses armées* [Tacite, *Ann.*, 3, 40].

Les deux Gaulois réussirent au-delà de leurs espérances, et il n'y eut presque pas de cités où ces semences de révolte ne portassent fruit [Tacite, *Ann.*, 3, 41]. Une grande conjuration commença donc à s'organiser sous la direction de Sacrovir, qui la conduisit lentement, avec prudence, recommandant de ne rien brusquer, d'attendre que toutes les cités conjurées fussent en mesure, et que lui-même donnât le signal. Ces sages, projets furent déjoués par l'impatience de deux peuples, les Andes ou Andégaves et les Turons, qui prirent inopinément les armes [Tacite, *Ann.*, 3, 14]. Les troupes romaines se mirent aussitôt en marche : le lieutenant Acilius Aviola, avec la cohorte en garnison à Lugdunum, entra sur le territoire andégave, et un corps de légionnaires des bords du Rhin alla combattre les Turons. L'éveil était donné, et c'en était fait de la conjuration, si les autres cités eussent entrepris de soutenir celles-ci, mais, loin de là, elles parurent les condamner et s'élever contre elles. De toutes parts arrivèrent aux généraux romains des protestations d'attachement, des accusations contre les insurgés ; c'était à qui signalerait son zèle ; on offrit même des secours *pour châtier l'ingratitude des rebelles, pour étouffer cette criminelle tentative contre l'empereur et le peuple romain*. Les chefs des conjurés se rendirent presque tous auprès d'Aviola ; Sacrovir amena de plus au lieutenant un corps de

volontaires éduens dont il était sûr. Dans les différentes batailles qui furent livrées, Sacrovir combattait toujours au premier rang, sans casque et la tête découverte, ce qu'il faisait, disait-il, **pour montrer sa valeur** [Tacite, *l. c.*]. Mais les Romains soupçonnèrent bientôt, d'après le rapport de quelques prisonniers, que le chef éduen avait encore un autre motif, celui de se faire reconnaître des insurgés qui l'épargnaient et ne dirigeaient point leurs traits de son tâté. Le cas était grave ; Aviola en écrivit à Tibère, qui négligea l'avis [*ibid.*] ; et, après la soumission des Andégaves et des Turons, Sacrovir rentra paisiblement dans ses foyers.

Pendant ce temps, Florus poursuivait ses projets en Belgique ; mais avec péril, car il lui fallait conspirer sous les yeux, et presque sous les épées de deux camps ennemis. Les Romains avaient levé dans la capitale des Trévires un corps de cavalerie, qu'ils disciplinaient suivant leur tactique. Florus fit tout ce qu'il put pour le gagner ; il l'excitait à commencer la guerre par le massacre des trafiquants romains établis dans la ville. Une partie de ces cavaliers se laissa entraîner, mais la plupart résistèrent. Après cette tentative malheureuse, le chef trévire réunit ses clients et ses débiteurs, et chercha à gagner avec eux la forêt des Ardennes [Tacite, *Ann.*, 3, 42], afin de s'y retrancher et d'y former un foyer d'insurrection ; mais les légions du Haut et du Bas Rhin, arrivant par des chemins opposés, lui fermèrent passage. En même temps Julius Indus, compatriote et ennemi personnel de Florus, par-là même plus ardent à servir les Romains, se mit à la tête de la cavalerie fidèle, chargea cette multitude d'insurgés en désordre, et la dispersa facilement [*ibid.*]. Florus, caché dans le fond des bois, trompa quelque temps les recherches

du vainqueur ; voyant enfin toutes les issues, autour de sa retraite, occupées par des soldats ; il se tua de sa propre main. L'insurrection du nord finit avec lui.

Dans les cités du centre, le mouvement fut plus grave, par la double raison de la puissance de ces peuples et de l'éloignement des légions. Les cohortes éduennes disciplinées, troupe auxiliaire de réserve, et seule force armée que les Romains tolérassent dans le pays, se déclarèrent pour Sacrovir. S'étant emparées d'Augustodunum (l'ancienne Bibracte), elles y proclamèrent l'affranchissement de la Gaule. Il y avait, comme on sait, dans cette ville une école célèbre, où la jeune noblesse gauloise venait étudier la langue et les sciences des Romains [Tacite, *Ann.*, 3, 43] ; il s'y trouvait aussi un gymnase pour les *crupellaires*, esclaves publics affectés au métier de gladiateurs, et qui combattaient revêtus d'une armure en fer d'une seule pièce. Cette armure, en leur enlevant le libre usage de leurs membres, les rendait impénétrables aux coups de leurs adversaires, mais incapables d'en porter eux-mêmes<sup>1</sup>.

Le premier acte de Sacrovir fut d'enrôler la jeune noblesse des écoles ; il n'y gagnait pas seulement des soldats, mais des otages qui lui répondaient de presque toutes les grandes familles de la Gaule ; il s'empara aussi des *crupellaires*. Les conjurés avaient fabriqué des armes en cachette [Tacite, *Ann.*, 3, 41], Sacrovir les distribua aux jeunes étudiants et aux habitants d'Augustodunum. Une foule de paysans et de peuple des villes éduennes accourut autour de lui ; et il compta bientôt sous ses drapeaux jusqu'à quarante mille hommes ; mais huit mille seulement portaient l'armure complète du légionnaire romain ; le reste n'avait que des



épieux, des coutelas et d'autres instruments de chasse. Ce noyau se grossissait encore chaque jour de volontaires des cités voisines, qui, sans autorisation publique, mais par une connivence tacite de leurs magistrats, accouraient servir les insurgés. Les Séquanes seuls se déclarèrent ouvertement et s'organisèrent à l'exemple des Édues [*ibid.*] ; les autres cités hésitaient ; bien que sincèrement dévouées à la cause de l'indépendance, elles voulaient pourtant

**1** Tacite, *Annales*, III, c. 43. — La dénomination de *crupellaire*, paraît avoir exprimé la gêne imposée aux combattants par cette bizarre armure. *Crup*, en langue gallique, signifie *resserrer* et aussi *rendre impotent* ; *crupach* et *crieplach*, *perclus*, *manchot* ; *cripple*, en langue anglaise actuelle.

attendre, examiner comment la lutte s'engagerait, et laisser des nations plus puissantes qu'elles porter et recevoir les premiers coups.

Cependant deux légions et un corps d'auxiliaires germains ou beiges, partis des bords du Rhin, entrèrent sur le territoire Séquanais. Silius, qui les commandait, dispersa dans un premier combat les troupes insurgées, fit dévaster tous les villages sur sa route, et marcha à grandes journées vers Augustodunum pour attaquer les forces de Sacrovir [Tacite, *Ann.*, 3, 45]. Dans l'impatience de piller ce pays le plus riche de toute la Gaule, tous, chefs et soldats, montraient une ardeur inaccoutumée, ils murmuraient contre les haltes, ils s'indignaient des retards de la nuit : Voir l'ennemi et en être vu, s'écriaient-ils, voilà tout ce qu'il nous faut pour vaincre [*ibid.*]. A douze milles d'Augustodunum ils découvrirent l'armée gauloise rangée dans une plaine ; les crupellaires, avec leur vêtement de fer,

garnissaient le front de bataille ; les cohortes et les volontaires armés de toutes pièces formaient les ailes ; la multitude était placée derrière. Monté sur un cheval superbe et entouré des chefs insurgés, Sacrovir parcourait les premiers rangs, aiguillonnant par ses discours le courage des Gaulois. Il leur rappela les vieux exploits de la Gaule, et les revers dont elle avait jadis affligé Rome [*ibid.*]. **Songez, leur disait-il, combien la liberté sera glorieuse après la victoire ; combien la servitude serait plus accablante après une nouvelle défaite.** Son discours ne fut ni long, ni d'un grand effet, car les légions s'avançaient en bataille, et la multitude insurgée, sans discipline ni habitude de la guerre, ne voyait et n'entendait déjà plus rien [Tacite, *Ann.*, 3, 46].

De son côté Silius ne cessait de crier aux siens qu'il serait honteux pour les vainqueurs de la Germanie de regarder les Gaulois comme un ennemi ; une cohorte avait suffi contre les Turons, une division de cavalerie contre les Trévires rebelles ; quelques bataillons avaient mis en fuite les Séquanes ; les Édues, riches et voluptueux, seraient encore moins redoutables [*ibid.*]. Romains, ajouta-t-il, **vous avez vaincu d'avance, poursuivez des fuyards !** Des acclamations universelles accueillirent ces paroles, et Silius donna le signal du combat.

La cavalerie romaine enveloppa les flancs de l'armée gauloise, tandis que les légions l'attaquaient par le front. Les ailes firent peu de résistance et plièrent ; à cette vue, le centre rempli par ces paysans ; presque sans armes, se débanda, entraînant avec lui les cohortes qui tenaient encore. Les crupellaires, dont l'armure ne laissait prise ni au javelot ni à l'épée, arrêtaient plus longtemps les

légions. Pour en venir à bout, les soldats romains, s'armant de haches et de cognées, comme s'ils avaient à rompre une muraille, fendaient à la fois le corps et la cuirasse ; d'autres avec des leviers et des fourches culbutaient ces pesantes masses qui, une fois renversées, faisaient de vains efforts pour se relever. Sacrovir, entraîné dans la fuite des siens, arriva à Augustodunum, où il espérait encore se défendre ; mais trouvant le peuple et les magistrats découragés, craignant même qu'ils ne le livrassent au vainqueur [Tacite, *l. c.*], il se réfugia avec ses plus chers amis dans sa maison de campagne, voisine de la ville. Ils y mirent le feu ; quand la flamme commença à les gagner, Sacrovir se poignarda, et ses compagnons s'entretuèrent. Tel fut le bûcher qui consuma ces nobles et malheureux défenseurs de la liberté gauloise<sup>1</sup>.

Il ne paraît pas que de grandes vengeances aient suivi la réduction des Édues ; Tibère, ombrageux et détesté, se souciait peu de prolonger des troubles qui réjouissaient les ennemis de sa tyrannie, et trouvaient presque des complices à

<sup>1</sup> Tacite, *Annales*, III, c. 46. — Velleius Paterculus, II, c. 129.

Rome, au sein même du sénat [Tacite, *Ann.*, 3, 47]. D'ailleurs de nouvelles incursions des Germains, plus vives et plus redoutables que toutes celles qui avaient eu lieu depuis Auguste vinrent absorber à propos l'attention des vainqueurs et des vaincus. Pour défendre la ligne du Rhin de concert avec les légions, les cités gauloises se dégarnirent de leurs milices ; la vie des camps établit des rapprochements favorables à une réconciliation mutuelle ; et comme l'empereur n'envoyait point de renforts à ses armées<sup>1</sup>, les préfets romains

militaires et civils se virent dans la nécessité de ménager beaucoup la population transalpine afin d'obtenir de gré les subventions en hommes et en argent que la force ne pouvait plus imposer.

A Tibère succéda Caius César, surnommé *Caligula*. Sous prétexte de porter la guerre au-delà du Rhin, cet indigne fils de Germanicus vint promener de ce côté des Alpes sa folie cruelle. Il resta peu de temps dans le voisinage de l'ennemi qu'il ne vit même pas ; et après une longue suite d'extravagances et de lâchetés, il se retira à Lugdunum, satisfait de sa campagne, et la jugeant digne des honneurs du triomphe. Mais ses prisonniers germains étaient en très petit nombre. Pour remédier à ce désagrément, il fit choisir en Gaule dans toutes les classes de la population, même parmi la plus haute noblesse, les hommes les plus grands, et, comme il disait, de taille triomphale [Suétone, *Caligula*, 47] ; il les habilla à la manière germaine, leur donna des noms germains, les força d'apprendre la langue teutonique, de faire croître et rougir leurs cheveux [*ibid.*] (usage anciennement gaulois, mais tombé en désuétude depuis la conquête) ; puis il les envoya à Rome, comme de véritables Germains, attendre dans les cachots son retour et la solennité de son ovation.

La richesse des Gaulois, disent les historiens, avait enflammé la cupidité de Caius ; c'était surtout pour les piller qu'il avait passé les Alpes [Dion Cassius, 60]. Il soumit les peuples et les particuliers à des taxes exorbitantes sous le nom de dons volontaires, et ceux qui murmuraient de ses violences, il confisquait leurs biens qu'il vendait ensuite lui-même à l'enchère, beaucoup au-delà de leur valeur. Provinciaux, fédérés, citoyens romains, nul n'était épargné ; il suscitait des délateurs, il imaginait des

conspirations pour avoir un prétexte de tuer et de dépouiller. Un jour qu'il jouait aux dés, la chance lui étant contraire, il se leva de table, et se fit apporter les registres des taxes de la province. il désigna quelques-uns des plus imposés à la mort, et revenant vers ses compagnons :

Vous autres, leur dit-il, vous jouez pour quelques misérables drachmes ; moi, d'un seul coup, je viens d'en gagner cent cinquante millions [*ibid.*].

Une conspiration, réelle du moins, mais étrangère à la Gaule, suggéra à ce furieux l'idée d'un genre d'extorsion bizarre et jusqu'alors inouï. Quelques nobles romains avaient résolu sa mort ; ses sœurs même, Agrippine et Julie, trempèrent dans le complot. Caius bannit celles-ci, et fit vendre à Lugdunum où il se trouvait, en place publique, leurs meubles, leurs bijoux, leurs esclaves, et jusqu'à leurs affranchis : la vente produisit beaucoup. Encouragé par ce succès, il étendit la spéculation, faisant venir d'Italie le vieux mobilier de ses palais et de ses villas [*ibid.*]. Je veux meubler les gaulois, disait-il ; c'est une marque d'amitié que je dois aux braves alliés du peuple romain. Quelquefois aussi on l'entendait se plaindre, et déplorer sa pauvreté qui le forçait à se défaire d'objets si précieux. Lui-même présidait à, ce trafic, exposant longuement et avec emphase les qualités de chaque article. Appel aux acheteurs, persuasion, artifices de

**1** Suétone, *in Tibère*, 41. — Tacite, *Annales*, IV, c. 72 et 73. — S. Aurelius Victor, *epit.* c. 2.

marchand et d'huissier, il ne négligeait rien [Suétone, *l. c.*], échauffant les enchères, excitant et taxant d'avarice ceux qui ne mettaient pas à prix.

C'était surtout dans les origines historiques qu'il déployait avec satisfaction la pompe de son éloquence ; il ne respectait ni les noms de sa famille, ni des souvenirs qu'il était impolitique de ridiculiser et de flétrir chez des peuples à peine soumis ; à la vue même de l'autel d'Auguste, il détaillait la défroque du Dieu. Ceci, disait-il, appartenait à Germanicus mon père ; voici qui me vient d'Agrippa ; ce vase est égyptien, il servait à Antoine ; Auguste le conquit à la bataille d'Actium ; et en conséquence de ces avantages, il portait les lots à des prix excessifs [Dion Cass., 59]. Tous les hommes riches des provinces narbonnaise et chevelues accouraient par peur à Lugdunum afin de contribuer à ces achats forcés ; et Caius amassa des sommes prodigieuses. Il n'en devint pas plus riche. Il dissipait le lendemain avec profusion ce qu'il avait amassé la veille par toutes sortes de voies tyranniques ; il fit célébrer à Lugdunum, où il resta longtemps, divers jeux dont la dépense dut être énorme<sup>1</sup>.

C'est à ces jeux qu'il établit le concours d'éloquence grecque et latine dont les lois sont restées si célèbres par leur bizarrerie. Les concurrents vaincus devaient payer les frais du prix et coin, poser en vers ou en prose l'éloge des vainqueurs. L'auteur d'une pièce jugée mauvaise était obligé de l'effacer avec l'éponge ou même avec sa langue, s'il n'aimait mieux être frappé de la fêrule ou plongé dans le Rhône [Suétone, *Caligula*, 20]. Cette scène burlesque se passait devant l'autel d'Auguste au confluent des deux fleuves. Tant de folies n'inspiraient pas aux Gaulois petits et grands moins de pitié que de peur. Un jour que Caligula, assis sur un haut tribunal et déguisé en Jupiter, rendait des oracles au milieu de la place [Dion Cass. 59], un homme du peuple, fendant la foule,

s'approcha, et, les yeux fixés sur l'empereur, restait immobile et comme ébahi. Cet étonnement flatta Caius, qui l'attribua sans doute à l'effet de sa majesté plus qu'humaine, et appelant le Gaulois au pied de son trône, il lui demanda avec complaisance *ce qu'il lui paraissait*. — *Tu me parais*, répondit celui-ci, *une grande extravagance* [ibid.]. Ce sont les propres mots de cet homme, dit l'historien qui nous a transmis l'anecdote. Comme le courageux Gantois était cordonnier [ibid.], la liberté de son propos resta impunie : Jupiter ne voulut pas faire tomber si bas sa vengeance.

Claude, qui succéda à cet insensé, était son oncle, frère de Germanicus et fils de Drusus. Né à Lugdunum, le jour même de l'inauguration de l'autel d'Auguste<sup>2</sup>, il donna, par affection, une attention sérieuse aux affaires de la Gaule, et entreprit d'achever l'oeuvre commencée par le second César : il fit pour cet objet un voyage dans les trois provinces chevelues, examinant tout par ses propres yeux, réglant tout par lui-même. Claude se crut assez fort pour attaquer ouvertement le druidisme : il abolit ce culte comme monstrueux et sanguinaire, frappa de proscription ses prêtres et en fit périr un grand nombre. Les détails de cette persécution sont restés ensevelis dans l'oubli ; nous savons seulement qu'elle fut applaudie, au nom de l'humanité, par les contemporains de Claude, et que l'histoire a répété ces applaudissements, à travers les siècles<sup>3</sup>. L'humanité pourtant n'eut que trop à rougir des moyens employés pour son triomphe. Des lois barbares défendirent sous peine de mort tous les signes qui appartenaient à cette croyance, et un chevalier romain du pays des Voconces, amené à Rome par un procès, fut livré aux bourreaux, parce qu'on découvrit sur lui ce talisman

<sup>1</sup> Suétone, *Caligula*, 20. — Dion Cassius, LIX, p. 656.

<sup>2</sup> Suétone, *Tib. Claud.*, n. 2.

<sup>3</sup> Pline, XXX, c. 1. — Suétone, *Claude*, c. 25. — Aurelius Victor, *Cæs.*, c. 4.

druidique appelé *œuf de serpent*, qui faisait gagner les causes litigieuses et ouvrait un libre accès à la cour des princes<sup>1</sup>. Mais un ordre sacerdotal ne peut être anéanti par une seule persécution quelque sanglante qu'elle soit ; un grand nombre de druides échappèrent cachés dans les retraites des montagnes, et des forêts, ou protégés par l'affection du peuple ; beaucoup passèrent en Bretagne. C'est dans cette île que le druidisme et les institutions gauloises devaient être frappées au coeur : Auguste et Claude l'avaient senti. Le premier projeta, mais n'osa pas exécuter une descente au-delà du détroit ; l'entreprise était trop chanceuse par elle-même, trop périlleuse d'ailleurs pour un prince dont l'empire sur son pays n'était pas encore bien affermi. Claude put l'oser et réussit : nous nous occuperons tout à l'heure de cette curieuse et importante expédition.

Comme Auguste avait entremêlé les grâces et les concessions aux mesures rigoureuses de sa réforme, Claude voulut faire succéder en dédommagement à une persécution cruelle, la plus haute faveur que Rome pût accorder à ses sujets : il voulut octroyer aux provinces chevelues le droit d'entrer dans le sénat et de posséder toutes les charges publiques. Le projet de l'empereur, qu'appuyaient les réclamations pressantes de toutes les cités transalpines, trouva de l'opposition dans l'ancienne aristocratie romaine, parmi les sénateurs, et au sein même du conseil du Prince. De violentes clameurs s'élevèrent contre cette innovation, qu'on prétendit dangereuse et



impolitique. L'Italie, disaient les opposants, n'est pas épuisée au point de ne pouvoir fournir assez de sujets au sénat de sa capitale ; Rome y suffisait bien jadis avec les seuls citoyens nés dans ses murs, avec les seuls peuples de son sang ; et l'on n'a point à se repentir de son ancienne administration : il n'est bruit que des prodiges de gloire et de vertu qui ont signalé ses mœurs antiques. N'est-ce point assez que les Vénètes et les Insubres aient envahi le sénat, sans y introduire encore un ramas d'étrangers, comme dans une ville captive ? Quelle prérogative auront donc désormais le peu de patriciens qui restent et les sénateurs pauvres du Latium ? ces nouveaux venus avec leurs richesses engloutiront toutes les places, eux dont l'aïeul ou le bisaïeul a été le général de nations ennemies, a taillé en pièces des armées romaines, a tenu le divin Jules assiégé autour d'Alésia ; que serait-ce si l'on rappelait le souvenir de leurs anciennes barbaries, l'incendie du Capitole, de l'autel de Rome, « et le renversement de ses murailles ? Il faut sans doute les laisser jouir du titre de citoyens ; mais que les décorations sénatoriales, que les honneurs de la magistrature ne soient point ainsi prostitués ! [Tacite, *Annal.*, XI, 23]

Claude écouta ces objections, les pesa et n'en persista pas moins dans son projet. Il prononça dans le sénat, à cette occasion, un discours fameux dont le temps malheureusement ne nous a conservé qu'un fragment quelquefois assez obscur<sup>2</sup>. Les idées cependant nous en sont connues, et les voici telles que les a analysées et reproduites le plus illustre des historiens romains. Clausus, le premier de mes ancêtres, était Sabin d'origine, et le même jour il fut admis et parmi les citoyens, et parmi les patriciens de Rome. Cet exemple domestique me dit qu'il faut m'attacher au même plan, et

transporter dans le sénat ce que chaque pays aura produit de plus illustre : car je n'ignore point qu'Albe lui a donné les Jules, Camérium les Coruncanius, Tuscullum les Porcius ; et sans fouiller dans ces antiquités, que l'Étrurie et la Lucanie, que l'Italie entière nous a

**1** Pline, XXIX, c. 3. — V. ci-dessus, t. II, c. 1.

**2** Il est rempli, quant à ce qui concerne la province narbonnaise, de noms propres peu ou point connus et de détails personnels qui sont sans importance pour les faits généraux de l'histoire. Ce discours, gravé sur une table de cuivre, a été découvert à Lyon, dans une fouille.

fourni des sénateurs ; qu'enfin peu contents d'adopter quelques citoyens isolés, nous avons prolongé l'Italie même jusqu'aux Alpes, afin d'associer les nations et les contrées à la dénomination romaine. Ce fut une époque de tranquillité profonde au-dedans et de gloire au-dehors, quand nous allâmes chercher des citoyens au-delà du Pô, quand, potin réparer l'épuisement que causait à l'empire le transport de nos légions sur toute la terre, nous y incorporâmes les plus braves guerriers des provinces. Regrettons-nous d'avoir pris à l'Espagne ses Balbus, et à la Gaule narbonnaise tant d'hommes non moins illustres ? Leur postérité subsiste encore, et leur amour pour cette patrie ne le cède point au nôtre. Pourquoi Lacédémone et Athènes sont-elles tombées, malgré la gloire de leurs armes, si ce n'est pour avoir toujours exclu de leur sein les vaincus ; tandis que notre fondateur Romulus, bien plus sage, vit la plupart de ses voisins, le matin ses ennemis, le soir ses concitoyens ? Des étrangers ont régné sur nous ; des fils d'affranchis ont été magistrats ; et ceci ne fut point une innovation, comme on le croit

faususement : ce fut un usage fréquent des premiers siècles. Mais les Sénons nous ont fait la guerre ? Apparemment que les Volsques et les Eques ne nous ont jamais livré de batailles ? Les Gaulois ont pris Rome ; nous avons livré des otages aux Toscans, et nous avons subi le joug des Samnites. Encore, si nous parcourons l'histoire de nos guerres, verrons-nous que nulle autre ne fut aussi promptement terminée que la guerre contre les Gaulois. Depuis ce temps la paix a été solide et constante. Croyez-moi donc, pères conscrits, consommons cette union de deux peuples, qui ont des mœurs, des arts, des alliances communes ; qu'ils nous apportent leur or plutôt que de l'isoler dans leurs provinces. Ce qu'on croit le plus ancien a été nouveau : Rome prit d'abord ses magistrats parmi les patriciens, puis indistinctement dans le peuple, puis chez les Latins, puis enfin parmi les autres peuples d'Italie. Ceci deviendra ancien à son tour, et ce que nous défendons par des autorités en servira [Tacite, Ann., 11, 24].

Malgré l'opposition d'un grand nombre de sénateurs, le projet du prince passa, et un sénatus-consulte fut rendu, qui conférait à la Gaule chevelue le droit d'entrée dans le sénat. La loi fut appliquée en premier lieu aux Édues, distinction que méritaient l'ancienneté de leur alliance, et le nom de frères du peuple romain, qu'ils portaient seuls entre tous les Gaulois [Tacite, Ann., 11, 25]. Le discours de l'empereur, gravé sur des tables d'airain, fut exposé à Lugdunum près de l'autel d'Auguste. La Gaule était donc enfin assimilée à l'Italie, et les Alpes ne séparaient plus deux situations politiques inégales, une seule différence existait, c'est que le titre de la Gaule était nouveau, et quelle regardait encore comme un malheur la nécessité d'en jouir.

## CHAPITRE II

*Bretagne. Projets d'Auguste et de Caius sur cette île. — Expédition de Claude ; succès et revers d'A. Plautius son lieutenant ; voyage de Claude ; le sud-est de la Bretagne réduit en Province. — Intrigues et guerres des Romains. — Coalition nationale dans l'ouest ; colonie militaire fondée à Camulodunum. — Guerre d'Ostorius dans l'ouest ; Caractac livré par Cartismandua et conduit à Rome ; sa fierté son discours à l'empereur. — Orgueil et débauches de la reine Castismandua, elle est chassée par les Brigantes. — Persécutions contre le Druidisme ; le corps des Druides se retire dans l'ouest. — Ile de Mona. — Suétonius Paullinus s'en empare, il extermine les Druides. — Soulèvement dans tout l'est de la Bretagne ; massacre affreux des Romains et de leurs alliés ; destruction des villes de la Province — Outrages et vengeance de la reine Boudicéa. — Les insurgés sont défaits par Suétonius. — Exploits d'Agricola dans le nord ; la domination romaine est consolidée en Bretagne.*

C'ÉTAIT en Bretagne, nous l'avons déjà dit, que devaient être frappés au cœur le druidisme et ce que les Romains appelaient la barbarie gauloise. Auguste l'avait compris ; mais au moment où il allait s'engager dans cette grande entreprise, le souvenir des revers de César, l'état inquiétant de la Gaule, et la nouveauté de sa propre puissance non

encore consolidée, l'en détournèrent. Caius en eut quelques instants l'idée. Admine ou Adminius, prince breton, chassé de l'île par son père, le roi Cynobellin étant venu implorer son assistance, il jugea la circonstance propice, et fit les préparatifs d'une expédition : le projet s'évanouit ridiculement comme tout ce que bâtissait cette imagination bizarre et malade<sup>1</sup>. Claude y mit plus de sérieux et de suite ; et un autre fugitif, traître à son pays, Véric, lui servit d'introducteur, de prétexte et d'instrument [Dion Cass., 60].

Cynobellin<sup>2</sup>, qui avait réuni sous sa domination presque tout le sud de la Bretagne, venait d'expirer, et ses deux fils Togodumne et Caractac, plus correctement Caradawg, s'étaient partagé sa succession : Admine, le troisième, était vraisemblablement mort dans l'exil. A cette division qui affaiblissait le royaume, se mêlaient des querelles intestines entre plusieurs tribus au sujet de transfuges non livrés<sup>3</sup>, lorsque les légions romaines abordèrent l'île. Leur départ de la Gaule avait été triste et tumultueux ; c'était malgré elles, par l'autorité de leur général, qu'elles avaient monté dans les navires d'embarquement, disant qu'on les envoyait périr dans un autre monde ; mais quand elles virent solitaire et sans défense cette côte si redoutée, elles reprirent courage et pénétrèrent avec confiance dans l'intérieur du pays. Elles cherchèrent longtemps l'ennemi qui semblait reculer et disparaître à mesure qu'elles avançaient. Les indigènes, instruits, par la tradition, des guerres soutenues par leurs pères contre César, se proposaient de suivre la tactique qui avait donné la victoire aux Bretons, et obligé le proconsul de fuir honteusement deux fois ils voulaient se borner à fatiguer les Romains, à leur intercepter les vivres, à les détruire par des combats de détail. Mais les

circonstances avaient bien changé : César laissait derrière lui la Gaule troublée et hostile ; les soldats de Claude ne redoutaient rien de pareil ; la Gaule leur appartenait ; ils en tiraient des troupes, des subsistances, et ils étaient maîtres de la mer<sup>4</sup>.

Aulus Plautius qui les commandait, et dont l'armée se composait de légions, d'auxiliaires gaulois et germains et de quelques éléphants, s'engagea donc hardiment à travers les marais et les bois jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'ennemi ; il battit successivement Togodumne et Caractac. Des peuplades jusqu'alors dépendantes de ces deux chefs se soumirent volontairement. Plautius poussa jusqu'à un fleuve situé fort avant à l'intérieur, et que sa profondeur empêchait de traverser à gué<sup>5</sup> ; arrêté là, il eut à soutenir une bataille qui dura deux jours

<sup>1</sup> Caligula se borna, dit-on, à faire ramasser par ses légions des coquillages, et à construire sur le rivage un phare, monument de sa victoire sur l'Océan.

Suétone, *C. Caligula*, n. 45. — Dion LIX. —

Tacite, *Agricola*, c. 13.

<sup>2</sup> Il existe plusieurs médailles bretonnes qui portent ce nom.

<sup>3</sup> Suétone, *Claude*, n. 17. — Dion Cassius, *loc. cit.*

<sup>4</sup> Dion Cassius, *ub. sup.*

<sup>5</sup> Probablement la Saverne.

entiers et dont il sortit vainqueur. Ce désastre et la mort de Togodumne n'empêcha point les Bretons de tenter un nouvel effort ; ralliés sous le commandement de Caractac, ils firent éprouver quelques échecs aux Romains. Claude alors se décida à se rendre lui-même dans l'île. Sa présence aiguillonna les légions ; il marcha en personne vers la Tamise avec l'élite de son armée et les éléphants, franchit le fleuve, écrasa l'ennemi, et

s'empara de Camulodunum [Colchester], capitale des états de Cynobellin. Tout cela fut achevé en seize jours, après lesquels, repassant le détroit, il courut en Italie joug d'une gloire que la fortune avait refusée au grand César<sup>1</sup>. Plautius resta encore quatre années à étendre et affermir les conquêtes de Rome. La politique ne le servit pas moins que la force ; il divisa ces petits rois, ces petits peuples rivaux, il les déchaîna les uns contre les autres, et en séduisit autant par l'artifice ou par l'or qu'il en dompta par l'épée. Plautius déclara province romaine le territoire subjugué, qui embrassait une partie des pays limitrophes de la Tamise au sud et au nord.

On a vu, dans l'histoire de la Gaule quel rôle jouait une *province romaine* dans la conquête de toute une contrée ; de quelles intrigues elle était le foyer, de quelle guerre perpétuelle et progressive elle était le centre et le boulevard. Les armes et la politique marchèrent sans relâche tout autour de la province britannique, et Rome ne compta bientôt plus d'ennemis déclarés que les peuples montagnards habitants des grandes chaînes à l'occident de l'île, les Dumnonnes [*Dumnonii*. Cornouailles], les Silures<sup>2</sup>, les Démètes<sup>3</sup>, les Ordovikes<sup>4</sup>, les Cornaves<sup>5</sup>, les Canges<sup>6</sup>, et quelques autres. Par les sollicitations des Silures, ces vaillantes peuplades se coalisèrent. Tout ce qu'il y avait dans le reste de la Bretagne d'hommes généreux décidés à ne point servir, à ne point transiger avec la tyrannie étrangère, accourut sous les drapeaux des Silures ; le roi Caractac, un de ces réfugiés, homme d'une activité infatigable, nommé commandant suprême de la ligue défensive, se mit à diriger des attaques journalières tantôt contre la Province, tantôt contre les nations bretonnes amies de la Province.

Le successeur de Plautius, Ostoritts Scapula, trouva donc l'île pleine d'agitation : les peuples indépendants avaient jeté sur les terres des alliés de Rome quelques divisions de troupes qui les mettaient à feu et à sang. Le nouveau général défit une partie de ces troupes, dispersa les autres, ordonna le désarmement des cantons suspects dans le voisinage de, la Province, et établit une double chaîne de, postes sur l'Avon et sur la Saverne [Aufona et Sabrina]. Mais cette mesure alarma les Icènes<sup>7</sup>, limitrophes de la Province au nord, le long de la côte orientale ; nation puissante qu'aucune défaite n'avait affaiblie parce qu'elle était entrée dès le commencement, de son plein gré, dans l'alliance romaine. Ils prirent les armes et entraînèrent quelques tribus voisines ? il ne paraît point cependant qu'ils se missent en rapport avec l'insurrection de l'ouest. Les coalisés orientaux se choisirent un champ de bataille entouré d'un rempart irrégulier, dans une gorge étroite qui fermait passage à la cavalerie, et ils y attendirent l'ennemi. Cette

**1** Dion Cassius, LX. — Suétone prétend que tout était fini lorsque l'empereur arriva en Bretagne, et qu'il n'eut qu'à recevoir les soumissions des tribus domptées par son lieutenant. Plautius sans doute était trop bon courtisan pour ne pas laisser au prince de quoi motiver un triomphe.

**2** Silures. Tacite les soupçonnait originaires d'Ibérie (*Agricola*, c. 11) : leur territoire est représenté par les comtés de Glamorgan, de Monmouth, de Breknok, de Hereford et de Radnor.

**3** Demetæ. Pembrok, Carmarton, Cardigan.

**4** Ordovices. Flint, Dembigh, Carnavon, Merioneth, Montgomery.

**5** Cornavii ; leur chef-lieu était Diva, aujourd'hui Chester.

**6** Cangi. Partie des comtés de Chester et de Lancastre.

**7** Icenî. Aujourd'hui les comtés de Suffolk, Norfolk,



position forte et vaillamment défendue fut néanmoins emportée par les Romains. La défaite des Icènes contint dans l'est, pour le moment, ceux qui balançaient entre la paix et la guerre, et Ostorius rassuré sur la tranquillité de la Province, crut pouvoir s'enfoncer dans les montagnes de l'ouest pour attaquer les Canges. Il touchait presque à la mer Hibernienne, lorsqu'un soulèvement des Brigantes<sup>1</sup> le ramena sur ses pas ; par des mesures combinées de rigueur et d'indulgence, il parvint à pacifier ces troubles ; mais pour les prévenir désormais, il fonda à Camulodunum une colonie nombreuse de vétérans choisis dans ses légions [Tacite, *Ann.*, 7, 31-32].

Après avoir installé ses colons militaires, Ostorius marcha contre les Silures : là il se trouva en face d'un ennemi redoutable. Caractac, plus rusé que lui, et profitant plus habilement des ressources du terrain, mais commandant à des soldats inférieurs en tactique et en discipline [Tacite, *Ann.*, 3, 33], se hâta de transporter la guerre dans les âpres montagnes des Ordovikes. Renforcé successivement par tous ceux qui redoutaient la paix des Romains, il se décida enfin à une affaire générale que, cherchait Ostarius. Il choisit un champ de bataille dont l'entrée et la sortie étaient aussi favorables aux siens que défavorables à l'ennemi : des monts escarpés s'étendaient en cercle à l'entour ; et là où la pente plus douce permettait un accès plus libre, des pierres entassées de main d'homme formaient une sorte de rempart ; au-devant coulait une rivière dont les gués étaient dangereux. Son infanterie nombreuse et d'armure variée se rangea en bon ordre et borda le retranchement [Tacite, *Ann.*, 12, 33]. Chefs et soldats

étaient pleins d'ardeur et de confiance.

Les chefs des différentes nations haranguaient chacun leurs troupes, les aiguillonnant par l'émulation, atténuant le péril et exagérant les espérances. Caractac volait de rang en rang ; il proclamait ce jour un jour de liberté ou de servitude éternelle ; il rappelait les noms de ces vieux Bretons qui avaient chassé le dictateur César, qui par leur valeur avaient préservé leur postérité des tributs et des haches, et conservé pur l'honneur de leurs femmes et de leurs enfants [Tacite, *Ann.*, 12, 34]. Chacune de ses paroles excitait un frémissement universel ; chaque soldat jurait par les dieux que ni traits ni blessures ne le ferait reculer d'un seul pas.

Les transports qui éclataient dans le camp breton tinrent en suspens le général romain : d'ailleurs cette rivière, ce rempart ajouté, ces moins à pic, toute l'horreur de ce lieu et de cette multitude sauvage l'épouvantait. Mais les légions demandèrent la bataille ; les soldats criaient que *rien n'était insurmontable au courage*, et les préfets, les tribuns, tenant les mêmes discours, augmentaient encore l'enthousiasme de l'armée. Ostorius, voyant cette vive ardeur, fit sonner la charge, passa la rivière sans difficulté, et arriva au pied du rempart : l'échange mutuel de flèches et de traits commença. Tant qu'on se battit ainsi à distance, les blessés et les morts furent presque tous du côté des Romains. Mais sitôt qu'à l'aide de la tortue, ils eurent renversé cet amas de pierres assemblées sans art, et que le combat se fût engagé de près sur un même niveau, les Bretons furent obligés de se replier sur le sommet des montagnes. L'ennemi les y poursuivit, non seulement les troupes légères, mais jusqu'aux légionnaires

même, malgré le poids de leurs armes ; les uns pressaient les fugitifs par l'agilité de leur course et par leurs traits, les autres par leur marche serrée ; tandis qu'au contraire la confusion s'était mise dans les rangs des Bretons, qui n'avaient ni casques ni

**1** Les comtés d'York, de Lancastre, de Durham, de Westmoreland et de Camberland.

cuirasses. S'ils faisaient face aux auxiliaires, ils tombaient sous l'épée, et sous le javelot des légionnaires ; s'ils tenaient tête à ceux-ci, le sabre et les javelines des auxiliaires les écrasaient : Ce fut pour les romains une victoire signalée ; ils prirent la femme et la fille de Caractac, ses frères se rendirent à discrétion [Tacite, *Ann.*, 12, 35].

Lui échappa â la mort des braves, mais pour ne rencontrer partout dans sa retraite que pièges et que trahison. Il avait cru trouver un asile et l'hospitalité chez Cartismandua, reine des Brigantes ; il fut honteusement livré par elle et traîné, chargé de chaînes, au camp romain. C'était la neuvième année depuis que la guerre avait commencé en Bretagne : la renommée de Caractac avait franchi l'île, et pénétré en Italie. Rome était impatiente de voir le guerrier qui depuis tant de temps bravait sa puissance ; et Claude, en voulant rehausser sa gloire, augmenta celle de son captif. Il prépara, pour l'arrivée du Breton à Rome, une fête pompeuse ; le peuple y fut invité comme à un spectacle extraordinaire ; les prétoriens, sous les armes, prirent place dans une plaine qui bordait leur camp. Les clients du roi insulaire, les harnais, les colliers et tous les trophées de ses victoires sur les étrangers, puis ses frères, sa femme et sa fille furent étalés d'abord aux regards de la multitude :

enfin il parut lui-même. La crainte dicta aux autres prisonniers des prières pusillanimes : Caractac, sans humilier ses regards, sans dire un mot qui provoquât la pitié, arrivé près du tribunal, s'adressa à l'empereur en ces termes [Tacite, *Ann.*, 12, 36] : Si, avec ma naissance et mes succès, j'eusse gardé de la modération dans la prospérité, je serais venu ici l'ami des Romains, non leur captif ; et tu n'aurais point dédaigné l'alliance d'un chef issu d'aïeux illustres et commandant à plusieurs nations. Maintenant le sort m'avilit autant qu'il t'élève. J'avais des chevaux, des armes, des soldats, des richesses ; est-il étonnant que je voulusse conserver ces biens [Tacite, *Ann.*, 12, 37] ? Si votre ambition, Romains, veut donner des fers à tous, est-ce une raison pour que tous les acceptent ? Au reste, ma soumission prompte n'eût illustré ni mon nom ni ta victoire. Si tu ordonnes mon supplice, on m'oubliera bientôt ; si tu me sauves la vie, mon nom rappellera éternellement ta clémence.

Chez les Romains, les vaincus étaient toujours coupables, et c'était un acte de générosité que de leur laisser la vie : Claude l'accorda à Caractac et à sa famille. On leur ôta leurs chaînes, et ils allèrent rendre à Agrippine, femme de l'empereur, les mêmes honneurs qu'ils avaient rendus au Prince. En visitant Rome, et les palais magnifiques dont cette capitale du monde était remplie, le noble Breton fut frappé d'étonnement. *Quoi !* dit-il aux Romains qui l'accompagnaient, *vous possédez de si belles choses, et vous convoitez nos pauvres cabanes ?* [Zonare, *Hist.*]

Cependant la fortune, jusque-là constante à Ostorius, sembla peu à peu l'abandonner. Soit que, délivré de Caractac, il se relâchât de sa vigilance habituelle et de la sévérité de la discipline, soit que

la catastrophe d'un chef si grand et si malheureux eût allumé dans le cœur de tous les Bretons le désir de le venger, la guerre recommença avec plus de vigueur qu'auparavant. Des cohortes légionnaires, laissées avec un préfet de camp chez les Silures pour y construire des forts, furent enveloppées : si des postes les plus voisins les Romains n'étaient accourus en diligence, ces cohortes périssaient jusqu'au dernier homme, et elles perdirent encore le préfet, huit centurions et leurs plus braves soldats. A quelques jours de là les Silures attaquèrent de nouveau les fourrageurs ennemis ; un détachement de cavalerie romaine, arrivé pour les soutenir, fut mis en fuite. Ostorius envoya des troupes légères, repoussées également ; enfin, il fallut toute la masse des légions pour arrêter le désordre et remettre de l'égalité dans le combat. Le général romain, exaspéré de voir ces petits échecs de chaque jour ternir sa gloire passée, disait publiquement [qu'il traiterait les Silures comme Tibère avait traité les Sicambres ; qu'il les exterminerait ou les transplanterait dans la Gaule](#) [Tacite, *Ann.*, 12, 39]. Ces discours mettaient la rage dans l'âme des Silures ; ils firent des prodiges d'audace et d'activité, et par leur exemple, par leurs sollicitations, par leurs largesses, ils entraînèrent dans le mouvement la plupart des autres nations. Ostorius, accablé de dégoûts et de chagrins, mourut au grand contentement de tous les amis de l'indépendance bretonne [Tacite, *Ann.*, 12, 38-39]. Aulus Didius, qui lui succéda, se borna à défendre les frontières de la province romaine.

Sur ces entrefaites, une guerre civile éclata chez les Brigantes, ces fidèles amis de l'étranger. Leur reine, Cartismandua, qui avait trahi et vendu l'infortuné Caractac, fière d'avoir procuré un grand triomphe à Claude [Tacite, *Hist.*, 3, 45], s'abandonnait

à tous les excès d'une autorité absolue. Son royaume et ses trésors accrus par les Romains l'enivrèrent d'orgueil et firent germer en elle l'amour du luxe et la corruption des mœurs. Elle avait pour mari Vénuse ou Vénusius, le plus renommé des chefs bretons depuis la chute de Caractac, elle s'en dégoûta, le répudia et partagea son lit et son trône avec Vellocat, son écuyer. Cet acte honteux agita tout le royaume. Vénuse avait pour lui la nation, Vellocat la passion indomptable et les fureurs de la reine : Cartismandua s'empara par artifice du frère et des parents de son premier mari, ce qui irrita les Bretons, qui d'ailleurs s'indignaient d'obéir à une femme [Tacite, *Ann.*, 12, 40]. Les peuples voisins accoururent au secours de Vénuse, et les Brigantes se soulevèrent. Cartismandua aux abois appela les Romains ; ils vinrent ; la lutte fut longue, cruelle, indécise ; la vie de Cartismandua fut sauvée, mais le royaume resta à Vénuse et la guerre aux Romains [*ibid.*] : pourtant elle se termina à leur avantage.

Dix années s'écoulèrent pendant lesquelles les généraux romains continuèrent à batailler contre les vaillants peuples de l'ouest sans les pouvoir dompter. A la constance patriotique se mêlait chez ces montagnards le fanatisme de la religion. La loi de Claude qui abolissait le culte druidique et ordonnait l'extermination de ses prêtres avait été transportée dans la Bretagne et appliquée avec toute l'humanité romaine par les gouverneurs et leurs soldats ; partout où pénétraient les légions, les temples étaient profanés, les autels renversés, les prêtres égorgés, les collèges de femmes consacrées, livrés à tous les outrages de la soldatesque, et les vieilles forêts, sanctuaire des mystères d'Hésus, tombaient l'une après l'autre sous la hache. Les druides fuyaient devant la persécution. De proche

en proche, ils reculaient vers l'ouest à mesure que s'avançaient les conquêtes de Rome et les limites de sa province. Les montagnes des Silures et des Ordovikes leur prêtèrent asile comme aux patriotes exilés.

A l'occident des Ordovikes, et très près de la côte, était située la petite île de Mona. Âpre, inculte, d'un aspect lugubre et affreux<sup>1</sup>, Mona avait été choisie depuis des siècles par les druides pour le siège le plus secret de leur culte. Le haut collège du sacerdoce y résidait, et les collèges inférieurs des prêtres et des prêtresses, échappés aux massacres de la Gaule et à ceux de l'est et du midi de la Bretagne, accouraient de toutes parts s'y grouper autour de leurs pontifes<sup>2</sup> ; ils formaient un conseil suprême, en rapport avec les peuples confédérés de

<sup>1</sup> Cambr. ap. Camd. Britan. p. 723.

<sup>2</sup> Tacite, *Annales*, XIV, c. 29 ; *Agricola*, c. 14.

l'ouest et dirigeant leurs opérations. De là partaient des ordres, des prédictions, des encouragements, des menaces, tout ce que le fanatisme de la croyance peut ajouter à celui de la patrie et de la liberté. Là sous de vieux chênes consacrés, sur d'informes autels le sang humain ruisselait chaque jour, là étaient conduits et gardés tous les prisonniers romains pour y périr l'un après l'autre par le couteau des devins, par la flamme, on dans de plus douloureuses tortures [Tacite, *Ann.*, 14, 30]. Voilà quelle était la situation de la Bretagne libre.

Dans la province le dégoût et l'irritation du peuple contre les Romains commençait à se manifester fortement. Les Bretons se soumettaient sans trop de murmures aux enrôlements, aux tributs, aux autres charges de l'empire, pourvu qu'on s'abstînt de les

maltraiter. Ce dernier point, ils le supportaient difficilement : assez soumis pour être sujets, ils ne l'étaient point assez pour être esclaves [Tacite, *Agricola*, 13]. Ils conféraient secrètement entre eux sur les malheurs de leur servitude : ils se racontaient leurs griefs, ils les envenimaient par mille réflexions. Ils ne gagnaient rien par la patience, disaient-ils, que d'aggraver leurs charges, en persuadant qu'ils les supportaient volontiers. Jadis ils n'avaient qu'un roi, aujourd'hui on leur en imposait deux, le lieutenant de l'empereur et son procureur, dont l'un épuisait leur sang, l'autre leurs biens. La discorde et la concorde des préposés étaient également funestes aux misérables qui en dépendaient ; les satellites de l'un, les centurions de l'autre joignaient l'insulte à la violence : il n'y avait plus rien de sacré pour leur avarice, rien pour leurs débauches. Dans les combats au moins c'était le plus brave qui dépouillait ; ici c'étaient des lâches pour la plupart qui, n'ayant jamais vu l'ennemi, venaient leur enlever leurs maisons, leur arracher leurs enfants, qui les traînaient à la guerre, comme si c'était pour sa patrie seulement que le Breton ne sût pas mourir ; et en effet pourrait il redouter cette poignée de soldats s'il daignait les compter ! Les Germains avaient bien secoué le joug, et pourtant ils n'avaient qu'un fleuve, et non l'Océan pour rempart. Ce qui devait animer le courage des Bretons, c'était le salut de leur patrie, de leurs femmes, de leurs mères ; tandis que les Romains n'avaient de motifs de guerre que la cupidité et leurs vices : ils repartiraient bientôt, comme était reparti leur dieu Jules César, pourvu que les Bretons imitassent les vertus de leurs ancêtres [Tacite, *Agricola*, 15].

Chez les alliés des Romains le mécontentement n'était pas moindre que parmi leurs sujets, un



incident vint le porter à son comble. Prasutag, roi des Icènes, dont les trésors étaient immenses, avait institué l'empereur Néron son héritier conjointement avec ses deux filles, espérant que cette marque de soumission affectueuse mettrait son royaume et sa famille hors d'insulte [Tacite, *Ann.*, 14, 31] : il se trompa. Son royaume fut saccagé par les centurions, son palais par les esclaves de l'empereur, avec tous les excès d'une prise d'assaut. On commença par battre de verges sa femme, Boudicéa<sup>1</sup>, et par violer ses filles [Tacite, *Ann.*, 17, 31] ; puis, comme si la contrée entière eût été comprise dans l'héritage, tous les chefs Icéniens se virent dépouillés des biens de leurs pères, et les parents même du roi furent portés sur la liste des esclaves.

Ces atroces exécutions étaient à peine achevées, lorsque, de nouveaux mouvements des insurgés de l'ouest inquiétant plus vivement Suétonius Paullinus, lieutenant de Néron dans la Province, il forma le projet de percer jusqu'à Mona, et d'y anéantir le foyer du fanatisme religieux et de la guerre.

<sup>1</sup> Boudicea, Bonduica, Boadica. — Ce nom paraît dérivé de *Buddig* qui, en langue kimrique, signifie *victoire*.

Après avoir mis en état les forteresses de la Province et s'être assuré de places importantes chez quelques-uns de ses alliés, il partit avec la presque totalité de ses troupes<sup>1</sup>.

Des bords de l'Avon, Suétonius marcha à grandes journées, se dirigeant en masse serrée vers la côte des Ordovikes, qu'il atteignit presque à l'improviste, sans s'arrêter à chasser les montagnards, sans vouloir livrer de bataille. Arrivé

sur la plage en face de Mona, il fit construire des bateaux plats, tels qu'il en fallait pour une mer entrecoupée de bas-fonds ; il y mit son infanterie sa cavalerie se jeta à la nage, ou prit au gué où les chevaux se trouvèrent avoir pied. Le rivage bordé par l'armée bretonne présentait comme une forêt d'armes et de soldats. Ça et là couraient des troupes de femmes, en appareil funèbre, les cheveux épars, portant dans leurs mains des torches enflammées ; et tout autour, des druides, immobiles, les bras levés au ciel, prononçaient avec solennité d'horribles imprécations [Tacite, *Ann.*, 14, 30].

L'étrangeté de ce spectacle frappa les soldats romains ; à les voir glacés par la peur, sans mouvement, se livrant sans défense aux coups, on les eût dit cloués sur leurs vaisseaux [*ibid.*] ; mais bientôt se ranimant à la voix de leurs chefs, s'aiguillonnant eux-mêmes, et honteux de trembler devant unie troupe de femmes et de prêtres, ils débarquent, marchent en avant, culbutent les Bretons, et les enveloppent dans leurs propres feux [*ibid.*]. Tout ce qui tomba entre les mains du vainqueur, druides, prêtresses, soldats, fart égorgé ou brûlé sur les bûchers préparés par eux-mêmes, et la hache romaine commença à faire jour, dans ces vieilles forêts si longtemps inaccessibles, et sous lesquelles tant de sang humain avait coulé [*ibid.*]. Suétonius jeta les fondements d'une forteresse destinée à garder le pays ; mais il n'eut point le temps de la terminer, car il apprit dans le moment même que tout l'est de la Bretagne était en combustion.

Les malheureux Icènes, profitant de l'absence de Suétonius, avaient pris les armes ; ils avaient entraîné dans leur soulèvement les Trinobantes<sup>2</sup>, et

d'autres nations provinciales que le joug romain n'avait point encore façonnées. Tous ces peuples étaient ulcérés contre les vétérans. Ceux-ci, nouvellement établis dans la colonie de Camulodunum, chassaient les Bretons de leurs maisons, et les dépouillaient de leurs terres, en les traitant de captifs et d'esclaves ; de concert avec les jeunes soldats, qui soutenaient les violences des vétérans par une conformité de mœurs et dans l'espoir d'une licence pareille. Le temple que les Romains avaient élevé à Claude, divinisé depuis sa mort, était regardé encore par les indigènes comme un boulevard fait pour éterniser leur oppression [Tacite, *Ann.*, 14, 31] ; et les prêtres de ce nouveau culte, sous le prétexte de la religion, épuisaient, toutes les fortunes. D'ailleurs, il ne paraissait pas difficile de détruire une colonie qui n'avait pas la moindre fortification : objet dont les généraux romains s'étaient mis peu en peine, se fiant à l'obéissance des peuples, et ayant cherché l'agrément avant l'utilité.

Dans ces conjonctures, une statue de la Victoire tomba dans le temple, sans cause apparente, et se renversa en arrière, comme si elle fuyait devant l'ennemi. Des femmes, dans des accès de fureur prophétique, annonçaient une destruction prochaine ; et ce qu'on disait de cris barbares qu'on avait entendus dans la curie de Camulodunum, du théâtre qui avait retenti de hurlements, puis de l'océan, dont les eaux s'étaient teintes de sang, de simulacres de maisons renversées vus

<sup>1</sup> Tacite, *Annales*, XIV, c. 29 ; *Agricola*, c. 14.

<sup>2</sup> Tacite, *Annales*, XIV, c. 30. — Aujourd'hui Essex et Middlesex.

à l'embouchure de la Tamise, et de cadavres

humains que le reflux avait laissés sur le rivage : tous ces bruits superstitieux étaient à la fois autant de motifs d'espérance pour les Bretons, de crainte pour les vétérans. Comme Suétonius était absent et éloigné, les vétérans firent demander du secours au procurateur Décianus : lui, n'envoya que deux cents hommes mal armés, et les vétérans étaient en petit nombre. Se fiant sur les fortifications du temple, et traversés par ceux des provinciaux qui, complices secrets de l'insurrection, mettaient du trouble dans les conseils, ils ne s'entourèrent ni d'un fossé, ni d'un rempart : ils ne renvoyèrent point les vieillards et les femmes pour ne garder que les personnes en état de combattre : endormis comme s'ils eussent été en pleine paix, ils furent enveloppés par la multitude des Bretons. Tout fut pillé, et réduit en cendres : il n'y eut que le temple, où les soldats s'étaient entassés, qui tint un jour, et fut emporté le second. De là, les insurgés victorieux marchèrent au-devant de Pétilius Cerialis, lieutenant de la neuvième légion, qui accourait au secours ; la légion fut battue, et ce qu'il y avait d'infanterie taillé en pièces. Cerialis avec la cavalerie s'enfuit dans le camp, dont les fortifications le sauvèrent. Effrayé par ce désastre, et par les ressentiments de la Province, que son avarice avait poussée à la guerre, Décianus repassa précipitamment en Gaule<sup>1</sup>.

Cependant Suétonius, par un effort hardi, quittant aussitôt Mona, se fit jour et perça jusqu'à Londinium<sup>2</sup> : cette ville, sans être colonie, était l'entrepôt d'un très grand commerce un nombre considérable de trafiquants et de banquiers italiens et d'étrangers de toute nation y vivait sous la protection romaine. Suétonius voulait d'abord y placer le siège de la guerre ; mais, envisageant la faiblesse de son armée, et éclairé par le mauvais

succès de Cerialis, il se résolut à sacrifier une ville pour sauver la Province. La ville eut beau l'implorer ; insensible aux gémissements et aux larmes, il donna le signal du départ : seulement il emmena tous les habitants qui voulurent le suivre. Les autres, que retinrent la faiblesse du sexe eu de l'âge, ou l'amour du pays, furent la proie des insurgés. Vêrulam [dans le Hertfortshire], municiple romain, eut aussi le même sort ; car les Bretons, avides de reconquérir d'abord l'argent enlevé sur eux par tant de vexations, laissaient les places fortes pour s'attacher aux lieux opulents et ouverts. Il périt, dans les divers cantons soixante-dix mille hommes [Tacite, *Ann.*, 14, 33], tant citoyens romains, qu'étrangers et provinciaux restés fidèles aux Romains. Les Bretons ne voulaient ni faire ni vendre de prisonniers, ni entendre parler d'aucun échange ; ils tuaient, pendaient, brûlaient, crucifiaient tout : dans l'idée que l'ennemi leur rendrait bientôt ces supplices, ils se hâtaient de prendre les devants, et ils précipitaient leurs vengeances<sup>3</sup>.

Déjà Suétonius, avec la quatorzième légion, les vexillaires de la vingtième, les auxiliaires des environs, avait formé un corps d'à peu près dix mille hommes, lorsque, sans différer, il se disposa à livrer bataille. Il se posta à l'entrée d'une gorge étroite, dont les derrières étaient fermés par un bois, bien sûr de n'avoir d'ennemis qu'en front, sur une plaine découverte où il n'y avait point de surprise à craindre. Les légionnaires, en masse compacte, furent placés au centre ; tout autour les, troupes légères : la cavalerie se resserra sur les ailes. Les Bretons ait contraire couraient tumultuairement, les bataillons se confondant au hasard avec les escadrons ; jamais ils n'avaient rassemblé de si grandes forces ; et tel fut

1 Tacite, *Annales*, XIV, c. 32 ; *Agricola*, c. 16. — Dion Cassius.

2 Londin on Llundain, la ville des vaisseaux.

3 Tacite, *Annales*, XIV, 33. — *Agricola*, c. 16.

l'excès de leur confiance, que, voulant avoir leurs femmes pour témoins de leur victoire, ils les traînèrent aussi avec eux, et les placèrent sur les chariots, dont ils avaient bordé les extrémités de la plaine [Tacite, *Ann.*, 14, 34].

Boudicéa avait ses deux filles en face d'elle sur son char ; à mesure qu'elle passait devant les différentes nations, elle leur disait, que ce n'était pas sans doute une nouveauté pour les Bretons de marcher au combat sous les ordres de leurs reines ; mais que, dans ce moment-ci, oubliant tous les droits de ses aïeux, elle ne venait point réclamer son royaume et sa puissance ; qu'elle venait, comme la moindre, des femmes, venger sa liberté ravie, son corps déchiré de verges, ses filles déshonorées ; que l'insolence romaine en était venue au point de se jouer de leurs corps, de ne pas même respecter l'enfance ni la vieillesse ; que les dieux enfin, secondant une juste vengeance, avaient détruit la légion qui avait osé combattre ; que les autres qui restaient cachées dans leur camp, ou ne songeaient qu'à fuir, ne soutiendraient pas même la voix et les cris, encore moins le choc et les coups de tant de milliers de combattants : qu'avec une cause et une armée pareilles, il s'agissait de vaincre ou de périr ; que, femme, telle était sa résolution irrévocable ; quant aux hommes, ils pouvaient, s'ils l'aimaient mieux, accepter la vie et l'esclavage [Tacite, *Ann.*, 14, 35].

Suétonius, dans un moment si hasardeux, ne gardait pas non plus le silence ; quoique plein de

confiance dans la valeur de ses troupes, il entremêlait aussi les exhortations et les promesses. Il disait à ses soldats de mépriser le vain fracas de tous ces barbares, et des menaces sans effet ; qu'on apercevait chez l'ennemi plus de femmes que de soldats ; que mal armés, n'ayant jamais fait la guerre, ils s'enfuiraient aussitôt qu'ils auraient reconnu la valeur et le fer du vainqueur qui les avait battus tant de fois ; que dans les plus grandes armées, c'était le petit nombre qui gagnait les batailles, et que ce serait pour eux un surcroît d'honneur de réunir sur une petite troupe toute la gloire d'une armée entière ; qu'il fallait seulement se tenir bien serrés, et les javelots lancés une fois, frapper avec le pommeau du bouclier, avec l'épée, massacrer sans relâche, et ne pas s'occuper du butin ; après la victoire, on le retrouverait [Tacite, *Ann.*, 14, 36]. Ce discours fut reçu avec des acclamations, et Suétonius donna le signal du combat.

D'abord, les légionnaires se tenant immobiles à leur place, et se resserrant dans cette gorge étroite qui leur servait de rempart, laissèrent l'ennemi s'approcher de très près ; alors, épuisant tous leurs traits à coup sûr, ils s'élancent, et, comme un coin, enfoncent les barbares. Les auxiliaires ne mettent pas moins de vigueur dans leur attaque, et la cavalerie, avec de longues lances, achève de briser les bataillons qui tenaient encore. Les autres tournèrent le dos, embarrassés dans leur fuite par cette enceinte de chariots qui fermaient toutes les issues. Le vainqueur n'épargna pas même le sang des femmes ; il tua jusqu'aux chevaux, dont il grossit les monceaux de morts. Les historiens romains font monter le nombre des Bretons tués à près de quatre-vingt mille ; celui des Romains à quatre cents, avec autant de blessés [Tacite, *Ann.*, 14,

37]. Boudicéa désespérée s'empoisonna.

Suétonius, rassemblant ensuite toute son armée, la retint longtemps sous la tente, afin d'extirper jusqu'aux derniers restes de la révolte. Néron envoya des renforts de la Germanie, deux mille légionnaires, huit cohortes d'auxiliaires et mille chevaux, et tous les cantons ennemis ou suspects furent mis à feu et à sang. A ces calamités se joignait la famine : les esprits s'étant tournés uniquement vers la guerre, les Bretons avaient négligé d'ensemencer leurs champs, comptant d'ailleurs sur les approvisionnements romains ; et néanmoins ces nations indomptables tardèrent encore quelque temps à se soumettre [Tacite, *Ann.*, 14, 38].

Les successeurs de Suétonius agrandirent successivement la Province. P. Cerialis, devenu lieutenant impérial, porta la guerre vers le nord dans le pays des Brigantes ; il livra plusieurs batailles, quelques-unes sanglantes ; et une grande partie de la contrée fut enveloppée dans la conquête ou dans la dévastation. J. Frontinus fit plus, il réduisit les Silures, et fonda la domination romaine autant qu'elle pouvait l'être parmi ces hommes indépendants, et sur un territoire si difficile à garder [Tacite, *Agricola*, 17]. Agricola, qui gouverna la Bretagne romaine après lui, dompta les Ordovikes ; et pénétra jusqu'à Mona, qui était restée libre depuis le départ précipité de Suétonius ; les habitants demandèrent la paix, et l'île fut ajoutée à la Province [*ibid.*, 18]. Il porta aussi ses armes dans le nord, et, dépassant la frontière des peuples kimris, il alla attaquer la race gallique au pied des monts grampiens. Il la vainquit malgré l'héroïsme de ses tribus, et malgré le génie de son chef, l'illustre et malheureux Galgacus. Toutefois,



les si. Galls ne furent point soumis ; et la frontière de la Province, marquée par une ligne de forts, puis par une muraille construite entre l'embouchure de la Tyne et le golfe du Solway, ne fut que plus tard reculée jusqu'au Forth et à la Clyde. Mais les Galls des monts Grampiens, les Calédoniens et les Albans ne reconnurent jamais de maîtres, et ne courbèrent point la tête sous les faisceaux de l'empire ; l'Hibernie aussi resta libre.

Les mesures tour à tour violentes et douces appliquées par Auguste et par Claude à la Gaule, la Bretagne les éprouva, et en sortit telle que Rome la voulait. Les prédécesseurs d'Agricola avaient épuisé la rigueur ; la part des mesures humaines lui restait, et elle convenait à son caractère. Les Bretons vivaient dispersés, dans l'état de sauvages, toujours voisin de l'état de guerre ; pour les accoutumer à la paix et au repos par les plaisirs, il les engagea à construire des temples, des places publiques, des maisons ; et il y réussit par des exhortations particulières, par quelques avances de deniers publics, en louant l'activité des uns, en reprochant aux autres leur inaction. Les rivalités de gloire lui tenaient lieu de contrainte. Il ne manqua pas non plus de faire instruire dans les beaux-arts les enfants des chefs, leur insinuant qu'il préférerait aux talents acquis des Gaulois l'esprit naturel des Bretons. Ceux-ci répugnaient d'abord à étudier la langue latine, bientôt ils se piquèrent de la parler avec grâce. Ils adoptèrent ensuite les manières romaines : la toge devint à la mode. *Insensiblement*, dit l'historien [Tacite, *Agricola*, 21] de ce grand général, *les Bretons en vinrent à rechercher tout ce qui à la longue insinue le vice, nos portiques, nos bains, nos somptueux banquets : ce que leur inexpérience appelait civilisation, et ce qui faisait partie de leur servitude.* A tout cela,

Agricola mit d'autant plus de zèle qu'il enchaînait à la fois deux vastes pays, et que les fers de la Bretagne servaient à river ceux de la Gaule.

**1** Galgacus. V. Tacite, *Agricola*, c. 29-39.

# CHAPITRE III

*Progrès des lettres et des arts dans les provinces du sud de la Gaule. — Hommes célèbres de la Narbonnaise. — Gaulois mêlés à la politique de Rome, leur caractère. — Valérius Asiaticus. — Situation de la Belgique ; amitié des peuples belges avec les légions romaines. — Incendie de Lugdunum. — Nouveau dénombrement ; mécontentement contre Néron. — Insurrection de Vindex ; le centre et le midi de la Gaule proclament Galba empereur. — Le nord et les légions balancent ; bataille de Vésontio ; défaite et mort de Vindex. — Galba reconnu ; ses faveurs, ses châtements dans la Gaule. — Vitellius proclamé par les légions. — Marche de Cécina sur l'Italie par les Alpes pennines ; cruautés et pillages. — Marche de Fabius Valens vers les Alpes cottiennes ; effroi et calamités de la Gaule centrale. — Discordes entre Lugdunum et Vienne. — Mouvement du peuple pour l'indépendance nationale ; fanatisme religieux ; mission divine du Boïen Marie ; il est pris et exposé aux bêtes. — Vitellius à Lugdunum. — Mort de Galba ; Othon lui succède. — Victoire de Valens. — Othon se tue. — Vitellius empereur.*

DE BONNE heure, la Narbonnaise avait fourni aux lettres latines de brillants génies. Publ. Térentus Varron, né à Narbonne, et surnommé pour cette raison *Atacinus*<sup>1</sup>, historien, érudit et poète avait

composé, du temps de César, un poème épique estimé sur la querelle des Séquanes et des Édues, et la guerre d'Arioviste<sup>2</sup>. Cornélius Gallus, rival gracieux de Tibulle et de Propertius, et l'historien Trogus Pompéius avaient pris tous deux naissance dans la Province : celui-ci dans la ville appelée depuis Forum-Julii, le second dans le pays des Voconces. Varron et Gallus appartenaient sans aucun doute à des familles romaines coloniales ; pour Trogus, il n'était point Romain ; son aïeul, après avoir servi sous Pompée durant la guerre de Sertorius, avait porté dans sa famille le titre de cité romaine obtenu sur les champs de bataille ; et son père tenait de César celui de chevalier. Lui-même écrivit, du temps d'Auguste, une histoire universelle non moins remarquable par le talent de l'exécution que par la nouveauté de l'entreprise<sup>3</sup>. Sous Auguste, Tibère, Caius, Claude et Néron, la Narbonnaise produisit nombre de grammairiens, de jurisconsultes, de rhéteurs, d'orateurs d'un haut mérite, et un seul poète et romancier, T. Pétrone, le licencieux auteur du Satiricon<sup>4</sup>. Mais, parmi les personnages qui, dans ce siècle, firent briller à Rome la gloire littéraire de la Province, aucuns ne furent comparables à Votienus Montanus et à Domitius Afer.

Votienus était de Narbonne. Aux dons de la science et du génie il joignait toutes ces vertus civiques, et cette austérité de mœurs que présentait alors la secte stoïcienne. Il ne put voir sans indignation les dérèglements du vieux Tibère : il parla, et fut dénoncé ; il le fut à la requête de ses compatriotes de Narbonne. Relégué par le sénat aux îles Baléares, il y mourut, au bout de trois ans, de fatigue et de chagrin<sup>5</sup>.

Bien différent de cet homme vénérable, Domitius

Afer, natif de Némausus, se trouvait dans le même temps à Rome, où ses débuts comme orateur avaient été accueillis par les applaudissements des amis de l'éloquence, mais par l'effroi des gens de bien. Domitius fut le prince de cette éloquence vénale et sanguinaire qui servait les haines des tyrans, pourvoyait leurs bourreaux, et, malgré l'éclat qu'elle jeta sur les lettres, fut l'opprobre de ce temps d'opprobres. Délateur perpétuel sous Tibère, sous Caius, sous Néron, il acquit du pouvoir et de grands biens. Cependant il vécut et mourut tranquillement, protégé par l'admiration de son génie ; ce furent ses vices qui se chargèrent de venger l'humanité<sup>6</sup>.

Les écoles créées par Auguste, agrandies et multipliées par Claude, propageaient dans toutes les parties de la Gaule le goût des lettres romaines et

<sup>1</sup> Les habitants de Narbonne prenaient aussi le nom d'*Atacini*, à cause du fleuve *Atax* (l'Aude) qui coulait dans leur ville.

<sup>2</sup> *De bello Sequanico*. — Hier. Chron. — Senec. *Contr.* 16. — Serv., l. X, *Æneid*.

<sup>3</sup> Il nous en reste un abrégé fait par Justin.

<sup>4</sup> On l'a confondu mal à propos, ce me semble, avec C. Petronius, favori, puis victime de Néron.

<sup>5</sup> Sen. *Contr.* 5, l. VII. — Tacite, *Ann.*, l. IV, c. 42. — Mart., l. VIII, *ep.* 72. — Eusèbe, *Chron.*

<sup>6</sup> Tacite, *Ann.*, XV, c. 52, 66 ; XIV, c. 19. — Dion, LIX. — *Dial. de orat.* ap. Tacite, c. 13-15. —

Pline, II, *ep.* 14 ; VIII, *ep.* 18. — Quintil., *Inst.*, V, c. 7 ; VI, c. 3. — Eusèbe, *Chron.*

des arts libéraux. Lugdunum possédait des librairies déjà fameuses<sup>1</sup> ; et Vienne, Tolose, Narbonne surtout, renfermaient des dépôts de

l'ancienne littérature latine plus complets que ceux de Rome même<sup>2</sup>, sans préjudice de la littérature contemporaine, car on s'y procurait les ouvrages les plus récents tout aussi promptement qu'en Italie<sup>3</sup>. L'éloquence était applaudie [Juvénal, *Satyr.* 7], payée, cultivée avec ardeur par cette race spirituelle, vive, ouverte à toutes les impressions de l'esprit ; c'était d'ailleurs une vieille passion chez elle. Chaque année, une foule d'orateurs de toutes les provinces transalpines se rendaient à Lugdunum, au concours de l'autel d'Auguste ; et, pour y faire briller leur ingénieuse facilité, se résignaient aux lois bizarres imposées par Caligula [Juvénal, *Sat.* 1, 44]. L'architecture et la sculpture suivaient les progrès des lettres. Tandis que la Narbonnaise se couvrait de forums, de temples, de capitales, de cirques, d'amphithéâtres, de basiliques, d'aqueducs qui le disputaient en magnificence avec les plus belles constructions de Rome, la Gaule chevelue ne restait pas en arrière ; les villes riches construisaient, à frais communs, d'abord des temples, ensuite des forums. De somptueux édifices s'élevaient sur l'emplacement des anciens lacs sacrés, sur les ruines des anciens sanctuaires ; et les vieux simulacres informes cédaient la place petit à petit aux types élégants du polythéisme grec, ou se perfectionnaient par l'application des règles de l'art. Le plus illustre des sculpteurs en bronze, le Grec Zénodore, fondit pour la cité arverne une statue colossale de Mercure, chef-d'œuvre de beauté et de grandeur : l'artiste y travailla dix ans ; elle coûta, quarante millions de sesterces<sup>4</sup>. Un temple bâti par le même peuple en l'honneur du génie de la mort et de la destruction, et appelé du nom de sa divinité Vasso<sup>5</sup>, fut longtemps célèbre : il était revêtu en dehors d'énormes pierres de taille, en dedans des marbres les plus précieux incrustés de mosaïques ; son pavé

était aussi de marbre, et sa toiture de plomb<sup>6</sup>.

Aussitôt que la Gaule avait acquis l'entière jouissance des droits politiques, et avant même que ces droits fussent bien consolidés, les Transalpins s'étaient insinués dans le gouvernement de l'empire ; ils y jouèrent bientôt un rôle important. Les Romains leur reconnaissaient un puissant génie pour l'intrigue. Possesseur de richesses immenses, le noble gaulois, narbonnais ou chevelu, s'empressait d'aller les étaler à Rome ; où il consumait et son patrimoine et la substance de ses clients : dates un temps où les grandes familles romaines étaient appauvries, il éblouissait par sa magnificence et rivalisait avec les affranchis des empereurs ; c'était un premier pas pour s'élever : son esprit souple, son éloquence facile et complaisante, sa bravoure dans les armées, ses largesses dans le palais, faisaient le reste ; il devenait chevalier, sénateur, préteur, consul, quelquefois même avant d'être bien solidement, bien légitimement citoyen romain<sup>7</sup>. Il se passa, clans le premier siècle de l'empire, peu de grands événements où quelque Gaulois ne se trouvât mêlé. Sous Tibère,

J. Africanus, originaire du pays des Santons, fut mis à mort comme complice de Séjan [Tacite, *Ann.*, 7, 7]. Le Viennois Valerius Asiaticus trempait dans l'heureuse

<sup>1</sup> Pline jun., *epist. Gemin.*

<sup>2</sup> Suétone, *illustr. gramm.* de M. Valer. Prob.

<sup>3</sup> Martial, VII, *ep.* 87 ; VIII, *ep.* 72 ; IX, *ep.* 101.

<sup>4</sup> Pline, XXXIV, c. 7. — 40 millions de sesterces = 8.200.000 fr. Sur la réputation de son travail, Zénodore fut appelé à Rome pour y fondre une statue de Néron.

5 Grégoire de Tours, *Hist. franc.*, I, c. 29. — **Bas** et avec l'aspiration **Bhas**, mort, destruction, en langue gallique. **Vassus**, le Destructeur, était vraisemblablement un des surnoms du Mars gaulois.

6 Grégoire de Tours, *Hist.*, I, c. 30. — Ce temple fut détruit par les Germains, du temps de Gratien.

7 *Fragm. orat. Claud. in Tabul. Lugdun.*

conspiration qui délivra le monde de Caius. Des Gaulois coopérèrent fortement, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, aux révolutions qui amenèrent et suivirent la chute de Néron.

Nous venons de nommer Valerius Asiaticus qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment à ce célèbre et curieux personnage, qu'on peut donner, sous plusieurs rapports, comme un type du Gaulois lancé dans les affaires politiques de Rome. Né à Vienne d'une antique et opulente famille indigène, Valerius alla s'établir à Rome pendant les dernières années de Tibère ; il y acheta ces fameux jardins que Lucullus avait commencés sous la république, les embellit encore et les termina, effaçant tout ce que Rome avait vu jusqu'alors de délicatesse et de luxe [Tacite, *Ann.*, 9, 1]. Caius l'admit dans sa familiarité ; puis il corrompit sa femme et lui en adressa publiquement les plus humiliantes railleries<sup>1</sup> ; le Gaulois souffrit ou parut souffrir sans colère ce double outrage ; mais il se lia secrètement avec les ennemis de l'empereur, et fut un des plus ardents instigateurs et des instruments de sa mort. Après avoir frappé de sa main le tyran, il osa se présenter à la populace irritée. **Vous demandez**, lui cria-t-il, **qui a tué Caius ? Plût aux dieux que ce fût moi !** Sous Claude, ayant suivi le Prince dans son expédition de Bretagne, il parvint aux plus hautes charges de la milice. De retour à Rome, il fut nommé deux fois consul ; se retirant ensuite dans



ses jardins, et occupé surtout de ses plaisirs, il s'abandonna à la vie voluptueuse et molle d'un épicurien [Tacite, *Ann.*, 9, 1].

Mais il s'était attiré une haine fatale, la haine de Messaline, femme de Claude, par des liaisons intimes avec Sabina Poppæa, son ennemie et sa rivale ; d'ailleurs Messaline convoitait les magnifiques jardins d'Asiaticus, pour y promener ses bacchanales. L'empereur fut donc circonvenu, et fatigué chaque jour d'accusations contre lui : Il fallait, disait-on, se défier d'une opulence et d'une énergie dangereuses pour les princes. Asiaticus avait été l'un des meurtriers de Caius, il l'avait avoué avec hardiesse devant le peuple, il en avait réclamé la gloire ; de là provenaient une renommée et un crédit dont il était à la veille de faire usage. Il se disposait à partir pour l'armée du Rhin ; né à Vienne, soutenu par une parenté nombreuse et puissante, il lui serait facile de soulever des nations dont le sang, coulait dans ses veines [Tacite, *Ann.*, 9, 1]. Ces rapports effrayèrent le faible Claude ; se figurant déjà une révolte qu'il était important d'étouffer il envoya saisir inopinément le Gaulois.

Asiaticus, chargé de chaînes, fut confronté dans l'appartement de l'empereur avec Messaline et ses accusateurs. On lui reprochait des largesses corruptrices aux soldats, son adultère avec Poppæa et des débauches : l'éloquence de son plaidoyer attendrit singulièrement Claude, Messaline même sentit couler quelques larmes ; sortie pour les essuyer, elle n'en recommanda pas moins à ses agents qu'on ne laissât pas échapper l'accusé. Il fut condamné à mort, et Claude, par grâce, lui accorda le choix de son supplice. Quelques courtisans de l'empereur pressaient Asiaticus de se laisser mourir de faim, ce qu'ils regardaient comme une mort

douce : **Je vous dispense**, leur répondit-il, **de tant de sollicitude**. Il continua de vaquer à ses fonctions ordinaires, se baigna, et donna un grand repas où il fut très gai ; seulement, il dit qu'il regrettait qu'un homme échappé comme lui à la politique artificieuse de Tibère et aux fureurs de Caïus pût être victime des intrigues d'une femme. Avant de mourir, il alla visiter son bûcher, dressé dans ses jardins, et il le fit changer de place : **Transportez-le plus**

**1** Senec. de Const. sap. c. 18.

**loin**, dit-il à ses esclaves, **de peur que la flamme et la fumée ne gâtent la fraîcheur de mes arbres** ; ensuite il se coupa tranquillement les veines [Tacite, *Ann.*, 9, 3].

Tandis que le midi et le centre de la Gaule se livraient avec passion aux arts de la paix, il s'opérait dans le nord un retour vers l'esprit militaire, fruit de la permanence des aimées romaines. On se rappelle que huit légions, formées en deux camps, stationnaient, depuis Auguste, sur la rive gauche du Rhin. Une bande étroite de terrain, le long de cette rive, avait été distraite de la Belgique, et érigée en province particulière, sous le nom pompeux de Germanie ; c'était le département des armées. Deux subdivisions y avaient été établies, l'une *supérieure*, l'autre *inférieure* : la *Germanie supérieure*, siège de l'armée du Haut-Rhin, comprenait depuis l'Aar jusqu'à la Moselle ; la *Germanie inférieure*, siège de l'armée du Bas-Rhin, s'étendait de la Moselle à l'Océan. De ce département des armées ressortissaient les tribus germaniques admises ou transplantées en Gaule : les Tribokes, les Némètes, les Vangions, les Ubes, les Gugernes, les Bataves. Presque tous les lieux

d'habitation étaient des places de guerre, ou des châteaux militaires, ou des camps retranchés. La prééminence, pour la grandeur et l'importance, appartenait à la ville des Ubes ; Agrippine, fille de Germanicus et mère de Néron, y avait fondé une colonie de légionnaires vétérans, et la ville avait pris de là le nom de *Colonie Agrippinienne*<sup>1</sup>.

Il avait dû se former à la, longue, il s'était en effet formé des rapports d'habitude et d'affection entre le soldat romain et la population de la Belgique. Si les cohortes auxiliaires et la cavalerie belges en grand nombre dans les légions, vivant sous les mêmes tentes, combattant sous les mêmes aigles, avec la même discipline, pour la même cause, perdaient par ce mélange quelque chose de leur caractère national, elles exerçaient une influence à peu près pareille sur le caractère des Romains. L'inimitié nationale disparaissait pour faire place seulement à des rivalités militaires, et à des dissensions de corps. D'ailleurs les légions changeaient rarement de cantonnement, surtout les légions de Germanie ; et le soldat, envoyé à vingt ans sur les bords du Rhin, n'avait guère que la perspective d'y mourir, ou d'obtenir, au temps de sa vétéranse, un champ sur cette même terre, une place dans ces mêmes villes où sa jeunesse s'était écoulée. De là naissaient un attachement involontaire au sol, des relations amicales avec la population gauloise, et même des liens d'affection plus puissants. Les villes et les camps fraternisaient, si j'ose employer cette expression toute moderne : on se visitait, on s'adressait des députations, on s'envoyait des présents, souvenirs et gages d'hospitalité privée ou publique<sup>2</sup>. Il s'introduisait même dans les habitudes militaires des Romains quelque chose des coutumes du pays. On voyait des lieutenants de l'empire adoptant la

laie à carreaux brillants, les larges braies belgiques, le collier et les bracelets d'or, guider les aigles romaines dans l'attirail de Vercingétorix ou d'Indutiomar [Tacite, *Hist.*, I]. Avec cette disposition mutuelle des esprits, les légions, dans leurs discordes intestines ou politiques pouvaient compter sur de chauds auxiliaires parmi les peuples belges ; en retour aussi les sentiments et les passions de la Gaule, franchissant les palissades des camps, venaient bientôt agiter le soldat sous les tentes romaines.

1 *Colonia Agrippina, Agrippinensis.*

2 Tacite, *Hist.*, II, c. 20. — Plutarque, *Othon*, p. 1063.

La Gaule entière détestait Néron. Ses rapines, ses cruautés, ses débauches, avaient indigné des peuples qui n'étaient point façonnés autant que Rome à ces orgies du despotisme. La Belgique nourrissait contre lui des ressentiments particuliers ; et voici à quelle occasion. Paullinus Pompéius et L. Vetus, lieutenants des armées, afin d'occuper l'oisiveté du soldat, l'employaient à d'utiles travaux. Paullinus acheva une digue commencée soixante-trois ans auparavant par Drusus pour empêcher que le Rhin, au point de sa première division, ne jetât une trop forte partie de ses eaux dans le Vahal, et n'appauvrit par cet épanchement la branche droite de son cours. Vetus avait conçu un projet plus grand : celui de creuser un canal entre la Saône et la Moselle, et d'unir ainsi la navigation de la Méditerranée à celle de l'Océan, par le Rhône, la Saône, la Moselle et le Rhin. Mais Ælius, Gracilis, gouverneur de la Belgique, le détourna de son dessein, soit par intérêt pour lui, soit par jalousie secrète, l'avertissant qu'en portant ses légions au-delà des limites de sa province, en paraissant briguer la faveur des Gaulois, il

s'attirerait les soupçons d'un prince ombrageux, ennemi de toute chose bonne et populaire [Tacite, *Ann.*, 13, 43]. Vetus obéit, et trois ans après, comme pour augmenter l'irritation, Néron fit exécuter un nouveau dénombrement au-delà des Alpes [Tacite, *Ann.*, 14, 16].

Deux évènements dont l'un était étranger à la Gaule et l'autre aux méfaits de l'empereur, servirent pourtant à nourrir l'agitation des esprits, et réveillèrent même dans le peuple des espérances superstitieuses. Un incendie affreux avait détruit les deux tiers de Rome, et l'on calcula qu'il avait commencé le même jour du même mois où les Sénons avaient brûlé jadis la ville de Romulus et de Tarquin [Tacite, *Ann.*, 15, 41]. Un second incendie arrivé quatre ans après le premier dévora Lugdunum, cette Rome des Gaules. C'en est fait, écrivait à ce sujet un auteur contemporain<sup>1</sup>, une seule nuit a anéanti tant de beaux ouvrages dont chacun eût pu faire à lui seul l'illustration d'une ville ; on cherche aujourd'hui Lugdunum, que les Gaules montraient hier avec orgueil. Un monceau de cendres, voilà ce qu'est à cette heure l'opulente cité, ornement des provinces où elle était comprise, et non confondue ..... Puisse-t-elle se relever, sous de meilleurs auspices, pour de plus longs jours, cette colonie qui ne comptait que cent ans, terme à peine extrême de la vie d'un homme ! Fondée par Plancus, elle dut aux beautés de son site, aux avantages de sa position, un accroissement rapide et prodigieux ; et voici que dans le cours d'une seule vieillesse humaine, elle a subi toutes les catastrophes que les siècles réservent aux cités ! Néron vint au secours des habitants de cette malheureuse ville ; il leur accorda une gratification de 4 millions de sesterces<sup>2</sup> pour les aider à réparer leurs pertes : cette libéralité pourtant n'était qu'un

juste retour ; car les Lugdunais avaient jadis offert la même somme à l'empereur ou au sénat dans un moment de détresse de l'empire. On travailla avec ardeur à la reconstruction, et Lugdunum sortit de ses cendres aussi brillante et aussi prospère que jamais.

Cependant les crimes de Néron et les mécontentements de la Gaule étaient arrivés à leur comble. Le Gaulois C. Julius Vindex gouvernait alors la Lugdunaise avec le titre de propréteur. Né dans la nouvelle Aquitaine, de lignée puissante et *royale*, suivant l'expression des historiens, il appartenait en outre à la plus haute noblesse gallo-romaine ; la faveur de Claude avait porté dans sa famille la dignité sénatoriale<sup>3</sup>. Depuis sa première jeunesse, Vindex avait parcouru avec

<sup>1</sup> Senec., *Epist.* XIV.

<sup>2</sup> 820.000 francs. — Tacite, *Ann.*, XVI, c. 13.

<sup>3</sup> Dion excerpt. Henr. Vales. p. 694. — Suétone, *in Néron*, n. 40.

éclat les plus rudes emplois de la milice ; la gloire de sa bravoure et de sa fermeté civique était grande : *il avait*, dit un ancien [Dion, *l. c.*], *de l'audace pour toutes les belles choses*. Néanmoins le hasard voulut qu'il échappât à la cruauté soupçonneuse de Néron. Pendant son séjour à Rome, il avait assisté aux saturnales sanglantes qu'y donnait l'empereur, et il rapporta en Gaule tout le mépris, toute l'indignation amassés dans son cœur. A peine arrivé, il entra en conférence avec les nobles [Josèphe, *B. Jud.*, 4, 26] de la Gaule orientale, Arvernes, Éduens, Séquanes, tous éclairés comme lui, capables de le comprendre et intéressés à le servir : il les harangua, les anima, leur fit enfin partager son plan d'insurrection. Il ne s'agissait

point, dans les projets de Vindex, d'un soulèvement national contre Rome, d'un retour à la vieille indépendance de Vercingétorix et de Luctère, à la vieille *barbarie*, comme devaient s'exprimer des hommes élevés au milieu des délicatesses et des lumières de Rome, citoyens, chevaliers, sénateurs romains : ni le propréteur ni ses glorieux complices n'eurent un seul instant l'idée de reconstruire l'ordre de choses aboli en Gaule par César et Auguste. Leur opposition était purement romaine ; sinon légale, du moins possible sans bouleverser la constitution actuelle ; ils voulaient changer d'empereur et non d'empire.

Les conjurés choisirent pour nouvel empereur Sergius Sulpicius Galba, général renommé, vieillard sage et économe, qui commandait alors les légions d'Espagne ; son grand âge même parut une garantie pour des peuples qui avaient subi les excès de Caïus et qui tentaient d'échapper à ceux de Néron. Vindex écrivit donc à Galba et à tous les généraux des armées du Rhin ; puis rassemblant par lui-même et par ses amis une foule immense d'hommes et de femmes de tout rang, de toute classe, ruinés par les tributs, lésés, outragés par les officiers de l'empire, il monta sur son tribunal. Là il éclata en invectives contre Néron, il peignit avec véhémence ses meurtres, ses rapines, le hideux scandale de ses mœurs ; répétant que contre une pareille tyrannie il ne fallait pas seulement défection, mais attaque, mais irruption [Dion, 63]. Néron, s'écriait-il, a pillé l'univers entier, il a moissonné la fleur du sénat, il a tué sa mère, il a violé les lois, il a bouleversé même le gouvernement de l'empire. Car enfin les meurtres, les rapines, les outrages n'ont été que trop communs parmi les hommes ; mais qui jamais avait ouï ce dont nous avons été témoins ? Croyez-

en ma parole, chers amis, chers camarades, j'ai vu cet homme (si toutefois on peut lui donner le nom d'homme), sur le théâtre, dans l'orchestre, tantôt avec la cithare et le cothurne, tantôt avec le brodequin et le masque. Vingt fois je l'ai entendu chanter, publier les jeux, jouer la tragédie ; je l'ai vu garrotté, je l'ai vu traîné, je l'ai vu portant le ventre d'une femme enceinte, je l'ai vu accoucher ; en un mot, je l'ai vu dire, entendre, souffrir, faire tout ce qu'il y a de fictions dans les fables. Et après cela on l'appellerait César, Empereur, Auguste ? Ah ! ne souillons point ces noms sacrés qu'ont honorés le divin Auguste et le divin Claude. Appelons celui-là Thyeste, Œdipe, Alcméon, Oreste, il y aura justice, puisqu'il en joue les rôles et qu'il s'en approprie les passions. Et vous donc enfin, levez-vous, portez remède à vos propres maux, prêtez aide au peuple romain, et rendez la liberté au monde !

[Dion, 63] Il termina en proclamant empereur Sergius Sulpicius Galba.

Cette proclamation, à laquelle de sourdes rumeurs avaient préparé le peuple, fut accueillie par des cris d'enthousiasme ; et une armée considérable commença à se réunir. Vindex écrivit alors pour la seconde fois à Galba. Viens, lui marquait-il, il en est temps. Sois le libérateur du genre humain [Suétone, *Galba*, 9] ; donne un chef à ce vaste et puissant corps des Gaules, qui met aujourd'hui cent mille hommes sur pied et peut en armer davantage [Plut., *Galba*]. Galba hésita longtemps, ses amis le décidèrent enfin ; il se fit proclamer, et marcha vers les Pyrénées. Cependant les lieutenants des armées rhénanes et les gouverneurs des provinces montraient plus d'incertitude encore ; les uns gardèrent les lettres de Vindex, d'autres les



envoyèrent à l'empereur, moins par attachement que par crainte ; le lieutenant impérial en Aquitaine demanda de prompts secours à Galba pour étouffer la rébellion [Suétone, *Galba*, 9] ; il s'adressait mal.

Tandis que tout s'agitait au nord des Alpes, Néron restait tranquille à Naples, absorbé dans les fêtes et les combats d'athlètes. Il reçut sans émotion la nouvelle du soulèvement de Vindex ; on dit même qu'il s'en réjouit, comme d'une occasion excellente pour piller les riches provinces des Gaules [Suétone, *Néron*, 40]. Les proclamations outrageuses que Vindex faisait afficher clans les villes transalpines et dont il envoyait des copies à Rome, le tirèrent enfin de sa léthargie. Au milieu des invectives les plus sanglantes il était traité de mauvais joueur de harpe, et on l'appelait Ænobarbus au lieu de Néron [Suétone, *Néron*, 41]. Plus vivement blessé de ces deux injures prétendues que de toutes les accusations de cruauté et de débauche, il écrivit au sénat, l'exhortant à venger l'insulte faite à son empereur et à la république. Il déclara qu'il quitterait son nom adoptif, pour reprendre celui des Domitius dont on lui faisait un reproche. Mais l'imputation qu'il travaillait surtout à combattre, c'était celle d'ignorance en musique, dans un art qu'il avait cultivé si longtemps et avec tant de soin. Cependant, comme les nouvelles arrivaient de jour en jour plus fâcheuses, il revint à Rome avec un empressement plein de trouble et d'inquiétude. En chemin, un présage parut le rassurer : apercevant sur un vieux monument l'image d'un cavalier romain qui foulait aux pieds et traînait par les cheveux un soldat gaulois terrassé, il sauta de joie, et bénit les dieux qui lui envoyaient cette promesse. A Rome, il ne convoqua point le sénat, il ne harangua point le peuple : seulement il appela près de lui quelques-uns des principaux sénateurs, et

après une courte délibération, il leur montra un orgue hydraulique perfectionné par ses soins, expliquant longuement le mécanisme, l'usage ; la difficulté de cet instrument, et disant qu'il le ferait jouer sur le théâtre, **si pourtant Vindex le permettait** [Suétone, *Néron*, 41].

La révolte de Galba mit fin à ces scènes puériles. Telle était sa réputation que Néron se crut perdu. Il ne songea plus qu'à la guerre et à la vengeance ; il fit par le sénat déclarer Galba ennemi public, et promit dix millions de sesterces à qui lui apporterait la tête de Vindex. A la menace du tyran Vindex répondit par cette autre : **ma tête pour celle de Néron !** [Dion, 63] Les placards du Gaulois étaient affichés dans tous les carrefours de Rome, et jusque sous les portiques du palais impérial. Par un jeu de mots qui portait sur la double signification de *Gallus* et de *Vindex*, on disait **que le chant du coq avait réveillé Néron**<sup>1</sup> ; et la nuit on entendait des gens qui feignant de se quereller, appelaient à grands cris un vengeur<sup>2</sup>.

Cependant des sentiments divers agitaient la Gaule ; divers sur Galba, quoique presque unanimes contre Néron. Seule parmi les grandes cités transalpines, la colonie lugdunaise soutenait ouvertement celui qu'elle nommait son bienfaiteur [Tacite, *Hist.*, 1, 51], et Vienne, sa voisine et son ennemie, pour l'humilier, se livrait avec d'autant plus de passion à son zèle pour Galba. Tout le midi, toutes les nations riches et éclairées de l'est envoyaient des troupes à Vindex : les Arvernes, les Édues, les Séquanes s'étaient placés à la tête des confédérés. Mais

<sup>1</sup> Suétone, *Néron*, c.

45. — *Gallus*, un

coq, un *Gaulois*. 2

Suétone, *ibid.* —

*Vindex* signifie en latin *vengeur*.

les peuples du nord, les anciens Belges, Rèmes, Lingons, Trévires se groupaient autour des armées du Rhin, décidés à partager invariablement leur fortune [Tacite, *Hist.*, 1 & 2]. Dans l'intérieur de ces armées régnaient le trouble et l'indécision. Le soldat sans doute haïssait Néron ; mais Galba, qui avait commandé sous Caius un des camps germaniques y avait laissé la réputation d'un chef dur et avare. D'ailleurs ces vieilles légions placées au 'poste le plus périlleux, qui chaque jour défendaient au prix de leur sang la frontière de l'empire, ne voyaient qu'avec dépit l'empereur sortir des rangs d'une armée oisive et sans importance. Elles appelaient Galba l'élus de *Vindex* ; c'était, disaient-elles, un préteur mécontent qui l'avait choisi ; c'étaient cent mille Gaulois qui l'imposaient pour maître à la république. Que devenait le respect des lois ? où était la majesté du nom romain ?

La conduite des deux lieutenants impériaux favorisait cette disposition des esprits et prolongeait l'incertitude. Fonteius Capito, lieutenant de la Germanie inférieure, homme avide, débauché, ambitieux, se repaissant de secrètes espérances, semait dans son camp des bruits injurieux à Galba ; mais l'armée le méprisait : tous les regards se fixaient sur Verginius Rufus ; qui commandait dans la Germanie supérieure. Verginius, fils d'un simple chevalier, était parvenu, par son seul mérite, au consulat et au grade militaire le plus élevé. A l'activité, à l'expérience de la guerre se joignait en lui une grande

modération ; il professait un attachement austère aux lois civiles, une profonde déférence au corps du sénat. Dans les événements qui bouleversaient l'empire, il condamnait hautement une élection faite hors de Rome, par une province, à l'insu des Pères et du peuple. Peut-être ce respect absolu de la loi était-il pur de, tout sentiment personnel ; peut-être ça blâme contre Galba appuyé par des motifs aussi honorables ne cachait-il aucune arrière-pensée son armée ne le crut pas.

Vindex cependant avait réuni des troupes, ou plutôt une multitude d'hommes bien ou mal armés. Les villes insurgées s'approvisionnaient de vivres et de munitions de guerre, réparaient leurs murailles, se préparaient à repousser, s'il le fallait, l'agression des légions du Rhin. Vienne avait commencé les hostilités en assiégeant Lugdunum à peine reconstruit [Tacite, *Hist.*, 1, 65]. Avant que les préparatifs des Séquanes fussent terminés, Verginius, quittant brusquement la Germanie inférieure entra sur le territoire de ce peuple, et mit le siège devant Vésontio, qui lui fermait ses portes [Dion, 63] ; il avait avec lui, outre ses légions, de nombreux volontaires belges et bataves. Vindex accourut à la défense de la place. Il s'avança jusque près des murs, à une faible distance des Romains ; delà il écrivit à Verginius, qui lui répondit ; après ces messages réciproques, les généraux se virent, s'entretenirent longuement et se séparèrent bons amis. On ignore ce qui se passa dans cette conférence, si Verginius se laissa fléchir en faveur de Galba, ou si au contraire Vindex consentit à abandonner Galba pour Verginius ; l'événement révéla que Néron avait été sacrifié [*ibid.*] d'un commun accord : un mystère impénétrable couvrit tout le reste.

Il avait été convenu entre les deux généraux que Vindex entrerait dans la place avec son armée ; il se mit donc en mouvement pour s'approcher des portes, mais les légions, qui n'étaient pas instruites des conditions du traité, s'imaginant que les Gaulois venaient pour les surprendre, saisirent leurs armes, et engagèrent le combat avec furie, sans écouter la voix de leurs chefs [Dion, 63]. Les Gaulois étonnés, sans défiance et en désordre, furent d'abord rompus, puis ils se rallièrent et firent résistance. Vainement Verginius de son côté, Vindex du sien, s'épuisèrent en efforts pour retenir leurs armées, elles leur échappèrent, comme de fougueux coursiers dont la bride est rompue échappent aux mains du conducteur [Plutarque, *Galba*]. On vit alors un spectacle atroce et inouï : des milliers de soldats sans ordre, sans guide, s'égorgeant les uns les autres, et rendus plus furieux par le carnage même. Les Gaulois que cette attaque imprévue avait consternés furent vaincus, et perdirent vingt mille hommes ; Vindex au désespoir se perça de son épée [Dion, 63].

Il ne tint alors qu'à Verginius de devenir empereur. L'armée victorieuse, après avoir brisé et foulé aux pieds les images de Néron, déféra, par des acclamations redoublées, à son général tous les titres de la souveraine puissance. Comme il les refusait, un soldat écrivit sur une des enseignes *Verginius, César, Auguste* ; il ordonna d'effacer ces mots. Quoique les légions menaçaient hautement de revenir à Néron, s'il restait inflexible, il eut l'habileté de les tenir toujours en suspens sans se déclarer pour ni contre Galba. On pensa qu'il attendait de Rome le décret du sénat qui confirmerait le nouveau prince ; quelques-uns prétendirent qu'il avait d'autres espérances.

Le décret arriva bientôt avec la nouvelle de la mort de Néron : Galba les reçut près de Narbonne. Par une conduite impolitique, et qui démentait sa réputation de modération et de sagesse, il distribua aux cités gauloises des grâces ou des châtiments excessifs suivant qu'elles s'étaient montrées favorables ou défavorables à sa cause. Aux premières il prodigua les titres, les libertés, les exemptions de tribut [Tacite, *Hist.*, 1, 8, 50] ; il frappa les secondes de peines ignominieuses ou fiscales ; il confisqua leurs revenus, il diminua leurs territoires, restreignit leurs privilèges, fit raser les murailles de quelques-unes de leurs villes<sup>1</sup>. Les Édues, les Arvernes, les Séquanes, auteurs de sa fortune, furent l'objet de ses plus grandes faveurs ; ses plus grandes rigueurs tombèrent sur les Rèmes, les Lingons et les Trévires ; Vienne, comblée de biens, triompha de l'humiliation et de l'abaissement de Lugdunum.

Ces mesures imprudentes firent plus qu'exaspérer les passions de partis politiques opposés ; elles réveillèrent une vieille antipathie de race que l'administration romaine avait affaiblie sans doute, mais non étouffée. Les profondes divisions antérieures à la conquête reparurent tout à coup. Les peuples séquanais, helvétien, allobroge, Éduen, arverne, c'est-à-dire la race gallique, et l'est de la Gaule, formaient la faction *galbienne* [Tacite, *Hist.*, 1, 51], les Belges furent tous anti-galbiens ; les cités occidentales se partagèrent entre les uns et les autres. On se défiait, on se menaçait de chaque côté. Fiers de leurs privilèges accrus, de leur territoire agrandi aux dépens des Belges et de la remise du quart de leur tribut, les peuples de l'est se targuaient de ces récompenses pour insulter aux cités punies, et pour braver les légions [Tacite, *l. c.*]. Les Belges n'étaient point en reste d'arrogance et

d'outrages. Ils ne parlaient de Vindex qu'avec un mépris affecté [*ibid.*] ; ils se vantaient d'avoir partagé la gloire des légions sous les murs de Vésontio, et d'avoir vu fuir devant eux ces lâches à qui Galba livrait maintenant leurs dépouilles. Quant aux légions, elles s'irritaient de ces bravades ; aiguillonnées d'ailleurs par le butin qu'elles avaient rapporté de la Séquanie, leur attitude devenait de plus en plus menaçante pour les peuples de l'est ; et déjà les mots d'*ennemis*, de *vaincus* remplaçaient dans leurs bouches ceux de compagnons et d'alliés [*ibid.*].

Les camps du Rhin continuaient d'être en proie à la plus violente anarchie. Quoique les événements de Rome et le sénatus-consulte qui proclamait Galba y fussent connus, l'armée de la Germanie supérieure offrit de nouveau l'empire à

**1** Tacite, *Hist.*, I, c. 8. — Suétone, *in Galba*, n. 12.

Verginius, qui persista dans ses premiers refus ; Capito voulut s'en emparer avant qu'il lui fût offert, mais il périt assassiné par ses lieutenants. Galba donna le commandement vacant par sa mort à Vitellius, homme rempli de vices grossiers et couvert du mépris public. Il rappela aussi Verginius, sous des prétextes bienveillants, de peur que ses irrésolutions ne prissent fin quelque jour, ou que sa vertu ne se lassât : son successeur fut un vieillard faible d'esprit et rongé de goutte, Hordéonius Flaccus. Galba croyait par ces choix prévenir les complots ultérieurs en décourageant la rébellion ; il se trompa. Ces mutations de chefs s'opérèrent au milieu des plaintes et des troubles. De toutes parts couraient des bruits sinistres inventés ou envenimés par les anti-galbiens, principalement par les Lugdunais, obstinés dans

leur amour pour Néron [Tacite, *Hist.*, 1, 51] ; ces bruits venaient agiter la Belgique et surtout l'armée, où le mensonge et la crédulité trouvaient le plus d'aliments ; cependant l'une et l'autre reconnurent le nouvel empereur.

Vitellius profita habilement de la disposition des esprits. Vitellius sans doute était un homme méprisable, et ses vices pouvaient lui mériter à bon droit l'humiliante confiance de Galba ; mais il ne manquait ni d'adresse, ni d'une certaine énergie, ni de vigueur de corps. Il travailla à se rendre populaire dans l'armée ; se montra libéral, juste même ; et eut bientôt gagné l'affection du soldat. Parmi les chefs supérieurs se trouvaient deux hommes remuants, audacieux, avides d'argent et de pouvoir, Fabius Valens et Aliénus Cécina. Valens était outré contre Galba : il l'avait averti des incertitudes de Verginius ; il l'avait délivré des entreprises de Capito en le tuant de sa propre main, et se prétendait mal récompensé. Il animait Vitellius ; lui représentant l'ardeur des soldats, la célébrité de son nom, l'impuissance d'Hordéonius à rien empêcher, la Bretagne et les auxiliaires de Germanie prêts à le suivre, les provinces mécontentes. *Que crains-tu d'un vieillard dont le pouvoir précaire va passer en un instant ?* lui disait-il. La fortune s'offre à toi, tu n'as qu'à lui ouvrir ton sein et la recevoir : Verginius, d'une simple famille équestre, fils d'un père inconnu, balançait avec raison, sûr de succomber s'il acceptait l'empire, et pouvant se flatter de vivre après l'avoir refusé : il n'en est pas ainsi de Vitellius ; les trois consulats de son père, la censure, l'honneur d'avoir eu pour collègues les Césars ; depuis longtemps donnent au fils l'éclat d'un empereur, et lui ôtent la sécurité d'un particulier. Ces discours faisaient impression sur l'âme ambitieuse de Vitellius



[Tacite, *Hist.*, I, 52].

Dans le haut Rhin, Cécina, doué des grâces de la jeunesse, d'une taille majestueuse, d'une ardeur bouillante, plein de charmes dans sa conversation et de noblesse dans sa démarche, possédait un empire absolu sui, le soldat. Il était questeur en Bétique, lorsque Galba, pour récompenser le zèle avec lequel il s'était déclaré, lui confia, malgré sa jeunesse, le commandement d'une légion ; mais depuis, l'empereur ayant eu la preuve qu'il avait détourné les deniers publics, donna ordre qu'il fût recherché rigoureusement sur ce péculat. Cécina, irrité, résolu de tout bouleverser et de couvrir les débris de sa fortune des ruines de l'état : les germes de discorde ne manquaient point déjà dans cette armée : elle avait marché tout entière contre Vindex, et n'avait reconnu Galba qu'après les légions du bas Rhin. Son camp était aussi le plus fréquenté par la population belge. Les mécontents Trévires, Rèmes, Lingons y entraient à toute heure, tenaient des conciliabules avec les soldats, murmuraient, se plaignaient ensemble, exaltaient Verginius aux dépens de Galba ; et cet enthousiasme, ces regrets pour un chef absent étaient tout près de se reporter sui, le 68. premier qui se présenterait [Tacite, *Hist.*, I, 53].

Les Lingons, suivant un ancien usage, avaient envoyé en présent aux légions deux mains entrelacées, symbole d'hospitalité [Tacite, *Hist.*, I, 54]. Leurs députés, affectant une douleur et un abattement profonds, se montraient en habit de deuil sur la place d'armes, allaient de, tente en tente, se répandant en plaintes, tantôt sur leurs propres injures, tantôt sur les distinctions des cités voisines ; puis quand ils voyaient le soldat attentif et animé, ils se récriaient sur les périls, sur les

humiliations de l'armée même [*Ibid.*] ; et enflammaient tous les esprits. Déjà une sédition commençait, lorsque Hordéonius leur enjoignit de quitter le camp ; et par précaution, il les fit partir au milieu de la nuit. Mille rumeurs sinistres en coururent parmi les troupes ; on affirmait que les députés avaient été massacrés, et qu'on verrait bientôt, si l'on n'y prenait garde, les plus braves soldats, ceux qui s'étaient permis des murmures, périr ainsi dans l'ombre, à l'insu de leurs camarades. Les légions alors se lièrent entre elles par un traité secret. Pour les contenir, Hordéonius fit venir les auxiliaires gaulois ; ceux-ci d'abord alarmèrent les légions, mais bientôt ils se montrèrent non moins indociles qu'elles, et plus ardents même à entrer dans tous les complots.

Sur ces entrefaites arriva le premier janvier, jour auquel les armées renouvellent le serment de fidélité au Prince. Les quatre légions du bas Rhin le prêtèrent, en hésitant beaucoup, il est vrai ; à peine quelques voix se firent entendre dans les premières centuries ; le reste garda le silence. Il y avait dans ces légions même des dispositions fort diverses : la première et la cinquième étaient si emportées, que des pierres furent lancées contre les images de Galba : la quinzième, et la seizième, plus modérées, se bornèrent à des murmures et à des menaces. Dans la Germanie supérieure, la quatrième et la dix-huitième, qui campaient ensemble, mirent en pièces les images de l'empereur, et pour de point paraître dépouiller tout respect de l'autorité, prononcèrent dans leur serment les noms oubliés de *sénat et de peuple romain*. Hordéonius, faible et timide, ne fit rien pour réprimer la sédition. Les chefs de légion et les tribuns imitèrent l'indolence du lieutenant. Quatre centurions osèrent seuls montrer quelque énergie ;

ils furent saisis par les soldats et mis aux fers. Les deux autres légions adhèrent à tout ce qui s'était fait [Tacite, *Hist.*, I, 55-56].

La nuit du premier au second janvier, le porte aigle de la quatrième légion vint à la colonie Agrippinienne où était Vitellius, et l'ayant trouvé à table il lui apprit que l'armée du haut Rhin avait renoncé à l'obéissance de Galba et prêté serment au nom du sénat et du peuple. Ce serment était visiblement illusoire ; il fut résolu de saisir la fortune propice, et de présenter un empereur aux légions. Vitellius dépêcha des courriers au camp du bas Rhin pour informer ses soldats *que leurs camarades de la Germanie supérieure avaient brisé les images de Galba, que, si cette action était réputée crime et révolte, il fallait commencer la guerre, sinon choisir sans délai un autre prince*. Et dans ce dernier cas il insinuait qu'il était moins chanceux de le prendre sous sa main que de le chercher au loin<sup>1</sup>.

La première légion était la plus voisine, et Fabius Valens le plus déterminé des chefs. Il se rendit dès le lendemain dans la ville Ubienne avec un corps de cavalerie, et salua Vitellius empereur. Les autres légions s'empressèrent de suivre l'exemple, et l'armée du haut Rhin, laissant là les vains noms du sénat et du peuple romain, prêta serment à Vitellius. La Belgique applaudit à ce choix, et montrait plus d'ardeur même que les légions. Les Agrippiniens, les Trévires, les Lingons, les Rèmes accouraient en foule féliciter les soldats ; ils offraient des

<sup>1</sup> Tacite, *Histoire*, I, c. 56. — Suétone, *Vitellius*, 8.

hommes, des chevaux, des armes, de l'argent

[Tacite, *Hist.*, I, 57]. C'était une incroyable émulation de ville à ville, de particulier à particulier ; chacun voulait contribuer, suivant ses facultés, de sa personne, de sa fortune ou de ses talents. Et ce n'étaient pas seulement les chefs de la population ou ceux de l'armée qui cherchaient à se signaler par des sacrifices, mais les moindres habitants et les moindres soldats apportaient leurs petites épargnes, et ceux qui n'avaient point d'argent donnaient leurs baudriers, leurs ornements militaires, leurs armes ornées et de prix, par enthousiasme, par imitation, par intérêt [*Ibid.*].

A ces nouvelles l'épouvante se répandit dans les provinces galbiennes ; elles se voyaient abandonnées par toutes les garnisons, par tous les magistrats impériaux l'un après l'autre. Valerius Asiaticus préfet de la Belgique et Junius Blésus gouverneur de la Lugdunaise s'étaient rangés du côté de Vitellius ; la légion italique et la cavalerie taurinienne, cantonnées à Lugdunum, avaient brisé les images de Galba ; l'armée de Bretagne s'empressait d'adhérer à tout. Vitellius ne trouva de répugnance que dans les huit cohortes bataves qui, après avoir servi d'auxiliaires à la quatorzième légion alors en Dalmatie, l'avaient quittée et se trouvaient en passage dans la capitale des Lingons. Ces cohortes étaient depuis longtemps en discorde avec les troupes Romaines. Attachées à la quatorzième légion au moment où la révolte de Vindex éclata, elles avaient pris parti contre Néron, tandis que les légionnaires soutenaient cet empereur ; et le triomphe de Galba avait tellement accru leur arrogance que force avait été de les isoler et de les envoyer en Bretagne. Elles nourrissaient aussi un autre sujet de mécontentement contre l'armée de la Germanie inférieure. Il y avait quelques années que deux

frères d'ancienne et puissante famille chez les Bataves, Julius Paullus et Claudius Civilis avaient été emprisonnés par Fontéius Capito, comme coupables de complots contre Néron : Paullus avait été tué sans autre formalité, Civilis conduit à l'empereur [Tacite, *Hist.*, I, 59 ; IV, 13]. Néron lui avait laissé la vie ; Galba l'absout et le renvoya en Gaule, mais les légions rhénanes s'emparèrent de lui, réclamant à grands cris son supplice. Vitellius résista de peur de s'aliéner les Bataves, et fit évader Civilis..

L'adjonction de toutes les garnisons gauloises et des troupes de Bretagne à celles du Rhin mettait entre les mains de Vitellius une puissante armée. Il résolut de faire marcher en avant deux divisions sur l'Italie, l'une avec Valens par les Alpes cottiennes, l'autre par les Alpes pennines, sous la conduite de Cécina. Valens eut l'élite de l'armée du bas Rhin (des première, quinzième et seizième légions), avec l'aigle de la cinquième et un corps de troupes légères et de cavalerie, formant en tout quarante mille hommes ; Cécina reçut trente mille hommes de l'armée du haut Rhin, savoir : la vingt et unième légion tout entière, quelques corps choisis dans les trois autres, et un grand nombre d'auxiliaires gaulois et germains. Vitellius devait suivre avec une autre région et l'immense multitude des volontaires de la Belgique [Tacite, *Hist.*, II, 69 ; I, 61].

Le chef et les soldats offraient en ce moment un frappant contraste. Ceux-ci demandaient leurs armes, et voulaient marcher malgré l'hiver, sans s'arrêter à des négociations ; il voulaient profiter de l'épouvante des Gaules, envahir l'Italie, pendre Rome, se hâter enfin, parce que rien n'est plus important dans les guerres civiles, et qu'il y faut agir bien plus que délibérer. Vitellius au contraire

s'endormait dans de grossiers plaisirs, comme si de lâches dissolutions et des festins ruineux eussent été un préliminaire obligé de son installation à l'empire. Dès midi il était ivre et appesanti de nourriture. Cependant tout allait par la seule ardeur et par le seul courage des troupes. A peine se virent-elles réunies, qu'elles exigèrent le signal du départ. Le nom de Germanicus fut décerné sur-lechamp à Vitellius ; quant à celui de César, il le refusa. Le jour même du départ un présage jugé favorable remplit de joie Valens et son armée. Un aigle, proportionnant son vol à la marche des légions, planait en avant d'elles comme un guide. Aucun mouvement, aucune clameur ne l'effarouchèrent ; et tels furent pendant un long espace de chemin le calme et l'intrépidité de cet oiseau, que tous y crurent reconnaître un augure infailible de gloire et de succès [Tacite, *Hist.*, I, 62].

L'armée de Valens traversa en amie le territoire des Trévires ses fidèles alliés. Mais à Divodurum, ville des Médiomatriques, malgré l'accueil favorable des habitants, saisie d'une sorte de terreur panique, elle prit subitement les armes, sans cause, sans dessein, non par soif du pillage ou du sang, mais par un accès de frénésie inexplicable [Tacite, *Hist.*, I, 63]. Adoucie enfin par les prières de ses chefs, elle s'abstint de saccager la ville ; mais près de quatre mille habitants périrent dans le premier moment de rage. Cet événement causa, même en Belgique, un tel effroi, que dès que l'armée s'approchait d'une ville, la population entière accourait au-devant avec ses magistrats ; les femmes et les enfants se prosternaient les bras étendus, le long des chemins ; enfin on épuisait en pleine paix tous les moyens par lesquels on désarme un ennemi furieux [*Ibid.*]. Valens était encore sur le territoire des Leukes quand lui parvint la nouvelle de la mort de Galba

assassiné par les prétoriens, et de l'élection d'Othon à l'empire. Cette révolution n'inspira aux soldats ni joie ni crainte ; il leur était indifférent de combattre Othon ou Galba ; elle fit plus d'impression sur les Gaulois du centre et du midi, qui, haïssant également Vitellius et Othon, craignaient de plus Vitellius. L'armée romaine arriva bientôt dans la cité des Lingons, son alliée chérie. Accueillie avec les plus vifs témoignages d'amitié, elle disputa de courtoisie et de bonne discipline ; mais la joie fut courte, par l'arrogance de ces cohortes bataves que Valens devait prendre chez les Lingons. Quelques propos occasionnèrent une dispute entre elles et des légionnaires ; chaque soldat venant ensuite à prendre parti pour ou contre, la querelle allait dégénérer en un combat sanglant, si le général, par le châtement des plus mutins, n'eût rappelé les Bataves à la subordination. Du territoire lingonais Valens passa chez les Édues. En vain les légions cherchèrent-elles un prétexte de guerre contre cette opulente cité ; elle ne leur en laissa aucun, tant fut grande sa soumission ; elle reconnut Vitellius, offrit de l'argent et des armes, fournit des vivres gratuitement ; en un mot, elle alla au-devant et au-delà de toutes les demandes. Ce qu'Augustodunum faisait par crainte, Lugdunum le fit par zèle. Valens trouva dans cette ville la légion italique et la cavalerie Taurinienne qui l'attendaient, il les incorpora à ses troupes [Tacite, *Hist.*, I, 64].

On a vu plus haut quelle inimitié divisait Lugdunum et Vienne : durant la dernière guerre, ces deux villes s'étaient désolées mutuellement par des combats trop renouvelés, trop acharnés pour n'avoir de motifs que l'intérêt de héron et de Galba. Lugdunum fut compris dans les vengeances de ce dernier ; il confisqua ses revenus et le frappa

de décrets humiliants, tandis que les faveurs et les honneurs pleuvaient sur Vienne : de là un surcroît de jalousies et de haines que séparait seulement l'étroite barrière d'un fleuve [Tacite, *Hist.*, I, 65]. Maintenant que la force était entre les mains des Lugdunais, ils s'efforcèrent d'en user ; ils incitaient les soldats en particulier à la destruction de Vienne ; ils représentaient qu'elle avait assiégé leur colonie, secouru Vindex, levé même depuis peu des légions pour le service de Galba [Ibid.]. Après les considérations de haine venaient les considérations de pillage ; ils exaltaient la richesse de Vienne, le butin qu'y trouverait l'armée. Bientôt, ne se bornant plus à des insinuations secrètes, ils

éclatèrent en provocations ouvertes et publiques : *Pourquoi, disaient-ils, les légions ne vont-elles pas se venger, et détruire ce foyer de la guerre des Gaules ? tout y est étranger et ennemi. Mais nous, colonie militaire, nous sommes des enfants de Rome, une partie de l'armée, les compagnons inséparables de sa bonne ou mauvaise fortune. Dans l'incertitude du succès, qu'elle ne nous laisse pas à la merci de voisins furieux !* [Tacite, *Hist.*, I, 65]

Ces discours et mille autres semblables échauffèrent tellement le soldat, qu'au moment où les chefs ordonnèrent le départ, ils ne croyaient plus possible de sauver Vienne. Les Viennois connaissaient le danger de leur situation ; ils accoururent sur la route avec tout l'appareil religieux des suppliants ; ils se jetèrent aux genoux des soldats ; ils s'attachèrent à leurs armes, à tous leurs pas ; ces prières, ces pleurs commencèrent à faire effet. Pour achever de fléchir l'armée, Valens lui fit distribuer au nord des Viennois trois cents sesterces par tête [Tacite, *Hist.*, I, 66]. Ce ne fut



qu'alors que les légions sentirent toute l'importance d'une colonie si brillante, si vieille alliée du peuple romain ; et les représentations du général pour qu'on ne la détruisit pas, pour qu'on n'égorgeât pas les habitants, furent écoutées avec faveur. Toutefois, une peine publique fut infligée aux Viennois, on les désarma ; et chaque habitant fut tenu de fournir des provisions de toute espèce. On regarda comme constant que Fabius avait été gagné par une grosse somme d'argent, mais du moins la ville lui dut son salut. De Vienne, il se dirigea à petites journées, par le pays des Allobroges et celui des Voconces : il réglait la marche et le séjour des troupes sur les sommes qu'il n'avait pas honte de se faire donner ; et il les exigeait des magistrats des villes et des possesseurs des terres avec la plus grande violence, au point que dans un municipe des Voconces, nommé Lucus Augusti, ou le bois d'Auguste<sup>1</sup>, il avait déjà disposé les torches pour incendier, lorsqu'on l'apaisa avec de l'argent ; au défaut d'argent, des adultères et des prostitutions pouvaient le fléchir. C'est ainsi qu'il gagna les Alpes.

Cécina fut plus avide encore de sang et de pillage. Les Helvètes irritèrent ce caractère bouillant. La nation helvétique, si célèbre dans les annales de la Gaule par le nombre et l'éclat de ses expéditions, déshabituée de la guerre, n'avait plus que le renom de son ancienne bravoure [Tacite, *Hist.*, I, 67]. Ignorant encore la mort de Galba, elle refusait de reconnaître Vitellius. La cupidité et la précipitation de la vingt et unième légion commencèrent les hostilités. Cette légion avait enlevé l'argent destiné pour la solde d'une garnison helvétique, que ce peuple entretenait de tout temps à ses frais [*Ibid.*]. Les Helvètes irrités interceptèrent les lettres que Cécina adressait aux légions de Pannonie pour les

entraîner à la révolte, et retinrent prisonniers un centurion et quelques soldats. Cécina, qui ne respirait que la guerre, saisit avidement l'occasion présentée ; il dévasta le pays, et ruina d'abord un lieu fréquenté pour l'agrément et la salubrité de ses eaux minérales, et où s'était formée une petite ville. Il fit prévenir aussi les auxiliaires Rhétiens de descendre des montagnes et d'assaillir les Helvètes par derrière, tandis que les légions les combattaient en face.

Les Helvètes se réunirent en armes et élurent pour chef suprême un de leurs compatriotes, Cassius Sévère ; mais au moment fatal la résolution leur manqua. Ils ne savaient ni manier les armes, ni garder les rangs, ni manœuvrer de concert [Tacite, *Hist.*, I, 68]. Se battre contre des vétérans, c'eût été se perdre ; se renfermer dans des murs croulant de vétusté, n'était pas plus sûr ; d'un côté

**1** Luc en Dauphiné.

Cécina les pressait avec une puissante armée ; de l'autre ils étaient harcelés par la cavalerie et par les cohortes de Rhétie ; leurs faibles bataillons étaient comme perdus au milieu de tant d'ennemis. Ils jetèrent enfin leurs armes, et se sauvèrent sur le mont Vocet<sup>1</sup>. Cécina envoya pour les en chasser une cohorte de Thraces, avec les auxiliaires germains et rhétiens ; les fugitifs furent massacrés partout, sur les montagnes, dans les bois, et jusqu'au fond des cavernes où ils s'étaient cachés : il y en eut plusieurs milliers de tués, autant de vendus à l'encan [Tacite, *Hist.*, I, 68]. Les légions avaient rasé toutes les places voisines, et marchaient en bon ordre sur Aventicum, capitale du pays, lorsque les Gaulois offrirent de se rendre à discrétion, ce qui fut accepté. Julius Alpinus, un de

leurs chefs, fut le seul que Cécina fit exécuter, sous prétexte qu'il était l'auteur de la guerre ; il laissa à Vitellius le soin de punir ou d'épargner le reste. Des députés helvétiques partirent donc sur le champ pour implorer le pardon de l'empereur.

Ils le trouvèrent, lui et son armée, dans les dispositions les plus fâcheuses à leur égard. Les soldats demandaient la destruction de la race helvétique toute entière ; ils portaient au visage des députés leurs poings fermés et leurs épées nues. Vitellius lui-même n'épargnait ni les reproches ni les menaces, lorsque Claudius Cossus, un des députés, célèbre par son éloquence, mais la cachant alors sous un effroi concerté, qui la rendait plus puissante, parvint à calmer l'esprit du soldat [Tacite, *Hist.*, I, 69]. Telle est la multitude soudaine et changeante, non moins vive dans sa compassion que clans ses fureurs : à peine eut-il parlé que, fondant en larmes et mettant à une plus juste demande encore plus d'insistance, les soldats demandèrent et obtinrent grâce pour ce malheureux peuple [*Ibid.*].

Cécina était resté dans le pays, attendant les ordres et la décision de l'empereur ; là, il reçut la nouvelle qu'une aile de cavalerie qui avait autrefois servi sous Vitellius en Afrique, et était cantonnée maintenant sur les bords du Pô, venait de se déclarer contre Othon, et avait entraîné dans sa défection une partie de la Transpadane : plein de joie et d'espérance, il quitta l'Helvétie ; se dirigeant vers les passages des Alpes Pennines.

Cependant, Othon, pour exciter dans la Transalpine du trouble et des divisions, cherchait à gagner par ses faveurs quelques-uns des plus ardents Vitelliens. Dans le nord, il accorda le droit de cité

romaine à la nation entière des Lingons, comme pour réparer l'injustice et la cruauté des décrets de Galba [Tacite, *Hist.*, I, 78]. La Narbonnaise et même l'Aquitaine lui avaient prêté d'abord serment de fidélité ; mais à l'approche de Valens, elles s'empressèrent d'arborer les images de Vitellius [Tacite, *Hist.*, I, 76]. Othon n'était pourtant pas sans espérance de ce côté, et il fit tous ses efforts pour y transporter le théâtre de la guerre. Sachant les passages des Alpes déjà au pouvoir des Vitelliens, il envoya une flotte attaquer la côte narbonnaise ; lui-même, à la tête de son armée de terre, alla faire face à Cécina et à Valens.

La fortune au commencement sembla favoriser Othon. Sa flotte soumit tout le littoral narbonnais, sans trouver de résistance et pourtant au milieu de pillages et de violences inouïes ; on n'eût jamais dit que c'étaient des troupes concitoyennes parcourant les rivages de leur patrie ; elles saccageaient et mettaient tout à feu et à sang ; et le dégât fut d'autant plus horrible que nul ne se tenait sur ses gardes. Les campagnes restaient chargées de tous les trésors de la terre, les maisons ouvertes ; les habitants, avec leurs femmes et leurs enfants,

**1** Aujourd'hui le Boezberg.

accouraient au-devant des soldats dans toute la sécurité qu'inspire la paix, et ils trouvaient les outrages et les calamités de la guerre<sup>1</sup> : ils eurent enfin recours à Vitellius. Valens, qui était encore au pied des Alpes, fit partir aussitôt sa cavalerie trévire tout entière, quatre compagnies de cavalerie et deux cohortes d'infanterie tungriennes, sous la conduite du Trévire J. Classicus. Une partie de ces troupes resta dans Forum-Julii, que menaçait la flotte othonienne ; l'autre, renforcée par une

cohorte de Ligures, corps auxiliaire anciennement attaché à la défense du pays, et par cinq cents Pannoniens, se mit à parcourir la côte. Entre cette petite armée et les gens d'Othon descendus à terre, il se livra coup sur coup deux combats très vifs précisément sur le bord de la mer. Dans l'un et l'autre les Vitelliens eurent le désavantage ; mais il en coûta beaucoup de sang aux vainqueurs : et par une espèce de trêve tacite [Tacite, *Hist.*, II, 15], les deux partis s'éloignèrent, se retirant, les vaincus à Antipolis, les Othoniens à Albingaullum dans la Ligurie italique.

Pendant Valens continuait sa route. Il fut arrêté un moment et mis en grand péril par l'indiscipline de ses soldats. Ces huit cohortes bataves qu'il avait ralliées chez les Lingons, et qui avaient déjà excité du trouble au moment de leur réunion, se conduisaient envers les troupes romaines avec une, arrogance excessive ; elles rappelaient sans cesse leurs anciennes dissensions avec la quatorzième légion au sujet de Vindex, se vantant de l'avoir contenue, d'avoir enlevé à Néron l'Italie, et de tenir dans leurs mains tout le sort de la guerre. Chaque fois qu'un Batave passait devant la tente d'un légionnaire, il le saluait de ces bravades outrageantes [Tacite, *Hist.*, II, 27]. Les chefs en étaient importunés ; les querelles, les disputes altéraient la discipline ; Valens enfin craignait que de l'insolence ils ne passassent à la trahison. Aussi, dès qu'il eût appris que la flotte d'Othon avait repoussé la cavalerie trévire et les Tungres, et tenait la Narbonnaise bloquée, il mit à profit cette occasion pour disperser un corps trop puissant, et commanda à plusieurs des cohortes bataves de partir au secours de la Province.

Mais à cet ordre des murmures éclatèrent dans

toute l'armée : Bataves, Gaulois, légionnaires même, tous réclamaient avec la même vivacité contre le départ des cohortes. *Pourquoi, disaient les légions, nous priver de l'assistance de guerriers si intrépides ; et à la vue de l'ennemi, presque sur le champ de bataille, nous arracher ces braves vétérans signalés par tant de victoires ? Si une seule province vaut mieux que Rome et tout l'empire, nous y marcherons tous ; si les batailles importantes, décisives, sont celles de l'Italie, pourquoi mutiler l'armée ? Qu'attendre désormais d'un corps auquel on veut retrancher ses membres les plus vigoureux ?* [Tacite, *Hist.*, II, 28] Telles étaient les plaintes qui se faisaient entendre de toutes parts dans le camp. Valens envoya ses licteurs pour mettre fin à la sédition ; mais les soldats fondirent sur lui, lui jetèrent des pierres, et le poursuivirent dans sa fuite. Mille voix s'écriaient *qu'il recelait les dépouilles des Gaules, l'or des Viennois, le fruit des fatigues de l'armée* [Tacite, *Hist.*, II, 19]. Ils pillent ses bagages, ils visitent ses tentes, ils sondent même la terre avec la pointe de leurs armes et de leurs javelots. Pendant ce temps, Valens, déguisé en esclave, s'évadait et se cachait chez un décurion de la cavalerie. Le feu de la colère fut bientôt exhalé. Mais Alphénus Varus, préfet du camp, avait défendu aux centurions de relever les sentinelles, aux trompettes de sonner les différents exercices ; il avait interrompu tout ce qui entretient l'ordre et la régularité dans une armée. Cet artifice, au moment où d'elle-même la sédition se calmait

<sup>1</sup> Tacite, *Histoire*, II, c. 12, 13. — Agricola, c. 7.

insensiblement, réussit. Les soldats restaient frappés d'engourdissement : ils se regardaient tous avec des yeux étonnés : l'idée seule que personne

ne les commandait, leur donnait de l'épouvante ; on voyait à leur résignation, à leur silence, qu'ils cherchaient leur pardon ; bientôt ils supplièrent, ils versèrent des larmes, lorsque enfin Valens se montra tout défiguré, les yeux en pleurs. Les soldats l'avaient cru mort, son apparition inopinée les saisit de joie, d'attendrissement, d'enthousiasme. Ils se félicitent de l'avoir recouvré ; ils l'accablent de louanges ; ils le portent sur son tribunal au milieu des aigles et des drapeaux. Lui, par une modération sage, ne demanda le supplice de personne, et pour ne pas se rendre trop suspect en dissimulant, il accusa, mais quelques mutins seulement, sachant trop bien que dans les guerres civiles les soldats ont plus de droits que les chefs [Tacite, *Hist.*, II, 29].

La fortune des lieutenants de Vitellius fut diverse en Italie ; Cécina n'éprouva que des échecs ; Valens termina la guerre dans un seul combat. Othon vaincu se perça de son épée, et l'Italie reconnut Vitellius. L'empereur cependant était encore au-delà des Alpes. Après avoir complété par des levées faites en Gaule les cadres de six légions qu'il laissait sur le Rhin [Tacite, *Hist.*, II, 57] et remis le commandement général à Hordéonius Flaccus, à la tête d'une légion rhénane, d'une division de l'armée britannique et d'une multitude de Belges volontaires, il s'approchait de Lugdunum, lorsqu'il apprit son triomphe et la mort d'Othon. Il resta plusieurs jours dans cette colonie fidèle, donnant et recevant des combats de gladiateurs<sup>1</sup>, passionné qu'il était pour ce genre de spectacle. De Lugdunum, il se rendit à Vienne, où il demeura aussi quelque temps ; soit pour humilier, soit pour pacifier cette ville toujours mal disposée. Là un événement fortuit, interprété par la superstition, fournit de nouveaux aliments à la haine active des

Viennois. Un jour flue Vitellius donnait audience assis sur son tribunal, un coq vint se percher d'abord sur son épaule, ensuite sur sa tête [Suétone, *Vitellius*, 9]. On sait que cet oiseau portait en langue latine le nom de *Gallus*, qui signifiait aussi *Gaulois*. Le présage parut clair à tous ceux qui souhaitaient la chute de Vitellius ; et le peuple ne douta pas que cet empereur ne fût bientôt terrassé par le bras de quelque enfant de la Gaule [*Ibid.*].

Le peuple commençait en effet à être profondément remué. L'insurrection de Vindex, conçue dans des idées toutes romaines, entreprise pour un but tout romain, avait trouvé en Gaule de nombreux partisans, comme une noble cause, mais non comme une cause populaire : les événements qui suivirent le désastre de Vésontio, la vieille haine réveillée entre les cités de l'est et celle du nord, l'insolence des légions, les cruautés de Cécina et de Valens, les mots d'*ennemis* et de *vaincus*, prononcés de nouveau au milieu de tant d'outrages, avaient touché bien plus au vif le sentiment des masses. Ce fut d'elles que partit le premier cri d'indépendance contre Rome. Pendant même que Vitellius traversait, à la tête de ses troupes, les cités de l'est, un Boïen de la plus basse classe du peuple, nommé Maric, se mit à parcourir les campagnes de la Loire et de l'Allier, proclamant l'affranchissement de la patrie [Tacite, *Hist.*, II, 61] ; il réunit en peu de jours jusqu'à huit mille paysans, et déjà le mouvement gagnait les plus proches villages des Édues. L'historien romain de cette guerre a dédaigné [*Ibid.*] de nous transmettre plus de détails sur ces héros populaires des vieux souvenirs gaulois. Il nous apprend seulement que la religion se mêlait fortement à leur patriotisme ; que Maric prenait les titres de Dieu, libérateur des Gaules [*Ibid.*] ; et que la foule qui s'attachait à ses traces



n'était pas moins exaltée dans sa foi pour le

**1** Dion, *Excerpt.* ap. H. Vales. p. 469.

libérateur, que dans son zèle pour l'indépendance. Ce furent les nobles Éduens et l'élégante jeunesse d'Augustodunum qui, pleins de mépris pour cette multitude crédule et grossière, se chargèrent d'en venir à bout [*Ibid.*] : Vitellius ajouta à leurs forces quelques cohortes. Sans discipliné et presque sans armes, les compagnons de Marie furent aisément battus et dispersés ; le chef, pris vivant et livré à Vitellius, fut exposé aux bêtes dans un de ces spectacles dont l'empereur se récréait à Lugdunum ou à Vienne : Les bêtes refusèrent de le dévorer et déjà la multitude s'écriait qu'il était invulnérable, quand Vitellius le fit massacrer par ses soldats [*Ibid.*]. Néanmoins pour beaucoup d'esprits la mission divine de Maric parut mise hors de doute.

Enfin Vitellius franchit les Alpes, et chemina lentement vers Rome, au milieu de son armée. L'aspect de cette armée avait quelque chose d'ennemi et d'humiliant pour des yeux romains ; d'abord l'immense quantité de volontaires transalpins, puis les légionnaires presque aussi étrangers à l'Italie que les Gaulois mêmes ; leurs grandes et longues piques, les peaux de bêtes dont ils avaient les épaules couvertes, leur accent rauque et dur les faisaient ressembler plutôt à des barbares qu'à des soldats de Rome [Tacite, *Hist.*, II, 88]. Déshabitués du séjour des villes, surtout des villes populeuses, ils ne savaient point éviter la presse ; s'ils étaient heurtés au détour d'une rue, s'ils glissaient sur le pavé, ils se mettaient en fureur, souvent ils tiraient l'épée pour frapper ce qui se trouvait près d'eux. Cécina surtout affectait les manières étrangères. Nommé consul, il marchait

devant les aigles vêtu de la braie et de la saie belges à couleurs bigarrées, étalant en outre les bracelets et le collier d'or. C'était dans ce costume qu'il recevait les députations du sénat, qu'il haranguait le peuple des villes<sup>1</sup> : on en murmurait comme d'une conduite arrogante et hostile aux citoyens.

Avec tant de nations diverses réunies sous le même drapeau la marche de Vitellius n'était rien moins que paisible. A chaque instant des disputes éclataient entre les légionnaires et les transalpins et dégénéraient en massacres ; un Gaulois ayant terrassé par jeu un soldat romain, de bravades en bravades et d'invectives en invectives on prit les armes de part et d'autre, et deux cohortes entières restèrent sur la place [Tacite, *Hist.*, II, 68]. Les cohortes bataves principalement étaient insatiables de querelles et de violences. Pour rétablir l'ordre, Vitellius licencia d'abord tous les volontaires gaulois non organisés [Tacite, *Hist.*, II, 69] ; il les renvoya ou dans leurs foyers ou dans le camp d'Hordéonius : il songea ensuite à se défaire des Bataves. La quatorzième légion, dont ces indomptables cohortes avaient fait partie, se trouvait alors en Italie pour la cause d'Othon. Vitellius, à qui elle était justement suspecte, l'envoya dans l'île de Bretagne, en lui adjoignant pour contenir ses anciens auxiliaires ; et de peur qu'elle n'allât se réunir aux Viennois, qui recommençaient à remuer [Tacite, *Hist.*, II, 66], il lui fit prendre la route des Alpes Graïes. Les premières journées furent assez calmes. Mais à Augusta des Taurins, un Batave ayant maltraité un artisan en le traitant de fripon [*Ibid.*], un légionnaire, hôte de celui-ci, prit sa défense. Chaque soldat venant à s'attrouper autour de son camarade, des injures on passa aux coups ; et le massacre eût été horrible, si

une division de prétoriens, prenant fait et cause pour la légion, n'eût imposé aux Bataves. Les cohortes restèrent dans Augusta, la légion partit la nuit suivante, et les feux qu'elle laissa allumés causèrent l'incendie d'une partie de la ville. Parvenue au-delà des Alpes, elle délibéra si elle ne marcherait pas à Vienne ; les plus exaltés dirigeaient déjà les enseignes de ce côté, lorsque de plus sages conseils l'emportèrent [*Ibid.*].

**1** Tacite, *Histoire*, II, 20. — Plutarque, *Othon*.

Quant aux Bataves, rappelés par l'empereur, puis renvoyés définitivement en Gaule [Tacite, *Hist.*, II, 69], ils arrivèrent juste à point pour prendre part à une grande révolution qui s'y préparait.

# CHAPITRE IV

*Caractère et desseins du Batave Civilis. — Vespasien proclamé empereur par les légions d'Orient, reconnu par celles d'Illyrie. — Du Tolosan Antonius Primus, surnommé Bec. — Civilis s'engage à soutenir Vespasien. — Il chasse les Romains de l'île des Bataves. — Siège de Vétéra. — Séditions dans le camp romain ; Hordéonius massacré. — Civilis lève le masque. — Les Gaules s'insurgent. — EMPIRE GAULOIS : Druides, Classicus, Tutor, Sabinus. — Défaite des légions romaines ; elles prêtent serment à l'empire gaulois. — Ambition de Civilis. — Velléda ; ses prophéties ; son autorité. — Sabinus se fait proclamer César ; il est battu par les Séquanes. — Divisions parmi les cités. — Assemblée générale des Gaules. — Arrivée d'une armée romaine. — Défection des cités de l'Est ; revers et constance des Belges. — Discours de Cerialis aux Trévires et aux Lingons ; ils se soumettent ; fin de l'empire gaulois. — Résistance de Civilis et des Germains. — Civilis fait sa paix. — Admirable dévouement d'Éponine ; elle est tuée avec Sabinus. — La Gaule se résigne au joug ; son rôle ultérieur comme province Gallo-Romaine. — Conclusion*

CLAUDIUS Civilis, dont nous avons déjà parlé, issu d'une vieille et puissante famille batave, était entré dès sa jeunesse au service des Romains, qui lui avaient concédé le titre de citoyen et par suite le

grade de préfet de cohorte ; il avait un frère nommé Julius Paullus, actif, brave, indépendant comme lui. Tous deux s'étant rendus suspects aux lieutenants de Néroli, Fontéius Capito fit trancher la tête à Paullus, et livra Claudius à l'empereur. Néron le fit jeter dans un cachot, Galba lui rendit la liberté et le renvoya en Germanie ; mais l'armée de Fontéius, regardant cette absolution comme une insulte, s'empara de lui, le mit aux fers et demanda à grands cris son supplice : la politique de Vitellius le sauva. Ces persécutions avaient laissé dans l'âme du Batave un ressentiment profond ; il avait fait vœu de ne plus couper sa chevelure qu'il ne fût vengé ; et les guerres qui déchiraient l'empire romain lui donnaient l'espoir que sa vengeance serait prompte et sûre. Comme Annibal et comme Sertorius ; Civilis était privé d'un œil ; cette ressemblance le rendait fier, et il se comparait volontiers à ces deux grands hommes [Tacite, *Hist.*, IV, 13] dont une plus noble conformité le rapprochait d'ailleurs, la conformité du génie. La bravoure à la fois impétueuse et opiniâtre de sa nation n'était pas le seul mérite du chef batave ; il y joignait un esprit fin, habile aux ruses de la politique, comme à celles de la guerre, et de plus la connaissance du gouvernement romain et des hommes influents de cette époque. Deux de ces hommes lui offrirent l'occasion la plus favorable à ses désirs de vengeance et de liberté.

La guerre civile qui avait porté Vitellius sur la chaise curule des Césars, menaçait de l'en faire tomber. Les armées d'Orient lui avaient refusé le serment pour le déférer à Vespasien, occupé alors de la guerre de Judée. Celles d'Illyrie, attachées à Othon et jalouses des armées du Rhin, s'étaient empressées de suivre cet exemple, et le Gaulois Antonius Primus, commandant de la légion

pannonique, avait arboré sur ses enseignes l'image de Vespasien.

Antonius Primus, né à Tolose, y avait passé son enfance, et ses compatriotes lui avaient donné le surnom de Bec<sup>1</sup> soit à cause de quelque difformité de son visage, soit par suite de quelque aventure inconnue de sa jeunesse. De bonne heure ; il se rendit en Italie pour tenter la fortune, et il déploya à la cour de Néron toutes les ressources de son vaste génie, si étrangement mêlé de bien, et de mal. Ses intrigues et ses talents réussirent à le porter au sénat, d'où il se fit chasser bientôt avec ignominie pour complicité dans un faux testament. Galba le réhabilita, lui rendit sa charge, et lui donna même le commandement de la légion de Pannonie. Après la mort de Galba, il offrit ses services à Othon, qui les dédaigna. Négligé également par Vitellius, il résolut d'avoir un empereur qui lui dût beaucoup pour en obtenir beaucoup, et osa proclamer Vespasien, aux portes mêmes de l'Italie : sa détermination jeta un grand poids dans les destinées de l'empire [Tacite, *Hist.*, II, 86]. Brave et hardi, d'une éloquence tour à tour entraînante et insidieuse, habile artisan de discordes et de séditions, avide de trésors qu'il

<sup>1</sup> *Il fut vaincu par Antonius Primus, chef du parti adverse, qui était né à Toulouse, et qui, dans son enfance, était surnommé Beccus, ce qui signifie "bec de coq".* Suétone, *Vitellius*, 18. *Bek* (Arm.), *Big* (Cymr.), *Gob* (Gaël.).

savait prodiguer au besoin, Primus était dans la paix un détestable citoyen, dans la guerre un chef précieux [*Ibid.*]. Aussitôt qu'il se fut déclaré, il entra en correspondance avec Hordéatius Flaccus, ennemi secret de Vitellius ; il écrivit aussi au Batave Civilis, dont il connaissait et le caractère

entreprenant et l'autorité toute-puissante chez les siens. Il l'engageait, au nom de Vespasien et de son parti, à susciter en Germanie quelques troubles qui empêchassent les légions rhénanes, ardentes vitelliennes, de se rendre en Italie au secours de leur empereur [Tacite, *Hist.*, IV, 13], et qui, continssent en même temps la Belgique. Hordéonius fit de vive voix à Civilis les mêmes recommandations, et par un effet de son inclination pour Vespasien, et par intérêt pour la république menacée d'une ruine prochaine, si la guerre se renouvelait et que tant d'armées envahissent de nouveau l'Italie.

Civilis accepta avec transport la mission de susciter des ennemis aux Romains, et renfermant dans son cœur de vastes projets, qu'il se réservait de développer selon l'événement, il se mit aussitôt à l'œuvre. Vitellius avait ordonné des levées pariai les Bataves. Toujours odieuses par elles-mêmes, ces levées l'étaient encore davantage par l'avarice et la dissolution des préposés, qui recrutaient des vieillards et des infirmes, afin qu'ils se rachetassent à prix d'argent ; un motif encore plus infâme les portait à lever des jeunes gens au-dessous de l'âge requis pour porter les armes. Toute la nation était indignée, et les émissaires de Civilis, apportés pour souffler le feu de la sédition, persuadèrent sans peine aux Bataves de refuser l'enrôlement. Civilis lui-même, sous le prétexte d'un grand festin, rassembla dans un bois sacré les premiers de la noblesse, et parmi le peuple ceux qui se signalaient par plus d'ardeur et de bravoure. Là quand la nuit et la joie eurent commencé d'exalter les têtes, il harangua ses convives, relevant d'abord l'ancienne gloire de la nation, puis énumérant tout ce qu'elle avait à souffrir sous le joug romain, insultes, rapt, brigandages : **Nous ne sommes plus, comme**

autrefois, des alliés, s'écriait-il ; on nous traite comme de vils esclaves : tantôt c'est le lieutenant qui arrive avec la ruine de son cortège et l'insolence de son pouvoir ; tantôt ce sont les préfets et les centurions dont nous sommes la proie ; ensuite quand nos oppresseurs se sont bien rassasiés de nos dépouilles et de notre sang, on les change ; et ce sont de nouveaux gouffres que doivent remplir mille exactions cachées sous mille noms différents [Tacite, *Hist.*, IV, 14] ; voilà qu'on nous écrase encore par un nouvel enrôlement où le fils va être arraché à son père, le frère à son frère, et pour ne plus se revoir. Pourtant jamais l'occasion fut-elle aussi belle pour reconquérir notre liberté ; jamais les Romains furent-ils moins redoutables ? Dans leurs camps sur le Rhin, il ne reste que du butin et des vieillards. Les Bataves n'ont qu'à lever seulement les yeux, et ne pas se faire un épouvantail de quelques vains noms de légions. Ne possédons-nous pas une infanterie et une cavalerie excellentes, et les Germains ne sont-ils pas nos frères ? les Gaules d'ailleurs conspirent pour nous, et jusqu'aux Romains même à qui cette guerre ne déplaira pas. Vaincus, nous nous en ferons un mérite auprès de Vespasien ; vainqueurs, qui viendra nous demander des comptes ?

D'unanimes acclamations suivirent ce discours ; profitant alors de l'émotion des esprits, Civilis fit prêter à chacun des convives le serment de tout oser, de tout souffrir pour l'affranchissement de la patrie : et il invoqua à l'appui de son éloquence ce que la religion contenait d'engagements plus terribles, de rites plus solennels. Aussitôt il envoya un émissaire aux Caninéfates, leur proposant de s'associer à l'entreprise. Ce peuple, qui habitait la partie septentrionale de l'île, avait avec les Bataves une entière conformité d'origine, de langage et de



bravoure ; mais il leur était inférieur en nombre. Des agents secrets allèrent aussi solliciter les auxiliaires bataves des légions de Bretagne, ainsi que ces huit cohortes fameuses renvoyées d'Italie par Vitellius et qui venaient d'arriver à Moguntiacum<sup>1</sup>.

Parmi les Caninéfates vivait un chef d'illustre maison, nommé Brinio : c'était un homme brave à l'excès, mais qui n'avait pour lui que sa fougue et sa brutale audace ; son père, qui s'était ponté à beaucoup d'hostilités contre les Romains, avait bravé impunément la ridicule expédition de Caius. Lorsque les Caninéfates, s'associant aux projets des Bataves, songèrent à se choisir un chef de guerre, cet esprit de haine héréditaire fut seul une recommandation pour Brinio : placé sur un pavois, suivant l'usage, et balancé sur les épaules d'une troupe de soldats, il reçut le commandement de l'expédition [Tacite, *Hist.*, IV, 15]. A peine élu, Brinio, de concert avec les Frises, peuple d'au-delà du Rhin, vint par mer attaquer un camp de deux cohortes, bâti tout près du rivage. Les Romains ne se tenaient point sur leurs gardes ; d'ailleurs leurs forces étaient insuffisantes ; le camp fut pris et pillé. Les vivandiers et les négociants romains, disséminés sans précaution dans ce pays qu'ils regardaient comme ami, tombèrent tous au pouvoir du vainqueur. Les forts ne pouvaient éviter non plus d'être saccagés, les préfets des cohortes y mirent le feu ; les enseignes, les drapeaux et ce qu'il y avait de soldats, se retirèrent dans la partie supérieure de l'île. Ils y formèrent ainsi une petite armée peu redoutable pour les insurgés ; car elle n'était guère composée que de recrues, Vitellius ayant emmené avec lui l'élite des cohortes. Outre ces troupes de terre, les Romains avaient encore une flotte de vingt-quatre bâtiments, qu'ils prirent soin de

rassembler et qui vint se ranger près d'eux.

Civilis, fidèle à son plan, feignit une grande colère contre Brinio, et blâma aigrement les préfets d'avoir abandonné les forts. Il les exhorta à regagner chacun leurs campements, et à se reposer sur lui du soin de leur sûreté : **Ma cohorte**, leur mandait-il, **suffira pour dissiper cette poignée de rebelles** [Tacite, *Hist.*, IV, 16]. Ce conseil parut fort suspect aux préfets romains, qui d'ailleurs commençaient à s'apercevoir que Brinio n'était que l'instrument et Civilis l'aine véritable de tous ces troubles. Les preuves de sa complicité se faisaient jour insensiblement par l'indiscrétion des Germains, à qui une guerre donnait trop de joie pour qu'ils pussent la cacher longtemps. Civilis, voyant le peu de succès de son artifice, recourut à la force. Se mettant à la tête des Caninéfates, des Frises et des Bataves, distribués en corps de nation, il alla attaquer les Romains dans leur poste. Ceux-ci se préparèrent à les bien recevoir, et rangèrent en bataille leurs forces de terre et de mer : la flotte sous voile le long du Rhin, formait une des ailes et flanquait l'infanterie. Mais à peine en était-on venu aux mains qu'une cohorte de Tungres passa du côté de Civilis. Les Romains, consternés de cette trahison imprévue, se laissèrent égorger presque sans résistance. La flotte éprouva une semblable défection. Une partie des rameurs étaient Bataves, et d'abord, comme par maladresse, ils embarrassaient la manœuvre, mais bientôt ils ramèrent en sens opposé, et allèrent présenter les poupes au lieu des proues à la rive ennemie. Ils finirent par massacrer les pilotes et les centurions, et les vingt-quatre vaisseaux passèrent aux Bataves ou furent pris.

Cette victoire, glorieuse pour le moment, frit

encore utile pour la suite : elle donna aux Bataves des armes et une flotte, et la nouvelle en fut proclamée avec éclat dans les Gaules et dans la Germanie, où Civilis fut célébré comme le

**1** Aujourd'hui Mayence.

fondateur de l'indépendance. La Germanie lui adressa sur-le-champ des offres de secours. Quant à la Gaule, Civilis mettait tout son art à s'en faire une alliée : il employait tour à tour auprès des chefs belges les exhortations et les présents. Comme il se trouvait un grand nombre de Gaulois dans les cohortes qu'il avait vaincues, il renvoya sans rançon les officiers prisonniers ; il laissa aux soldats la liberté de rester ou de partir : à ceux qui restaient il donnait un grade honorable ; ceux qui s'en allaient emportaient quelques dépouilles des Romains [Tacite, *Hist.*, IV, 17]. En même temps, dans des entretiens secrets, il représentait aux chefs tout ce qu'ils avaient souffert depuis tant d'années sous cette misérable servitude déguisée du nom menteur de *paix* : Les Bataves, disait-il, quoique exempts de tributs, ont pris les armes contre les tyrans de l'univers, et dès la première rencontre ils les ont battus et dispersés ; que serait-ce si les Gaules secouaient le joug ? quelles seraient les ressources de l'Italie abandonnée à elle-même ? c'est avec le sang des provinces que les provinces sont vaincues. Qu'on ne m'objecte point le combat de Vindex ; c'est la cavalerie batave qui a écrasé les Arvernes et les Édues, et Verginius comptait des Belges dans ses rangs : à le bien considérer, la Gaule n'a succombé que sous ses propres forces ; aujourd'hui elle ne fera plus qu'un seul corps, et elle a pour elle la puissance de la discipline qu'elle a puisée dans les camps romains. Sous nos communs drapeaux se trouveront ces cohortes de vétérans, qui viennent

de faire mordre la poussière aux légions d'Othon. Que la Syrie, l'Asie, tout l'Orient, accoutumés des rois, se résignent à servir, ils sont faits pour l'esclavage ! mais combien vivent encore dans la Gaule, qui sont nés avant les tributs ! Arminn naguère a présenté un admirable exemple ; serait-il insensé d'espérer contre Vitellius un succès obtenu contre Auguste ? Il n'y a pas jusqu'à la brute que la nature n'ait douée du sentiment de la liberté ; elle a donné de plus le courage à l'homme ; et les dieux sont pour le plus brave. Que tardons-nous donc à écraser de nos forces réunies un ennemi qui a divisé, épuisé les siennes ? Tandis qu'il se partage entre Vespasien et Vitellius, délivrons-nous tout à la fois de Vitellius et de Vespasien.

Les Romains étaient donc chassés de l'île des Bataves ; et Civilis, dévoilant ses grands desseins, travaillait à réunir dans une même indépendance les Gaules et la Germanie. Hordéonius, comme nous l'avons dit plus haut, croyant faire mouvoir l'instrument d'un parti romain, l'avait poussé à cette guerre, et par son inaction avait favorisé les premiers succès du Batave ; mais lorsque les courriers lui eurent annoncé coup sur coup que le camp était forcé, les cohortes taillées en pièces, le nom romain effacé de l'île, inquiet et irrité, il ordonna au lieutenant Mummius Lupercus de marcher, contre Civilis. Lupercus commandait un camp de deux légions ; il prit les légionnaires qu'il avait avec lui, les auxiliaires ubiens qui étaient tout proche ; la cavalerie trévière, cantonnée non loin de là, et il passa le fleuve en diligence. Il avait aussi renforcé ses troupes d'une division de cavalerie batave, gagnée depuis longtemps, mais qui feignait encore de la fidélité, afin que sa défection, ayant lieu sur le champ de bataille même, eût plus d'importance et d'éclat.

Civilis ne tarda pas à paraître avec toutes ses troupes ; il marchait environné des enseignes romaines enlevées sur les cohortes, pour frapper les siens par le spectacle de leur gloire récente, et l'ennemi par le souvenir de sa défaite. Derrière le corps de bataille il fit ranger sa mère, ses sœurs, et toute la foule des femmes et des enfants, comme un aiguillon de plus à la victoire et fine honte de plus contre la fuite [Tacite, *Hist.*, IV, 18].

Le chant des guerriers ; les hurlements des femmes, donnèrent le signal du combat ; un second cri, mais plus faible, partit des légions ennemies et décela le découragement et l'effroi ; car leur aile gauche venait d'être mise à nu par la désertion de la cavalerie batave qui s'était tournée aussitôt contre elles. Malgré ce revers le soldat légionnaire gardait ses armes et son rang ; mais les auxiliaires ubiens et tréviens, se débandant avant le premier choc, se dispersèrent dans la campagne. Ce fut à eux que s'attachèrent les Germains, ce qui donna le temps aux légions de repasser le Rhin, et de gagner un de leurs forts appelé Vetera-Castra<sup>1</sup>, c'est-à-dire le Vieux-Camp ; poste important, qui faisait partie de la ligne de châteaux bâtie autrefois par Auguste. Civilis venait de remporter une victoire sur ses ennemis ; il lui restait à se défaire d'un rival. Le préfet de la cavalerie batave qui avait trahi les Romains, Claudius Labeo, le traversait dans ses plans ; il existait entre eux d'anciennes querelles : tous les deux, dans leur nation, étaient chefs de factions opposées. Civilis craignait, en le faisant mourir, de se rendre odieux par un assassinat, et en le gardant avec lui d'entretenir un ferment de discorde dans son armée ; il prit le parti de le reléguer au-delà du Rhin, sur le territoire des Frises [Tacite, *Hist.*, IV, 18].

Cependant les huit cohortes bataves attachées anciennement à la quatorzième légion, renvoyées par Vitellius d'Italie à Moguntiacum, dans la province germanique supérieure ; avaient été de nouveau rappelées par l'empereur au-delà des Alpes : elles étaient en pleine marche lorsqu'un courrier dépêché par Civilis les atteignit ; le chef insurgé leur annonçait sa nouvelle victoire, et n'épargnait ni exhortations, ni promesses. Leur résolution fut tout d'un coup prise d'embrasser la cause commune de tous les Bataves, et elles revinrent sur leurs pas. Néanmoins comme elles se trouvaient environnées de forces romaines considérables, elles crurent devoir prendre un prétexte, et réclamèrent avec hauteur du lieutenant impérial la gratification, la double solde, et l'augmentation de cavalerie, qui leur avaient été promises par Vitellius : [A ce prix seul](#), dirent-elles, [nous passerons en Italie](#). Hordéonius leur accorda une partie de leurs demandes s'imaginant les calmer, mais il ne fit que les rendre plus intractables et plus opiniâtres sur ce qu'elles savaient qu'il leur refuserait. Enfin méprisant ses protestations et ses menaces, elles se mirent en route pour la Germanie inférieure, déclarant hautement qu'elles allaient joindre Civilis. A cet acte de révolte, Hordéonius rassemblant les tribuns et les centurions de son armée, eut l'idée un moment de réprimer par la force la désobéissance des Bataves. Puis, cédant à sa pusillanimité naturelle et aux terreurs de son conseil, que remplissaient de perplexités les dispositions équivoques des Gaulois, il résolut de rester dans son camp. Il s'en repentit ensuite ; et sur les reproches de ceux même qui avaient donné le conseil, il sembla vouloir sortir. Il écrivit à Hérennius Gallus, lieutenant de la première légion, qui campait à Bonn, de fermer le passage aux

Bataves ; qu'il allait les poursuivre avec toutes ses forces. Et en effet ils étaient perdus, si Hordéonius et Gallus ; marchant chacun de leur côté, les eussent enveloppés ; mais, revenant à sa timidité naturelle, le lieutenant impérial changea une troisième fois d'avis, et envoya contre-ordre à Gallus [Tacite, *Hist.*, IV, 19].

Pendant ce temps les cohortes bataves approchaient de Bonn ; comme elles croyaient nécessaire encore de dissimuler, elles se firent précéder par un député chargé de dire à Hérennius : qu'il était loin de leur pensée de vouloir faire la guerre aux Romains, pour qui ils l'avaient faite si longtemps ; que, lasses d'un service long et infructueux, elles cherchaient leur patrie et du repos : que si elles ne trouvaient point d'obstacle, elles passeraient sans commettre aucune hostilité

**1** Aujourd'hui Santen dans le duché de Clèves.

; mais que si on leur opposait les armes, elles avaient aussi du fer pour s'ouvrir un chemin [Tacite, *Hist.*, IV, 20]. Gallus balançait : ses soldats l'enhardirent à tenter la fortune. Il avait avec lui trois mille légionnaires, un corps de Belges levés tumultuairement, et un grand nombre de paysans et de vivandiers armés, troupe insolente avant le péril, lâche dans le combat : ils sortent impétueusement par toutes les portes afin de cerner les Bataves, inférieurs en nombre. Ceux-ci, vieux guerriers, se forment en épais bataillon, serrent les rangs, font face de tous côtés : et bientôt ils eurent enfoncé l'armée ennemie qui s'était étendue en front, et n'avait point de profondeur. Les Belges lâchent pied, la légion recule et regagne en désordre ses retranchements. Là se fait le plus grand carnage : les tas de morts s'accumulent dans le fossé, et ils

ne périssaient pas seulement par le fer des Bataves, mais ils s'étouffaient en tombant les uns sur les autres, ou se perçaient de leurs propres armes. Les vainqueurs, évitant la colonie Agrippinienne qui se trouvait sur la route, continuèrent tranquillement leur marche. Ils s'excusaient du combat de Bonn sur l'injustice des Romains, qui, disaient-ils, leur refusant la paix, les avaient mis dans la nécessité de se défendre par la guerre. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Civilis [Tacite, *Hist.*, IV, 20].

Par la jonction de ces vieilles cohortes, le chef batave se voyait une armée régulière ; toutefois encore incertain, réfléchissant sur la puissance romaine, il se borna à faire reconnaître Vespasien par toutes ses troupes ; il députa aussi vers les deux légions retirées à Vétéra, leur demandant un serment pareil. Il reçut pour réponse, **que les Romains ne prenaient pas conseil d'un traître et d'un ennemi ; qu'ils avaient pour empereur Vitellius ; qu'ils combattraient pour lui jusqu'au dernier soupir ; qu'il convenait mal à un Batave déserteur de s'ériger en arbitre de l'empire de Rome ; qu'il n'avait à espérer de son crime qu'un juste châtiment** [Tacite, *Hist.*, IV, 21]. Ces paroles rapportées à Civilis l'enflammèrent de courroux : il se mit aussitôt en marche avec tous ses Bataves, soutenus des secours envoyés par les Bructères et les Tenctères ; et il dépêcha courriers sur courriers en Germanie invitant les peuples en masse à venir partager avec lui la gloire et le butin.

Pour soutenir un choc si menaçant, les lieutenants des deux légions de Vétéra, Mummius Lupercus et Numisius Rufus en firent réparer à la hâte les retranchements. Une espèce de ville, qui, à l'abri d'une longue paix, s'était formée non loin du camp, fut démolie, de peur que l'ennemi ne s'y



logeât. Mais les généraux, négligeant le soin des approvisionnements, permirent aux soldats de piller les environs ; et ce qui eût pu pourvoir aux besoins de plusieurs mois suffit à peine au gaspillage de quelques jours.

Sur ces entrefaites Civilis arriva, occupant le centre de son armée avec l'élite des Bataves : les troupes germaniques couvraient la rive du Rhin au-dessus et au-dessous du camp ; la cavalerie se déploya et battit au loin la plaine ; tandis que les vaisseaux remontaient le fleuve. Ici flottaient les enseignes romaines des vieilles cohortes bataves ; là on apercevait les étendards germaniques et les simulacres d'animaux sauvages, tirés pour la guerre du fond des forêts consacrées. Ce mélange de drapeaux, qui présentait aux yeux l'aspect d'une guerre à la fois civile et étrangère, frappa douloureusement les assiégés [Tacite, *Hist.*, IV, 22]. Une partie du camp s'élevait sur une colline en pente douce, le reste gisait dans une plaine unie. Avec ce camp, Auguste s'était flatté autrefois d'arrêter et de bloquer les Germains, et jamais il ne se fût imaginé qu'un jour ils seraient les premiers à venir y bloquer les légions de Rome ; c'est pourquoi il n'avait pris aucune peine ni pour bien choisir l'emplacement ni pour le bien fortifier. Les Bataves et les peuples d'au-delà du Rhin prirent chacun un poste séparé, afin que leur valeur, se déployant à part, en fût plus au grand jour. D'abord ils attaquèrent de loin, puis voyant que leurs traits allaient mourir en pure perte sur les tours et les créneaux des murailles, tandis que d'en haut de simples pierres les blessaient, ils montèrent au rempart avec des cris et une impétuosité terribles ; la plupart sur des échelles, d'autres sur les boucliers de leurs compagnons réunis en tortue. Quelques-uns déjà atteignaient le faite, lorsque les

Romains les heurtant avec l'épée et le bouclier, les précipitèrent en bas, où une grêle de pieux et de javelots achevèrent de les écraser : ils ne se découragèrent pourtant pas ; la honte de reculer et la soif du butin les ramenèrent une seconde fois à la charge. Ils voulurent aussi employer des machines, chose toute nouvelle pour eux ; les déserteurs et les prisonniers romains furent leurs ingénieurs [Tacite, *Hist.*, IV, 23], et leur apprirent à construire avec des poutres liées ensemble une sorte de pont auquel ils attachèrent des roues pour le faire avancer ; les soldats montés dessus combattaient contre les assiégés, tandis que leurs camarades travaillaient à saper la muraille, mais les quartiers de roches lancés par les balistes romaines eurent bientôt enfoncé ces grossiers ouvrages ; et comme ils préparaient des claies et des mantelets, les machines du camp vomirent de toutes parts des javelines enflammées ; et les assaillants se trouvèrent eux-mêmes enveloppés par une pluie de feu. Enfin, renonçant à la force, ils se décidèrent à attendre leur succès du temps, n'ignorant pas d'ailleurs que la place n'avait de vivres que pour peu de jours, et qu'il y avait beaucoup de bouches inutiles.

Le lieutenant Hordéonius, sur la nouvelle du siège de Vétéra, envoya de toutes parts dans les Gaules rassembler des recrues, et détachant l'élite de ses légionnaires sous Dillius Vocula, lieutenant de la dix-huitième légion, il lui commanda de prendre le long du Rhin et de faire la plus grande diligence pour secourir Mummius. Quant à lui, toujours timide et incertain, il restait dans l'inaction, ce qui indignait ses soldats. Déjà ils ne se cachaient plus ; on les entendait dire publiquement **qu'on n'ignorait pas qui avait laissé échapper de Moguntiacum les cohortes bataves ; fermé les yeux sur les**

entreprises de Civilis, sollicité l'invasion des Germains ; qu'Antonius Primus n'avait pas plus contribué qu'Hordéonius aux succès de Vespasien ; que des guerres et des haines ouvertes qu'on repoussait ouvertement étaient cent fois préférables à la fraude et à l'artifice qui, se cachant dans l'ombre, portaient des coups bien plus sûrs ; que le soldat avait deux ennemis, Civilis, sur le champ de bataille, et Hordéonius ordonnant de sa chambre et de son lit tout ce qui convenait à Civilis. Pourquoi, s'écriaient alors les plus emportés, pourquoi souffrir qu'un seul homme vieux et infirme dispose des bras et des armes de tant de braves gens ? Ne vaut-il pas mieux, par la mort du traître, soustraire notre fortune et notre valeur à une influence qui nous perd ? Tels étaient les discours par lesquels ils s'excitaient entre eux, lorsqu'une lettre de Vespasien vint ajouter à leurs emportements. Hordéonius, dans l'impossibilité d'en faire mystère, la lut publiquement aux soldats, et il envoya pieds et poings liés à Vitellius ceux qui la lui avaient apportée.

Ayant un peu calmé les esprits, il se mit en route pour Bonn sur les pas de Vocola. Il y trouva les soldats de la première légion encore plus courroucés contre lui que sa propre armée, ils l'accusaient de leur défaite récente. C'était par son ordre, disaient-ils, qu'ils avaient marché contre les Bataves, sur la promesse que ses légions à lui partiraient de Moguntiacum ; c'était par sa trahison qu'ils avaient été taillés en pièces, les secours n'étant point arrivés ; il laissait ignorer leur situation aux autres armées ; il la cachait à leur empereur, tandis que, avec le concours de tant de provinces, il eût été si facile d'étouffer un mal qui ne faisait que de naître. Hordéonius lut devant toutes les légions réunies les copies des lettres qu'il

avait écrites dans les Gaules, en Espagne et en Bretagne, pour demander assistance, et il établit, par une condescendance impolitique, que les dépêches seraient remises désormais aux porte aigles des légions, par qui les soldats en prendraient lecture avant les généraux. Il fit alors mettre aux fers un des séditieux, non qu'il n'y eût qu'un seul coupable, mais pour donner preuve de quelque autorité. L'armée ensuite marcha de Bonn vers la colonie agrippinienne, où arrivaient de tous côtés des renforts de la Gaule septentrionale, toujours attachée à Vitellius [Tacite, *Hist.*, IV, 25]. Cependant, l'esprit de révolte n'était point étouffé dans les légions, et la punition d'un seul homme ne produisait aucune terreur ; au contraire, ce soldat mis aux fers était le premier à charger le lieutenant impérial comme son complice : il se disait l'agent d'Hordéonius et de Civilis ; et c'était, affirmait-il, pour ensevelir dans l'ombre la vérité, qu'on voulait le perdre. Vocula, dans cet instant critique, déploya une fermeté admirable ; montant sur son tribunal, il fit saisir et supplicier le soldat, malgré la violence de ses cris ; les séditieux intimidés se turent ; et Vocula fut récompensé de son courage par l'estime générale. Sur les instances de toute l'armée, qui le demanda pour chef, Hordéonius lui remit le commandement.

Mais, outre ce levain de discorde, mille causes ulcéraient les esprits ; le manque de vivres, et la solde qui n'était point payée ; les provinces éloignées des Gaules, qui refusaient le tribut et l'enrôlement [Tacite, *Hist.*, IV, 26] ; une sécheresse inouïe qui permettait à peine au Rhin de porter des bateaux ; la disette, cuité d'approvisionner les camps ; enfin les postes d'auxiliaires belges qu'il avait fallu disposer tout le long du fleuve, pour en défendre les gués, ce qui diminuait encore les

subsistances en multipliant les consommateurs. Ces esprits superstitieux attachaient d'ailleurs des idées sinistres à la sécheresse qui tarissait les eaux, comme si les fleuves mêmes, ces vieilles barrières de l'empire, commençaient aussi à l'abandonner [*Ibid.*].

Cependant ils continuèrent leur route vers Vétéra ; lorsqu'ils furent arrivés à Novesium<sup>1</sup>, ils rallièrent la seizième, et Herennius Gallus, lieutenant de cette légion, fut associé à Vocula dans le commandement général. Ils se trouvaient alors très près de l'ennemi ; mais n'osant point marcher droit à lui, ils campèrent dans un lieu donné Gelduba<sup>2</sup>. Là, les deux chefs s'attachèrent à raffermir le courage du soldat et à l'endurcir à la fatigue ; et afin de l'animer encore par l'appât du butin, Vocula mena une partie de l'armée aux environs, sur le territoire des Gugernes, qui étaient entrés dans l'alliance de Civilis ; le reste demeura dans le camp sous les ordres de Gallus.

Par hasard, un navire chargé de blé s'était engravé non loin du camp : les Germains travaillaient à le tirer de leur côté, Gallus ne le voulut pas souffrir, et il détacha une cohorte. Les Germains renforcèrent aussi leur détachement, et insensiblement de nouvelles troupes se joignant aux premières, on en vint à une bataille, et les Germains, après un grand carnage des légions, enlevèrent le navire. Alors les vaincus, suivant leur habitude, accusèrent non leur propre lâcheté, mais la perfidie du commandant : ils l'arrachent de sa tente, ils mettent ses vêtements en pièces ; ils l'accablent de coups, ils le somment de déclarer ses complices et le prix auquel il a vendu l'armée. Leur fureur contre Hordéonius se

1

Aujourd'hui  
Nuys.

2

Aujourd'hui  
Gelb.

réveille alors. Ils le nomment l'auteur du crime ; l'autre n'en est que l'instrument : enfin, épouvanté de toutes les menaces qu'on faisait de le tuer, Gallus en vint à reprocher lui-même de la trahison à Hordéonius. Gallus, jeté en prison, n'en sortit qu'à l'arrivée de Vocula. Celui-ci, dès le lendemain, eut assez d'autorité pour faire mettre à mort les provocateurs de la sédition, tant cette armée offrait un contraste bizarre de soumission et de licence ! Le simple soldat était dévoué à Vitellius ; tout ce qui avait un grade penchait pour Vespasien : de là cette alternative de crimes et de supplices, et ce mélange de fureur et d'obéissance [Tacite, *Hist.*, IV, 27].

La puissance du chef batave prenait un accroissement immense par l'adjonction de la Germanie tout entière, et il employa ses nouveaux alliés à faire des courses sur les terres des Belges, amis de Rome. Les uns eurent ordre de tomber sur les Ubes et sur les Trévires ; les autres, de passer la Meuse et d'aller désoler les Menapes, les Morins, et toute cette frontière de la Gaule. Les Germains traitèrent avec le plus d'animosité et de barbarie la nation ubienne, parce que, germane d'origine, elle avait abjuré sa patrie au point d'adopter le nom romain de Colonie d'Agrippine : ses cohortes furent taillées en pièces, dans le bourg de Marcodurum<sup>1</sup>. En revanche, les Ubes n'eurent point de repos qu'ils n'eussent pillé à leur tour la Germanie ; heureux d'abord, ils finirent par être enveloppés et défaits : en général, dans toute cette

guerre, leur fortune ne répondit pas à leur dévouement pour Rome. Plus fort par l'affaiblissement des Agrippiniens, et plus entreprenant par le succès, Civilis reprit le dessein d'attaquer de vive force Vétéra, qu'il bloquait toujours. Il avait eu soin de doubler les gardes, afin qu'il ne se glissât dans le camp romain aucun avis secret du secours qui était déjà si proche. Pour l'assaut qu'il méditait, il chargea les Bataves de la conduite des machines et des travaux, et les Germains de l'attaque des retranchements ; quoique repoussé d'abord, il recommença le combat, ayant assez de troupes pour en sacrifier. La nuit même ne le fit point cesser.

Les soldats de Civilis avaient allumé de grands feux, autour desquels ils mangeaient tous ensemble, et à mesure que le vin les échauffait ils se portaient au combat avec une témérité folle, car leurs traits dans l'obscurité étaient perdus : au contraire les Romains, qui les découvraient en plein, choisissaient, pour les frapper, ou les plus braves ou ceux qui portaient les signes distinctifs d'un haut grade. Civilis s'en aperçut, et fit éteindre les feux, afin que tout fût livré à la confusion de la nuit [Tacite, *Hist.*, IV, 29]. Ce ne fut dès lors qu'un tumulte confus et effrayant : on ne voyait ni à frapper ni à parer. Là d'où partait un cri, on se tournait, on dirigeait son arc ; la valeur ne servait plus, le sort mêlait tout, et souvent les plus braves périssaient par la main des lâches. Les Bataves montraient une fureur aveugle ; le soldat romain, mieux instruit du péril, jetait des pieux ferrés, de gros quartiers de roche, et point au hasard ; lorsque le bruit des sapeurs, ou les échelles qu'on plantait, l'avertissaient de la présence de l'ennemi, il le renversait avec le bouclier, il le suivait avec le javelot : plusieurs, qui étaient parvenus sur la

muraille, furent percés à coups de poignard. Ces travaux ayant ainsi rempli toute la nuit, le jour ouvrit une nouvelle scène de combats.

Les Bataves avaient élevé une tour à deux étages ; mais comme ils l'approchaient de la porte prétorienne (c'était l'endroit le plus accessible), les légionnaires firent jouer des pièces de bois énormes, et lancèrent des poutres qui

**1** Duren, dans le duché de Juliers.

la mirent en débris : tous ceux des assiégeants qui se trouvaient haut furent écrasés ; et, dans ce moment de désordre une sortie brusque eut un plein succès. Les légions surpassaient de beaucoup les Bataves en art et en habileté ; elles leur opposaient des machines en bien plus grand nombre. Une entre autres intimida singulièrement les assiégeants ; c'était une bascule légèrement suspendue et très mouvante, qui, en s'abaissant subitement, saisissait à leur vue un ou plusieurs des leurs, les enlevait en l'air, et, en retombant de l'autre côté, les renversait dans le camp. Civilis, désespérant de forcer la place, reprit le blocus ; redoublant d'ailleurs les négociations et les promesses pour ébranler la foi des légions.

Tandis que Civilis couvrait ainsi du nom de Vespasien une guerre qui avait pour but la délivrance de son pays, la cause de Vespasien triomphait de l'autre côté des Alpes. Antonius Primus avait écrasé les Vitelliens sous les murs de Crémone, dans deux batailles décisives ; et la haute Italie, ainsi que la Gaule narbonnaise, avaient aussitôt reconnu le nouvel empereur. L'Éduen Julius Calénus, et le Trévire Alpinus Montanus, préfet de cohorte, qui avaient assisté aux combats



de Crémone dans les rangs des vaincus, furent envoyés par Primus aux armées germaniques pour en annoncer la nouvelle et en porter au besoin témoignage. Hordéonius, d'après les dépêches des chefs victorieux, commanda à ses troupes de prêter serment à Vespasien : cet événement fit sur les esprits des impressions diverses.

Les auxiliaires gaulois, qui n'avaient dans le fond ni amour ni haine pour Vitellius, et qui servaient sans affection, enchaînés par leurs préfets, prirent aisément leur parti [Tacite, *Hist.*, IV, 31] : les vieux légionnaires balançaient. Toutefois, sur l'injonction d'Hordéonius, sur les instances des tribuns, ils prononcèrent le serment, mais d'un air et d'un cœur contraints : ils répétaient bien distinctement tous les mots, excepté celui de Vespasien ; alors ils hésitaient, et le murmuraient tout bas ; la plupart même l'omirent entièrement. Hordéonius lut ensuite-en pleine assemblée des lettres de Primus à Civilis ; elles irritèrent les soupçons du soldat, parce qu'on semblait y traiter Civilis en allié, et les légions en ennemies. Ces nouvelles ayant passé aussitôt au camp de Gelduba, les soldats y dirent et firent les mêmes choses, et députèrent Montanus à Civilis pour lui ordonner de déposer les armes, et de ne plus couvrir les desseins d'un ennemi du masque d'un allié ; car s'il avait eu en vue de servir Vespasien, l'objet était rempli.

Montanus se rendit près de Civilis, au blocus de Vétéra, et lui exposa l'objet de sa mission. Civilis d'abord recourut à des réponses vagues et obscures ; mais ayant démêlé dans le député trévire une âme ferme et élevée, et un caractère fait pour les entreprises hasardeuses, il s'ouvrit à lui sans plus de détours. Après avoir commencé par des plaintes et par l'énumération de tout ce qu'il avait couru de

périls pendant vingt-cinq années, dans les camps romains, J'ai recueilli, dit-il, un digne fruit de mes travaux, la mort pour mon frère, et des fers pour moi ! Penses-tu que le droit des nations me prescrive d'épargner ces barbares, qui tous, avec des cris affreux, sollicitèrent mon supplice ? Mais vous, Trévires, et tous tant que vous êtes, âmes d'esclaves, quel prix attendez-vous des flots de sang que vous avez versés, sinon un service ingrat, des tributs éternels, des verges, des haches, et tout ce qu'on endure avec des maîtres ? [Tacite, *Hist.*, IV, 32] Me voilà, moi, simple préfet d'une seule cohorte ; voilà mes Bataves, faible portion des Gaules, qui avons bravé le vain épouvantail de ces camps immenses, qui avons détruit les uns, qui tenons les autres investis et pressés par le fer et par la faim. Que risquons-nous à montrer de l'audace ? victorieux, nous redeviendrons libres ; vaincus, nous resterons ce que nous sommes. Les discours de Civilis firent sur Montanus une impression profonde ; il prit congé de lui : mais, de retour à Gelduba, il ne parla que du peu de fruit de sa mission ; le reste demeura caché dans le secret de son âme.

Civilis avait retiré de sa conférence avec Montanus un redoublement de confiance ; instruit de toutes les divisions qui régnaient au camp romain, de la mésintelligence des chefs et des soldats, il forma le hardi projet de surprendre Vocola dans Gelduba. Il fit partir secrètement, sous la conduite de Julius Maximus et de Claudius Victor, fils de sa sœur, les vieilles cohortes bataves et l'élite des Germains ; lui, restant au blocus de Vétéra. L'expédition enleva, en passant à Asciburgium<sup>1</sup>, les quartiers d'une division de cavalerie ; de là, elle fondit sur le camp de Vocola si brusquement, que celui-ci n'eut le temps ni de haranguer ses troupes, ni de

développer ses lignes. Tout ce qu'il put faire dans une alarme si subite, fut de recommander qu'on fortifiât le centre en y postant les légionnaires ; quant aux auxiliaires, ils se jetèrent confusément sur les ailes. La cavalerie marcha en avant ; mais, reçue par un ennemi serré et en bon ordre, elle tourna le dos et se replia sur les légions. Ce fut plutôt une boucherie qu'un combat ; les cohortes nerviennes, soit par peur, soit par défection, ayant laissé les flancs romains à découvert, les Bataves pénétrèrent jusqu'aux légions, qui, après avoir perdu leurs enseignes, se laissaient culbuter en dedans des retranchements, lorsque tout à coup un secours inattendu changea la face des choses. Des cohortes de Vascons [Tacite, *Hist.*, IV, 33], enrôlées autrefois par Galba, et depuis envoyées comme renfort aux légions de Germanie, arrivèrent sur ces entrefaites ; ayant entendu, le cri des combattants, elles hâtèrent le pas, tombèrent par derrière et à l'improviste sur la troupe de Claudius Victor, et mirent l'épouvante dans ses rangs ; les uns s'imaginant que c'était le corps de Novesium, les autres celui de Moguntiacum qui accourait tout entier. Cette erreur rendit le courage aux Romains ; ce qu'il y avait de plus intrépide dans l'infanterie batave fut écrasé : la cavalerie germane se retira avec les enseignes et les prisonniers qu'on avait enlevés au commencement. Dans cette journée le nombre des morts fut plus considérable du côté des Romains ; mais ils perdirent leurs plus mauvaises troupes, tandis que l'élite des Bataves succomba [*Ibid.*].

Les deux généraux commirent la même faute ; ils s'attirèrent leur malheur, et manquèrent à leur fortune. Civilis, s'il eût porté au combat de plus grandes masses, n'eût jamais pu être enveloppé par les faibles cohortes vasconnes, et il eût détruit le

camp qu'il avait forcé. De son côté, Vocula ne prit aucun soin pour être informé de l'approche de son ennemi ; ce qui fit qu'à peine sorti il fut battu ; son peu de confiance dans le succès qu'il venait de remporter lui fit perdre aussi plusieurs jours avant de marcher sur Vétéra, qu'il eût pu immédiatement délivrer du blocus. Dans l'intervalle, Civilis avait cherché à surprendre les assiégés, en leur répétant qu'ils étaient désormais sans ressource, et qu'une victoire éclatante avait couronné son entreprise. Il faisait promener en triomphe autour des retranchements les enseignes enlevées à Gelduba, et étalait ses prisonniers. L'un d'eux, par un courage héroïque, osa élever la voix et déclarer à ses compatriotes la vérité, malgré les menaces des Germains, qui le percèrent sur-le-champ de mille coups : ce qui donna plus de créance à ses paroles. D'ailleurs les dévastations et l'embrasement des villages, qu'on voyait tout en feu, annonçaient assez l'approche d'une armée victorieuse : c'était Vocula et ses légions. Arrivé devant Vétéra, le général romain ordonna de planter les enseignes, et d'établir un fossé et un rempart, afin que les soldats, déposant

**1** Aujourd'hui Asburg.

leurs bagages dans l'enceinte du camp, combattissent plus librement. A cet ordre il s'éleva des rangs un cri terrible contre le général : les légionnaires demandaient le combat en menaçant. Sans prendre même le temps de se ranger en bataille, tout en désordre et fatigués, ils commencèrent l'attaque. Civilis n'avait pas hésité à s'approcher, ne se fiant pas moins aux fautes de l'ennemi qu'à la valeur des siens. La fortune même se déclarait pour lui, lorsque les assiégés, qui voyaient tout du haut du rempart, sortirent à la fois

par toutes les portes ; et, par hasard, Civilis ayant été renversé de cheval, on crut dans l'une et l'autre armée qu'il était blessé ou mort : ce bruit inspira autant de frayeur aux Bataves que d'ardeur aux Romains, et le siège fut levé [Tacite, *Hist.*, IV, 34].

Cependant Vocula, au lieu de poursuivre les fugitifs, augmenta les fortifications de Vétéra, comme si ce camp eût été menacé d'un second siège. Tant de victoires qu'il gâtait le firent soupçonner de vouloir éterniser la guerre. Rien ne fatiguait autant les armées romaines que le manque de vivres. Les bagages des légions et la multitude des vivandiers et des valets, furent envoyés à Novesium, d'où l'on devait ramener par terre des blés ; car l'ennemi était maître du fleuve : le premier convoi passa tranquillement. Civilis n'était pas encore remis de sa chute, lorsqu'il sut qu'on en avait fait partir un second pour le même lieu, et que les cohortes chargées de le protéger marchaient comme en pleine paix, les soldats clairsemés autour des enseignes ; les armes dans les chariots, tous courant de côté et d'autre ; il les attaqua en bon ordre, après avoir fait occuper s9 d'avance les ponts et les défilés. On se battit sur une longue file et avec un succès balancé, jusqu'à ce que la nuit terminât le combat. Les cohortes gagnèrent Gelduba, dont le camp subsistait encore et avait une petite garnison. Tout faisait prévoir que le retour serait très dangereux pour les troupes romaines, embarrassées de bagages et intimidées. Vocula se mit en marche pour les rejoindre avec son armée, qu'il renforça de mille hommes d'élite pris dans la cinquième et dans la quinzième légion, lesquelles avaient soutenu le siège de Vétéra : soldats indomptables, et ulcérés contre leurs généraux. Il en partit plus que le chef n'en avait commandé ; et ouvertement, tout le long de la

route, ils protestaient avec fureur qu'ils n'endureraient plus désormais la trahison des lieutenants et la famine. D'un autre côté, ceux qui étaient restés clans Vétéra criaient qu'en emmenant une partie des légions on les avait sacrifiés : de là une double sédition ; les uns redemandant le retour de Vocula, les autres s'y opposant [Tacite, *Hist.*, IV, 35].

Civilis vint remettre le siège devant Vétéra ; Vocula s'était retiré à Gelduba, il passa ensuite à Novesium. Civilis s'empara de Gelduba et peu de temps après il donna non loin de Novesium un combat de cavalerie, où il eut l'avantage. Mais ce n'était pas seulement le malheur qui animait les soldats romains à la perte des généraux, la bonne fortune avait sur eux la même influence : à peine renforcés par ce détachement de la cinquième et de la quinzième légion, ils demandèrent la gratification promise par Vitellius (ils savaient que cet empereur avait envoyé de l'argent), et Hordéonius, sans se faire trop presser, le distribua au nom de Vespasien. Ce fut le principal aliment de la sédition. S'abandonnant aux débauches et aux festins, dans des conciliabules nocturnes, les soldats se plaignent, s'excitent, rallument leur ancienne fureur contre Hordéonius ; et personne parmi les lieutenants ou les tribuns n'osant leur résister (car la nuit leur avait fait perdre toute honte), ils se précipitent sur sa tente, l'arrachent de son lit et le massacrent [Tacite, *Hist.*, IV, 36]. Ils réservaient le même sort à Vocula, si, déguisé en esclave, il n'eût profité de l'obscurité pour se sauver sans être reconnu. Sitôt que l'emportement eut fait place à la peur, ils envoyèrent des centurions avec des lettres pour aller dans toutes les cités gauloises solliciter des secours en hommes et en argent.

Civilis ne laissa pas à ces secours le temps d'arriver, il parut à l'improviste devant le camp. Ces troupes sans chef coururent aux armes tout en désordre, les jetèrent l'instant d'après, et prirent la fuite. Dès revers naquit la discorde : la quatrième et la dix-huitième légion, qui composaient l'armée du haut Rhin, se détachèrent des autres pour former un parti séparé. Elles rétablirent toutefois dans leur camp, ainsi que l'armée du bas Rhin, les images de Vitellius, quoique Vitellius fût déjà mort, et les cantons les plus voisins de la Belgique, soit de gré, soit de force, imitèrent leur exemple ; puis ces deux légions, changeant encore et se repentant, altèrent ainsi que la première trouver Vocula, le replacèrent à leur tête, renouvelèrent le serment à Vespasien, et de là marchèrent au secours de Moguntiacum, assiégé par des bandes de Germains. Mais ces bandes pillardes avaient déjà été battues par les Trévires, aidés des postes romains : les Trévires, pour arrêter les incursions des tribus transrhénanes, avaient construit sur leur frontière une muraille bordée d'un retranchement, et delà ils faisaient une guerre acharnée aux Germains [Tacite, *Hist.*, IV, 37].

Cependant le parti vitellien en Italie succombait, non sans une résistance vigoureuse ; Rome était le théâtre de luttes sanglantes, pendant lesquelles le Capitole fut incendié, et Primus, comme dans une ville prise d'assaut, proclama Vespasien sur des monceaux de cadavres. La nouvelle de ces catastrophes vint alimenter au-delà des Alpes l'agitation déjà violente des esprits. Les antivitelliens rappelèrent avec une joie superstitieuse le pronostic qui avait annoncé, quelques mois auparavant, la chute prochaine de Vitellius, quand un coq était venu s'abattre sur sa tête, dans le forum de Vienne : l'origine de Primus, et son surnom de *Bec*, paraissaient mettre en pleine

évidence la réalité du présage [Suétone, *in Vitellius*]. Mais ce qui produisit l'impression la plus profonde, ce fut l'embrasement du Capitole. Nos pères, disait-on, prirent jadis et brûlèrent Rome, mais le Capitole resta debout et Rome se releva de ses cendres. Aujourd'hui le Capitole et le temple de Jupiter ne sont plus. Cet événement n'a rien de fortuit ; signe manifeste de la colère divine, il est le terme que les destins ont marqué à la puissance de Rome [Tacite, *Hist.*, IV, 54]. On vit alors de toutes parts les Druides sortir des retraites sauvages où la persécution de Claude les avait relégués, et reparaître en triomphe dans les villes, avec les Bardes, les chants prophétiques, les immolations humaines, et l'attirail ressuscité du vieux fanatisme. Donnant aux idées qui travaillaient la multitude, l'autorité de leur parole infaillible, ils annoncèrent au nom du ciel que l'Empire romain était fini ; que l'*Empire gaulois* commençait, et que l'heure était venue où la possession des choses humaines devait passer aux nations transalpines [*Ibid.*]. En même temps que ces promesses d'en haut soutenaient la ferveur des croyants ; d'autres bruits d'une autre nature venaient animer les hommes plus froids et moins crédules. On parlait d'insurrections des Sarmates et des Daces contre les légions de Pannonie et de Mésie. On en disait autant de la Bretagne. On assurait aussi que les généraux des troupes gauloises alors en Italie avaient tenu conseil entre eux, et déclaré qu'ils ne perdraient point de vue les intérêts de leur patrie, si les guerres domestiques et les bouleversements continuaient d'affaiblir l'empire romain [*Ibid.*]. Les motifs politiques agissaient principalement sur les cités de l'est, qui redoutaient et s'efforçaient de comprimer le fanatisme populaire ; quelques-unes même, comme les Séquanes, refusèrent d'entrer dans aucune ligue contre Rome, et contre l'ordre de



choses créé par la conquête. En revanche, les peuples du nord et de l'ouest se précipitèrent aveuglément dans le projet d'un affranchissement politique et religieux, d'un retour complet à l'ancienne civilisation nationale ; ils rêvèrent même cet empire universel dont les prêtres berçaient leur vanité. Sans doute plusieurs des chefs belges nourrissaient une arrière-pensée, et la suite le prouva bien ; mais ils agirent d'abord dans le sens des masses, dont ils feignirent de partager les espérances et le but, aussi ce fut dans la Belgique que la cause de l'*Empire gaulois* trouva le plus d'activité, de dévouement et de constance.

Avant que le massacre d'Hordéonius eût jeté les légions rhénanes clans une entière anarchie, les Trévires avaient montré en apparence beaucoup d'attachement aux Romains ; il n'avait rien transpiré qui put faire soupçonner de leur part une défection. Hordéonius mort, on vit aller et venir de fréquents courriers entre Civilis et Classicus, préfet de la cavalerie trévine auxiliaire. Classicus, en naissance et en talents, l'emportait sur la plupart des Belges ; son extraction était royale, et sa race illustre dans la paix comme dans la guerre ; il se vantait d'être par ses aïeux l'ennemi du peuple romain bien plus que son allié [Tacite, *Hist.*, IV, 55]. Il avait pour compagnons de guerre et pour confidents de ses projets, Julius Tutor, Trévire, ainsi que lui, et, préposé par Vitellius à la défense d'une partie de la rive du Rhin, et le Lingon Julius Sabinus. Sabinus, naturellement vain, se repaissait encore de la chimère d'une descendance glorieuse, parce que sa bisaïeule avait plu à Jules César, au temps de la guerre gauloise, et que leur adultère avait fait du bruit [*Ibid.*]. Tous trois sondèrent en secret l'esprit des troupes auxiliaires et des peuples belges et germains des bords du Rhin ; et sitôt

qu'ils eurent lié à leurs projets plusieurs chefs influents, ils s'assemblèrent dans la colonie agrippinienne, dans une maison particulière, car la masse des Ubes était encore bien éloignée de pareils desseins. Cependant il se trouva plusieurs notables de cette nation ainsi que des Tungres ; mais le plus grand nombre furent des Belges, principalement Trévires et Lingons.

L'assemblée se montra pleine d'enthousiasme ; on y délibéra peu, tant la confiance semblait fermement établie, tant d'ailleurs pressait la nécessité d'agir. *Que tardons-nous ?* s'écriait-on ; la rage des discordes possède le peuple romain ; voilà ses légions massacrées les unes par les autres, l'Italie dévastée, Rome prise ; toutes les armées extérieures ont chacune leur guerre qui les absorbe : il nous suffit pour le moment de garder et de fortifier les Alpes. Notre liberté une fois consolidée, nous n'aurons plus qu'à fixer à notre puissance le terme que nous voudrons y mettre [Tacite, *Hist.*, IV, 55]. Ces discours eurent l'assentiment général, et l'assemblée ne montra d'indécision qu'à l'égard des légions du Rhin. Plusieurs opinaient pour sen défaire, pour tuer des séditeux perfides, souillés da sang de leurs généraux ; mais les raisons de clémence prévalurent : *En perdant l'espoir du pardon, leur opiniâtreté, pensait-on, s'irriterait. Il valait mieux les attirer dans les intérêts de la Gaule ; quand on aurait fait disparaître les commandants, la multitude, liée par le crime et par l'espérance de l'impunité, céderait sans peine.*

Tel fut le résultat de cette première assemblée : les conjurés retournèrent à leurs postes et continuèrent dans leur feinte soumission, afin de mieux surprendre Vocula. Toutefois les avis ne

manquèrent point à ce général ; c'était la force pour réprimer qui lui manquait, avec des légions si incomplètes et si peu sûres. Placé entre des soldats suspects et des ennemis cachés, ce qu'il crut le plus convenable pour le moment, fut de se défendre comme on l'attaquait. Dissimulant donc aussi, il se replia vers la colonie Agrippine. Là, il vit arriver Labeo, qui, arrêté, par Civilis, comme nous l'avons dit, et envoyé dans la Frise, avait gagné ses gardes, et s'était sauvé ; il se faisait fort, moyennant quelques troupes qu'on lui fournirait, d'aller chez les Bataves, et de ramener la majeure partie de la nation à l'alliance romaine. Vocula lui donna un très petit corps d'infanterie et de cavalerie, avec lequel il ne pût rien entreprendre chez les Bataves même : il séduisit quelques bandes nerviennes et bétasiennes avec lesquelles il inquiéta les Caninéfates par des incursions furtives, qui ne méritaient pas le nom de guerre. Pour Vocula, entraîné par les insinuations des chefs gaulois, il marcha contre Civilis, qui bloquait toujours Vétéra [Tacite, *Hist.*, IV, 56].

Il n'était pas loin de la place, lorsque Classicus et Tutor, prenant les devants, sous prétexte d'observer l'ennemi, s'abouchèrent avec le chef germain ; puis, se détachant des légions, ils allèrent camper et se retrancher séparément. Vocula eut beau se répandre en menaces et en invectives, et s'écrier : Que les guerres civiles n'avaient pas affaibli la puissance romaine, au point de la rendre méprisables à des Trévires et à des Lingons ; qu'il restait à Rome des provinces fidèles, des armées victorieuses, sa fortune, et des dieux vengeurs : que pour faire tomber jadis Sacrovir et les Édues, tout récemment Vindex et les Gaules, il n'avait fallu chaque fois qu'un seul combat ; que les mêmes dieux, que la même destinée, puniraient encore les

infracteurs des traités ; que le divin César et le divin Auguste avaient mieux connu les Gaulois ; que c'était Galba, en supprimant leurs tributs, qui leur avait soufflé cet esprit de rébellion ; qu'ils étaient ennemis maintenant, parce qu'on les traitait avec douceur ; qu'une fois ruinés et dépouillés, ils redeviendraient amis [Tacite, *Hist.*, IV, 57]. Ces déclamations ne produisirent aucun effet. Alors, Vocula rebroussa chemin, et se retira à Novesium.

Les troupes gauloises, suivant sa marche, vinrent camper pacifiquement à deux milles de lui, sous l'étendard nouveau de l'*Empire des Gaules*. A cette proximité, les légionnaires romains, centurions et soldats, cessant d'aller et de venir d'un camp à l'autre, il s'établit entre les deux armées des pourparlers et des propositions d'alliance [Tacite, *Hist.*, IV, 57]. Toutes nos cités s'arment pour la liberté, disaient les Gaulois ; si vous persistez dans la guerre, c'en est fait de vous, vous êtes perdus sans ressource. Et quand, par impossible, vous seriez vainqueurs, réfléchissez à votre inévitable destinée ; n'avez-vous pas brisé les images de Vespasien ? Et l'ami de cet empereur, le lieutenant qui le proclama au milieu de vous, Hordéonius, qu'en avez-vous fait ? Déjà sans doute les légions de l'Illyrie et de l'Orient sont en marche pour vous décimer ; osez vous soustraire à tant d'humiliation ! Quand l'Italie appartient à vos ennemis, écoutez la Gaule qui vous offre un refuge. Prêtez serment à la patrie adoptive, au sein de laquelle vous avez vécu tant d'années, qui vous a aidés à élever un empereur de votre choix. Depuis si longtemps vos compagnons d'armes et vos alliés, les Gaulois, vous demandent d'être leurs frères. Des discours de ce genre, répétés chaque jour, ébranlaient le soldat romain ; le danger présent, la honte du passé, la haine de Vespasien, la

crainte de ses vengeances, décidèrent enfin les légions de Novesium ; elles promirent de prêter serment à l'empire des Gaules, et s'engagèrent à tuer d'abord ou à mettre aux fers leurs généraux. Le complot ne fut pas tellement secret, que Vocula ne le découvrit ; ses amis lui conseillaient de fuir sans délai ; mais lui, s'armant de résolution, monta sur son tribunal, et harangua ainsi ses troupes :

Jamais, en vous parlant, je ne fus si inquiet sur votre sort, ni si tranquille sur le mien : pour moi, j'apprends, sans regret, que l'on trame ma perte, et, au milieu de tant de maux dont l'ennemi nous menace, j'attends la mort comme la fin de mes misères. C'est vous qui me faites honte et pitié : encore, si l'on vous réservait une attaque, une bataille rangée, ce qui est le sort de la guerre, et le droit de l'ennemi ! Mais non : Classicus se flatte de vous armer contre le peuple romain, et il vous destine à jurer obéissance et fidélité à la Gaule. Eh quoi ! si la fortune et la valeur nous manquent pour le moment, les anciens exemples nous manquent-ils ; et ne savons-nous pas combien de fois les légions romaines ont ambitionné la mort, plutôt que d'abandonner un poste ? Souvent nos alliés ont préféré s'ensevelir avec leurs femmes et leurs enfants sous les ruines et les cendres de leur ville, et cela sans autre récompense que l'action même, et qu'on en parlât. Dans ce moment encore toutes les horreurs de la famine sont endurées par les assiégés de Vétéra, et ni promesses ni menaces ne les ébranlent ; et nous, rien ne nous manque ; avec des armes, des hommes, et d'inattaquables retranchements, nous avons des vivres pour le siège même le plus long. Dernièrement encore la caisse de l'armée a suffi à ces gratifications extraordinaires ; et que ce soit Vespasien, que ce soit Vitellius de qui vous prétendiez les tenir, au

moins les tenez-vous d'un empereur et d'un Romain. Que si, après tant de guerres et de victoires, après les Journées de Gelduba, de Vétéra, vous redoutez de combattre un ennemi battu tant de fois, c'est une indignité sans doute ; mais enfin, nous avons des remparts, des murs, et la ressource de traîner la guerre, en attendant des renforts que les provinces voisines nous envoient de toutes parts. Si c'est moi qui vous déplaît, il y a d'autres lieutenants, des tribuns, tout au moins un centurion, tout au moins un soldat. Mais gardez-vous d'aller offrir au monde entier le spectacle monstrueux de Romains transformés en satellites de barbares, et marchant sous Civilis et sous Classicus à l'invasion de l'Italie. Dites-moi si les Gaulois et les Germains vous mènent aux portes de Rome, ferez-vous la guerre à votre patrie ? Mon cœur frémit à l'idée d'un pareil attentat. Vous serez donc les sentinelles de Tutor, d'un Trévire ? Vous recevrez l'ordre d'un Batave ? Vous servirez à recruter des cohortes de Germains [Tacite, *Hist.*, IV, 58] ? Et puis, quelle sera l'issue de ce forfait ? lorsque les légions romaines marcheront contre vous, alors il vous faudra entasser désertion sur désertion, trahison sur trahison ; haïs des dieux, errants d'un parjure à un autre. Ô Jupiter ! puissante et bienfaisante divinité, qui depuis huit cent vingt années reçoit l'encens de tous nos triomphateurs ! Ô Quirinus, père de Rome ! entendez tous deux les supplications respectueuses de Vocula ; et si votre bonté n'a pas permis que, sous son généralat, ce camp se conservât pur et irréprochable, ah ! du moins, prévenez cet excès d'opprobre dont Classicus et Tutor veulent le souiller. Donnez aux soldats romains, ou l'innocence, ou le repentir avant l'exécution du crime !

Ce discours fut diversement accueilli au milieu de

ce conflit d'espérance, de crainte et de honte. Vocula se retira dans sa tente, et il songeait à quitter la vie. Ce furent ses affranchis et ses esclaves qui l'empêchèrent de prévenir ainsi une mort plus violente, car Classius ne tarda point à lui envoyer Æmilius Longinus, déserteur de la première légion, qui le massacra au milieu du camp. Pour les deux lieutenants Mummius et Hérennius, on se contenta de les mettre aux fers et de les traîner ainsi au camp gaulois.

C'était le gage de l'accession définitive des légions, Classicus arriva bientôt orné des décorations des lieutenants impériaux [Tacite, *Hist.*, IV, 59], et faisant porter près de lui les étendards de la Gaule. Quoiqu'il fût d'usage en pareil cas de prononcer une harangue, et que le chef trévière en eût préparé une, son trouble était si grand qu'il ne put prononcer d'autres mots que la formule du serment ; elle portait *pour l'empire des Gaules* [*Ibid.*]. Il fit ensuite des promotions ; entre autres, il éleva aux premiers grades l'assassin de Vocula ; les plus zélés dans la cause gauloise furent tous généreusement récompensés. Il partagea alors avec Tutor la conduite des opérations ultérieures. Tutor investit brusquement la colonie agrippinienne, ainsi que les garnisons des forts du haut Rhin, et il les contraignit successivement à prêter serment à la Gaule ; le préfet du camp et les tribuns cantonnés à Moguntiacum s'y étant refusés, Tutor fit chasser le premier et tuer les seconds. Restait encore l'armée du bas Rhin, principalement Vétéra, que Civilis assiégeait toujours. Classicus y envoya des légionnaires assermentés à la Gaule, les chargeant de promettre merci aux assiégés, s'ils imitaient la conduite de leurs compagnons, sinon point de quartier : ils seraient voués au glaive, à la famine, aux plus horribles extrémités ; les députés

ajoutèrent à ces menaces l'autorité de leur propre exemple. Les assiégés étaient cruellement partagés entre la fidélité à leurs drapeaux et le besoin le plus impérieux : pendant que dura leur indécision, les aliments de toute espèce achevèrent de leur manquer. Ayant consommé les bêtes de somme et les chevaux, ils se rejetèrent sur les animaux les plus dégoûtants, dont la nécessité leur fit une ressource ; enfin, réduits à manger des branches, des racines d'arbres, et l'herbe qui croissait entre les pierres des retranchements, ils députèrent vers Civilis pour demander la vie. Avant de vouloir rien entendre, les chefs Gaulois insistèrent pour qu'ils jurassent obéissance à l'empire de Gaule [Tacite, *Hist.*, IV, 60] ; et Civilis se réserva le pillage du camp. Tout fut accepté, et les Romains obtinrent, de partir. Civilis leur donna des gardes qui retinrent l'argent, les valets, les bagages, et qui, après les avoir ainsi dépouillés, les suivirent encore. A cinq milles environ, pendant qu'ils marchaient sans précaution, ils furent attaqués brusquement par les Germains ; les plus braves se firent tuer sur la place ; beaucoup périrent dans la fuite ; les autres regagnèrent le camp. Civilis se plaignit fortement, et fit aux Germains des reproches vifs et publics. Y eut-il perfidie de sa part ? y eut-il impuissance de contenir ces hommes sauvages irrités par une longue résistance ? c'est ce qui ne fut point éclairci. Le camp pillé, les Germains y mirent le feu, et tous ceux qui avaient survécu au combat furent la proie des flammes.

Pour lors enfin, voyant la ruine des légions consommée, Civilis se fit couper cette longue chevelure rouge que, depuis le commencement des hostilités, il avait laissée croître par un de ces vœux ordinaires à sa nation. Les Romains débitèrent, pour le rendre odieux, qu'ayant armé son fils,



encore enfant, de flèches et de javelots proportionnés à son âge, il lui donna pour but des légionnaires prisonniers. Au reste, on remarqua que ni lui ni aucun de ses Bataves ne prêtèrent serment à l'empire Gaulois [Tacite, *Hist.*, IV, 60] ; il avait de vastes projets d'ambition personnelle, et n'aspirait pas à moins qu'à dominer à la fois la Germanie et les Gaules. Mummius Lupercus, lieutenant d'une légion, fut du nombre des captifs qu'il envoya en présent à Véléda : cette femme, née chez les Bructères, exerçait une domination très étendue, fondée sur cette ancienne superstition des Germains, qui faisait de quelques-unes de leurs femmes des prophétesses et ensuite des déesses. Le crédit de Véléda s'accrut encore, parce qu'elle avait prédit les succès des Germains et la ruine des légions. Lupercus fut massacré en route par son escorte. Quelques centurions et quelques tribuns, nés dans l'est de la Gaule, furent réservés comme otages pour cimenter l'alliance des cités galliques avec les Belges et les Germains. Le camp des cohortes, celui de la cavalerie, celui des légions, furent détruits et brûlés : on ne laissa subsister que les murailles de Moguntiacum et de Vindonissa<sup>1</sup>.

La seizième légion, qui avait fait partie de l'armée de Vocola, reçut ensuite de Classicus l'ordre de passer de Novesium à Augusta, capitale des Trévires ; le

<sup>1</sup> *Moguntiacum*, Mayence ; *Vindonissa*, Windisch, dans le canton de Berne.

Gaulois fixa d'avance le jour et l'heure où elle quitterait son camp. Elle se mit en marche dans le plus profond silence, morne, accablée par le sentiment de son ignominie, traînant des enseignes déshonorées, déchirées, sans image impériale,

tandis que les drapeaux Gaulois resplendissaient de toutes parts [Tacite, *Hist.*, IV, 62]. Classicus lui avait donné pour la conduire Claudius Sanctus, borgne, imbécile, d'une physionomie hideuse [*Ibid.*]. Ce fut bien pis lorsqu'une autre légion, forcée d'évacuer le camp de Bonn, fut venue joindre celle-ci ; leur honte commune parut s'en accroître. D'ailleurs, au premier bruit de ces événements, toute la population gauloise à qui peu auparavant le nom Romain inspirait tant d'effroi, était accourue des villes et des campagnes, bordait tous les chemins, et jouissait avec transport de ce spectacle si nouveau. La division de cavalerie du Picentin ne put tenir contre cette joie insultante ; et sans égard pour les promesses où les menaces du chef, elle partit pour Moguntiacum. Sur sa route, ayant trouvé par hasard le meurtrier de Vocula, Longinus, elle l'enveloppa et le perça de mille coups. Les légions, sans rien changer à leur marche, vinrent camper devant la capitale des Trévires.

Civilis et Classicus, animés par tant de succès, avaient songé d'abord à livrer à leurs troupes le pillage de la colonie agrippine ; ils furent retenus par des raisons de guerre, et par l'idée qu'une réputation de clémence importe à qui fonde un empire. La reconnaissance agit aussi sur Civilis : il se rappela que son fils, détenu prisonnier dans cette ville au commencement des troubles, avait été traité avec distinction durant sa captivité. Mais les peuples d'au-delà du Rhin la haïssaient, à cause de ses richesses et de son importance. Ils demandaient que la ville ou restât ouverte à tous les Germains indistinctement, ou fût détruite, et la population ubienne dispersée.

Il y eut à ce sujet une députation des Tenthères

aux agrippiniens ; et le plus fier de leurs orateurs exposa en ces termes, dans le conseil de la ville, les volontés de sa peuplade : Vous voilà donc rentrés dans le corps et sous la domination des enfants de la guerre ! Nous en remercions nos dieux, qui sont les vôtres, surtout le dieu des combats, le premier de tous, et nous vous félicitons de ce qu'enfin vous vivrez libres parmi des peuples libres. Car jusqu'à ce jour l'eau, la terre et l'air même avaient été, pour ainsi dire, empoisonnés par les Romains ; vos frères ne pouvaient ni vous parler ni vous voir ; ou bien, ce qui outrage cent fois plus des hommes nés pour les armes, il fallait subir une inspection, payer une taxe, se dépouiller de ses armes et presque de ses vêtements. Si donc vous voulez que notre amitié et notre alliance soient à jamais cimentées, nous exigeons que vous abattiez ces murs, boulevards de la tyrannie : il n'y a pas jusqu'aux animaux sauvages qui, renfermés, ne perdent le sentiment de leurs forces. Que tout Romain sur tout votre territoire soit égorgé ; la liberté ne saurait compatir avec des maîtres ; que leurs biens soient mis en commun, sans que personne puisse avoir de butin ni d'intérêts séparés [Tacite, *Hist.*, IV, 64]. Qu'il soit libre et à nous et à vous d'habiter indistinctement l'une et l'autre rive, comme jadis le pratiquaient nos pères, comme le veut la nature, qui a départi le jour et la lumière à tous les hommes, la terre à tous les braves. Reprenez les mœurs et les usages du pays, et abjurez ces voluptés par qui Rome tient asservis ses sujets, bien plus que par les armes. Alors, vraiment Germains, rentrant dans tous vos droits, et perdant jusqu'au souvenir de l'esclavage, vous redeviendrez un peuple, ou l'égal, ou le dominateur des autres.

Les agrippiniens prirent du temps pour délibérer ; et en effet, ni la crainte de l'avenir ne leur

permettait d'accepter ces conditions, ni leur situation présente de les rejeter ouvertement. Voici la réponse qu'ils firent : Dès l'instant que l'occasion d'être libres s'est présentée, nous l'avons saisie avec plus d'ardeur que de prudence, et nous nous sommes réunis à nos frères, vous et tous les autres Germains. Loin d'abattre nos murs, dans un moment surtout où les Romains rassemblent leur armée, il serait plus sage d'en construire de nouveaux. Le peu d'étrangers de l'Italie ou des provinces, qui se trouvaient sur notre territoire, ont été détruits par la guerre, ou ont regagné chacun leur pays ; et quant à ceux qui ont formé anciennement la colonie, qui ont contracté des mariages avec nous, et ont laissé des descendants, c'est ici leur patrie ; et nous ne vous croyons point assez injustes pour exiger que nous massacrons nos pères, nos frères, nos enfants. Les droits d'entrée, toutes ces entraves de commerce, nous les supprimons. Vous passerez librement, mais de jour et sans être armés, jusqu'à ce que des liens si nouveaux soient resserrés par l'habitude et le temps. Nous prendrons pour arbitres Civilis et Véléda : ce seront eux qui rédigeront le traité.

Les Tenthères ainsi apaisés, ils envoyèrent à Civilis et à Véléda des députés avec des présents, et tout se conclut selon le désir des agrippiniens ; mais les députés n'eurent pas la permission de voir Véléda ni de lui parler. Se déroband aux regards pour augmenter la vénération, elle se tenait cachée au haut d'une tour : c'était un parent de confiance, qui, en qualité d'interprète de la divinité, recevait les demandes et rapportait les réponses [Tacite, *Hist.*, IV, 65].

Tandis que l'empire gaulois triomphait sur les bords du Rhin, dans l'intérieur la folie de Julius

Sabinus lui fit essayer un rude échec. Sabinus était parvenu, sans peine à soulever ses compatriotes les Lingons ; ils avaient brisé les statues des empereurs, les tables où leurs traités mutuels étaient gravés, en un mot, tous les monuments de leur alliance avec Rome. Fier de ce succès, le chef lingon aspira à gouverner le nouvel empire ; et, par un bizarre mélange d'ambition patriotique et de honteuse vanité pour son origine adultère, il prit le nom et le titre de César [Tacite, *Hist.*, IV, 67] : puis à la tête d'une troupe nombreuse, mais mal disciplinée, il se jeta sur le territoire Séquanais. Les Séquanes persistaient dans leur refus de rompre avec les Romains ; ils acceptèrent le combat, et la fortune se déclara pour eux. Sabinus s'enfuit au milieu de la bataille, avec autant de lâcheté qu'il avait mis de précipitation et d'imprudence à la livrer. Sentant toute l'ignominie de sa conduite après un si grand éclat, et n'osant plus reparaitre au milieu de ses compatriotes irrités, il fit mettre le feu à la maison dans laquelle il s'était réfugié, afin de répandre le bruit de sa mort. On crut en effet qu'il avait péri ; mais il échappa par une issue secrète, et sut depuis, en se cachant, prolonger sa vie pendant neuf années. Le généreux dévouement de sa femme Éponine et leurs communs malheurs trouveront place un peu plus tard dans ce récit.

Cependant les nouvelles de la Gaule, grossies encore par la renommée, produisirent à Rome les plus vives inquiétudes. Deux généraux illustres, Annius Gallus et Pétilius Cerialis, furent désignés pour commander l'un la haute, l'autre la basse Germanie ; et comme on craignait qu'ils ne fussent pas en état de soutenir le poids d'une guerre si importante, il fut convenu que le fils même de l'empereur, Domitien, se rendrait auprès d'eux. Sept légions reçurent l'ordre de marcher en toute

diligence sur la Gaule ; quatre se trouvaient en Italie, deux en Espagne et une dans l'île de Bretagne. L'armée d'Italie se mit en route sur trois divisions par les Alpes Pennines, Graïes et Cottiennes [Tacite, *Hist.*, IV, 68].

La défaite des Lingons par les Séquanes avait commencé d'affaiblir la confiance des cités non encore déclarées ; l'approche de troupes si formidables leur fit faire de plus sérieuses réflexions. On parla beaucoup de la nécessité de convoquer une assemblée générale, où la question de l'indépendance serait discutée en commun, et où l'on s'occuperait de régler le nouveau gouvernement, si la majorité des suffrages était pour lui. Les Rèmes en firent la proposition officielle, et obtinrent que la convocation eût lieu dans leur capitale. C'était déjà un point important de gagné pour les amis de la paix, car la nation rémoise, sans être, comme les Séquanes, adversaire décidée de la cause nationale, penchait vers un parti modéré, pair défiance du succès et par politique : traitée toujours avec faveur pendant le régime romain, elle voulait ne rien perdre de cette faveur si les Gaules étaient destinées à rentrer sous le joug.

La plupart des députés des cités arrivèrent à l'assemblée déjà découragés ; mais les Belges montraient plus de résolution que jamais ; les Trévires se trouvèrent les premiers au rendez-vous ; ils avaient à leur tête Tullius Valentinus, le plus chaud partisan de la guerre. Tullius, orateur entraînant, génie fougueux et populaire, puissant à remuer les passions des masses, dans une harangue préparée [Tacite, *Hist.*, IV, 68], récapitula tous les maux que la Gaule souffrait et avait soufferts, et se déborda en invectives contre Rome. Julius Auspex,

un des chefs rémois, lui répondit. Il exalta les avantages de la paix ; il représenta avec force la puissance des Romains, maîtres du monde entier, leur discipline, leur courage, leur prodigieuse activité. **Nous délibérons sur la guerre, disait-il, et déjà sept légions sont sur nos têtes** [Tacite, *Hist.*, IV, 69]. Ses paroles amères et injustes semblèrent aussi attaquer son rival lorsqu'il ajouta **que souvent les lâches fomentaient des troubles dont tout le péril était pour les braves**. Ce discours fit impression sur des esprits disposés d'avance à fléchir. Des considérations d'habitude, de respect et de devoir, agissaient sur les uns, l'idée du péril sur les autres : on loua le courage de Valentinus, on suivit le conseil d'Auspex [Tacite, *Hist.*, IV, 69]. Ce qui contribua peut-être plus que tout le reste à détourner de la guerre les cités de l'est et du midi, c'est que les Trévires et les Lingons s'en faisaient les plus ardents provocateurs [*Ibid.*] : Vindex et la bataille de Vésontio, et les excès des vitelliens étaient encore présents à tous les esprits. D'ailleurs entre tant de cités jalouses et à peu près égales en farce, qui conduirait la guerre ? après la victoire, où serait le siège de l'empire ? Le triomphe était encore incertain, et déjà éclatait la discorde. Tantôt c'étaient les alliances, tantôt la richesse et le nombre, quelquefois l'antiquité d'origine, que les peuples et les villes s'opposaient avec aigreur. Tant d'embarras pour l'avenir firent qu'on s'en tint au présent. On écrivit à la cité trévine, au nom de la Gaule, de quitter les armes ; que son pardon, si elle se repentait, pouvait s'obtenir, et que les intercesseurs étaient tout prêts. Mais les Belges inébranlables fermèrent l'oreille à tout accommodement ; Valentinus crut devoir parcourir le pays pour remonter les esprits, mettant d'ailleurs peu d'activité dans les préparatifs de la guerre, et ne songeant qu'à haranguer.

Pourtant ni les Trévires, ni les Lingons, ni aucune des autres cités qui persistaient dans la lutte, ne firent des efforts proportionnés à la grandeur du péril : il n’y avait pas même de concert entre les chefs. Civilis, occupé de sa querelle particulière, s’opiniâtrant à vouloir prendre ou chasser Labeo, se perdait dans les forêts de la Belgique. Classicus le plus souvent se tenait dans une molle inaction, comme s’il eût été en pleine possession du succès, et qu’il n’eût eu qu’à en jouir. Tutor ne se pressa pas non plus de fermer le passage du Rhin, ainsi que celui des Alpes. Dans l’intervalle, l’armée qui avait pris route par les Alpes Penninnes était déjà en Helvétie. Tutor marcha au-devant d’elle avec des troupes composées de Trévires, de Vangions, de Caracates<sup>1</sup>, de Tribokes ; il les renforça d’un corps de vétérans romains, infanterie et cavalerie, tiré de ces légions qui avaient prêté serment à l’Empire des Gaules. Ces Romains se battirent d’abord avec ardeur contre l’avant-garde de l’armée romaine, mais à l’approche de la légion, ils repassèrent sous leurs vieilles enseignes. Leur désertion fut suivie de celle des Tribokes, des Vangions et des Caracates. Réduit aux seuls Trévires, Tutor se retira à Bingium, se fiant sur la force du lieu ; parce qu’il avait fait couper le pont de la Nave ; mais les cohortes romaines ayant trouvé un gué, il fut surpris et mis en fuite. Cette défaite jeta le découragement parmi les Trévires, et le peuple, quittant les armes, se dispersa dans la campagne : plusieurs des chefs, afin de paraître avoir cessé la guerre les premiers, se réfugièrent dans les cités qui n’avaient point rompu l’alliance avec Rome.

Sur ces entrefaites, les légions qui après avoir prêté serment à l’empire des Gaules, avaient été



transférées comme nous l'avons dit, de Novesium et de Bonn dans la capitale des Trévires, relevant le drapeau romain, proclamèrent d'ellesmêmes Vespasien. Tout cela se passait pendant l'absence de Valentinus ; à son retour les affaires se rétablirent un peu ; il ranima la confiance des chefs, et rappela la multitude dispersée ; la colère et l'ardeur patriotique succédèrent tout à coup à l'épouvante. Alors les légions parjurées, inquiètes pour leur sûreté, saisissant une occasion de quitter d'Augusta, sortirent brusquement, et se réfugièrent chez les Médiomatriques, qui avaient persisté dans l'amitié de l'empire. Valentinus et Tutor firent, égorger dans leur prison les lieutenants Herennius et Numisius, afin que les Trévires, n'ayant plus de pardon à attendre, se rattachassent plus fortement à la cause d'on dépendait tout leur salut [Tacite, *Hist.*, IV, 70].

Telle était la situation des affaires, quand Cerialis arriva à Moguntiacum : à son arrivée les légions de Rome prirent une nouvelle ardeur. Ce général, qui aimait les batailles, enflammait le soldat par l'audace de ses discours, bien résolu, sitôt qu'il pourrait joindre les insurgés, de ne pas différer le combat d'un instant. Des levées avaient été faites dans les Gaules, par ordre des gouverneurs des provinces ou des généraux de l'armée ; ils les renvoya toutes à leurs cités, proclamant avec fierté qu'il suffisait à l'empire de ses légions ; que les alliés pouvaient reprendre tranquillement les occupations de la paix, et regarder comme finie une guerre dont des bras romains s'étaient chargés [Tacite, *Hist.*, IV, 70]. Cette hauteur disposa les nations gauloises à plus de soumission : le renvoi de leurs soldats leur fit d'ailleurs supporter les tributs plus facilement. Cependant Civilis et Classicus, apprenant la défaite de Tutor à Bingium,

et les succès de l'ennemi, coururent rassembler leurs forces éparses dans l'ouest de la Belgique ; et, en attendant, ils dépêchèrent courriers sur courriers à Valentinus, pour lui recommander de bien se garder d'une action décisive. Cerialis, se pressant d'autant plus., manda les légions retirées chez les Médiomatriques, ainsi que celle qui était en garnison à Moguntiacum afin de les réunir à son armée ; pourtant il se mit en marche sans attendre les premières : en trois jours il arriva à Rigodulum. Valentinus, avec un corps considérable de Trévires, avait pris ce poste fermé par des montagnes et par la Moselle, et y avait joint un double fossé, avec des barricades de rochers. Ces ouvrages n'effrayèrent pas les Romains, Cerialis ordonna à son infanterie de forcer le retranchement, à sa cavalerie de monter en bataille sur les hauteurs. Les assiégeants éprouvèrent en gravissant un peu, de difficulté, tant qu'ils furent en butte aux armes de trait :

**1** Peuple germain du diocèse actuel de Mayence.

mais dès qu'ils arrivèrent à portée de l'épée, les Gaulois furent culbutés ; une partie de la cavalerie, ayant tourné par des pentes moins escarpées, fit prisonniers les principaux Belges, entre autres Valentinus [Tacite, *Hist.*, IV, 71].

Cerialis, dès le lendemain, entra dans la capitale des Trévires ; les légions demandaient à grands cris de saccager cette ville. **C'était**, disaient-elles, **la** patrie de Classicus, celle de Tutor, dont la perfide révolte avait causé l'investissement et le massacre des légions : qu'avait fait de plus Crémone, effacée du sol de l'Italie pour avoir retardé d'une seule nuit la marche des vainqueurs ? et on laisserait subsister sur les confins de la Germanie une ville qui se

glorifiait d'avoir massacré des généraux romains et dépouillé des légions ! Nous abandonnons au fisc tout le butin, s'écriaient les soldats ; il nous suffit de l'embrasement et des ruines d'une colonie rebelle, pour nous dédommager de la destruction de tous nos camps [Tacite, *Hist.*, IV, 72]. Cerialis, craignant pour sa réputation s'il paraissait nourrir la licence et la cruauté des soldats, contint leur fureur.

L'attention de l'armée romaine se reporta ensuite sur les malheureuses légions qui arrivaient du territoire médiomatrike. Accablés par la honte et le repentir, ces vieux soldats se tenaient immobiles, les regards fixés contre terre. Point de cris de bienvenue ni de salutation réciproque. Vainement cherchait-on à les consoler, à les encourager, ils ne répondaient rien, fuyant au fond de leurs tentes et se dérobaient au jour ; et c'était moins le péril et la crainte que le remords et le sentiment de leur opprobre qui les plongeaient dans ce profond abattement. Il avait même gagné les autres légions, qui, n'osant s'expliquer de vive voix ni par les prières, demandaient grâce par les larmes et le silence. Enfin Cerialis vint adoucir la commune douleur : il répétait à chaque instant aux légions parjurées

qu'il n'accusait que le destin de tous les maux qu'avait causés la discorde des soldats et des chefs ou les artifices de l'ennemi : qu'il ne datait leur service ou leur serment que de ce jour : que ni l'empereur ni lui ne se ressouvenaient du passé. Alors elles furent admises à camper en commun, et le général fit publier par toutes les centuries que dans aucun débat, dans aucune querelle, on n'eût à reprocher à ces compagnons amnistiés leur sédition ou leur défaite.

Les Trévires étaient vaincus ; les Lingons se soumirent [Frontin, *Strat.*, IV, 3]. Cerialis, ayant convoqué une assemblée des notables de ces deux peuples, s'y rendit et leur parla en ces termes :

Je n'ai jamais cultivé les talents de l'orateur ; et c'est en soldat que j'ai maintenu la tranquillité du peuple romain : mais puisque les paroles ont sur vous tant d'empire, et que vous jugez des choses moins par elles-mêmes que par les discours des séditeux, j'ai voulu vous faire part de quelques réflexions. Maintenant que la guerre est terminée, il sera plus utile à vous de les entendre, qu'à nous de vous les dire. Lorsque les généraux de Rome entrèrent sur votre territoire et dans les autres contrées de la Gaule, ce ne fut par aucun esprit de cupidité ; ils y vinrent à la prière de vos ancêtres que fatiguaient des dissensions meurtrières, et parce que les Germains, que vous aviez appelés à votre secours, avaient réduit indistinctement à l'esclavage et leurs alliés et leurs ennemis. Je ne parlerai point de tous nos combats contre les Cimbres et les Teutons, des grands exploits de nos armées et du succès de nos guerres avec les Germains, ils sont assez connus ; et si nous nous sommes fixés sur le Rhin, ce n'a pas été pour protéger l'Italie, mais de peur qu'un nouvel Arioviste ne s'élevât encore sur vos têtes [Tacite, *Hist.*, IV, 73]. Croyez-vous que vous serez plus chers à Civilis et aux Bataves, et à tous ces peuples dont le Rhin vous sépare, que vos ancêtres ne l'étaient aux ancêtres de ces mêmes nations ? Les mêmes motifs d'invasion subsisteront toujours pour les Germains, l'amour de vos femmes et de vos biens, le désir de changer de lieu ; et toujours on les verra désertir leurs solitudes et leurs marais pour se jeter sur ces Gaules si fertiles, pour asservir et vos champs et vos personnes. On vous éblouit

aujourd'hui des beaux noms de liberté, d'affranchissement, mais jamais on n'ambitionna la gloire d'asservir et de dominer, qu'on n'ait couvert son ambition d'un semblable voile.

Il y eut toujours des tyrans et des guerres dans les Gaules jusqu'au moment où vous acceptâtes nos lois, et nous, quoique trop fréquemment insultés, tout ce que nous vous avons demandé de plus à titre de vainqueurs, c'est de contribuer pour la paix : car pour avoir la paix, il faut des soldats ; pour des soldats, il faut une solde ; pour cette solde, des tributs. Le reste est commun entre nous. Vous-mêmes, le plus souvent vous commandez nos légions ; vous-mêmes vous gouvernez les provinces, et celles-ci et les autres. Nul privilège, nulle exclusion [*Ibid.*] : si nous avons de bons princes, vous en ressentez également les avantages, quoique dans l'éloignement ; s'ils sont cruels, ce sont les plus proches qui en souffrent. Comme on supporte la sécheresse, les pluies excessives et les autres maux de la nature, supportez les prodigalités ou l'avarice de vos maîtres [Tacite, *Hist.*, IV, 74]. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes, mais ces fléaux ne sont pas éternels, et il arrive des temps plus heureux qui dédommagent ; à moins peut-être qu'asservis à Tutor et à Classicus, vous ne comptiez sur un gouvernement plus modéré, ou qu'il ne fallût moins d'impôts pour l'entretien des armées qui vous garantiraient des Germains et des Bretons. En effet, si (ce dont les dieux nous préservent) les Romains venaient à être chassés de la terre, qu'y verrait-on, sinon la guerre universelle des nations ? Il a fallu huit cents ans d'une fortune et d'une discipline constante pour élever ce colosse immense, qui ne peut être détruit sans la ruine des destructeurs, et alors le plus grand péril sera pour vous qui avez l'or et les richesses, principale

source des guerres [*Ibid.*]. Aimez donc, chérissez donc la paix, et cette Rome, qui se donne également et aux vainqueurs et aux vaincus. Instruits par l'une et par l'autre fortune, gardez-vous de préférer l'esprit de révolte, qui vous perdrait, à la soumission, qui assure votre tranquillité.

Les Gaulois craignaient des paroles plus menaçantes et plus dures : ce discours leur rendit le calme et le courage.

L'armée victorieuse était en possession de la capitale des Trévires, lorsque Civilis et Classicus firent tenir une lettre à Cerialis : cette lettre portait que Vespasien était mort, qu'on s'efforçait inutilement de le cacher ; que l'Italie et Rome étaient la proie d'une guerre intestine ; que si Cerialis voulait l'empire des Gaules, ils se contenteraient des limites de leur territoire, que s'il préférait de combattre, ils ne s'y refusaient pas non plus [Tacite, *Hist.*, IV, 75]. Cerialis ne fit aucune réponse ; il envoya la lettre à Domitien avec celui qui l'avait apportée. Civilis et Classicus, comprenant qu'il fallait en venir à une affaire décisive, ramassèrent de tous côtés des renforts belges et germains. Cerialis, naturellement négligent, ne fit rien pour s'opposer à la jonction des forces ennemies. Seulement il ajouta des retranchements à son camp, qui jusque-là n'en avait aucun.

Civilis tint conseil avec les chefs gaulois et germains ; les avis furent divers ; et soutenus tous avec chaleur. Civilis prétendait qu'il fallait attendre les nations transrhénanes, qu'elles écraseraient un ennemi vaincu par la seule terreur qu'elles lui inspiraient. Qu'était-ce que les Gaulois, sinon une

proie pour le vainqueur ? Et encore, l'élite de la nation, les Belges étaient tous pour les Romains ouvertement ou de cœur. Tutor, blessé des prétentions germaniques de Civilis et confiant dans la vaillance de ses troupes, répondait qu'en différant on laissait les Romains se fortifier ; que leurs armées se rassemblaient de toutes parts ; qu'une légion de Bretagne avait repassé la mer ; qu'on en faisait venir deux d'Espagne ; qu'il en arrivait d'Italie, et toutes de vieilles troupes sachant la guerre ; que les Germains, sur lesquels on comptait tant, étaient incapables de la moindre soumission, de la moindre discipline ; qu'ils n'agissaient qu'au gré de leurs caprices, qu'il y avait avec eux un grand moyen de corruption, l'or et les présents, dont les Romains étaient mieux pourvus, et que tel amour qu'on eût pour la guerre, il n'était personne qui, au même prix, ne préférât le repos au péril : que si l'on attaquait dans ce moment, Cerialis n'aurait à opposer que les restes de l'armée du Rhin, ces misérables légions vendues à la confédération des Gaules ; et que même d'avoir battu en dernier lieu, contre leur propre attente, cette troupe indisciplinée de Valentinus serait pour eux et pour leur général un aiguillon à la témérité ; qu'ils attaqueraient de nouveau, et qu'alors ils seraient reçus, non par un enfant inexpérimenté, qui s'occupait de mots et de harangues bien plus que de guerres et de combats, mais par Civilis et par Classicus ; que le seul aspect de ces deux hommes retracerait à leur imagination la peur, la faim, la fuite, et leur vie tant de fois à la merci des Gaulois ; que ni les Trévires ni les Lingons n'étaient retenus par l'attachement ; qu'ils reprendraient les armes sitôt que la crainte serait passée [Tacite, *Hist.*, IV, 76]. Classicus trancha cette diversité d'opinions en se déclarant pour l'avis de Tutor, et sur-le-champ on se prépara à livrer

bataille.

Cérialis ne les attendait pas, il n'avait pas même passé la nuit dans sa tente. On vint lui annoncer, tandis qu'il était encore dans sa chambre et dans son lit, à Augusta des Trévires, que les insurgés avaient surpris brusquement le camp et mis les légions en déroute. D'abord il refusa de croire à cette nouvelle, accusant de pusillanimité ceux qui la lui apportaient. Mais bientôt il put voir de ses propres yeux toute l'étendue du désastre. Le camp était forcé, la cavalerie en fuite : le pont sur la Moselle, au milieu de la ville, et qui en joignait les deux extrémités, était au pouvoir de l'ennemi. Cérialis, intrépide dans un si grand péril, saisissant les fuyards par le bras, et se jetant presque nu au travers des traits, rallia autour de lui quelques braves, reprit le pont, et y plaça un poste d'élite. Arrivé ensuite au camp, il voit les légions parjurées de Bonn et de Novesium rompues et éparées ; à peine quelques soldats autour de leurs enseignes, et les aigles sur le point d'être enlevées. Enflammé d'indignation, il leur reproche amèrement leur honte passée. **Non, s'écrie-t-il, ce n'est point un Hordéonius, ce n'est point un Vocula que vous abandonnez. Vous ne pouvez m'imputer de trahison ; mon seul tort est d'avoir dit trop tôt que vous aviez oublié votre serment à l'empire des Gaules ; d'avoir cru légèrement que des Romains se ressouvenaient du serment prêté à leur patrie. J'aurai donc le sort des Numisius et des Herennius ; tous vos lieutenants auront donc péri, ou par vos mains, ou par celles de l'ennemi ? Allez, courez dire à Vespasien, ou mieux encore, à Civilis et à Classicus, que vous avez abandonné votre général sur le champ de bataille : il viendra des légions qui ne nous laisseront, ni moi sans vengeance, ni vous sans châtiment.**



Ces plaintes étaient fondées : leurs préfets, leurs tribuns, les accablaient des mêmes reproches : ils en furent honteux. Ils s'arrêtent et se reforment par cohortes, car ils ne pouvaient donner un grand front à leur ligne, les Gaulois s'étant débordés de toutes parts, et leurs tentes et leurs bagages les gênant dans cette enceinte du camp, où l'on se battait. Tutor, Classicus et Civilis, chacun à leur poste, animaient la bataille : ils excitaient les Gaulois par les cris de liberté, les Bataves par l'amour de la gloire, les Germains par la vue du butin [Tacite, *Hist.*, IV, 78] ; et tout les favorisait, lorsque enfin une des légions, ayant trouvé un espace plus découvert, et s'étant rassemblée toute en un seul corps, soutint leur choc, puis les fit reculer. Les cohortes dispersées au commencement de l'attaque, s'étant ralliées sur les hauteurs, revinrent alors sur leurs pas, et mirent le trouble dans l'arrière-garde des assaillants. Ce qui nuisit le plus à ceux-ci, et empêcha vraiment leur victoire, ce fut l'avidité des Germains pour le butin : au lieu de pousser l'ennemi, et de poursuivre leurs avantages, ils n'avaient songé aussitôt qu'à piller et à se disputer les uns aux autres les dépouilles des Romains. Ainsi Cerialis, après avoir presque ruiné les affaires de Rome par sa négligence, les rétablit par sa fermeté, et, profitant de la fortune, il prit, dès le même jour, le camp ennemi et le rasa.

Les agrippiniens n'étaient entrés que malgré eux, comme on l'a vu, dans la ligue gallo-germaine ; dès qu'ils se virent en liberté de suivre leur inclination, voulant donner une garantie de leur retour à leurs premiers engagements, ils massacrèrent tous les Germains répandus dans leur ville. De plus, ils offrirent à Cerialis de lui livrer la femme et la sœur de Civilis et la fille de Classicus, laissées chez eux comme gages d'alliance et

d'amitié. En même temps, ils imploraient son secours contre un ennemi irrité dont ils redoutaient la vengeance. En effet, Civilis avait tourné ses pas de ce côté, comptant trouver à Tolbiac<sup>1</sup>, sur le territoire ubien, une cohorte de Caukhes et de Frises vaillante et dévouée, qu'il y avait laissée en garnison. Mais il apprit en chemin que sa cohorte avait été détruite tout entière par la trahison des agrippiniens, qui, ayant distribué aux Germains des viandes et du vin pour les enivrer, pendant leur sommeil avaient refermé les portes, et mis le feu aux maisons ; et tous avaient été consumés [Tacite, *Hist.*, IV, 79]. Cette triste nouvelle changea la marche de Civilis ; d'ailleurs, Cerialis avançait en toute diligence au secours de ses alliés.

Une autre inquiétude survint à Civilis : la légion mandée de Bretagne arrivait, et il craignit que, soutenue de la flotte qui l'avait amenée, elle ne tombât sur les Bataves du côté où leur île touchait à l'Océan. Il fut bientôt délivré de cette crainte. Fabius Primus, commandant de la légion, entra sur les terres des Nerves et les Tungres, qui se soumirent : quant à la flotte, elle fut elle-même attaquée par les Caninéfates, et la plupart des bâtiments pris ou coulés bas. Ces mêmes Caninéfates battirent aussi une troupe de Nerves, qui d'eux-mêmes s'étaient mis à faire la guerre pour les Romains. Classicus remporta encore un avantage sur un détachement de cavalerie que Cerialis avait envoyé en avant de Novesium : pertes légères, mais répétées, qui effaçaient en détail l'honneur acquis au général romain par son dernier triomphe.

Cependant Domitien, qui dans l'incertitude du succès avait suivi de près Cerialis et les légions, reçut, comme il approchait des Alpes, la nouvelle

de la victoire sur les Trévires ; elle était confirmée par la présence de Valentinus, qu'on lui amenait chargé de chaînes. Le patriote trévire ne paraissait nullement humilié de sa disgrâce ; et la fierté de son âme se montrait empreinte sur son visage. Domitien l'interrogea par curiosité pour connaître son caractère et son éloquence, puis il le condamna à mort. Au milieu des tortures de son supplice, quelqu'un lui ayant dit pour l'insulter que sa patrie était prise, *Voilà, répondit-il, ce qui me console de mourir !* [Tacite, *Hist.*, IV, 85]. Domitien, rassuré par la situation des affaires, se rendit à Lugdunum mais n'alla pas plus loin.

**1** Aujourd'hui Zulpick, dans le duché de Juliers.

Sur ces entrefaites, l'arrivée de la légion britannique et des légions espagnoles doubla l'armée romaine, tandis que les insurgés, réduits presque aux seuls Germains, ne recevaient que de faibles renforts. Néanmoins Civilis tenta une affaire décisive : retranché dans ce fameux fort de Vétéra qu'il avait assiégé si longtemps, il se mesura deux fois avec Cerialis. A la première il eut le dessus ; mais ensuite, battu, écrasé, il évacua le continent de la Gaule et se retrancha dans l'île des Bataves. Son premier soin fut de détruire la digue élevée autrefois par Drusus à l'endroit où le Rhin commence à se partager en deux bras. Ces branches sont inégales ; et la pente des eaux se portant sur le Vahal, le bras droit, qui conserve le nom de Rhin, demeure le plus faible. Drusus aux vues duquel il convenait de grossir cette branche droite, qu'il joignait à l'Issel par un canal, avait dirigé sa digue de manière qu'elle rejetait les eaux du côté de la Germanie. Civilis, ayant un intérêt contraire, la ruina ; et de cette opération il tira deux avantages : en grossissant le Vahal, il fortifiait la

barrière qui le séparait des Romains ; et le bras qui bornait l'île au nord, se trouvant réduit presque à sec, ouvrait une libre communication entre les terres bataves et la Germanie. Civilis, Tutor et Classicus, et cent treize sénateurs trévires, parmi lesquels on comptait Alpinus Montanus et son frère Decimus Alpinus, y passèrent pour recruter des troupes parmi les tribus teutoniques. L'argent qu'ils distribuaient et la pitié qu'inspiraient leurs noms si puissants naguère leur attirèrent aisément des compagnons d'aunes au sein de cette race avide de dangers. Cerialis profita de leur absence pour attaquer l'île des Bataves ; il passa le Vahal malgré la résistance des insurgés, et s'empara de postes importuns que Civilis ensuite tenta vainement de lui enlever [Tacite, *Hist.*, V, 14-21].

Par suite de ces succès, Cerialis se laissait aller à une confiance téméraire dont les chefs ennemis songèrent à profiter. Il était allé visiter les camps de Bonn et de Novesium, qu'on rétablissait pour l'hivernage des légions, et il s'en revenait par eau, son escorte toute dispersée, la garde se faisant mal. Cette négligence fut remarquée par les Gallo-germans, qui projetèrent une embuscade. Ils choisissent une nuit sombre, et s'abandonnant au fil de l'eau, ils entrent dans les retranchements sans le moindre obstacle. Dans le premier moment, ils s'aident d'un stratagème : ils coupent les cordes qui soutenaient les tentes, et les soldats romains se trouvant enveloppés sous leurs propres pavillons, ils les égorgent sans peine. Pendant ce temps un autre détachement attaquait la flotte, jetait le grappin et emmenait les bâtiments. Tout cela s'était fait dans le plus profond silence : mais le carnage une fois commencé, afin d'inspirer plus de frayeur, ils poussent des cris affreux. Les Romains, éveillés par leurs blessures, cherchent leurs armes, courent

dans les rues du camp : peu étaient habillés la plupart n'avaient qu'un morceau d'étoffe entortillé autour du bras, et leur épée à la main. Le général, à demi endormi, et presque nu, n'échappa que par une méprise des ennemis, qui, voyant son drapeau arboré sur la galère prétorienne, l'emmenèrent dans la persuasion que Cerialis s'y trouvait ; mais il avait passé la nuit ailleurs, dans les bras, à ce qu'on crut généralement, d'une femme ubienne, nommée Claudia Sacrata [Tacite, *Hist.*, V, 22]. Les sentinelles rejetaient la faute sur le général qui leur avait, disaient-elles, défendu de parler de peur de troubler son repos ; en sorte que, n'ayant pas fait les appels ordinaires, le sommeil les avait gagnées. Il était grand jour quand les Germains s'en retournèrent, traînant à leur suite les bâtiments qu'ils avaient pris, entre autres la trirème prétorienne, qu'ils menèrent parla Lippe, pour en faire présent à Véléda.

Cet avantage passager, n'empêchait pas que la guerre ne fût généralement malheureuse pour les Bataves. Civilis, comme une dernière ressource, voulut tenter la fortune sur mer. Il équipa tout ce qu'il avait de galères à deux et à un simple rang de rames ; il y joignit nombre de barques, dont trente ou quarante étaient armées sur le modèle des *liburniques* : il menait de plus avec lui celles qu'il avait prises sur l'ennemi ; et toute cette flotte, ayant pour voiles des saies bigarrées de mille couleurs, présentait à l'œil l'aspect le plus pittoresque [Tacite, *Hist.*, V, 23]. Il choisit pour les évolutions une espèce de mer, l'embouchure de la Meuse et du Rhin dans l'Océan. L'objet de cet armement était d'intercepter les convois que les postes romains établis dans l'île attendaient du continent. Cerialis, plus surpris qu'alarmé, fit avancer son escadre, qui était inférieure en nombre,

mais fournie de rameurs plus exercés, de pilotes plus habiles, de bâtiments plus forts. Elle avait le courant pour elle ; les autres avaient le vent. Les deux flottés, après avoir, en se croisant, tenté de s'envoyer quelques traits, se séparèrent. Ce fut la dernière entreprise de Civilis, qui se retira ensuite au-delà du Rhin. Cerialis, portant dans l'île des Bataves tous les ravages de la guerre, affecta d'épargner, par un artifice souvent pratiqué, les terres et les maisons de Civilis. Au milieu de ces opérations ; des pluies continuelles (car l'automne touchait à son déclin), ayant fait déborder le fleuve, transformèrent en un vaste étang, l'île naturellement basse et marécageuse. Les Romains, qui n'avaient point prévu cet inconvénient, s'en trouvèrent très embarrassés : leur flotte était loin, ils n'avaient point de vivres, et leurs tentes, sur ce terrain plat et sans abri, étaient emportées de tous côtés par la violence de l'inondation.

Civilis prétendit qu'il lui eût été facile alors de détruire les légions, que les Germains le voulaient ; et il se donna auprès de l'ennemi le mérite de les en avoir détournés adroitement ; le fait n'est pas invraisemblable, puisque le chef batave ne tarda pas beaucoup à se soumettre. Cerialis négociait secrètement. En même temps qu'il faisait offrir la paix aux Bataves, à Civilis sa grâce, il exhortait Véléda et ses proches à saisir l'occasion de gagner l'amitié de Rome, au lieu de s'obstiner dans une guerre où ils n'éprouvaient que des désastres. Il représentait qu'il avait taillé en pièces les Trévires, repris la colonie agrippinienne, enlevé aux Bataves leur patrie ; que les Germains n'avaient retiré de l'alliance de Civilis que la perte de leurs frères, le massacre ou la fuite de leurs soldats ; que Civilis était un fugitif et un banni, à charge à ses protecteurs ; qu'ils n'avaient que trop de reproches

à se faire d'avoir passé le Rhin si souvent ; que s'ils continuaient, les torts et l'insulte étant d'un côté, de l'autre seraient la vengeance et les dieux

[Tacite, *Hist.*, V, 24].

Ces menaces entremêlées de promesses firent effet sur l'esprit de Véléda. Les Germains mie fois ébranlés, les Bataves commencèrent aussi à se dire qu'il ne fallait pas consommer leur ruine, et qu'il était impossible à une seule nation de briser les fers du monde entier. Qu'avaient servi le massacre des légions et l'embrasement de leurs camps, sinon à en susciter de nouvelles et plus redoutables et en plus grand nombre ? Si c'était pour Vespasien qu'on avait fait la guerre, Vespasien était empereur ; si c'était au peuple romain qu'on en voulait, qu'étaient-ce que les Bataves contre tout le genre humain ? Qu'il n'y avait qu'à jeter les yeux sur les Rhètes et les Noriques, et sur les tributs dont on chargeait les autres alliés ; que pour eux, on ne leur en imposait aucun ; qu'on ne demandait que du courage et des hommes ; qu'il n'y avait aucune situation plus voisine de la liberté, et qu'après tout, s'il fallait qu'ils reconnussent des maîtres, il y aurait encore moins de honte à supporter les princes de Rome que les femmes des Germains. Ainsi s'expliquait la multitude. Les grands murmuraient encore plus : C'est la rage insensée de Civilis, s'écriaient-ils, qui nous a précipités dans cette guerre : Civilis, pour sauver sa personne, a perdu la nation. Il fallait que les dieux fussent bien irrités contre les Bataves le jour qu'ils leur laissèrent assiéger les légions, tuer les lieutenants, entreprendre une guerre utile à un seul, fatale à tout le reste. Réduits aux plus déplorables extrémités, il est bien temps de revenir à nous-mêmes, et, en sacrifiant une tête coupable, de prouver notre

repentir [Tacite, *Hist.*, V, 25].

Civilis n'ignorait pas cette disposition des esprits, et il résolut de prendre les devants : au dégoût de ses malheurs se joignait aussi un peu de cet attachement pour la vie qui, dans beaucoup de moments, subjugué les plus fermes courages ; il demanda une entrevue. On coupa le milieu du pont sur le Vahal, et les deux chefs s'étant avancés aux deux extrémités, Civilis commença ainsi : Si j'avais à me justifier devant un lieutenant de Vitellius, je sens que ni ma conduite n'obtiendrait de pardon, ni mes discours de créance. Ce n'a été entre Vitellius et moi qu'inimitiés, qu'hostilités : Vitellius commença, moi j'aggravai. Pour Vespasien, il a eu de longtemps mes hommages ; et lorsqu'il était homme privé, il m'honorait du nom de son ami. C'est ce que savait Antonius Primus, lorsque dans ses lettres il m'exhortait à la guerre, de peur que les légions de Germanie et les troupes de la Gaule ne franchissent les Alpes. Si donc j'ai pris les armes, c'est parce qu'Antonius dans ses lettres et Hordéohius de vive voix m'y excitaient sans cesse : je n'ai fait en Germanie que ce que firent en Syrie Mucien, Aponius en Alésie, Flavianus en Pannonie, et toi-même, Cerialis, aux portes de Rome. Tout son système de justification roula sur des arguments de cette nature.

L'intérêt seul de Vespasien, les vives sollicitations de son parti avaient mis les armes à la main : il se flattait d'avoir puissamment contribué à la fortune du nouvel empereur. Une fois l'étendard levé, il n'avait plus été en son pouvoir d'arrêter la guerre. Les passions de la multitude, la révolte subite des Gaules, ses succès même contre les légions vitelliennes, l'entraînant et le compromettant de plus en plus, l'avaient contraint de garder les armes



alors même que son désir et son but étaient remplis, puisque Vespasien triomphait. Cependant au milieu de cette lutte acharnée des Bataves, des Gaulois et des Germains contre les armées de Rome, Civilis n'avait jamais oublié qu'il avait en face d'anciens alliés ; Cerialis en pouvait porter témoignage. Dernièrement encore quand son armée, surprise par l'inondation dans l'île des Bataves, pouvait être exterminée sans peine, qui l'avait sauvée, sinon Civilis qui n'avait pas craint de s'exposer à tous les soupçons, à toute la colère des Germains ?

Ces raisons probablement n'auraient pas suffi seules à convaincre Cerialis ; mais les promesses qu'il avait fait faire en secret au Batave, les engagements pris avec Véléda et surtout le besoin de terminer les hostilités avant l'hiver, le forçaient à s'en contenter. Civilis, reçu en grave, obtint la permission de vivre tranquille dans sa patrie. Il n'en fut pas de même des chefs gaulois, de Classicus, de Tutor, des deux Alpinus, de cette foule de nobles trévires et lingons qui, inébranlables à toutes les séductions et à toutes les menaces, suivirent le drapeau de l'indépendance tant qu'il resta debout : il n'y eut pour eux ni justification ni merci. Plusieurs de ces infortunés se réfugièrent chez les plus lointaines tribus germaniques ; la plupart se tuèrent ; quelques-uns furent pris et livrés aux Romains [Plutarque, *Amator*.]. Une recherche ordonnée par Vespasien, dans chacune des cités de la Gaule, contre ceux qui avaient joué un rôle marquant durant l'insurrection, fit disparaître tout ce que les hauts rangs de la société gauloise contenaient encore d'ennemis du joug romain, d'amis de la liberté, de la gloire, de l'ordre social de la vieille Gaule.

Il en était un surtout dont les Romains auraient voulu tirer un châtement exemplaire, c'était Julius Sabinus, ce fou ambitieux qui s'était affublé du nom et de la pourpre des Césars ; le vrai César regrettait vivement qu'une mort volontaire lui eût arraché ce rival. Pourtant Sabinus vivait. Après sa ridicule usurpation de l'empire des Gaules, et sa défaite par les Séquanes, se voyant en égale horreur au parti national et au parti romain, il hésita sur ce qu'il deviendrait. La fuite en Germanie lui était facile ; mais, uni depuis peu par amour à une jeune Gauloise nommée Éponine<sup>1</sup>, il préféra braver tous les périls plutôt que de se séparer de celle qu'il ne pouvait ni abandonner ni emmener avec lui. Dans une de ses maisons de campagne existaient de vastes souterrains, construits jadis pour les usages de la guerre, et propres à recevoir des vivres, des meubles, tout ce qui était nécessaire à la vie de plusieurs hommes : l'entrée en était secrète et connue seulement de deux affranchis dévoués à Sabinus. Ce fut dans cette maison que se rendit le noble Gaulois, annonçant qu'il allait terminer sa vie par le poison, et il congédia ses serviteurs et tous ses esclaves. Les deux affranchis mirent alors le feu au bâtiment, et le bruit se répandit en tout lieu que Sabinus s'était empoisonné, et que son cadavre avait été la proie des flammes. A cette nouvelle, trop bien confirmée par le témoignage de Martial, l'un des affranchis fidèles, une douleur inexprimable s'empara d'Éponine ; elle se jeta la face contre terre, pleurant et sanglotant, et resta trois jours et trois nuits dans son désespoir, refusant toute nourriture [Plutarque, *Amator.*].

Sabinus, attendri et effrayé, lui envoya de nouveau Martial pour lui révéler qu'il n'était point mort, qu'il vivait caché dans une retraite inconnue, mais qu'il la priait de persévérer aux yeux du monde

dans son affliction, afin d'entretenir une erreur à laquelle il devrait son salut. Qu'on se représente s'il se peut l'état d'Éponine à cette nouvelle ; l'allégresse dans l'âme, elle prit tous les signes du deuil, et joua si bien, selon l'expression d'un ancien, *la tragédie de son malheur*, que personne n'en conçut le moindre doute [*Ibid.*]. Bientôt brûlant de voir son époux, elle se fit conduire au lieu de sa retraite pendant la nuit, et revint avant le jour ; elle y retourna, s'enhardit peu à peu à y rester ; puis elle n'en voulut plus sortir. Au bout de sept mois, la colère des Romains paraissant calmée, Éponine projeta d'aller elle-même à Rome solliciter Vespasien, dont on vantait beaucoup la douceur : Sabinus l'accompagna dans ce voyage, déguisé en esclave, la tête rasée et enveloppée d'un bandeau, enfin dans un accoutrement qui le rendait méconnaissable. Mais leurs espérances étaient mal fondées ; quelques amis qu'ils avaient à Rogne et auxquels ils se découvrirent, leur conseillèrent d'attendre encore, et de regagner la Gaule. Le proscrit s'ensevelit de nouveau dans ce sépulcre durant neuf années. Ces neuf années, Éponine les passa presque tout entières avec lui. Là elle devint deux fois mère. *Seule, comme la lionne au fond de sa tanière*, dit un écrivain grec [Plutarque, *ub. sup.*] qui connut l'un de ses fils, *elle supporta les douleurs de l'enfement, et nourrit de son sein ses deux lionceaux*. Par intervalle, elle allait en Italie observer et consulter leurs amis communs. Ils furent enfin découverts et conduits prisonniers à Rome. Amenée devant l'empereur, Éponine se prosterna à ses pieds, et lui montrant ses enfants : César, dit - elle, *je les ai conçus et allaités dans les tombeaux, afin que plus de suppliants vinssent embrasser tes genoux* [Dion, *l. c.*]. Ses paroles, sa douleur, son héroïsme arrachèrent des larmes à tous les assistants ; mais Vespasien, inflexible,

ordonna de traîner sur-le-champ Sabinus au supplice. Éponine alors se releva, et d'une voix forte et pleine de dignité, elle réclama que des destinées si longtemps communes ne fussent point désunies à ce dernier instant. **Fais-moi**

1 *Eponina*. Tacite, *Histoire*, IV, c. 67. — *μῦθός*. Plutarque, *Amator.*, p. 770. — *Δῶδῖς*. Dion, LXVI, p. 752.

**cette grâce, Vespasien, s'écria-t-elle, car ton aspect et tes lois me pèsent mille fois plus que la vie dans les ténèbres et sous la terre !** [Plutarque, in *Amator.*]

Tel fut le dernier sang versé pour la cause de la vieille Gaule, le dernier dévouement public à un ordre social, à un gouvernement, à une religion dont le retour n'était ni désirable ni possible. Nous avons vu combien d'obstacles firent avorter cette malheureuse tentative : ils allèrent croissant et se fortifiant de plus en plus. Chaque jour davantage la haute classe sépara ses intérêts et ses sentiments des sentiments et des intérêts de la masse ; les Druides eux-mêmes firent leur paix ; ils s'éclairèrent et devinrent professeurs de la science romaine, prêtres du polythéisme gallo-romain [Ausone, *de Clar. Prof.*]. L'amour de l'ordre s'insinua peu à peu dans tous les esprits, et la Gaule fut résignée : vint bientôt le christianisme, qui accéléra et consolida l'ouvrage.

De cette situation nouvelle sortit une nation qui ne manqua point d'originalité. Le rôle que joua la Gaule comme province de l'empire romain est plein de grandeur et d'intérêt. Ce besoin de mouvement et de liberté que nous avons vu tout à l'heure ébranler un gouvernement contesté, quand ce gouvernement fut consenti, ne s'éteignit point ; il s'exerça dans les limites de la constitution et des

coutumes romaines, il prit le caractère d'opposition, non, de révolte. Soirs cette forme la Gaule arracha de grandes concessions à la puissance impériale, cassa plusieurs empereurs, en imposa d'autres à l'Italie, et s'établit même pendant quelques instants métropole de tout l'empire. Mais ces événements curieux, quelque place qu'y occupe l'élément gaulois, appartiennent à l'histoire de Rome, et ne sauraient en être détachés ; c'est dans l'histoire de Rome qu'il faut chercher leur explication comme leur cause.

Ainsi donc ma tâche est achevée. J'avais entrepris de tracer les destinées de la race gauloise, et j'ai atteint successivement les époques où sur tous les points du globe elle a fini comme nation, non comme race, car les races humaines ne meurent point ainsi ; les époques où son individualité disparaît sous les formules d'une civilisation imposée, où son histoire devient un épisode d'une histoire étrangère. Pendant le cours de dix-sept cents ans, je l'ai suivie pas à pas à travers toutes les périodes de sa vie si aventureuse et si pleine, ici nomade, là sédentaire, tour à tour conquérante et conquise, sous tous les climats de la terre, en Gaule, en Bretagne, en Germanie, en Espagne, en Italie, en Grèce, en Afrique, en Asie ; et partout et toujours, je l'ai montrée la même : intelligente, spirituelle, brave, ardente, mais mobile, peu capable de constance et d'ordre, mais vaine et désunie par orgueil. Que si l'on parcourt les temps qui suivent cette histoire, on reconnaîtra aisément les grands traits du caractère gaulois dans les événements romains de la Gaule romaine ; on les verra percer encore au milieu de la barbarie de la Gaule franke, malgré la conquête et le mélange des races, et ils apparaîtront de loin en loin sous les institutions originales du moyen âge.

Est-ce là tout ? Descendants des soldats de Brenn et de Vercingétorix, des citoyens de Carnutum et de Gergovie, des sénats de Durocortorum et de Bibracte, n'avons-nous plus rien de nos pères ? Ce type si fortement empreint sur les premières générations, le temps l'a-t-il effacé des dernières ? Peuple des sociétés modernes, la civilisation, ce costume des races humaines, a-t-elle transformé chez nous en même temps que recouvert le vieil homme ? et si nous nous examinions bien dans quelqu'une de ces crises où les peuples, brisant toutes les conventions sociales, se remontrent, pour ainsi dire, dans la nudité de leur nature, serait-il impossible de découvrir quelque signe de cette parenté de vertus et de vices ? Je ne sais ; mais en traçant les récits de ce long ouvrage, plus d'une fois je me suis arrêté d'émotion ; plus d'une fois j'ai cru voir passer devant mes yeux l'image d'hommes sortis d'entre nous ; et j'en ai conclu que nos bonnes et nos mauvaises dispositions ne sont point nées d'hier sur cette terre où nous les laisserons.

## **FIN DU TROISIÈME TOME**

# Table des Matières

PREMIÈRE PARTIE	3
Introduction	4
CHAPITRE I	60
CHAPITRE II	100
CHAPITRE III	133
CHAPITRE IV	157
CHAPITRE V	195
CHAPITRE VI	212
CHAPITRE VII	227
CHAPITRE VIII	251
CHAPITRE IX	288
CHAPITRE X	312
DEUXIÈME PARTIE	352
CHAPITRE I	353
CHAPITRE II	466
CHAPITRE III	490
CHAPITRE IV	527
CHAPITRE V	553
CHAPITRE VI	598
CHAPITRE VII	648
CHAPITRE VIII	710
CHAPITRE IX	788
TROISIÈME PARTIE	811
CHAPITRE I	812
CHAPITRE II	876
CHAPITRE III	899
CHAPITRE IV	940